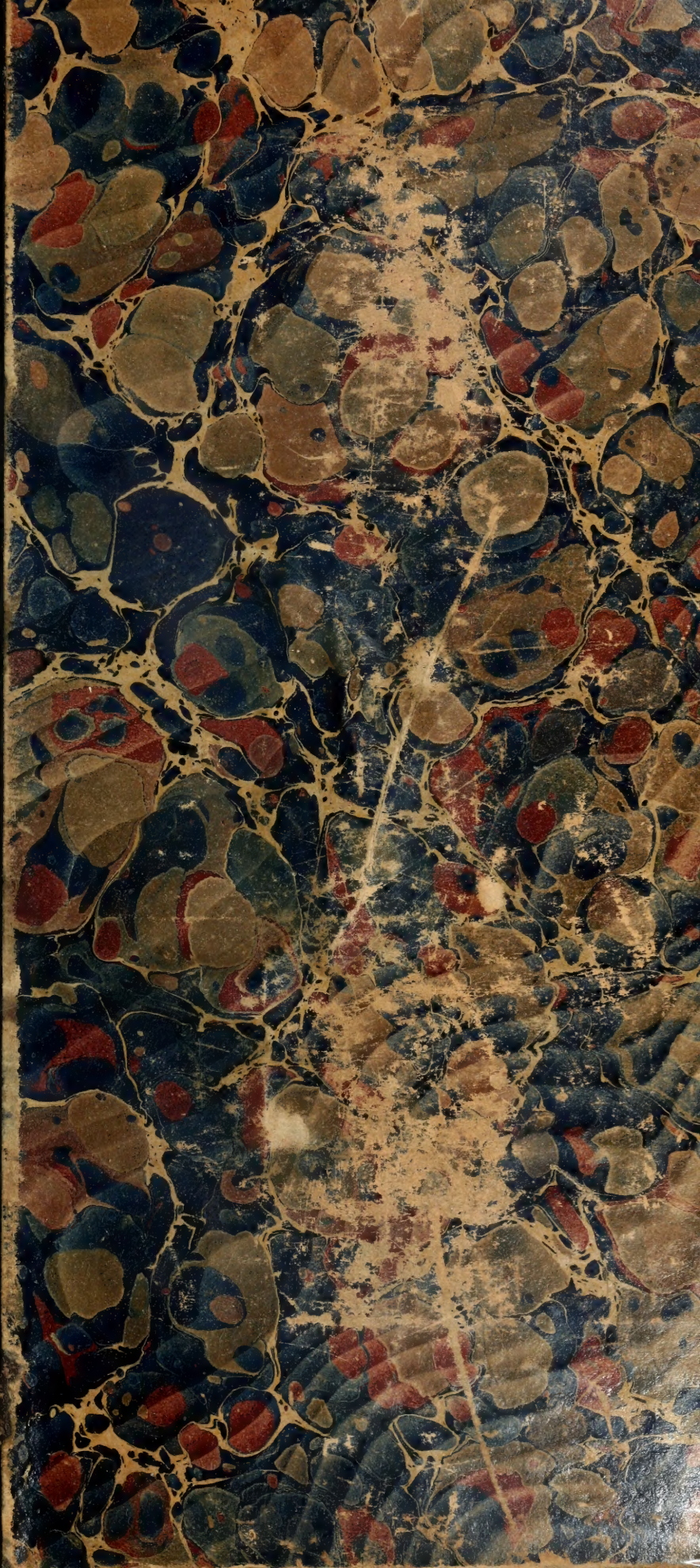


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rogerlahonte00mary

BDP-2048

PQ
2347
.M68
R6
1910z
Rom. Ill.
SMRS

BDP-2048

400-

PQ
2347
.M68
R6
1910z
Rom. Ill.
SMRS

ROGER-LA-HONTE

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

ROGER-LA-HONTE

PAR

Jules MARY

PARIS
JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS
14, CLOITRE-SAINT-HONORÉ, 14

JULES MARY

Jules ROUFF et Cie, éditeurs, 14, Cloître Saint-Honoré, PARIS

ROGER-LA-HONTE

PREMIÈRE PARTIE

I

Au coin de la ruelle du Montalais, qui descend au lac, et à deux pas du bois de Ville-d'Avray, s'élevait, il y a une quinzaine d'années, une maison de campagne, fraîche et coquette au possible derrière ses clématites et ses plantes grimpantes : vrai nid d'amoureux qui détestent le bruit et d'amants égoïstes pour qui le monde finit à leur amour

Fort peu habitée l'hiver, Ville-d'Avray voit sa population se décupler quand éclosent les premières frondaisons de la forêt; quand les chauds rayons du soleil de juin font revivre les palmes des grands saules sur le bords des étangs si chers à Corot. Alors accourent, fuyant la poussière de l'asphalte et la boue glissante du pavé de bois, rentiers, boursiers, artistes.

La villa Montalais avait été achetée quelques années auparavant par M. Roger Laroque, un ingénieur mécanicien, très connu, dont les ateliers de constructions étaient rue Saint-Maur et qui avait en outre un appartement particulier boulevard Malesherbes 117.

L'hiver, il habitait boulevard Malesherbes; l'été, il se réfugiait à Ville-d'Avray, avec sa femme et sa fille; mais, chaque matin ses affaires le rappelaient à Paris, rue Saint-Maur; il y déjeunait et rentrait le soir, vers sept heures, pour dîner en famille : train de vie ordinaire de tous les Parisiens n'ayant pas leur indépendance complète et qui, pendant la belle saison, font deux parts de leur existence : le jour à Paris, la nuit à la campagne.

Le soir où commence notre récit — en juillet 1872 — à huit heures, contre son habitude très régulière, Roger Laroque n'était pas encore rentré.

Le dîner était prêt. La lampe suspendue venait d'être allumée dans une ravissante salle à manger communiquant avec une serre et tout encombrée de fleurs. Les verres étincelaient sur la nappe blanche et la lumière piquetait de taches éblouissantes l'argenterie fine des couverts.

Au salon, dont les fenêtres ouvraient sur une large terrasse, non plus qu'à la salle à manger, personne.

Et l'on eût dit, sans les lumières, que cette maison était inhabitée, tant elle semblait calme et comme endormie au milieu de ses fleurs dans la nuit envahissante.

Pourtant, à gauche du salon, deux voix chuchotent. De ce côté, se trouve la chambre de Mme Laroque, encore plongée dans la demi-obscurité du crépuscule.

Ni bougie allumée, ni lampe, ni veilleuse.

Deux voix, l'une superbe, grave et douce, de celles qui font aimer une femme sans la connaître, l'autre, enfantine, pareille au son du cristal que choque le cristal, appelant le rire, les jeux et l'insouciance.

C'est la mère et la fille, Henriette Laroque et Suzanne.

Mme Laroque a traîné une chaise longue auprès de la fenêtre entr'ouverte. Elle s'y est assise.

Elle a attiré Suzanne auprès d'elle.

Le soleil, à son déclin, envoie des flèches d'or rouge dans les vitres et, pendant quelques secondes, illumine comme des reflets d'un incendie voisin, un lit aux rideaux légers, des fauteuils profonds, recouverts de tapis orientaux, et mille bibelots de femme.

Les flèches d'or du soleil illuminent aussi le couple gracieux de la mère, ayant dans ses mains les mains de l'enfant, parlant bas et souriant.

Elles sont blondes toutes deux.

L'une a vingt-cinq ans. Elle est en pleine floraison de sa beauté.

L'autre a sept ans et n'est pas encore au printemps de la vie.

Elles se ressemblent.

Mêmes grands yeux bleus, même front brusquement terminé par une forêt de cheveux ; même visage pâle, fin, allongé, délicat ; mêmes lèvres ourlées, un peu accentuées et très rouges.

Et chez l'enfant déjà coquette, et dont le regard rayonne d'une intelligence supérieure à son âge, des gestes gracieux de jeune fille, copiés sur les gestes de la mère.

Bien que huit heures aient sonné et que depuis plus d'une heure son mari devrait être là, Mme Laroque n'est pas trop inquiète. De quoi s'inquièterait-elle ?

Ne sait-elle pas que Roger l'adore autant qu'elle l'aime?

Et un amour qui a résisté à huit ans de mariage n'apporte-t-il pas avec lui la certitude complète du bonheur intime?

Cependant, plus que tout autre jour, elle désirerait ce soir-là qu'il ne fût point en retard. Henriette et Suzanne l'attendent avec impatience et la maison elle-même, avec ses fleurs à profusion, son air souriant de fête, semble étonnée de ce silence et de cette solitude.

C'est que, justement, il y a sept ans que Suzanne est née : Suzanne, l'unique enfant, l'enfant gâtée, l'adoration du père.

Et, dans les longues heures de la journée, depuis l'avant-veille, Henriette lui fait réciter quelques mots qu'elle lui apprend par cœur et par lesquels Suzanne va souhaiter la bienvenue à Roger, dans un instant, lorsqu'il rentrera.

Écoutez la voix grave de la mère et le cristal pur de la petite fille, chuchotant, n'osant parler haut, afin de conserver bien à elle, pour quelques minutes encore, le mystère de leur douce surprise.

— Tu n'as pas oublié, chère enfant?

— Oh! non, mère, je n'ai rien oublié.

— Que diras-tu à ton père, lorsqu'il t'embrassera?

— Je lui dirai : « Père, je t'aime depuis sept ans. Je t'aime autant que maman. Je sais que tu consacres ta vie à préparer la mienne, et que tu te fatigues pour que je sois heureuse plus tard. Mais, père chéri, je ne suis jamais si heureuse que quand tu m'embrasses. Je sais que tu es indulgent pour moi, et tous les jours je t'aime davantage, parce que, tous les jours, je vois combien tu es bon. Si je t'ai fait de la peine, père chéri, c'est sans le savoir... et je t'en demande pardon! »

— Et tu penses ce que tu dis, n'est-ce pas, mon enfant?

— Oh! mère, dit la mignonne en jetant les deux bras autour du cou d'Henriette, c'est vrai, sais-tu bien que je l'aime autant que toi!

La demie de huit heures sonna.

Henriette eut un geste de surprise.

— Ton père ne dînera pas avec nous ce soir, dit-elle, viens. Je ne veux pas que tu attendes plus longtemps.

Elles passèrent dans la salle à manger.

Mme Laroque sonna pour qu'on servît. Il n'y avait, à la villa, pour tout domestique, qu'un cocher, une cuisinière et une femme de chambre, Victoire, laquelle était au service d'Henriette depuis deux jours seulement.

Le dîner fut silencieux.

Malgré elle, un vague sentiment de crainte oppressait le cœur de la jeune femme.

A deux ou trois reprises, Roger s'était trouvé ainsi en retard, mais il avait eu soin de télégraphier :

Ce soir, rien. Pourquoi ?

Elles revinrent à la chambre à coucher.

Une heure s'écoula.

Roger ne rentrait pas.

Henriette rêvait devant la fenêtre, demi-couchée sur la chaise longue.

Victoire avait voulu allumer. Elle s'y était opposée.

A quoi bon? Elle n'avait pas envie de lire, et il faisait un clair de lune magnifique.

Le ciel était d'un bleu transparent, laissant deviner de lointains infinis.

Et les feux de diamants des étoiles étincelaient, comme avivés par un foyer invisible.

Dix heures sonnèrent.

— Tu ne dors pas, chérie? fit Henriette.

— Non, mère, dit l'enfant dont les yeux étaient grands ouverts.

— Tu ne veux pas te coucher?

— Oh! non, je voudrais embrasser petit père auparavant.

Henriette, tourmentée, alla s'appuyer sur le balcon, regardant vers le chemin par où Roger, venant de la gare, avait coutume d'arriver.

Suzanne, auprès d'elle, regardait aussi.

La nuit était chaude, sans nuage.

Parfois, des éclairs illuminaient l'horizon.

Peu à peu les passants étaient devenus rares.

Peu à peu, des lacs, ne montèrent plus ni cris, ni éclats de rire.

Partout le silence, maintenant.

La villa Montalais est isolée de Ville-d'Avray par des jardins et des arbres.

En face d'elle, dans les marronniers et un peu sur la gauche, est une petite maison proprette, aux contrevents verts, donnant de plain-pied sur la rue, alors que la villa, au contraire, est séparée de la rue par une pelouse constamment rafraîchie par un jet d'eau.

La maisonnette était éclairée; les fenêtres ouvertes laissaient voir une chambre meublée d'acajou, ayant une table au milieu et, dans le fond, une sorte de bureau-secrétaire poussé contre le mur.

Onze heures sonnèrent non loin de là, à l'église du village.

Henriette eut un frisson et ses doigts s'entre-croisèrent.

— Mon Dieu! dit-elle, que s'est-il donc passé?

Et, s'adressant à sa fille :

— Tu n'as pas froid? Tu ne t'endors pas?

— Oh! non, mère! il fait si bon, et je voudrais tant voir petit père!

Dans la maison d'en face, devant les fenêtres qu'éclairait d'une lumière jaunâtre une bougie dans un chandelier de faïence, un homme de moyenne taille venait de passer et s'asseyait à son secrétaire qu'il ouvrait.

On le voyait distinctement et Henriette et Suzanne le regardaient.

C'était le locataire, le père Larouette.

— Notre nouveau voisin est rentré, dit la petite.

L'homme avait tiré de sa redingote un portefeuille gonflé, l'avait vidé et éparpillait devant lui des liasses de billets de banque, des rouleaux de louis, une fortune qu'il se mit à ranger méthodiquement, comptant et recomptant avec un plaisir visible.

Henriette et Suzanne le voyaient de profil; et, tel qu'il était placé, Larouette tournait le dos à la porte d'entrée de sa chambre.

— Qu'est-ce qu'il fait, notre voisin? interrogea Suzanne.

— Il compte de l'argent qu'il vient de recevoir, sans doute.

On entendit le premier quart de onze heures, au carillon de l'église.

Henriette se pencha sur sa fille, et l'embrassa au front, longuement.

— Je vais appeler Victoire pour qu'elle te déshabille et te couche, dit-elle.

— Oh! mère, encore un instant... Papa ne peut tarder...

— Non, mignonne, il se fait tard... Tu serais fatiguée.

Et la jeune femme appuya sur le bouton d'une sonnette électrique communiquant avec l'office.

Victoire n'arrivant pas aussitôt, elle sonna de rechef et se remit au balcon.

Suzanne regardait dans la rue, le plus loin qu'elle pouvait voir.

La lune brillait, très pure, dans le ciel serein.

En face, le voisin, avec des mouvements lents et circonspects, une jouissance d'avare, comptait toujours son or et ses billets...

Victoire entra.

— Allumez une lampe et la veilleuse, dit Henriette, puis vous prendrez Suzanne.

Au même instant, la fillette se penchait en dehors du balcon en battant des mains, riant et appelant, dans un cri de joie :

— Père! père! nous t'attendons... Je ne suis pas couchée!...

Un homme, en effet, remontait la rue, à quelques pas de là.

Il était de haute stature, coiffé d'un chapeau gris clair et vêtu d'un pardessus d'été également gris, avec une pèlerine sur les épaules.

Au cri de Suzanne, il se jeta dans les marronniers, devant la maison.

Henriette, en se penchant, l'avait vu aussi.

— Roger! Roger! dit-elle, pourquoi es-tu en retard?... Dans quelle inquiétude tu nous as mises, si tu savais!...

Mais l'homme, qu'il eût entendu ou non, ne répondit rien.

Il se coulait maintenant, le dos baissé, dans les arbres, de tronc en tronc, en se rapprochant de la maison de Larouette.

Tout à coup, il eut à franchir un sentier. La lune l'éclaira encore...

— C'est Roger!... murmura Henriette, que fait-il donc? ou va-t-il?

Suzanne, étonnée, se taisait, mais ses yeux suivaient son père avec une curiosité inquiète...

Et la mère ne respirait plus... le cœur tordu par une angoisse... les mains crispées au fer du balcon... très pâle... les dents serrées... presque méconnaissable...

L'homme dépassa les arbres et pénétra furtivement dans la maison.

— Tiens! fit Suzanne, père qui va chez le voisin!...

Quelques secondes se passèrent. Larouette se levait, et, debout près de son secrétaire, refermait les tiroirs à clef avec méthode et lenteur.

Tout à coup, il se passa derrière lui une chose qu'il ne vit pas, mais que, de leur balcon, distinguèrent Suzanne et Henriette.

La porte du fond venait de s'ouvrir doucement, sans aucun bruit, puisque Larouette n'avait pas entendu et un homme qui paraissait de haute taille, très robuste, apparut soudain derrière lui, tournant le dos à la fenêtre.

La moitié du corps projetée hors du balcon, les yeux dilatés, Henriette regardait.

Qu'allait-il donc se passer là?

Est-ce que c'était Roger, vraiment?...

L'homme leva les deux bras... les poings fermés... sur la tête nue de Larouette...

Henriette voulut crier, prévenir... mais une force supérieure à elle-même retint le cri dans sa gorge; elle n'eut qu'un soupir rauque, une sorte de râle d'épouvante et dit seulement :

— Roger! Roger! Juste Dieu!!...

La scène qui suivit ne dura qu'une seconde.

Les deux poings levés s'étaient abattus, mais Larouette au même instant se retournait, esquivant le coup.

Il jeta un cri, un seul : « A l'assassin! »

Il y eut une courte et atroce lutte.

Et l'âme soulevée par l'horreur qu'elle éprouvait, elle reçut le baiser de son mari. (P. 16.)

Le chapeau du meurtrier tomba, — un chapeau d'été à haute forme, gris, orné d'un large ruban noir.

La bougie roula sur la table, mais, avant qu'elle ne s'éteignît, une brune figure, couverte d'une épaisse barbe très noire, était apparue comme dans un éclair.

Du reste, pas d'autre bruit.

Les ténèbres s'étaient faites dans la chambre.

Larouette, chétif, tenta de se défendre.

Le meurtrier était un colosse.

Pourtant la crainte de mourir décupla les forces de la victime.

Larouette se débattit, essaya de crier.

Alors, il y eut une vive lumière, puis une détonation sourde.

Et ce fut tout...

Henriette s'était reculée. Ses dents claquaient.

De grosses gouttes de sueur mouillaient son front.

Elle avait le regard d'une folle...

Et elle répétait, haletante, dans un déchirement affreux de toute sa vie :

— Roger! Se peut-il! Lui!... C'est horrible!

Et voilà tout à coup qu'au milieu de son égarement lui vient la pensée de sa fille, de sa fille qu'elle a oubliée pendant les cinq minutes qu'a duré ce terrible drame... de sa fille qui, la première, avait reconnu Roger.

— Suzanne! dit-elle.

— Mère! fait une voix très faible, derrière elle.

Victoire vient d'apporter une lampe.

Sous son abat-jour de dentelles, la lumière tombe droit sur le visage de l'enfant.

Elle ne pleure pas.

Elle n'a pas un geste.

Mais ses yeux restent étrangement fixes.

A coup sûr, elle a compris, car son front d'ange, si candide et si pur, est traversé d'une ride.

Sa bouche s'est affaissée, pour ainsi dire tordue.

Elle a vieilli de plusieurs années. Elle a presque la physionomie d'une femme.

Alors Henriette la prend dans ses bras, avec une farouche douleur, l'emporte et appuie la main sur les yeux de l'enfant.

— Tu n'as rien vu... dit-elle, haletante, dans le désordre de son esprit.... tu n'as rien vu... tu n'as rien entendu... Écoute-moi bien et comprends-moi... Il faut que tu n'aies rien vu et rien entendu.

— Non, mère, je n'aurai rien vu... je n'aurai rien entendu...

Ce n'était plus la voix de cristal pur, argentine et frêle... c'était la voix grave de la mère ; grandie soudain par un abominable spectacle, la fillette distinguait clairement l'avenir.

— Tu ne diras jamais rien?

— Rien, jamais.

— Tu me le promets, si tu m'aimes un peu .. si tu veux ne pas faire mourir ta mère...

— Je te le promets.

— Tu ne diras jamais ce que tu as vu... jamais ce que tu as entendu... quelles que soient les menaces... les tentations... les prières...

— Jamais... que sur un ordre de toi, mère.

— C'est bien... que Dieu t'épargne la douleur... qu'il me frappe, mais qu'il ait pitié de ta faiblesse et de ton innocence!...

Elle ne pleurait pas. Seulement des sanglots nerveux, en lui montant à la gorge, l'étouffaient.

Elle eut pourtant la force de fermer la fenêtre.

— Alors, en revenant près de son lit, elle vit que la femme de chambre, muette et consternée, était encore là!

Henriette crut qu'elle allait s'évanouir.

Elle eut la force de dire :

— C'est bien, Victoire... je coucherai moi-même Suzanne.

— Madame n'a donc pas vu?... entendu?... là?... tout près?...

— Quoi? qu'y a-t-il?

— Un coup de fusil... ou de pistolet!

— Vous êtes folle. Laissez-nous!

— Que madame me pardonne. J'avais cru...

Et Victoire sortit, toute tremblante.

Et Henriette qui se vit dans son armoire à glace, recula effarée tant elle se faisait peur!

Tout à coup des gémissements la firent tressaillir.

Elle se retourna. Suzanne venait de tomber sur le tapis de la chambre en proie à des convulsions, se tordant, les yeux blancs, la bouche crispée.

Elle se précipita sur l'enfant qu'elle prit dans ses bras, qu'elle pressa contre sa poitrine, la berçant comme lorsqu'elle voulait l'endormir.

Elle la caressait, de la main, sur les joues, sur le front, sur les yeux. Elle la dévorait de baisers ardents et fiévreux.

— Ma fille, ma Suzanne chérie, reviens à toi... ne pleure pas... calme-toi, je t'en supplie... N'aie pas peur... Ne suis-je pas là! Ma Suzanne adorée, ne me fais pas de chagrin ..

Mais Suzanne, secouée par une attaque de nerfs, n'entendait pas.

Alors, Henriette mouilla une serviette et tamponna le visage de la petite, le front, le cou.

Enfin, elle se calma. Les convulsions cessèrent. Elle revint à la connaissance.

Elle se contenta de regarder sa mère, longuement.

Et, répondant à l'interrogation muette de la jeune femme :

— Non, mère, redit-elle, je n'aurai rien vu... je n'aurai rien entendu...

Sa mère lui ouvrit les bras en pleurant.

Elle s'y jeta et toutes deux s'étreignirent longuement ; mais la petite fille ne pleurait pas.

Elles restèrent ainsi, serrées l'une contre l'autre, frissonnant au moindre bruit, ayant peur, pelotonnées tout au fond de la chaise longue, ayant encore, toujours, devant les yeux, le spectacle du meurtre...

Soudain elles tressaillent et se lèvent brusquement, mais Suzanne n'abandonne pas sa mère dont elle enveloppe la taille de ses petits bras.

La grille qui sépare la pelouse de la rue de Versailles vient de s'ouvrir en grinçant.

Des pas écrasent le gravier, autour du jet d'eau... une clé grince dans la serrure de la porte d'entrée...

— C'est lui ! c'est lui !... Murmura Henriette.

Et Suzanne serre sa mère plus étroitement encore.

En effet, c'est Roger Laroque.

Henriette a reconnu sa marche.

Elle éteint la lampe, laissant seulement la veilleuse allumée, et elle ferme sa porte.

Elle tremble que son mari n'entre chez elle.

Elles écoutent, effarées, les pas qui se rapprochent, qui montent l'escalier, qui traversent le salon... qui s'arrêtent...

La mère et la fille ne respirent plus.

Roger est derrière la porte de la chambre de sa femme.

C'est devant cette porte qu'il vient de s'arrêter...

Et, au milieu de ce silence de mort, elles entendent distinctement sa respiration haletante comme de quelqu'un qui a couru.

Que va-t-il faire? Est-ce qu'il veut entrer?

Non, il écoute, pour savoir si sa femme est couchée...

On perçoit même le frôlement de ses doigts qui poussent la porte et frappent doucement.

Et une voix dit très bas :

— Henriette !... Henriette ! Dors-tu ?

Les voyez-vous, la mère et la fille, enlacées, échevelées, les yeux rivés à ce coin de la chambre, comme si la mort était de l'autre côté?...

Elles n'ont garde de répondre...

Et la mère a mis la main sur les lèvres de sa fille !...

Roger est persuadé qu'elles reposent.

Doucement, il s'éloigne, le pas assourdi par les tapis épais, dans la crainte de les réveiller.

En face de celle de sa femme et de l'autre côté du salon, est sa chambre.

Il entre.

Tout bruit cesse. Tout semble dormir.

Il y a un quart d'heure, elle étaient toutes deux au balcon, heureuses, impatientes de revoir Roger. Et depuis!...

En un quart d'heure, trois vies bouleversées!...

Certes, le plus heureux est celui qui est mort, là bas, dans la petite chambre meublée d'acajou... et dont l'âme vengeresse plane sans doute, à cette heure, sur la maison de Roger... préparant des lendemains sinistres... amoncelant les orages sur l'avenir...

Minuit sonne... l'heure lugubre... l'heure des crimes... puis le quart, la demie, puis une heure du matin...

Elles sont là, toutes deux, dans un coin, toujours enlacées...

Elles ne dorment pas... Dormir!...

Henriette étend Suzanne tout habillée dans son lit, jette sur elle une couverture...

Mille pensées folles bouillonnent dans son cerveau...

Que faire? Roger assassin! Que va-t-elle devenir?... si elle fuyait avec Suzanne?

Mais fuir, c'était accuser, ou du moins c'était éveiller les soupçons!... Impossible... Sa vie était là, auprès de cet homme!...

Cet homme qu'elle avait tant aimé... qui avait eu son premier, son unique amour!...

Cet homme, hier idolâtré, maintenant un monstre!... Henriette s'approche doucement du lit et regarde Suzanne. L'enfant a les yeux fermés. Henriette s'imagine qu'elle dort...

— Tant mieux, murmura-t-elle. Mon Dieu, veillez sur cette innocente!...

Elle entr'ouvre doucement sa porte. Elle écoute.

Rien. Nul bruit.

Elle pénètre dans le salon et fait quelques pas.

Soudain, elle s'arrête et s'accroupit derrière le piano...

C'est que la porte de la chambre de Roger est grande ouverte...

Une lampe est allumée sur un bureau plat, et Laroque, assis, pensif et pâle, a la tête appuyée sur les deux mains...

Et Henriette le contemple avec horreur...

Le chapeau haut de forme, gris, à ruban noir, qu'elle a vu rouler

tout à l'heure dans la lutte avec la victime, Roger l'a posé près de lui!... Cette brune figure à barbe noire épaisse, un instant entrevue, elle est là, tout près, c'est la figure de Roger...

Elle a tout distingué de l'assassin, en un de ces coups d'œil d'agonisant qui embrassent les plus infimes détails... Roger a encore le pardessus d'été de couleur pâle, avec une pèlerine sur les épaules, qu'il avait tout à l'heure quand il est entré chez Larouette... un pardessus bien visible dans la nuit...

Le chapeau semble bossué, sans doute dans la lutte...

Le pardessus est fripé — déchiré peut-être, — dans un suprême effort des mains de la victime.

Et le visage de Laroque est bouleversé; son œil est fixe... la barbe est broussailleuse et en désordre...

Il a trente ans. En cet instant, on lui en donnerait cinquante.

Et, détail atroce, près de lui un revolver, à portée de sa main... Un revolver de très petit calibre... l'arme qui a servi à triompher des dernières convulsions de Larouette.

Et la lampe éclaire tout cela, doucement, dans cet intérieur calme, au milieu des choses qui rappellent tant de joies intimes.

Henriette regarde, boit goutte à goutte ce mortel breuvage.

Et tout à coup elle sent, sur ses doigts entrelacés, une froide figure tremblante... elle baisse les yeux...

C'est Suzanne qui ne dormait pas... qui vient de se lever... et qui, elle aussi, regarde...

Accroupies derrière le piano, la tête penchée, immobiles et sans souffle, elles ne perdent rien de ce que fait Laroque.

Celui-ci presse son front de ses mains et tout à coup se lève.

Il se met à marcher de long en large, dans sa chambre.

Sa démarche est incertaine et chancelante, comme s'il était ivre.

Souvent même il est obligé de se retenir contre un meuble, comme s'il avait peur de tomber...

Le voilà debout, devant son bureau. Il a la tête inclinée sur la poitrine. Il rêve. Puis ses mains cachent ses yeux... On dirait qu'il pleure... Déjà le remords, sans doute.

Ses mains s'abaissent, son bras s'allonge vers le revolver. Il le prend, le manie, le fait jouer. Son regard exprime l'horreur, l'épouvante.

Il déboutonne son pardessus, rejette du côté gauche la pèlerine sur son épaule, déboutonne aussi sa redingote et son gilet, écarte ses vêtements, laissant à découvert sa chemise du côté du cœur.

Et sa main, sans trembler, appuie sur le cœur le canon du révolver.

Tout cela, la mère et la fille le voient.

Sur leur front et dans le creux de leur main coule une sueur froide.

A travers l'obscurité du salon, le regard de Roger s'est dirigé vers la chambre où dort sa femme, où dort Suzanne...

Et dans ce regard passe quelque chose d'attendri...

Un instant il hésite... son doigt presse la gâchette... Une plus forte pression de l'index l'enverrait dans l'éternité...

Mais il n'ose pas. Il rejette l'arme sur le bureau...

— Le lâche! murmura Henriette.

Et pendant que Roger se rassied et continue de rêver, elle emporte Suzanne évanouie et regagne sans bruit sa chambre...

Lui est si absorbé qu'il n'entend pas.

La nuit se passe ainsi. Henriette ne se couche pas. Suzanne est dans le lit, mais la fatigue n'a point de prise sur elle... Jusqu'au matin ses yeux restent ouverts, conservant une inexprimable terreur.

Vers huit heures, Henriette l'habille...

Puis elle chiffonne le lit, les oreillers, pour ne pas éveiller les soupçons de la femme de chambre... pour faire croire qu'elle s'est couchée...

Elle-même s'habille...

Tout à l'heure — elle ne pourra faire autrement — il faudra bien qu'elle sorte de sa chambre et qu'elle voie son mari... qu'elle lui parle... Elle lui sourira même afin qu'il ne se doute pas qu'elle a été témoin de son crime.

Et, tout en habillant Suzanne, tout en s'habillant, une force surhumaine la pousse vers le balcon et elle regarde, soulevant le store qui la protège contre les chauds rayons du soleil, elle regarde la petite maison aux contrevents verts; la fenêtre est toujours ouverte; là est le cadavre de Larouette, déjà raidi... elle ne peut l'apercevoir, mais ce qu'elle voit, par exemple, c'est le secrétaire aux tiroirs béants... c'est la table renversée... et, près de la table, les pieds de l'homme...

Personne ne se doute encore qu'il s'est commis là un meurtre... Le voisin n'avait pas de domestique... Une vieille femme, habitant la rue de Versailles, faisait son ménage...

C'est elle, quand elle va venir, qui donnera l'éveil.

Elle entend Roger qui sort de chez lui.

Il traverse le salon, frappe à la porte de sa femme...

C'est fini, elle va se trouver en sa présence.

Une dernière fois elle embrasse Suzanne... avec passion.

Elle ouvre. C'est Laroque, en effet, souriant, qui entre...

Il n'est pas vêtu comme la veille. Ses vêtements gardaient des traces de la lutte. Cela aurait pu le trahir. Il est en noir.

Roger est de haute taille.

Ses épaules larges annoncent une force peu commune et Henriette regarde à la dérobée ses deux mains courtes de travailleur, aux doigts noueux ; ces mains qu'elle a vues, hier, s'abattre sur la tête de Larouette, il y a sur l'une d'elles une éraflure profonde, encore saignante, comme celle qu'aurait produite un coup de griffe ou d'ongle.

Laroque n'est pas beau, et sa taille, un peu épaisse, son cou enfoncé dans les épaules, ses membres trapus, empêchent chez lui toute distinction.

Son allure est brusque.

Son teint est brun. La tête est grosse et puissante.

Ses yeux noirs sont doux et rayonnent d'intelligence.

Il porte toute sa barbe, qui est très noire.

La physionomie, expressive, est très sympathique.

Elle indique un homme d'action, comme l'ensemble de la personne indique un laborieux plutôt qu'un rêveur.

Ce matin, son teint gris terreux, ses yeux battus, son front ridé accusent une fatigue énorme, des soucis qu'il cache vainement.

Il sourit bien à sa femme, mais d'un sourire forcé...

Il lui prend les mains, l'attire, se penche pour l'embrasser, en disant — sa voix est douce et tendre :

— Comme tu as dû être inquiète, hier, ma chérie... et comme je te demande pardon... C'est ma faute... J'ai eu des affaires qui m'ont retenu très tard... des affaires très importantes et qui m'ont si bien pris mon temps que je n'ai pas pu télégraphier... Mais...

Il s'arrête, surpris... Il a voulu mettre un baiser sur le front de sa femme et Henriette a brusquement rejeté la tête en arrière...

Le mouvement a été instinctif, irréfléchi...

— Qu'as-tu donc? dit-il.

Alors seulement il remarque son trouble, son étrange pâleur... Recevoir une caresse de cet homme, après ce qu'elle a vu cette nuit, c'était plus que n'en supportaient ses forces...

Cependant il fallait feindre...

— Rien... dit-elle... je n'ai rien... Pourquoi donc?...

Et, l'âme soulevée par l'horreur qu'elle éprouvait, elle reçut le baiser de son mari.

Un instant inquiet, celui-ci se rassura. Et gaiement :

— Hier, quand je suis entré, j'ai frappé à votre porte, madame, mais vous n'avez pas répondu... Vous dormiez... Ah! il y a sept ou huit ans, j'aurais été attendu... bien plus tard encore... C'est qu'il y a sept ou huit ans j'étais aimé... tandis qu'aujourd'hui, qui sait si l'on m'aime toujours?

Un coup de feu a été tiré... l'avez-vous entendu ? (P. 24.)

Voilà que cet homme allait parler d'amour maintenant!

Et elle allait être obligée de l'écouter... de lui répondre !...

Il la contempla longuement, avec tristesse ; puis, tout à coup :

— Henriette, dit-il, aujourd'hui plus que tout autre jour, plus que jamais, j'ai besoin de t'entendre me répéter que tu m'aimes... autant qu'autrefois... et que tu m'aimeras toujours... quoi qu'il arrive !

Quoi qu'il arrive ! Il l'avait dit.

Ah ! qu'elle aurait voulu être morte !...

Pourquoi demandait-il donc une parole d'amour, ce meurtrier, à peine quelques heures après son crime ?...

Elle gardait le silence. Sa gorge était serrée. Elle ne pouvait.

Que de fois, pourtant, elle lui avait dit : « Je t'aime ! » à cet homme !...

Que de jolies scènes de tendresse entre eux !...

Comme sur ses lèvres amoureuses se pressaient les effusions de son cœur !...

Tel qu'il était, avec sa nature abrupte et puissante, sa noire figure de forgeron — car il avait commencé ouvrier — elle l'avait ardemment aimé !...

Comme elle tombait de haut, et quelle lourde chute où elle se brisait !...

— Eh bien ! fit-il pour la seconde fois, que se passe-t-il donc et qu'est-ce que tu as ? Serais-tu malade ? Je te trouve pâle et fatiguée... Pourquoi n'oses-tu me regarder ?... T'ai-je fait du chagrin sans le savoir ?... Me gardes-tu rancune pour t'avoir inquiétée hier ? Enfin, parle !

Il fallait parler, oui, elle le sentait !...

Un moment elle se redressa, pour tout dire, pour l'accuser, pour le chasser... pour lui raconter la nuit terrible... elle n'osa...

Mieux valait qu'il ne se doutât pas, le malheureux, que son crime avait eu pour témoins et sa fille et sa femme !

Mieux valait paraître ne rien savoir, afin de ne pas devenir son complice.

Elle n'osa...

Sa fille était là, dont elle sentait peser le regard...

Elle avait dit à Suzanne, pour sauver le père si la justice l'accusait : « Tu n'auras rien vu, tu n'auras rien entendu ! »

Elle voulut montrer à l'enfant comment il fallait feindre et mentir...

Et à demi évanouie, tant elle avait d'horreur, elle murmura :

— Qu'as-tu fait pour que je ne t'aime plus ?... Je t'aime !... Qu'ai-je fait pour que tu en doutes ?...

Telle était la préoccupation de Roger qu'il se contenta de cette parole et ne remarqua ni l'émotion de sa femme, ni son regard épouvanté...

Il courut à Suzanne qui, pendant cette scène, n'avait pas bougé, assise sur le bord d'une chaise.

Il l'enleva dans ses bras, joyeusement, comme il faisait tous les jours et la traitant tout à coup comme une étrangère :

— Mademoiselle, je dépose à vos petits pieds tout mon respect. Oserais-je vous demander des nouvelles de votre santé?... Vous êtes un peu pâlotte, ce matin... C'est ma faute... Vous vous serez couchée trop tard, hier... Excusez-moi, mademoiselle, une autre fois, je vous promets d'être plus exact... Mais comme vous êtes sérieuse... Auriez-vous été grondée par votre vilaine maman? Non?... Seriez-vous malade?... Non plus!... On me l'aurait déjà dit!... Ah! je devine! Mademoiselle ne veut plus rire parce que, depuis hier, à cinq heures du soir, elle a sept ans!... Mademoiselle est une grande personne et fait la dédaigneuse avec son papa... Ce n'est pas encore cela?... Attendez donc, cette fois, j'y suis! Mademoiselle a sans doute quelque chose à me dire et repasse un petit compliment dans son esprit?... Allons, j'écoute...

Il reposa Suzanne par terre, car, en jouant, il l'avait tenue au-dessus de sa tête. Il attendit.

Mais Suzanne se taisait.

Elle avait le tour des yeux rouge et le regard effaré.

Laroque ne voyait rien, était aveugle — ou peut-être était-ce son rôle de dissimuler. — Il ne voulait rien voir...

Il insista — sur le même ton de plaisanterie tendre :

— Mademoiselle aurait-elle déjà oublié sa leçon?

Derrière Roger, Henriette, debout, fit un signe à Suzanne...

Et l'enfant comprit qu'il fallait mentir — comme avait menti la mère tout à l'heure.

Elle comprit qu'il fallait parler...

Elle eut un courage viril...

Et lentement, les yeux baissés, d'une voix grave, profonde, qui fit tressaillir Roger comme s'il l'entendait pour la première fois :

« Père, je t'aime depuis sept ans... Je t'aime autant que maman... Je sais que tu consacres ta vie à préparer la mienne et que tu te fatigues pour que je sois heureuse plus tard. Mais,... père chéri,... je ne suis jamais si heureuse que lorsque tu m'embrasses... Je sais que tu es... indulgent pour moi et tous les jours je t'aime davantage... parce que tous les jours je vois combien tu es bon... Si je t'ai fait... »

Mais c'était trop pour l'enfant...

Elle s'arrêta soudain...

Elle porta les mains à sa gorge... regarda un moment son père avec une frayeur indicible, et tout à coup cria par deux fois :

— Maman! maman!

Et elle fut reprise de convulsions, la face rouge, les yeux retournés.

Henriette la porta sur la chaise pendant que Roger lui jetait de l'eau au visage.

Et il murmurait :

— C'est singulier... Je vais envoyer Victoire chercher le médecin!...

— C'est inutile, fit Henriette d'une voix brève... craignant que le médecin ne devinât la cause secrète de cet état nerveux...

Laroque enveloppa la mère et la fille d'un même regard soupçonneux.

Henriette murmura :

— Le malheureux! s'il nous aime encore, il doit horriblement souffrir!...

Cependant, la petite s'étant calmée, Roger songea à partir.

Tous les matins, à neuf heures douze minutes, il prenait le train de Paris.

Il fit ses adieux. Il était redevenu sombre.

— Peut-être rentrerai-je encore très tard, dit-il. Ne m'attendez pas...

Il resta un moment devant sa femme comme s'il avait voulu lui parler, puis sortit, sans ajouter un mot.

Et il y avait une demi-heure à peine qu'il n'était plus là que, dans la rue, en bas de la maison, des gens accouraient.

On entendit des pas précipités.

Puis une grande clameur s'éleva.

La mère Dondaine — le surnom d'une bonne vieille très connue de Ville-d'Avray et qui s'occupait du ménage de Larouette — la mère Dondaine, à son heure habituelle, s'était présentée à la maison; elle avait été surprise, en montant, de trouver toutes les portes ouvertes, mais elle s'était dit que, sans doute, son client avait été plus matinal, ce jour-là que les autres jours, et devait se promener aux environs.

Quand elle eut balayé et épousseté, elle voulut faire la chambre de Larouette.

Mais là elle resta sur le seuil, les yeux écarquillés, n'osant avancer.

Le secrétaire mis au pillage, les chaises et la table renversées, tout indiquait une lutte, et le cadavre de Larouette, raide, la poitrine trouée d'une balle, accusait hautement le meurtre, et non un suicide.

Il faut rendre justice à la mère Dondaine.

La première émotion passée, elle recouvra son sang-froid.

Elle se pencha sur le corps de Larouette et constata bien vite que ce n'était plus qu'un cadavre, que tous les soins seraient inutiles.

Elle sortit en toute hâte et courut à la gendarmerie, en ne se faisant pas faute de raconter le long du chemin, à tous ceux qu'elle rencontrait, ce qu'elle venait de découvrir.

Le brigadier de gendarmerie, après une première constatation du crime, télégraphia au parquet de Seine-et-Oise.

Une heure après, arriva M. Lacroix, le commissaire de police de Versailles qui lui-même, en chemin, avait requis le docteur Martinaud, de Ville-d'Avray, pour les constatations médico-légales.

Les deux hommes et la femme de ménage entrèrent dans la maison pendant que, dans la rue, les attroupements augmentaient.

M. Lacroix, un petit homme rose et blond, aux yeux bleu pâle, portant lunettes, dressa un procès-verbal de constatations minutieuses; le crime était évident; et, ce qui paraissait de la même évidence, c'est qu'il avait eu le vol pour mobile.

Il interrogea la mère Dondaine, mais celle-ci ne put fournir de renseignements.

Elle faisait tous les matins le ménage de Larouette; elle finissait vers onze heures et s'en allait pour ne revenir que le lendemain.

Larouette, d'après la mère Dondaine, était un vieux maniaque, silencieux et avare; il habitait Ville-d'Avray depuis une huitaine de jours seulement, elle supposait qu'il jouait à la Bourse, d'après quelques mots qu'elle lui avait entendu dire, par-ci par-là. Il s'en allait tous les matins et revenait le soir; un dimanche seulement il resta chez lui, alors c'était elle qui avait fait son déjeuner et son dîner.

— Savez-vous, demanda M. Lacroix, s'il avait en réserve, dans ce secrétaire, quelque somme importante?

— J'en ignore, monsieur le commissaire. Il n'était pas homme à me confier ses secrets et à m'entretenir de ses affaires ..

M. Lacroix commença la perquisition.

Pendant cela, le docteur Martinaud avait examiné Larouette.

La mère Dondaine, sur un signe, s'était retirée; les deux hommes restaient seuls.

Le docteur donna son avis :

— La victime s'est défendue, dit-il! on a d'abord essayé de l'étrangler; voyez, là, les traces des ongles de la main d'un homme robuste... puis, sans doute, parce qu'il ne mourait pas assez vite, on l'a achevé d'un coup de revolver — ce qui prouve que nous ne sommes pas en présence d'un assassin vulgaire, mais d'un homme pressé d'en finir et qui a dû perdre la tête... car une détonation, en pleine nuit, c'est bien imprudent... La maison n'est pas isolée... La villa Montalais est à deux pas... Si M. et Mme Laroque

et les domestiques n'étaient pas couchés, ils ont certainement dû entendre ce coup de pistolet.

— Je les interrogerai tout à l'heure. Pouvez-vous préciser à quel moment de la nuit le meurtre a été commis?...

— Assurément et sans craindre de me tromper. La mort remonte à une dizaine d'heures environ, c'est-à-dire qu'elle a dû arriver entre onze heures et demie et minuit... En outre, le meurtrier s'est servi d'un pistolet de très petit calibre, très probablement un revolver de poche. Voici la balle que je viens d'extraire et qui a atteint le cœur. La mort a été foudroyante...

Et il remit à Lacroix un petit morceau de plomb déformé.

Le commissaire de police avait fait un paquet de tous les papiers trouvés chez Larouette, et qu'il se proposait d'étudier.

— Nous n'avons plus rien à faire ici pour le moment, dit-il.

Il sortit, ferma les portes et laissa auprès de la maison un des gendarmes, puis, traversant les groupes de curieux qui encombraient la rue, il entra chez Roger Laroque.

Ce fut Victoire qui l'annonça à Henriette.

Celle-ci devint mortellement pâle.

Elle n'eût pas été plus troublée, ni plus tremblante, si elle avait été elle-même coupable.

— Grand Dieu, dit-elle, se douterait-on déjà?...

Et, à cette pensée, elle se sentait défaillir.

Elle entra au salon, comme alourdie par un invisible fardeau — les épaules courbées — et pourtant résolue.

Le commissaire de police la salua en souriant :

— Excusez-moi, madame, de vous importuner, dit-il, mais il s'est commis cette nuit, à deux pas de chez vous, presque à votre porte, un crime : un homme a été assassiné... Le vol paraît être le mobile du meurtre... Et je viens vous demander quelques renseignements...

— A moi, monsieur? Et quels renseignements puis-je vous donner? J'ignore même le nom de notre voisin qui n'habite cette maison, ainsi que vous le savez sans doute, que depuis peu de jours. Veuillez préciser.

— Il a été tiré cette nuit un coup de revolver dans la maison qui fait face à la vôtre. La fenêtre de la chambre où s'est commis le crime étant restée ouverte — elle l'est encore — il est fort possible qu'à défaut de vous-même et de M. Laroque, quelqu'un de vos domestiques ait entendu la détonation, se soit levé, ait mis la tête dehors et ait vu l'assassin...

— Cela est fort possible, en effet, monsieur; à quelle heure a été commis cet assassinat?

— Quelques minutes avant minuit.

— Cela m'explique que mon mari et moi nous n'ayons rien entendu. Je me suis couchée vers dix heures et mon mari est rentré chez lui peu de temps après. Je ne l'ai pas vu.

— M. Laroque est absent?

— Il a dû prendre le train de neuf heures pour Paris.

— Si M. Laroque, de son côté, avait entendu quelque chose de suspect, il vous en eût parlé ce matin?

— J'en suis certaine, monsieur. Et il ne m'a rien dit.

— Vous avez, je crois, une gentille fillette de sept ou huit ans? Où couche-t-elle? N'aura-t-elle pas été réveillée par la détonation?

— Elle a couché cette nuit dans mon lit. Elle a dormi jusqu'au matin.

Elle avait dit cela d'une voix brève, précipitée, qui surprit Lacroix.

Son œil perspicace s'arrêta une seconde sur la jeune femme.

Elle baissa involontairement les yeux sous ce regard.

Il lui sembla que tout son sang s'écoulait d'un seul coup par une large plaie faite à son cœur.

— Puis-je voir l'enfant? demanda M. Lacroix.

— Monsieur, dit la malheureuse femme, vous pouvez... assurément... la voir... si vous le jugez convenable... pourtant Suzanne est un peu souffrante ce matin... elle est très fatiguée... et à moins que cela ne soit vraiment... mais vraiment utile?...

— Tiens, tiens, murmura le commissaire... on ne veut pas me la faire voir, cette fillette?... Pourquoi?

— Elle a eu ce matin, continuait Henriette, une attaque de nerfs...

— Cela lui arrive souvent?

— C'est la première fois. Et je craindrais pour elle la moindre émotion...

M. Lacroix s'inclina et allait passer outre quand, tout à coup, sur le seuil de la chambre, apparut l'enfant, marchant les yeux fixés sur sa mère.

— Non, mère — dit-elle, sans qu'on l'interrogeât — non, je n'ai pu rien entendre. J'ai dormi toute la nuit, sans me réveiller...

Des larmes jaillirent aux yeux d'Henriette. Un sanglot tordit son cœur, et s'arrêta dans sa gorge.

Elle se détourna et, se baissant, embrassa Suzanne...

— Il ne me reste plus qu'à interroger vos domestiques, dit le commissaire.

Mme Laroque sonna aussitôt. Victoire entra.

— Amenez ici la cuisinière et le cocher, et remontez avec eux.

Un instant après, tous les trois étaient là.

Le cocher et la cuisinière avaient leurs mansardes sur le jardin.

Ils déclarèrent n'avoir rien entendu. Ils s'étaient couchés vers dix heures et avaient dormi tout d'une traite jusqu'au matin.

— C'était par les gens de la rue, quelques instants auparavant, qu'ils avaient appris l'assassinat.

Lacroix leur fit signe de se retirer. Ils obéirent.

Et comme Victoire s'empressait de les suivre, le commissaire de police la rappela.

— Pardon, ma fille, un mot, je vous prie...

Elle s'arrêta, un peu interdite.

— Je vais vous répéter un peu brièvement les questions que j'ai déjà faites à vos camarades. A quelle heure vous êtes-vous couchée?

— Mais, monsieur... mais, balbutia Victoire...

Elle regardait sa maîtresse avec une telle persistance qu'il était visible qu'elle attendait d'elle un geste, un mot.

M. Lacroix se mit entre elles, sans paraître y prendre garde.

— Répondez, ma fille, et ne craignez pas de dire la vérité.

— Je me suis couchée très tard... plus tard que d'habitude... madame a dû vous le dire...

— Pourquoi, hier, plus tard que les autres jours?

— Nous attendions monsieur qui n'est rentré que passé minuit.

— Vous ne l'avez pas attendu jusque-là?

— Si, jusqu'à minuit à peu près... avec madame et mademoiselle...

— Vous voulez dire jusqu'à dix heures?

— Non pas, minuit. A onze heures et demi j'étais dans la chambre de madame qui m'avait sonnée pour déshabiller Mlle Suzanne.

M. Lacroix fronça le sourcil et garda un moment le silence.

— Vous êtes bien sûre de l'heure?

— Pardié, monsieur, puisqu'on vous le dit!

Il y avait là une double contradiction qui frappait le magistrat.

Pourquoi Mme Laroque avait-elle prétendu s'être couchée à dix heures?

Pourquoi avait-elle prétendu que son mari était rentré quelques minutes après?

Cela était faux.

Dans quel but, dans quel intérêt avait-elle menti?

— Ainsi donc, reprit-il, vous vous trouviez vers onze heures et demie dans la chambre de Mme Laroque. Cette heure coïncide avec celle du crime.

Un coup de feu a été tiré... l'avez-vous entendu?

— Parfaitement. J'en ai même fait l'observation à madame. Mais

Et si des hommes, des étrangers au visage dur, t'interrogent, te menacent, tu ne leur céderas point. Tu n'auras pas peur? (P. 28.)

madame, qui pourtant était au balcon, n'a rien entendu, à ce qu'elle m'a dit.

— Et vous n'êtes pas sortie? Vous n'avez rien remarqué de suspect?

— Rien.

Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

— Oui, monsieur. Je ne sais rien de plus, dit-elle hésitante.

— Je vous remercie. Vous pouvez vous retirer.

Mais, au moment où elle s'éloignait, il lui glissa deux mots à l'oreille.

— Soyez dans une heure à la mairie, où je vous attendrai.

Il la vit se troubler et pâlir. Il pensa :

— Elle mentait... elle sait autre chose... elle parlera...

Victoire sortit.

Lacroix prit un air riant et s'adressa à Henriette.

— Je comprends votre répugnance à me dire la vérité, fit-il gaiement, et je ne vous en veux pas trop de me l'avoir déguisée, afin de vous épargner l'obligation déplaisante d'aller témoigner en cour d'assises. Cependant, madame, la chose est grave et mérite que vous y réfléchissiez...

— Monsieur...

— Ne me dites pas que je parle un langage que vous ne comprenez point. Non. Je suis très clair et vous m'entendez parfaitement. Vous vous êtes fait la réflexion suivante : « Si je ne dis rien, la justice n'aura pas besoin de mon témoignage. Je m'épargne bien des ennuis en me taisant » C'est vrai ; s'il ne s'agissait que d'une vétille, je n'insisterais pas, mais il s'agit d'un assassinat.

— Encore une fois, monsieur...

— Permettez, madame, je n'ai pas fini... Vous avez prétendu, il n'y a qu'un instant, que vous étiez au lit à dix heures et que vous vous étiez endormie tout de suite... eh bien — pardonnez-moi, car je vais être brutal — vous avez fait là un mensonge... Jusqu'à minuit, vous n'étiez pas couchée... et votre petite fille, elle-même, non plus que vous...

— Je vous assure, monsieur, fit Henriette dont le cœur était serré.

— Ne niez pas. C'est votre femme de chambre qui l'affirme.

— Elle se trompe.

— N'est-ce pas plutôt vous, de bonne foi? insinua le commissaire qui n'était pas sans remarquer l'émotion de la jeune femme.

— C'est possible, après tout, car je n'ai pas regardé l'heure... et il était peut-être plus tard que je ne l'ai dit.

— Est-il vrai que Victoire ait appelé votre attention sur ce coup de pistolet tiré presque sous vos fenêtres?

— Je ne me rappelle pas.

— Et vous affirmez de nouveau n'avoir rien entendu, bien qu'alors et malgré l'heure avancée, vous fussiez au balcon?

— Monsieur le commissaire, dit Henriette nerveuse, et qui se sentait poussée à bout, permettez-moi de vous faire remarquer que vous m'interrogez depuis déjà longtemps et que vous n'y mettriez pas plus d'âpreté et

d'animation si j'étais complice du crime. Il est une juste mesure que je vous prie de ne pas dépasser... Je vous ai dit ce que je devais vous dire... Vos questions et vos insinuations me fatiguent et m'humilient. Sil vous plaît, restons-en là!

— Je cherche à m'éclairer, madame, dit Lacroix avec beaucoup de douceur, et à m'entourer de tous les témoignages qui peuvent former ma conviction. Vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même de mon insistance. Et vous me rendrez justice en reconnaissant que je ne me suis pas écarté des bornes du plus profond respect... Aussi bien, depuis quelques minutes, je m'apercevais que vous paraissiez profondément émue...

— Moi, monsieur?... Mais non, j'ai dit fatiguée... rien de plus...

— Soit, dit-il après un silence qui fit frémir Henriette. — Il est possible, il est même probable qu'au cours de l'enquête, je sois obligé de vous entendre de nouveau. Je vous supplie alors, dans l'intérêt de l'instruction et pour fixer sûrement l'heure où s'est commis le crime, de faire appel à vos souvenirs... Chacun doit à la justice la vérité, quelle qu'elle soit!... Aucun témoin ne peut être juge de l'importance de son témoignage et un indice léger, passé d'abord inaperçu, a souvent conduit sur la piste d'un meurtrier... Vous devrez vous en souvenir madame, si je juge à propos de vous interroger une seconde fois.

Il salua froidement, mais avec politesse.

Il est parti et, dans le salon, Henriette, debout, reste immobile, la tête baissée.

Que faire? que devenir?

Comment échapper à cette menace incessante de la justice qui va peser sur elle?

Car bientôt on la pressera de questions...

On se doutera peut-être qu'elle a été témoin du meurtre.

On exigera qu'elle parle... On l'entourera de pièges.

Elle vivra au milieu de perpétuelles angoisses.

Oui, sans doute, les ruses elle les déjouera, les pièges elle les évitera; mais en sera-t-il de même de Suzanne?...

L'enfant, si on la sépare à dessein de sa mère, résistera-t-elle aux obsessions, aux menaces, aux prières, aux mensonges?

Ce n'est qu'une enfant!... Elle hésitera, se troublera, — la mère elle-même avait failli se troubler, — elle pleurera, elle parlera peut-être.

Et, chose abominable, ce sera pour accuser son père!

Et c'est Victoire qui va les trahir, qui va les perdre... car Victoire était dans la chambre au moment du meurtre...

Elle l'avait oublié!...

Qui sait ce qu'elle va dire?... Ah! si elle se taisait, elle aussi?... Roger serait sauvé!... Et Henriette et Suzanne pourraient impunément mentir!...

Mais pourquoi se tairait Victoire?...

Depuis deux jours seulement au service de Mme Laroque, elle n'a pour sa maîtresse aucune amitié, — l'affection n'a pas eu le temps de naître, — elle n'a pour elle qu'un dévouement vulgaire qui ne résistera pas aux sévérités et aux menaces de M. Lacroix...

Mais si Henriette achetait le silence de cette fille?

Oui, cela, du moins, était possible.

Elle lui donnera tout ce qu'elle possède... Elle vendra ses bijoux, au besoin. Elle promettra cinq mille francs, dix mille francs, mais Victoire se taira; il faut, à tout prix, qu'elle se taise.

Et, tout de suite, dans la fièvre de cette résolution suprême, elle sonne sa femme de chambre.

Suzanne, doucement, s'approche de sa mère.

— Mère! dit-elle... As-tu entendu tout à l'heure ce que j'ai dit?

Henriette l'embrassa avec passion.

— Oui, ma chérie, répondit-elle à voix basse — c'est ainsi qu'il fallait parler... Souviens-toi de ce que tu as promis!...

— Oh! mère, je me souviens...

— Et si des hommes, des étrangers au visage dur, t'interrogent, te menacent, tu ne leur céderas point? Tu n'auras pas peur?...

— Non, mère, je penserai à toi...

— Et ta mère ne te promet pas de t'aimer plus qu'elle t'aime, mon amour, car ce n'est pas possible et son cœur éclaterait...

Victoire ne venait pas. Henriette sonna de nouveau, plus longtemps.

Ce fut le cocher qui entra.

— Où est donc Victoire? demanda Mme Laroque.

— Elle est sortie, mais je suppose qu'elle doit être dans la rue, à regarder la maison d'en face, et à causer du crime avec tout le monde.

— Allez la chercher... J'ai besoin d'elle... sur-le-champ...

Le cocher se hâta d'obéir. Quelques minutes s'écoulèrent. La pauvre femme était dans un état lamentable. Ses yeux égarés étaient ceux d'une folle.

Le cocher remonta. Il revenait seul.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il. Victoire était là, tout à l'heure, devant la maison du père Larouette. On l'y a vue. On lui a parlé. Mais elle a disparu du côté de Ville-d'Avray. Madame l'a sans doute envoyée en course?

— Non. Courez, courez... Ramenez-la-moi..., ne perdez pas une minute... Cherchez-la dans le village... Elle ne peut être loin...

Le cocher redescendit.

— Ah! Dieu n'est pas avec nous, murmura Henriette.

Une demi-heure se passa, puis une heure.

Rien.

Elle n'osait plus se mettre au balcon, car, chaque fois qu'elle s'approchait de la fenêtre, son regard, machinalement, allait découvrir là-bas, dans la petite chambre meublée d'acajou, les pieds de Larouette, sous la table.

— Pour la seconde fois, le cocher revint.

Henriette, haletante, n'osait l'interroger... Elle attendait.

Puisque Victoire ne l'accompagnait pas, c'est qu'il ne l'avait pas retrouvée...

Et chaque minute qui retardait le retour de la femme de chambre enlevait à Mme Laroque une espérance.

— Je ne ramène pas Victoire, dit le cocher, mais je sais où elle est.

— Ah!

— On l'a vue entrer à la mairie, dans le bureau où s'est installé le commissaire de police et... elle doit en avoir long à dire, car il y a de cela plus d'une heure, et elle y est encore!

— C'est bien, dit Henriette d'une voix faible, je l'attendrai...

Le cocher se retira. Henriette tomba accablée dans un fauteuil. Les événements se précipitaient. Quelques heures à peine la séparaient du crime, et elle voyait Roger perdu. Alors, pour la première fois, elle pleura.

Suzanne, avec son intelligence précoce, brusquement développée, pénétrait jusqu'au fond de la douleur de la mère.

— Ne pleure pas, dit-elle, je t'aime tant!

Et elle grimpa sur les genoux d'Henriette et l'embrassa avec une tendresse infinie.

Mais les larmes de la mère redoublaient et tombaient une à une, brûlantes et pressées, sur le front de sa fille, comme une rosée fatale qui allait faire naître et grandir bien des désespoirs et bien des sacrifices.

II

M. Lacroix était à la mairie quand Victoire entra. Il venait de télégraphier au parquet de Versailles.

Et il fouillait dans les papiers recueillis chez Larouette afin d'y découvrir quelque indice qui le renseignât sur l'importance du vol commis chez le bonhomme.

— Ah! dit-il, je vous attendais. Asseyez-vous là et causons.

— Monsieur, dit Victoire qui semblait embarrassée, je ne sais pas pourquoi vous me faites venir, mais je n'ai rien à ajouter à la déposition que vous avez entendue chez ma maîtresse...

— Absolument rien? dit le commissaire, goguenard.

— Non, monsieur.

— Ma fille, je vois que Mme Laroque, en se taisant, vous a donné un fort mauvais exemple... Il est de votre intérêt de ne point l'imiter, je vous en avertis. Vous allez me dire ce que vous savez, tout ce que vous savez, entendez-vous? sinon, et en cas de refus...

Victoire se mit à pleurer et cacha sa tête dans son tablier.

— Sinon, répéta sèchement le magistrat, j'appelle un des gendarmes et je vous emmène avec moi à Versailles, à la disposition de M. le procureur de la République.

Il sonna. Un gendarme entra aussitôt.

— Apprêtez-vous à conduire cette femme à Versailles, dit le commissaire.

Les larmes de Victoire redoublèrent.

— Monsieur, je vous en supplie... qu'on ne me fasse pas de mal!...

M. Lacroix lui prit les mains, les abaissa, la força de le regarder.

— Vous, dit-il, pour craindre autant la justice, il faut que vous ayez eu maille à partir avec elle... Combien de fois avez-vous été condamnée?

— Moi, monsieur, s'écria Victoire avec indignation, je n'ai jamais été condamnée... et je n'ai jamais comparu, même comme témoin...

— Eh bien, ma fille, vous ferez connaissance avec la cellule, si vous persistez dans votre entêtement.

Victoire essuya ses yeux.

— Soit, dit-elle, je parlerai, puisque je ne puis faire autrement.

— A la bonne heure. Vous voilà devenue raisonnable. Je vous écoute. Ne vous pressez pas. N'oubliez rien. N'omettez aucun détail.

— Vous me promettez au moins qu'il ne m'arrivera pas malheur?

— Je vous le promets et vous prends sous ma protection.

— C'est que, aussi, je vais perdre ma place chez Mme Laroque, bien sûr!

— Je vous en trouverai une autre.

— Alors, je vais tout vous raconter...

Elle se leva, rapprocha sa chaise du bureau du commissaire de police, se rassit, et, parlant très bas :

— C'était hier soir, vers onze heures et demie. Je n'étais pas couchée. Madame avait attendu monsieur jusqu'à huit heures pour dîner et, ne le voyant point venir, avait dîné sans lui. Puis, madame est rentrée dans sa chambre avec sa fille. En général, on couche l'enfant vers neuf heures, mais, hier, je ne sais pourquoi, madame l'a gardée chez elle. A onze heures et demie, madame m'a sonnée. Je suis entrée. Madame, avec Suzanne, était au balcon, on guettait, sans doute, l'arrivée de monsieur. Madame était restée, jusqu'à cette heure-là, sans lumière... la nuit était si belle... un clair de lune magnifique!... Madame me dit d'allumer... Au même instant, Suzanne se penchait au-dessus du balcon et criait : « Père! Père! « Elle venait d'apercevoir monsieur. Et madame aussi, car je l'entendis qui disait : « Roger, pourquoi es-tu en retard? Comme nous sommes inquiètes! »

M. Lacroix écoutait avec la plus vive attention.

Il prenait force notes, sans regarder Victoire, pour ne point la troubler.

Comme elle s'était arrêtée, il dit seulement avec douceur :

— Continuez, ma fille. Ce ne peut être tout ce que vous avez à dire.

— Non... malheureusement non... Madame et mademoiselle ne faisaient plus attention à moi, et regardaient toujours M. Laroque, dans la rue. Moi, j'étais en train d'allumer la veilleuse et de faire la couverture du lit. Tout à coup Suzanne dit : « Tiens, père qui va chez le voisin! » Il se passa peut-être une ou deux minutes, pendant lesquelles on n'entendit plus rien, et je m'approchais de madame pour lui demander si elle avait encore besoin de moi, quand je m'arrêtai... Un coup de pistolet venait d'éclater, tout près, en face... Et madame, avec un grand cri — un cri que j'entendrai toute ma vie, tant il était déchirant — s'était jetée dans sa chambre, disant : « Roger!... Lui!... C'est horrible! »

M. Lacroix eut un léger tressaillement au bout de la main. Il posa sa plume et, sans doute pour reprendre son sang-froid, pour avoir le temps de vaincre son émotion, il roula une cigarette.

— Alors, monsieur, j'ai eu si peur que j'ai voulu m'en aller... Et, tout en reculant, je voyais madame pâle, tremblante, qui avait pris sa fille dans ses bras et la serrait de toutes ses forces, et lui parlait bas à l'oreille, en la caressant.. et Suzanne répondait...

— Que se disaient-elles?

— Ah! monsieur, je n'ai rien entendu, mais elles étaient toutes deux dans un désordre inexprimable... si épouvantées que j'en frissonnais de

tout mon corps... et madame avait oublié certainement ma présence, car, lorsqu'elle m'aperçut tout à coup, elle faillit tomber à la renverse...

— Voilà qui est bien étrange... et bien grave... murmura M. Lacroix.

— Le reste, monsieur, vous le savez, je vous l'ai dit à la villa, quand vous m'avez interrogée. Madame a prétendu qu'elle n'avait pas entendu le coup de pistolet... me disant que j'étais folle... et elle m'a renvoyée ..

M. Lacroix réfléchit quelques minutes. Il était si absorbé qu'il oublia d'allumer sa cigarette, qu'il mâchonnait entre ses lèvres.

— M. Laroque est-il rentré longtemps après?

— Environ un quart d'heure.

— A-t-il parlé à sa femme?

— Non. Il est rentré droit chez lui... Mais...

Elle hésita.

— Parlez, ma fille, n'omettez aucun détail...

— De toute la nuit, M. Laroque ne s'est pas couché...

— Vous en êtes sûre?

— Dame! je m'en suis bien aperçue ce matin, quand j'ai voulu faire sa chambre...

— Et Mme Laroque?...

— Je jurerais qu'elle non plus ne s'est pas mise au lit... Et pourtant le lit était défait... mais sans la trace du corps, et sans chaleur comme d'habitude... après ce que j'avais vu et entendu, j'ai fait ces remarques naturellement... de telle sorte que je présume que Mme Laroque aura exprès ce matin chiffonné ses draps, pour ne pas éveiller mes soupçons... Quant à Suzanne, elle était si pâle et si fatiguée, tout à l'heure — monsieur l'a vue — qu'on peut affirmer que la pauvre petite n'a guère dormi non plus... A présent, monsieur, j'ai tout dit... Vous en savez autant que moi... Puis-je me retirer?

— Vous le pouvez... Tenez-vous prête, toutefois, à vous présenter à la première réquisition de la justice...

— Après ce qui s'est passé, après ce que je viens de vous raconter, il m'est impossible de reprendre mon service auprès de ma maîtresse... Je vais aller à la villa chercher mes effets, je donnerai congé à madame, et, en attendant que vous me trouviez une place, ainsi que vous me l'avez promis, je resterai chez ma sœur qui habite boulevard Ornano, 146. Prenez l'adresse.

— C'est là que je vous écrirai dès que j'aurai besoin de vous?

— Oui. Et, si je me place moi-même, je vous avertirai.

— Au lieu de retourner chez Mme Laroque, dit le commissaire après

Allons, mademoiselle, chantez seule le troisième couplet. (P. 37.)

un moment, écrivez-lui simplement que vous la quittez et envoyez un commissionnaire chercher votre malle. Je tiens à ce que vous ne revoyiez pas votre ancienne maîtresse.

— C'est comme il vous plaira, monsieur, dit Victoire.

Et elle prit congé du magistrat.

— Diable! voilà une affaire qui promet d'être intéressante, murmura celui-ci en se levant et se promenant à grands pas dans son cabinet.

Et il relut la déposition de la femme de chambre, qu'il avait rédigée soigneusement et qu'il lui avait fait signer avant qu'elle sortît.

Puis, avisant la masse de papiers saisis chez Larouette, il se rassit et un à un, se mit à parcourir tous ces feuillets épars devant lui.

Cette besogne lui prit deux heures.

Au bout de ce temps il avait fait deux parts des papiers. D'un côté, tout ce qui ne l'intéressait pas... De l'autre, seulement, deux lettres ne contenant chacune que quelques lignes.

Mais, en les lisant, ces lignes, M. Lacroix n'avait pu retenir une exclamation de surprise et de joie.

Elles étaient datées de huit à dix jours, toutes deux adressées à Larouette, qui, d'après l'enveloppe jointe, habitait alors rue Saint-Roch, n° 17, à Paris.

La première était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Vous me mettez en demeure de vous rembourser un dépôt de « 130,000 francs fait chez moi par votre oncle maternel, M. Célestin « Vaubernon, dont vous venez d'hériter. Je ne vous cacherai pas, monsieur, « que la restitution d'une somme aussi importante, en ce moment, me « créerait des embarras très graves. Si vous voulez vous donner la peine « de passer à mon bureau, rue Saint-Maur, je vous expliquerai de quelle « nature sont ces embarras.

« Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments très « empressés.

« Roger Laroque. »

L'autre était laconique et navrante de désespoir.

« Monsieur,

« Vous l'exigez, c'est votre droit. Vous pouvez passer rue Saint-Maur « toucher à ma caisse les 130,000 francs de votre oncle, plus les intérêts « courus, que je payais tous les ans. C'est pour moi, presque à coup sûr, « la ruine, la faillite, le déshonneur.

« Recevez, monsieur, mes civilités.

« Roger Laroque. »

La conviction de M. Lacroix était formée.

C'était — du moins les plus graves preuves s'accumulaient contre lui, — c'était Laroque qui avait commis le meurtre.

Et, chose horrible et qui émouvait le magistrat lui-même, la femme et la fille de Laroque avaient été les témoins du crime, malgré elles!

Voilà ce qui semblait démontré.

Quant au mobile de l'assassinat, n'apparaissait-il pas dans ces deux lettres, dont les lignes formidables semblaient autant d'accusations vengeresses?

Laroque avait remboursé Larouette, et, pour éviter la ruine et la faillite, il avait songé au crime, il avait tué Larouette.

M. Lacroix ne perdit pas son temps en déductions inutiles.

Cette affaire se présentait pour lui dans toute sa clarté limpide.

Il fallait agir avec énergie et brusquer les choses.

Il fallait empêcher Laroque de faire disparaître la somme volée à Larouette.

Lacroix prit le train de Paris et courut à la Préfecture; on lui confia deux agents habiles, Tristot et Pivolot, qui, sans appartenir directement au service de sûreté, lui rendaient cependant des services.

Tristot et Pivolot marchaient toujours ensemble et avaient acquis, depuis quelques années, une certaine réputation de finesse.

Lacroix leur raconta l'affaire et les chargea de prendre des renseignements sur Roger, en même temps que de reconstituer l'emploi de la journée et de la soirée du constructeur-mécanicien, le jour du crime.

Il revint en toute hâte à la gare Saint-Lazare, prit son billet pour Versailles, et là courut s'entendre avec le juge d'instruction et le procureur de la République.

Puis, ayant ses coudées franches, ayant tout préparé, il alla s'enfermer dans son cabinet pour arrêter, en son esprit, l'interrogatoire qu'il ferait subir le lendemain aux habitants de la villa Montalais.

Que se passait-il à la villa pendant ces allées et venues du commissaire?

Henriette était dans une angoisse mortelle depuis le matin. La fièvre lui brûlait le sang. N'allait-elle pas apprendre de minute en minute que Roger était arrêté?... Victoire n'avait-elle point parlé?... Et qu'avait-elle dit? Sans doute des choses bien graves puisqu'elle n'avait pas osé reparaître devant sa maîtresse !...

Brisée, anéantie par cette nuit et cette journée, elle n'avait pas voulu quitter sa chambre où elle était restée enfermée avec sa fille — toutes deux, comme la nuit, serrées l'une contre l'autre, se regardant, parfois avec un air épouvanté, — silencieuses, — le tour des yeux très noir.

Comme la veille, Roger ne rentra pas à l'heure accoutumée.

Le soir vint. Les heures s'écoulèrent.

Les fenêtres de la villa étaient fermées:

La lune brillait toujours dans la pureté du ciel bleu, mais ni Henriette ni Suzanne n'osaient plus regarder du côté du balcon, parce que là-bas,

dans la petite chambre d'acajou, si elles avaient regardé, elles eussent vu un noir fantôme d'assassin, les poings levés, sinistre et terrible.

Et, pour ne pas voir cela, elles restaient tout au fond de la chambre, frissonnant parce que c'était la nuit et que le silence leur faisait peur, se faisant petites, parfois s'embrassant avec une passion qu'avivait et centuplait un désespoir sans remède, infini, sans terme, sans horizon, puisqu'il s'étendait sur leur vie tout entière...

Vers une heure du matin, Roger rentra.

Il vint, comme la veille, écouter à la porte de la chambre de sa femme, puis traversa le salon sur la pointe des pieds...

Il s'enferma aussitôt.

Mais le silence était si profond, en ce coin de campagne où frissonnait seulement au dehors un souffle de brise dans les arbres, si profond en cette maison isolée, que la mère et la fille entendirent Roger qui, se déshabillant et se couchant, fredonnait une ronde enfantine, apprise à Suzanne en un jour de bonne humeur?...

Et cette seconde nuit s'écoula comme la première.

Suzanne, abattue, dormit pourtant, dans le lit de sa mère.

Mais Henriette ne songea même pas à se coucher ; elle resta éveillée, semblant écouter son cœur ; ses yeux ouverts, toujours si terrifiés, qu'assurément, en ces heures nocturnes qui font naître si facilement les fantômes, elle revoyait le drame lugubre de la veille.

Et le soleil levant la retrouva comme le soleil couchant l'avait laissée.

Vers sept heures, elle entendit du bruit dans la chambre de son mari.

Il avait dormi, lui... sans remords, sans fantômes ni cauchemars...

Et il se réveillait gaiement, car il chantait la même ronde enfantine apprise à Suzanne.

Quel monstre avait-elle donc épousé?

Quel homme était-ce donc, à ce point maître de lui, pour si vite oublier et trouver le repos, en face même de son crime?

Oui, il chantait, comme si le brillant soleil du matin, dont la villa était baignée, lui eût donné au cœur l'espérance et la joie...

Il chantait, en s'habillant, ayant ouvert la fenêtre.

Et Suzanne, réveillée, écoutait, dans son lit, la ronde apprise par son père, qui la faisait tant rire, encore la veille, et qui maintenant lui donnait envie de pleurer :

En passant devant les bois,
Les petits oiseaux chantaient,
Et dans leur chant disaient :
« Coucou! coucou! »

Moi, je croyais qu'ils disaient :
« Coupez-lui l' cou! »
Et moi, je m'enfuyais...

Roger traversa le salon, frappa à la porte de la chambre.

— Entrez, dit Henriette d'une voix faible.

Roger entra, le sourire sur les lèvres, mais s'arrêta, surpris, en voyant sa femme habillée et debout.

— Déjà? dit-il... Et il n'est pas huit heures...

— Il fait si beau que j'irai tout à l'heure me promener avec Suzanne.

— Ah! que vous êtes heureuses et que je voudrais vous accompagner!

Il embrassa tendrement Henriette qui ne se défendit pas.

Et, avisant Suzanne dont il ne semblait pas comprendre le regard épouvanté :

— Comment, mademoiselle? Encore aujourd'hui dans le lit de votre mère? on vous gâte!... Je ne permettrai pas ces libertés-là!

Et s'asseyant sur le lit, il prit dans ses bras la fillette en chemise.

En passant devant les prés,
Les moissonneurs chantaient,
Et dans leur chant disaient :
« Oh! quel bonheur! »
Moi, je croyais qu'ils disaient :
« Oh! quel voleur! »
Et moi, je m'enfuyais...

L'enfant n'avait pas desserré les lèvres. Les yeux étaient fixes, on eût dit qu'elle avait perdu la raison.

D'habitude, elle riait aux éclats, quand elle chantait cette ronde.

Son père l'embrassait à pleines lèvres en la faisant danser :

— Allons, mademoiselle, chantez seule le troisième couplet!

Elle dit d'une voix sourde et les paupières voilant ses yeux :

En passant devant une église,
Les enfants de chœur chantaient,
Et dans leur joli chant disaient :
Te Deum! Te Deum!
Moi, je croyais qu'ils disaient :
« Attrapez l'homme! »
Et moi, je m'enfuyais...

— Vous n'êtes pas réveillée et vous avez l'air boudeur, dit Roger. Rendormez-vous, mademoiselle!...

Et il la replaça dans le lit, doucement, après l'avoir embrassée encore.

— A propos, dit-il d'un ton indifférent... et le meurtre du voisin, sait-on qui l'a commis? A-t-on découvert le meurtrier?

— Je l'ignore. Le commissaire est venu hier nous interroger..

— Toi? fit Laroque, avec un mouvement.

— Et à quel propos?

— Comme il a été tiré un coup de pistolet, la nuit, dans la maison proche de la nôtre, on pouvait supposer que nous avions entendu, que nous avions vu...

— C'est juste.

— Mais toi-même, Roger, dit la jeune femme tremblante, comment as-tu connu cet assassinat, puisqu'hier matin tu es parti avant qu'on l'eût découvert?

— Tout simplement, cette nuit, à la gare de Ville-d'Avray. Le chef de gare m'a dit ce qu'il savait... Peu de choses, en somme... pas même le nom...

— Notre voisin était un petit rentier du nom de Larouette...

Roger Laroque se retourna brusquement à ce nom. Il était pâle.

— Tu as dit que la victime s'appelle?...

— Larouette... Je l'ai appris dans la journée...

— Voilà qui est étrange! murmura Roger.

Il garda le silence pendant quelques minutes, puis demanda :

— Sait-on quel a été le mobile du meurtre?

— Sans doute le vol! dit Henriette, regardant son mari dans les yeux.

Mais Roger ne prenait pas garde à la singulière émotion de sa femme. Il se mordait les lèvres et paraissait en proie à une très vive préoccupation. A la fin, il sortit, prit son chapeau et sa canne :

— Excuse-moi, dit-il, je pars... je ne veux pas manquer le train...

Elle ne répondit pas.

Elle avait envie de lui crier :

— Fuis!... Quitte la France!... Tu n'échapperas pas à la justice!... Ne reparais plus devant moi, tu me fais horreur... Ne souille plus le front de ma fille de tes baisers d'assassin!...

Au lieu d'aller directement à la gare, Roger descendit à la mairie.

Il fit passer sa carte au commissaire qui arrivait de Versailles et avec lequel, dit-il à l'agent qui le reçut, il désirait avoir sur-le-champ un entretien particulier.

On l'introduisit.

Lacroix, sans parler, lui indiqua un siège.

Le cœur du jeune magistrat battait un peu.

Que venait faire Roger Laroque?...

Quel audacieux plan avait conçu celui qu'il considérait comme le meurtrier de Larouette?

Il craignait un piège et il était sur ses gardes.

— Monsieur, dit Roger, je viens vous donner, au sujet du crime qui s'est commis près de chez moi, un renseignement qui, sans doute, vous sera très utile... Je viens d'apprendre le nom de la victime... Or, monsieur, j'ai été obligé de rembourser, dans la journée d'hier, plus de cent trente mille francs à un homme qui porte ce même nom de Larouette... La coïncidence est étrange... Seulement, mon créancier habitait à Paris, rue Saint-Roch... du moins, y avait un appartement. Comme ce remboursement me gênait beaucoup, j'ai eu, en ces derniers jours, d'assez fréquents rendez-vous avec Larouette, que je suppliais de le retarder, dans l'intérêt de ma maison... Je reconnaîtrais donc facilement mon créancier, et, si vous voulez, je vous dirai...

M. Lacroix l'interrompit, et, avec le plus grand calme :

— Cette confrontation serait inutile, monsieur Laroque. Le Larouette assassiné est le même que celui auquel vous avez restitué cent trente mille francs, plus les intérêts.

— Comment le savez-vous?

— J'ai retrouvé dans ses papiers vos lettres où il est parlé de ce remboursement... Je vous remercie quand même de votre visite, et du renseignement que vous m'apportiez dans l'intérêt de la justice. Permettez-moi cependant, avant de vous laisser partir, de vous adresser quelques questions. Larouette, pour obtenir de vous ce remboursement, s'est-il servi d'intermédiaires?

— Non. Il est venu lui-même et n'a vu que moi.

— Connaissiez-vous son existence, ses habitudes, ses liaisons, ses vices?

— Il y a quinze jours, je ne l'avais jamais vu. Ainsi que vous l'explique une des deux lettres que nous avez entre les mains, le dépôt de cette somme avait été fait chez moi par un vieil ami de mon père, Célestin Vaubernon, oncle maternel de Larouette, mort subitement il y a trois semaines. Ce que je puis dire, c'est que M. Vaubernon n'aimait pas son neveu. Pourquoi? Je l'ignore. Ils ne se voyaient jamais. A en juger par ce qui s'est passé entre Larouette et moi, les relations avec ce dernier ne devaient pas être agréables. Je l'ai trouvé dur, cassant, impitoyable et... fort mal élevé..

— Vous pourrez, je suppose, nous donner le détail des valeurs, or ou billets, qui constituaient les cent trente mille francs remboursés à

Larouette?... C'est pour nous, vous le comprendrez, de la dernière importance.

Derrières ses lunettes, l'œil bleu du magistrat, pénétrant et fouilleur, descendait jusqu'au fond du cœur de Laroque.

Mais celui-ci possédait tout son sang-froid. Il ne sourcilla pas.

— J'en conférerai avec mon caissier, dit-il, qui seul est en mesure de vous fournir ces détails.

Laroque prit congé. L'heure du train approchait.

Les deux hommes se saluèreut.

M. Lacroix le regarda, du coin de l'œil, par la fenêtre entr'ouverte du cabinet, s'éloignant dans la direction de la gare.

— Toi, mon bonhomme, murmura-t-il... tu es très fort, mais tu t'es approché trop près de la flamme... Ça te brûlera...

Il prit, dans son portefeuille, une lettre de convocation tout imprimée.

Il remplit les blancs, écrivit l'heure de la convocation, le nom de Mme Laroque et le *post-scriptum* suivant :

« *Prière d'amener Mlle Suzanne.* »

Puis il mit la lettre sous enveloppe et l'envoya porter à la villa.

Lorsque Henriette la parcourut, elle trembla...

Tout maintenant, pour la pauvre femme était motif à frayeur...

La lettre, sèche et brève, était conçue en termes administratifs :

« Vous êtes priée de vous présenter à la mairie, près du commis-« saire de police de Versailles, pour affaire qui vous concerne. »

Rien de plus. Mais cela ne suffisait-il pas pour renouveler ses angoisses?...

Que voulait M. Lacroix? L'interroger? Interroger Suzanne?

Sans doute Victoire avait parlé?... Qu'allait-elle faire pour se défendre?

Tout d'abord, elle se révolta contre l'insistance du commissaire.

Une sorte de colère froide la prit contre cet homme, dont elle sentait peser sur elle la curiosité et la pénétrante intelligence.

Elle laissa Suzanne à la villa, mit son chapeau et sortit.

M. Lacroix était seul quand elle entra.

— Me voici, monsieur, dit-elle bravement. Vous m'avez demandée?

— Oui ; mais je vous avais priée d'amener aussi votre fille?

— Suzanne est souffrante... Du reste, ce n'est qu'une enfant... Qu'avez-vous à me dire? En quoi puis-je vous être utile?

— Vous allez le savoir, madame, dit Lacroix, avançant un fauteuil. Il s'agit toujours comme vous devez le penser, de l'assassinat de Larouette...

Elle était la joie de la maison, qu'elle emplissait de rires et de chansons. (P. 48.)

Je désire, madame, entendre de vous, sur ce meurtre, la vérité, mais la vérité tout entière, sans hésitations, sans réticences...

— Je n'ai rien à ajouter à ma déposition d'hier...

M. Lacroix la regarda en face et froidement :

— Vous mentez, madame...

— Monsieur ! dit-elle, se levant frémissante.

Il fit un geste pour la calmer. Et, avec la même dureté, il répéta :

— Vous mentez... j'en ai la conviction... j'en ai la preuve...

La lutte commençait. Elle le comprit. Elle était saisie d'une fureur d'impuissance... et son cœur défaillait, en dépit de sa résolution.

— Je vous rappellerai tout d'abord brièvement, fit le commissaire, ce que vous m'avez dit, lorsque je suis allé à la villa vous demander quelques renseignements.

— C'est inutile, monsieur. Je me souviens parfaitement de ce que j'ai dit. Je n'ai rien à y ajouter, rien à y retrancher.

— C'est ce que nous verrons plus tard. Hier, vous aviez prétendu que vous n'aviez rien, absolument rien entendu — que vous n'aviez rien vu — et que vous dormiez depuis dix heures.

— Peut-être était-il un peu plus tard, je l'ignore.

— Beaucoup plus tard. J'aime mieux vous avouer tout de suite que votre femme de chambre ne m'a rien caché de ce qui s'est passé. A onze heures et demie, appuyée à votre balcon, vous attendiez encore votre mari — et, chose à remarquer, vous étiez avec votre petite fille, laquelle pourtant, se couche, d'ordinaire, beaucoup plus tôt.

— Je suis restée assez longtemps au balcon, en effet.

— Pendant que vous y étiez, voici ce qui s'est passé, ce que vous avez vu : Un homme a traversé la rue. Votre fille a reconnu son père. Elle l'a appelé par son nom : « Père ! père ! » a-t-elle dit. Vous l'avez reconnu vous-même, car, en vous penchant, vous lui avez reproché d'être en retard et de vous avoir inquiétée.

— C'est faux.

— Cela est vrai. Vos paroles textuelles, les voici : « Roger, pourquoi es-tu en retard ! Comme nous sommes inquiètes ! » Et ce n'est pas tout... Suzanne s'écriait encore : « Tiens, père qui va chez le voisin ! » Peu d'instants après — une minute à peine — un coup de pistolet est tiré dans la maison qui n'est séparée de la vôtre que par une rue assez étroite... Et vous vous rejetez dans votre chambre, comme pour fuir un spectacle terrifiant en disant : « Roger ! Lui ! C'est horrible ! »

— Tout cela, monsieur, n'est qu'une suite d'inventions monstrueuses, et il faut que Victoire soit folle...

— C'est bien, en effet, ce que vous lui avez répondu lorsqu'elle vous a demandé si vous aviez entendu la détonation.

— Enfin — dit-elle, nerveuse et colère — vous ne pouvez cependant pas m'obliger à vous raconter ce dont je n'ai pas été témoin.

— Non, madame, je ne le puis. La déposition, même, que vous me faites, je ne puis la relater que sous forme de rapport, car la loi me défend d'entendre, comme témoin régulier, un allié, père, mère, fille ou femme de celui que je soupçonne fort d'être le coupable que je cherche...

— Mon mari!

— Vous l'avez dit, madame, votre mari...

— Eh! monsieur, à votre tour, vous êtes fou... Réfléchissez donc à l'infamie d'une accusation pareille... Cela n'a pas le sens commun... et je suis tranquille, personne ne vous croira.

— Cette accusation, madame, s'appuie, malheureusement, sur de fortes préventions, lesquelles seront devenues, avant ce soir, j'en suis certain, d'irrécusables preuves. A cette heure, votre mari doit subir un premier interrogatoire dans son bureau de la rue Saint-Maur. Il est entre les mains de la justice et il faut qu'il se défende.

— Arrêté! Roger? Mon Dieu, mon Dieu!...

Elle ne pleurait pas. Ses yeux étaient rouges, mais secs. Elle avait épuisé, depuis deux jours, toutes les émotions les plus intenses, et elle s'attendait si bien à ce dénouement funeste qu'elle y était en quelque sorte préparée, et que cette nouvelle ne lui enlevait rien de son sang-froid.

Le commissaire comprit cet état singulier de son esprit.

Il hocha la tête, et avec une certaine douceur qu'il n'avait pas montrée jusque-là :

— Vous devez beaucoup souffrir, dit-il, et je me fais presque un scrupule d'insister encore... Je vous plains sincèrement.

Elle releva le front avec un air de bravade.

— Et vous avez tort de me plaindre, monsieur. Et vous avez tort de croire que je souffre. Pourquoi souffrirai-je? je suis attristée pas l'erreur que vous avez commise en faisant arrêter mon mari, mais je suis tranquille sur son sort, et il n'aura pas de peine à se disculper.

— C'est votre conviction, tant mieux. Je dirai même que c'est presque votre devoir de parler ainsi.

— Eh bien, monsieur, pourquoi dès lors m'interrogez-vous?

— Vous allez le savoir. Je reprends la suite de la déposition de votre femme de chambre. Vous étiez au balcon, et vous avez été, vous et votre fille, témoins du crime. Et telle a été votre épouvante que vous ne vous êtes pas couchée. Votre lit était défait, mais l'a été par vous le matin.

Victoire l'affirme. Reconnaissez-vous, au moins, la vérité de ce détail?

— Cela est faux, comme le reste.

— Vous n'étiez pas seule à ne point dormir... Victoire a affirmé encore que M. Laroque, lui non plus, ne s'est pas couché. Et votre mari n'a pas eu, comme vous, la précaution de chiffonner les draps et de défaire la couverture.

— Mon mari a beaucoup d'affaires. Ses ateliers occupent tout son temps. Il cherche souvent des améliorations, des simplifications pour ses machines. Et les travaux que nécessitent ces inventions l'absorbent parfois au point qu'il passe la nuit devant ses dessins et ses plans, ne se souciant ni de l'heure ni de la fatigue. Cela lui est arrivé maintes fois, monsieur.

— C'est possible, je le reconnais. Mais au moins vous avouerez qu'elle est singulière, cette coïncidence qui fait que, tous les deux, la même nuit, vous ne songiez pas à dormir?

— Je vous répète, monsieur, que moi je me suis couchée.

Le commissaire haussa les épaules.

— Tout me prouve, madame, que de votre balcon, malgré vous et sans pouvoir l'empêcher, vous avez assisté au meurtre de Larouette.

— Encore une fois, monsieur, c'est de la folie et je vous le jure...

— Hélas, madame, vous ne répondez que par des dénégations pures et simples aux affirmations si claires de votre femme de chambre.

Au lieu de nier, ainsi que vous le faites — il est si facile de nier! — que n'expliquez-vous, au contraire, les paroles que vous avez laissé échapper, la terreur où vous étiez, les exclamations d'épouvante que vous n'avez pu retenir?

Ne voyez-vous pas que vos dénégations, que votre silence même est plus terrible pour votre mari qu'une accusation motivée?

Tout à l'heure, lorsque je vous disais qu'il était presque de votre devoir de parler ainsi que vous le faites, vous me demandiez avec raison pourquoi dès lors, je vous interrogeais...

Eh bien, voici pourquoi :

Vous avez été témoin d'un crime. Ce crime, j'ai la conviction que c'est votre mari qui l'a commis.

Or, ayant vu, vous refusez de parler.

Ne comprenez-vous pas que ce refus d'éclairer la justice trahit clairement le nom de l'assassin?

Quel autre motif vous empêcherait de parler que la crainte de livrer votre mari à la cour d'assises?

Vous avez été témoin du crime : Si le coupable n'était pas Roger

Laroque, il y a longtemps que, de vous-même et sans vous faire prier, vous vous seriez mise à ma disposition pour tous les renseignements qu'il m'aurait plu de vous demander. Je m'attendais à votre silence. Et ce silence est la condamnation de votre mari.

Il avait raison. Ce qu'il disait était logique.

Elle se trouvait dans une inextricable situation.

Ou bien elle parlerait, et alors elle accuserait Roger!...

Ou bien elle se tairait, et son silence l'accuserait toujours!...

Pas d'issue... pas de fuite possible!..

Cet homme la tenait, tenait son cœur et la torturait à son aise...

— Il y a plus, fit M. Lacroix, poursuivant sans pitié ses déductions. Votre mari vous fait horreur, mais vous avez compassion de lui, en souvenir de votre amour, vous avez compassion de lui et vous voulez le sauver, parce qu'il faut, à tout prix, que vous épargniez à votre fille l'ignominie d'un père assassin!... Alors, que faites-vous?... Vous niez l'évidence, en prétendant, devant votre femme de chambre, n'avoir point entendu de détonation. Et vous essayez même, par un subterfuge dont votre désespoir explique la naïveté, vous essayez, dis-je, de créer un alibi à Roger Laroque.

Henriette répondait, avec la même obstination, avec le même entêtement, voulant nier malgré tout :

— Le passé de mon mari témoigne de sa probité. Un honnête homme ne devient pas ainsi assassin du jour au lendemain, sans motifs. Vous pouvez l'accuser, l'arrêter, le traduire en cour d'assises. Personne ne vous croira. Il ne se trouvera personne pour le condamner.

— Assassin sans motifs, dites-vous? Connaissiez-vous l'état des affaires de votre mari?

— Assurément. Sans être riche, nous sommes dans une aisance qui nous permet de vivre très largement et sans souci de l'avenir.

— Détrompez-vous. Laroque était, il y a deux jours, à la veille de faire faillite. Il est bien invraisemblable que votre mari ne vous ait pas mise dans la confidence de ses embarras financiers.

— Si invraisemblable, monsieur, que je ne puis y ajouter foi. Mon mari avait en moi la plus grande confiance. Il m'aimait... il m'aime... et il ne m'a rien dit!

— Il ne vous a point parlé non plus du remboursement d'une somme très importante qu'il était obligé de faire à bref délai?

— Non.

— Vous voyez donc bien qu'il avait des secrets pour vous. Déjà, sans doute, il préparait son crime et s'entourait de toutes les précautions possibles. S'il vous avait entretenue de ce remboursement qui ne s'élève

pas à moins de cent quarante mille francs, vous comprendriez la gêne de ses affaires — et si je vous disais à qui ces cent quarante mille francs ont été payés, vous hésiteriez peut-être désormais à le défendre...

Elle avait peur de comprendre.

Et pourtant, qu'était-ce qu'une preuve de plus ajoutée à ce qu'elle savait, à ce qu'elle avait vu?

Cet interrogatoire la fatiguait horriblement.

Elle avait tiré son mouchoir et elle s'essuyait fréquemment les mains et le front. Une rougeur violente lui brûlait les pommettes.

Ses lèvres étaient sèches et elle les humectait fréquemment du bout de la langue.

Elle se taisait...

Elle cherchait quelque raison nouvelle, quelque argumentation suprême, en son esprit affolé, mais ne trouvait plus rien.

Vous ne me le demandez pas, fit M. Lacroix impitoyable... je vais quand même vous le dire... Le créancier de votre mari était justement Larouette et c'est le soir même du remboursement de cette créance si fatale à la fortune de votre mari, que Larouette a été assassiné. Ai-je besoin de vous convaincre encore?... Non... Je souffre beaucoup de l'angoisse où je vous vois... Et cependant, je n'en ai pas fini de vous torturer... Je vais être obligé de me rendre chez vous, d'y faire une perquisition minutieuse, enfin, madame, je vais être obligé, en votre présence d'entendre, d'interroger votre fille Suzanne.

Elle eut un geste d'horreur, mais elle ne dit pas un mot.

Elle n'aurait pu. Elle n'avait plus de forces. Elle étouffait.

Elle se renversa dans le fauteuil où elle était assise et ferma les yeux.

Pauvre femme! murmura M. Lacroix, pris d'une pitié profonde.

Il plaignait en elle l'avenir encore plus peut-être que le présent.

III

D'ordinaire, Suzanne passait ses journées, par ce gai soleil à courir dans le jardin après les papillons, à cueillir des bouquets pour la salle à manger, arroser les fleurs, les salades et les plates-bandes rouges de fraises, avec le cocher qui s'occupait de jardinage.

On la voyait partout, riant et sautant, la figure animée par la chaleur, les yeux brillants, les cheveux sur le front et son chapeau de paille descendu dans le dos, retenu au cou par un ruban bleu.

Elle était la joie de la maison qu'elle emplissait de rires et de chansons.

La villa semblait en deuil quand on n'entendait pas, quelque part, la jolie voix cristalline de la petite qui fredonnait :

En passant devant une église
Où les prêtres chantaient,
Et, dans leur joli chant, disaient :
« Alleluia, alleluia. »
Moi, je croyais qu'ils disaient :
« Le diable est là ! »
Et moi, je m'enfuyais
Tout bête que j'étais...

Et comme, depuis deux jours, Suzanne n'était pas venue au jardin, la villa était triste.

Elle avait voulu rester dans la chambre de sa mère, n'essayant même pas de se distraire avec ses jouets, ni d'habiller ses poupées, ni d'étudier sa leçon au piano.

Henriette la faisait lire, écrire, coudre et tapisser, le matin et le soir, — le reste du temps, Suzanne s'amusait, mais, depuis deux jours que sa vie était bouleversée, la pauvre femme ne songeait plus à ces douces et maternelles occupations, — et l'enfant, de son côté, dont tous les nerfs vibraient d'épouvante, eût été incapable de s'appliquer et de travailler.

M. Lacroix avait accompagné Henriette jusqu'à la villa, et il était monté avec elle.

Au salon, où il resta, elle dit d'une voix brève :

— Ainsi, vous voulez parler à Suzanne? Vous voulez l'interroger?

— Il le faut. Je dois arriver à la vérité, dans l'intérêt de la justice...

— Mais savez-vous bien que si mon mari, contre toute vraisemblance, était coupable, ce serait horrible ce que vous allez faire là... obliger une fille, une enfant à accuser son père!...

— Non pas. Souvenez-vous que je recherche la vérité, de quelque côté qu'elle se rencontre. Ma joie serait grande de trouver M. Laroque innocent. Et si j'interroge votre fille, ce n'est pas dans l'espoir, — ce serait affreux comme vous le dites, — qu'elle accusera son père, mais c'est avec le secret désir que sa déposition l'innocentera.

— Suzanne est délicate... nerveuse... fort impressionnable... Sa santé n'est pas et n'a jamais été très robuste... Épargnez-lui une aussi cruelle fatigue...

— Je vous promets d'user de tous les ménagements.

Elle baissa la tête, découragée et lentement se dirigea vers sa chambre...

Cette perquisition ne fut pas inutile. (P. 54.)

Suzanne était là, debout, qui avait tout entendu.

Elle tendit les bras à sa mère. Celle-ci la serra contre sa poitrine, dans une étreinte convulsive.

Et, en la couvrant de baisers elle lui redit encore tout bas, à l'oreille :

— Souviens-toi !... Souviens-toi !...

Elles rentrèrent toutes deux au salon.

— Va, dit la mère à l'enfant en lui montrant le commissaire, va auprès de ce monsieur qui veut te parler et réponds bien à ce qu'il te demandera.

Suzanne avança sans timidité et vint se placer entre les genoux de M. Lacroix qui l'entoura de ses bras et lui mit un baiser sur le front.

— Elle ne dira rien. Elle a sa leçon faite... murmura le magistrat.

Et, doucement, en la flattant du bout du doigt sur la joue :

— Te rappelles-tu ce que tu as fait avant-hier soir, ma chère petite?

L'enfant réfléchit un peu ; elle était fort pâle et avait les yeux très fatigués ; mais son attitude ne marquait aucune timidité, aucune irrésolution. Elle répondit d'une voix ferme :

— Mais oui, monsieur, je me rappelle parfaitement.

— Et veux-tu me dire ce que tu as fait?

— J'ai joué au jardin très tard ; j'ai arrosé les fleurs ; j'ai cueilli des fraises, puis j'ai fait un gros bouquet de roses que j'ai mis sur la table de la salle à manger ; j'ai joué avec une grande poupée que mère m'avait donnée le matin parce que c'était l'anniversaire de ma naissance... j'ai eu sept ans avant-hier, monsieur... je l'ai déshabillée, ma poupée, et lui ai refait, avec mère, une belle robe de satin bleu et je lui ai arrangé aussi un chapeau... Voilà, monsieur...

— Mais le soir, mon enfant, tout à fait dans la soirée?

— Je n'ai rien fait. Je suis restée près de mère qui m'a fait répéter mon compliment pour papa... mais je ne le lui ai dit que le lendemain parce que... papa est revenu tard... et je me suis couchée dans le lit de mère... avant son retour...

— Tu oublies beaucoup de choses...

— Peut-être bien... quoi donc?

— Tu t'es couchée très tard... beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire...

— C'est vrai... et pourtant je ne m'endormais pas...

— Sais-tu l'heure qu'il était?

— Je ne sais pas, non, monsieur, mère le dira peut-être...

— Mais avant de te mettre au lit, tu étais au balcon.

— Avec maman, oui, monsieur.

— Et du balcon, qu'est-ce que tu as vu dans la rue?

— Rien.

— Tu n'as pas vu un homme, celui-là même que tu attendais, ton père? Tu ne l'as pas vu entrer dans la maison du voisin?...

La voix de Suzanne se fit un peu plus tremblante.

— Non, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire!...

Souviens-toi bien, mon enfant, tu as même appelé ton père, en des mains, parce que tu étais heureuse de le revoir... Et tu sais

bien que tu as dit aussi « Tiens, père qui va chez le voisin!... » Et un instant après, tu as entendu un coup de feu : Pan! qui a dû te faire beaucoup de peur? Voyons raconte-moi la vérité, mon enfant...

— Mais, monsieur, je ne me souviens pas d'avoir dit tout cela.

— C'est un mensonge... et ce n'est pas beau de mentir... On a dû te dire cela souvent... Quand tu étais plus petite et que tu mentais... on a dû te punir... te mettre en pénitence... Et si je disais à ta mère de te punir... de t'enfermer toute seule dans une chambre noire?...

— Mère ne me punit jamais que lorsque je l'ai mérité, monsieur.

Et la courageuse enfant regardait sa mère avec une tendresse infinie.

M. Lacroix se leva et fit quelques pas dans le salon, assurant du bout du doigt, coup sur coup, à deux ou trois reprises, ses lunettes sur son nez.

Assurément, il était ému par cet interrogatoire étrange — dramatique — le seul peut-être de ce genre qu'il ferait dans sa carrière de magistrat.

Et s'il entrait un peu de désappointement dans cette émotion, il y avait surtout de l'admiration pour cette enfant frêle et délicate, à l'énergie de laquelle il se heurtait, sans pouvoir la briser.

Quelle femme elle serait plus tard, cette fillette... vraiment forte... et quelle mère, vraiment digne du nom de mère!

Henriette s'était assise auprès de la fenêtre. Lacroix lui tournait le dos, et, comme il avait pris Suzanne sur ses genoux, l'enfant, tout en répondant à ses questions, pouvait voir sa mère.

Celle-ci dévorait sa fille de son regard anxieux.

Elle sentait bien qu'elle vivait toute sa vie, en ces quelques secondes... La vie s'use vite à de pareils drames...

Elle écoutait parler Suzanne... ne respirant pas... et contraignant les convulsions de son cœur de ses deux mains crispées.

Et le soleil ruisselait dans le salon, en une longue bande de lumière qui passait à travers les lames des persiennes où se jouaient des myriades d'atomes invisibles de l'air...

Et les oiseaux pépiaient et se bataillaient dans les feuilles des marronniers du jardin de Larouette.

— Madame, dit tout à coup Lacroix, je vous serais obligé de me laisser un moment seul avec votre fille...

— Quoi, monsieur, vous voulez?...

— Oui, madame... De votre chambre, dont la porte est ouverte, vous pourrez, du reste, entendre ce que je lui dirai.

Elle se dressa, chancelante. En passant près de sa fille, elle se pencha et lui mit un baiser dans les cheveux.

Elle lui dit encore son éternel mot, son éternelle prière :

— Souviens-toi !

Puis marchant en se tenant debout par je ne sais quelle force instinctive — car elle ne sentait plus ses jambes — elle traversa le salon sans plus se retourner et rentra dans sa chambre.

Lacroix restait seul avec Suzanne.

Il vint se rasseoir où il était tout à l'heure et l'attira de nouveau sur ses genoux ; mais l'enfant résista et se tint debout près de lui.

L'expression de son regard avait changé.

Il y avait maintenant de la crainte.

Sa mère partie, elle avait peur.

Et ses grands yeux effarés ne quittaient pas la porte de la chambre derrière laquelle elle venait de voir disparaître Henriette...

— En t'obstinant à ne rien dire, mon enfant, reprit M. Lacroix, tu peux faire beaucoup de mal à ton père... Pourquoi ne me dis-tu pas la vérité?... Tu vois cependant que je la connais?... Victoire m'a tout raconté... Elle t'a vue au balcon, elle t'a entendue appeler ton père... et t'étonner, tout haut, de le voir pénétrer chez le voisin... Ce que Victoire m'a dit, pourquoi ne me le répètes-tu pas? Qui t'en empêche? Qui crains-tu?...

— J'ignore ce que vous voulez de moi et pourquoi vous m'adressez toutes ces questions... Je ne puis vous dire ce que je ne sais pas... Faites venir mère et dites à mère de m'interroger...

— Il ne faut pas croire, mon enfant, que je te veuille causer du chagrin, je suis ton ami. Écoute-moi bien et laisse-moi expliquer à ta jeune intelligence ce que je veux et pourquoi je te parle ainsi...

Il essaya encore de la mettre sur ses genoux, mais elle se raidit.

— Il y avait un homme, âgé et sans défense, car il n'était pas robuste, qui demeurait là, dans cette maison qui fait face à la vôtre. On l'a tué, ce pauvre homme. Et tout le monde me dit que tu as vu celui qui l'a tué. Or, c'est un très grand crime, vois-tu, cela... et qui mérite une punition... Si l'on avait tué ta mère, ne voudrais-tu pas qu'on punît celui qui l'a tuée?

Suzanne se retenait pour ne pas pleurer.

Le commissaire de police s'en aperçut.

Il sentait fondre, pour ainsi dire, sous sa main, cette énergie dont Suzanne, jusqu'à ce moment, avait fait preuve.

Elle fit un brusque mouvement pour se dégager, s'éloigner de cet homme, courir à sa mère.

Il ne voulut pas lui laisser le temps de se remettre...

— Tu le connais donc, que tu ne veux rien dire? Car autrement,

tu parlerais. Et si tu le connais, si tu te tais, c'est qu'il est de tes amis. Alors, qui cela peut-il-être ?

Elle avait les yeux gonflés de larmes.

Elle ne pleurait pas encore, mais les sanglots lui montaient à la gorge, et comme ses sanglots l'étouffaient, son visage, tout à l'heure si blanc, se colorait de plaques roses, par places, et ses yeux s'enflammaient.

— Ainsi, je me trompe? Il n'est pas de tes amis?... Alors, si tu ne le connais pas... si c'est un homme que tu n'as jamais vu... Pourquoi gardes-tu le silence?... Il faut me le dire, mon enfant... Du moment que tu ne l'aimes pas, celui qui a tué ce vieux Larouette, du moment qu'il n'est pas de tes amis, pourquoi te retiens-tu de parler?

— Oh! monsieur! monsieur! fit l'enfant.

Et elle ne put dire que cela.

Ses larmes coulaient.

Elle éclatait en sanglots.

Son corps frêle était tordu par des spasmes nerveux...

M. Lacroix hésita s'il continuerait.

Il se trouvait cruel.

Mais son désir de connaître la vérité était si grand qu'il fit un dernier effort et renouvela ses instances.

— Est-ce ta mère qui t'a ordonné le silence? Oui, n'est-ce pas? Ta mère a eu tort, mais si cela est vrai, je ne demande plus rien, car je comprends que tu ne veuilles pas désobéir à ta mère. Réponds seulement à ceci et je te tiens quitte de tout : « Est-il vrai que ta mère t'ai fait promettre de ne rien dire ? »

Ses sanglots seuls, et ses torrents de larmes, répondaient.

— Écoute, chère petite, je serai franc avec toi. Je ne veux pas de mal à ton père, n'est-ce pas?... Dis-moi que tu l'aimes...

Mais elle était incapable de parler.

— Tu l'aimes, j'en suis sûr. Eh bien, il y a de vilaines gens qui prétendent que c'est lui qui a pénétré, dans la nuit d'avant-hier, chez votre voisin Larouette pour le tuer et lui prendre son argent. Si cela était prouvé, tu ne reverrais plus ton père... Mais si cela est faux, ton père te sera rendu bientôt et tu pourras toujours l'embrasser, le caresser, grimper sur ses genoux, lui tirer la barbe, et chercher dans ses poches les jouets qu'il te rapporte de Paris... Tu m'écoutes?...

— Oui... oui, monsieur! dit-elle entre ses sanglots.

— Il dépend de toi que ton père revienne tout de suite... Tu as vu l'homme qui a tué Larouette... Si c'est ton père... ne me le dis pas, mon enfant... si ce n'est pas lui, ne crains pas de parler!...

— Je ne sais rien, monsieur... je n'ai rien vu... pourquoi me faites-vous tant de chagrin?

Le commissaire de police la regarda longtemps en silence.

Il lui tenait les deux mains et l'avait éloignée un peu de lui pour la mieux voir...

Les larmes descendaient en ruisseaux intarissables le long du visage de la fillette, s'arrêtaient au coin des lèvres, puis tombaient.

Elle pleurait debout, la tête droite, sans songer à se cacher...

M. Lacroix était très troublé.

Tout à coup avec une sorte de geste de colère, il attira l'enfant, lui prit le front dans ses deux mains et l'embrassa sur les yeux, comme pour y refouler les larmes qu'il avait fait verser.

— Je t'ai causé du chagrin et je t'en demande pardon, chère enfant! dit-il à mi-voix... va retrouver ta mère :

Et Suzanne, pleurant toujours — mais sortant victorieuse de cette lutte poignante — alla rejoindre Henriette dans sa chambre.

— Sa leçon était faite, je l'avais deviné, se dit Lacroix.

A ce moment, on frappa au salon. Deux hommes entrèrent.

C'étaient les agents dont nous avons parlé, Tristot et Pivolot.

Ils venaient apprendre à Lacroix qui leur avait donné rendez-vous à Ville-d'Avray que, le matin même, Roger Laroque avait été arrêté dans son bureau de la rue Saint-Maur et interrogé séance tenante par un commissaire aux délégations judiciaires.

Nous raconterons tout à l'heure cette arrestation.

Profitant de la présence des deux agents à la villa Montalais, le commissaire de police procéda à une perquisition dans le cabinet de Laroque et dans sa chambre à coucher.

Cette perquisition ne fut pas inutile, car elle amena la découverte dans un placard d'une petite pièce servant de cabinet de toilette, des vêtements dont Laroque était couvert la nuit du crime : le pardessus de couleur gris pâle, avec la pèlerine; un pantalon brun au bas duquel on constata une déchirure ; le chapeau gris, haut de forme, à large bande noire, bossué et gâté.

Tristot et Pivolot, mis en campagne depuis la veille, savaient comment Roger Laroque était vêtu le jour où fut assassiné Larouette et reconnurent les vêtements sans hésiter.

Du reste, Lacroix interrogea aussitôt Mme Laroque.

— Ce pardessus, ce pantalon, cette redingote et ce chapeau sont bien ceux que votre mari portait avant-hier?

— Oui, monsieur, je les reconnais.

— Votre mari vous a-t-il expliqué pourquoi son pardessus était ainsi fripé... son pantalon déchiré... son chapeau bossué?

Elle fit un signe négatif.

— Avez-vous, demanda M. Lacroix, les clefs du secrétaire et des tiroirs du bureau.

— Je les ai, oui, monsieur.

— Voulez-vous me les prêter?... Cela m'évitera la peine de mander un serrurier et de faire forcer les serrures...

— Les voici, monsieur.

Et la jeune femme tendit un trousseau de clefs.

Les trois hommes fouillèrent les tiroirs. Ils s'emparèrent de quelques valeurs, actions ou obligations, titres de rentes et billets de banque...

Dans un des tiroirs du bureau, M. Lacroix trouva un revolver.

— Oh! oh! murmura-t-il... voici quelque chose d'intéressant.

C'était une arme de petit calibre, — un revolver de poche, à poignée d'ivoire et assez richement damasquiné.

Cette arme, Henriette l'avait vue, quelques minutes après l'assassinat de Larouette, entre les mains de son mari...

Elle avait vu son mari l'armer, la considérer avec une sorte d'effroi, — ainsi que doivent faire les désespérés de la vie, quand ils veulent en finir, — elle l'avait vu, déboutonnant sa redingote, appuyer le revolver sur son cœur...

Puis, il avait été lâche devant le suicide...

M. Lacroix avait fait jouer la batterie et il remarqua qu'un coup avait été tiré; une cartouche manquait; il n'en restait que cinq sur six.

En même temps, le canon, encrassé, prouvait que l'on avait tiré tout récemment.

M. Lacroix retira une des cartouches et, avec son canif, en fit sauter la balle; celle-ci était de la même grosseur que la balle extraite par le médecin, de la poitrine de Larouette.

— S'il m'était resté un doute, voilà qui me convaincrait, se dit-il.

Et il glissa le revolver dans sa poche.

La suite de la perquisition ne fit rien découvrir d'intéressant.

Les trois hommes sortirent, emportant vêtements, revolver et valeurs.

Sur le point de partir, M. Lacroix dit à Mme Laroque :

— Nous serons obligés de revenir ce soir, vers dix ou onze heures, pour une expérience que je veux faire, ayez l'obligeance de nous attendre.

Henriette inclina le front sans répondre.

Elle se laissait aller, à présent, sans force et sans résistance, au torrent qui l'emportait.

Vers onze heures du soir, en effet, Lacroix revint.

Il était accompagné par Tristot et Pivolot.

Il sonna à la villa. Comme les domestiques étaient couchés, ce fut Mme Laroque elle-même — elle attendait — qui vint ouvrir.

Que voulaient ces hommes et quel était leur but?

Elle se l'était bien demandé, mais sans deviner.

Et puis, que lui importait?

C'était une torture de plus, sans doute!...

Mais on ne la ferait jamais plus souffrir qu'elle n'avait souffert depuis deux jours...

Depuis le matin, même, depuis son interrogatoire dans le bureau de M. Lacroix, — et surtout depuis l'interrogatoire de sa fille, — ses nerfs, en révolte jusque-là, s'étaient pour ainsi dire assoupis, et, pareille à ces névrosées qui ne trouvent un peu de calme que dans la morphine, elle était tombée dans une sorte d'hébétude physique et morale qui engourdissait sa douleur.

Ni l'un ni l'autre des agents n'était entré dans la villa avec le commissaire de police.

Ils étaient restés en bas tous les deux.

M. Lacroix monta. Au salon, il dit :

— Je vous demanderai la permission, madame, de pénétrer dans votre chambre... Oh! pour quelques minutes seulement...

— Que voulez-vous donc faire?

— Vous allez le voir. Excusez-moi de mon importunité et de mon indiscrétion... Il ne s'agit que d'une expérience...

Et il entra dans la chambre.

Suzanne n'était pas encore couchée. Elle n'avait pas voulu, malgré les sollicitations de sa mère, quand elle avait appris que le commissaire de police devait revenir.

— Oh! mère, mère, avait dit la pauvre enfant en entourant la jeune femme de ses bras tremblants, protège-moi contre cet homme!... Défends-lui de me parler... Il me fait peur...

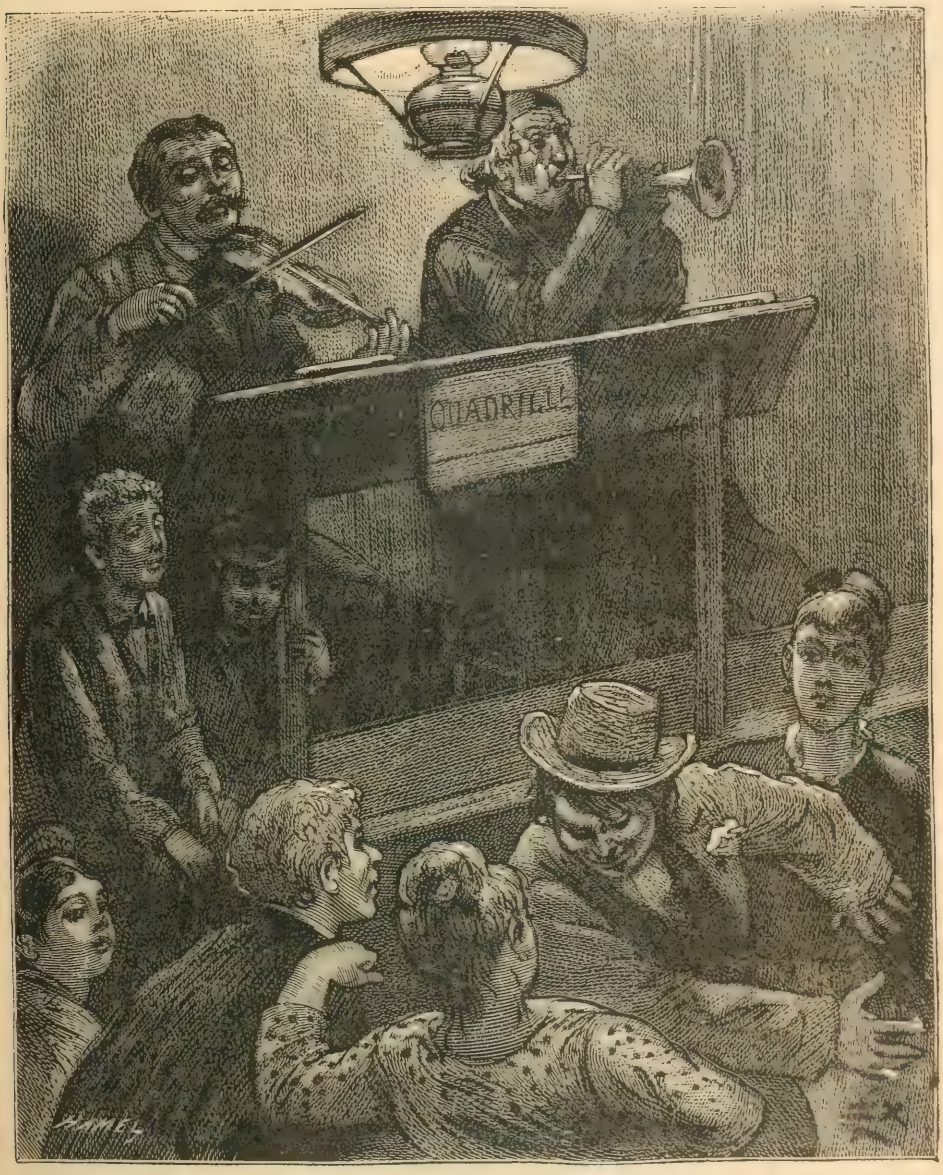
Lorsqu'elle vit Lacroix elle recula jusqu'au fond de la chambre.

Le commissaire de police alla ouvrir la fenêtre et passa sur le balcon.

La nuit était splendide.

Le ciel était parsemé d'innombrables étoiles qui semblaient comme autant d'yeux fixés sur ce coin de terre inconnu où, depuis deux jours, habitaient la tristesse et le désespoir.

Le calme était si grand qu'il n'y avait même pas un souffle dans les arbres.



Là-bas, dans la guinguette, le piston et violon jouaient toujours *Orphée aux enfers*. (P. 60.)

Pas une feuille ne bruissait dans la forêt.

On entendait seulement, mais très loin, à l'autre bout de l'étang, un violon et un piston qui faisaient danser une noce d'ouvriers dans une guinguette du bord de l'eau.

Selon, sans doute, que les portes et les fenêtres de la guinguette s'ouvraient ou se fermaient, la musique arrivait plus bruyante ou plus sourde, jouant le quadrille d'*Orphée aux Enfers*...

En face, la maison de Larouette, morne et déserte depuis l'assassinat, parut s'animer tout à coup et vivre.

Devant la fenêtre ouverte de la victime, une ombre s'agita.

La lumière d'une bougie, placée sur la table, éclaira soudain la scène, tout le théâtre du crime.

Lacroix, alors, vint prendre Suzanne par la main.

La petite eut une convulsion des membres et retira les bras.

— Maman, maman, dit-elle, je ne veux pas, je ne veux pas.

Henriette, machinalement, s'était approchée du balcon, ne devinant pas ce que restait à faire là M. Lacroix.

Mais, brusquement, ayant vu, elle comprit, elle laissa échapper un cri d'horreur.

— Non, vous ne ferez pas cela, dit la malheureuse femme, en se jetant entre Suzanne et M. Lacroix, ce serait atroce, ce serait odieux... et cela ne vous est pas permis... C'est assez de nous torturer depuis deux jours, comme vous le faites... Vous êtes chez moi, dans ma chambre, et j'ai le droit de vous chasser... Allez-vous-en... allez-vous-en...

Elle était dans une agitation voisine de la folie.

Elle se reculait devant Lacroix, serrant Suzanne contre elle, cachant dans sa robe le visage terrifié de l'enfant...

— Mais, madame, réfléchissez, disait Lacroix...

— Je vous ai dit que ma fille était malade. Il faut avoir pitié d'elle... une trop forte émotion pourrait la tuer, tellement elle est impressionnable et nerveuse... Ayez pitié d'elle, monsieur... Enfin, que voulez-vous donc obtenir?... Que voulez-vous de moi?... Qu'avons-nous fait!... Qu'espérez-vous?... Pourquoi, depuis deux jours êtes-vous entré de force dans notre vie et ne nous laissez-vous plus un instant de repos? Un crime s'est commis près de nous... Est-ce donc la faute de ma pauvre petite fille?... Est-ce donc ma faute, à moi?... Vous outre passez votre devoir... Votre zèle vous emporte trop loin... La chambre d'une femme devrait vous être sacrée... et ce qui devrait vous être plus sacré encore, c'est l'innocence de cette enfant, ce sont ses terreurs, ce sont ses larmes... Allez-vous-en, vous dis-je... J'ai le droit de vous ordonner de partir, et je ne veux pas que vous restiez ici plus longtemps.

Elle s'emportait; elle allait se trahir peut-être, car elle n'était plus capable de feindre encore, tant son esprit était en désordre.

Un mot très froid du commissaire de police la rappela à la raison :

— Puisque votre fille et vous, vous prétendez n'avoir rien vu du meurtre de Larouette, comment devinez-vous que nous voulons reconstituer la scène du crime?..

Elle se tut, baissant le dos, comme si, dans un accès de fièvre chaude, elle avait reçu une douche d'eau glacée sur la tête.

Puis — après un moment — d'une voix faible et suppliante :

— De grâce, monsieur... par pitié, laissez-nous.

Lacroix avait pris doucement Suzanne par la main. Il disait :

— Puisqu'elle n'a rien vu, d'où vient sa frayeur?... Et pourquoi ne veut-elle pas monter avec moi sur le balcon?...

Suzanne, tout à coup, s'éloigna de sa mère et la regarda en face. Et ce regard consolait la pauvre femme et disait clairement :

— Ne crains rien. Je te comprends. Je suis forte!...

Et elle se laissa entraîner sur le balcon.

Au loin, dans la guinguette de l'étang, on entendait toujours le quadrille d'*Orphée aux enfers*.

La lune brillait, éclairant presque nettement, tant la nuit était pure, les moindres détails de la rue.

En face, dans la petite chambre meublée d'acajou, comme au soir du crime, un homme était assis devant son secrétaire ouvert et faisant mine de compulser des papiers.

Cet homme, qui occupait la place de Larouette, c'était l'un des agents, Tristot.

Derrière lui, sur la table qui occupait le milieu de la pièce, une bougie brûlait dans un chandelier de faïence, la même bougie qui avait éclairé le crime.

Lacroix toucha du doigt l'épaule de Suzanne.

— Regarde, mon enfant, dit-il... et, si tu as vu, tu te souviendras!...

Soudain, apparut dans la rue un homme de haute taille, coiffé d'un chapeau haut de forme, de couleur grise, bordé d'un large ruban noir, — la lune permettait de distinguer ces choses, — et vêtu d'un pardessus gris à pèlerine.

Cet homme, c'était l'autre agent, Pivolot; le vêtement et le chapeau étaient ceux de Roger Laroque, le soir du crime.

Il traversa les marronniers et pénétra chez Larouette.

Un instant après, il entrait doucement dans la chambre où Tristot travaillait, sans défiance, à son secrétaire.

Mais, tout à coup, Pivolot ayant remué une chaise, Tristot se retourna, l'aperçut, et les deux agents firent mine de se jeter l'un sur l'autre; car, d'après la déposition du médecin, la posture du cadavre, l'état des lieux, Lacroix n'avait pas eu de peine à reconstituer la scène du meurtre.

Et l'on voit qu'il ne s'était pas trompé.

— On distingue parfaitement, murmura le commissaire de police. Il est évident pour moi qu'une personne placée ici, au moment de l'assassinat, devait ne perdre aucun détail; or, comme Mme Laroque et sa fille se trouvaient — Victoire l'affirme — sur le balcon, il est facile de conclure qu'elles ont tout vu...

Il avait tenu, tout le temps de cette scène, Suzanne par la main.

Il espérait surprendre un tressaillement — à l'apparition surtout de l'agent vêtu des habits de son père.

Mais la main brûlante de l'enfant était restée inerte dans la sienne

Pas un geste, pas un tressaillement, pas une contraction!

Il se pencha sur elle et la regarda de très près.

Alors, il vit qu'elle avait les yeux si obstinément fermés et avec tant de force, que les paupières formaient sur eux mille rides.

Elle avait voulu ne rien voir, et elle n'avait rien vu!

— Sublime enfant! murmura le magistrat, elle m'a vaincu...

Là-bas dans la guinguette, le piston et le violon jouaient toujours *Orphée aux enfers.*

Ils attaquaient maintenant la chaîne des dames...

IV

Nous allons remonter, dans notre récit, de quelques heures en arrière, et nous suivrons Roger depuis le moment où il avait quitté le bureau provisoire du commissaire de police, à la mairie, où il venait de parler du remboursement fait par lui, la veille, à Larouette.

Roger, d'un pas alerte, et sans autrement s'occuper de cet incident, avait gagné la gare de Ville-d'Avray, et pris le train de neuf heures.

Environ une demi-heure après, il était à Paris.

Il se rendit à pied rue Saint-Maur où étaient ses ateliers.

Ceux-ci occupaient un assez grand corps de bâtiment, au fond d'une cour dont les deux côtés, à droite et à gauche, rapprochés de la rue, comprenaient les bureaux, la caisse, le cabinet de Laroque, les surveillants et le portier. Le tout était séparé de la rue par un mur coupé, au milieu, par une grille en fer forgé, aussi solide qu'elle était élégante et de fort riche travail.

Après être passé à son cabinet et avoir jeté un rapide coup d'œil à sa correspondance, Roger Laroque sonna.

Un garçon entra :

— Monsieur Guerrier est à la caisse? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, M. Guerrier est même arrivé avant l'ouverture des bureaux.

— Priez-le de venir dans mon cabinet.

Le garçon sortit, et, cinq minutes après, la porte s'ouvrait de nouveau et livrait passage à un tout jeune homme à l'air droit et franc, à mine intelligente, grand, mince et distingué.

C'était Jean Guerrier, le caissier de la maison.

— Asseyez-vous, Jean, dit Roger en lui indiquant une chaise, et après lui avoir cordialement serré la main. Qu'y a-il de nouveau ?

— Hélas! monsieur, dit le caissier avec tristesse, la situation ne s'est pas modifiée depuis hier. Nos affaires ne se sont pas relevées, vous le savez mieux que moi, depuis la guerre avec la Prusse. Cependant, nous sommes sortis, à plusieurs reprises, de crises dangereuses et nous avons fait face à tous nos payements, à toutes nos fins de mois. Par malheur, je crains fort que ce maudit remboursement, que nous avons été contraints de faire, ne soit cause de notre perte. Il nous fallait, pour demain, environ cent quatre vingt mille francs. Le remboursement à Larouette nous en a pris à peu près cent quarante-cinq mille. Les cent mille francs que vous m'avez rendus hier matin, en arrivant, ne comblent pas le déficit. Et je ne vois pas trop comment nous ferons demain. Ah! si nous pouvions payer demain nos échéances et nos ouvriers... Cela nous donnerait du temps.

— Oui, fit Laroque avec calme, cela serait du répit et le salut, car la situation n'est pas désespérée... nos commandes sont importantes, et quelques semaines suffiraient pour nous permettre de terminer nos machines. Celles-ci livrées, c'est de l'argent à bref délai, c'est de l'avance, c'est la tranquillité pour le lendemain et la possibilité d'entreprendre d'autres travaux.

— Vous connaissez, monsieur, toute l'affection que je vous porte et tout mon dévouement. Je suis attristé par votre désespoir autant que par un malheur personnel.

— Je le sais, mon ami, et j'ai pleine confiance en vous.

— Avez-vous frappé à toutes les portes ?

— A toutes. Et je les ai trouvées fermées. Sur la place de Paris, les mauvaises nouvelles se répandent vite, et il n'est peut être pas à cette heure, un patron d'ateliers ou un chef d'usine qui ne s'attende à voir annoncer prochainement ma faillite. Dans ces conditions et avec la menace d'un pareil dénouement, les bourses se ferment. C'est lorsqu'on n'a pas besoin d'argent que l'on vous en offre et que les mains se tendent.

— De telle sorte qu'il n'y a plus d'espoir !

Roger demeura silencieux. Il cherchait une combinaison pour retarder

la débâcle. Et rien, rien, pas même un expédient ne lui venait à l'esprit.

De son côté, Guerrier faisait des additions. Il s'évertuait vainement à compter et à recompter les sommes à payer. Les chiffres étaient là, inexorables.

— Combien nous manque-t-il? demanda le patron.

— Cinquante mille francs, répondit le caissier, en poussant un soupir.

— Regardez-moi, Jean. Est-ce que je rougis? Est-ce que j'ai l'air confus? Eh bien, je ne devrais pas oser vous regarder en face, mon enfant; car j'ai commis une grosse faute cette nuit, une faute qui aurait pu être irréparable.

Jean Guerrier était la discrétion en personne. Il ne voulait pas connaître la faute du patron : cela ne rentrait pas dans ses attributions.

— Pardon, M. Laroque, mais c'est moi que vous allez forcer de rougir. Je n'ai pas l'honneur d'être votre confesseur.

— Si, si, mon enfant... il faut que vous sachiez tout... cela vous servira de leçon... Figurez-vous que, poussé par l'esprit malin, cet esprit qui ne manque jamais de hanter les gens près de sombrer dans un abîme, j'ai commis l'infamie, moi qui n'ai jamais tenu une carte de ma vie pour jouer de l'argent, j'ai eu l'imprudence de venir prendre hier soir, 17,000 francs dans la caisse et de me faire présenter, cette nuit, dans un tripot!... ils appellent cela un cercle, l'étiquette leur suffit pour masquer le poison.

Je connais un vieux brave homme de joueur, qui vient souvent frapper à ma bourse quand il s'est fait décaver; je suis allé le demander à son tripot, certain de l'y trouver. Eh bien, le croiriez-vous, Jean, ce vieil incorrigible a encore eu un reste de bon au fond du cœur. Lui qui n'avait pas un sou pour faire son jeu, et pouvait espérer puiser à pleines mains dans mon portefeuille, il m'a dit :

« — Ah! n'entrez pas là dedans, M. Laroque ; tous les commerçants qui sont entrés là en sont sortis pour la faillite, sinon pour Mazas. »

Et je suis entré quand même, et j'ai joué, dans l'espoir de parfaire la somme qui nous manque. Et j'ai commencé par perdre, savez-vous combien? c'est affreux!

J'ai d'abord perdu quinze mille francs. Je ne connaissais pas la sueur froide... Je la connais maintenant. Vous ne pourriez vous imaginer, mon enfant, ce que l'on souffre, quand on est un honnête homme et qu'on voit son pauvre argent, cet argent sacré des échéances, ce dépôt confié à l'honneur d'un chef d'usine, c'est-à-dire d'un homme qui a charge d'âmes, quand on voit cet argent s'en aller, le diable sait où, par l'intermédiaire d'une ignoble palette de croupier. Il ne me restait plus que deux mille

francs. J'aurais dû partir : la leçon était suffisante. Je restai dans l'espoir de me refaire, et...

— Et?...

— Et je me refis. La veine me sourit un instant, et j'eus bientôt les mains pleines de jetons de nacre dont ces gens-là se servent comme monnaie pour se faciliter la ruine. Vous pensez bien que je ne m'attardai pas plus longtemps. La Providence avait bien voulu s'occuper de moi, j'aurais été ingrat de tenter le diable une seconde fois. Je courus à la caisse du tripot, j'étalai mes jetons sur la table, et je découvris avec volupté, qu'il y en avait pour vingt-deux mille francs, de sorte que, tout compte fait, je leur gagne encore cinq mille francs. Donc, il ne nous manque plus maintenant que quarante cinq mille francs. Si je vous ai conté cela, Jean, c'est dans l'espoir de vous dégoûter à tout jamais des jeux d'argent. J'ai gagné, il est vrai ; mais voyez un peu ce que nous serions devenus, si j'avais perdu. Nous nous serions trouvés dans la nécessité de cacher cette perte, de falsifier les livres, d'imaginer des dépenses... c'eût été du propre! N'en parlons plus et voyons comment nous pourrons nous procurer les quarante-cinq mille francs qui nous manquent. Voyons, Guerrier, n'auriez-vous pas un oncle d'Amérique, à qui vous pourriez télégraphier de nous envoyer cette petite somme?

Le patron plaisantait. Même il riait, mais d'un rire qui sonnait faux. Il arrive souvent que les naufragés hasardent encore une plaisanterie avant de couler à fond : Laroque en était là. Faute de quarante-cinq mille francs, cette usine où il avait mis toute son intelligence, toute son énergie au travail, où tant de braves gens, pour la plupart pères de famille, comptaient sur lui, allait sombrer.

Guerrier ne se connaissait pas d'oncle en Amérique; mais la question du patron éveilla en lui un vieux souvenir auquel il se raccrocha désespérément.

— Monsieur Laroque, dit-il, c'est grâce à la recommandation de feu M. Vaubernon que je suis entré dans votre maison, d'abord comme simple employé aux écritures. De modeste comptable, vous m'avez fait votre caissier. Vit-on jamais plus jeune caissier dans un établissement de cette importance ?

— Où voulez-vous en venir? Si je vous ai donné ma confiance, c'est que vous avez su la mériter.

— Et c'est surtout parce que M. Vaubernon, m'avait recommandé tout spécialement auprès de vous. Il connaissait ma famille. Il savait que mon père s'était trouvé dans l'impossibilité de me faire instruire convenablement, mais que j'avais comblé cette lacune en suivant le soir les

cours d'adultes, en passant la moitié de mes nuits à l'étude. M. Vaubernon m'a porté bonheur jusqu'à présent. Eh bien, c'est peut-être encore lui qui nous tirera d'affaire.

— Je voudrais bien savoir comment. Si le pauvre homme avait vu sa fin si prochaine, il aurait pris des dispositions pour me faciliter le remboursement à ses héritiers. Quant à vous, Guerrier, il vous eût certainement laissé quelques billets de mille francs dont vous ne seriez pas embarrassé aujourd'hui. Nous ne pouvons pas le ressusciter pour combler ces regrettables lacunes, pas plus que nous ne pouvons ressusciter ce malheureux Larouette, son héritier.

Laroque recommençait à plaisanter. Le meurtre de ce voisin de campagne qui n'avait pas hésité à le ruiner, n'était pas fait pour l'émouvoir.

Jean Guerrier tira de sa poche son portefeuille et y prit une lettre cachetée sur laquelle on lisait cette suscription :

MONSIEUR DE TERRENOIRE, *banquier*
Boulevard Haussmann.

— Lisez, dit-il à son patron.

Le patron lut. Il eut un sourire amer.

— Je vois bien, mon cher Guerrier, que vous êtes en possession d'une lettre pour un banquier qui a nom : de Terrenoire, et qui habite boulevard Haussmann, mais quel est le banquier qui me prêterait aujourd'hui quarante-cinq mille francs, sans autre gage que mes espérances de réussite, mon labeur, mon intelligence?

Guerrier remit l'enveloppe sous les yeux du patron.

— Vous ne reconnaissez donc pas l'écriture?

— En effet, dit Laroque très intrigué, j'ai déjà vu cette écriture, et pourtant, je ne saurais dire de qui elle est.

— C'est l'écriture de M. Vaubernon.

— Mais oui, comment ne l'ai-je pas reconnue plus tôt; mais expliquez-vous, vous me mettez sur des charbons ardents.

— Lorsque M. Vaubernon voulut bien me recommander à vous, il me donna cette lettre, en me disant : « Je suis convaincu que tu feras ta carrière chez M. Laroque, mais il faut tout prévoir, si jamais il t'arrivait un malheur, que tu perdisses ta place, que tu fusses dans le besoin, avec cette lettre qu'il te suffira de porter à son adresse, tu trouveras aide et assistance.

— Mais c'est un conte des *Mille et une Nuits?...*

— Pas du tout, je vous assure.

Fils d'ouvriers, il avait été apprenti d'abord... (P. 71.)

— Du reste, à quoi cette lettre pourrait-elle nous servir? il s'agit de vous, et non de moi. Vous vous trouveriez sans place, dans la misère, il se pourrait que M. de Terrenoire, banquier, voulût bien vous prendre dans ses bureaux, vous avancer un mois de traitement pour vous faciliter l'existence, mais il ne vous prêterait pas, à coup sûr, quarante-cinq mille francs dont nous avons besoin.

— Il ne me les prêterait pas à moi simple comptable, pauvre gratte-papier, mais à vous, ingénieur, savant, chef d'usine!

Roger Laroque éclata de rire. En toute autre circonstance il eût été enchanté de la bonne opinion que son caissier avait de lui; mais vraiment, la situation était trop critique pour s'attarder aux compliments : la naïveté de ce brave Guerrier aurait déridé un condamné à mort.

— Vous riez de moi, observa Guerrier avec un franc sourire qui témoignait de sa bonne âme. Vous avez peut-être tort. Laissez-moi porter cette lettre à son adresse. Laissez-moi expliquer à M. de Terrenoire comment la nécessité de rembourser d'un seul coup, une somme aussi considérable, ce qui prouve non seulement notre honnêteté, mais encore notre solvabilité, nous force à recourir à l'emprunt. Laissez-moi lui dire combien vous êtes économe, travailleur, les ressources qu'il y a dans votre esprit, quel...

— Je ne doute pas de votre éloquence, interrompit Laroque; mais les banquiers ne se paient pas de mots!...

Guerrier regarda amoureusement sa lettre et dit :

— Il n'y a pas que des mots là dedans. J'y sens, si mon instinct ne me trompe pas, la présence d'une clef magique avec laquelle nous ouvrirons le coffre-fort de M. de Terrenoire et nous y prendrons les quarante cinq mille francs qui nous font défaut Partons, monsieur Laroque, prenons une voiture et courons au boulevard Haussmann. Je monterai seul, vous m'attendrez en bas, et si je ne réussis pas, qu'est-ce que nous aurons risqué?

— Vous y tenez?

— Absolument.

Le patron fit ce que voulait le caissier. Trois quarts d'heure après, Jean Guerrier se faisait annoncer chez M. de Terrenoire. Le banquier était dans son bureau et consentait à recevoir.

Le jeune homme tendit sa lettre. Il remarqua que le banquier l'avait enveloppé d'un regard bienveillant; son espoir s'affermit.

— Ah! fit M. de Terrenoire, en voyant la signature, c'est de ce pauvre M. Vaubernon, le meilleur ami de mon père, son camarade de collège et plus tard son camarade de régiment. Vous ne sauriez avoir auprès de moi une meilleure recommandation. Mais depuis combien de temps avez-vous cette lettre et pourquoi avoir tant tardé à me la présenter?

Jean Guerrier expliqua son affaire sur un ton de franchise qui plut à l'auditeur.

— L'ami de mon père, dit M. de Terrenoire, n'en a pas écrit long, mais cela suffit pour que je sois tout à votre service. Vous voulez un bon

emploi et vous avez besoin d'argent? Tout justement mon caissier qui a quelque chose comme cinquante ans de plus que vous, est sur le point de de se retirer à la campagne. Vous aurez sa succession. Voilà pour l'emploi; demandez-moi maintenant la somme dont vous avez besoin. Deux cents louis vous suffiraient-ils ?

Guerrier devint tout pâle. La prédiction de son patron se réalisait : on lui offrait quelques centaines de francs, et cela était déjà bien beau de la part d'un inconnu, mais il était loin, bien loin du but. Il lui fallait quarante-cinq mille francs, pas un sou de moins.

Tout autre eût désespéré. Guerrier se redressa, et à la question du banquier, il répondit avec fermeté :

— Deux cents louis ne me suffiraient pas.

M. de Terrenoire ne put réprimer son étonnement. Le banquier devait se dire que ce jeune homme ne manquait pas de prétention.

— Combien vous faut-il?

— Quarante-cinq mille francs.

— Vous dites?

— Quarante-cinq mille francs, répéta énergiquement le jeune caissier.

Et il se hâta d'ajouter :

— Ce n'est pas pour moi. Il faudrait que je fusse fou, monsieur, pour abuser ainsi de la recommandation d'un vieil ami de votre père. Je vous les demande, ces quarante-cinq mille francs, pour mon patron, M. Roger Laroque, ingénieur-mécanicien, dont les ateliers sont situés rue Saint-Maur. C'est vous dire que je vous suis très reconnaissant de la place que vous m'offrez, mais que je tiens à rester au service de l'homme qui a fait de moi son employé de confiance, malgré ma jeunesse.

Et Jean Guerrier développa avec l'éloquence persuasive qui vient du cœur, les motifs pour lesquels il avait un besoin absolu de ces quarante-cinq mille francs.

M. de Terrenoire l'écouta jusqu'au bout. Il avait plaisir à entendre cette voix fraîche et jeune plaider la cause de la reconnaissance, du dévouement. Et lorsque Jean eut épuisé tous ses arguments.

— Je ne connais pas M. Roger Laroque, lui dit le banquier, mais je réponds qu'il a en vous un employé comme on n'en rencontre pas souvent.

A ce moment, un homme au visage sombre, vêtu avec une suprême élégance, entra et serra affectueusement la main du banquier.

— Mon cher de Mussidan, lui dit ce dernier, voici un jeune homme qui me demande un sacrifice assez sérieux. Vous êtes mon associé, je vais vous expliquer le cas, et je ferai ce que vous voudrez. Au fait, il vaut

mieux que ce soit le postulant lui-même qui vous mette au courant. Parlez, mon garçon, parlez sans crainte comme tout à l'heure.

Et Jean Guerrier retrouva toute son éloquence pour persuader M. de Mussidan, comme il avait déjà persuadé M. de Terrenoire.

— Vous tombez bien, jeune homme, dit l'associé du banquier. Je m'intéresse par-dessus toute chose à l'industrie et je voudrais être assez riche pour commanditer tous ceux, qui comme votre patron, ont donné des gages de capacité et d'activité. Du reste, je connais parfaitement les modèles de M. Laroque qui a obtenu des récompenses aux dernières expositions. Tous les chroniqueurs sérieux lui ont rendu justice, je sais que c'est un homme méritant, et je suis convaincu qu'il arrivera. Vous pouvez donc, mon cher Terrenoire, si vous êtes de mon avis, avancer à M. Laroque la petite somme dont il a besoin.

La petite somme! Ah! le bon monsieur! les braves gens! Si Jean ne se fût retenu, il les eût serrés tous deux contre son cœur. Mais cette façon de remercier des banquiers aurait manqué de convenance.

— Je cours chercher mon patron, s'écria le jeune homme. Vous nous sauvez la vie, messieurs.

Il salua et sortit précipitamment.

En bas, dans la voiture, le patron attendait sans aucun enthousiasme. Il était loin de se douter que son caissier lui descendait le salut, et que vraiment, Jean Guerrier avait bien trouvé dans la lettre de Vaubernon, la précieuse clé qui ouvrait le coffre-fort de M. de Terrenoire.

Jean ne le fit pas languir. Il ne se donna même pas le temps de s'asseoir dans la voiture.

— Ça y est!

— Quoi?

— Je vous dis, monsieur, que ça y est!

— Vous avez les quarante-cinq mille francs?

— Non. Mais on va vous les remettre tout de suite. Montez là-haut, on vous attend.

L'ingénieur n'eut plus envie de rire. Il regarda avec commisération son caissier dont la raison lui paraissait fort attaquée. Il ne manquait plus que cela!

— Mon brave Jean, calmez-vous, je vous prie. Venez vous mettre là, à côté de moi, et rentrons au plus vite. Je n'ai rien à faire là haut. On n'a jamais prêté quarante-cinq mille francs à un ingénieur qui n'a plus de garanties.

— Des garanties! s'écria Jean sans se soucier des passants qui commençaient à l'entourer. Mais il n'y a pas à Paris un homme qui soit plus

solvable que vous ! Ne perdez pas un instant. Ne laissez pas à ces braves gens le temps de revenir sur leur premier mouvement. Je les ai convaincus, ils vous attendent. Sur l'honneur, je vous dis qu'on vous attend, je ne suis pas fou. Je m'exprime clairement : M. de Terrenoire va vous répéter ce que je viens de vous dire à l'instant. Lui et son associé, M. de Mussidan, sont enchantés de vous avancer cette petite somme. Oui, petite somme, comme l'a dit lui-même M. de Mussidan.

— Il a dit cela ? demanda Roger Laroque qui commençait à espérer.

— Sur l'honneur, il l'a dit.

Le patron se décida enfin à monter. Ce fut au tour du caissier à attendre dans la voiture.

Jean avait dit vrai : Roger fut reçu par les deux banquiers, comme un ingénieur à qui on doit toute son estime et toute sa confiance.

Les arrangements furent bientôt conclus : l'ingénieur fit des billets renouvelables de trois mois en trois mois, au taux de six pour cent qui est celui de la banque. Ce fut l'affaire de quelques minutes, et la formalité réglée, la clé magique transmise à Jean par feu Vaubernon ouvrit le coffre-fort d'où sortirent quarante-cinq billets de mille francs que l'ingénieur mit dans son porte-feuille et qui étaient pour lui le salut.

Comment remercier ces inconnus d'une telle confiance ? Roger Laroque était tellement ému qu'il ne pouvait proférer une parole. Il étreignit les mains des deux associés et se remettant enfin, s'écria.

— Si jamais vous avez besoin d'un homme capable de tout donner, jusqu'à sa vie, adressez-vous à Roger Laroque, il sera toujours prêt.

Et il sortit, la joie au cœur.

— Ça y est ! se contenta-t-il de dire comme son caissier, en lui sautant au cou dans la voiture.

ne se livrèrent à aucun commentaire sur cette chance inespérée. Tous deux remerciaient mentalement la Providence.

Roger Laroque ne devait pas tarder à douter de cette Providence.

Arrivés à l'usine, ils refirent une dernière fois leurs comptes.

Rien ne manquait plus maintenant : il y avait de quoi payer tout le monde.

— Et dire que j'ai espéré un instant, observa l'ingénieur, faire mon échéance à une table de jeu ! C'était de la pure folie ! Si M. de Terrenoire l'avait su ce matin, nous étions perdus. A-t-on jamais vu un banquier sérieux prêter de l'argent à un joueur ?

Et, de son portefeuille, il sortit d'abord les billets de banque qu'on lui avait donnés au cercle en échange des jetons, puis les quarante-cinq mille francs touchés tout à l'heure. Le tout fut rangé, dans le coffre-fort

de l'usine, à côté des cent mille francs remis à Guerrier, la veille.

— Ah! Monsieur, je suis bien, bien heureux, disait Guerrier, les larmes aux yeux!

Il sortit, congédié d'un geste amical par son patron et Roger, l'air gai, l'œil pétillant, se mit à bourrer sa pipe. — Un bon sourire errait sur ses lèvres, — et il pensait sans doute à celles qu'il avait laissées, là-bas, à la villa Montalais, — toute sa joie et toutes ses amours, car il fredonna, en faisant craquer une allumette, la ronde chère à Suzanne :

En passant devant un couvent
Où les filles chantaient,
Et dans leur joli chant disaient :
« Ainsi soit-il! »
Moi, je croyais quelles disaient:
« Oh! l'imbécile! »
Et moi, je m'enfuyais...
Tout bête que j'étais!

Roger Laroque, dans son cabinet, et Jean Guerrier, à la caisse, travaillaient depuis une heure.

Roger, après avoir lu sa correspondance, répondait à quelques lettres pressées et importantes.

Son visage était très calme et n'exprimait aucune inquiétude.

Maintenant qu'il était sûr de faire face aux engagements du lendemain, et qu'il avait en caisse non seulement les échéances de fin de mois, mais la paye des ouvriers et du personnel de ses bureaux, l'avenir apparaissait moins sombre, il avait été découragé un moment : il renaissait à l'espoir.

Il fumait sa pipe avec un air de satisfaction visible : c'était une petite débauche qu'il ne se permettait que tout à fait chez lui, dans l'intimité de son cabinet de travail ; dehors, il fumait le cigare ; à Ville-d'Avray ou dans son appartement du boulevard Malesherbes, il s'abstenait de tout, à cause d'Henriette, dont la poitrine n'était pas très forte.

De temps en temps, il s'arrêtait d'écrire et il promenait son regard autour de lui, le regard heureux de l'homme qui se retrouve au milieu de la besogne quotidienne qui lui est chère.

Une petite bibliothèque dans le fond du cabinet ne contenait que des volumes de science ou de mécanique.

De l'autre côté de la fenêtre, qui donnait sur la cour, un grand cartonnier dont tous les cartons étaient bourrés de lettres.

Puis, sur les murs, des dessins à l'encre ou des plans de machines

Par la fenêtre entraient les bruits assourdissants des ateliers, des marteaux, des limes, de la vapeur, des roues en mouvement.

C'était un vacarme qu'il aimait ; ç'avait été sa vie depuis son enfance.

Fils d'ouvriers, il avait été apprenti d'abord, et c'était à force de courage, de travail et d'intelligence qu'il s'était élevé.

S'il avait eu de rudes débuts, il n'avait cependant pas à se plaindre, car la fortune et le succès avaient répondu à ses efforts.

Et le regard qu'il laissait errer sur les dessins de machines qui tapissaient son bureau — succès du passé ou espoirs de l'avenir — accusait bien hautement, à cette heure, quelle était sa pensée :

— Et j'ai été sur le point de quitter tout cela !... J'ai failli dire adieu à ce qui a été le travail et le rêve de toute ma vie !... J'ai touché du doigt la ruine ! Heureusement c'était un cauchemar, n'y pensons plus !...

De son côté, Jean Guerrier était rentré dans le bureau qu'il occupait seul, et où se trouvait, scellée contre le mur, la caisse de la maison.

Il compta les billets remis par Laroque et les classa par sommes.

Il les rangea dans la caisse et les inscrivit sur son livre, puis, prenant les feuilles de paye que les surveillants des ateliers venaient de lui apporter, il calcula rapidement ce qu'il faudrait donner à chacun d'eux pour les ouvriers, le lendemain.

Ce travail lui prit une heure.

Alors, ayant fini, il fit appeler les trois chefs des ateliers.

Les ateliers Laroque, très connus à cette époque du Tout Paris des affaires et de l'industrie, occupaient environ cent cinquante ouvriers que la maison payait toutes les quinzaines.

Jean Guerrier prit dans la caisse deux liasses de billets de mille francs, — de dix billets chacune, — et les remit aux chefs d'ateliers, lesquels étaient chargés de la paye des hommes.

Puis les surveillants partis, le caissier continua son travail.

Il préparait maintenant sa feuille de paye des employés de bureau.

Il fut interrompu dans sa besogne par l'entrée d'un garçon qui s'approcha du caissier d'un air effaré et lui dit à l'oreille :

— Monsieur Guerrier, qu'est-ce qui se passe donc?... Il y a quatre messieurs qui viennent d'entrer dans la salle d'attente et demandent à parler à M. Laroque sur-le-champ.

— Eh bien, qu'est-ce que tu vois là de si étrange? dit Guerrier sans lever le nez de ses registres et continuant d'aligner ses chiffres.

— C'est que, sur les quatre, il y a M. Liénard, le commissaire de police aux délégations judiciaires, et deux *types* qu'il est facile, à leur mine, de reconnaître pour des agents en bourgeois..

Cette fois le caissier releva la tête.

Il avait légèrement tressailli.

— Un commissaire aux délégations, murmura-t-il. Qu'est-ce que cela signifie? Préviens M. Laroque et introduis-les.

A l'annonce de cette visite, Laroque parut très étonné.

Il avait complètement oublié le meurtre de Larouette et sa déposition du matin chez M. Lacroix.

Il y repensa tout à coup, et vivement, fit signe au garçon de faire entrer M. Liénard. Il alla au-devant du commissaire et le salua.

— Je devine l'objet de votre visite, monsieur, dit-il, et je vous remercie de vous être dérangé... Mais, sur une lettre de vous, je serais volontiers passé à votre cabinet...

— Monsieur, dit le commissaire, qui ne voulut point s'asseoir, malgré l'invitation réitérée de Laroque, j'ai amené avec moi un expert en écritures auquel je vous prie de vouloir bien remettre vos livres...

Laroque redressa la tête brusquement, et avec violence :

— Mes livres? Et de quel droit, monsieur, s'il vous plaît?

— Du droit que me donne la loi. Je vous prie, en même temps, — au besoin je vous somme, — de dire à votre caissier de faciliter le travail de l'expert en donnant tous les renseignements qui lui seront demandés.

— Et si je refuse?

— Je passerai outre à votre refus.

Laroque parut faire un énergique effort pour se contenir.

Sa face, d'ordinaire très hâlée, était devenue d'un gris terreux.

Ses yeux brillaient.

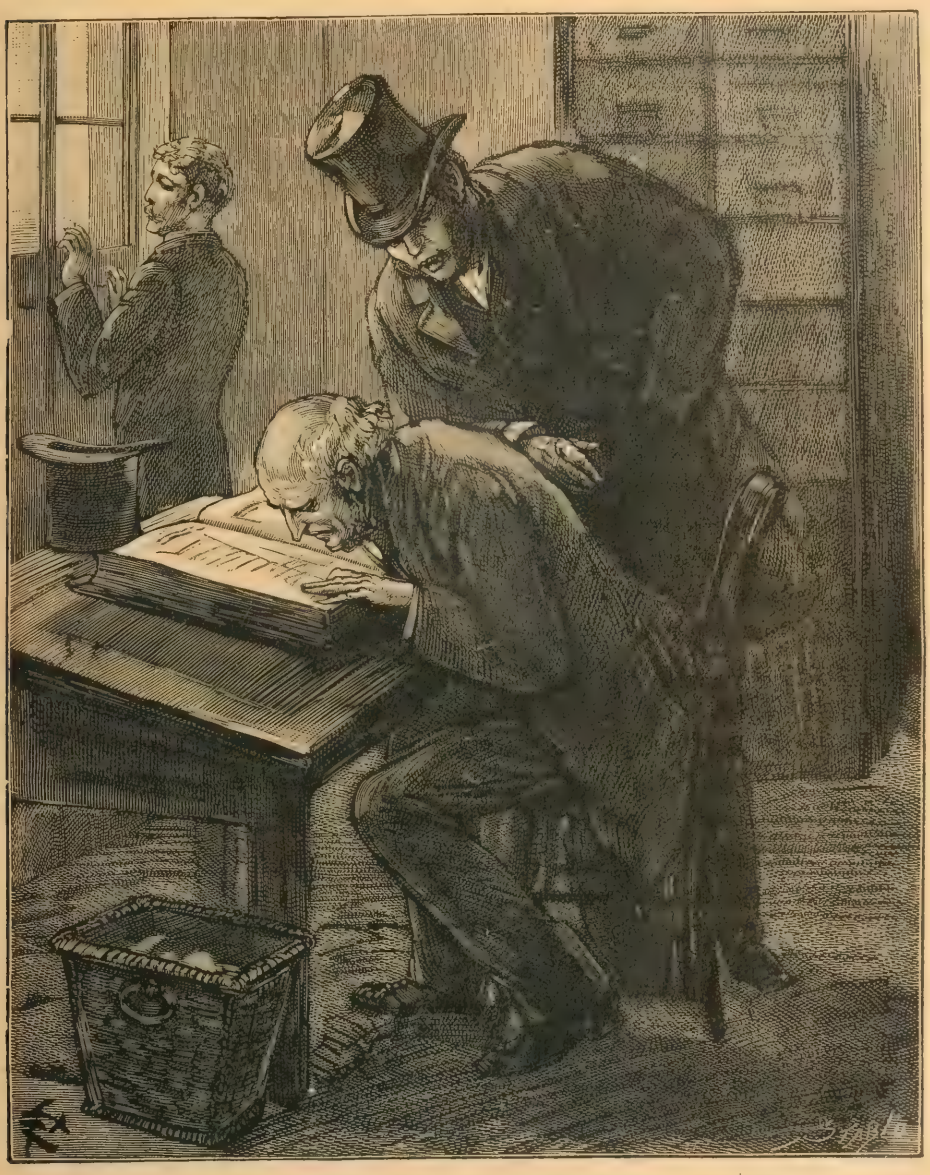
Il attendit un long moment avant de reprendre la parole.

— Que désirez-vous, monsieur, et pourquoi cet abus de pouvoir?

— Ce que je veux, c'est d'abord, le détail des valeurs diverses qui ont constitué avec intérêts la somme de cent quarante-cinq mille francs que vous avez remboursée à Larouette... Vous n'ignorez pas que Larouette a été assassiné et qu'on n'a pas retrouvé cette somme chez lui... tout fait donc croire qu'elle lui a été volée le soir même du jour où restitution lui en avait été faite dans vos bureaux.

— Il est de mon devoir de vous éclairer sur ce point et vous pouvez faire passer votre expert à la caisse. M. Guerrier le renseignera. Permettez-moi seulement de vous faire remarquer que si vous aviez usé de plus de courtoisie dans votre demande — que je prévoyais et que je juge très naturelle — vous m'auriez évité un mouvement de surprise et de mauvaise humeur.

M. Liénard resta froid et ne répondit rien.



M Liénard se promenait de long en large dans le bureau, ou tantôt venait se pencher au-dessus de l'expert, et parlait bas. (P. 74.)

Roger passa à la caisse, dit quelques mots à Guerrier et revint.

En même temps entrait au bureau du jeune homme un petit vieux, tout blanc, l'air futé, sec comme un tas de paperasses, M. Ricordot, l'expert.

— Monsieur, dit Jean Guerrier, d'après ce que vient de me dire mon patron, la justice désire savoir en quoi consiste le remboursement que nous avons opéré il y a trois jours.

— Parfaitement, or, valeurs ou billets.

— Rien n'est plus facile. Voici quel était, il y a trois jours, c'est-à-dire le 28 juillet, l'état de ma caisse. Nous n'avions, comme vous le verrez, que de l'or et des billets. Ni chèques, ni valeurs.

Il poussa ses livres tout ouverts devant M. Ricordot, qui les feuilleta.

— Comme dans le remboursement de Larouette nous n'avons fait entrer ni actions, ni obligations, il sera peu aisé de retrouver la piste du meurtrier.

Malgré cela, je puis vous donner une indication plus précise.

Et après avoir réfléchi quelques secondes, il alla prendre dans un cartonnier un dossier de correspondances, et chercha une lettre.

— Parmi les billets de mille francs qui composaient la majeure partie de la somme restituée, vingt ou trente nous étaient parvenus de province, par lettres chargées, en payement de différentes factures. Voici ces lettres. Elles contiennent les numéros et lettres de série des billets. Peut-être cela vous servira-t-il?...

— En effet. Merci.

M. Liénard entra et resta debout près de la porte, écoutant. Ce fut à lui, autant qu'à l'expert, que s'adressa Guerrier, lorsqu'il dit :

— Je ne dois pas vous laisser ignorer non plus un signe particulier dû au hasard et qui pourra, plus facilement que les numéros, faire reconnaître certains de ces billets...

— Ah! ah! et quel est ce signe particulier?

— Au moment où j'étais en train de compter une liasse de billets de cinq cents francs, un employé, en passant devant mon pupitre, a frôlé mon encrier, avec son coude, et l'encre a taché une dizaine de billets, presque tous à la même place, à droite, là où il est dit que « l'article 139 du Code pénal punit des travaux forcés à perpétuité ceux qui auront contrefait ou falsifié les billets de banques autorisées par la loi »... Vous savez le reste.

— Le renseignement est précieux! murmura M. Liénard.

M. Ricordot continuait de paperasser. Comme il était très myope et qu'il avait la manie de ne pas se servir de lunettes, son front touchait presque les alignements de chiffres.

— L'état de la caisse au 28 juillet dernier est conforme à ce que dit ce jeune homme, grommela-t-il. Voyons maintenant aujourd'hui.

Pendant un quart d'heure le silence régna.

M. Liénard se promenait de long en large dans le bureau, — ou tantôt venait se pencher au-dessus de l'expert et parlait bas.

Quant à Guerrier, un peu intrigué et malgré lui mal à l'aise, il s'était mis à tapoter contre un carreau de fenêtre.

Tout à coup M. Ricordot se leva, ferma les registres avec lenteur, et attirant le commissaire dans un coin, lui parla longuement à l'oreille.

Puis tous deux rentrèrent dans le cabinet de Laroque.

— En voilà des cachotteries! murmura le caissier, se rasseyant à sa place.

M. Liénard disait, à ce moment, à Laroque :

— M. Ricordot vient de parcourir vos livres. Il y a vu ce qui, je me hâte de le dire, était connu de nous, que vos affaires étaient fort mauvaises en ce moment et qu'avant-hier, hier même encore, vous ne deviez guère compter que sur un hasard pour vous tirer d'embarras.

— C'est vrai, monsieur, dit Laroque avec tristesse, j'ai failli suspendre mes payements. Mais aujourd'hui je suis sauvé.

— En effet, M. Ricordot a remarqué sur votre livre de caisse, à la date d'hier, la rentrée d'une somme importante... Cent mille francs... et, à la date d'aujourd'hui même, la rentrée d'une autre somme de cinquante mille, toutes deux versées par vous, sans autre indication de provenance...

— C'est l'exacte vérité, dit Laroque. Où voulez-vous en venir?

— Monsieur Laroque, — fit le commissaire après une pause, — veuillez répondre franchement et sans hésitation aux questions que je vais vous faire ...?

— Vous pouvez compter sur ma franchise, monsieur, dit Roger avec simplicité et noblesse, je n'ai de ma vie menti!...

— D'où viennent les cinquante mille francs que vous avez versés à votre caisse.

— J'ai gagné cinq mille francs cette nuit, au jeu...

— Au jeu! Vous êtes joueur?

— Non, monsieur. C'est la première fois que je vais dans un cercle.

— Quel cercle?

— Le Cercle du Commerce.

— Ah! vous courez les tripots!

— Je vous répète, monsieur, que je ne joue jamais. Cette accusation de courir les tripots n'est pas seulement dure, je la trouve fort déplacée. Il me manquait hier cinquante mille francs pour mon échéance d'aujourd'hui : j'ai eu, je l'avoue, un moment de faiblesse; j'ai pris quelques mille francs dans ma caisse, sur les cent mille que j'y avais versés hier matin, et j'ai voulu tenter la fortune. J'ai commencé par perdre quinze mille francs, ce qui m'a donné une leçon, puis je me suis refait avec un bénéfice de cinq mille francs, et cette fois, revenu à des idées plus saines, je suis rentré chez moi, sans chercher à gagner les quarante-cinq mille francs qui

me manquaient. Il y a donc dans ma caisse vingt-deux billets de mille francs qui proviennent du Cercle du Commerce, où j'ai changé mes jetons avant de sortir. Quant aux quarante-cinq mille francs qui font le complément de mon échéance, ils m'ont été avancés, il n'y a pas deux heures, par M. de Terrenoire, banquier, boulevard Haussmann.

— Bien, nous vérifierons... Et les cent mille francs dont votre livre de caisse porte la mention, à la date d'hier, 29 juillet?

— Ces cent mille francs m'ont été remboursés par...

Il s'arrêta brusquement, comme si tout à coup une main d'acier s'était crispée autour de sa gorge... l'empêchant de parler.

Il était debout.

L'effet fut si soudain, si foudroyant, qu'il s'écroula sur une chaise... et que de grosses gouttes de sueur perlèrent à son front...

— Mon Dieu! Mon Dieu! murmura-t-il... qu'allais-je dire là!

Le commissaire aux délégations l'observait attentivement :

— Je vous réitère ma question, dit-il, que vous semblez n'avoir pas entendue. D'où proviennent les cent mille francs que vous avez versés hier à la caisse et dont vos livres portent mention?...

Roger Laroque essuya son front avec ses doigts.

— Je vous l'ai dit, monsieur, fit-il d'une voix sourde... d'un remboursement...

— Une personne vous les devait et vous les a rendus?

— Justement.

— C'est fort possible. Quel est le nom de cette personne?

— Peu vous importe ; je trouve votre curiosité un peu indiscrète, bien que, par votre profession et par devoir, vous deviez être indiscret... Mais ici, vous comprenez mal votre devoir et vous êtes égaré par l'amour du métier...

— Je vous engage à répondre sans subterfuge.

— Je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger et je refuse.. Et, comme mon caissier a dû vous fournir tous les renseignements qui vous sont nécessaires, je vous ferai observer qu'il est onze heures, que mon temps est précieux...

— Vous ne vous rendez pas compte, je le vois, monsieur Laroque, de la gravité de la situation où vous vous trouvez...

Laroque eut l'air surpris, — et avec sa brusquerie ordinaire :

— Où diable trouvez-vous ma situation grave, s'il vous plaît?... Et en quoi cela peut-il intéresser M. le commissaire de police Liénard?

— En ce qu'il existe contre vous de fortes présomptions de culpabilité

et que bien des indices sérieux vous désignent comme le meurtrier de Larouette.

— Hein? Comment? Vous avez dit?

— Vous avez bien entendu!

Laroque se tut.

Il semblait repasser, dans sa tête, les paroles de Liénard.

Il regardait tour à tour le commissaire et Ricordot d'un œil singulier.

Puis, voilà que tout à coup il part d'un éclat de rire énorme qui secoue comme de spasmes son corps de colosse.

Il va s'asseoir dans le fauteuil en cuir rouge de son bureau et, les mains sur le ventre, les yeux bridés et la bouche largement fendue, il rit toujours, — d'un rire convulsif qui lui amène les larmes aux paupières.

— Moi, je n'aurais pas trouvé cela, vous savez? finit-il par dire.

— Vous avez tort de ne pas prendre cette accusation au sérieux, dit le commissaire, et je vous préviens que la meilleure manière d'y échapper et d'empêcher votre arrestation serait de répondre à la question que je vous pose.

— C'est donc sérieux?

— Ai-je l'air de plaisanter? fit M. Liénard d'un ton sec.

— Non, quant à cela, je le reconnais, et c'est ce qui me fait rire. Réfléchissez à l'absurbité de votre accusation. A qui ferez-vous croire, à Paris, que Roger Laroque est devenu assassin? A ceux qui ne me connaissent pas, peut-être, et ceux-là, je me soucie peu de leur opinion, mais les autres!

— Je ne suis pas ici pour ergoter sur le plus ou moins de vraisemblance de votre culpabilité, mais pour vous poser certaines questions très nettes et pour vous mettre à la disposition du parquet de Versailles, dans le cas où vos réponses ne me paraîtraient pas satisfaisantes.

Laroque avait cessé de rire.

Sa physionomie réflétait un peu d'inquiétude, et même il regardait le magistrat avec une certaine frayeur.

C'était donc vrai? On l'accusait?

L'expert Ricordot était sorti depuis quelques minutes et était passé dans le bureau de Guerrier.

Laroque le vit rentrer tout à coup, portant, entre les mains, des liasses de billets de banque.

Et ces billets, l'expert se mit à les examiner l'un après l'autre, pendant que l'interrogatoire reprenait :

— Enfin, dit le mari d'Henriette, ce n'est pas sans de très graves

indices qu'on accuse un homme comme moi. Ma vie n'a jamais laissé de prise à la critique, et je ne sais comment le soupçon a pu m'atteindre... C'est presque m'humilier et me rabaisser que de me défendre... Et avant de me résigner à cette humiliation, je voudrais connaître les preuves relevées contre moi.

— Elles sont de plusieurs natures, mais je n'ai pas ici à m'occuper d'autre chose que de cet argent suspect retrouvé dans votre caisse. Ma mission est précise et limitée, puisque le crime s'est commis en dehors du ressort de la préfecture de police, et je n'agis qu'en vertu d'une commission rogatoire. Vous aurez à répondre, pour le reste, au parquet de Versailles. Maintenez-vous votre affirmation de tout à l'heure... à savoir que l'importante somme retrouvée dans votre caisse — alors que le 28 votre caisse était vide — provient, pour la plus faible partie, d'un gain au baccara, d'un prêt et, pour le reste, d'un remboursement?

— Oui, monsieur.

— Il va falloir prouver ce que vous affirmez.

— J'ai joué hier, de dix heures à minuit, au cercle du Commerce, et je vous donnerai les noms de plusieurs des membres du cercle qui pontaient contre moi. Il y avait le baron de Cé, MM. du Voltérier, de Luvigny, Léonce Dubois, le manufacturier bien connu, Gaston et Adolphe Levallois, de la rue du Sentier.

— Va donc, en ce qui concerne le cercle. Nous y reviendrons plus tard. Mais les cent mille francs apportés par vous à la caisse, le 29 juillet?

De nouveau, M. Laroque s'était troublé et avait pâli. Il se leva, fit quelques pas fiévreusement dans son cabinet, puis :

— Je n'ai rien à ajouter à ma réponse précédente. Ces cent mille francs viennent du remboursement — inespéré — d'un prêt..

— Le nom du débiteur?

Laroque se tut.

— Réfléchissez... ce nom, c'est la preuve que vous ne mentez pas. car il nous sera facile de vérifier votre renseignement... Au contraire, si vous refusez de parler, c'est une charge de plus — la plus lourde — contre vous! Allons, décidez-vous! ce nom?...

Laroque secoua la tête, et tout à coup, prenant son front dans ses mains puissantes, il dit à plusieurs reprises, avec colère :

— Que vous importe! que vous importe!

— Dans votre intérêt, Laroque, pour votre honneur, l'honneur de votre maison, je vous engage à parler...

— Non. Que vous importe, encore une fois?

— Laroque, dans l'intérêt et pour l'amour de votre femme et de votre fille, que vous semblez oublier, il faut que vous parliez...

Il eut une brusque secousse de tous les membres à cette évocation.

Un instant, la bouche détendue, la respiration sifflante, les yeux fixes, il demeura atterré.

Ses larges épaules se voûtèrent... On les voyait se courber, se courber...

— Je suis perdu!... murmura-t-il... je suis perdu!...

M. Liénard laissa échapper un geste d'impatience.

De son côté, l'expert, qui avait contrôlé les billets de banque, en se reportant aux numéros et lettres de séries indiqués par Guerrier, se leva tout à coup, fit au magistrat un clin d'œil significatif et lui glissa dans la main, sans dire un seul mot, un chiffon de papier sur lequel il avait écrit quelques mots et auquels, avec une épingle, il venait d'attacher six ou sept billets de mille francs.

M. Liénard se tourna vers Laroque :

— Ainsi, dit-il, c'est bien entendu, vous refusez de répondre?

— Je refuse! fit Roger, d'une voix basse et rauque.

— Votre caissier nous a signalé tout à l'heure une série de numéros de billets, reçus en payement de factures envoyées en province. Ces billets sont entrés en compte et ont servi, le 28 juillet, à payer Larouette. D'après votre caissier, il ne restait, le 28, dans votre caisse, après le remboursement effectué, que de l'or... Dans ces conditions, voulez-vous m'expliquer comment il se fait que nous retrouvions aujourd'hui, en caisse, la plupart des billets signalés?...

— C'est impossible! s'écria Roger, se réveillant en sursaut.

— Voyez vous-même... D'une part, les lettres de province qui contenaient le chargement et les indications de numéros — ainsi que cela se fait d'habitude. — D'autre part, les billets, portant ces mêmes numéros...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Roger.

— Ces billets — vos livres en font foi et votre caissier lui-même le déclare — sont sortis le 28 juillet de votre maison. Larouette les a eus en sa possession. On les lui a volés. Et voici qu'ils se retrouvent dans votre caisse!...

Effaré, pressant d'une main son front et sentant que sa raison s'échappait de son cerveau, Roger Laroque regardait les chiffres qu'on lui montrait.

Et, machinalement, il les contrôlait, tout haut, répétant à plusieurs reprises, comme s'il ne comprenait pas :

— K. 502-409 — M. 692-702 — P. 213-384...

Et à lui-même, très bas, avec l'épouvante d'un danger qui lui paraissait d'autant plus terrible que c'était l'inconnu :

— C'est pourtant vrai!... La preuve est là!

— En suivant votre raisonnement, reprit M. Liénard, et si je croyais à vos affirmations, il se serait passé ceci : Ou bien les billets suspects proviennent des remboursements dont vous refusez d'avouer la source, ou vous les avez ramassés, hier, sur la table de baccara, dans votre gain du cercle...

— C'est impossible!...

— De telle sorte que, d'après vous, l'assassin de Larouette serait ou l'un des membres du cercle du Commerce qui ont joué contre vous... ou la personne même de laquelle vous prétendez tenir le remboursement...

— Quelle folie!...

— Persistez-vous dans vos déclarations?

— J'ai dit la vérité.

— Je veux bien vous croire, mais, du moins, complétez-la. Vous voyez maintenant à quel danger vous expose votre refus de me donner le nom de votre débiteur... Revenez sur ce refus...

— Non! dit-il avec effort.

— Ce peut être votre perte...

— J'aurai ma conscience pour moi...

— Quelle raison si puissante vous empêche de parler?

— N'insistez pas, monsieur! dit Roger avec une tristesse profonde.

— Soit. Le parquet de Versailles sera sans doute plus heureux que moi. Une autre question : La plupart des membres du cercle où vous avez joué vous étaient-ils inconnus?

— Tous, à part un seul, pauvre diable qui ne m'a présenté qu'à son corps défendant.

L'expert Ricordot, tout à ses recherches, ne prêtait aucune attention à cet interrogatoire.

Il venait de se lever, pour la seconde fois, et passait à M. Liénard une liasse de billets de cinq cents francs, en lui faisant remarquer, d'un geste du doigt, le coin de ces billets tachés d'encre au même endroit.

M. Liénard était un vieux magistrat, habitué aux affaires les plus émouvantes.

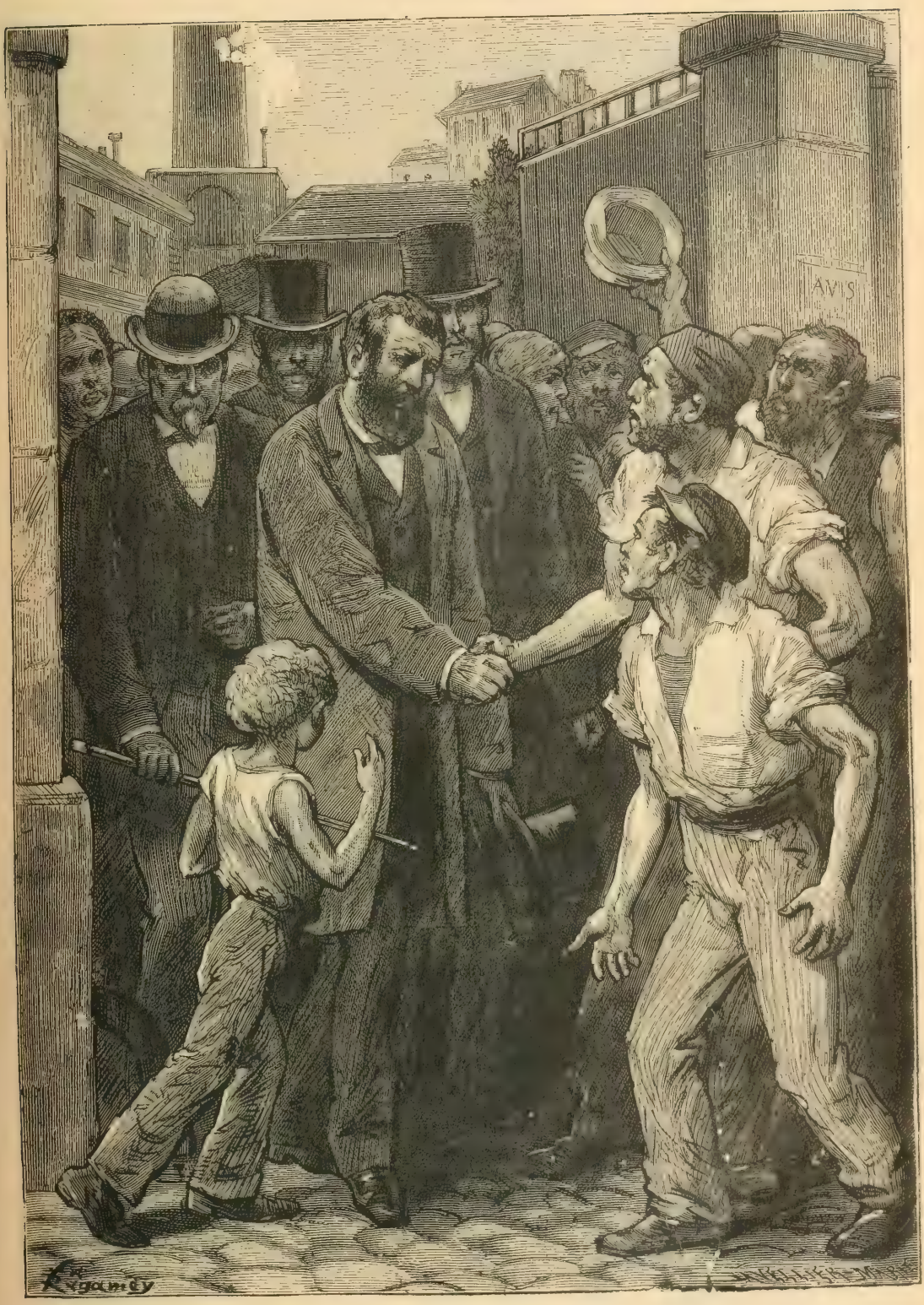
Sa physionomie ne changea pas. Il se contenta de pincer les lèvres

Puis, ouvrant la porte, il appela :

— Monsieur Guerrier, voudriez-vous venir un instant, s'il vous plaît?

Le caissier posa sa plume, se leva et obéit. Liénard lui dit :

— Ayez l'obligeance de répéter devant votre patron ce que vous



Restez calmes, mes enfants, dit Roger... (P. 86.)

m'avez déclaré tout à l'heure au sujet d'un petit accident arrivé, il y a trois jours, à certains billets comptés à Larouette...

— La tache d'encre?

— Oui.

Jean Guerrier s'exécuta, répétant mot pour mot ce qu'il avait dit.

— C'est bien, dit le commissaire de police, je n'ai plus besoin de vous.

Le caissier se retira, l'attitude et la protestation de Roger le remplissait d'angoisse.

Alors Liénard, s'adressant à celui-ci :

— Vous avez entendu les renseignements donnés par votre employé?

Laroque inclina la tête, sans parler, le cœur serré par la crainte et prévoyant une nouvelle et terrible explication.

— Comment se fait-il que ces billets, si aisément reconnaissables, se trouvent également chez vous, après avoir été versés à Larouette ? Car, les voici, regardez !... Vous voyez la tache d'encre sur l'article du Code?

— Je vois, oui, fit Laroque, et je reconnais comme vous que tout cela est bien étrange et bien extraordinaire...

— Pas si étrange, car, pour moi, je l'explique facilement...

— Ah !

— La situation est claire. Vos affaires allaient mal, et vous aviez à grand'peine réuni la somme qui vous était indispensable pour faire face à vos engagements de la fin du mois, quand est arrivée la demande de Larouette. Vous avez supplié Larouette d'attendre, mais vous l'avez trouvé intraitable. Il a fallu vous exécuter. C'était la faillite, ainsi que vous l'avez dit vous-même à votre créancier dans une de vos lettres; un seul moyen vous restait : reprendre à Larouette cet argent qui était votre salut... le voler et, en cas de résistance, le tuer...

— Ce que vous racontez là est infâme, monsieur, dit Laroque, auquel l'imminence du danger qu'il courait rendait peu à peu son sang-froid... J'ai presque de la honte à dire que je suis innocent !...

— Malheureusement, c'est une protestation toute platonique. Il est facile de protester de votre innocence — mais il est moins facile de vous défendre... Je relève contre vous une preuve accablante : ces billets payés par vous à Larouette, volés chez Larouette après le meurtre, et retrouvés chez vous... Et notez ces circonstances : votre créancier demeure à Ville-d'Avray, tout près de chez vous... le refuge est là... l'alibi est naturel... vous assassinez !... Et, le lendemain même, vous restituez à la caisse l'argent qui en était sorti la veille !... Vous êtes le coupable, Laroque ; pour moi, cela ne fait aucun doute...

— Je vous jure, monsieur, que je suis innocent — dit Roger au

comble de l'émotion — je vous jure que la pensée même d'un crime pareil ne pouvait entrer dans mon esprit. Que puis-je vous dire pour me défendre? Rien. Si j'avais été coupable, j'aurais de longue date préparé ma défense?...

Oui, monsieur, je reconnais, comme vous, que ces billets coïncident avec ceux des billets payés à Larouette.

Je reconnais même que ces taches d'encre — dont parle Guerrier — constituent contre moi des preuves terribles.

Moi-même, je ne vous le cache pas... j'ai peur... je suis tout bouleversé... je voudrais vous expliquer, mais je ne le puis... non, je ne le puis...

— Je vais être obligé de vous arrêter et de vous faire conduire à Versailles.

— Vous me déshonorez... Vous tuez ma femme et ma fille... Vous ruinez ma maison. Moi, assassin... moi, Roger Laroque!... Songez, monsieur Liénard, que je puis, si vous le désirez, vous envoyer vingt des commerçants les plus connus et les plus honorés de Paris, qui tous vous seront garants de ma probité...

— Ce sont des phrases, et j'aimerais mieux une réfutation bien nette...

— Je ne sais que vous dire, moi... C'est horrible d'être ainsi soupçonné!... Ma pauvre femme! Ma pauvre petite Suzanne! Que vont-elles devenir quand on leur apprendra...?

Et c'est moi qu'on accuse!

Et je ne rêve pas, on ne se moque pas de moi!... Ce qui se passe ici, c'est de la vraie vie!...

Voyons, il doit y avoir pourtant un moyen de me sauver...

Je n'ai plus de pensées... J'ai du feu dans mon cerveau... J'ai été trop heureux... Le bonheur m'a amolli... je me croyais plus fort!...

Monsieur Liénard, vous ne pouvez, de gaieté de cœur, vouloir ma perte; vous ne me connaissez pas. Aidez-moi donc à me défendre. Vous verrez, cela ira tout seul. Vous êtes de sang-froid, vous... Moi, je deviens fou!

— Je vais vous en faciliter les moyens, dit le magistrat. J'admets pour un moment les explications que vous m'avez données. Si vous avez dit la vérité, il est clair que les billets suspects viennent de l'un des joueurs du cercle, à moins que vous ne les teniez de celui de vos débiteurs dont vous prétendez avoir reçu cent mille francs.

Laroque avait baissé les yeux. Son front était ridé. Liénard continuait :

— En ce qui concerne le cercle, nous saurons vite à quoi nous en tenir, lorsque nous aurons retrouvé le nom de ceux qui ont joué dans votre

partie. Reste le débiteur mystérieux dont vous cachez la personnalité... Vous pouvez vous sauver en le nommant... J'enverrai un de mes agents le chercher, à l'adresse que vous m'indiquerez, et, après avoir entendu sa déclaration, si elle est conforme à ce que vous prétendez, vous resterez libre... Au contraire, si vous refusez de le nommer, il sera clair que vous mentez, que le débiteur n'est qu'un être imaginaire inventé par vous pour sortir d'embarras, en ce moment critique... Je ne vois pas pour vous d'autre moyen de défense... Maintenant, Laroque, parlez, je vous écoute...

Roger fit deux pas vers le commissaire.

— Eh bien! soit, dit-il... puisqu'il le faut!...

Il allait parler... Mais il s'arrêta, — ainsi qu'une fois déjà, — étouffé par une parole qui ne pouvait sortir de sa gorge contractée.

Il recula comme si le magistrat lui eût fait peur...

Ses doigts, en un mouvement de rage, se fixèrent dans ses cheveux, et, sans doute pour se punir d'un moment de faiblesse, et d'avoir voulu parler, ses dents blanches s'enfoncèrent dans sa lèvre inférieure, qui s'ensanglanta.

— Laroque? insista M. Liénard avec douceur.

Mais le malheureux était retombé dans son fauteuil et brusquement, pareil à un enfant qui veut dérober ses larmes, il avait caché sa tête dans ses bras.

Il resta ainsi longtemps immobile.

Cependant il ne pleurait pas.

L'agitation fébrile de ses doigts, qui semblaient traversés de courants électriques, trahissait seule son émotion intense...

— Songez, Laroque, dit le commissaire de police, à toutes les suppositions que fera naître votre silence!...

— Je vous jure par ce que j'ai de plus cher — par ma femme... — par la vie de ma fille — que j'ai dit la vérité!...

— Comment la justice pourra-t-elle vous croire, si vous lui enlevez le seul moyen possible de s'assurer que vous ne la trompez pas?...

— A la grâce de Dieu, et que ma destinée s'accomplisse, dit le mécanicien d'un ton ferme, en se relevant. Arrêtez-moi. Je suis prêt à vous suivre, mais je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit!...

— Étrange obstination! — murmura M. Liénard. — Et tout haut : — Je vous mets donc en état d'arrestation. Vous l'aurez voulu et vous m'aurez forcé la main.

Le magistrat mit en ordre ses notes, fit signer ses réponses, à Laroque, reçut régulièrement la déclaration de Guerrier, joignit à ses pièces le procès-verbal très bref de l'expert et les billets de banque qui allaient

former en quelque sorte la base de l'accusation — le tout pour être expédié à Versailles, en même temps que le prisonnier, au juge d'instruction chargé de l'enquête.

Midi sonnait, à ce moment, à l'horloge de l'usine.

— Suivez-moi, monsieur, dit Liénard.

En traversant le bureau de la caisse, Roger trouva rassemblés là Jean Guerrier et tous les employés qu'agitait le pressentiment d'un malheur.

— Mes amis, dit Laroque, je suis arrêté sous l'inculpation d'un crime horrible... d'un assassinat suivi de vol... Je vais vous quitter... mais tranquillisez-vous... ce ne sera pas pour longtemps... J'aurai tôt fait de prouver mon innocence... Continuez-moi vos services... Guerrier, je vous laisse la direction de la fabrique... Adieu, mes amis, mes enfants!...

Ils s'élancèrent tous autour de lui, les mains tendues, mais ne disant rien parce que cette nouvelle les atterrait.

Guerrier embrassa Laroque :

— Cette accusation est insensée... dit-il... Vous vous justifierez facilement.

Laroque eut un sourire navré. Il n'avait plus la foi.

Dans la cour, ils se trouvèrent au milieu du flot des ouvriers qui sortaient de l'usine pour aller déjeuner.

Laroque était entre les deux agents restés dans la salle d'attente; chacun le tenait par un bras pour l'empêcher de fuir.

La nouvelle se répandit tout à coup avec la rapidité de l'éclair.

— Le patron est arrêté!...

Le mécanicien était adoré par ses inférieurs pour sa justice, son égalité d'humeur, sa gaieté bon enfant, sa droiture.

En une seconde, le commissaire de police, l'expert Ricordot, le prisonnier et les agents du service de la sûreté furent entourés par une centaine d'ouvriers, curieux et menaçants, dont le cercle se ferma.

C'étaient tous de grands gaillards aux épaules robustes, au teint hâlé, à l'œil hardi.

Certes, Laroque n'aurait eu qu'à faire un signe pour être libre.

Liénard le comprit et eut un moment d'inquiétude.

— Restez calmes, mes enfants, dit Roger... et éloignez-vous... Je suis victime d'une erreur... mais ce soir, demain au plus tard, je serai de retour au milieu de vous... Soyez sans crainte pour votre paye... qui vous sera comptée, comme toutes les quinzaines, par M. Guerrier...

Un apprenti, un gamin, — la figure barbouillée de noir, — se jeta dans les jambes des agents, pour se rapprocher de Laroque :

— Patron, si vous vouliez, on pourrait faire passer la rousse par-dessus le mur... Ça vous donnerait le temps de vous tirer des pieds.

— Fuir, mon garçon, ce serait m'avouer coupable...

— Alors, c'est comme vous voudrez... Pourtant, mince, ç'aurait été rien rigolboche!...

Et le gamin tourna les talons.

Les ouvriers s'étaient écartés respectueusement.

Un fiacre à quatre places, attelé de deux chevaux, attendait à la grille. Le commissaire y monta, puis Roger, puis les agents.

L'horloge de l'usine marquait midi un quart.

Les ateliers étaient arrêtés.

On n'entendait plus ni les marteaux, ni les limes, ni le bruit retentissant de l'acier que l'on frappe et qui résonne comme du cristal, ni le mouvement des roues, ni les ronflements de la vapeur.

On entendait seulement, dans la cour, un grondement de voix d'hommes.

C'étaient les ouvriers qui commentaient l'arrestation du patron.

Roger eut un pressentiment sinistre.

— Je ne reverrai plus rien de tout cela... murmura-t-il.

Et, se penchant, il embrassa d'un dernier regard les ateliers du fond, détachant en plein soleil de midi leur façade poussiéreuse et leurs hautes fenêtres à carreaux étroits salis par la limaille.

Il entrevit aussi, derrière la grille, des masses de têtes brunes très animées et des bras qui gesticulaient, puis il ne vit plus rien : le fiacre roulait vers la gare Saint-Lazare.

Pendant le trajet de Paris à Versailles — qu'il fit entre les deux agents — il ne pensa qu'à sa femme et à sa fille. Quand le train passa devant Ville-d'Avray, son cœur se serra; à deux pas de lui étaient les deux êtres chéris de sa vie...

Et, comme les vitres des portières étaient baissées à cause de la chaleur il eut une sorte d'hallucination — il était si loin de la vérité! — et se figura entendre la jolie voix de Suzanne, pendant qu'elle courait, ébouriffée et la figure rouge, parmi les fleurs :

Des enfants de chœur chantaient
« *Te Deum, te Deum!* »
Moi, je croyais qu'ils disaient :
« Attrapez l'homme! »

Alors il ferma les yeux et silencieusement pleura.

V

Roger avait épousé Henriette, fille de Georges Bénardit, propriétaire des ateliers de la rue Saint-Maur.

Son mariage le fit l'associé de Bénardit, alors malade, et la mort du père d'Henriette, qui arriva quelque temps après, le rendit seul maître de la maison.

Ce n'était pas la fortune; c'était peut-être le moyen d'y parvenir, mais c'était à coup sûr un brevet de probité que Bénardit laissait en mourant à son gendre.

Il le lui avait dit. Roger le savait, du reste, aussi bien que lui.

— Les affaires deviennent difficiles, mon cher fils. Nos grands succès de l'Exposition nous ont plus coûté que rapporté. Je sens partout, dans toutes les branches du commerce et de l'industrie, un malaise que l'on cache encore, mais qui finira bientôt par apparaître. Sois prudent. Ne t'aventure pas. Ou je me trompe fort, ou les années qui vont suivre apporteront de gros événements. Sois prêt à les supporter, à en profiter. Sois économe et travaille. Tu t'en tireras toujours.

Et Bénardit était mort.

Roger était jeune et fort. Il avait confiance en lui-même.

Au lieu de vivoter, ainsi que le lui avait recommandé son beau-père, il agrandit, au contraire, ses ateliers, chercha des débouchés nouveaux, et accepta des commandes très importantes.

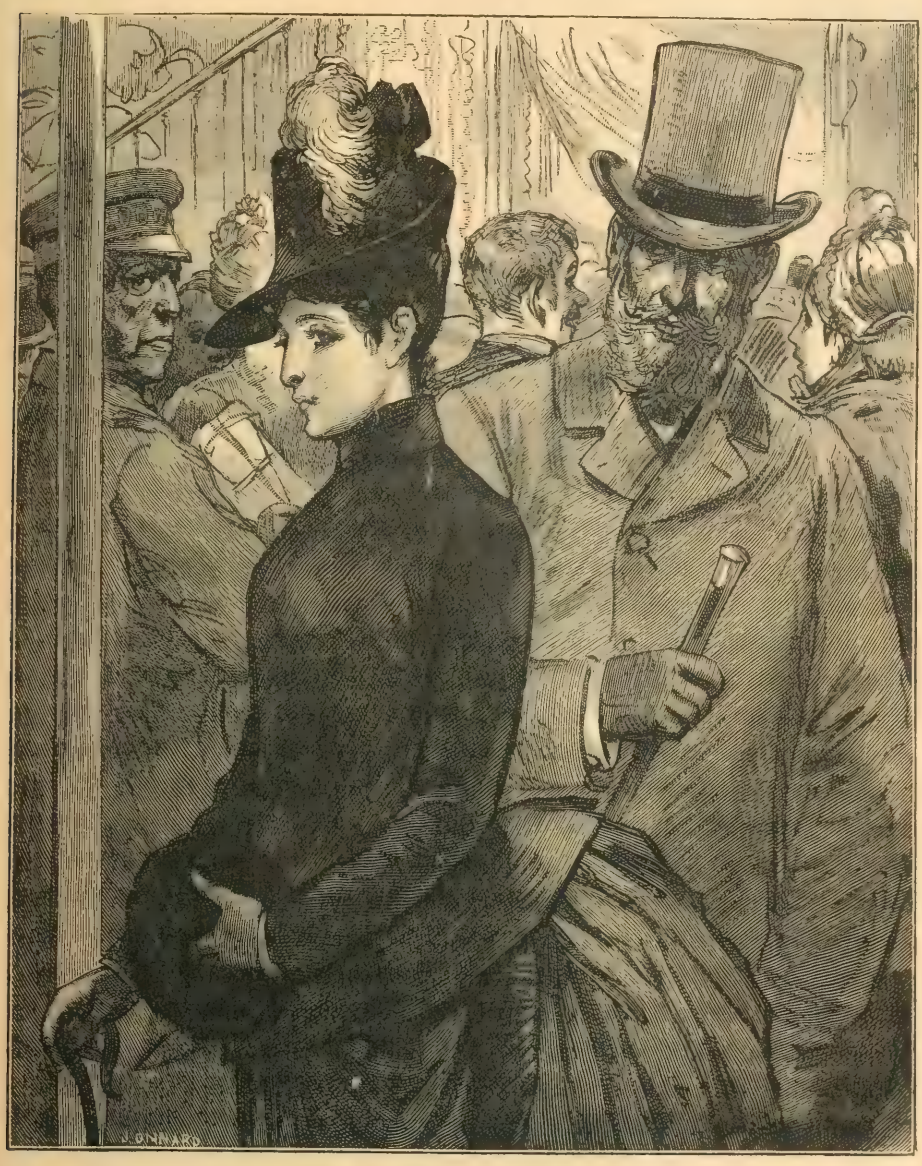
Comme il ne possédait pas l'outillage nécessaire, il accepta, d'un ami de son père, Célestin Vaubernon, — ancien ouvrier comme lui, qui avait fait fortune et se trouvait à la tête d'une importante maison de soieries de Lyon, — il accepta, disons-nous, un prêt de cent trente mille francs environ qui lui servit à augmenter sa production et à donner une vie nouvelle à la fabrique.

Il avait foi dans l'avenir et l'avenir semblait lui donner raison, car les années 1868 et 1869 furent pour lui très florissantes.

Roger Laroque, par son mariage, avait formé d'excellentes relations dans la haute bourgeoisie parisienne.

Il allait souvent dans le monde, où il était très aimé pour sa gaieté toujours égale, un peu débordante, mais dont les accès étaient tempérés par un tact exquis.

Il y apportait une intelligence nette et précise, un tour d'esprit neuf, un jugement sûr et porté de très haut.



Dans les grands magasins de Paris, les rendez-vous sont faciles. (P. 95.)

En même temps que ces qualités solides lui faisaient des amis parmi les hommes, sa finesse et son esprit le faisaient rechercher des femmes.

Il n'était pas beau. Il était peut-être mieux que beau. Sa physionomie expressive et changeante attirait la sympathie, en même temps que l'on sentait chez lui je ne sais quelle puissance de volonté et quel feu intérieur.

Roger s'était marié en 1865 et Henriette était devenue enceinte presque aussitôt son mariage.

Suzanne vint au monde.

En 1869, seconde grossesse. Mais un accident de voiture, à Dieppe, dans une promenade à Pourville, mit ses jours en danger et la fit accoucher avant terme. L'enfant mourut.

Henriette resta fort longtemps souffrante, plus d'un an.

Dans un des salons qu'il fréquentait, Roger avait rencontré, un soir de bal, une femme dont la beauté l'avait fortement troublé.

Mme Julia de Noirville, femme de l'avocat déjà célèbre, était fille d'un père espagnol et d'une Arabe, et elle avait, très accusé, le cachet des deux races : un profil nettement découpé, le nez fin, des yeux ardents et pleins de flammes, la taille mince, cambrée, presque maigre, mais non point frêle, et laissant deviner, au contraire, dans chaque mouvement, dans chaque attitude, une vigueur, une souplesse étonnante.

Une sorte de charme mauvais, mais réel, se dégageait de cette femme, de son sourire sérieux, comme *en dedans*, de ses yeux troublants et fouilleurs dont le regard était presque gênant par trop de fixité.

Quelle fatalité poussa l'un vers l'autre Roger et Julia? L'amour? Non. Roger aimait sa femme.

S'il avait eu le temps de raisonner le sentiment qui l'entraînait vers Julia, il se fût éloigné d'elle, mais il fut emporté dans un coup de passion, comme une feuille d'automne que balaye la rafale, et, lorsqu'il retomba, il rougit d'avoir été faible et d'avoir cédé si facilement.

Il était trop tard. Julia était sa maîtresse.

Nous n'essayerons ni de l'expliquer ni de l'excuser. Ce fut une de ces aventures qui se présentent avec le charme de l'inconnu et la possibilité d'une rupture, dans un certain monde facile. Mais, pour Julia comme pour Roger, les suites en devaient être tragiques.

Julia aima Roger avec passion, s'attachant à lui d'autant plus que l'instinct merveilleux de la femme criait bien fort à son cœur que Roger n'avait cédé qu'à une ivresse et qu'elle n'était pas aimée...

Ce fut la seule faute de la vie de Laroque.

Il devait l'expier cruellement.

Lucien de Noirville, l'avocat, avait épousé Julia dans un voyage fait en Algérie.

Les premières années du mariage furent assez calmes.

Julia donna deux enfants, deux garçons, à Lucien, mais, quand elle n'eut plus pour se distraire les soins et les inquiétudes de la maternité,

elle se lança, avec une sorte d'emportement, dans tous les caprices et les plus ruineuses fantaisies de la vie mondaine.

Noirville n'était pas riche.

Très estimé au Palais, promettant de faire une carrière brillante, il gagnait beaucoup d'argent à force de travail.

Mais il n'avait point de fortune personnelle et les dépenses désordonnées de sa femme mirent bientôt la gêne dans le ménage.

Les économies de l'avocat, et le mince patrimoine qui lui avait servi à vivre quand il était étudiant n'existaient plus qu'à l'état de souvenir.

Tout cela s'effondra vite dans les petites mains fluettes, aux ongles roses, de la jolie femme, et passa dans la caisse des bijoutiers, des couturières, des modistes et des tailleurs pour dames.

Si Lucien avait été seul, il ne se fût pas plaint, peut-être.

Il eût souffert en silence. Il eût redoublé d'ardeur au travail, car il adorait sa femme... il l'adorait comme au premier jour où il l'avait rencontrée, près Alger, sous le grand soleil africain qui avait ambré son visage et coulé de la flamme dans ses yeux...

Mais il avait deux enfants, deux fils, Raymond et Pierre.

Il songeait à eux, à leur avenir, et il avait peur.

Un soir d'hiver, ils revenaient d'un bal chez le président de la cour, un ami de Noirville.

Ils étaient emmitouflés dans leurs fourrures et accotés dans les coins d'un élégant coupé attelé de deux purs arabes dont on voyait la chair rosée par le froid sous la robe d'une blancheur de lait.

Pendant le trajet, Lucien et Julia ne se parlèrent pas.

Au bal, Julia avait eu, comme toujours, son succès de beauté.

Elle était vraiment radieuse et charmeuse au possible.

Elle semblait, au milieu des élégances qui l'entouraient, et qu'elle dominait de toute sa fierté et de la certitude de son triomphe, elle semblait comme une fleur de ces pays d'Orient, éclatante et étrange, faisant pâlir, par la vivacité et l'harmonie de ses couleurs, les fleurs plus frêles, plus délicates, d'un pays plus froid.

Lucien, lui-même, la trouva si belle, sous la ruisselante lumière des lustres, cette femme qui était la sienne, qu'il oublia un moment les anciennes querelles et les appréhensions de l'avenir et resta ébloui, fasciné et troublé comme au premier jour.

Et il ne songeait ni au danger, ni à jouer, ni à causer, lui si brillant causeur, et, du fond d'un salon, il se contentait d'admirer, et il emplissait ses yeux et son cœur d'amour.

Quelqu'un lui avait alors pris le bras, M. de Ferrand, son vieil ami, qui donnait cette fête.

Le vieillard l'avait doucement entraîné.

— Lucien, avait-il dit, j'ai été, pendant toute sa vie, le compagnon de ton père. Toi, je t'ai suivi, depuis ta naissance, pendant tes études et depuis ton mariage, comme si tu avais été mon fils, — avec autant d'affection et de sollicitude.

Tu es donc bien sûr que je suis ton ami, n'est-ce pas?

— Certes, monsieur de Ferrand, dit l'avocat, surpris par ce préambule, mais pourquoi...

— Je sais, aussi, quelle est ta fortune, quelles sont tes ressources plutôt ; eh bien, mon enfant, veux-tu me pardonner ce que je vais te demander?

— Je vous pardonne, dit Lucien en souriant

M. de Ferrand baissa la voix.

— Regarde ta femme, — non pas sa toilette, mais ses diamants. — Lucien, ne te fâche pas, je te parle comme l'eût fait ton père, — tu vis sur le pied de deux cent mille francs par an. Tu n'en gagnes pas plus de soixante... Comment fais-tu?

Lucien avait reçu un choc violent au cœur.

Cette parole répondait si bien à ses angoisses secrètes qu'on eût dit que c'était la voix de ses souffrances intimes qui venait de s'élever...

Il courba le front et dit :

— Je l'aime tant...

Le vieux magistrat répondit.

— Prends garde !

Et voilà pourquoi, dans le coupé qui le reconduisait rue de Rome, où il habitait, Lucien se taisait, remué par des pressentiments de malheur.

Mme de Noirville, de son côté, devinait un orage.

Elle se pelotonnait dans son coin et fermait les yeux pour faire croire qu'elle dormait.

Toutefois, Lucien continuait de se taire.

Lorsqu'ils furent rentrés, seulement, il se décida.

— Julia, le moment est assez mal choisi pour te parler sévèrement. Tu reviens du bal et tu es encore dans l'enivrement de ton succès. Cependant, mieux vaut tout de suite. Il y a longtemps que je désire avoir avec toi une explication que je t'ai fait prévoir, mais que tu mets tous les soins à fuir. J'espère que tu ne m'obligeras plus à revenir sur un aussi pénible sujet.

Il se tut, croyant qu'elle allait dire quelque chose.

Elle le regarda avec étonnement, mais le laissa parler sans l'interrompre...

— Ce n'est pas la première fois que je te fais ces observations, ma chère Julia, je t'ai déjà mise en garde contre toi-même. Nous ne sommes pas riches et depuis notre mariage tes dépenses pour ta toilette seule ont dépassé chaque année le budget général de notre ménage.

Deux fois déjà, en outre de la somme très suffisante que je te donne pour ta coquetterie, j'ai payé tes fournisseurs chez qui tu avais laissé grossir des factures dont le total, la première et la seconde fois, s'est élevé à plus de quatre-vingt mille francs.

Il me répugne beaucoup d'aborder avec toi ces questions d'argent, mais il le faut, dans ton intérêt même.

Certes, ma chérie, je comprends que tu sois coquette et pour ma part je t'aime trop pour t'empêcher de te parer à ton goût et je suis trop fier de ta beauté pour m'opposer à ce que tu la rehausses par ton élégance et tes toilettes. Je te conseille seulement un peu plus de prudence. J'ai horreur des dettes; nous sommes sur l'extrême limite où elles commencent. Et nous avons toute la vie devant nous! Et nous avons l'avenir de nos enfants qu'il faut que nous assurions, ce à quoi tu ne penses guère...

Elle laissa tomber sur lui un regard indifférent, tout en arrangeant ses magnifiques et lourds cheveux noirs pour sa coiffure de nuit.

— Il est donc urgent, acheva Lucien d'un ton ferme et un peu impatienté par ce silence, que nous changions notre genre de vie. Désormais, ma chère enfant, nous vivrons d'une existence plus simple. Je ne saurais trop vivement t'engager à diminuer tes dépenses, car vois à quelle désolante perspective nous courons, Julia, à une séparation qui nous fera vivre chacun de notre côté, qui causera un scandale énorme dans le monde, et qui brisera ma vie, car je t'aime.

— Si vous m'aimez, dit-elle, pâlissant sous cette menace, proférée timidement, et pourtant que Lucien était capable d'exécuter, si vous m'aimez, comment pouvez-vous penser à un aussi triste dénouement?

— Je t'aime, dit-il se levant pour prendre congé d'elle, je t'aime, mais je n'oublie pas que j'ai deux fils!

Et il appuya ses lèvres sur le bras nu de sa femme.

— Souviens-toi, dit-il en la quittant, que je suis absolument résolu à ne plus te pardonner tes dépenses, et que, si douloureuse que soit une séparation, je n'hésiterai pas à la demander aux lois, dans l'intérêt de Raymond et de Pierre.

Il se retira.

Il avait dit tout ce qu'il voulait.

Il avait jugé cet entretien nécessaire; il avait été obligé, pour le poursuivre jusqu'au bout, de marcher sur son cœur et de faire violence à sa passion.

Si Julia avait aimé son mari autant que celui-ci aimait sa femme, l'effort qu'il lui demandait ne lui eût point semblé trop pénible.

L'amour remplace tout chez les femmes et leur tient lieu de luxe, de triomphes, de coquetteries.

Malheureusement, elle n'aimait pas.

Elle avait épousé Noirville sans amour.

Pour oublier son besoin d'aimer, elle s'était jetée sans réflexion au milieu de la vie à outrance, essayant de dompter, à force de fatigue, les révoltes qu'elle ressentait parfois contre le vide de son cœur.

L'explication de Lucien tombait mal.

Elle avait fait, depuis un an, plus de cent mille francs de dettes.

Pendant six mois, ses créanciers l'avaient laissée tranquille, car elle avait toujours payé; mais, depuis quelque temps, ils la pressaient, la fatiguaient de leurs réclamations incessantes.

Elle se vit, tout d'un coup, après cet entretien, dans une impasse, cherchant partout, sans succès, une porte de salut.

D'une part, les créanciers qui perdaient patience.

D'autre part, la colère de Lucien, la menace du scandale.

On dira : que lui importait une séparation, puisqu'elle n'aimait pas son mari?

Elle s'y fût résignée, peut-être, si elle avait été seule.

Mais si légère et coquette qu'elle fût, elle adorait ses enfants, et, parfois, en un soudain caprice, en un brusque revirement d'amour maternel, après les avoir délaissés pendant quelque temps, elle revenait à eux tout à coup, et vivant de leur vie, s'amusant de leurs jeux, redevenue fillette riant et sautant avec eux, elle ne les quittait plus, pas même une heure, durant de longs jours.

Ce fut alors qu'elle était ainsi tiraillée, pleine d'angoisses, qu'elle rencontra Laroque.

Elle oublia tout pour cet homme et l'aima avec une telle fougue, que rien ne semblait plus exister des choses d'autour d'elle qui étaient sa vie ordinaire, — ni Lucien, ni ses enfants, ni le monde, ni les toilettes, ni les créanciers...

Noirville possédait une des charges les plus occupées de Paris.

Il travaillait beaucoup et avait une ambition que justifiait pleinement son talent.

Julia jouissait donc d'une liberté relative et souvent il arrivait qu'elle

allait dans le monde, non pas avec son mari, mais avec quelque parent ou quelque ami.

Lucien, assez tard dans la soirée, venait la chercher.

Laroque ne connut Lucien que de vue et l'aperçut deux ou trois fois seulement dans les salons où des relations communes les réunissaient; une simple présentation mondaine leur avait appris, à tous deux, leurs noms.

Quelques jours après la conversation que nous avons rapportée, Roger reçut, rue Saint-Maur, un petit mot d'une écriture fine et penchée, exhalant un parfum qu'il reconnut tout de suite.

Il n'eut pas besoin de courir à la signature pour deviner le nom de Julia.

La lettre demandait à Roger un rendez-vous pressant, dans la journée, vers deux heures, aux magasins du Louvre.

Déjà la chaîne de cette liaison semblait lourde à Roger.

Il avait cédé à un entraînement sans amour et il rougissait de la faute commise, si préoccupé et si attristé par cette dissimulation constante qui est la honte première et le premier châtiment de l'adultère, qu'il fuyait maintenant sa femme, dans la crainte qu'elle ne devinât l'état de son âme et sa trahison.

La lettre de Julia était pressante : il fut au rendez-vous.

Il trouva la jeune femme arrivée avant lui, l'attendant avec anxiété.

Dans les grands magasins de Paris, les rendez-vous sont faciles. On n'est jamais si bien et si complètement isolé qu'au milieu de la foule. Personne ne faisait attention à eux...

Du moins, ils le croyaient... mais tout ce qu'ils dirent, un homme l'entendit, qui s'était dérobé aux premiers mots pour mieux écouter...

C'était un garçon du Louvre, au visage dur, à la taille athlétique.

Roger n'eut pas besoin d'un long examen pour deviner, malgré le sourire dont Julia l'accueillit, avec un furtif serrement de mains, qu'elle apportait une mauvaise nouvelle.

En effet, son teint ambré était presque olivâtre ; ses traits étaient fatigués ; quelque chose voilait l'éclat de ses yeux de flammes.

Hardiment, sans hésiter, mais par petites phrases, courtes, hachées, qui seules trahissaient son émotion :

— Roger! si vous ne me sauvez pas, je suis perdue!

— Qu'y a-t-il?

Elle raconta ce que nous savons, combien elle était endettée et comment son mari l'avait menacée d'un scandale.

— Ainsi, dit-il rassuré, — car il s'était imaginé un malheur bien plus grand, — vous devez cent mille francs?

— Oui, fit-elle sans parler, — d'un signe de tête.

— Eh bien, je vous les donnerai. Seulement, c'est une grosse, très grosse somme pour moi. Il me faut quinze jours, plus peut-être, pour la reunir. Vos créanciers attendront-ils jusque-là?

— Je le crois, lorsqu'ils sauront surtout que je les payerai.

— Comptez donc sur moi, Julia.

— Roger, vous me sauvez, dit-elle, ayant des larmes plein les yeux et faisant des efforts pour ne pas pleurer, parce qu'elle craignait d'être vue... Au moins, puis-je être sûre que ces cent mille francs ne nuiront en rien à la prospérité de votre maison ?... Autrement, je n'accepterais pas!

— Tranquillisez-vous, Julia.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure !

— Du reste, je n'accepte, mon ami, qu'à titre de prêt. Je serai plus sage désormais. Puisque j'ai votre amour, qu'ai-je besoin du monde? Votre amour, n'est-ce pas assez pour emplir toute ma vie?

Elle sortit la première des magasins et envoya un garçon lui chercher un fiacre sur la place du Palais-Royal.

Dans l'ombre de la voiture, du bout de sa main gantée, elle jeta un baiser à Laroque et disparut.

Mais, jusqu'à la rue de Rome, un fiacre suivit le sien.

Et, quand elle fut remontée chez elle, un homme, — celui-là qui, dans les magasins, avait surpris sa confidence, — entrait chez le concierge et demandait son nom.

Et le concierge, sans défiance, disait :

— Mme de Noirville, la femme de l'avocat.

Quinze jours après, Laroque apportait à Julia les cent mille francs promis : la jeune femme était sauvée...

VI

De graves événements se passaient en France à cette époque.

Le mois néfaste de juillet 1870 avait commencé, et, le 15, le gouvernement impérial déclarait la guerre à la Prusse.

Dans les premiers jours d'août, l'armée était concentrée sur le Rhin : dans les premiers jours d'août, nos premières et lamentables défaites.

La France comprit alors qu'elle était en danger et tout ce qui, chez

Ces deux hommes, c'étaient Laroque et Noirville... l'amant et le mari. (P. 98.)

elle, était capable de se battre, courut s'enrôler pour la défense de la patrie menacée.

Les recrues furent dirigées sur le camp de Châlons, où revenait alors l'armée de Mac-Mahon, pour s'y réorganiser et encadrer ses renforts.

Or, au camp, un mois à peine après la déclaration de guerre, deux hommes se trouvaient en présence, que le même généreux dévouement

avait arrachés à la famille et que le hasard réunissait dans le même régiment : le 6e chasseurs à cheval.

Ces deux hommes, c'étaient Laroque et Noirville... l'amant et le mari.

Dans le monde, ils se saluaient avec une stricte politesse, mais sans que rien les poussât l'un vers l'autre...

Quand Roger aperçut l'avocat, il fut si ému qu'il recula, d'instinct, mais Lucien le reconnaissait et, joyeusement, les mains tendues :

— Monsieur Laroque !... Engagé comme moi !... Nous allons faire campagne ensemble !...

Le soir, sur les bottes de paille où il reposait, pêle-mêle, sous les baraquements, avec une cohue de soldats, Roger ne dormit guère...

Il sentait que, dans cette rencontre, il y avait plus que le hasard... il y devinait comme une menace de l'avenir et comme un châtiment prochain !...

La vie en commun, les dangers courus ensemble, les mille incidents si pénibles de cette campagne, vaillamment supportés, tout cela les rapprocha, malgré Roger, qui se tint d'abord sur la défensive, le cœur serré, l'esprit envahi par de mauvais souvenirs, et qui voyait toujours, entre Lucien et lui, l'image de la femme coupable.

Chaque poignée de main de Noirville lui faisait monter du rouge au front, et pourtant, il se sentait attiré vers Lucien, invinciblement.

Chaque jour lui faisait reconnaître les rares qualités de cet homme, sa franchise, sa loyauté, son cœur.

L'armée de Mac-Mahon avait quitté le camp et entreprenait cette marche fatale qui devait aboutir au désastre de Sedan.

Roger et Lucien faisaient partie du même escadron.

Ils se voyaient toute la journée, quand les services de grand'garde et de reconnaissance ne les éloignaient pas l'un de l'autre, et encore, souvent étaient-ils ensemble de service... Disciplinés et braves, supportant toutes les fatigues sans se plaindre, excellents cavaliers avec cela, tous deux étaient très estimés de leurs chefs.

Au bivouac, sous la tente, ils ne laissaient jamais échapper l'occasion de se rapprocher l'un de l'autre, et le temps passait alors en de longues causeries où Lucien livrait à son nouvel ami son âme ardente et généreuse : où Roger, entraîné par une sympathie mystérieuse à laquelle il avait vainement résisté, se montrait lui-même ce qu'il était : gai, loyal et bon.

Et il arriva bientôt fatalement qu'ils se prirent l'un pour l'autre d'une affection profonde, presque impérieuse.

Ces amitiés, nées dans des époques tragiques, en plein bouleversement, sont les meilleures, les plus vives, les plus durables.

Lucien s'y était abandonné avec joie.

Pouvait-il se douter que cet homme, qu'il voyait si droit, si brave, l'avait trompé, avait porté le déshonneur et la honte dans sa maison?

Roger avait combattu plus longtemps.

L'avenir l'effrayait. Qu'adviendrait-il s'il se laissait aller à l'affection qui naissait en lui pour le mari de Julia?

Pendant quelque temps encore, il se tint sur la réserve... et puis, ce fut fini... l'amitié était née... plus ardente encore peut-être chez lui que chez Lucien, parce qu'elle était faite de sentiments divers où le remords jouait son rôle.

Ah! s'il avait connu Lucien, jadis! Comme il eût résisté plus facilement à ce caprice affolant qui l'avait jeté dans les bras de Julia!

Mais cette pensée ne diminuait en rien ses regrets.

Coupable envers Noirville, il se disait :

— S'il apprend jamais la vérité, que pensera-t-il de moi? Que fera-t-il?... Comme il va me mépriser!... Aura-t-il assez de dégoût!!...

Et il souhaitait que les hasards de la guerre lui procurassent l'occasion de se dévouer pour Lucien.

Il sentait grandir en lui tous les jours une sensation singulière qui faisait qu'il avait vraiment besoin, pour se réhabiliter à ses propres yeux, d'un dévouement dont Noirville serait l'objet. Il eût voulu courir un danger, même mortel, afin de remonter dans l'estime de lui-même.

Il eût voulu, en un mot, effacer la faute commise — et, à tout jamais, effacer aussi, avec beaucoup de son sang, le déshonneur dont il était cause.

Mais le hasard semblait être inflexible pour lui et favoriser toujours Lucien; car, dans une reconnaissance faite à quelques kilomètres des lignes françaises, l'avant-veille de la bataille de Sedan, vers Mouzon, où se portait l'armée ennemie, Roger eut le crâne éraflé par une balle, qui l'étourdit et le renversa.

Un fort parti de dragons bleus leur donnait la chasse.

Roger avait roulé en travers de la route, évanoui. On le crut tué raide. Du reste, il était perdu, car il allait être écrasé par les chevaux allemands.

Lucien ne voulut pas l'abandonner et revint sur ses pas.

Les balles sifflaient autour de lui.

Les dragons approchaient de toute la vitesse de leurs montures.

L'avocat était robuste.

Il enleva Roger, le coucha sur sa selle, remonta, puis, enfonçant les éperons dans les flancs de son cheval, il repartit à fond de train.

Le peloton de chasseurs s'était arrêté pour le soutenir. On apercevait au loin, à la lisière d'un petit bois qui longeait la Meuse, les pantalons rouges d'un bataillon de la ligne qui s'éparpillait en tirailleurs.

Les dragons prussiens s'arrêtèrent, firent une dernière décharge et rétrogradèrent à toute bride.

Une heure après, Laroque reprenait connaissance.

La balle lui avait seulement effleuré la tête.

Il put remonter sur son cheval, errant dans la prairie, et qu'un des chasseurs avait rejoint et ramené.

Roger était sombre. Ses sourcils étaient froncés.

— Je vous dois la vie, Lucien, dit-il en tremblant. Dieu m'est témoin que je suis prêt à vous rendre le même service et à sacrifier ma vie pour sauver la vôtre.

L'avocat sourit et lui tendit la main.

— Je vous crois, Roger. Ce que j'ai fait pour vous, vous l'auriez fait et le feriez pour moi. N'en parlons plus, je vous en prie... A la guerre, c'est chose si commune!...

Roger n'en parla plus en effet. Il était de plus en plus triste.

Mais son amitié pour Noirville grandissait encore et Lucien, de son côté, depuis cette aventure, aimait Roger davantage.

Le 1er septembre arriva.

La bataille autour de Sedan commença dès le lever du jour.

Quatre ou cinq cents canons enserraient l'armée française et crachaient sur elle la mort de tous les côtés, de toutes les collines, de tous les coins de bois.

Nous ne décrirons pas cette bataille.

Nous ne nous en occuperons qu'autant que nos deux personnages s'y trouveront mêlés.

Jusqu'à onze heures, l'armée française, qui se battait pour l'honneur, sans plus guère d'espoir de vaincre, garda ses positions et les armées allemandes gagnèrent peu de terrain.

« Les Français, dit l'écrivain militaire prussien Borbstaedt, inférieurs sous le double rapport du nombre et de la portée des pièces, faisaient preuve d'une admirable abnégation et d'un complet mépris du danger. »

Vers onze heures, un ordre du général de Wimpfen dégarnit le 7e corps du général Douay pour renforcer de trois brigades le corps de Lebrun. Ce fut le commencement de la défaite.

Le centre et la gauche de la ligne française étaient menacés.

Le double mouvement tournant du prince royal de Saxe et du prince royal de Prusse s'achevait.

Les routes de Bouillon et de Mézières étaient coupées.

La Chapelle et Saint-Menges tombaient au pouvoir de l'ennemi.

Le plateau d'Illy et le bois de la Garenne étaient en butte à la plus effrovable canonnade qui ait jamais retenti sur un champ de bataille.

Le moment devenait critique. L'armée faiblissait.

Un peu avant midi, le général de Wimpfen, qui avait pris le commandement en chef, et le général Ducrot se rencontrèrent près de la Garenne. Un dialogue rapide s'échangea entre eux. Wimpfen ordonne à Ducrot de tenter un dernier effort de ce côté.

Le général Ducrot rassemble immédiatement toute la cavalerie disponible : la division Margueritte, comprenant le 1er régiment de hussards, le 6e régiment de chasseurs, les 1er, 3e, 4e régiments de chasseurs d'Afrique, puis des fractions des divisions Bonnemain et Salignac-Fénelon.

La cavalerie est prête à se dévouer, comme elle l'a fait à Reichshoffen, et son abnégation est d'autant plus sublime qu'elle sait que son dévouement restera inutile.

Roger et Lucien font partie du 6e chasseurs qui va se mêler à la charge, restée célèbre, avec deux ou trois faits de guerre du même genre, héroïques sacrifices qui grandissent les hommes et font briller une lueur d'espérance dans la sombre nuit des défaites et des humiliations.

L'heure est solennelle.

Roger et Noirville pressent de leurs genoux les flancs de leurs chevaux qui pointent l'oreille et soufflent bruyamment.

Ils sont l'un près de l'autre dans le rang.

— Roger, dit Lucien, nous allons mourir...

— Je le crois aussi, dit Laroque d'une voix grave.

— Je mourrai sans regret, parce que j'aurai fait mon devoir. Mais j'ai une femme, j'ai deux fils... Si je meurs et si tu survis, toi, Roger, veux-tu me promettre de me remplacer auprès d'eux? Ma femme, hélas! est légère et coquette... J'aurais peur pour mes enfants, qu'elle négligerait peut-être. Tu leur serviras de père... Alors, je mourrai tranquille et joyeux...

Très pâle, Roger répond :

— Je te le promets. Mais, moi aussi, j'ai une femme et une fille. Si je meurs et si tu survis, les consoleras-tu? les protégeras-tu?

— Comme si j'étais ton frère!

— C'est bien. Maintenant, comme peut-être nous mourrons tous les deux, viens, Lucien!

Et, se penchant sur sa selle, il lui tend les bras...

Et devant les cavaliers dont pas un ne sourit, car tous sont résignés

et pensif, tous ont conscience du danger, ils s'étreignent et s'embrassent...

Le général Margueritte passe au galop de son cheval...

Il voit la scène, simple et grande... Il ôte son képi, le lève vers le ciel et crie :

— Vive la France!

Celui-là court à la mort.

La patrie n'est fécondée que par le sang généreux de ses fils...

L'artillerie française appuie le mouvement qui commence. Les premières batteries sont pulvérisées. D'autres les remplacent.

Le général Margueritte va reconnaître le terrain où il veut conduire ses cavaliers à la charge...

Il tombe frappé d'une balle.

Galliffet prend le commandement.

Ducrot ordonne la charge.

Hussards, chasseurs, chasseurs d'Afrique, s'ébranlent, le sabre au poing, penchés sur leurs chevaux.

C'est un ouragan furieux qui, entre le bois de la Garenne et le village de Floing, vient se heurter à dix-sept bataillons allemands.

Les tirailleurs sont dispersés, hachés, mais les bataillons résistent.

Une pluie de fer s'abat sur les cavaliers français.

Des rangs s'écroulent, tout entiers, faisant dans les escadrons de grands trous où se débattent pêle-mêle hommes et chevaux, dans un monstrueux charnier.

On recule.

Les escadrons vont se reformer derrière l'infanterie.

Roger et Lucien sont sains et saufs, ivres, le sabre rouge de sang; Roger a le sien tordu.

Une demi-heure se passe.

Galliffet s'ébranle de nouveau avec ses escadrons décimés, recule encore, et, pour la troisième fois s'élance — mais cette fois ne ramène plus que des débris broyés par la mitraille.

Roger Laroque, seul, revint.

Lucien est resté... là-bas... près de la Garenne...

Roger a encore devant les yeux une rouge vision, quelque chose d'atroce, d'horrible, d'innommable...

Une balle a frappé le cheval de Noirville. Celui-ci s'est dégagé.

Des chevaux errent en liberté, privés de cavaliers. Il court à l'un d'eux. Il va l'atteindre. Déjà il étend la main... Un obus éclate près de lui...

Et Roger, qui venait à son aide, frappant son cheval de la pointe de son sabre pour en obtenir un dernier effort, Roger ne voit plus à la place de son ami que quelque chose d'épouvantable et d'informe, un tronçon qui s'abat, pendant que deux bras se tordent...

L'obus avait coupé les deux jambes de Lucien.

Guillaume, roi de Prusse, placé sur les hauteurs de La Marfée, distinguait le champ de bataille.

On dit qu'il fut saisi d'admiration à la vue de ces héroïques cavaliers se sacrifiant pour l'honneur, avec une abnégation surhumaine, et qu'il s'écria :

— Oh! les braves gens!

Ce furent de braves gens, en effet, dont la France peut être fière, mais dont tout le sang versé ne retarda pas la défaite.

A trois heures, le drapeau blanc flottait sur la citadelle.

Entraîné par les flots mouvants d'une mer de fuyards, cavaliers, fantassins, artilleurs, qui tous rétrogradaient vers Sedan, Roger avait été obligé de quitter le champ de bataille...

Du reste, il était à demi fou, de douleur et d'horreur, parce qu'il avait toujours devant les yeux le spectacle de Lucien coupé en deux — fou de rage aussi, devant ce nouveau désastre.

Quand Wimpfen rallia trois mille hommes dans les rues de Sedan pour percer les lignes ennemies — effort insensé — il fut de ceux-là. Son cheval fut tué. Il revint à pied vers Sedan.

Les lignes prussiennes redoublaient leur feu...

Elles avaient achevé leur mouvement et formaient, à présent, autour de nous, un infranchissable cercle de fer.

Du reste, c'était fini : Napoléon avait décidé de capituler.

Dans l'intérieur de la ville, un effroyable et indescriptible désordre.

Roger se réfugia sur les remparts, y tomba demi mort de fatigue et s'endormit sur l'herbe.

La fraîcheur de la soirée e réveilla. Il se frotta les yeux.

Pourquoi était-il couché là?

La mémoire lui revint. Il se tâta. Il n'était pas blessé.

Alors il pensa à Lucien.

— Pauvre ami! dit-il. Il est mort en faisant son devoir!

Et il soupira.

Un silence relatif s'était fait autour de lui. Les Prussiens avaient cessé leur feu. Les batteries se taisaient. Napoléon venait d'écrire à Guillaume :

« Monsieur mon frère,

« N'ayant pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste plus « qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté.

« Je suis, de Votre Majesté,

« Le bon frère,

« NAPOLÉON. »

Roger déboucla son ceinturon, brisa son sabre en deux et le jeta du haut des remparts dans le fossé.

La nuit descendait lentement, — une nuit calme qui semblait vouloir cacher de son ombre protectrice le carnage de la journée et ensevelir vainqueurs et vaincus, étendus côte à côte, sous le même voile noir de la mort, sinistre égalitaire.

Roger s'orienta, se reconnut.

— Je ne veux pas laisser Lucien, se disait-il tout haut. Je le retrouverai... Je l'enterrerai moi-même, là où il est tombé, et je mettrai une croix sur sa tombe...

Il sortit de la ville et, quoique brisé de fatigue, s'appuyant sur un bâton qu'il avait arraché à une haie, il prit le chemin du champ de bataille là où il avait chargé les Prussiens, où Lucien était mort...

Une heure se passa. C'était près du bois de la Garenne. Il n'eut pas de peine à reconnaître l'endroit.

Il y avait bien des cadavres, et, un à un, il fallut qu'il inspectât tous ces morts, les soulevant, regardant leur visage, cherchant parmi les traits défigurés les traits de Lucien.

La nuit était tout à fait venue.

Des étoiles brillaient au ciel bleu.

Et il semblait aussi que d'autres étoiles s'allumaient sur la terre, autour de Sedan, de Bazeilles et de deux ou trois villages brûlant dans une fumée épaisse : c'étaient les feux des bivouacs allemands.

Un moment saisi par la grandeur terrible du spectacle, Roger reste debout, sur la hauteur de la Garenne, et regarde autour de lui.

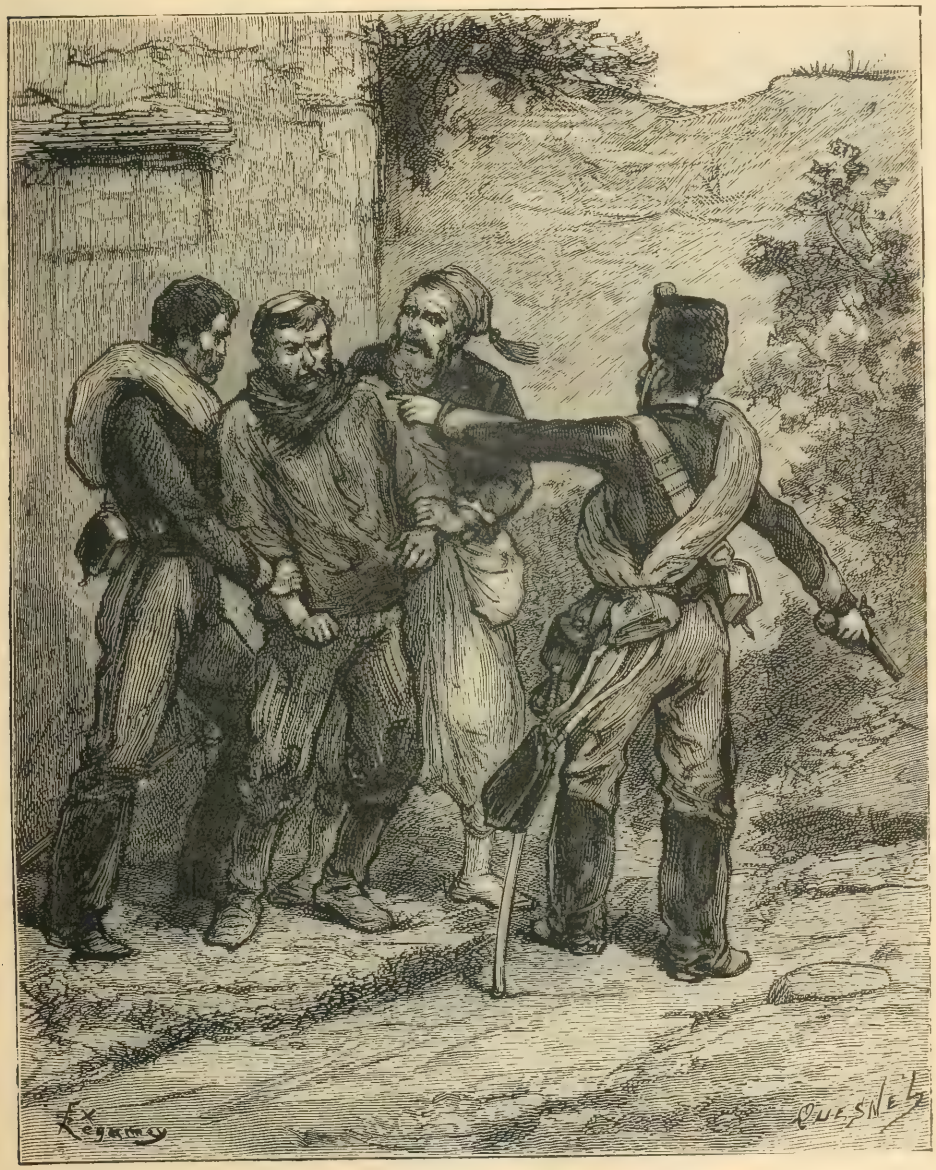
C'est l'heure où Guillaume, victorieux, répond à Napoléon :

« Monsieur mon frère,

« En regrettant les circonstances dans lesquelles nous nous rencon- « trons, j'accepte l'épée de Votre Majesté, et je la prie de vouloir bien « nommer un de ses officiers, muni de ses pleins pouvoirs, pour traiter de « la capitulation de l'armée qui s'est bravement battue sous ses ordres. « De mon côté, j'ai désigné le général de Moltke à cet effet.

« Je suis, de Votre Majesté, « Le bon frère,

« GUILLAUME. »



Roger l'arrêta, aidé par des camarades. (P 112.)

Des blessés, dans la nuit, criaient d'une voix rauque et appelaient au secours.

Une ombre, parfois, se levait, faisait deux ou trois pas, chancelant, étendait les bras en avant et retombait pour ne se relever jamais plus...

Là-bas, du côté de Floing, de La Chapelle, de La Marfée, de Saint-Menges, partout enfin, des hourras répétés, puis des musiques allemandes

jouant des air nationaux, des fifres jouant des marches triomphales, au milieu des torches allumées et des exclamations de l'ennemi vainqueur.

Mais ce qu'il y avait de plus navrant que cette joie, de plus navrant que ces cris de Français et d'Allemands moribonds, de plus navrant que ces tas de corps mutilés, c'était le spectacle des villages couronnés d'une lourde fumée noire, et brûlant dans le silence de la nuit calme, brûlant depuis le matin, brûlant sans cesse, brûlant toujours, comme si les flammes se ravivaient d'elles-mêmes pour perpétuer la vengeance atroce de l'ennemi et la marquer de traits rouges, dans le ciel...

Les nerfs de Roger se détendirent. Il eut un sanglot et pleura.

Il continua ses recherches.

A la fin, il trouva. Il avait bien vu. Lucien avait les deux jambes emportées et un éclat du même obus lui avait éraflé la poitrine.

Roger se mit à genoux près de lui et l'embrassa sur le front.

— Pardon ! Lucien, dit-il à mi-voix, pardon, ami !...

Il plaça la main sur le cœur du pauvre garçon.

Ce cœur battait encore malgré l'effroyable blessure et le sang perdu.

Alors, Roger fut pris d'une espérance folle.

S'il était possible de le sauver.

Il entendit des voix à une centaine de mètres, des voix françaises. Il appela. On accourut. C'étaient des brancardiers.

Quand il leur montra Lucien, ils se mirent à rire :

— Son compte est bon !... Un peu de patience !...

— Mais il n'est pas mort !

— Il n'en vaut guère mieux. Nous avons d'autres blessés qu'on peut sauver, tandis que celui-là est perdu !

Alors Roger pria, supplia, finit par les convaincre.

Et il plaça sur le brancard le corps de Noirville.

A Sedan, les premiers chirurgiens auxquels il s'adressa refusèrent de s'occuper du mutilé.

A quoi bon ? il n'avait plus que quelques minutes à vivre.

Et ils avaient tant à faire, en ces néfastes journées.

Désespéré, il recourut à un médecin civil qu'on lui indiqua, qui n'exerçait plus depuis longtemps : le docteur Champeaux.

Le docteur prit Noirville chez lui.

— Je ferai ce qui dépendra de moi, dit-il à Roger, mais n'espérez rien... Votre ami est un homme mort !...

Roger le remercia avec effusion. Il lui donna le nom de Lucien, son adresse à Paris, sa propre adresse à lui, rue Saint-Maur.

— Je suis prisonnier, dit-il, et demain, après-demain au plus tard, je vais partir pour l'Allemagne. Je vous écrirai.

Il embrassa Lucien sur le front et alla rejoindre, dans la presqu'île d'Iges, les débris du 6e chasseurs.

VII

Emmené à Coblentz, il se sauva après deux mois de captivité. Il avait vainement écrit au docteur Champeaux et n'en avait pas reçu de réponse.

Il essaya de rentrer à Paris, pour y retrouver sa femme et sa fille dont il était sans nouvelles, mais n'y réussit pas. Alors il rejoignit l'armée qui se battait sur la Loire.

Fait une seconde fois prisonnier, à Coulmiers, il s'échappa de nouveau, avant d'être dirigé sur le Rhin.

Après la Commune, il revint rue Saint-Maur.

Suzanne et Henriette avaient souffert, mais n'avaient pas été malades. Elles étaient en deuil parce qu'elles le croyaient mort.

Il télégraphia aussitôt à Sedan, au docteur Champeaux.

Celui-ci répondit :

« Noirville, hors de danger. Toujours chez moi.

« L'accompagnerai à Paris dans quelques jours. »

Ainsi, Lucien était sauvé, malgré sa terrible mutilation !...

Quinze jours après, Roger recevait un mot, par la poste :

« Cher ami, je n'espérais plus te revoir. Je suis rue de Rome, mais « trop faible encore pour m'aventurer hors de chez moi ! Viens ! j'ai tant « d'envie de te serrer dans mes bras. »

Aller chez Lucien, c'était revoir Julia !... Se retrouver entre elle et le pauvre homme, cet homme dont il était devenu l'ami — qu'il aimait comme s'il avait été de sa famille, et qui maintenant, cloué à son fauteuil, éternellement, était cent fois digne de respect et de pitié...

Que faire? S'il n'y allait pas, quelle excuse invoquer?

— Non, dit-il, je verrai Julia... J'aurai avec elle une explication... Elle comprendra que tout est fini, qu'il ne peut plus y avoir entre nous même un sourire, même un serrement de main, même un signe... que ce serait horrible, criminel, devant lui !!... devant ce pauvre être sans défense... Non, mille fois non !...

Et il se présenta rue de Rome, chez l'avocat.

Noirville était dans sa chambre. Un domestique introduisit Roger au salon. Aussitôt entra Julia.

Elle courut à Roger les mains tendues.

Presque une année s'était écoulée depuis leur dernière entrevue.

Elle semblait encore embellie.

Son regard avait plus de flammes, paraissait plus profond.

Sa beauté était devenue plus impérieuse, plus orgueilleuse.

Mais elle aimait Roger, et quelque chose, en elle, s'attendrissait, en le voyant.

Il s'inclina respectueusement, froidement, sans prendre ses mains.

— Roger! Roger! dit-elle, comme j'ai pensé à vous! Comme j'ai souffert!

Elle s'arrêta en voyant je ne sais quelle inexprimable horreur sur ce visage mobile qui reflétait si bien toutes les impressions de l'âme.

Alors, à voix basse, il dit :

— Julia, oublions le passé et que Dieu nous le pardonne... Je suis devenu l'ami de Lucien... Comprenez-vous?

Et, pendant qu'elle reculait, comprimant son cœur où elle venait de recevoir un coup mortel, il pénétra chez Lucien de Noirville.

L'avocat était dans un fauteuil, pâle, amaigri, méconnaissable, presque sans souffle. Il avait laissé pousser sa barbe. Deux jambes de bois étaient adaptées à ses cuisses, un peu au-dessus de ses genoux.

Quand il vit Roger, son visage s'éclaira. Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Roger! dit-il, mon ami, mon frère!... mon frère!...

Il essaya de se lever, mais n'y réussit pas. Roger, du reste, l'en empêchait. Il s'était élancé vers lui, et ils s'embrassèrent, comme ils s'étaient embrassés sur le plateau funèbre, près de la Garenne, avant la charge.

— Dans quel état tu me retrouves, mon pauvre ami! dit Lucien, montrant ses jambes. Le docteur Champeaux m'a tout raconté. Sans toi, je serais mort, là-bas... Ah! qu'il eût valu mieux me laisser mourir!... Et quel mauvais service tu m'as rendu!

Il soupira, puis, prenant les mains de Laroque :

— Non, dit-il, je suis un ingrat et un égoïste...

Moi mort, c'était Julia et mes enfants sans fortune, sans pain. Vivant, c'est encore l'aisance, car, si je ne plaide plus, du moins j'aurai un cabinet de consultations. Tu as donc bien fait de me sauver, Roger, et pour ma femme et mes fils, je te remercie.

Puis Noirville raconta sa longue convalescence et comment les soins touchants du docteur et de sa famille l'avaient rappelé à la vie.

Il voulut savoir aussi ce qu'était devenu Roger et les aventures qu'il avait courues.

Comme il était fatigué, si faible, que maintenant on n'entendait presque plus sa voix, Roger voulut se retirer.

Alors Lucien fit prier sa femme de venir. Elle entra.

— Voici Roger Laroque, dit-il, que nous avions rencontré dans le monde avant la guerre. Je lui ai sauvé la vie. Il m'a payé largement sa dette. Je l'aime comme un frère. Nos familles, bientôt, je l'espère, n'en feront plus qu'une.

Elle s'inclina sans répondre. Quand Roger sortit, elle l'accompagna.

Au moment où il la saluait avec la même froideur, et se disposait à se retirer, elle le retint par le bras. Sa main semblait de fer. D'étranges lueurs traversaient ses yeux noirs.

— Ainsi, fit-elle, vous ne me dites pas un mot?

Il désigna silencieusement la chambre du mutilé et, après un moment :

— Par pitié, si ce n'est par amour pour lui, taisez-vous ! murmura-t-il.

Mais la jeune femme devenait folle. Sa colère grandissait.

— C'est fini entre nous, bien fini, à jamais?

Roger eut un geste égaré. Ses yeux étaient troublés. Il souffrait.

— Si je savais, dit-il, quelque moyen d'effacer, même au prix des plus cruels sacrifices, les mauvais souvenirs qui existent entre nous, je l'emploierais à l'instant, sans hésiter, avec bonheur, dussè-je y perdre ou la fortune ou la vie!

— Roger! Roger!

Mais il continuait, encore plus bas, avec une tristesse profonde :

— Votre devoir est tout tracé, Julia. Lucien mutilé, isolé, a besoin de tout votre dévouement. Ainsi, plus tard, votre faute vous semblera moins lourde. Pour moi, je ne sais pas comment j'effacerai la mienne, et j'ai bien peur d'en porter le poids toute ma vie...

— Roger, ne partez pas ainsi sans un mot d'amour !

— Adieu, Julia.

— Roger! Roger! C'est indigne! c'est odieux! Ainsi, bien vrai?

— Oui.

— Eh bien! écoutez-moi... dit-elle d'une voix précipitée qu'entrecoupait une sourde colère, écoutez-moi, Roger! Moi, je vous aime... Que voulez-vous, ce n'est pas ma faute... c'est plutôt mon excuse... Mais mon amour peut se changer en haine... Je suis d'une race qu'il faut redouter, extrême en tout... Je ne vous pardonnerai pas... Et, si quelque jour il vous arrive malheur, souvenez-vous que, peut-être, je n'y serai pas étrangère!...

Des mois s'écoulèrent sans apporter de changement dans cette situation.

Par la force même des choses et sans que Roger eût pu s'opposer à cette rencontre, Julia et Mme Laroque se voyaient, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, sans grande sympathie pourtant.

Julia eut donc l'occasion de revoir fréquemment Roger. Chaque fois, quand elle ne pouvait lui parler, ses yeux suppliaient.

Mais Roger demeurait inflexible.

Lucien continuait de n'avoir point de soupçons.

Sa santé restait très chancelante, à la merci d'une indisposition, d'une imprudence, et Mme de Noirville, soit qu'elle voulût dissimuler, soit qu'elle voulût étouffer ses remords et chercher l'oubli dans l'accomplissement de son devoir, redoublait de soins envers lui.

Quelques spéculations heureuses à la Bourse, dirigées par un certain Luversan, avaient mis l'avocat momentanément à l'abri du besoin et lui permettaient de chercher des affaires.

M. de Ferrand s'occupait, du reste, de le tirer d'embarras, et sa haute recommandation devait lui être très utile.

La guerre avait été fatale à la fortune de Roger.

La confiance avait disparu et, malgré la reprise des affaires qu suivit nos désastres, le coup qui avait atteint la maison Laroque était rude et il fallait toute l'intelligence, la prudence, l'énergie de Roger pour se maintenir à flot.

C'est ainsi que Roger, faisant face avec peine à ses échéances, mais cependant ayant payé toujours, arriva à l'été de 1872, pendant lequel débute notre roman.

Les difficultés que traversait la fabrique de la rue Saint-Maur étaient connues à Paris.

On sentait qu'une fatalité, un hasard, moins que cela, un simple accident, pouvait perdre cette vieille et honorable maison qui avait pourtant résisté à bien des tempêtes et qui était sortie victorieuse de bien des batailles.

Cet accident, ce fut la mort subite de Célestin Vaubernon, le manufacturier lyonnais, créancier de Roger.

Vaubernon n'eut pas le temps de faire un testament, et sa fortune revint purement et simplement, sans codicilles, ni charges, ni conditions d'aucune sorte, à son unique neveu Larouette, lequel fut mis en possession immédiate de l'héritage.

Quand les affaires de cette succession furent réglées, un jour, dans l'après-midi, un jeune homme de vingt-cinq ans environ, très brun, grand, large d'épaules, se présenta chez l'avocat et demanda à parler à Julia

C'était le boursier auquel de Noirville avait eu affaire.

Julia le connaissait de vue.

Elle l'avait rencontré plusieurs fois dans le cabinet de son mari.

Et même un jour qu'il attendait au salon, le dos tourné, que Noirville le reçût, elle eut une surprise singulière. Elle l'avait pris pour Laroque et s'était avancée vers lui en disant :

— Roger, un mot...

Il s'était retourné et elle avait jeté un cri. C'était Luversan.

Même port de tête, même taille et même carrure, même barbe brune et broussailleuse.

Mais là se terminait la ressemblance.

Les yeux étaient durs, la cornée marquée de fibrilles rouges. Le nez était plus large, aux narines mobiles; le front était plus bas, les sourcils plus touffus.

Qu'était-ce que cet homme?

Rusé, intelligent, sans scrupules, il avait débuté par être employé dans des maisons de commerce. On l'avait vu au Louvre, où il était resté un an. Pendant la guerre, il avait disparu.

Il flotta d'une armée à l'autre, espionnant pour le compte des Français et des Allemands, ayant un but, qui était de s'enrichir pour se lancer ensuite, la paix revenue.

Durant les jours qui précédèrent la bataille de Coulmiers, Laroque, — alors maréchal des logis, — suivait une route de la forêt de Marchenoir, envoyé en reconnaissance avec une trentaine de cavaliers commandés par un lieutenant.

Un paysan accourut l'avertir qu'une grand'garde d'infanterie prussienne, composée d'une vingtaine d'hommes, venait de s'installer à deux kilomètres de là, à la ferme des Mazures.

Le lieutenant fit un signe à Roger, qui se rangea auprès de l'homme et, lui montrant son revolver tout armé :

— Si tu nous trompes, je te brûle la cervelle!

Le paysan, — un garçon de haute stature, très brun, — ne répondit pas, mais le regarda avec une insistance particulière, comme s'il l'avait déjà vu.

Ils s'approchèrent du poste et l'entourèrent.

Après avoir fait mine de résister, les Prussiens mirent bas les armes et les Français étaient sans défiance quand, des caves, des greniers, des granges, des écuries, des remises, sortirent deux cents fusils à aiguilles et deux cents casques de cuir. Ils étaient tombés dans un piège.

Roger, furieux, chercha partout le paysan. Il avait disparu

Heureusement, il s'évadait le soir même en traversant Marchenoir.

Trois jours après que l'armée allemande, battue, eut abandonné Orléans, Roger vit passer, sur la place du Martroi, un paysan qu'il crut reconnaître pour celui-là même qui les avait trahis. Il le suivit.

C'était bien lui, en effet. Roger l'arrêta, aidé par des camarades.

Deux heures après, l'homme était jugé et condamné à être passé par les armes. Il avait déclaré qu'il s'appelait Mathias Zuberi. né à Constantinople, mais sujet italien de par son père, citoyen de Livourne; ce Levantin avoua qu'il était venu au camp français pour espionner.

L'exécution fut remise au lendemain, dès l'aube.

Le matin, quand le peloton se présenta à la prison, on chercha vainement le condamné. Il avait descellé un barreau, s'était jeté dans la cour, avait étourdi dans sa chute le soldat de faction, étranglé avant d'avoir pu pousser un cri, et sous le couvert de la capote de l'uniforme français il avait pu s'évader.

On avait retrouvé deux lignes, gravées en grandes lettres, dans le plâtre de la muraille de sa cellule :

« Au sous-officier de cavalerie qui m'a fait arrêter et qui a failli me faire exécuter...

« A charge de revanche!

« Mathias Zuberi. »

Mathias Zuberi et Luversan, c'étaient le même homme.

Mme de Noirville, prévenue par un valet de chambre, entra au salon où l'attendait l'aventurier :

— C'est à moi, monsieur, que vous voulez parler?

— Oui, madame.

— Je vous écoute, dit-elle, un peu anxieuse, car cet homme l'effrayait vaguement, sans qu'elle pût deviner pourquoi.

Il se recueillit un instant.

Puis, d'une voix brève et rude, — où il y avait de tous les accents — il se mit à lui dire ce qu'il était d'abord, et ce qu'il rêvait ensuite...

Ce qu'il était? Ce qu'il avait été?...

Peu importait, disait-il, à Mme de Noirville!

Ce qu'il était intéressant de savoir, pour elle, c'est qu'un jour, aux magasins du Louvre, il avait surpris le secret de ses amours avec Roger et de cet emprunt qu'elle avait fait pour échapper au scandale d'un procès avec son mari.

Ce qu'il rêvait? La vengeance!

A la fin, n'en pouvant plus, il s'assit sur un banc et rêva, frissonnant d'une grosse fièvre. (P. 116.)

Il voulait se venger de Roger : peu importait encore à Mme de Noirville de savoir d'où venait sa haine et comment était né son désir de vengeance.

Pourquoi il lui disait tout cela?

Parce qu'il avait surpris le dénouement de la liaison de Julia avec Laroque et deviné que Julia elle-même haïssait cet homme.

Comment se vengerait-il? C'était son secret.

La vengeance serait complète, irrémédiable.

Effarée, Julia l'écoutait.

Tout, en cet homme, respirait la haine.

Et elle tremblait d'être ainsi à la merci d'un inconnu.

Elle voulut nier, d'abord.

Mais il partageait le secret de son amour. Il était entré dans le mystère de son cœur.

Il fallut courber la tête.

— Eh bien, dit-elle, soit. Vous voulez vous venger? Moi aussi; mais auparavant, je ferai ma dernière tentative de réconciliation. Je vous demande quelques jours. Attendrez-vous?

Il s'inclina, acceptant ce délai.

Le lendemain, Julia vit Laroque, rue de Rome.

— Roger, dit-elle, vous êtes impitoyable... Je vous aime toujours !

Il passa devant elle sans répondre et entra chez Lucien.

Quand il sortit, il la retrouva qui guettait son départ.

— Roger, une dernière fois... Si vous m'y forcez, je vous haïrai et vous avez tout à craindre de ma haine.

Roger, attristé, arrêta son regard sur la chambre de Lucien et se retira sans avoir prononcé une parole.

Huit jours après, Mathias Zuberi se présentait rue de Rome.

— Je vous donne carte blanche, dit Julia, dont le regard flambloyant fit baisser les yeux au misérable... Vengez-vous... et vengez-moi !...

Il sourit, salua et sortit.

Il était en relations d'affaires avec Larouette, qui jouait à la Bourse, et il connaissait l'héritage de Vaubernon.

Ce fut sur ses conseils perfides que Larouette réclama à Laroque les cent trente mille francs de son oncle : ce fut sur ses conseils que Larouette résista à toutes les supplications de Roger qui demandait avec instance des délais pour payer.

Le soir même du jour où Larouette était en possession de la somme remboursée par le constructeur, où il venait de rentrer chez lui, à Ville-d'Avray, où il escomptait, avec un plaisir d'avare, ces billets qui gonflaient son portefeuille, ces rouleaux d'or qui emplissaient ses poches, Mathias Zuberi entrait chez lui pour le voler.

Nos lecteurs se rappellent la scène du meurtre.

Zuberi n'ignorait pas qu'il ressemblait à Laroque, — ou du moins, si, le jour, une erreur était impossible, il savait que la nuit il était facile de s'y tromper

Et il avait exploité cette ressemblance.

Il était venu à Ville-d'Avray pour voler, non pour assassiner.

Il avait compté profiter du sommeil de Larouette, — qu'il était venu voir une fois afin de se renseigner sur le logis, — pour le dépouiller sans être vu.

Il ne s'était pas attendu à la résistance du malheureux.

Alors, fou de peur, il le tua, pour ne pas être accusé, parce que Larouette l'avait reconnu...

VIII

Le remboursement à Larouette avait provoqué chez Roger un sombre désespoir. C'était la ruine. Les amis auxquels il s'adressa et qui, du reste, connaissaient depuis longtemps sa situation gênée, ne lui offrirent que des secours dérisoires. En vain frappa-t-il à toutes les portes. Il trouva partout défiance et froideur.

Il se vit perdu.

Seul, Lucien l'aimait assez pour lui sacrifier sa fortune, s'il avait été riche, mais il était pauvre et ne pouvait lui être d'aucun secours.

Et même Roger ne le mit pas dans la confidence de ses angoisses, afin que Julia ne les connût point, par délicatesse, et parce que, peut-être, elle eût commis quelque imprudence en voulant lui rendre les cent mille francs avec lesquels jadis il l'avait sauvée du scandale.

Et pourtant ces cent mille francs, c'eût été le salut! Comme il y pensait!... malgré lui!

Il y pensait, mais sans aucun espoir, comme on pense à un mort.

Eût-il prié Julia de lui rendre cette somme, qu'elle ne l'aurait pu.

Où l'eût-elle cherchée et trouvée?...

Pendant huit jours, il avait supplié Larouette d'attendre, de lui donner des délais, de lui permettre de faire face à ses échéances, mais il comprit bien vite qu'il n'obtiendrait rien.

Il se vit condamné et la faillite se dressa devant lui inévitable.

Le soir du remboursement, il devint presque fou!...

Il avait espéré jusqu'à la fin, le pauvre homme, que Larouette se raviserait.

Il avait quitté son bureau vers trois heures et couru dans Paris, sans pensées, au hasard des rues, cherchant à se fatiguer le corps pour échapper au souvenir.

A dix heures, il se retrouva, ramené par l'instinct, devant la gare Saint-Lazare.

Il avait oublié de dîner ; mais il n'avait pas faim. Seulement une soif brûlante le dévorait...

Il but, debout, à la terrasse d'une brasserie.

Il prit le train, et une demi-heure après descendit à Ville-d'Avray.

Il n'avait pas confié ses embarras d'argent à sa femme, parce qu'il avait espéré jusqu'au bout en sortir.

Maintenant qu'il allait être obligé de lui avouer la ruine de cette vieille maison que son père lui avait léguée encore prospère, maintenant qu'il fallait préparer Henriette à la gêne, à la pauvreté, il avait peur.

Il n'osa rentrer chez lui, voulant retarder cet aveu pénible et craignant qu'Henriette ne devinât la vérité à son air égaré, à son trouble, — car il n'était plus maître de lui.

Il avait la tête en feu.

Il s'en alla errer dans le bois, derrière sa maison, au hasard, sans voir, sans regarder, ainsi qu'il avait fait à Paris.

Quelquefois il s'arrêtait. Des paroles incohérentes lui échappaient ;

— Ma pauvre femme!... Ma pauvre Suzanne!

Puis, il reprenait sa course d'insensé, se jetant d'une allée dans des sentiers qui se perdaient dans des fourrés d'épines où il tombait se déchirant les mains, souillant ses vêtements, sans prendre garde, poursuivi par une pensée unique :

— Ruiné!... déshonoré!... Ma vie est finie!

Et toujours le souvenir de sa femme, le souvenir de sa fille...

A la fin, n'en pouvant plus, il s'assit sur un banc et rêva, frissonnant d'une grosse fièvre.

Il était revenu en bordure du bois, tout près de l'étang.

La lune argentait les eaux calmes.

Et la nuit était si tranquille que pas une feuille ne bougeait, pas une branchette ne craquait dans les arbres.

Comme la journée avait été très chaude, des éclairs coupaient l'horizon de traits de flamme qui faisaient paraître certaines fois, rouges et bleus, les troncs des bouleaux, des hêtres et des chênes. Tout sentait bon, autour de lui. La nuit dégageait les odeurs subtiles des plantes et des fleurs sauvages, des herbes et des fougères, des écorces et des mousses.

Mais il n'entendait, ne voyait, ne sentait rien.

Son regard, obstinément, restait fixé sur une jolie maison, de l'autre côté du lac, dont on voyait le jardin descendre en pente douce, coupé de pelouses et de massifs, jusqu'à la rive.

C'était là que reposait sa petite Suzanne, là que, sans doute, malgré l'heure, l'attendait sa femme.

Là, pendant longtemps, il avait abrité sa gaieté, ses amours, et le bonheur de celles qu'il aimait.

Est-ce qu'il allait perdre tout cela?

Lentement, il rentra.

Il longea l'étang, passa le pont, s'arrêta une dernière fois, penché au-dessus de l'eau et des herbes nageantes, ayant envie d'en finir tout de suite, en se noyant, parce qu'il se sentait infiniment las devant sa vie à recommencer.

Mais son regard se reporta vers la villa.

Il voulait bien mourir, mais il aurait tant voulu revoir encore sa femme et sa fille!...

Il revint, ouvrit la porte et monta.

Tout était silencieux dans la maison.

— Sans doute elles dorment! murmura-t-il.

Il écouta à la chambre d'Henriette.

Rien.

Alors il passa dans sa chambre et tomba, accablé, devant son bureau, la tête dans les mains.

C'est ainsi, dans cette attitude, — que le vit Henriette, que le vit Suzanne aussi!...

Poursuivi par la même idée de suicide, il avait tiré un revolver d'un tiroir, l'avait armé, puis, écartant ses vêtements, avait appliqué le canon contre son cœur.

Mais toujours la pensée de Suzanne et d'Henriette se dressait entre lui et la mort!...

Il repoussa le revolver.

Il ne se coucha pas, ne dormit pas, resta toute la nuit à rêver.

Le lendemain, quand il embrassa sa femme et sa fille, il sentit que sa résolution s'amollissait.

Se tuer, n'était-ce pas les condamner à la misère?

Il fut presque gai.

Il n'avait pas encore le courage d'avouer sa ruine à Henriette.

— Demain! se disait-il. Laissons-lui un jour de plus de bonheur!...

Mais il avait besoin d'entendre Henriette lui répéter qu'elle l'aimait, — ainsi qu'il le lui avait dit, — *quoi qu'il dût arriver*, — qu'elle l'aimerait toujours.

Quand, vers neuf heures, il repartit pour Paris, le meurtre de Larouette n'était pas découvert.

Roger passa boulevard Malesherbes.

Il avait là, dans un coquet appartement, quelques œuvres d'art d'un

assez grand prix, et il songeait à s'en débarrasser, voulant faire argent de tout.

Il y était depuis une demi-heure à peine, que le concierge montait et lui remettait un petit paquet sous enveloppe et une lettre, le tout à son adresse, qu'une dame voilée mais paraissant jeune et jolie, disait le concierge, venait d'apporter à l'instant même.

Un coup d'œil suffit à Roger pour reconnaître l'écriture...

Et puis, de la lettre, se dégageait ce délicat parfum de femme qu'il connaissait bien...

Il eut un mouvement de colère...

Que voulait-elle encore?...

Elle le poursuivrait donc partout, toujours?...

Il courut après le concierge pour les lui rendre, mais Julia était partie. Alors, il ouvrit, d'un geste brusque, la lettre d'abord :

« Quelqu'un qui connaît votre détresse, et que vous avez secouru « autrefois, veut vous secourir à son tour en vous remboursant. Vous « trouverez sous l'autre pli les cent mille francs qu'on vous doit. On se « venge. Adieu! »

Quand il voulut briser le cachet de l'autre enveloppe, sa main tremblait tellement qu'il fut obligé de s'arrêter.

Son visage et son front furent soudain envahis par une rougeur brûlante.

Puis, d'un coup de ciseaux, il creva l'enveloppe...

C'était vrai... Il ne rêvait pas... La lettre n'avait pas menti...

Des liasses de billets de banque s'éparpillèrent sur le tapis.

Ainsi elle se vengeait, mais noblement.

Roger en fut accablé, malgré la joie de cette délivrance et la certitude du salut.

La faute lui retombait plus lourdement que jamais sur le cœur, sans espoir de l'oublier, ni d'échapper au remords.

Pour Julia, c'était presque une façon de racheter sa faute que de sauver son amant.

Elle se sauvait elle-même par l'amour, tandis que Roger se disait que non seulement il n'aimait pas, mais qu'il n'avait jamais aimé cette femme.

Et, dans son esprit inquiet, revenait sans cesse la même idée : « Comment pourrais-je, par un dévouement, me relever à mes propres yeux? »

Il déchira la lettre de Julia, la brûla, pour qu'il n'en restât point de traces, puis rangea dans son portefeuille les cent mille francs de billets,

qu'il venait de recevoir si miraculeusement et courut les porter rue Saint-Maur.

Jean Guerrier les avait encaissés sans même les recompter.

Mais ce n'était pas tout.

Pour faire honneur aux échéances du lendemain, il manquait à Laroque une cinquantaine de mille francs. Il eut d'abord l'intention de s'adresser aux amis qui lui avaient refusé une première fois, comptant sur leur obligeance pour un service moindre que celui qu'il avait précédemment réclamé d'eux, mais sa fierté le retint.

Bien qu'il ne fût pas joueur, il voulut tâter du jeu, bien résolu à s'arrêter s'il perdait et se croyant assez sûr de lui pour ne rien craindre.

On connaît l'issue de cette tentative désespérée. Après avoir tout perdu, moins deux mille francs, il se rattrapa et fit même un bénéfice de cinq mille francs.

A la table de baccara, un joueur s'acharna contre lui.

C'était un membre du cercle récemment introduit.

Roger ne le connaissait pas.

On le lui nomma : Luversan.

Ce nom ne lui rappelait rien et pourtant, quand il regarda le joueur, il eut la singulière sensation d'un homme déjà rencontré.

Il chercha un instant dans sa mémoire, ne trouva pas et ne s'en occupa plus.

Seulement, pendant la partie, un des joueurs nommés par Roger au commissaire de police aux délégations, le baron de Cé, qui lui avait servi de second parrain, entrant dans la salle et apercevant Luversan de dos, alla lui frapper familièrement sur l'épaule, en disant :

— Vous ici, mon cher Roger?

Mais Luversan s'étant retourné, M. de Cé avait dit :

— Mille pardons, monsieur, je vous prenais pour M. Laroque, mon filleul de ce soir.

— Vous êtes tout excusé, monsieur, avait dit Luversan en souriant avec bonhomie.

Les deux hommes s'étaient salués courtoisement, et la partie avait continué sans que Roger, actionné au jeu, eût apporté grande attention à l'incident.

En sortant du cercle, où il avait éprouvé de si cruelles émotions, il courut a la gare.

Le dernier train partait.

Vers une heure du matin, il rentrait à la villa.

Il était léger, presque gai.

Henriette et Suzanne, qui n'étaient pas couchées, on se le rappelle, l'entendirent fredonner, en se déshabillant, la ronde qu'aimait sa fillette, et le lendemain, quand il se leva, elles l'entendirent encore qui chantait.

Il souffrait tellement, depuis ces derniers jours, qu'il avait besoin d'expansion et d'un peu de joie bruyante.

Ce fut ce matin-là qu'il passa à la mairie de Ville-d'Avray pour y raconter au commissaire de police de Versailles ce qu'il savait sur Larouette.

Ce fut ce matin-là encore que, grâce au banquier Terrenoire, il put verser à son caissier les cinquante mille francs qui faisaient le complément de l'échéance.

Ce fut ce matin-là, enfin, que M. Liénard se présenta rue Saint-Maur et que Roger fut arrêté et envoyé à Versailles, à la disposition du juge d'instruction chargé de l'enquête.

Nous allons donc reprendre la suite de notre récit.

IX

Roger fut écroué à la prison de Versailles et ne fut pas interrogé le jour même, mais seulement le lendemain.

M. de Lignerolles, le juge d'instruction, très au courant par les préliminaires d'enquête de M. Lacroix, attendait un supplément de renseignements, afin d'être prêt à accabler Roger.

Car la conviction du juge était faite; les procès-verbaux de M. Liénard, transmis de Paris, et les rapports et procès-verbaux de M. Lacroix ne lui laissaient aucun doute sur la culpabilité du mécanicien.

Ce fut donc le lendemain que Roger comparut devant le juge.

Il était pâle et défait. Il n'avait pas dormi et avait passé cette première et cruelle nuit à rêver au moyen de prouver son innocence, sans trahir Julia, sans trahir la faute commise.

Car dire la vérité, c'était impossible.

Avouer qu'il avait prêté cent mille francs à Julia, en secret de son mari, c'était dire que Julia avait été sa maîtresse, c'était la déshonorer, c'était déshonorer ce pauvre être infirme et malade, incapable désormais de se défendre, Lucien son ami.

Et cela, il ne le pouvait pas, même au prix de sa vie.

Elle regarda le juge avec terreur. (P. 128.)

Il avait cherché comment, en se dévouant pour Noirville, il effacerait en quelque sorte la faute commise...

Longtemps ce dévouement s'était dérobé à lui...

Il s'offrait maintenant, complet, il s'offrait comme un châtiment terrible, une suprême expiation...

Et il était prêt à l'accepter, bien que cela dût lui coûter cher, l'honneur, la fortune, la liberté, peut-être la vie !

Une seule espérance lui restait, presque une joie.

— Jamais, se disait-il, — dans la cellule où il était au secret, — jamais Henriette, jamais Suzanne ne me croiront coupable. On me permettra bien de les voir une fois. Et je leur dirai : « Je suis innocent ! » Cela suffira pour qu'elles me croient, malgré toutes les apparences. Et je ne serai pas complètement abandonné, puisque dans un coin du monde il me restera deux cœurs fidèles, ma fille et ma femme !...

Vers le matin, pourtant, lorsque le soleil se leva, il eut un accès de désespoir et crispa ses deux mains dans ses cheveux :

— Moi, en prison pour un meurtre et un vol !... Est-ce possible ?... Mais je veux me défendre... Ne le pourrai-je donc sans trahir Julia ? Je le veux. Il le faut. Je me défendrai.

Mais quand il resongeait à toutes les preuves accablantes relevées contre lui, il mordit ses lèvres avec rage, répétant sourdement :

— Comment faire ? comment faire ?

Lorsqu'il entra, escorté par deux gendarmes, dans le cabinet de M. de Lignerolles, il s'approcha vivement du juge, et avec élan :

— Monsieur, dit-il, je vous jure que je suis innocent. C'est odieux de déshonorer ainsi un honnête homme. Toute ma vie répond pour moi... Je suis innocent, monsieur, croyez-moi !

M. de Lignerolles ne répondit pas.

Il avait d'un coup d'œil dévisagé Laroque, et il avait été surpris.

Sur cette figure énergique tout indiquait une souffrance aiguë, une fatigue énorme, — mais il n'y découvrait rien du criminel vulgaire.

Les yeux, voilés de larmes, étaient droits et francs.

Le juge pensa :

— Ce doit être un habile comédien !

Il lui indiqua un siège, mais Roger n'y prit pas garde et demeura debout, les doigts entrelacés, regardant ardemment M. de Lignerolles, parce que là était le salut, s'il pouvait faire entrer la conviction dans l'âme de cet homme !

Mais le juge ne devait pas se laisser émouvoir par une simple protestation. Les principales questions étaient prêtes.

— Vous êtes inculpé d'assassinat suivi de vol ! dit-il.

Alors commença un interrogatoire pénible, roulant d'abord sur de menus faits.

Comment avait-il passé la soirée du crime ?

Il voulut l'expliquer, mais, dès les premiers mots, M. de Lignerolles souriait d'un sourire sceptique.

En vain Roger essaya-t-il de dire qu'il avait erré dans Paris, en proie au plus sombre désespoir, poursuivi par l'idée de sa faillite prochaine.

En vain dit-il que, de onze heures à minuit, il avait erré par les bois de Ville-d'Avray, n'osant rentrer chez lui dans la crainte d'être deviné par sa femme et d'avoir à lui avouer sa ruine.

— Prouvez-moi, disait le juge, que vous vous êtes promené ainsi à l'aventure ? Quelqu'un peut-il témoigner en votre faveur ?

— Je n'ai rencontré personne.

Il ne put rien expliquer, ni la souillure des vêtements, ni le coup d'ongles sur sa main, ni aucun des petits et multiples détails relevés contre lui. Il prétendit seulement avoir tiré le matin du jour du crime un coup de revolver sur un corbeau perché dans un saule. Puis le juge en arriva aux charges les plus graves.

Et il refit le récit des perquisitions de M. Liénard et de l'expert Ricordot, et de la découverte des billets de banque incriminés.

Au fur et à mesure qu'il parlait, Roger baissait la tête.

Quand M. de Lignerolles lui demanda ce qu'il avait à répondre, il murmura :

— Je ne suis pas coupable. Il y a une fatalité contre moi.

Lorsque M. de Lignerolles demanda d'où provenait le remboursement Larouette, Roger répondit :

— Vous pouvez croire ce que vous voudrez !

— J'admets pour un moment l'existence du débiteur, fit M. de Lignerolles ; vous le connaissez ; vous expliquez-vous, du moins, comment il se fait que les billets de Larouette soient venus en sa possession ? L'un de vous est le meurtrier et, si vous ne voulez point passer pour son complice, je vous engage à nous dire son nom.

L'insinuation du juge avait frappé Roger comme un coup de fouet qui lui eût cinglé les membres.

Était-ce donc son ancienne maîtresse qui avait assassiné Larouette ?

Mais cette idée était si absurde qu'il se contenta de hausser les épaules. Et pourtant elle avait dit, un jour, lors de leur rupture :

— Si jamais il vous arrive malheur, souvenez-vous que peut-être je n'y serai pas étrangère.

Menace de femme à laquelle il n'avait pas pris garde.

Quant aux membres du cercle qui avaient ponté contre Roger, la police s'en était occupée; mais l'on n'avait rien trouvé contre eux, pas même contre Luversan, dont toutes les précautions étaient prises.

— Mon débiteur ne peut être soupçonné, pas plus que moi, dit Roger, et il importe peu à votre enquête que son nom vous soit connu. J'ai déjà refusé de répondre à ce propos, et je vous serai obligé de m'épargner de nouveau la peine de refuser encore.

— Vous vous perdez, je vous en avertis.

— C'est une affaire entre moi et ma conscience.

M. de Lignerolles sembla se recueillir un instant, puis :

— Il est une autre preuve, dit-il, dont nous ne vous avons point parlé encore, irrécusable, terrible, et douloureuse entre toutes.

— Puis-je la connaître tout de suite ? Je la réfuterai, celle-là, peut-être, plus facilement que les autres.

— Vous avez été vu, au moment où vous entriez chez Larouette, un instant avant l'assassinat.

— Moi ? Moi ? dit Roger, effaré.

— Vous avez été vu au moment où vous commettiez le crime...

— Moi? On m'a vu? Qui cela?

— Deux témoins... une femme... une petite fille...

— Une femme ? Une petite fille?... Ah ! ah ! dit Roger en riant et comme soulagé. Voilà qui me tranquillise, et qui va vous prouver enfin que je suis innocent. Cette femme, cette petite fille, ont vu l'assassin. Faites-les donc venir devant moi et qu'elles me regardent! Elles vous diront si elles me reconnaissent.

— Nous vous confronterons tout à l'heure.

— Et pourquoi pas à l'instant même? Lorsque ces deux témoins m'auront vu, leur conviction sera formée. Je suis innocent; on ne peut me reconnaître. Dès lors, il ne vous sera pas permis de me garder plus longtemps sous les verrous. Voici vingt-quatre heures que je suis en prison. J'ai hâte de respirer librement et de me dire à moi-même que je suis toujours et que je n'ai jamais cessé d'être un honnête homme. Car, en vérité, j'ai beau me savoir innocent, je rougis de l'accusation qui pèse sur moi, c'est déjà presque un déshonneur que l'on ait pu me croire coupable.

Le juge lui indiqua une salle d'attente communiquant avec son cabinet.

— Dans quelques minutes, vous serez satisfait, dit-il.

— Chacune de ces minutes va me paraître bien longue, monsieur, dit Laroque en souriant Enfin, j'entrevois l'espérance !..

Et il sortit, accompagné par deux gendarmes.

Dans un coin du cabinet du juge, sur un bureau plat, un greffier, — vieux bonhomme ridé, à la barbe entièrement blanche, — avait écrit les réponses de Laroque. M. de Lignerolles parcourut le procès-verbal afin de s'assurer que rien n'avait été oublié.

Après quoi, il dit :

— Faites entrer Mme Laroque, seule.

Le greffier sortit et un instant après introduisit respectueusement Henriette.

Celle-ci avait reçu la veille au soir une lettre du juge d'instruction la mandant au parquet avec sa fille.

Connaissant l'arrestation de son mari, elle s'attendait à cette lettre.

Elle vint donc, tout à la fois tremblante et résolue

En partant, Suzanne avait demandé :

— Où me mènes-tu, mère?

— A Versailles, ma chérie, à Versailles où l'on va te faire souffrir encore.

— Ne crains rien, mère, je me souviendrai.

Elles firent le trajet de Ville-d'Avray à Versailles, au coin d'un compartiment de première classe.

Pas un mot ne fut échangé et Suzanne ne desserra pas les bras d'autour de la taille d'Henriette.

Par un mouvement machinal, la main distraite de la jeune femme caressait le front et les blonds cheveux de l'enfant.

Lorsque le greffier la fit entrer chez M de Lignerolles, elle semblait plus n'avoir une goutte de sang, tant elle était pâle.

Ses beaux yeux étaient meurtris et parfois elle avait dans les mains un geste égaré de folle.

M. de Lignerolles lui avança une chaise. Elle s'y affaissa.

— La mission que j'ai à remplir auprès de vous est très pénible, madame, dit le juge. Vous vous doutez assurément du motif qui m'oblige à vous entendre. Je ne veux pas, toutefois, recommencer l'interrogatoire cruel que vous avez subi déjà et dont M. Lacroix m'a mis le détail sous les yeux.

— Vous pouvez d'autant mieux m'épargner cet interrogatoire, monsieur, que je n'ai qu'à vous répéter, mot pour mot, ce que j'ai dit à M. Lacroix.

— Non, madame, pour vous, pour votre mari, j'espère que vos réponses seront plus précises, car votre refus de vous expliquer sur le meurtre de Larouette est la condamnation de Laroque. Dites-moi que vous

n'avez pas reconnu votre mari dans le meurtrier, c'est bien, — et alors donnez-moi le signalement de l'assasssin, — mais ne soutenez pas que vous n'avez pas été témoin du crime.

— Cela est vrai, pourtant! dit la courageuse femme, dans son héroïque entêtement.

— Nous allons vous mettre en présence de votre femme de chambre.

Victoire fut introduite. Un instant embarrassée devant son ancienne maîtresse, — car ce n'était point une méchante créature, — elle reprit cependant contenance.

— Répétez devant Mme Laroque, fit le juge, la déposition que vous avez faite à M. Lacroix, et une seconde fois à nous-même...

Victoire s'exécuta.

Mme Laroque écoutait et essayait d'affecter un air surpris.

Mais sa gorge était serrée.

Il fallut bien qu'elle répondît, quand Victoire eut parlé.

— Cette fille, dit-elle, a l'imagination troublée par la lecture des romans. Son récit est une suite d'inventions et d'extravagances. Ni ma fille ni moi nous n'avons tenu les propos qu'elle rapporte. Si du balcon nous avions appelé Roger, il nous eût répondu, et, se voyant découvert, il ne serait pas entré chez notre voisin. Tout cela est donc invraisemblable.

— Tout cela est malheureusement vrai, madame, dit Victoire.

— Que vous ai-je donc fait, ma fille, pour me causer autant de chagrin? Et que vous avait fait mon mari pour que vous portiez sur lui une accusation aussi grave?

— Je n'ai point de reproches à vous adresser, madame, et si j'avais pu garder pour moi ce que j'ai dit, je me serais tue.

Elle se retira.

— Vous le voyez, madame, fit le juge, la déposition de cette fille est très nette et ne varie pas. Vous avez été témoin involontaire du crime. Qu'avez-vous vu?

— Je n'ai rien vu, rien entendu.

— N'oubliez pas que votre silence est la perte de votre mari.

— Toute la vie de mon mari plaide pour lui et crie haut sa probité!

— La faiblesse humaine est sans bornes, madame, et nous avons tous les jours sous les yeux des drames aussi imprévus, aussi douloureux...

Le greffier fit sortir Henriette et ramena Suzanne.

Henriette était vêtue de noir, comme si elle avait voulu porter le deuil de son amour et de son bonheur; Suzanne était vêtue de deuil aussi.

La fièvre, — une fièvre intense, — rougissait les pommettes de ses joues et faisait briller ses grands yeux bleus d'un éclat inaccoutumé. Elle regarda le juge avec terreur

M. de Lignerolles l'embrassa et la contempla longuement, avant de parler.

— Et vous, mon enfant, serez-vous plus raisonnable aujourd'hui que vous ne l'avez été hier? Quelqu'un vous a-t-il fait comprendre que vous seriez la cause d'un grand malheur pour votre père si vous refusiez de nous dire ce que vous avez vu, il y a quatre jours, lorsque vous étiez au balcon près de votre mère?

— Je n'ai rien vu, monsieur.

— Ne mentez pas, mon enfant. Le mensonge est vilain. Est-ce un autre que votre père que vous avez vu? S'il en est ainsi, ma chérie, dites-le. Vous aimez votre père, et votre père, si vous vous taisez, serait à jamais malheureux. Il souffrirait et pleurerait d'être séparé de vous! Et vous aussi, chère petite, vous seriez bien triste et vous pleureriez, car elle serait longue une vie sans votre père!...

— Je ne sais rien, monsieur... je ne sais rien... et je voudrais bien qu'on me laisse tranquille... monsieur... je suis malade... Mère ne voulait pas m'emmener, ce matin, et c'est moi qui ai voulu venir... mais j'ai bien mal, monsieur... Je ne comprends pas ce qu'on exige de moi... et pourquoi petite mère pleure tous les jours, depuis que l'on m'interroge...

Elle grelottait, ses dents claquaient.

Elle avait de sourdes exclamations comme il en échappe aux fiévreux lorsque les frissons gagnent et contractent leur gorge.

Le rouge de ses pommettes s'accentuait encore et ses yeux se creusaient... se creusaient... et, comme ceux de sa mère, se meurtrissaient d'un large trait de bistre.

— Oui, il est convenu que vous ne direz rien. Vous avez montré que vous étiez courageuse autant qu'une femme. Aussi je ne vous prierai pas, je ne vous menacerai pas, je n'essayerai même pas de vous persuader, comme à votre maman, que la pire chose qui puisse arriver à votre père, c'est d'être accusé par votre silence... Non, mon enfant. Un autre que moi va se charger de ce soin!

Le greffier alla rechercher Mme Laroque. En entrant, le premier regard de la jeune femme, — regard épouvanté, — fut pour Suzanne. L'enfant avait-elle parlé? Suzanne, à son tour, regarda sa mère. Elles se comprirent. Suzanne n'avait rien dit. Henriette ouvrit ses bras, et la petite fille s'y jeta en pleurant.

L'accès de fièvre se terminait par des larmes.

Et toujours à genoux, il cherche à émouvoir sa femme. (P. 136.)

Autrement la fièvre se serait portée au cerveau et l'enfant eût été en danger de mort.

M. de Lignerolles se pencha à l'oreille du greffier et lui parla bas.

Le greffier ouvrit la porte de la salle où Roger attendait.

— Laroque, entrez! dit-il.

Roger obéit.

La salle d'attente était mal éclairée et obscure, de telle sorte qu'il se trouva passé de la nuit comme en plein jour.

Il s'arrêta sur le seuil, et releva ses yeux, obstinément baissés jusque-là.

Et devant lui apparurent sa femme et sa fille.

M. de Lignerolles, avec une fixité singulière, examinait la mère et la fille, afin de ne perdre aucun de leurs mouvements.

A la vue d'Henriette, à la vue de Suzanne, Roger avait joint les mains, comme en extase, sa figure s'était épanouie; il avait laissé échapper un cri de joie et s'était précipité vers elles, les bras tendus.

— Suzanne! Henriette! Ma fille! Ma femme!

Mais Henriette et Suzanne, tout d'abord surprises, parce qu'elles ne s'attendaient pas à le voir, reculent avec une horreur si visible, que le juge d'instruction en tressaille.

L'instinct a été plus fort que la volonté chez ces deux êtres si faibles, affaiblis encore par les tortures des jours derniers.

En voyant Laroque, ce n'est ni le père, ni le mari, — aimé jadis, qu'elles revoient, c'est l'assassin, — c'est l'homme aux yeux sanglants, à la barbe broussailleuse, aux larges épaules, qu'elles ont vu étranglant Larouette de ses mains puissantes. — C'est le cadavre aussi qu'elles revoient, le cadavre dont elles ne distinguaient que les jambes toutes raides, entre le bureau d'acajou, aux tiroirs ouverts, et la table renversée!...

Et Roger a compris cette terreur. Il s'est troublé! Il bégaye :

— Quoi! Vous me fuyez?... Je vous tends les bras!... Vous m'évitez? Qu'ai-je donc de changé? Est-ce parce qu'une accusation aussi odieuse que ridicule pèse sur moi que je ne suis plus, toi, Suzanne, ton père et toi, ma chère Henriette, ton mari?

Mais déjà la mère et la fille se sont remises.

La mère a compris qu'elle a failli se trahir, qu'elle a failli perdre Roger d'un geste, d'un seul regard.

M. de Lignerolles l'examine toujours et elle devient plus blanche encore.

Cette entrevue, si brusquement menée, sans préparation, n'était qu'un piège et elle s'y est laissé prendre.

Elle a recouvré le sang-froid.

Elle serre la main de sa fille afin de lui faire deviner ce qu'elle veut et elle la pousse dans les bras de son père.

L'enfant y tombe en fermant les yeux, parce que c'est Larouette, toujours, qu'elle aperçoit, croulant sous l'étreinte de Laroque, et non plus son père, et parce qu'elle espère ainsi échapper à cette vision.

Déjà Laroque, sans soupçons, sans défiance, a tout oublié.

Il embrasse Suzanne de toutes ses forces.

— Suzanne, ma fille, mon enfant bien-aimée !

Puis, dans le même baiser, il confond la mère et la fille.

— Henriette... ma bonne et chère femme... que je suis heureux !

Et, tout à coup, se tournant vers M. de Lignerolles, silencieux :

— Que vous êtes bon, monsieur, de m'avoir permis de revoir ma fille et ma femme !... C'est tout ce qui m'aime au monde... Quelle que soit la conclusion de votre enquête, je vous remercie, monsieur, d'avoir été généreux et de vous être souvenu que j'étais père !

— Vous n'avez pas à me remercier, dit le juge, froidement.

— Pardonnez-moi, monsieur, fit Roger, qui voulait insister.

M. de Lignerolles lui imposa silence d'un geste.

— Je vous ai dit tout à l'heure que vous aviez été vu, au moment où vous entriez chez Larouette... et qu'au moment où vous avez assassiné ce malheureux vous avez été vu encore...

— Par une femme et par une petite fille... Et je vous supplie de ne pas retarder davantage ma confrontation avec elles !...

M. de Lignerolles se taisait.

Mme Laroque, assise auprès du bureau du greffier, serrait sur ses genoux, dans ses bras, par un mouvement irréfléchi, sa fille défaillante.

Elle collait ses lèvres dans les cheveux dénoués de l'enfant, dont la tête reposait sur son sein, et qui toujours gardait les yeux obstinément clos.

Certes, elle aurait bien voulu être morte et emporter dans la mort l'oubli, l'éternel néant... son enfant avec elle !...

Et voilà que dans l'esprit de Roger la lumière se fait brusquement.

Il n'a eu qu'à regarder M. de Lignerolles, — ému malgré lui, — il n'a eu qu'à regarder Mme Laroque et Suzanne pour comprendre !

Il tremble ! il chancelle !... Je ne sais quoi d'horrible, d'inavouable lui apparaît... et il a le geste égaré d'un homme qui voudrait écarter de lui quelque cauchemar atroce... quelque immonde bête !...

— Dieu ! Dieu ! Épargnez-moi, épargnez-moi ! balbutie-t-il.

Il voit que M. de Lignerolles entr'ouvre les lèvres... qu'il va parler...

Alors, soudain, à la fois menaçant et suppliant :

— Monsieur, prenez garde, taisez-vous !! je vous en supplie !! Vous allez proférer un blasphème !!

— Vous avez été vu, au moment de votre crime, par une mère et sa fille, — dit lentement le magistrat. — Vous avez ces deux témoins devant vous !... C'est votre femme et c'est votre enfant !...

Roger part d'un éclat de rire strident, — un rire de fou.

— Elles m'ont vu! moi?... Ma femme et ma fille m'ont vu assassiner Larouette!

Et, se précipitant vers elles, il leur prend les mains, il leur secoue les bras... il leur fait mal... le pauvre homme!

— Vous m'avez vu, vous deux, à ce qu'il paraît?... Vous entendez qu'on prétend que vous m'avez vu?... Mais protestez donc! Levez-vous donc! Criez donc à cet homme, qui m'accuse, qu'il en a menti et que ce n'est pas vrai, que vous n'avez pu voir Roger Laroque assassinant, puisque Roger Laroque est innocent et incapable de commettre un crime...

Elles ne répondent pas. Il a beau leur serrer le bras à les faire crier, elles restent insensibles.

Alors, il les appelle.

— Suzanne!... Henriette!!... Qu'avez-vous?... Êtes-vous malades?... Pourquoi ne parlez-vous pas?

Henriette se lève.

Elle a cette pâleur de cire qu'ont les morts.

— M. de Lignerolles a tort de vous dire, Roger, que nous avons été témoins d'un meurtre. Depuis trois jours, on nous poursuit, Suzanne et moi, pour nous contraindre à des aveux que nous ne pouvons faire. Je n'ai qu'à redire devant vous, en mon nom comme au nom de ma fille, ce que nous avons dit bien des fois déjà. Nous ne savons pas comment ce meurtre a été commis, et nous ne comprenons pas comment l'on ose vous accuser!...

— A la bonne heure!... Je respire!... Vous avez parlé!... Savez-vous bien qu'un moment... j'ai cru... oui, j'ai cru... mais non, qu'aurais-je pu croire? Il est impossible que vous ayez vu, puisque ce n'est pas moi! Quelle folie! Mais j'ai eu peur... oui, je l'avoue, j'ai eu peur!!

Et tout à coup, à M. de Lignerolles, avec brutalité :

— Pourquoi avez-vous fait venir ici ma femme et ma fille?

Pourquoi disiez-vous qu'elles avaient été témoins?... Vous outrepassez votre droit de juge... Vous avez tout à l'heure affirmé un mensonge, et ma femme vous a donné un démenti que vous n'avez pas relevé!

Le magistrat répliqua doucement, parce qu'il avait pitié d'Henriette, pitié de la petite fille.

— Il est prouvé qu'elles ont vu...

— Cela est prouvé? faisait Laroque, étonné, — calmé par un effort sur lui-même... Vous entendez, Henriette?... Moi, je ne peux rien dire... C'est à vous de répondre.

— Cela ne se peut, — disait gravement la jeune femme, — puisque je ne comprends rien à ce que l'on me demande.

Ce fut au tour de Laroque d'interroger le juge.

— Quelle est cette énigme?

M. de Lignerolles avait réprimé un geste d'impatience.

Il sonna.

Au gendarme qui apparut, il ordonna d'introduire dans son cabinet la femme de chambre.

— Victoire? murmura Roger. Pourquoi donc?

Et il attendit anxieusement les explications du juge.

M. de Lignerolles fit répéter à Victoire sa déposition.

Elle le fit, sans se presser, mot pour mot, n'omettant rien.

Au fur et à mesure qu'elle parlait, on pouvait voir le visage de Laroque se décomposer.

Par une tension énorme de sa volonté, il essayait de comprendre.

Il secoua la tête, et dit très haut, les yeux hagards :

— Prenez garde à moi... j'ai peur de devenir fou!...

Un long silence se fit.

Peu à peu, il comprenait.

Henriette et Suzanne avaient vu. Mais quoi? Elles avaient refusé de parler... Pourquoi?... Il fallait le savoir!...

Laroque alla s'agenouiller devant sa femme, avec une grâce touchante.

Il lui prit les mains, les caressa, puis, comme s'il avait parlé à un enfant :

— Dis la vérité, fit-il. Est-ce vrai que tu m'as vu? Tu as nié, n'est-ce pas?... Jusqu'à la dernière minute, tu as prétendu que tu n'avais pas été témoin du meurtre?... Et Suzanne a dit comme toi?... C'est vainement qu'on vous a interrogées. Mais, à présent, ma chère femme, et toi, ma chère Suzanne, il faut tout dire... Ne craignez point, puisque je suis innocent, de raconter tout ce que vous avez vu... On m'accuse, mais qui sait si votre témoignage ne va pas prouver mon innocence?...

Il avait réuni les petites mains de Suzanne dans les mains d'Henriette, et les baisait toutes quatre ensemble.

La mère et la fille, toujours aussi pâles, toujours les yeux fermés, se taisaient...

M. de Lignerolles intervint et ce fut à Mme Laroque, particulièrement, qu'il s'adressa :

— Je vous ai mise en présence de votre mari, dit-il, parce que j'espère encore que, cédant à ses prières, vous finirez par être persuadée que votre silence est dangereux et qu'il vaut mieux parler et nous raconter la vérité, quelle qu'elle soit, que vous taire plus longtemps. Laroque vous dira, plus chaleureusement que je ne le pourrai faire, qu'il est de son

intérêt que vous parliez. Pour nous, comme pour tout le monde, il est évident que, vous et votre fille, vous avez assisté en témoins à ce meurtre. Les charges les plus graves pèsent sur votre mari. Si vous refusez de répondre à nos questions, c'est donc que Laroque est coupable, pour vous comme pour nous?

Et se tournant vers le malheureux :

— Expliquez bien ceci à votre femme et à votre fille, Laroque. M. Lacroix et moi nous avons essayé. Elles ont fait la sourde oreille. Soyez plus heureux que nous!

Roger avait écouté avec attention.

Il lui fallait un effort constant d'intelligence, à présent, car son cerveau était vide.

Il hocha la tête et murmura :

— Il faut qu'elles parlent ou je suis perdu!

Il était resté aux genoux de sa femme.

Il n'avait abandonné ni ses mains, ni les mains de sa fille.

Deux fois Henriette, par un mouvement imperceptible, avait voulu les retirer. Il les avait retenues.

Et, à chaque fois, Laroque, en la regardant, avait souri d'un air craintif.

— Henriette, tu viens d'entendre M. de Lignerolles, mais peut-être n'as-tu pas bien saisi sa pensée. Je vais te la traduire : « Votre femme et votre fille ne veulent point sortir de leur silence, a-t-il dit ; or, il est prouvé qu'elles ont été témoins du meurtre. Si vous n'étiez pas l'assassin, elles parleraient. Ne rien dire, c'est donc vous accuser. Puisque vous protestez de votre innocence, ordonnez-leur de parler ! Qu'elles révèlent ce qu'elles ont vu ! Si vous êtes innocent, vous n'avez rien à redouter, au contraire, vous avez tout à espérer de leurs déclarations. » Est-ce votre pensée, monsieur de Lignerolles ?

— Vous l'avez rendue exactement.

— C'est vrai, Henriette, ce que dit le juge, sais-tu bien? On croirait que tu ne t'en rends pas compte. Ton silence paraîtrait étrange, et tout naturellement les juges penseraient que Victoire ne s'est pas trompée, que, du balcon de notre villa, tu as vu assassiner Larouette et que, par pitié pour ton mari, tu ne veux pas parler. Or, moi, je suis bien sûr que tu n'as pu me voir de la villa et je n'ai rien à redouter de tes aveux, rien, entends-tu, ma chérie? Puisque je suis innocent, ce n'est pas moi que tu as vu, si tu as vu quelqu'un, j'ai donc tout intérêt à ce que tu renseignes M. de Lignerolles. Je t'en prie, mon enfant, dis-nous ce que tu sais!

Elle ne répondit rien, gardant son attitude singulière qui faisait penser

à ces magnétisées, immobiles sur leur chaise, le buste droit, les mains comme mortes, les paupières baissées.

— Tu m'as entendu, Henriette ?

Elle fit un signe affirmatif.

— Alors, pourquoi ce silence, ce silence qui me condamne, Henriette ?

— Je n'ai rien à dire.

— Tu mens. La déposition de Victoire est précise. Et ton trouble, ta pâleur, ton air étrange te trahissent... Et je me rappelle, maintenant, que, le lendemain de ce jour, le matin, Suzanne a été malade, est tombée dans des convulsions. Tout cela est une preuve...

— Je n'ai rien vu !

— Puisque je t'en supplie, Henriette !...

— N'ayant rien vu, je ne peux rien dire !...

— Alors, tu m'accuses?... Je suis ton mari, je t'aime, je suis innocent, et tu me condamnes !...

Quelle force il lui fallait, à la pauvre femme, pour ne pas éclater en sanglots !

Elle l'avait pressentie, cette situation sans issue, le jour où, pour la seconde fois, à la mairie de Ville-d'Avray, M. Lacroix l'avait interrogée.

Parler ! c'était dire qu'elle avait vu Roger assassinant Larouette ! Et cela lui semblait une chose si monstrueuse que d'accuser cet homme, — le père de Suzanne ! — qu'on l'eût mise à la torture, sans lui arracher une parole !

Quand elle l'entendait ainsi, qui la suppliait, si elle fermait les yeux pour ne le point voir à ses genoux, si elle se mordait les lèvres jusqu'à les faire saigner pour résister à la tentation de crier, c'est qu'elle avait envie de lui dire :

— Je te connais. Je te devine. Tu joues là une infâme comédie. Tu es l'assassin puisque j'ai été témoin de ton crime ; mais tu sais trop que j'aurai pitié de toi et voilà pourquoi tu me pries de parler ! Dans cette comédie, je joue un rôle avec toi pour tromper la justice. Ce rôle, je l'accepte, parce que je ne puis oublier que tu as eu mon amour. Je t'aimerais mieux cynique, avouant hautement ton crime, mais tu cherches à mentir, à tromper. Tes larmes, comédie ! Tes prières, comédie ! Tes supplications à genoux, tes baisers, comédie ! Tes semblants d'affection, comédie ! Tu voudrais tant faire croire au juge que tu es de bonne foi ! Ah ! que tu me connais ! Comme tu sais que je suis faible et que, par pitié, je t'épargnerai !... Tu es vil et bas, tu trembles et je te méprise !...

Tout cela, son regard abaissé sur Roger le lui fit si bien comprendre

qu'il se laissa aller à une crise de désespoir effrayante, meurtrissant son front sur le plancher, comme s'il avait voulu se briser la tête!

M. de Lignerolles ne faisait rien pour interrompre cette scène déchirante.

Il était là pour écouter et observer.

Roger, pourtant, se relève à demi.

Il passe son mouchoir sur son visage enflammé, sur ses yeux rougis.

Et, toujours à genoux, il cherche à émouvoir sa femme:

— Henriette, oublie où nous sommes, et laisse-moi te parler comme si nous étions seuls, en ta chambre de la villa, ta chambre blanche, si gaie et si ensoleillée, où tu te plaisais tant et où tu n'avais pas besoin d'oiseaux dans les cages, car tous ceux du bois semblaient te connaître, et se donnaient rendez-vous autour de toi.

Regarde-moi, Henriette!... Ai-je quelque chose de changé?...

Moi, je te retrouve tout autre... Que s'est-il passé pendant que je n'étais pas là?... Tu ne veux pas me le dire?...

Nous sommes jeunes tous les deux, Henriette, et pourtant voilà huit ans que nous sommes mariés! .. Et depuis huit ans as-tu remarqué dans mes paroles et dans ma conduite rien qui pût t'expliquer et te faire prévoir le crime que l'on me reproche?

— Non, Roger, non, jamais! dit-elle avec élan.

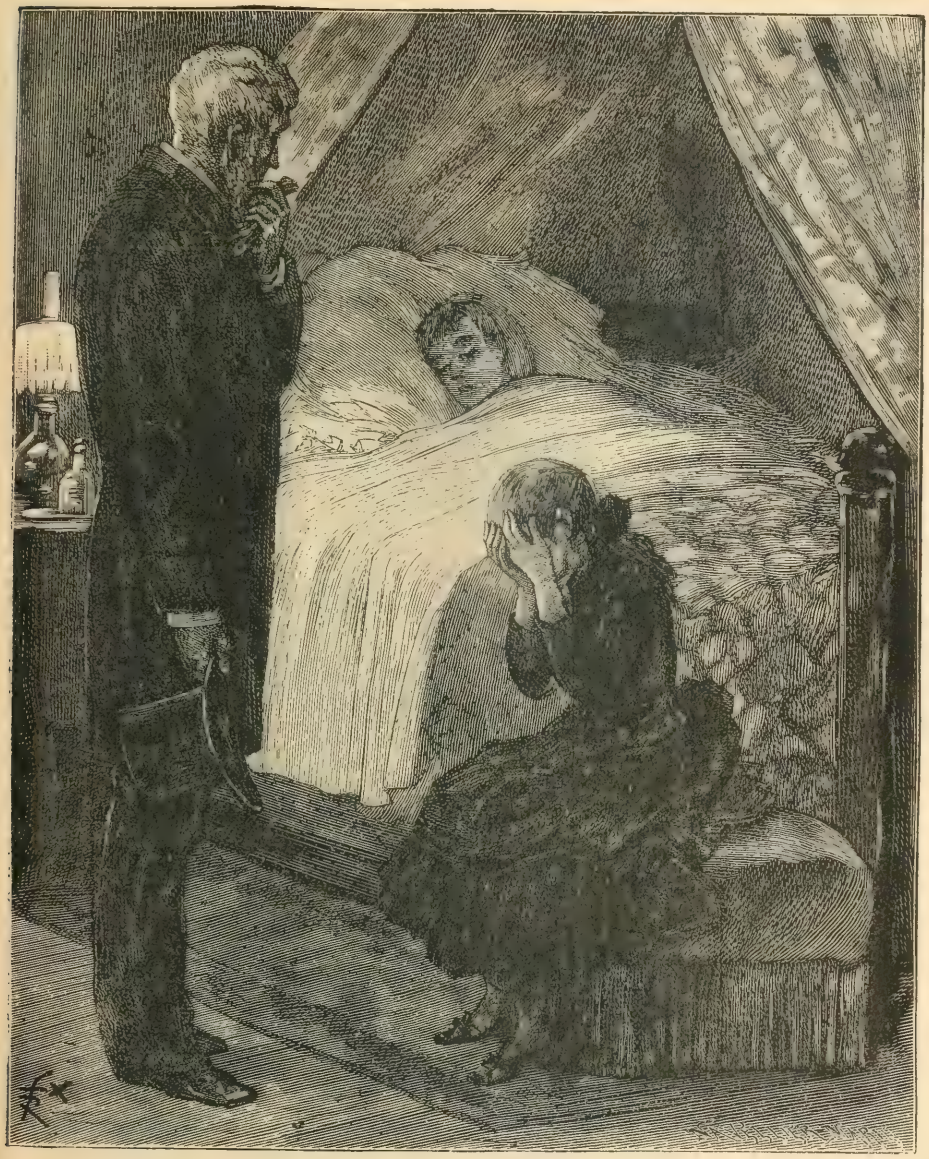
— Je t'ai aimée, jadis, bien longtemps avant de te le laisser voir, avant de te l'oser dire. Et c'est ton père qui, avant toi, peut-être, s'en est aperçu. Comme j'étais pauvre et que tu étais presque riche, j'aurais continué de souffrir, j'aurais gardé mon amour pour moi parce que je redoutais que le moindre soupçon vînt l'effleurer et le ternir. J'étais pauvre, mais j'étais fier. Tu m'aimais, toi aussi, et ton père l'avait deviné également. Il a forcé nos deux cœurs à parler... Est-ce là ce qu'eût fait un futur criminel?

— Non, Roger, votre délicatesse a été grande...

— Avez-vous oublié, Henriette, combien nous fûmes heureux, avant notre mariage et depuis? Je me savais brusque et je m'étudiais à rester doux. Est-ce que jamais vous avez eu à souffrir de la moindre brutalité?... N'ai-je pas, sans cesse, prévenu vos désirs? deviné vos fantaisies?... Si je vous ai rendue malheureuse sans le savoir, Henriette, dites-le, et je suis prêt à reconnaître mes torts...

— J'étais heureuse, Roger.

— Oui, vous l'étiez. Vous le dites et je le crois. Je le crois, parce que je ne passais guère de jour sans chercher ce qui pourrait vous rendre



Il déclara que Mme Laroque était perdue, et n'en avait plus que pour quelques jours. (P. 143.)

heureuse, parce que je me serais reconnu indigne de vous, si, par mon fait, j'avais surpris un nuage sur votre front. Certes, je ne pouvais être à vos pieds, constamment, à vous dire que je vous aimais.

J'avais l'aisance à gagner, de la fortune à acquérir.

Mon travail, c'était encore une preuve d'amour, car, bien que vous ne fussiez ni coquette ni dépensière, j'étais fier de pouvoir vous dire que

nos affaires étaient en pleine prospérité, parce que je savais que, si vous n'en conceviez point trop grande joie pour vous-même, vous en étiez heureuse pour notre fille.

— Tout cela est vrai, Roger, je le reconnais. Je n'ai jamais douté de vous. Je n'ai jamais eu de reproches à vous faire.

— Et c'est moi, Henriette, moi qu'on accuse d'assassinat et que vous ne voulez pas défendre! Je sais bien que la fatalité, je n'y avais jamais cru! a réuni contre moi des preuves presque évidentes.

Il y a des indices, en tout cela, sur lesquels il m'est impossible de m'expliquer; mais vous, Henriette, qui me connaissez, qui m'avez aimé, qui avez vécu de ma vie, — de ma vie irréprochable, — vous êtes là pour ne pas croire à l'évidence, pour expliquer les choses inexplicables; ou bien, si vous ne le faites pas, vous êtes vous-même coupable, car votre silence va peser d'un poids énorme dans la décision des juges, votre silence qui est l'aveu de ma culpabilité.

J'irai plus loin, Henriette.

Vous m'auriez vu, comme on le dit, étranglant Larouette de ces deux mains qui ont tant de fois caressé les vôtres, qui les serrent encore, en ce moment; vous m'auriez vu, sans qu'il vous fût possible de douter, que votre devoir serait de douter encore, de vous révolter contre vos yeux, contre votre souvenir, contre votre conviction.

Ou bien alors, si vous m'aimez si faiblement que votre amour ne peut résister à un pareil assaut, c'est encore votre devoir de femme de tout dire, comme ce serait votre devoir, s'il s'agissait d'un étranger, du premier venu!...

Elle écoutait.

Il parlait si tendrement qu'elle aurait pu s'y laisser prendre, si elle n'avait pas vu le malheureux, dans cette fatale nuit!...

Les souvenirs d'amour, même, qu'il se plaisait à rappeler, ne faisaient qu'augmenter son mépris, parce que ces souvenirs, ainsi évoqués en cette heure tragique, c'étaient comme autant de preuves de son hypocrisie.

Il aurait voulu se couvrir de son amour...

L'infâme!

Quels abîmes profonds cache donc le cœur d'un homme!...

La moindre incertitude, la moindre hésitation ne venait pas à Henriette.

Elle connaissait les indices relevés par l'instruction, et la faillite prochaine, et le remboursement à Larouette, et l'impossibilité pour Laroque de justifier de l'emploi de son temps, et la découverte des billets incriminés, et le reste, mais, ce qu'elle connaissait de plus que la justice

c'était le retour de Roger, après minuit, le crime commis, — l'air, hagard le visage décomposé, les vêtements en désordre ; ce qu'elle avait surpris, c'était ce projet de suicide, sous la première épouvante du châtiment, le premier remords du meurtre... Pouvait-elle hésiter et ne pas croire?

— Henriette, tu te tais? Tu n'as pitié ni de mes larmes, ni de mes prières?

Ses lèvres restaient obstinément fermées ; son regard disait :

— Mensonge!! Mensonge!

Il se redressa, ferma les poings, puis, soudain se calmant :

— Henriette, tu me perds. Tu ne m'aimes plus, tu ne m'as jamais aimé sans doute. Eh bien, je veux que tu le saches... Moi, je t'aime toujours, je t'aime malgré tout... Je t'aimerai, même si je suis flétri par une condamnation! Même sur l'échafaud je crierai mon amour!... Ce sera ta punition... ce sera ma vengeance...

Il se promena quelques instants dans le cabinet de M. de Lignerolles, en proie à la plus vive douleur.

— J'ai fait ce que j'ai pu, monsieur, dit-il au juge.

Du doigt celui-ci lui montrait Suzanne, sur les genoux de sa mère. Ce geste disait :

Il y a eu deux témoins, votre femme et votre fille.

Roger comprit. Un dernier espoir lui restait : son enfant parlerait peut-être.

Il l'enleva à sa mère et l'embrassa avec passion à plusieurs reprises.

Puis, tout à coup, s'approchant de M. de Lignerolles.

— Je vous supplie de faire éloigner ma femme, murmura-t-il.

Le magistrat acquiesça d'un signe de tête.

Henriette s'était levée sans attendre l'injonction et s'était dirigée vers la salle d'attente, où elle disparut.

Roger prit Suzanne sous les bras, comme lorsqu'il voulait l'enlever au-dessus de sa tête et la tint éloignée de lui, un moment, en souriant :

— Tu ne m'aimes donc plus, chérie? dit-il.

L'enfant le regardait avec une sorte de sauvagerie.

Elle était si changée, que quiconque l'eût vue avant le crime et l'eût revue alors, eût juré qu'il y avait là deux enfants.

De sa gentillesse d'autrefois et de ses jolis sourires et de l'expression si tendre et si rieuse de ses yeux, il ne restait rien.

Les lèvres tombaient lourdement, comme s'affaissent les lèvres d'une femme que la douleur a flétries.

Elle était jadis pâle et rose, d'une pâleur transparente, sous laquelle on devinait le sang vivace et chaud

Maintenant, son teint était jaune et le front, ce front candide de fillette, restait constamment ridé.

— Pourquoi veux-tu me faire de la peine? disait Laroque en l'embrassant presque entre chaque mot. Est-ce que je t'ai jamais fait pleurer, moi? Est-ce que je ne t'ai pas aimée, cajolée, autant que petite mère?... embrassée aussi souvent qu'elle t'embrassait ?... Est-ce que, tous les jours, quand je venais de Paris, tu ne trouvais pas sur moi quelque surprise ? Et, tu le savais bien, vilaine, car tu venais toujours au-devant de moi, ou, du plus loin que tu pouvais me voir, tu guettais mon arrivée... Ce n'était donc pas pour moi que tu m'aimais et parce que je suis ton père?... C'était pour les jouets et les poupées dont je te faisais présent?... C'est très laid, cela, mademoiselle, et vous mériteriez d'être grondée!...

Suzanne semblait ne pas entendre.

Avez-vous vu de ces pauvres enfants déshérités de la nature, frappés d'idiotie dès leur naissance?

Ils ont les yeux hagards, les traits boursouflés. Suzanne était ainsi.

Évidemment, les paroles de son père n'arrivaient pas jusqu'à son intelligence.

— Suzanne, Suzanne, ma chère mignonne, réponds-moi. Tu te rappelles bien, n'est-ce pas? le jour où tu m'as récité ce gentil compliment que ta mère t'avait appris et où tu me disais : « Père chéri, je ne suis jamais si heureuse que lorsque tu m'embrasses. Je sais que tu es indulgent pour moi et tous les jours je t'aime davantage parce que tous les jours je vois combien tu es bon... » Rappelle-toi, chère petite... c'était la veille de ce jour-là... la veille au soir... Je ne suis pas venu dîner avec ta mère et avec toi. Il paraît que vous m'avez attendu, très tard. Vous vous étiez mises au balcon et vous regardiez dans la rue pour me voir venir. Tu sais? Tu te souviens?

— Oui, père, je me souviens, murmura l'enfant.

Roger eut un geste de joie. Il soupira, soulagé. Suzanne se souvenait!

— Alors, vous m'avez vu entrer, dans la petite maison qui fait face à la nôtre... Tu la vois bien, la petite maison avec ses grands marronniers?

— Oui, la maison du voisin Larouette.

— C'est cela. Tu m'as vu entrer, à ce qu'il paraît? Puis, tu m'as vu dans la chambre dont la fenêtre était ouverte, tu m'as vu me jeter sur Larouette et lui mettre les mains autour du cou, l'abattre sous moi et le tuer?

L'enfant se tut.

— Réponds, ma chérie C'est ton petit père qui t'en supplie!

— Je n'ai rien vu de cela, dit-elle à voix basse.

— Alors, qu'as-tu vu, car, cela est certain, tu as vu quelque chose?

— Non, mère et moi, nous n'avons rien vu...

— Tu mens. On te l'a déjà dit. Et je te le répète, tu mens. Et c'est mal, Et je t'ordonne de parler, ou, si tu ne parles pas, je te punirai. Et d'abord, tu ne me verras plus, — plus jamais, entends-tu bien? — Et bientôt tu me regretteras, car tu n'auras plus tes bibelots, ni tes chariots, ni tes pelles, ni tes bêches pour creuser dans le sable, ni tes fleurs, ni tes poupées, grandes comme toi. On te retirera tout cela, parce que tu seras devenue pauvre et que ton père ne sera plus là pour te les acheter. Alors tu n'auras plus tes jolis chapeaux avec de grands rubans sous lesquels tu étais si gracieuse et si charmante. Tu n'auras plus tes jolies robes fraîches qui faisaient tant plaisir à ta coquetterie. Tu n'auras plus rien, parce que tu seras pauvre. Et tu seras pauvre, parce que tu n'auras pas voulu obéir à ton père. Parle! Je te dis de parler... Je te l'ordonne... Parleras-tu?

— Oh! père, père, dit-elle, j'ai peur!

— Parleras-tu, te dis-je, parleras-tu, à la fin? Tu étais sur le balcon, qu'as-tu vu? qu'as-tu entendu? Si tu ne m'obéis pas, je t'emmène avec moi et tu resteras en prison, avec ton père... Dans une prison très noire où toutes sortes de mauvaises bêtes viendront te mordre... où tu verras des fantômes la nuit... où l'on viendra te réveiller quand tu dormiras, pour te faire souffrir... Parle, allons, parle!

— Père, père, pitié de moi, pitié...

— Pourquoi aurais-je pitié de toi puisque tu t'entêtes à ne rien dire. Je ne t'aime plus. Je ne te reconnais plus pour mon enfant. Non, tu n'es pas ma fille; qui est-elle, celle-là? C'est une petite étrangère que nous avons élevée par charité et que nous allons renvoyer dans la rue, parce qu'elle est désobéissante et parce que, pour l'affection qu'on lui a vouée, elle ne montre que de l'ingratitude. Vous ne méritez pas qu'on vous aime!...

La colère l'envahissait. Il la secouait dans ses mains avec rudesse.

Elle se laissait faire, masse inerte, les bras ballants, la tête sur la poitrine.

Soudain, il la pose près de lui.

L'enfant perd l'équilibre et tombe sur les genoux. Laroque lève les bras dans un accès de fureur.

La raison lui échappe, comme elle échappe à Suzanne, comme elle échappe à Henriette, car leurs nerfs sont tendus, et cette scène déchirante, si elle devait se prolonger, casserait chez ces trois êtres tous les ressorts du cerveau.

La folie est prochaine.

Il n'a jamais eu que des caresses pour cette enfant qu'il adore, et cette résistance le met dans une rage insensée.

Il a envie de la battre, de la briser.

On dirait qu'elle attend le coup, car, victime résignée, elle baisse la tête et même Roger ne l'entend plus qui dit encore, doucement :

— Pardon, père, pardon, père !!

Alors, une femme vient se jeter entre elle et lui!

C'est Henriette.

Elle aussi est à genoux.

Elle prend Suzanne dans ses bras, effarouchée, mais, en tombant là, elle a glissé deux mots à Laroque, — de sa voix mourante, — deux mots que, seul, il entend :

— Frappe-nous donc, comme tu as frappé l'autre !...

Sa colère s'évanouit soudain.

Les bras levés pour frapper, — les poings fermés, — s'abaissent lentement sur ces deux têtes où depuis des années il a accumulé tant de baisers d'amour.

Ses doigts rudes errent un instant dans ces cheveux blonds, ceux de la mère comme ceux de la fille, — et se font doux pour cette suprême caresse, et il dit :

— Non, je ne frapperai pas... car je vous aime... je vous aime, mon Dieu, je vous aime !...

Et c'est plus qu'il n'en peut supporter, cet homme.

Il fait un signe à M. de Lignerolles.

Le greffier prend Henriette par le bras et la fait sortir, en la soutenant, pendant que Suzanne reste pendue à sa robe.

Roger les suit un moment des yeux.

Et, quand elles ne sont plus là, il semble que la terre lui manque, que rien ne se trouve plus sous ses pieds, et il tombe lourdement, avec un grand soupir, évanoui, demi mort.

X

L'instruction se poursuivit pendant quelques jours et s'acheva sans autres péripéties.

Rien ne vint l'entraver.

A toutes les questions de M. de Lignerolles, Laroque répondait :

— Je suis innocent. Je ne me défendrai plus.

Il se laissait aller au désespoir, à la fatalité qui l'entraînait.

Si le moindre doute avait existé dans l'esprit de la justice, Roger aurait pu être sauvé ; mais, par malheur, les détails du crime, les indices trouvés par l'enquête, les incidents relevés contre lui, tout coïncidait à le faire paraître coupable et constituait un ensemble de preuves accablantes qui avaient formé chez M. de Lignerolles une conviction inébranlable.

Le juge transmit donc les pièces à la chambre des mises en accusation, à Paris, et celle-ci ordonna le renvoi de Roger Laroque devant la cour d'assises de Seine-et-Oise, siégeant à Versailles.

Henriette l'apprit par les journaux.

Elle ne sortait plus de la villa ni de sa chambre, ensevelie dans une torpeur morale et physique étrange.

Elle ne prononçait plus une parole, ne s'occupait même plus de Suzanne, la regardant parfois s'agiter autour d'elle, avec une sorte d'étonnement, comme si elle ne reconnaissait pas sa fille et comme si l'enfant n'avait été qu'une étrangère.

Elle n'avait plus eu de nouvelles de M. Lacroix ni de M. de Lignerolles

Le souvenir de ces deux hommes, des scènes douloureuses auxquelles avaient donné lieu leurs interrogatoires, la secouait d'un tremblement maladif. Ses dents alors claquaient et elle se cachait la tête sous les couvertures, par un de ces gestes qu'ont les petits enfants lorsqu'ils jouent avec leur mère...

Un matin, elle ne se leva pas.

Elle était toute blanche dans son lit et ne bougeait plus, terrassée par une syncope.

Les domestiques, en ne la voyant pas, — elle si matineuse d'habitude, — entrèrent dans sa chambre et furent frappés de son état de faiblesse.

Ils appelèrent le docteur Martinaud.

Celui-ci prescrivit un traitement, mais sans espoir.

Il déclara que Mme Laroque était perdue et n'en avait plus que pour quelques jours.

Henriette se réveilla sous les frictions et les sinapismes qu'il lui fit appliquer et le remercia en souriant avec tristesse.

Elle ne se faisait pas d'illusions.

Avant de mourir, elle voulut toutefois assurer l'avenir de Suzanne.

Elle écrivit quelques mots, d'une écriture bien tremblée déjà, presque illisible, à un vieil oncle, frère de son père, Adrien Bénardit, qui avait une forge près de Monthermé, dans les Ardennes.

Suzanne allait être privée de sa mère, — et, selon toute prévision,

Roger allant être condamné, — Henriette voulait confier l'enfant au forgeron, un brave et honnête homme dont son père l'avait entretenue souvent, mais qu'elle n'avait vu que deux fois en sa vie.

Puis, ayant écrit cette lettre, elle attendit l'arrivée du vieux prêtre et se prépara à mourir, rassasiant ses yeux de la vue de sa fillette dont elle allait être éternellement séparée et qui, avec cette maturité d'intelligence que donne le malheur, s'arrangeait pour ne pas quitter la chambre de sa mère.

Suzanne la soignait, n'ayant pas voulu laisser ce soin à une autre.

Elle la soignait avec un dévouement absolu, veillant sur son sommeil, afin qu'on ne le troublât pas, lui présentant à boire les potions prescrites, soulevant et soutenant la tête de la malade pendant qu'elle buvait, lui essuyant les lèvres, arrangeant les oreillers, rebordant le lit.

Et la mère, prête à mourir, la remerciait d'un regard d'infinie reconnaissance, tout plein de regrets amers, de désespoirs sans remède.

Et l'enfant, alors, grimpant sur le lit et la bouche près de l'oreille d'Henriette, murmurait :

— Petite mère, guéris-toi, si tu aimes ta fille !

Mme de Noirville avait rêvé la vengeance, et elle allait être vengée plus complètement peut-être qu'elle n'aurait voulu.

Elle l'avait dit à Laroque : elle était d'une race extrême en tout.

Le mélange de sang espagnol et de sang arabe lui avait donné un caractère d'une grande violence, une ardente imagination, un appétit de plaisir que seul aurait pu régler, lorsqu'elle se maria, son amour pour son mari, mais auquel elle se trouva livrée sans force de résistance, puisqu'elle n'aimait pas Lucien.

— Vengez-moi ! mais vengez-moi bien ! avait-elle crié à Luversan, lorsque le pacte eut été conclu.

Quelques jours après, Luversan la retrouvait dans un bal campagnard, le dernier de la saison, donné dans les grands jardins de l'hôtel Terrenoire, rue de Chanaleilles. Il était à peu près une heure du matin — Il y avait une heure et demie, environ, que Larouette était assassiné.

Luversan était très pâle, mais froid et correct, dans sa tenue irréprochable.

Quand, dans une allée obscure, il put s'approcher de Julia, il lui tendit silencieusement un paquet de billets de banque.

— Qu'est-ce donc? fit-elle, surprise.

— Les cent mille francs que vous devez à Laroque. Il faut que demain matin, sans faute, Laroque les ait en sa possession

— Je le croyais dans une situation très gênée?

Et frappa la photographie au cœur. (P. 147.)

— C'est la vérité.

— Alors, je le sauve. Est-ce là ma vengeance?

— Vous le perdez.

— Je ne comprends pas, dit-elle, mais vous le dites et je vous crois. Je ne puis refuser, puisque vous possédez mon secret et que vous me tenez par là. Du reste, vous haïssez. Je hais aussi. Le même intérêt nous lie.

Elle prit les liasses qu'il lui tendait, les cacha.

Luversan la salua, se montra dans le bal, et, de la soirée, ne lui adressa plus la parole.

Le lendemain, dès le matin, elle sortait sous le premier prétexte venu, montait dans un fiacre et se faisait conduire chez Laroque, boulevard Malesherbes. Roger venait justement d'arriver. On sait le reste.

Deux ou trois jours se passèrent.

Ce fut Noirville qui apprit, par des amis communs, l'arrestation de Roger et son envoi à Versailles, sous l'inculpation de vol et d'assassinat.

— C'est une folie, s'écria-t-il. C'est même plus que cela, c'est une bêtise!... Roger voleur et assassin! la bonne histoire!

Et, sans perdre de temps, il se rendit au parquet, d'où il fut renvoyé au commissaire aux délégations judiciaires.

M. Liénard était dans son cabinet.

Il renseigna Lucien complètement.

L'avocat rentra chez lui inquiet et déconcerté, — inquiet de l'issue de l'affaire, déconcerté par tant de preuves réunies contre Laroque...

Mais sa foi en son ami, en son frère, restait inébranlable.

Roger voleur et assassin!...

Cette seule idée faisait bondir son cœur de honte et de colère!...

Même sans savoir, et malgré toutes les évidences, il aimait tant Roger, qu'il eût tendu ses poignets à une hache pour répondre de son innocence.

Julia ne savait rien encore.

Il lui dit tout en un flot de paroles rageuses, méprisantes pour la police qui s'était fourvoyée.

— Les agents devraient être prudents, disait-il. L'an dernier, ils ont eu un terrible exemple d'erreur judiciaire, dans cette condamnation à mort de Lauriot, dit le *Boucher de Meudon*, qui était innocent et faillit être guillotiné.

Mme de Noirville, blême, écoutait sans mot dire.

A cette heure, elle comprenait.

L'assassin de Larouette, c'était Luversan.

Le voleur, c'était Luversan.

L'argent volé, dont Roger n'expliquait pas la source, c'étaient les cent mille francs qu'elle avait portés elle-même boulevard Malesherbes!

Ah! tout cela avait été combiné avec une infernale adresse.

Roger était perdu si elle ne parlait pas. Elle avait voulu goûter au fruit de la vengeance, elle allait être terriblement vengée.

Elle ne fut point touchée du sublime dévouement de Laroque, préférant la honte et une condamnation presque certaine plutôt que de déshonorer Lucien, en révélant l'adultère de Julia.

Sa haine n'était pas apaisée.

Elle avait tant supplié, sans être écoutée.

Elle voulait que toutes ses larmes fussent noyées dans les larmes de Roger.

Et une nuit, dans sa chambre, se réveillant, elle alla ouvrir le tiroir secret d'un petit meuble dont elle avait seule la clef, y prit une photographie, qu'elle regarda un instant les yeux brillants, à la lumière d'une veilleuse qui brûlait sur un guéridon, dans un vase d'albâtre.

Puis, tout à coup, avec un geste de demi-sauvage qu'elle était, elle saisit un couteau-poignard, à manche d'or, qui lui servait de coupe-papier, et frappa la photographie au cœur.

C'était le portrait de Laroque.

Derrière, elle écrivit, comme pour préciser sa haine, comme pour mieux préciser ses souvenirs, peut-être, lorsque, plus tard, elle se rappellerait, elle écrivit la date de l'assassinat de Larouette :

28 juillet 1872.

Dessous, encore, elle écrivit la date de l'arrestation ;

30 juillet 1872,

se réservant d'inscrire bientôt la date de la condamnation.

Toute sa vengeance, — et pour elle c'était alors toute sa vie, — tenait dans ces trois dates.

Quelques jours après l'arrestation, qui avait fait beaucoup de bruit dans Paris, — Laroque étant mêlé au grand monde du commerce et y ayant les meilleures relations, — Lucien de Noirville dit à sa femme :

— Je ne plaide plus. Ma santé chancelante et mon infirmité me le défendent. Je n'ai pas plaidé depuis la guerre, mais on m'entendra, du moins, encore une fois, avant que je prenne décidément ma retraite.

Vaguement inquiète, elle demanda :

— Et quel procès acceptez-vous donc de plaider ?

— Pardieu, si tu ne devines pas ! Crois-tu que je vais laisser ce pauvre Roger aux prises avec le président des assises et le jury sans avoir auprès de lui un ami qui le soutienne ? Je le défendrai et je l'arracherai de leurs mains, à moins que Dieu ne m'en retire la force. Et ce sera peut-être la première fois qu'on aura vu un mutilé, qui ne peut plus marcher sans un aide, se faire transporter devant un tribunal pour y protester, par sa présence d'abord, et ensuite par tout ce qu'il peut avoir de chaleur et de talent, de l'innocence de son frère d'armes.

Elle avait tressailli et elle se troublait, malgré sa puissance sur elle-même.

Son mari défendant Roger !

Ah ! elle n'avait pas songé à cela, par exemple !

Lucien voulait arracher à la justice un homme !

Et cet homme avait été l'amant de sa femme !

— Eh bien, disait-il, poursuivant son idée, tu ne trouves pas que j'ai raison ? Est-ce que tu doutes de moi ? Eh ! tu as tort, va ! Je prouverai que je n'ai pas cessé d'être l'avocat qui faisait avant la guerre courir tout Paris.

C'est vrai, je suis faible.

Ces maudites blessures ont fait de moi un pauvre diable sans souffle, qui n'a pas l'air d'avoir quatre jours à vivre... mais le cœur est resté jeune... tu verras... J'aime Roger... à coup sûr mieux que je n'aurais aimé un frère...

Tu ne sais pas, toi, Julia, comme il est loyal et bon, et brave, et gai... et combien il a d'abandon dans l'esprit... un esprit grave et réfléchi, avec, souvent, des naïvetés d'enfant... un homme, enfin, qu'on est fier de connaître et de l'amitié duquel on s'honore.

Et c'est lui qu'on accuse !

Mais je leur montrerai, moi, qu'il est innocent... Et ce ne sera pas difficile... Je n'aurai pas besoin de longuement étudier son dossier pour cela... Je n'aurai qu'à laisser parler mon cœur.

Et j'embrasserai Roger devant le tribunal... devant le jury... devant tout le monde, pour montrer que je suis convaincu de son innocence, ainsi que nous nous sommes embrassés, croyant mourir, sur le sinistre plateau de la Garenne, à Sedan.. où j'ai laissé mes deux pauvres jambes... Tu verras... Tu verras la belle plaidoirie... Je veux que ceux qui seront là pleurent !...

Elle se taisait, toute saisie par l'étrangeté dramatique de cette situation.

Le mari, ignorant l'adultère de sa femme, défendant l'amant !

Et c'est qu'il était capable de le sauver !...

Certes, oui, il ne se vantait pas quand il disait qu'il avait fait courir Paris...

On s'était bousculé aux procès où son nom avait été mêlé...

Il avait fait oublier, par sa virulente éloquence, ardente, colorée, enthousiaste, — et toujours sûre d'elle, alors qu'elle paraissait le plus abandonnée, — le tonnerre des grands plaidoyers de Lachaud, et la parole diserte, souple et claire de Jules Favre.

Il n'avait pas eu de rival.

Il avait régné, pendant quelques années, en maître incontesté du barreau.

Depuis qu'il ne plaidait plus, le barreau avait perdu son éclat.

Non, elle n'en doutait pas!

Si quelqu'un avait assez de talent pour sauver Roger, ce ne pouvait être que Noirville.

Le sauver?

Alors, que devenait sa vengeance, à elle?

Elle hocha la tête, disant :

— Lorsque vous connaîtrez le dossier de l'affaire, peut-être ne serez-vous plus aussi sûr de vous-même...

Il eut un sourire d'orgueil... l'orgueil de son amitié pour Roger.

— Il est innocent, te dis-je; en douterais-tu? Certes, il y a des choses singulières dans son cas, des billets volés, retrouvés dans la caisse de ses ateliers de la rue Saint-Maur. Roger prétend que ces billets proviennent d'un remboursement, mais refuse de nommer le débiteur. Il est incapable de mentir. Le débiteur existe. Il y a là un mystère qu'il m'expliquera. Ce qu'il n'a pas voulu dire à la justice, il me le confiera à moi, il a confiance dans mon amitié. Et un avocat est un confesseur. Quand je saurai son secret, je n'en serai que plus fort pour le défendre... Et son secret... il me le faut!

Elle toussa, la gorge contractée.

Et, par un mouvement machinal, elle fit craquer ses doigts enlacés l'un dans l'autre. Ses lèvres étaient blanches.

Et même le regard, un moment, parut mort...

Il ajouta en souriant — et Julia faillit s'évanouir :

— Cette obstination de Roger à ne rien dire me fait soupçonner qu'il doit y avoir en tout cela une aventure de femme.

— Vous le voyez donc bien, dit-elle avec effort, il se cache de vous!

Il resta un instant pensif.

— C'est vrai. Si j'ai deviné juste, il s'est défié de moi. Cela me surprend, car, depuis longtemps, sa vie la plus intime m'était connue.

Le jour même, Lucien se rendit au parquet de Paris, et là prit toutes ses dispositions pour pouvoir pénétrer auprès de Laroque, à la prison de Versailles.

Deux jours après, les employés de la gare Saint-Lazare voyaient, montant le grand escalier qui conduit à la salle des Pas-Perdus, un homme jeune encore, au visage distingué mais fatigué et trahissant de secrètes souffrances.

Cet homme avait deux jambes de bois, marchait avec peine en s'appuyant sur des béquilles, et une jeune femme, d'une admirable beauté,

grande, souple, aux yeux noirs, marchait auprès de lui, veillant sur lui, prête à le secourir, s'il venait à trébucher.

Ces deux voyageurs qui attiraient ainsi tous les regards étaient Lucien de Noirville, qui allait à la prison de Versailles, et sa femme, qui, pour être près du danger et le conjurer plus facilement, fiévreuse et inquiète, n'avait pas voulu le laisser seul.

Mme de Noirville quitta son mari au moment où celui-ci entrait dans la prison.

Avec la voiture qu'ils avaient prise à la gare, elle fit des courses dans Versailles, où elle avait des amies.

Elle était convenue d'un rendez-vous avec Lucien.

Roger Laroque, depuis le dernier interrogatoire que nous avons rapporté, était dans une prostration complète. Il avait espéré jusqu'au dernier moment, car il se disait qu'on ne condamne plus les innocents, que la police est trop perspicace et claivoyante, la magistrature trop sérieuse et expérimentée pour que de pareilles erreurs puissent se produire encore.

— On découvrira l'assassin, se disait-il... on le découvrira un jour ou l'autre.

Mais les jours s'étaient passés; chacun d'eux avait apporté contre Roger son contingent de preuves, et l'assassin restait inconnu.

Et, dans l'effroyable bouleversement de sa vie, sa dernière consolation, — la dernière joie à laquelle il se rattachait, — lui était enlevée : il ne pouvait même plus compter sur l'affection de sa femme et de sa fille, puisque toutes deux semblaient l'accuser et le croyaient coupable.

Ce fut le dernier coup; sa raison chancela un moment sous le choc.

Toute la matinée du lendemain, il avait divagué, en proie au délire.

Puis son tempérament, sa vigoureuse constitution, avaient encore eu le dessus.

Il aurait bien voulu devenir fou, pour ne plus penser, et par conséquent pour ne plus souffrir, mais Dieu lui garda la raison, parce que, sans doute, il n'avait pas fini de souffrir encore.

Il était tout habillé, couché sur son lit étroit — large à peine pour lui — dans sa cellule lorsqu'un gardien ouvrit la porte.

Comme il ne bougeait pas et gardait les yeux fermés, — cependant, il ne dormait pas ! — le gardien le secoua avec rudesse en criant :

— Hé !! Laroque !! Levez-vous... Voici M. l'avocat de Noirville.

A ce nom, Roger se dressa brusquement.

Lucien entrait, et comme son émotion était trop forte pour sa

faiblesse, il s'appuya contre le mur de la cellule et ses béquilles, qu'il lâcha, roulèrent sur le plancher avec bruit.

Il tendit les bras à Roger. Des larmes montaient à ses yeux.

— Roger! dit-il... Mon pauvre Roger! mon frère!...

— Lucien ici!... quel bonheur!... mon ami, mon seul ami!...

Le gardien s'était retiré, Noirville devant rester seul avec le prisonnier.

Les mains serrées, les yeux dans les yeux, ils se regardèrent longuement.

Et tout à coup Roger demande à son ami avec angoisse :

— Au moins, toi, tu me crois innocent?

C'est sa première pensée, son premier mot.

— Parbleu! dit Lucien en riant... et j'espère bien le leur prouver à tous!...

Et comme Roger, interdit, le regarde sans oser comprendre :

— T'imagines-tu, par hasard, que je vais laisser à un autre avocat le soin de te défendre! Ce serait une injure à notre amitié.

Roger recule, comme assommé, les mains sur le front... Il balbutie :

— Toi! Toi!... Tu veux me défendre!... Tu me défendras, toi!

— Eh bien, qu'y a-t-il là de si extraordinaire? Ne suis-je pas avocat? Et pas mauvais avocat, dit-on, — et je m'en applaudis, aujourd'hui. — Qu'est-ce que tu as, voyons?... Tu n'as pas l'air d'accepter ma proposition avec beaucoup d'enthousiasme!... Pourquoi?... Qu'est-ce que je t'ai fait?...

— Mais rien, Lucien, rien... C'est que...

— N'as-tu pas confiance en moi?

— Oh! si... Je n'espère pas qu'on puisse me sauver... mais pourtant, si le miracle est possible, ce n'est que par toi...

— A la bonne heure... je te retrouve...

— Non, non... répétait Roger, fou de douleur et d'horreur... Je ne veux pas... Tu m'entends?... Je ne veux pas!!..

Et il murmurait, la tête cachée par ses mains, dans sa détresse :

— Il me défendrait? Lui? Lui, l'honnête homme, pur de toute tache? Moi, qui l'ai déshonoré?... Moi, dont il aurait horreur s'il savait!... Non, jamais! jamais! Dussè-je être condamné à mort!...

Il s'était reculé jusqu'à son lit, où il était retombé.

Péniblement, chancelant, car il n'avait pas ramassé ses béquilles, Lucien alla jusqu'à lui et s'assit à son côté.

— Veux-tu m'expliquer cet enfantillage? dit-il avec un regard de reproche. Comment, tu refuses que moi, ton meilleur ami, ton frère d'armes — de l'affection duquel tu n'as pas le droit de douter — je sois

ton avocat dans cette affaire?... Je comprends que la douleur t'égare... On a beau être un honnête homme et un homme fort, une accusation comme celle qui pèse sur toi est tellement inouïe — et grave, je ne le dissimule pas — qu'elle peut briser l'énergie la mieux trempée. Mais je suis là, te dis-je, et, puisque je suis là, rien n'est perdu!...

Et comme Roger gardait le visage dans ses mains :

— Voyons, Roger, dit Noirville avec cette bonté un peu brusque qu'on emploie quelquefois vis-à-vis des enfants indociles, fais moi donc le plaisir de me regarder en face.

Laroque releva la tête, sous la pression des doigts de son ami.

Ses larmes coulaient, larmes de rage, de douleur, de honte surtout!

— Tu pleures? fit Lucien attendri.

— Je pleure parce que ton dévouement me touche, Lucien.

— Laisse là mon dévouement et ne pensons qu'à toi. Nous n'en sommes plus, je suppose, à nous faire des compliments...

— Je ne puis accepter ton offre généreuse... Merci, mon ami... Aussi longtemps que je vivrai — et qui sait si ce sera longtemps — je ne l'oublierai pas.

— Comme tu me parles!... Est-ce qu'il doit être question de reconnaissance entre nous?... Je te trouve changé à mon égard, Roger...

— Rien n'est changé à mon affection, mon ami.

— Pourquoi ne veux-tu pas de moi, dès lors, comme ton avocat?...

— Je ne le peux... je ne le peux... disait le pauvre homme, se tordant les mains, et, pour la seconde fois, pensant au suicide.

— Tu me fais injure... et tu me causes beaucoup de chagrin...

— Pardon, frère, pardon!

— Mais enfin, la raison... la raison d'un pareil refus... car tu as des raisons...

— Oui, dit-il au hasard, parce qu'il fallait répondre.

— Au moins me les feras-tu connaître?

— A quoi bon?

— Je t'en prie... au besoin je te l'ordonne... j'en ai le droit... Mais j'ai beau y réfléchir... je ne vois pas, vraiment, ce qu'elles peuvent être...

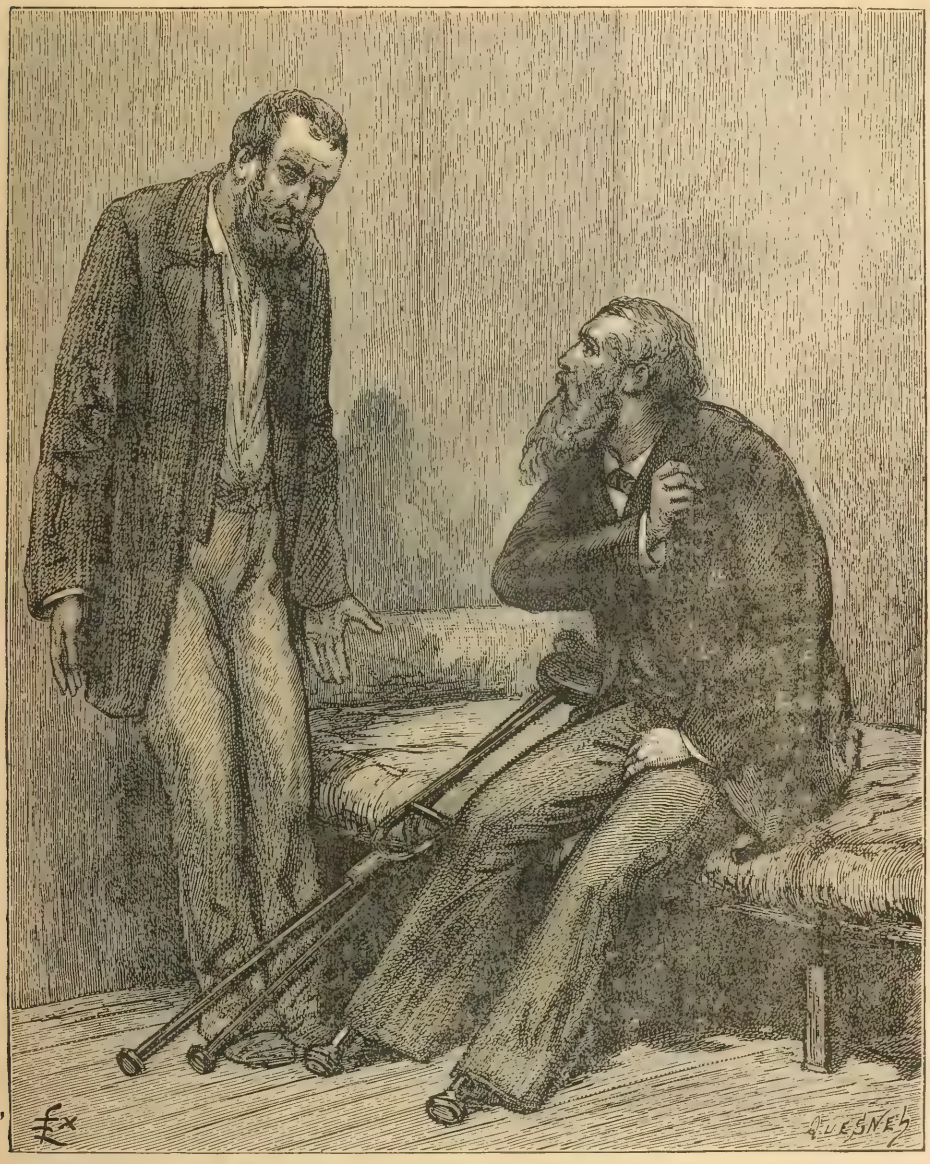
Roger se taisait, il cherchait une explication et ne trouvait rien.

— Roger, dit Lucien, si tu ne parles pas, je vais douter de ton amitié...

Alors, le malheureux se décida, parce qu'il voyait déjà je ne sais quel vague soupçon, quelle inquiétude sur le visage de Noirville.

— Connais-tu toutes les preuves qui pèsent sur moi?

— La chambre de Paris m'a communiqué ton dossier.. J'ai tout lu.



C'est bien moi qu'elles ont vu, dit-il. (P. 155.)

— Tu as dû voir que les preuves sont de la plus extrême gravité?

— Oui. Je le reconnais.

— Ne te fais donc point d'illusions, Lucien. Je sais que l'on me condamnera. Il ne peut en être autrement. Dans ces conditions, et comme ma défense n'est pas possible, je ne veux pas que tu t'en charges, car tu échouerais. Je ne prendrai point d'avocat. On m'en constituera un d'office, voilà tout.

— C'est là une de tes raisons?

— Oui.

— En d'autres termes, tu sembles craindre pour ma réputation, étant données les difficultés presque insurmontables de la défense?

— Justement.

— Rassure-toi. Cela ne m'effraye pas. D'abord, cette raison est puérile, et n'en est pas une. Un avocat ne gagne pas toutes ses causes. Les plus délicates et les plus embrouillées sont celles où il brille le plus, quel qu'en doive être le dénouement. Lachaud a plaidé pour Troppmann, mon cher ami, et si une affaire s'est jamais présentée dont le dénouement fût certain d'avance, c'est bien celle-là! Or, si je ne suis pas Lachaud, tu n'es pas Troppmann. Est-ce que tu n'as que de pareils arguments à m'opposer?... En ce cas, parlons d'autre chose!

Roger secoua la tête... Des arguments, il n'en trouverait pas... Chacun d'eux se heurterait à l'amitié de Lucien, qui les repousserait. Que dire? Une seule chose était claire et très nette dans le trouble de son esprit : sa ferme résolution de ne pas être défendu par Lucien! Mais comment le décourager?

L'avocat avait pris dans une des siennes la main du prisonnier. Il lisait bien, dans cette âme, des combats intérieurs, mais il n'en devinait pas la cause.

Roger, tout à coup, lui parla à voix basse, très vite :

— Tu ne comprends donc pas, Lucien?... Je suis donc obligé de t'avouer..

— Quoi?

— Mon crime!

— Quel crime?

— L'assassinat de Larouette...

— Tu es fou. Qu'est-ce que tu veux me faire croire là?...

— Cela est vrai, pourtant. C'est moi qui suis le coupable. J'avais restitué à cet homme plus de cent quarante mille francs. Ce remboursement, c'était ma ruine. Je l'ai tué, pour lui voler cet argent, pour échapper à la faillite... Je ne veux pas que tu me défendes, Lucien, parce que je ne veux pas être sauvé, parce que je ne suis pas digne que tu prennes ma défense, et que je ne veux pas échapper au châtiment qui va m'atteindre...

Et poursuivant son idée fixe — l'idée de l'adultère à expier — pendant que Lucien, étonné, ne trouvait rien à répondre, Roger répétait :

— Non, je ne mérite pas que tu essayes de me sauver... Je n'en suis pas digne! Je n'en suis pas digne!!

Lucien semblait le fouiller jusqu'au fond de l'âme.

Et Roger baissait la tête sous son regard, murmurant :

— Mon Dieu, pourvu qu'il ne sache jamais!...

— Ainsi, tu l'avoues, fit le mutilé, c'est toi l'assassin?

— C'est moi.

— Et tu as tué pour voler, comme le premier venu des repris de justice?

— Oui.

— Alors, c'est bien toi que ta femme et ta fille ont vu?

Roger se dressa, ne retenant pas une sourde exclamation.

Avouer cela, était-ce possible?...

Non, mille fois non...

Vouer son nom, sa mémoire, à jamais, à l'exécration de ces deux créatures si aimées?

Non, mille fois non!...

Elles le croyaient coupable, mais s'il protestait de son innocence jusqu'à l'échafaud ou jusqu'au bagne... elles finiraient par douter d'elles-mêmes, peut-être!!...

Il se retourna vers Lucien...

Il allait lui dire : « Ne m'écoute point... je suis fou!... Oublie tout ce que tu viens d'entendre... Suis-je capable d'un pareil crime? »

Mais ses lèvres restèrent closes! Julia... Julia se dressait devant lui. Laisser son mari le défendre... il trouvait cela plus horrible, en un sens, que ce crime d'assassinat qu'on lui reprochait!...

Il voulut boire cette honte, la boire jusqu'à la dernière goutte.

Et presque mourant, à force d'émotion et de douleur :

— C'est bien moi qu'elles ont vu, dit-il...

— Alors, ces reproches, ces larmes, ces supplications, devant M. de Lignerolles?...

— Comédie! comédie! pour faire croire à mon innocence.

Lucien resta silencieux. Il n'avait pas lâché la main de son ami.

— Et — dit-il enfin — tu m'autorises, n'est-ce pas, puisque tu reconnais ton crime, à en faire part à M. de Lignerolles, afin qu'au jour des assises le jury se montre indulgent, en te tenant compte de tes aveux?...

— Si je t'autorise?... Si je t'autorise?... bégaya Roger, atterré...

Et tout à coup, sans répondre, il roula sur son lit, sanglotant bruyamment.

Lucien le laissa pleurer, parce que ces larmes allaient le soulager.

Quand le prisonnier fut un peu calmé, doucement, en souriant, et son visage reflétait une noble et sublime confiance, il dit :

— Tu sais, Roger, que je ne te crois pas?

C'était la preuve d'une amitié si grande, d'une affection si vraie, que Roger en fut comme écrasé.

Il était vaincu, il n'essaya plus de résister.

Seulement, son étrange obstination avait mis un premier soupçon dans l'esprit de Noirville, une inquiétude plutôt qu'un soupçon, comme la crainte irraisonnée et instinctive d'un malheur.

Il ne voulut même pas y réfléchir tout de suite.

Ce fut plus tard que cette scène lui revint à la mémoire.

Et continuant de sourire :

— Maintenant, dit-il, que tu en as fini avec tes enfantillages, car un enfant ou une femme n'eût point parlé autrement, je suppose que c'est une affaire entendue entre nous et que je puis te considérer comme mon client?

— Cher, cher ami! dit Roger, suffoqué par les larmes.

— Et ne te décourage pas. Tu vas voir, si tu veux bien écouter mes conseils, et répondre à mes questions, avec quelle facilité nous allons débrouiller la chose.

Laroque fit un geste désespéré. Il n'avait plus confiance.

— Et d'abord, réponds-moi bien franchement, hein?

— En doutes-tu? M'as-tu jamais vu mentir?

— Non, mais tu pourrais avoir quelques scrupules... Et, si tu en as, c'est que tu oublies que tu parles à un ami; et à un ami, on peut, on doit tout dire, même ce qu'on ne dit pas au juge, même ce qu'on ne dirait pas à un confesseur...

— Interroge! dit Laroque d'une voix sourde, car ces mots de Lucien lui faisaient prévoir de nouvelles tortures.

— Tout ce que tu as raconté tant en premier lieu à M. Lacroix qu'ensuite à M. Liénard et enfin à M. de Lignerolles est l'exacte vérité, n'est-ce pas? Tu n'as rien omis, rien ajouté?

— Rien. Je te le jure.

— Ta simple parole me suffit. Ainsi donc — fit Lucien en consultant quelques notes qu'il avait prises sur les pièces du dossier — le soir du jour où tu as remboursé Larouette, tu as vagué au hasard dans Paris, la tête en feu, parce que tu te voyais ruiné, parce que tu voyais ta faillite prochaine et inévitable. A Ville-d'Avray, même fièvre, même accès de désespoir, même course vagabonde dans le bois où tu tombes et déchires tes vêtements. Tout cela est possible et, connaissant ton caractère, pour moi ne fait aucun doute.

— Tout cela est vrai.

— Bien. Passons à autre chose. On t'accuse, mieux que cela, on prouve que tu as été vu par ta femme et ta fille.

— C'est impossible, c'est faux, c'est odieux.

— D'accord; mais enfin, comment expliques-tu cela?

— Ma femme n'a rien avoué.

— Soit, par affection; mais elle a vu, certainement. Qui?

— Que sais-je?

— C'est ce qu'il faut chercher. M. Lacroix, et deux agents très fins, Tristot et Pivolot, ont reconstitué la scène du meurtre. Ils se sont assurés que du balcon de la villa on pouvait voir admirablement ce qui se passait chez Larouette.

— Alors elles ont été abusées par une ressemblance.

— Connais-tu quelqu'un qui te ressemble?

— Personne.

— Nous nous informerons. Parlons du cercle, maintenant. As-tu des doutes sur quelqu'un de ceux qui ont joué contre toi?

— Non. Du reste, M. Liénard s'est informé avec prudence, tu dois le savoir, et n'a rien pu apprendre.

— J'arrive donc tout de suite à la preuve principale relevée contre toi : la découverte dans ta caisse des billets volés à Larouette. Il y a là un fait matériel indiscutable. Que ta femme ait cru te voir, ou ne t'ait point vu, cela est, sans contredit, très intéressant pour l'instruction, mais ce qui t'accable, bien plus que ne pourrait t'accabler le témoignage même de ta femme si elle avait parlé, ce sont ces maudits billets. Voyons, prends ton courage à deux mains... D'où viennent-ils?

— Eh! le sais-je?

— Entendons-nous. Il est possible que tu ne saches pas de qui ton débiteur les avait reçus. Ce mystérieux débiteur, que tu caches à l'enquête, n'est peut-être pas l'assassin. Donc, rien à craindre pour lui, si tu le nommes. Mais il est nécessaire que, coupable ou non, nous le connaissions, parce qu'il y a là une filière, — comme on dit en langage de police, — une piste, si tu aimes mieux, et, en suivant cette piste, en remontant cette filière, il faudrait être maladroit si nous n'arrivions pas à la vérité.

— Il est inutile de chercher de ce côté, Lucien. Ce serait t'égarer.

— Qu'en sais-tu?

— J'en suis sûr.

— Oh! oh! Eh bien, pour me faire partager ta certitude, éclaire-moi. De qui tenais-tu ces billets?

Laroque ne répondit pas. Le supplice recommençait pour lui!

L'avocat se mit à rire.

— Je compte bien, dit-il, que tu ne vas pas faire le mystérieux avec moi, comme tu l'as fait avec tes juges et je te prie, avant tout, de voir en

moi un ami, plutôt qu'un homme chargé de te défendre. J'ai besoin de former ma conviction et il faut tout me dire.

— N'insiste pas, Lucien, dit Roger tremblant.

— Comment, tu refuses?

— Je refuse.

— Voilà qui est singulier, par exemple! murmura Noirville.

— Je t'avais prévenu, mon ami, mieux vaut ne pas me défendre!

— Mais si, je te défendrai, morbleu! malgré toi, si tu m'y contrains!...

— Je t'en prie, Lucien, je ne puis rien dire...

— Pourquoi?

— L'honneur me le défend.

— Tu me fais beaucoup de peine, Roger, beaucoup. Ton manque de confiance me surprend péniblement. Tu me connais assez, — outre que ma profession me commande la plus absolue discrétion, — pour être sûr que le secret que tu me confieras me sera sacré, comme à toi. L'honneur te défend de parler, à ce que tu prétends... Mais il y a un autre honneur qui te défend de te taire, c'est celui de ta femme et de ta fille, auxquelles ta condamnation léguerait une honte éternelle, — l'opprobre d'une flétrissure ineffaçable. Ces deux honneurs sont en balance. Auquel des deux obéiras-tu?

Roger baissait la tête.

Lucien garda un moment le silence, — ses yeux ne quittaient pas son ami.

Il se mit à rire, — pourtant il était un peu nerveux.

— Je parie que je devine! dit-il.

Roger tressaillit...

Ah! s'il avait pu se douter, le pauvre garçon!

— Et si je devine, me diras-tu que j'ai rencontré juste?

— Lucien, ta gaieté me fait mal.

— Fais-moi partager ton secret, et je pleurerai avec toi, s'il le faut.

Chacune de ces paroles pénétrait en Laroque avec la sensation froide d'un coup de poignard en plein corps.

Lucien aurait voulu le torturer, lui faire endurer mille agonies, qu'il ne s'y fût pas pris autrement.

Il était obligé de se taire!

Noirville continuait :

— Hier, je parlais de toi à Julia et je lui disais que ton entêtement me faisait croire qu'il y a dans ta vie quelque secret de femme.

Tout le sang de Laroque reflua vers son cœur.

Ce fut si violent, si brutal, qu'il étouffa, renversé sur le lit, la gorge trop serrée.

Lucien eut peur.

Il brisa le col de la chemise pour que le prisonnier respirât plus librement.

— J'avais deviné juste! murmura-t-il.

Et quand Laroque fut remis, Lucien, toujours riant :

— Une fredaine, hein? Avoue donc, enfant, avoue donc!

— Laisse-moi, Lucien, tu me fais souffrir, ami.

— C'est pour ton bien, comme disent les médecins aux malades. Alors, nous disons qu'il s'agit d'une fredaine.... une fredaine qui tourne au tragique! Eh! eh! comme tu cachais ton jeu!... Je ne te savais pas si coureur! Une passion, alors?... ou simplement un caprice?... S'agit-il d'une grande dame ou d'une cocotte?... Une actrice peut-être... Parle donc... aide-moi à trouver, puisque la moitié de la besogne est faite!...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmurait Roger, en proie à la plus inexprimable angoisse, n'aurez-vous pas pitié de moi et auriez-vous le droit de me condamner, si je recourais au suicide?

— Une femme mariée, sans doute, interrogeait Lucien, pareil, en cette scène, à un chirurgien qui arracherait lambeaux par lambeaux la chair pour arriver jusqu'à l'âme. Une femme mariée? Non, ce n'est pas possible... Ne m'as-tu pas dit cent fois — et ne l'ai-je pas vu, aussi — que tu adorais ta femme et ta fille?... Et cependant... un moment d'oubli, de faiblesse!... Enfin, si c'est vrai, ce n'est pas la mort d'un homme!... Voyons, confie-moi son nom!... J'irai la trouver en secret — personne ne se doutera de rien, je le jure — je la déciderai à venir avec moi chez le procureur de la République... Tout se passera pour le mieux... Hein? qu'en dis-tu?

— Tu te trompes, ami, il ne s'agit pas d'une femme!

— De qui donc?

Roger ne répondit pas.

Alors Lucien :

— Puisque tu ne veux pas me renseigner, permets que je continue mes suppositions, lesquelles — jusqu'à preuve du contraire — me semblent se rapprocher d'assez près de la vérité...

— Par grâce, Lucien!

— Point de grâce, ami. Je disais qu'il est possible que ce soit une femme mariée... Je ne te cache pas que j'eusse préféré une aventure dans le demi-monde... L'adultère, vois-tu, Roger, amène toujours avec lui — quelle que soit la passion qui lui serve d'excuse — tout un cortège de

hontes et d'hypocrisies pénibles pour la loyauté d'un homme... La passion aveugle, mais, quand elle a disparu, on se retrouve tout autre, avec moins d'estime de soi-même... Une femme mariée, disions-nous?... Il y a le mari!... Voilà pourquoi tu me disais que l'honneur te défend de parler!

— Assez, Lucien, dit Roger d'un ton ferme. De deux choses l'une : ou tes suppositions sont vraies, et ce que tu diras ne peut que renouveler ma peine et aviver mes regrets; ou elles sont fausses, et alors blessantes pour moi. N'en parlons plus, mon ami, veux-tu?

Ce fut au tour de Lucien de se taire.

Un vague soupçon avait pénétré dans son esprit, avec une douleur aiguë

Cela dura une seconde, pas même.

Le trouble de Roger, sa persistance à ne rien dire aux juges, au mépris des dangers qu'il courait, sacrifiant sa vie à son secret. c'était bien étrange.

Quelle grave raison le poussait donc à un pareil dévouement?

L'honneur d'une femme?...

Mais, en avouant la vérité à Lucien, il n'eût point touché à l'honneur de cette femme...

Et, au fond du cœur, quelque chose lui disait, à Lucien :

— C'est à toi surtout qu'il a voulu céler la vérité!

L'avocat avait beau se défendre contre ce soupçon.

Son amitié était impuissante à l'écarter.

Il revoyait sa femme libre et coquette.

Il revoyait Roger, troublé devant lui, pâle et tremblant, ayant vraiment l'aspect d'un coupable!...

Pourquoi ces deux êtres lui apparaissaient-ils ainsi rapprochés?

Ah! qu'il souffrit en cette seconde!

Mais il était fort et son amitié pour Roger était grande!

Cette lutte si courte, et si cruelle pourtant, ne se traduisit que par un mot, proféré par le pauvre homme presque avec honte :

— Tu étais donc lié avec le mari?... Il y a donc une trahison à l'amitié?... Et tu crains, pour la femme, que le mari ne se venge?

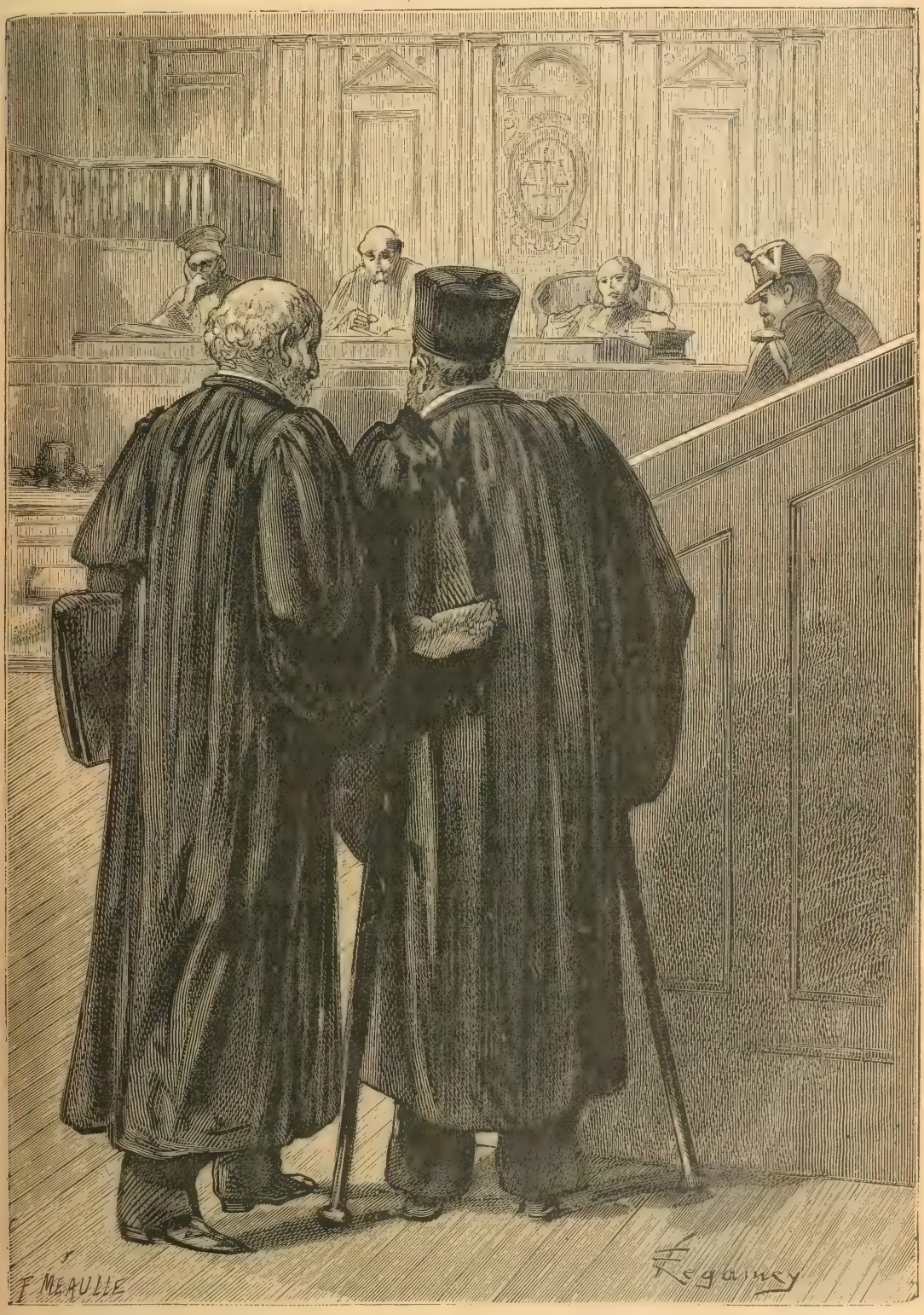
Roger comprit-il le soupçon de Noirville?

Les deux hommes se regardèrent... droit dans les yeux...

Et les yeux de Roger se mouillèrent de larmes...

Et il mentit — ou plutôt non, ce fut la vérité — car, lorsqu'il avait aimé Julia, connaissait-il Lucien? Était-il son ami? Y avait-il eu trahison à l'amitié? Non!...

Et c'est pourquoi, ayant deviné le vague doute qui, de son aile noire,



L'avocat était entré lentement, soutenu par un de ses confrères.(P. 168.)

venait d'effleurer l'âme de son frère, de l'homme qu'il aimait entre tous, pour la paix et l'honneur duquel il laissait planer sur lui une accusation capitale, c'est pourquoi il dit :

— Oh! Lucien... oh! mon ami! qu'as-tu pensé là?...

Et sa gorge se serra, sa voix fut étouffée. Il ne put en dire plus.

Lucien l'entoura de ses bras et le serra contre lui...

Dans cette étreinte, il faisait passer toute son amitié.

— Vois, dit-il, ce que ton silence peut causer de mal, non seulement à toi-même, mais encore aux autres... Pardon, ami... Une dernière fois, laisse-moi te supplier, au nom de ta femme et de ta fille... Si tu ne dis pas d'où proviennent les billets, tu es perdu... entends-tu bien?... Perdu!... Que deviendront Henriette et Suzanne?... Si j'étais riche, je te dirais : J'en prendrai soin. Mais je suis pauvre!... Et quel lugubre héritage vas-tu leur léguer, mon pauvre ami!... Car, ne te fais pas d'illusions!... Si tu ne parles pas, tu seras condamné... Que veux-tu que je dise pour te défendre, moi?... On jurerait que tu prends plaisir à m'en enlever les moyens!...

— Aussi, c'est une triste besogne, et voilà pourquoi je ne voulais pas de toi pour défenseur.

— Tu avais tort. Tu es innocent... Je crois en ton innocence... Je te défendrai et, s'il se peut, je sauverai ta tête... — Car, malheureux, il s'agit de ta tête!...

— Je le sais bien !

— Coupable, je te défendrais encore, car je ne pourrais oublier ce qui s'est passé entre nous et l'affection qui nous a fait vivre de la même vie!...

— Comme tu es bon!

— Pas si bon que tu crois, Roger, car je te garde rancune, et je n'aurai de cesse que je n'aie pénétré le mystère que tu me caches.

Roger secoua la tête.

— Tu crois que c'est impossible? dit Lucien. Baste! qui sait?

Il se leva, tendit les deux mains au prisonnier.

— Adieu, ami. Je reviendrai te voir avant la cour d'assises. Reste sur tes gardes et attends-toi à d'autres assauts de ma part. Puisque c'est malgré toi qu'il faut qu'on te sauve, eh bien, je te sauverai malgré toi!

Roger alla ramasser les béquilles et les tendit à son ami.

Lucien sortit et Laroque, penché, l'oreille contre la porte de sa cellule, que le gardien venait de refermer, écouta longtemps le bruit sourd des jambes de bois sur les dalles de la prison.

Le bruit alla s'affaiblissant, puis s'évanouit tout à fait.

Alors, sans plus de forces — accoté contre le mur — la tête tombée sur la poitrine et les bras ballants, Laroque murmura :

— C'est trop souffrir!... La souffrance dépasse la faute!...

Et ainsi, dans cette posture, il rêva longtemps, repassant sa vie, triste à mourir...

XI

Le lendemain, Lucien reprenait le train à la gare Saint-Lazare, mais cette fois il n'alla point jusqu'à Versailles; il s'arrêta à Ville-d'Avray et se fit conduire à la villa Montalais.

Il voulait voir Henriette, s'entretenir avec elle, espérant que la jeune femme lui donnerait quelques renseignements précieux.

La petite maison, lorsqu'il y entra, était silencieuse.

La grille était ouverte, il put pénétrer sans sonner.

Il frappa à la porte d'entrée; mais, comme personne ne répondit, il la poussa; celle-là, non plus, n'était pas fermée.

Dans le corridor, personne.

Il monta l'escalier, péniblement.

Il était à peu près au milieu quand il entendit des pas au-dessus de lui.

Quelqu'un venait à sa rencontre...

C'était Jean Guerrier, le caissier de l'usine, important témoin qui, devant le jury, devait être, par la fatalité des choses, à charge en ce qui concernerait les preuves matérielles résultant des billets de banque trouvés en caisse, et à décharge par la foi qu'il montrerait en l'innocence de son patron.

— Ah! monsieur de Noirville, quel malheur! dit Jean, qui connaissait l'avocat pour l'avoir vu, maintes fois, avant le drame, avec son maître, et qui, depuis, était allé lui communiquer les résultats de chacun des interrogatoires qu'on lui faisait subir.

— Qu'y a-t-il donc?

— Madame est à l'agonie!

— Grand Dieu!... Ah! c'est effroyable!... Pauvre Roger!...

Le jeune homme fut obligé de le soutenir. Il l'entraîna dans un petit salon d'attente donnant sur l'antichambre, et s'assit auprès de lui.

— M. Laroque est perdu! s'écria-t-il. Comment voulez-vous que des étrangers croient à son innocence quand celle qui agonise dans cette maison est convaincue de sa culpabilité.

— Convaincue! A quoi le jugez-vous?

— Mme Laroque allait un peu mieux ce matin. Elle avait tout son

entendement; c'était la dernière lueur de la flamme près de s'éteindre.

— Eh bien?

— J'en ai profité pour lui retracer toutes mes impressions, pour lui conter avec quelle joie mon patron m'a remis d'abord les cent mille francs qu'un inconnu, qu'il s'obstine à ne pas nommer, lui a restitués. Ce n'était pas la satisfaction du malfaiteur qui a commis un crime et profite du butin. Où a-t-on jamais vu qu'un coquin tue pour payer des échéances? Est-ce que les assassins ont des échéances? Ils volent et ils feraient plutôt banqueroute que de sacrifier le prix du sang à solder des créanciers! Allons donc!! cela tombe sous le sens!

— Vous lui avez dit tout cela!

— Oui. Je lui retraçais également la scène du lendemain. Je vous l'ai dit, à vous, l'avocat de ce pauvre M. Laroque, je le répéterai avec énergie devant le jury : il fallait entendre mon patron faire son *mea culpa* devant son caissier s'accuser d'avoir été jouer dans un tripot, d'avoir failli perdre quelques billets de mille francs, ce qui l'aurait obligé à recourir aux expédients; à falsifier ses livres, disait-il avec cette indignation qui témoigne d'une conscience intacte.

— Oui, vous direz cela, Guerrier, vous le direz avec la conviction dont vous êtes animé aujourd'hui.

— Certes, mais à quoi cela servira-t-il? Je l'ai dit ce matin à Mme Laroque et pour toute réponse elle a exhalé ce propos qui trahit sa secrète pensée : « Je voudrais être aveugle, et je parlerais comme vous. »

L'avocat se prit le front. Évidemment la mère avait vu le crime, comme l'assurait Victoire. L'enfant aussi, Suzanne, avait dû assister à la mort de Larouette, et, comme sa mère, elle niait, elle niait pour la justice, mais devant Dieu elle demandait le pardon pour l'assassin.

Mais qui donc avait-on vu chez Larouette? Quel mystère insondable enveloppait cette affaire qu'un ami avait la prétention d'élucider au profit d'un homme que sa femme accusait à son lit de mort?

— Montons voir la mourante, s'écria M. de Noirville. Je veux m'assurer par moi-même de ce que vous croyez être la conviction de cette malheureuse femme.

Ils entrèrent dans la chambre à coucher. La malade ne voyait déjà plus personne.

Il y avait là le docteur Martinaud, qui, penché sur le lit, semblait épier le dernier souffle de la pauvre femme.

Il y avait aussi un vieillard à la figure très brune, entièrement rasée, sauf le collier de barbe, et qui priait, les yeux très rouges.

C'était l'oncle Bénardit, appelé par Henriette.

Il était arrivé la veille. Mme Laroque lui avait remis Suzanne et, comme si elle n'avait attendu que cela pour mourir, elle avait perdu connaissance presque aussitôt; son agonie durait depuis la veille.

Il y avait, enfin, Suzanne, qu'on n'avait pu arracher du lit de sa mère et dont le désespoir muet était effrayant.

Mme Laroque n'était pas morte encore, mais déjà ses yeux fixes étaient vitreux; ses bras étaient sur les draps et, de temps à autre, on voyait remuer les doigts, faiblement, très faiblement.

Tout à coup, elle parut se ranimer.

La crise suprême approchait.

Elle ouvrit les yeux très grands et les promena sur ceux qui l'entouraient, sur le docteur, sur Bénardit, sur Lucien, sur Jean Guerrier.

Elle les reconnut tous, car elle leur sourit, un pauvre sourire qui fit grimacer sa figure amaigrie.

Puis elle n'eut plus d'attention que pour sa fille.

Son bras lentement se souleva jusqu'aux blonds cheveux de l'enfant et resta là, une seconde.

— Ma fille, murmura-t-elle, ma Suzanne adorée... pardonne-lui... pardonne-lui!...

Sa dernière pensée avait été pour Laroque.

Et sa dernière caresse fut pour Suzanne, car la main glacée de la moribonde glissa des cheveux de Suzanne jusqu'à sa joue, retomba inerte sur l'épaule, où elle resta une seconde, puis sur le lit.

Elle était morte.

— C'est fini..., dit le docteur Martinaud. Voilà une fillette orpheline!...

Suzanne avait compris et collait ses lèvres sur la bouche de sa mère.

On voulut l'enlever, l'arracher à ce terrible spectacle...

Mais cela fut impossible.

Le docteur Martinaud fronçait le sourcil.

— C'est trop pour un cerveau si frêle, dit-il à Noirville et à Bénardit, j'ai peur que cette enfant ne devienne folle!...

Ce fut seulement à la fin de la journée, lorsque morte de fatigue, épuisée de sanglots, elle tomba endormie auprès du cadavre de sa mère, qu'on put enlever Suzanne de ce lit funèbre.

La mission de Lucien était manquée. Il s'était proposé d'interroger Henriette. Il était trop tard.

Avant de partir, il eut une courte conversation avec Bénardit :

— Vous êtes l'avocat de Roger, monsieur, fit le maître d'usine.

— Son avocat et son ami.

— Que pensez-vous de cette triste affaire?

— Est-ce l'avocat que vous interrogez, ou l'ami?

— Les deux.

— Comme ami, je suis sûr de l'innocence de Roger. Je n'en ai pas douté un seul instant et n'en douterai jamais.

— Et comme avocat?

— Je suis convaincu qu'il n'échappera pas à une condamnation.

— Vous verrez Roger sans doute bientôt?

— Demain. Ne faut-il pas que je lui apprenne cette triste nouvelle?

— Dites-lui que, quelle que soit sa condamnation, Suzanne aura en moi un père... dans ma femme... une mère... et nous l'aimerons d'autant plus que nous n'avons pas d'enfant.

— Je le lui dirai, monsieur, soyez-en certain. Mais allez-vous donc quitter Ville-d'Avray après l'enterrement?

— Non, cela me serait impossible. Je dois m'occuper avec M. Guerrier des ateliers de la rue Saint-Maur. J'attendrai ici l'issue de l'affaire... d'autant plus... d'autant plus que, s'il est condamné, Laroque sera heureux de revoir sa fille au moins une fois... Et je me reprocherais toute ma vie de lui avoir enlevé ce bonheur... Je reste donc... Vous nous trouverez, nous deux Guerrier, soit ici, soit à Paris, rue Saint-Maur.

— Vous êtes un brave et honnête homme, monsieur Bénardit.

— Et vous aussi, monsieur de Noirville, puisque, comme Guerrier, vous croyez à l'innocence de mon neveu.

Les trois hommes se serrèrent la main.

Lucien et Jean reprirent le train de Paris. Le lendemain, l'avocat était à la prison de Versailles et se faisait conduire auprès de Roger.

— Ami, dit-il, prépare-toi à supporter un nouveau malheur!...

— Ma fille est morte! dit le pauvre garçon, avec un cri effrayant.

— Non pas ta fille, mais ta femme!

Laroque, comme fauché, s'écroula sur les genoux.

Longtemps il ne dit rien.

Même il ne pleurait pas.

Tout à coup, il dit faiblement :

— Tant mieux, Lucien, tant mieux qu'elle soit morte... Elle me croyait coupable!... Quelle atroce existence eût été la sienne!... Maintenant, s'il est vrai qu'il y ait une autre vie après la mort, Henriette, à cette heure, sait que je suis innocent!...

Et il répéta, hochant la tête :

— Tant mieux, Lucien, oui, tant mieux...

XII

Lucien revit plusieurs fois Roger avant le jour où ce dernier devait comparaître en cour d'assises.

Il aurait voulu avoir raison de cette obstination étrange et deviner le secret qu'il cachait...

Mais Roger resta intraitable, malgré les supplications de Lucien, ses protestations d'amitié, les assurances qu'il lui donnait, par serment, que personne autre que lui ne connaîtrait ce secret.

Enfin, Noirville cessa toute insistance, un peu humilié et attristé par ce qu'il appelait le manque de confiance de Laroque.

Mais sa foi dans son ami n'en était pas diminuée, et c'était toujours avec la même conviction qu'il le proclamait innocent.

Le jour des assises arriva.

Lucien ne s'était pas trompé quand il avait prévu que tout Paris se transporterait ce jour-là à Versailles pour l'entendre plaider.

Les journaux, qui suivaient avec passion toutes les phases de cette affaire, avaient raconté l'amitié qui liait l'accusé à son avocat.

Des reporters étaient venus chez Noirville, et celui-ci, qui tenait à intéresser le public à son client et même à exciter, s'il était possible, en sa faveur, un mouvement de l'opinion, leur avait dit sur Roger ce qu'il savait.

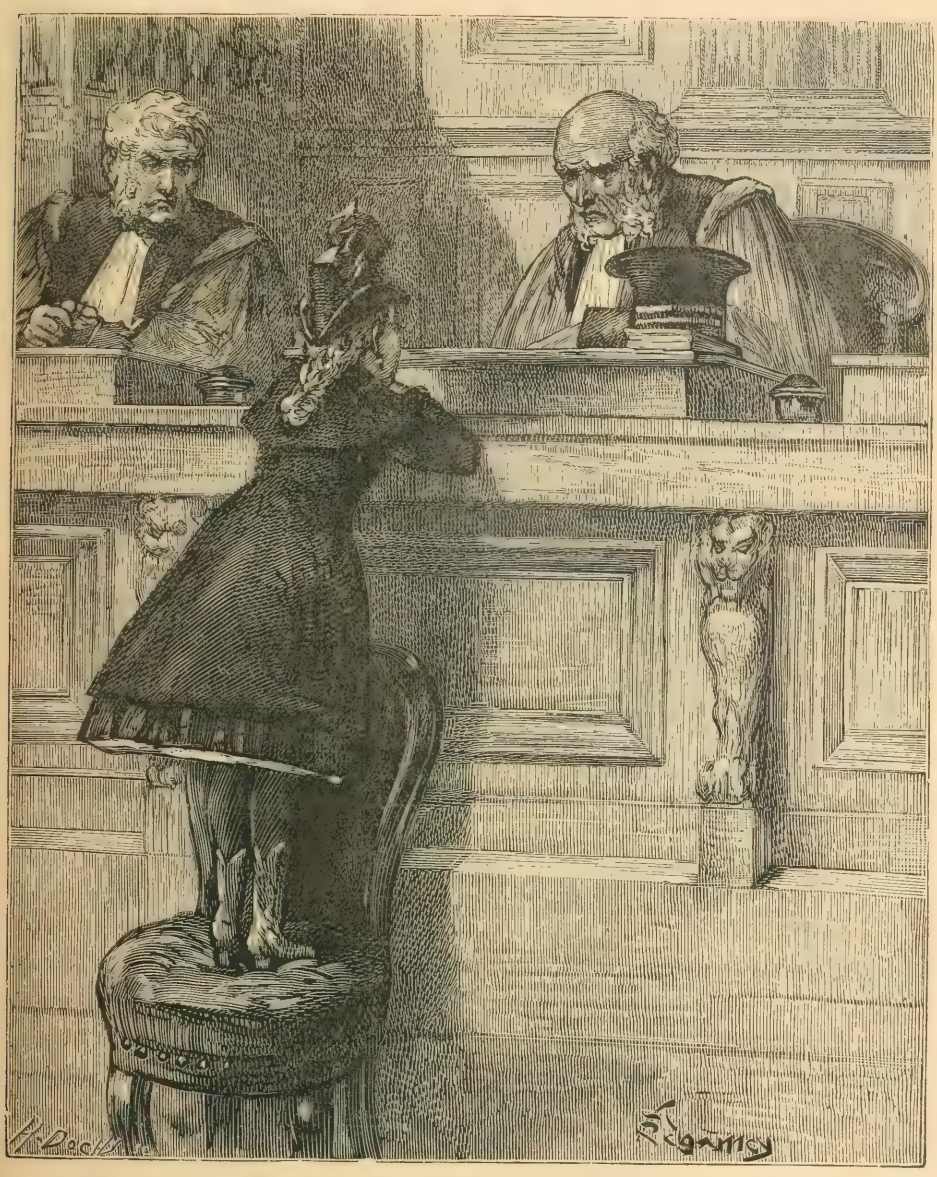
Comme la police avait donné quelques détails sur les parties les plus émouvantes de l'enquête, les journaux avaient exactement renseigné le public et l'on savait que Roger, — ce qui était la principale charge contre lui, — n'avait pu expliquer la découverte des billets de banque ; on savait aussi qu'il prétendait les avoir reçus d'un tiers et qu'il s'était obstinément refusé à livrer le nom de la personne inconnue.

Sur ce thème, bien des histoires avaient été brodées, dont quelques-unes se rapprochaient de la vérité.

Le plus large champ étant laissé aux imaginations, toutes sortes de suppositions avaient été faites, — et, dans les suppositions même les plus invraisemblables, la femme, — une femme, — toujours jouait son rôle.

L'avocat était entré lentement, soutenu par un de ses confrères.

La toque et la robe noire faisaient paraître encore plus pâle la pâleur distinguée de son visage amaigri, un peu long et souffreteux ; ses yeux rayonnaient d'intelligence. Il gagna son banc, posa près de lui ses béquilles



L'enfant, le menton appuyé sur la main qui reposait sur le bureau de la cour, avait l'air réfléchi. (P. 173.)

et, se retournant, promena sur le public son calme et limpide regard d'honnête homme.

A toutes les figures de connaissance il faisait un petit signe de tête.

Mais il ne souriait pas.

Il était triste.

Lorsque Roger Laroque fut introduit, Lucien lui tendit vivement les

deux mains, se servit de ce point d'appui pour se mettre debout, et devant tout le monde embrassa l'accusé sur les deux joues.

Les murmures des conversations avaient cessé.

Cet acte si simple d'amitié fraternelle, ainsi accompli bravement comme une protestation, était allé droit au cœur de tous.

Il avait bien dit à Julia :

« Si je n'ai pas d'autres moyens de le défendre, je l'embrasserai en jurant qu'il est innocent! »

Après l'acte d'accusation, les témoins furent entendus.

Roger Laroque vit défiler devant le jury, les uns pour être entendus régulièrement, les autres à titre de renseignements, les personnages qui ont joué un rôle dans ce récit.

Aucun n'avait contre lui d'animosité; tous, au contraire, au fur et à mesure qu'ils comparaissaient, lui adressaient un regard de pitié et d'intérêt.

Lui, tranquille, presque indifférent, écouta les dépositions, — et, à chaque regard de commisération qui tombait sur lui, répondait par un sourire.

Mais il perdit soudain ce calme affecté quand le président ordonna d'introduire « Suzanne Laroque, fille de l'inculpé ».

Il se dressa, comme détendu par un ressort, encore grandi pour ainsi dire; il porta les deux poings sur ses tempes, et tout le monde vit qu'un tremblement horrible le secouait des pieds à la tête... puis il se courba, comme sous le fardeau trop lourd de son malheur, et se rassit sur son banc, la tête basse.

Aux mots du président : « Introduisez Suzanne Laroque », des exclamations sourdes avaient répondu.

Cela semblait effroyable de vouloir obliger la fille, — une enfant! — à accuser son père!... C'était le droit du président, mais quel triste droit!

Une sorte de remous, produit par une émotion violente, agita la salle.

Il y eut là un frisson d'anxiété, d'épouvante et d'horreur.

Une voix dit, — une voix de femme, — de mère, sans doute :

— Non, non, on ne devrait pas... Cela ne devrait pas être!...

Le président fronça le sourcil et redressa le buste dans son fauteuil. C'était un homme sec, à la figure glabre, aux yeux froids, au nez un peu long; un tas de petites rides plissaient les coins de ses lèvres fines, presque invisibles, pareilles à une coupure.

Une autre voix dit, une voix d'homme, irritée, pendant que les murmures s'accentuaient :

— Il est possible que Laroque ait commis un crime, mais c'est un crime aussi que commet la loi en obligeant sa fille à l'accuser.

— Je vais faire évacuer la salle, dit le président.

Les murmures s'apaisèrent.

On chuchota encore, puis le silence se fit, brusque, complet, presque solennel...

Suzanne était introduite...

Quand elle vit son père, elle s'arrêta, interdite, et il fallut, pour la faire avancer, qu'on l'encourageât, qu'on la portât presque.

Dans l'auditoire, bien des femmes avaient le cœur serré.

Roger avait tendu les mains, machinalement, vers la petite, mais on ne lui avait pas permis de l'embrasser.

On attendait donc les débats avec la plus vive curiosité, et cette curiosité, tout concourait à la surexciter, le nom de Laroque et son honorabilité jusque-là incontestée; le mystère encore inéclairci de certains points de l'instruction; le grand talent de Lucien de Noirville, son affection pour Laroque, leur conduite à tous deux pendant la guerre; la mutilation de l'avocat qui l'avait obligé à se faire transporter à la salle des assises et à plaider assis; la mort de Mme Laroque, qui rendait cette affaire plus douloureuse encore et plus dramatique; les efforts des juges pour contraindre Suzanne à parler, comme ils avaient voulu faire parler la mère, rien n'y manquait.

La salle fut donc prise d'assaut par tous les porteurs de billets.

Lucien était arrivé le matin à Versailles, à la première heure, et avait tenu à serrer la main de Roger :

— Ainsi, dit-il, c'est bien entendu? Tu ne veux rien m'avouer?...

— Je ne le peux, ami.

— A tout à l'heure donc. Je ferai l'impossible. Bon courage.

Lucien avait déjà fait quelques pas pour se retirer. Il revint.

— Je dois te dire que tu reverras tout à l'heure ta fille.

— Ah! fit le malheureux, avec un mouvement de joie.

Mais ce mouvement, un mot de Lucien le réprima aussitôt.

— Tu la reverras, mais, hélas! devant le tribunal et le jury. Le président, usant de son pouvoir discrétionnaire, l'a mandée à Versailles. Il veut l'interroger, devant toi, devant nous.

— On la tuera, mon Dieu, on la tuera.

— Je te le répète, courage, ami! Je serai près de toi...

Lorsque les débats commencèrent, la curiosité et la sympathie de tous les spectateurs se portèrent aussitôt sur Lucien de Noirville.

Le président interrogea Suzanne[1] :

— Mon enfant, reconnais-tu cet homme qui est là? Tu le reconnais, c'est ton père?

Suzanne fit un signe de tête affirmatif.

— L'aimes-tu, ton père?

— Oui.

— Ta mère, où est-elle?

— Morte.

— Qui l'a fait mourir?

— Je ne sais pas.

— Tu as vu, par le balcon de votre maison, un homme pénétrer chez Larouette, et le tuer, au moment où il comptait son argent?

L'enfant se tut.

— Quels vêtements portait cet homme? Comment était-il habillé?

— Je ne sais pas.

— Tu as reconnu ton père, puisque tu as crié : « Papa! Papa! »

— Non.

— Tu mens, puisque Victoire, la femme de chambre, a entendu.

Suzanne se taisant, le président la rassure :

— Tu es une petite fille bien sage, bien gentille, je le sais, et on ne te fera pas de mal, tu comprends? Tu as vu un homme dans la chambre de Larouette. Comment était-il habillé? Ressemblait-il à ton père?

— Je ne sais pas.

— Le connaissais-tu? Était-ce ton père?

— Je ne sais pas.

— Mais ta mère elle-même l'a reconnu... ta pauvre mère qui est morte?

Tu as entendu ta mère dire quelque chose? Tu l'aimais bien, ta maman?

— Oh! oui.

— Rappelle-toi donc, mon enfant, l'homme que tu as vu, tu l'as reconnu?

— Je n'ai vu personne.

Alors le président s'adresse à l'accusé.

— Le silence de cette petite fille vous accuse.

— Hélas! monsieur, je l'ai suppliée de parler... Elle ne m'a pas écouté.

— C'est que ce qu'elle aurait à dire est plus terrible, sans doute, que tout ce que laisse prévoir son silence obstiné.

1. La plupart des demandes et des réponses qui vont suivre ont été prises textuellement par l'auteur.

— Monsieur le président, veuillez lui demander qui lui a dit de parer comme elle fait.

A l'interrogation du président, l'enfant répond sans hésitation et très énergiquement :

— Personne !

— Demandez-lui, dit Roger, si ce n'est pas sa mère.

— Est-ce que ta mère ne t'a pas dit quelque chose? Que t'a-t-elle dit?

— Rien!

— Ce n'est pas ta mère qui t'a dit de parler comme tu le fais?

— Non, monsieur, elle ne m'a rien dit.

— Si tu mens, c'est bien vilain, surtout quand tu parles de ton père... Est-ce ton papa que tu as vu dans la chambre du crime?

Silence de l'enfant.

— Il faut répondre, chère petite, dire oui ou dire non.

Nouveau silence.

— Elle ne désobéira pas à sa mère, fit Laroque, à sa mère morte surtout.

La scène était émouvante. On sentait flotter, au-dessus de la petite fille, quelque chose de supérieur et de grand.

Tout le monde comprenait qu'elle avait vu son père, mais qu'elle ne le livrerait pas.

Le *Droit* (journal des tribunaux) rapporte que « l'enfant, le menton « appuyé sur sa main qui reposait sur le bureau de la cour, avait l'air « réfléchi et soucieux, l'œil baissé, et son visage et sa voix marquaient « une gravité, un sérieux qui n'étaient pas de son âge et qui paraissaient « lui avoir été imprimés par le saisissant spectacle du drame... »

Le président prit l'enfant par la main, la conduisit près du banc des jurés et, à cette place, renouvela les questions auxquelles Suzanne avait déjà répondu, ou plutôt auxquelles elle avait refusé de répondre.

L'émotion de l'auditoire était au comble.

La plupart des jurés étaient pâles et beaucoup détournaient les yeux.

— Laroque, dit le président, voulez-vous interroger votre fille vous-même?

— Non. Je ne la questionnerai pas. Qu'on la fasse parler, comme on voudra. Qu'elle se taise ou qu'elle parle, moi je ne lui demanderai rien.

— Vous ne voulez pas lui adresser de questions?... Regarde bien ton père, mon enfant... C'est lui qui a tué votre voisin Larouette?

— Je ne sais pas.

— Tu ne me mens pas?

— Non.

— On t'a bien parlé du bon Dieu, et tu sais qu'il te punirait si tu étais menteuse?...

— Oui.

— Tu n'as pas peur d'aller en enfer pour avoir menti?

— Non.

Ici se produisit un incident caractéristique.

Suzanne se prit à pleurer, et le président lui ayant demandé pourquoi elle pleurait, l'enfant répondit :

— Parce que je vois petit père!

Un juré, ne pouvant maîtriser son émotion, laissa échapper ces mots :

— Je crois, monsieur le président, que nous en savons assez!

Lucien de Noirville, en qualité d'avocat, demanda à ce que la cour lui donnât acte des paroles qui venaient d'être prononcées.

Invité à s'expliquer sur la portée de sa pensée, le juré répondit « que c'était le sentiment pénible causé par la déposition de l'enfant qui avait provoqué son interruption, mais qu'il n'avait pas entendu formuler son opinion sur le fond de l'affaire » .

Trois autres jurés, qui avaient adhéré par leur attitude aux paroles prononcées par leur collègue, firent la même déclaration.

C'était le cri de la chair, le cri de l'humanité révoltée par un aussi terrible et navrant spectacle.

On fit sortir Suzanne.

Deux autres témoignages offrirent, en attendant la plaidoirie, un assez vif intérêt : ceux de Jean Guerrier et de M. de Terrenoire.

Le jeune employé dit reconnaître que les billets de banque trouvés dans la caisse, lors de l'arrestation de son patron, présentaient bien les particularités qu'il avait signalées préalablement au commissaire de police, mais, malgré cette preuve accablante, il déclara, avec une conviction qui émut toute l'assistance et jusqu'au jury, que son patron était certainement victime d'une horrible fatalité.

M. de Terrenoire raconta simplement dans quelles circonstances Laroque lui avait emprunté quarante-cinq mille francs et déclara que l'ingénieur lui inspirait confiance, étant certain que M. Laroque ne désirait cet argent que pour satisfaire à des échéances, ce qui est le fait, non d'un voleur, mais d'un honnête homme.

L'interrogatoire de Laroque n'avait offert rien de particulier.

Roger protesta de son innocence.

Il eut à répondre aux mêmes questions de détail que lui avaient

adressées déjà M. de Lignerolles, aussi bien que M. Liénard et le commissaire de police de Versailles.

Il répondit d'un ton ferme, avec simplicité.

Mais il était fatigué, — fatigué horriblement, — et il souhaitait la fin de ces douloureux débats, quel que dût être le dénouement.

Lorsque Lucien de Noirville prit la parole pour le défendre, il se produisit une vive curiosité.

La cause de Laroque paraissait si bien perdue d'avance, qu'on se demandait quelles cordes allait faire vibrer l'avocat pour arriver à émouvoir les jurés.

Noirville commença sa plaidoirie d'une voix basse, d'abord, mais qui s'éleva peu à peu, chaude, passionnée, vibrante, au fur et à mesure qu'il parla. Il ne voulut pas ergoter sur les minuties de l'enquête ; il montra seulement, — à grands traits, — ce qu'était, ce qu'avait été son client ; il fit l'histoire de sa vie si honorable, toute de famille et de travail ; il représenta Laroque désespéré de ce remboursement qui le prenait pour ainsi dire à la gorge, à la veille d'une échéance considérable ; perdant la tête et songeant au suicide. Il le suivit minute par minute, dans ces courses vagabondes dans Paris et dans le bois de Ville-d'Avray, par lesquelles Roger essayait de se fatiguer l'esprit, pour ne plus penser, pour ne plus se souvenir.

Il prouva que Roger était si loin de croire à une pareille accusation, que, lorsqu'il apprend le nom de la victime, il va raconter à M. Lacroix que le meurtre n'a dû avoir que le vol pour mobile, car Larouette avait touché à sa caisse, le jour même, une somme très considérable.

Il démontra encore que, si Roger avait été l'assassin, son premier acte eût été de cacher le produit de son crime, l'argent volé.

Et, au lieu de cela, il arrive à son bureau, plus gai le matin qu'il ne l'a été depuis longtemps, parce qu'il entrevoit la possibilité d'échapper à la faillite et à la ruine.

Il arrive à son bureau et jette à son caissier cent billets de mille francs.

S'il avait été l'assassin, n'eût-il pas pensé que ces billets sortaient de chez lui et pouvaient y avoir laissé des traces ?... Certes, oui. La plus simple prudence lui eût commandé de n'agir qu'avec précaution, d'attendre, de guetter une occasion d'échanger ses billets.

Mais, puisqu'il était innocent, il n'avait pas besoin de précautions.

Il parla de ces billets et du mystérieux personnage que l'accusé ne voulait pas nommer.

Il se représenta, lui, l'avocat, comme ayant presque pénétré ce mystère ; il dit qu'il y avait là une question d'honneur, et qu'il est certains

points d'honneur si délicats qu'un homme, — digne vraiment de ce nom, — aimera mieux leur sacrifier fortune, liberté, que d'y forfaire.

A mots voilés, — puisqu'il ne savait rien et se doutait seulement, il laissa entendre qu'il s'agissait peut-être d'une femme et que, dût-il y perdre la vie, un homme d'honneur ne sacrifie pas une femme.

Et il représenta aussi cette femme, faible et craintive, assistant peut-être aux débats, n'osant se livrer, à cause du monde, à cause de sa famille, à cause de ses enfants, cruellement tiraillée par deux devoirs contraires, celui qui lui commandait de se taire, celui qui lui commandait de parler...

Arrivé là de sa plaidoirie, la voix de Lucien faiblit un peu.

Il plaidait depuis une heure. Il était fatigué.

Il pria le président de lui donner quelques moments de repos.

L'audience fut suspendue.

Dans l'auditoire, les opinions étaient très partagées, et même on pouvait dire, dès cet instant, que Laroque avait pour lui toutes les femmes, à l'imagination desquelles Lucien s'était adressé.

En effet, sachant trop bien que ce serait autant de paroles inutiles contre Laroque, l'avocat s'était attaqué au cœur des jurés, les remuant de sa phrase ardente, et faisant passer dans leur âme sa propre conviction.

Tout d'abord, il avait plaidé assis, mais, gêné par cette attitude qui le rendait à peu près invisible pour tous et qui empêchait ses gestes, il se laissa emporter par sa propre éloquence ; tout à coup on le vit qui se dressait, sans chanceler, plus grand qu'on l'avait connu autrefois, transfiguré.

Bien qu'on ne l'eût pas entendu depuis deux années, il n'avait rien perdu de son talent, ni de son action sur le public.

Il le sentit bien, dès les premiers mots, et cela lui donna de l'assurance.

Il s'était mis tout près de Roger et, de temps en temps, quand il retraçait les qualités intimes du malheureux, sa droiture, son affection pour sa femme et sa fille, sa main s'étendait vers l'accusé, allait chercher sa main et la serrait.

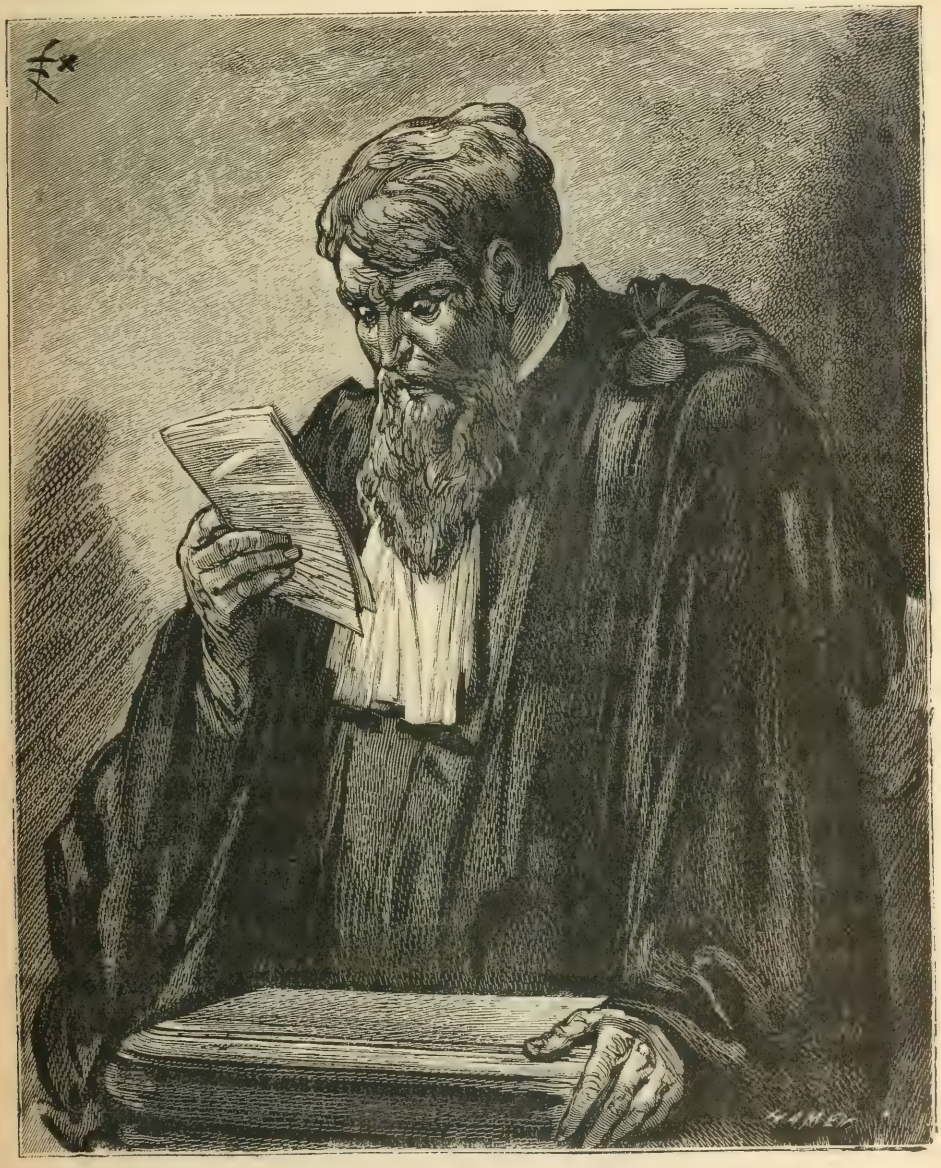
Ce fut vraiment un spectacle unique que cette défense, — un drame dans un autre drame.

Pendant la suspension d'audience, Lucien n'avait pas quitté Roger; celui-ci le remerciait avec effusion :

— Comme tu es bon, cher ami !...

— Bast ! C'est mon métier ! disait Lucien en riant.

— Ne te calomnie pas. Tu parles avec ton cœur. Il y a là des accents auxquels je ne puis me tromper.



Une douleur horrible creusait ses traits. (P. 178.)

— Puisque je plaide pour toi, le puis-je autrement qu'avec toute mon âme?

— Va, je crains bien que ton grand talent ne me sauve pas la tête.

— La tête? Es-tu fou?.. Je m'y connais. Ça va très bien. A l'heure qu'il est, ta tête est sauvée... mais ce n'est pas fini, c'est ta liberté qu'il me faut.

Laroque ne répondit pas et se contenta de soupirer.

— Homme de peu de foi..., dit Lucien, riant toujours, — sûr de lui.

Une demi-heure se passa. L'audience fut reprise.

Le sort de Roger allait se décider.

Lucien avait réservé pour la seconde partie de sa plaidoirie les interrogatoires subis par Suzanne et par sa mère.

Il voulait achever d'attendrir les jurés avec l'histoire de ce douloureux calvaire, de ces tortures sans nom.

Il voulait montrer cette jeune femme et cette fillette, à coup sûr abusées par une ressemblance, n'osant point trahir Laroque et ne répondant pas aux juges dans la crainte de l'accabler d'une preuve de plus.

Il voulait montrer surtout Laroque, fort de son innocence, les suppliant de parler et se heurtant à une invincible obstination.

C'était surtout sur ces effets qu'il comptait.

Il parlait depuis cinq minutes et l'auditoire l'écoutait dans un religieux silence, lorsqu'un garçon du Palais, entr'ouvrant doucement la porte, fit passer une lettre à l'huissier de service.

L'huissier prit la lettre et regarda la suscription.

Elle portait seulement ces mots :

« Monsieur Lucien de Noirville, en cour d'assises. »

L'huissier attendit que la période de l'avocat fût terminée, afin de ne point l'interrompre, puis, s'approchant, lui tendit la lettre.

Tout en parlant, Noirville regarda l'écriture...

Il ne la connaissait pas.

Tout en parlant encore, il déchira l'enveloppe, qu'il froissa et laissa tomber à ses pieds.

Tout en parlant toujours, il déplia la lettre, mais n'y jeta pas sur-le-champ un coup d'œil.

Quelques secondes se passèrent...

Lucien s'arrêta, but une gorgée d'eau, sourit à Laroque d'un air qui voulait dire : « Courage!... Je ne me suis pas trompé... Tout marche à souhait! » puis il lut.

D'abord il ne comprit pas bien....

Les phrases et les lettres dansèrent devant ses yeux troublés...

Il releva la tête — étrangement pâle, le nez aminci, les lèvres rentrées et devenues presque invisibles — puis il lut encore...

Et Laroque, qui le regardait, fut épouvanté du changement qui se faisait dans ce visage...

Une douleur horrible creusait les traits...

Et il lisait toujours, toujours, comme si ce qu'il voyait là était écrit en langue étrangère et qu'il lui eût fallu le temps de traduire.

Et pourtant la lettre était courte...

Elle disait seulement :

« Vous prenez la défense de Roger Laroque, comme s'il n'était pas « l'amant de votre femme — et vous faisiez, il n'y a qu'un instant, de « gaieté de cœur, allusion à une aventure galante qui se serait ter- « minée par le remboursement d'un prêt de cent mille francs. Cela est « véridique, monsieur. Retournez chez vous et interrogez là-dessus « votre femme, ou plutôt, ce qui est plus simple, retournez-vous et inter- « rogez Laroque! »

Cette lettre est de Luversan, qui assiste aux débats.

Luversan craint que Lucien ne sauve Laroque. Il tremble que sa vengeance ne lui échappe.

D'un coup, comme si les ténèbres de son âme s'étaient subitement illuminées, Lucien revoit les hésitations de Laroque, non seulement devant les juges, mais surtout à la prison de Versailles, quand lui-même l'interrogeait.

Il revoit l'émotion profonde du prisonnier lorsqu'en l'abordant il lui a annoncé à brûle-pourpoint son intention de le défendre en cour d'assises,

Et son refus, son refus obstiné d'avoir Lucien pour défenseur, est-ce que cela n'éclaircissait pas bien des choses?

Quelles étranges raisons Roger n'avait-il pas invoquées pour expliquer son refus?

La peur d'un échec pour Lucien?

Raison enfantine, qui ne pouvait venir qu'à une imagination aux abois!

Puis, cet aveu de culpabilité, auquel Lucien n'a pas cru?

Et cette syncope brusque, cet étouffement, cette menace d'apoplexie lorsque moitié riant, moitié sérieux, Noirville avait fait allusion à une aventure de femme... lorsqu'il avait parlé du mari de cette femme?...

Il comprenait maintenant chacun de ces détails.

Cette femme, c'était la sienne!

Et il avait traité l'aventure de fredaine, de caprice, en souriant d'un sourire bon garçon, comme sourient les hommes qui entendent une histoire croustillante !

Pour un peu, vraiment, il eût plaisanté ce mari.

Et le mari, ô honte, c'était lui-même!...

En tout autre temps, il n'eût point cru à cette lettre anonyme.

Mais ne venait-elle pas, juste à point, donner un corps à l'affreux soupçon qui était né en lui quelques jours auparavant!

Ce soupçon, il avait fait tous ses efforts pour n'y plus penser, et il le croyait mort !

Au contraire, il sommeillait, — et il avait grandi !

L'épouvante de Roger devant Lucien, en prison, avait parlé plus clairement qu'un aveu même...

Quand le poison est entré dans le corps, c'en est fait de la vie... Quand le doute est entré dans l'âme, c'en est fait de la tranquillité et du bonheur.

Julia, la maîtresse de Roger !...

La maîtresse de son ami, de son frère d'armes, de l'homme qu'il aimait le plus au monde... Infamie !...

De l'homme accusé d'un crime, qu'il défendait en ce moment, contre tous, devant le tribunal, et à l'innocence duquel il était peut-être le seul à croire !... Dérision !

De l'homme pour le salut duquel il épuisait les forces de sa santé chancelante, car il sentait du feu dans sa poitrine, depuis la première heure de sa plaidoirie, du feu qui lui rongeait le corps, comme si l'obus qui l'avait frappé à Sedan, le blessant aux jambes et près du cœur, avait laissé en lui de sa flamme...

Tout à l'heure encore, il se disait que, dût-il mourir dans un suprême effort, il mourrait en sauvant Roger....

Roger, l'amant de sa femme !

Parbleu ! La chose en valait la peine !

Arracher à la guillotine ou au bagne un homme qui vous a pris votre bonheur, qui a trahi l'amitié la plus sainte, qui vous a déshonoré, ce n'est pas vulgaire !...

Ou cela est d'un saint, ou cela est d'un profond philosophe !

Lucien n'était ni l'un ni l'autre.

Il était homme, et il souffrait, vraiment, les plus cruelles souffrances morales que puisse endurer un homme !

Il est certains drames du cœur à la peinture desquels l'écrivain doit reconnaître son impuissance : les termes lui manquent, les expressions lui semblent faibles et restent froides sous sa plume.

Ce qui se passait en Lucien était un de ces drames-là.

A la lecture de ces lignes funestes, il s'était abattu sur son banc, si lourdement, que l'on crut qu'il s'était blessé.

Les gendarmes s'empressèrent auprès de lui.

Mais il les éloigna d'un geste.

— Ce n'est rien, dit-il, ce n'est rien !

Et son regard alla chercher le regard de Laroque inquiet.

— Infâme ! murmurèrent ses lèvres, sans qu'il parlât ! Infâme !...

Laroque sentit sa vie s'en aller. Ses yeux s'agrandirent d'horreur.

— Que dis-tu?

— Je dis, fit Lucien à voix basse, en se penchant sur lui, je dis que tu es cent fois plus infâme que les assassins les plus vils et les plus misérables.

— Lucien!...

— Je dis que tu es digne du mépris entre les plus misérables!

Je dis que tu as été l'amant de Julia!...

— Lucien!

— Ose donc nier et me regarder en face!

Roger eût préféré affronter toutes les morts plutôt que ce regard d'un homme outragé.

Il se cacha la tête entre les mains.

Il avouait la faute.

Tout cela, raconté si longuement, avait tenu en cinq minutes.

Depuis cinq minutes Lucien se taisait.

Mais tel était le charme de sa parole que personne ne songeait à s'étonner lorsqu'il venait à garder le silence. On écoutait encore.

On le savait malade; on savait que c'était par un prodige d'énergie qu'il était venu aux débats, par un dévouement absolu qu'il s'était chargé de cette cause.

On attendait.

Il fallait bien parler, plaider encore cependant.

Se taire plus longtemps, c'était exciter la curiosité, la surprise.

Mais parler, plaider, était-ce possible?

Que dira-t-il maintenant? Il n'aura plus la force de se tenir debout.

Il sent la mort entrer dans ses veines.

Il sent quelque chose au dedans de lui qui se déchire vers le cœur, et il place très vite son mouchoir devant ses lèvres.

Quand il le retire, son mouchoir est plein de sang.

Il le cache. On ne l'a pas remarqué.

Et tout le monde le regarde.

Et le silence règne toujours, parce qu'on attend.

Il ne se souvient plus de rien. Une seule chose reste en son esprit : l'adultère de sa femme, —la trahison de son ami!...

Que va-t-il faire?

Le défendre encore, cet homme!

Le défendre!...

Il n'y a qu'un instant, il croyait à son innocence!... Maintenant il ne sait plus s'il y croit!...

Pourquoi y croyait-il, tout à l'heure ?

Parce qu'il connaissait Roger, qu'il le savait honnête et loyal...

Où donc, à présent, son honneur et sa loyauté?

Un traître à l'amitié ne peut-il devenir un assassin?

Est-ce qu'un des deux crimes n'est pas plus grand que l'autre, le crime moral?

Le défendre?

Mais il a bien plutôt envie de l'accuser, de crier au président, au tribunal, aux jurés, dont il sent peser sur lui les regards attentifs et interrogateurs :

— Vous voyez cet homme?... J'avais foi en lui, malgré vos preuves, malgré lui-même... Je n'ai pas douté un instant de son innocence... Eh bien! tout est changé... Je vous le livre... Je l'accuse moi-même... d'un crime pour lequel la loi est trop indulgente... puisque souvent il brise deux vies : l'adultère... Je vous le livre et je retire tout ce que j'ai dit, ce que vous avez entendu. Ces paroles emportées par lesquelles j'ai essayé de vous émouvoir, ces gestes où je mettais mon âme, ces arguments que je tirais du meilleur de mon cœur, tout cela n'était que de la rhétorique phraseuse et pompeuse. Rien de cela n'était vrai! Je n'y croyais pas! Je n'y croyais pas!

Et cherchant les yeux de Laroque, il murmura de nouveau :

— L'infâme! oh! l'infâme!

— Maître de Noirville, dit le président, — surpris de ce silence qui se prolongeait, — veuillez continuer, nous vous écoutons.

Il fallait continuer! L'abominable situation!

Et Lucien, par un effort suprême, se retrouva debout.

Comme il a conservé, dans sa main, la fatale lettre qui vient de lui ouvrir les yeux, il la froisse et la met dans la poche de sa robe.

Il ne veut pas que personne, autre que lui, en prenne connaissance.

Au moins, que son déshonneur reste un secret!

Il est debout, et il cherche à reprendre un peu d'assurance.

Pour cela, il lui suffit de jeter un regard devant lui, d'abord, — autour de lui, ensuite.

Devant lui, c'est la justice de son pays — représentée par des hommes qu'il connaît pour la plupart — dont il connaît peut-être les défauts, les ridicules ou les vices; mais qui, en ce moment, ont une majesté singulière, car ce ne sont plus des hommes; ils n'ont plus ni vices, ni ridicules, ils représentent un principe, une chose sacrée, divine : la Justice!... Le président, dans sa robe rouge, lui semble une statue du

Droit, de quelque chose qui est au-dessus de tout, comme une sorte de dieu moderne, qui est la Loi!

Il frissonne...

Ce n'est plus à des hommes qu'il s'adresse. Ceux qui sont là — les jurés — ont un pouvoir sans limite que n'a plus chez nous ni prince, ni roi : pouvoir de vie ou de mort.

Ils peuvent faire vivre ou faire mourir.

Voilà ce qu'il voit devant lui...

Derrière lui, c'est la curiosité banale. Il ne s'en préoccupe pas. Mais près, tout près, entre ces deux gendarmes à figure impassible, un homme attend qu'on décide de sa vie.

Tout le monde est réuni là pour juger cet homme.

Et lui, Lucien, est là pour le défendre.

C'est son devoir, puisqu'il s'est offert pour cela!

Roger n'a qu'une espérance. Elle est en Lucien.

Si cette espérance lui échappe, il est perdu.

Le devoir parle plus haut, chez Lucien, que toutes ses douleurs, que sa rage, que sa honte...

— Messieurs de la cour, reprend-il, messieurs les jurés...

Sa voix a bien changé. Elle est rauque, presque indistincte. On s'étonne. On chuchote. On se regarde.

— Reposez-vous encore quelques minutes! dit le président.

L'avocat fait un signe pour dire qu'il n'a pas besoin de repos.

Il se raidit contre la fatigue, contre la douleur, contre la mort.

Car il sent qu'il s'en va, qu'il n'y résistera pas, et que c'est la mort pour lui, bientôt la mort, bientôt la délivrance.

Et le devoir, qui parle haut, crie à Lucien :

— Tu ne t'es pas trompé. Cet homme a beau être coupable vis-à-vis de tous et avoir apporté le déshonneur dans ta maison, le désespoir dans ta vie, ce n'est pas pour ce crime qu'il comparaît. C'est pour avoir assassiné Larouette. Et de ce crime, tu sais bien qu'il est innocent. Feras-tu peser ta rancune dans la balance... et le laisseras-tu condamner parce qu'il a été l'amant de ta femme?... Tu l'as cru innocent. Tu le crois encore. Il l'est. Il faut donc le défendre. Broie ton cœur avec tes paroles et meurs de ton héroïsme, s'il faut que tu meures; mais donne ainsi un grand exemple: meurs fier de toi, l'âme en paix, parce que tu seras sans reproches!...

Il plaidera donc, mais il est atteint mortellement et ce sont les derniers souffles de sa vie qui vont s'écouler avec ses dernières paroles.

Il parle.

On se penche pour l'écouter. On ne l'entend presque plus. On avance la tête. On retient sa respiration.

Si près qu'il soit de la cour, la moitié de ses phrases n'arrive pas jusqu'au président ni jusqu'aux jurés.

Le président lui dit :

— Veuillez élever un peu la voix, si cela vous est possible, sans fatigue.

Il essaye et ne peut.

Et il parle, il parle quand même.

Il veut sauver cet homme, parce que c'est son devoir, comme il voulait le sauver tout à l'heure par amitié!

Et il trouve dans son propre désespoir et ses intimes angoisses, il trouve des accents attendris, des phrases emportées, des déchirements qui vont à l'âme et forcent les pleurs.

Mais voilà que soudain — alors qu'il parle, achevant son étrange plaidorie, la nourrissant pour ainsi dire de sa propre chair et de ce qui lui reste de sang, la faisant palpiter au prix de sa vie — voilà qu'une pensée qui ne lui était pas venue se dresse comme un sanglant fantôme, le serre à la gorge, l'étouffe, étrangle sa voix.

Cette pensée lui montre Julia, la maîtresse de Roger.

Mais Roger n'a pas voulu révéler le nom du débiteur de qui il tient les billets volés?

Ce débiteur, c'est donc, ainsi que Lucien l'a deviné, une femme?

Cette femme, c'est donc la sienne?

Cet argent, un prêt de l'amant à la maîtresse?

Mais pareille somme — pour la rembourser — Julia ne la possédait pas!

Qui la lui avait donnée?

Un autre amant, peut-être?

Et celui-là, n'était-ce pas l'assassin?

Ah! dans quel abîme d'ignominies tombait son regard!

Julia, la complice de l'assassin! Julia, sa femme! qu'il avait aimée!..

Qu'avait-il fait pour mériter tant de hontes!...

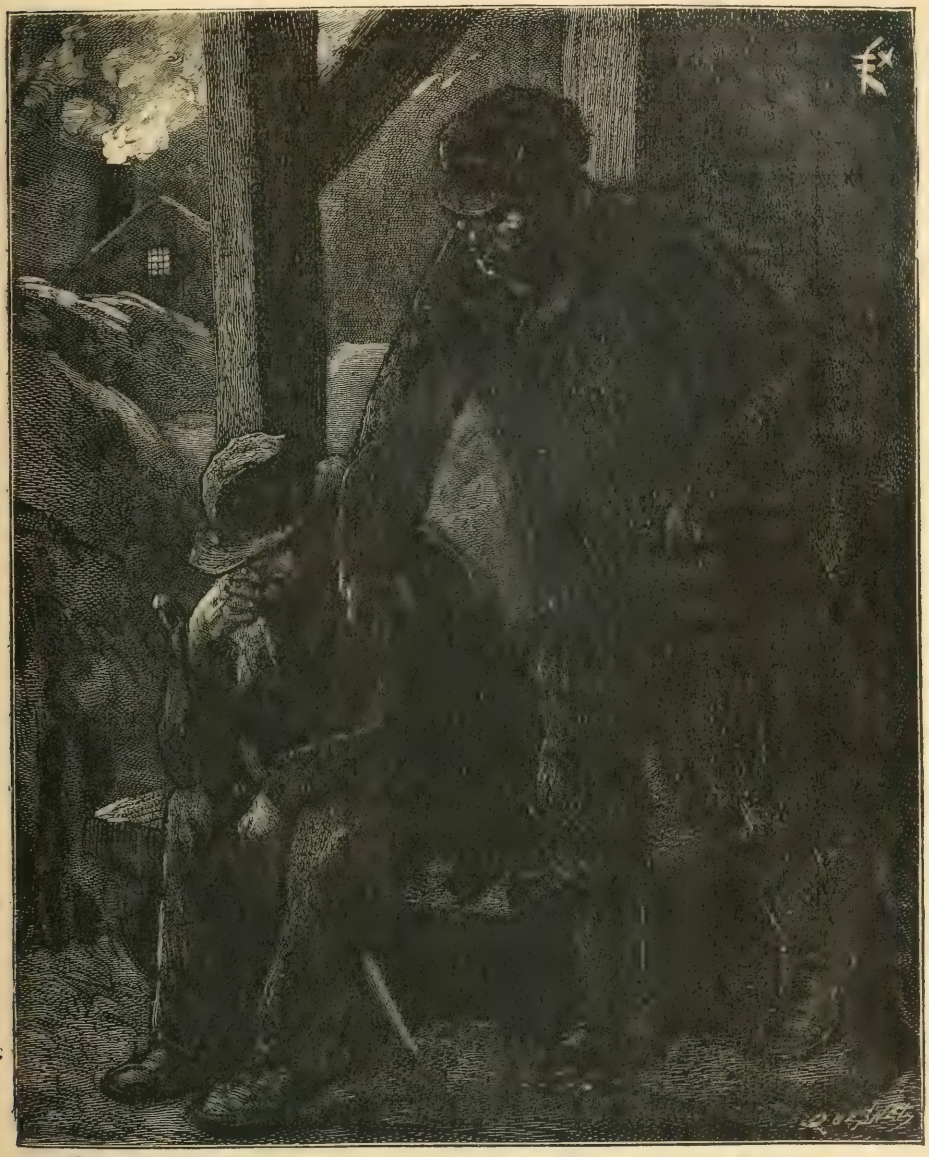
Lui, le mutilé, l'honnête homme, simple, grand et bon!

Mais cela, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter.

Le dernier ressort de sa vie se brisait...

Par un prodige de courage et de sublime dévouement, il voulut parler encore...

Mais la mémoire lui échappait.



Qu'est-ce que tu fais là, toi? (P. 191.)

Il s'affaissa, soudain, en fermant les yeux, bégaya quelques mots entrecoupés, où l'on crut comprendre :

— De l'indulgence... de l'indulgence... Laroque est innocent.

Roger voulut se précipiter à son secours.

Les gendarmes le clouèrent à son banc.

On emporta Noirville évanoui dans la salle des témoins.

Un médecin — le docteur Martinaud, qui se trouvait là — fut appelé en toute hâte et lui donna les premiers soins.

Mais le pauvre homme ne revint pas à la vie.

Quelques minutes après, le bruit se répandait qu'il était mort de la rupture d'un anévrisme.

Le bruit était vrai.

On le dit à Laroque, qui étouffa ses sanglots dans ses doigts.

Il y avait dans la salle une émotion poignante.

L'avocat était mort pour avoir défendu son ami.

L'amitié l'avait tué.

Laroque ne s'y méprenait pas!

Il avait lu la lettre qu'un huissier apportait à Noirville.

Il avait vu Noirville horriblement pâle.

Il l'avait vu, se retournant vers lui, les yeux pleins de dégoût et de mépris, et il avait bien compris le mouvement de ses lèvres : « Infâme!... Infâme !... »

Lucien lui avait tout dit. Il savait tout!

Et une à une, pour ainsi dire, il put compter les hésitations de l'avocat, au fur et à mesure que son silence trahissait ses luttes intérieures.

Dans ces situations tragiques, l'esprit acquiert une acuité, une perception extraordinaires...

Roger avait lu dans l'âme de Lucien... de Lucien mort par sa faute et le maudissant...

Déjà, il était cause de deux morts, celle d'Henriette, celle de son ami.

Alors, il relève la tête quand le président lui demande s'il n'a rien à ajouter à sa défense.

Et d'une voix forte, sans trembler :

— Je suis coupable, dit-il. J'ai tué et j'ai volé. Condamnez-moi!

C'est un coup de théâtre dans l'auditoire. Un long murmure ne s'apaise qu'avec peine.

Le président adresse quelques questions à Laroque et veut revenir sur les détails de l'enquête, mais il n'obtient de l'accusé qu'une même, toujours aussi ferme et invariable réponse :

— Je suis coupable. Condamnez-moi!

Il veut être condamné, le malheureux. Il a besoin de souffrir encore. Il voudrait expier la mort d'Henriette, la mort de Lucien.

Le jury s'est retiré dans la chambre des délibérations.

La délibération est longue.

Lucien a parlé à ces cœurs d'hommes et l'aveu tardif de Laroque n'a pas influé beaucoup sur leur opinion.

Ils ont deviné là-dessous je ne sais quel mystère — que déjà leur avait fait pressentir la plaidoirie ; — mais ils hésitent, ils sont dans le vague, et, comme ils ont à se prononcer sur des faits précis, ce qui revient à leur mémoire et forme leur suprême opinion, ce sont les preuves relevées par l'enquête : les billets retrouvés, l'absence d'explications fournies par l'accusé sur l'emploi de son temps, alors que s'accomplissait le meurtre, la déposition de Victoire, l'étrange attitude de la mère et de la fille.

La cour rentre dans la salle d'audience.

Le chef du jury se lève :

— Sur mon âme et conscience, oui, l'accusé est coupable.

Il y a des circonstances atténuantes.

Laroque, qu'on a introduit, entend sa condamnation,

Si Lucien avait vécu, peut-être lui eût-il sauvé la liberté!

Mais il est mort, laissant sa tâche inachevée.

Du moins, il lui sauve la tête, l'arrache à la guillotine.

Laroque est condamné aux travaux forcés à perpétuité...

La foule s'écoule en silence.

Roger murmure, assez haut pour être entendu :

— C'est justice!.. C'est justice!...

Et on le voit disparaître entre les gendarmes, la tête inclinée, ses larges épaules courbées très bas...

XIII

L'oncle Adrien Bénardit avait une fonderie de fer, à La-Val-Dieu, près de Monthermé, dans les Ardennes montagneuses.

C'est là qu'il avait emmené Suzanne, laissant, faute de ressources, tomber l'usine de la rue Saint-Maur que Guerrier lui-même avait dû abandonner pour entrer comme caissier à la banque de M. de Terrenoire.

A peine arrivée à La-Val-Dieu, à peine confiée aux soins et à la tendresse de Mme Bénardit, qui reporta sur elle l'affection qu'elle avait eue jadis pour une fille morte en bas âge, Suzanne Laroque tomba malade.

Les terribles émotions de l'enquête et de la cour d'assises qui, tout le temps qu'elles avaient duré, l'avaient tenue, fiévreuse et haletante, mais debout encore, la foudroyaient maintenant qu'elles avaient cessé.

Une fièvre cérébrale intense s'empara d'elle et mit ses jours en danger.

Deux jeunes médecins, l'un de Donchery, l'autre de Sedan, les docteurs Moreaux et Lapierre, vinrent la soigner tous les jours, et si la petite fille devait être sauvée, ce ne pouvait être que par leurs soins intelligents et par leur dévouement.

Pendant quinze jours on désespéra de sa vie.

Elle était si frêle, si mignonne et si délicate que la maladie la terrassait; elle restait parfois de longues heures plongée dans des syncopes presque pareilles à la mort même; et souvent, quand elle s'en réveillait, c'était pour entrer en une sorte de folie furieuse où elle se débattait, malgré les efforts de Mme Bénardit, avec une vigueur d'homme, efforts qui la laissaient bientôt toute pantelante et la poitrine déchirée par de rauques sifflements.

Dans le délire de cette fièvre, elle bredouillait parfois, très vite et d'une façon inintelligible, des phrases qu'on ne pouvait comprendre, mais où revenaient sans cesse les noms de son père et de sa mère et aussi, avec des gestes d'horreur, ceux de Larouette, de Lacroix, de M. de Lignerolles, mêlés à sa vie des derniers jours.

Puis, dans ses rêves de malade, surgissaient, sans doute, des scènes moins navrantes, des spectacles plus doux, car deux ou trois fois on l'entendit qui chantait :

En passant devant les prés,
Les moissonneurs chantaient,
Et dans leur chant disaient :
« Oh! quel bonheur! »
Et moi, je croyais qu'ils disaient :
« Oh! quel voleur! »
Et, moi, je m'enfuyais...

Enfin, elle se rétablit pourtant. La fièvre la quitta.

Elle se leva.

Un mois de convalescence, au gai soleil de septembre, dans ces montagnes boisées d'arbres au feuillage d'or, au pied desquelles, le long de la Meuse capricieuse et courante, serpentaient les vignes vierges à la rouge parure — un mois de convalescence la guérit entièrement.

L'oncle Bénardit n'avait pu cacher aux docteurs Moreaux et Lapierre les causes qui avaient amené cette maladie.

— Peut-être la pauvre enfant ne se souviendra-t-elle plus de ce drame, dit le docteur Moreaux. Cela s'est vu.

— Ce serait un bonheur pour elle, fit Lapierre.

Ce qu'ils avaient prévu arriva, en effet.

Complètement remise, Suzanne parut avoir oublié.

Un peu inquiète dans les premiers temps, parce qu'il y avait un vide dans sa vie — comme une solution de continuité — elle sembla chercher dans son esprit ce qui s'était passé avant.

Mme Bénardit, qui surveillait avec une sollicitude maternelle le réveil de

cette intelligence, guida ses recherches en lui disant que son père et sa mère étaient partis pour un lointain voyage, qu'elle serait longtemps sans les revoir, et pourtant qu'ils reviendraient

Suzanne écouta attentivement et avec un singulier regard.

Elle ne répondit rien, n'eut pas une remarque ni une question.

Et peu à peu, au fur et à mesure que la santé refleurissait sur son visage, elle redevenait plus gaie, plus souriante.

Bénardit et sa femme étaient tranquilles maintenant sur elle.

— Elle a oublié ! se disaient-ils.

Peut-être n'auraient-ils pas été aussi rassurés s'ils avaient pu surprendre la fillette dans ses moments d'abandon, alors que son visage reflétait une gravité précoce et que son front était chargé de soucis.

L'hiver vint, toujours très rude dans les Ardennes, puis passa et fit place aux floraisons printanières ; puis l'hiver revint encore ; il y avait un an et demi que Roger Laroque était au bagne.

La neige était tombée depuis plusieurs jours et les gelées l'avaient durcie : elle couvrait les arbres, les montagnes, les maisons ; les forges de La-Val-Dieu et la fonderie de Bénardit, toujours noires et comme enveloppées de suie, avaient l'air, depuis quelque temps, d'être mortes, car la neige assourdissait le bruit jadis retentissant des marteaux-pilons sur le fer brut ou le minerai sortant flamboyant des fourneaux. Les sabots des ouvriers ne claquaient plus sur la terre et les roulements des charrettes s'étouffaient dans l'ouate blanche épaisse qui tapissait les rues et le chemin de halage.

Mais les travaux n'en souffraient point.

Au-dessus des hautes cheminées de briques, de lourds panaches de fumée noire s'élançaient dans l'air et faisaient des masses de nuages obscurs sous le ciel bleu, au-dessus des toits d'ardoises.

La nuit était venue, plus calme que le jour, et la clarté de la lune semblait blanchir encore la blancheur de la neige.

Les cheminées des forges envoyaient des myriades d'étincelles qui crépitaient en l'air comme des fusées d'artifice, et parfois même les flammes rouges montaient jusqu'en haut et semblaient essayer de s'échapper et de prendre leur vol vers les étoiles.

Comme il faisait très froid, les maisons étaient fermées, sur toute la longueur de la rue de La-Val-Dieu ; des lumières jaunies brillaient derrière les rideaux des fenêtres.

La nuit, le froid rigoureux et la neige ensevelissaient La-Val-Dieu sous une sorte de torpeur.

Il pouvait être dix heures du soir.

Depuis longtemps, la rue était déserte.

Personne dans La-Val-Dieu, mais seulement autour des forges, d'où sortaient, de temps à autre, des ouvriers noircis par la fumée, ruisselants de sueur et qui passaient, nus jusqu'à la ceinture, d'une chaleur suffocante à un extrême froid.

Et, quand les portes de la fonderie s'ouvraient ainsi, sur la nuit, sur la neige, on aurait pu voir, pendant une seconde, des intérieurs embrasés, comme une fournaise ardente, presque un incendie, au milieu duquel couraient des ombres démoniaques jouant avec les flammes.

Vers dix heures et demie, un homme apparut tout près du chemin de fer, jeté sur la Meuse entre les deux tunnels.

Le train de Givet venait de le déposer à la gare de Monthermé, quelques secondes auparavant, et l'on entendait même encore le roulement sourd des wagons qui, au sortir de la gare, s'engouffraient sous la montagne dans la direction de Charleville.

Cet homme descendit lentement le chemin de halage, tout couvert d'une neige presque immaculée, le long de la rivière dont les bords étaient pris par la gelée.

Il était de très haute taille, ce qui se voyait facilement, bien qu'il marchât les épaules courbées, comme s'il avait porté un trop lourd fardeau.

Un chapeau de feutre mou, déformé, couvrait son front, et les bords rabattus semblaient vouloir cacher le visage.

Il avait un foulard autour du cou.

Une redingote, qui paraissait râpée, trop étroite pour sa robuste carrure, l'abritait mal contre la rigueur de la nuit.

Il n'avait point de manteau.

Son pantalon était effiloché sur ses gros brodequins.

Il s'appuyait sur un bâton coupé dans quelque bois.

Il n'était pas très sûr de son chemin, car, à plusieurs reprises, il s'arrêta pour s'orienter.

Si étouffés qu'ils fussent, les marteaux-pilons s'entendaient pourtant jusque-là, assez pareils au bruit qu'eût fait un forgeron souterrain, en frappant sur une gigantesque enclume.

C'était sur ce bruit que se dirigeait le voyageur.

Lorsqu'il fut à La-Val-Dieu, il s'approcha d'une verrerie dont les ouvreaux flamboyaient de rouges lueurs, et dans la grande cour de laquelle il aperçut deux ouvriers.

— Pardon, monsieur, fit l'homme à l'un d'eux, je voudrais vous demander un renseignement.

— *Parleye*, mon brave... quel renseignement? fit l'ouvrier avec un accent belge très prononcé.

— Je me rends à la fonderie de M. Adrien Bénardit, et je ne sais où la trouver.

— Ah! ah! elle est bien connue dans le pays, sais-tu! Il est *vraye* que, par ce temps de chien, tu ne rencontreras pas un chat pour te la montrer, pour une fois.

L'ouvrier sortit de la cour et fit une centaine de pas dans un petit chemin où la neige était noircie par des détritus de charbon, puis, étendant la main dans la direction de la Semoy :

— *Alleye* tout droit. C'est la première forge.

L'inconnu remercia. Cinq minutes après, il arrivait.

Mais au lieu d'entrer, comme pris de peur, il n'osa et se mit à tourner autour des bâtiments, pareil à un voleur qui chercherait une porte dérobée.

Il s'arrêta pourtant, s'assit un moment sur l'avant d'un chariot, sous un hangar et parut réfléchir.

Il y avait cinq minutes qu'il rêvait ainsi, quand une main robuste lui secoua l'épaule.

En même temps une voix disait un peu durement :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi?

L'homme se dressa et se trouva debout devant un grand vieillard vert et droit, vêtu de velours brun, les jambes prises dans des demi-bottes.

Une casquette fourrée lui couvrait la tête.

— Vous êtes M. Adrien Bénardit.., fit l'inconnu.

— Oui, ce n'est pas un mystère... Et toi, qui es-tu?

L'homme regarda autour de lui, pour s'assurer que personne n'entendrait, puis baissant la tête, et d'une voix que semblaient couper des sanglots intérieurs :

— Je suis Roger, mon oncle... Ne me reconnaissez-vous donc pas?

A ce nom, l'oncle Bénardit avait fait un pas en arrière.

Puis, il avait pris Roger par les deux bras et l'avait regardé de très près, sans rien dire, comme s'il doutait encore, comme s'il ne voulait pas croire.

— Toi, dit-il d'une voix étouffée... toi ici, en France, et libre?

— Oui, c'est moi, fit l'homme.

Et il enleva son large chapeau mou pour que Bénardit pût le reconnaître plus aisément.

Et aussitôt, comme s'il n'avait eu qu'une pensée, qu'un but :

— Et Suzanne?... Et ma fille !... Vous ne me parlez pas de ma fille?...

— Elle vit. Elle est bien portante. Tranquillise-toi.

Roger Laroque — car, en effet, c'était lui — poussa un grand soupir Il était soulagé, sans doute, il avait redouté un malheur.

Il y eut un court silence entre les deux hommes.

Après quoi :

— Viens, dit Bénardit, viens chez moi. Il ne faut pas qu'on te voie, n'est-ce pas?

— Non, je serais perdu.

— Chez moi, nous pourrons causer à notre aise. — Reste ici un instant. Je rentre donner quelques ordres. Après, je te rejoins.

Il le quitta. Roger le vit disparaître dans la fonderie. On eût dit que le vieillard se lançait dans un gouffre de flammes.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Bénardit reparut.

— Viens, dit-il.

Et il l'entraîna silencieusement.

La maison d'habitation de Bénardit n'était pas loin de la fonderie. Mme Bénardit n'était pas couchée. La lumière filtrait à travers les lames des persiennes

Mme Bénardit se disposait à se coucher quand son mari entra, suivi de Roger.

A la vue de Bénardit, pâle et agité, à la vue de cet homme déguenillé, à la barbe en désordre, Mme Bénardit se leva.

Elle n'avait pas retenu un geste de frayeur.

Bénardit, sans rien dire, ferma soigneusement la porte.

Alors, désignant Roger à sa femme :

— Laroque, dit-il — le mari d'Henriette, le père de Suzanne !!

Et Mme Bénardit, comme avait fait son mari tout à l'heure :

— Vous? ici? libre!!

Elle ne pouvait le reconnaître. Elle ne l'avait jamais vu.

Laroque inclina la tête par deux fois, n'ayant pas la force de parler, puis il se laissa tomber sur une chaise...

— Suzanne! murmura-t-il, je veux Suzanne!!

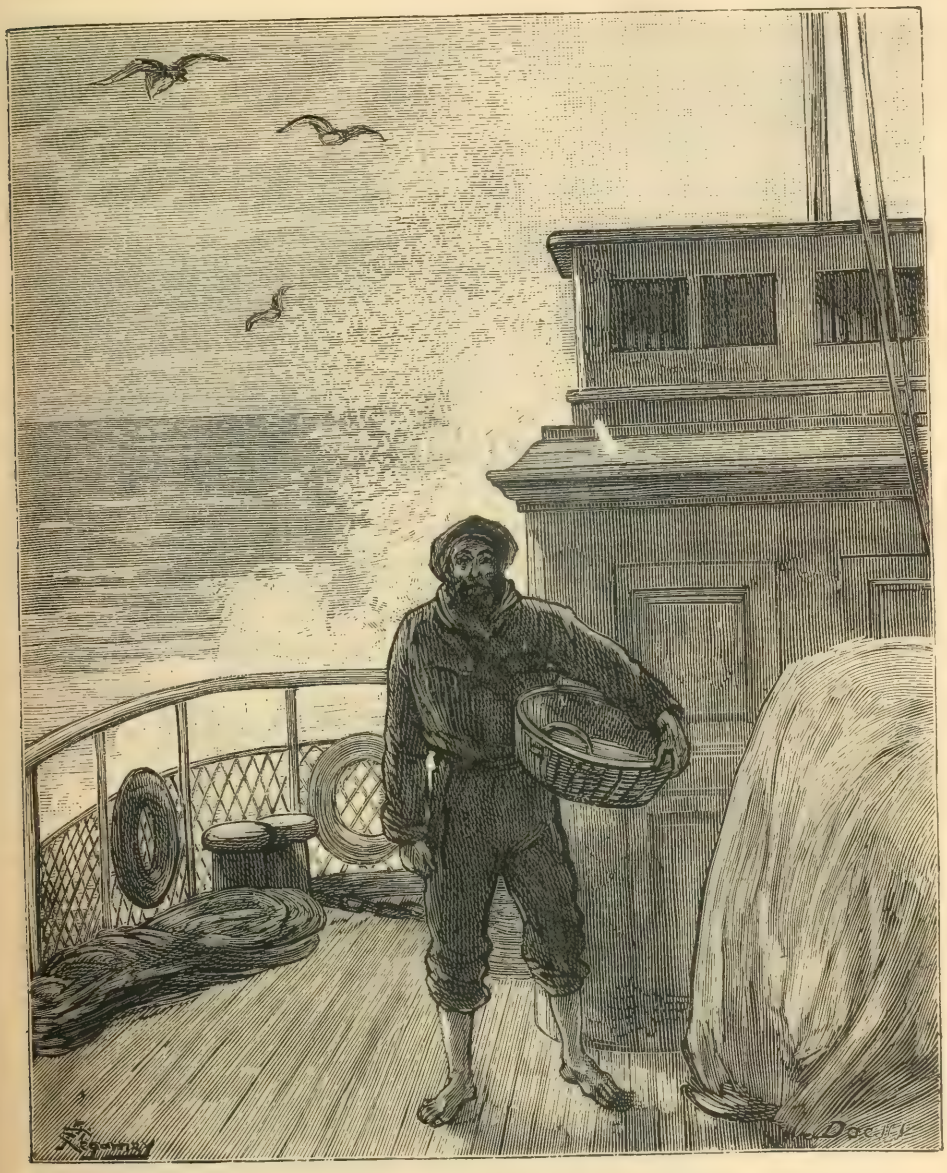
Bénardit et sa femme se regardèrent.

Ils avaient peur.

Est-ce qu'il venait pour leur enlever l'enfant?

— Elle dort! fit la vieille dame.

— Oh! je ne la réveillerai pas, je ne la réveillerai pas, je vous le



D'étape en étape, de bateau en bateau, en prenant passage comme matelot. (P. 195.)

jure, j'irai si doucement!... Mais laissez-moi la contempler, je craignais tant de ne point la revoir?

Mme Bénardit hésita.

Laroque joignait les mains.

Alors elle alla ouvrir une porte et lui fit un signe.

Il s'approcha, marchant sur la pointe des pieds.

C'était une jolie chambrette toute blanche, avec des rideaux blancs, et, tout au fond, le lit blanc où dormait Suzanne.

La lumière des lampes arriva là et éclaira le lit d'une clarté indécise.

Laroque fit quelques pas.

Son émotion était si intense qu'il chancelait.

Il se pencha au-dessus du lit et considéra l'enfant avec une émotion indicible.

Sa jolie tête blonde, les cheveux tout épars autour d'elle, reposait enfouie dans l'oreiller.

Un de ses bras était sur la couverture, près du bord. Elle dormait si gentiment qu'on ne l'entendait même pas respirer.

Et elle rêvait, sans doute un bon rêve, car elle souriait.

Roger Laroque se pencha plus encore ; ses lèvres effleurèrent la main de l'enfant d'un baiser furtif.

Suzanne fit un mouvement, elle ouvrit même les yeux ; elle se retourna de l'autre côté, rentra son bras sous la couverture.

Mais elle ne se réveilla point.

Et l'on ne vit plus que les longues et épaisses boucles de ses cheveux.

Laroque se retira.

Mme Bénardit ferma la porte, après avoir écouté un instant si la fillette ne remuait pas.

Devant le feu clair qui pétillait, Roger s'était assis.

Il pleurait en silence.

Son cœur avait été bouleversé par la vue de sa fille, dont il était séparé depuis un an et demi, séparé par un monde, séparé par une condamnation infamante, et qu'il avait cru ne plus jamais revoir, séparé par le bagne, enfin.

Puis ses larmes cessèrent tout à coup.

Il porta la main à son front, à sa poitrine, avec un gémissement.

Comme il chancelait sur sa chaise, pris de vertige, et qu'il menaçait de tomber, Bénardit se précipita pour le soutenir.

Et Bénardit entendit le pauvre homme qui très bas, honteusement, lui murmurait à l'oreille :

— Par pitié, un peu de pain, je n'ai pas mangé depuis trois jours!!!...

XIV

Quand il eut mangé un peu et bu un verre de bordeaux, il parut se trouver mieux.

Alors, relevant les yeux sur les deux vieillards qui le contemplaient avec une douloureuse surprise :

— Vous vous demandez sans doute, dit-il, comment il se fait que je sois ici, moi que, il y a un an et demi à peine, l'on condamnait aux travaux forcés à perpétuité?

— Vous vous êtes évadé? fit Mme Bénardit.

— Six mois après mon arrivée à la Nouvelle-Calédonie, je m'évadai avec cinq détenus politiques, condamnés par les conseils de guerre de Versailles. D'étape en étape, de bateau en bateau, en prenant passage comme matelot, comme mécanicien presque toujours, parfois même comme domestique, je parvins jusqu'en Amérique, où je restai près d'un an; j'avais réussi à entrer dans des ateliers à New-York ; j'ai commencé par être ouvrier dans ma jeunesse, rue Saint-Maur, cela m'a permis de vivre en Amérique. Mais je n'avais qu'un but : je voulais revoir ma fille et je faisais des économies pour payer mon retour en France. Lorsque j'en eus réalisé suffisamment, je partis en prenant passage sur un bateau à destination d'Anvers. C'était plus sûr pour moi, dans le cas où la police aurait eu l'éveil, puisque j'étais protégé par la Belgique. Je savais par Lucien de Noirville que Suzanne avait été recueillie par vous. Or, Monthermé n'étant qu'à quelques kilomètres de la frontière, je cours peu de risques. L'argent que j'avais amassé pour mon voyage suffisait à peine pour me défrayer en route. De telle sorte qu'à Anvers je me suis trouvé sans un centime. Je suis venu d'Anvers à pied, mendiant le long du chemin. Quelques sous économisés sur des charités m'ont permis de prendre le train depuis Givet. En chemin de fer, j'avais en France moins à craindre que sur les grandes routes, où j'aurais risqué de rencontrer des gendarmes qui m'eussent demandé mes papiers. Voilà comment je suis arrivé ici tout à l'heure et comment je vous apparais si pauvre, si misérable...

— Et que comptes-tu faire? dit Bénardit en hésitant.

— Oh! ne craignez point que je vous gêne longtemps. Je ne veux pas non plus vous compromettre. Car vous seriez compromis si l'on apprenait dans le village que vous avez donné asile à un forçat évadé...

Il parlait avec une certaine amertume.

— Crois-tu vraiment que j'aie eu cette crainte? dit Bénardit.

— C'est votre droit. Je n'aurais pas à vous le reprocher.

— Lorsque je t'ai demandé ce que tu comptes faire, j'ai voulu savoir quelles sont tes ressources, quels sont tes projets plutôt. Car je suppose que tu n'es pas assez fou pour vouloir rester en France un an après ta condamnation? Ce serait ta perte à bref délai.

— Je ne resterai pas en France, et je repartirai cette nuit même. Je vous

prierai seulement — car je suis dénué de tout — de me donner quelques vêtements plus propres et un peu d'argent... Oh! l'argent, ce n'est pas pour moi que je le demande... Je mendierais encore, si j'étais seul, et je trouverais bien mon passage pour gagner l'Amérique, où je veux retourner... Mais sans argent, vivant de charités, par l'hiver et par le froid, Suzanne souffrirait trop... et je crains tant de la voir souffrir...

— Que parles-tu de Suzanne?

— Je viens chercher ma fille!...

— Elle!... Tu veux nous la prendre?

— D'où vient votre surprise? N'est-ce pas mon droit?

— Ton droit, malheureux, ton droit?... Et devant qui pourrais-tu le faire valoir, ce droit que tu réclames?... Est-ce que ta condamnation ne t'a pas retranché du monde, de la société, ne t'a pas placé hors la loi?...

M. et Mme Bénardit se regardaient, effarés, en proie à la plus vive agitation.

Nous l'avons dit, ils s'étaient mis à aimer Suzanne comme leur fille, et la leur prendre maintenant, c'était arracher un morceau de leur propre cœur.

— Je ne puis vivre sans Suzanne, dit Roger.

— Suzanne restera auprès de nous. Elle y trouve l'aisance, la paix, le bonheur. Pourras-tu lui donner tout cela?

— J'essayerai. Je suis jeune et fort. La vie n'est pas finie pour moi.

— Mais il est une chose qu'elle trouvera ici, et que tu ne pourras jamais lui rendre...

— Mon oncle!

— Et cette chose-là, c'est un nom honoré, sans tache...

— On m'a condamné, mon oncle, mais je suis innocent!...

Bénardit l'avait toujours dit, l'avait toujours cru, et pourtant il eut, en ce moment, un geste vague de doute. Il fut cruel.

— Tu n'en restes pas moins flétri.

Roger courba la tête et demeura un moment pensif.

— Je comprends, dit-il à la fin, pourquoi vous voulez garder Suzanne. Je vous comprends et je ne vous en aime que davantage. Mais ma fille est ma seule espérance, ma seule joie, — la seule affection qui pourrait me rattacher à la vie et m'empêcher de mourir. Il me la faut. Je la veux. Du reste, je tiens à ce que vous soyez rassurés, tous les deux, sur moi. Je tiens à ce que vous soyez sûrs qu'en me rendant ma fille vous ne la rendez ni à un assassin, ni à un voleur... Il est une confidence que je n'ai

voulu faire ni à Lucien de Noirville, ni aux juges, ni en cour d'assises. Cette confidence m'eût sauvé. Mais l'honneur me défendait de parler. Je vais vous la faire à vous, afin que vous me rendiez Suzanne, — afin que vous compreniez que j'ai toujours le droit de la réclamer et que vous n'avez pas, vous, celui de l'arracher à mon amour paternel... Écoutez!...

Et brièvement, en quelques mots, avec un accent de vérité sur lequel il était impossible de se méprendre, il dit l'histoire que nous savons.

Il dit tout, ne cacha rien, voulant reconquérir sa fille.

M. et Mme Bénardit l'avaient écouté sans l'interrompre.

C'était une cruelle confidence que celle qu'ils entendaient.

L'enchaînement de tous ces faits était si logique qu'il ne leur venait même pas à l'esprit que Roger pût mentir et leur en imposer.

Un soupir leur échappa, à tous les deux :

— Tu as le droit d'emmener Suzanne, fit l'oncle avec effort.

Il ne se reconnaissait plus le droit de la garder, de priver cet homme si malheureux de la seule joie de sa vie, du seul rayon de soleil qui pût éclairer la nuit noire de sa désespérance.

Bénardit réfléchissait :

— Mais le coupable, le coupable? disait-il... qui est-il?... Y as-tu songé?... as-tu cherché?... Ne serait-ce pas cette femme?...

— Si, j'y ai pensé, si, j'ai cherché! fit Laroque avec amertume... Il ne se passe point de jour où je n'essaye de percer ce mystère.

— Mais cette femme, te dis-je, cette femme?

— J'y ai pensé aussi, je dois l'avouer, mais ce ne peut être elle. Comment aurait-elle commis ce crime?... Seule?... Avec un complice? Pour voler?... Pour se venger?... Non, c'est impossible... C'est folie que de s'y arrêter, c'est perdre son temps...

— C'est vrai, murmura l'oncle. Alors, que croire?

— Il faut tout attendre du temps.

Comme le feu menaçait de s'éteindre, Mme Bénardit se leva pour le ranimer, jeta dessus une flambée de bois et des bûches qui pétillèrent avec une vive clarté.

Minuit sonna à la pendule, sur la cheminée.

— Mon oncle, dit Roger, il ne faut pas que le jour me retrouve chez vous. Or, il y a un train pour Givet et Bruxelles à deux heures du matin. Je prendrai ce train-là... avec Suzanne...

— Déjà! murmura Mme Bénardit.

Et elle essuya ses yeux, à la dérobée, avec son mouchoir.

— Il le faut, dit Laroque avec douceur... Pardonnez-moi la peine que je vous cause.

— C'est bien, fit l'oncle... tu es libre... et, puisque tu dois partir, mieux vaut que tu n'attendes pas plus longtemps... Je serais désolé — pour toi, crois-le bien — qu'il t'arrivât malheur... mais tu ne peux partir dans un tel dénuement de tout... Laisse-moi te donner quelques vêtements.

Il monta dans une chambre, au premier étage, et on l'entendit, pendant quelques minutes, qui allait et venait.

Mme Bénardit et Laroque regardaient, sans parler, la flamme du foyer et les longs sifflements des bûches qui éclataient et par les déchirures desquelles ruisselait une sorte de sueur bouillonnante.

L'oncle redescendit.

Il jeta sur une chaise une chemise de flanelle, un pantalon d'hiver, un gilet, un veston et une large et longue pelisse doublée de renard, puis une casquette fourrée pareille à la sienne.

— Tout cela ne te va peut-être pas comme un gant, dit-il, car tu es plus robuste que moi... mais nous sommes de la même taille... Dans tous les cas, la pelisse cachera ce que ta mise aura de défectueux... Dans la poche du pantalon, tu trouveras mon porte-monnaie avec deux ou trois cents francs en or... et dans la poche intérieure du veston j'ai mis mon portefeuille...

— Oh! mon oncle...

— Oui, tu ne peux rester sans le sou, mon garçon, et heureusement moi, qui n'ai point d'enfants, je suis à mon aise... Dans le portefeuille tu trouveras sept billets de mille francs et mille francs en billets de cent francs, de façon que tu ne sois pas gêné par le change et que tu n'attires pas l'attention sur toi.

— C'est trop, mon oncle, beaucoup trop.

— Non, ce n'est même pas assez, car je ne veux pas que Suzanne souffre de la misère, tu entends? Je n'ai que cet argent de disponible en ce moment, mais en Amérique, si jamais tu as besoin d'un autre service, ne m'oublie pas, écris-moi, et tout de suite, par retour du courrier, tu recevras ce que tu m'auras demandé... Tu me le promets?

— Que vous êtes bon, mon oncle, et que je vous remercie!

— Tu me le promets? répéta le vieillard, en insistant.

— Je vous le jure! Mais j'espère n'en avoir pas besoin.

— Je le souhaite pour toi, mon garçon, et je suis certain que tu réussiras, car tu es intelligent, honnête et fort — et on a beau dire, vois-tu, la meilleure des habiletés, c'est encore d'être honnête — tu réussiras donc, je le crois, mais les premiers moments peuvent être difficiles et voilà pourquoi je veux que tu partes en sachant que tu laisses derrière toi un

ami, — ce qui n'est pas rare, — et une bourse ouverte, — ce qui l'est davantage.

Roger lui serra les mains avec émotion.

Il était profondément touché de cette bienveillance si franche.

— Je ne te donne point de linge, dit le vieillard ; avec l'argent, tu achèteras pour toi et pour Suzanne ce dont vous aurez besoin.

Mme Bénardit alla chercher, dans une armoire, un manteau fourré, des gants, un boa, un chapeau, un manchon, prépara les autres vêtements de Suzanne et approcha du feu les bottines de la petite pour qu'elle eût bien chaud.

Elle pleurait tout en faisant ces préparatifs.

Quand elle eut fini, elle alla entr'ouvrir la porte qui donnait sur la rue.

Le temps avait changé.

Le vent s'était levé, avait poussé des nuages qui voilaient le ciel, tout à l'heure étoilé, et la neige s'était remise à tomber, par flocons si larges, si serrés et si drus, qu'on eût dit un gigantesque voile blanc qui du ciel s'étendait sur la terre.

— Partir par une nuit pareille ! murmura-t-elle en frissonnant.

Une rafale poussa de la neige et fit vaciller la lumière de la lampe, qui faillit s'éteindre.

Elle poussa la porte, disant encore :

— Pauvre enfant ! pauvre enfant ! Elle était si heureuse ici !

Roger Laroque, depuis quelques minutes, se promenait pensif dans la chambre.

A plusieurs reprises, il s'arrêta, en regardant tantôt Bénardit, tantôt la femme de celui-ci, d'un air indécis et hésitant.

Il avait sur les lèvres une question qu'il n'osait poser.

A la fin, cependant, il parut s'y décider :

— Mon oncle, dit-il, vous ne m'avez encore rien dit de Suzanne... Comment a-t-elle passé cette année qui s'est écoulée?... A-t-elle parlé de moi?... En quels termes?... Se souvient-elle, enfin, des tristes péripéties du drame qui l'a séparée de son père, et comment va-t-elle me recevoir?

— Suzanne a failli mourir d'une fièvre cérébrale, dit Bénardit. Depuis sa guérison, elle n'a pas dit un mot qui pût nous faire croire qu'elle se souvenait... Nous lui avons raconté une histoire d'après laquelle tu étais en voyage et devais venir la chercher quelque jour. Elle a paru y ajouter foi... Nous ne lui aurons pas tout à fait menti, puisque te voici... Lorsqu'elle te verra dans un instant, — continua l'oncle, un pli au front, — tous les mauvais souvenirs d'autrefois ne vont-ils point surgir à son esprit?... Ne le crains-tu point, Roger?... Réfléchis, il en est temps encore !...

— Qui sait? dit Laroque... Elle avait à peine sept ans... Et un an et demi passé depuis lors, n'est-ce pas suffisant pour obscurcir cette frêle mémoire?... Et puis... cette fièvre cérébrale... c'est peut-être Dieu qui l'a envoyée pour faire la nuit dans son jeune cerveau, tracer une ligne finale sur l'existence d'alors et lui faire commencer une vie nouvelle...

— Qu'il soit fait comme tu le désires, fit l'oncle attristé. Reste ici. Avec ma femme, je vais réveiller Suzanne, la prévenir doucement, et nous te l'apporterons.

La pendule sonna une heure.

— Le temps presse. Heureusement nous ne sommes pas loin de la gare. Vingt minutes te suffiront. Commence à te vêtir.

M. et Mme Bénardit passèrent dans la chambre de Suzanne.

L'enfant continuait de dormir de ce bon sommeil d'ange que nous avons vu tout à l'heure.

Mme Bénardit se pencha sur elle et l'embrassa.

Puis elle appela doucement :

— Suzanne, mon enfant chérie, Suzanne réveille-toi.

Mais la fillette dormait si profondément qu'elle n'entendit rien.

Alors, la découvrant, Mme Bénardit la prit dans ses bras, en lui jetant sur les épaules le manteau fourré dont elle s'était munie.

La petite ouvrit les yeux, encore endormie.

— Réveille-toi, mon enfant, c'est moi, ta vieille mère...

Suzanne se frotta les yeux avec ses poings, bâilla... regarda Bénardit, puis la vieille dame qui la portait...

— Est-ce que c'est déjà le matin? dit-elle gentiment.

— Non, mon enfant, nous sommes au milieu de la nuit, mais nous t'avons réveillée pour t'annoncer une bonne nouvelle.

— Une bonne nouvelle?... comme l'hiver dernier?... Mais nous ne sommes ni à la Saint-Nicolas, ni à Noël, ni au jour des étrennes.

— C'est vrai, et cependant c'est quelque chose d'heureux qui t'arrive!... Voyons... dans tes petits souhaits que tu ne nous dis pas, qu'est-ce que tu désires, parfois?...

— Ce que je désire?

— Oui, ne crains pas de parler.

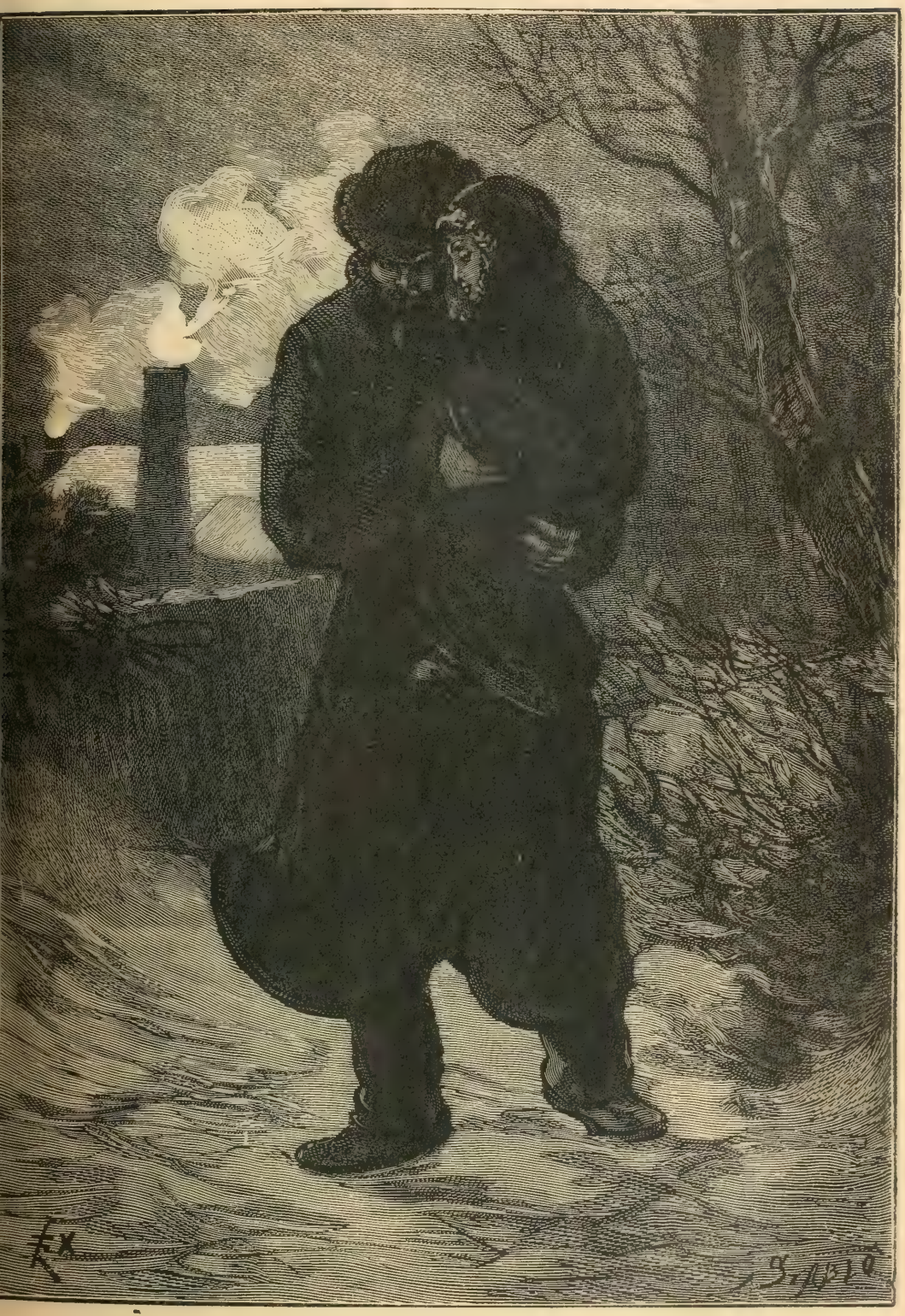
— Mais rien, bonne mère... rien que d'être sage et de ne pas être grondée par vous.

— Et pas autre chose?

— Si... je souhaite aussi de rester toujours à La-Val-Dieu...

— Tu vois bien, c'est quelque chose, cela. Puis encore?

— C'est tout, bonne mère.



Et il s'enfonça dans la nuit. (P. 206.)

— Il ne te manque rien?

— Rien. Ne m'aimez-vous pas? Et n'est-ce pas tout ce qu'il me faut?

— Tu oublies qu'il n'y a pas que nous seulement qui t'aimons.

— Qui donc?

— Celui que tu n'as pas revu depuis longtemps... qui t'a élevé... qui pense à toi... ton père...

Mme Bénardit avait toujours dans ses bras la fillette, dont la tête, pâlie par le sommeil, retombait sur son épaule.

Elle sentit qu'elle tressaillait brusquement. Une commotion électrique agita ce petit corps.

Était-ce la joie? Était-ce tout autre sentiment?

La vieille dame ne le sut pas.

— Mon père..., murmura Suzanne, vous avez revu mon père...

— Il est ici, il t'attend... il t'a embrassée, tout à l'heure, dans ton lit.

Elle ne répondit pas.

Si Mme Bénardit l'avait vue, jadis, en ces journées maudites où les magistrats la pressaient de questions et, pour apprendre la vérité, pesaient sur sa volonté frêle, elle l'eût reconnue maintenant.

Ce fut, en effet, d'un seul coup, la même figure aux traits tirés et fatigués, présentant les mêmes indices de vieillesse précoce, aux yeux bridés, aux lèvres alourdies, au teint d'un gris de terre.

Mais Mme Bénardit ne l'avait pas vue, en ce temps-là, elle ne put comparer : quant à l'oncle, préoccupé, il ne regardait pas.

Au bout d'un instant, surmontant son émotion :

— Père est venu?... Pourquoi n'est-il pas près de moi?

Alors, Mme Bénardit rentra dans la chambre où attendait Laroque.

Celui-ci, à la vue de sa fille, tendit les bras.

L'enfant y fut déposée doucement, et Laroque la couvrit de baisers emportés, ardents.

— Mon enfant, ma fille, ma Suzanne! disait-il à travers ses larmes.

Et dans le premier moment, au milieu de ses caresses, il ne s'apercevait pas que Suzanne restait muette.

Quand il l'eut bien embrassée, bien choyée :

— Es-tu contente de me revoir, ma chérie?

— Oui, père.

— As-tu pensé à moi quelquefois?

— Oui, père, mais on m'avait dit que vous reviendriez...

— Et désormais, nous ne nous quitterons plus.

— Tant mieux, père, je serai bien contente.

— Nous allons partir ensemble...

— Partir?...

— Oui, nous allons quitter La-Val-Dieu...

— Quitter La-Val-Dieu, dit-elle, comme ne comprenant pas.

— Tout de suite, mon enfant!... nous allons nous rendre à la gare et nous prendrons le train...

— Quitter La-Val-Dieu!... répétait l'enfant... Quitter bon père, bonne mère, — c'est ainsi qu'elle avait l'habitude d'appeler M. et Mme Bénardit, — pourquoi?... J'étais si heureuse auprès d'eux, pourquoi n'y resterions-nous pas?

— Cela est impossible, mon enfant, car j'habite loin, très loin d'ici.

— Eh bien, père, pourquoi ne viendriez-vous pas auprès de nous?

— Cela ne se peut, mon enfant.

— Pourquoi?

— Pour des raisons que tu ne comprendrais pas et qu'il serait, dans tous les cas, trop long de t'expliquer aujourd'hui.

La petite fille murmura très bas :

— C'est bien, père, nous allons partir...

Laroque l'avait observée avec attention, pendant ce colloque.

Il essayait de descendre jusque dans le cœur de sa fille, afin de découvrir s'il n'y avait pas quelque arrière-pensée.

Il ne vit rien. Son âme, emplie de joie, se dilatait.

— Elle a oublié, se disait-il, elle a bien vraiment tout oublié!

Mme Bénardit l'habilla, en retenant ses larmes, — pour que le spectacle de son chagrin ne fît pas pleurer Suzanne.

Elle la vêtit chaudement, l'enveloppa de son manteau de fourrure, noua le boa autour de son cou, lui donna son manchon et l'embrassa tendrement.

Suzanne se laissait habiller, sans dire un mot, mais ses grands yeux doux suivaient Mme Bénardit dans tous ses mouvements avec une obstination singulière.

On eût dit que la fillette aurait voulu lui adresser quelques questions, mais qu'elle n'osait.

Quant à Bénardit, debout près de la cheminée, il semblait ne rien voir, et restait absorbé dans ses pensées tristes.

Enfin Suzanne était prête.

Laroque, lui-même, avait revêtu les habits que lui avait donnés son oncle.

La pendule fit entendre un coup clair et argentin.

Il était une heure et demie.

— Il faut partir, dit Bénardit, la neige a rendu les chemins difficiles,

et, comme il s'est remis à neiger depuis une heure, tu prendras bien garde de ne pas glisser le long de la Meuse.

Mme Bénardit emmitoufla la figure de Suzanne d'un long et large cache-nez de laine, afin qu'elle ne sentît pas de trop la bise glacée, puis, la serrant dans ses bras, et cette fois ne retenant plus ses larmes :

— Va, mon amour, dit-elle... Je suis trop vieille pour espérer que je te reverrai quelque jour... C'est donc la dernière fois que je t'embrasse... Va, et que Dieu te garde!

L'enfant était fort pâle, mais elle ne pleurait pas.

Bénardit l'embrassa à son tour.

— Moi, dit-il, je suis rassuré sur ton avenir. Ton père veillera sur toi. Puis, quand ma femme et moi nous serons morts, on vendra tout ce que nous possédons. Nous n'avons pas d'autres héritiers que toi. Tu auras quelques centaines de mille francs qui ne te nuiront pas pour te marier.

Il se détourna un peu, toussa et passa la main sur ses yeux.

Laroque fit ses adieux et serra tendrement les deux vieillards sur son cœur.

Lui aussi, devant ces deux douleurs, se sentait tout attendri.

Il enleva Suzanne dans ses bras robustes.

— Je ne veux pas que tu marches, dit-il; avec cette neige tu aurais tout de suite froid aux pieds.

Mme Bénardit ouvrit la porte.

Une bourrasque entra dans la chambre et la lampe, un instant violemment agitée, s'éteignit.

Alors Laroque, d'une voix grave :

— Embrasse encore une fois ceux qui ont si bien remplacé pour toi ton père et ta mère, mon enfant, dit-il, et promets-leur de ne jamais les oublier, de les aimer toujours.

— Bon père, bonne mère, dit la fillette de sa douce voix tremblante, je vous aimerai toujours, je ne vous oublierai jamais.

Comme la nuit était très profonde et comme on n'avait pas rallumé la lampe, on ne pouvait voir si Bénardit et sa femme continuaient à pleurer.

Mais Bénardit parla, et sa voix était bien saccadée, bien incertaine.

Il disait à Laroque :

— Reconnaîtras-tu ton chemin? Veux-tu que je t'accompagne?

— C'est inutile, avec un pareil temps surtout. Au bout du chemin, je vais rencontrer la verrerie, n'est-ce pas?

— C'est cela. Tu tourneras à gauche et prendras la route; tu rencontreras le chemin de halage qui conduit droit à la gare.

— Merci. Encore adieu. Priez pour moi... pour elle... pour elle !

Et il s'enfonça dans la nuit.

Il avait à peine fait quatre ou cinq pas, au milieu des tourbillons de neige, qu'il était devenu complètement invisible.

Il s'en allait à grandes enjambées, portant son précieux fardeau.

Quand il fut sur la rive de la Meuse, la bise devint si âpre qu'elle était presque insupportable ; la Meuse, grossie, roulait presque à ras bords, lentement, une eau bourbeuse et jaune.

— As-tu froid, ma chérie ? disait Laroque.

— Non, père, je ne sens pas le froid du tout. Je suis très bien.

— Ne pleure pas, surtout, pour ne pas m'attrister.

— Je ne pleure pas, père.

— Cependant tu les aimais, ceux-là que tu quittes...

— Beaucoup, père.

— Ne les regrette pas trop... Je t'aime aussi, moi, et je ferai tout ce qu'il faudra pour que tu m'aimes.

Il glissait dans la neige, mais son pied solide ne perdait pas l'équilibre.

Il n'avait pas peur de se tromper de route.

Toujours la Meuse.

Un point jaune troua la nuit.

C'était une des lanternes de la voie, sur le pont du chemin de fer.

Il y avait un quart d'heure qu'il marchait.

Cinq minutes après il était à la gare, où il prenait pour Givet deux billets de première classe.

La gare était déserte.

La neige, incessante, semblait, partout, un immense linceul.

Le train arriva, Roger et Suzanne montèrent. Le train partit...

... Là-bas, dans la maison près de la fonderie, on avait rallumé la lampe, et, devant le foyer qui s'éteignait et qu'on ne songeait pas à raviver, deux vieillards étaient assis, gardaient le silence, et, sans se cacher l'un de l'autre, pleuraient à chaudes larmes.

DEUXIÈME PARTIE

I

Les environs de Paris sont charmants, cela est convenu et tout le monde le sait, mais ils le sont inégalement et ceux qui jouissent de la plus grande renommée ne sont pas ceux qui la méritent le plus.

Ainsi, la vallée de Chevreuse est, sans contredit, l'une des plus ravissantes, mais les stations espacées le long de la Bièvre et de la jolie rivière de l'Yvette, c'est-à-dire Bourg-la-Reine, Antony, Massy, Palaiseau, Orsay, Gif, Saint-Remi et Limours, semblent être à cinquante lieues de Paris, tant le Parisien les néglige pour se porter, le dimanche, vers Asnières, Joinville ou Bougival.

En une heure et demie à peu près, le chemin de fer de Sceaux, qui n'est pas le chef-d'œuvre des chemins de fer, conduit à la dernière station, qui est Limours.

Et que de jolies excursions à faire le long du chemin!

Si nous n'étions emportés par notre récit, nous aimerions vagabonder avec nos lecteurs le long des méandres de l'Yvette, bordée de vieux saules et de peupliers sur presque tout son parcours ; nous flânerions dans les bois aux allées régulières, dans les grands parcs peuplés de chevreuils et de faisans, dans les prairies grasses que le printemps blanchit d'une nappe de marguerites, ondulant sous la brise et assez semblable, de loin, à un lac de lait.

Et les ruines grandioses ou pittoresques, comme les tours du château de Chevreuse, comme l'abbaye des Vaux de Cernay, et tant d'autres, sans compter les jolis châteaux modernes et les ravissantes villas semés dans les arbres et les fleurs, forment comme une ceinture plus humble à la résidence princière des ducs de Luynes.

A deux kilomètres et demi de la station de Saint-Remi, — une des principales de la ligne, parce qu'elle est un point central aux excursionnistes, — est le village de Chevreuse, qui donne son nom à la vallée.

C'est un village assez irrégulièrement bâti, dont la moitié est éparpillée dans le fond de la vallée, dont une partie s'allonge le long de la

rive de l'Yvette, et dont les autres maisons sont accrochées au flanc du coteau que dominent les ruines intéressantes du château de Chevreuse.

Il y a nombre de maisons de campagne autour du village, quelques-unes habitées l'hiver comme l'été, — la plupart, l'été seulement.

Une de ces villas, très élégante, bâtie depuis une dizaine d'années seulement, flanquée de deux tourelles au toit en éteignoir, et perdue dans un parc de haute futaie de chênes, était à vendre depuis le krach de la Bourse.

Car il faut dire, avant d'aller plus loin, qu'entre le moment où nous avons montré Roger Laroque venant, par une nuit de neige, enlever son enfant de chez les Bénardit et l'époque où nous transportons notre récit dans la vallée de Chevreuse, plus de *onze ans* se sont passés.

C'est en 1872 que commençait notre récit, c'est en 1872, pendant l'été, que nous avons vu se dérouler les tristes événements qui ont conduit Laroque au bagne.

C'est en 1884 que nous retombons, franchissant un espace de temps qui ne présente pas d'intérêt, pour retrouver plus vite, grandis, vieillis, mais ayant toujours le vivace souvenir du drame de Ville-d'Avray, les personnages qui ont animé, de leurs passions et de leurs souffrances, la première partie de notre roman.

Le propriétaire de la villa dont nous parlions plus haut, ayant perdu la presque totalité de sa fortune dans le cataclysme de la Bourse qui a eu un si grand retentissement il y a quelques années, avait mis sa propriété en vente.

Un assez long temps s'écoula sans qu'il se présentât d'acquéreur.

La mise à prix était de 300,000 francs y compris les dépendances et quelques hectares de terre autour.

Enfin, un beau jour, tout au début du printemps de cette année 1884, dans le mois de mars, le bruit courut à Chevreuse, à Saint-Remi et dans les environs que le château était vendu.

On fut quelque temps sans connaître le nom du nouveau propriétaire, puis on l'apprit comme le reste.

Il se nommait William Farney et passait pour être un Américain très riche.

Il avait payé comptant et donné des ordres aux tapissiers de Paris pour que le château fût prêt au mois de mai.

A Paris, les tapissiers font des miracles lorsqu'on les paye bien.

Les paysans purent voir, pendant tout le mois d'avril, des ouvriers au château, puis, vers la fin du mois, des voitures de déménagement apportant de Paris un luxueux mobilier.

Donnez-moi votre fille, William, dit-il. (P. 214.)

Dans les premiers jours de mai, tout était prêt ; les domestiques mêmes étaient installés, puis les chevaux et les voitures, un landau, un coupé, un grand break et une petite charrette anglaise pour les déplacements de chasse.

On n'attendait plus que le maître de la maison.

Un jour, descendirent, à la gare de Saint-Remi, à deux heures trente,

par le train qui part de Paris à une heure juste, deux personnes, un homme et une jeune fille.

L'homme était de haute taille, d'apparence très vigoureuse et, quoique jeune encore, il avait les cheveux blancs; sa barbe aussi, qu'il portait tout entière, était blanche; il eût été difficile, du reste, de lui assigner un âge certain sans crainte de se tromper, car, malgré les cheveux blancs, l'allure, la façon de porter la tête, tout indiquait que cet homme n'avait guère plus de quarante-cinq ans.

Le front était large, les yeux noirs semblaient doux, mais une terrible blessure donnait je ne sais quelle physionomie étrange et dure au visage : tout un côté de la figure, en effet, avait été brûlé, et, de ce côté, la barbe avait repoussé plus clairsemée; cet accident avait enlevé à l'homme toute idée de coquetterie sans doute, car il était laid, mais de cette laideur sympathique qui ne résiste pas à l'examen, et qu'on finit par oublier lorsqu'on regarde les yeux.

Il était vêtu très simplement d'une redingote claire, sans pardessus, et coiffé d'un chapeau panama, — sans prétention, comme on voit.

La jeune fille pouvait avoir une vingtaine d'années.

Grande, élégante, svelte, elle était fort jolie, non point de cette beauté ordinaire qui consiste en des traits réguliers.

Elle avait mieux que cela : une physionomie d'une distinction rare, des yeux magnifiques, bleus, mais d'un bleu particulier, presque de la couleur de l'ardoise, avec des cils et des sourcils noirs.

Et elle était blonde, d'un blond chaud, ardent; sa chevelure, gênante tant elle était lourde, épaisse et longue, entourait comme d'une auréole d'or un frais et fin visage, un peu allongé, au nez droit, aux lèvres rouges, aux tempes très aplaties et au menton légèrement accusé, — ces deux derniers signes trahissant une grande énergie, une grande force de caractère.

Elle était vêtue simplement, — ainsi que l'homme qui l'accompagnait.

Un chapeau de paille à larges bords, orné d'un bouquet de fleurs, la garantissait contre les rayons du soleil de mai déjà chaud.

Lorsqu'ils descendirent de leur compartiment de première, le chef de gare les salua.

Il reconnaissait l'homme pour l'avoir vu à la station plusieurs fois déjà; c'était William Farney, le nouveau propriétaire du château de Maison-Blanche; quant à la dame, le chef pensa que c'était ou sa femme ou sa fille.

Disons tout de suite que c'était sa fille.

Sir William connaissait son chemin, sans aucun doute, car il n'hésita pas devant les sentiers qui se croisaient devant lui.

De Saint-Remi à Chevreuse, il y a deux kilomètres et demi, nous l'avons dit; William Farney aurait pu écrire à son cocher de venir le chercher; mais il faisait beau; le pays est superbe; la promenade était ravissante; il avait fait cette promenade à pied plusieurs fois, et il savait que sa fille ne redoutait pas une demi-heure de marche.

En sortant de la gare, il laissa Saint-Remi sur la droite, tourna à gauche, longea le remblai du chemin de fer et gagna une avenue plantée de marronniers superbes et qui conduisait à l'un des nombreux châteaux de la région, — le château de Coubertin.

Au bout, commence le mur du parc.

Le père et la fille quittèrent l'avenue pour traverser une prairie qui n'était qu'un immense bouquet de fleurs et au-dessus de laquelle volaient des milliers d'abeilles butinant le miel des trèfles roses.

Le sentier qu'ils suivaient aboutissait à l'Yvette.

Pour se rendre à Chevreuse, ils n'avaient qu'à en remonter le cours jusqu'au pont; de l'autre côté du pont, une ruelle les eût amenés à Chevreuse, mais ce n'était pas leur chemin : ils laissèrent la jolie rivière pour prendre une avenue plantée de peupliers qui s'éloignait de Chevreuse en remontant vers Coubertin, presque parallèlement à la sente qu'ils avaient suivie, — le chemin carrossable faisant un détour assez long.

Au bout de cette avenue se voyait Maison-Blanche.

Le père et la fille s'arrêtèrent un moment.

Il y avait un banc de pierre entre deux peupliers, à l'endroit où l'avenue rejoignait la route.

Ils allèrent s'y asseoir.

Puis William Farney adressa, en anglais, la parole à sa fille.

— Seras-tu heureuse ici, ma chère enfant?

— Je le crois, mon père .. le pays est adorable.

— Du reste, Paris est à deux pas et tu penses bien que je ne t'ai pas conduite ici pour t'exiler et t'apprendre à aimer la solitude.

— Oh! mon cher père, partout où vous êtes, l'ennui ne vient jamais. Je me passerais du monde aisément.

— Oui, Suzanne, je le sais, mais tu as besoin de plaisirs et je ferai tout mon possible pour te procurer des distractions.

— Vous êtes bon.

— Cela m'est si facile, puisque je suis ton père...

Ils se levèrent. De Maison-Blanche on les avait vus, et on paraissait les avoir reconnus, car on remarquait plus d'animation dans la grande

cour, des allées et venues de domestiques surpris par l'arrivée inopinée du maître.

Le soleil éclairait ardemment le château, plus blanc à cette distance parce qu'il ressortait sur le vert sombre de la haute futaie des chênes.

— Oui, mon père, fit la jeune fille en s'appuyant sur le bras de William Farney, je serai heureuse ici, très heureuse.

William inclina doucement la tête.

Il regarda sa fille tendrement, et il étouffa un soupir.

Nos lecteurs ont deviné quel est celui de nos personnages qui se cache sous le nom de William Farney.

Ils ont deviné aussi quelle est cette jolie blonde du bonheur de laquelle William Farney semble se préoccuper beaucoup.

C'est Roger Laroque et sa fille.

Comment les retrouvons-nous en France, à Chevreuse, près de Paris, après douze années de disparition?

Comment Roger, condamné à perpétuité, ose-t-il affronter de nouveau le bagne, en se rapprochant de Paris?

Enfin, comment Roger, si misérable le jour où il vint enlever son enfant de la fonderie de La-Val-Dieu, reparaît-il aujourd'hui avec toutes les apparences de la richesse, menant grande vie et n'ayant point l'air de redouter la justice française?

C'est ce qu'il importe d'expliquer. Nous le ferons en quelques lignes, pour ne pas retarder davantage les événements qui vont suivre et qui constituent la deuxième partie de notre roman.

II

Lorsque Roger avait quitté pour la seconde fois la France, emportant le précieux fardeau de Suzanne presque endormie dans ses bras, il n'avait fait qu'un court séjour en Belgique : le temps d'acheter un peu de linge pour sa fille et pour lui.

Après quoi il avait pris passage avec Suzanne à bord d'un paquebot à destination de New-York.

Il resta quelques mois seulement dans cette ville ; une occasion s'offrant à lui de diriger une usine importante à Québec, il alla s'installer au Canada.

Il s'était remis au travail avec une sorte d'âpreté, rêvant de reconstituer sa fortune et de revenir en France la consacrer tout entière, s'il le

fallait, à la découverte du mystère qui enveloppait le drame de Ville-d'Avray.

Il usait ses forces à des labeurs acharnés, passant ses nuits à des recherches scientifiques, essayant de trouver, le premier, quelques formules nouvelles, quelques formes d'exploitation non encore connues, et qui, remplaçant les procédés vieillis et meilleures qu'eux, lui donneraient à bref délai la richesse.

Il avait repris, comme s'il n'avait pas quitté la France, ses travaux d'autrefois, faisant, comme autrefois encore, deux parts de sa vie, l'une à sa fille Suzanne, l'autre à ses travaux de chimie et mécanique.

Un travail aussi énergique, soutenu par une intelligence très alerte et très développée, devait lui porter bonheur.

Coup sur coup, Roger fit deux ou trois découvertes importantes qui devaient transformer la fabrication de l'acier.

L'acier de fusion, parfait, véritable alliage, pur et défini, ne s'obtient qu'à l'aide de deux opérations distinctes : la carburation ou la cémentation du fer et la décarburation de la fonte en proportions non définies, la fusion ou régularisation du carbure en proportions définies.

La métallurgie de l'acier a donc un dernier rôle à jouer, quant à la partie chimique de la production du métal, c'est de réduire à une seule opération la fusion, travail qui en exige aujourd'hui deux.

En un mot, c'est de produire l'alliage défini, l'acier fondu, par l'union simple du fer et du carbone.

C'est en travaillant sur cette idée que Laroque trouva des simplifications excellentes.

Il les soumit à des capitalistes qui le commanditèrent.

Les Américains sont audacieux et intelligents. Roger trouva auprès d'eux l'appui qu'il lui fallait, et, comme il était lui-même intelligent et audacieux, on ne s'enquit point de son passé ni des raisons qui lui avaient fait quitter la France.

Il revint à New-York, où on lui facilita la mise en œuvre de ses procédés de fabrication.

Ils réussirent, au delà même des espérances de Laroque.

Dès lors, ce fut fini.

En quelques années, il fut riche.

En quelques années, il eut une des plus importantes aciéries de New-York, qui rivalisa avec les plus connues d'Europe et dépassa en réputation les aciers de Demidoff.

D'autres maisons s'élevèrent sous sa direction et fournirent de l'acier damassé qui fit chanceler la réputation fameuse des célèbres lames de

Damas; il sortit aussi de ces maisons des limes, des aiguilles, des scies, des tôles d'acier.

Laroque n'eut bientôt plus à s'occuper de l'avenir de sa fille.

Associé toujours, — avec de gros intérêts, — il ne fut jamais en nom. Il se souvenait du passé et ne voulait pas attirer trop près l'attention de l'opinion.

Il craignait, non pour lui, mais pour Suzanne.

Lorsqu'il était au Canada, alors que Suzanne n'avait encore que huit ou neuf ans, il avait pu changer son nom de Roger Laroque contre celui de William Farney.

Il avait trouvé à Québec un employé de l'usine dont il était directeur et dont la douceur, la grande intelligence et la droiture l'avaient tout de suite attiré.

Une amitié avait commencé entre eux, — elle n'était qu'à l'état d'ébauche, — quand un événement dramatique la resserra tout à coup pour la dénouer presque aussitôt.

Un incendie, — un de ces terribles sinistres comme seule l'Amérique nous en montre parfois, — éclata à Québec.

La maison où demeurait Laroque fut une des premières atteintes. Laroque se sauva, mit sa fille en sûreté et courut chez son ami, lequel portait ce nom de William Farney sous lequel nous avons vu Roger revenir en France.

La maison de Farney était en flammes. Farney, à une fenêtre, tendait désespérément ses bras, montrant aux spectateurs affolés sa fille, une enfant de dix ans, pour laquelle il implorait la pitié et le courage.

La maison menaçait de s'effondrer.

Des flammes les environnaient, les atteignaient, brûlaient leurs cheveux, leurs vêtements. Des poutres se détachaient du plafond, les escaliers étaient crevés, la mort hideuse, épouvantable, approchait pour le père et la fille.

Roger Laroque vit le danger et ne réfléchit pas.

Il fit planter des échelles contre le mur et, les échelles n'arrivant pas jusqu'à la fenêtre, il accrocha une corde d'incendie, munie d'un solide crochet, à l'une de ses extrémités, à la fenêtre où se trouvaient le père et la fille.

Il grimpa à cette corde jusqu'en haut :

— Donnez-moi votre fille, William, dit-il.

Le pauvre homme tendit l'enfant évanouie, que Roger retint dans ses bras, en se laissant dégringoler jusqu'à l'échelle.

Puis il descendit.

L'enfant était sauvée.

Il voulut remonter.

Il n'était plus temps.

Voyant sa fille hors de danger et ne craignant rien pour lui-même, William avait profité de la corde pour descendre, mais le mur s'était effondré, la corde s'était détachée et l'homme était tombé en bas, avec des décombres enflammés.

Il avait les deux jambes brisées.

Lui et sa fille étaient, en outre, cruellement brûlés.

Roger Laroque lui-même avait eu le visage éraflé par une poutrelle qui n'était qu'un brasier rouge.

Il ne sentit pas la blessure tout de suite, ce ne fut que quelques minutes après ; il était à jamais défiguré. Par bonheur, les yeux avaient été préservés.

Du reste, son héroïque dévouement devait être inutile.

La petite fille avait été si épouvantée par l'horrible danger qu'elle avait couru, qu'elle fut prise, cinq ou six jours après, par une grosse fièvre qui l'emporta.

William Farney adorait sa fille.

Il fut plongé, après cette mort, dans un sombre désespoir.

Quand il guérit, la tristesse demeura, la joie ne revint pas.

L'amitié était devenue plus étroite entre les deux hommes, si étroite même que Roger, un jour, n'hésita pas à lui faire la confidence de ce qu'il était, de ce qu'il avait été, ne lui cachant rien.

William Farney le crut.

Un jour, Farney disparut de l'usine.

Il avait écrit à plusieurs de ses amis que, s'ennuyant depuis la mort de sa fille, il voulait chercher aventure, et, avec les ressources dont il disposait, gagner le Nord du Canada pour y faire du trafic.

A Laroque seulement il avait écrit qu'il était résolu à mourir et qu'il voulait qu'on ignorât son suicide ; non point qu'il eût honte de mourir ainsi et d'en finir avec une vie qui lui était insupportable depuis la mort de sa fille, mais il avait résolu de mourir ignoré et de laisser planer une éternelle incertitude sur sa mort.

Il envoyait à Roger tous les papiers pouvant prouver l'identité d'un William Farney et de sa fille, et il achevait sa lettre en disant :

« Gardez ces papiers, mon cher ami, je veux qu'ils deviennent les « vôtres, afin qu'ils vous donnent la sécurité, si jamais, comme vous en « avez le secret espoir, vous retournez en France. Personne ne prouvera

« que Farney est mort. Substituez-vous à moi, substituez votre fille à ma « pauvre enfant. Vous êtes désormais William Farney et non plus Roger « Laroque, et le hasard avait bien fait les choses, puisque nos deux filles « s'appelaient Suzanne... Je n'ai que ce moyen de reconnaître le dévoue- « ment dont vous avez fait preuve envers moi, envers ma fille. Adieu, « William, soyez heureux dans votre enfant ! »

A la lettre, — lettre étrange, — étaient joints, en effet, tous les papiers du mort, tous les papiers de sa fille.

— Eh bien, j'accepte, murmura Roger, cela me servira sans doute.

Et, effectivement, lorsque Roger revint à New-York, il se fit appeler du nom de son ami.

Il aurait tant voulu oublier, — si cela avait été possible, — qu'il s'appelait Laroque, — nom maudit et couvert d'opprobre, — qu'il se faisait parfois illusion, tellement il était entré dans sa personnalité nouvelle.

Il savait l'anglais avant sa condamnation.

Il se perfectionna dans cette langue et en vint bientôt à la parler très purement, à l'écrire correctement.

Et c'est ainsi que s'étaient écoulées les années.

Et Suzanne, au fur et à mesure que l'enfant devenait jeune fille, oubliait qu'elle s'était appelée Laroque, pour ne plus répondre qu'à son nom de Suzanne Farney.

Oubliait-elle vraiment?

Roger, quand il quitta définitivement le Canada, pour s'établir à New-York, mit sa fille dans une excellente pension de cette ville.

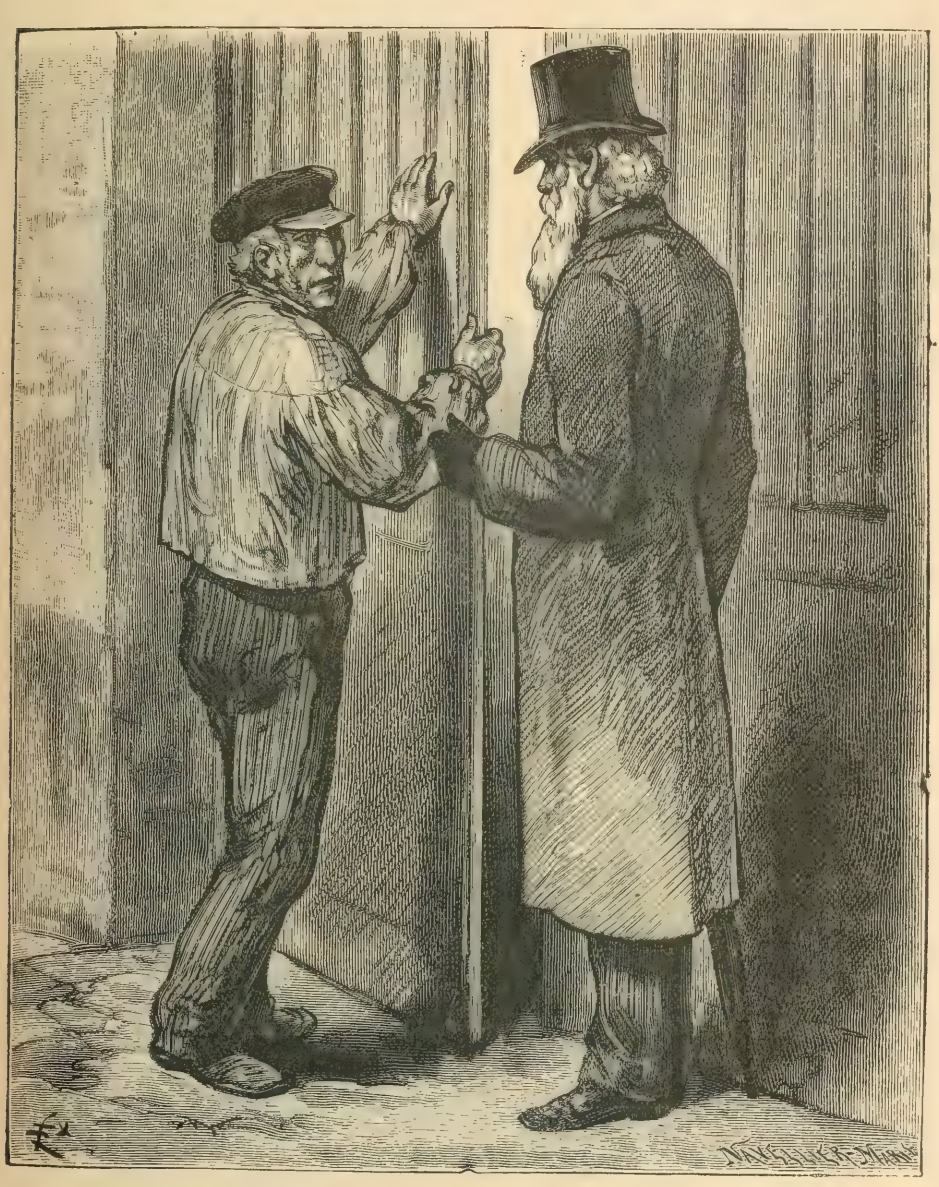
Elle y resta jusqu'à l'âge de seize ans, y fit de fortes études, et en sortit sachant parfaitement, outre le français qu'elle avait continué de parler, l'anglais et l'italien.

Elle était devenue également excellente musicienne et les professeurs de dessin lui avaient prédit de vrais succès si elle voulait travailler sérieusement la peinture.

Quand elle n'eut plus rien à apprendre en pension, elle revint chez son père. Elle était simple de goûts, très modeste, d'un caractère timide, — restée Française malgré l'éducation et les mœurs américaines, — et elle témoigna tout de suite de la plus grande répulsion pour le monde.

Si elle s'était écoutée, elle ne fût jamais sortie de la jolie villa que son père habitait à une demi-heure de New-York, tout près de ses aciéries et sa santé en eût souffert.

Heureusement, Laroque veillait.



Qui ça, Guerrier? le caissier de Roger-la-Honte?... (P. 222.)

Il lui apprit à monter à cheval, l'accompagnant dans de longues promenades matinales, sous la fraîche et fortifiante brise de mer, l'habituant aux intempéries, au froid, à la pluie, à la chaleur, en l'obligeant à sortir par tous les temps.

Suzanne était donc devenue très vigoureuse, sans rien perdre de sa grâce féminine, de sa sveltesse, de sa distinction.

Cette question que nous avons posée plus haut : « Avait-elle oublié? » que de fois Roger Laroque se l'était faite à lui-même, dans le calme lourd des nuits sans sommeil, quand revenaient à son esprit, trop surexcité de travail, les cauchemars du passé.

Avait-elle oublié? Il croyait en être sûr...

Jamais, depuis dix ans, la moindre allusion, la moindre hésitation, un regard, une phrase inachevée, un geste qui pût lui faire soupçonner une arrière-pensée chez sa fille.

Alors, ce fut Roger lui-même qui, par des allusions prudentes, essaya à plusieurs reprises de s'assurer si l'enfant gardait un souvenir des circonstances du crime, si peu distinct que pût être ce souvenir.

C'est après ces tentatives que la certitude lui était venue qu'elle avait tout oublié ; une vie nouvelle avait recommencé pour Suzanne après la fièvre cérébrale qui, à sept ans, avait failli l'emporter.

Et, grâce à cette fièvre, grâce au jeune âge aussi, les jours néfastes qui avaient précédé et amené la maladie avaient été relégués d'abord dans un lointain confus, puis avaient fini par s'effacer et même ce nom de Laroque n'évoquait plus rien chez elle, depuis près de dix ans qu'elle s'entendait appeler Farney.

Roger avait donc fini par se tranquilliser.

Lorsque, riche désormais, laissant à New-York des affaires en pleine prospérité, il songea à revenir en France, il l'avait dit à sa fille en essayant de surprendre chez elle quelque rapide épouvante, suscitée par les souvenirs d'autrefois...

— Mon enfant, avait-il dit, nous allons quitter New-York pour aller habiter Paris que tu ne connais pas, où je ne t'ai jamais conduite. La France est ton pays natal, tu le sais, l'Amérique n'est que ton pays d'adoption. Cela t'ennuie-t-il et préfères-tu que nous restions où nous sommes?

— Partout où vous irez, mon père, je vous suivrai.

Elle avait dit cela avec calme, et rien, dans sa physionomie, ne pouvait faire croire à Roger qu'elle avait une arrière-pensée.

Cependant, quand Laroque fut parti, quand il ne fut plus là pour la surveiller, quelque chose changea soudain dans son visage, qui s'assombrit; elle eut un pli au front; un souci était né en cette âme ; une tristesse peut-être.

Elle s'assit lentement sur une chaise, près d'une fenêtre entr'ouverte ; elle leva ses beaux yeux limpides vers le ciel où roulaient, dans un bleu intense, quelques nuages blancs que le vent, justement, poussait vers la France, et elle soupira.

III

Deux mois après, ils étaient à Paris et descendaient à l'hôtel Scribe, au-dessus du Jockey-Club, un hôtel affectionné par les étrangers riches et où Laroque savait trouver des Américains.

Il voulait établir tout de suite quelques relations dont il aurait usé pour éloigner de lui les soupçons, si des soupçons avaient pu l'atteindre.

Il redoutait peu de choses, en somme.

Il était connu, par les principales maisons de banque de Paris, comme l'inventeur des procédés nouveaux qui avaient fait la fortune des grandes aciéries de New-York.

Bien qu'il ne fût pas en nom, on le savait associé.

C'est donc un terrain solide qu'il sentait sous ses pieds : si Roger Laroque était un forçat, William Farney, en revanche, était un gentleman honoré, bien posé, d'une intelligence supérieure, et, par-dessus tout et ce qui ne gâte rien, extrêmement riche, possesseur d'une fortune dont chacun pouvait connaître la source.

En outre, et ce qui le rassurait bien aussi, c'est qu'il avait appris, alors qu'il était encore au Canada, par des journaux parisiens qui s'étaient fort occupés de lui jadis, — il avait appris, disons-nous, que son évasion de la Nouvelle-Calédonie avait été fort commentée.

On avait raconté, sur cette évasion, des détails fort pittoresques en vérité, mais dont aucun n'était exact. Enfin, le bruit avait couru, et s'était confirmé, que, dans cette évasion, Laroque, « l'assassin de Ville-d'Avray », avait trouvé la mort.

A différentes reprises, les journaux revenaient sur cette mort et la commentaient, et renouvelaient l'intérêt avec des détails qui faisaient grand honneur à l'imagination des nouvellistes.

Laroque, on le comprend, ne pouvait s'en plaindre.

Il n'avait qu'à se féliciter de cette erreur, qui commençait à lui assurer une ère de tranquillité.

Une autre raison, enfin, qui faisait que le pauvre homme ne redoutait pas outre mesure son séjour en France, c'est qu'il était sûr de pouvoir passer devant tous ceux qui avaient été mêlés à son affaire autrefois sans qu'ils le reconnussent. Il eût été difficile, impossible, à M. de Lignerolles, comme à M. Lacroix, comme à M. Liénard, de deviner sous le masque de William Farney, sous ce visage défiguré, couturé d'un côté par des cica-

trices, sous cette chevelure et cette barbe blanches, Roger Laroque, si gai, si exubérant, à la physionomie si mobile.

Lucien, lui-même, s'il avait vécu, ne l'eût pas reconnu.

Voilà, surtout, ce qui faisait sa force.

Pour être sûr de lui, dès les premiers jours de son arrivée à Paris, il rechercha les endroits où il comptait rencontrer des visages de connaissance; il alla boulevard Malesherbes demander au concierge n'importe quel renseignement; le concierge — le même qui, jadis, lui avait remis les 100,000 francs de Julia, — ne le reconnut pas; il alla rôder rue Saint-Maur; par les soins de l'oncle Bénardit, mort ainsi que sa femme, deux ans auparavant, la fabrique avait été vendue.

Roger attendit la sortie des ouvriers.

Son cœur était serré; il avait envie de pleurer.

Tout le passé revenait, avec son cortège de souvenirs tendres ou tragiques, avec, aussi, les multiples détails de la vie d'autrefois.

La fabrique était restée la même; le nouveau propriétaire n'y avait fait ni améliorations, ni changements.

C'était toujours la grille de fer forgé, sur la rue, et les hautes murailles du fond de la cour, avec leurs fenêtres poussiéreuses, embues d'une sorte de brouillard de limaille et de vapeur.

Une cloche sonna, la cloche des anciens jours.

Les ouvriers sortirent, comme un flot pressé.

Il était midi, le soleil ruisselait, comme cette fois où M. Liénard était venu arrêter le mécanicien.

Beaucoup d'ouvriers étaient partis, probablement lorsque les ateliers avaient chômé, après la condamnation de Laroque.

Quelques-uns étaient restés.

Il les regarda, passa devant eux, cherchant à attirer leur attention.

Lui les reconnaissait comme s'il les avait quittés de la veille; eux lui jetaient un coup d'œil indifférent.

Et pourtant il allait et venait devant la grande porte toute large ouverte pour laisser passer ce flot de travailleurs, dont la physionomie trahissait l'excessive fatigue et la satisfaction du labeur accompli. Sa présence mystérieuse en cet endroit, l'intérêt qu'il semblait prendre à ces hommes, à ces choses qui ne le regardaient pas, aurait dû inspirer tout au moins de la défiance; personne ne le remarqua, personne ne soupçonna dans ce vieillard défiguré l'ancien patron, le maître estimé pour ses capacités, pour sa rude franchise, sa justice, que tempérait une bienveillance qui faisait aimer en lui jusqu'au commandement.

Tous défilèrent devant Roger, le heurtant presque dans leur pré-

cipitation; pas un n'eut un regard qui reflétât un doute, un soupçon.

Après les ouvriers, ce furent les employés, peu nombreux, qui sortirent. Ceux-là, Laroque les voyait pour la première fois.

Quand on a créé un grand établissement où tant de braves gens trouvent la vie de leur famille en échange du travail quotidien, quand on a dû l'abandonner, en pleine prospérité, dans des circonstances aussi cruelles que celles par où Roger avait passé, on ne le revoit pas sans un serrement de cœur, sans se dire : « Voilà mon œuvre, je suis le père de tout cet agencement, j'y ai mis tout mon savoir, toute mon ambition, tout mon cœur, et rien de cela n'est plus à moi. Mon bonheur était là et on l'en a chassé avec le maître, et un autre maître est venu qui, lui, a profité de ce que j'avais fait, n'a eu d'autre effort à accomplir que d'apporter son argent, de remettre en mouvement ces rouages auxquels j'avais donné la première impulsion. »

Ces réflexions, Roger se les faisait avec amertume; mais il les eut bientôt chassées de son esprit.

Avait-il bien le droit de récriminer? Après d'irréparables malheurs, la chance, cette succession d'aubaines que le joueur appelle la veine, s'était plu à le favoriser.

Roger-la-Honte, possesseur d'une grosse fortune, légitime récompense en somme du travail persévérant, n'était-il pas libre d'en jouir paisiblement? Mais non! Comment se prélasser sur un lit de millions quand on porte un nom déshonoré par une erreur de la justice des hommes?

Grâce à l'or gagné en Amérique, Roger-la-Honte possédait le levier le plus puissant pour arriver secrètement à la fin d'une enquête qui devait rendre au nom de Roger Laroque toute son honorabilité.

En se disant ces choses réconfortantes, Roger se reprenait à espérer. Il lui semblait qu'une volonté supérieure avait présidé à la préparation de sa revanche. Est-ce que l'accident d'où il était sorti défiguré n'était pas une œuvre de la Providence? Tout ne dépendait plus que de lui maintenant, de son énergie, de son désir de réhabilitation. Il voulait rendre à sa fille le nom de Laroque; celui de Farney ne pouvait être qu'un subterfuge, bon pour un coupable, inacceptable pour un honnête homme, encore plus pour l'enfant de cet honnête homme.

Donc, personne ne le reconnaissait; donc, il pouvait traverser impunément Paris en plein jour sans redouter l'œil vigilant de la police.

Le forçat évadé devenait libre de ses mouvements; il ne lui restait plus qu'à jeter à la face des juges ses chaînes brisées, en criant bien haut : « Je suis innocent! »

Mais la preuve de cette innocence? Irait-il raconter à la barre les

choses terribles qu'il avait eu le courage de taire au moment où il risquait une condamnation à mort?

Il ne pouvait expliquer son innocence; trouver le coupable, le faire avouer, tel était le travail d'Hercule qui incombait au père de Suzanne.

Ce qui lui coûterait le plus dans ce grand Paris transformé pour lui en désert, ce serait de ne pas revoir Guerrier, le brave garçon qu'il avait tiré de l'ornière, dont il avait fait un homme et qui, seul, alors que tout le monde croyait Roger coupable d'un crime, n'avait jamais douté de son bienfaiteur. Quand on a de grandes choses à faire, on a besoin de s'appuyer sur quelqu'un, de lui confier ses résolutions, de lui demander et conseils et encouragements.

Y avait-il du danger pour Laroque à retrouver son ancien caissier? Le pauvre homme se le demandait en voyant le concierge de l'usine refermer la grande porte.

Ce concierge, Roger ne le connaissait pas. Il n'hésita pas à lui poser à tout hasard une question.

— Pardon, dit-il avec un fort accent anglais, est-ce que M. Guerrier est toujours employé ici?

— Qui ça, Guerrier? le caissier de Roger-la-Honte?

— Roger-la...? demanda l'inconnu, d'une voix indignée.

— Eh! oui, Roger Laroque, l'assassin de Larouette, on ne connaît que ça. Un fier coquin qui a voulu en imposer à tout le monde, qui a échappé à la guillotine par la bêtise du jury et qui, condamné aux travaux forcés à perpétuité, transporté à la Nouvelle, a pris de la poudre d'escampette et a si bien su se précautionner qu'on n'en a plus entendu parler. Parions qu'il reviendra à Paris et qu'il s'y fera encore pincer pour quelque nouveau crime. Qui a bu boira, et à moins que le diable n'ait son âme, Roger-la-Honte...

Laroque, blême de fureur, ne put réprimer un mouvement de brusquerie. Il saisit le bras du bavard et le lui serra avec une telle force qu'il lui coupa net les ailes de son éloquence.

— Aïe! cria le pauvre diable. Qu'est-ce qui vous prend? Vous m'avez fait un bleu.

— Voilà pour le soigner, dit Laroque en lui glissant quarante sous dans la main. Je suis étranger et je ne connais rien à vos histoires de brigands. J'ai besoin de voir M. Guerrier, qu'on a recommandé à un de mes amis pour une place vacante de caissier. Où demeure-t-il?

— Rue de Châteaudun, 18. Il est employé à la banque Terrenoire et Cie, boulevard Haussmann, Une bonne maison. Encore un rude jobard, votre Guerrier! Il vient parfois ici pour serrer la main à d'anciens cama-

rades et quand on lui parle de son ancien patron, il se fâche si on a l'air de douter de l'innocence de ce scélérat.

Fort heureusement, Roger Laroque n'entendit pas le dernier mot. Il avait déjà sauté dans un fiacre en disant au cocher :

— Rue de Châteaudun, 18.

Donc, Jean Guerrier n'avait pas plus douté, après qu'avant, de l'honneur de son patron. Donc, Roger pouvait se fier à lui.

Le nom de Terrenoire réveilla en Laroque un souvenir douloureux. Ah ! l'affreuse journée que celle où l'usinier aux abois avait contracté chez ce banquier un emprunt inespéré, sans autre recommandation que l'éloquence persuasive de Jean.

Roger revoyait la physionomie à la fois douce et sombre de M. de Terrenoire, l'air sévère, presque sinistre, de son associé, M. de Mussidan, et il s'étonnait encore de leur facilité à obliger un homme qu'ils ne connaissaient pas.

Le roulement de la voiture lui causa une hallucination de quelques secondes. Il crut se trouver en face de Jean Guerrier et répéta ces mots qu'il avait prononcés avec tant de joie en sortant de la maison de banque avec les 45,000 francs formant le complément de la terrible échéance :

— Ça y est !

A tant de joie avait succédé tant d'angoisses : l'arrivée des magistrats à l'usine, la perquisition, la découverte des billets maudits, l'interrogatoire, le refus de Laroque de s'expliquer, le supplice des confrontations avec sa femme et sa fille, cet autre supplice : l'abnégation de Lucien et enfin l'affreux dénouement suivant de quelques jours la mort d'Henriette.

Et ce n'était pas fini. De nouvelles épreuves restaient à affronter. Qui sait si le condamné de 1872 ne serait pas rejeté dans l'abîme par une nouvelle décision de juges devant qui il ne pourrait faire la preuve entière, irréfutable ?

Le cocher venait d'arrêter Roger rue de Châteaudun.

Le voyageur descendit, paya et s'arrêta sur le pas de la porte.

Voilà maintenant qu'il hésitait à venir troubler la tranquillité de son ancien protégé. Il se faisait scrupule de l'associer à son malheur, de le compromettre peut-être en l'associant à de vaines recherches où, au lieu de trouver l'assassin de Larouette, on risquait de se heurter à la police.

Non, il n'irait pas voir Guerrier Laroque était bien mort pour le passé.

Il n'y avait plus que William Farney, riche étranger dont les dollars lui permettraient de se créer en France les plus hautes relations, si bon lui semblait.

Et, le cœur, tout gonflé par le chagrin de son isolement, Laroque traversa la rue.

En face le 18, se trouve une librairie-papeterie où les journaux illustrés sont accrochés à la devanture. Roger s'arrêta à regarder machinalement les gravures.

De temps à autre, il jetait un coup d'œil furtif sur la porte de la maison de Guerrier. Il aurait tant voulu revoir le jeune homme; mais, à coup sûr, il ne lui parlerait pas.

Soudain, Laroque se sent frapper légèrement à l'épaule. Il se retourne.

C'est Guerrier!

— Vous, patron! Est-il possible! Oh! c'est bien vous! Mon Dieu! que vous êtes changé! Un accident? Vous êtes tombé dans le feu, ou bien...

— Tais-toi, enfant. Je suis perdu, puisque tu m'as reconnu.

Laroque arrêta un fiacre, y monta et ne se crut en sûreté que lorsqu'il eut baissé les stores. Il était très pâle; un tremblement convulsif l'agitait.

— C'est curieux, murmura-t-il, je ne croyais pas qu'on pouvait avoir peur quand on n'est pas coupable.

— Peur! répéta Guerrier. Vous êtes sauvé, puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Personne n'aura jamais l'idée de venir vous chercher chez moi.

— Me cacher? Jamais! Je ne suis pas venu en France pour y vivre en malfaiteur impuni. Me voilà riche, très riche, et tout ce que je possède, je le consacrerai à trouver l'assassin de Larouette! Mais comment m'as-tu reconnu?

L'ancien caissier de Laroque lui prit les mains et les lui serrant affectueusement :

— Il n'y a rien dans ce fait qui puisse vous inquiéter. Écoutez-moi bien : en toute autre circonstance, jamais je n'aurais retrouvé dans votre visage les traits de mon bienfaiteur. Mais songez que, depuis l'année fatale, je n'ai jamais passé un seul jour sans penser à vous, sans espérer vous revoir. Il me suffisait de fermer les yeux pour vous évoquer, tel que je vous voyais autrefois. Or, tout à l'heure, au moment où j'allais rentrer chez moi, je songeais à vos malheurs et je me disais : « M. Laroque doit être mort, puisqu'il n'a pas trouvé le moyen d'envoyer de ses nouvelles à Jean Guerrier. Il ne souffre plus. » Et cependant, tout en me répétant ces tristes choses, un pressentiment me faisait battre le cœur. L'espoir renaissait en moi, et je m'écriai, sans souci des passants qui pourraient me prendre pour un fou : « Il vit, je le reverrai! » A peine avais-je

Je m'enfuis comme un fou. (P. 230.)

prononcé ces paroles que mes regards s'arrêtaient sur vous. Je ne vous voyais que de profil et je vous ai reconnu au premier coup. Il y a dans la tournure d'un homme que l'on connaît bien, dont le souvenir remplit votre cœur, un je ne sais quoi auquel on ne se trompe pas. Le corps a sa physionomie comme le visage. Votre façon de pencher la tête, certains gestes qui vous sont familiers vous ont désigné du premier coup à un

homme qui, à cet instant même, concentrait toutes ses pensées sur l'absent. Monsieur Laroque, personne autre que moi ne saurait vous reconnaître. Votre visage, qu'un cruel accident...

— Ne dis pas cruel, mais heureux. Sans cet accident, comment pourrais-je espérer affronter Paris sans retomber dans les griffes de mes bourreaux!

— Votre visage, dis-je, est absolument transformé. Vos cheveux blanchis avant l'âge achèvent l'illusion. Votre accent anglais me paraît tout à fait pur. A part quelques rectifications à faire dans votre attitude, je suis convaincu que pas un de nos anciens ouvriers, pas un des magistrats et des juges devant qui vous avez comparu, ne reconnaîtra Roger Laroque dans...

— William Farney. Tel est mon nouveau nom, et je ne l'ai emprunté à personne. Ce nom, je le tiens d'un honnête homme qui me l'a légué en retour de mon dévouement pour sa fille que j'ai arrachée aux flammes. Je pouvais accepter ce don suprême, non pour moi, mais pour ma pauvre Suzanne!

— Mlle Suzanne est revenue avec vous? Elle doit être bien belle.

— Et toujours bonne.

— Est-ce que... ?

Jean s'arrêta sur cette interrogation. Il était très rouge et n'osait préciser sa pensée.

Cette pensée, Laroque la devinait. Il y avait si longtemps qu'elle le torturait, cette pensée!

— Parle, mon enfant, dit-il. Ne crains pas de raviver en moi des souffrances auxquelles j'aurais succombé depuis longtemps, n'était l'espoir de la réhabilitation. Tu veux me demander, n'est-il pas vrai, si Suzanne a oublié la terrible scène du procès? L'a-t-on assez torturée, la pauvre enfant! Il lui a fallu toute l'énergie qu'elle tient de son père pour ne pas succomber à cette barre où un juge impitoyable n'avait pas craint de l'appeler. Elle en sortit vivante; mais, tu as dû le savoir, une fièvre violente s'empara d'elle. Elle fut de longs jours entre la vie et la mort. Enfin, on la sauva et maintenant elle fait toute ma joie, toute mon espérance. A la suite de cette nouvelle épreuve, conséquence des précédentes, Suzanne perdit la mémoire. Il fallut recommencer son instruction comme si elle n'avait jamais rien su. Tout autre que son père se serait désolé! Moi je bénissais cette nuit qui avait envahi le cerveau de l'enfant. Je crois que Suzanne a oublié... Quoi qu'il en soit, elle n'a jamais fait la moindre allusion au drame qui a traversé son enfance. Cache-t-elle au plus profond de son cœur ces affreux souvenirs? Non, elle n'aurait pas

les belles et fraîches couleurs de la santé. Elle ne chanterait pas le matin avec cette voix cristalline qui sonne le bonheur exempt de tout regret. Elle ne m'embrasserait pas comme on embrasse un père chéri, vénéré. Suzanne verrait toujours en moi l'assassin qui a frappé Larouette pour le voler; car il ne faut pas en douter, Jean : ma femme et ma fille ont vu, la nuit du 24 juillet 1872, d'une fenêtre de la villa Montalais, un homme pénétrer chez Larouette. Elles ont assisté à toute l'horrible scène et leur sang s'est figé dans leurs veines en reconnaissant mes traits dans ceux du meurtrier. Cela ressort des débats, malgré le silence d'Henriette, l'héroïque mutisme de Suzanne. Où se cache le maudit qui me ressemblait à ce point ou qui s'était grimé pour produire une telle illusion? Je le trouverai! Il faut que nous le trouvions!!

Et Guerrier, enlevé par cet espoir enthousiaste, s'écria :

— Mort ou vivant, l'assassin de Larouette nous appartient! A deux, quand on veut, ce qui s'appelle *vouloir*, on est bien fort

Ils arrivèrent ainsi à l'extrémité des Champs-Élysées. Ils avaient tant de choses à se dire qu'ils ne savaient même pas où ils étaient. Le cocher frappa à la vitre, demandant des ordres.

Laroque se fit conduire au restaurant le plus proche. Ils s'y enfermèrent dans une salle à part, craignant d'être vus ensemble. Précaution utile : Que de fois on avait demandé à Guerrier s'il savait ce qu'était devenu le forçat évadé! Il y avait danger même pour William Farney de se trouver en public auprès de son ancien caissier.

C'est à peine s'ils touchèrent aux plats Ils avaient hâte de reprendre la conversation interrompue.

— Et toi, mon enfant, demanda Laroque, tu ne me dis pas tout ce que tu as fait depuis notre séparation. Tu n'es pas marié; sans quoi, je le saurais déjà. Aimes-tu quelqu'un?

— J'aime quelqu'un, répondit franchement Guerrier, sans remarquer l'expression de désappointement que ces mots amenèrent subitement sur les traits du fugitif.

Roger Laroque avait pensé souvent à Guerrier en voyant Suzanne grandir et devenir chaque jour plus belle. Les pères s'imaginent toujours être assez forts pour préparer la destinée de leurs enfants. Ils comptent sans la fantaisie du hasard qui gouverne les cœurs tout aussi bien que les empires.

Guerrier eut bientôt fait de résumer son histoire. La vente de l'usine l'avait mis d'abord sur le pavé. Il avait fait de vaines démarches pour retrouver une nouvelle situation : personne ne voulait donner du travail à l'ancien caissier de Roger Laroque. Mais un matin Jean avait reçu un

billet laconique, et il était sorti de chez lui, plein d'espoir. Ce billet disait :

« Monsieur Guerrier,

« Vous êtes prié de vous présenter demain, à onze heures du matin, « chez M. de Terrenoire, qui a une communication importante à vous « faire. »

Or, Guerrier n'aurait jamais osé s'adresser à l'ancien ami de M. de Vaubernier. Il redoutait des reproches au sujet des 45.000 francs si généreusement prêtés en 1872 et dont la perte devait être sensible au banquier et à son commanditaire.

Était-ce au sujet de cette somme qu'on le mandait? Qu'y pouvait-il? Rien.

Ce fut avec les plus vives appréhensions qu'il se rendit à l'invitation.

Contrairement à cette attente, M. de Terrenoire le reçut avec la même bonne grâce que la première fois. Il lui remit sous les yeux la recommandation si pressante de son ancien camarade de collège, feu Vaubernier.

— Je vous avais offert, dit-il au jeune homme, de vous donner la succession de mon caissier dès qu'il prendrait sa retraite. Il part la semaine prochaine chez un de ses enfants qui réside en Bretagne. Il y finira tranquillement ses jours. Voulez-vous sa place, oui ou non?

Guerrier accepta avec reconnaissance.

Des 45.000 francs, il n'en fut même pas question, encore moins de Roger Laroque. Ces bienfaits ne s'arrêtèrent pas là.

M. de Terrenoire ouvrit à Jean sa maison comme au protégé d'un ami dont on respecte la volonté

A la fin de l'été, il l'emmenait chasser avec lui dans sa belle propriété de Sologne, à Lamotte-Beuvron. Que d'heureuses soirées Jean avait passées au château après les longues marches dans les genetières et les bois de sapin! C'est là que d'année en année il vit s'épanouir la beauté merveilleuse de Marie-Louise, fille de M. Margival, l'employé principal de la banque de Terrenoire, vieillard que son patron n'aimait pas seulement pour sa probité, son zèle et son intelligence au travail, mais dont il avait fait son ami.

Au château comme à la ville, Marie-Louise était traitée par M. de Terrenoire avec une affection égale à celle qu'il portait à sa fille, Mlle Diane, si belle aussi et si bonne.

Guerrier aimait Marie-Louise, en était aimé, et, comble de bonheur, son amour était encouragé par le père et par l'ami du père.

— Et à quand le mariage? interrompit Laroque en souriant.

Guerrier ne répondit pas. A la joie succédait en lui une morne tristesse qui se peignait sur sa physionomie.

Roger lui prit les mains.

— Il y a des obstacles? demanda-t-il ; du côté de la mère?

— M. Margival est veuf.

— Alors?

— Alors... Non, je ne puis vous dire... c'est trop affreux.

— Dis-moi tout, au contraire, mon enfant. Les malheurs et l'âge m'ont donné une expérience dont tu pourras profiter. Un conseil de Roger Laroque en vaut un autre. D'où vient l'obstacle?

— D'une femme.

— Ah! fit Roger avec étonnement.

— Oh! vous ne sauriez trouver. Cette femme n'est autre que...

Le nom ne pouvait sortir de la bouche du jeune homme. Roger insista et Jean, faisant effort sur lui-même, lui dit tout bas :

— La comtesse.

— Mme de Terrenoire? Et pourquoi?

— Elle m'aime.

— Ah! Quel âge a-t-elle donc?

— L'âge où la femme est dans l'éclat d'une beauté qu'elle sait condamnée à disparaître bientôt.

— L'âge terrible. Es-tu certain de n'avoir pas commis auprès de la comtesse une inconséquence qu'elle aura prise pour un témoignage d'amour? N'as-tu pas éprouvé, ne fût-ce qu'un instant, quelque entraînement vers elle? Parfois, la chair parle quand le cœur reste muet. Souviens-toi.

— Jamais! jamais! J'avais pour Mme de Terrenoire une affection pieuse. N'est-elle pas la femme de mon bienfaiteur? Je ne lui ai jamais parlé qu'avec respect.

— C'est une femme romanesque, sans doute? Tu l'auras vue triste, préoccupée. Tu auras cru bien faire en essayant, par de bonnes paroles, de chasser en elle les idées noires. Il n'en faut pas davantage pour qu'une femme romanesque, se trompant aux apparences, voie s'ébaucher le roman d'amour attendu et dans lequel elle se lancera à corps perdu, sans souci des malheurs qu'elle accumulera sur elle et autour d'elle. Tu ne dis pas non, enfant; c'est donc que j'ai mis le doigt sur la plaie. Roger Laroque en sait long, vois-tu, sur les hommes et sur les femmes aussi. Roger Laroque a vécu, trop longtemps vécu.

— Eh bien, oui, c'est vrai, dit enfin Guerrier, tout cela est de ma faute, et je m'en aperçois seulement aujourd'hui, ou plutôt c'est vous qui m'en faites apercevoir. J'ai commis l'imprudence de dire à la comtesse

combien je souffrais de la voir souffrir d'un chagrin mystérieux que rien ne pouvait expliquer. Je me suis plu à lui retracer toutes les raisons qu'elle avait d'être heureuse. Je fis même un jour l'éloge de M. de Terrenoire, mais elle me coupa la parole en s'écriant : « Lui! Vous ne voyez donc pas qu'il n'a d'yeux que pour ces Margival! Au reste, peu m'importe, si j'ai un désir, c'est qu'il s'occupe plus de la Marie-Louise que de Diane! Ah! vous ne le connaissez pas! » Ces paroles singulières me glacèrent le cœur. La comtesse me parut une énigme indéchiffrable.

— En effet, Dieu te préserve, mon enfant, d'aimer un de ces monstres féminins qui ne recherchent dans l'amour que l'âpre volupté du fruit défendu. Mais arrivons au fait : tu es bien sûr que la comtesse s'est éprise d'une belle passion pour ta personne?

— Ne plaisantez pas, monsieur Laroque. Voici ce qui s'est passé, il y a trois mois. C'était un dimanche, je m'étais rendu, rue de Chananeilles, à l'hôtel Terrenoire, dans l'espoir d'y rencontrer Marie-Louise. La comtesse était seule. Diane venait de sortir avec son père et M. de Mussidan. La comtesse me reçut dans son boudoir. Jamais je ne l'avais vue aussi abattue, aussi découragée de vivre. J'essayai de la distraire en lui parlant de toutes les banalités des événements du jour. Elle ne m'écoutait pas, et soudain je la vis pleurer. Alors, je me tus et à mon tour des larmes me vinrent aux yeux. Ce mouvement de sensibilité, comment l'interpréta-t-elle? Son esprit s'égara. « Soyez franc, s'écria-t-elle en prenant mes mains dans les siennes, est-ce pour cette Margival ou pour moi que vous venez ici? » Que répondre? J'allais déclarer que j'aime Marie-Louise, que Marie-Louise est toute ma pensée. Comment dire ces choses à une folle dont la passion éclate dans les yeux et qui croit aux rêves qu'elle s'est forgés. J'allais me dégager lorsque ses lèvres vinrent se coller aux miennes. Ce baiser me brûla comme un fer rouge. « Ne réponds pas, dit-elle, je ne veux pas savoir. Je t'aime, moi, et je t'appartiens. Ne suis-je pas mille fois plus belle que Marie-Louise, une enfant qui commence à peine à bégayer l'amour? » Alors seulement je la repoussai avec l'indignation que peut éprouver un honnête homme pour une créature aussi perverse, et je m'enfuis comme un fou. Rentré chez moi, je crus avoir rêvé; mais non! l'épouvantable réalité se dressait devant moi : j'étais aimé par la femme de mon bienfaiteur. Oh! ce baiser infâme, il me soulève encore le cœur de dégoût.

Les deux hommes restèrent longtemps silencieux.

Une telle révélation consternait Roger Laroque. Il songeait, lui, au premier baiser de Julia, et il rougissait d'avoir été si faible, alors qu'il aimait une femme adorable, dévouée, la mère de son enfant. Ah! ces quelques moments de plaisir maudit, les avait-il assez chèrement payés!

— T'es-tu expliqué enfin avec la comtesse? demanda Roger.

— Jamais. Je l'évite autant que possible. Mon silence dédaigneux a relevé sa fierté. Mais je sens qu'elle m'aime encore. Lorsque mes regards s'attachent sur ceux de Marie-Louise, la comtesse se trouble, et la jalousie se peint sur sa physionomie. Bientôt cette femme me haïra autant qu'elle m'aura aimé ; mais je crains moins sa haine que son amour.

Roger eut un frisson. La haine d'une femme passionnée? Une telle haine peut conduire un homme... à l'échafaud!

— Mlle Marie-Louise t'aime, dit Laroque. Tu es assuré du consentement de son père, de l'assentiment du comte, pourquoi retarder une solution qui te mettrait à l'abri de la comtesse?

— J'attends d'un jour à l'autre que M. de Terrenoire m'encourage à parler.

— Pourquoi M. de Terrenoire? C'est à M. Margival, au père, qu'il faut t'adresser.

— Non. Vous ne savez pas tout : Margival a sacrifié toutes ses ressources pour donner à sa fille une éducation complète. Marie-Louise sera dotée par l'ami de son père. En m'adressant à ce dernier, j'aurais l'air de courir après cette dot. J'attends que mon patron veuille bien me dire : « Faites votre demande. » Je n'attendrai pas longtemps, c'est ma conviction.

Roger réfléchit un instant. Il résumait ses impressions.

— Et M. de Mussidan? dit-il enfin. Est-il pour toi? Cela importe peu, il est vrai, puisque c'est un étranger dans les deux familles. Néanmoins, son appui ne te serait pas inutile.

— M. de Mussidan? fit Guerrier. Il ne s'occupe guère de moi. Il n'a d'yeux que pour Mlle Diane de Terrenoire.

— Ah! quel âge a-t-il donc?

— C'est un de ces hommes bien conservés dont on ne saurait dire l'âge. A coup sûr, il a dépassé la cinquantaine, bien qu'au premier abord il paraisse à peine quarante ans. Correct, froid, un peu compassé, cet homme ne sort de son silence énigmatique que lorsque Mlle Diane est devant lui. Oh! je compte bien peu pour lui. Il n'a ni à approuver ni à désapprouver mon mariage.

Roger Laroque eut un sourire étrange. Il aimait à se rendre compte de tout.

— Si, au lieu d'aimer Marie-Louise, tu avais aimé Mlle de Terrenoire, aurais-tu pu espérer l'appui de l'ami de son père?

— Jamais! Diane est aimée d'un jeune homme, M. Robert de Vaunoise, je puis affirmer que ce jeune homme est détesté de M. de Mussidan.

Mais ce sont là des choses qui ne nous regardent pas. Je n'ai rien à dire contre M. de Mussidan. Je le redoute, néanmoins, non pour moi, mais pour le comte. Le rôle que joue cet homme sombre dans la maison de mon bienfaiteur m'a donné souvent à réfléchir. M. de Mussidan me paraît porter le malheur avec lui. Son regard m'effraye. Aime-t-il Diane? A-t-il le dessein, malgré la disproportion d'âge, de la demander en mariage? Ce serait faire payer bien cher au comte l'appui matériel qu'il lui a prêté dans sa maison de banque! Quoi qu'il en soit, il ne réussira pas. Mlle de Terrenoire aime Robert de Vaunoise, et si ce jeune homme, qu'on dit appartenir à une famille ruinée, osait se déclarer, il aurait le consentement du comte, qui, certes, est un honnête homme, et laissera à sa fille le choix d'un parti tout à fait honorable d'ailleurs.

— Concluons, dit Laroque.

Ton mariage se fera prochainement, je ne veux pas que tu doives ta fortune au comte. Que te faut-il pour monter une maison de banque? Quatre ou cinq cent mille francs. Je les tiens à ta disposition.

Disant cela, Roger souffrait intérieurement . Suzanne eût été si heureuse avec Jean!

— Nous parlerons de cela, s'écria le premier avec des larmes de reconnaissance dans la voix, quand la justice vous aura réhabilité : c'est de vous qu'il faut vous occuper. Tout ce que vous avez de ressources, d'énergie morale, de vouloir, vous avez à le consacrer à la découverte de l'assassin de Larouette. Quant à moi, dès que je pourrai vous être utile dans vos recherches, je serai prêt!

— Je sais où te trouver, dit Laroque. Bientôt, j'aurai besoin de toi. Mon grand chagrin sera de ne pas assister à ton mariage, qui, j'espère, ne tardera pas. Ce mariage accompli, la comtesse oubliera sa folie d'un jour, et, s'il reste encore dans son cœur un bon sentiment, elle rougira d'avoir pensé à troubler un bonheur qu'elle aurait dû protéger.

Les deux hommes se séparèrent en se promettant un mutuel appui. Roger était heureux d'avoir pu, depuis tant d'années qu'il se cachait, parler à visage découvert devant un ami fidèle.

IV

Comme nous l'avons dit plus haut, la maison de la rue Saint-Maur avait été vendue par les soins du maître de forges. La situation fut entièrement liquidée, à part la créance Terrenoire.

Quant à la maison de La-Val-Dieu, le vieux Bénardit pensa qu'il ne

C'est ma fille! (P. 235.)

pouvait mieux faire, quelques années après le départ de Suzanne, que de la vendre, alors qu'elle était en pleine prospérité. Ce qu'il fit.

Les trois ou quatre cent mille francs qu'il en tira, joints à la plus forte partie de ses économies, allèrent grossir le capital de Laroque dans ses entreprises industrielles ; Bénardit et sa femme ne gardèrent qu'une petite rente pour vivre ; ils n'avaient pas de besoins, et, quand ils moururent,

— à quelques mois d'intervalle l'un de l'autre, — cette rente passa, de par leur testament, à des parents éloignés.

Lorsque Suzanne eut disparu de La-Val-Dieu, les Bénardit avaient été interrogés souvent sur cette disparition ; ils inventèrent une histoire, et même Mme Bénardit feignit quelques voyages à Paris, où, disait-elle, Suzanne était en pension, et qu'elle prétendait aller voir.

On la crut, la justice ne fut pas avertie, et, grâce aux précautions prises, ils ne furent pas inquiétés.

Tout était donc ainsi réglé pour permettre à Roger de commencer à Paris sa vie nouvelle.

Pourtant, deux ou trois jours après son arrivée, il eut une émotion qui le rendit malade et qui, pendant quelque temps, le replongea, au sujet de sa fille, dans une terrible anxiété, — dans une mortelle angoisse.

Un jour, après déjeuner, il avait dit à Suzanne de ne point s'inquiéter s'il rentrait un peu plus tard que d'habitude. Il avait l'intention, prétendait-il, d'aller visiter, dans les environs de Paris, quelques maisons de campagne que des hommes d'affaires lui avaient proposées.

La vérité, c'est qu'il voulait attendre le soir, presque la nuit, pour faire un pieux pélerinage.

Il voulait revoir Ville-d'Avray, il voulait revoir la petite maison où il avait été si heureux avec Henriette, il voulait aussi aller au cimetière chercher la tombe de sa femme et prier là...

Il partit vers cinq heures de la gare Saint-Lazare.

Il n'alla pas tout de suite au cimetière.

Il voulait attendre la nuit...

Il passa les heures, jusqu'au soir à rôder dans le bois, près des étangs, aux alentours de la villa Montalais...

Il vint s'asseoir même sur le banc où il s'était assis douze ans auparavant, en cette fatale nuit où Larouette avait été assassiné et où il n'osait rentrer chez lui, parce que l'idée de la ruine prochaine et du déshonneur imminent le hantait, et qu'il était poursuivi par le cauchemar du suicide.

C'était toujours le même paysage...

Rien n'avait changé depuis dix ans.

On apercevait la villa Montalais, à deux pas de la rue, presque en face de la petite maison de Larouette, — mais la villa n'était plus la même.

Les persiennes closes indiquaient qu'elle n'était pas habitée, depuis longtemps, — peut-être depuis le crime, — et le jardin, la pelouse, les charmilles, les allées, rien n'avait été entretenu, tout était dans un inénarrable désordre

Ce désordre, cet abandon, renouvelaient je ne sais quelle souffrance dans le cœur de Roger.

Cela lui semblait une profanation qui atteignait le souvenir d'Henriette, de la pauvre morte, et aussi l'innocence de Suzanne qui, fillette, courait là, sous le grand soleil, parmi les fleurs, en chantant.

Des larmes lui vinrent aux yeux.

Comme des promeneurs, sur la rive de l'étang, passaient devant lui, et, étonnés de son attitude, le regardaient, il se leva.

Il rentra dans le bois et n'en sortit plus qu'à la nuit.

Alors il se dirigea lentement, accablé par ses pensées, vers le cimetière.

L'obscurité n'était pas très profonde.

La lune brillait.

Il erra parmi les tombes, se penchant au-dessus pour déchiffrer les inscriptions.

La recherche fut assez longue.

A la fin, cependant, il trouva

Par les soins de Noirville, sans doute, peut-être par les soins de l'oncle Bénardit, la tombe avait été entourée d'un grillage en fer, et, sur la pierre tumulaire, autour de laquelle bien des herbes avaient poussé, on lisait le nom d'Henriette.

Laroque s'agenouilla, le front contre la grille, et pria longtemps

Quand il se releva, il jeta un long regard sur cette terre qui lui cachait les restes de celle qui avait été sa femme, qui l'avait aimé, et qui était morte avec l'atroce pensée qu'il était coupable...

Puis, chancelant un peu, il regagna la porte du cimetière.

Alors, il eut une vision étrange...

Dans la nuit, il vit une ombre errer parmi les croix, parmi les tombes, l'ombre d'une femme qui lui tournait le dos, et qui, ainsi que lui-même avait fait tout à l'heure, semblait chercher quelque inscription sur ces croix, sur ces marbres.

Il s'arrêta, frappé d'un grand coup au cœur...

Cette femme, dont la démarche vive trahissait la jeunesse, il ne pouvait distinguer sa taille, à cause d'un grand manteau qui la couvrait des pieds à la tête, — il n'aurait même pu voir ses traits, s'il avait été plus près, car ce manteau avait un capuchon, et le capuchon était rabattu sur la figure, mais cette démarche, quelques-uns de ses gestes, il lui semblait les reconnaître... Un cri, en la voyant, s'était élevé du fond de son être :

— C'est ma fille!..

Et alors quel tumulte d'effroyables conjectures!...

Si c'était elle, si c'était vraiment Suzanne, elle savait donc tout?

Elle n'avait donc rien oublié, — car elle ne se fût pas cachée de son père, si elle n'avait pas eu le souvenir du drame d'autrefois?

Alors, depuis douze ans, elle dissimulait donc?...

Et elle dissimulait avec tant d'art, avec une si grande possession d'elle-même que, malgré ses efforts pour savoir, son esprit tendu vers ce but, il ne s'était aperçu de rien!

Son émotion fut si forte qu'il eut une défaillance et fut obligé de s'asseoir, un moment, sur une pierre tombale.

Son front était mouillé de grosses gouttes de sueur. Il avait beau s'essuyer. La sueur ruisselait sans cesse.

Une chaleur intense lui monta des talons à la nuque.

Il se pencha en arrière et ferma les yeux.

Il avait perdu connaissance.

Ce fut la fraîcheur de la nuit qui lui fit reprendre vie.

Il avait de violents frissons.

— Je saurai si c'est bien elle, se dit-il, oh! je veux le savoir!..

Il chercha autour de lui, mais ne la vit plus.

Tout à coup il pensa :

— Si c'est vraiment Suzanne, c'est près de la tombe de sa mère que je la retrouverai...

Et il allait courir, quand, près de lui, se dressa la même ombre noire, marchant doucement et se dirigeant vers la porte.

Il tendit les mains vers elle, murmurant :

— Madame... mademoiselle... par pitié!... un mot!!

L'ombre entendit, mais cette voix lui fit peur sans doute, car elle se mit à courir et disparut dans la nuit.

— Oh! je le saurai... je le saurai, répéta-t-il... J'arriverai avant elle à la gare et je l'attendrai, s'il le faut, toute la nuit...

Il courut jusqu'au chemin de fer; ne rencontrant que des hommes sur la route, il ne s'arrêta pas et arriva, épuisé.

A la gare, personne encore. Le train de Paris ne passait qu'un quart d'heure après. Neuf heures venaient de sonner.

Il se promena de long en large devant la station, guettant le moindre bruit de pas, dévisageant les femmes qui s'approchaient de lui, mais ne retrouvant pas cette ombre noire deux fois entrevue.

Le train arriva, partit. Suzanne n'était pas venue.

— Peut-être m'a-t-elle reconnu, se dit-il, et guette-t-elle mon départ.

Il alla se cacher dans l'obscurité, attendant l'autre train.

Mais, pour celui-là comme pour l'autre, Suzanne ne parut point.

Il attendit ainsi tous les trains jusqu'à onze heures.

Enfin, il se décida à partir, mais à Paris, à la gare Saint-Lazare, au moment où le train suivant, le dernier, versa sur le quai ses voyageurs, un homme se trouvait à la sortie, guettant les femmes qui passaient.

C'était encore Roger Laroque.

Il ne vit rien.

— Me serais-je trompé? murmura-t-il.

Il descendit, appela un fiacre et donna l'adresse de l'hôtel Scribe.

Cinq minutes après, il était dans son appartement.

La chambre de sa fille était près de la sienne; la porte n'était pas fermée, — elle était poussée seulement.

Il l'ouvrit. La chambre était dans une nuit complète.

Impossible de voir, même le lit.

Il écouta. Il n'entendit rien.

— Elle n'est pas rentrée, dit-il... mon Dieu, elle n'est pas rentrée!!

Et il ressentit de nouveau cet horrible serrement de cœur qui l'avait étouffé, quelques heures auparavant, au cimetière.

A tâtons, il se dirigea vers le lit...

Tout à coup il s'arrêta...

Le lit avait craqué... Il avait entendu un soupir, cette fois...

Il retint sa respiration pour mieux écouter.

Le lit craqua encore... Suzanne se soulevait sur sa main et disait :

— C'est toi, père!...

Une joie immense, délirante, intraduisible, emplit le cœur du pauvre homme.

Elle était là tranquille dans son lit, il l'avait réveillée... Donc, ce n'était pas elle qu'il avait vue tout à l'heure... Donc, il s'était trompé!...

— C'est moi, dit-il, je croyais t'avoir entendue te plaindre...

— Mais non, père, je dormais.

— Dors, mon enfant, dors, ma chérie!...

Et tremblant, fou de joie, il revint dans sa chambre.

Le lendemain, quand il la vit, il l'interrogea :

— Je suis rentré tard, hier, tu ne t'es pas ennuyée?

— Non, père.

— Tu ne t'es pas effrayée non plus?

— Effrayée! Pourquoi, père?

— Dame! une mauvaise rencontre...

— C'est vrai, j'y ai pensé... Mais je sais que vous êtes brave et fort.

— A quoi as-tu passé ta journée?

— Je ne suis sortie que très tard.

— A quelle heure?

— A six heures.

— Pourquoi faire?

— Nous sommes allés dîner avec les Simpson au *Lyon d'Or;* ils voulaient m'emmener au Vaudeville, mais je ne me sentais pas très bien... Moi qui n'ai presque jamais de migraine, j'avais mal à la tête... je me suis excusée... M. Simpson m'a reconduite à l'hôtel Scribe, en quittant le *Lyon d'Or*, et je me suis couchée, après avoir bu du thé... ce qui m'a fait du bien...

— Tu vas mieux, chère enfant?

— C'est passé, complètement passé!

— Aujourd'hui, nous ne nous quitterons pas... Nous irons ensemble visiter quelques villas... Celles que j'ai vues hier ne me plaisent pas...

— Alors, je vais m'habiller. .

— C'est cela. Nous déjeunerons et nous partirons

Il la laissa. Suzanne rentra dans sa chambre. Elle resta un moment immobile, rêvant, puis passa la main sur son front.

— Il ne m'a pas reconnue, murmura-t-elle... heureusement!..

Car Roger ne s'était pas trompé. C'était sa fille qu'il avait vue au cimetière... C'était Suzanne!...

Comment était-elle revenue à Paris?... Par la voiture de l'hôtel qui l'avait amenée et l'avait reconduite...

Elle n'avait pas pris le chemin de fer...

Roger n'eut aucun doute... Il était heureux... Il avait échappé à un danger... Ce jour-là, il fut d'une joie exubérante...

Suzanne, aussi, riait...

Ils parcoururent la campagne aux environs de Fontainebleau, couchèrent à Barbizon et ne rentrèrent à Paris que deux jours après, sans avoir trouvé rien qui fût à leur goût.

C'est au bout de quinze jours seulement que Laroque découvrit Maison-Blanche et l'acheta.

V

Les premiers jours après l'arrivée de Laroque à Maison-Blanche furent occupés tout entiers par les soins de l'installation.

Ainsi que Suzanne l'avait déclaré tout d'abord, le pays lui plaisait beaucoup, et elle n'avait guère tardé à s'y créer des habitudes.

Très matineuse le printemps et l'été, son plaisir favori était de vagabonder à cheval au hasard des sentiers, par les prés et les bois.

Elle n'aimait rien tant que de se perdre ainsi, sans savoir où la dirigeait son cheval, jusqu'à ce que l'heure la pressât de rentrer.

Alors, elle abordait le premier paysan venu et lui demandait son chemin; souvent elle était allée si loin que le paysan ne connaissait que vaguement Maison-Blanche, et qu'il se trouvait dans l'impossibilité de la renseigner.

Le printemps se passa ainsi, sans incidents dignes d'être rapportés.

L'été était venu, puis le mois de septembre.

Un matin, — le soleil rayonnant promettait une journée superbe, — Suzanne fit seller son cheval et sortit, emportant, accrochés à sa selle par une courroie, sa boîte à peinture et son chevalet.

Elle était allée, deux ou trois jours auparavant, visiter les ruines de l'abbaye des Vaux de Cernay, et elle en était revenue très vivement impressionnée par le charme et le pittoresque de ces ruines.

Elle voulait en faire une esquisse.

Il était environ sept heures du matin quand elle y arriva. Elle passa la grande grille en fer forgé Louis XV, installée là, sur le mur d'un saut-de-loup, par les soins de la baronne Nathaniel de Rothschild, à laquelle appartient l'abbaye, et gagna la maison du garde, qui se trouvait à droite, à l'intérieur, et tout près.

Elle descendit de cheval.

Le garde, très complaisant, a l'habitude de ces excursions.

Il mit le cheval à l'écurie et lui donna du foin et de l'eau.

— Mademoiselle désire-t-elle que je l'accompagne ? fit-il poliment.

Elle refusa.

Elle était venue en artiste.

Elle aimait mieux vaguer au hasard et s'abandonner à ses impressions, sans être dérangée par les monotones indications d'un guide.

Elle le pria seulement de lui prêter un parapluie qu'elle voulait assujettir au bout d'un bâton, et qu'elle planterait en terre, à l'endroit qu'elle aurait choisi, autant pour lui permettre de peindre que pour se garantir des rayons du soleil.

Le garde, au courant de toutes les habitudes des artistes, lui coupa lui-même une gaule, attacha la gaule au manche du parapluie.

Suzanne releva son amazone pour ne pas être embarrassée par les roches, les pierres ou les ronces, découvrant de fines bottes vernies, souples et élégantes, qui ne nuisaient en rien à l'étroitesse d'un pied admi-

rablement nerveux et cambré, et, ainsi équipée, fraîche, souriante et rose, elle quitta la maison du garde et s'engagea dans les ruines.

Elle traversa, dans toute sa longueur, le premier parc, celui du prieuré, et pénétra dans le second parc, — celui de l'abbaye, — en longeant un passage de voitures pratiqué sous la route.

Elle passa sous la voûte de l'une des anciennes portes fortifiées de l'abbaye. Du sommet de l'escalier de cette porte, à travers une fenêtre en ogive, au-dessus des murs à demi écroulés et chancelants, on aperçoit en avant une autre porte fortifiée qui était jadis la première entrée.

De là, on embrasse une vue merveilleuse, les deux parcs, le hameau, la riante campagne au loin, et, tout près, les ruines de l'église entremêlées d'herbes robustes parmi lesquelles, lorsque s'écroule quelque gravier, poussé d'en haut par le pied d'un promeneur, fuient et disparaissent des couleuvres et des lézards verts et gris.

Suzanne redescendit. C'était l'église qu'elle voulait peindre. On voit encore debout le mur de la nef, du côté du nord, le pignon occidental, avec ses roses et ses portes, le collatéral avec ses voûtes, un peu du transept avec les restes des deux chapelles.

Le long des ruines, à l'intérieur comme au dehors, avaient poussé des arbres, des arbustes, entre les pierres, des lierres et des herbes folles grimpaient le long des vieilles murailles auxquelles, par leur fraîcheur, ils semblaient vouloir infuser une vie nouvelle.

La jeune fille s'installa le plus commodément qu'elle put, s'asseyant sur une pierre d'où sortirent, subitement effarouchés, de nombreux lézards.

Elle avait planté son parapluie derrière elle, ayant en face les ruines; elle déplia son chevalet, y installa une petite toile et apprêta sa palette.

C'était vraiment un coin délicieux qu'elle avait choisi; le soleil, en passant par les cimes des bouleaux maigres, poussés là, perdait un peu de sa chaleur.

Et l'on n'entendait, pour tout bruit, avec quelques froufrous d'ailes sous les feuilles, que le murmure voisin, sous les herbes et le cresson, de la source de Saint-Thibaut à quelques pas de la ruine.

— Dieu! qu'on est bien ici! se dit-elle, à haute voix; je reviendrai demain et j'y amènerai mon père...

Et elle se mit au travail.

Les heures s'écoulèrent, sans qu'elle y prît garde, tellement elle avait d'ardeur. Déjà, le soleil, taquin et têtu, l'avait obligée à changer de place son parapluie, quand elle se leva enfin, un peu fatiguée, un peu courbaturée

Suzanne pousse un cri effarouché. (P. 243.)

— Mais j'ai faim, dit-elle, j'ai même très faim... Et je n'ai rien à manger... Comment faire?

Elle réfléchit un peu, avec une jolie moue soucieuse.

— J'ai même aussi très soif! dit-elle encore... mais cela, du moins, c'est facile à guérir, et si la soif apaisée pouvait faire passer la faim?...

Elle courut à la source de Saint-Thibaut, dégringola jusqu'en bas, s'agenouilla au bord sur les petits cailloux blancs, et, en se penchant sur la fontaine d'une limpidité de cristal, elle prit de l'eau dans le creux de ses deux mains et but, dans le joli vase rose et blanc de ses doigts, plus joli, plus rose et plus blanc que les coquillages les plus frais.

Mais voilà qu'ayant bu, tout à coup, son regard s'arrête effaré sur cette eau limpide, où se reflètent les moindres des choses, herbes, plantes arbustes, qui grimpent sur les bords du ravin.

Dans l'eau, elle aperçoit derrière elle un homme qui la regarde, sans bouger, presque caché par une cépée de petits bouleaux.

On ne lui voit que la tête et le cou, qu'il avance avec curiosité, mais précaution, pour ne point troubler la charmante buveuse.

Suzanne pousse un cri effarouché, se relève et se retourne.

Elle se trouve en face d'un grand garçon, qui la regarde en souriant; il est vêtu d'un costume de toile grise, guêtré jusqu'aux genoux, coiffé d'un chapeau de paille ; un carnier pend à son épaule, et du carnier passe, en haut du filet, la longue queue multicolore d'un coq faisan; ses deux mains s'appuient sur un fusil double, dont la crosse est dans l'herbe, et un grand chien noir et feu, un chien anglais de la race des Gordon, est couché la tête sur les pattes, la langue pendante entre ses dents saines et blanches comme l'ivoire nouveau.

Le jeune homme parut un peu confus d'être pris en flagrant délit d'indiscrétion.

— Pardon, mademoiselle, balbutia-t-il, j'ai eu le malheur de vous effrayer... Je vous supplie de m'excuser...

Il avait rougi, Suzanne ne put s'empêcher de sourire.

— Je n'ai rien à vous pardonner, j'ai été surprise, dit-elle, et dans le premier moment!... J'aurais dû penser que l'eau de cette source est rafraîchissante et bonne et qu'elle doit être connue des chasseurs...

Elle remonta, répondant par un léger salut au salut respectueux du jeune homme.

Celui-ci descendit à la fontaine et but, en se servant d'une poche en cuir qu'il tira de sa veste.

Le chien, qu'un geste de son maître avait retenu jusque-là, fit mine

de sauter dans l'eau pour s'abreuver et se baigner, mais le chasseur le retint d'un mot bref et sec : « Derrière. »

La source allait se joindre à cent pas plus loin au ruisseau de Vaux.

Ce fut là seulement que le pauvre animal put se désaltérer, victime un instant de la galanterie de son maître.

Suzanne s'était remise à peindre.

Une heure s'écoula. De temps en temps, elle entendait un coup de fusil dans les parcs.

Elle se rappela que le matin elle en avait entendu également, mais elle y avait fait à peine attention.

A présent, chaque détonation réveillait en elle le souvenir du jeune chasseur.

C'est vrai, il avait été indiscret! mais il avait paru si confus et s'était excusé si gentiment!...

Et puis, n'est-ce pas elle, plutôt, qui avait été sotte?

La source n'était-elle pas à tout le monde?

Au bout d'une heure elle se leva, jetant son pinceau.

— J'ai trop faim... se dit-elle... je ne peux plus travailler.

Alors, laissant là son attirail de peintre, elle revint à la maison du garde.

Celui-ci était absent, mais sa femme était là...

— Est-ce que je vous dérangerais, madame, fit Suzanne souriante, en vous priant de me donner de quoi manger... peu de chose... une tasse de lait... un œuf à la coque? Depuis ce matin, je n'ai rien pris...

— Certainement, madame...

— Mlle Farney..., dit Suzanne, se faisant connaître.

— Certainement, mademoiselle, dit la femme du garde, — une jeune et jolie paysanne à la taille riche, aux joues roses, aux yeux gris brillants, à la bouche grande, mais bien meublée, — et n'ayant guère que cinq ou six ans de plus que Suzanne, — nous ne vous laisserons pas mourir de faim... Malheureusement nous n'avons pas grand'chose ici, du lait, du beurre, des œufs, du jambon. Ah! si ç'avait été le soir, je vous aurais fait manger de la soupe aux choux... Est-ce que vous aimez ça, la soupe aux choux?

Suzanne lui demanda un peu d'eau, pour se laver les mains.

— A propos, dit la femme du garde, — Mme Louis — vous n'avez pas entendu des coups de fusil, du côté de l'abbaye?

— Pardon. J'ai même vu un chasseur... un jeune homme...

— C'est cela. Je l'attends pour le faire déjeuner, lui aussi... C'est un gentil garçon, M Pierre de Noirville, auquel on permet, de temps en

temps, de tirer quelques faisans dans le parc ; il habite avec sa mère non loin d'ici... une ferme, Méridon, comme on l'appelle... Vous la connaissez peut-être, puisque vous habitez le pays?... Ce n'est pas très loin de Maison-Blanche...

— Non..., fit Suzanne, que ce nom de Noirville avait fait soudain tressaillir...

— Vous ne connaissez point non plus Mme de Noirville?

— Non plus, dit Suzanne, rêveuse.

— Ça ne m'étonne pas, on ne la rencontre guère par les chemins... Elle ne sort presque jamais... Lorsqu'elle sort, par hasard, ça ne met pas de la gaieté dans les champs, allez, car je n'ai de ma vie vu une figure plus blanche et plus triste... Je n'ose pas la regarder, ça me porterait malheur.

La paysanne ne demandait pas mieux que de bavarder, — elle paraissait avoir la langue bien pendue, — mais Suzanne n'était point curieuse et ne pensait même pas à l'interroger.

Mme Louis avait mis une nappe bien blanche sur une table, et dressé le couvert.

Puis elle servit une omelette fumante.

— Voilà, mademoiselle, vous pouvez apaiser votre faim.

Suzanne s'assit à la table et déplia sa serviette. Elle semblait distraite maintenant, et resta quelques minutes sans toucher au plat.

— Ça va refroidir, mademoiselle, dit Mme Louis.

Elle mangea, mais elle n'avait plus d'appétit.

— C'est ce que vous appelez mourir de faim, mademoiselle? disait la femme du garde. Est-ce que mon omelette ne vous plaît pas?

La jeune fille ne répondit rien.

Elle venait d'entendre un bruit de pas devant la porte ouverte, sur le seuil de laquelle picoraient des poules hardies.

Elle se retourna

Un jeune homme était là, celui qu'elle avait vu tout à l'heure, et que Mme Louis appelait Pierre de Noirville.

Il parut surpris de la retrouver, la salua sans mot dire.

— Avez-vous fait bonne chasse, comme d'habitude? demanda la jeune paysanne.

— Un faisan, dit Pierre, en jetant sur les briques du carrelage un coq magnifique, au collier d'argent éclatant.

— Seulement? Mais j'en ai entendu tirer...

— Dix autres, c'est vrai... Du côté de la fontaine de Saint-Thibaut, dans les herbes blanches, mais je les ai manqués.

— Ah! ah! vous étiez nerveux?

— Sans doute. On explique et excuse toujours sa maladresse.

Et, involontairement, le regard du jeune homme alla s'arrêter une seconde, — pas même une seconde, — sur le joli visage de Suzanne.

Celle-ci avait entendu, mais elle ne leva pas les yeux.

Mme Louis surprit le regard et son œil vif s'emplit de malice.

— Tiens! tiens! se dit-elle, je sais pourquoi M. Pierre a manqué ses faisans.

Le grand chien noir et feu était venu mettre sa tête sur les genoux de Suzanne avec une familiarité qui faisait d'elle une vieille connaissance.

Suzanne caressa ses oreilles soyeuses et longues.

— Black! Ici! fit de Noirville.

— J'aime les chiens de chasse, monsieur, dit la jeune fille.

Mme Louis servit du jambon et des pommes de terre cuites sous la cendre, avec du beurre bien frais et qui sentait la crème. Suzanne prit un peu de beurre et ce fut tout.

— Vous ne mangez pas plus qu'un chardonneret, mademoiselle...

— J'ai attendu trop longtemps, dit Suzanne.

— Alors, vous mangerez mieux une autre fois.

La jeune fille se leva pour partir. Elle tira une petite montre de son corsage.

— Dans une heure, je serai de retour, dit-elle. Veuillez dire à votre mari de me seller mon cheval pour quatre heures...

— C'est entendu... mademoiselle... Petit-Louis, — on appelle mon homme comme ça dans le pays parce qu'il est grand comme une perche, — Petit-Louis cueille des poires à nos espaliers, dans le jardin, à deux minutes d'ici...

Suzanne la remercia et reprit le sentier qui conduisait à la fontaine, à travers les ruines.

— Et vous aussi, monsieur Pierre, vous avez laissé passer l'heure, dit la paysanne. Est-ce que vous mangerez?

— Oui, ma bonne, et de grand appétit encore, fit-il gaiement.

— A la bonne heure! Et tâchez de ne pas épargner la miche de pain autant que les faisans du bois.

Pierre n'eut pas l'air d'avoir entendu, car il ne répliqua pas.

Du reste, il mangeait.

Une demi-heure après, il se leva.

— Je vais faire un dernier tour, dit-il, après quoi je regagnerai la ferme.

— C'est cela, dit Mme Louis, et retournez donc vers la source de Saint-Thibaut. Il est bientôt quatre heures, les faisans vont sortir du parc pour

aller manger les mûres noires après les ronciers. Vous ferez meilleure chasse que tantôt.

Le chasseur rougit imperceptiblement et regarda la rusée paysanne avec des yeux mécontents; mais Mme Louis lui tournait le dos : il prit son fusil, appela son chien qui rongeait un os et s'éloigna à grandes enjambées.

Mme Louis le regardait partir.

— C'est toujours gentil, les amoureux! murmura-t-elle... Et dire que j'ai commencé comme ça, avec Petit-Louis!...

Il y avait à peine un quart d'heure que Pierre de Noirville l'avait quittée, lorsque Suzanne reparut, rapportant son esquisse, sa boîte à couleurs et son chevalet, très embarrassée par tout cela.

— Je vous les confie, dit-elle, en les remettant à la paysanne... Je reviendrai demain ou après-demain terminer le paysage — si le beau temps continue et si j'ai le même soleil!...

— Ah! que c'est joli et ressemblant, mademoiselle! On dirait voir l'église du prieuré; tenez, ce coin-là surtout, avec ses herbes et le grand bouleau qui a planté ses racines dans la pierre de la nef... Eh! Petit-Louis!... Eh! Petit-Louis!.. viens donc voir...

Le garde entendit et arriva.

C'était un grand gaillard maigre et dégingandé, nerveux, la peau d'un jaune de brique, sans barbe.

— Ah! dit-il, mademoiselle a fait cela du trou aux lézards... Je le reconnais... C'est le plus joli endroit!.. Ah! que c'est bien ça!

Suzanne coupa court aux admirations naïves de ces braves gens, en demandant son cheval.

Un quart d'heure après, elle mettait un louis dans la main du garde, et lestement sautait en selle.

— Au revoir! dit-elle.

— Au revoir, mademoiselle, à bientôt!

Et quand elle se fut éloignée et qu'il ne lui fut plus possible d'entendre :

— Quelle jolie frimousse, hein, Catherine? dit le garde.

— Oui, et pas fière avec cela...

— Non. Ça sera une bonne voisine...

Suzanne suivait au pas un petit sentier qui longeait les ruines. Le soleil déclinait.

Il faisait moins chaud.

Les perdreaux commençaient à rappeler dans la plaine les guérets et les chaumes.

Au moment où elle allait quitter le sentier et laisser les ruines derrière elle, pour regagner la route, elle leva les yeux vers ces vieilles murailles effritées et à demi croulantes qu'elle avait peintes tout à l'heure.

Ce fut un geste machinal et sans réflexion.

Mais aussitôt et vivement elle les baissa. Ses joues se colorèrent. Son front se plissa d'une ride de mécontentement et, d'un geste brusque où il y avait un peu de colère, elle cravacha son cheval.

Pourquoi?

C'est qu'elle avait vu, entre deux pans de murs effondrés, Pierre de Noirville, immobile comme une statue, son chien couché près de lui, qui la suivait du regard avec une attention étrange.

Ce fut ce qui la fâcha. Une fois, passe encore ; deux fois, c'était trop.

Une minute après, elle disparaissait, au loin, dans l'allée d'un bois de chênes où elle était entrée au galop de son cheval.

Aussi longtemps qu'il avait pu la voir, Pierre de Noirville l'avait regardée.

Quand elle ne fut plus visible, il redescendit, traversa les parcs et passa tout pensif devant la maison du garde, sans entendre Mme Louis qui lui criait :

— Toujours aussi maladroit, monsieur Pierre?

Puis, par les sentiers des prés où le regain poussait déjà dru, entremêlé de colchiques d'un violet tendre, il traversa la campagne, se dirigeant vers la ferme de Méridon, qu'on apercevait au loin, presque cachée dans un bouquet d'aulnes.

VI

Méridon était à peu près situé à égale distance de Chevreuse et de Maison-Blanche, plus près de Chevreuse cependant. De Chevreuse, c'est-à-dire de Maison-Blanche aux ruines des Vaux de Cernay, il y a sept ou huit kilomètres. Il y a quatre kilomètres de Maison-Blanche à Méridon.

Celle-ci est une ferme assez importante, traversée par l'Yvette ; les bâtiments sont de construction moderne et n'offrent rien de remarquable, si ce n'est pourtant, au milieu de la vaste cour ménagée au milieu des bâtiments, une sorte de pigeonnier à toit en éteignoir, qui prouve qu'il y avait là, autrefois, quelque castel.

La maison de maître, bâtie en briques, très coquette, mais peu spacieuse, clôt la cour vers le midi.

La haute muraille s'écroula, avec un éclat pareil à celui de la foudre. (P. 253.)

Il n'y a point de fermier ; Pierre de Noirville fait lui-même valoir ses terres, avec cinq ou six domestiques et une sorte de chef de culture qui prend pour lui la grosse besogne.

C'est là que, depuis dix ans, habite Julia de Noirville.

Lucien de Noirville, en mourant, n'avait presque rien laissé à sa veuve, qui se trouva, pendant les deux années qui suivirent cette mort, dans une situation très proche de la misère.

Heureusement pour elle, un oncle de l'avocat, qui vint à mourir subitement, laissa aux deux fils de Lucien — Raymond et Pierre — la ferme de Méridon.

Julia était bien changée depuis la condamnation de Laroque, et depuis la triste fin de son mari.

Le remords l'avait vieillie vite et, quoiqu'à peine âgée de quarante ans, courbée et cassée, elle avait l'air d'une vieille femme.

C'est qu'il ne se passait pas de jour où n'apparussent dans ses rêves deux fantômes : celui du forçat qu'elle croyait mort là-bas, dans sa tentative désespérée d'évasion!... celui de l'homme aimant, honnête et bon, que sa trahison avait tué!...

Sa vie s'était écoulée dans les larmes, depuis lors.

Elle avait bien pensé à se livrer, à s'accuser, à accuser aussi son complice, pour réhabiliter la mémoire de Laroque, mais ce qui l'avait retenue, c'était la pensée de Raymond et de Pierre, au nom desquels elle attacherait le déshonneur d'une infamie!...

Mathias Zuberi avait disparu, elle ne l'avait pas revu depuis la condamnation. Qu'était-il devenu? Elle ne le savait.

Ce fut bien difficilement qu'elle put faire instruire ses enfants. Si tous les deux avaient voulu suivre une carrière libérale, elle n'aurait pu suffire à leurs dépenses: Raymond avait fait son droit; il avait voulu suivre la carrière de son père, du grand talent et de la mort dramatique duquel il avait bien des fois entendu parler.

Quant à Pierre, l'aîné, plus calme, plus robuste aussi, il lui fallait pour vivre le vaste horizon de la campagne qui emplissait d'air ses larges poumons.

Il était resté près de sa mère, à Méridon, une fois ses études achevées.

Il avait pris en main la direction de la ferme...

Aimant beaucoup la chimie, il travaillait sans cesse à des améliorations nouvelles. Sa ferme était une des plus riches et des mieux tenues de la contrée.

Raymond avait vingt-deux ans; Pierre vingt-quatre.

Ils ne se ressemblaient pas, et quiconque les eût vus l'un auprès de l'autre, sans les connaître, n'eût pas deviné qu'ils étaient frères.

Raymond était plus petit, plus nerveux; son visage était plus pâle aussi, et ses yeux en étaient plus noirs.

Pierre était grand et robuste. Son visage très régulier, éclairé par des yeux noirs aussi, — les yeux de la mère, — était hâlé par le soleil et le grand air. Il y avait dans sa démarche, dans les moindres de ses mouvements, je ne sais quoi de solide, de mâle et d'assuré.

Du reste, très bons tous les deux, francs, généreux et braves.

Bien qu'habitant Paris, Raymond revenait très souvent à Méridon, tous les samedis jusqu'au lundi, d'une façon régulière, et parfois dans la semaine, lorsque ses affaires ne le retenaient pas au Palais.

Quant aux vacances, il les passait à Méridon tout entières.

Les deux frères aimaient Julia de tout leur cœur.

Ils l'aimaient, non point tant seulement parce qu'elle était leur mère que parce que rarement ils l'avaient vue sourire.

Ils devinaient chez elle une tristesse intime plus forte que sa volonté, réagissant sur toutes ses actions, une de ces tristesses incurables et profondes auxquelles il n'y a point de remèdes, et qui, pour ainsi dire, font corps avec la vie même.

D'où venait cette tristesse?

Ils ne savaient. Ils n'avaient jamais osé l'interroger. Ils avaient trop d'esprit pour cela.

Mais, si loin que se reportassent leurs souvenirs, ils voyaient le pâle visage de la mère toujours grave et soucieux, les yeux toujours voilés, les lèvres flétries comme par d'éternels sanglots.

Des amis de la famille leur avaient dit qu'elle ne s'était pas consolée de la mort de Noirville.

Ils le croyaient.

De fait, n'était-ce pas vrai, au fond?

Lorsque Pierre de Noirville, après sa rencontre avec Suzanne, revint dans la soirée à Méridon, il trouva sa mère et son frère qui se promenaient dans la grande allée de châtaigniers, en avant de la ferme, venant à sa rencontre.

C'était l'heure où il rentrait de la chasse, d'ordinaire.

Au visage tout à la fois rêveur et animé de son fils aîné, Julia devina qu'il s'était passé quelque chose.

— Tu t'es amusé, mon enfant? Tu as fait bonne chasse?

Pierre montra son carnier où se trouvait le seul faisan qu'il eût tué.

— Alors, tu n'as pas chassé? dit-elle... ou Black s'est mal conduit?

Il avoua sa maladresse.

— J'étais distrait, dit-il, je pensais à autre chose. Black tombait en arrêt; les faisans partaient et je ne songeais pas à tirer...

Puis, marchant côte à côte avec sa mère et Raymond, il retomba dans sa rêverie, n'entendant même pas son frère qui disait, en se moquant de lui :

— Ce n'est pas la peine d'avoir la permission de chasser dans une des plus belles chasses de la contrée pour rentrer à peu près bredouille.

Le soir, après dîner, Pierre d'habitude restait auprès de sa mère, causait avec elle, ou bien sortait, quand il faisait beau, pour se promener, dans la fraîcheur de la nuit, avec son frère.

Ce soir-là, il ne sortit pas et rentra dans sa chambre, aussitôt le dîner.

Tous les matins, il était debout au soleil levant; il eût voulu retourner à la fontaine le lendemain, mais le temps avait changé; il pleuvait; Pierre fut nerveux; le soir, Raymond lui dit :

— S'il fait beau demain, je t'accompagnerai à la chasse.

Pierre ne répondit pas. Si Raymond l'avait regardé, il eût observé un léger tressaillement, comme une seconde de gêne.

Le lendemain le soleil brillait; toute menace de pluie avait disparu.

Ils partirent assez tard, le fusil à l'épaule.

Comme ils n'avaient qu'un chien pour eux deux, en général, ils chassaient l'un à côté de l'autre, ne s'éloignant guère.

Ce jour-là, pourtant, Pierre poussa ses pointes, seul, dans la campagne, laissant Black à Raymond, jusqu'à ce qu'il disparût vers les Vaux de Cernay. Raymond ne s'en aperçut pas tout d'abord... Quand il le remarqua :

— Pierre a quelque chose qu'il ne dit pas, pensa-t-il.

Il n'en continua pas moins de chasser jusqu'à ce qu'il arrivât près des ruines. Il entra chez le garde. Mme Petit-Louis était là.

— Ah! ah! dit-elle, vous courez l'un après l'autre?

— Comment cela?

— M. Pierre est ici depuis une heure! Vous l'ignoriez?...

— Absolument... Nous nous sommes perdus...

Mme Petit-Louis baissa la voix :

— M'est avis, voyez-vous, monsieur Raymond, que ce n'est pas le faisan que M. Pierre est venu chercher ici aujourd'hui...

— Eh! quoi donc?

— C'est bien plutôt la... faisane...

Et elle se mit à rire, d'un rire frais et sonore, qui découvrit largement ses dents blanches comme du lait. Elle dit encore :

— C'est du côté des ruines que je l'ai vu s'en aller tout à l'heure, c'est là que vous le rencontrerez, bien sûr, si vous y tenez.

Raymond avait fort bien compris la plaisanterie de Mme Louis. Il y avait une femme sous roche. Sa curiosité était surexcitée. Il se rappela que son frère, depuis deux jours, paraissait nerveux et inquiet.

— Parbleu! murmura-t-il... en voilà le motif!!

Et lui aussi s'en alla vers les ruines.

Au moment où il arriva, Black, qui n'avait cessé de chasser tout le temps, tomba en arrêt sur des ronces basses assez épaisses qui s'étendaient jusqu'au pied même de la muraille.

Un faisan partit que Raymond abattit d'un coup de fusil.

Fut-ce la vibration soudaine qui ébranla tout à coup les ruines, ou bien celles-ci, minées depuis longtemps par les crevasses où poussaient les ronces et les arbustes, n'attendaient-elles que les dernières pluies pour s'effondrer?

Toujours est-il que la moitié de la haute muraille s'écroula avec un éclat pareil à celui de la foudre.

Raymond était trop loin pour courir un danger; mais, de l'autre côté de la muraille, vers la fontaine de Saint-Thibaut, sans doute, il y avait du monde, car, à la détonation, à l'écroulement succédaient coup sur coup deux cris, un cri de femme, aigu..., puis un cri d'homme.

Et Raymond, très pâle, s'élançait dans les ruines, en appelant :

— Mon frère, mon frère!!

Il franchit en deux bonds l'écroulement qui venait de se produire.

De l'autre côté, comme lui, un homme accourait; il reconnut Pierre, qui n'était pas blessé; mais là-bas, dans les herbes blanches, une femme qu'il ne connaissait pas était étendue immobile et semblait morte.

Suzanne était revenue travailler ce jour-là.

Et, depuis deux heures, elle peignait, très attentive, ne voyant rien de ce qui se passait autour d'elle, et ne remarquant pas que derrière un tas de décombres ensevelis sous les broussailles Pierre de Noirville la regardait avec une persistance singulière.

Il se dégage parfois, de la ténacité de certains regards, un fluide magnétique qui éveille et force pour ainsi dire l'attention.

Par deux fois elle se retourna, attirée par ce magnétisme, et dirigea son regard là où se tenait caché le jeune homme.

Mais elle ne l'aperçut point.

Alors elle se remit à peindre, mais ce fluide, qu'elle ne devinait pas, la gênait et la rendait nerveuse.

Tout à coup, la détonation du fusil de Raymond la fit tressauter.

Puis le mur s'écroule et une pierre qui rebondit sur d'autres pierres la frappe au front et l'étend foudroyée. En même temps son chevalet se brise en morceaux, la toile est crevée, la palette est tordue, les couleurs sont éparpillées.

Et devant Suzanne arrivent en même temps les deux frères aussi pâles l'un que l'autre, consternés, emplis d'une inexprimable émotion.

— Morte! dit Pierre, mon Dieu, elle est peut-être morte!!

— Tu la connais?

— Je l'ai vue avant-hier pour la première fois.

Suzanne était étendue sur le dos, les bras en croix; le sang coulait de son front le long de sa joue; sa bouche était entr'ouverte; ses yeux fermés; une de ses mains, dans cette effroyable chute, avait rencontré une touffe d'orties et comme pour se retenir la serrait convulsivement.

Pierre la prit dans ses bras, doucement, avec un infini respect, avec une tendresse de mère et la porta jusqu'à la fontaine.

Là il la déposa et appuya la tête contre un arbre.

Pendant cela, Raymond trempait son mouchoir dans l'eau très fraîche de la fontaine et lui tamponnait le front, lavait la blessure, baignait les yeux, la bouche, les mains.

— Qu'elle est belle! murmura-t-il en frissonnant.

Et Pierre disait, étendant les mains :

— Prends bien garde de lui faire mal!...

Mais Suzanne ne revenait pas à elle.

Le sang coulait toujours du crâne ouvert, et les cheveux, — les beaux cheveux blonds, — se souillaient.

— Il faut aller chercher un médecin, dit Raymond. Elle perd tout son sang, et sa blessure a l'air d'être grave.

— Si elle reprenait connaissance, mon Dieu!

— Cours, dit Raymond, va chercher Mme Louis et dis à Petit-Louis d'atteler un cheval à sa carriole. Mme Louis donnera à cette jeune fille des soins que nous ne pouvons lui rendre.

Pierre prit sa course vers la maison du garde.

Il fallait un bon quart d'heure pour y arriver, même en courant.

Raymond, à genoux près de Suzanne, dont l'immobilité l'effrayait, ne cessait d'étancher le sang de la blessure.

Il appuya doucement, chastement, comme il eût fait à sa sœur, la main sur le corsage de la jeune fille, du côté du cœur.

— Il bat, fit-il, on dirait qu'elle se ranime!

Et, penché sur elle, il la contemplait avidement, — comme s'il venait de se dire qu'à partir du moment où elle renaîtrait à la vie il n'oserait plus la regarder.

Et il répétait comme une sorte de prière :

— Mon Dieu, qu'elle est belle... et pâle!... Qui donc est-elle?...

Tout à coup, Suzanne fit un mouvement. Une plainte sortit de ses lèvres, une plainte d'enfant, comme un cri d'oiseau.

— Elle étouffe, dit Raymond... que faire? La dégrafer?... Je n'oserai jamais...

Il défit les trois ou quatre premiers boutons de l'amazone qui serrait la jeune fille à la gorge, mettant à nu son cou blanc et fin, — d'un blanc presque transparent.

Cela lui fit du bien, car elle ouvrit les yeux.

Raymond se recula, craignant de l'effrayer.

Tout d'abord, elle ne le vit pas.

Elle sentait sur son front une terrible pesanteur; elle avait beaucoup de peine à ouvrir les yeux, et, même ouverts, elle ne distinguait pas très bien.

Elle essaya de se soulever sur les mains, mais elle retomba en laissant échapper une exclamation de souffrance.

Elle resta un moment immobile, puis, de nouveau, elle fit un effort sans plus de résultat.

Raymond s'approcha d'elle. Alors, elle l'aperçut :

— Monsieur, dit-elle, qu'ai-je donc? Que s'est-il passé?

— Ne remuez pas, mademoiselle, ne faites pas un mouvement, vous vous fatigueriez inutilement et cela redoublerait vos souffrances.

Elle porta machinalement les deux mains à sa tempe, où elle venait de sentir, avec l'impression d'une chaleur brûlante, une douleur aiguë.

Elle retira sa main pleine de sang.

— Ah ! je suis blessée !

Ses cheveux s'étaient dénoués. Sur son épaule, le sang avait coulé, tachant son amazone. Elle sentait aussi le sang qui, doucement, coulait dans son cou. Et la fontaine limpide, d'une pureté de cristal, était là, près d'elle. Suzanne tendit la main pour puiser de l'eau.

Sans doute la douleur devint plus vive, car elle pâlit.

Raymond se précipita.

— Mademoiselle, je vous en supplie, ne faites aucune imprudence. J'ai envoyé mon frère chercher la voiture du garde. Dans quelques minutes il sera ici. Alors nous vous transporterons chez Petit-Louis, où nous vous panserons.

Et, avec une sorte de timidité :

— Tout à l'heure, mademoiselle, lorsque vous étiez évanouie et que vous ne pouviez ni sentir, ni voir, ni comprendre, j'ai lavé votre front, votre blessure, avec de l'eau fraîche... Voulez-vous me donner votre mouchoir... pour que je vous soulage un peu?... Le mien, regardez, est rouge de sang...

Elle tira son mouchoir; il le prit, le trempa dans l'eau.

Elle avait appuyé la tête contre l'arbre. Elle ferma les yeux, essayant de sourire pour rassurer le jeune homme, dont elle voyait le trouble.

Lui, doucement, avec des précautions touchantes, refit ce qu'il avait fait tout à l'heure; il humectait la plaie incessamment.

Entre ses cils, sans qu'il la vît, Suzanne le regardait, point inquiète.

Ce visage délicat et pâle, ces yeux doux, exprimaient si bien la distinction et l'honnêteté, qu'elle était à l'aise auprès de Raymond, comme elle l'eût été auprès de son père.

— Que vous êtes bon, monsieur! murmura-t-elle... Vous êtes adroit comme un médecin et vos mains sont douces comme celles d'une femme... Dites-moi votre nom, monsieur, afin que je le répète à mon père.

— Je m'appelle Raymond de Noirville. . N'ayez aucune reconnaissance envers moi, mademoiselle... ce que je fais n'est-il pas naturel et tout autre ne l'eût-il pas fait à ma place?...

— C'est étrange, dit-elle d'une voix qui s'affaiblit tout à coup, je ne souffre plus, mais je ne vois presque plus clair.

Sa tête glissa le long du tronc de l'arbre jusque sur l'herbe.

— Mademoiselle..., mademoiselle..., fit Raymond effrayé.

Elle était de nouveau évanouie.

En cet instant, il entendit un bruit de voix et le roulement d'une voiture sur les cailloux.

C'était Pierre qui arrivait avec Mme Louis.

Pe it-Louis était allé, sur le cheval de Suzanne, qu'il avait sellé, jusqu'à Chevreuse prévenir le médecin avec mission de le ramener en toute hâte. Pierre avait attelé le cheval du garde à la carriole et était venu aux ruines chercher Suzanne.

— Eh bien! dit-il à Raymond... Toujours évanouie?

— Elle est revenue à elle tout à l'heure, m'a remercié, puis elle a perdu connaissance presque aussitôt.

— Pauvre demoiselle! murmura Catherine. Est-ce que c'est grave?

— Elle a perdu beaucoup de sang! fit Raymond.

Les deux frères avaient les yeux fixés sur le visage de la jeune fille.

Tout à coup, il les relevèrent, leurs regards se rencontrèrent et, pendant deux ou trois secondes, fouillèrent jusqu'au plus profond de leur âme.

Puis, ils baissèrent les yeux tous les deux, comme s'ils s'étaient compris.

Ils étaient devenus plus pâles et leurs lèvres tremblaient un peu.

Mme Louis avait arrangé les cheveux de Suzanne et noué des linges autour de sa tête, pour arrêter le sang.

Puis, aidée par les jeunes gens, elle la transporta dans la voiture. Comme il n'y avait que deux places, Catherine monta.

Pierre et Raymond la laissèrent seule avec Catherine. (P. 258.)

Pierre et Raymond marchaient derrière.

Les cahots firent ouvrir les yeux à Suzanne. Elle souffrait beaucoup. Cependant elle ne se plaignit pas.

Elle sourit même en reconnaissant la femme de Petit-Louis.

A la maison, elle voulut descendre sans aide, ce ne fut pas possible... le bras de Pierre la soutint... mais, instinctivement, des yeux, elle cherchait Raymond, resté en arrière, et qui la regardait.

Elle fut étendue sur un lit.

Pierre et Raymond la laissèrent seule avec Catherine.

Du reste, le médecin de Chevreuse arriva presque aussitôt.

Il visita la blessure, la pansa.

— La plaie est profonde... dit-il... Sans l'épaisseur des cheveux, cette jeune fille eût été tuée sur le coup...

— Est-ce grave?

— Non. Rassurez-vous. Elle est faible parce qu'elle a perdu beaucoup de sang, mais elle est vigoureuse. Dans quinze jours, il n'y paraîtra plus. Seulement, il ne faut pas tarder à la faire reconduire, car la fièvre va la prendre... Il faut des soins...

Le soleil était encore très haut. Il faisait chaud. On installa commodément Suzanne dans la carriole, toujours avec Catherine auprès d'elle. Le cheval de la jeune fille fut reconduit à la main par Petit-Louis. Pierre et Raymond prirent congé de Suzanne, qui leur tendit le bout de ses doigts.

Et l'on partit pour Maison-Blanche.

VII

A Maison-Blanche, Laroque attendait Suzanne et commençait à s'inquiéter.

Il ne se trouvait pas seul. Un ancien ami était venu voir cet homme qui vivait en proscrit dans son propre pays. On a deviné qui : Jean Guerrier.

L'excellent garçon, étonné de ne pas recevoir de nouvelles de son ancien patron, n'avait pu y tenir. Sans attendre la permission, il accourait à Maison-Blanche. Ses premiers mots furent :

— Y a-t-il du nouveau?

Laroque répondit par un signe de tête où se voyait la désespérance.

— Avez-vous fait des démarches? demanda le jeune homme.

— Plus que tu ne saurais croire. Je ne puis malheureusement m'adjoindre encore aucun de ces policiers habiles qui, étant bien payés, savent débrouiller les mystères. J'aurais peur d'être dénoncé et de retomber dans les griffes d'une justice qu'il ne m'est pas permis d'éclairer davantage qu'au premier jour. On ne verrait en moi qu'un forçat évadé, un audacieux faussaire. Sous le masque de William Farney, on se refuserait à voir la victime d'une erreur judiciaire, l'homme qui n'a voulu et atteint la fortune que pour être en mesure de se disculper.

— Pourquoi ne m'employez-vous pas?

— Cela viendra. Commence d'abord par assurer ton bonheur. Où en es-tu de tes amours?

— Je touche au port.

— Ah! tant mieux, mon enfant! Il n'y a de bonheur réel que dans une union bien consentie de part et d'autre. Quant aux obstacles, il ne faut pas en faire fi. Ils vous donnent le temps de réfléchir, de peser le pour et le contre. Si la balance continue quand même à pencher du côté de l'amour, cela devient sérieux. Il ne reste plus qu'à se rendre à l'évidence.

Laroque mit un doigt sur ses lèvres, et d'un ton rempli de tendresse inquiète se permit cette question :

— Et la comtesse?

Guerrier rougit.

— La comtesse?... fit-il; je n'y pense plus.

— Oui, mais es-tu bien sûr qu'elle ne pense plus à toi?

— Oh! cela, je n'en répondrais pas. Si je m'en rapporte aux apparences, je lui suis devenu indifférent; mais je crains sa dissimulation. J'ai surpris dans ses yeux des éclairs...

— Qui annoncent l'orage. Je connais cela, ajouta Laroque, sans songer qu'il trahissait une pensée intime.

Guerrier le remarqua; mais il avait l'esprit trop préoccupé pour s'arrêter à une impression aussi fugitive.

— Monsieur Laroque, dit Guerrier, apprenez que M. Margival, le père de Marie-Louise, ma bien-aimée, vient de m'annoncer que son bienfaiteur, le comte de Terrenoire, aurait à me faire une communication intéressant mon avenir. De quoi voulez-vous que le comte me parle, si ce n'est de Marie-Louise, qui est tout mon avenir? Cette nouvelle coïncide d'ailleurs avec une autre qu'un heureux hasard a portée à ma connaissance: Mlle Diane va enfin épouser M. Robert de Vaunoise.

— Ne m'as-tu pas dit pourtant que M. de Mussidan, l'associé de ton patron, s'opposait à ce mariage?

— Oui, certes, et son opposition est des plus suspectes. Je ne m'étonnerais pas que cet homme sombre ait conçu des vues personnelles sur Mlle Diane. Il ne réfléchit pas à la différence d'âge. La tendresse égoïste qu'il porte à Mlle Diane ne peut s'expliquer autrement.

Laroque haussa les épaules. Son expérience de la vie lui inspirait une idée tout autre. Il ne crut pas néanmoins devoir en faire part à son jeune ami. Et puis, ces choses ne regardaient ni Roger Laroque, ni William Farney.

— Ton entrevue avec le comte, demanda-t-il, quand espères-tu l'avoir?

— Demain, sans doute. Demain, mardi. Le comte donne, samedi, une grande soirée dans son hôtel de la rue de Chanaleilles, je danserai avec Marie-Louise, qui sera ma fiancée. Je verrai bien si Mme de Terrenoire, avertie de mon prochain mariage, aura oublié ses menaces.

— Tu verras bien..., tu ne verras rien. Est-ce qu'on voit quelque chose quand on aime? Un seul homme pourrait apprécier sûrement l'état d'esprit de cette folle.

— Qui?

— Moi.

— Vous! Vous viendriez à cette soirée! Si on allait vous reconnaître!

— On ne me reconnaîtra pas. Regarde-moi bien : ne suis-je pas méconnaissable? Tu ne remarques même pas avec quel art je me suis débarrassé des gestes qui m'étaient familiers et qui t'ont fait dire à première vue : « Voici Roger Laroque! »

Jean dut constater la vérité de cette assertion. Il n'y avait plus rien de Roger Laroque en William Farney.

— Mais comment vous faire assister à cette soirée? demanda Guerrier avec embarras.

— La belle difficulté! En m'y faisant inviter. Qui dressera la liste des invitations, qui enverra les lettres? Toi, sans doute?

— En effet, j'ai rendez-vous demain matin avec le comte à ce sujet. Nous devrons prendre toutes les mesures.

— Demain, à une heure de l'après-midi, je serai chez toi. Tu me feras voir la liste.

— Pourquoi?

— J'ai mon idée. Je te la dirai demain. Sur ce, je te remercie d'être venu jusqu'ici, mais je préfère que tu ne t'attardes pas davantage...

— Cependant...

— Oui, je comprends, tu aurais bien voulu revoir Suzanne. Eh bien, je préfère que nous attendions. Qui sait si ta vue ne réveillerait pas en elle les souvenirs endormis? Soyons prudents, tant que nous serons encore aussi loin du but.

Jean Guerrier poussa un gros soupir, serra les mains avec effusion à son vieil ami et se retira en lui disant :

— A demain.

— A demain, heureux gaillard, répéta Laroque.

VIII

Trois heures après, à la tombée du jour, Roger, dont le cœur se remplissait d'angoisse, vit arriver de loin le cortège qui ramenait sa

fille. Il reconnut le cheval et devina qu'un accident était arrivé à Suzanne.

Il s'élança vers la carriole comme un fou.

Sa fille ! On la rapportait morte, peut-être !

Suzanne, elle-même, l'avait aperçu et de très loin lui tendait les bras.

— Mon enfant! mon enfant! Qu'est-il arrivé?

Et ce fut lui-même qui la descendit et qui l'emporta vers le château

— Presque rien, dit-elle... Ne vous effrayez pas, mon père... Je peignais les ruines de l'abbaye, vous le savez, quand un pan de mur s'est écroulé et une pierre m'a atteinte, là, dans les cheveux... Ce n'est rien...

Laroque l'avait déposée sur un canapé.

— Quelle peur tu m'as faite ! dit Laroque.

Et il essuya son front ruisselant de sueur.

Alors Suzanne lui conta plus longuement ce qui s'était passé, sans omettre les soins empressés dont elle avait été l'objet, aussi bien de la part des deux frères que de la part de Petit-Louis et de Catherine.

Laroque courut tout de suite remercier le garde et sa femme, qui se mettaient en route pour regagner les Vaux de Cernay.

Puis, revenu auprès de sa fille :

— Et ces deux jeunes gens, connais-tu leur nom?...

— Ils sont frères et habitent, pas très loin d'ici, paraît-il, une ferme qu'on appelle Méridon... L'aîné s'appelle Pierre, l'autre... autant que je me souviens... Raymond, il me semble...

— Mais leur nom de famille?

— De Noirville...

Roger Laroque fit un brusque mouvement. Il était devenu tout à coup, et par le seul fait d'une émotion subite, presque aussi blanc que sa fille.

— Tu as dit? demanda-t-il, troublé, comme s'il n'avait pas entendu.

Elle répéta le nom.

Laroque tomba dans une profonde rêverie.

— Évidemment, se disait-il, il n'y avait là qu'une rencontre du hasard. les jeunes gens portaient le même nom que Lucien, son ami, voilà tout. Il y a bien des Noirville en France et rien ne prouvait qu'ils appartinssent à la famille de celui qui l'avait jadis défendu!...

Pourtant, les deux prénoms : Raymond et Pierre?

Lucien de Noirville, il se le rappelait, avait deux enfants, deux fils.

Et il lui semblait se souvenir encore que c'était bien ainsi qu'ils se nommaient : Raymond et Pierre.

Si c'était eux, pourquoi le hasard les jetait-il ainsi sur sa route?

Dans quel but?

Et leur mère?... Et Julia?... Qu'était-elle devenue?

Autant de ténèbres qu'il se promettait d'éclairer.

Le médecin de Chevreuse, que Roger envoya chercher le soir, — car il voulait être complètement rassuré, — trouva Suzanne toujours faible, mais ne fit prévoir aucune complication.

Le lendemain elle eut une forte fièvre qui dura cinq jours; le huitième jour elle se leva.

Pierre et Raymond n'avaient pas donné signe de vie.

Seulement, le lendemain de l'accident, vers deux heures de l'après-midi, Catherine Louis avait vu arriver Pierre de Noirville.

— Ma bonne Catherine, avait dit le jeune homme avec embarras, nous avons raconté à notre mère ce qui s'est passé, et de sa part je viens vous prier, si vous avez le temps, d'aller vous informer à Maison-Blanche de la santé de Mlle Farney?...

— J'irai donc, de la part de votre mère..., fit la paysanne avec un sourire.

Pierre partit. Une heure après, ce fut le tour de Raymond. Catherine se préparait justement à atteler le cheval à la carriole.

— Catherine, dit Raymond, voulez-vous me rendre un service?

— Deux, si vous voulez... monsieur Raymond.

— Vous allez à Chevreuse?

— Je vais de ce côté-là, oui, monsieur Raymond.

— Vous ne passerez pas loin de Maison-Blanche?

— Je passerai devant.

— Eh bien, voulez-vous vous y arrêter cinq minutes... le temps de demander comment va Mlle Suzanne Farney?

— Avec plaisir... Et de la part de qui, monsieur Raymond, voulez-vous que je fasse cette commission-là?

Le jeune homme rougit, balbutia :

— Mais, Catherine... de la part de ma mère, bien entendu...

Et il s'éloigna, sans comprendre pourquoi la paysanne riait.

— Eh ! eh ! elle fait du ravage, la demoiselle d'Amérique, fit-elle. Et dire que moi aussi, dans le temps, je n'avais qu'à regarder les jeunes gens pour leur faire tourner la tête... Seulement, les deux frères amoureux, ça ne dit rien de bon... Souvent ça finit mal, ces histoires-là... Et ce serait dommage, ils sont si gentils!...

Elle grimpa dans la carriole et, un instant après, elle disparaissait au tournant de la route.

IX

Laroque était obligé d'aller à Méridon remercier Pierre et Raymond des soins qu'ils avaient donnés à Suzanne.

Le pauvre homme comprenait cette obligation, et, pourtant, il la reculait autant qu'il pouvait.

Il craignait de voir ses soupçons prendre corps... Il tremblait de retrouver dans les deux jeunes gens les fils de Lucien... Il était épouvanté aussi à la pensée de se retrouver devant leur mère...

Non point qu'il craignît d'être reconnu par elle ; non, tel qu'il était, avec les changements survenus dans sa figure, dans toute sa personne, il était sûr de lui.

Mais Julia, c'était le passé qui se dressait devant lui, le passé avec lequel il aurait si bien voulu rompre, avec lequel il croyait si bien en avoir fini!...

Julia, c'était l'évocation du fantôme de Lucien, de la trahison, de l'amitié née pendant la guerre, des scènes cruelles de la prison et de la cour d'assises de Versailles!

Certes, Roger avait expié chèrement cette faute d'un instant... Il l'avait payée de sa fortune, de la mort de sa femme, de sa liberté, de son honneur... et pourtant, malgré cette expiation, Julia, c'était toujours le remords!

Cependant Suzanne était complètement guérie et parlait de reprendre ses promenades à cheval.

Déjà, par quelques discrètes allusions, elle s'était informée si son père avait rendu visite aux Noirville.

Laroque comprit que le moment était venu de s'exécuter.

Il fit atteler. Suzanne l'accompagna.

Les deux frères se trouvaient à la ferme quand la voiture s'y arrêta. On les prévint.

Ils sortirent dans la cour, saluèrent Laroque et sa fille ; celle-ci leur tendit ses mains.

Pierre alla avertir Julia, qui descendit au salon, malgré sa répugnance ; elle connaissait l'aventure, que ses fils lui avaient racontée, et s'attendait à cette visite.

Le petit salon était coquettement meublé, et, sur tous les meubles, sur la cheminée, sur les guéridons et les tables, partout, il y avait une profusion de ces fleurs d'automne que la nature pare des couleurs les plus

éclatantes, comme pour jeter au soleil un dernier adieu, une dernière flatterie, avant le long sommeil de l'hiver.

Julia, toute vêtue de noir, le visage maigri, et pourtant sans rides, mais les cheveux aussi blancs que les cheveux de Laroque, Julia était assise dans un grand fauteuil, tout près du foyer.

Elle avait toujours la fièvre et grelottait, même l'été, malgré les grandes chaleurs et le rayonnant soleil.

Quand Suzanne et Laroque entrèrent, — Laroque annoncé sous le nom de William Farney par Raymond à sa mère, — Julia se leva lentement, avec effort, et salua d'un léger signe de tête.

Ses yeux étrangement noirs, d'un noir opaque et sans rayons, se fixèrent un instant sur Laroque, puis se portèrent sur Suzanne.

Elle n'avait pas tressailli à la vue de Roger.

Quant à celui-ci, depuis qu'il était entré, il contenait son émotion et son trouble avec beaucoup de peine.

Julia était bien changée, malgré cela il l'avait reconnue, tout de suite et sans hésitation.

C'était elle !... Et, vaguement, avec un frisson dans les épaules, il regarda autour de lui, comme s'il avait craint de voir entrer Lucien, le mari !...

— Madame, dit le pauvre homme, vos fils vous ont appris, sans doute, l'accident arrivé à ma fille, et il me tardait de les remercier des soins qu'ils lui ont donnés, — et sans lesquels, peut-être, à l'heure qu'il est, Suzanne ne vivrait plus...

Raymond intervint, avec un geste :

— Vous grandissez le service outre mesure, monsieur Farney, dit-il. Ce que nous avons fait est peu de chose et il y a longtemps qu'un sourire de Mlle Farney nous a remerciés...

Pierre se taisait. Il dévorait Suzanne des yeux...

Quant à celle-ci, elle avait rougi, sans savoir pourquoi, aux paroles de Raymond.

Et Julia ?

Elle était retombée dans son fauteuil, comme une masse, aux premiers mots prononcés par Laroque...

Et il y avait, sur son visage, une si visible expression d'épouvante que, si les personnages de cette scène n'avaient pas été tous, eux-mêmes, sous le coup d'une forte émotion, — diverse pour chacun d'eux, — ils s'en fussent aperçus certainement.

Pourquoi ?

Pourquoi son regard, ardemment, dévisageait-il Laroque... pendant

La fête japonaise. (P. 270.)

que son cœur battait à rompre le corsage de sa sévère robe noire..., pendant que ses lèvres s'étaient desséchées tout à coup ?

C'est que si Roger avait vieilli, s'il avait la figure méconnaissable, si la cicatrice laissée par l'incendie de Québec changeait complètement le caractère de sa physionomie, ce qu'il n'avait pu changer, c'était le son de sa voix, c'était aussi le regard profond et doux de ses yeux!...

Et Julia venait d'être frappée par le son de cette voix, comme par un écho lointain de son amour et de ses remords... Et, soit imagination, soit réalité, elle croyait reconnaître dans ce regard la douceur spirituelle des yeux de l'homme qu'elle avait aimé...

De même que, en voyant Julia, le fantôme de Lucien venait d'apparaître à l'esprit de Roger, de même le fantôme de Roger apparut à l'esprit surexcité et malade de Julia.

Et il avait fini de parler qu'elle l'écoutait encore.

Et elle le considérait avec une anxiété indicible...

C'était bien la voix de Roger, mais le doute n'était pas permis, l'homme qu'elle avait en face d'elle n'était pas Roger.

Après quelques mots échangés de part et d'autre, la conversation s'engagea sur des banalités : on parla de l'Amérique et de la France; puis tous sortirent, comme il faisait très beau, pour visiter les environs de la ferme, dont Pierre voulait faire les honneurs.

Suzanne marchait en avant avec eux, causant avec gaieté, vive, alerte et dans sa gaieté pourtant toujours sérieuse.

Laroque avait, en tremblant, offert son bras à Mme de Noirville, qui, en tremblant aussi, l'avait accepté.

D'abord, il y eut un silence entre eux, sans que l'un se doutât des préoccupations de l'autre, trop de souvenirs les obsédaient pour qu'ils gardassent l'esprit libre.

— Vous êtes né en Amérique, monsieur? dit Julia.

— Oui, madame, au Canada.

— Vous n'avez pas, ou presque pas, l'accent anglais?

— Beaucoup de Canadiens sont Français, — mon père était Anglais, mais ma mère était née en France. — Je connais les deux langues à fond, les ayant parlées très jeune.

— Vous avez, à ce que je vois, une prédilection pour la France?...

— C'est vrai, je ne le cache pas...

— Pourquoi?

— Affaire de tempérament... Et puis, je vous l'ai dit, je suis né au Canada, parmi des Français...

La conversation tomba. Ils avançaient, sans rien dire, dans l'avenue des châtaigniers.

Toujours, devant eux, était Suzanne avec les deux jeunes gens.

Julia admirait, malgré elle, malgré sa distraction, la taille gracieuse et souple de la jeune fille, sa démarche élégante, et de temps en temps on entendait le timbre cristallin de sa voix; elle avait conservé un peu la note chantante de sa jolie voix de fillette, quand elle fredonnait jadis :

Les moissonneurs chantaient
« Oh! quel bonheur! »
Et moi, je croyais qu'ils disaient :
« Oh! quel voleur! »

— Vous avez une bien aimable fille, monsieur Farney, dit Julia, et je comprends quelle a dû être votre épouvante lorsqu'on vous l'a ramenée l'autre jour ensanglantée, évanouie...

Ce fut la porte ouverte aux confidences du père et de la mère.

Roger parla de Suzanne, Julia parla de Pierre et de Raymond.

Bientôt Roger se tut.

Mme de Noirville, seule, parla.

Elle ne tarissait pas sur ses fils. Elle les adorait.

C'était, disait-elle, sa seule joie, sa seule consolation depuis la mort de son mari ; le seul bonheur enfin qui la retînt à la vie et l'empêchât de mourir...

Pierre avait été facile à élever.

D'une nature plus calme, plus robuste, que son frère, il n'avait jamais été malade.

Quant à Raymond, nerveux et impressionnable à l'excès, il avait donné pendant longtemps des craintes à sa mère.

Aujourd'hui tout danger avait disparu.

Ses deux enfants étaient intelligents et bons ; elle était heureuse en eux, plus heureuse que bien des mères, ajoutait Julia, puisqu'elle en possédait un auprès d'elle et voyait l'autre toutes les semaines.

C'est ainsi qu'elle parlait ; mais, malgré elle peut être, sans qu'elle s'en doutât assurément, on voyait percer, dans ce qu'elle disait, une préférence pour l'un de ses fils, celui qu' lui avait coûté le plus de veilles, qui lui avait donné le plus de soucis, qu'elle avait cru perdre bien des fois, celui que sa nervosité rapprochait davantage de la mère, le plus jeune, Raymond enfin, l'avocat.

Il est bien rare que les mères aiment également leurs enfants ; l'un emporte toujours la préférence sur les autres ; presque toujours l'un d'eux est sacrifié.

Certes, elle aimait Pierre, et si on lui eût dit qu'il n'occupait qu'un tiers de son cœur, elle s'en fût défendue avec énergie.

Alors qu'elle ne s'en rendait pas compte, alors qu'elle croyait ne rien faire pour le montrer, Pierre l'avait deviné de longue date ; mais il avait l'âme trop droite, l'intelligence trop haut placée pour en concevoir de la jalousie ; il en était seulement, parfois, un peu attristé, et voilà pourquoi

il était presque toujours si calme et si grave, voilà pourquoi, surtout, la campagne allait bien à son caractère rêveur, mélancolique.

Quant à Raymond, il adorait Pierre, sans restriction.

Cependant le soleil baissait; on revint à la ferme.

Quelques minutes après, Suzanne et Laroque prenaient congé et la légère voiture filait comme une flèche dans l'avenue.

Sur le seuil de Méridon, deux regards d'homme la suivirent au loin, jusqu'à ce qu'elle disparût; deux poitrines d'homme se gonflèrent d'un soupir, quand elle ne fut plus visible, et deux fronts s'abaissèrent lentement vers la terre, comme accablés, tous les deux, par la même pensée.

Et Julia, qui les voyait, immobile dans son fauteuil, auprès du foyer mourant, Julia devinait...

— L'aimeraient-ils donc déjà? murmura-t-elle.

X

Le rétablissement de Suzanne fut prompt; mais la jeune fille conserva sur sa physionomie une teinte de mélancolie qui inspira au père les plus vives appréhensions.

— Elle aime! se disait-il. Je reconnais bien en elle tous les signes du sentiment nouveau qui agite son âme. Aimerait-elle l'un de ces Noirville? Oh! l'horrible fatalité, si c'était vrai!

Déjà Laroque songeait à quitter Maison-Blanche, à fuir ce voisinage où le passé venait le relancer si cruellement.

Il annonça son projet de départ à Suzanne. La pauvre enfant devint toute pâle.

— Sommes-nous donc condamnés, dit-elle, à errer sur cette terre comme les parias dont personne ne veut!

Ce fut au tour de Laroque à pâlir : ce mot « condamnés » venait de lui tenailler le cœur. Suzanne en avait trop dit : il semblait qu'elle faisait allusion à la terrible sentence des juges de Versailles.

Mais bien vite l'enfant dissipa les affreux doutes du père. Avec sa câlinerie de fille aimante, elle passa ses mains autour du cou du vieillard, l'embrassa tendrement et lui glissa à l'oreille ces mots qui valaient un ultimatum :

— Je suis si bien ici!

— Eh bien, nous resterons, répondit Roger à la fois rassuré et vaincu.

Ses doutes lui revinrent bientôt et il résolut de hâter ses démarches

pour en finir avec une situation qui d'un jour à l'autre pouvait redevenir sans issue.

Le lendemain, à une heure de l'après-midi, il sonnait à la porte de Guerrier, qui l'attendait et ouvrit aussitôt.

— Eh bien? demanda-t-il. Le comte a parlé?

— Pas encore ; mais je suis convaincu qu'il parlera samedi soir, au cours de la grande soirée.

— Qui te le fait croire ?

— Après avoir dressé avec lui ce matin la liste des invitations, il m'a dit : « M. Margival vous a annoncé que j'avais une grave communication à vous faire. Veuillez attendre jusqu'à samedi soir ; mais qu'il vous suffise de savoir qu'il s'agit de votre bonheur. » De mon bonheur ! C'est Marie-Louise qui le détient dans ses beaux yeux, et qui, j'espère, ne lui donnera pas la liberté de sitôt.

Roger sourit avec bonté.

— Tous poètes, ces amoureux ! fit-il.

Puis revenant à son idée fixe :

— Montre-moi, dit-il, la liste de vos invités.

Jean lui tendit un carnet sur lequel près de trois cent cinquante noms étaient inscrits.

L'un de ces noms fit pousser un ah ! au père de Suzanne.

— Le baron de Cé ! s'écria-t-il. Le baron de Cé ! Mais je le connais. C'est ce baron que j'ai rencontré au cercle dans la nuit qui a précédé le jour fatal. Il s'est assis auprès de moi à la table de jeu, et je vois encore sa longue tête de gentilhomme usé par les veilles et les émotions du tapis vert ! Je tiens à reconstituer la société plus ou moins honorable qui se trouvait présente à ce cercle, durant la nuit où j'ai éprouvé toutes les angoisses de la perte d'un argent sacré et les mauvaises joies de la veine. Les billets de banque tachés d'encre me venaient-ils de cet endroit maudit ou... ?

Roger s'interrompit. Il ne pouvait pas plus confesser à Guerrier qu'à ses juges l'affreux secret des cent mille francs prêtés à une femme et restitués le lendemain du jour où Larouette était tombé sous les coups d'un assassin.

— Peux-tu m'adresser une lettre d'invitation ? dit-il.

— Parfaitement, et je vous présenterai même à M. et à Mme de Terre-noire comme étant un riche Américain dont j'aurai fait la connaissance ces temps derniers et qui se trouvera très honoré d'avoir l'accès d'un salon parisien.

— Très bien. Je verrai ce baron de Cé et j'observerai la comtesse.

— N'allez-vous pas vous compromettre inutilement? Mon avis est que vous feriez mieux d'aller trouver Tristot et Pivolot, ces policiers amateurs que vous avez eu le malheur de connaître. Ce sont d'honnêtes gens. Ils ne vous trahiront pas. N'ayant point d'avancement à convoiter dans l'administration, travaillant selon leur bon plaisir, en hommes libres, ils verront dans votre démarche toute spontanée la preuve de votre innocence. Vous les verrez se mettre à la besogne sans aucun retard, et si ces deux compères-là ne découvrent rien, il ne vous restera plus qu'à quitter la France et à renoncer à ce travail d'Hercule où vous risquez de succomber. Tristot et Pivolot habitent rue de Douai, tout près d'ici.

— J'irai, dit Laroque, mais lorsque ton bonheur sera assuré. Quelque chose me dit que la soirée de samedi m'apprendra du nouveau. Il n'y a pas de jour, hélas! où je ne croie trouver la piste!

XI

C'était une cohue — mais brillante et parée merveilleusement — qui se pressait, le samedi suivant, dans les salons, le jardin, les serres et sur la terrasse de l'hôtel de M. de Terrenoire, rue de Chanaleilles ; le quartier du faubourg Saint-Germain, boudant M. de Terrenoire, riche financier dont le titre était de fraîche date, n'avait pas daigné répondre aux invitations qu'il avait lancées ; mais, en revanche, dans les salons défilait, depuis dix heures du soir, tout ce qu'il y avait de jolies femmes dans la haute finance, tout ce qu'il y avait de célébrités dans le monde des arts, de la littérature et de la politique, enfin tout ce qui, en dehors du noble faubourg renfrogné, fermé et maussade, comptait par sa valeur propre, par sa fortune ou par sa beauté.

Fête japonaise, portaient les cartes d'invitation — enguirlandées de lotus et de fleurs exotiques — ce qui ne voulait pas dire, cependant, que nécessité pour les invités des deux sexes était de s'y présenter en costume du pays : la liberté la plus grande avait été laissée à l'imagination de chacun ; l'habit seul était rigoureusement proscrit.

Un large *velum* protégeait l'arrivée ; la grande cour, tapissée de massifs de fleurs aux couleurs éclatantes, tendue de bannières et de banderoles rouges et blanches, était éclairée à la lumière électrique.

Dans le jardin, aux arbres étaient suspendues des grappes flamboyantes de fruits de flamme, pareils à des rubis, à des émeraudes, à des topazes. Semées parmi les feuilles, des lanternes innombrables montraient les fantasmagories de leurs dessins capricieux et tourmentés ; tout le long

du grand escalier d'honneur, des dragons japonais monstrueux semblaient éclater dans leurs écailles phosphorescentes. De temps en temps des feux de Bengale rouges animaient de couleurs d'incendie les recoins les plus sombres et les plus éloignés, donnant alors aux couples bizarrement vêtus l'aspect fantastique de personnages d'un autre monde.

M. de Terrenoire s'était réservé, pour sa femme, sa fille et ses intimes amis, une petite serre arrangée en salon, où les fleurs, les larges et robustes feuilles des plantes tropicales, alternant avec les tapisseries orientales, formaient l'effet le plus inattendu et le plus pittoresque et faisaient de cette serre un réduit frais où l'on se reposait de la fatigue de la foule ou de l'étouffante chaleur du bal.

C'était là que venait de temps en temps Mme de Terrenoire, une grande femme mince et élégante, d'une beauté dure et étrange, au visage d'un ton de bistre clair pareil à celui d'une Arabe, aux yeux noirs énormes, sombres et pleins d'éclairs. Elle était âgée de trente-cinq ans.

Là se trouvait encore, au moment où nous introduisons le lecteur dans ce *buen retiro*, Diane, sa fille, brune comme elle, mais plus douce, d'allure moins tragique. Et le comte de Mussidan, l'associé de Terrenoire, son ami, grand viveur, ne parvenant pas à dépenser les revenus d'une colossale fortune, d'une distinction rare, mais presque toujours attristé par quelque préoccupation secrète, ce qui faisait dire à Terrenoire « que sans nulle raison Mussidan était le plus malheureux des millionnaires ». Et d'autres encore, que nous présenterons au fur et à mesure des exigences de notre récit.

Terrenoire venait d'entrer dans la serre, riant, épanoui, heureux du bonheur des autres.

— Ah! dit-il, apercevant sa femme, Diane et le comte de Mussidan, je suis content de vous trouver. Dans cette foule, ma parole, ce n'est pas chose facile de se rencontrer.

— Tu dois être satisfait, dit Mussidan, on a répondu à ta fête avec empressement!

— Oui, oui, et ce qui est mieux, c'est qu'on s'amuse. Daubray est en train de faire des ombres japonaises, Granier et Coquelin jouent leur saynète, Réjane dit la bonne aventure, on soupe, on danse. C'est à n'y plus rien entendre. Ouf! que je suis donc heureux! On est bien ici. Mais ce n'est pas pour me reposer que je suis venu, ma foi non. J'ai deux nouvelles à vous apprendre qui vous intéressent.

— Deux nouvelles?

— Oui. Devinez donc un peu à quoi je m'occupe depuis une heure... je vous le donne en cent mille!...

Diane alla se pendre à son bras, et doucement :

— Mon père, ne nous fais pas languir !

— Eh! eh! chère petite impatiente... on dirait que tu n'es pas loin de deviner, toi? Est-ce que par hasard tu m'aurais vu causer avec Robert de Vaunoise?...

Diane rougit et détourna les yeux.

— Nous ne devinerons pas, mon ami, fit Mme de Terrenoire... ni M. de Mussidan, ni moi. Parle donc!... Deux nouvelles?... De quoi s'agit-il?

— De deux mariages!!

— Deux mariages! fit Mussidan.

— Oui, et à peu près conclus, par moi, ce soir même.

Et Terrenoire ajouta, avec une intonation comique :

— Voilà à quoi je passe mon temps quand je donne une fête japonaise!

Chose bizarre et que le banquier ne remarqua point, ses paroles causèrent plus d'inquiétude que d'étonnement.

Alors que Diane, qui devinait qu'il allait être question d'elle, rougissait de plus en plus — mais ne cherchait pas à dissimuler la joie qui éclatait dans ses yeux — Mme de Terrenoire s'était soudain troublée; sur son regard sombre les paupières s'étaient abaissées lourdement. Quant à Mussidan, il avait pâli, et un pli profond, creusant son front, avait accentué la tristesse de son visage.

— Deux mariages — reprit Terrenoire — et l'un des deux ne surprendra pas ma femme, car il en a déjà été question entre nous. Je suis presque résolu à donner ma fille — ma petite Diane — à M. de Vaunoise.

— Oh! mon père! dit la jeune fille, que tu es bon!

— Parce que je fais ce que tu veux, n'est-ce pas? Ma femme, je le sais, n'a pas d'objections, mais j'étais heureux d'en parler à Mussidan. Eh bien! qu'en penses-tu, cher ami? Est-ce que cela te contrarie? Te voilà tout ému! Tu as ta figure des mauvais jours! Tu vas me reprocher, liés comme nous le sommes, de ne t'avoir pas dit mot de ce projet, de ne t'avoir point consulté C'est un peu ta faute. Tu nous négliges beaucoup. Tu t'absentes souvent de Paris. Tu voyages. Tu restes loin de nous pendant des mois, et pendant ce temps-là nous vieillissons, nous autres, et les enfants grandissent, et il arrive un jour — un jour où tu n'es pas là — où ces enfants aiment. Et Mussidan — l'ami de bon conseil — est au Groenland ou à Calcutta et ne peut dire son avis. Alors, quand il revient et qu'on lui apprend la chose, il est tout décontenancé. Pensez donc! On marie Diane de Terrenoire, et Mussidan, le meilleur ami de Terrenoire, son associé, n'est même pas averti !

Les deux jeunes filles, toutes deux confuses et rougissantes, présentaient un spectacle charmant. (P. 276.)

Et le banquier se mit à rire. Et il tendit les mains au viveur. Celui-ci répondit froidement à l'étreinte que Terrenoire sollicitait. Sa bouche resta triste et son front ridé.

— Est-ce que ce mariage te déplairait, par hasard? fit le banquier; aurais-tu quelque chose à dire contre M. de Vaunoise? Ne te gêne pas. Il n'est pas très riche, je le sais, mais il est d'excellente famille et charmant

garçon, enjoué, brave et loyal. Enfin, parle ; je n'en suis pas plus entiché que cela, après tout !... Et si Diane ne l'aimait pas, il n'en serait plus question !...

— Mais je l'aime, mon père, je l'aime.

— Tu vois, Mussidan, je ne lui ai pas fait dire.

Le comte détournait toujours les yeux.

— Je n'ai pas d'objections, dit-il avec effort... Tu sais que je m'étais habitué à considérer... Diane... ta fille... un peu comme mon enfant !... L'annonce aussi brusque d'un projet qui engage son avenir a bien pu m'étonner... Mais tu as pris tes renseignements, sans doute... et puisque ce jeune homme te convient, puisqu'il a le bonheur d'être aimé de Diane... eh bien, mon ami, ce doit être chose conclue...

— Comme tu me dis cela !

— Veux-tu savoir la vérité vraie?

— Parbleu ! c'est à celle-là que je tiens...

Mussidan eut un rire nerveux — que démentait la pâleur profonde de son visage.

— Je suis jaloux ! dit-il... jaloux de ce titre de père qui te donne le droit de disposer de la vie de Diane en dernier ressort et selon ton bon plaisir !...

Mme de Terrenoire avait fait un brusque mouvement. Son brun visage d'Arabe avait pris une couleur terreuse, et elle mâchait à pleines dents une rose qu'elle avait arrachée à son corsage.

Le banquier n'avait sans doute aucune raison de remarquer cette mimique singulière, car il répliqua avec un bon et franc sourire :

— Je sais que tu as beaucoup d'affection pour ma fille. Je ne t'empêche donc pas d'être jaloux de moi.

Il se tourna vers Diane :

— Il y a beaucoup de pauvres petits abandonnés qui n'ont jamais connu ni leur père ni leur mère... Toi, mon enfant, tu ne te plaindras pas du sort, tu as deux pères, Mussidan et moi... Dis-lui que s'il est jaloux de moi parce que je t'adore, je n'ai, moi, jamais été jaloux de lui parce que tu l'aimes !

Pendant qu'il parlait ainsi à la jeune fille, Mme de Terrenoire — qui semblait remise de son émotion — s'était penchée vers Mussidan :

— A quoi pensez-vous donc? dit-elle d'une voix basse, mais brève et impérieuse. Êtes-vous devenu fou ?

Lui ne parut pas entendre et resta songeur.

Tout à coup, le banquier les laissa, et, ouvrant la porte, fit signe à un groupe qui passait, duquel il fut suivi et avec lequel il rentra dans la serre.

Il y avait deux hommes et une jeune fille.

Diane vint à celle-ci et lui serra la main.

Elles étaient aussi jolies l'une que l'autre, mais leur genre de beauté formait un frappant contraste.

La nouvelle venue, Marie-Louise Margival, fille d'un des principaux employés de Terrenoire, était de taille moyenne, frêle et d'un blond ardent. Ses grands yeux d'un bleu profond semblaient *appuyer* le regard, et ce regard était d'une douceur infinie.

Elles avaient le même âge : dix-huit ans.

Ainsi, l'une auprès de l'autre, elles offraient un charmant tableau.

Diane, brune comme sa mère, avait une robe japonaise de satin rouge brodé d'or, avec une coiffure pareille à une aigrette de fée, faite de plumes de paon disposées en éventail. Dans les cheveux une masse d'épingles d'or étaient piquées, semblables à des libellules.

Marie-Louise, elle, était en toilette Lamballe de bengaline rose. La redingote était décolletée à la Watteau, ourlée tout autour de guirlandes de roses sans feuilles et ouverte sur une jupe courte de dentelle.

Le premier des deux hommes qui venaient d'entrer avec Terrenoire était Margival, un vieillard à tête caractéristique, au teint rosé, aux yeux bleus.

L'autre, un jeune homme que nos lecteurs connaissent, Jean Guerrier, le caissier de la banque Terrenoire. Il était en tunique bleu sombre sur laquelle se jouaient des oiseaux chimériques au plumage éclatant, au milieu d'une flore argentée. Grand, large d'épaules, le visage encadré par une barbe épaisse et courte, les cheveux ras, les yeux gris à fleur de tête, Jean Guerrier était très beau, d'une beauté robuste et saine, sans nul souci de l'être, sans nul apprêt.

En entrant, il avait à son bras Marie-Louise, mais il l'avait laissée avec Diane pour aller saluer Mme de Terrenoire.

Il le fit froidement, échangea avec elle quelques paroles de banale politesse et la quitta aussitôt pour revenir à Terrenoire et à Margival, qui causaient.

Mme de Terrenoire se mordit les lèvres. Son visage sembla devenir plus dur, et son regard se fit plus sombre. Elle quitta le divan bas où elle était à demi étendue. Elle avait un costume admirable de richesse et de fantaisie. Sur une jupe de dentelle d'or s'étalaient d'énormes paniers de lampas ivoire se terminant en longue traîne. Au corsage et dans les cheveux elle avait jeté une profusion de perles et de diamants. Des plumes de paon étaient mêlées à sa coiffure.

Elle rejoignit Diane et Marie-Louise.

Auprès des jeunes filles, elle avait l'air d'une sœur aînée.

Cependant le banquier, qui s'était interrompu tout à l'heure, reprenait la conversation où il l'avait laissée.

— J'avais à vous apprendre deux nouvelles — deux mariages — reprit-il, et justement les intéressés sont ici. Cela tombe bien. Primo, mon ami et mon associé Mussidan et ma femme n'y faisant pas d'objections, une fois, deux fois, c'est entendu, Diane sera fiancée à M. de Vaunoise; secundo, j'espère que le mariage suivra de près celui de mon caissier Jean Guerrier avec la fille de mon vieux Margival.

Guerrier regardait avec tendresse Marie-Louise.

Celle-ci était appuyée sur le bras de Diane et les deux jeunes filles, toutes deux confuses et rougissantes, présentaient un spectacle charmant.

Un rire sec les fit tressaillir.

Mme de Terrenoire n'avait plus de roses à mâcher, mais elle brisait alors une à une, dans ses doigts crispés, les lames d'ivoire de son éventail.

La pâleur de son visage venait de s'accentuer tout à coup par la blancheur des lèvres, d'où le sang s'était retiré. Ses yeux flamboyèrent une seconde en se dirigeant sur Guerrier. Et ce fut tout. Le visage reprit son masque de dureté et d'orgueil.

Margival serrait les mains du banquier :

— Mon cher ami, je ne veux pas vous faire de discours. Je veux vous répéter ce que vous savez déjà, ce que je vous ai dit souvent : c'est que vous pourriez trouver en moi, à l'occasion, un dévouement sans limite.

— Je ne vous en demande pas tant, mon vieux Margival, dit de Terrenoire, lequel, tout à coup, eut l'air gêné.

— Je m'entends; à qui devrai-je le bonheur de ma fille, c'est-à-dire de ce que j'ai de plus cher au monde, à qui, si ce n'est à vous? A qui devrai-je aussi le calme de ma vieillesse?... Car, si je n'ai que cinquante ans d'âge, j'ai quatre-vingts ans, tant j'ai travaillé, peiné et souffert. A qui, si ce n'est à vous?... J'usais ma pauvre vie en recherches chimiques, en inventions qui devaient m'amener droit à la fortune... comme toujours... et qui doucement m'ont conduit à la détresse affreuse dans laquelle vous m'avez rencontré. C'est vous qui, pris de pitié, m'avez tendu la main et m'avez tiré de la misère... Ah! toutes les calamités s'étaient abattues sur moi à la fois! J'avais perdu ma femme! J'étais ruiné... Il ne me restait que ma fille! Mais j'étais épuisé de veilles, de souffrances, de désespoirs... et je ne pouvais ni l'élever, ni la faire instruire! Heureusement, vous êtes apparu. Vous m'avez relevé, vous m'avez offert une place dans votre

maison, auprès de vous... Marie-Louise a pu ainsi grandir sous vos yeux... et grâce à vos bienfaits, grâce à votre générosité ingénieuse et toujours en éveil, l'aisance est entrée chez nous... Ma fille n'a pas souffert... Voilà pourquoi je vous aime tant... à cause d'elle... vous, monsieur de Terrenoire, qui m'avez forcé à vous donner le titre d'ami... oubliant votre rang et le mien... Et vous ne vous êtes pas arrêté là... Un jour, vous m'avez dit : « Mon vieux Margival, dans quatre ou cinq ans, Marie-Louise sera en âge d'être mariée... Je vais lui chercher dès aujourd'hui un mari... Je l'étudierai... je le formerai... je le mettrai au courant des affaires... je lui ferai sa position... Et comme Marie-Louise menace d'être jolie, il l'aimera... Il sera riche... Pour peu qu'elle l'aime, ils seront heureux. » Vous avez tenu votre promesse, n'est-ce pas, Jean Guerrier?... C'est vous qu'on a choisi, Jean, et le choix ne pouvait mieux tomber, car, ou je me trompe fort, ou vous réunissez les conditions que M. de Terrenoire, jadis, s'était posées à lui-même... Voilà ce que je voulais rappeler, une fois pour toutes, mon cher ami, devant les personnes qui se trouvent ici, devant vous, monsieur de Mussidan, et vous, madame, et vous, mademoiselle Diane, afin que vous sachiez bien que vous pouvez exiger de moi le dévouement le plus entier. Je vous dois tout. Libre à vous, donc, de me réclamer tout — jusqu'à la vie inclusivement, si elle vous est un jour nécessaire — ce qu'à Dieu ne plaise!

— C'est bon, c'est bon, Margival — disait le banquier d'un ton brusque qu'il cherchait à rendre dégagé — ce que j'ai fait est bien simple, tout autre l'eût fait à ma place!

Pendant que Margival parlait, Marie-Louise avait tendu la main à Guerrier, et cette main, le jeune homme l'avait respectueusement et tendrement portée à ses lèvres.

— Monsieur de Terrenoire, dit-il avec simplicité — mais, à sa voix qui tremblait, on devinait son émotion — comme M. Margival, je vous dois tout — non seulement ce que je suis, mais ce que je vais être, ajouta-t-il en regardant Marie-Louise. — Le dévouement qu'il vous offre, je vous l'offre donc à mon tour, absolu et aussi sans limite!...

— Brave enfant! murmura le banquier.

Et son regard, complaisamment, se reposait sur Diane, sur Marie-Louise et sur le caissier.

Et il eût fallu l'observer bien attentivement pour voir avec quelle singulière tendresse ce regard s'arrêtait sur la douce figure de Marie-Louise!

Quant à Mme de Terrenoire, elle était allée de nouveau s'étendre sur le divan. Elle jouait avec une des épingles d'or détachées de sa coiffure — la même coiffure que Diane — et soit hasard, soit qu'elle voulût surmonter

par une douleur physique quelque terrible angoisse qui la mordait au cœur, elle s'était percé le bras — d'un coup brusque — et le sang coulait, faisant une traînée rose en haut du gant...

Diane et Marie-Louise étaient sorties de la serre ensemble et s'engageaient dans le jardin, causant à voix basse du bonheur qui les attendait.

XII

Terrenoire, Margival et Guerrier s'en étaient allés d'un autre côté et Mme de Terrenoire était restée seule, une minute, avec le comte, dans la serre.

Le comte ne paraissait point s'apercevoir de cette solitude. Il rêvait, les yeux baissés, toujours sombre.

Andréa lui toucha l'épaule du bout du doigt.

Il releva la tête.

— Quelle mouche vous pique, fit-elle avec dureté, de parler comme vous l'avez fait tout à l'heure?

— J'ai dit ce que je ressentais. Je suis jaloux!

Elle haussa les épaules... Son regard était cruel.

— Vous avez failli me perdre de gaieté de cœur. Je ne vous reconnaissais plus. Un mot encore, et les soupçons surgissaient à l'esprit de mon mari! Il apprenait que Diane n'est point sa fille!... Quelle révélation! J'étais perdue! Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Vous avez raison. Pardonnez-moi! Mais est-ce bien ma faute, et ne suis-je pas le seul à plaindre? Non. Je ne mentais pas en disant que je suis jaloux de Terrenoire, jaloux à en être malade, jaloux à concevoir et à désirer une catastrophe qui me rende mon libre arbitre et la disposition de ma volonté!... Je suis jaloux de ne pouvoir appeler Diane ma fille, jaloux de ce qu'elle aime un autre que moi, qui n'est rien pour elle — si ce n'est un prête-nom; — jaloux des soins qu'elle lui donne et qu'il lui rend; jaloux parce qu'il songe à son bonheur et parce qu'elle lui devra de la reconnaissance; jaloux d'un sourire, d'un regard, d'un geste; jaloux de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends. De là l'humeur qu'on me reproche. De là mes disparitions fréquentes, mes longs voyages. Il y a des jours où je préfère ne plus voir Diane à la voir heureuse par lui; et d'autres jours où, bien qu'une partie de ma fortune soit liée à la vôtre, je demande quelque malheur horrible où j'interviendrais pour vous sauver

— afin d'avoir au moins le droit d'occuper une petite place dans le cœur de ma fille !...

— Vous souffrez, je le vois, dit Andréa. Vous ne m'aviez jamais ouvert aussi franchement votre âme... Je comprends vos tristesses, mais je ne vous plains pas.

Il tressaillit. Elle reprit avec la même dureté :

— Non, je ne vous plains pas. Et pourquoi vous plaindrais-je? Le goût des voyages vous est subitement venu, vous souvenez-vous, Grégoire? Faut-il vous rappeler cette histoire d'il y a dix-huit ans? Auriez-vous la mémoire si courte? Dix-huit ans, après un tel drame, qu'est-ce donc, dans une vie que ce drame a failli briser?

— Je sais que j'ai été coupable, Andréa.

— Oui, de nous deux, c'est vous qui êtes obligé de rougir devant moi. J'avais seize ans quand je vous connus. Vous étiez séduisant et dangereux. Je ne vis pas le danger et je fus séduite. Quand je m'apercus que j'étais enceinte, je vous le dis. Le lendemain, lâche, vous aviez quitté la France !... Quand vous revîntes, j'étais mariée à M. de Terrenoire — qui avait demandé ma main avant votre départ — et qui ne sut jamais rien de notre secret. Vous êtes devenu son ami et son associé. J'ai souffert votre présence, parce que j'ai eu pitié de votre repentir — et parce que j'ai vu votre cœur se fondre devant la fillette qui vous apparut sur les bras de sa nourrice — et que vous saviez bien être votre fille. Vous l'avez vue grandir, cette enfant, en gentillesse, en esprit, en grâces. Et votre supplice a été de ne pouvoir lui révéler que vous êtes son père! Je ne vous plains pas, je le répète. C'est le châtiment de votre lâcheté.

— Tout ce que vous dites est vrai..., fit-il d'une voie étouffée;... mais je souffre, je souffre !

Elle le considéra silencieusement, puis, sans ajouter un mot, elle le laissa — brisé et pâle.

XIII

Cependant Jean Guerrier s'inquiétait de ne pas voir arriver William Farney, à qui il avait tant de choses heureuses à annoncer. Qu'il lui tardait de se trouver seul avec cet infortuné pour lui apporter la consolation de son propre bonheur! Il savait que Laroque n'était pas de ces gens qui confinent l'univers dans leur personnalité et ne trouvent pas le temps de se réjouir du bonheur des autres alors qu'ils sont frappés par la fatalité.

Enfin, la voix vibrante du domestique chargé d'annoncer les visiteurs prononça ce nom :

— M. William Farney!

La soirée était à son apogée d'entrain et de plaisir. Personne ne fit attention à l'entrée d'un étranger inconnu de tous, excepté de Guerrier, qui le présenta simplement au maître et à la maîtresse de la maison.

Le comte accueillit avec sa cordialité habituelle l'Américain, dont la physionomie ne lui rappela aucun souvenir. La comtesse se montra plus froide. Elle regarda tour à tour les visages de ces deux hommes, et elle parut se demander quel lien mystérieux pouvait les unir dans cette soirée fatale.

Pour détourner tous les soupçons, Guerrier quitta immédiatement son ami. Marie-Louise lui devait encore une valse, et déjà l'orchestre préludait le *Beau Danube* de Strauss.

William Farney fit le tour des salons, cherchant partout le baron de Cé. Il tenait à bien préciser dans sa mémoire le signalement de ce gentilhomme afin de le donner à Tristot et à Pivolot. Par M. de Cé, les deux limiers arriveraient peut-être à retrouver tous les anciens membres du cercle où Laroque avait joué.

Roger se fatigua en vaines recherches : le baron de Cé n'était pas venu. Ce gentilhomme avait sans doute un meilleur emploi de sa nuit. Il devait achever de se ruiner dans quelque maison de jeu.

XIV

Cependant le cotillon allait commencer et Guerrier, tout ému d'avoir senti battre sur sa poitrine le cœur de Marie-Louise, cherchait l'isolement pour se remettre.

Il venait d'entrer dans un salon où personne ne se trouvait, lorsque soudain une main de femme se posa sur son épaule.

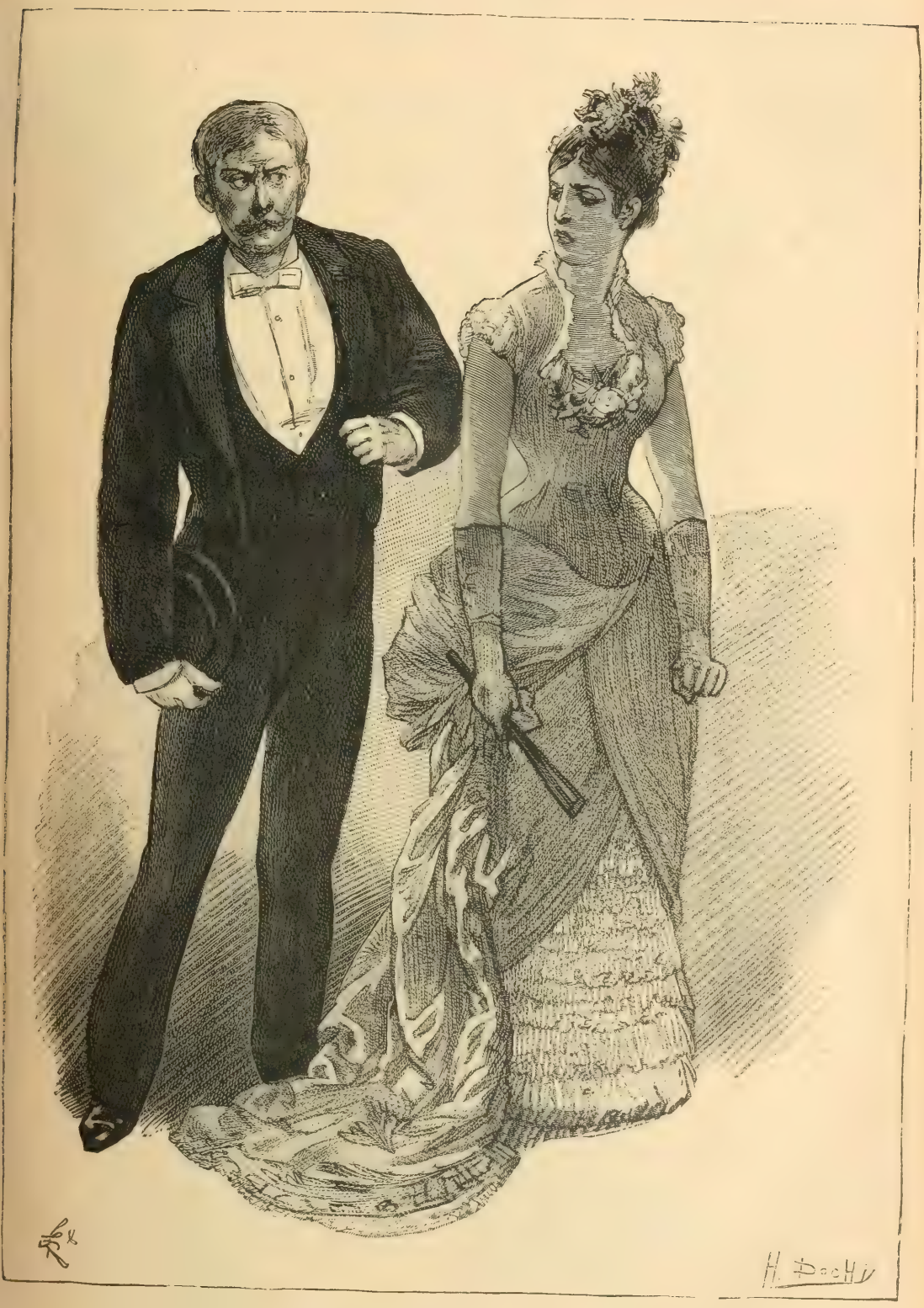
C'était la comtesse de Terrenoire.

— Vous êtes heureux, monsieur Guerrier? dit-elle avec un mauvais sourire... Le bonheur d'aimer et d'être aimé rend égoïste, n'est-ce pas? Et vous avez besoin de vous retrouver seul pour jouir solitairement de ce bonheur?

Il balbutia quelques mots, gêné et glacé.

— Accompagnez-moi dans le jardin. On étouffe vraiment dans les salons. Là, nous causerons mieux.

Jean s'inclinait. Mme de Terrenoire prit son bras. Ils sortirent, croisant



Oui, certes, je vous hais! dit-elle sourdement. (P. 285.)

des invités en guerriers du Japon, ou revêtus de tuniques étincelantes pareilles à des ailes de papillon, de couleurs changeantes; croisant aussi des invitées qui semblaient glisser, gracieuses et diaphanes, dans des nuées de crêpe azur sous des jonchées de roses.

On commençait alors le cotillon, conduit par un garçon nommé Luversan dont personne n'eût pu préciser l'âge et dont les moyens d'existence mystérieux n'empêchaient pas les succès de salon.

Andréa et Jean Guerrier étaient dans le jardin — et échangeaient à voix basse quelques mots rapides.

Tout d'abord ils avaient gardé le silence, sans doute parce que ni l'un ni l'autre ne voulait entamer une conversation que tous deux redoutaient.

Ce fut Mme de Terrenoire qui s'y décida.

— Mlle Marie-Louise est une personne charmante et bien élevée — dit-elle — elle sera certes une femme parfaite. Recevez mes compliments, monsieur Guerrier.

— Je suis, en effet, très heureux, madame, dit le jeune homme avec franchise, le regard planté droit dans celui de Mme de Terrenoire. Et je serais au comble du bonheur si j'étais sûr que vos compliments ne cachent pas une arrière-pensée...

Andréa eut l'air étonné.

— Une arrière-pensée? De quoi parlez-vous?

— Il me serait pénible de m'expliquer davantage, et je croyais être suffisamment compris...

L'air fraîchissait. Beaucoup d'invités étaient partis déjà. Les autres étaient rentrés aux salons toujours combles, de telle sorte que le jardin était presque désert.

Mme de Terrenoire laissa cette allusion sans réponse. Ils firent encore en silence quelques pas, puis tout à coup, s'arrêtant, elle le regarda en face :

— Je ne sais pas mentir, dit-elle, et je ne mentirai pas plus longtemps. La nouvelle de votre mariage m'a fait un mal affreux. Vous l'avez vu, sans doute, et vous avez deviné pourquoi?...

Jean Guerrier détournait les yeux, très contrarié.

— Madame, balbutia-t-il, la nuit est fraîche... Je crains pour vous... Voulez-vous me permettre de vous ramener aux salons?

Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang. Les lanternes s'étaient éteintes une à une, il faisait un peu d'obscurité dans le jardin, — et dans l'ombre les yeux d'Andréa luisaient, traversés d'éclairs.

D'une voix brève, saccadée, elle dit :

— Votre mariage n'aura pas lieu, monsieur Guerrier. Je ne le veux pas. Je n'ai point d'antipathie contre Marie-Louise et je n'en aurai point tant qu'elle ne sera pas votre femme... Jamais je ne vous eusse parlé de la sorte si ce mariage n'avait pas été résolu! Jamais je ne vous eusse déjà avoué aussi franchement les sentiments que j'éprouve pour vous et que vous avez devinés de longue date, si vous n'aviez pas semblé, par indifférence ou par diplomatie, vous jouer de moi au point d'aimer devant moi!... Ne vous retranchez pas, surtout, derrière je ne sais quelle reconnaissance que vous devez à mon mari!... Puisque votre vertu était à l'épreuve et puisque j'étais une tentatrice contre laquelle vous deviez vous défendre, vous n'aviez qu'un parti à prendre : quitter notre maison, vous éloigner... Mais vous vous étiez aperçu que je vous aimais et vous aviez prévu que cet amour, en vous protégeant auprès de M. de Terrenoire, vous rendrait des services et améliorerait votre situation... Vous êtes resté... Je vous aimais toujours... je vous le laissai voir... Alors, comme vous n'aviez plus besoin de moi, vous vous êtes indigné à la pensée que vous tromperiez votre bienfaiteur!... Soit, monsieur... soyez reconnaissant... à votre manière... mais ne soyez pas étonné si j'en garde quelque rancune!... Ou vous quitterez la maison de mon mari, ou votre mariage n'aura pas lieu!... Je suis prête à haïr comme j'étais prête à aimer... comme j'aimais!... Choisissez... et prenez garde!...

Il quitta le bras de la jeune femme brusquement.

Un combat visible se livrait en lui. Il fit quelques pas pour s'éloigner, pâle, les dents serrées.

Elle le regardait, l'œil mauvais et plein de menaces.

— Vous fuyez, dit-elle. C'est plus facile que de se défendre.

Ce mot le fit revenir.

— Je ne veux pas me défendre, en effet, dit-il attristé. Cela serait indigne de moi. Et si je m'éloigne, c'est que rien ne m'oblige à entendre plus longtemps vos insinuations, qui sont autant d'insultes.

Elle haussa les épaules avec mépris.

— Osez donc me dire, là, bien en face, que je n'ai pas deviné votre jeu et que je me suis trompée?

Il y eut un moment de silence.

— Je vous le jure, madame, dit Guerrier d'une voix ferme avec un regard franc, je vous le jure par tout ce que j'ai de plus sacré au monde, par cette jeune fille que j'aime et que je vais épouser!... Lorsque je suis entré chez M. de Terrenoire, en qualité de simple commis, je fus très longtemps, non seulement sans vous connaître, mais sans même vous apercevoir. La banque est boulevard Haussmann, et jamais, que je sache,

vous n'y avez mis les pieds. L'intérêt que me portait votre mari me fit monter rapidement en grade. Je fus reçu dans votre maison, et si je m'aperçus, au bout d'un certain temps, qu'il y avait dans votre conduite à mon égard beaucoup de bienveillance, je crus que vous receviez l'influence de l'affection que j'avais eu le bonheur d'inspirer à M. de Terrenoire. Telle est la vérité. Bientôt, cependant, à la tendresse de vos regards, à vos allusions, à vos demi-mots, que j'essayais vainement de ne pas comprendre, je devinai que vous éprouviez pour moi un sentiment plus vif que celui d'une simple amitié. Passons sur la scène de vos aveux dont le souvenir me sera toujours pénible. Déjà j'aimais Marie-Louise ; si je ne vous avouai point le mariage projeté, c'est que je connaissais la violence de votre caractère et que je craignais vos entreprises contre ma fiancée, que n'eût pas protégée peut-être l'affection paternelle de M. de Terrenoire. Aujourd'hui, je ne crains plus rien, puisque Marie-Louise va être ma femme. Pourquoi n'avez-vous pas ajouté foi à mes paroles, lorsque je vous fis comprendre quel grand crime je commettrais si j'abusais du moment de faiblesse et d'égarement de votre cœur pour tromper l'homme auquel je dois tout? Vous parlez de calcul, c'est infâme! Ce serait odieux, mais vous n'y croyez pas... Je me suis éloigné de vous du jour où l'horrible secret tomba de vos lèvres. J'espérais que vous vous repentiriez, que vous oublieriez votre folie. Et c'est vous maintenant qui m'accusez d'une bassesse, quand vous devriez, tout au contraire reconnaître, que j'ai agi en honnête homme. Vous le voyez, madame, je me défends, malgré ce que j'avais dit. Il est possible que vous me haïssiez. Mais la haine n'empêche pas l'estime. Et c'est à votre estime que je tiens!

— Oui, certes, je vous hais ! dit-elle sourdement. Je vous le répète : ou votre mariage n'aura pas lieu, ou bien vous quitterez la maison de mon mari. A quel parti vous arrêtez-vous?

— Ni à l'un ni à l'autre, madame.

— Vous me bravez!

— J'aime Marie-Louise, et mon plus ardent désir est de l'épouser. M. de Terrenoire et M. Margival sont d'accord pour me l'offrir. Je suis trop heureux. Quant à quitter la banque, je ne le peux... et j'ai pour cela plusieurs raisons... Il faudrait expliquer à mon bienfaiteur les motifs de mon départ. Je n'en trouverais pas. Ensuite, partir serait vous céder, madame, sur le seul point où, vis-à-vis de moi-même, mon honneur est en jeu... Partir serait reconnaître que vous avez eu raison de m'accuser de froid et vil et infâme calcul lorsque je repoussais votre amour ! Je ne partirai pas !...

— C'est donc la guerre entre nous?

— Si vous le voulez !

Toute cette conversation avait lieu à voix basse, par phrases heurtées. Ils s'étaient remis à se promener, et quiconque les eût vus n'aurait pu deviner le drame de ces deux cœurs.

Tout à coup Mme de Terrenoire s'attendrit. De brève et brutale, sa voix devient douce et tremblante.

Elle suppliait :

— Je vous aime, pardonnez-moi les paroles trop vives que vous avez entendues. Pardonnez-moi aussi de manquer de retenue en vous laissant voir combien je vous aime... mais l'annonce de ce mariage m'a bouleversée ! Non, Jean, il n'y a pas en calcul de votre part... En vous le disant, c'est la colère qui m'inspirait !... Je vous aime !... De quoi n'est-elle pas capable, la femme qui aime !... Voyez en quel trouble, en quelle émotion je suis ! N'aurez-vous pas pitié ?... Moi, si orgueilleuse, qui jamais n'ai plié, j'implore ! Est-ce que cela ne vous émeut point ?... Quand on aime, est-ce qu'il faut considérer si l'amour qu'on vous offre est criminel ?... Est-ce qu'on peut raisonner ainsi ?... Est-ce que la passion n'est pas irrésistible ?...

Jean gardait les sourcils froncés. Il réprimait avec peine son impatience et ce fut avec une extrême froideur qu'il répondit :

— Je ne vous aime pas... Je souffre de vous entendre parler ainsi... Calmez-vous, madame, et veuillez réfléchir à la distance qui nous sépare et que, pour ma part, je n'eusse jamais franchie !

— Jean, rien ne doit-il vous faire revenir sur votre résolution d'épouser Marie-Louise ?

— Rien.

— Je vous ai supplié, Jean.

Il ne répondit pas et détourna les yeux.

Le visage de Mme de Terrenoire redevenait dur.

— Et si je menaçais ?

— Je ne crains pas vos menaces !

— Vous avez tort. Vous ne me connaissez pas. Rien ne me ferait reculer, si je rêvais de me venger !

— Je veillerai sur Marie-Louise.

— Si je ne l'atteins pas, c'est vous que je frapperai.

— Peu m'importe ce que vous tenterez contre moi.

— Jean, une dernière fois, je supplie !

— Je respecte et vénère M. de Terrenoire, votre mari... et j'aime celle qui sera bientôt ma femme

Elle retint un geste de fureur. Son visage était contracté et ses lèvres

entr'ouvertes laissaient apercevoir ses dents blanches, serrées, aiguës.

— Peut-être vous repentirez-vous, mais trop tard.

— Jamais! Ce que je fais, c'est mon devoir de le faire. Puis-je regretter un jour d'avoir accompli mon devoir?

— Peut-être... quand vous verrez autour de vous gémir ceux qui vous sont chers!...

Il tressaillit. Elle avait dit cela avec tant de haine qu'il eut soudain une vague vision d'un avenir cruel — de malheurs prochains.

— Que rêvez-vous donc? dit-il.

— Je ne sais. La haine m'inspirera.

Ils revenaient maintenant vers les salons. Ils marchaient toujours lentement, comme alourdis par cette scène pénible.

Elle dégagea son bras pour rentrer seule, — mais, avant de quitter Jean Guerrier, elle dit :

— J'attendrai, pour vous pardonner, jusqu'à votre mariage. Ce mariage consommé, je ne vous pardonnerai plus.

Jean s'inclina sans parler.

Il avait le cœur serré par un sinistre pressentiment.

Andréa s'était de nouveau mêlée à la foule. La fièvre animait ses joues de lueurs inaccoutumées. Ses yeux avaient l'éclat de deux diamants noirs dans lesquels se joue la lumière. La haine, la passion, l'animaient. Elle était plus belle que jamais, plus désirable, plus provocante.

Un homme s'effaça devant elle — la tête baissée — avec un regard qui l'implorait.

Elle s'arrêta, hésita une seconde, puis :

— Monsieur de Luversan, ne vous ai-je pas promis une valse?

Il balbutia quelques mots. Elle prit son bras, l'entraîna, et à voix basse :

— Monsieur de Luversan, vous m'aimez?

— Comme un fou! dit-il en chancelant.

— Et vous seriez capable de tout, pour me plaire?

— De tout...

— Même... même d'un crime!

— Même d'un crime! dit-il, les traits convulsés.

La valse commençait. Ce fut elle qui l'entraîna. Et pendant tout le temps que la valse dura, il n'y eut pas un mot entre eux. Seulement, quand ils se séparèrent, Andréa murmura d'un air étrange :

— Eh bien, espérez!...

Ce dernier mot fut entendu d'un homme qui depuis près d'une demi-heure observait le manège d'Andréa; cet homme était William Farney.

Quand il sortit de l'hôtel et monta dans sa voiture avec Jean :

— Mon ami, lui dit-il, je sais tout ce que vous allez me raconter : Vous êtes, n'est-ce pas, l'homme le plus heureux qui ait jamais foulé au pied la surface du globe. Eh bien, prenez garde que ce bonheur ne soit détruit par une femme...

— La comtesse?

— Oui, la comtesse... Prenez garde aussi au complice de cette femme.

— Le complice? Mais qui donc?

— Ce Luversan, dont j'ai déjà vu quelque part le sinistre visage, ce bellâtre qui m'a tout l'air d'un aventurier. Mais, au fait, son nom n'était pas inscrit sur la liste de vos invités.

Jean rassembla ses souvenirs.

— Vous avez raison, dit-il, je n'ai pas envoyé de lettre au nom de Luversan.

— La comtesse aura pris soin de le prévenir elle-même. Allons, voici encore un homme qu'il me faudra signaler à Tristot et à Pivelot dès que tu seras l'heureux époux de Mlle Margival.

— Pourquoi pas avant?

— Parce que je ne reprendrai mon enquête que lorsque la comtesse et son complice ne pourront plus rien contre toi.

Et Roger Laroque ajouta :

— Dieu te préserve de la haine d'une femme.

XV

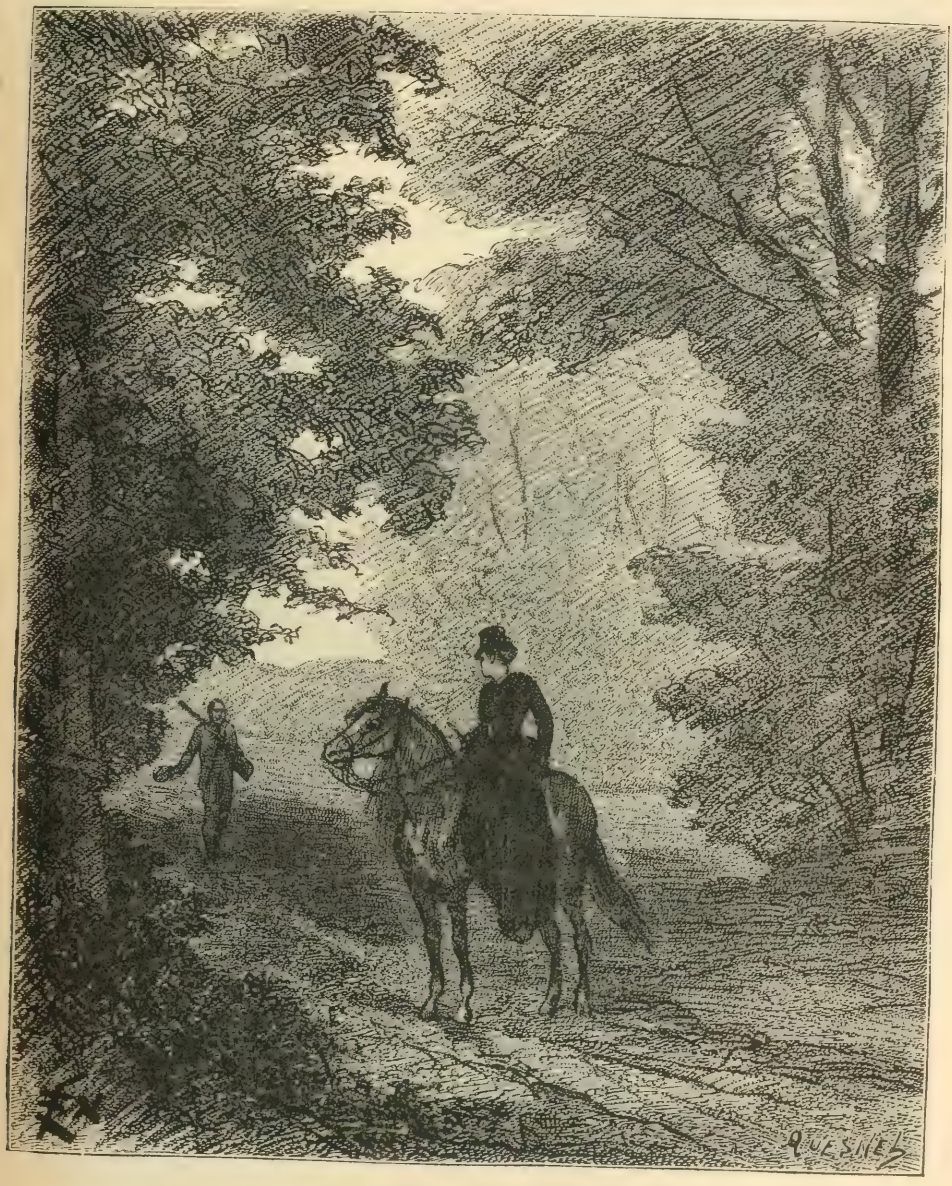
A Maison-Blanche, Suzanne ne sortait plus guère pour se promener et faire des courses dans les environs, soit qu'elle fût à pied, à cheval, ou qu'elle eût fait atteler la petite charrette qu'elle conduisait elle-même, sans rencontrer Raymond.

On eût dit qu'il y avait vraiment entente entre eux, à voir la régularité avec laquelle ils se rencontraient et qui faisait presque ressembler ces rencontres à des rendez-vous.

Et Raymond rentrait à la ferme avec du bonheur pour toute la journée.

L'amour, chez les deux frères, s'était déclaré d'un coup très impérieux.

Mais ils ne s'étaient jamais fait aucune confidence et, s'ils soupçonnaient leur rivalité, c'était l'instinct seul qui les avait mis sur leurs gardes.



Alors ils venaient l'un a l'autre, tous deux tremblants. (P. 291.)

Ils ne sortaient plus ensemble : ils se fuyaient ; chacun recherchait la solitude, parce qu'il espérait y évoquer plus facilement l'image de la jeune fille ; et chaque fois que leur imagination la faisait ainsi revivre à leur rêve, ils la revoyaient, près de la fontaine, étendue dans les grandes herbes blanches, pâle comme une morte, les cheveux dénoués et le sang coulant d'un grand trou dans le crâne.

L'image des deux frères flottait aussi dans les nuits de Suzanne; ils avaient pris place, malgré elle, en sa vie.

Avant de les connaître, elle ne pensait à rien.

Elle savait bien qu'elle était jolie et capable d'inspirer des passions, mais elle avait fui, avec une sorte de frayeur, toutes les occasions mondaines où elle eût risqué de voir s'ouvrir, auprès d'elle, et s'attacher, du côté gauche à son corsage, la douce fleur d'amour.

Parfois, son père lui avait dit :

— Tu ne songes pas au mariage, ma chérie?

— Non, père.

— Pourquoi?... Tu seras bientôt en âge de te marier... Tu es très belle, — tu ne serais pas femme si tu ne le savais pas, — et, ce qui ne gâte rien, tu seras très riche, car je ne suivrai pas la coutume américaine, qui est de ne point doter les filles..., je te doterai... Je te permets donc de songer au mariage...

— Je ne tiens pas à me marier...

— Encore une fois, tu as une raison?...

— Je ne veux pas vous quitter...

— Ma pauvre enfant, ce que tu me dis là me rend bien heureux; mais, va, ne prends pas d'engagement pour l'avenir, car, — la vie est ainsi, — au premier amour qui te prendra au cœur, ton père n'y occupera plus qu'une toute petite place, et tu le quitteras, sans remords.

— Alors, mon père, éloignez de moi les occasions.

— Non, c'est la destinée. Et je n'en ai pas le droit. Une créature aussi parfaite que tu l'es est destinée par Dieu à faire le bonheur d'une autre créature, un homme. Je n'ai pas le droit de m'opposer à ce qui sera le bonheur de cet homme. Seulement, je le veux parfait aussi, parce que je te veux heureuse. Et c'est pourquoi ne tremble pas de me prendre pour confident, ma chérie, lorsque tu te sentiras au cœur un trouble, une émotion qui te surprendra et te rendra inquiète. Je suis ton père et ton ami, ne l'oublie pas.

Elle sourit et tendit son front à Laroque.

— Pour le moment, je n'ai rien à vous dire, mon père... et si je dois vous quitter en me mariant, je mourrai vieille fille...

Il ne répondit rien, hocha doucement la tête et la laissa.

Or, elle y pensait, depuis quelques jours, à cette conversation; elle y pensait depuis, justement, qu'elle ressentait, en son âme, je ne sais quelle vague inquiétude; depuis qu'elle rêvait pendant des heures entières, à des riens; depuis qu'elle se sentait triste, parfois, à mourir, quand elle se retrouvait seule, après une promenade où elle avait vu Raymond.

Le matin, quand elle sortait, et qu'elle laissait son cheval s'en aller au pas, dans les petits sentiers des bois, dont les branches, chargées de la rosée matinale, lui jetaient, en l'effleurant, des frissons dans le cou, elle regardait, aussi loin qu'elle pouvait voir, en se disant :

— Le verrai-je, aujourd'hui?

Et quand elle l'apercevait tout à coup, arrivant de son côté, le fusil sur l'épaule, rêveur et ne chassant pas, elle arrêtait brusquement son cheval et elle avait envie de s'enfuir.

Et certes, elle aurait fui, en cravachant sa monture, pour s'éloigner au plus vite, mais — le voyait-elle vraiment, ou bien était-ce son cœur qui parlait? — il lui semblait que le visage de Raymond reflétait une si grande tristesse, un si profond désespoir qu'elle ne s'enfuyait pas.

Et elle en était chaque fois récompensée par l'expression radieuse du visage de Raymond..., par l'expression presque divine de reconnaissance, de dévouement et d'amour qu'elle lisait dans ses yeux.

Alors ils venaient l'un à l'autre, tous deux tremblants.

Mais aussi timides, aussi réservés l'un que l'autre, ils se séparaient presque aussitôt après quelques mots, dt c'était du bonheur pour le reste de la journée.

Dans ces promenades quotidiennes, Suzanne emportait souvent sa boîte à couleurs, — une autre qu'elle était allée acheter à Paris pour remplacer celle que l'écroulement lui avait brisée, — quand elle trouvait un coin qui lui plaisait, elle attachait son cheval à un arbre, s'installait et prenait un croquis.

Mais c'était de préférence dans la vallée des Vaux de Cernay qu'elle allait chercher ses paysages, non dans les ruines, par exemple, car elle était femme, c'est-à-dire superstitieuse, et elle n'osait plus regarder que de loin ces pittoresque murs enveloppés de liserons et de ronces où elle avait failli trouver la mort.

Elle suivait le ruisseau, laissait à droite le village de Foucherolles, à gauche celui de Seulisse, et les coteaux boisés de Dampierre, traversait ou longeait le hameau de Garue et pénétrait dans le défilé agreste et magnifique des Vaux de Cernay.

Les bois ondulant sur la croupe des collines s'étendent jusqu'à l'ancienne abbaye.

A droite et à gauche des sentiers traversent comme des éboulements d'énormes roches de granit qui obstruent le cours du ruisseau où elles forment une multitude de petites cascatelles bruyantes et blanches d'écume alors que vers la gauche s'étendent des prairies luxuriantes et grasses, où paissent des troupeaux de vaches, à droite, constraste singulier, c'est une

sorte de lande inculte où, entre les rochers nus, n'ont poussé que des bruyères.

XVI

Suzanne aimait le contraste et avait une prédilection pour ce pays sauvage.

Elle y venait souvent et y avait fait déjà quelques études.

Elle s'y trouvait, par une radieuse et chaude après-midi des premiers jours d'octobre; la nature était éclatante de couleur et de lumière; les feuilles des arbres commençaient à jaunir; les coteaux semblaient avoir reçu, d'un génie distribuant les palmes, toute une semaille de feuilles d'or rouge.

Il faisait bon. Pas un souffle de vent. On n'eût entendu aucun bruit sans le murmure incessant des petites cascades dégringolant de roche en roche.

Elle s'était assise à l'ombre contre un rocher.

Derrière elle le ruisseau fuyait dans les herbes; devant, elle avait le paysage qu'elle aimait, avec un bouquet de chênes magnifiques, poussés là, dans cette désolation, en cette terre capable à peine de supporter la bruyère, par un inexplicable caprice de la nature.

Un engourdissement la prit; elle laissa tomber son pinceau, sa palette; elle appuya la tête dans un angle de la pierre, et, un sourire sur les lèvres, elle s'endormit.

Raymond savait qu'il la trouverait là; elle le lui avait dit la veille, car déjà, malgré sa prudence, elle ne pouvait plus dissimuler le plaisir qu'elle éprouvait à revoir le jeune homme; elle se sentait dans les veines comme un sang plus abondant, plus chaud et plus vivace; elle avait plus de bonheur à vivre et elle s'abandonnait sans y réfléchir encore à cette nouvelle vie, à ce bonheur charmant et nouveau.

Raymond vint.

Il eut de la peine à la trouver.

Quand il comprit qu'elle dormait, il s'approcha doucement.

Il était très pâle. Son cœur battait à le faire souffrir.

Quant à Suzanne, elle souriait toujours, rêvant, sans doute.

Il s'arrêta lorsqu'il fut à deux pas d'elle.

Et, pendant longtemps, silencieusement, n'osant plus faire un mouvement, il l'admira.

Elle était assise, une jambe pliée sous elle; on ne voyait que la pointe

d'un de ses pieds; ses mains étaient jointes sur ses genoux; ses lèvres étaient entr'ouvertes et laissaient voir, comme une rangée lumineuse, entre le rouge des lèvres, les dents petites et blanches, régulièrement plantées. Les joues étaient roses; les cheveux, un peu en désordre sur le front.

Il alla, très doucement, avec d'infinies précautions, s'accouder à la roche qui servait d'oreiller à la jeune fille.

Et là, souriant lui-même, il continua de regarder.

Puis, bientôt, le sourire s'effaça, Raymond se mit à genoux, très près, regardant, admirant...

Mais son pied avait heurté une pierre et fait un léger bruit.

Suzanne avait remué les doigts ; ses paupières, sans s'ouvrir, s'étaient agitées... et ce qu'il ne vit pas, c'est qu'elles s'entr'ouvraient légèrement, juste de quoi laisser percer le regard, à travers la longueur des cils, elle était réveillée...

Elle était réveillée et elle voyait Raymond. Et elle éprouvait une douceur infinie à se laisser admirer ainsi.... si chaste qu'elle ne pouvait soupçonner le danger... restée enfant dans le fond de son âme.

Elle l'admirait aussi...

Cette figure honnête, loyale, respirait tant d'amour!... Elle devinait dans ces yeux noirs qui l'enveloppaient de leur ardeur, tant de tendresse!... Dans ces mains jointes, tant d'offres de dévouement!...

Mais voilà qu'elle ferme les yeux tout à fait pour ne plus voir, pour faire la nuit autour d'elle... ce qu'elle voudrait...

Raymond s'est encore rapproché... Et il s'est penché sur son visage... une seconde, elle a senti sur ses yeux et son front et ses cheveux l'haleine oppressée, la respiration tremblante du jeune homme...

Elle a peur... tout son sang reflue vers son cœur...

Puis, sans voir, toujours, elle a senti quelque chose de très doux, d'infiniment caressant, sur son front... quelque chose de brûlant et de frais tout ensemble... qui l'effleurait, là-bas, près des frisures folles de ses blonds cheveux...

Raymond l'avait, n'y tenant plus, embrassée furtivement.

Et elle avait entendu, aussi, deux ou trois mots, aussi doux et infiniment plus caressants que ce baiser...

— Oh! Suzanne, que je vous aime!!...

Puis, comme évanouie, elle était restée sans forces. .

Et elle n'avait plus rien vu, en rouvrant les yeux ..

Raymond s'était enfui, éperdu, la tête en feu...

Etait-ce donc qu'elle avait rêvé?...

Si elle avait rêvé, elle pouvait encore évoquer ce rêve.

Elle referma les yeux et l'essaya.

Vains efforts ! Elle était trop troublée, et un flot de sang lui était monté au visage et empourprait ses joues.

Non, elle n'avait point rêvé ; elle avait beau tenter de le croire.

Oui, tout à l'heure, elle dormait ; mais elle s'était réveillée, en entendant un léger bruit, elle avait entr'ouvert les yeux, elle avait aperçu Raymond qui la regardait, et elle avait éprouvé un plaisir intense à se laisser admirer ainsi en faisant semblant de dormir

Mais ce qui la faisait rougir si violemment, c'était le souvenir du baiser, si chaste et si léger qu'il fût, qu'elle avait reçu.

Cela avait remué son âme.

Elle s'était sentie tout autre... Elle avait vu plus clair en elle-même, et ce baiser la bouleversait.

Elle se leva, agitée par un invincible effroi.

Et elle passa lentement, par un geste machinal, la main sur son front, comme si ce simple geste eût pu effacer la trace des lèvres du jeune homme.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle, ayant envie de prier, comme si elle s'était vue à l'approche d'un danger... ayant laissé venir l'amour, parce qu'elle ne se doutait pas de ce que c'était qu'aimer, et épouvantée, maintenant que l'amour était venu.

Toujours sa main essuyait son front, et elle répétait :

— Non, non, je ne veux pas...

Et sans doute quelque vision douloureuse se dressait devant elle, car elle murmurait encore :

— Il m'aime... mais moi, je ne veux pas l'aimer... Non, je ne l'aimerai pas, ni lui ni un autre... Cela est impossible... cela ne m'est pas permis... Ni lui ni un autre, jamais !...

Elle se mit à marcher dans les roches, presque courant, essayant de reconquérir son sang-froid et n'y parvenant pas.

Elle voulut se remettre à son tableau, mais, en l'état d'extrême surexcitation nerveuse où elle se trouvait, ce fut en vain...

Alors elle plia son chevalet et revint au hameau, où, en passant, elle avait laissé son cheval.

Un quart d'heure de galop effréné... car elle voulait s'étourdir, — elle aurait voulu ne plus penser, — et elle fut à Maison-Blanche.

Son père devina tout de suite que quelque chose s'était passé.

— Qu'as-tu donc, mon enfant? demanda-t-il.

— Rien, dit-elle d'une voix sourde.

Et parce que le regard de son père la gênait, elle rentra dans sa chambre et n'en sortit pas de la journée. Le soir, elle ne voulut pas descendre à la salle à manger et prétexta une migraine pour rester chez elle. Son père monta. Elle était au lit et feignit de dormir pour n'avoir pas à répondre aux questions de Roger.

Le lendemain, elle eût bien désiré ne pas sortir encore, mais elle eût inquiété son père qui l'observait.

Ils firent ensemble une promenade en voiture.

En rentrant, ils trouvèrent devant la grille la voiture de Méridon. Au château, Mme de Noirville les attendait et venait rendre à Roger sa visite; Raymond et Pierre l'accompagnaient.

Suzanne fut très froide pour Raymond, presque dédaigneuse.

Le jeune homme s'en aperçut bien vite et se troubla. Une douleur aiguë se peignit sur son visage. Sa pâleur ordinaire s'était accentuée. Ses yeux, devenus suppliants, interrogeaient Suzanne.

Mais celle-ci demeura impénétrable.

Et Raymond se disait :

— Elle s'est réveillée au moment où j'ai effleuré ses cheveux, elle s'est offensée... Elle me méprise... Je suis perdu...

Profitant d'une seconde où il la voyait seule sur la terrasse, il s'approcha d'elle vivement et, très bas, des larmes dans la voix :

— Mademoiselle Suzanne, je vous demande pardon, dit-il.

Le cœur de la jeune fille s'effondra, pour ainsi dire. Cette voix était si douce!... Un instant, elle eut envie de relever sur lui ses yeux qu'elle tenait baissés et de lui montrer, par un sourire de son regard, qu'elle n'était point fâchée!...

Mais cela, c'était un aveu d'amour!... Et un secret mystérieux bien puissant, enfoui tout au fond de son cœur, l'empêchait d'aimer, lui défendait l'amour!... Elle dompta son cœur.

— Qu'ai-je donc à vous pardonner? dit-elle d'un air hautain.

Il balbutia, ne sachant plus ce qu'il fallait penser.

— Je croyais... je craignais... j'ai été si hardi... Pardonnez-moi, je vous en supplie, je suis si malheureux de m'être attiré votre colère...

— Je ne vous comprends pas! dit-elle.

Et elle passa et alla rejoindre son père, qui descendait au parc avec Julia et Pierre. De loin, se retournant tout à coup, par une de ces attractions mystérieuses dont nous avons déjà parlé, elle aperçut Raymond sur la terrasse, comme cloué à la même place et foudroyé.

Son cœur s'attendrit. Et ses yeux reflétèrent cet attendrissement, mais Raymond était trop loin pour voir... Il resta triste.

— Je l'ai offensée, murmurait-il... j'ai perdu mon bonheur... et pourtant je l'aime... Oh! je l'aime tant!...

Pendant les jours qui suivirent, Suzanne ne sortit qu'à pied et n'alla pas plus loin que l'extrême bordure du parc, du côté de la plaine; elle savait bien que Raymond, après la scène du château, n'oserait s'aventurer jusque-là.

En effet, Raymond resta invisible.

Il n'était pas loin, cependant, il rôdait aux alentours; il redoutait et désirait tout ensemble la rencontre de la jeune fille.

Ils restèrent ainsi, dans la même situation, pendant plusieurs jours.

Si Raymond était triste, Suzanne n'était certes pas plus gaie, — ou bien, si elle essayait de rire, parfois, pour donner le change à son père et pour éloigner ses soupçons, c'était d'un rire nerveux et forcé qui faisait mal à entendre.

Raymond avait pris possession de son âme.

Elle avait beau vouloir se défendre, il était trop tard.

Laroque remarquait bien sa constante préoccupation et s'en inquiétait. Il crut qu'elle était malade, s'informa tendrement de sa santé, mais elle le détrompa.

Jamais elle ne s'était mieux portée.

— Tu t'ennuies, alors? fit le père. Je te vois triste.

— Non, je ne m'ennuie pas du tout, croyez-moi.

— Alors, qu'as-tu? Car tu es toute changée.

— Je n'ai rien, père, je vous assure.

— Veux-tu retourner à Paris?

Elle tressaillit. Cette idée lui était venue déjà. Retourner à Paris, c'était un moyen presque sûr de ne plus voir Raymond, tant que celui-ci resterait à la campagne; mais les vacances étaient terminées, Raymond n'allait point tarder, sans doute, à rentrer à Paris. A Paris, Raymond, elle en était sûre, trouverait le moyen de la rencontrer dans le monde, — tandis qu'à la campagne elle pouvait le fuir toujours.

Son parti fut bientôt pris. Elle resterait.

— Non, dit-elle, j'aime, vous le savez, la vie très libre que je mène ici. C'est à Paris que je m'ennuierais.

Laroque n'insista pas.

Et la même vie continua.

Il y avait déjà longtemps qu'elle n'avait point vu Raymond, qu'elle ne lui avait point parlé, depuis le jour où le jeune homme avait voulu obtenir son pardon, sur la terrasse.

Elle avait trouvé ce temps bien long... et souvent, elle s'était surprise

Vous... je vous méprise... Ah! je vous méprise bien!... (P. 303.)

à soupirer... et plusieurs fois même, à la dérobée, elle avait essuyé ses larmes, pour ne rien laisser deviner à son père.

Au moins, si elle avait connu quelqu'un qui lui parlât de lui, c'eût été un soulagement à son âme.

Mais qui?... Et comment, sans exciter les soupçons?

Tout à coup, elle pensa à Catherine, la femme de Petit-Louis.

— C'est vrai, dit-elle... Catherine le connaît... J'irai...

Et quand elle eut pris cette résolution, elle fut heureuse...

Pourtant, le lendemain, au moment où elle allait partir, sa jolie figure se rembrunit...

— A quoi bon? dit-elle... Cela me fera plaisir d'abord. Je souffrirai ensuite... Ne vaut-il pas mieux rester?...

Mais elle se répétait tout bas le nom de Raymond, ce nom qui avait sur son cœur comme un magique pouvoir, et elle s'amollissait.

XVII

Une demi-heure après, Suzanne était chez Petit-Louis.

Il avait gelé blanc le matin, mais le soleil s'était levé, déchirant un nuage de brumes opaques qui voilaient le ciel; à midi il faisait chaud.

Elle avait pris pour prétexte à sa visite l'envie de peindre un des coins du premier parc, du côté de la voûte.

— Ah! mademoiselle, qu'il y a beau temps qu'on ne vous a vue! s'écria Catherine. Est-ce que vous étiez fâchée contre nous à cause de votre accident?

— Mais non, madame Louis.

— Asseyez-vous donc, mademoiselle... Voulez-vous prendre quelque chose?... Une tasse de lait?

— Merci...

— Petit-Louis me le disait encore ce matin : « Bien sûr, cette demoiselle ne reviendra plus. Son père le lui défendra! Quel dommage! Elle était si gentille! » Il est vrai que, si nous sommes restés sans vous voir, cela ne nous a pas empêchés de parler de vous souvent, tous les jours presque.

Le cœur de la jeune fille battit violemment.

— Avec qui donc, fit-elle... avec Petit-Louis?

— Oh! que non... Avec ces messieurs de Noirville... le plus jeune surtout... M. Raymond... Si vous saviez comme ils ont été inquiets pendant que vous étiez souffrante! On aurait dit, vraiment, que vous étiez leur parente, presque leur sœur.

Suzanne écoutait, ravie, délicieusement émue.

Catherine vivait seule aux Vaux de Cernay et allait rarement au hameau.

Elle n'avait donc pas souvent l'occasion de parler.

Elle ne tarissait pas.

Elle avait trouvé une auditrice bienveillante, et, comme sa langue lui démangeait depuis longtemps, ce fut une longue causerie où elle s'épancha, — où elle parla de tout, — sans s'apercevoir que, chaque fois qu'elle s'égarait sur des riens, Suzanne, habilement, la ramenait par un détour à la seule chose qui avait de l'intérêt pour elle : la vie de Raymond.

Elle eût raconté sur Raymond dix fois la même histoire que Suzanne l'eût écoutée chaque fois avec un même et aussi vif plaisir.

Et pourtant ce que disait la paysanne était peu de chose, mais il faut si peu pour intéresser les amants !

— Il était parti depuis quelque temps, disait-elle, mais, avant son départ, il venait tous les jours, sous le premier prétexte, et souvent même sans prétexte, simplement pour causer... Ah ! qu'il était doux et aimable... toujours souriant... pas du tout le caractère de son frère aîné, lequel riait rarement et semblait triste... Mais bons tous les deux, autant l'un que l'autre... Il y avait très longtemps qu'ils habitaient le pays... dix ans au moins... peut-être plus... Et tout le monde les aimait... On les avait connus enfants... Maintenant l'un des deux promettait d'être un grand avocat.

Les journaux, à plusieurs reprises, avaient parlé de lui... comme il paraît que jadis ils parlaient du père... un avocat célèbre, mort en plaidant... dans l'affaire d'un assassin... M. Raymond, M. Pierre ou même Mme de Noirville pourront le raconter... Un assassin et un voleur... Je ne sais plus son nom... mais tout cela, c'est pour vous dire que M. Raymond, sans vous offenser, ne vient peut-être pas ici seulement pour mes beaux yeux. Ah! je vois cela, moi... car, à peine est-il installé, crac, le voilà qui me reparle de votre accident, comme ci ce n'était pas de l'histoire ancienne, et comme si vous y pensiez encore, de votre côté... C'est Mlle Suzanne Farney par-ci, Mlle Suzanne Farney par-là... Allez, vous devez avoir des tintements de cloches dans les oreilles...

Suzanne, en l'écoutant, rougissait et pâlissait tour à tour.

Elle voulait l'interrompre, mais le courage lui manquait.

Et Catherine reprenait, racontant ce qu'elle savait.

Lorsque Suzanne s'en alla peindre, près de la voûte, elle marchait légère comme un oiseau, se répétant :

— Il m'aime ! Il m'aime ! Il ne m'a pas oubliée !...

Elle fit le lendemain et les autres jours ce que faisait Raymond autrefois, elle revint, elle passa rarement une journée sans venir.

Le tableau du parc, sans doute, était difficile à peindre, et il fallait de nombreuses séances !... Il est vrai que la moitié des séances se passait

en conversations avec Catherine, qui s'y prêtait de bonne grâce. Suzanne arrivait chez la paysanne avec d'autant plus de confiance qu'elle savait Raymond à Paris et qu'elle ne craignait point de se rencontrer avec lui.

Cependant, le jeune avocat reparaissait de temps à autre à Méridon, d'autant plus souvent, qu'il était violemment épris.

Un jour, — la veille, il avait remarqué de loin Suzanne, qui sortait de chez le garde, — il alla rôder aux alentours des Vaux de Cernay. N'apercevant ni Catherine, ni Petit-Louis, et cependant, voyant la porte entr'ouverte, il entra. Il n'y avait personne. Il s'assit.

Tout à coup, c'est à peine si depuis cinq minutes il était là, ayant levé les yeux, il découvrit Suzanne, sa boîte de peintre et son chevalet à la main, qui suivait l'avenue du parc.

Elle se dirigeait vers la maison.

La première pensée de Raymond fut de s'enfuir... Il était pris d'un tremblement nerveux; il préférait tout braver, même le ridicule, plutôt que d'affronter le regard méprisant de la jeune fille.

Et cependant, malgré cela, il resta.

Et quand Suzanne ne fut plus qu'à quelques pas, effaré soudain, il se glissa derrière les grands rideaux de serge rouge de l'alcôve, et là, il se tint immobile, sans respiration.

Il ne voyait pas la jeune fille, car il n'osait bouger. Elle alla dans un coin déposer son fardeau, puis elle appela :

— Catherine!... Petit-Louis!....

Presque au même instant, Catherine rentrait; elle venait du jardin, où elle avait ramassé des linges de la lessive, étendus pour sécher au soleil ; elle en avait un ballot énorme qu'elle jeta sur la table.

— Bonjour, mademoiselle, dit-elle essoufflée, — puis, regardant de tous les côtés, — tiens, je croyais que M. Raymond était là!...

La jeune fille fit un brusque mouvement. La paysanne se méprit :

— Oui, dit-elle, du jardin il m'a semblé le voir entrer. Il sera ressorti, sans doute, pendant que j'avais le dos tourné.

Suzanne se rassura. Il n'était pas là. Elle pouvait rester.

— Voyez-vous, mademoiselle, dit la paysanne tout en pliant son linge, je suis certaine que M. de Noirville vous aura découverte, et c'est pour cela qu'il est parti.

— Pourquoi donc? fit-elle jouant la surprise. Est-ce que je lui fais peur... et depuis quand?

— Dame, qui sait? Il y a peur et peur... Et tenez, — autant vous déclarer tout de suite ma façon de penser, — je me suis bien aperçue que M. Raymond ne vous regarde pas comme tout le monde, — et vous ne

seriez point femme si vous ne vous en étiez aperçue aussi. — Il vous... allons, ne vous offensez pas, si je dis le mot, — il vous aime... Eh bien, vous aimant, je comprends qu'il vous fuie.

Suzanne s'était troublée, mais se remettant :

— Ce n'est pas très logique, ce que vous m'expliquez-là, ma bonne Catherine...

— Peut-être bien... Et, pourtant, réfléchissez!... Vous êtes riche, vous, mademoiselle... Croyez-vous que les jeunes gens qui vous aimeront et qui seront pauvres ne seront pas gênés devant vous?... Si fait, da!... et, malheureusement, M. Raymond n'a pas la réputation d'être très fortuné... Il le deviendra sûrement, mais, en attendant, il n'a que son talent... et sa part de la ferme de Méridon, c'est-à-dire, pour ce qui est de la ferme, juste de quoi vivre... et même la ferme ne compte pas, car lui et son frère en abandonnent les revenus à leur mère, qu'ils idolâtrent... Donc, c'est maigre... Dans ces conditions, M. Raymond, qui est fier, souffre évidemment beaucoup de ne pas être votre égal...

Suzanne s'était levée et avait fait quelques pas dans la chambre.

Elle était visiblement en proie à une très vive agitation.

— Voilà, disait la paysanne, sans cesser son travail et suivant du coin de l'œil tous les gestes de la jeune fille, voilà ce que j'ai cru deviner... On n'est pas femme pour rien... Ce n'est pas votre avis?

Suzanne s'arrêta et, tout à coup, sèchement :

— Est-ce M. de Noirville qui vous a priée de me parler de la sorte?

Catherine, consternée, laissa échapper des serviettes qu'elle empilait sur la commode. Elle joignit les mains, silencieusement, très triste... puis :

— Oh ! mademoiselle !... Oh ! mademoiselle ! fit-elle avec reproche.

Les grands rideaux de serge rouge venaient de s'agiter comme si un violent courant d'air était passé dans l'alcôve. Les deux femmes ne virent rien. Elles n'entendirent pas non plus un soupir entrecoupé qui partait de cette même alcôve.

— Croyez-vous, mademoiselle, que si M. Raymond avait à vous dire certaines choses, il se servirait de moi comme intermédiaire? Si je vous dis qu'il vous aime, c'est qu'il m'a semblé le deviner... à sa façon de parler de vous, de prononcer votre nom... à mille choses, enfin, qu'on ne peut détailler... et réelles pourtant...

Mais, après tout, reprit Catherine, je ne réponds pas de son amour et il est bien possible que je me trompe... Si cela vous offense, mademoiselle, n'en parlons plus.

— Ma bonne Catherine, je vous ai fâchée?...

Catherine se mit à rire.

— Un peu, mais c'est fini.

Elles gardèrent le silence, toutes deux gênées quand même. Suzanne avait les yeux baissés. La rusée paysanne la considéra un instant, de haut, et hocha doucement la tête, avec un demi-sourire.

Et ce geste semblait dire :

— Oh ! malgré vous, je saurai b. ce qui se passe dans ce petit cœur !...

Après un assez long moment, ce fut Suzanne qui reprit, tremblante :

— Alors vous croyez qu'il... m'aime... et qu'il... est malheureux?...

— Oh ! ce que j'en disais... C'était peut-être aventuré... J'avais remarqué que M. Raymond était préoccupé et triste... De là à bâtir une histoire... Tenez, j'aime mieux vous avouer que je me trompais et que je connais le motif de sa préoccupation, — laquelle n'est pas tristesse.

— Vous le connaissez?

— Je m'en doute. M. Raymond est sur le point de se marier...

— Lui ! fit Suzanne en pâlissant.

— Mon Dieu, oui, avec une jeune Parisienne... Il n'y a là rien d'étonnant... Et même un beau mariage, à ce qu'il paraît... On en parle dans le pays... Il avait refusé, d'abord...

— Ah ! il avait refusé... Et depuis?...

— Et depuis, il s'est ravisé, il accepte.

— Il accepte... Il accepte !! murmura la jeune fille.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle... vous voilà toute pâle !!

— Pâle? Vous êtes folle !...

Elle se leva, voulut marcher, chancela, et fut obligée de s'asseoir.

La paysanne la regardait, partagée entre la pitié et la curiosité.

— Il fait très chaud, ici, dit Suzanne, vous ne trouvez pas?

— Mais non, au contraire, le vent est frais... Mon Dieu !...

Suzanne faiblissait, les bras amollis pendant le long de la chaise. Tout à coup de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

— Il se marie... murmura la pauvre enfant, il se marie... Tant mieux... tant mieux, cela vaut mieux...

Les paupières s'étaient fermées, mais entre les cils les larmes filtraient... Et Catherine, agenouillée près d'elle, lui disait :

— Ah ! que vous êtes orgueilleuse... Vous l'aimiez et vous ne vouliez pas vous l'avouer. Et il a fallu un mensonge pour forcer votre aveu... Car j'ai menti... On a bien parlé d'un grand mariage pour M. Raymond, mais il l'a refusé, malgré sa mère, sans donner de motifs... C'est lui qui m'a tout conté... Oui, il a refusé... calmez-vous !...

Elle se calmait, ses larmes s'étaient séchées soudain...

— Vous avez tort, Catherine... grand tort... de vouloir pénétrer ce secret... C'est vrai, j'aime Raymond, mais jurez-moi — sur votre mari, — qu'il ne le saura jamais !...

Catherine allait répondre... impressionnée par la gravité des paroles de la jeune fille, quand tout à coup elles tressaillirent toutes deux et jetèrent un cri...

Raymond venait d'apparaître, — Raymond pâle comme un mort, et pourtant les yeux humides, avec je ne sais quel rayonnement de bonheur surhumain sur le visage, — Raymond tendait ses mains jointes :

— Oh! Suzanne... Suzanne!! J'étais là... j'ai tout entendu...

Mais Suzanne, debout, recula jusqu'au seuil... Son visage avait une singulière dureté... son œil brillait sous le sourcil froncé... et les lèvres étaient cripées... Elle avait jeté sa cravache sur la table quand elle était entrée... Elle la reprit, comme pour s'en faire une arme, — et d'une voix que la colère entrecoupait :

— C'est un guet-apens. Tout cela était préparé. Cette scène est une comédie. Vous, Catherine, vous êtes dans votre rôle, car sans doute il vous a payée pour cela... Quant à vous, monsieur, je vous tiens pour un misérable et un lâche !...

Et sa cravache coupa l'air en sifflant entre elle et Raymond.

— Suzanne !... au nom du ciel, Suzanne! fit Raymond, terrifié.

— Mademoiselle... Oh! mademoiselle, disait Catherine, je ne savais pas, je vous le jure par ce qu'il y a de plus sacré... Je ne le savais pas là...

Mais Suzanne, impérieuse et hautaine :

— Faites seller mon cheval... à l'instant, je vous l'ordonne.

Et, reculant, faisant toujours face à Raymond, elle sortit...

Le jeune homme, épouvanté par sa colère, voulait implorer encore :

— Suzanne ! disait-il, écoutez-moi!...

Un mot lui cloua brutalement la bouche.

— Vous... je vous méprise... Ah! je vous méprise bien!...

Raymond tomba, anéanti, et se cacha la tête dans les mains.

Quelques minutes après, la jeune fille s'éloignait au galop.

Cette scène avait à peine duré une minute.

— Ah! vous m'avez perdu, vous m'avez perdu, Catherine, répétait le malheureux garçon... avec votre curiosité, votre envie de savoir... Est-ce que je vous avais priée de l'interroger, moi?...

— Et moi, savais-je donc que vous étiez caché dans l'alcôve? Est-ce que je pouvais deviner?... Est-ce ma faute?...

— C'est fini, maintenant, bien fini.

— Mais il n'est pas possible qu'elle ne vous croie point, qu'elle ne me croie point, aussi, quand nous lui dirons...

— Que lui dirons-nous?... Tout est contre nous... Elle me méprise... Elle a raison...

— Elle est méfiante comme les filles riches qui s'imaginent qu'on ne veut d'elles que pour leur fortune...

— C'est son droit. Et elle m'aimait! Et la voilà partie!

— Si elle vous aime, elle reviendra.

— Non, jamais. Je l'ai bien compris à son regard... Oh! quel mépris! J'aurais voulu mourir...

— Vous me faites beaucoup de peine, monsieur Raymond... en vous désolant ainsi.

— Et elle m'aimait! Car je l'ai entendue! Elle l'a dit!... répétait-il en appuyant les poings sur les yeux.

Suzanne, en s'en allant, s'écriait :

— Il n'était pas digne de moi. Je ne le regretterai pas...

Cela ne l'empêcha pas, le lendemain, d'être prise d'une grosse fièvre. Elle souffrit beaucoup, mais n'en dit rien à son père, dans la crainte de l'inquiéter. Un mois se passa, avec cette mortelle désillusion.

Ses joues s'étaient un peu défraîchies, et un pli amer se voyait presque constamment à chaque coin de ses lèvres.

Laroque avait comme un pressentiment de ce qui se passait dans le cœur de sa fille; mais qu'y pouvait-il? Ses préoccupations personnelles l'absorbaient d'ailleurs au point de le rendre égoïste. Dans sa soif de réhabilitation, il passait parfois des journées entières en recherches inutiles concernant toutes les personnes qui avaient pu connaître Larouette.

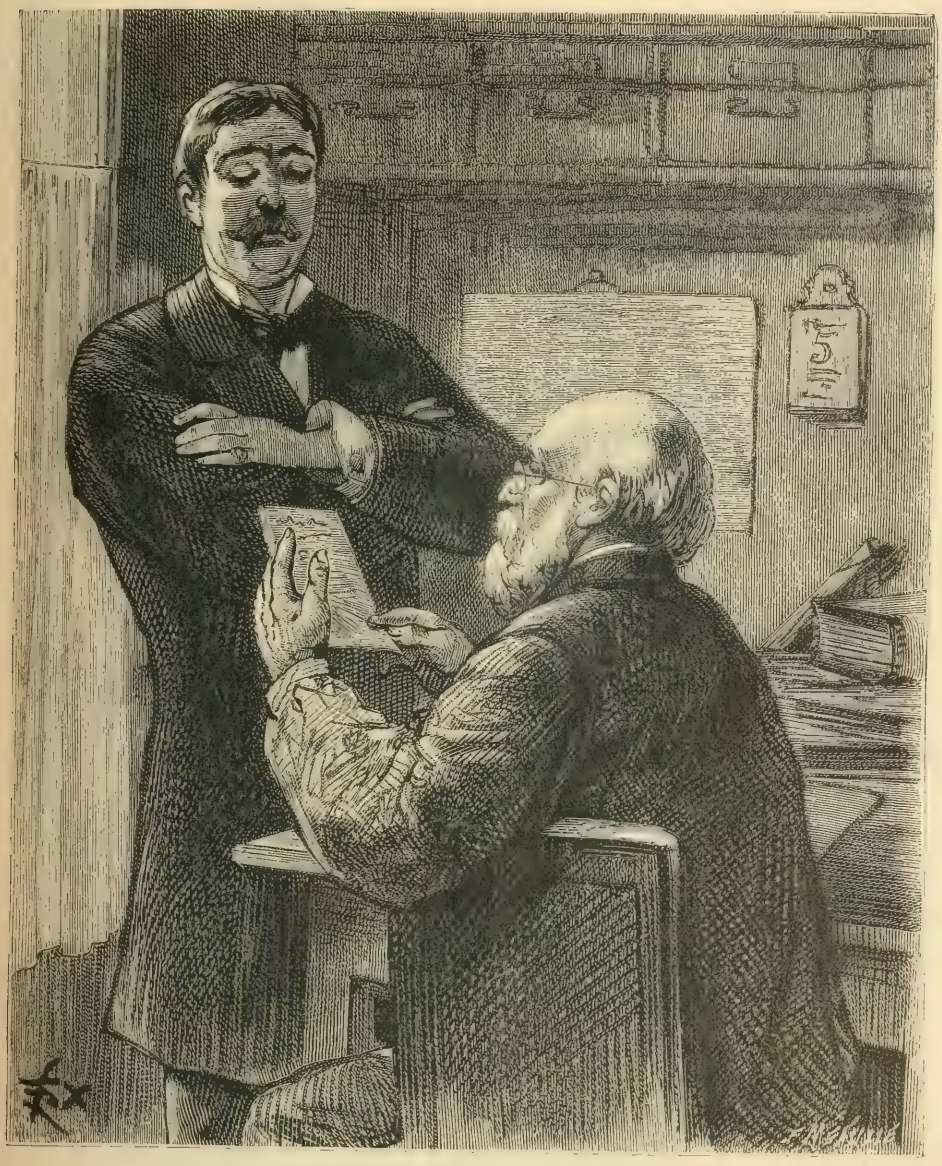
Quant à Guerrier, qui s'était offert si généreusement à l'aider, il avait passé lui-même par de cruelles épreuves. Marie-Louise tomba subitement malade. Une fièvre typhoïde se déclara; la jeune fille fut plusieurs jours entre la vie et la mort, puis un mieux se produisit et la convalescence commença.

Longue convalescence que le médecin ne trouvait pas encore terminée, malgré les fraîches couleurs revenues sur les joues de Marie-Louise.

Le mariage était remis à des temps meilleurs.

Laroque partageait son temps entre sa fille, son enquête et Guerrier.

Un moment il se crut sur une bonne piste : il avait découvert un filleul de Larouette, un filleul pour lequel l'avare avait fait d'incroyables sacrifices d'argent et qui avait néanmoins très mal tourné. Cet individu,



Le vieux mit des lunettes, lut attentivement. (P. 312.)

encore jeune, était sous le coup d'une banqueroute frauduleuse; en outre, son casier judiciaire se trouvait déjà chargé de deux condamnations pour escroqueries.

Au bout d'un mois de pénibles investigations, Laroque dut reconnaître qu'il avait fait fausse route. Le filleul de Larouette n'habitait pas la France au moment de l'assassinat de Ville-d'Avray. Attaché comme

voyageur de commerce dans une maison de soieries, il parcourait à cette époque l'Espagne et le Portugal.

Laroque se décida alors à aller trouver Tristot et Pivelot, mais les deux policiers amateurs venaient de partir en Allemagne à la recherche d'un caissier en fuite ; force lui fut donc d'attendre leur retour.

XVIII

A l'approche du printemps, les bans du mariage de Jean Guerrier avec Marie-Louise Margival furent enfin publiés, sans que nul obstacle vînt prouver au fiancé que Mme de Terrenoire songeât encore à se venger. Selon la volonté du banquier, cette union se célébra avec toute la discrétion du grand monde. Au lunch qui suivit la cérémonie religieuse, il n'y eut que les parents et les intimes.

Combien Guerrier était désolé de ne pas avoir auprès de lui, ce jour-là, son bienfaiteur ; mais vraiment, il eût été dangereux pour la sécurité du fugitif d'inviter l'étranger William Farney à une solennité toute intime.

Toutefois, Laroque ne put résister au désir d'assister incognito au mariage. Caché dans une voiture qui stationnait presque en face de la Madeleine, il attendit l'arrivée des époux.

Son cœur tressaillit de joie dès qu'il les aperçut : le bonheur, un bonheur sans mélange, se lisait sur les visages des deux jeunes gens.

Laroque n'était pas venu seulement pour eux. Mme de Terrenoire continuait à l'inquiéter. Il voulait savoir si elle avait désarmé.

La femme du banquier était très pâle. Dans ses yeux fixes et durs, Laroque vit bien que la haine n'était pas morte.

Les rares parents et amis qui assistaient au mariage étaient tous entrés dans l'église et Roger s'apprêtait à s'en aller, lorsque soudain il aperçut un individu qui s'avançait lentement vers le portail et regardait de tous côtés comme s'il cherchait quelqu'un ou comme s'il redoutait d'être observé.

C'était Luversan, cet homme étrange et suspect que William Farney avait vu causer tout bas avec Mme de Terrenoire pendant la soirée japonaise.

Que venait faire cet homme? En quoi le mariage de Guerrier pouvait-il l'intéresser?

Luversan entra enfin dans l'église, mais il n'y resta que quelques instants et Laroque le vit disparaître pour ne plus revenir, même après la

célébration du mariage et le départ des voitures qui ramenaient les époux à l'hôtel de la rue de Chanaleilles.

Laroque l'avait bien regardé, cet homme, et comme la première fois, à la soirée japonaise, il lui sembla qu'il l'avait déjà vu, bien antérieurement, dans des circonstances critiques. Cependant, il ne pouvait préciser ses souvenirs confus.

Et puis, que lui importait un Luversan! S'il fallait s'en tenir aux apparences, cet individu avait succédé à Guerrier dans l'esprit capricieux de Mme de Terrenoire. C'était une garantie pour l'avenir : la femme du banquier ne devait plus guère se préoccuper d'un mariage qu'elle n'avait pu empêcher.

Laroque se résigna à retourner à Maison-Blanche, où il avait laissé Suzanne dans un état de prostration qui l'inquiétait vivement.

Après son mariage, Jean demanda une quinzaine de jours de congé, pendant lesquels il fit un voyage en Suisse et en Italie.

Après quoi il reprit ses habitudes.

Dans sa vie calme de travailleur et d'honnête homme, rien d'extraordinaire ne semblait s'être passé. Il n'y avait qu'un heureux de plus.

Il avait loué un coquet appartement rue de Châteaudun, pour être plus près de la banque Terrenoire, située boulevard Haussmann, à deux pas du carrefour Taitbout.

Margival l'y avait suivi, aimant Guerrier presque autant que sa fille, content de les voir à jamais réunis et de ne les point quitter.

Terrenoire avait voulu se mêler de leur installation, et sa générosité avait épargné à Guerrier et à Margival une partie des dépenses nécessitées par ce qu'il appelait plaisamment « cette mise en train d'un jeune ménage ».

C'était un de ses tapissiers qui s'était occupé de l'ameublement, ses fournisseurs habituels s'étaient faits les fournisseurs de Guerrier et de Marie-Louise.

Un luxe de bon goût, grâce à eux, régnait là.

Guerrier n'eut qu'un seul secret pour sa femme : le secret de Roger Laroque.

Néanmoins, comme il ne pouvait se faire à l'idée de ne voir son bienfaiteur qu'à la dérobée, il présenta William Farney à Marie-Louise et à son beau-père.

— Monsieur Farney, leur dit-il, dont j'ai fait la connaissance par le plus heureux des hasards chez une tierce personne, me veut beaucoup de bien. Si je l'écoutais, il nous emmènerait en Amérique, où il nous aiderait de sa fortune.

Roger ne manquait jamais, quand il venait à Paris, de dîner chez les nouveaux mariés.

C'était pour lui un grand soulagement à ses ennuis cuisants; le bonheur des autres a le don de calmer les chagrins d'une âme généreuse, inaccessible à la basse envie.

Une sorte d'amitié ne tarda pas à s'établir entre Margival et le riche Américain. Si la prudence ne l'avait commandé, cette amitié se serait resserrée davantage par la divulgation du terrible secret.

Un soir, Roger Laroque crut s'apercevoir que la physionomie de Jean s'était assombrie. Ce fut à peine si le brave garçon regardait sa femme. Il commit pendant le repas une série de distractions qui décelaient l'agitation de son esprit.

Qu'était-il encore arrivé?

Tout justement, ce soir-là le visiteur avait fait la gracieuseté aux jeunes époux de leur apporter un coupon de loge pour l'Opéra.

Guerrier remercia, mais déclara qu'il était indisposé et hors d'état de comprendre la musique. Il pria son beau-père de vouloir bien profiter de l'occasion en accompagnant Marie-Louise au théâtre.

— Quant à vous mon cher monsieur Farney, vous pousserez bien le dévouement jusqu'à me tenir compagnie pendant une heure ou deux.

Roger comprit que Jean avait quelque chose de sérieux à lui dire.

Marie-Louise adorait la musique et ce fut pourtant avec une moue très accentuée qu'elle consentit à aller à l'Opéra sans son mari.

Dès que Margival fut sorti avec elle, Guerrier s'écria :

— De grands malheurs se préparent : je crois que M. de Terrenoire est ruiné.

Et Jean raconta une scene qui s'était passée dans le cabinet de travail du banquier, en son hôtel de la rue de Chanaleilles. Étant venu pour parler d'une affaire sérieuse au patron, Jean avait dû faire antichambre pendant près de trois quarts d'heure dans un petit salon contigu. La porte du cabinet était entr'ouverte; le jeune caissier, mû plutôt par l'intérêt qu'il portait au bienfaiteur de Margival que par la curiosité, écouta le dialogue suivant qui s'était établi entre le banquier et M. Le Charrier, un des hauts employés de la maison.

— J'ai dû vous avertir de mes doutes et de mes incertitudes, disait ce dernier, car il me semblait que vous aviez trop de confiance dans certaines spéculations dont le résultat pourrait vous tromper, ainsi que dans certaines valeurs, qu'un coup de Bourse ferait baisser et dont la baisse serait un désastre pour nous..

— Je suis à l'abri d'un coup de Bourse, monsieur Le Charrier, et

Mussidan... dont la fortune est immense, me tirerait de peine au besoin. Vous savez que c'est grâce à lui que j'ai cette banque? Il y a gagné, car jusqu'ici mes efforts ont été couronnés de succès. Il se peut que je me trompe quelque jour, mais si pareille chose arrive, et j'en doute, car j'ai foi dans mon étoile, le public l'ignorera toujours, car Mussidan est là. Du reste, vous voyez tout en noir, monsieur Le Charrier, ajouta Terrenoire en riant. Je sais que mes dépenses sont très fortes et qne ma fortune personnelle n'est pas encore solidement assise, mais j'ai confiance dans l'avenir. De l'audace! Toujours de l'audace!

M. Le Charrier avait répliqué :

— M. Mussidan peut mourir... et si quelque catastrophe arrivait... quel parti prendre?...

— Censeur incorrigible, oiseau de mauvaise augure! Mussidan est jeune et vigoureux... Il ne mourra pas... Quant à la catastrophe... d'où viendrait-elle?

— Quand la foudre éclate, sait-on d'où elle tombe?

Terrenoire garda un moment le silence, puis :

— Avez-vous donc, monsieur Le Charrier, quelque mauvaise nouvelle, quelque renseignement fâcheux que vous hésitiez à m'apprendre? Votre devoir...

— Je connais mon devoir. De nouvelle je n'en ai point. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous parle ainsi de certaines de vos entreprises qui me paraissent mal lancées, qui peuvent péricliter soudainement, et creuser un abîme.

— Ce sont des pressentiments, non des raisonnements. Cela ne s'appuie sur aucun fait.

— C'est vrai.

— Vous êtes forcé de l'avouer. En dehors de ces pressentiments, qui ne sont pas fondés, la situation de la banque n'est-elle pas excellente?

— Excellente, c'est le mot. Les émissions se sont faites avec succès. Tout vous a réussi. La chance est pour nous.

— Dans huit jours, nous aurons à verser aux actionnaires plus d'un million de dividende. Ce million, sur l'heure, peut être remis entre les mains du caissier...

— Je le sais.

— Nous faisons face aisément à tous nos engagements. Où donc voyez-vous le point noir?

M. Le Charrier s'était tu.

Après avoir reproduit, avec une mémoire fidèle, le dialogue ci-dessus, Guerrier ajouta :

— M. Le Charrier a cru s'être trompé, tant l'assurance du patron et sa confiance en son étoile lui inspirent d'énergie. Je suis convaincu, moi, que M. de Terrenoire est sur une pente fatale.

Roger Laroque se contenta de sourire. Il n'admettait pas qu'on donnât tant d'importance à des pertes d'argent.

— Et après, dit-il, est-ce que je ne suis pas là ? M. de Terrenoire, je ne l'oublierai jamais, m'a tendu la main au moment où je me noyais, au moment où, comme lui, je m'imaginais que le plus terrible des malheurs était pour un industriel de ne pas pouvoir faire honneur à ses engagements et de voir son nom, honorable jusque-là, intact, couché sur la liste des faillis. Que j'étais loin de me douter qu'en rentrant chez moi avec l'argent qui comblait mon déficit je me trouverais devant la justice qui m'a condamné impitoyablement sans autre preuve que mon silence, ma volonté absolue de ne pas révéler le nom de la personne qui m'avait restitué cent mille francs. Plaise à Dieu que M. de Terrenoire ne reconnaisse pas trop tard comme moi que les plaies d'argent ne sont rien en comparaison des plaies du cœur !

Et le vieillard ajouta avec la joie d'un honnête homme qui peut enfin reconnaître un service rendu :

— Combien lui faut-il à ton patron? Cent mille francs, deux cent mille francs; lui faut-il davantage?

— Je ne saurais vous le dire, et j'espère n'avoir jamais à vous le dire. Il faut attendre.

— Et c'est ce qui te chagrine à ce point-là ! Il y a autre chose certainement. Dis-moi tout, tu ne dois avoir rien de caché pour ton vieux Roger Laroque.

Jean ne put résister à cet appel de l'amitié. Il fondit en larmes et il conta sa peine tout entière au seul homme à qui il pouvait demander conseil dans un cas aussi difficile.

XIX

Pour comprendre la confidence de Guerrier, il est nécessaire de remonter en arrière.

Le mariage de Jean Guerrier n'était point passé inaperçu dans le cercle des amis de M. de Terrenoire, de Margival et dans les bureaux de la banque. On en parla beaucoup.

Que se passa-t-il pendant les quinze jours où les jeunes mariés furent absents ? Pourquoi Guerrier ne retrouva-t-il plus les mêmes visages à son retour ?

Lorsqu'il reprit possession de la caisse et fit un tour dans les bureaux pour serrer les mains à ceux qu'il croyait ses amis, il trouva partout froide mine.

On lui répondit à peine.

Ses effusions n'amenèrent que des paroles glacés, embarrassées.

Tout d'abord, il fut étonné, essaya de comprendre, et se dit que l'envie, sans doute, avait paralysé tous ces cœurs qui jadis battaient à l'unisson du sien.

Il en parla à Margival, qui, n'ayant point quitté Paris, devait le renseigner peut-être.

— Ma foi, je n'ai rien vu, rien entendu, dit le bonhomme. Il est vrai que j'ai l'oreille un peu dure et que, quand on parle bas près de moi, je n'entends pas.

Et le vieux, essuyant sa plume à sa manche de lustrine — comme les écoliers — se remit à faire des chiffres sur un grand-livre.

Guerrier laissa passer quelques jours :

— Je saurai bien de quoi il retourne ! dit-il.

Mais il eut beau observer.

Il n'apprit rien.

On se cachait de lui. Cela était évident.

Les conversations commencées s'interrompaient soudain à son arrivée dans les bureaux.

Il n'y avait plus, tant qu'il était là, que des demi-sourires, des coups d'œil en dessous et des chuchotements.

A présent, les plus jeunes, ceux de son âge, faisaient semblant de ne plus voir quad il leur tendait la main — et dans les rues, se détournaient pour ne le point saluer.

Quant aux autres, aux employés dont la situation était supérieure à la sienne, ils ne dissimulaient pas leur mépris et n'avaient plus avec lui que les relations absolument nécessitées par le service.

Excepté chez M. de Terrenoire — où il négligeait d'aller, du reste, à cause d'Andréa — on ne le recevait nulle part.

Même un jour, dans une maison où il allait pour la première fois, deux de ses amis qui avaient leur femme au bras, l'ayant rencontré avec Marie-Louise, saluèrent à peine celle-ci et se retirèrent aussitôt avec affectation.

Guerrier en était devenu tout pâle.

— De l'envie ? Soit, dit-il, mais il y a autre chose... autre chose plus grave que l'envie et qu'on me cache...

Ce qui lui fit le plus de peine, ce fut l'éloignement d'un jeune employé

nommé Martellier, qu'il aimait beaucoup et avec lequel il était très lié.

Martellier le fuyait comme les autres.

Jean le prit à part, un soir, à la sortie des bureaux.

— Deux mots, lui dit-il.

L'autre, sans répondre, fit signe qu'il écoutait.

— Veux-tu m'expliquer ce qui s'est passé ici depuis mon mariage, et pourquoi je ne vous ai pas retrouvés, ni toi ni les autres, ainsi que je vous avais connus?

Martellier parut hésiter.

Puis, tout à coup, sèchement, se débarrassant de l'étreinte de Guerrier :

— Je n'ai rien à te dire, Jean, consulte ton cœur, consulte ta conscience, et tu trouveras là l'explication que tu cherches.

Et il s'éloigna, laissant le pauvre garçon pâle et stupéfait.

Son cœur, sa conscience? Il avait beau les interroger, ils ne lui reprochaient rien! De nouveau il prit Margival pour confident et lui demanda conseil.

— Bast! vous vous imaginez un tas de choses, dit le vieux. Moi, je ne sais rien, ma parole, absolument rien.

Il ne sortit pas de là. Il vivait d'une vie machinale, heureux de la paix dont il avait la chance de jouir en sa vieillesse, après avoir trimballé son existence, jeunesse et âge mûr, par toutes les inventions qui avaient miné sa santé et mangé sa fortune.

Le lendemain, dans son courrier, il trouva à son adresse une lettre ainsi conçue :

« Si vous voulez savoir pourquoi l'on vous méprise, interrogez le père de votre femme! »

Avant de déjeuner, il montra cette lettre à Margival.

Le vieux mit ses lunettes, lut attentivement.

— On vous méprise? Et qui donc? Et pourquoi?

— N'est-ce pas vous, d'après cette lettre, qui devez me l'apprendre?

— Est-ce que je sais ce que cela signifie? Est ce qu'il faut s'occuper de ce que contient une lettre anonyme?

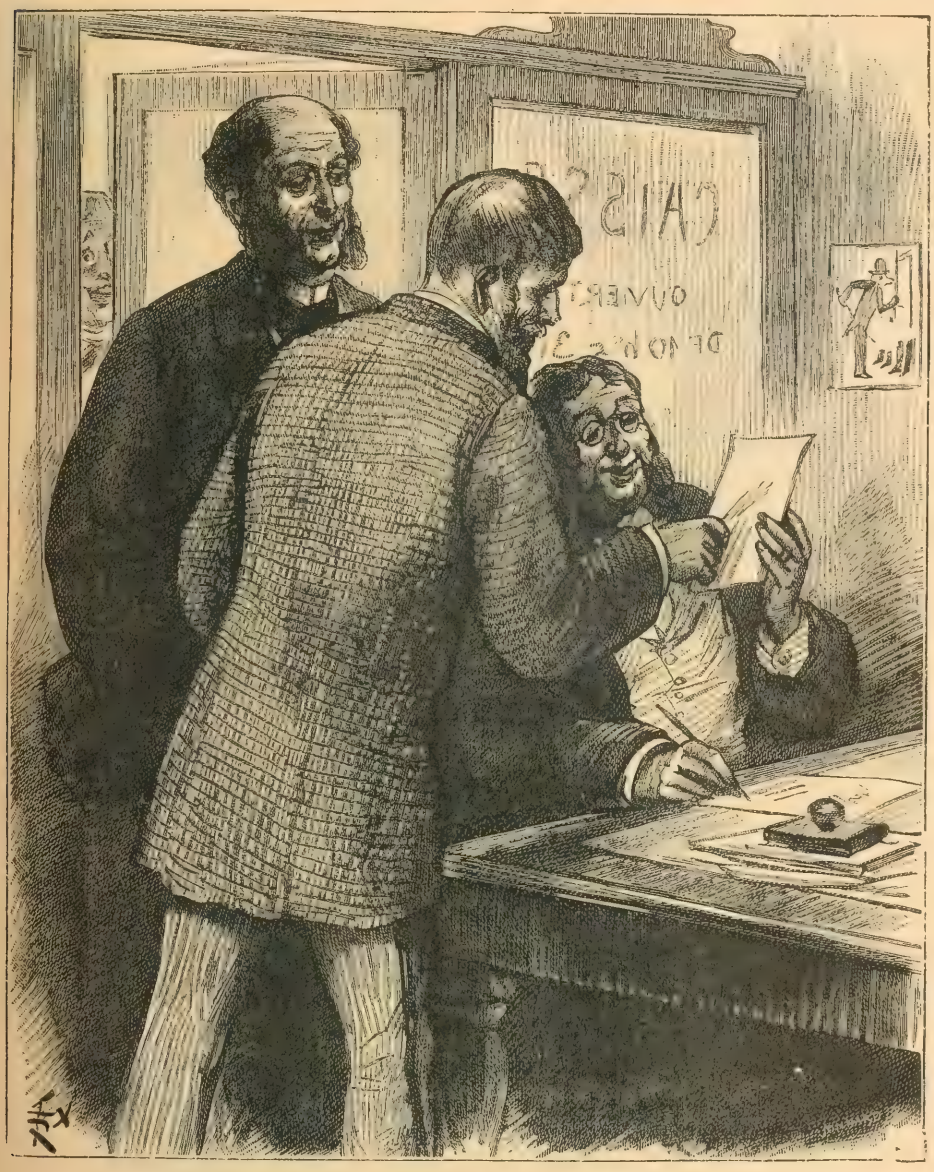
— C'est vrai! Quelque calomnie sans doute.

Il n'insista pas et parut n'y plus penser. Pourtant, ce mystère étrange le fatiguait, l'accablait, faisait le tourment de son cœur.

Deux jours après, il recevait une seconde lettre.

Cette fois, elle était signée : « Un ancien ami, » mais l'écriture était déguisée.

La lettre portait :



On avait fait courrir des caricatures ignobles. (P. 317.)

« Si votre beau-père ne vous a rien appris de ce que vous désirez savoir, interrogez votre femme ! »

— Ma femme ! murmura-t-il avec angoisse... Et que pourrait-elle me dire?... Telle je la vois aujourd'hui, telle je l'ai toujours connue...

Il se prit le front dans les mains et rêva.

Mais il perdit son temps à chercher, à réfléchir.

Il se heurtait partout à cet inconnu et son angoisse augmentait de ses réflexions mêmes et de sa surexcitation.

C'était le soir, rue de Châteaudun, dans leur logement, où la beauté de Marie-Louise, si joliment encadrée par ce luxe délicat, éclatait comme une fleur superbe, pleine de vie et de parfum...

— A quoi penses-tu? dit-elle en lui relevant doucement la tête et en l'embrassant sur le front.

Il lui raconta tout et lui tendit la lettre.

Il n'avait aucuns soupçons sur elle; pourtant il observait son visage, pendant cette lecture.

Elle resta calme et pensive.

— Évidemment il y a quelque chose, dit-elle, mais je ne sais pas quoi...

Une troisième lettre arriva, la suite et le complément des autres, et dont l'auteur semblait deviner les tortures de Jean Guerrier :

« Si votre femme, pas plus que votre beau-père, *ne veut* vous renseigner — Je dis : *ne veut* et non point : *ne peut* — adressez-vous, en désespoir de cause, à M. de Terrenoire. »

Et toujours la même signature mystérieuse.

— Cette fois, l'énigme va s'éclaircir, pensa Guerrier.

Et il alla aussitôt trouver M. de Terrenoire. A lui, ainsi qu'il avait fait à Margival et à Marie-Louise, il raconta cette conspiration du mépris qui se faisait dans les bureaux et jusque dans le monde, autour de sa personne. M. de Terrenoire l'écouta attentivement, lut les trois lettres anonymes, réfléchit.

— Ma foi, mon pauvre garçon, dit-il à la fin, je n'y comprends pas plus que vous. Ce que je peux faire, par exemple, c'est prier M. Martellier, avec lequel vous étiez, je crois, très lié, de se rendre ici et de parler.

Quelques minutes après, l'employé était dans le cabinet du banquier, saluait froidement Jean Guerrier et attendait, debout, qu'on l'interrogeât.

— Monsieur Martellier, dit Terrenoire, vous vous doutez bien un peu du motif pour lequel je vous ai fait venir ?

— Aucunement, monsieur.

— Ah! Eh bien, je vais vous le dire. M. Guerrier est très attristé de la froideur que vous lui témoignez et de l'éloignement dans lequel le tiennent, depuis son mariage, tous ses anciens camarades. M. Guerrier n'a rien à se reprocher, et cette froideur et cet éloignement sont d'autant plus pénibles qu'il ne les mérite et ne les comprend pas. Nous avons, lui et moi, compté sur vous pour nous expliquer les raisons d'un pareil revirement.

Martellier garda le silence.

— Répondez, monsieur! dit Terrenoire avec fermeté. Vous le devez à votre ami. Au besoin, je vous l'ordonne.

Martellier regardait le banquier avec une fixité singulière — et tournait le dos à Guerrier.

Il semblait vouloir s'obstiner dans son silence.

Alors, Jean intervint :

— Mon ami, dit-il, songez que votre refus de répondre est presque une insulte. Parlez. Je ne sais pas de quoi l'on m'accuse. Donnez-moi donc les moyens de me défendre!

— Je n'ai rien à dire! murmura Martellier.

— Puisqu'il y a complot, dit Terrenoire impatienté, je renverrai tous les employés de la banque, jusqu'à ce que l'on se décide à parler...

— Je partirai, monsieur, bien que je n'aie que ma place pour vivre, et pour faire vivre ma mère!

— Étrange entêtement! dit Guerrier.

Il n'en put rien tirer.

Il fallut le laisser partir.

Deux ou trois jours se passèrent encore ainsi.

Après quoi, Jean reçut une quatrième lettre :

« Enfin, si, M. de Terrenoire se tait, comme on le croit, l'ancien ami de Guerrier lui apprendra qu'il est bien difficile de conserver son estime à un homme qui, pour se *pousser* et se faire une situation, épouse la maîtresse d'un autre! »

Jean froissa la lettre avec indignation.

— Infamie! dit-il. Qui a pu répandre une pareille calomnie sur moi?.. Marie-Louise, la maîtresse d'un autre? Et de qui? de M. De Terrenoire!...

Il se tordit les mains, pris d'une impuissante rage et cherchant autour de lui quelque chose à briser ou à déchirer.

Sa femme entra.

Il cacha la lettre et essaya de prendre un air souriant.

Marie-Louise s'aperçut de son émotion.

Elle le questionna.

Un instant, il eut envie de tout dire.

Mais quoi, faire rougir ce front chaste? Dévoiler tant de honte à cette candeur innocente? Faire entrevoir à cette âme droite et sincère ce coin du monde écœurant? Lui causer sa première douleur, en même temps que provoquer sa première colère?... Amener les premières larmes à ces doux yeux qu'il aimait, au regard si profond?

Est-ce que ce n'eût pas été un crime?

Il prétexta un malaise, et quand elle fut partie et qu'il fut sûr de n'être pas vu, il brûla la lettre.

Cependant il dormit peu.

La même pensée, constante, pénible, le poursuivait comme une hantise.

Malgré lui, en dépit de ses efforts, de ses répugnances, de ses colères, ses réflexions venaient, accompagnant cette pensée.

Peu à peu, l'incertitude, honteusement, pénétrait dans son âme.

Ce n'était pas encore le soupçon.

Il se disait :

— Tous ceux que je connaissais me fuient. Tout le monde ne peut se tromper. Qu'y a-t-il donc de vrai dans cette horrible calomnie?

Et, l'esprit prévenu, il observa.

Comment était née l'intimité de Terrenoire et de Margival?

Et une foule de détails lui revenaient maintenant à la mémoire, auxquels jamais il n'avait songé! Une foule de questions aussi — terribles! — auxquelles il ne trouvait pas de réponse.

Comment expliquer l'affection véritablement extraordinaire de Terrenoire pour Marie-Louise?

Avant le mariage, le banquier allait tous les jours chez Margival.

Maintenant il trouvait toujours quelque occasion de se rencontrer avec Marie-Louise.

Il envoyait des billets de théâtre, et la première personne qu'on apercevait au théâtre, c'était lui!...

Et tout lui était prétexte à cadeaux pour Marie-Louise...

Une montre en or, ornée de diamants, c'était lui qui l'avait donnée !.. Deux grosses perles, les pendants d'oreilles que Marie-Louise préférait, venaient de lui!... Des bracelets!... Un tas de bibelots aussi, très coûteux!...

Pourquoi tant de choses?...

La protection du patron s'étendant sur un employé, si intéressant qu'il soit, ne se manifeste pas de cette façon!...

Cela en était venu au point que Terrenoire avait négligé sa femme, tant il se plaisait avec Marie-Louise!...

S'il l'avait pu sans scandale, il n'aurait plus bougé de chez le vieil inventeur!...

Souvent préoccupé, d'ailleurs, ou ennuyé, ou maussade, il n'était gai que chez Margival; et — voilà que Guerrier s'en souvenait à présent — si quelque chose retenait, quand Terrenoire était là, Marie-Louise absente, le banquier s'en allait.

Il venait donc pour elle!... C'était évident! Alors il l'aimait! Il l'avait

séduite ! Il y avait entre eux des relations d'amant et de maîtresse — à l'insu de Margival — ou même Margival les connaissait, ces relations, et fermait les yeux, parce que cette honte était le prix de l'aisance qu'on lui apportait ?...

Quel rêve atroce que celui-là !

Guerrier le faisait, éveillé.

Blême, silencieux, il observait.

— N'ai-je été qu'une dupe imbécile et naïve !... Ah ! si cela est vrai, malheur à eux tous, malheur !...

Ce n'était pas ce qu'on prétendait autour de lui.

Une dupe, non. Un complice, oui.

Mari complaisant !

Marie-Louise passait pour être la maîtresse de Terrenoire.

Chacun savait cela.

Tout le monde le disait.

Et lorsqu'on avait entendu parler du mariage de la jeune fille avec Jean Guerrier quelqu'un résuma comme suit la situation

— Le caissier arrive là pour cacher un scandale qui ferait tort à Terrenoire. Si le banquier marie sa maîtresse et si elle y consent, c'est qu'elle est enceinte ! Le pavillon couvrira la marchandise !...

L'avancement rapide de Guerrier, dans les bureaux de la banque s'expliquait ainsi : Terrenoire savait pouvoir compter sur son dévouement honteux. Et le mariage n'empêcherait pas les relations du financier avec la jeune fille !

Il n'y avait pas jusqu'au père Margival qui ne fût complice, lui aussi.

C'était sous ses yeux, avec son consentement, presque avec son aide, qui s'était nouée cette intrigue !...

La vie parisienne cache bien d'autres turpitudes, bien d'autres immondices.

Que de fois n'avait-on pas surpris le banquier sortant, fort tard, de chez Margival !

Et qui l'eût attiré là, si ce n'est les beaux yeux de Marie-Louise ?

On avait su, également, par le menu, toutes les dépenses que Terrenoire avait faites.

Il n'apportait pas, n'envoyait pas un cadeau à la jeune fille par un domestique ou un garçon de la banque, sans que le lendemain tous les employés en parlassent et en fissent gorges chaudes.

On avait fait courir des caricatures ignobles, dont Marie-Louise et Terrenoire étaient les personnages.

Quand on apprit que Guerrier allait chez Margival, les plaisanteries redoublèrent. On disait tout haut :

— Tiens ! le caissier qui va souffler la maîtresse du patron?

Lorsqu'on sut qu'il s'agissait d'un mariage, ce fut un effarement, puis un éclat de rire général.

Ce que faisait Terrenoire et ce que voulait Guerrier était visible à tout le monde.

Toutefois, l'on n'y crut vraiment que lorsque le mariage fut accompli.

Alors, la chose parut sérieuse.

Chacun lut dans le jeu de Guerrier.

Le caissier devint un ennemi. On s'éloigna de lui.

Jean Guerrier apprenait cela, jour par jour.

Tantôt, c'était une découverte qu'il faisait de lui-même, et tantôt des lettres anonymes le mettaient au courant.

Plus d'une fois il eut envie de tout dire à Margival, à Marie-Louise, à Terrenoire ; il recula toujours.

Cela eût été si abominable d'être sûr qu'il ne s'était pas trompé, qu'il aimait mieux douter encore.

Et puis, la douce figure de sa femme, si aimante, apparaissait, dans ces visions horribles, pour le calmer tout à coup, en lui montrant qu'on ne peut dissimuler à ce point et sembler aussi chaste avec une pareille dépravation dans le cœur.

Alors, que croire, que faire?...

Il pensa, un jour, que peut-être la main de Mme de Terrenoire était dans tout cela.

Il chercha à la rencontrer seule, et eut une explication avec elle.

Mais aux premiers mots, il s'aperçut qu'elle ne comprenait pas.

Il ne voulut pas lui donner l'occasion de se réjouir de ses tortures et se retira.

Quand il rentra chez lui, ce soir-là, au moment où il ouvrait la porte du salon, il trouva M. de Terrenoire qui causait avec Marie-Louise, assis tous les deux sur le même canapé.

La jeune femme avait les mains dans celles de M. de Terrenoire et tous deux se souriaient doucement.

Jean Guerrier blêmit et réprima un geste de rage.

Une sueur mouilla son front et ses yeux devinrent mauvais.

Était-ce donc vrai, ce qu'on disait?

D'un mouvement rapide, Marie-Louise avait dégagé ses mains et était venue à sa rencontre, en souriant, se pendant à son cou et l'embrassant.

Il la repoussa brutalement.

Elle recula de deux pas, toute pâle, regarda son mari, regarda le banquier et dit :

— Qu'as-tu donc ? Pourquoi cet accueil?

Au moment de se livrer, de montrer ce qu'il souffrait, encore une fois il eut peur.

Il s'excusa auprès de sa femme, eut le courage de l'embrasser.

Alors, remise tout de suite, Marie-Louise alla sur une petite table chercher un coffret qu'elle apporta et déposa sur les genoux de son mari.

— Tiens, vois, dit-elle, comme M. de Terrenoire m'aime mieux que toi et surtout comme il a meilleure mémoire ! Non seulement il me souhaite ma fête quand tombe celle de Marie, mais quand arrive aussi la fête de Louise. Et voilà son cadeau !... Où est le vôtre, monsieur? Je parie que vous l'avez oublié !

Elle ouvrit le coffret.

Il contenait un collier de perles du plus grand prix ; les perles étaient superbes et le travail d'orfèvrerie était merveilleux.

— Oui, dit Guerrier d'une voix altérée, c'est beau, trop beau pour nous, pour notre situation de fortune.

— Et voilà tout ce que tu trouves pour remercier M. de Terrenoire ? dit la jeune femme avec reproche.

Le banquier se mit à rire.

— Je n'ai pas besoin de ses remerciements. Je connais son cœur. Je sais pouvoir compter sur son dévouement...

Guerrier les observait à la dérobée.

Ils n'étaient pas gênés devant lui, soit parce qu'ils n'avaient rien à lui cacher, soit parce qu'ils ignoraient ses soupçons et croyaient n'avoir rien à craindre de lui.

Resté seul, il s'enferma dans sa chambre et travailla jusqu'au jour, avec emportement, pour s'étourdir.

Ce fut le lendemain que Roger Laroque vint les voir. Nous avons dit qu'il apportait un coupon de loge pour l'Opéra et que, Guerrier ayant prétexté d'une indisposition, Margival et sa fille sortirent seuls.

Guerrier commença par annoncer à Roger la ruine imminente de M. de Terrenoire ; puis, pressé de questions par son ancien patron, il n'hésita pas à lui faire part des affreux soupçons qui l'obsédaient.

Laroque l'écouta jusqu'au bout sans manifester d'indignation. Il ne pouvait croire à de tèlles perfidies.

— Voilà bien l'effet de la calomnie, dit-il. Du reste, il te sera facile de les surveiller. C'est l'affaire de quatre ou cinq jours tout au plus. En

attendant, ne laisse rien percer de tes soupçons, que je trouve très peu justifiés. Je n'ai jamais vu de visage plus candide que celui de ta femme; quant à M. de Terrenoire, il n'a rien d'un malhonnête homme dans la physionomie.

Je ne vois autour de vous qu'une personne dont le silence glacial et l'air sombre me donnerait à penser bien des choses. Je veux parler de M. de Mussidan. Pourquoi donc Mlle Diane n'est-elle pas encore mariée avec M. Robert de Vaunoise? La faute en est sans doute à ce Mussidan, dont la grande fortune serait le principal appui de son associé si la banque était sur le point de sauter. N'attendrait-il pas la catastrophe pour faire de son mariage avec Diane de Terrenoire la condition du sauvetage de la banque? D'autant plus que, si je ne me trompe, ce n'est pas la mère de la pauvre enfant qui s'y opposera. Cette femme me paraît chercher les aventures. Elle ne te menace plus, n'est-ce pas?

— Son attitude à mon égard est devenue tout à fait correcte.

Laroque hasarda une question qu'il n'avait pas encore trouvé l'occasion de poser.

— Quel est ce Luversan qui tourne autour de Mme de Terrenoire?

— Un boursier... une sorte d'intrigant. Je soupçonne cette femme de jouer à la Bourse à l'insu de son mari. Le Luversan doit lui servir d'intermédiaire.

— D'où sort-il? Qu'a-t-il fait depuis qu'il est au monde?

— Personne n'en sait rien. Peu nous importe, d'ailleurs! J'ai bien d'autres soucis en tête.

— Ta Marie-Louise... Elle est innocente, mon expérience, mon instinct me le dit.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper! C'est que, voyez-vous, monsieur Laroque, si je n'aimais pas Marie-Louise autant que le premier jour, si je ne me rattachais pas à l'idée que ma femme est incapable d'une telle dissimulation, je n'hésiterais pas à en finir avec la vie. J'ai peur de moi-même. Ah si c'était vrai, si le père et la fille avaient été d'accord pour me faire l'instrument de leur fortune, je ne répondrais plus de moi-même. Il y a des moments où je vois rouge!

Laroque réussit enfin à calmer son jeune ami, à qui il fit promettre de lui envoyer une dépêche à Maison-Blanche dans trois jours.

Puis ils se séparèrent.

Mon Dieu! dit-il, Suzanne, vous êtes blessée? (P. 328.)

XX

Revenons à Maison-Blanche, vers la fin de l'automne.

Pour retirer à son père toute idée de retourner à Paris, Suzanne sortait tous les jours de longues heures. Pas une seule fois, Raymond ne se trouva sur son chemin. Elle avait repris toute sa sécurité.

Catherine était venue à la villa deux fois de suite, mais Suzanne ne l'avait pas reçue.

Et maintenant elle dirigeait ses promenades quotidiennes du côté qui l'éloignait le plus des Vaux de Cernay, comme si elle avait voulu fuir ces ruines et ces jolis paysages où elle avait commencé à aimer et où elle avait souffert.

Le soleil se montrait toujours clément. Il essayait de réjouir la nature, les arbres désséchés, les oiseaux et les hommes, avant les bises glacées, les frimas et les neiges de l'hiver.

Suzanne avait entrepris des études sur les ruines assez imposantes et très pittoresques du château de Chevreuse.

Elle y allait toutes les fois que le temps le permettait. Elle était obligée de laisser son cheval à Chevreuse, car on ne peut monter au château que par des sentiers d'une pente très raide. Elle avait déposé, au premier jour, chez le gardien des ruines tout son attirail de peintre, de telle sorte qu'elle n'avait rien à transporter quand elle s'y rendait.

De l'esplanade du château, la vue est magnifique : c'est la vallée de l'Yvette avec ses bois, ses vallons et ses collines qui se groupent et se confondent dans le lointain de l'horizon; plus près, la gorge verdoyante où s'enfonce la route de Rambouillet; plus près encore, Méridon, avec la ferme, les champs cultivés, les hauteurs couvertes de bois; en bas, les maisons de Chevreuse, dominées par le vieux clocher de l'église; immédiatement au-dessous un abîme de verdure, de couleurs, de jaune, de noir, de violet, au-dessus duquel s'élèvent les ruines solides des murailles qui soutiennent l'esplanade du château...

Souvent, elle abandonnait son travail et, les yeux perdus sur cet horizon très lointain, s'étageant à perte de vue, elle rêvait.

A quoi? Qui eût pu le dire?

Au vide de sa vie, peut-être?... Ou bien à quelque fatalité attachée à cette vie et qui lui défendait le bonheur?...

Plutôt cela, car souvent, quand elle regardait ainsi, — sans rien voir de ces choses du dehors, mais seulement attentive au drame de son cœur.

— des larmes lui venaient, et elle avait beau fermer les paupières très fort pour ne point pleurer, les larmes, grossies par un chagrin secret, roulaient des yeux le long de la joue et glissaient jusque dans le cou.

Et un jour qu'elle pleurait ainsi sur elle-même, sur sa jeunesse qui se flétrissait dans l'abandon, un jour que, plus triste encore que les autres jours, elle avait appuyé les deux mains sur ses yeux, et silencieusement sanglotait, son gracieux corps secoué de soubresauts nerveux, un peu de bruit lui fit lever le front.

Elle avait cru entendre marcher derrière elle. Des pierres avaient roulé sous des pas.

Elle aurait pu tourner la tête et s'en assurer tout de suite, eh bien! chose étrange, elle n'osa pas, pareille à ces enfants peureux qui, craignant un danger, la nuit, gardent les yeux obstinément fermés et retiennent leur souffle. Mais elle tressaillit soudain violemment.

On avait prononcé son nom... doucement. Oh! elle ne s'était pas trompée, et la voix qui l'avait prononcé, tremblait :

— Suzanne, avait-on dit, Suzanne, par pitié?!...

Alors elle se leva et regarda, toute blanche, ses larmes séchées.

C'était Raymond... Raymond qui était là et l'implorait.

— Vous! dit-elle, vous, ici!!...

— Je vous en prie, Suzanne, écoutez-moi.

— Non.

— Suzanne, je ne suis pas coupable, je n'ai rien à me reprocher... je vous le jure, Suzanne.

— Je ne vous crois pas.

— Suzanne, vous m'aimez, et il en est impossible que vous me repoussiez ainsi sans m'entendre...

— Allez-vous-en... je le veux...

— Non, cette vie est intolérable... je souffre trop... et c'est injuste.. je veux que vous m'entendiez...

— Puisque vous ne voulez pas me céder la place, c'est donc moi qui partirai.

Elle voulut passer devant lui, fière et méprisante.

Il lui barra le chemin résolument.

— Vous m'avez accusé... vous m'avez traité de misérable... et, si j'avais fait ce que vous me reprochez, je serais, en effet, un misérable et un lâche... mais je ne l'ai pas fait, vous m'accusez injustement... j'ai le droit de me défendre et votre devoir est de m'écouter...

— Peu m'importe ce que vous êtes... je ne vous connais pas et n'ai rien de commun avec vous.

— Ah! Suzanne, Suzanne, vous avez dit que vous m'aimiez... je l'ai entendu... votre cœur doit donc être accessible à la pitié, — et même sans amour, vous seriez toujours femme, et regardez-moi, Suzanne, je pleure...

— Que m'importent vos larmes!... Je trouve votre comédie odieuse et ridicule. Finissons-la, si vous m'en croyez...

Et elle voulut passer encore; lui, toujours résolu :

— Vous ne partirez pas...

— Vous voyez bien que j'ai eu raison de vous appeler lâche, puisque vous employez la violence envers moi.

— Soit, vous l'avez dit, je suis un lâche...

Elle frémit. Bien qu'elle fût courageuse, elle avait peur. Elle était seule, dans ces ruines, très loin de la maison du gardien. Elle aurait beau crier, personne ne viendrait.

Machinalement, elle se recula, presque tout au bord de la muraille. Derrière elle, c'était le vide... c'était l'abîme... elle n'avait plus qu'un pas à faire pour tomber... et s'écraser en bas sur les roches... C'était la mort. .

— Si vous faites un pas vers moi, dit-elle, ou si vous me dites un mot que je ne puisse entendre, je me jette là...

Il recula, effaré, dans un désordre inexprimable et passa la main sur son front, comme s'il sentait sa raison s'en aller et eût essayé vainement de la retenir.

Et il murmurait :

— Il faut pourtant que je lui dise... il le faut... il le faut...

Il avait, en arrivant, posé son fusil contre un pan du mur. Il était vêtu d'un costume complet de velours marron et ses jambes étaient prises par des molletières de même étoffe et de même couleur. Il n'avait ni chien ni carnier, ni cartouchière. On devinait qu'il était sorti de Méridon pour chercher Suzanne et non point pour chasser.

Il avait le visage défait d'un homme qu'un grand malheur a abattu... les yeux étaient fatigués et rouges...

Les dernières paroles de la jeune fille lui avaient causé une douleur poignante.

— Ah! vous me croyez, en effet, bien lâche, dit-il très bas, si vous craignez que je ne vous insulte et ne vous violente... Vous avez peur de moi, sans doute, parce que je vous parais très animé... C'est ma vie que je joue en ce moment, et j'ai bien le droit d'être ému... Non pas que j'y tienne, à la vie. Non, certes, non, sans vous... Mais je l'avais entrevue avec vous si belle, si heureuse, que je regretterai ce rêve, comme on regrette l'espérance envolée d'un bonheur trop complet, presque divin...

Et, puisque c'est de ma vie qu'il s'agit, car je me tuerai si vous ne me croyez pas, ne vous étonnez point si j'insiste...

Ces paroles ne la touchèrent pas.

— Qu'avez-vous à me dire?... fit-elle en haussant les épaules.

— J'ai à vous parler de mon amour.

— Votre amour n'est qu'une spéculation sur ma fortune.

Il sourit amèrement.

— C'est à mon tour de vous plaindre, Suzanne, et je vous plains sincèrement si vous avez de moi cette opinion!...

— Vous me plaignez!...

— Parce que vous devez beaucoup souffrir... de mépriser à ce point un homme que vous aimez...

— Oh! je ne vous aime plus, le mépris a tué l'amour...

— Alors, pourquoi donc pleuriez-vous? Car tout à l'heure je vous ai surprise sanglotant, le visage dans vos mains.

Il l'avait surprise! Elle eut un geste de colère. Ses lèvres pâlirent. Une lueur mauvaise passa dans ses yeux...

— Ah! dit-elle, je vous hais, je vous hais bien!

Et Raymond répétait avec obstination :

— Peut-être me haïrez-vous mieux encore quand vous m'aurez entendu. Vous savez que je vous aime, Suzanne. Un jour, j'ai cru vous avoir fâchée. vous dormiez, dans la vallée, et je m'étais approché de vous doucement; Et vous ne vous étiez pas réveillée... Alors, vous étiez si jolie, si calme souriant dans un rêve, que j'ai oublié que vous pouviez me sentir et j'ai effleuré d'un baiser vos cheveux. C'est de ce jour que partent vos colères, puisque, de ce jour, je ne vous ai plus revue, je ne vous ai plus parlé... Et cependant vous n'étiez pas fâchée contre moi, puisque, chez Catherine, j'ai entendu cet aveu qui a fait de moi, pendant une seconde, le plus heureux et le plus fier des hommes, puisque vous m'aimez toujours! — Oui, je vous aime, Suzanne...

— Votre amour m'offense. Je le considère comme une insulte...

— Oh! je vous fléchirai, orgueilleuse fille. Le jour où pour la première fois je vous ai vue, je vous ai aimée... Cela est banal à dire, et pourtant cela est vrai... Comment est venu l'amour? Est-ce seulement parce que vous êtes admirablement belle et parce que, dans vos yeux, se devinent votre droiture d'âme et votre bonté?... Je ne sais... Est-ce parce que vous m'êtes apparue, presque morte, souillée de sang, après cet accident qui aurait pu être terrible? Vous étiez si pâle et j'ai eu si grand'peur!... Enfin, je vous aimai... et je ne rêvai plus que de vous. Et je fus heureux, — mais heureux infiniment, — quand vous répondiez à mon salut, dans les bois,

par un sourire gracieux, par un signe de tête, par un geste... Je fus heureux quand vous avez bien voulu me parler... Et je rêvais de ce bonheur les nuits et les jours qui suivaient... Je me retrouvais enfant... J'avais des envies de baiser le bas de votre jupe noire d'amazone, quand vous passiez à cheval, près de moi... J'ai ramassé plus d'une fois et j'ai conservé des fleurs sauvages qu'avait foulées le sabot de votre cheval. C'était quelque chose de vous!... Oh! votre cheval, je l'enviai aussi... Il était plus que moi dans votre vie!... Enfin, un jour, je crus vous avoir fâchée... j'ai dit tout à l'heure pourquoi... Alors, sachant bien que j'étais coupable, je me serais soumis à tout, aux épreuves les plus dures, pour obtenir mon pardon... Vous m'avez repoussé... Je n'avais qu'à disparaître... De ce jour, m'avez-vous revu une seule fois sur votre chemin?... Répondez.

— C'est vrai, je ne vous ai pas revu.

— Vous êtes obligée de le reconnaître. Je me cachais sur votre route, et vous passiez près de moi, sans m'apercevoir. Est-ce la conduite d'un homme que vous avez appelé misérable et lâche?

— Que n'avez-vous continué?...

— Ah! j'arrive à votre grand reproche... au sujet de votre colère... à notre rencontre chez Catherine... Écoutez... J'ignorais que vous fussiez ce matin-là au parc et quand, tout à coup, je vous vis dans la grande avenue, je n'eus plus qu'une pensée : fuir... Mais il était trop tard... Certes, je pouvais vous attendre... Mais vous attendre, c'était attirer votre regard... Et votre regard, hélas! m'eût exprimé votre ressentiment... Je n'en eus pas le courage et je me cachai... Catherine était absente quand j'entrai... Elle ne pouvait savoir que j'étais dans l'alcôve... Du reste elle vous l'a dit... Elle avait cru m'apercevoir du jardin et elle vous marqua sa surprise de ne pas me trouver chez elle... Si nous avions été de connivence, si elle avait été complice d'une infâme supercherie, vous eût-elle fait cette réflexion qui pouvait vous donner l'éveil? Cela n'a pas le sens commun...

Suzanne ne répondait pas... Elle oubliait de répondre...

Elle regardait avidement cette physionomie bouleversée du jeune homme, ses traits animés et fiévreux, et cherchait à démêler ce qu'il y avait de vrai derrière ces paroles ardentes, ce que pouvait cacher d'amour et d'honneur ce désespoir si noblement exprimé.

Raymond reprit :

— Aux premiers mots de votre conversation avec Catherine, je voulus intervenir, je voulus me montrer... mais j'eus peur... Ah! si j'avais su pourtant!... J'eus peur, oui, et je restai et j'entendis tout... Oh! Szuanne, vous avez dit que vous m'aimiez... Eh bien, je vous en supplie, reprenez votre parole... je n'aurai rien entendu... Je ne me souviendrai de rien...

mais rendez-moi du moins votre estime... J'y ai droit et j'y tiens... Vous n'entendrez plus parler de moi et, je vous le jure, vous ne me reverrez jamais plus... mais dites que vous me croyez, à cette condition, — la plus dure qui soit, puisqu'elle fera mon malheur...

Elle se taisait toujours. Ainsi, elle n'était pas persuadée!!

— Suzanne, imposez vous-même vos conditions... Si dures qu'elles soient, je les accepte.

Elle garda le silence, cruelle jusqu'au bout.

— Vous ne voulez pas! dit-il, désolé. Je n'ai plus qu'à me tuer, car je ne peux pas vivre avec la pensée que vous me prenez pour un lâche. Mort, vous me croirez mieux... Et ce sera vite fait, allez!...

Il alla prendre son fusil, resté armé des deux coups.

Il appuya la crosse contre une pierre et mit les canons contre sa poitrine, au milieu.

Alors, se retournant, l'œil ardent, mais extrêmement pâle :

— Suzanne, je vous aime... je vous aurai aimée plus que tout au monde... plus que la vie, plus que mon père et ma mère... Suzanne, je vous aime et je vous pardonne ma mort...

La pointe de son brodequin de chasse alla chercher les gâchettes sous la sous-garde, mais, au moment où, les détentes pressées, les chiens s'abattaient, une main tirait violemment le fusil...

Les deux coups partirent en même temps...

Et aux deux détonations répondit un cri d'épouvante et d'angoisse poussé par Raymond...

C'était Suzanne qui s'était précipitée sur lui et avait écarté le fusil...

Le coup avait traversé sa robe et la poudre avait mis le feu à l'étoffe.

— Mon Dieu, dit-il, Suzanne, vous êtes blessée...

Elle fit signe que non. Elle n'avait pas la force de parler. Elle chancela. Il la soutint dans ses bras pour l'empêcher de tomber.

Il éteignit le feu de la robe en étreignant celle-ci à pleines poignées.

Et il redisait, avec une inquiétude mortelle :

— Vous n'êtes pas blessée, Suzanne?

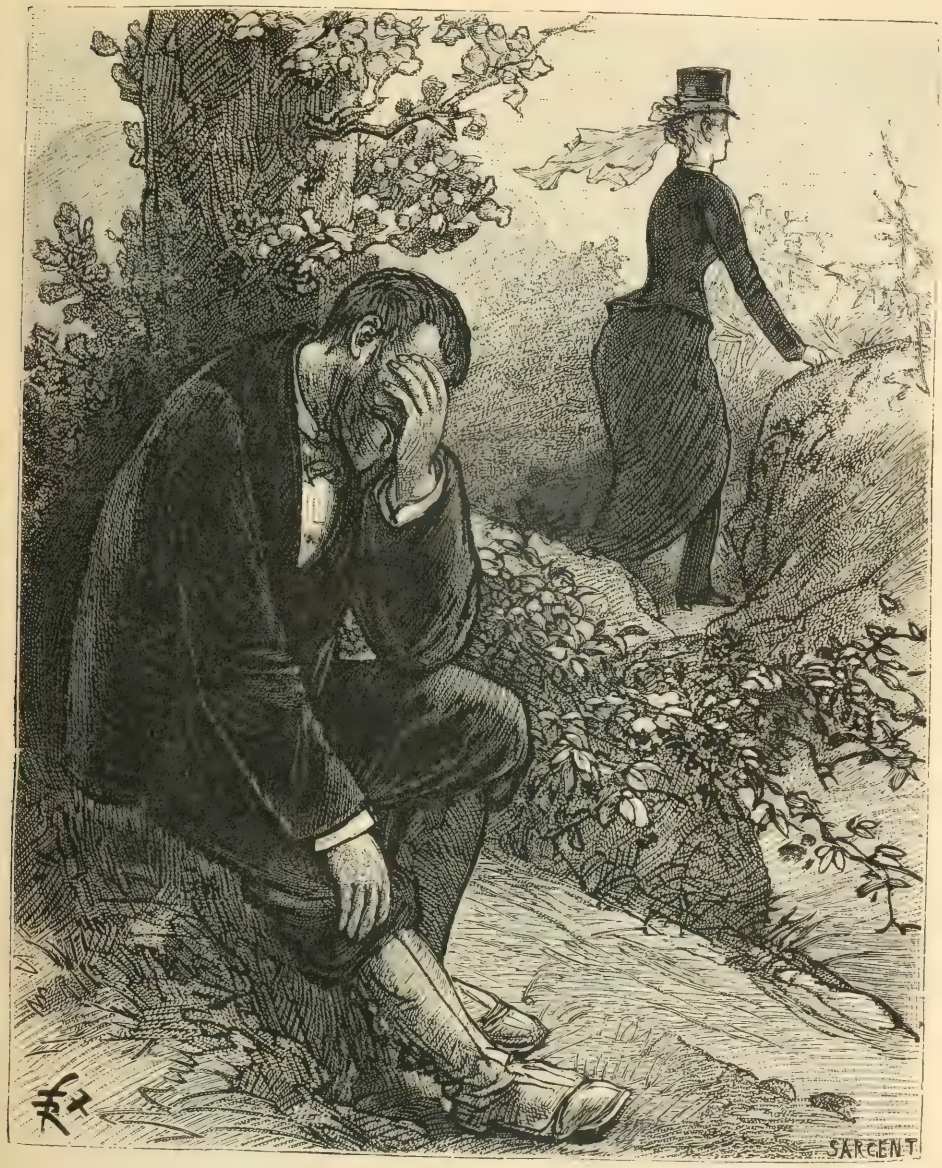
— Non...

Et, tout à coup, ses nerfs se détendirent. Elle éclata en sanglots.

— Suzanne, vous pleurez!... vous avez été effrayée... C'est ma faute... Me pardonnerez-vous cela aussi, Suzanne?...

Le cœur de la jeune fille éclatait.

Il avait voulu se tuer. C'était vrai. Une seconde de plus, — pas même, — et il serait tombé foudroyé à ses pieds. Et elle se fût reproché cette mort toute sa vie, comme un véritable crime.



Elle disparut et Raymond, assis sur la pierre, pleura. (P. 333.)

Car c'est elle qui l'eût tué!...

Alors il ne mentait donc pas!... Et elle qui refusait d'ajouter foi à ce qu'il disait, — malgré ses protestations!...

Mais, maintenant, c'était fini... C'était trop d'émotion pour résister encore... elle n'en avait pas le courage... elle était faible...

Elle s'était sentie si triste, si abandonnée il y a une heure! Elle avait soif d'une parole d'amour... d'une tendresse...

— Raymond, dit-elle d'une voix faible comme un soupir, je vous ai méconnu... je vous ai fait une grave offense... Me pardonnerez-vous jamais?...

— Oui, dit-il... je vous pardonne... sans condition...

— Oh! vous auriez le droit d'exiger davantage... d'exiger, par exemple, que je vous répète ce que j'ai dit à Catherine...

— Oh! Suzanne! dit-il, transporté de joie, presque à genoux devant elle.

— Oui, Raymond, je n'éprouve aucune honte à vous le dire... Je vous aime beaucoup... encore plus peut-être que vous ne m'aimez!...

— Oh! cela n'est pas possible, Suzanne!

— Je vous aime, Raymond, et j'ai bien souffert... et tout à l'heure, quand vous êtes venu et que vous m'avez surprise, je pleurais, cela est vrai, je pleurais en pensant à vous...

— Toute ma vie vous rendra-t-elle le bonheur que vous me donnez?

Elle secoua la tête avec un geste d'une tristesse navrante.

— Ce n'est pas tout, murmura-t-elle, — on eût dit qu'elle se parlait à elle-même, — j'ai dit à Catherine que je vous aimais, mais vous souvenez-vous de ce que j'ai ajouté?

— Quoi donc?

— Moi, je me souviens. J'ai dit : « Vous avez eu tort, Catherine, de vouloir pénétrer mon secret, mais jurez-moi que Raymond ne le saura jamais! »

— Je le connais, maintenant, le doux secret de votre cœur...

Suzanne était devenue subitement très grave. Elle se détacha de l'étreinte du jeune homme.

— Raymond, dit-elle, soyez courageux...

— Puisque je suis aimé de vous, comment n'aurais-je pas tous les courages?

— Hélas! dit-elle.

Et elle fondit en larmes. Il s'effraya. Son cœur se serrait.

— Il ne faut plus nous voir, dit-elle, il ne faut plus que vous pensiez à moi!...

— Que dites-vous?

— Que cela vous suffise de savoir que je vous aime, Raymond, d'un amour aussi ardent qu'est le vôtre...

— Je ne comprends plus, Suzanne...

— Et vous ne me comprendrez jamais, mon ami. Ah! comme j'aurais voulu, — non ne pas vous aimer, — car j'eusse été seule à souffrir, — mais ne pas être aimée de vous!... Que de souffrances cela vous eût

épargnées! Et je l'ai essayé... Raymond... oui, je l'ai essayé... car voilà pourquoi je ne vous ai plus revu, après le jour où vous m'avez surprise endormie... J'étais effrayée de votre amour... Je me débattais contre moi-même. Il ne faut pas m'aimer, Raymond!

— Pourquoi?... Quel obstacle nous sépare-t-il donc?...

— Je ne puis vous le dire...

— La fortune?... C'est vrai, je suis pauvre, et l'on dit que vous êtes riche... Mais riche, je le deviendrai certainement, et je vous aime trop pour me sentir humilié d'une disproportion de nos fortunes...

— Ce n'est pas cela.

— Alors, qu'est-ce donc?

— Ne me le demandez pas, mon ami, je ne vous le dirai jamais

— Mais cet obstacle, ne peut-on le surmonter?

— Non. Et voilà pourquoi notre amour est un malheur... Voilà pourquoi, Raymond, j'ai tout fait pour l'empêcher... Et je ne l'ai pu... Ce n'est pas ma faute... Pardonnez-moi, mon ami...

Raymond baissa la tête. Il rêvait.

A quoi pouvait faire allusion la jeune fille?...

Ils restèrent un long moment silencieux.

Le soleil, arrivé au milieu de sa course, éclairait ardemment, au-dessous d'eux, le paysage magnifique dont les multiples et plus lointains détails ressortaient, comme sous un coup de lumière électrique.

Mais le paysage leur était indifférent; Suzanne se débattait contre les lugubres et tragiques souvenirs de son enfance et Raymond sentait confusément qu'il jouait sa vie en cet instant suprême.

Il avait pris les deux mains de Suzanne dans les siennes; il les serrait tendrement, et de temps en temps il lui embrassait le bout des doigts, sur les ongles roses et blancs.

— Suzanne, vous me désespérez. Ayez confiance en moi et dites-moi ce qui nous sépare... Peut-être n'y a-t-il là qu'une difficulté créée par votre imagination? Serait-ce la volonté de votre père?

Elle secoua la tête.

— Mon père m'aime beaucoup. Et plusieurs fois il m'a pressée de me marier... Il craint pour moi la solitude et l'ennui...

— Alors, je ne vois que la disproportion de fortune...

— Mon père n'y songerait même pas...

— M. Farney a sans doute choisi, lui-même.. un gendre... et vous ne voulez pas désobéir à votre père?...

— Il ne m'a proposé aucun prétendant.

— D'où vient donc cet obstacle, Suzanne?

— Ne m'interrogez plus, mon ami, et n'essayez pas de l'apprendre. Vous ne le connaîtrez jamais... Ne pensez plus à moi, Raymond!...

— Est-ce que c'est possible?... Je vous aime... Ne plus penser à vous, autant mourir tout de suite...

— Il le faut, cependant, mon ami...

— Mais je vous aime, vous dis-je, je vous aime!!

— Voilà ce que je craignais, ce que je voulais éviter, car c'est un malheur, un grand malheur!...

— Un malheur? répéta-t-il un peu égaré, essayant de se retrouver au milieu des étranges restrictions de la jeune fille..

Mais comment l'eût-il pu?

— Suzanne, si vous m'aimez vraiment, il ne peut y avoir entre nous d'obstacles que nous ne surmontions quelque jour...

— Renoncez à moi, Raymond, renoncez à toute espérance...

— Mais cela est impossible, vous dis-je... cela est au-dessus de mes forces.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, comment le persuader?

Elle le regarda, les yeux emplis de larmes.

— Raymond, vous ne doutez pas de mon amour?

— Oh! Suzanne, que dites-vous là?

— Mon plus grand bonheur, mon plus grand orgueil serait de porter votre nom... d'être votre femme... et cependant cela ne sera pas, cela ne sera jamais.

— Serait-ce donc de mon côté, du côté de ma famille, que viendrait l'obstacle? Que savez-vous?... Parlez!...

Elle lui mit la main sur les lèvres.

— Taisez-vous, Raymond. Je serais fière d'entrer dans votre famille.

— Alors, je ne comprends plus, fit-il, brisé par l'émotion.

— Oui, dit-elle très bas, il aurait mieux valu ne pas nous rencontrer et ne pas nous aimer... Dieu aurait été plus clément en ne le permettant pas, car vous allez souffrir... Quant à moi, je suis habituée à la souffrance... Je ne me souviens pas d'avoir jamais été heureuse... d'un bonheur qu'une arrière-pensée n'empoisonnait pas... Et je vous demande pardon pour tout ce que vous souffrirez à cause de moi, Raymond, car c'est ma faute... ous m'aimez parce que je suis belle, et vous serez malheureux parce que vous m'aimez...

Elle ne retint plus ses larmes.

— Et vous ne me laissez pas même l'espoir qu'un jour, si lointain qu'il soit, vous m'appartiendrez, Suzanne?

— Pas même l'espoir!

Raymond se laissa tomber sur une pierre, et mit sa tête dans ses mains. Ses doigts voilaient ses yeux. Il resta là, ainsi, longtemps, comme endormi.

Suzanne, debout, le regardait, essuyant ses yeux du coin de son mouchoir, pendant que son cœur était soulevé par des sanglots.

Soudain, entre les doigts de Raymond, apparut quelque chose d'humide, que faisait briller le soleil... Cela coula le long des mains jusque sur les poignets...

Lui aussi pleurait... silencieux... honteux... se cachant...

Elle se pencha, infiniment attendrie...

Alors, elle fit ce qu'il avait fait, lui, quand il l'avait surprise dans son sommeil...

Ses lèvres effleurèrent le front du jeune homme.

Et celui-ci entendit une voix, — c'était sans doute une voix d'ange, car elle semblait venir du ciel, — qui lui disait :

— Je vous aime, Raymond... Et je ne serai jamais à un autre qu'à vous!..

Et comme il restait immobile, ses larmes redoublant, elle s'éloigna très vite, parce qu'elle se sentait troublée, parce qu'elle se sentait faible devant ce désespoir d'enfant... parce qu'elle sentait qu'elle n'aurait plus de force pour résister...

Elle disparut et Raymond, assis sur la pierre, pleura.

XXI

Trois jours après avoir fait ses cruelles confidences à Laroque, Jean n'avait pas encore trouvé l'occasion d'obtenir la preuve qu'il cherchait.

Il faut dire que Jean répugnait à l'emploi des moyens ordinaires. Se cacher dans sa propre maison pour surprendre le secret de son déshonneur lui paraissait au-dessous de lui. Il attendait tout du hasard.

— M. Laroque, se dit-il, doit être bien fâché contre moi. Je lui écrirai demain.

Le soir, après dîner, il retourna à la banque.

Un travail supplémentaire devait l'y retenir une partie de la nuit.

Il était dix heures quand il entra dans la maison du boulevard Haussmann, où étaient installés les bureaux de sa caisse.

Il monta droit à son cabinet et s'y enferma.

Il y avait, ce soir-là, en caisse, un million deux cent mille francs en valeurs, en billets de banque et en or.

Surtout en billets et en rouleaux de cinq cents et de mille francs.

Rarement la caisse conservait pareille somme.

Deux gardiens couchaient, quand il le fallait, l'un dans un petit cabinet précédant la pièce où se trouvait la caisse, l'autre près de la caisse : le premier se nommait Béjaud, le second, Brignolet.

C'étaient deux hommes robustes, âgés d'une quarantaine d'années, anciens soldats, point ivrognes, sur la probité desquels on était habitué à compter.

— Brignolet, dit Guerrier en entrant, comme je vais rester ici toute la nuit, vous coucherez dans le cabinet de votre camarade Béjaud.

— Bien, monsieur Guerrier. Si vous avez besoin de l'un de nous, vous n'aurez qu'à nous appeler, sans vous déranger. Nous avons le sommeil léger

— J'ai des cigares?

— La boîte est dans le placard, près de la caisse.

Guerrier n'avait qu'une passion, un défaut : le cigare.

Il ne fumait dans son cabinet que lorsqu'il y passait la nuit à travailler. Mais alors il fumait constamment.

Il s'assit à son bureau, et pendant une heure ou deux travailla sans relâche.

Un grand silence régnait autour de lui.

On entendait seulement, derrière la porte, le ronflement égal, régulier, sonore, des deux gardiens, qui dormaient côte à côte.

Un peu fatigué, Jean posa sa plume et se leva.

Il rêva.

Et à quoi pouvait-il rêver, si ce n'est à l'étrange mystère qui pesait sur lui depuis son mariage?

— Ma vie à qui m'apprendrait la vérité! murmura-t-il.

Il secoua la tête, comme pour dissiper ces visions et alluma un cigare.

Il fuma pendant quelques minutes, puis le jeta, l'écrasant d'un coup de pied, en alluma un second, qu'il fuma, puis jeta aussi.

— D'où diable viennent ces cigares? Ils sont exécrables! dit-il.

Il fit encore cinq ou six tentatives en tirant chaque fois quelques bouffées et ne les achevant pas.

Alors, il y renonça, se remit au travail, eut besoin d'ouvrir la caisse pour y prendre des papiers, revint à son bureau, et resta là, penché sur ses livres.

Tout à coup il passa la main sur son front.

— C'est bizarre, comme j'ai la tête lourde, dit-il, mes yeux se ferment malgré moi, et je ne vois plus clair!

Il tenta de vaincre cet assoupissement, se leva de nouveau, mais chancela sur ses jambes et retomba dans un fauteuil.

Sa tête vacilla à droite et à gauche.

— Maudits cigares!... dit-il.

Il conservait cependant toute sa présence d'esprit.

Cette torpeur ne gagnait que ses nerfs et non encore son intelligence

Il comprit qu'il aurait beau se débattre, qu'il allait dormir.

Il eut la vague sensation d'un danger qui le menaçait, aperçut la caisse restée entr'ouverte, cria :

— Béjaud! Brignolet!

Personne ne répondit.

Les gardiens ronflaient.

Et Jean Guerrier ne cria pas une seconde fois.

Presque couché dans le fauteuil, les jambes allongées, il s'était endormi...

Le petit jour perce à travers les rideaux des fenêtres; la lampe s'est éteinte d'elle-même; une incertaine lueur, grise, flotte sur le bureau de Guerrier, placé entre les deux fenêtres, et vaguement éclaire les papiers, les dossiers, les cartons dans un coin et la caisse scellée à la muraille.

Depuis des heures, le jeune homme dort, dans la même posture fatigante; les deux mains pendent inertes, par-dessus les bras du fauteuil le corps est affaissé comme s'il avait été frappé d'une blessure mortelle; les jambes sont allongées.

Cependant ce sommeil prend fin...

Guerrier remue les paupières, ses doigts se contractent; il soupire profondément; il relève la tête, ouvre les yeux, regarde autour de lui, et quand il s'aperçoit qu'il fait jour, laisse échapper une exclamation d'étonnement.

Il veut se lever, mais il doit attendre : ses jambes se sont endolories et comme paralysées, dans la fausse position qu'elles occupent.

Enfin, il est debout, marche vers son bureau.

— Dieu, que j'ai mal à la tête! murmure-t-il. Je suis sûr que ce sont ces cigares!...

Il fait, en long et en large, quelques pas pour se dégourdir, et tout à coup, dans ses allées et venues, se trouve en face de la caisse...

Elle est entr'ouverte, comme il l'a laissée...

Un geste instinctif, bizarre, irraisonné, lui fait porter la main là et l'ouvrir tout à fait.

Et il pousse un cri terrible, un cri épouvanté...

La caisse est vide...

Il croit avoir mal vu, se penche, regarde!...

Il ne s'est pas trompé. Elle est vide...

Encore là, dans un coin, quelques paquets de dossiers qui n'ont d'im portance que pour M. de Terrenoire et qui n'ont pas attiré l'attention...

Mais les valeurs ont disparu...

Les paquets de billets de banque, les rouleaux de mille et de cinq cents francs, tout a disparu, comme les valeurs!

— Au secours! au voleur! à moi! crie le malheureux

Et les cheveux hérissés, les poings en avant... il s'élance vers le cabinet où dorment les gardiens.

Mais, quand il est rentré là, il recule et s'arrête.

Et un autre cri sort de sa gorge, étranglée par le saisissement, l'affo lement que produit sur lui le spectacle qu'il a devant les yeux.

— A l'assassin! au secours! à l'assassin!!

Dans ce cabinet, il y a deux lits de sangle, qu'on replie pendant le jour et qu'on range dans un coin.

Sur un de ces lits, un gardien, Béjaud, dort et ronfle, n'entendant même point les cris de Jean Guerrier... il dort les bras sur la couverture, et celle-ci, rabaissée machinalement parce que la nuit était chaude, découvre sa chemise de grosse toile, entr'ouverte sur sa poitrine velue.

L'autre lit est renversé et les draps traînent dans une large mare de sang.

Brignolet, le second gardien, gît là-dessous sans mouvement, la figure grimaçante, les yeux vitreux, la bouche découvrant les dents, un poing crispé autour d'un des montants du lit, et la gorge ouverte par une horrible et béante blessure...

Mort!

— A l'assassin! à l'assassin! râlait Guerrier.

Et comme pris de folie, il se jette sur le lit de Béjaud, secoue celui-ci de toutes ses forces, frappant, appelant.

— Malheureux, malheureux, réveille-toi, regarde!

Béjaud s'éveille, à la fin, se frotte les yeux...

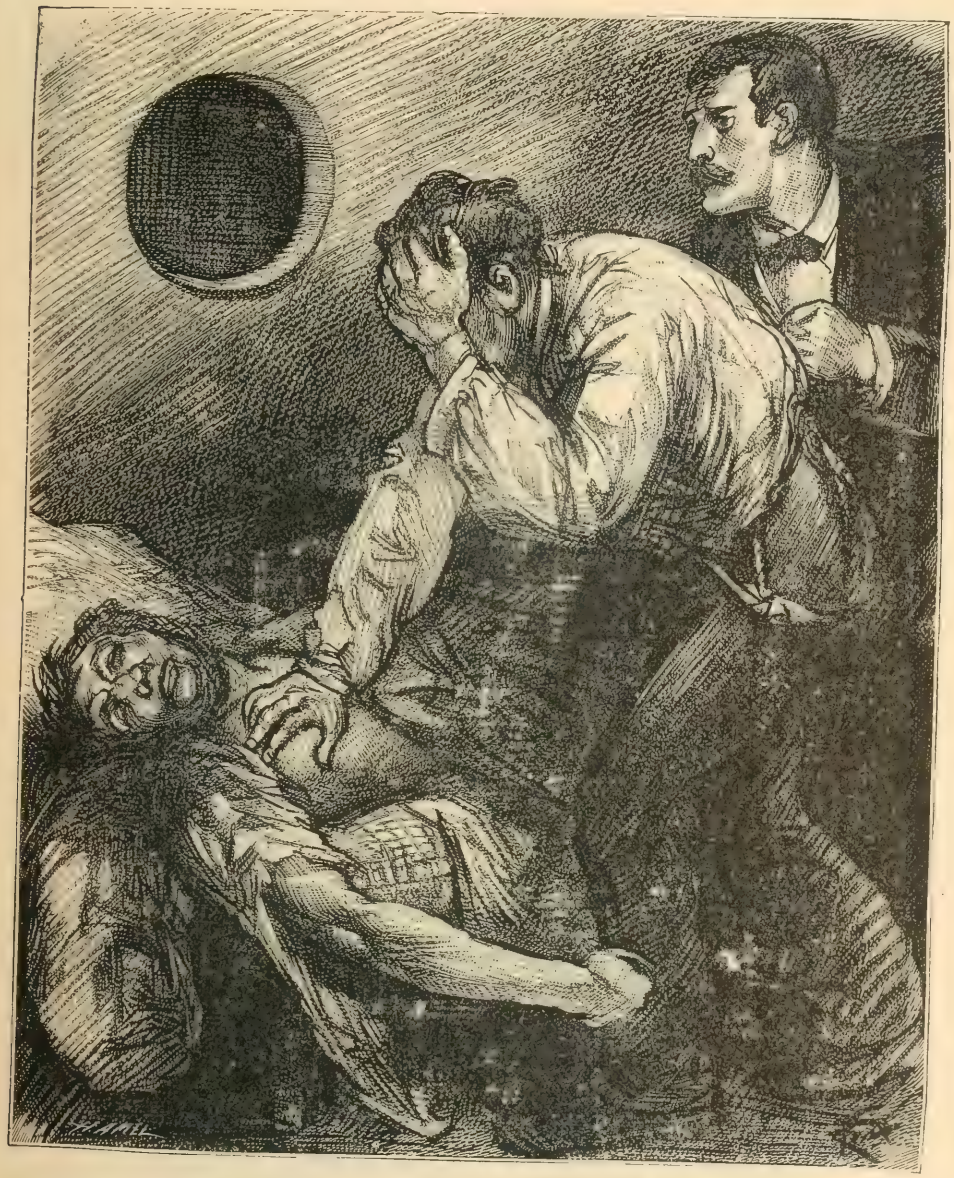
Ce qu'il voit, d'abord, c'est le caissier qui le tient par les épaules, qui le tient à la gorge.

Il ne comprend pas et se croit en faute...

— Ah! pardon, excuse, monsieur Guerrier, vous m'avez appelé... et je ne vous ai pas entendu... dit-il, embarrassé...

Mais Guerrier s'éloigne, démasque le corps de Brignolet et le lui montre d'un geste.

Et Béjaud croit rêver.



C'est fini, il est déjà froid. (P. 338.)

Sa forte figure osseuse, colorée, devient d'un gris sale.

Il détourne les yeux.

— Brignolet! Brignolet!

Il ne sait dire que cela.

Il saute hors du lit, s'habille en toute hâte, prend le cadavre dans ses bras, cherche la place du cœur...

— C'est fini... il est déjà froid!

Tout à coup, il se relève, et, tourné vers Guerrier :

— Et la caisse?

— On a volé plus d'un million!...

— Malheur! malheur! dit l'homme en s'effondrant sur son lit. Et je dormais, moi, je dormais tranquillement... Et pendant ce temps-là...

Une réflexion lui vint, et regardant Guerrier :

— Vous n'étiez pas là? Vous venez de rentrer?

— J'étais là. Je ne suis pas sorti. Je me suis endormi dans mon fauteuil. Je n'ai rien entendu comme vous... Et c'est en me réveillant que j'ai tout découvert.

Béjaud se lamentait, se tordait les mains.

— Vous dormiez? Nous étions donc ensorcelés!... Pauvre Brignolet! Et sa femme! Son enfant! Qu'est-ce que tout cela va devenir?

Cependant, peu à peu, Guerrier reprenait son sang-froid, le premier moment d'épouvante passé.

— Courez prévenir M. de Terrenoire, dit-il; en passant, réveillez le concierge et envoyez-le au poste de police. A cette heure, il n'y a personne au bureau du commissariat, mais l'officier de paix, s'il est là, ou le chef du poste, connaît l'adresse du commissaire de police et l'enverra chercher. Allez vite! Gardez le secret et recommandez au concierge de ne rien dire de tout cela. On l'apprendra trop tôt. Allez, Béjaud, prenez une voiture, mon pauvre garçon...

Le gardien sortit, se lamentant toujours :

— Quelle histoire! quelle histoire!... Un million de volé! Brignolet tué!... Et moi, j'en réchappe!... On aurait pu m'égorger, moi aussi, je ne me serais pas réveillé!... Ah ça! qu'est-ce que j'avais donc bu, sacré nom d'un tonnerre?...

Le concierge, encore, dormait. Nous l'avons dit, le jour naissait à peine.

Il n'y avait pas un bruit dans la maison.

Sur le boulevard Haussmann, de loin en loin on entendait rouler de ces tristes fiacres, rôdeurs nocturnes, attelés de haridelles essoufflées et efflanquées, insensibles aux coups de fouet.

C'est dans un de ces fiacres que sauta Béjaud, pendant que le concierge, effrayé de ce drame sanglant qui s'était passé près de lui, courait le plus vite qu'il pouvait au poste de police de la rue La Rochefoucauld.

Cependant Jean Guerrier était rentré dans son cabinet.

Il essayait de remettre un peu d'ordre dans ses idées, mais il y avait un bourdonnement dans sa tête.

Il ne voyait, n'écoutait qu'une chose :

— M. de Terrenoire est ruiné, déshonoré, et moi, moi, que va-t-on dire?... Que va-t-on croire?... Est-il possible qu'un pareil crime, — qu'un vol aussi audacieux, un meurtre aussi horrible, — puisse se commettre à deux pas d'un homme endormi, à deux pas d'un autre homme assoupi dans un fauteuil, sans que ni l'un ni l'autre entendent!

Et jetant les yeux autour de lui :

— Je ne veux pas toucher à ce désordre... Il faut que la justice, en entrant, retrouve cela ainsi que je l'ai vu moi-même tout à l'heure.

Et anéanti, brisé par cette scène, il attendit, le front dans les mains.

Un quart d'heure, une demi-heure se passa.

Il releva la tête.

Bien que son cabinet donnât sur la cour, il venait, dans le grand silence qui continuait de régner partout, de percevoir le roulement d'une voiture, — et la voiture s'était arrêtée devant la banque. La lourde porte s'était ouverte, puis refermée avec un bruit retentissant.

Des pas précipités firent résonner l'escalier.

Une clé grinça dans la serrure.

On entrait, on traversait le vestibule, la salle d'attente du public. Les portes s'ouvraient et se refermaient avec violence.

Ce ne pouvait être que M. de Terrenoire.

Lui seul, avec Guerrier, possédait une clé.

Et c'était lui, en effet.

Il accourait, pâle, bouleversé, la figure décomposée.

Il s'était vêtu à la hâte, avait gardé sa chemise de nuit; son gilet à demi boutonné accusait son empressement, son émotion; il n'avait point de cravate et avait passé, sans paletot, un pardessus.

Quand il vit Guerrier, il se précipita vers lui, en ouvrant les bras, et il eut un cri de tendresse et de douleur à la fois.

— Mon pauvre enfant, dit-il, mon pauvre enfant, on pouvait te tuer, toi aussi!...

Alors, Guerrier, remué jusqu'au fond de l'âme, se rappela sa jalousie, ses atroces pensées.

Et il se disait, pendant que cet homme, oublieux de la catastrophe qui, le frappait lui-même, l'étreignait dans ses bras, ne craignant que pour lui :

— Ai-je donc rêvé?

Le banquier alla vers la caisse, y jeta un coup d'œil.

— Volé, dit-il. Ils ont pris jusqu'au dernier rouleau. Et vous étiez là, Guerrier?

— Je dormais dans ce fauteuil. J'avais été pris d'un irrésistible besoin de sommeil. Ç'a été plus fort que mon énergie, que ma volonté

que mon raisonnement... Je me rappelle que, lorsque je sentis que je m'endormais, j'appelai machinalement Brignolet et Béjaud... M'ont-ils répondu? Je l'ignore... C'est tout ce dont je me souviens!...

— Si vous vous étiez réveillé, c'en était fait de vous, Jean.

— Qui sait? J'aurais crié! Béjaud serait venu.

— Oh! les assassins n'étaient peut-être pas seuls...

Terrenoire entra dans le cabinet des gardiens et se pencha sur le cadavre de Brignolet.

— Quelle horrible blessure! murmura-t-il. Il a dû expirer sans pousser un cri... Celui-là s'était réveillé, sans doute, et, en apercevant les voleurs, aura voulu se défendre... Ils ne lui en ont pas laissé le temps. Pauvre homme! qu'il dorme en paix! Je prendrai soin de sa famille...

Mais ils revinrent à la caisse et se dirigèrent vers les bureaux, car plusieurs personnes arrivaient.

C'étaient deux gardiens de la paix, précédant le commissaire de police du quartier, M. Lacroix, un homme à figure souriante, aux favoris blonds, aux yeux bleus — ayant un peu l'allure d'un Anglais, mais d'un Anglais aimable, ce qui est rare.

Nos lecteurs ont reconnu ce personnage : M. Lacroix, commissaire de police à Versailles, en 1872, fut appelé le premier à instrumenter contre Roger Laroque, à Ville-d'Avray. Étrange coïncidence, ce magistrat. nommé à Paris depuis deux ans à peine, allait avoir à instrumenter contre l'ancien caissier de Roger Laroque.

M. Lacroix, aussitôt prévenu du crime, avait envoyé un mot à la préfecture de police, au bureau de la permanence, à cause de l'heure matinale, et un autre agent était allé réveiller son secrétaire, qui était obligé, d'après les règlements, d'habiter dans le quartier.

Le secrétaire, un grand garçon maigre, au visage froid et intelligent, arriva presque aussitôt, et, presque en même temps que lui, un agent nommé Chambille, expédié par un brigadier de service.

Chambille, sans être ni un Corentin ni un Lecoq, avait une certaine réputation d'habileté, — il méritait cette réputation, mais il devait son habileté peut-être à son extérieur.

Nul ne se doutait, en le voyant, qu'on se trouvait en face d'un des inspecteurs de la sûreté.

Il avait l'air, avec sa face bourgeonnante et enluminée, avec son gros ventre, ses larges épaules et son air paterne, d'un excellent bourgeois ayant acquis une mauvaise graisse, à force d'immobilité derrière son comptoir, — et dépensant les rentes modestes, mais suffisantes, procurées par le travail de toute une jeunesse laborieuse et économe.

Cela faisait son désespoir, du reste, car le rêve de Chambille était d'être justement ce qu'il paraissait.

Il avait l'air d'un petit rentier!...

Et, comme il le disait, le métier de rentier n'a rien de commun avec celui d'agent de police.

Quand tout ce monde fut dans le cabinet de Jean Guerrier, M. Lacroix se fit répéter par le jeune homme ce qui s'était passé et comment il avait découvert le vol du million et l'assassinat de Brignolet.

Jean Guerrier raconta ce que savent nos lecteurs.

Chacun de ceux qui étaient là l'écoutait avec une attention profonde, — et le premier sentiment qui se peignit sur le visage de M. Lacroix aussi bien que de Chambille fut celui d'une vive surprise, presque de l'incrédulité.

— Avant de commencer mes constatations, dit le commissaire de police, avant même d'examiner le cadavre du gardien assassiné, veuillez, monsieur Guerrier, me permettre quelques questions indispensables pour la clarté de notre enquête.

— Parlez, monsieur, je suis prêt à vous répondre, dit le jeune homme avec empressement.

— Vous êtes entré dans votre caisse à dix heures?

— A dix heures, en sortant de chez moi.

— Et à quelle heure vous êtes-vous endormi?

— Quelques instants après minuit.

— Est-ce que ce sommeil lourd, cet accablement général de toutes vos facultés, vous prend quelquefois?

— Jamais. J'ai le sommeil très léger. Et je dors très peu. Je suis rarement couché à minuit, et à six heures, été ou hiver, je suis debout.

— Hier, dans le jour, vous êtes-vous senti indisposé?

— Non. C'est vers minuit seulement, et après avoir fumé, que je me suis alourdi...

— Vous n'avez pas l'habitude de fumer des cigares?

— Au contraire. Je ne fume même que cela. Je les aime très forts et jamais je n'en ai été incommodé.

— Votre abattement soudain reste donc pour vous une chose incompréhensible?

— Incompréhensible. C'est le mot...

M. Lacroix réfléchit un instant, puis changeant d'idée :

— Passons dans le cabinet des gardiens, dit-il.

M. Lacroix et Chambille comprirent, d'un coup d'œil, la scène qui avait précédé l'assassinat.

— Brignolet n'a pas été surpris dans son sommeil, dit l'agent. C'est visible. L'état du lit, les draps déchirés, la chemise de la victime en lambeaux, tout prouve la lutte.

Puis, furetant partout, ils recomposèrent le drame, parlant tantôt par phrases entrecoupées, tantôt à demi-mots, tantôt n'ayant même besoin que d'un geste pour se comprendre, tant les deux hommes avaient l'habitude de ces sinistres tragédies.

On faisait silence autour d'eux.

Et tout cela, phrases hachées, demi-mots, gestes, tombant dans ce silence, produisaient autant d'effets lugubres.

— Cabinet noir... deux lits... L'un, dans le fond, contre le mur... celui de Béjaud... l'autre, près de la porte... porte unique... celui de la victime... Lutte évidente... Quand l'assassin est entré, Brignolet s'est réveillé... Son affaire n'a pas été longue... On lui a empoigné les deux bras, il y a des traces d'ongles à l'avant-bras, on l'a maintenu... Quelqu'un de très fort, sans doute, car ce garçon paraît robuste... et on lui a coupé la gorge... Cela prouve que les assassins étaient au moins deux... du moins cela paraît évident... Le médecin trouvera peut-être autre chose... Supposons donc qu'il y a deux assassins... Par où sont-ils entrés?... Le cabinet est éclairé par un œil-de-bœuf qui prend jour sur la cour... hauteur d'un étage... pas assez large pour laisser passer un homme... à peine un enfant... du reste, le carreau est resté fermé... la vitre n'a pas été brisée ni coupée... donc, ce n'est point par là... Il n'y a qu'une porte. Elle donne sur le bureau de la caisse où se trouvait M. Guerrier. Ce bureau a lui-même deux portes qui communiquent...

Et, tout en parlant, M. Lacroix et Chambille joignaient le geste à la parole, allaient, venaient, ouvraient, fermaient, pénétraient d'une pièce à l'autre, ne laissant pas un coin sans le visiter.

— ... qui communiquent, celle de gauche avec les bureaux ordinaires, celle du milieu à une salle d'attente sur laquelle s'ouvrent des guichets. De la salle d'attente on sort dans le vestibule et l'on trouve la porte d'entrée. Ce doit être par là, tout simplement, que les malfaiteurs se sont introduits. Assurons-nous, pour n'avoir pas de doutes, que les fenêtres ne gardent point d'indices...

Chaque fenêtre fut visitée, aussi bien celles du boulevard Haussmann que celles de la cour...

Elles étaient intactes et closes.

Ils revinrent au vestibule.

Chambille et M. Lacroix examinèrent attentivement les serrures —

car il y en avait deux : une serrure ordinaire et un verrou de sûreté — ce qui nécessitait deux clés, par conséquent.

Elles n'offraient, ni l'une ni l'autre, aucune trace d'effraction.

M. Lacroix interrogea Guerrier :

— Vous étiez-vous enfermé, la nuit, pour travailler?

— C'est mon habitude.

— Et qui a ouvert cette porte, ce matin?

— M. de Terrenoire, que j'avais fait prévenir.

Le magistrat se tourna vers le banquier :

— Avez-vous senti quelque résistance en mettant la clef dans la serrure? La porte était-elle ouverte, ou fermée?

— Elle était fermée, et je l'ai ouverte sans rien remarquer.

— Personne autre que vous et votre caissier ne possède les clés des bureaux et de la caisse?

— Personne. Béjaud et Brignolet, qui sont les deux gardiens, couchaient ici, enfermés. C'étaient eux qui faisaient les bureaux. M. Guerrier arrivait toujours de bonne heure, le premier, de même qu'il s'en allait le dernier quand je n'étais pas là. Lorsque la caisse ne contenait pas autant de valeurs, on se relâchait un peu de la surveillance. Mais, depuis quelque temps, j'avais redoublé de vigilance; car plusieurs tentatives de vol ont été faites dans les banques voisines, et même, il y a huit ou dix jours, la caisse de la maison Muller a été forcée.

— Le voleur est entre mes mains, dit M. Lacroix. Ce n'est donc pas de lui que nous nous occuperons. Ici l'affaire me paraît plus mystérieuse — ou, si l'on veut, plus simple, ajouta-t-il d'un ton singulier.

Ce mot, Chambille seul l'entendit, et il murmura :

— Tiens, tiens! M. Lacroix me paraît avoir la même idée que moi!...

Le commissaire revint au cabinet de Guerrier et examina attentivement la caisse.

— Je ne vois pas là non plus de traces de pesée, ni d'effraction, dit-il surpris.

— C'est tout naturel, monsieur, dit Guerrier, quand je me suis endormi, j'avais laissé la caisse ouverte...

Il y eut un silence. Tout le monde se regardait. Ce qui semblait si naturel au jeune homme paraissait extraordinaire à ceux qui l'écoutaient. Seul, peut-être de tous, M. de Terrenoire n'eut aucuns soupçons.

— Avouez, monsieur, ne put s'empêcher de dire M. Lacroix, que s'endormir auprès d'une caisse ouverte, dans laquelle, en plongeant la main, on peut prendre plus d'un million, est d'une imprudence sans égale...

Guerrier eut un petit frisson dans les épaules, comme s'il avait entrevu quelque mystérieuse allusion, quelque menace lointaine dans ces paroles.

Il crut devoir répondre :

— Je vous ai dit, monsieur, que je m'étais endormi si brusquement que je n'avais pas eu le temps d'appeler les gardiens...

— C'est bien, c'est bien, dit sèchement M. Lacroix. Mon secrétaire a pris note de vos déclarations. Elles sont écrites. Inutile de les renouveler.

Guerrier se troubla et pâlit. Il chercha des yeux M. de Terrenoire. Celui-ci était pâle également.

Alors le jeune homme s'écria, d'une voix vibrante :

— Quel infâme soupçon avez-vous? Monsieur de Terrenoire, regardez-les donc! Ils m'accusent... moi!

Et l'indignation faisait trembler ses lèvres.

Le banquier tressaillit et s'empara vivement de ses mains, qu'il serra longuement dans les siennes.

— M. Lacroix, dit-il, il est impossible que vous ayez eu cette pensée... Ce serait de la folie!... Je me porte garant de sa probité... Quant à son innocence, je ne veux pas qu'il y ait sur elle le moindre doute, et je vous prie de déclarer hautement qu'en parlant comme vous l'avez fait tout à l'heure vous vous êtes trompé — et que Jean a mal interprété vos paroles!

Le magistrat eut un geste de surprise — et en même temps il échangeait un coup d'œil avec Chambille — évidemment ils continuaient de s'entendre.

— Pardonnez-moi, monsieur de Terrenoire, dit-il froidement, de ne pouvoir répondre aussi formellement que vous m'en priez...

— Votre refus est une insulte, dit Guerrier avec violence, faisant un mouvement en avant.

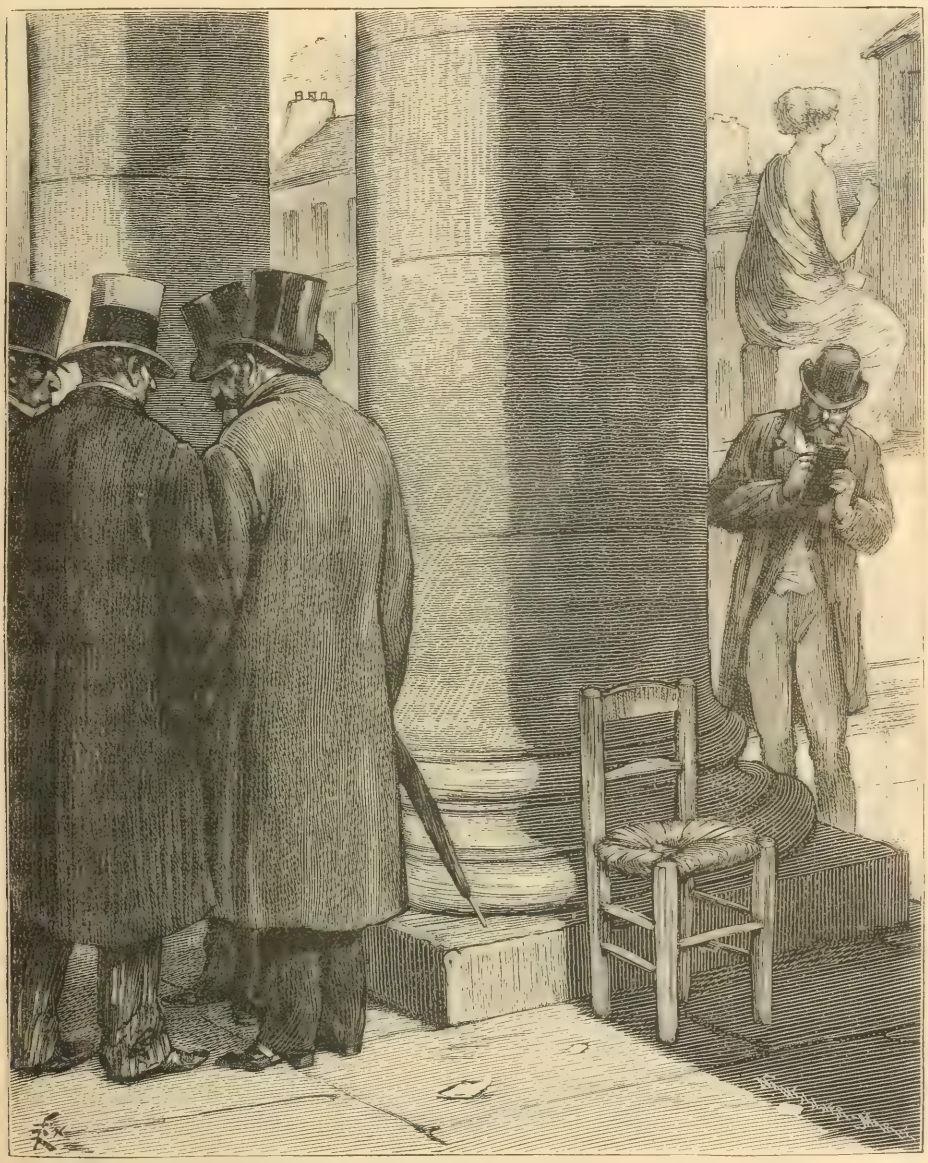
— Du calme, monsieur. Je n'ai pas l'intention de vous offenser, et je vous prie de vous reporter à ce que je vous ai dit... Je vous ai accusé d'imprudence, d'abord. Où est l'injure et n'avez-vous donc pas été imprudent? J'ai dit ensuite que mon secrétaire avait pris note de vos déclarations. C'est mon devoir, monsieur, je ne suis pas ici pour autre chose, et vous ne pouvez vous en formaliser...

Le magistrat avait raison. Guerrier et Terrenoire le comprirent.

Ils ne répondirent pas.

Lacroix ajouta :

— Vous avez donc tort de vous fâcher. Et vous me permettrez de trouver bien étrange la facilité avec laquelle vous avez pensé que je pouvais vous croire coupable!...



Plusieurs affaires, où la banque Terrenoire avait de forts capitaux, dégringolèrent à la Bourse. (P. 352.)

Cela était sans réplique.

Guerrier en fut écrasé.

Il ferma les poings avec rage et ses joues s'empourprèrent.

— Du calme, mon enfant, du calme ! fit le banquier.

M. Lacroix fit signe au gardien Béjaud de s'approcher. L'homme obéit — un peu troublé, sans doute encore impressionné par l'horrible mort de son camarade.

— Racontez-nous ce qui s'est passé ! dit le commissaire.

— Et comment diable voulez-vous que je vous le raconte? fit-il brusquement. Est-ce que j'en sais un mot? C'est M. Guerrier qui m'a réveillé — il peut le dire — même que, croyant être en faute, je lui faisais des excuses. Alors il m'a montré le cadavre de... de ce pauvre Brignolet. Et voilà! Ah! coquin de sort, un si brave homme!

— Et il s'est soutenu une lutte mortelle auprès de vous, et l'on a pu assassiner un homme dont le lit était si près du vôtre que vous l'auriez touché en allongeant le bras, — et vous n'avez rien entendu?

— Je le jure!

Le commissaire de police haussa les épaules.

— C'est invraisemblable.

— Alors, monsieur, répliqua brusquement le gardien, dites tout de suite que c'est moi qui ai égorgé Brignolet. Ça vous épargnera de la besogne.

Le magistrat ne répondit pas à cette boutade.

Il entraîna Chambille et tous deux s'entretinrent à l'écart.

Ils sortirent un instant — disparaissant dans le cabinet des gardiens. Chambille revint seul.

— Béjaud, dit-il, venez.

Le gardien le suivit.

Le commissaire de police avait enlevé la couverture du lit de sangle et du doigt montrait à Béjaud une tache rouge s'étalant sur le drap, comme si le sang avait rejailli jusque-là.

Cette tache n'était pas répétée. Et ils n'en découvrirent point sur la couverture ou le couvre-pied.

Béjaud regardait avec surprise.

— Voulez-vous m'expliquer comment il se fait que l'intérieur de votre lit soit souillé de sang?

Le gardien se pencha, examinant de près, — et fut quelques instants avant de répondre.

— Du sang...oui, c'est bien du sang! dit-il d'une voix altérée. Pauvre Brignolet! lui qui ne pensait qu'à rire et qui était si blagueur...

— Vous ne m'avez pas répondu.

— Est-ce que je sais, moi, comment c'est venu là? Une éclaboussure, parbleu! Pauvre diable de Brignolet! La nuit, on se découvre, dans le lit, quand il fait chaud. Et c'est comme ça, sans doute...

M. Lacroix ne le perdait pas de vue, pendant qu'il parlait, le suivant d'un regard persistant.

Tout à coup, brusquement :

— Déshabillez-vous! dit-il.

— Hein? Comment? Que je me déshabille? Vous riez!

— Obéissez.

— Déshabille-toi, mon vieux, lui glissa Chambille à l'oreille. Et plus vite que ça, si tu ne veux pas aller faire un tour au Dépôt, où l'on saurait bien t'y forcer.

— Mais pourquoi?

— On te le dira après. On ordonne. Obéis!

M. Lacroix fit un geste impatienté.

— Si le patron se fâche, ton affaire ira mal, lui souffla de nouveau Chambille, sur le même ton.

Béjaud semblait pris d'un malaise subit.

Il avait enlevé machinalement sa livrée à boutons dorés et restait là, en gilet, les mains dans les poches.

— Enfin, dit-il, ça n'est pas naturel, ce que vous me demandez là!...

La grosse main de l'énorme Chambille s'abattit sur son épaule et Béjaud plia.

— Nous allons perdre patience, mon garçon. Et ça te sera nuisible, ta mauvaise volonté.

Béjaud enleva son gilet, fit tomber ses bretelles, et comme il allait lentement, très lentement, Chambille lui arracha les boutons de sa chemise et le secoua si vigoureusement qu'il le fit basculer.

— Plus vite, plus vite!...

— Dites donc, encore faut-il le temps, faisait Béjaud.

Le pantalon tomba, laissant les jambes nues.

— Je m'en doutais! murmura M. Lacroix.

Ce qui motivait ette exclamation, c'est que la jambe droite du gardien portait une large tache de sang, produite par une déchirure assez profonde.

— Voilà, dit Béjaud rudement. Ça vous suffit-il? Faut-il enlever sa chemise, à présent, et se mettre devant vous dans la position du père Adam?

— Repassez vos vêtements.

— C'était bien la peine... Propre au service, hein?... J'ai été soldat, vous savez!... Et on pourrait l'être encore.

— D'où vous vient l'éraflure que vous avez à la jambe, et qui est toute saignante?...

— Ça vient de ce que cette nuit, quand je me suis précipité hors de mon lit, les jambes nues, — au moment où M. Guerrier me montrait Brignolet, — je me suis écorché le mollet contre le coin de mon lit... à la vis.

Tenez, là, où c'est coupant comme un couteau. Et ça a saigné. Sur le premier moment, à cause de l'émotion, je n'ai rien ressenti... C'est seulement dans la voiture que j'ai prise sur l'ordre de M. Guerrier que je me suis dit : Qu'est-ce que j'ai donc là qui me cuit?... J'ai retroussé mon pantalon. C'était ça! Quand on est dur, quelquefois, on se blesse et on ne s'en aperçoit pas... on ne sait pas tant seulement d'où ça vient!

Il avait remis ses vêtements et riait... puis, ses regards tombant sur le cadavre, il répéta son éternelle lamentation :

— Pauvre Brignolet, va! pauvre Brignolet!...

Tout à coup, se ravisant :

— Au fait, dit-il, le sang que vous avez découvert sur le drap de mon lit vient de ma jambe, sans doute. Vous voyez, tout s'explique naturellement.

— Vous vous êtes donc recouché après avoir été réveillé par M. Guerrier?

— Non.

— Eh bien, n'avez-vous pas dit que c'est à ce moment que vous vous êtes blessé? Vous vous contredites...

Béjaud parut surpris et embarrassé.

— Vous avez raison, grommela-t-il. Alors ce que vous avez vu dans le lit vient évidemment d'une éclaboussure : c'est ce que j'avais dit tout d'abord.

— Bien, très bien, fit M. Lacroix, hochant la tête et répondant à quelque secrète pensée... Montrez-moi vos mains!... Étendez-les!...

Béjaud était devenu docile.

Le commissaire examina attentivement les doigts, les ongles.

Ceux-ci étaient durs comme de la corne ; les mains étaient larges et nerveuses.

— Nous allons faire une expérience, Béjaud.

— Ah! vous n'en aurez pas bientôt fini avec moi, s'il vous plaît? Vous commencez, soit dit sans vous offenser, à me tarabuster joliment le criquet... Qu'est-ce que vous désirez encore?... Faut-il que je me tatoue en bleu et en rouge, à présent, pour vous faire plaisir?... Et quand je serai tatoué, faudra-t-il marcher sur les mains et cabrioler pour vous faire rire un brin?... Demandez... faites-vous servir!...

— Béjaud, dit le commissaire, il faut que vous ayez une bien grande énergie pour être capable de plaisanter devant ce cadavre.

Béjaud eut un frisson.

— C'est vrai, dit-il. Mon pauvre Brignolet, je te demande pardon.

Et tu me pardonneras, parce qu'à ma place tu n'aurais pas eu autant de patience que moi.

Le commissaire montra au gardien les traces d'ongles marquées sur les bras de Brignolet.

— Pour reconstituer la scène du meurtre, il faut que vous nous aidiez, Béjaud... Surmontez vos répugnances... Prenez Brignolet par les bras et écartez les doigts de façon que chacun de vos ongles coïncide avec une de ces érosions que vous voyez sur la peau.

Mais Béjaud reculait, pâle, balbutiant...

— Quoi! Vous voulez? Moi, à Brignolet! Ah! non, par exemple... Ça me porterait malheur!

Chambille le prit par les épaules et voulut le pousser.

Béjaud résista.

Chambille était robuste. Béjaud ne le paraissait pas moins.

— Je parie que dans cinq minutes, dit-il, je vais me fâcher! Alors, tant pis, je taperai comme un sourd.

Le commissaire fit un signe à Chambille.

— Laissez-le; ne l'irritons pas. Nous n'obtiendrons rien de plus aujourd'hui.

Le magistrat et l'agent revinrent à Guerrier et à Terrenoire, restés dans le bureau de la caisse.

M. Lacroix envoya un gardien de la paix chercher le concierge.

Il avait besoin de lui poser quelques questions.

De tout ce qu'affirma le concierge, il résultait que rien d'extraordinaire ne s'était passé, pouvant lui donner des soupçons.

Il s'était couché à onze heures, tout le monde était rentré, excepté les locataires du second, deux jeunes mariés, qui étaient allés au Vaudeville, et se firent ouvrir un peu après minuit. Il avait tiré le cordon à cette heure-là, pour la dernière fois, s'était endormi et n'avait plus été réveillé qu'à l'aube, par Béjaud.

M. Lacroix l'interrogea également sur les locataires de la maison, s'assura que la grande porte d'entrée ne pouvait être ouverte du dehors sans l'intervention du concierge, monta aux combles, visita les chambres des domestiques, grimpa sur les toits, avec Chambille

Ils se trouvaient seuls, tous les deux.

— Si l'assassin n'était pas entré avant que le concierge fermât sa porte, dit le commissaire, il est probable qu'il y est venu par les toits, en suivant les maisons voisines. Et c'est par là, également, qu'il serait sorti. Peut-être a-t-il un camarade parmi les gens de service!...

— M. Lacroix croit-il fermement qu'il faille aller chercher l'assassin aussi loin?

— Non, ce Béjaud ne me semble pas catholique.

— Ni à moi, morbleu!

— Mais il doit avoir un complice. Bien des indices nous le prouvent. Et quand ce ne serait que l'impossibilité de garder et de cacher les valeurs?

— Évidemment. Il n'aurait pas eu la bêtise de laisser ce joli petit million dans les bureaux de la banque. C'est un autre qui l'a emporté!... Comme quatre ou cinq heures se sont passées entre l'assassinat et le moment où nous avons été avertis, il se pourrait, cependant, que Béjaud fût sorti, emportant le million, et fût rentré.

— Il avait donc des fausses clefs?... Il est possible de les trouver, alors, si bien cachées qu'elles soient...

Chambille secoua la tête.

— Celles de Guerrier ont suffi, dit-il à voix basse.

— Vous croyez?

Les deux hommes se regardèrent, puis Lacroix dit :

— C'est grave, très grave. Soyons prudents. Ne laissons voir, surtout, aucuns soupçons... L'idée que vous venez d'exprimer, je l'avais eue... et j'ai eu tort de la montrer. Faisons preuve de confiance. Il nous manque, sur cette banque, des renseignements que nous n'obtiendrons qu'au dehors... Patientons!... Quant à Béjaud, il faut s'assurer de lui.

Ils descendirent.

Le commissaire s'entretint quelques instants avec Terrenoire, prit la désignation des valeurs soustraites, les numéros, etc., tout ce qui pourrait mettre sur leurs traces, monta dans le cabinet particulier où Béjaud et Brignolet avaient leurs malles, visita ces malles minutieusement, fit sonner les briques du carrelage, en soulevant même quelques-unes sous lesquelles semblait exister un vide, laissa deux gardiens de la paix dans le bureau de la caisse, et partit en priant M. de Terrenoire et les autres de quitter les lieux.

— La justice est obligée de se substituer à vous, monsieur, dit-il poliment au banquier. Jusqu'à demain, vos bureaux devront rester fermés.

— Comme il vous plaira, monsieur, dit le banquier avec accablement. Un jour d'interruption dans mes affaires ne rendra pas pour moi la catastrophe plus grande.

Tous sortirent, excepté les sergents de ville.

Alors, Chambille disait à Béjaud, en lui passant la main sous le bras et en l'entourant de sa ligotte, prestement, sans même que l'autre s'en aperçût :

— Eh bien! vieux, nous allons donc faire route ensemble, comme deux camaros?

Béjaud fit un brusque soubresaut. Il était blême ; il fut pris soudain d'un tremblement convulsif.

— Mais non, vous vous trompez, je ne vais pas avec vous.

— Tu es sûr?

— On peut avoir besoin de moi, ici.

Chambille se pencha à son oreille.

— Pour y achever la besogne de cette nuit?

Le tremblement de Béjaud atteignit ses jambes.

Il flageola et Chambille le retint.

— Quoi? que dites-vous? Est-ce que par hasard vous allez m'accuser?... Ah! mon Dieu!...

— Je ne t'accuse de rien. Seulement nous avons besoin de toi au Dépôt. Voilà tout.

— En d'autres termes, vous m'arrêtez.

— Oui, provisoirement.

— Vous emmenez cet homme? demanda Terrenoire.

Il était surpris, et comme mécontent.

M. Lacroix lui parla à voix basse :

— Il me paraît difficile qu'il ne soit pas complice du vol, aussi bien que de l'assassinat. Tout me paraît louche dans sa conduite. Je suis obligé de m'assurer de sa personne. La négligence de certaines précautions a empêché quelquefois nos enquêtes de réussir.

— Je dois vous dire que depuis qu'il est à la banque je n'ai qu'à me louer de sa probité et de son attachement.

— D'où sortait-il ?

— Du service militaire.

— Et il était chez vous depuis longtemps?

— Depuis une dizaine d'années. C'est un fort brave homme, très doux, ne se grisant jamais. S'il était possible de le laisser en liberté, je crois pouvoir répondre de lui.

Mais Lacroix secoua la tête.

— Nous verrons plus tard. En ce moment, non.

Il salua M. de Terrenoire et s'approchant de Guerrier :

— J'espère, monsieur, que vous ne m'en voulez pas et que vous ne me tenez pas rancune d'un malentendu?

— Non, certes! dit le jeune homme avec élan.

Ils se serrèrent la main.

Chambille les regardait de loin, du coin de l'œil.

— Savez-vous quel est cet homme que nous venons de laisser libre? demanda le magistrat au policier.

— C'est le caissier de M. de Terrenoire, répondit Chambille.

— C'est aussi l'ancien caissier de Roger Laroque!

XXII

Quelques heures ne s'étaient pas passées que tous les amis ou habitués des fêtes de Terrenoire connaissaient la catastrophe.

Des amis plus intimes, et qui ne s'étaient pas contentés d'envoyer soit une carte, soit une lettre, causaient avec Mme de Terrenoire, dans le salon — ou plutôt causaient devant elle, car elle paraissait très abattue par ce malheur soudain qui menaçait de ruiner son mari et de le déshonorer.

En effet, comme un malheur n'arrive jamais seul et comme si les pressentiments de M. Le Charrier, pour se réaliser, n'avaient attendu que l'assassinat de Brignolet et le vol du million, plusieurs affaires où la banque Terrenoire avait de forts capitaux dégringolèrent à la Bourse.

Les pertes étaient irréparables.

Il fallait trouver tout de suite un million et demi pour parer à ces pertes, ou M. de Terrenoire, selon l'expression consacrée, allait sauter.

M. de Vaunoise, le fiancé de Suzanne, était venu des premiers et s'était mis à la disposition du banquier, dans la mesure de ce qu'il lui était possible de l'aider.

Mussidan n'avait pas encore été prévenu.

Terrenoire avait envoyé chez lui, dès la première nouvelle du meurtre et du vol, mais le comte était parti la veille, de Paris, pour une de ses terres, en Sologne, dont le paysage mélancolique, la nature triste et pauvre lui plaisaient.

Le banquier avait lancé une dépêche aussitôt.

Mussidan devait être en route. On l'attendait dans l'après-midi.

De lui dépendaient l'honneur et la vie de Terrenoire.

Le comte était extrêmement riche et dépensait à peine le tiers de ses revenus. Lui seul pouvait sauver le banquier.

Et celui-ci tremblait un peu, bien qu'il fût certain de l'amitié du comte.

Un million et demi, c'est une grosse somme. Mussidan la donnerait-il?

S'il la refusait, il ne restait plus à Terrenoire qu'à se brûler la cervelle.

Il était dans son cabinet avec Guerrier, Margival, Le Charrier et quelques autres.

Dans le salon, la tristesse régnait. (P. 353.)

Pendant qu'ils s'entretenaient des mesures à prendre, dans le salon la tristesse régnait.

On causait à voix basse.

Mme de Terrenoire se tenait silencieuse dans le fond d'un fauteuil, le corps traversé de frissons fiévreux.

Aux amies qui entraient et venaient lui serrer les mains, elle ne

répondait même pas, remuant seulement les lèvres et n'ayant point la force d'articuler des paroles.

A l'autre bout du salon, debout près d'une fenêtre, un homme se tenait, lequel devait être profondément affecté du malheur qui atteignait cette maison, car il était très pâle.

Ses yeux noirs étaient entourés d'un large cercle bistré.

Les pommettes des joues étaient rouges, comme si la fièvre l'avait dévoré.

Il semblait oublier l'endroit où il se trouvait, n'était guère à la conversation, et par-dessus les hommes et les femmes qui étaient devant lui, son regard ardent, lumineux, troublant, allait chercher le visage d'Andréa.

Et ils restaient attachés, pour mieux dire, l'un à l'autre, par cette invisible attraction, parlant sans doute ainsi et se comprenant.

Ils semblaient être nés l'un pour l'autre et avaient tous les deux sur le visage le signe fatal des passions mortelles, des ardeurs furieuses.

L'homme, c'était Luversan.

Qu'était-ce?

On ne savait trop; il se disait Italien et gentilhomme, mais personne ne s'était enquis de son identité et de ses lettres de noblesse.

Quelques-uns l'avaient connu très pauvre, traînant la misère dans les brasseries du quartier Latin, où il avait fait son droit.

Puis, d'autres l'avaient rencontré menant un train d'enfer et vivant tout à coup, et pendant des mois, sur le pied de deux cent mille livres de rentes.

Qu'était-ce?

On ne savait. Peut-être un de ces produits étranges de la vie de Paris auxquels on ne peut donner un nom, qu'on ne peut classer dans aucun genre, sur lesquels il est impossible de se prononcer, soit en bien, soit en mal, jusqu'au jour où quelque coup d'éclat, quelque trait de génie, quelque singularité — ou souvent quelque crime — fait d'eux une célébrité.

Qu'était-ce? On ne savait.

Il avait une beauté dure qui faisait frissonner les femmes. Cet homme avait dû voyager en tous pays. Il parlait avec un accent qui n'était d'aucune langue, un accent cosmopolite.

Il avait été présenté dans quelques salons par ses amis du Cercle, connus, ceux-là, auxquels il avait rendu service.

Et il s'y était maintenu, à force d'habileté, de tact, d'esprit.

Il eut, dans ce monde où l'on venait de l'introduire, quelques

maîtresses. On le sut, bien qu'il eût gardé sur ces aventures le silence le plus absolu.

Ces maîtresses lui en avaient conservé de la reconnaissance.

Il put rompre sans se brouiller, se faisant d'elles des amies.

Où vivait-il?

On lui avait connu des appartements luxueux, même un jour un hôtel dans les alentours du parc Monceau, avec des chevaux et des voitures.

Tout cela s'était fond avait disparu pour renaître ensuite et disparaître de nouveau.

Dans ces éclipses, où s'en allait-il?

Autant de mystères qu'on avait essayé vainement de pénétrer, mais dont on ne s'occupait plus guère.

Il était accepté. On le gardait.

Ces mystères même étaient pour sa personne un attrait de plus.

Certaines femmes aiment le danger, comme les papillons la flamme — et s'y brûlent.

Il y a dans le fond du cœur de quelques filles d'Ève des perversités inavouées, dont ces sortes d'énigmes allument le désir. Il y a des grands criminels qui ont affolé des femmes.

Mme de Terrenoire ne fuyait pas le regard de Luversan, elle le soutenait, au contraire, liée à lui, se sentant comme enlevée et fondue en lui.

C'était une femme étrange que cette Andréa.

Bien qu'elle fût née à Paris, elle n'avait rien de la Française, ni de la Parisienne.

On eût dit plutôt qu'elle avait dans les veines du sang d'Espagnole et de Mauresque.

Sa peau, d'un brun chaud, était d'une femme née sous les ardents rayons d'un soleil de feu; et le soleil semblait avoir mis des flammes dans ses yeux; sa lèvre rouge et forte était triste; le nez, un peu fort, le visage long et ovale. Les traits étaient accusés, tourmentés.

Une âme ardente, pleine de passions mauvaises, brûlait ce corps élégant et maigre, souple comme une couleuvre.

Et si elle avait le visage d'une fille des pays du soleil, elle en avait aussi — par une bizarre fantaisie — certaines habitudes et certains vices : elle mangeait du haschisch, et à force de piqûres de morphine avait fini par trouver une sorte de jouissance nouvelle, laquelle, répétée souvent, était presque dégénérée en habitude.

La morphine joue un très grand rôle chez les névrosées modernes Andréa en abusait.

Quant au haschisch, c'était une ivresse solitaire qu'elle se permettait

au fond de son boudoir, où elle recherchait les rêves fantastiques, les hallucinations voluptueuses, factices, pleines de vertiges délirants, d'image prestigieuses et de chimériques merveilles.

Entraînée sur cette pente, elle avait augmenté chaque jour la dose

Énervée par le haschisch mortel, elle recommençait aussitôt, cherchant, après des délices, des délices nouvelles.

Elle savait que le bien-être produit finit par diminuer, à force d'habitude, et malgré les doses de plus en plus fortes; elle savait que l'apathie succède à l'exaltation, puis la langueur, l'atonie, l'hébétement.

Souvent elle restait comme morte, des journées entières, sans que Terrenoire, alarmé, devinât les causes de cette stupeur.

Puis elle se réveillait.

Et, la raison revenue, la passion l'emportait encore.

Elle avait tout son sang-froid, ce jour-là, et cependant, tant son visage était étrange, ses yeux agrandis et étincelants de flammes, on eût dit que les hallucinations la tenaient.

Un à un, ceux qui étaient là, voyant qu'elle était fatiguée, étaient partis; elle n'avait retenu personne.

Un homme seul resta, Luversan, toujours debout, là-bas, dans son immobilité de statue.

Et quand il n'y eut plus qu'eux seuls, ces deux êtres ne cessèrent point de se regarder, plongeant dans l'âme l'un de l'autre.

Tout à coup Luversan, lestement, s'avança vers elle.

Elle se dressa, comme menacée d'un danger; sur son visage passa la crispation d'une atroce terreur.

Elle étendit les bras.

Luversan prit une de ses mains et la porta à ses lèvres, sans baisser les yeux, la regardant encore, étrangement.

— Je vous aime, dit-il.

Et ce fut le seul mot qu'il prononça.

Il s'éloigna, et Andréa retomba sur le canapé, faisant un geste fou, autour de sa tête, comme pour écarter un horrible cauchemar.

XXIII

Le jour même, Mussidan arriva.

Terrenoire et lui s'enfermèrent dans un cabinet et restèrent longtemps ensemble.

Le banquier commença par lui faire le récit du drame qui s'était passé boulevard Haussmann.

Après quoi, il aborda la question financière.

Outre le vol de douze cent mille francs, il y avait la débâcle de la Bourse.

Plusieurs faillites venaient d'être annoncées coup sur coup, celle de la maison « Rambe et Steiner », celle de la « Banque des villes et campagnes », celle de la « Banque métropolitaine », lesquelles faillites atteignaient gravement la banque Terrenoire.

A chaque instant, des nouvelles venaient de la Bourse, où l'émotion était indescriptible.

Terrenoire ne cacha rien à Mussidan.

— La situation est désespérée, dit-il, car, outre les pertes énormes que je prévois et qui sont le résultat de la situation de la Bourse, il y a le vol dont je suis victime, et le million en caisse était destiné à des remboursements qui devaient se faire aujourd'hui. La faillite pour moi semble inévitable, si tu ne me viens en aide, car demain, dès que mes bureaux seront rouverts, je m'attends à des retraits de dépôts nombreux, arrivant de tous côtés, auxquels il me sera impossible de faire face, et qui aggraveront encore mes embarras. Tu le vois, il faut s'attendre à ce que la banque Terrenoire ferme ses guichets d'un moment à l'autre. Et d'ici à demain — d'ici à ce soir, plutôt — car la justice, en s'emparant de mes bureaux, me laisse, sans qu'elle s'en doute, un jour de répit, — si je n'ai pas fait face à cette situation, je suis perdu. Non seulement, c'est la ruine — que me ferait la ruine, on se relève! — mais c'est le déshonneur.

Mussidan était assis et l'écoutait distraitement.

Il ne l'avait pas interrompu une seule fois.

Terrenoire, malgré ses efforts pour garder son sang-froid et son calme, était fiévreux et agité.

Il regardait son ami, attendant, de ce qu'il allait dire, un arrêt de vie ou de mort.

— Cela est fort triste et fort inattendu! murmura le comte.

— Voilà tout ce que tu trouves pour me plaindre? fit Terrenoire, surpris. Je sais que peu t'importe la perte que je fais et que cependant tu partages, car tu es riche... mais je n'ai pas la même fortune que toi... c'est moi qui suis frappé, et non toi, car si nous sommes associés de fait, puisque c'est avec tes ressources que j'ai fondé notre banque, je suis seul en nom, et supporterai seul le déshonneur de la faillite... C'est trop juste.

Mussidan se taisait toujours.

— Cependant, ajouta Terrenoire, de plus en plus agité, laisse-moi

te dévoiler le fond de ma pensée... J'avais espéré, un moment, que, malgré l'énormité du déficit, tu me sauverais peut-être... C'était un sacrifice à t'imposer, cela est vrai, mais tu es riche... et aurais-tu souffert de ce sacrifice? Je vois que je me suis trompé... Tu ne dis rien?... Plus de deux millions, c'est beaucoup, je le sais... Pourtant, c'est à peu près la totalité des bénéfices que la banque t'a rapportés depuis que je la dirige... Pourquoi ne consacrerais-tu pas ces bénéfices à relever, à sauver une maison qui marchait à merveille et qui se serait sauvée elle-même — malgré le vol de cette nuit — sans la débâcle de la Bourse?

— Tu étais trop heureux, vois-tu, dit Mussidan d'un air étrange, tu as tenté Dieu... Oui, trop heureux... tu t'es laissé enivrer... Tout te réussissait... La fortune te souriait... Ta femme, belle, fière, triomphante, qui te faisait envier de tous tes amis, a mis la paix dans ton foyer domestique... Ta fille est un ange de grâce et de beauté... Qui ne l'adorerait? Toi, tu es gai, heureux et bien portant... Tu te laissais vivre... Un seul homme n'est pas capable de supporter tant de bonheur!...

Terrenoire l'écoutait, saisi.

Jamais Mussidan ne lui avait parlé de la sorte.

Que se passait-il donc dans cette âme?

D'où venait cette ironie?

— Ainsi, tu me refuses?

— Tous mes capitaux sont engagés, dit le comte — pâle et détournant les yeux — je ne puis disposer, à l'heure présente, que de quelques cent mille francs. Cela ne peut suffire. Je le regrette. Je suis au désespoir. Mais ce coup est si inattendu...

— C'est bien, fit Terrenoire, très bas, c'est bien, Mussidan, tu es libre. Je ne t'en veux pas. Je te remercie même de m'avoir parlé comme tu viens de le faire, Adiéu. Je vais retrouver ma fille et ma femme. Je leur avais laissé une espérance. Je leur avais dit que tu ne voudrais pas, sans doute, que la honte entrât dans notre maison, qui est un peu la tienne... Je vais leur apprendre — oh! sans rancune — que, malgré ton désir, tu ne peux nous sauver.

Mussidan s'était levé brusquement.

Sa fille! Un instant, la jalousie lui avait tout fait oublier.

Sa fille!

Mais c'était Diane qui serait la première atteinte par ce déshonneur!

Sa fille!... qu'il aimait tant, et qui justement lui inspirait sa jalousie du bonheur de Terrenoire!

Sa fille allait pleurer, et vivre pauvre, dans la gène, le travail de tous

les jours, la misère, pendant que lui, Mussidan, continuerait de traîner sa vie ennuyée à travers ses millions!...

— Malheureux! se disait-il, à quoi penses-tu? La honte entrerait par toi dans cette maison et t'en chasserait! Et jamais plus tu ne pourrais revoir cette enfant que tu adores et qui emplit ta pensée!

Terrenoire s'en allait digne et triste.

Mussidan l'arrêta.

— Pardonne-moi, mon ami, dit-il. Depuis quelque temps, je vis un peu comme un fou, ne sachant trop ni ce que je dis, ni ce que je fais.

Et il lui tendit la main.

Terrenoire hésitait.

— Puisque je te demande pardon? fit Mussidan.

Ce dernier mot vainquit Terrenoire. Toutefois il lui dit :

— Tu m'avais refusé si durement, mon ami, que s'il ne s'agissait que de moi, et non de ma femme et de ma fille, je refuserais à mon tour.

Ils s'assirent de nouveau l'un en face de l'autre.

Ils causèrent, et leur entretien — longtemps après — finit sur ce mot, dit par le comte :

— Tu peux disposer de ma fortune. Voici mes pleins pouvoirs. Sauve-toi d'abord, sauve ta femme, sauve ta fille. Nous compterons ensuite.

— Mon bon Mussidan, dit Terrenoire, dont les yeux étaient mouillés, et qui semblait sortir d'un rêve...

— Je mets à tout cela une condition, pourtant.

— Laquelle?

— Laisse-moi annoncer ce que je viens de faire pour toi à Mme de Terrenoire et à Diane.

— Orgueilleux!... La main gauche doit ignorer...

— Ce que donne la main droite. Je le sais. Mais, que veux-tu? puisqu'il est entendu que je suis jaloux de toi, je veux essayer de t'enlever, à mon profit, un peu de ces deux cœurs qui t'aiment...

— Essaye! dit Terrenoire, riant. Je n'en serai que plus riche.

XXIV

Pendant que le banquier, allégé d'un poids énorme, renaissant à la vie, sortait pour se rendre à la Bourse et faire face à l'orage, Mussidan se faisait annoncer chez Mme de Terrenoire.

Bien que celle-ci fût souffrante, elle le reçut.

Mussidan s'avança vers elle et lui baisa la main.

— Vous semblez tout joyeux, dit-elle, votre visage paraît comme éclairé. Qu'avez-vous? Vous ne savez donc pas ce qui se passe?

— Je le sais.

— Et voilà ce qui vous rend gai?

— Assurément.

— Je ne comprends pas, dit-elle sèchement.

Et elle se leva et fit quelques pas pour s'éloigner.

— Vous avez la mémoire courte. Ne vous ai-je pas dit, l'autre soir tenez, le soir même où vous donniez cette magnifique fête japonaise qui a fait courir tout Paris : « J'en suis presque à souhaiter une catastrophe, afin qu'on ait besoin de moi, afin que la vie de Diane, de ma fille, dépende de moi, afin de lui venir en aide à ce point qu'elle soit forcée de m'aimer à l'égal de Terrenoire! » Ne vous disais-je pas que j'étais jaloux de l'affection que cette enfant, qui est ma fille, portait à cet homme, qui n'est pas son père...

— Plus bas, malheureux, dit Mme de Terrenoire, effrayée, — car Mussidan, en ce moment d'exaltation, avait élevé la voix, — on pourrait nous entendre!...

Elle regardait autour d'elle, effarée.

— Aujourd'hui, continuait Mussidan, je suis moins jaloux, parce que je viens d'acquérir un droit à son affection, un droit à sa reconnaissance. Il faut plus de deux millions pour sauver Terrenoire de la honte, du déshonneur, d'une faillite, du suicide. Ces deux millions, je les donne, je les donne à ma fille, je te les donne, Andréa... Je suis heureux, aujourd'hui... Ah! cela me pesait de ne rien faire pour elle, de n'avoir jamais rien fait... J'aurais voulu autre chose qu'un sacrifice d'argent... J'aurais voulu qu'elle eût besoin de ma vie, de mon sang... Qui sait? Cela viendra peut-être...

Il avait de nouveau élevé la voix, joyeux, délirant, malgré les gestes d'Andréa... mais tout à coup il pâlit, et Andréa, effarée, demi-morte, tomba sur un fauteuil...

Ils avaient entendu du bruit dans un salon voisin.

Quelque chose de lourd semblait être tombé.

Qu'était-ce?

Et Mussidan et Mme de Terrenoire restaient à se regarder, n'osant presque tourner la tête vers le salon d'où ce bruit était parti.

Assurément, quelqu'un était là, qui avait écouté ce qu'ils disaient!... qui avait surpris leur secret!...

— Ah! je veux savoir! murmura le comte, pendant que Mme de Ter-

Elle sait tout ! Elle a tout compris ! (P. 364.)

renoire, demi-morte de frayeur, se laissait aller sans forces, presque évanouie.

Mussidan fit quelques pas dans la direction du salon et allait soulever la portière, quand il recula foudroyé.

Diane écartait cette portière et apparaissait soudain devant lui.

C'était donc elle! Malheur!

Mme de Terrenoire et Mussidan échangèrent un regard de désespoir et joignirent les mains dans l'attitude d'une supplication suprême.

Diane était d'une pâleur étrange et se soutenait à peine.

Elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer.

Elle chancelait.

Les paupières étaient abaissées sur ses grands yeux noirs, aussi brillants, aussi beaux, mais plus doux que ceux de sa mère. Sa bouche entr'ouverte laissait passer une respiration haletante, et son corsage se soulevait par bonds douloureux.

Un instant, une seconde — moins peut-être — il y eut entre elle et les deux autres comme une inexprimable horreur.

Mais elle montra un courage d'homme, cette enfant; elle eut la sublime énergie d'essayer de sourire à Mussidan et à Mme de Terrenoire, et de paraître gaie, quand elle avait le cœur dévoré de honte, de colère, de dégoût...

Eux baissaient la tête devant la jeune fille, ainsi que des coupables attendant l'arrêt du juge.

Ils ne vivaient plus.

Mussidan avait des idées de suicide dans la tête, et certes il se fût tué là, tout de suite, devant son ancienne maîtresse, aux pieds mêmes de sa fille, s'il avait eu quelque arme sous la main.

— Eh bien! disait Diane, pourquoi me regardez-vous de la sorte?... Vous êtes gentils!... Vous voyez que je suis toute défaite et vous ne me demandez même pas quel est le motif de mon émotion...

Mme de Terrenoire respira.

Quant à Mussidan, il se contenta, surpris, d'observer sa fille.

— C'est vrai, dit Andréa, tu es pâle...

— Je me suis trouvée mal dans le salon voisin, cela n'a duré qu'un instant; j'ai eu un éblouissement, et, si je ne m'étais retenue à un fauteuil, je serais tombée... Toutes ces mauvaises nouvelles... arrivant coup sur coup, m'ont troublé un peu la tête... Cela va mieux...

Et elle essayait de nouveau de sourire, mais une étrange fatigue s'était répandue sur ses traits, avec la couleur jaune terreuse des gens malades.

Mme de Terrenoire eut la folle espérance que Suzanne ne savait rien, n'avait rien entendu.

— Ma pauvre enfant! dit-elle tout à coup avec élan, n'aie plus de craintes. Ton père est sauvé!... M. de Mussidan, avec une générosité vraiment royale, lui a laissé la libre disposition de sa fortune pour lui permettre de faire face à tous les remboursements... Remercie-le!... C'est à lui que nous devrons de garder notre rang dans le monde, notre fortune — et c'est à lui que ton père devra de garder son honneur sauf...

— Vous avez fait cela, monsieur de Mussidan? dit la jeune fille, dont la voix était profondément altérée.

— Et je suis heureux, dit-il lentement, sans cesser de l'observer, de cette nouvelle occasion qui m'est offerte de vous prouver combien je vous aime, moi qui cependant ne suis rien pour vous, si ce n'est l'ami de votre père.

— L'ami de mon père, oui, fit-elle, et elle répéta plus bas : l'ami de mon père! C'est pour lui que je vous remercie, monsieur, et pour ma mère!...

— Et aussi pour vous, n'est-ce pas, mon enfant?

Elle hésita.

Elle semblait défaillir encore.

— Oui, et aussi pour moi! dit-elle faiblement. Je suis heureuse, très heureuse de ce que vous faites — oui, bien heureuse... Mon père est si bon pour moi, pour ceux qu'il aime... pour tout le monde... si bon, mon pauvre père!...

Et tout à coup, n'y tenant plus, elle éclata en sanglots, s'affaissa sur le parquet avant que Mussidan eût pu la retenir, en proie à une violente attaque de nerfs, mordant son mouchoir pour étouffer ses cris, se tordant, les membres contractés, la gorge étranglée.

Mussidan, égaré, fou, se précipita sur elle, la prit dans ses bras, pendant que Mme de Terrenoire, terrifiée, n'avait même pas la force de bouger.

Et Mussidan répéta :

— Elle sait tout. Elle a tout compris!

XXV

Depuis qu'elle avait fait à Raymond l'aveu de son amour, Suzanne était plus calme ; elle se montrait plus enjouée avec son père.

La saison des grands froids approchait. Des pluies torrentielles

persistantes, détrempèrent la terre et rendirent impossibles les longues promenades.

Suzanne tuait le temps en jouant du piano et en lisant tous les ouvrages que son père lui apportait de Paris.

— Tu ne t'ennuies pas ici? lui demanda Laroque un soir qu'il l'avait surprise s'endormant sur sa broderie.

— Mais pas du tout, et j'espère bien que nous y passerons l'hiver.

— A Paris, nous aurions les distractions du théâtre et les soirées du monde.

— Vous savez bien, mon père, que nous ne pouvons pas aller dans le monde.

Laroque tressaillit. Que voulait-elle dire par là ?

L'enfant comprit-elle ses craintes?

— Je veux dire que nous sommes faits tous les deux pour la solitude. D'abord, je n'ai nulle envie de me marier, pourquoi vous infligerais-je les corvées que les pères s'imposent afin de trouver un époux à leur fille?

Laroque répliqua :

— Ce serait un grand plaisir pour moi qne de te voir admirée dans une société de gens distingués où ma fortune m'a permis d'être admis dès mon arrivée à Paris.

— Pourquoi voulez-vous qu'on m'admire? dit la jeune fille avec tristesse. Je me suis toujours sentie mal à l'aise auprès des étrangers, et pour vous dire vrai, je ne retrouverai toute ma gaieté que lorsque nous serons retournés là-bas, en Amérique.

Rien ne pouvait faire plus de plaisir à Roger Laroque que l'idée de quitter la France ; mais il avait encore tant de choses à faire avant de reprendre la mer !

Son enquête personnelle n'aboutissait à rien. Le moment était venu pour lui de se confier à Tristot et Pivolot, dont le retour d'Espagne devait avoir lieu incessamment.

Un matin qu'il se disposait à prendre le train de Paris pour se rendre chez Guerrier, il se croisa dans le jardin avec un visiteur.

C'était Raymond de Noirville.

Laroque se garda bien de rentrer.

— Voulez-vous m'accompagner jusqu'à la gare? demanda-t-il au jeune homme.

— Volontiers, monsieur Farney. Il y a longtemps que je me proposais de venir vous voir. J'ai des renseignements à vous demander.

— Tout à votre disposition. Nous causerons en chemin.

Laroque tenait avant tout à éloigner de sa maison le fils de l'homme

qui avait été sa victime. « Ce garçon-là, se disait-il, a tout pour lui ; si Suzanne se prenait à l'aimer ! »

Son instinct de père l'avertissait du danger.

En route, Raymond lui demanda des renseignements sur l'Amérique du Nord. Il ne cachait pas son intention de quitter la France, malgré les succès qu'il avait déjà eus au barreau. Il voulait comparer la législation française avec celle des Etats-Unis, surtout au point de vue de la procédure. Il était d'avis qu'il y aurait plus de gloire à faire un bon ouvrage, utile à tous, que des plaidoiries passables utiles à quelques-uns.

On sait que Laroque était doué d'une grande pénétration. Sous ces projets de philantropie prématurée, il devina une grande déception. Raymond de Noirville devait avoir au fond du cœur un profond chagrin : c'était pour s'étourdir, et non pas seulement pour travailler, qu'il désirait s'expatrier.

— Vous êtes bien jeune, dit William Farney, pour entreprendre une excursion qui exigerait le sacrifice des plus belles années de votre jeunesse.

— L'étude m'a vieilli, monsieur, ou plutôt elle m'a donné une expérience rare pour mon âge. La profession d'avocat n'est pas sans déboires. Mon père l'exerçait avec éclat. Qui parle de lui, maintenant ? Qui se souvient d'une seule des causes célèbres auxquelles il a prêté le secours de sa parole chaude et convaincante ? Il n'était pas homme à plaider l'innocence d'un scélérat dont la culpabilité ne fait aucun doute. Mais il découvrait des circonstances atténuantes qui, parfois, lui permirent de sauver des têtes condamnées à l'avance. Quand il plaidait l'acquittement, c'est que sa conviction était faite. Il est mort au tribunal même en demandant grâce pour un assassin qui avait été son ami et que des revers de commerce avaient poussé au vol, puis au crime, conséquence du vol. Foudroyé par l'apoplexie, il n'a même pas su que ses dernières paroles avaient encore sauvé une tête...

— Une tête de scélérat, dites-vous? demanda Roger Laroque, dont le visage s'était couvert d'une pâleur cadavérique.

— Hélas ! oui ! Du moins, je le crois. Du reste, ce malheureux, qui s'appelait Roger Laroque et que le peuple a baptisé du nom de Roger-la-Honte, s'est échappé du bagne et, depuis, on n'a plus entendu parler de lui. S'il avait pu prouver son innocence, il n'y aurait certes pas manqué.

Ce que Roger Laroque souffrait en entendant parler ainsi de lui par le fils de Lucien de Noirville, nous ne saurions l'exprimer.

Comme il aurait voulu pouvoir s'écrier :

— Ne blasphémez pas, jeune homme. Le prétendu scélérat qui, hélas ! a hâté la mort de votre père, est innocent. En voici la preuve.

La preuve! A qui donc pourrait-il la fournir, la preuve? A Raymond de Noirville, fils de Julia, encore moins qu'à tout autre.

Ah, l'horrible situation!

Roger donna au jeune homme tous les renseignements dont il avait besoin et lui offrit même de lui prêter le secours de sa bourse, pour son voyage.

Raymond refusa ce concours. Il n'était pas riche, mais son intention était de vivre sans aucun luxe.

— Le travail, ajouta-t-il, est encore ce qu'il y a de moins coûteux au monde.

— Et quand partez-vous? demanda Farney.

— Le plus tôt possible : le temps de préparer ma mère à cette séparation, d'autant plus cruelle pour elle que mon frère, Pierre, est également décidé à quitter la France. Il a le goût des voyages et nourrit l'ambition de participer à une mission géographique.

Dans le train qui le conduisait à Paris, Roger se disait :

— Qu'ils partent, et fasse le ciel que je ne les rencontre plus sur mon chemin.

XXVI

Il y avait à peine une heure que M. Lacroix et Chambille avaient quitté la banque Terrenoire, quand deux hommes se présentèrent à la porte d'entrée des bureaux et frappèrent vigoureusement, pour se faire ouvrir.

L'un des gardiens de la paix se présenta.

— On n'entre pas. Les bureaux sont fermés, dit-il. Que désirez-vous?

L'un des deux hommes déplia une lettre, sans prononcer une parole, et la fit passer sous le nez du sergent de ville, lequel s'inclina, après avoir reconnu le timbre de la préfecture et la signature du chef de la police de sûreté.

Nos lecteurs connaissent déjà ces deux personnages : Tristot et Pivolot

Ils n'étaient point parents, et cependant, par une bizarrerie de la nature, ils se ressemblaient comme s'ils eussent été frères.

Grands, maigres, dégingandés, osseux, les jambes démesurées, la figure pointue et sans barbe, les cheveux grisonnants coupés ras, tels ils étaient.

Ils avaient l'air de deux employés jaunis sur les paperasses et enkylosés sur les ronds de cuir.

Ils avaient à peu près le même âge, c'est-à-dire une quarantaine d'années environ.

Depuis longtemps la conformité de goûts, d'humeur, les mêmes bizarreries; peut-être cette ressemblance, cet air de famille, les avaient rapprochés et avaient fait d'eux des amis inséparables.

Rentiers tous les deux, presque riches, indépendants, garçons, sans famille ni liaison, ils vivaient à leur guise, mais la vie leur eût paru sans doute monotone et lourde sans une étrange passion qui leur travaillait l'esprit à tous deux.

Ils avaient voulu faire de la police, en amateurs, par goût, — enthousiasmés par les récits d'exploits qu'ils avaient lus dans les romans populaires à la mode, ainsi que certains enfants à l'imagination ardente se laissent prendre à leurs lectures et rêvent de combats sur mer, de voyages dangereux, de luttes contre les brigands, d'aventures dans les déserts d'Afrique et de guerres contre les Indiens dans les prairies et les forêts d'Amérique...

Peu à peu cette idée était entrée si profondément dans leur cervelle inactive, qu'ils n'en dormirent plus et faillirent en être malades.

Entrer à la préfecture!

Ils y songèrent bien, mais cela leur déplaisait.

Ayant vécu libres, assurés qu'ils étaient d'une large et perpétuelle aisance, grâce à leurs capitaux bien placés, ils avaient horreur d'une servitude, d'une dépendance quelconque.

Ils désiraient *travailler*, mais pour eux, en amateurs, tout en essayant d'être utiles.

Singulière manie, et qu'ils ne tardèrent pas à satisfaire.

Les difficultés mêmes qu'ils rencontrèrent au début, chaque fois qu'ils se heurtèrent, dans leurs enquêtes, à la police, au lieu de les arrêter, ne firent que les surexciter.

Les agents du quai des Orfèvres ne tardèrent pas à entendre parler d'eux et à les connaître.

Après avoir reçu de fortes admonestations du chef de la sûreté, Tristot et Pivolot, en plusieurs circonstances, finirent par rendre de si réels services qu'on les écouta.

Ces deux étranges bonshommes étaient doués d'une pénétration singulière, d'un flair étonnant, d'un esprit d'observation très développé.

Par trois fois la police s'était égarée sur des fausses pistes, dans des affaires très graves et qui attiraient l'attention du public, et par trois

Des petites ouvrières à mine éveillée, jolies et chiffonnées. (P. 371.)

fois c'étaient Tristot et Pivolot qui l'avaient sauvée d'un humiliant insuccès.

Depuis lors, libres de s'adonner à leur manie, ne craignant plus d'être arrêtés, en pleine enquête, par un ordre péremptoire de la préfecture, Tristot et Pivolot vivaient heureux.

Seulement, nous n'étonnerons personne en disant qu'ils s'étaient fait des jalousies et des inimitiés nombreuses à la préfecture.

Parmi ces jaloux et ces ennemis, le plus ardent, le plus implacable, certes, était le gros Chambille.

Tristot, un jour, l'avait dit à Pivolot :

— Chambille est capable de faire couper le cou à un innocent pour nous donner tort et nous jouer un mauvais tour !

Aussi, chaque fois qu'ils savaient Chambille occupé d'une enquête — et, étant connue son habileté, on ne le chargeait guère que des affaires les plus graves — les deux compères redoublaient de prudence.

C'était, entre eux et l'agent, une lutte sourde, où personne ne comptait les coups, à la vérité, mais qui n'en était pas moins redoutable, puisqu'elle se livrait sur un terrain dangereux et qu'elle avait pour enjeu la vie ou la liberté d'un homme, souvent d'un coupable, parfois d'un innocent.

Le gardien de la paix ayant lu la lettre, qui était un laissez-passer de la préfecture, s'effaça.

Tristot et Pivolot entrèrent, clignant les yeux, comme pour concentrer les rayons visuels sur tout ce qui les entourait, et ayant un léger et singulier mouvement de narines, comme s'ils avaient voulu aspirer une odeur de crime.

Les deux sergents de ville laissés auprès du cadavre par M. Lacroix avaient suffisamment vu et entendu, pendant la première enquête, pour mettre les compères au courant.

Et, les prenant pour des agents secrets de la préfecture, ils ne refusèrent point de leur donner tous les renseignements possibles.

Tristot et Pivolot surent donc vite les principaux détails, — l'attitude singulière de Guerrier — son irritation à certaines allusions du commissaire — l'arrestation de Béjaud et les indices qui avaient amené cette arrestation — la conversation du gardien de caisse, de Chambille et de Lacroix ayant été entendue par tous les personnages restés dans le cabinet de Guerrier.

Alors, sans se dire un mot, comme s'ils ne se fussent pas connus, ou plutôt pareils à des visiteurs qui, se rencontrant dans un monument ou un musée, entreprennent une promenade chacun de leur côté, Tristot et Pivolot, peu soucieux de la stupéfaction des sergents de ville, se séparèrent, se tournant le dos.

Ils allaient à leur guise, ici ou là, flairant et furetant suivant leurs inspirations.

C'est ainsi qu'ils agissaient toujours — sans se faire part de leurs observations, si importantes qu'elles fussent — et c'était alors que déjà

leur conviction commençait à se former, que l'un semblait se souvenir de la présence de l'autre, qu'ils échangeaient quelques mots.

Singulier procédé et singuliers agents — mais il sont célèbres quai des Orfèvres, et leur réputation, longtemps critiquée et attaquée, est maintenant hors de discussion.

Leur visite dura une heure.

Pendant qu'ils étaient là, le médecin commis par le commissaire de police arriva et fit l'examen du cadavre — se réservant de pratiquer plus tard l'autopsie, s'il y avait lieu.

Il rédigea, séance tenante, son rapport — sur le bureau même de Guerrier — et sans déranger les papiers qui s'y trouvaient — recommandation expresse que ne manquèrent pas de lui faire Tristot et Pivolot.

Il communiqua son rapport aux deux amis.

Le médecin constatait la mort, arrivée d'une façon foudroyante, à la suite de la section de la carotide.

Il y avait eu une courte lutte ; des ecchymoses se voyaient aux avant-bras de la victime.

La mort remontait à deux heures du matin environ.

Il signa, parafa, plia le rapport, demanda d'un ton indifférent si l'on savait qui avait fait le coup et s'en alla sans même attendre la réponse, saluant en touchant le bord de son chapeau.

C'était un médecin de la nouvelle école.

Après avoir examiné les serrures, la caisse, les malles de Béjaud et de Brignolet, les papiers, le toit, la situation des bureaux, de la maison, des chambres de domestiques, enfin après avoir tout vu, Tristot et Pivolot prirent congé des agents, demandèrent au concierge l'adresse de Jean Guerrier, de M. de Terrenoire, de la femme de Brignolet et de celle de Béjaud, ainsi que quelques renseignements sur les habitudes de vivre de Béjaud et de Brignolet.

Quand ils se retrouvèrent sur le boulevard Haussmann, où, bien que le secret eût été gardé, stationnaient des curieux avides d'émotions, ils s'essuyèrent le front. Ils avaient chaud.

Après quoi, Tristot tira un étui de sa poche, offrit un excellent cigare à Pivolot, qui l'accepta, le coupa du bout des dents et l'alluma, en prit un lui-même, et tous deux, sans mot dire, se promenèrent comme des bourgeois qui prennent le frais, le matin.

Des petites ouvrières à mine éveillée, jolies et chiffonnées, étant passées auprès d'eux, Pivolot leur adressa quelques galanteries.

Ils remontèrent rue de Douai, où ils habitaient une maison qui leur appartenait, indivise.

Leur vie était en commun, une partie de leur fortune aussi.

Ils s'arrêtèrent au premier étage, occupé par Tristot, et, quand ils furent installés confortablement devant deux tasses de chocolat qu'on leur servit aussitôt, il parut à certains signes qu'ils allaient enfin se décider à parler.

— Quelle est votre opinion, monsieur Pivolot?

Ces deux bizarres originaux ne se tutoyaient jamais et ne se parlaient qu'avec la plus extrême politesse, comme s'ils n'avaient pas mis à l'épreuve, de longue date, leur caractère débonnaire, et s'ils avaient craint qu'un froissement quelconque n'altérât leur amitié.

Pivolot humait de son long nez pointu le parfum de son chocolat bouillant.

Il mit quelque temps à répondre.

— Mon cher monsieur Tristot, le coup est fait par un bonhomme qui nous donnera du fil à retordre. Et si nous ne le pinçons pas, ça ne sera pas Chambille qui le pincera. Je regrette, monsieur Tristot, de ne pouvoir vous exprimer une autre opinion. Puis-je connaître la vôtre?

— Exactement pareille, monsieur. Impossible de me prononcer avant quelques heures; Chambille a une chance contre nous : l'arrestation de Béjaud...

— Béjaud est-il complice? Cela n'est pas certain.

— Nous le saurons peut-être avant la fin de la journée.

— Qu'avez-vous observé, boulevard Haussmann?

— Voici. Je passe sur les détails que vous connaissez qui sautaient à nos yeux et qui ont dû faire la joie de ce pauvre Chambille. Guerrier a prétendu qu'il s'était endormi brusquement, en laissant la caisse ouverte.

Cela est vrai! Autrement, en supposant même qu'il fût le voleur, pour écarter les soupçons il aurait marqué la caisse de traces d'effraction. L'histoire de son sommeil est si invraisemblable, si incroyable, qu'elle doit être véridique. Supposons qu'il soit coupable, comme l'en soupçonne M. Lacroix, comme beaucoup de choses le font croire. Que devait-il faire? D'abord, rien ne lui était plus facile que de voler sans assassiner? Puis, le vol commis, la caisse refermée et sillonnée d'éraflures, rien ne lui était plus facile que de partir, comme il l'eût fait s'il ne s'était point endormi? Il est tellement incroyable qu'un assassin attende ainsi la justice, sans avoir une histoire toute prête, que je ne comprends pas M. Lacroix de s'être arrêté un instant à croire cette chose possible.

— Et Béjaud?

— Béjaud, je le réserve. Je verrai plus tard. Que pensez-vous de ce que je viens de vous dire, monsieur?

— Sans être aussi affirmatif, je crois, comme vous, monsieur, que le coup a été fait en dehors... Et cependant rien ne le prouve. Toutefois, quelques indices m'ont frappé, qui me semblent se contredire entre eux. Par exemple, j'ai remarqué que le caissier devait être très agité, car il s'est promené dans son bureau de long en large assez souvent — on voit des traces de pas, qui sont récentes, puisqu'il a plu seulement hier, vers neuf heures du soir, et que Guerrier est venu à la caisse vers dix heures, — Pensait-il aux affaires de son patron, à ses affaires particulières ou à autre chose? Je l'ignore. Mais l'agitation est évidente. Guerrier a voulu fumer. Il a allumé des cigares, il les a laissés éteindre, tant sa préoccupation l'obsédait, et les a jetés pour en rallumer d'autres. J'ai ramassé les cigares que M. Chambille a oubliés. Les voici.

— J'ai fait la même observation, et j'ai remarqué, comme vous, la contradiction qui existe entre cette fièvre apparente et le calme d'esprit que dénote le fait suivant : M. Guerrier était venu à son bureau pour s'occuper, à la veille de versements importants, d'un travail de contrôle et de revision très aride qui nécessitait la contention de son esprit et une entière liberté de son jugement. J'ai examiné les papiers épars sur son bureau. Ces papiers représentent la besogne accomplie la nuit par le caissier. Tout est en règle.

Je n'y ai point vu d'erreurs. Il y a là un effort d'intelligence réel. Je ne crois pas un homme capable d'un pareil effort, cinq minutes avant de commettre le crime dont nous parlons. Donc, du côté des cigares, agitation, fièvre ; du côté du travail, des papiers et des chiffres, calme d'esprit, tranquillité, sang-froid. Donc, contradiction.

— Après tout, s'il a allumé tant de cigares, c'est peut-être qu'il les trouvait mauvais!...

Et, cela dit avec philosophie, M. Pivolot choisit dans une boîte un de ces petits havanes délicieux de ceux qu'on nomme : *Veni, vidi, vici...*

— Allons voir Guerrier, dit-il, nous le jugerons mieux.

Cependant, M. Lacroix avait transmis un rapport détaillé au parquet en même temps qu'il envoyait Béjaud au Dépôt.

Puis, sans perdre une minute, il avait essayé de compléter son enquête et était allé aux renseignements sur la banque, sur M. de Terrenoire, sur Guerrier, Margival et les autres.

Dans la journée, il apprenait la débâcle de la Bourse, qui entraînait, ou du moins menaçait d'entraîner la banque Terrenoire, qu'on disait incapable de faire face à d'aussi grosses pertes.

Dans la soirée, alors que ses renseignements étaient très complets, il

fut appelé au parquet, où il eut une longue conférence avec le juge d'instruction, M. de Lignerolles, commis à cette affaire.

M. de Lignerolles! Ce magistrat qui avait recommencé, à Versailles, pour Roger Laroque et Suzanne, la torture morale inaugurée par le policier Lacroix.

Toute la nuit qui suivit, deux hommes stationnèrent dans la rue de Châteaudun, devant les fenêtres de l'appartement habité par Jean Guerrier.

De ces deux hommes, l'un était Chambille.

Au matin, Chambille seul resta.

L'agent qui l'accompagnait s'en alla au commissariat de police et revint presque aussitôt avec M. Lacroix, qui, sous son paletot, avait passé son écharpe tricolore.

Magistrats et agents montèrent.

XXVII

M. Lacroix frappa à la porte du logement.

Une bonne vint ouvrir et introduisit les trois hommes.

— M. Jean Guerrier est levé?

— Oh! depuis longtemps, monsieur est matineux. Qui faut-il que j'annonce à monsieur?

M. Lacroix déclina son nom et sa qualité.

Un instant après, Guerrier arrivait, et, saluant :

— Vous avez besoin de moi, monsieur, sans doute pour un supplément d'enquête? Je suis à votre disposition.

— Monsieur, dit le commissaire de police, je me vois dans l'obligation de vous arrêter.

Guerrier devint pâle, mais ne se troubla point.

— M'arrêter? Moi? Quelle plaisanterie!

— Ai-je l'air de plaisanter? dit froidement Lacroix.

— Songez, monsieur, que c'est le déshonneur pour moi qu'une arrestation, dût-elle être reconnue injuste. On n'attente pas à la liberté d'un homme sans un motif grave, et je ne puis m'empêcher de vous dire que vous me paraissez agir, en tout cela, avec une inconcevable légèreté.

— Vos appréciations ne me touchent pas, dit le magistrat, avec un sourire. J'agis contre vous de par l'ordre du parquet. C'est M. de Lignerolles qui a signé le mandat d'arrêt.

— Mais enfin, monsieur, il est permis de se défendre contre la

justice. Nous ne vivons pas, heureusement, à une époque où il soit défendu de s'élever contre un pareil abus d'autorité. Pour m'arrêter, il faut un motif. Et si je suis le caissier de M. de Terrenoire, si l'on a volé un million dans la caisse, ce n'est pas une raison pour me croire coupable.

— Les raisons existent, monsieur.

— Puis-je les connaître?

— Certes. Mais il ne m'appartient pas de vous les apprendre. Du reste, vous comparaîtrez aujourd'hui devant M. de Lignerolles, qui vous éclairera.

Guerrier haussa les épaules d'un air impatienté.

Il paraissait fort triste et non surpris.

Lacroix le remarqua.

— Je connais trop les hommes pour ne pas être sûr que vous vous attendiez à cette arrestation, dit-il.

— Et vous ne vous trompez pas. Je m'y attendais.

— Vous le voyez bien!

— J'ai été prévenu, il y a deux heures, par deux personnes qui s'occupent de cette affaire, que très probablement le parquet m'arrêterait.

— Deux hommes?

— Tristot et Pivolot. Bizarres êtres, mais très intelligents et très fins.

Chambille n'avait pas dissimulé un geste de colère. Sa rouge figure était devenue blanche et il jura :

— Encore! toujours! grommela-t-il... Ah! il faudra pourtant qu'ils me le payent!...

— J'ai entendu parler de ces personnages, fit Lacroix avec dédain. En vous prévenant, ils ont tendu un piège grossier dans lequel vous n'êtes pas tombé... Si vous aviez essayé de fuir, n'était-ce pas vous déclarer coupable?... Vous n'auriez pas été au chemin de fer que l'on vous eût arrêté... n'est-ce pas, Chambille?

— Assurément, monsieur Lacroix, dit le gros agent, c'est moi qui vous le dis...

— Cependant, on pouvait entrer ici et en sortir, sans que vous le remarquiez, témoin Tristot et Pivolot, que vous semblez connaître et que vous n'avez pas vus.

Chambille se mordit les lèvres.

Il pensa :

— C'est bon, c'est bon, toi, tu me le payeras, et eux aussi me le payeront!... Patience, je tiens le bon bout...

— Êtes-vous prêt à me suivre? demanda M. Lacroix.

— Je suis prêt.

— Bien. Avant de partir, cependant, je suis obligé de faire une perquisition dans votre appartement. Veuillez me précéder et me conduire dans toutes les pièces.

— Laissez-moi prévenir ma femme et mon beau-père, qui ne s'attendent pas, eux, à une aussi fâcheuse nouvelle, — ma femme surtout, qui est très délicate, et que l'annonce trop brusque de mon arrestation pourrait rendre malade.

Le commissaire de police hésita.

Jean Guerrier le regardait avec un mélancolique sourire et il dit avec une nuance de dédain :

— Je vois que vos ordres sont très précis et que je passe à vos yeux pour un dangereux malfaiteur, puisque vous tremblez de me laisser seul. Je vous prie donc soit de m'accompagner, soit de me faire suivre par un de vos agents, — par vous, monsieur, dit-il en s'adressant à Chambille, qui semblez avoir tout particulièrement à cœur de ne point me laisser échapper.

Mais, au moment où il allait sortir, suivi de Chambille, Marie-Louise et Margival, prévenus par la bonne de la présence de la police, entrèrent.

Marie-Louise se précipita vers Guerrier, mue par le pressentiment d'un malheur.

— Que se passe-t-il?... Que te veut-on?

— Ma chère enfant, dit le jeune homme, je suis forcé de me rendre à l'instant même au parquet, où l'on a besoin de moi... Ne te désole pas, ma chérie, je reviendrai bientôt. Toute cette affaire se présentant comme très mystérieuse, la justice va un peu à tort et à travers, et ne sait trop où donner de la tête.

— Monsieur! voulut interrompre le commissaire...

— C'est mon opinion, dit froidement Guerrier.

Et se tournant vers Marie-Louise :

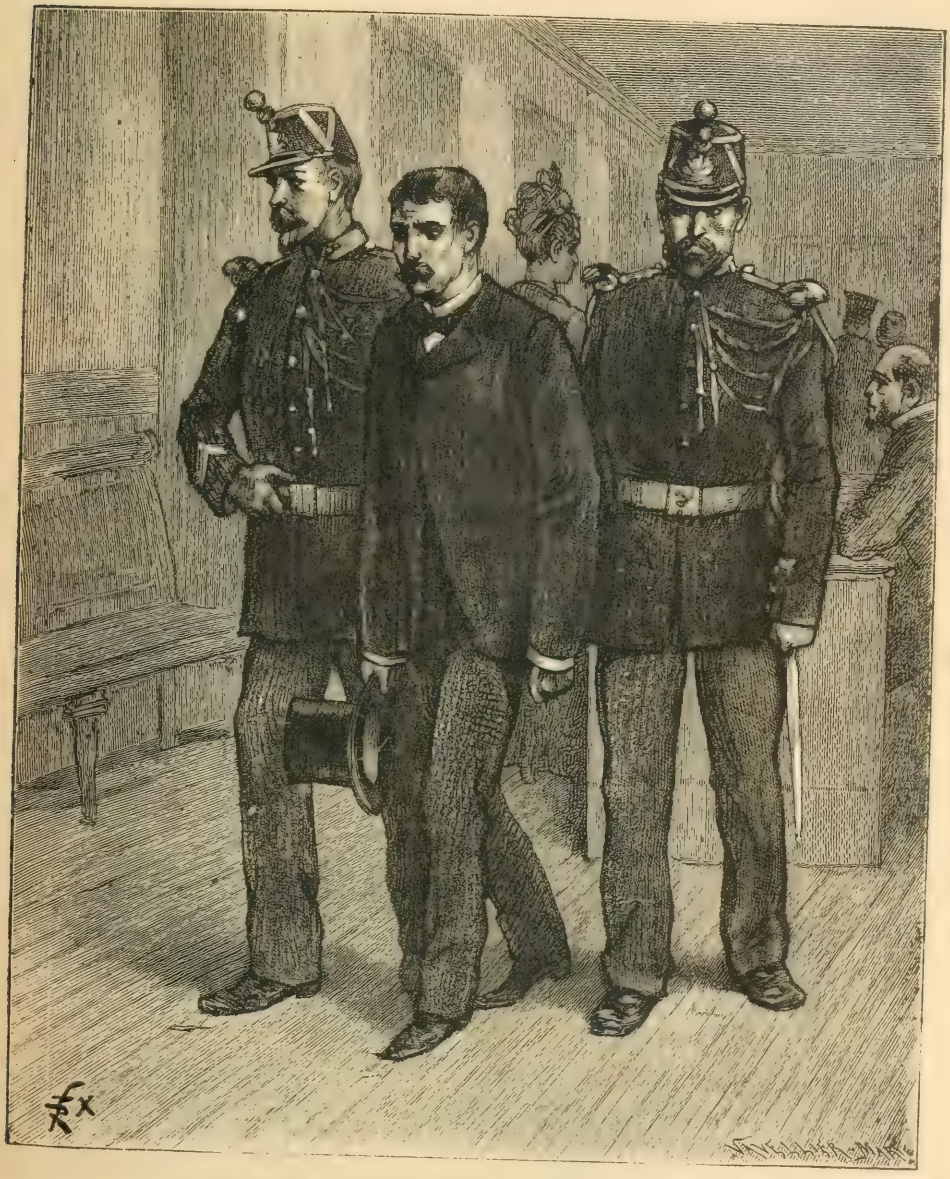
— Le parquet s'imagine que je suis coupable, ou complice, et a ordonné mon arrestation.

— On t'arrête? dit Marie-Louise, en se jetant à son cou, comme pour le défendre.

— C'est une folie, dit Margival avec violence. Le parquet a perdu la tête.

— Restez calmes, reprit Guerrier, imitez-moi. Tout cela s'arrangera le mieux du monde, et très vite, je vous en réponds. Il est possible même qu'on me rende la liberté tout à l'heure, après un premier interrogatoire. n'est-il pas vrai, monsieur?

— Cela est, en effet, possible, dit M. Lacroix.



Il fut introduit dans le cabinet du juge. (P. 381.)

— Ma chère enfant, aie l'obligeance d'aller prévenir M. de Terrenoire de ce qui arrive. Monsieur Margival, accompagnez-la, s'il vous plaît.

Ils se préparaient à sortir, Guerrier les retint d'un geste.

— Tout à l'heure, quand la perquisition sera faite.

— Une perquisition !... Ici !.. chez moi !...

Et Marie-Louise, anéantie, se laissa tomber sur une chaise... prise de faiblesse.

Margival la soutint dans ses bras, essaya de la réconforter, mais elle éclata en sanglots.

Pendant ce temps, Lacroix et Chambille, conduits par Jean Guerrier, s'en allaient dans l'appartement, de pièce en pièce, d'armoire en armoire, furetant, fouillant, lisant.

La perquisition fut à peu près inutile.

Et ils allaient s'en aller, Chambille assez déconfit et mécontent, lorsque M. Lacroix, qui se trouvait alors dans la chambre particulière de Marie-Louise, voulut se faire ouvrir un petit meuble précieux, incrusté de laque et d'ivoire, cadeau du banquier, où la jeune femme mettait sa correspondance.

Il y avait deux ou trois tiroirs fermés à clé.

Marie-Louise avait les clés sur elle.

Jean Guerrier fronça le sourcil.

— Monsieur, dit-il, je souffre beaucoup de tout ce que je vois depuis un quart d'heure. Vos recherches restent infructueuses, et ce n'est pas dans ces petits tiroirs que vous trouverez le million que vous cherchez Tout ce qui est ici appartient à ma femme. Veuillez respecter ces choses comme je les respecte moi-même. C'est souiller certaines intimités que d'y admettre un tiers.

— Je regrette de ne pouvoir vous être agréable...

Et M. Lacroix, s'adressant à Chambille :

— Allez prier Mme Guerrier de vous donner les clés de ce petit meuble...

— Monsieur, dit le caissier, très pâle, quand l'agent fut parti, il n'y a là que des lettres...

— Je dois tout voir...

— Des lettres... des souvenirs... toute l'histoire de notre mariage..

— Si je ne trouve que cela, je n'emporterai rien... Mais il pourrait se faire qu'il y eût autre chose !

Chambille revint, apportant les clés.

Le commissaire ouvrit les tiroirs et, minutieusement, inspecta les papiers dont ils étaient pleins.

Il finit, après avoir compulsé des paperasses, par rencontrer une liasse de lettres liées ensemble par un cordonnet, et, dans le même tiroir, d'autres lettres, plus récentes, de la même écriture.

M. Lacroix courut à la signature tout de suite.

Ces lettres étaient signées : Terrenoire.

Il dénoua le cordon et en lut quelques-unes; il y avait là une correspondance très intime échangée entre la jeune femme et le banquier.

La plupart étaient datées d'avant le mariage; cinq ou six, cependant, portaient une date ultérieure, mais c'étaient, celles-ci, des billets assez laconiques, annonçant une absence momentanée, s'excusant, ou contenant des invitations.

Pourquoi Marie-Louise avait-elle conservé toutes ces choses dont beaucoup ne pouvaient avoir de valeur que comme souvenirs, dans le cas où le signataire des lettres serait mort?

D'autres, par exemple, étaient écrites hâtivement, venant de loin — probablement lorsque Terrenoire faisait quelque voyage. — Alors elles témoignaient, à l'égard de la jeune fille, d'une passion extraordinaire; les termes en étaient si tendres que pour tout le monde ils devaient sembler ceux d'un amant à sa maîtresse.

C'était, du reste, la réflexion que faisait le commissaire de police en les parcourant rapidement.

— C'est très bien! murmura-t-il, on ne m'a pas trompé, et M. de Lignerolles aussi n'avait pas tort.

Il n'avait plus rien à chercher, sans doute, car il referma les tiroirs.

Seulement, chose étrange et qui arracha un geste de surprise à Jean Guerrier, ayant rencontré une liasse de factures acquittées de divers tapissiers, marchands de bibelots, d'objets d'art ou bijoutiers, Lacroix s'en empara.

— Ces factures sont payées, ne put s'empêcher de faire observer Guerrier, elles portent toutes le timbre de quittance. Je ne vois pas de quel intérêt elles peuvent être pour vous?

— D'un grand intérêt, monsieur; vous devez me comprendre à demi-mot...

— Non, je l'avoue.

— Patience, vous comprendrez. Mais je n'ai plus rien à faire ici. Descendons.

— Je vous suis.

Guerrier attira sa femme dans ses bras, lui mit un baiser sur le front, essayant de paraître gai, bien qu'il fût assailli de tristes pressentiments.

Marie-Louise pleurait.

Un instant, le caissier se rappela ses soupçons, qui l'avaient tant fait souffrir, et, devant ce désespoir profond, il doutait.

— Est-il possible qu'elle dissimule à ce point? Si elle me trompait,

mon arrestation, en lui rendant la liberté, devrait la combler de joie; aurait-elle la force de la cacher?

Et brusquement — comme s'il eût rougi, dans le fond de son cœur, de l'avoir soupçonnée — il l'embrassa derechef, longuement et passionnément.

Il serra la main de Margival et partit.

En bas, Lacroix arrêta un fiacre. Il y prenait place avec Chambille et Guerrier, lorsqu'un homme s'arrêta devant eux.

Cet homme n'était autre que William Farney, qui, inquiet de Guerrier, arrivait de Maison-Blanche.

Du premier coup d'œil, Roger avait reconnu le magistrat bourreau de Suzanne, l'instrument de sa perte.

Et Lacroix, qui pourtant observait les allures mystérieuses de l arrivant, n'avait pas reconnu sa victime.

— Quoi? qu'y a-t-il? demanda Roger à Guerrier, sur un ton qui signifiait : « Toi aussi, te voilà la proie de ce sinistre policier qui m'a fait envoyer au bagne, a causé la mort de ma femme, et a failli rendre folle ma Suzanne! »

— Il y a, s'écria Jean, que je suis accusé d'un assassinat.

— D'un assassinat!

Roger faillit tomber à la renverse.

L'idée lui vint un instant de sauter à la gorge de Lacroix. Mais à quoi bon? Il se fût perdu lui-même sans réussir à sauver Guerrier.

Lacroix dévisageait l'étranger.

— Quel est ce monsieur? dit-il à l'inculpé.

— Ce monsieur, répondit Jean, est un Américain du nom de William Farney, cinq fois millionnaire. En sa qualité d'étranger, il ne lit jamais nos journaux. Aussi ignore-t-il l'assassinat de ce pauvre Brignolet.

— Où avez-vous connu ce monsieur? demanda encore Lacroix.

— J'ai connu ce monsieur chez M. de Terrenoire, mon patron. Je vous en prie, monsieur Farney, ne vous attardez pas à gémir sur mon sort. Le juge me relâchera tout à l'heure, ou bien, il n'y a plus de justice Paris. Au revoir, monsieur Farney. Vous trouverez mon beau-père et ma femme là-haut. Vous m'obligerez de leur dire qu'ils ne se désolent pas, que je reviendrai aujourd'hui même. A ce soir, si toutefois vous voulez bien accepter de dîner avec nous.

Et Guerrier monta dans le fiacre, où il prit place en face de Chambille, à côté de M. Lacroix.

Roger eut assez de force de caractère pour ne pas se trahir.

Il salua de la main cet ami que la fatalité faisait tomber comme lui

sous les griffes de la justice, et entra dans la maison où un instant après, il apprenait de la bouche de Margival, devant Marie-Louise abîmée dans sa douleur, toute l'horrible vérité.

Quant à Guerrier, en apprenant qu'on le conduisait au Dépôt, il ne put s'empêcher de dire :

— J'avais espéré qu'on me ferait comparaître immédiatement devant M. de Lignerolles. De cette façon, et sans passer par le Dépôt, j'aurais pu être remis en liberté, après les explications que je donnerai?

M. Lacroix ne répondit pas.

Le fiacre roulait, traversant les rues.

Bientôt il fut sur le quai.

On descendit.

Chambille avait passé le bras sous celui de Guerrier et le lui serrait fortement.

Guerrier souriait avec tristesse :

— Je ne me sauverai pas, dit-il. Si j'étais coupable et si j'avais voulu, je serais loin déjà.

Et il entra sous la voûte.

Quand la remise du prisonnier fut faite, M. Lacroix eut pitié de lui, en voyant dans quel état d'accablement il était.

— Je vais voir M. de Lignerolles, je lui dirai que votre plus grand désir est de lui parler, d'être interrogé aujourd'hui même. Et je crois pouvoir vous affirmer qu'il vous appellera dans quelques heures.

— Merci, monsieur, fit le pauvre garçon.

Dans le courant de la journée, en effet, deux gardes le conduisirent au Palais, par d'étroits couloirs.

Il fut introduit dans le cabinet du juge.

XXVIII

L'hiver passa. Suzanne et Raymond ne se revirent qu'à de rares intervalles. Cependant, ils s'aimaient de plus en plus. L'absence, l'éloignement, loin de diminuer leurs regrets, les augmentaient au contraire.

Si rares qu'eussent été leurs rencontres, ils s'étaient revus pourtant, soit que Roger allât à Méridon avec sa fille ou que Mme de Noirville rendît visite à Maison-Blanche.

Et, à chaque rencontre, quand les deux jeunes gens se trouvaient isolés et qu'on ne pouvait les voir, ils se pressaient les mains furtivement et Raymond demandait à voix basse :

— Vous m'aimez?

— Je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé! disait Suzanne.

— Et cet obstacle existe-t-il toujours?

— Toujours.

— Ainsi...

— Je ne puis être votre femme...

Il baissait la tête, désespéré, se torturant l'esprit.

Elle le consolait, chaque fois, d'un mot :

— Je ne serai jamais non plus la femme d'un autre... et, si vous apprenez un jour qu'on parle de mon mariage, traitez-moi de parjure, ou plutôt, ne croyez à rien, car la nouvelle sera fausse...

Cette promesse apaisait sa jalousie, mais ne le consolait pas.

Son amour, même, avait fini par s'en irriter. Son imagination travaillait. L'obstination de la jeune fille à ne rien lui expliquer de ce mystère dont elle entourait son refus lui donnait de mauvaises pensées.

Julia était trop perspicace et adorait trop Raymond pour ne pas avoir deviné, de longue date, l'amour des deux jeunes gens. Son regard vigilant avait surpris les demi-mots, les demi-aveux, les serrements de mains à la dérobée.

Elle ne doutait plus.

Ce qui la surprenait et l'attristait, c'était le silence de Raymond à son égard. A plusieurs reprises, elle avait voulu, dans l'intimité, par quelques allusions discrètes et maternelles, toucher à ce culte mystérieux, et elle s'était heurtée contre un entêtement étrange à ne rien dire.

— Cependant ils s'aiment, murmurait-elle à chaque fois, ils s'aiment, cela se voit, et ils souffrent...

A force de réfléchir, elle en vint à penser que Raymond, se sachant pauvre, n'osait prier sa mère de demander la main de Suzanne.

Alors, elle se dit :

— J'irai trouver M. Farney. Je saurai à quoi m'en tenir. Il m'est impossible de voir ce pauvre enfant se désoler ainsi.

Le printemps était revenu.

Un jour de gai soleil, elle s'habilla. Elle était toujours vêtue de noir, toujours en deuil. Elle avait fait atteler le cheval à la carriole et elle était sur le point de sortir quand Pierre, son fils aîné, entra.

Il semblait très agité. Son visage était animé, son teint fiévreux.

— Ma mère, dit-il, je voudrais vous parler.

Il avait dit cela d'une voix si grave, si triste, qu'elle tressaillit.

Elle vint à lui, le regarda avec tendresse.

— Quoi donc? fit-elle. Qu'y a-t-il? J'allais sortir... Mais..

— Vous alliez sortir? Je l'ignorais... A votre retour...

— Mais non, tu as l'air trop sérieux, mon enfant... Je veux entendre tout de suite ce que tu as à me confier. Qu'arrive-t-il?

Il s'était assis. Il resta un moment rêveur. Il avait l'air soucieux.

Tout à coup, il sembla faire un effort sur lui-même, et, d'une voix qu'une violente émotion intérieure rendait tremblante :

— Ma mère, je voudrais me marier...

Mme de Noirville fut un peu surprise. Jamais Pierre ne lui avait parlé de mariage. Et puis, elle s'était habituée si bien à ne vivre que de la vie de l'autre, — de Raymond, — qu'un pareil aveu la prenait au dépourvu.

La première surprise passée :

— Je trouve cela très naturel, mon enfant. Tu es en âge de prendre une femme. Ainsi, tu es amoureux et tu me le cachais? As-tu bien choisi, au moins?

— Oh! ma mère, la plus mignonne et la plus adorable créature qu'on puisse rêver... Jolie au point que cela est presque invraisemblable, bonne, j'en suis sûr, élégante, cela se voit, distinguée et instruite, on n'a qu'à l'écouter pour s'en rendre compte.

— Elle est donc parfaite? fit Julia en souriant.

— Elle est parfaite, ma mère, puisque je l'aime.

— C'est vrai. Et je la connais?

— Oui.

— Tu me fais languir... Parmi les jeunes filles que je connais, celle là n'aurait-elle pas eu le don de me plaire?...

— Au contraire, elle vous plaît...

— Son nom!... Dis vite son nom...

— C'est... c'est Mlle Farney, ma mère...

— Suzanne? Elle?... Elle?...

— Je l'aime... je l'aime depuis longtemps... Je l'aime à en devenir fou... C'est Suzanne, ma mère...

Julia était très pâle.

— Ah! mon Dieu, dit-elle, tous les deux! tous les deux!

Et tout à coup son visage prit une expression de dureté que son fils ne lui avait jamais vue.

— Eh bien! mon fils, que veux-tu que je fasse et que je dise? Cet amour est une folie. Mais tu n'aimes pas sérieusement.

— Oh! ma mère, je l'ai aimée tout de suite aussi violemment que je l'aime aujourd'hui. Il y a longtemps déjà, presque un an. J'ai fait ce que j'ai pu pour oublier. Ce n'a pas été possible. Et depuis un an j'ai été bien malheureux.

— Je te le répète, c'est de la folie! Il n'y faut plus penser.

— Hélas! puis-je commander à mes souvenirs, à mon cœur?

— Enfin, mon ami, que désires-tu? Que demandes-tu?

— Je voudrais que vous alliez trouver M. Farney et que vous lui disiez la vérité. Je saurai si mon amour est agréé de Suzanne et si je dois me présenter et faire ma cour.

Mme de Noirville réfléchissait. Une crainte lui venait. Est-ce que, par hasard, ce serait Pierre, et non point Raymond, que Mlle Farney aimerait?

— Oh! je veux le savoir! dit-elle.

Et elle interrogea son fils.

— Que s'est-il passé entre elle et toi?

— Rien, ma mère.

— Vous vous êtes vus souvent?

— Non... rarement, au contraire... Je sais si bien que nous sommes séparés par des obstacles presque infranchissables, qui viennent de la supériorité de sa fortune, que j'ai fait tout mon possible pour l'éviter, afin de moins souffrir...

— Eh bien?

— J'ai souffert un peu plus, voilà tout. A présent, je n'y peux tenir. Et voilà pourquoi je suis venu vous trouver.

— C'est un malheur, c'est un grand malheur, murmura Julia en passant la main sur son front.

Et, sans s'expliquer pourquoi, elle ressentait une sorte d'irritation contre Pierre. Vraiment, lui aussi, avait voulu aimer Suzanne. Elle n'hésita pas. S'il y avait un de ses deux fils à sacrifier, ce serait celui-là, mais non Raymond, l'adoré, le choyé, le privilégié.

— Écoute les conseils de ta mère, mon enfant. Ce n'est point une femme comme celle-là qui te conviendrait.

— Pourquoi? Je vous ai maintes fois entendue vanter ses qualités.

— Certes, elle est bonne et intelligente, mais elle a reçu une éducation très raffinée, elle se trouverait mal dans une ferme... C'est une fille élevée pour le luxe, pour le monde, pour Paris enfin!

— Mais elle adore la campagne, et va rarement à Paris.

— Une fois mariée, cela changera.

— C'est une conjecture. Vous vous trompez peut-être, ma mère.

Elle dit, d'un ton plus sec :

— Il te faut, à toi, une femme qui soit plus terre à terre, qui ait des goûts plus simples, — tout en ayant une solide instruction, — il te faut moins d'élégance et plus de sérieux... Enfin...

— Enfin, ma mère?

Suzanne se trouvait dans le jardin, travaillant à des fleurs, avec le jardinier. (P. 386.)

— Elle ne te convient pas, je te le répète ; puis, elle ne t'aime pas...
Il devint encore plus pâle et dit avec effort :
— Elle en aime un autre ? Et vous le savez ?
Elle fut cruelle jusqu'au bout.
— Je sais, en effet, que son cœur n'est pas libre...
Il reçut sans faiblir cette blessure douloureuse.

— Elle aime! murmura-t-il... Vous savez qui?

— Non, mais j'en suis sûre.

— Celui-là est bien heureux! dit-il très bas. Et peut-être ne connaît-il pas tout son bonheur. Moi, pour être aimé d'elle, pendant une heure, je donnerais avec joie tout le reste de ma vie...

— Et tu me laisserais seule, méchant garçon! dit Julia, lui souriant et lui caressant la joue du bout des doigts.

— Oui, ma mère, je l'aime plus que tout...

— Sois courageux, sois un homme... Oublie-la, puisqu'elle ne peut être à toi. Dis-toi bien, surtout, qu'elle ne t'eût point rendu heureux, car, à toi, il faut le grand air et la vie libre de la campagne. Tu serais mal à l'aise à Paris; tu y tiendrais, certes, ta place avec dignité, car tu es de race et fort beau, — plus beau même que ton frère, — mais ce ne sont ni les bals, ni les théâtres, ni les fêtes qu'il te faut, et Suzanne, vois-tu, ne vivra point sans ces plaisirs-là.

Il soupira :

— Je crois que vous vous trompez sur son caractère. Elle est sérieuse et non pas frivole. Oh! mère, je vais bien souffrir!...

Il appuya sa tête énergique contre l'épaule de Julia, cherchant une protection auprès de ce cœur de mère qu'il aurait voulu trouver plus chaud, afin de se raviver à ce foyer d'affection.

Mais Julia pensait à Raymond.

On eut besoin de Pierre à la ferme. Il sortit. Quelques instants après, Mme de Noirville montait en voiture et s'éloignait.

Laroque était à Maison-Blanche lorsqu'elle y arriva.

Suzanne se trouvait dans le jardin, travaillant à des fleurs, avec le jardinier. De loin, quand elle aperçut Mme de Noirville, elle accourut pour la saluer.

Julia la regarda avec un fin sourire.

— Votre père est ici, mon enfant? dit-elle.

— Oui, madame, et il sera bien heureux de vous voir.

— J'ai à causer très longuement avec lui.

Et, après un silence, lui serrant la main avec un geste significatif :

— Il va être question de vous, Suzanne!...

— De moi? dit-elle sans comprendre.

Puis elle crut deviner la pensée de Julia, derrière son sourire.

Elle se troubla, et les vives couleurs qui animaient son visage, égayé par le travail, le soleil et le grand air, disparurent soudain...

— Mon Dieu! dit-elle, que va-t-il se passer?

Et elle suivit des yeux, avec une sorte d'épouvante, la mère de Raymond qui entrait au château.

On annonça Mme de Noirville à Roger Laroque.

Laroque, qui se trouvait alors dans son cabinet de travail, descendit aussitôt au salon pour la recevoir. Il avait bien changé depuis leur première entrevue; l'arrestation de Guerrier achevait de le briser.

Ce n'était jamais sans une violente émotion qu'il se retrouvait devant elle; si rassuré qu'il fût maintenant, puisqu'elle ne l'avait pas reconnu et puisque tout soupçon devait avoir disparu de son esprit, à la vue de Julia, le passé funèbre revenait avec son cortège de tristesses, de rage, de honte.

— Monsieur Farney, dit la veuve, après les compliments d'usage, ma visite d'aujourd'hui n'est pas seulement une visite de voisinage ou de politesse...

Ce préambule fit lever la tête à Roger.

— Elle a un but intéressé, poursuivit Julia Et je vais droit à ce but, en vous priant toutefois d'excuser mon trouble et l'agitation où vous me voyez... une agitation qui vous semblera très naturelle quand je vous aurai dit que le bonheur d'un de mes deux fils dépend de ce que je vais vous demander et de ce que vous allez me répondre.

— Parlez, madame, dit Farney, légèrement inquiet.

— Mon fils Raymond aime votre fille, monsieur, — j'ai cru remarquer que Suzanne aime mon fils, — je viens vous prier de ne pas vous opposer à leur bonheur et j'ai l'honneur de solliciter pour Raymond la main de Mlle Farney...

Aux premiers mots, Laroque s'était dressé brusquement.

Cela était si inattendu, — il était si loin de se douter, — que l'émotion, au premier moment, l'empêcha de parler.

A la fin, il dit, d'une voix rauque, presque méconnaissable :

— Mais c'est impossible!... c'est impossible!!...

— Monsieur Farney, dit Julia, mon fils ne m'a pas avoué cet amour, car il se rend compte assurément de la différence de nos fortunes, et il craint sans doute qu'un soupçon ne vienne effleurer sa délicatesse.

— Alors comment avez-vous pénétré son secret?

— Comment, ce serait trop long à vous le dire. Qu'il vous suffise de savoir que je le sais... Et Suzanne l'aime... Et je suis certaine qu'ils connaissent leur amour réciproque et qu'ils en souffrent... Voilà pourquoi j'ai pris sur moi de venir vous trouver pour tout vous dire, car de vous seul dépend l'avenir de ces deux pauvres enfants...

— Soit, votre fils l'aime... Cela se peut... Cela devait arriver... J'aurais

dû prévoir... J'aurais dû empêcher... Mais ma fille, ma Suzanne... si elle aimait, elle me l'eût dit... Comment savez-vous... ?

— J'ai surpris bien des étreintes de leurs mains réunies, j'ai vu bien des sourires noyés de larmes, j'ai entendu bien des soupirs, à demi retenus, et bien des aveux dans des échanges de politesse banale, dans des adieux que les lèvres faisaient très froids, mais que les yeux démentaient...

— Et moi, moi, je n'ai rien vu, rien !... Et je doute encore ! !

— Interrogez votre fille. Elle ne vous mentira pas.

— Oui, dit-il, se parlant à lui-même, je l'interrogerai plus tard.

— Nos situations sont loin d'être égales, dit Julia, je ne me fais pas d'illusions à cet égard, et je n'aurais jamais consenti à demander la main de Suzanne pour mon fils Pierre, qui vit près de moi, et n'a point d'ambition. Mais Raymond, tout le monde le dit, sera, est déjà l'un des meilleurs avocat du barreau de Paris. Son père, à défaut d'une grande fortune, lui a laissé le don magnifique de la parole, et Raymond surpassera la célébrité de son père... que vous devez connaître de réputation, monsieur Farney? Bien qu'il soit mort depuis treize ans, il n'est pas possible que vous n'ayez entendu parler de Lucien de Noirville?...

— En effet, madame... sa réputation est venue jusqu'en Amérique... et même on a raconté, sur sa mort, je ne sais quelle poignante histoire...

— Ah! vous savez cela aussi, dit-elle d'une voix subitement altérée...

— N'est-il pas mort au milieu d'une admirable plaidorie en faveur d'un de ses amis accusé de... de vol, je crois, et d'assassinat?...

— Oui... d'un ami et d'un frère d'armes...

— Il le proclamait innocent... paraît-il?

— Et il l'était, monsieur... il l'était... Lucien l'a dit hautement...

— Cet homme a été condamné, cependant?

— Ce n'est point la première erreur que la justice ait commise..

— Et qu'est-il devenu? On ne l'a pas gracié?

— Il est mort dans une tentative d'évasion.

Elle baissa la tête. Une faiblesse la prenait. Elle chancela sur sa chaise. Il se précipita pour la retenir. Elle fût tombée sans lui.

— Qu'avez-vous, madame?

— Rien, un éblouissement, c'est fini. Il est certains souvenirs qu'on n'évoque jamais sans danger... dit-elle d'un ton étrange.

Ils firent silence. Puis, un peu remise et cherchant le regard de Roger :

— Ainsi, monsieur, dit-elle... vous voulez le malheur de mon fils, le malheur de votre chère fille !... Vous refusez?...

Il se promenait de long en large dans le salon. Il ne répondit pas. On eût juré qu'il n'avait pas entendu!...

Non, il ne répondait pas et son esprit était loin déjà.

C'est qu'il venait de revoir tout le passé, illuminé violemment, tout le passé, avec ses plus dramatiques, comme avec ses plus insignifiants incidents.

Et il se rappelait alors quelques-uns de ses remords d'autrefois, et aussi quelques-uns de ses rêves.

Ne s'était-il pas dit souvent :

« Pour rendre Lucien heureux, pour effacer autant que possible entre nous tout mauvais souvenir, que ne ferais-je pas!... N'ai-je pas tout tenté? J'aurais sacrifié ma vie avec joie... J'ai cherché l'occasion de plus d'un dévouement!... Et, au lieu d'un dévouement qui lui eût donné le bonheur ou sauvé la vie, c'est moi qui suis cause de sa mort... C'est en apprenant ma faute et la faute de sa femme qu'il est mort!... Je reste coupable envers sa mémoire! »

Voilà ce qu'il se disait, en se promenant, très agité, dans le salon, pendant que Mme de Noirville, encore elle-même sous le coup de son émotion de tout à l'heure, n'osait interrompre par un mot ses rêveries.

Et Julia, Julia! — étrange caprice d'un inexplicable hasard, — venait lui demander aujourd'hui, après tant d'années, la main de Suzanne pour un de ses fils!... de Suzanne, sa fille chérie, sa vie, sa joie, son orgueil!... de Suzanne, que son affection jalouse s'était plu à parer de toutes les qualités, de toutes les vertus!... de Suzanne, ce trésor parfait qui devait rendre heureux, à coup sûr, l'homme qui le posséderait.

N'y avait-il pas dans tout cela une intervention supérieure dont la pensée était évidente et l'illuminait, maintenant, pour ainsi dire, de rayons, où il voyait nettement la vérité?

Puisque Suzanne était si parfaite, puisque ce trésor de bonté, de candeur et de grâce devait faire le bonheur de Raymond, son devoir n'était-il pas tout tracé? En donnant Suzanne à Raymond, n'était-ce pas une suprême réparation de la faute d'autrefois, — une réparation adressée à la mémoire de Lucien?..

— Oui, dit-il tout haut, — et Mme de Noirville qui entendit le regarda sans comprendre, — là est le devoir! Je n'y faillirai pas!

Et, mentalement, s'apercevant qu'il avait parlé haut :

— Lucien, je t'ai causé jadis la plus atroce douleur qu'il soit possible à un homme de souffrir, — je n'ai pu te demander pardon et tu ne m'eusses point pardonné... Aujourd'hui je vais me séparer de ce que j'ai de plus cher pour le donner à un de tes fils... parce que je suis sûr que

Suzanne est la jeune fille que tu aurais rêvée pour tes enfants, — ce n'est ni à Julia, ni à Raymond que je la donne, — c'est à toi, Lucien, mon ami, à toi pour que, là où tu es, tu oublies!

Il était redevenu calme. Il s'arrêta de marcher.

Julia devina qu'il avait pris sa résolution. Elle eut peur :

— Je vous en prie, monsieur, dit-elle encore, avant de refuser, pensez au désespoir de nos enfants... pensez surtout à leur joie si vous acceptiez!

— C'est à cela surtout que j'ai pensé, dit-il... et j'accepte.

Très émue, ne trouvant point de paroles, la gorge serrée, Julia se leva de son fauteuil et vint à Roger.

Elle voulait remercier, mais elle ne le put...

Elle eut une sorte de sanglot nerveux en prenant les mains de Roger, elle les embrassa avec passion, — avec emportement.

— Bien vrai, dit-elle, bien vrai?... J'ai bien entendu?... Je ne me suis pas trompée?...

— Non, vous avez bien entendu...

— Merci, monsieur Farney... Le bonheur et la joie de nos enfants vous remercieront mieux que je ne pourrais le faire!...

Il se dirigea vers une fenêtre et souleva le coin du rideau.

Suzanne continuait d'être très occupée dans le jardin à planter ses fleurs. Son visage avait repris toute son animation et ses yeux brillaient. La conversation de Julia avec son père se prolongeant, elle avait pensé que sans doute elle se trompait tout à l'heure, lorsqu'elle avait cru deviner l'objet de la démarche de la mère de Raymond. Elle avait repris son assurance et n'y songeait plus.

Laroque entr'ouvrit la fenêtre.

— Suzanne! dit-il.

La jeune fille releva la tête. Elle aperçut son père et lui sourit.

— Je travaille, dit-elle... et je commence même à être très fatiguée...

— Eh bien! viens te reposer au salon, nous avons à te parler.

La jeune fille fut reprise par ses terreurs.

— Que lui voulait-on?

Elle passa dans sa chambre, où elle arrangea sa toilette.

Au salon, Mme de Noirville, quand elle entra, vint l'embrasser tendrement. Son père semblait heureux. Elle se rassura.

— Qu'avez-vous donc à me dire de si mystérieux? fit-elle.

— Ne le devines-tu pas?

— Comment devinerais-je?

— Dame! consulte ton cœur... Qu'est-ce que ton cœur désire?

— Mais... rien... dit-elle en tressaillant.

— Oh! tu ne veux pas laisser voir ta joie... dissimulée que tu es!... Cela ne te fait point plaisir d'apprendre qu'on a deviné tes désirs, surpris le secret de ton petit cœur?...

Elle appuya les deux mains sur son corsage afin de contenir les bonds tumultueux qui le soulevaient, — et parce que la souffrance qu'elle ressentait là était presque insupportable.

— Je ne saisis pas très bien votre pensée, mon père... Je n'ai point de désirs et je n'ai pas de secret pour vous...

Roger Laroque se mit à rire.

— Aurais-tu peur de moi, par hasard?...

— Oh! mon père...

— Eh bien! dis-nous la vérité.

— Vous la connaissez, vous venez de l'entendre.

— Tu n'as rien de plus à nous dire?

— Rien.

Laroque et Julia se regardèrent surpris, péniblement impressionnés.

— Ma chère enfant, dit Laroque, après un moment de silence, Mme de Noirville m'a demandé tout à l'heure ta main pour son fils Raymond. J'ai répondu que je serais très heureux de la lui accorder, en me réservant toutefois de te demander ton consentement. Ce consentement ne nous avait point paru difficile à obtenir, car il semblait résulter d'observations faites de longue date que tu ne voyais pas Raymond avec indifférence et même que ta sympathie pour lui était très vive...

— En effet, mon père, j'ai la plus grande amitié pour M. Raymond.

— De l'amitié seulement?

Elle se tut.

— Tu connais maintenant la demande de Mme de Noirville. Moi, j'ai répondu favorablement. Mais, toi, quelle réponse y fais-tu?

Elle se taisait, toujours, la tête très basse, son cœur était broyé.

— Sache bien que tu es libre, ma chérie, et que je ne veux en aucune manière influencer ta décision... Ta volonté sera la mienne... Il nous a paru que tu aimais Raymond... Nous serions-nous trompés?

— Je vous ai déjà dit, à plusieurs reprises, mon père, que je ne veux pas me marier...

— Mais c'est de la démence... Jeune, jolie, riche, le bonheur t'attend... auprès d'un mari qui t'adorera...

— Le bonheur, ne l'ai-je pas auprès de vous, mon père?...

— Mais je ne serai pas toujours près de toi. Je puis mourir. Et tu resterais seule, sans protection, sans amis, sans famille...

— Vous connaissez ma volonté, mon père, je ne me marierai pas.

— Mon enfant bien-aimée, réfléchis... Ton obstination est incompréhensible... Elle me fait tout supposer... N'est-ce pas Raymond que tu aimes? En aimes-tu un autre?... Avoue! que crains-tu?... Ne suis-je pas indulgent?... As-tu laissé en Amérique quelque amour que tu n'as pas osé me confier et auquel tu veux rester fidèle?...

— Oh! mon père...

— Tu me fais tout supposer, te dis-je, même les choses les plus invraisemblables.

— Ne supposez rien, mon père, ne croyez que ce que je vous dis.

— C'est étrange! murmura le pauvre homme.

Mme de Noirville, désespérée, pensait à Raymond.

— C'est ton dernier mot, Suzanne?

— Oui, mon père. Je suis heureuse telle que je suis...

— Sache que tu me causes beaucoup de peine...

— Oh! mon père, pardon, dit l'enfant, les larmes aux yeux.

Et, se tordant les mains, dans une terrible angoisse, elle murmurait:

— Je ne peux pas!... je ne peux pas!...

Roger se pencha à l'oreille de Mme de Noirville:

— Il faut que je lui parle, dit-il, laissez-moi seul avec elle.

Mme de Noirville prit congé; elle embrassa Suzanne, après l'avoir tristement et longuement contemplée.

— Si vous aimez un peu Raymond, dit-elle, songez à tout le mal que je vais lui faire en lui rapportant votre réponse.

— Est-ce donc lui qui vous a envoyée?

— Non, je l'avoue... mais je le voyais si malheureux!

— Et qui vous dit que vous ne vous êtes pas trompée sur l'état de son cœur et que vous ne lui prêtez point, gratuitement, un amour qu'il ne ressent pas?

— Une mère ne se trompe pas aussi facilement, ma fille. Raymond vous adore, soyez-en convaincue. Et vous, consentiriez-vous à jurer, devant moi, devant votre père, que vous ne l'aimez pas?... Dites..

— Oui.

— Jurez donc!

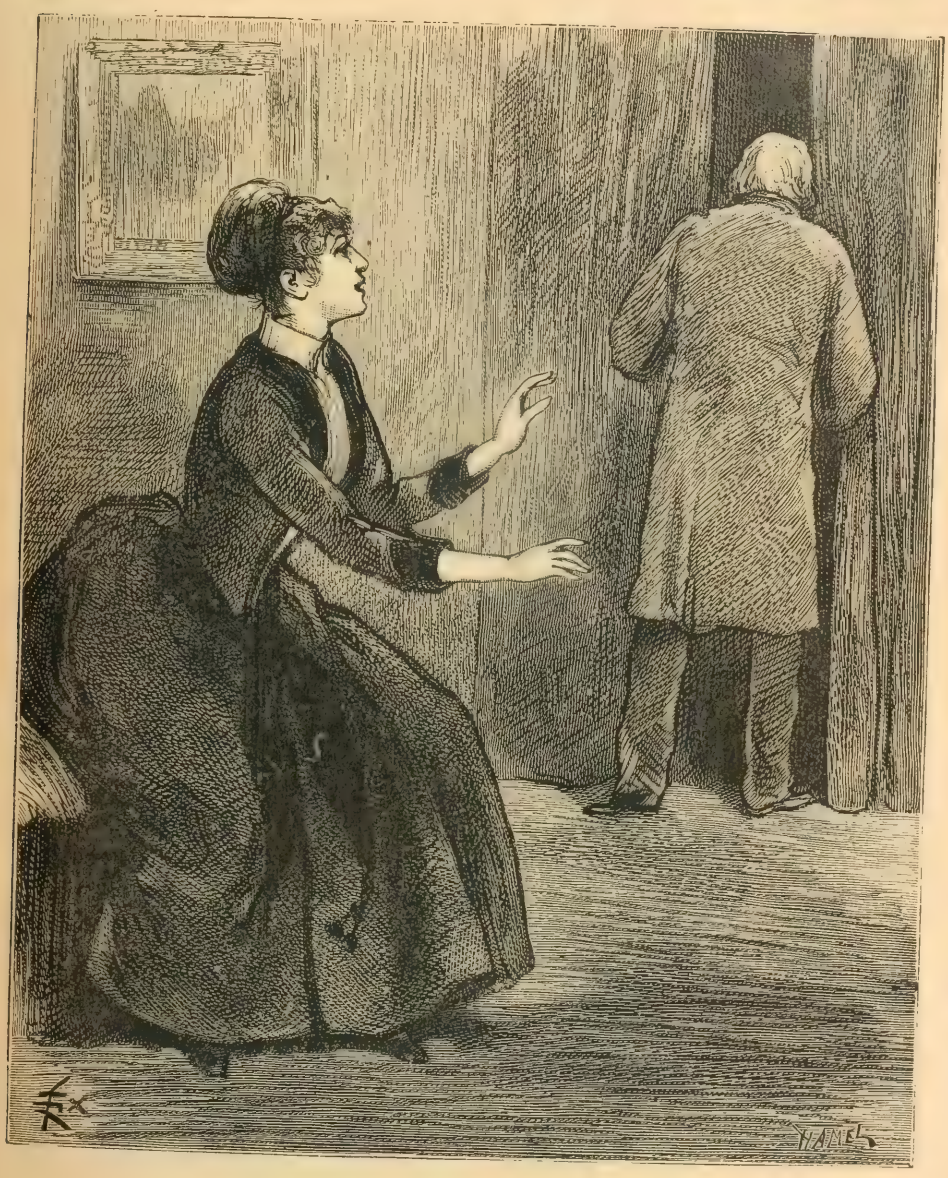
Pâle comme une morte, elle étendit la main pour faire le serment.

Elle balbutia:

— Je jure... oui, je jure que...

Mais le reste ne sortit pas de sa gorge, qu'un sanglot comprimait. Ses yeux avaient un regard de tristesse navrante.

— Vous voyez bien! dit Julia, triomphante.



Elle aurait tant voulu le retenir ! (P. 395.)

— Eh bien, ma fille aimée, faisait Laroque, puisque tu l'aimes...

Elle, se raidissant, et avec une sorte de colère :

— Je ne l'aime pas comme vous croyez, vous dis-je... et je ne veux pas me marier... je le répète...

Roger Laroque fit signe à Mme de Noirville.

Celle-ci s'en alla, très intriguée par cette scène.

Le père et la fille restèrent seuls.

Roger avait pris Suzanne par les mains, et, l'entraînant avec lui, était allé s'asseoir dans un fauteuil, l'attirant sur ses genoux sans la lâcher, comme quand elle était petite.

Et il ne lui dit que ce seul mot, qui résumait la scène de tout à l'heure, n'ayant pas besoin d'en rappeler les incidents :

— Pourquoi?

— Je vous l'ai dit, je ne tiens pas à me marier.

Un soupçon était né dans l'esprit de Laroque, — un soupçon qui persistait malgré lui, — qui grandissait malgré lui...

Si sa fille refusait obstinément le mariage, n'était-ce pas parce qu'elle se souvenait... parce qu'elle avait conscience du passé? parce qu'elle savait que ce nom de Farney n'était pas le sien? parce qu'elle ne voulait pas rougir du déshonneur de son père?...

Mais il n'osait remuer ces cendres et l'interroger là-dessus.

— Tu n'as pas d'autres raisons?

— Quelles autres raisons me supposez-vous?... Je vous les dirais.

— Je respecte ton secret, quel qu'il soit.

— Je n'en ai pas.

— Oh! mon enfant, à quoi bon mentir, toi dont les lèvres n'avaient jamais connu le mensonge!

Elle baissa la tête, toute pâlie. Roger soupira profondément.

— Qui me dira le mystère de ce cœur de fillette? pensa-t-il.

Et, après un long silence, gênant pour tous deux :

— Tu ne peux vaincre tes répugnances, alors même que tu vois combien ton mariage me ferait plaisir? Je crois Raymond digne de toi; je suis sûr qu'il te rendrait heureuse... As-tu de l'aversion contre lui?... Quelque chose en lui, dans son attitude à ton égard, dans son caractère, t'a-t-il déplu?

— Loin de là!

— Et si je te disais : « Pour reconnaître la profonde affection que je t'ai toujours montrée, — pour me prouver que tu m'aimes, — que tu te souviens des mille soins jaloux dont j'ai entouré ton enfance, si je te disais : Pour me récompenser de t'avoir tant aimée, et pour que, si je meurs, je puisse mourir avec la certitude de te laisser une famille, marie-toi avec ce jeune homme, — que ferais-tu, Suzanne? »

Elle baissa la tête un peu plus bas et ne sortit pas de son singulier silence.

— Tu n'as rien à me reprocher, n'est-ce pas?

— Oh! mon père, fit-elle avec élan, lui entourant le cou de ses bras et cachant sa tête sur l'épaule du pauvre homme.

— Je n'ai jamais été injustement sévère?... Je n'ai jamais été brutal pour toi?... Je n'ai même pas eu d'impatience pour tes cris d'enfant et le bruit dont tu m'assourdissais les oreilles quand, petite, tu jouais dans mon cabinet de travail?... Je ne me rappelle pas avoir eu jamais une autre pensée que celle de ton bonheur... d'autre rêve que de l'assurer... Si j'ai cherché la fortune, ce n'est pas pour moi, va, c'est pour toi... afin que tu pusses être entourée de tout ce que rêvait ta délicatesse de fille distinguée... Je n'ai, non plus, gêné en rien tes fantaisies... Je croyais avoir été pour toi, en même temps qu'un bon père, un ami et un confident, — car, c'est vrai, je croyais posséder ta confiance... Comme je me trompais pourtant!... Je m'aperçois aujourd'hui que je ne suis plus guère qu'un étranger.

— Mon père, que vous me faites de peine!

— Et crois-tu, méchante enfant, que je ne souffre pas, moi, de te voir aussi méfiante?

— Je vous assure, mon père...

— Ne mens pas, te dis-je... Ne parlons plus de ce mariage et garde ton secret, puisque tu le veux...

Il avait dit cela brusquement, les sourcils froncés.

Suzanne eut le cœur serré comme par des doigts de fer.

Jamais il ne lui avait parlé de la sorte!

Quand il sortit, elle tendit vers lui ses bras instinctivement. Elle aurait tant voulu le retenir! Mais, pour le retenir, il aurait fallu avouer les raisons de son horreur du mariage, revenir sur le passé, dire que c'était folie que de songer à se marier avec ce déshonneur!... Et ce n'était pas possible d'avouer cela, puisque son père vivait avec la certitude qu'elle ne se souvenait de rien!...

Ses bras se replièrent et ses mains cachèrent ses yeux remplis de larmes.

La vie continua quelques jours sans incidents nouveaux.

Le père et la fille évitaient, lorsqu'ils étaient ensemble, toute allusion à la démarche de Mme de Noirville.

Et cependant, comme ils y pensaient tous les deux!

XXIX

Quand Jean Guerrier lui fut amené, M. de Lignerolles l'examina curieusement, et, le jeune homme l'ayant salué avec politesse, il répondit d'un signe de tête.

Le juge était assis à son bureau.

Jean Guerrier resta debout.

Il pouvait voir, étalés sur le bureau, marqués de coups de crayon rouge et bleu, les papiers trouvés chez lui par Lacroix.

Ces papiers, le juge les étudiait.

Il resta longtemps sans prendre la parole, comme s'il eût cherché par où il commencerait son interrogatoire ; à la fin, il se décida à parler.

Se servant de l'enquête préalable faite par le commissaire, il adressa certaines questions qui n'avaient d'autre but que d'amener Guerrier à raconter ce que nos lecteurs savent.

Guerrier s'exécuta de bonne grâce, et le magistrat, qui suivait ses paroles sur les constatations remises par le commissaire, ne remarqua pas de contradictions.

— Ainsi, dit-il, vous prétendez n'avoir rien entendu?

— Absolument rien, je le jure.

— A quoi attribuez-vous donc la lourdeur de votre sommeil?... Ne craignez pas de tout me dire; l'accusation qui pèse sur vous est grave et repose sur des preuves morales qui ne sont pas à votre honneur.

Jean Guerrier fit un brusque mouvement.

— Vous pouvez m'accuser, monsieur, mon honneur n'en restera pas moins sauf. Je n'ai rien à me reprocher, ni une imprudence, ni une négligence, pas même l'ombre d'une mauvaise pensée.

— Je crois cependant que vous aurez beaucoup de peine à répondre à ce que je vais vous demander.

— Je suis impatient de vous satisfaire.

— Eh bien, écoutez. Il résulte de l'enquête rapide à laquelle nous nous sommes livrés depuis hier sur votre compte que vous avez dix mille francs d'appointements, mais que votre train de vie dépasse de beaucoup vos appointements. M. Margival, votre beau-père, n'a que sa place pour vivre et n'a pas donné de dot à sa fille. De votre côté, vous n'avez d'autres ressources que les fonctions que vous occupez chez M. de Terrenoire. Cependant, vous habitez un appartement luxueux, plein d'objets d'art, de bibelots de prix; votre femme a des diamants, des bijoux d'une grande valeur dont quelques-uns valent assurément la moitié, deux ou trois, même, la totalité de la somme qui vous est fixée pour vos appointements. Pourriez-vous me dire où vous prenez l'argent nécessaire à ces dépenses?

— Mais, monsieur, fit Guerrier, un peu interdit, vous vous trompez beaucoup sur la valeur des objets qui sont chez moi. Beaucoup de ces bibelots et de ces œuvres d'art ont été achetés d'occasion. Ce sont des trouvailles qu'on fait à Paris, sinon souvent, au moins quelquefois. Je ne

m'y connais pas beaucoup, je l'avoue, et j'aurais pu être trompé. Heureusement j'étais conseillé par M. de Terrenoire. C'est lui qui, en général, m'indiquait ces bonnes fortunes de chercheur. Plus d'une fois, j'ai acheté cent francs ce qui en valait trois cents. Ce n'est donc pas de l'argent mal placé. Quant aux bijoux de ma femme, vous n'ignorez pas, sans doute, puisque votre enquête semble si complète, vous n'ignorez pas quel tendre intérêt M. de Terrenoire...

Il s'arrêta.

Que disait-il?

Ah! ses soupçons!

Ce qu'on lui avait laissé entendre!...

Les lettres anonymes!...

Tout cela lui revenait à l'esprit...

Et le juge, qui le regardait d'un œil curieux, devait tout savoir comme les autres.

Et voilà pourquoi tout à l'heure il prétendait que Guerrier ne trouverait rien à répondre.

— Je n'ignore rien, en effet, dit M. de Lignerolles sur un ton singulier. M. de Terrenoire avait une affection toute particulière pour votre femme et lui prouvait cette affection par des cadeaux princiers. C'est ainsi que vous avez enrichi votre ménage. C'était une excellente spéculation!

— Monsieur! dit Guerrier, effaré, sentant quelque chose d'énorme s'écrouler sur lui, et s'attendant — d'instinct — à comprendre enfin des faits abominables que tout le monde savait, sans doute, et que lui seul ne connaissait pas.

— Dans la perquisition opérée chez vous ce matin, M. Lacroix a mis la main sur des papiers qui seraient une preuve de plus des relations de M. de Terrenoire avec votre femme — s'il y avait encore besoin de preuves et si ces relations n'étaient pas de notoriété publique.

— Taisez-vous, taisez-vous! fit Guerrier d'une voix rauque.

Et de grosses gouttes de sueur lui tombaient du front.

Il ne voyait plus clair.

Et c'était comme en un rêve qu'il entendait les paroles du juge.

— Voici, reprit M. de Lignerolles, qui ne pouvait se douter de l'atroce supplice qu'il infligeait à cet homme, voici des passages de certaines de ces lettres. Le plus incrédule, après cette lecture, ne douterait plus :

« Ma chère mignonne, voici huit jours que je ne vous ai vue, et ces « huit jours m'ont paru longs comme des années. Je me suis habitué à « cette vie si douce que je passe entre vous et Margival, à cette nouvelle

« famille où je retrouve toutes les joies et les tendresses de mon autre « famille, et quand un voyage comme celui que je fais me tient absent « de Paris, c est surtout vers vous, Marie-Louise, que se tendent mes « bras. J'ai hâte d'entendre votre douce voix et de voir votre joli sourire. »

Dans une autre :

« Vous avez pris possession de mon cœur, ma jolie voleuse. Quelle « conquête vous avez faite, et combien peu vous devez en être fière! »

Dans une autre encore :

« Je voudrais vous voir la plus richement mise et la mieux parée de « tout Paris. Vous n'écoutez pas mes conseils et vous avez raison. Je « vous aime tant, ma jolie fillette, que si vous n'étiez pas si modeste, si « vous attiriez les regards, j'aurais peur qu'on ne vous volât à moi. « J'en serais très malheureux. Vous vous êtes rendue nécessaire à ma « vie. Je mourrais, bien certainement, si je venais à vous perdre, si vous « veniez à m'oublier. »

— Il y a vingt autres lettres de cette nature, reprit le magistrat, écrits sur le même ton. Ces relations d'amour existent entre votre femme et M. de Terrenoire depuis deux ans déjà, si l'on en juge par les dates les plus anciennes. Vous viviez dans l'intimité de M. de Terrenoire, de M. Margival et de sa fille, avant votre mariage. Ces relations vous étaient donc connues. M. Margival, par une coupable condescendance, ne s'y était pas opposé, et vous-même, sans doute, parce qu'il fallait empêcher quelque scandale de se produire, avez épousé la maîtresse de l'homme chez lequel vous étiez employé, — et comme votre avancement et l'augmentation de vos appointements chez M. de Terrenoire datent de l'époque où remonte le projet de mariage, il est facile d'en conclure que votre nom couvre le déshonneur de cette jeune fille et que, grâce à sa fortune, M. de Terrenoire ne vous a rien laissé perdre et a récompensé votre bonne volonté!

— Ah! les misérables! les misérables! murmurait Guerrier. Et je ne savais rien!... Et je ne me suis jamais douté de rien!... Je croyais que l'affection de M. de Terrenoire pour ma fiancée était chaste et sans aucun autre sentiment que celui de l'amitié! Je croyais aussi à l'amitié du banquier pour moi! Je m'étais imaginé que c'était mon travail et mon intelligence qui m'avaient valu mon avancement... et non d'aussi coupables services!... Ah! comme j'ai été niais et qu'ils ont dû rire de moi!... Misérables! misérables!...

Le juge haussa les épaules.

— Prétendriez-vous que vous êtes tombé dans un piège et que c'est d'aujourd'hui seulement que cette honte vous est révélée?

— Je vous le jure, monsieur, fit le pauvre garçon avec véhémence..., avant mon mariage, je n'ai rien vu. Depuis, je me suis aperçu que mes amis du bureau me fuyaient. Des lettres anonymes ont fait naître chez moi des soupçons. J'ai observé. Je n'ai rien découvert. Et j'ai cru à des calomnies. Lorsqu'on est heureux, on excite toujours l'envie. J'étais heureux parce que je croyais en l'amitié de M. de Terrenoire, en l'amour de Marie-Louise; j'étais heureux parce que je m'imaginais que mon avancement était la récompense de ma régularité, de mon entente des affaires. J'étais heureux. On m'enviait.

— Vous mentez, Guerrier. Il est impossible que vous souteniez votre ignorance.

— Me croyez vous capable de pareilles infamies?

— J'en suis sûr. Votre aveuglement eût été bien étrange, avouez-le. Il ne se passait point de jour, avant votre mariage, sans que M. de Terrenoire vînt chez Margival. Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi votre patron semblait porter tant d'affection à un employé? L'intimité était grande entre votre fiancée et M. de Terrenoire, vous avez dû le remarquer. M. de Terrenoire envoyait souvent des cadeaux à Marie-Louise. Comment ne vous en êtes-vous pas étonné? Ces cadeaux se renouvelaient sans cesse. Ils étaient très riches. Quelques-uns étaient autant de petites fortunes. Avant votre mariage, encore, il était rare de vous rencontrer, n'importe où, sans que M. de Terrenoire fût en tiers. Et, pour ceux qui vous voyaient, aucun doute n'existait sur l'entente de Marie-Louise et du banquier.

— C'est abominable, ce que j'entends là ! murmura Guerrier, qui se sentait devenir fou.

Et ses ongles, déchirant sa chair, faisaient saigner son front.

— Et vous n'avez rien vu? demanda le juge, ironique.

— Rien, monsieur, je n'ai rien vu... Oh ! je vous en prie, croyez-moi ! Ne voyez-vous pas comme je souffre? C'est horrible, entendez-vous, d'apprendre tout à coup que l'on est couvert d'une pareille honte!...

Tout à coup, plus froidement, essuyant d'un revers de la main son front labouré de coups d'ongle :

— Je vous jure, monsieur, que si pareille certitude m'avait été donnée, ce matin ou hier, avant mon arrestation, j'aurais tué M. de Terrenoire... j'aurais tué ma femme !

Il avait dit cela avec tant d'énergie, et il était si pâle, si défait, son angoisse était si visible, que M. de Lignerolles en fut un moment impressionné

Mais il lui paraissait si invraisemblable que Guerrier ignorât ce qu'il

disait, qu'il chassa cette impression, et observa plus attentivement le jeune homme, persuadé qu'il avait devant lui un habile comédien — un criminel très fort.

Il reprit :

— Pourriez-vous expliquer autrement que je ne le fais l'affection étrange de M. de Terrenoire, et l'intimité qni régnait entre lui et votre femme?

— Hélas! non!...

— A plusieurs reprises, avant votre mariage, et quand votre présence chez Margival, devenant trop fréquente, le gênait, M. de Terrenoire, pour profiter des derniers moments de liberté de sa maîtresse, vous a donné certaines missions qui vous appelaient hors de France. Cela aurait dû, si vous aviez été de bonne foi, vous inspirer des soupçons?

— Je n'y ai vu que mon intérêt et l'envie qu'avait M. de Terrenoire de m'initier le plus vite possible aux affaires.

— Eh bien, pendant ces absences, les deux amants, accompagnés du père, sur la complaisance duquel ils savaient pouvoir compter, faisaient des parties de campagne à Meudon, à Chaville, à Saint-Cloud, comme des étudiants et des grisettes. Ces parties de campagne étaient suivies de petits dîners fins, après lesquels on rentrait très tard. Ignorez-vous cela aussi?

— Non, je le savais. Marie-Louise m'a raconté elle-même ces parties ; je n'y ai vu aucun mal.

— Vous étiez sourd et aveugle. Vous ne voyiez pas non plus M. de Terrenoire, redevenu jeune, riant, devant vous, ayant votre fiancée à son bras; et vous ne les entendiez pas se chuchoter à l'oreille mille phrases mystérieuses : ce que tout le monde voyait, ce que tout le monde entendait, vous étiez seul, vous, le plus intéressé, à ne le point voir, à ne le point entendre. Il vous fallait une étrange distraction, ou c'est vraiment jouer de malheur.

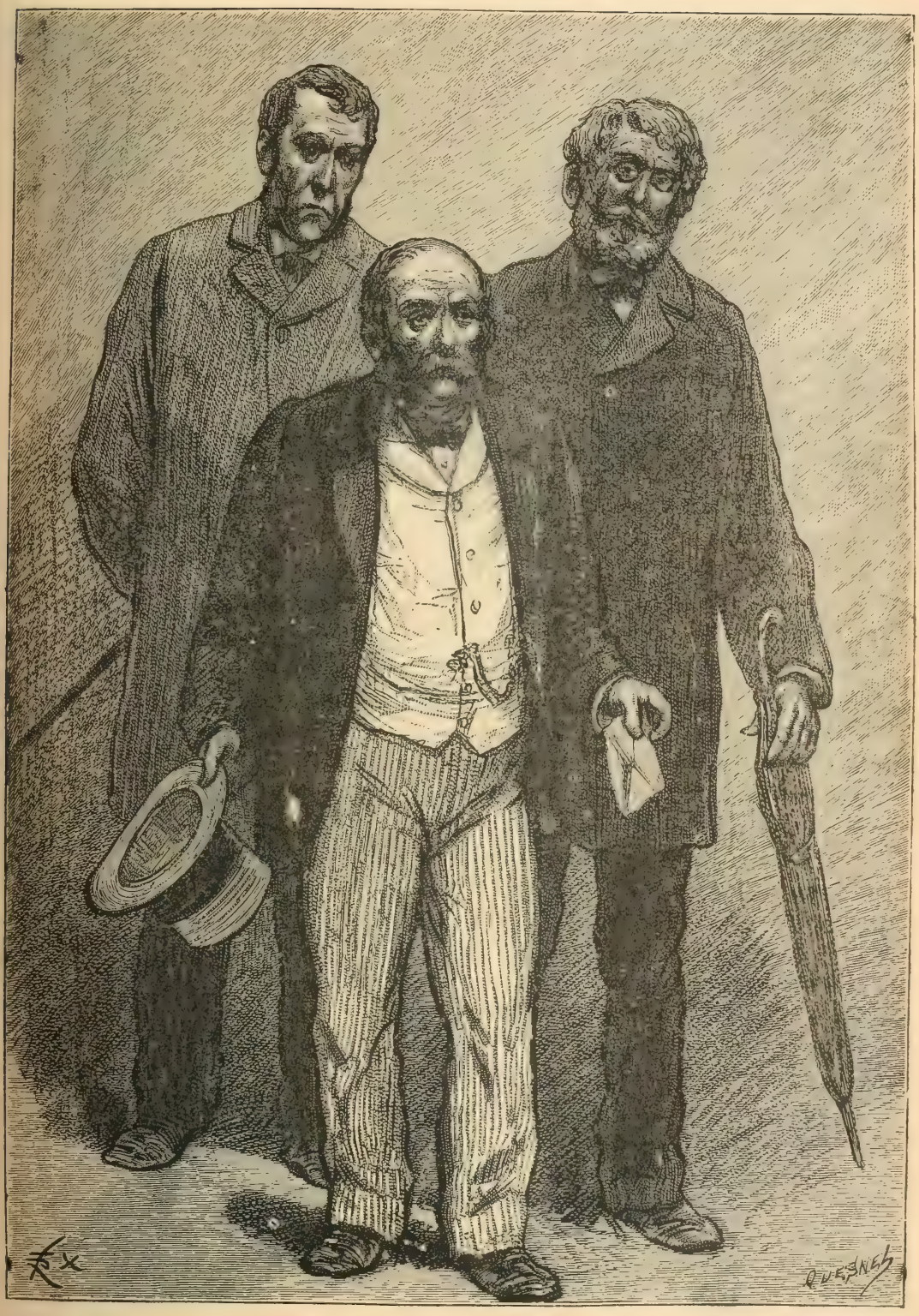
A force de s'essuyer le front, le mouchoir de Guerrier était tout humide.

— Quel abîme d'infamie! dit-il.

Et comme s'il avait voulu provoquer une espéranee, comme si *espérer* — ce mot divin — eût été possible encore, il demanda : — Cependant, si tout cela était faux, si vous vous trompiez, monsieur, si vous étiez abusé?

M. de Lignerolles se mit à rire.

— Pour vous parler de la sorte, dit-il, à moins de risquer de vous



Un instant après, les trois hommes apparurent (P. 404.)

offenser gravement — et j'en garderais le regret toute ma vie — il me fallait des preuves, et ces preuves, je les possède.

— Oh! monsieur, ne me les cachez pas, apprenez-moi tout... Je veux savoir! je veux savoir!...

— Mon devoir est de vous les faire connaître, car cette histoire intime de votre ménage se rattache au crime dont je m'occupe, et ce n'est pas m'écarter de mon enquête, comme on pourrait le croire au premier abord, que de dévoiler ces honteux calculs...

— Je n'ai à me reprocher ni ce crime, ni cette honte.

— Vous n'avez jamais trouvé étonnante cette multiplicité de cadeaux de M. de Terrenoire à votre femme?...

— Je vous ai répondu à ce sujet en vous disant que je croyais, de la part de M. de Terrenoire, à une sorte d'affection paternelle.

— Vous ne vous êtes jamais demandé non plus comment, avec vos faibles ressources, étaient entrés chez vous, aussitôt votre mariage, des meubles et des tapis précieux qui eussent absorbé plusieurs années de vos appointements, si vous aviez été obligé de les payer...

Le visage de Jean Guerrier manifesta le plus grand étonnement.

— Il y a en effet chez moi des meubles assez beaux ; mais vous vous abusez si vous prétendez qu'ils sont d'un prix inabordable. Ce prix ne dépassait pas mes modestes ressources. J'avais des économies en me mariant ; je les ai employées à ces divers achats.

— J'ai devant moi les factures de vos fournisseurs. Elles s'élèvent à sept ou huit mille francs, chiffre abordable, ainsi que vous le dites, et qui ne dépasse pas un budget comme le vôtre ; mais deux experts sont allés visiter votre appartement, quelques minutes après votre arrestation, — sur la foi de renseignements particuliers qui nous avaient été communiqués, — et leur rapport, très détaillé, constate que vous possédez un mobilier d'une valeur marchande de plus de trente mille francs.

— Trente mille francs!... dit Guerrier, impatienté. Et où diable voulez-vous que je les aie pris? Vos experts me semblent avoir poussé la plaisanterie un peu loin. J'ai payé mon mobilier comptant — sept ou huit mille francs — mes factures le prouvent. Croyez-vous que les marchands auraient consenti à me faire un rabais de quatre-vingts pour cent, pour le seul plaisir de m'être agréable? Si vos experts n'étaient pas des niais, ils auraient vu que mes meubles ne sont pas de style, de même que la moitié des bijoux de ma femme sont faux. Les ouvriers de Paris sont très habiles, et l'on peut se meubler très bien, à bon marché.

— Pourquoi mentir, Guerrier? Ne vous ai-je pas dit que j'avais des preuves de ce que j'avançais?

— Des preuves? encore des preuves? murmura Jean, passant la main sur son front.

Il commençait à ne plus bien comprendre ce qu'on lui voulait.

— J'ai fait venir, et j'ai entendu chacun des tapissiers, des orfèvres, des fournisseurs avec lesquels vous avez eu affaire, soit avant, soit depuis votre mariage. Je leur ai représenté les factures saisies chez vous par M. Lacroix et je leur ai fait lire le rapport de mes experts.

— Eh bien? ils ont ri, parbleu! Qu'ont-ils répondu?

— Vous allez le savoir.

M. de Lignorelles appuya sur un timbre.

La porte s'ouvrit et un garde parut.

— M. Bontemps, M. Letelliez et M. Cormatin sont toujours là?

— Ils attendent le bon plaisir de monsieur le juge d'instruction.

— Priez-les d'entrer dans mon cabinet.

Un instant après, les trois hommes apparurent.

M. de Lignerolles leur indiqua des sièges.

Ils s'assirent sans adresser même un regard à Guerrier, qu'ils firent semblant de ne pas apercevoir.

— Monsieur Bontemps, dit le juge, vous avez fourni à plusieurs reprises des bijoux à Mme Guerrier?

— En effet, monsieur, non pas à Mme Guerrier directement, mais à M. de Terrenoire, qui les lui destinait.

— Ces bijoux étaient faux, n'est-ce pas?

Bontemps fit un soubresaut.

— Monsieur le juge voudrait-il plaisanter? Il connaît ma maison. Les Bontemps sont orfèvres depuis plus de deux cents ans, de père en fils, et il y a aussi longtemps que les de Lignerolles, de père en fils, se fournissent chez eux. Les bijoux, diamants, colliers, payés par M. de Terrenoire et fournis par moi à Mlle Margival représentent une valeur de quarante mille francs!

— Vous entendez, monsieur Guerrier?

Le caissier fermait les yeux et murmurait comme une prière, dans l'effondrement de son âme, de ses croyances, de ses affections, de son bonheur:

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Le dernier achat de M. de Terrenoire. continuait le marchand, a été un collier de perles. J'ignore, par exemple, à qui mon client le destinait.

Ce collier de perles, Jean le connaissait.

Il avait surpris Marie-Louise et Terrenoire les mains entrelacées, au moment où le banquier venait de lui faire ce riche cadeau.

Et il n'avait osé rien dire!

Ah! s'il avait parlé, à cet instant-là! quelles catastrophes il eût évitées!

— Ce collier, reprit le marchand avec indifférence, était d'une valeur de dix mille francs...

— Dix mille francs! Ah! niais que je suis! Est-ce que je savais, moi? J'ai toujours vécu dans le travail et la pauvreté. Est-ce que je connais la valeur de ces objets?... Et comment la connaîtrais-je?

Personne ne répondit à cette exclamation.

Il baissa la tête.

Hélas! il comprenait bien qu'il aurait beau se défendre.

On ne le croirait pas.

Aussi, c'était sa faute, après tout.

Fallait-il être aussi naïf et aussi confiant?...

Le juge compulsait certaines notes.

— M. Jean Guerrier a acheté deux pendules chez M. Letelliez. Les factures portent deux cents francs pour la première, trois cents pour la seconde. Les experts ont estimé celle-ci quinze cents francs, et l'autre mille francs.

— C'est bien leur prix, en effet! dit M. Letelliez.

— C'est moi qui les ai achetées et payées, cria Guerrier, d'où vient cette différence d'estimation?

— De ceci, que M. de Terrenoire, par lequel j'avais été prévenu, payait la différence...

Guerrier, blême, râla:

— Vous ne mentez pas?

— Ai-je intérêt à mentir? Mes livres feront foi

M. de Lignerolles fit un signe à M. Cormatin, le riche tapissier de l'avenue de l'Opéra, et Cormatin, sans autres explications, prit la parole.

— Ce qui arrive pour M. Letelliez est arrivé pour moi. Lorsque M. Jean Guerrier s'est mis en ménage, il m'a été adressé par mon client, M. de Terrenoire, qui m'a prié de lui fournir un mobilier, en abaissant les prix, promettant de me tenir compte de la différence. Je n'avais pas à me préoccuper des motifs qui faisaient agir mon client. Lorsque M. Guerrier se présenta chez moi, je guidai son choix... Pour ne rien cacher, je dois dire à M. de Lignerolles que M. Guerrier paraissait ne pas se douter le moins du monde de la grande valeur de certains meubles artistiques qui attiraient son regard. Il s'étonnait bien un peu

du prix dérisoire que j'en exigeais, mais il paraissait de bonne foi. Les achats qu'il me fit se montèrent, comme vous pouvez vous en assurer, à quatre ou cinq mille francs, je ne me rappelle plus au juste. Il me les paya comptant. Quant à la différence, c'est-à-dire vingt-cinq mille francs environ, ce fut M. de Terrenoire, selon sa promesse, qui me la remboursa.

Cette déclaration, qui semblait faite avec quelque sympathie, rendit un peu de forces à Guerrier.

Quand Bontemps, Cormatin et Letelliez furent sortis, il y eut une minute de silence entre le juge et le pauvre garçon.

M. de Lignerolles voulait lui laisser le temps de reprendre son sang-froid.

— Remettez-vous, Guerrier, dit-il avec douceur. Calmez votre émotion et songez, avant de répondre, que vous avez un grand intérêt à ne plus me céler la vérité...

— Mais, monsieur, je suis sous le coup d'une abominable machination! Ce que ces hommes viennent de vous dire devant moi n'est-il pas la preuve que je suis innocent de ce que vous me reprochez? Si j'avais été le mari complaisant que vous croyez, M. de Terrenoire n'eût pas eu besoin de se cacher de moi. Ces meubles et le reste, il les eût payés seul. Cette comédie était faite pour me tromper... Et si M. de Terrenoire cherchait à me tromper, en escomptant ma naïveté, c'est donc que j'ignorais qu'il fût l'amant de ma fiancée, c'est donc que je ne suis pas coupable.

Guerrier avait espéré dans cet argument.

Mais son observation ne parut pas frapper le magistrat.

— C'était une comédie concertée entre vous, dit-il. Ne fallait-il pas sauver les apparences?

Guerrier soupira, hocha tristement la tête.

— Vos antécédents sont déplorables, continua M. de Lignerolles. Il n'y a chez vous ni honneur ni dignité. Il n'est donc pas étonnant que vous ayez songé à faire fortune d'un seul coup, en profitant de la somme énorme renfermée fortuitement dans votre caisse.

— Vous dites que je n'ai ni honnêteté ni fierté, vous me représentez comme un misérable capable de tout. Dès lors, comment expliquez-vous que M. de Terrenoire, qui devait bien me connaître, puisqu'il profitait de ma honte et de mon infamie, m'ait confié des fonctions aussi importantes et délicates que celles de caissier de sa banque? Comment accordez-vous cela? Et, dans ce seul fait, ne voyez-vous pas une contradiction criante avec tout ce que vous me reprochez? Capable de tant de vilenies, j'étais bien capable d'en ajouter une qui me fît riche. M. de Terrenoire tentait donc la fortune en me laissant la clé de sa caisse.

— Votre raisonnement est logique en apparence. Mais le banquier a convenu lui-même qu'il arrivait rarement que des sommes aussi importantes restassent à la banque. En outre, il y avait là deux gardiens, et il était bien difficile — comme vous l'avez essayé sans doute — de les séduire tous les deux. Enfin, M. de Terrenoire, qui s'occupait beaucoup par lui-même de ses affaires, exerçait un contrôle quotidien qui devait vous dérouter.

Le juge s'arrêta, puis, d'un ton incisif :

— Depuis quelque temps, les affaires de M. de Terrenoire étaient en assez mauvais état. Sans avoir subi de grosses pertes, la banque traversait une période difficile... Ce n'était pas un mystère dans les bureaux qu'un mouvement de Bourse pouvait vous renverser... La situation était donc très tendue... M. Le Charrier en avait averti M. de Terrenoire, mais celui-ci n'avait voulu rien entendre... Et cependant il ne m'est pas prouvé que M. de Terrenoire ne prévoyait point la débâcle de la Bourse. Dès lors, pour éviter une partie des responsabilités, M. de Terrenoire a pu rêver ce vol dont il se prétend aujourd'hui victime...

— Quoi ! vous pensez...

— Je ne crois rien, pour le moment. J'examine. Voulant enlever le million contenu dans sa caisse, votre complicité était nécessaire à M. de Terrenoire, et comme elle lui était acquise, de par les secrets honteux qui vous attachaient l'un à l'autre, rien n'était plus aisé que de perpétrer ce vol. Remarquez que je parle sans données certaines, et que, si votre culpabilité me paraît admise, il n'en est pas encore de même pour M. de Terrenoire. La certitude ne tardera pas à venir. Vous seul et le banquier possédiez les clés des bureaux. Or, c'est avec ces clés que les portes ont été ouvertes. Il n'y a nulle part de traces d'effraction. Brignolet et Béjaud se sont réveillés. L'un d'eux, Béjaud, s'est laissé gagner sans doute par des promesses ; l'autre, plus honnête, a menacé de tout dire. Il fallait choisir : ou remettre dans la caisse le million que vous teniez déjà — et le silence de Brignolet n'était acheté qu'à ce prix, — ou tuer le gardien pour empêcher ses révélations. Vous l'avez tué... M. de Terrenoire est sorti, emportant cette fortune. Il a une clé de la porte cochère. Il a pu s'enfuir sans éveiller le concierge et mettre en sûreté le million. Quant à vous, il était nécessaire que vous trouviez quelque histoire pour expliquer le vol et l'assassinat. Fuir, c'était vous déclarer coupable. Vous êtes resté, vous et Béjaud, auprès du cadavre de la victime. Vous avez inventé tous les deux ce conte invraisemblable de sommeil interrompu, et le matin, à l'heure que vous avez vous-même choisie, vous avez donné l'éveil. Telle nous semble avoir été la combinaison de ce crime. Notre enquête va

continuer et tous les détails nous seront bientôt connus. C'est alors seulement que nous pourrons attribuer à chacun sa responsabilité. Vous le voyez, monsieur, et je vous en fais juge, ce n'est pas encore un interrogatoire régulier que je vous fais subir. Nous sommes seuls. Mon greffier n'a pas tenu compte de vos dénégations. Je vous ai expliqué la situation telle qu'elle nous apparaît, afin de vous permettre de vous défendre. Contre M. de Terrenoire, nous n'avons pas assez de preuves : j'attends. Contre vous, les preuves sont concluantes. Défendez-vous donc, Guerrier, je ne demande pas mieux que de vous écouter. Je n'ai pas les habitudes ordinaires des juges. Il me déplaît d'agir par intimidation. Je préfère convaincre. Je n'aime pas surtout les surprises ou les menaces, et si je tendais un piège, je préviendrais volontiers de l'endroit où je l'ai mis. Je crois fermement que vous êtes coupable. Si vous avez à me donner quelque preuve de votre innocence, si vous pouvez seulement m'inspirer des doutes, jeter de l'indécision dans mon esprit, vous compterez sur ma volonté de vous aider, de vous tirer à votre honneur de ce mauvais pas.

— Combien je vous remercie de me parler comme vous le faites ! Mais, hélas ! je ne puis me défendre. Tout m'accable. Me défendre? Où voulez-vous que j'en trouve la force? On se défend quand il vous reste une espérance. On se défend quand on tient à ce que l'on laisse derrière soi, dans la vie. On se défend quand quelques sourires vous attirent et vous retiennent comme autant de promesses d'un bonheur encore possible ! Mais moi, est-ce que j'ai tout cela?... Pour que vous ayez foi en moi, pour qu'il vous soit possible de croire que je suis innocent de cet horrible crime, il faut que vous oubliiez d'abord les infâmes calomnies qui me représentent comme ayant accepté l'ignoble pacte du partage de ma femme !... Comme vous le disiez, le meurtre du gardien Brignolet, le vol de la caisse, la honte du mari complaisant, tout cela se tient, se complète et se commande. Il faut écarter l'une de ces accusations pour écarter les autres. Ah ! je le comprends, hélas ! si vous étiez persuadé de mon innocence, vous arriveriez peut-être à la prouver ; si vous me croyez coupable, je suis perdu.

— Je ne me suis pas contenté de preuves morales et ne m'en suis pas tenu aux bruits qui couraient sur vous et sur votre ménage. Ces bruits, ainsi que vous le dites, pouvaient être calomnieux. Mais vous avez dû voir que j'avais pris des renseignements précis. J'ai accumulé des preuves. J'ai étudié votre vie. Je l'ai pour ainsi dire suivie pas à pas, depuis deux ans. Vous n'avez rien répondu — rien ! — à tout ce que j'ai relevé contre vous !... Pas un mot ! Vous vous êtes contenté de protester de votre innocence. Les protestations, en justice, ne suffisent pas. Ce sont des preuves qu'il nous faut.

Il trouva Suzanne dans la serre (P. 414.)

— Des preuves? Où, comment les trouver? Me voici en prison, c'est-à-dire condamné à l'inaction, car je ne suppose pas, d'après ce que je viens d'entendre, que vous me rendiez la liberté... Pour vous les apporter, ces preuves, il faudrait chercher, voir, attendre. Je ne le pourrai. Je suis réduit à l'impuissance; vous le voyez, je suis perdu.

Le magistrat fit un geste qui signifiait: « J'ai fait mon devoir. Je le ferai jusqu'au bout. »

— Je vous comprends, et je ne vous en veux pas, dit Jean Guerrier.

Il resta quelques instants sans parler, la tête dans les mains, réfléchissant profondément, repassant, en une minute, les faits qui avaient précédé et suivi le meurtre de Brignolet.

— Je ne vous demanderai plus qu'une chose, monsieur de Lignerolles, et j'espère de votre équité que vous me l'accorderez le plus tôt possible.

— Parlez, et s'il est en mon pouvoir...

— Je voudrais me trouver en présence de ma femme, de mon beau-père et de M. de Terrenoire.

— C'était mon intention de vous confronter.

— Mais tout de suite?

— Demain, sans doute. Dans deux jours au plus tard.

M. de Lignerolles appuya sur le timbre.

Les gardes de Paris qui avaient amené Guerrier reparurent.

Le juge leur fit un signe.

Ils se placèrent de chaque côté du jeune homme.

Et Jean fut réintégré au Dépôt.

XXX

Le lendemain, un étranger, M. William Farney, sujet américain, ne craignait pas de se présenter à M. de Lignerolles, juge d'instruction, pour lui demander l'insigne faveur de voir son ami Jean Guerrier.

Fort heureusement pour le solliciteur que le magistrat avait été averti par M. Lacroix de l'existence d'un riche Américain qui s'intéressait à l'assassin présumé de Brignolet. Sans quoi, il l'eût éconduit, et de la belle façon.

Mais la fortune a tout au moins le droit de discuter même avec un juge d'instruction.

William Farney insista.

— Je suis, dit-il, un des meilleurs amis de la famille Margival. Ma conviction est que Guerrier n'a aucunement trempé dans le crime dont on l'accuse. Je voudrais lui apporter mes consolations et la promesse verbale que je mets toute ma fortune à son service pour sa défense.

Il prononça ces dernières paroles de la voix ferme avec laquelle autrefois il se défendait contre les accusations de ce même de Lignerolles.

Le magistrat le regardait avec la curiosité défiante d'un inquisiteur qui cherche le but véritable d'une démarche imprévue.

Il ne reconnut pas Roger Laroque, sa victime.

— Bien que l'accusé soit au secret, dit-il enfin, il n'y a aucun inconvé, nient, monsieur Farney, à ce que vous le voyiez pendant quelques minutes, mais en présence de gardiens. Vous n'aurez pas besoin d'aller à Mazas. Nous l'avons conservé au Dépôt.

Un instant après, les deux amis se trouvaient en présence à travers le vitrage du parloir. Deux gardiens, assistés de deux agents de la sûreté, serraient de près le prisonnier.

Roger faillit se trahir en voyant les ravages que les chagrins avaient creusés sur les traits de Guerrier.

— Comment! s'écria-t-il, vous en êtes là, au bout de si peu de jours! Mais vous auriez été condamné à mort que vous n'auriez pas l'air plus défait, plus anéanti.

Jean se redressa sous ces reproches.

— Si vous saviez! dit-il.

— Je sais que vous êtes accusé d'un crime abominable, d'un assassinat ayant le vol pour mobile, je connais toutes les circonstances de cette affaire, je n'ignore pas que de graves apparences sont contre vous, mais vous ne devez pas faire douter de votre innocence en vous abandonnant au désespoir. Vous n'en avez pas le droit, pour vous-même, pour votre chère femme, Marie-Louise, pour votre excellent beau-père, Margival, pour votre patron et bienfaiteur, M. de Terrenoire. Quant à moi, je veux bien ne pas me compter, mais vous savez combien je vous suis attaché et ce que je dois souffrir de vous voir en cet état.

Jean leva les bras comme un homme qui n'espère plus.

Pouvait-il parler devant ses geôliers, pouvait-il étaler sa honte en présence de ces subalternes qui épiaient ses moindres gestes, suivaient ses pensées pour y puiser des renseignements utiles à l'enquête?

— Monsieur Farney, dit-il, je vous remercie de votre démarche. Vous êtes bon, vous êtes héroïque de ne pas vous séparer d'un malheureux qui aura bientôt contre lui l'opinion presque unanime. Vous ne savez pas tout. Sous peu mon procès, procès inévitable, vous révèlera des choses si abominables que vous vous refuserez à les croire. Ce sont ces choses encore mystérieuses qui feront tomber ma tête. Mais je mourrai sans regret. Je voudrais mourir tout de suite! Adieu, monsieur Farney, adieu. Si vous voulez en savoir davantage, demandez à ma femme, demandez à son père, demandez à M. de Terrenoire ce qu'ils ont fait de leur honneur et du mien.

Et, sans attendre la réponse, Jean Guerrier reprit le chemin de sa cellule, suivi par les agents, qui redoutaient une tentative de suicide et se tenaient prêts à prévenir les mouvements du malheureux.

Roger se retira, consterné. Que voulait dire Guerrier? L'infortuné

était-il déjà en proie aux hallucinations de la folie ? N'accusait-il pas sa femme, son beau-père, et son patron d'avoir causé sa perte !

Roger courut en toute hâte chez Marie-Louise.

Il la trouva seule tout en larmes.

— J'ai vu Jean, lui dit-il.

Elle poussa un cri de joie.

— Il n'est donc plus au secret? dit-elle. Moi, sa femme, je n'ai pu encore obtenir la permission de le voir, ne fût-ce qu'une minute.

Ce n'était pas là le ton d'une femme qui a causé la perte de son mari.

— Jean est encore au secret, dit Roger. C'est par faveur exceptionnelle que j'ai pu lui apporter quelques paroles de consolation, sans doute parce que je suis étranger et riche.

— Espère-t-il qu'on va bientôt le mettre en liberté?

— Non.

Roger Laroque ne voulut pas mentir. Il raconta dans ses moindres détails la scène navrante à laquelle il venait d'assister. Tout en parlant, il regardait attentivement Marie-Louise.

La jeune femme ne se troubla nullement. Il n'y eut pas dans ses yeux la moindre expression qui pût donner à penser à Roger qu'elle comprenait les paroles accusatrices.

Elle éclata en sanglots, criant ;

— S'il m'accuse, c'est que son désespoir a perdu sa raison. Il faut qu'on me rende mon mari. Moi seule suis capable de le guérir.

Margival rentra au même instant. Mis au courant de l'événement de la matinée, il conclut aussi à la folie de Guerrier. Sa sincérité n'était pas plus douteuse que celle de Marie-Louise.

Le père et la fille respiraient l'honnêteté, la probité, l'honneur.

Quant à l'insinuation de Guerrier contre M. de Terrenoire, on convint de ne pas en parler provisoirement au banquier. Il était inutile de lui révéler des paroles que Guerrier regretterait certainement.

Le soir même, le prisonnier recevait de son ancien patron la lettre suivante dont l'écriture allongée en anglaise du plus pur style n'avait aucun rapport avec celle de Roger Laroque :

« Cher monsieur Guerrier,

« Je n'ai pas hésité à révéler à Marie-Louise et à son père les paroles « amères que vous avez prononcées contre ces deux êtres qui vous aiment « tant, paroles dont le sens m'échappe absolument.

« Je vous jure que votre femme et votre beau-père n'ont pas compris « un mot de ce que vous voulez dire.

« Il y a des expressions, des exclamations qui ne trompent pas. Votre « famille est tout à fait en dehors de vos malheurs et le coup qui vous « frappe la frappe en même temps.

« Ne vous laissez pas abattre, comptez sur tous les vôtres comme « sur moi.

« Votre ami,
« WILLIAM FARNEY. »

XXXI

Nous avons laissé Mme de Noirville au moment où elle venait d'éprouver, de la part de Suzanne, un refus dont le caractère mystérieux lui donna à réfléchir. Ne pouvant s'expliquer le mobile de la jeune fille, elle se décida à raconter à Raymond sa visite à Maison-Blanche. Tout d'abord, le jeune homme eut envie de reprocher à sa mère cette initiative qu'elle avait prise sans le consulter, mais elle paraissait si triste de son échec, si triste de ne pouvoir annoncer à son fils le bonheur qu'elle avait rêvé pour lui, qu'il n'en fit rien.

Seulement les réponses de Suzanne à Julia et à Laroque ne pouvaient l'étonner, lui à qui la jeune fille les avait déjà faites.

Elles eurent pour résultat de redoubler sa tristesse et de le plonger dans une incertitude cruelle.

Quel était le mystère qu'elle cachait, le secret derrière lequel elle se dérobait?

Existait-il vraiment, ce mystère?

N'était-ce pas, peut-être, un prétexte pour ne point avoir à formuler de réponse précise, — parce que, sans doute, en ses ambitions, elle avait espéré quelque noble et aristocratique alliance, qui lui eût ouvert, à deux battants, les portes du grand monde? Les jeunes filles ont de ces rêves et celle-là, peut-être, y sacrifiait son amour...

Pourtant, elle l'avait dit : « Si j'en épouse un autre que vous, considérez-moi comme infâme et parjure, et méprisez-moi! »

Alors, que croire?...

Son imagination travaillait et l'amenait à des suppositions douloureuses. Il avait beau se débattre. C'était plus fort que lui, que son amour pour Suzanne, que sa confiance, que son respect, plus fort que tout!

En somme, que connaissait-il de Suzanne?

Rien.

Qui était-elle? D'où venait-elle? Qu'avait-elle fait?

Autant de questions. Point de réponses.

L'obstacle dont elle parlait venait du passé, et non point du présent ; le présent, il le connaissait...

Alors cette enfant, dont les yeux étaient si candides, dont le visage était si chaste, cette vierge au front pur et calme, elle avait donc commis quelque faute?

Il avait horreur de penser cela, mais il en venait à tout supposer... avec d'affreux déchirements intimes...

Oui, il y avait une tache dans cette vie.

Elle ne voulait pas l'avouer. — Le père, peut-être, l'ignorait.

Et quelle faute? Quelle faute, si ce n'est une séduction?

Les yeux rouges, la lèvre crispée, Raymond se disait cela. La jalousie, le doute, s'étaient emparés de lui. Et, comme il arrive souvent en pareil cas, — même pour les imaginations les plus invraisemblables, — quand l'esprit s'y rattache, cela prenait corps, cela devenait presque logique, presque certain.

Mais un pareil supplice était intolérable.

— Je veux savoir, je veux savoir!...

Et un jour, en proie au doute, la figure bouleversée, horriblement malheureux, il courut à Maison-Blanche.

Il trouva Suzanne dans la serre voisine du salon.

Elle vint à lui et lui serra les mains en silence. Elle vit tout de suite qu'il s'était passé dans cette âme quelque drame terrible.

— Raymond, dit-elle anxieuse, qu'y a-t-il, qu'avez-vous?

— Suzanne... Suzanne... Il m'est venu une atroce pensée... Cet obstacle entre vous et moi, cette raison mystérieuse qui vous éloigne de moi... j'ai pensé... j'ai cherché.. Ah! c'est atroce, je le dis, de douter ainsi... et j'aime mieux la vérité... oui, je l'aime mieux, si épouvantable qu'elle soit...

— Mon Dieu! que voulez-vous dire?

— Cette raison... je crains de l'avoir comprise...

— Vous! dit-elle avec un cri d'effroi!... Vous!

— Oui, moi... A votre frayeur, je ne doute plus...

— Raymond!!!

Et, dans une angoisse affreuse, un indicible désordre, elle lui serrait les mains à les briser, nerveusement...

— Raymond... il faut tout me dire... je veux tout savoir...

— Eh bien, oui, vous saurez tout... Et pourtant... si j'allais me tromper... si ce doute... ce soupçon allait vous offenser... Ah! vous me

pardonneriez... parce qu'enfin je deviens fou, moi, et je ne peux plus vivre ainsi... dites que vous me pardonneriez...

— Je vous le promets.

— Écoutez, Suzanne... j'ai pensé...

Il s'arrêta. Ce qu'il voulait dire était abominable. Cette enfant, au regard virginal, l'aimait, l'adorait... Tout en elle criait son amour. Tout en elle, comme en lui, trahissait une infinie souffrance... Et il allait l'accuser d'une tache, d'une souillure, d'un déshonneur!... Il allait peut-être lui révéler le mal, à cette enfant qui devait l'ignorer!... Mais le doute qui restait en son âme, qui flétrissait tout, le doute qui était comme une vaste mer où se seraient effondrées, évanouies ses plus saintes croyances!

Il se raidit contre son émotion, contre l'évidence, contre son amour.

— Parlez! dit-elle doucement, bien qu'elle tremblât de peur.

— Je parlerai... je parlerai... Oui, Suzanne vous refusez de porter mon nom, parce que... vous craignez que je n'apprenne... plus tard... une faute... une liaison du passé... quelque chose que rien n'efface et qui a brisé votre vie... alors que la fleur de votre vie était à peine éclose.

Il se tut, il était tombé à genoux, brisé, anéanti, et il ne voyait plus rien. Il attendait un mot comme son arrêt de mort.

Une longue minute s'écoula. Les yeux baissés, il était presque évanoui. De grosses gouttes de sueur lui mouillaient le front.

Et Suzanne?

Elle n'avait pas compris, tout de suite, ce qu'il avait dit. Ce ne fut qu'en se répétant à elle-même les paroles du jeune homme qu'elle devina. Elle était si loin de cela! Elle avait cru que Raymond avait surpris le secret du nom de Laroque! Non, ce n'était pas cela!... Raymond ignorait toujours... Ce qu'il croyait, c'est qu'elle était une fille tombée, coupable, flétrie!...

Un sourire céleste erra sur ses lèvres, sa main, qui tenait son mouchoir, essuya le front de Raymond :

— Oh! mon ami, mon pauvre ami, que je vous plains!

Elle poussa un soupir, accablée par le découragement.

— Vous aviez le droit de tout croire, fit-elle, mais je ne veux pas que vous doutiez plus longtemps de moi. Vous avez voulu savoir la vérité, je vais tout avouer, — après, vous me direz un éternel adieu!...

Alors, il osa lever les yeux! Il s'était attendu à une grande colère, à une indignation profonde, et, au lieu de cela, elle venait de lui parler avec une gravité singulière, une tristesse infinie!

Qu'allait-elle dire? Elle paraissait très accablée, mais triste seulement, ni rougissante, ni confuse...

Évidemment elle souffrait. Il fut pris de pitié.

— Taisez-vous, Suzanne, pardonnez-moi. Je ne veux plus savoir...

Elle secoua la tête à deux reprises.

— Il est trop tard, dit-elle... une mauvaise pensée vous resterait, le doute est venu et je ne veux pas que vous doutiez. Malgré tout, je vous pardonne de me faire souffrir, mais c'était presque une folie de croire que je pourrais garder toujours vis-à-vis de vous mon secret... le secret de mon père...

— De votre père, Suzanne?

— C'est de lui qu'il s'agit, non de moi...

Il respira, soudain soulagé. L'homme qui aime, — quel que soit son amour, — est ainsi fait qu'il croit le mal plus facilement que le bien. Et Raymond, malgré tout, doutait.

A présent, il était un peu rassuré : si navrante que fût l'histoire qu'il allait entendre, il pourrait quand même adorer Suzanne.

— Et d'abord, mon ami, fit-elle à voix basse, promettez-moi le secret, sur votre vie, sur votre honneur!...

— Est-il nécessaire de jurer, Suzanne ?

— Non, vous m'aimez, vous vous tairez, je ne crains rien.

— Je vous écoute, dit-il.

Elle ferma les yeux, puis, d'une voix mourante:

— Je ne puis pas être votre femme, Raymond, parce que le nom que je porte n'est pas le mien... parce que le nom que je porte n'est pas celui de mon père... parce que je suis la fille d'un homme qui se cache dans la crainte de la justice, parce qu'il a commis autrefois un très grand crime, non pas un de ces crimes que la vengeance explique et dont elle peut atténuer l'horreur, mais un de ces crimes odieux, épouvantables, qui déshonorent à jamais une famille, à jamais un nom... Mon père a assassiné pour voler!

Raymond n'eut pas un mot, pas un geste, il avait seulement baissé la tête, de plus en plus, à chaque mot qu'elle avait dit. Du reste, elle gardait toujours les yeux fermés pour ne rien voir..

— Ce crime, vous le connaissez, Raymond, bien que vous fussiez très jeune à l'époque où il a été commis, vous le connaissez, et votre père, qui était l'ami du mien, a défendu mon père... Il en est mort!...

Cette fois, à cette révélation, Raymond s'était levé brusquement et n'avait pu retenir une sourde exclamation.

— Roger Laroque!... L'assassin de Ville-d'Avray!...

— Oui.

— Vous êtes la fille de Roger Laroque?...

Et elle poussa un grand cri. (P. 419.)

— Je suis sa fille... Comprenez-vous?...

— Hélas ! hélas !...

— Mon père, que tout le monde a cru mort dans sa tentative d'évasion pour s'échapper de la Nouvelle-Calédonie, — car je sais tout cela, mais lui, il ignore que *je sais!* — mon père est condamné aux travaux forcés à perpétuité... En Amérique, où il s'est réfugié, il a refait

rapidement sa fortune... Et il a voulu revenir habiter la France, au risque d'être reconnu, au risque d'être renvoyé au bagne...

— Quel est son but?

— Il ne peut me le dire, puisqu'il est persuadé que j'ai oublié la triste histoire du crime... alors, mon Dieu! fit-elle avec épouvante, alors que je ne passe pas un jour, pas une nuit, sans m'en rappeler les effroyables détails!...

— Ces débats, je les connais, moi aussi, fit Raymond, puisque c'est en pleine cour que mon père est mort. J'ai voulu connaître l'affaire et je l'ai relue bien souvent dans la *Gazette des Tribunaux!*... Ainsi, Suzanne, c'est vous qu'on a amenée devant le jury, pour vous faire accuser votre père?... C'est vous cette enfant qui a fait pleurer tout le monde, qui a excité tant de pitié et d'admiration pour son courage précoce... pour son énergie...

— C'est moi.

— Mais mon père a dit très haut qu'il croyait le vôtre innocent... Et il le croyait! On ne se trompe pas à de pareilles et aussi chaleureuses paroles!... M. Laroque était l'ami de mon père... Mon père ne pouvait avoir pour ami un voleur et un assassin. Il y a eu dans ce crime je ne sais quel mystère qui n'a jamais été éclairci!...

— Hélas! mon ami, vous êtes bon de vouloir défendre mon père, mais, pour moi, le mystère n'existe pas... Les juges, autrefois, ont eu raison de vouloir m'interroger... je savais tout!... Ma mère et moi, nous avons assisté au crime!... Mon père est l'assassin!...

— C'est horrible! murmura Raymond.

Et les deux pauvres enfants restèrent l'un auprès de l'autre, muets, sans pensées, foudroyés par cette révélation dans ce qu'ils avaient de plus noble, de plus cher, de plus sacré : leur amour!...

Elle disait vrai, cette vierge à laquelle rien ne rendrait le bonheur perdu, elle ne pouvait être à Raymond, porter le nom de Noirville!... elle, fille d'assassin et de voleur!...

Sa vie avait été fauchée, dès l'enfance.

Et elle aimait, elle aimait ardemment... sans espoir!...

Raymond, bouleversé, la contemplait. Lui qui avait cru ne point pouvoir aimer davantage, il sentait que son amour venait de se centupler, car à son amour se mêlait maintenant un respect profond pour cette douleur irrémédiable, une compassion infinie pour cette souffrance si dignement, si noblement supportée...

— A présent, dit-elle que vous savez tout, que vous ne doutez plus de moi, que vous connaissez le triste secret de ma vie, adieu, mon ami...

— Adieu, non pas, Suzanne, car je vous aime follement...

— A quoi bon m'aimer, Raymond?

— Puis-je raisonner mon amour? Je vous aime. Toute ma vie est à vous. Je veux souffrir avec vous, pour vous...

— Oh! Raymond, vous vous lasserez et vous m'oublierez...

— Le pensez-vous, vraiment?

— Non, dit-elle... et pourtant, je le jure, je préférerais n'être pas aimée de vous... être seule à savoir et à me souvenir...

Et, après un nouveau silence :

— Maintenant, mon ami, laissez-moi... Je suis si troublée par l'aveu que je viens de vous faire, que j'ai besoin d'un peu de solitude pour me remettre... Adieu... adieu... Raymond, partez, et, si vous m'en croyez, ne revenez plus!... Fuyez-moi!...

Mais il eut comme un geste d'orgueil et de défi.

— Au revoir, dit-il... Je t'aime... j'aime mieux souffrir!

Elle lui tendit les mains. Mais ce furent leurs bras qui s'enlacèrent. Elle tomba sans force sur la poitrine du jeune homme, la tête renversée sur son épaule, et, pendant une minute, leurs lèvres s'étreignirent en un baiser désespéré, presque douloureux!

Et il se sauva, étourdi, pendant que, chancelante, prise d'une sorte d'ivresse, elle tomba sur un banc de bois, abrité par les larges et puissantes feuilles de plantes tropicales.

Elle resta longtemps dans cette posture.

A la fin, elle se leva.

La serre communiquait par une porte avec le vestibule, — c'était par là que Raymond était sorti, — par une seconde porte avec le salon

Suzanne se dirigea vers cette dernière.

Elle l'ouvrit.

Et elle poussa un grand cri, en s'abattant, éperdue, sur le corps d'un homme qui gisait en travers, — le corps de Roger, inanimé, de Roger qui avait surpris la scène, qui avait tout entendu

— Mon père! mon père!!

Et elle l'embrassait follement... Et sa main tremblante cherchait la place du cœur... Il battait faiblement... Un instant elle avait cru qu'il était mort!...

Elle se précipita vers une fenêtre, l'ouvrit pour donner de l'air.

Puis elle sonna violemment.

Des domestiques accoururent effarés, transportèrent Laroque toujours évanoui sur une ottomane et Suzanne, agenouillée près de lui, se mit à lui prodiguer ses soins!

Elle lui mouilla le front, les paupières, la bouche, le cou, les mains avec un linge trempé dans de l'eau glacée.

Elle lui fit respirer des sels anglais.

Enfin, au bout d'une heure, d'une longue et mortelle heure de désespoir et d'angoisse, il reprit connaissance.

Le souvenir lui vint tout de suite de ce qui s'était passé, de ce qu'il avait entendu.

Il poussa un profond soupir et referma les yeux.

Certes, quand tout à l'heure, sachant sa fille dans la serre, il avait voulu entrer; quand il avait été surpris en entendant la voix de Raymond. qu'il ne savait pas là; quand, malgré lui, il avait écouté et compris;... quand il avait senti ses forces s'en aller, le sang se retirer de ses veines, il avait eu un moment de bonheur suprême, inouï...

Il avait cru mourir...

Et mourir, n'était-ce pas la fin désirable pour lui? N'était-ce pas le grand débarras de toutes les hontes imméritées, de toutes les souffrances injustes?...

Et voilà pourquoi il soupirait, en se retrouvant en vie.

Il fit un signe aux domestiques, qui se retirèrent.

Quand ils furent seuls, Suzanne murmura :

— Mon père! mon père! pardon!...

Il la regarda longuement, sans rien dire. Il était resté étendu sur le canapé; ses jambes étaient comme brisées. Il avait aussi une très grande lourdeur dans la tête, et une multitude de petits points multicolores papillotaient devant ses yeux.

Puis, parlant avec lenteur :

— Ainsi, malheureuse enfant, tu n'avais rien oublié?

Elle cacha son visage sur la poitrine de son père, et ne répondit rien. Les doigts du pauvre homme errèrent dans les cheveux de sa fille. Il la caressait doucement.

— Et moi qui croyais! Moi qui croyais!! dit-il par deux fois. Ne pleure pas!... Ce n'est pas ta faute... Que veux-tu? On ne commande pas à ses souvenirs... Mais tu m'as fait de la peine. Une grande peine... Je ne pense pas avoir souffert autant depuis le jour où ta mère et toi vous m'accusiez par votre silence, devant les juges... devant le jury!... Et moi, fou que j'étais, je m'imaginais que ce passé était mort!... Que faire, que dire pour te prouver?... Car je suis innocent de ce crime!...

Il resta rêveur, puis se relevant un peu, s'appuyant sur une main, et de l'autre écartant la tête de Suzanne :

— Je suis innocent, Suzanne, entends-tu?

— Oh! mon père, le passé est mort, ne parlons plus de rien!

— Je croyais que tu ne te souvenais pas, et alors je ne voulais pas réveiller toute cette lamentable histoire. Puisque tu te rappelles, puisque rien n'est effacé en toi, je parlerai... je te dirai que je ne suis pas coupable du crime qu'on m'a reproché et pour lequel j'ai subi une condamnation infamante! Toi, dont la mémoire est si fidèle, ne te souviens-tu pas des dénégations que j'opposais aux preuves relevées contre moi? J'ai prié, supplié, pleuré pour qu'on me crût... Je me débattais dans une de ces situations atroces et sans issue où un homme laisse forcément l'honneur. J'avais beau crier mon innocence, personne ne me croyait... pas même toi, ma fille, que j'aimais tant... pas même ta pauvre mère, qui sait la vérité, elle, s'il est vrai que l'âme ne meurt pas...

— Ma mère et moi, nous vous avons vu!

— Vous m'avez vu, moi, assassiner Larouette?

— Oui. Nous étions au balcon... Ah! l'horrible soirée!... Tout ce qui a été dit est vrai. Vous êtes venu en vous cachant... Nous vous avons appelé par votre nom... Vous êtes entré dans la maison... Il y avait là un homme qui comptait de l'or!... Il y eut une lutte... ignoble... puis... la nuit... la bougie éteinte... plus rien... L'horrible nuit!

La jeune fille mit les mains devant ses yeux.

— Et tu m'as reconnu, moi?

— Oui. Je le jure devant Dieu. Voilà pourquoi ma mère m'avait recommandé le silence, pourquoi je me suis tue... Car ce que j'aurais dit n'eût fait qu'aggraver votre châtiment!...

— Tu étais si jeune... tu étais enfant... tu as pu te tromper?...

— J'étais jeune la veille de cette nuit-là... mais le lendemain j'étais vieille... Et puis, ma mère, ma mère, n'a-t-elle pas tout vu, comme moi?... N'en est-elle pas morte, comme j'ai failli mourir?...

— Alors, tu me crois vraiment coupable?... Rien ne plaide pour moi dans ton cœur? Tu n'as jamais eu rien à me reprocher, jamais, ni avant le crime, ni depuis. Et tu ne t'es jamais dit qu'il était bien étrange qu'un homme, si bon, si attentif, si ouvert, fût devenu brusquement, du jour au lendemain, un misérable, assassin et voleur?... Mais moi, Suzanne, si j'avais surpris ta mère assassinant et volant, si je l'avais vue, ta mère, avec ces deux yeux qui te regardent, je n'aurais pas cru!... Non, j'aurais dit que c'était un rêve ou de la folie, mais je n'aurais pas cru.

Elle se taisait. Qu'eût-elle dit? Elle était sûre!...

— Je ne te fais pas de reproches, ma chérie, non, ce serait injuste! Ce que tu as vu, toute petite, a laissé une trop forte impression sur ton âme, pour que tu puisses aisément te mentir à toi-même et dompter les

révoltes de ton cœur... Ta jeunesse a été brisée par le spectacle d'un crime et par la honte que ton père a jetée sur ton nom... Oh! la honte! la honte! Cette épithète qu'après ma condamnation certains de mes anciens ouvriers ont accolée à mon nom!... Car, je le sais, quand ils parlent de moi, c'est encore, c'est toujours Roger-la-Honte qu'ils m'appellent!.., Les pauvres gens, je leur pardonne! S'ils savaient tout ce que cette honte imméritée cache de larmes et de courage, ils rougiraient d'eux-mêmes!

La honte!... sur moi! sur toi!... Être obligé de se cacher... de ramper, pour ainsi dire, dans l'obscurité de la société... de courber la tête... de trembler devant quelque regard curieux... devant quelque parole indiscrète, de se ronger les poings dans l'impuissance!... La honte! voilà la honte!... Mais, du moins, si je ne puis relever le front devant le monde, je veux ne point rougir devant toi... Je veux te prouver, enfin, que je suis innocent...

Elle fit un geste vague pour l'empêcher de parler.

Mais il continua, avec une véhémence à peine contenue :

— Je suis innocent. Et un seul homme l'avait deviné, Lucien de Noirville... et il en est mort!... Ah! j'étais vraiment maudit, puisque c'était la deuxième mort à cause de moi!... Écoute, ma fille, ce que je vais te raconter va faire rougir ton front, et diminuera le respect que tu me dois. Ce sera une punition, encore, celle-là — un supplice de plus ajouté à tous les autres supplices, — pourtant tu sauras tout... Te rappelles-tu tous les incidents de l'affaire?...

— Hélas! mon père...

— Ce qui m'a fait condamner, surtout, c'est la preuve qu'établissaient contre moi les billets de banque retrouvés dans ma caisse...

— Oui.

— J'ai dit que les cent cinquante mille francs versés par moi la veille et l'avant-veille à Guerrier provenaient pour une part d'un gain au cercle, la plus grosse part d'un remboursement.

— C'est cela... mais c'est tout ce que vous avez dit.

— Et tu vas voir pourquoi je n'ai pu en révéler davantage...

Laroque s'arrêta une seconde à cet endroit de son récit, puis :

— Encore une fois, pardon, dit-il... mais il le faut. J'ai commis une faute dans ma vie, ma chère fille, une faute chèrement expiée. Je l'ai commise en un moment d'égarement, car je n'ai même pas l'amour pour excuse, puisque je n'ai jamais cessé d'aimer ta mère... J'ai été l'amant d'une femme mariée qui s'était prise pour moi d'une passion folle. Cette femme eut besoin d'argent... d'un argent immédiat... Il s'agissait pour elle de payer des dettes que son mari ne connaissait pas; ses créanciers

la pressaient, et son mari, qui les avait déjà remboursés plusieurs fois, avait menacé sa femme d'un scandale, d'une séparation, si elle ne mettait pas un terme à ses dépenses exagérées... Il me fut possible de lui apporter cent mille francs. La guerre vint, puis la paix fut signée. Les affaires se ralentirent. Je dus me résigner à un remboursement important réclamé par ce Larouette. C'était la ruine, et je ne prévoyais pas comment j'allais faire face à mes échéances de fin de mois, — c'était la faillite, — lorsqu'un matin je reçus, boulevard Malesherbes, une lettre et un petit paquet cacheté. La lettre était de ma maîtresse, — avec laquelle j'avais rompu toute relation depuis la guerre, — elle me savait gêné et me renvoyait les cent mille francs que je ne lui eusse jamais réclamés. Le paquet contenait cent billets de mille francs. Comprends-tu?... Vois-tu maintenant la situation odieuse, épouvantable et sans issue dont je te parlais?... L'honneur me défendait de trahir cette femme dont la déposition m'eût sauvé pourtant!... D'un mot, je prouvais mon innocence, en révélant son nom... mais dire ce mot, révéler ce nom, c'était une infamie... Condamné et forçat, mais me sachant même innocent, j'ai gardé ma dignité et le respect de moi-même ; libre à ce prix, je serais déshonoré à mes propres yeux!... Et je n'ai rien dit!...

Suzanne avait écouté ce récit dans une attitude singulière.

Tout d'abord, elle eût mieux aimé ne pas entendre, car elle était si convaincue, si certaine de la culpabilité de son père, qu'elle prévoyait chez lui quelque subterfuge, quelque ruse pour se disculper aux yeux de sa fille...

Aux premiers mots, honteusement, timidement prononcés par Roger, quand elle eut compris le sens de ses restrictions, elle rougit violemment...

Elle rougissait d'entendre... elle rougissait de son père...

Mais elle écoutait, parce que quelque chose d'instinctif lui criait que c'était là la vérité!

Son père n'eût point menti et n'eût pas inventé, surtout, cette douloureuse histoire d'adultère.

Car il avait honte, lui aussi, de la raconter.

Il rougissait devant sa fille!...

Puis, au fur et à mesure qu'il parlait, la honte de la faute commise disparaissait pour la jeune fille...

Elle ne voyait plus qu'une chose, c'est que son père était innocent.

Innocent!! C'était vrai!! Elle croyait, maintenant, elle, l'incrédule! ..

Elle se laissa glisser aux pieds de Laroque, et, comme les mains du

pauvre homme pendaient, inertes, dans l'affaissement de son être, elle les couvrit de baisers passionnés.

— Oh! mon père! que de malheurs! Oh! mon père chéri!!

— Je te pardonne, mon enfant, tu ne pouvais pas savoir!...

— Continuerez-vous de m'aimer, comme par le passé?

— En doutes-tu, chère et cruelle enfant?

— Pardon, mon père, pardon!

Soudain, elle se tut. Une pensée luisait dans son esprit.

— Il y a un coupable, dit-elle... un homme qui vous ressemble... qui a votre taille... qui était vêtu comme vous... celui que j'ai vu, que ma mère a vu comme moi... Quel est-il?

— C'est là où le mystère commence, ma chérie. Il y a un coupable, comme tu le dis. Qui? Je l'ignore... Mais patience, il ne se cachera pas toujours si bien que je ne puisse le découvrir... Et c'est là, vois-tu, la vraie raison pour laquelle j'ai quitté l'Amérique, où je vivais en sûreté, pour revenir en France, où l'on me croit mort, soit, mais où la moindre imprudence me ferait reconnaître et me perdrait... Un pressentiment me dit que je ne mourrai pas sans avoir retrouvé l'assassin de Larouette... Comment?... c'est ce que je ne saurais dire... Je ne vis que dans cette espérance... depuis ma fuite de la Nouvelle-Calédonie... Et si j'ai refait ma fortune avec tant d'âpreté à la lutte, aux dépens de ma santé même, c'est bien parce que je voulais assurer ton avenir, mais c'est aussi parce que je voulais me venger et faire reviser mon procès.

Là ne devait pas s'arrêter son récit.

— Puisque tu as tant de mémoire, dit-il à Suzanne, te souviens-tu d'un jeune homme qui te témoignait beaucoup d'amitié quand tu étais petite?

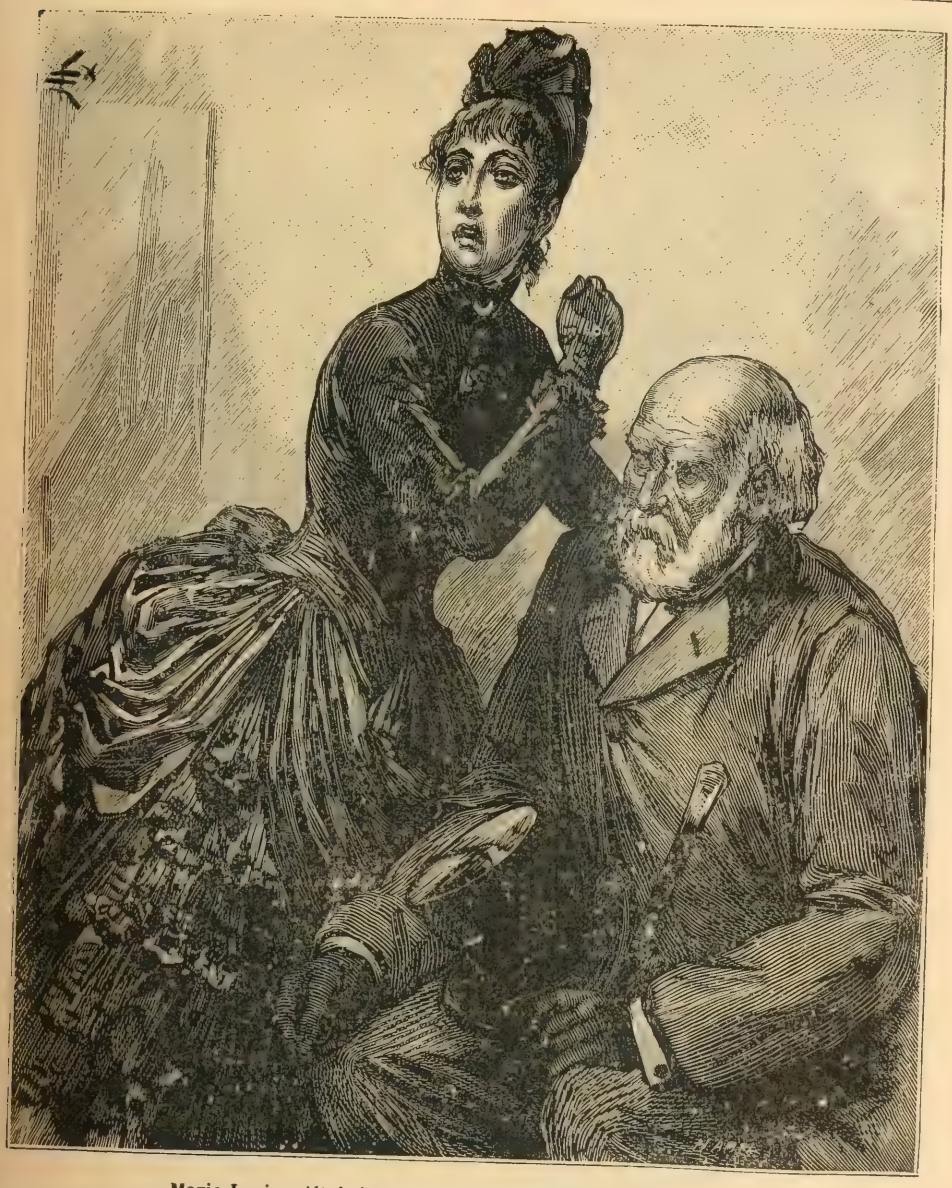
— Jean Guerrier, votre caissier. Si je m'en souviens! Il est venu au lit de mort de ma mère! Lui n'a jamais douté de vous; mais aussi il n'avait pas vu. Que ne suis-je devenue aveugle le jour qui a précédé la nuit fatale!

Roger l'embrassa pour ces bonnes paroles, puis il lui fit part, avec tous les détails, de la terrible accusation qui pesait sur Jean.

Tant de fatalités successives étaient bien faites pour épouvanter la pauvre enfant. Apprenant que son père avait eu le courage de demander la permission de voir le prisonnier :

— Qui sait, dit-elle, si on ne vous a pas suivi, si on ne sait pas déjà que William Farney et Roger Laroque sont un seul et même personnage? Fuyons.

— Fuir? Jamais! Tant que Guerrier aura besoin de moi, je resterai.



Marie-Louise s'était levée, dans une agitation extrême. (P. 432.)

Ne t'afflige pas pour moi, mais pour lui. Du moment que M. de Lignerolles ne m'a pas reconnu, personne ne me reconnaîtra à Paris. Je n'ai plus un instant à perdre. Demain, je verrai deux hommes sur lesquels je compte pour débrouiller le mystère de l'assassinat Larouette. Ce sont des policiers amateurs qui, à eux deux, en remontreraient à tous les prétendus limiers de la préfecture de police. Jamais ils n'auront eu plus belle occasion

de montrer leur perspicacité et leur savoir-faire. Il faut qu'en l'espace d'un mois tout au plus ils aient trouvé l'assassin de Larouette et l'assassin de Brignolet!

Roger Laroque parlait avec une animation extraordinaire. Ses yeux jetaient des flammes, et le sang, qui lui était monté à la figure, zébrait de rayures écarlates les cicatrices de ses affreuses brûlures.

Suzanne lui prit la main. Laroque était en proie à une fièvre violente.

Il dut se mettre au lit. Durant trois jours, veillé par sa fille, qui ne laissait pénétrer auprès de lui aucun domestique, il délira; puis, grâce à sa vigueur exceptionnelle, à sa force d'âme, une amélioration rapide se produisit et le malheureux put enfin commencer les démarches sur lesquelles il comptait pour prouver son innocence et celle de Guerrier.

XXXII

Durant la courte maladie de son père, Suzanne ne revit pas Raymond, qui était à Paris; mais, le dimanche suivant, le jeune homme revenait à Maison-Blanche. Suzanne ne le savait pas et pourtant elle l'attendait. Plus d'une fois, depuis le matin, son regard avait erré au loin sur la longue route blanche bordée de peupliers, qui filait toute droite vers Chevreuse.

Laroque était absent. Des affaires l'avaient retenu à Paris. Elle était seule au château. Et elle avait hâte de revoir Raymond, parce qu'elle était bien résolue à tout lui dire... Après la première confidence, elle lui en devait une autre, celle que son père lui avait faite. Elle avait dit à Raymond : « Mon père est coupable! » Elle avait hâte de lui dire, aujourd'hui : « Mon père est innocent! »

Enfin, elle l'aperçut, marchant très vite.

Elle courut au-devant de lui, son impatience était si grande qu'elle ne pouvait l'attendre.

Elle le rejoignit dans le parc.

— Oh! Raymond, dit-elle, Raymond, que je suis heureuse!...

Et, en effet, son visage était radieux. Ses yeux brillaient, ses joues étaient roses et tout en elle exprimait l'animation et la joie.

Elle était si différente de ce qu'elle était l'autre jour, qu'il crut à un accès de folie et qu'il murmura :

— Suzanne! Suzanne! qu'avez-vous? au nom du ciel!

— Oh! Raymond, venez vite, je vous dirai tout... Ici, je ne puis parler... Des domestiques, des paysans peuvent passer dans le parc

derrière les broussailles et les arbres... Ils nous entendraient... Venez vite, j'ai hâte de vous apprendre...

Et se penchant à droite et à gauche, écoutant si elle ne percevait pas quelque bruit suspect :

— C'est de lui qu'il s'agit... de mon père... L'autre jour, il nous a surpris, derrière la serre... Malgré lui, il a tout entendu... Oh ! mon ami, il est innocent de ce crime... Ce n'est pas lui... non... Venez, venez, vous allez tout savoir...

Et elle l'entraînait.

Quand ils furent au château, qu'elle eut fermé les portes, elle lui raconta tout ce que son père lui avait dit. Elle n'omit rien de l'histoire où cette femme inconnue avait joué un rôle néfaste.

Roger Laroque n'avait pas nommé Julia. Raymond ne pouvait se douter qu'il s'agissait de sa mère ! Il avait pour elle le plus profond respect, un respect qu'égalait seule sa tendresse, et un soupçon ne lui pouvait venir. Il dit seulement :

— Roger Laroque n'avait-il pas reconnu ma mère?

— Il a dû la reconnaître, à coup sûr, et je me rappelle maintenant quelques hésitations qui m'avaient frappée au début de nos relations. Mon père, qui est défiguré et méconnaissable, même pour ses amis, a craint, sans doute, une imprudence.

— C'est juste. Sa sécurité et le soin de votre bonheur réclamaient les plus grandes précautions.

Raymond devint pensif.

— Ainsi, dit-il, c'est une femme qui a tenu dans ses mains l'honneur, presque la vie de votre père... Et elle n'a rien dit. Qu'est-elle donc, pour avoir tant de lâcheté !

— Songez, Raymond, au déshonneur... pour elle, si elle avait parlé !... Songez qu'elle avait un mari... Songez qu'elle avait peut-être des enfants !...

— Qui est-elle? Vous a-t-il dit son nom?

— Oh! Raymond! Le pouvait-il sans renier le passé? lui qui a tout sacrifié à ce secret!... Ce nom, il ne le révélera jamais!

— Laroque est un homme. Mon père avait raison de l'aimer, moi, je ne l'en estime que davantage...

Raymond retomba dans son silence et dans sa rêverie.

— A quoi réfléchissez-vous, mon ami ?

— A une chose bien simple, Suzanne. Puisque votre père est innocent, il y a un coupable... l'homme que vous avez aperçu dans la maison de Larouette... Ce coupable, votre père le cherche, je le chercherai aussi... Je suis avocat... j'ai de nombreux amis au Palais et à la préfecture. Je

serai puissamment aidé... Oh! ne craignez rien, je serai prudent... je penserai à vous... Puis, ce n'est pas tout, Suzanne... quelque chose me dit que cette femme, ancienne maîtresse de votre père, a été mêlée de près à cette intrigue... quelque chose me dit qu'elle est complice du crime... Il y a eu là peut-être une vengeance... Cette femme, il faut à tout prix la connaître...

— Raymond, dit-elle, avec une terreur instinctive, épargnez cette femme, si vous la rencontrez sur votre chemin... Songez que si elle est mère... cela serait effroyable... de la livrer ainsi aux juges... de la couvrir de honte, à la face de tous!... Mon père ne voudrait pas, j'en suis sûre!... Epargnez-la!...

— Nous verrons, quand l'heure sera venue. En attendant, je ne perdrai pas une minute. Je vais me faire remettre le dossier de l'affaire. Je l'étudierai à loisir. Ayez confiance. Tout à l'heure, vous m'avez accueilli en me disant que vous étiez heureuse... Eh bien, moi aussi, Suzanne, je suis heureux... car bientôt, je vous le jure, vous serez ma femme!

— Que Dieu vous entende, mon ami!

— Au revoir, Suzanne... Nous ne nous reverrons pas avant des semaines, peut-être, car je ne veux pas revenir sans vous apporter une bonne nouvelle... Ayez confiance... Aimez-moi... Je vous aime... Mon père, qui était l'ami du vôtre, a échoué lorsqu'il a voulu prouver l'innocence de Laroque... mais il en est mort... Là où le père n'a pas réussi, le fils réussira peut-être... Lucien de Noirville n'avait que l'amitié... moi, j'ai l'amour... Et je mourrai, s'il le faut, comme est mort mon père!...

Sur ce mot, il partit.

Il revint droit à Méridon.

Chaque fois qu'il allait au château, la veuve n'avait pas besoin de l'interroger sur le but de sa promenade; elle n'avait qu'à remarquer la fièvre de son visage avant son départ, sa tristesse à son retour. Et elle devinait qu'il était parti avec une de ces espérances qui n'abandonnent jamais le cœur d'un amant, — et qu'il était revenu, l'espérance envolée, avec un chagrin de plus.

Ce jour-là, Raymond était heureux.

— Il s'est passé quelque chose d'extraordinaire, se dit Julia.

Et elle questionna son fils. Raymond sourit.

— Je ne puis rien vous dire, ma mère... et pourtant...

— Pourtant?...

— Je suis heureux et voudrais vous faire partager mon bonheur.

— Tu l'as revue?

— Oui.

— Et tu espères?

— Elle m'aime, je le sais, elle me le dit sans cesse.

— Et son refus?

— Venait non d'elle-même, mais d'un obstacle entre elle et moi.

— Que de mystères! Et cet obstacle n'existe donc plus?

— Non.

— Alors, le mariage?

— Bientôt. Prenez patience... Bientôt, je vous le jure...

— Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage pour être heureuse.

Et, en effet, son visage, d'une pâleur grise, s'était éclairci d'une lueur de gaieté. En Raymond était sa vie. En Raymond, sa joie

XXXIII

Ce n'était pas seulement dans l'esprit du juge d'instruction que la situation embarrassée de la banque Terrenoire avait fait naître des soupçons.

A Paris, les calomnies vont d'autant plus vite qu'on se donne rarement la peine de contrôler les nouvelles que l'on colporte.

La première pensée qui vint fut que Terrenoire avait voulu se voler lui-même.

Il y avait bien la question de l'assassinat, sur laquelle on n'était pas d'accord, car personne n'allait jusqu'à prétendre — au moins tout haut — que Terrenoire fût capable d'un pareil crime.

On l'expliquait, ce crime, comme Guerrier l'avait entendu faire par M. de Lignerolles.

Et c'étaient ces rumeurs qui, parvenant aux oreilles du magistrat, avaient achevé de le convaincre qu'en Guerrier étaient le nœud de la situation et l'explication du mystère.

Aussi ne fut-on pas peu étonné lorsqu'on apprit que, malgré ses pertes énormes à la Bourse, malgré la perte des douze cent mille francs volés dans la caisse, la banque Terrenoire restait debout.

Le nom de Mussidan fut bien prononcé; mais les deux amis avaient gardé le silence pour ne point ébruiter la crise que la maison venait de traverser — et pour augmenter son crédit, en prouvant la force de ses ressources.

Les rumeurs cessèrent comme par enchantement.

Les démentis donnés aux bruits de faillite rencontrèrent d'abord des incrédules; mais il fallut bien que les plus entêtés se rendissent à l'évi-

dence quand on sut que Terrenoire avait payé ses différences dans la journée même de la débâcle et que, le lendemain du jour où la justice avait fermé les bureaux du boulevard Haussmann, tous les dépôts avaient été remboursés.

En un mot, la banque faisait face partout à cette situation et sortait victorieuse d'une crise terrible qui avait un instant menacé de l'engloutir.

M. de Lignerolles apprit l'un des premiers ce revirement, et ce ne fut pas sans une certaine émotion.

Cela n'enlevait rien, à la vérité, à toutes les charges relevées contre Jean Guerrier, mais il n'était plus possible de faire peser sur le caissier et sur le banquier un soupçon de complicité.

C'était donc ailleurs qu'il fallait chercher un complice à Guerrier, — ou plutôt, pensait M. de Lignerolles, Guerrier a agi seul avec Béjaud, pour son propre compte, sans doute à la suite de quelque querelle ignoble où M. de Terrenoire aura repoussé une demande d'argent exorbitante.

Cependant l'enquête devenait, après cette constatation, plus difficile et surtout plus délicate.

Béjaud, interrogé à plusieurs reprises, avait fini par dire, en jurant, qu'il ne répondrait plus.

Guerrier était si accablé, si malade, qu'il ne se traînait qu'avec peine, tant le coup avait été rude pour lui ; il était vieilli, avait les traits fatigués, les yeux enfoncés et brillants.

Aux questions réitérées du juge, il ne répliquait que par monosyllabes, prononcés sourdement, comme à regret, et qu'on avait peine à entendre.

— Je suis innocent... innocent de tout... Qu'on me mette en présence de ma femme, de M. de Terrenoire et de ceux qui m'ont fait du mal... C'est ce que je demande !...

M. de Lignerolles, qui le lui avait promis, était fort embarrassé, à présent, de tenir sa promesse.

Terrenoire étant écarté de l'enquête, le juge n'avait plus de prétexte pour s'occuper de sa conduite privée : les amours du banquier et de Marie-Louise ne le regardaient pas ; ces hontes d'un ménage à trois ne pouvaient l'intéresser que comme observateur et non point comme magistrat.

Comment, dès lors, satisfaire au désir exprimé par Jean Guerrier?

Mander M. de Terrenoire et lui ménager une entrevue avec Guerrier, M. de Lignerolles ne le pouvait que sur la demande de M. de Terrenoire.

Heureusement, le hasard le servit.

Guerrier était au Dépôt depuis quelques jours quand Marie-Louise et Margival se présentèrent au cabinet du juge d'instruction.

M. de Lignerolles les fit introduire sur-le-champ.

Marie-Louise, pâle, les yeux rouges comme si elle avait passé les nuits à pleurer depuis l'arrestation de son mari, entra, se tenant à peine debout, tant son émotion était grande et tant elle était faible.

Le vieux Margival, aussi triste, mais plus énergique et plus résolu, la suivait.

Ce fut lui qui prit la parole.

— Monsieur, dit-il, nous vous remercions de nous avoir reçus. Dans notre malheur, ce nous est une consolation, et nous n'espérions pas tant, ma fille et moi.

Il avait dit cela d'un ton très simple et très digne.

Sa longue figure ridée, encadrée de barbe blanche, son haut front qui se terminait sous une broussaille de cheveux entièrement blancs, donnaient à sa physionomie un cachet d'honneteté, de naïveté, de franchise, que le juge ne fut point sans remarquer et qui fit impression sur lui.

Il reprit :

— Nous ne savons ce qui se passe, monsieur ; tout le monde nous délaisse depuis quelque temps, depuis l'arrestation du mari de ma fille... Seul, M. de Terrenoire nous a gardé son amitié... Car il ne croit pas plus que nous à la culpabilité de mon gendre. Il cherche partout une preuve de son innocence, la trouvera, j'en suis certain, et réhabilitera ainsi ce pauvre garçon... Et voilà pourquoi je viens vous trouver, monsieur, de notre part et de la part de notre ami Terrenoire.

— Pourquoi?

— J'avais l'intention de vous demander s'il serait possible de remettre Guerrier en liberté...

— Impossible !

— Mais il est innocent, nous vous le jurons. Il faut, pour qu'on le croie coupable, un concours de hasards si extraordinaire que nous en sommes accablés, nous autres, et que nous ne pouvons que nous élever contre de toute notre indignation. Ayez pitié de nous, monsieur de Lignerolles. Voyez en quel état se trouve ma fille, à laquelle on enlève son mari quelque temps après son mariage ; ma fille, malade en ce moment, qui réclame tous nos soins. et qui n'a même pas la force de vous adresser la parole.

En effet, Marie-Louise se contentait de joindre les mains

Son regard suppliait.

Mais elle se taisait.

M. de Lignerolles les examinait tous deux d'un œil attentif, et il pensait :

— Ces gens là sont très forts. Ils continuent devant moi la comédie

que me joue le caissier. Évidemment tout était préparé d'avance. Rien ne les a pris au dépourvu.

Et sèchement, laissant voir malgré lui l'antipathie que lui inspirait une pareille fourberie :

— Je voudrais vous être agréable. Je ne le puis

— Le rendrait-on à la liberté sur caution ?

— Non plus. Mais en tout cas la caution serait trop forte et dépasserait assurément vos ressources.

— Les nôtres, certes, car elles sont minimes, et mon gendre et moi nous n'avions que nos appointements pour vivre. Mais vous savez, sans doute, combien M. de Terrenoire s'intéresse à Guerrier, à ma fille et à moi. C'est lui qui a fait le mariage de Marie-Louise...

— Ces détails me sont connus, dit le magistrat d'un ton singulier, et je vous trouve audacieux d'oser faire cette allusion devant moi.

— Audacieux?... Une allusion? fit Margival étonné. Je ne vous comprends plus, monsieur, et vous vous êtes abusé sur le sens de ma demande. Il n'est pas rare qu'un prisonnier sorte sur caution. Cette caution, on peut l'exiger aussi forte qu'on le voudra. M. de Terrenoire, qui semble né pour nous rendre service et nous tirer de peine, se chargera de la payer. J'ai sa promesse ; au besoin, du reste, il viendra vous trouver et renouvellera en personne la prière que je vous fais en ce moment.

— C'est inutile, que M. de Terrenoire ne se dérange pas ! dit le juge, qui, depuis quelques instants, semblait être sous le coup d'une sourde irritation. Je sais quels sont les services que vous pouvez attendre de lui. Je sais que votre complaisance coupable vous est grandement payée. Je sais qu'un mot de votre fille est tout-puissant auprès de lui.

— Monsieur, dit Margival, blême, je vous jure, par tout ce que j'ai de plus cher, — par ma fille — que je ne comprends pas un mot à ce que vous me dites.

Marie-Louise s'était levée, dans une agitation extrême, l'œil brillant, les pommettes rouges.

— Monsieur, il m'a semblé voir dans vos paroles une intention qui serait pour mon père et pour moi une insulte mortelle... Je vous ordonne de vous expliquer...

Sa voix tremblait.

Ses calmes traits de jolie blonde s'étaient transfigurés.

Sa douceur avait fait place à sa colère.

Elle commandait, et comme le juge accueillait avec ironie cette véhémente parole :

— Vous avez compris, dit-elle à son père. Mon mari nous accuse,

On eût dit vraiment, à le voir, qu'il était fou! (P. 435.)

et la justice ne voit pas que le malheureux est fou. Oui, fou! s'écria-t-elle, et c'est vous magistrat qui êtes cause de sa folie!

M. de Lignerolles sonna, et au garde qui apparut sur le seuil de la porte il ordonna d'aller chercher Jean Guerrier et de l'amener dans son cabinet.

Il ne fut pas dit un mot jusqu'au moment où le caissier entra.

Comme il avait la tête baissée, comme Marie-Louise et Margival étaient dissimulés derrière la porte qu'il poussa, il ne les vit pas d'abord en entrant.

Il resta debout devant le bureau du juge.

Il avait le front ridé, l'œil éteint : son allure était celle d'un homme dont le désespoir a tué l'énergie et qui se laisse abattre, sans plus trouver la force de réagir.

En le revoyant, Marie-Louise, d'instinct, avait tendu les bras vers lui, mais elle avait été effrayée par cet air d'abattement répandu sur toute la personne de Guerrier.

Et elle le considérait tristement.

Un sanglot lui monta aux lèvres et ses larmes jaillirent.

Et Jean Guerrier, qui entendit ce sanglot, tressaillit, se retourna, aperçut sa femme et eut un geste de répulsion.

— Marie-Louise! dit-il.

Tout à coup, voyant Margival auprès d'elle :

— Vous, vous!

Et se précipitant vers eux, l'œil brillant de colère, les poings serrés :

— Vous voilà! Je vous revois!... Oh! pour oser se présenter devant moi sans tomber à genoux, il faut que vous n'ayez plus honte ni pudeur!...

— Jean!... dit Marie-Louise, effarée... que veux-tu dire?... De quelle honte parles-tu?... Pourquoi rougirions-nous de te voir et quels reproches as-tu à nous adresser?

Le juge souriait en les regardant — comme un spectateur qui assiste à une représentation qui l'amuse.

Et il murmurait à part lui :

— Comédie! comédie! Jusqu'où pousseront-ils l'effronterie de se jouer ainsi de moi?

— Infâmes tous les deux, infâmes! disait Jean Guerrier. Ah! ne dissimulez plus, je vous en prie... cela est inutile, et j'aime cent fois mieux vous voir tels que vous êtes... Ne dissimulez pas, je ne suis pas votre dupe!... Assez longtemps vous avez abusé de mon honnêteté, de ma naïveté, je devrais dire de ma sottise!... Assez longtemps vous avez fait de moi la risée de tous ceux qui me connaissent, vous avez empoisonné ma vie, vous avez attiré sur moi le mépris universel; j'ai beau être fier, me sentir innocent, me révolter contre pareille injustice, tout est ligué contre moi et m'accable. J'ai beau crier que je suis un honnête homme... personne ne me croit!... Vous avez fait de moi un être bafoué, vil, méprisable!... Et vous osez soutenir mon regard!... Oui, tenez, vous avez bien raison de me braver. Je ne suis qu'un pauvre imbécile... qui ne

vaut pas la peine qu'on s'occupe de ses larmes et de ses menaces. Puisque j'ai tant fait que d'être ce que je suis, qu'avez-vous à redouter de moi?

Margival écoutait ces sanglants reproches avec une stupéfaction douloureuse.

Il prit Marie-Louise dans ses bras, l'attira contre son cœur comme pour la protéger de son affection paternelle.

Marie-Louise, dont les yeux s'étaient séchés soudain, murmura :

— L'entendez-vous, mon père, l'entendez-vous?

— Ma pauvre fille, dit le vieillard, ma pauvre enfant, qu'allons-nous devenir? N'en doutons plus : Jean est fou !

Il n'avait pas baissé la voix.

Guerrier l'entendit donc.

Et il eut un éclat de rire strident.

— Ah ! vous allez me faire passer pour fou, à présent? Je vous préviens que l'on ne vous croira pas. J'ai toute ma raison. Et c'est avec toute ma raison que je vous juge. Vous êtes deux misérables !

— Jean!... cria Marie-Louise en s'élançant vers lui, ne pouvant plus se contenir.

Elle voulait l'enlacer de ses bras.

Il la repoussa brutalement.

Il avait le sourcil froncé, l'œil dur et mauvais, et ses lèvres entr ouvertes laissaient passer péniblement son haleine oppressée.

Marie-Louise chancela, en reculant sous la poussée.

Et elle fût tombée, si Margival ne l'eût reçue dans ses bras et ne l'eût déposée sur une chaise.

— Jean, dit celui-ci avec une tristesse navrante, s'il est vrai que vous n'êtes point fou, si vous pouvez nous comprendre... ayez pitié de votre femme... Regardez-la, elle est toute faible et toute malade, regardez-la!... Et le médecin que j'ai consulté, s'il nous a rassurés sur son indisposition, nous a cependant conseillé de prendre grand soin d'elle... Regardez-la, Jean, et dites-moi si vous comprenez?...

— Quoi? Qu'y a-t-il?... bégaya Jean, livide...

— Elle vous rendra père, mon ami !...

Guerrier passa la main sur son front...

Ses yeux étaient égarés.

Toute sa figure était crispée.

On eût dit vraiment, à le voir, qu'il était fou!...

— Ah! dit-il d'une voix basse, mais où l'on sentait l'effort suprême pour rester calme... quelle joyeuse nouvelle vous m'annoncez là !... Que je suis content!... Ma femme enceinte ! Quelle joie dans la maison ! Et que

d'honneur pour moi, pensez donc, de donner mon nom, mon pauvre nom modeste, que ne rehausse ni fortune ni particule, à l'enfant de ma femme et de M. de Terrenoire !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit Marie, droite, épouvantée.

— En quel vilain moment vous m'apprenez cette heureuse nouvelle !... Il fallait attendre ma mise en liberté ! Alors, en compagnie de M. de Terrenoire, tous les quatre, nous aurions fait la fête... Ma femme porte l'enfant de Terrenoire, quelle aubaine ! Songez donc !... Fort honorée, ma femme, ma foi, et moi aussi, en vérité ! Merci, Marie, merci, Margival !...

Et il riait, en se tordant les mains — et parfois, à travers son rire, ses dents se rencontraient et grinçaient avec une furieuse rage de mordre et de broyer.

Margival était allé à lui et essayait, en employant toutes ses forces, de lui étreindre les bras.

Mais Guerrier se débattait, le repoussait avec dureté.

Alors, le vieillard s'approcha du juge d'instruction, qui était resté calme pendant cette étrange scène.

— Monsieur de Lignerolles, si vous avez quelque pitié pour nous, dites-nous ce qui s'est passé... dites-nous comment est survenue l'effroyable folie de cet homme.

Mais Jean Guerrier intervenait :

— Je ne suis pas fou, monsieur de Lignerolles, ne les croyez pas. Vous le savez, du reste. Ah ! je comprends que leur intérêt, en ce moment, serait de me faire passer pour un insensé...

Margival sentait ses idées s'en aller.

Il ne possédait plus son sang-froid, et, hébété par tout ce qu'il entendait, il essayait de recouvrer sa présence d'esprit.

Ce fut Marie-Louise qui fit acte d'énergie.

— Jean, dit-elle, de grâce, un mot !

— Aurais-tu l'audace de vouloir te défendre ?

— Certes, non, je ne me défendrai pas. Après quelques semaines de mariage, entendre, dans la bouche de son mari, une pareille accusation est assez pénible. Me défendre, ce serait donner prise à cette accusation. Me défendre, Jean, et de quoi, s'il vous plaît ? Ai-je bien compris ? Vous avez sur moi, sur mon honneur, sur mon amour un doute qui me fait injure... Et ce doute répond à l'insulte que me lançait tout à l'heure M. de Lignerolles. Non, vous n'êtes point fou, ce que vous avez dit, ce que disait M. de Lignerolles est raisonné. Qui vous a inspiré à tous deux pareils soupçons ? Je l'ignore, mais je veux le savoir. Mon Dieu, faut-il que, vous aimant ainsi que je vous aime, je sois obligée de relever cette horrible

calomnie, et faut-il que ce soit vous, Jean, toi, pauvre Jean, si calomnié toi-même, qui me renvoie semblable insulte!

— Plût au ciel que ce ne fût qu'une insulte !

— Jean, il est impossible que tu ajoutes foi à ce mensonge. Réfléchis un peu, mon ami. Cela n'a pas le sens commun. Quels sont les semblants de raisons qui ont pu donner naissance à ces bruits?... Je te le demande, à toi, et je suis sûre que tu ne sais rien... C'est vous, monsieur de Lignerolles, que je devrais interroger, car c'est assurément de vous que partent ces accusations.

Le juge restait silencieux, incrédule à ces manifestations d'angoisse et de désespoir.

Alors elle se tourna vers son mari :

— Puisqu'il ne veut rien dire, éclairez-moi, Jean! Il est horrible pour moi d'avoir à discuter ces choses; pourtant, puisqu'il le faut, je m'y résigne!

Guerrier, devant cette douleur franchement exprimée, se reprenait à douter et tournait ses regards vers le juge d'instruction.

Celui-ci, froid et sarcastique, écoutait.

— Cet homme croit à une comédie de ma part, de la part de Margival et de sa fille !... Il ne voit pas que je suis la première victime de la duplicité de ces deux misérables!... Comment faire pour le convaincre?... pensa le caissier.

Et il se mordait les lèvres.

— Jean, reprit Marie-Louise, votre accusation repose sur des preuves, sans doute, ou du moins sur des indices qui vous semblent probants, sur des observations que vous avez faites vous-même ou que l'on vous a suggérées. Je suis certaine que l'on vous a trompé, mon pauvre ami, que l'on a abusé de la surexcitation d'esprit où vous étiez après votre arrestation pour vous raconter je ne sais quelle histoire que je vous prie de me dire. Je suis certaine, aussi, qu'un mot de moi suffira pour vous persuader.

— J'en doute; mais, dans tous les cas, je ne veux rien dire tant que M. de Terrenoire ne sera pas ici. C'est en sa présence qu'il faut que cette explication ait lieu. Monsieur de Lignerolles, ne me refusez pas cette grâce! Ces tristes antécédents que vous croyez avoir relevés contre moi constituent une sorte de preuve morale de culpabilité dans le meurtre de Brignolet et le vol de la caisse. Je reconnais, comme vous, que ces antécédents prouveraient, sinon le crime, du moins que j'étais capable de le concevoir et de le commettre. J'ai donc hâte de vous montrer que je ne suis pas l'homme que vous croyez. Il s'est passé dans mon ménage, avant que je fusse marié, une abominable intrigue. Je n'en suis pas responsable, puisque je l'ai toujours ignorée, voilà ce qu'il faut que vous sachiez,

monsieur de Lignerolles. Quand votre conviction sera formée sur ce point, le reste de l'accusation tombera de lui-même. Veuillez écouter ma prière, monsieur. C'est peut-être le seul moyen qui soit en mon pouvoir de prouver mon innocence.

— Parlez, Guerrier.

— Ce ne serait pas outrepasser vos droits que d'envoyer prier M. de Terrenoire de venir en votre cabinet. Il se peut que vous ayez besoin de renseignements complémentaires; le prétexte à cette convocation est donc trouvé...

— Soit, demain donc... fit le juge.

Jean Guerrier eut un geste pour l'arrêter.

— Demain, il sera peut-être trop tard. M. de Terrenoire sera prévenu et aura le temps d'inventer quelque histoire... Monsieur de Lignerolles, je vous en supplie, que ne l'envoyez-vous chercher tout de suite?...

Marie-Louise s'avança, et avec une grande dignité:

— Je joins mes prières à celles de mon mari, dit-elle, et mon père se joint à moi pour vous supplier, lui aussi. Que M. de Terrenoire paraisse et que je sache au moins pourquoi l'on m'accuse.

— Ne nous refusez pas, monsieur, dit Margival. J'ai eu, en ma vie, bien des peines, j'ai traversé bien des déboires, mais je n'ai jamais souffert — même dans les moments de mon plus grand découragement — comme je souffre depuis un quart d'heure.

M. de Lignerolles réfléchit une seconde, griffonna quelques lignes et les tendit à son greffier, après lui avoir parlé à voix basse.

Le greffier sortit aussitôt.

Margival et Marie-Louise rentrèrent dans le couloir qui précède les cabinets des juges d'instruction.

Une heure se passa.

Le père et la fille se taisaient, n'échangeant aucune réflexion, pas même un regard, tous les deux accablés; seule, Marie-Louise, qui soupirait, murmurait de temps en temps en se parlant à elle-même:

— Mon Dieu! mon Dieu! que s'est-il donc passé?

M. de Terrenoire, qu'on n'avait point trouvé chez lui, mais que l'on était allé rejoindre à la Bourse, arriva enfin.

Quand il aperçut Marie-Louise et Margival, il fit un geste d'étonnement et parut inquiet.

— Qu'y a-t-il et que faites-vous là?

Marie-Louise, en le voyant, s'était mise à pleurer.

— Ah! mon ami, mon bon ami, dit-elle, si vous saviez ce dont on nous accuse... ce que prétend Guerrier!...

— Quoi donc? De quoi peut-on vous accuser?

Mais ils n'eurent pas le temps d'en dire davantage.

On les introduisit chez M. de Lignerolles.

En se trouvant en face de Guerrier, le banquier eut une exclamation joyeuse et s'avança cordialement:

— Bonjour, cher enfant... Patience et ne vous découragez pas... Nous finirons par montrer votre innocence. Et ce sera bientôt, j'en suis certain.

Et il restait les mains tendues.

Guerrier s'était reculé et détournait les yeux.

— Qu'avez-vous? Vous refusez de me serrer la main, à moi qui vous aime tant?... Vous pouvez prendre cette main, mon ami, car je n'ai pas cru un seul instant que vous pouviez être coupable de ce meurtre et de ce vol...

La porte du cabinet était fermée; les gardes étaient sortis.

Il n'y avait plus là que M. de Lignerolles, Marie-Louise, le banquier, Margival et Guerrier.

Celui-ci, qui paraissait n'avoir pas saisi un mot de ce que venait de dire M. de Terrenoire, s'avança vers lui tout à coup, pâle, résolu:

— Monsieur, je suis heureux de vous entendre dire que vous êtes convaincu de mon innocence. Votre conviction pèsera d'un grand poids dans l'esprit de M. de Lignerolles, je n'en doute pas. Mais il est en votre pouvoir de prouver ma probité en enlevant les doutes qu'a fait naître l'histoire de votre intimité avec M. Margival et sa fille.

— Que voulez-vous dire, mon cher enfant...?

— Je veux dire, fit Guerrier avec force, que vous avez lâchement abusé de votre situation et de ma dépendance pour vous jouer de ma crédulité et de mon honnêteté...

— Jean! que signifie...

— Je veux dire que vous étiez l'amant de Marie-Louise avant mon mariage... comme vous êtes demeuré son amant depuis que je suis devenu son mari.,.

— Moi! moi! disait Terrenoire effaré, ne trouvant pas un mot pour se défendre, tant l'émotion l'étranglait.

— Je veux dire que vous étiez son amant, et que pour assurer votre tranquillité, celle de votre maîtresse, pour sauver les apparences, pour éviter un scandale, peut-être pour assurer aussi la paix de votre ménage, vous me l'avez donnée pour femme... Cette fille que vous avez déshonorée... qui supportait, du reste, de gaieté de cœur sa honte... vous vous entendiez avec elle, avec son père, dont la coupable complaisance

vous servait... vous vous entendiez tous les trois pour me tromper... moi! Qu'est-ce que je vous avais fait pour cela, je vous le demande?...

— Malheureux! criait Margival en se précipitant sur lui, les poings en avant comme pour lui fermer la bouche, oses-tu avancer contre moi pareille calomnie!

— Contre vous, contre Marie-Louise, contre M. de Terrenoire, contre vous trois, car vous êtes des misérables... Vous vous entendiez de longue date. Il vous fallait une dupe, une victime. C'est moi que vous avez choisi!...

Terrenoire disait à Marie-Louise :

— Pauvre chère enfant, pauvre douce créature, qu'a-t-on pu lui dire pour qu'il nous croie aussi infâmes!

— Oui, infâmes, répétait Jean Guerrier dans une exaltation si grande qu'elle touchait à la folie... Ah ! ne niez pas, je vous en préviens, ce serait inutile !... Je sais tout !

Et il faisait de grands pas dans le cabinet du juge pendant que celui-ci ne cessait de l'observer.

— Vos relations avec Marie-Louise datent de plusieurs années déjà, et de tous ceux qui vous entourent, moi seul peut-être les ignorais. Voilà ce qui me condamne, car il était public ce bruit qui vous faisait l'amant de cette jeune fille, et je me rends bien compte qu'il est difficile de croire que ce bruit ne soit parvenu jusqu'à moi.

Au lieu de se défendre, Terrenoire ne songeait qu'à Marie-Louise.

— Ma pauvre enfant! disait-il, de quelle odieuse duplicité il vous juge capable !...

— Trêve à vos hypocrisies !... Vous ne connaissiez pas Margival, vous ne connaissiez pas Marie-Louise. Tout à coup, cet homme et cette fille se trouvent sur votre chemin. La fille vous plaît : vous l'aimez. Le père s'en aperçoit et ne vous éloigne pas. Il sait que vous êtes marié, et cependant il ne semble pas redouter cet amour. Au contraire, cela l'encourage, lui dicte la conduite à tenir. Il voit sa fortune faite. Vous êtes riche. Il est pauvre. Vous aimez sa fille. Ce n'est plus qu'un marché. Les conditions de ce marché, sans doute, ont été vite débattues. L'horrible chose ! Un père vendant sa fille !

Margival, assis, agité de tremblements, les mains tordues l'une dans l'autre, était terrible à voir.

— Qu'est-ce qu'il dit ? faisait-il, hébété.

Ses cheveux blancs, mis en désordre par les doigts convulsés, étaient plaqués par une sueur sur son large front intelligent et noble.

Quant à Marie-Louise, soutenue par le banquier, elle écoutait les

Les cadeaux commencent à affluer. (P. 445).

cris de son mari, comme on écoute quelquefois certaines choses en un cauchemar.

Elle ne comprenait pas, elle se refusait à comprendre.

Elle aimait mieux croire à de la folie chez Jean — une folie déterminée par le malheur immérité qui le frappait — par l'accusation injuste qui pesait sur lui — par la honte de se voir soupçonné de ce crime — par la crainte de l'avenir !

Oui, elle le croyait fou !...

Et, dans sa bonté généreuse et divine, elle disait comme le Christ :

— Pardonnez-lui, mon ami ! pardonnez-lui, mon père !... il ne sait pas ce qu'il fait !...

Jean Guerrier reprenait, avec une violence croissante :

— Ce marché conclu, il fallait conserver les apparences. Que fîtes-vous ? Vous auriez pu vous débarrasser de Margival en le payant tout de suite, et d'un seul coup. Mais c'était laisser place aux soupçons. La considération dont vous jouissez en eût souffert. Margival accepta une place dans vos bureaux et sans aucun motif reçut une augmentation rapide. Margival ne pouvait s'étonner d'une pareille protection dont il connaissait le motif. Enfin, lorsqu'on jugea que le scandale allait devenir public — peut-être lorsqu'on s'apercut — ô honte abominable ! ! — que Marie-Louise était enceinte, il fallut songer à lui chercher un mari !... Il fallut cacher la faute ! !... Et ce fut sur moi que le choix tomba ! Pourquoi ?... Parce que j'étais jeune, sans défiance, tout à mon travail, sans expérience de la vie. Parce que j'offrais le terrain le meilleur pour y semer une pareille récolte... Et cette œuvre d'iniquité et d'atroce hypocrisie s'accomplit ainsi ! Et j'en porte aujourd'hui le poids et la responsabilité... Et ma honte est devenue publique ! Tout le monde se détourne de moi depuis longtemps. Ah ! les lettres anonymes avaient raison, vous auriez pu, tous les trois, m'expliquer pourquoi l'on me fuyait comme la peste, pourquoi je n'excitais plus que le mépris et le dégoût. Je comprends maintenant pourquoi vous refusiez et paraissiez étonnés, à la lecture de ces lettres, misérables que vous êtes et sot que je suis !

Une accusation de ce genre, arrivant à l'improviste, avait surpris à tel point M. de Terrenoire, l'avait si fort effrayé et bouleversé que, dans les premiers moments, il écoutait sans rien trouver pour sa défense.

Une anxiété terrible était peinte sur son visage.

Il était d'une étrange pâleur, et ses yeux, errant tour à tour de Margival à sa fille, trahissaient un trouble profond, incompréhensible.

— Mais défendez-vous ! défendez-vous donc ! criait Jean, exaspéré, que la fureur aveuglait.

Et, en effet, cette attitude du banquier était bizarre.

Pourquoi ne lui répondait-il pas?

Si cette accusation avait été fausse, tout autre, à sa place, eût laissé paraître son indignation...

Lui, au contraire, continuait de s'empresser auprès de Marie-Louise, demi-morte de frayeur, de douleur, de honte.

Margival intervint, s'efforçant d'être de sang-froid.

— M. de Terrenoire se défendra, dit-il au juge, car il est des infamies contre lesquelles toute une vie de probité proteste : et celle que vous lui attribuez, comme à moi, est du nombre. Mais, puisque vous accusez, il faut que vous prouviez... Nous écoutons...

— Jean! soupira Marie-Louise, je t'en supplie, reviens à toi, approche-toi de moi... viens mettre tes mains dans les miennes pour que je t'empêche de fuir et me regarder de tout près dans les yeux afin d'y lire à ton aise le fond de ma pensée... Viens, Jean, avant de parler... Oh! nous verrons, ensuite, si tu oses m'accuser toujours!...

— Taisez-vous, dit Jean, et écoutez! Vous avez payé au père le déshonneur de sa fille, en lui donnant dans votre banque un poste sans importance, dont vous avez plus que triplé les appointements. Le prédécesseur de M. Margival ne gagnait pas deux cents francs par mois. M. Margival a repris les mêmes fonctions — modestes, et il a gagné, du premier jour, neuf mille francs. Pourquoi?... D'où venait donc cet intérêt manifesté, tout d'un coup, à un homme que vous ne connaissiez pas quelques jours auparavant?... Répondez!...

Le banquier, de plus en plus pâle, se taisait.

— Ce n'est pas tout!... Margival était inscrit, pour ne pas exciter les soupçons, comme percevant les appointements de son prédécesseur. Je payais le surplus, que M. de Terrenoire remboursait à la caisse. Dans les premiers temps, je m'efforçai de comprendre les motifs de cette générosité. Je n'y parvins point et ne m'en occupai plus. Ces motifs, je n'ai plus besoin d'en demander aujourd'hui l'explication. Margival touchait une rente, dont le capital était sa fille!...

Marie-Louise sanglotait.

Margival vint à Guerrier, troublé, tremblant :

— Cela est vrai, dit-il, mais pourquoi ne pas attribuer à la générosité, au bon cœur de M. de Terrenoire ce que tu mets sur le compte d'une ignominie?... M. de Terrenoire avait entendu parler de moi, de mes tentatives scientifiques, aussi honorables que malheureuses. Il avait lu mes rapports à l'Académie des sciences. Un hasard nous mit en présence. J'étais alors dans une misère complète, sans aucune ressource. Il eut

pitié de moi. Si j'avais été seul, j'aurais refusé, mais j'eus peur de la pauvreté pour ma fille. J'acceptai. Telle est toute l'histoire, mon pauvre enfant... Revenez à vous, pour juger plus sainement les choses!...

— Il est possible que, dans les premiers jours, vous ayez agi de bonne foi, mais par la suite! D'où vient l'intimité entre vous et M. de Terrenoire? D'où vient l'intimité entre M. de Terrenoire et votre fille?... On vous voit partout ensemble — moi seul ne voyais rien, en ce temps-là, mais depuis on m'a ouvert les yeux — partout on vous rencontre, dans les magasins, dans les théâtres, sur les boulevards, au Bois, aux courses; où va Marie-Louise, se trouve aussitôt votre étrange protecteur, le sien!! Il néglige son intérieur, il néglige ses amis, le cercle, le monde pour passer les soirées entre vous et Marie-Louise... Et vous estimez que cela est naturel?... Les cadeaux commencent à affluer; les bibelots, les bijoux sont apportés tous les jours!... Et des bijoux, des bibelots précieux... dont la vente générale constituerait une fortune!... Vous ne vous y opposez pas, loin de là!... C'est un prix convenu, sans doute!... Ah! si votre vie a été misérable, vous êtes sûr, désormais, que votre vieillesse s'écoulera dans l'aisance!... Mais alors vous vous apercevez que j'aime Marie-Louise. Au lieu de me faire congédier par votre fille, vous semblez autoriser mon amour. Marie-Louise, conseillée par M. de Terrenoire, ne me repousse point. Votre plan était conçu. Si quelque malheur arrivait, si une grossesse se manifestait, on m'accorderait la main de cette fille. Le mariage se bâclerait, en quelques jours, avant que le scandale fût public. Et c'est moi qui serais le père de cet enfant de la honte!... Et c'est bien ainsi, en effet, que les choses se sont passées!... Pour m'aveugler, pour me retenir, on m'offrait de l'avancement!... Et je me croyais au comble du bonheur quand je roulais dans un abîme de boue!... M. de Terrenoire faisait largement les choses... ou plutôt vous étiez circonspect, vous, Margival, et vous preniez vos précautions!... Notre ménage, à Marie-Louise et à moi, fut monté avec un luxe qui, à tout autre que moi, moins crédule et moins naïf, eût inspiré des soupçons... Allez-vous affirmer encore que vous ignoriez ce qui s'est passé? que vous n'êtes pour rien, ni vous, ni votre fille, dans ces achats de bijoux que je croyais, que vous me disiez faux, pour la plupart? dans ces achats de meubles, prétendus d'occasion, dont je ne payais pas le sixième de la valeur, et que M. de Terrenoire allait acquitter derrière moi?... dans ces œuvres d'art que l'on me conseillait d'acquérir, que j'achetais pour rien et qui, cependant, coûtaient des prix qui m'eussent enlevé toute envie si je les avais connus?... Vous voyez que je n'ignore plus rien! Il est un peu tard, vraiment, pour être aussi bien renseigné!... Mais je ne trouve pas qu'il soit trop tard pour vous

cracher au visage la colère et le dégoût que vous m'inspirez tous les trois !...

Quand il eut ainsi parlé, ce fut un silence.

Une épouvante régnait là.

Seul, le juge, appuyé nonchalamment contre le fond de son fauteuil, les yeux demi-clos, gardait sa présence d'esprit, écoutait, regardait, ne perdant ni un mot ni un geste.

— Monsieur de Terrenoire, dit Margival d'une voix altérée, il y a dans les sanglantes injures de Jean Guerrier quelque chose que je ne comprends pas très bien et sur quoi il est besoin que vous vous expliquiez ! Jean, reprenez-moi si je me trompe.

Et tantôt s'adressant au jeune homme, tantôt s'adressant à M. de Terrenoire :

— Je jure, mon cher Guerrier, que vous avez été abusé comme tout autre aurait pu l'être, par des apparences trompeuses. Je vous pardonne vos insultes, bien que vous eussiez dû prier M. de Terrenoire d'éclairer certains détails de sa conduite qui vous semblent obscurs et à moi aussi. M. de Terrenoire le pourra facilement, n'en doutez pas !...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, pas plus que vous, je ne suis au courant de ce qui s'est passé ; je n'ai pas saisi vos allusions, et si j'ai compris seulement que vous portiez sur moi l'horrible, l'épouvantable calomnie d'avoir vendu ma fille, ma fille bien-aimée, j'ignore ce que vous entendez par ces achats de bijoux, d'œuvres d'art et de meubles précieux, dont vous n'auriez payé qu'une partie, et dont M. de Terrenoire aurait acquitté le reste...

— Vous mentez !

— Je le jure, sur le saint nom de Dieu ! Il y a là un mystère qui va nous paraître très simple, sans doute, après que nous aurons entendu M. de Terrenoire. Veuillez me répondre, monsieur... Vous voyez en quelle angoisse nous sommes.

Le banquier gardait les yeux baissés.

Il était si pâle qu'on eût dit qu'il allait s'évanouir.

Des frissons le secouaient violemment.

— Pardonnez-nous, monsieur de Terrenoire, notre cher bienfaiteur, de vous poser de semblables questions. Elles sont autant d'insultes pour vous. Mais nous avons été calomniés tous deux, tous les trois, dois-je dire, puisque Marie-Louise, que nous aimons tant, est la première que l'on attaque. De l'opinion du monde, nous nous soucions fort peu, et ni vous ni moi, ne songerions à nous défendre, s'il ne s'agissait que du monde. Mais vous voyez en quelle surexcitation est ce pauvre Jean. Par quel artifice a-t-on réussi à lui faire ajouter foi à ces calomnies ? Je l'ignore.

Puisque le mal est fait, il faut y porter remède. Parlez, monsieur de Terrenoire, répondez-moi...

— Que puis-je vous dire?... Ne voyez-vous pas combien je suis attristé que de pareilles atrocités aient pu trouver créance auprès de Jean Guerrier?...

Et se tournant vers le caissier :

— Jean, vous que j'aime tant, que je protège, que je défends depuis qu'on vous accuse!... Moi qui n'ai rien voulu croire de ce qu'on dit contre vous!... Comment avez-vous pu croire ce qu'on vous a dit contre moi!... Jean, que vous me faites de peine!

Mais Guerrier restait sombre.

Il n'écoutait que sa jalousie, sa colère, sa rancune!...

Alors, s'adressant à Margival plus particulièrement :

— Interrogez!... Que voulez-vous savoir?

— N'avez-vous pas entendu?... Est-il vrai que vous ayez pris avec les fournisseurs de Guerrier les singuliers arrangements dont il parlait?

— Avec qui donc? balbutia Terrenoire, comme pour gagner du temps; et regardant Marie-Louise avec désespoir.

— Je vais préciser, dit Guerrier. Avec M. Bontemps, le bijoutier auquel vous avez payé plus de quarante mille francs de bijoux destinés à Marie-Louise... Avec M. Letelliez, l'horloger, auquel vous avez payé huit cents et douze cents francs des pendules que j'avais achetées deux et trois cents francs!... Avec M. Cormatin, le tapissier, auquel j'achetais, pour quatre à cinq mille francs, des meubles qui en valaient trente mille et dont vous soldiez la facture quelques jours après. Les factures sont là, sur le bureau de M. de Lignerolles. Elles ont été saisies chez moi, dans une perquisition. Et des experts ayant indiqué la véritable valeur de ce qui se trouvait à mon domicile — valeur que j'ignorais moi-même dans ma simplicité — les marchands ont été consultés. Ce sont eux qui ont révélé la vérité. Ne niez donc pas!

— Je ne nierai pas! fit Terrenoire, accablé.

— Ainsi, tout cela est vrai?

— C'est vrai!

Margival fit un brusque mouvement de stupeur

Quant à Guerrier, il semblait triompher.

— Ah! vous avouez! vous avouez enfin! Achevez donc, puisque vous avez commencé, et faites-nous l'histoire de vos amours... Tenez, je suis tout prêt à en rire, parole d'honneur! Car j'ai été si bien trompé, que j'aurais, ma foi, mauvaise grâce à me fâcher!... Allons, monsieur de Terrenoire,

contez-nous comment vous devîntes l'amant de ma fiancée et comment l'idée vous prit de me choisir pour son mari.

Et il riait d'un rire éclatant où il y avait quelque chose de funèbre.

C'était comme le dernier effort de la raison qui se brise avant de se laisser aller aux divagations de la folie.

Terrenoire avait entouré Marie-Louise de ses bras.

— Ne l'accusez pas, dit-il avec égarement, ne l'accusez pas, cette chaste et innocente enfant... En l'accusant, c'est plus qu'un sacrilège que vous commettez!

— De quel droit la défendez-vous?

— Du droit qu'a tout honnête homme de s'opposer à une injustice!

— Disculpez-vous donc et disculpez-la en même temps.

Marie-Louise se dégagea de l'étreinte du banquier.

— Mon mari a raison, dit-elle. Tout nous accuse. J'ai accepté trop facilement vos cadeaux!... Vous sembliez tant m'aimer et tant aimer mon père... Et ces cadeaux, vous étiez si joyeux de me les offrir!... Mais il y a dans votre conduite un mystère que je vous demande d'éclaircir... comme le demandent mon père et mon mari... Pourquoi cette entente avec le tapissier et les autres?... Pourquoi avoir trompé mon mari sur le prix de ces meubles, de ces bibelots, de ces œuvres d'art?... Pourquoi?...

Terrenoire ne répondit point.

— Vous vous taisez? Vous ne trouvez pas un mot?

Guerrier riait toujours.

Marie-Louise, tout près de Terrenoire, le regardait avec horreur.

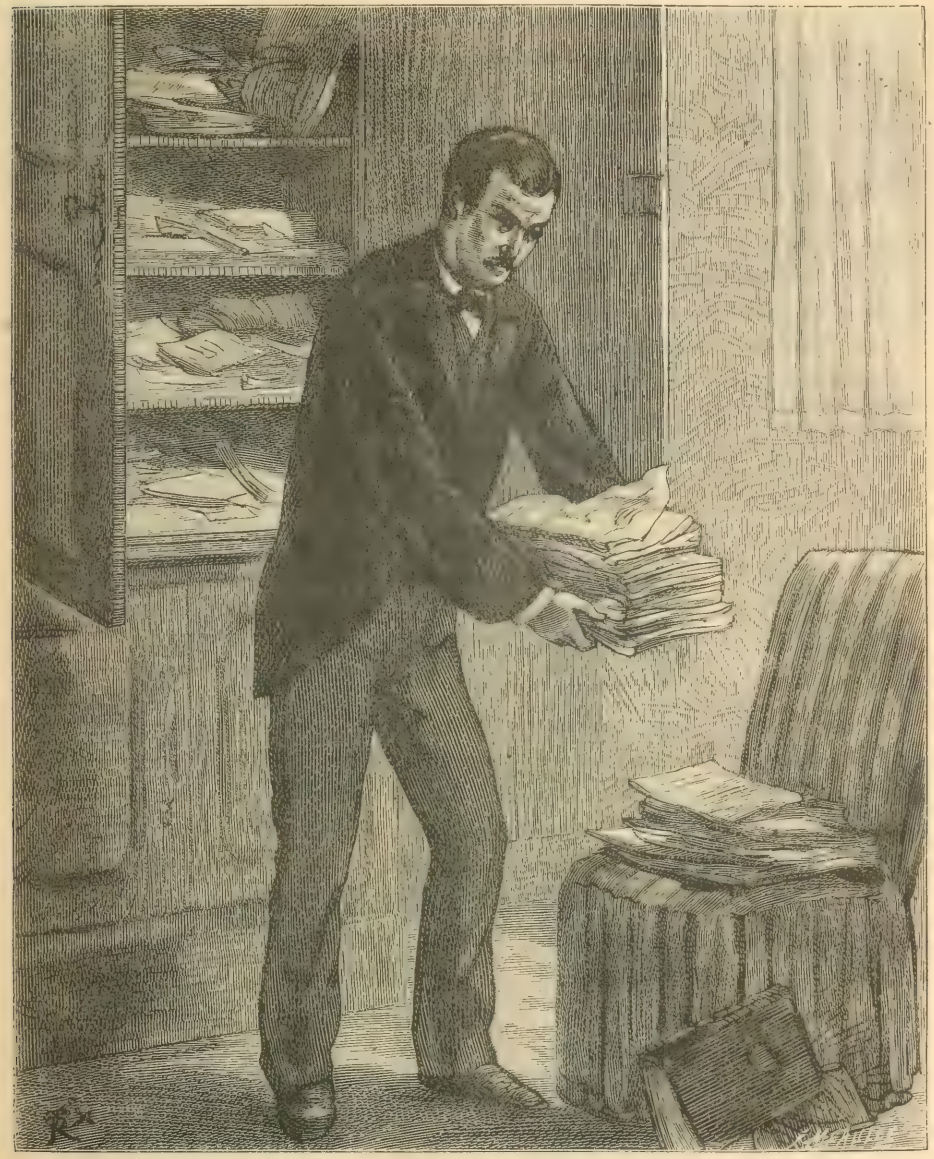
Quant à Margival, comme si la lumière s'était faite dans son esprit, il s'était approché de Guerrier, et:

— Mon pauvre enfant, murmurait-il, tout ce que tu as dit est peut-être vrai — excepté cependant ma complicité dans cette honte!... J'ai été victime... comme toi... trompé, abusé, dupé, comme toi!... Aie pitié de moi!... Regarde-moi, et vois si je te mens!...

Guerrier détourna les yeux pour ne point voir!...

Cependant, Terrenoire balbutiait :

— Oui, je l'avoue, j'ai fait ce qu'on me reproche. J'ai eu tort. J'aurais dû agir avec franchise. Je n'ai pas osé. J'aime Marie-Louise d'une affection pure où n'entre pas l'amour. J'ai été séduit par les grâces de cette enfant, par le charme qui se dégage de sa personne. Mais m'accuser de l'avoir voulu séduire! De l'avoir achetée, elle, à son père, comme une vile marchandise!... M'accuser de l'avoir fait servir à mes plaisirs, elle!... C'est horrible, entendez-vous, horrible!... Il faut que vous ayez l'âme bien perverse pour imaginer pareille monstruosité!... Qu'y a-t-il d'étonnant



Il prit une pile de dossiers. (P. 455.)

à ce qu'on se prenne d'amitié pour une fille comme Marie-Louise? ... Et pouvais-je lui témoigner mon amitié autrement que je l'ai fait?... Margival était pauvre... il n'eût rien accepté de moi directement. J'ai eu recours à la ruse. Je l'attirai chez moi tout d'abord, en lui offrant une place dont j'augmentai à dessein les émoluments. Ensuite, parce que je craignais, pour Marie-Louise et pour son père dans le cas où je perdrais ma fortune,

où je viendrais à mourir, un avenir aussi sombre que le passé qu'ils venaient de traverser, je crus agir prudemment en faisant ce que j'ai fait. Je voulais peu à peu, et sans que personne s'en doutât, constituer une petite fortune à Marie-Louise. Et mon entente avec Bontemps, Cormatin et les autres n'a pas d'autre raison !

Ceux qui l'écoutaient restèrent pensifs et soucieux.

Et Terrenoire, toujours tremblant, pâle et troublé :

— J'ai eu tort, je le vois, puisque tous ces actes ont pu donner naissance à ces bruits injurieux... j'ai eu tort...

— Certes, dit Margival, je comprenais que ma fille vous eût inspiré quelque affection. Mais ce n'est pas un simple sentiment d'amitié que celui qui se traduit de la sorte ! C'est de la passion... ce ne peut être que de l'amour. Auprès de moi se passait une intrigue honteuse, que je ne voyais pas... J'étais trahi par vous, qui, sous prétexte de me rendre service, abusiez de ma confiance. J'étais trahi par ma fille... ma fille que j'avais élevée avec tant de soin... et qui est tombée si bas ! !... Quelle épreuve pour ma vieillesse ! Et combien peu je la méritais ! !

— Mon père, dit Marie-Louise, je vous en conjure, si vous ne voulez pas me faire mourir de douleur, sous vos yeux, ne me croyez pas coupable ! Est-il possible que j'aie pu dissimuler au point de vous tromper ainsi, vous et mon mari ! Avais-je l'âme si dépravée naturellement, que sans me découvrir, toujours forte et sûre de moi, je puisse concevoir un tel crime !

— Hélas ! murmura Margival, je voudrais bien ne pas croire !... Le puis-je ?...

— Mon père, je vous ai toujours aimé et vénéré... Est-il jamais sorti de mes lèvres une parole qui fût un oubli du respect que je vous dois ?

— Jamais !

— Et vous eussè-je respecté ainsi, en vous trompant, en me jouant de vous, comme vous m'en accusez ?...

Et Margival se taisant, Marie-Louise voyant qu'elle ne le convaincrait pas, voyant que Jean Guerrier, blême, l'œil brillant de fièvre, l'accusait encore, Marie-Louise, dans un élan de colère et de douleur, se précipita vers M. de Terrenoire :

— Mais parlez, vous, monsieur, parlez donc !... Puisque c'est vous et moi que l'on accuse... Vous savez mieux que tous, que je suis innocente... Moi, je proclame que vous n'êtes pas coupable, que ma confiance en vous n'a pas diminué... que jamais vous ne m'avez témoigné qu'une affection dont je pouvais être et dont je suis encore fière !... Mais défendez-moi donc !... Vous vous taisez, comme si vous ne trouviez rien... comme si tout cela était vrai !... Monsieur de Terrenoire, il est impossible que vous

ne trouviez pas un mot, une preuve... que sais-je !... Puisqu'on nous accuse tous les deux, nous sommes solidaires l'un de l'autre !... Je ne suis qu'une femme, c'est à vous de me protéger ! L'affection que vous me témoigniez, et qui me paraissait naturelle, puisque mon père en avait sa part, me semble extraordinaire, étrange, incompréhensible, depuis que j'ai appris comment elle se manifestait... Certes, vos cadeaux me faisaient plaisir... ils flattaient mon orgueil... mais pourquoi trompiez-vous mon mari sur la valeur des objets que vos conseils lui faisaient acheter?... Répondez !

Et Terrenoire, la tête basse :

— J'ai dit tout ce que je pouvais... Pourquoi ne pas me croire?... Je n'ai pas d'autres explications à donner !

Marie-Louise se fit plus pressante ; sa colère augmentait avec ses instances, en même temps que la résistance inattendue de Terrenoire l'effrayait :

— Il est impossible que vous ne consentiez pas à la demande trop juste que nous vous faisons, monsieur de Terrenoire, il est impossible que vous n'écoutiez pas nos prières. C'est horrible d'être soupçonnée ainsi.

— Vous savez tout, Marie-Louise ; je vous aimais trop, mon affection a été imprudente ; il n'y a rien de plus.

— Vous mentez, dit-elle avec énergie. Nous devinons tous, d'instinct, qu'il y a un secret que vous nous cachez — et comment ne le devinerait-on? Votre trouble, votre pâleur, vous trahissent. — C'est ce secret qu'il importe à notre honneur que vous nous fassiez connaître sur-le-champ...

Le banquier, obstinément, balbutiait :

— Il n'y a pas d'autre secret que celui de ma trop grande affection pour vous.

Marie-Louise se tordait les mains :

— Mais, dit-elle, si vous refusez de nous avouer les motifs de votre étrange conduite — et d'autres motifs existent, quoi que vous en disiez — ne voyez-vous pas que votre silence sera ma condamnation, celle de mon père, celle de mon mari — tous les deux aussi innocents que moi, cependant? — Ne comprenez-vous pas que votre silence me fera considérer comme votre complice? me fera passer pour votre maîtresse ?... De grâce, monsieur de Terrenoire, un mot, un seul mot, par pitié !...

Le banquier se taisait. Mais il était visible qu'il souffrait.

Des courants nerveux secouaient tout son corps.

Marie-Louise se mit à genoux.

— Monsieur de Terrenoire, en vous taisant, vous nous déshonorez. C'est notre malheur que vous consommez ! Qu'avons-nous fait, de quoi

sommes-nous coupables, pour que vous laissiez retomber sur nous cette honte ?

Le banquier détourna les yeux.

Mais ses lèvres restèrent closes, comme si quelque secret mortel les eût cadenassées.

Margival mêlait ses prières à celles de sa fille.

Seul, Guerrier, comme le juge, souriait ironiquement, ne voulant pas prier.

Et le banquier s'entêtait dans son silence.

Margival s'approcha de M. de Lignerolles.

— Monsieur, dit-il, nous vous demandons la permission de nous retirer. Nous n'avons plus rien à faire ici. Demeurer plus longtemps serait nous infliger un supplice inutile.

Le juge d'instruction inclina la tête en signe d'adhésion.

Margival et Marie-Louise partirent.

Terrenoire, abîmé dans ses réflexions, les yeux obstinément fixés à terre, ne s'était même pas aperçu qu'il restait seul avec Guerrier et le juge.

Ce fut celui-ci qui le tira de ce rêve.

— Monsieur de Terrenoire, vous êtes libre! dit-il.

Le banquier releva les yeux, et soudain, avec chaleur:

— Ah! monsieur, je vous jure qu'ils sont innocents et moi aussi des infamies qu'on nous reproche!... Jean, mon fils, croyez-vous vraiment que je suis l'amant de votre femme? vous que j'aime autant qu'elle?

Et Guerrier, sombre, haineux:

— Je le crois!

Terrenoire semblait hésiter. On eût dit qu'il allait parler, avouer enfin un secret qu'il cachait, le secret de sa conduite, sans doute...

Mais il se tut et, sans saluer, sortit lentement.

Cinq minutes après, deux gardes de Paris emmenaient Jean Guerrier au Dépôt.

Et, seul dans son cabinet, le juge d'instruction resta longtemps pensif et soucieux.

Des réflexions, graves traversaient son esprit.

Et ces réflexions il les traduisit d'un mot, qu'il laissa échapper tout haut, malgré lui :

— Où est la vérité?

XXXIV

Pendant que Roger Laroque essayait de sauver Guerrier et de préparer sa réhabilitation, quelqu'un déployait tout autant d'activité en sa faveur... Raymond de Noirville n'avait plus qu'une pensée : rendre l'honneur au père de celle qu'il aimait.

Ainsi travaillait-il à sa propre félicité.

A Paris, à la préfecture, comme au Palais, on lui fournit tous les renseignements qu'il désirait.

L'affaire Laroque était dans toutes les mémoires ; à l'exception de Mme Laroque, morte, de Lucien de Noirville, mort aussi, tous les personnages qui y avaient joué un rôle devaient encore exister.

Et, en effet, il n'eut pas de peine à retrouver leur piste, — à l'exception de Victoire, la femme de chambre, laquelle avait, celle-là, complètement disparu.

M. Lacroix, le commissaire de police de Versailles, était, depuis des années, le collègue de M. Liénard aux délégations judiciaires, et on avait mis son nom en avant chaque fois que s'ouvrait la succession du chef de la sûreté.

Toujours vivants aussi, M. de Ferrand, le magistrat ami de Lucien ; M. de Lignerolles, qui avait instruit l'affaire à Versailles et qui était juge à Paris ; les deux agents Tristot et Pivolot, ces types étranges de policiers amateurs ; le père Ricordot, l'expert que les tribunaux employaient toujours à la vérification de certaines écritures embrouillées.

Raymond, en relisant les procès-verbaux et les dépositions, avait pris tous ces noms, avec des notes en marge de chacun d'eux, afin de se rappeler quelle avait été leur attitude pendant le procès, et la somme de renseignements qu'on pouvait leur demander.

Le nom du principal témoin à décharge, « Jean Guerrier », l'intrigua beaucoup. Il n'ignorait pas l'accusation capitale portée par le parquet contre l'ancien caissier de Roger Laroque. Cet accusé était-il l'assassin de Larouette ? Déjà certains journaux qui cultivent à fond le reportage des faits divers avaient fait remarquer la singulière coïncidence.

— Si cet homme n'est pas remis en liberté, se dit Raymond, j'obtiendrai du parquet de plaider d'office ; s'il refuse mes services, il me suffira de lui rappeler que mon père est mort en défendant son ancien patron, dont il sauva la tête. Il acceptera d'être défendu par moi, je le verrai tous les jours sans qu'il se doute que derrière le défenseur se cachera

un instructeur qui donnerait la moitié de sa vie pour débrouiller le mystère de Ville-d'Avray.

Sa mère l'avait renseigné aussi, maintes fois, sur la manière de travailler de son père.

Il savait que Noirville, quand il se chargeait d'un procès important, préparait sa plaidoirie longuement, à force de notes, en s'entourant de toutes les pièces, de tous les documents possibles. Le dossier de l'affaire Laroque devait être, avec une foule de papiers, jamais classés, dans un bahut de Méridon. Il se promit de le chercher et de l'étudier, afin d'y découvrir la pensée de son père...

Les jours se passèrent dans un travail de reconstitution minutieuse, où chaque mot était étudié, chaque réponse, chaque phrase, presque chaque hésitation de Laroque, d'Henriette et de Suzanne était pour ainsi dire fouillée, parce qu'il espérait y découvrir quelque allusion, quelque sens caché qui le mettrait sur la voie.

Les interrogatoires et les procès-verbaux ne lui apprirent guère que ce qu'il savait déjà, c'est-à-dire que l'assassin de Larouette, ou s'était fait la tête de Roger Laroque ou lui ressemblait naturellement.

En outre, toutes les déclarations de Laroque confirmèrent Raymond dans le récit que Suzanne lui avait fait.

Depuis le matin où M. Liénard était venu surprendre le constructeur dans son atelier de la rue Saint-Maur, jusqu'au jour de la comparution devant la cour d'assises, les dépositions de Roger n'avaient point varié.

Un mystère apparaissait dans toutes ses réponses.

Ce mystère, Lucien de Noirville l'avait-il pénétré?

Ou bien peut-être Laroque, tout en lui recommandant le secret le plus impénétrable, ne lui avait-il pas fait des confidences?

Et ne restait-il pas, dans le dossier formé par Lucien, des traces de ces confidences?

Voilà ce qu'il importait de savoir et ce qu'il se mit en devoir de rechercher sur-le-champ.

On avait enfermé dans un grand bahut, à la ferme de Méridon, nous l'avons dit, la plupart des paperasses, dossiers, notes, pièces quelconques, encombrant le bureau de Lucien.

Après la mort de l'avocat, et lorsque Mme de Noirville quitta son appartement de la rue de Rome, pour aller habiter Méridon, on avait emporté pêle-mêle ces papiers.

Depuis douze ans, personne n'y avait touché!

Raymond se décida à en faire un inventaire complet, dût-il trouver son malheur au bout de l'exploration de ce mystérieux passé. Un matin,

sûr de n'être pas dérangé, il monta dans la chambre et installa une table auprès du bahut, afin d'être à son aise et de pouvoir plus facilement compulser les dossiers.

La chambre où il se trouvait n'était que très rarement habitée, et seulement lorsqu'il survenait quelque visite inattendue.

Elle était meublée du strict nécessaire : un lit, des chaises, une armoire, une table, et le bahut de vieux chêne, à serrure énorme, qui se dressait contre le mur, tapissé d'un gai papier, juste en face d'une large fenêtre qui s'ouvrait sur la campagne et par laquelle entraient les rayons du soleil.

Raymond ouvrit les deux portes du bahut, et le soleil qui donnait en plein sur le vieux meuble inonda de lumière des papiers jaunis amoncelés en piles. Une odeur pénétrante de poussière se dégagea de ce coin.

Les rayons du soleil semblaient rendre un peu de vie, en même temps qu'ils apportaient un peu de chaleur, à ces restes de travaux qui avaient occupé l'existence de Lucien de Noirville.

C'était tout ce qui subsistait de ses ambitions, de sa jeune renommée ; en fouillant là, Raymond aurait pu reconstituer, point par point, les différentes phases de cette vie d'avocat, que la guerre avait tranchée par une terrible blessure, et sous laquelle la plaidoirie pour Laroque avait mis le trait final.

Sur des pages sorties des dossiers se voyait l'écriture de son père ; des notes, des chiffres, des renvois, des réflexions, des bouts de plaidoirie.

Et, avant de se mettre à l'œuvre, Raymond, pensif, songeait à cet homme, — dont chacun lui avait vanté la loyauté, la bonté et la grande intelligence, — à cet homme qu'il avait si peu connu.

Et il soupira.

Mais à ce souvenir évoqué vint s'opposer un autre souvenir ; celui de l'enfant qui, à Maison-Blanche, attendait la revision du procès de son père, et qui l'aimait de toute la tendresse de son cœur.

Il prit une pile de dossiers et les parcourut.

Jusqu'au soir, il travailla sans rien trouver, remuant sans succès toute cette poussière accumulée par les ans.

Le lendemain, il recommença, mais sans mieux réussir.

Beaucoup de dossiers, dans le désordre d'un déménagement, avaient perdu leurs pièces ; celles-ci étaient éparpillées au hasard, et cela décuplait la besogne de Raymond, puisqu'il était obligé de donner un coup d'œil sur chacune des feuilles qui lui tombaient sous la main.

Il n'y avait pas là seulement que des pièces de procédure, mais des correspondances, factures, papiers de famille intéressant les uns Julia, les autres Lucien.

Il était évident que tout avait été jeté pêle-mêle dans le bahut et que, depuis la mort de l'avocat, personne n'avait songé à y mettre un peu d'ordre.

Entre temps, il avait relu la *Gazette des Tribunaux* et le *Droit*, où étaient relatés les débats, avec la plaidoirie de son père ; il s'était procuré facilement ces numéros.

Une seule chose l'étonnait, à la lecture de cette émouvante affaire.

Après avoir nié depuis son arrestation, pourquoi brusquement, à la fin des débats, Roger Laroque avait-il avoué?

Car il avait avoué! Son aveu était inscrit en toutes lettres dans le compte rendu de la *Gazette*.

Par deux fois Roger avait dit :

« Je suis coupable. Condamnez-moi ! »

Et cet aveu, il l'avait laissé échapper après la mort de Lucien, comme si, soudain, après cette mort, un immense découragement lui était venu, comme s'il n'avait plus eu aucun intérêt à paraître innocent, comme si, même, il s'était senti soulagé à paraître coupable et à attirer plus vite le châtiment sur sa tête.

Cette attitude imprévue, Raymond ne se l'expliquait pas.

Ce qu'il devinait vaguement, par exemple, et d'instinct, c'est qu'il y avait une corrélation mystérieuse entre cet aveu suprême et la mort de Lucien de Noirville.

Laquelle ?... L'apprendrait-il jamais?

Il reprit son travail avec ardeur; il avait dépouillé déjà la moitié des pièces renfermées dans le bahut, et il n'avait rien trouvé, quand il tomba enfin sur des notes qui avaient trait à l'assassinat de Larouette.

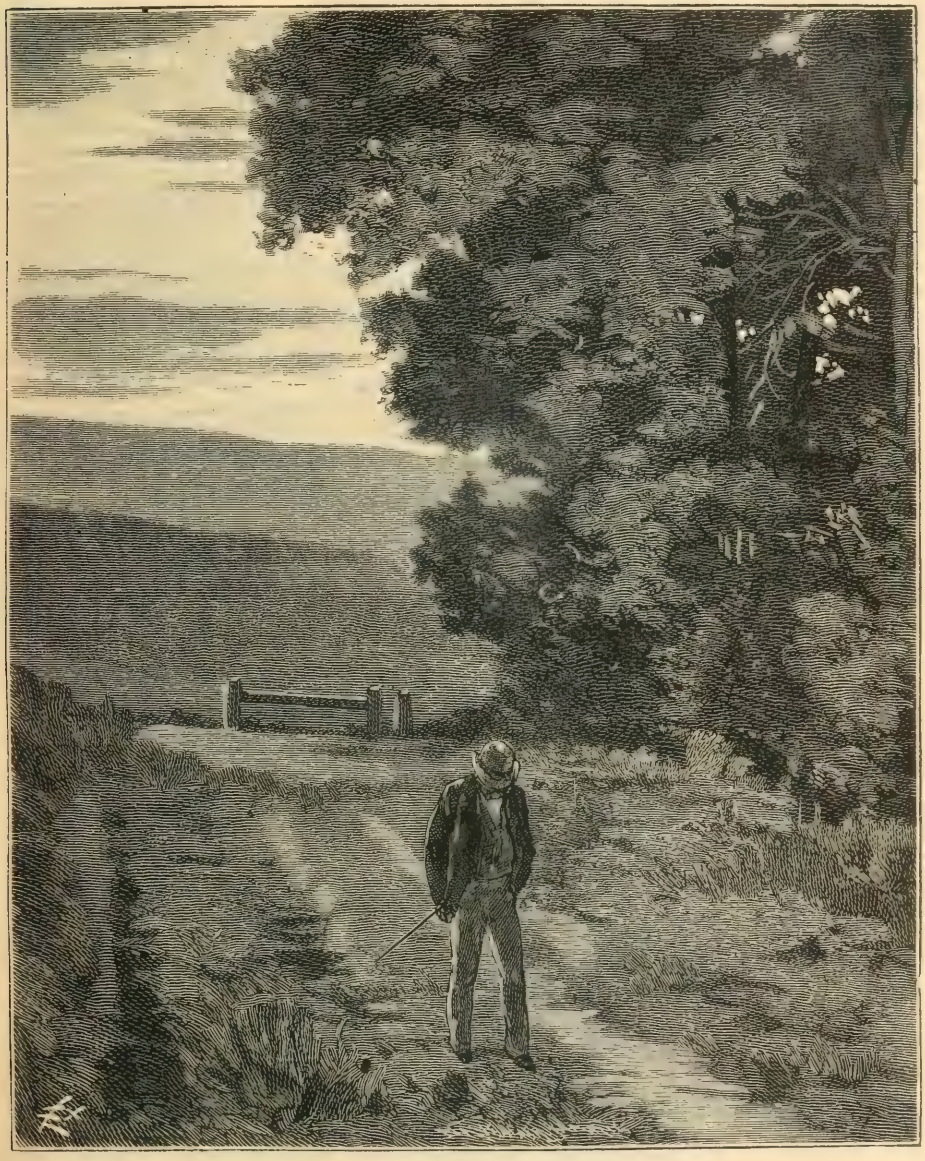
Avec quelle impatience il les lut!

Peu à peu, il reconstitua le dossier! Peu à peu, il eut devant les yeux tout le plaidoyer de son père! Et, à chaque pièce, presque à chaque page, presque sur toutes les marges, il lisait la préoccupation de Lucien, traduite par ces mots: « Quel mystère dans la vie de Roger?... D'où vient le remboursement et pourquoi Roger ne nomme-t-il pas son débiteur?... Une femme a joué en tout cela un rôle néfaste... Mais pourquoi?... Et quelle est cette femme? »

— Mon père ne se trompait pas, murmura Raymond, il y avait une femme... Mais qui?

Enfin le bahut se vidait.

Avec quelques papiers épars sur les rayons, il ne restait plus que des feuilles, égarées des dossiers, et dont quelques-unes avaient glissé entre les rayons et le fond de l'armoire.



Il erra toute la journée dans les bois. (P. 460.)

Elles restaient prises là.

Comme il voulait tout voir, il les tira avec précaution, dans la crainte d'arracher quelque document précieux.

Il amena, parmi eux, une carte-photographie.

Que faisait cette photographie dans ce désordre?

Elle avait été perdue, à coup sûr.

Elle était bien jaunie, comme le reste, d'une teinte d'un brun clair et sale. Cela représentait un homme, d'apparence vigoureuse, très brun, à la physionomie énergique et expressive, âgé d'une trentaine d'années.

Cet homme, Raymond ne le connaissait pas, ne l'avait jamais vu.

Ce n'était pas son père, à coup sûr, dont un portrait, sans compter les photographies de l'album, lui rappelait chaque jour les traits chéris.

Celui-là était un étranger, sans doute. Qui?

Le portrait-carte était en assez mauvais état. — Un trou le fendait du côté du cœur, comme si l'on avait voulu l'attacher à quelque clou. Ce fut ce qu'il pensa au premier abord,

Il retourna la carte, pour voir le nom du photographe.

Il y avait quelques lignes manuscrites écrites au dos, — d'une écriture fine de femme, et qui le fit tressaillir violemment, — sans savoir pourquoi, car il avait reconnu l'écriture de sa mère.

Les lignes manuscrites étaient trois dates.

La première portait :

28 *juillet*, 11 *h.* 1/2 *du soir.*

La seconde :

30 *juillet* 1872.

La troisième :

14 *août* 1872.

Qu'est-ce que cela voulait dire? Et pourquoi ces trois dates derriere le portrait de cet inconnu?

Pourquoi, surtout, ces trois dates écrites de la main de sa mère?

Quelles étaient ces dates?

A quels événements se rapportaient-elles?

28 juillet, 30 juillet, 14 août... Que s'était-il passé?

Raymond se prit à rêver, essayant de percer ce mystère.

Il n'y parvint pas et rejeta la photographie dans le bahut.

Après tout, que lui importait! Cela ne pouvait-il avoir trait à des choses qu'il ne connaissait pas, et toutes naturelles encore?

Il ne s'en occupa plus et se mit à classer, dans un même dossier, toutes les pièces du procès Laroque.

Mais tout à coup ses yeux rencontrèrent, sur les manchettes de la *Gazette des Tribunaux*, une date :

14 *août* 1872.

C'était la troisième de celles inscrites au dos de la photographie : cela devenait singulier... Cette coïncidence le frappait...

Il feuilleta machinalement le journal, par curiosité... d'abord... et

sans arrière-pensée... mais tout à coup, dans ses doigts passe un courant de fièvre, un tremblement violent... Il est devenu pâle et, suffoquant, il arrache sa cravate et brise le bouton de sa chemise...

C'est qu'il vient de découvrir, ou plutôt de se rappeler, en relisant pour la dixième fois peut-être l'affaire Laroque, que cette première date du 28 *juillet* est celle du crime de Ville-d'Avray, — l'heure même, onze heures et demie, est celle de l'assassinat de Larouette!...

C'est qu'il a découvert aussi que la seconde date du 30 *juillet* est celle de l'arrestation de Laroque!...

C'est qu'il a découvert enfin que la troisième date est celle de la condamnation de Roger aux travaux forcés!...

Il a découvert cela, il ne comprend pas, mais il a peur!

Il contrôla dix fois les dates. Il croyait se tromper. Mais non.

Et la même et incessante question revenait à son esprit affolé :

— Pourquoi, au dos de ce portrait, la date de ce crime... la date de l'arrestation... la date de la condamnation?

Il ne trouvait pas. Il se faisait d'épaisses, d'insondables ténèbres dans son cerveau.

Il cacha la photographie dans son portefeuille.

Puis, la tête en feu, il sortit et alla se promener à travers champs, courant parfois, de toutes ses forces, parce qu'il espérait que la fatigue aurait raison de sa fièvre.

Mais, partout où il alla, il fut hanté par l'image de l'homme dont il avait le portrait et qui, tout le temps, sembla fuir devant ses yeux, comme un fantôme qu'il eût poursuivi vainement.

Et il avait beau vouloir échapper à cette hantise, trois dates reparaissaient sans cesse, s'offraient à lui sans cesse, trois dates fatales pour un innocent.

— Qui donc est cet homme? se demandait-il à chaque instant.

Et, s'écartant des sentiers, dans l'ombre des bois, il tirait la photographie de son portefeuille et la contemplait avidement.

Et, à force de regarder, il en venait à se dire :

— Ce ne peut être que Roger Laroque!

Il essayait bien de fouiller sa mémoire, mais il ne se rappelait rien de précis sur la physionomie de l'ami de son père.

Jadis, quand il était enfant, après la guerre, Raymond avait pu voir Roger à plusieurs reprises, chez son père, mais ce n'avait été que très rarement et à de longs intervalles. Il était alors en demi-pension au lycée Condorcet, et ne rentrait que le soir, avec son frère Ses souvenirs étaient donc très vagues, impossible de préciser.

Mais, comme il avait maintenant l'esprit tendu vers cette idée, il lui semblait retrouver dans la photographie certains traits de la physionomie de Laroque, du Laroque qu'il connaissait.

Certes, le premier, celui du portrait, était plus jeune de douze ou quinze ans. Les cheveux et la barbe étaient noirs. Il y avait là un air de santé, d'énergie, de bonne humeur, que n'avait plus William Farney; Farney avait les cheveux blancs; son front s'était ridé; sa barbe aussi était blanche; et puis, cette terrible cicatrice, voilà ce qui le défigurait et le rendait méconnaissable.

Et pourtant, une chose n'avait pas changé : le regard!...

C'était bien toujours ces mêmes yeux noirs et profonds, vifs et spirituels tour à tour.

Et puis le front aussi était pareil; le front qu'avait respecté l'incendie de Québec, et qui n'avait pas été atteint par la cicatrice.

C'était Laroque, il n'en pouvait douter.

Mais pourquoi ces trois dates? De la main de son père, il les eût comprises, peut-être, mais de la main de sa mère? Elle connaissait donc bien Laroque? Mais alors, comment ne lui en avait-elle jamais parlé?... Que de mystère!...

Il erra toute la journée dans les bois.

Il rentra le soir à la ferme, sombre et silencieux.

— Qu'as-tu donc? demanda sa mère; serais-tu malade?

— Un peu de migraine, dit-il pour s'excuser.

Il remonta dans sa chambre aussitôt le dîner, il n'avait pas mangé et il n'avait pas prononcé une parole.

Sa mère le regardait avec une infinie tristesse.

— Vraiment, tu n'as rien? répéta-t-elle.

— Rien, rassurez-vous!

Dans sa chambre, il se prit à examiner de nouveau la photographie de Laroque. Plus il l'étudiait ainsi, et plus il était sûr de ne pas se tromper. Nul doute n'était plus possible.

Un soupçon lui vint, affreux et mortel...

Il savait qu'une femme avait été mêlée mystérieusement au crime de Ville-d'Avray, il recherchait les traces de cette femme, et voilà que le premier indice qu'il découvrait le conduisait droit à sa mère.

A sa mère!! Cela était-il possible?... Non, l'indice était faux, assurément; quel rôle pouvait jouer sa mère en tout cela?...

Cette pensée le tint éveillé toute la nuit. Il entendit sonner toutes les heures à la pendule de sa chambre, et, le matin, le soleil levant le trouva debout.

Il devait être à Paris ce jour-là pour ses affaires.

Avant de partir, il resta seul avec sa mère :

— Tu ne t'es pas ressenti de ton malaise? dit-elle avec inquiétude.

— Non, dit-il, j'ai bien dormi... je ne me suis pas réveillé.

— Il m'a semblé pourtant que tu t'étais levé de bonne heure.

— Oui, il y a bien longtemps que je voulais mettre en ordre les papiers de mon père... vous savez? qui se trouvent dans la grande armoire de la chambre proche de la mienne?... Cette besogne m'a pris toute ma journée d'avant-hier et d'hier...

Et soudain, après un silence embarrassé :

— J'ai trouvé une photographie dans ces paperasses... avec des dates au dos... Il m'a semblé que ces dates étaient de votre écriture... La voici...

Et il tendit le portrait de Roger Laroque.

L'effet fut foudroyant.

Pâle comme une morte, Julia eut à peine la force de gagner une chaise. Au premier coup d'œil, elle avait reconnu Roger, et la photographie s'était échappée de ses mains.

Elle tremblait de tous ses membres, et le regard qu'elle arrêta sur son fils n'était plus le regard d'une femme ayant toute sa présence d'esprit, tout son sang-froid, tout son calme: c'était le regard d'une folle!...

C'est en vain qu'elle essayait de se retrouver, de surmonter son horreur, son épouvante, c'était plus fort qu'elle et elle s'abandonnait.

— Ma mère!... ma mère!... dit-il, effrayé de l'effet produit

Et il se précipita à ses genoux, lui prit les mains, les embrassa.

Elle ne l'entendait pas. De grosses gouttes de sueur lui coulaient du front. Et Raymond était non moins troublé qu'elle.

Ses terribles soupçons lui revenaient plus pressants, plus victorieux.

Et il lui semblait que tout s'écroulait autour de lui. Et il lui semblait qu'il étendait vainement les bras, pour se retenir, et qu'il ne trouvait rien, rien. C'était le vide, un abîme effroyable où roulait toute sa vie, toutes ses illusions, ses affections et ses espérances.

Et sa mère qui ne prononçait pas une parole!

Il en était à ce point qu'il eût désiré je ne sais quel mensonge; il avait tant besoin d'être rassuré!

A la fin, elle comprit, — peut-être! — ce qui pouvait se passer dans ce cœur bouleversé.

Elle parut se remettre. Elle essaya de sourire.

— Cette chaleur d'orage m'a rendue nerveuse! murmura-t-elle.

Il alla ouvrir les fenêtres. Une bouffée de l'air matinal entra.

Elle respira par deux fois, à pleins poumons.

— A propos, dit-elle, tu me disais tout à l'heure... Que me disais-tu donc ? Tu me parlais d'une photographie ?...

Il la ramassa et la lui tendit.

Cette fois, elle eut le courage de la regarder sans faiblir.

— Oui, dit-elle, tu as bien fait de me la donner... Comment cette photographie était-elle égarée là? C'est un jeune homme ami de notre famille... auquel il est arrivé un grand malheur... Tu vois ces trois dates... écrites derrière... la première, du 28 juillet, est celle de son mariage avec une jeune fille qu'il aimait depuis longtemps... le 30, deux jours après son mariage, sa femme mourait... quinze jours après, il était fou... fou de douleur... de désespoir...

— Et aujourd'hui, qu'est devenu ce pauvre garçon?...

— Aujourd'hui!... il est mort !...

Raymond respira, profondément soulagé...

Cette histoire semblait vraie... Et, si elle était vraie, tous ses soupçons tombaient d'eux-mêmes !... Et pourquoi n'eût-ce pas été la vérité? Cela était possible, en somme.

Il tendit la main pour reprendre la photographie.

— Je la mettrai dans l'album, dit-il.

Elle la lui rendit. La main de la malheureuse femme tremblait.

Il classa devant elle le portrait-carte dans l'album ; avant de fermer celui-ci, il dit en se penchant:

— C'est curieux... on dirait que le carton est percé d'un coup de poignard... là, du côté du cœur?... Avez-vous remarqué, ma mère?...

— Il se sera trouvé serré contre un clou, dans le déménagement, dit-elle d'une voix altérée.

Il n'y eut rien de plus entre eux. Quand Raymond eut quitté la ferme pour se rendre au chemin de fer, Julia resta pendant des heures l'œil fixé sur l'album. Le portrait l'attirait invinciblement. A la fin, elle céda à la tentation. Elle rouvrit l'album et contempla Roger.

Puis, espérant sans doute qu'en anéantissant la photographie elle détruirait le remords, elle effacerait le souvenir, elle alluma une bougie, enflamma la carte et la jeta dans le feu.

Quinze jours après, Raymond était là de nouveau.

En arrivant à la ferme, son premier soin avait été de feuilleter l'album.

Pourquoi ? Doutait-il encore ? Non, c'était chez lui instinctif.

— Tiens ! dit-il, surpris, elle n'est plus là?

— Quoi donc? fit la mère.

— La photographie de ce pauvre homme... dont vous m'avez raconté la terrible histoire...

— Ah! c'est vrai... Elle rappelait un passé trop triste... je l'ai jetée au feu...

Raymond baissa la tête.

Ses doutes étaient revenus.

Quelques jours après cette scène, Raymond se rendit à Maison-Blanche. Il s'était dit, pourtant, qu'il n'y reparaîtrait, à cette maison, où il avait laissé la moitié de son cœur, que lorsqu'il aurait quelque bonne nouvelle à y apporter.

Mais le doute affreux le poussait.

C'était plus fort que lui. Il voulait savoir.

Suzanne était au château. Il lui demanda un entretien particulier.

Laroque se trouvait à Paris depuis plusieurs semaines; il avait un air très préoccupé, parfois sombre, et s'absentait beaucoup; nous saurons bientôt pourquoi.

Suzanne remarqua l'altération du visage de son ami.

— Qu'avez-vous? dit-elle. Vous serait-il arrivé malheur?

Il était bien obligé de dissimuler. Qu'eût-il dit en effet?

— Non. J'ai besoin d'un renseignement.

— Lequel? Parlez!

— Il est fort probable qu'il ne vous reste aucune photographie de votre père, il y a douze ou quinze ans? Obligé de se cacher, de dérober sa figure, ayant changé sa physionomie, M. Laroque commettrait la plus grave imprudence s'il laissait chez lui un portrait qui pût rappeler à un ennemi ses traits d'autrefois...

— En effet.

— Il ne vous reste donc rien... absolument rien...

— Si. Écoutez. Mon oncle, lorsqu'il m'eut prise à Ville-d'Avray pour m'emmener dans les Ardennes, choisit, entre autres choses, une photographie de mon père et une de ma mère qui se trouvaient dans l'album; ces photographies sont restées à La-Val-Dieu, sans doute, et jamais ne m'ont été montrées, car mon oncle et ma tante furent persuadés, comme mon père, que, par suite de la maladie qui faillit m'emporter, j'avais perdu la mémoire; mais ce n'est pas tout. J'avais, moi, un petit médaillon où ma mère avait mis une réduction de la photographie de mon père. Lorsque j'étais toute petite, j'ai réussi constamment à le cacher. Encore maintenant personne ne le découvrirait. Mon père y est très reconnaissable. Voulez-vous que je vous le montre?

— Si vous avez confiance en moi, Suzanne.

— Oh! mon ami...

Elle sortit. Quelques minutes après, elle était de retour.

Elle ouvrit un petit médaillon d'or et le tendit à Raymond.

Celui-ci n'y jeta qu'un coup d'œil. Cela lui suffit pour reconnaître Roger Laroque, — le Roger Laroque dont il avait vu la photographie cinq ou six jours auparavant, car les deux portraits étaient bien ceux du même homme.

Quelle était donc cette histoire racontée par sa mère, à ce propos?

Et pourquoi ce mensonge?

Pourquoi donc, aussi, avait-elle eu tant de hâte d'anéantir cette photographie, — qu'elle croyait sans doute n'exister plus?

Et ces trois dates... trois dates si fatales à Roger?

Autant de mystères!

Suzanne eut beau se montrer tendre et empressée, elle ne réussit pas à dissiper le nuage qui assombrissait la figure de Raymond. Un profond désespoir s'était emparé du jeune avocat. Il sentait tout s'écrouler autour de lui et il lui semblait qu'il se trouvait comme un homme qui aurait les pieds sur un récif assez large à peine pour le supporter et qu'entourerait de toutes parts un insondable abîme.

En vain elle voulut l'égayer, le faire sourire.

En vain l'interrogea-t-elle. Il s'excusa et s'enfuit.

Tout en marchant, tout en courant, il répétait:

— Pourquoi?... pourquoi?

Éternelle question... Éternelles ténèbres. Il avait la fièvre.

Rentré à Méridon, vers le soir, il se trouva en face de sa mère.

La malheureuse avait l'instinctif pressentiment de ce qui se passait d'anormal dans le cœur du jeune homme.

Elle aurait bien voulu savoir, deviner; son regard essayait de comprendre le regard de Raymond, et elle ne retenait pas un soupir quand elle voyait l'âme de son fils fermée pour elle.

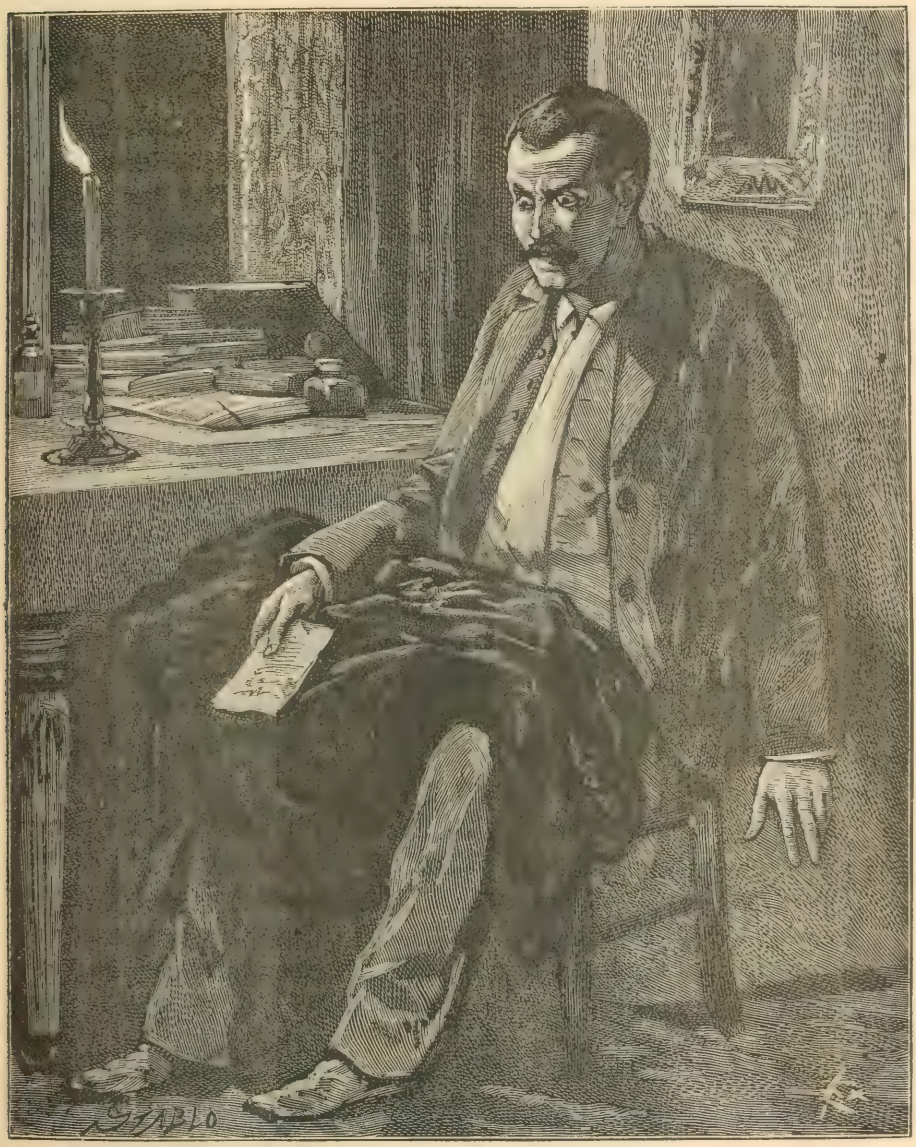
Le dîner fut silencieux, plus triste que d'habitude.

Pierre, tout à son amour pour Suzanne, s'isolait maintenant presque toujours de son frère et de sa mère, et ce n'était pas lui qui pouvait apporter un peu de gaieté dans ces réunions de famille.

Après le dîner, Julia et son fils furent seuls un moment.

Il y eut un assez long silence. Puis Raymond demanda, dissimulant du mieux qu'il pouvait le tremblement de sa voix:

— Je ne sais pourquoi l'histoire que vous m'avez contée me revient sans cesse à l'esprit.



Il lut les lignes mortelles qu'il contenait. (P. 469.)

Elle eut l'air très étonné :

— Quelle histoire? fit-elle.

— Celle, si lamentable, de ce pauvre garçon dont j'ai retrouvé la photographie dans l'armoire où étaient les dossiers de mon père...

Elle tressaillit et le regarda attentivement.

Mais Raymond avait les yeux baissés.

— Se marier, reprit-il, aimer une jeune fille... s'attendre à la prochaine réalisition de ses rêves... toucher à un de ces rares instants de bonheur presque complet qu'on a dans la vie... et voir comme un fantôme ce bonheur disparaître... voir mourir la femme aimée, la voir mourir dans tout l'éclat de la beauté, dans le plein triomphe de sa jeunesse... C'est horrible et je comprends que cet homme n'ait pas survécu à un aussi grand chagrin... Il est mort... Il a bien fait...

— Comme tu me dis cela... Et pourquoi me le dis-tu?

— C'est que j'approuve le suicide, dans certains grands, injustes et irréparables malheurs...

— Mon fils!

— Et vous le dirai-je, ma mère ?... J'ai le pressentiment qu'une catastrophe pareille me menace...

Julia se leva vivement et vint embrasser son fils.

— Veux-tu bien ne pas avoir de pareilles idées!

— C'est plus fort que moi, dit-il.

Il resta de nouveau silencieux, puis, ayant l'air de se remettre, et prononçant ces mots avec une feinte indifférence :

— Quel est le nom de cet infortuné?

Pour la seconde fois, elle tressaillit violemment. Ses yeux noirs, presque toujours éteints, flamboyèrent une seconde, en s'arrêtant sur ceux de Raymond.

Elle hésita un peu, cherchant sans doute ; enfin, ayant trouvé :

— C'était, dit-elle, un de nos parents éloignés, portant le même nom que nous... Jean de Noirville...

— Et la jeune femme?

Elle était d'une vieille famille de commerçants très riches... les Lasserre, elle s'appelait Marguerite... Tu as entendu parler des Lasserre... marchands de fourrures?

— Non.

— Ils n'existent plus, du reste... morts... Marguerite était orpheline... Toute la fortune s'en est allée à des parents plus rapprochés que nous...

Comme il ne répondait pas et semblait profondément absorbé, elle respira... Il la croyait, sans doute, et ne se doutait pas d'un mensonge. Du reste, ce qu'elle avait dit n'était pas inventé... C'était vrai !... L'histoire était arrivée... Elle n'avait fait que la mettre sur le compte de Laroque...

— En mettant de l'ordre dans les papiers, dit-il, j'ai eu entre les mains le dossier de ce mystérieux assassinat de Ville-d'Avray, la dernière plaidoirie de mon père... Et j'essayais, tout en le parcourant, d'évoquer le souvenir

de mon enfance... J'avais cru me rappeler la figure de ce Laroque... Vous l'avez connu, ma mère?

— Oui, dit-elle, presque prise de faiblesse, c'était, tu le sais, un grand ami de Lucien... Ils s'étaient sauvé la vie, l'un à l'autre, pendant la guerre.

— Et, en me rappelant les traits de cet homme, je m'étais imaginé que la photographie était la sienne.

— C'est une erreur, tu le vois.

— En effet, mais j'étais d'autant mieux fondé à le croire, et c'est ce qui fit mon erreur, que les trois dates mentionnées au dos du portrait-carte sont justement les dates de l'assassinat de Ville-d'Avray, de l'arrestation de Roger Laroque, et de sa condamnation aux travaux forcés.

— C'est une coïncidence, et rien de plus.

— Avouez qu'elle est bizarre.

— Bizarre, je le reconnais.

— Et vous êtes bien sûre, ma mère, que ce n'était pas le portrait de Laroque?

— J'aurais donc menti?... et menti en le sachant?... Pour quelle raison? Dans quel but?... C'est moi qui ai mis les dates... c'est mon écriture... Si elles n'étaient autre chose que les trois époques fatales de la vie de Roger, dans quel intérêt et pour obéir à quelles mystérieuses pensées les eussè-je écrites là? Réponds à ton tour.

— Ce que je dis n'a pas le sens commun, fit-il, riant faux... Ne voyez dans toutes ces questions que la préoccupation d'un esprit malade, assiégé par les pressentiments dont je vous parlais tout à l'heure...

— Est-ce qu'un homme devrait avoir de ces craintes-là? Tu me fais beaucoup de peine. Je ne suis pas déjà si bien portante. Tu devrais m'épargner des émotions trop fortes pour moi, mon enfant... Regarde en quel état tu me laisses!

Elle était digne de pitié, en effet, tant ses pauvres membres tremblaient, tant elle paraissait souffrir.

Elle avait espéré que Raymond la consolerait d'un mot... Mais les lèvres de Raymond restèrent closes.

Son esprit était absent. Il était loin, cherchant la vérité dans l'infini du doute.

— C'est elle, elle m'a menti! Elle veut me mentir encore! Pourquoi? Il faut que je le sache... Je le saurai!

Et Julia, qui comprenait, fermait les yeux, voulant éloigner un fantôme qui, obstinément, se dressait, à cette heure, entre elle et le fils bien aimé de son cœur.

Ses journées et ses nuits, Raymond les passait à consulter et à étudier sans cesse le dossier de l'affaire Laroque. Il se pénétrait des moindres phrases, des nuances les plus légères des interrogatoires, apportant à ce travail autant de soins que si sa vie ou sa mort en eussent dépendu.

Et n'en dépendaient-elles pas, en effet?

Ce qui attirait surtout son imagination, parmi les incidents du procès. c'était le dénouement même.

Tout à coup, en pleine plaidoirie, alors que Lucien était dans toute la chaleur de ses arguments, alors que peut-être la persuasion, ou du moins le doute, commençait à entrer dans l'âme des jurés, alors que Laroque n'avait pas eu un moment de faiblesse, et fièrement avait nié toujours, un de ces effets, si puissants au théâtre, s'était produit :

Lucien était mort ,,sa plaidoirie l'avait tué.

Et, aussitôt, pour comble d'émotion, Laroque s'était levé et il avait dit : « Ne cherchez plus! J'avoue! Je suis coupable! »

Raymond s'était fait raconter cela par des amis de son père et ce que la *Gazette des Tribunaux* n'avait pu dire, il le savait, lui.

Un huissier était entré, avait remis une lettre à Noirville. N'était-ce pas cette lettre qui avait fait tout le mal? Que disait-elle? Ne révélait-elle pas quelque terrible vérité? Et n'était-ce pas cette vérité qui avait tué l'avocat?

Accoudé sur sa table de travail, Raymond, dans son petit appartement de la rue de Douai, songeait à ces choses; il avait les yeux fermés, pour mieux concentrer ses idées, et la tête dans les mains.

Il ne s'apercevait pas que la nuit était venue.

Il revivait, à cet instant, douze ans en arrière, et assistait, comme un spectateur au théâtre, au spectacle des derniers moments de son père... Il évoquait les derniers moments de cette vie avec une intensité de volonté telle qu'il voyait et entendait vraiment son père à cette heure-là...

Ah! qu'il eût payé cher celui qui serait venu lui dire :

— La lettre à laquelle vous pensez est là!

Soudain, il se lève ; un rayon de lumière a traversé son esprit.

Il se lève et murmure :

— Peut-être! peut-être!!

Que veut-il dire? A quelle pensée répond-il?

Il allume lui-même une bougie, traverse, cette bougie à la main, son appartement, et entre dans un cabinet noir où se trouvent pendus des vêtements à des portemanteaux.

Il décroche une robe d'avocat, sous des vêtements dans un coin.

Il la considère un instant, avec crainte, avec de l'attendrissement

aussi, car le cœur de son père a battu sous cette robe; c'est sous cette robe qu'il a cessé de battre.

C'est cette robe qu'il portait, quand il défendait Laroque.

On l'a rapporté mourant, rue de Rome, et son pauvre corps d'infirme, maigri et émacié par de longues souffrances, était encore couvert de cette robe, quand on le mit sur le lit.

Raymond l'avait gardée comme une relique.

Il avait voulu être avocat et il s'était dit :

— La première grande cause criminelle qui me sera confiée, je la plaiderai avec cette robe. Cela me portera bonheur.

Il ne l'avait jamais mise.

Pourquoi, ce soir-là, venait-il chercher cette relique?

Il l'emporta dans son cabinet.

Là, il s'assit, la robe sur ses genoux.

Il n'osait plus!...

La bougie l'éclairait faiblement et l'air qui entrait par une fenêtre faisait danser la flamme.

Il alla fermer sa fenêtre.

Il voulait être seul: il eût même voulu être très loin, dans un cachot, dans un souterrain, pour être sûr de n'être pas vu.

Il s'était dit :

— Mon père avait cette robe quand il est mort. Peut-être la lettre s'y trouve-t-elle.

Et il allait s'en assurer. Mais il tremblait. Et la main qui fouilla la première poche était agitée de soubresauts, comme si elle commettait une mauvaise action.

Rien... Raymond respira, malgré tout soulagé.

C'est que parfois il est des vérités si atroces et si douloureuses que le doute est préférable.

Il restait une poche.

Il y plongea la main et frissonna violemment, comme si sa main avait touché une vipère, ou quelque bête immonde.

Un papier froissé était là, ses doigts l'avaient rencontré, le tenaient, et voilà ce qui l'avait fait trembler...

Il avait le papier devant les yeux... et il n'osait le déplier...

Le papier était jauni, et il avait conservé le froissement de la première main qui l'avait tenu et qui sur lui s'était crispée avec colère et désespoir.

Enfin, il se décida, la sueur au front, à le déplier.

Et il lut... il lut les lignes mortelles qu'il contenait.

Il n'était pas signé; ces lettres ne le sont jamais.

Quand Raymond en eut achevé la lecture, il le laissa tomber de ses mains inertes, et sa tête se baissa, affreusement pâle.

Toutes ses illusions s'en allèrent.

Tout ce qu'il y avait de bon en lui s'écroulait.

Il assistait pour ainsi dire à la mort de son âme.

Il ne pleura point. Sa douleur était trop forte. Il était dans un anéantissement complet.

Longtemps il resta ainsi, sans bouger, comme endormi, tant il était immobile, et pourtant les yeux fixes, largement ouverts.

Sa poitrine laissait échapper une respiration oppressée et sifflante.

— Ma mère! ma mère! murmura-t-il après un long silence.

Il l'aimait tant! Il l'avait tant aimée!! Et il découvrait qu'elle était criminelle !... qu'elle avait tué son père après l'avoir déshonoré!... Il découvrait qu'au lieu d'amour, c'était de l'horreur qu'il devait avoir pour elle!...

Voilà donc pourquoi elle avait déchiré la photographie de Laroque!...

Il ne cherchait pas à deviner si elle avait trempé dans le crime de Larouette.. il n'y pensait même pas!... Tout pour lui se résumait dans la découverte atroce qu'il venait de faire... Ce fut dans le milieu de la nuit, dans la fièvre qui le prit, qu'il y songea.

Si sa mère avait encore aimé Roger au jour de la cour d'assises, elle ne l'eût point laissé condamner; elle se serait sacrifiée; donc, leur liaison était finie, et Julia se vengeait! Et la date de sa vengeance, elle l'avait inscrite au dos de la photographie, comme si elle avait dû l'oublier! Et ce trou qui perçait le cœur du portrait était un coup de poignard.

Laroque disait vrai... Suzanne n'avait pas menti: son père était innocent.

La coupable, c'était Julia...

Et ce n'était pas seulement l'effrondement de son bonheur et de sa vie qui le faisait souffrir atrocement, c'était aussi l'irréparable perte de son amour...

Car Suzanne était perdue pour lui... à jamais.

La situation entre eux s'était transformée.

Hier, Suzanne se refusait à aimer Raymond, refusait d'être sa femme, parce qu'elle croyait son père coupable...

Aujourd'hui, c'était Raymond qui ne pouvait plus épouser Suzanne, à cause de sa mère!

Et le jeune homme prévoyait dans un prochain avenir bien des

scènes lamentables et des explications douloureuses qu'il se voyait impuissant à fuir, et que la mort seule, — le suicide, — eût pu lui éviter!..

Et il avait dit à sa mère, une fois:

Il comprenait et justifiait le suicide, dans les grands et irréparables malheurs!

XXXV

Si singulière que fût leur façon de *travailler*, M. Tristot et M. Pivolot ne perdaient pas leur temps.

On se rappelle qu'au cours de son premier interrogatoire Jean Guerrier avait déclaré au commissaire de police que rien ne lui eût été plus facile que de s'enfuir, puisqu'il avait été prévenu le matin même de son arrestation.

Et devant la surprise incrédule de M. Lacroix, le caissier avait répliqué:

— Ce sont deux personnages bizarres, MM. Tristot et Pivolot, qui m'ont averti!

Ce qui avait fait bondir et jurer Chambille.

Les deux compères, en effet, étaient allés rendre visite à Guerrier, le matin du meurtre.

— C'est en le voyant, c'est en causant avec lui, que nous nous formerons une conviction, avait dit l'un d'eux.

Et lorsqu'ils étaient sortis de cet entretien, leur conviction était faite : Guerrier était innocent.

Ils se trouvaient rue de Châteaudun, quand les agents et le commissaire de police emmenèrent le jeune homme et le firent monter dans un fiacre.

Chambille ne les aperçut pas.

— Nous ne nous étions pas trompés, dit Pivolot. A présent, il faut marcher de l'avant... En essayant de prouver l'innocence de Jean Guerrier, nous découvrirons le coupable!...

— Dans tous les cas, nous pouvons payer d'audace. Si nous faisons fausse route d'abord, personne n'en souffrira. Nous n'appartenons pas à la Préfecture. C'est ce qui a toujours fait notre force!...

Et Tristot ajouta :

— Savez-vous, monsieur Pivolot, que Guerrier est pour nous une vieille connaissance!

— Je le sais, monsieur Tristot.

— Que Guerrier était le caissier de Roger Laroque?

— Oui, monsieur Tristot.

— Et que...

— Ne concluez pas, monsieur Tristot. Attendons, s'il vous plaît.

Ils combinèrent leur plan.

Béjaud leur paraissait suspect.

Pour eux, Béjaud pouvait bien, s'il n'avait pas commis lui-même le crime, avoir agi de complicité avec le meurtrier.

Tristot prit des renseignements sur Béjaud pendant que Pivolot en prenait sur Brignolet.

Béjaud et Brignolet étaient mariés et pères de famille tous les deux.

Le premier demeurait, ou plutôt — comme il couchait la plupart du temps à la banque du boulevard Haussmann — sa famille demeurait dans un étroit logement composé de deux pièces, une chambre et un cabinet, et situé rue Saint-Lazare, dans la partie étroite qui touche à la rue de Maubeuge.

La femme de Béjaud était repasseuse; tant qu'elle n'avait pas eu d'enfants, elle avait travaillé hors de chez elle; — maintenant que la famille était venue, d'année en année plus nombreuse, elle s'était vue obligée de rester au logis, pour y soigner et surveiller les marmots.

Une économie étroite faisait vivre ce ménage.

Jamais le moindre plaisir, jamais la moindre dépense, jamais le plus humble des colifichets pour la femme.

Tout était réduit au strict nécessaire et à la plus extrême simplicité.

Grâce à cette économie, tout était en ordre au logis de Béjaud; la propreté y régnait; on devinait là de braves gens vivant de peu et dont l'unique souci était de faire entrer le moins de dépenses possible dans le cercle restreint de leur petit budget, afin de mettre bout à bout le 1er janvier et le 31 décembre.

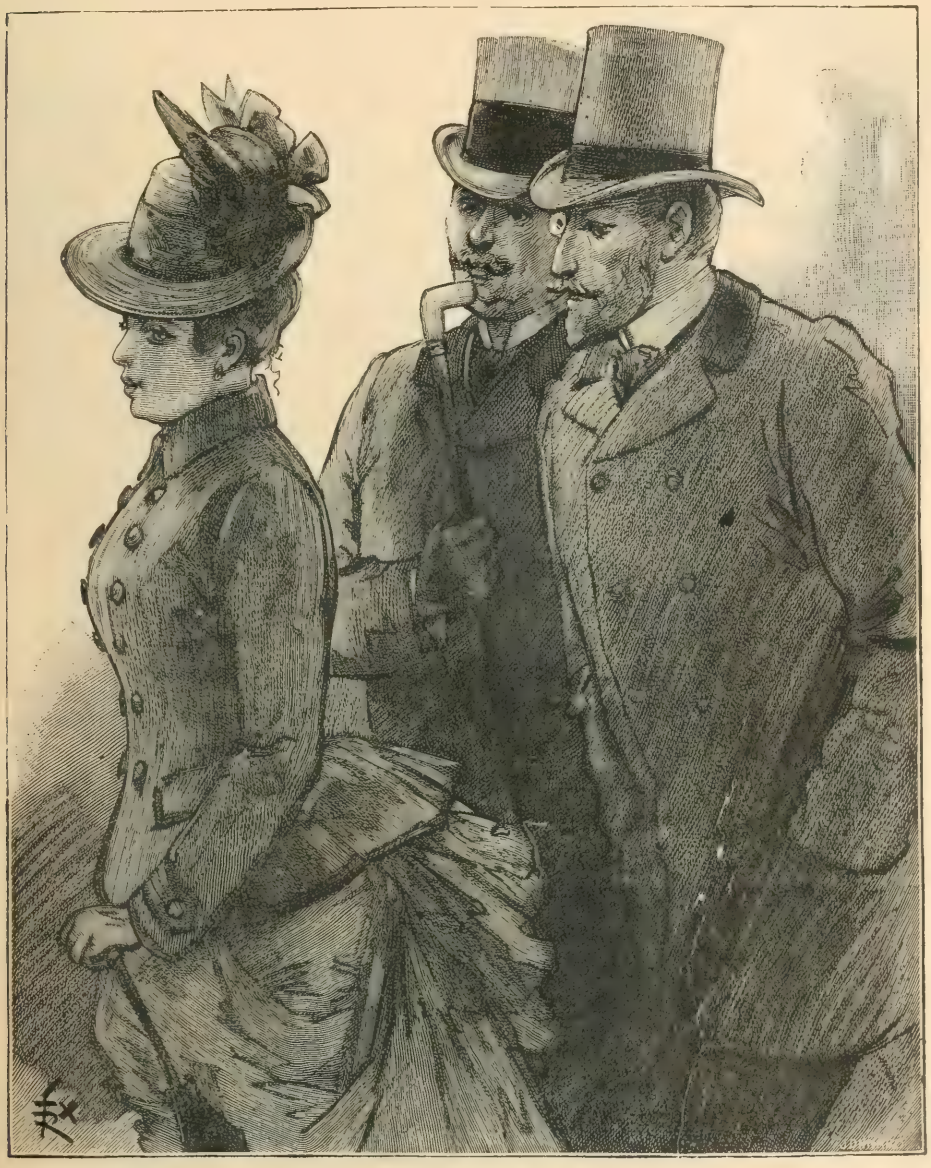
Pas un sou de dettes dans le quartier, chez l'épicier, le boulanger, le charcutier et le boucher.

Béjaud, du reste, prenait ses repas rue Saint-Lazare, lorsqu'il alternait avec Brignolet pour le service de garde, c'est-à-dire lorsque M. de Terre-noire ne jugeait pas à propos de les retenir tous les deux.

Il en était de même de Brignolet.

Mais il arrivait aussi que souvent, comme ils cumulaient le service de garçons de bureau avec celui de gardiens, ils ne trouvaient pas le temps de rentrer chez eux, Brignolet, rue de Laval, Béjaud, rue Saint-Lazare.

Alors, ils allaient manger un morceau de pain et du fromage chez un marchand de vin de la rue de La Rochefoucauld.



Elle entendit des paroles flatteuses des compliments, des promesses... (P. 475).

Ils s'attablaient là, dans un coin, et, comme ils vivaient en camarades, ils se partageaient leurs maigres provisions, en buvant un litre de vin à douze sous.

La vie de Béjaud, c'était la vie de Brignolet.

Cependant, les renseignements sur celui-ci différèrent sur plusieurs points.

Le ménage de Brignolet était aussi bien tenu, aussi propre que celui de Béjaud.

A peine quelques petites dettes, par-ci, par-là, que le gardien finissait toujours par payer.

Même sobriété chez l'un que chez l'autre.

Mais alors que la femme de Béjaud supportait vaillamment la misère — riant et dorant de gaieté la vie de son mari — la femme de Brignolet, une jolie fille rousse avec des yeux noirs, frêle comme une Parisienne, délurée et coquette, souffrait impatiemment la servitude de la pauvreté.

Il y avait parfois des scènes dans ce ménage.

Les voisins les entendaient.

Mme Brignolet se savait belle — d'une beauté originale et vigoureuse, devant laquelle il était impossible de passer indifférent.

On le lui avait dit trop de fois pour qu'elle n'en fût pas orgueilleuse.

Cependant, on ne lui connaissait point d'intrigues ni d'aventures, et, de fait, elle n'avait pas encore d'écarts de conduite à se reprocher.

Mais Brignolet adorait sa femme — laquelle n'avait guère que vingt-deux ans, alors qu'il en comptait quarante.

Il l'adorait et il en était jaloux.

Dans les premiers temps de leur mariage, Juliette — c'était le nom de fille de Mme Brignolet — avait vécu modestement des ressources de son travail et du travail de son mari.

Elle sortait d'une famille d'ouvriers, où elle avait été habituée à la gêne et tenue très sévèrement par son père et sa mère, qui se rendaient bien compte du charme dangereux de leur fille et craignaient pour elle.

C'est ainsi que rarement on l'avait laissée sortir seule, de telle sorte qu'elle avait échappé aux séductions de Paris.

Le mariage — et surtout la position de Brignolet, qui restait souvent absent, même les nuits — donna à la jeune femme une indépendance à peu près complète.

Elle n'en jouit pas tout d'abord et se tint tranquille, d'autant plus que quelques semaines après son mariage elle se reconnut enceinte.

Quand elle fut délivrée, quand l'enfant fut sevré, celui fut déjà une compagnie pour sortir.

Tous les après-midi, après avoir fait son ménage à la hâte, elle s'en allait, vaguant au hasard des rues, des squares, des promenades, sous prétexte de faire prendre l'air au petit et de lui faire essayer ses premiers pas.

Cette rousse au teint de lait, aux yeux noirs très doux, fut remarquée par plus d'un passant, suivie plus d'une fois, accostée, escortée malgré elle.

Elle entendit des paroles flatteuses, des compliments, des promesses...

Elle ne s'était peut-être pas doutée, jusqu'alors, qu'elle était si jolie...

Elle le savait, à présent.

Ces adorateurs de grand chemin, à la piste d'une bonne fortune ambulante, qui lui glissaient à l'oreille quelques mots dont elle rougissait de plaisir, n'étaient point tous les premiers venus.

Deux ou trois firent autre chose que promettre, et lui glissèrent des bijoux d'une réelle valeur, en lui disant — c'était toujours à peu près la même phrase :

— Ceci n'est rien. Si vous vouliez m'écouter, si vous vouliez me suivre, vous seriez riche et fêtée... Vous auriez les plus jolies toilettes de Paris... Vous seriez heureuse entre toutes...

Ces paroles lui mettaient de l'ivresse au cerveau.

Les bijoux lui brûlaient les doigts, et pourtant elle les avait gardés et cachés et, plus tard, vendus pour acheter quelques toilettes et du linge plus fin.

Brignolet s'en était aperçu et avait demandé des explications — sans défiance.

Juliette avait répondu, de l'air le plus naturel du monde :

— Ce sont mes économies sur mon travail et sur le ménage

Elle faisait son apprentissage du mensonge.

Brignolet avait pensé que ces économies, au lieu de les dépenser en futilités, il eût été préférable de les mettre à la caisse d'épargne, mais allez donc faire cette réflexion à une aussi jolie petite femme, si coquette, si heureuse d'être proprement mise, sans reproches et sans défauts... et cela après deux ans de mariage, et quand on est amoureux fou d'elle?...

Cependant Juliette ne succombait pas aux tentations.

Elle hésitait, tantôt se sentant toute faible, tantôt réconfortée par le souvenir de ses années d'enfance et de jeunesse écoulées sans mauvaises pensées.

Mais ces hésitations n'étaient pas sans avoir une influence sur son caractère, et c'était Brignolet, inconscient de ce drame du cœur, qui en recevait le contre-coup.

Juliette s'aigrissait.

Sachant qu'un seul mot d'elle pouvait bouleverser de fond en comble son existence; sachant qu'en cinq minutes, de par sa volonté seule, elle pouvait passer de la misère à l'abondance, du manque absolu de tout au luxe le plus raffiné, sachant cela, mais n'ayant pas encore en elle le triste courage d'une pareille résolution, elle s'en vengeait sur son mari par mille

allusions détournées qui d'abord avaient surpris, puis maintenant faisaient pâlir le pauvre homme.

Elle devenait mauvaise.

Ces allusions avaient toujours le même but, contenaient toujours le le même reproche.

— Ah! si j'étais riche, si j'avais de quoi vivre, comme je serais mise! Il n'y en aurait pas de plus élégante que moi!... Et dire qu'il faut que je passe ma vie comme je suis, quelle misère!

Ou bien, c'était ce reproche :

— Ainsi, tu ne peux donc pas gagner un peu d'argent?... Tu ne trouves pas, dans ton esprit, pour vivre, pour m'être agréable, un autre moyen que celui d'être domestique?... Et tu dis que tu m'aimes?... Si tu m'aimais, tu me donnerais ce que je te demande... Tu essayerais de me faire plaisir... Dire que j'ai des bas reprisés et que je ne peux pas mettre seulement deux jupons blancs par semaine, dans la crainte, le lundi, de ne pouvoir plus payer la blanchisseuse!

Il baissait la tête, la plupart du temps, sans répondre.

Un jour, pourtant, il hasarda une observation :

— Autrefois, tu étais contente, tu ne pensais pas à tout cela, tu ne me parlais pas comme tu le fais... Qu'est-ce qui t'a changée? Je ne te reconnais plus.

— Je voudrais être riche!...

Et tout bas elle se disait, mais à elle-même :

— Si je le voulais, pourtant!

Cette idée ne l'abandonnait pas, restait en elle constamment, se manifestait dans les détails les plus infimes.

Elle se plaignait du logement trop étroit, situé au dernier étage; elle se plaignait de la sobriété nécessaire des repas et des fournitures de mauvaise qualité qu'elle était obligée d'acheter, par économie, et de ses robes trop simples, et de ses petits chapeaux de paille noire, sans plumes ni fleurs; elle se plaignait de manquer d'un tas d'objets nécessaires à sa toilette; elle devenait plus raffinée, ou plus difficile dans ses goûts, comme aussi plus gourmande.

Elle se coiffait, se décoiffait, s'habillait, se déshabillait toute la journée, c'était là son seul plaisir.

Et quand, enfin, à force de coquetteries, d'inventions, elle se trouvait convenablement mise, elle sortait.

Brignolet ne croyait pas le mal aussi grand.

Il ne s'en aperçut que lorsque des factures impayées arrivèrent de chez l'épicier et les autres.

Où était passé l'argent?

Il y eut des explications entre le gardien et sa femme, et l'amour de Brignolet pour Juliette n'empêcha pas qu'ils n'en vinssent à des violences.

Juliette reçut deux soufflets vigoureux dont il lui demanda, du reste, aussitôt pardon.

Elle parut domptée pendant quelques jours, mais elle gardait à présent une rancune au fond du cœur.

Petit à petit, certaine de dominer cet homme par le cœur comme par les sens, glorieuse de son pouvoir sur lui, elle perdait toute prudence, jusqu'à lui confier presque les promesses dont elle continuait d'être l'objet, par les rues parisiennes.

— Est-ce que je passerai toute ma vie comme cela? disait-elle. N'auras-tu jamais le courage de travailler à autre chose?... A quoi es-tu bon, s'il te plaît?... Est-ce que, ayant une femme comme moi, tu ne devrais pas te mettre en quatre pour m'être agréable?... En connais-tu de plus jolie?

Depuis leur dernière algarade, il laissait passer la tempête, sans faire semblant d'entendre.

Mais ce jour-là elle alla plus loin, rageuse :

— Tu dors sur tes deux oreilles en te disant que je t'aime, hein? et que je n'aimerai jamais que toi, comme si tu étais le phénix des hommes?.. Ah! ah! ah!... Regarde-toi donc dans la glace... Joli coco!... On rit dans la rue quand on nous voit ensemble!... Ça n'a pas l'air d'être arrivé et ceux qui nous rencontrent ne nous prennent pas pour ce que nous sommes.

— Juliette!

— Eh! ne vas-tu pas te scandaliser? Ma foi, je te conseille d'être fier!... J'en ai refusé et j'en refuse tous les jours, des occasions!... Si je voulais, j'aurais de l'argent... autant que j'en demanderais!...

— Juliette, ne me dis pas cela!

— Si, je te le dis, puisque c'est la vérité!

Le pauvre diable se leva, un flot de sang au visage, et il chancela comme s'il allait être pris d'une attaque d'apoplexie.

Il arracha sa cravate, cassa le bouton de sa chemise, et, se précipitant à la fenêtre qu'il ouvrit, respira à pleins poumons...

Puis, revenant à sa femme :

— Juliette, tu ne m'aimes plus?

Elle lui rit au nez :

— Je veux de l'argent, j'en veux beaucoup, entends-tu! ou sinon, écoute bien...

— Ou sinon? demanda-t-il hébété.

— Je te plante là!

— Mais où veux-tu que j'en trouve, de l'argent?

Et Juliette, avec l'obstination bête et entêtée de certaines femmes :

— Ce n'est pas mon affaire. Cherche!

— Je ne peux pas remplir un autre emploi que celui que j'occupe. Je n'ai point d'instruction. Je ne sais rien, qu'obéir et être honnête. En te demandant, je ne t'ai pas caché tout cela. Je t'ai dit que je ne t'apportais pas de fortune, loin de là, que nous serions pauvres et qu'il faudrait trimer. Tu as accepté et dans les premiers temps tout t'a bien marché. Pourquoi vois-tu à présent la vie en noir et qui est-ce qui t'a donné de mauvais conseils?

— Personne, je ne prends conseil que de moi.

— Tu ne penses pas à ce que tu dis quand tu me menaces d'en aller voir d'autres qui te promettent monts et merveilles?

— Ma foi! je ne suis pas loin de dire oui?

— Malheureuse?

— Pourquoi te fâcherais-tu? Est-ce que tu te mets en quatre pour me faire plaisir? La première chose que je te demande tu me la refuses!

— Quoi donc?

— De l'argent!

— Est-ce que j'en ai? Est-ce que je ne te donne pas ce que je gagne? Est-ce que je dépense un sou en dehors du ménage? De l'argent? C'est facile à demander. Est-ce que j'en fais, moi? Où veux-tu que je le gagne? Est-ce que tu veux que j'en vole?

— Je ne te dis pas d'être voleur... mais je veux de l'argent, là... Tu es un homme, tu dois bien savoir ce que tu as à faire!... Si j'étais homme, j'en gagnerais!

Brignolet, pâle, désespéré, s'arrachait les cheveux.

Il sentait d'instinct — malgré son intelligence lourde — que son bonheur était bien près de s'écrouler — si cela n'était fait déjà!

Sa femme demeurait devant lui froide et dédaigneuse, l'œil ironique et méchant.

Brignolet s'en alla, parce qu'il craignait de la tuer, cette créature sans cœur qui prenait plaisir à le torturer... il s'en alla, mais elle ne le laissa point sortir sans lui crier une dernière fois, comme un défi et une dernière menace :

— Tu y penseras!

Et le long des trottoirs, tout en marchant tête basse, il bousculait les passants et ne les voyait pas.

Les passants criaient, plaisantaient, le prenaient pour un homme ivre, mais il ne les entendait pas.

Dans ses oreilles bourdonnait un mot, un seul mot, celui de sa femme :

— De l'argent!

Et tous les soirs ce fut la même scène, répétée par la jeune femme avec la même obstination, la même sottise, la même cruauté.

Brignolet, jadis très gai, devenait triste et sombre.

Quand il rentrait chez lui, c'était avec un serrement de cœur, car chaque fois il se demandait avec angoisse :

— Vais-je retrouver Juliette? N'est-elle point partie?

Les nuits du pauvre homme étaient hantées par des rêves insensés dans lesquels, comme Danaé, il se trouvait sous une pluie d'or, et ce qui augmentait ses regrets, ce qui attisait son chagrin d'être pauvre et de ne pouvoir point répondre aux désirs de Juliette, c'était qu'à cette banque Terrenoire qui le faisait vivre et qui manipulait des fortunes il entendait parler de millions toute la journée.

Autour de lui, on jouait avec l'or, ainsi que les enfants jouent avec les cailloux.

Cela n'excitait point chez lui de mauvaises pensées, mais seulement le regret vague de ne pas être assez intelligent pour se mêler à ces tripotages, retirer sa part des bénéfices, rendre Juliette heureuse et raffermir son amour chancelant.

On comprend qu'il fallut plus d'un jour à Tristot et Pivolot pour s'enquérir de tous ces faits.

— Je crois inutile de remarquer, monsieur Tristot, dit un jour Pivolot, que ces détails, qui sont en eux-mêmes fort intéressants, perdent une partie de leur importance du fait qu'ils s'appliquent à Brignolet, c'est-à-dire à la victime.

— En effet, et je payerais cher pour que ce fût de la femme de Béjaud qu'il fût question, car on pourrait croire que Béjaud, à force de prières, de menaces, d'obsessions, a cédé à sa femme et s'est fait le complice d'un crime, tandis que c'est le contraire : la femme de Béjaud et Béjaud paraissent être de braves gens, — alors que Mme Brignolet est une petite pécore un peu propre à tout faire...

— Quelle a été son attitude depuis la mort de son mari?

— Bonne, à tout prendre. Elle a pleuré. Elle cherche de l'ouvrage. En attendant qu'elle en trouve, M. de Terrenoire lui donne de l'argent qu'elle dépensera bientôt en sottises, je le parierais, car je ne lui laisse pas plus d'un mois pour se consoler de son mari.

— Et après?

— Après? eh bien! elle suivra les instincts mauvais que la bêtise et la coquetterie ont fait naître chez elle. Le premier venu la prendra pour maîtresse et la gardera jusqu'à ce qu'il en ait assez... Elle passera à un autre, puis à un troisième, jusqu'à ce qu'elle soit vieille, ou qu'une maladie l'ait enlaidie et qu'on n'en veuille plus. C'est le sort commun. Ce n'est pas la première que nous aurons vue débuter de la sorte. Ce ne sera pas la dernière.

— Je ferais volontiers sa connaissance...

— Tiens, tiens!... Auriez-vous, par hasard, l'intention de faire oublier Brignolet?...

— Non, en tout bien, tout honneur. Mais j'ai comme un pressentiment que cela ne sera pas sans profit pour nous... Elle a été courtisée, cette petite femme.

— Et beaucoup, nous le savons.

— Ce que nous ne savons pas, c'est le nom de ses courtisans.

— A quoi bon?

— Rien n'est inutile dans une enquête.

— Ce n'est pas difficile à apprendre. De tous les gommeux et les vieux messieurs qui lui ont fait des propositions, elle n'a dû en encourager qu'un certain nombre, un seul peut-être — c'est même probable — et celui-là n'a pas dû se laisser décourager par la mort du mari — au contraire. En surveillant notre jolie rousse, nous verrons plus clair dans son cœur, et, en filant son amoureux, nous apprendrons comment il se nomme.

— C'est une idée.

La conversation des deux hommes fut interrompue par un coup de sonnette discret.

Avant d'ouvrir, Tristot alla, sur la pointe des pieds, inspecter le visiteur par le judas de la porte d'entrée.

— Inconnu au bataillon, murmura-t-il.

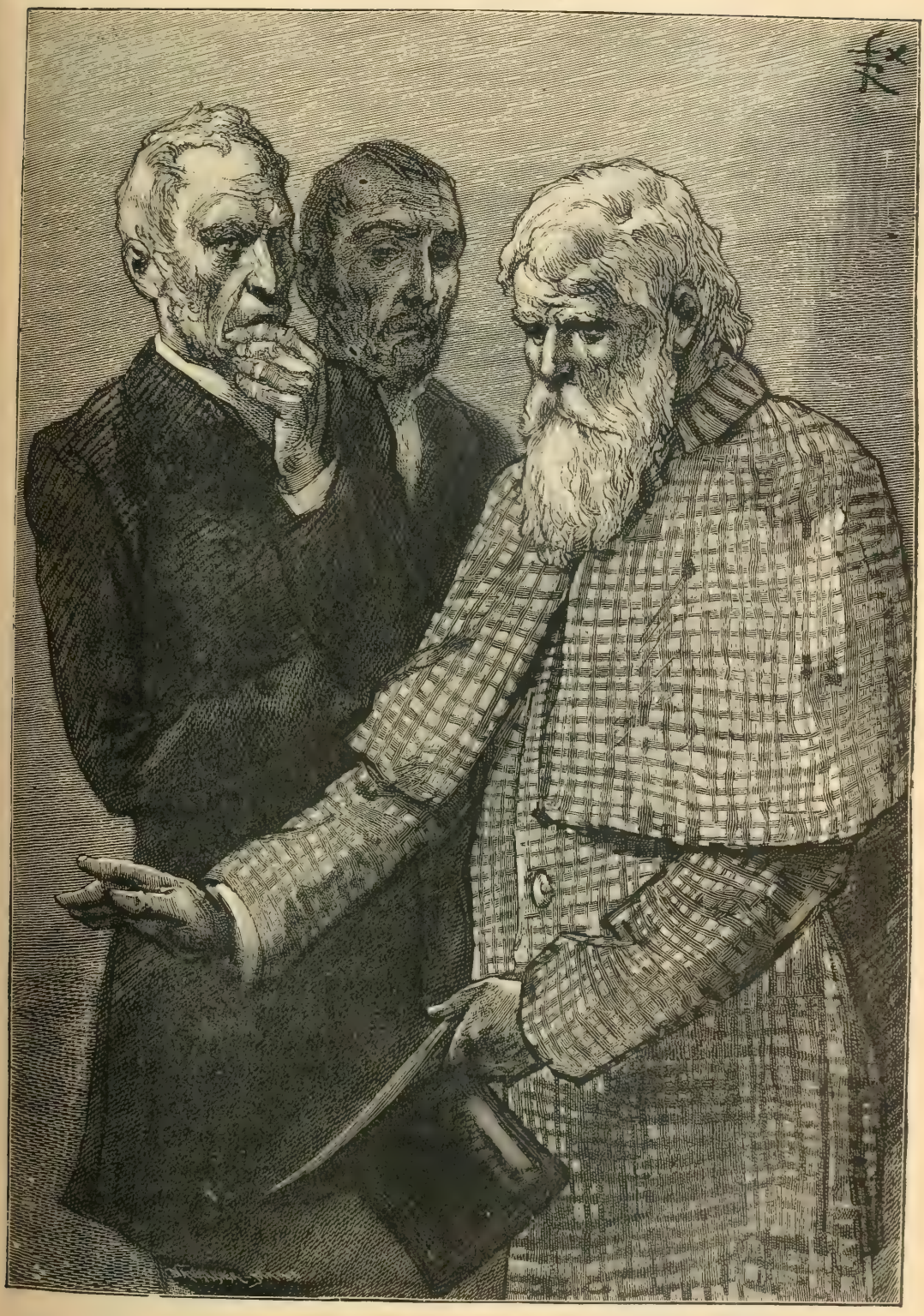
Il tira les verrous, et un inconnu, de mise confortable, grand, robuste, aux cheveux blancs, au visage encore jeune, mais ravagé, défiguré, par des traces d'horribles brûlures apparut.

— Messieurs Tristot et Pivolot? demanda-t-il avec un fort accent yankee.

Tristot continuait son examen, sans laisser paraître le moindre étonnement.

— C'est ici, dit-il. Auquel des deux désirez-vous parler?

— A tous deux



J'ai tant pleuré, voyez-vous, dit le pauvre homme d'une voix sourde... (P. 488).

— Entrez.

Il le fit passer dans le salon où Pivolot attendait, le visage caché derrière un journal.

La pièce était meublée assez luxueusement et avec goût.

Pivolot se leva et indiqua un fauteuil à l'inconnu.

Les trois hommes se regardèrent un moment en silence. Très maigres, très longs, et la peau sur les os, Tristot et Pivolot avaient une singulière physionomie. Ils eussent prêté à rire, sans l'expression malicieuse de leurs yeux noirs perçants, au regard intelligent et fin, et où il n'était pas difficile de lire une sorte de bonté compatissante, faite d'indifférence, de pitié et d'ironie.

Évidemment c'étaient deux originaux.

— Messieurs, leur dit l'homme défiguré, je viens pour l'affaire Guerrier. Vous vous en occupez, n'est-ce pas?

Quel rapport cet étranger pouvait-il avoir avec l'assassinat de Brignolet? Tristot et Pivolot, très intrigués, ne purent retenir un mouvement de curiosité.

— Nous nous en occupons, répondirent-ils d'un commun accord et sur le même ton.

— J'ai le plus grand intérêt, reprit le visiteur, à ce que l'assassin soit découvert.

— Découvert? observa Pivolot. Mais l'assassin est arrêté, ainsi que son complice. Demandez-le au juge d'instruction, demandez-le à M. Lacroix, ils vous diront tous deux que les coupables ne sont autres que Jean Guerrier et Béjaud, l'ancien collègue de la victime. Pour eux, cela ne fait aucun doute, et ces magistrats ont déjà, en maintes affaires, prouvé leur perspicacité, leur compétence. Vous êtes étranger, monsieur, peut-être n'avez-vous jamais entendu parler, avant ces derniers temps, de M. de Lignerolles et de M. Lacroix.

— Pardon, je les connais depuis 1872, et c'est justement parce que je les connais que je suis venu vous trouver.

Pivolot échangea un regard significatif avec Tristot. Évidemment, cet étranger leur apportait du nouveau.

— Je sais, messieurs, continua l'inconnu, que, pour arriver à la découverte de la vérité, vous êtes prêts à tous les sacrifices, guidés en cela par le seul amour de la justice, par la haine du criminel. Vous êtes d'autant plus méritants qu'aucun intérêt ne vous guide. Mais lorsqu'un profond mystère enveloppe une cause, lorsque la vérité ne peut se faire jour, lorsque, sur de simples apparences, de terribles soupçons pèsent sur un malheureux, que la foule le désigne comme coupable alors que

des esprits plus clairvoyants lisent son innocence sur son visage empreint de loyauté, la tâche devient plus pénible. Il faut remuer ciel et terre et on sait ce qu'il en coûte. Je suis riche, messieurs, très riche, et je viens mettre toute ma fortune à votre disposition pour vous aider dans vos recherches. N'en doutez point, Jean Guerrier n'est pas coupable et cependant, si nous ne trouvons pas la preuve de son innocence, cet homme sera, comme Roger Laroque, victime d'une erreur judiciaire.

— Ah! dit Pivolot, vous connaissez l'affaire Laroque.

Roger se leva et se mettant devant la fenêtre, en pleine lumière :

— Voyons, messieurs, dit-il en dépouillant l'accent yankee auquel les policiers amateurs s'étaient laissé prendre, vous ne vous souvenez donc pas de moi?

Les deux hommes tressautèrent sur leur fauteuil :

— Roger Laroque ! s'écrièrent-ils à l'unisson.

— Eh oui, Roger Laroque, ou plutôt *Roger-la-Honte*, comme on dit maintenant, comme on dira jusqu'à la fin des siècles dans les annales des causes célèbres, si vous ne nous rendez l'honneur, messieurs, à moi et à mon fidèle Jean Guerrier, le seul qui n'ait jamais douté de l'innocence de son ancien patron.

— Le seul ? répliquèrent Tristot et Pivolot en se levant. En êtes-vous bien sûr?

— Alors, vous aussi, messieurs, vous avez cru... à mon innocence?...

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Vous me croyez donc? répéta-t-il... C'est vrai que vous me croyez ?

— Oui, fit Pivolot, en lui serrant la main; comment diable ne pas vous croire après ce que vous venez de faire?... Mais cela ne suffit pas, et, si vous voulez que nous vous tirions d'affaire, il faut tout nous dire... vous entendez... absolument tout...

Sa confession fut pénible ; elle ravivait tant de douloureux souvenirs! Nous ne le suivrons pas dans tous les détails qu'il donna aux deux agents et que nos lecteurs connaissent. Laroque ne cacha rien. Il devait tout dire. Il raconta sa liaison avec Julia et l'amitié qui était née pendant la guerre entre lui et Lucien de Noirville. Voilà pourquoi il avait dû tout cacher aux juges, ne pouvant dévoiler la vérité sans révéler le déshonneur de sa maîtresse.

Pivolot et Tristot écoutèrent, visiblement impressionnés.

Il ne leur vint pas même à l'esprit que Laroque pût mentir. Non, tout ce qu'ils entendaient était vrai!

Quand il eut terminé sa triste histoire, ils lui serrèrent la main de nouveau, en signe d'amitié et de compassion.

Ils se connaissaient en courage, et ils avaient même un peu d'admiration pour cet homme, qui avait fait preuve de tant d'énergie...

Ils lui adressèrent certaines questions, dans le but de lui faire préciser plusieurs détails sur lesquels il n'avait pas assez insisté.

— Nous écartons tout de suite la culpabilité de Mme de Noirville, fit Tristot; le coup ne vient pas d'elle, bien que nous ayons vu d'étranges choses, à propos de vengeances inspirées par des femmes. Nous l'écartons donc, — en théorie, s'entend, — car, pour ce qui est de la pratique, c'est autre chose, et il demeure entendu qu'au moindre indice de sa culpabilité nous partons en guerre.

Laroque, persuadé, fit un signe pour indiquer qu'on ne trouverait rien de ce côté-là.

— Reste le cercle, où vous avez joué et gagné cinquante mille francs. Connaissez-vous tous les joueurs qui pontaient contre vous! C'était, je crois, une partie de baccarat?

— Oui, je connaissais les pontes, au moins de nom.

— Aucun incident ne vous a frappé là plus particulièrement? Parmi ceux qui jouaient, vous ne vous connaissiez aucun ennemi? Il y avait peut-être là quelque amant ancien ou nouveau de Mme de Noirville? Cherchez bien.

— Je ne me connaissais aucun ennemi et personne ne m'avait jamais fait de mal, — si ce n'est ce malheureux Larouette, dont la réclamation subite me ruinait et me déshonorait.

— Rappelez bien vos souvenirs.

— Vous avez parlé d'incident; il s'en est passé un.

— Ah! ah! Lequel?

— Pendant les longues nuits d'insomnie de mon exil, que de fois j'ai repassé dans mon esprit ce lamentable procès!... J'étais soutenu par l'espérance de découvrir la vérité, de recouvrer mon honneur, et je me disais que peut-être, dans un de ces détails jusqu'alors ignorés ou négligés, résidait le premier germe de cette espérance et de cette rénovation. Et je me creusais la tête, en me disant, comme vous me le demandiez tout à l'heure : « As-tu donc un ennemi? » Longtemps, pendant des années, je ne trouvai rien. Et je cherchais pourtant, je cherchais! A force de chercher, un incident arrivé au cercle, la nuit même où je gagnai, me revint à la mémoire... Un incident futile... mais qui sait?

— Il n'y a rien qui ne soit sérieux dans une affaire aussi malheureuse que la vôtre, monsieur Laroque.

— Voici donc ce que j'ai trouvé, ce dont je me suis souvenu. Alors que je jouais, le baron de Cé est entré dans la salle de jeu, et, bien qu'il me connût parfaitement, puisqu'il était alors un de mes amis, il s'est approché d'un des joueurs, par derrière, en lui touchant familièrement l'épaule et en l'appelant par mon nom.

Le joueur s'étant retourné, le baron reconnut son erreur et lui fit des excuses en lui disant, confus, qu'il l'avait pris pour moi.

— Cet homme vous ressemblait donc?

— Il le paraît. Le baron de Cé me le dit en me racontant l'aventure. Et cependant, je regardai à peine mon prétendu sosie, tellement j'étais absorbé. Songez, messieurs, que je risquais pour la première fois de l'argent au jeu, et que je pouvais y compromettre mon honneur commercial.

— Et dans ce regard, avez-vous constaté la ressemblance?

— Oui, et, chose plus curieuse, la vue de cet homme réveilla en moi d'anciens souvenirs que je ne pus préciser. Mais, je vous le répète, mon esprit ne s'est pas arrêté plus d'une seconde sur un sujet qui n'avait aucun intérêt pour moi, dans un moment où je luttais contre la faillite en frisant la banqueroute.

— Vous exagérez, monsieur Laroque. Vous n'aviez pris dans votre caisse qu'une somme relativement minime et dont la perte n'eût pas entraîné de conséquences fatales pour votre réputation d'honnête homme.

— Ma conscience me condamnait et elle me condamne encore.

— Et le nom de cet homme?

— On me le dit, mais j'écoutais à peine. Or, le croiriez-vous, messieurs, ce nom m'est revenu hier en me rappelant deux autres circonstances dont je vous parlerai tout à l'heure. Mon sosie s'appelait Luversan

— Luversan? dit Tristot en regardant Pivolot. Nous ne connaissons pas cela... Mais le baron de Cé pourrait sans doute nous fournir des renseignements sur ce personnage.

— Le baron de Cé est mort, répliqua Laroque. J'ai perdu toute une semaine à le rechercher; c'est seulement ce matin que j'ai appris qu'il avait succombé au cercle à une attaque d'apoplexie après y avoir achevé sa ruine dans une seule et même soirée.

Tristot et Pivolot considérèrent Roger avec attention.

— Ma foi, dit le premier, il est possible qu'il y ait eu jadis une certaine ressemblance entre vous et ce Luversan, mais aujourd'hui elle ne doit plus exister.

— J'ai tant souffert! fit Laroque simplement.

— Cet homme n'avait aucune raison de vous détester et de se venger de vous?

— Aucune que je sache. Je ne me rappelle pas lui avoir jamais adressé la parole.

— C'est un indice assez vague et je doute que cela nous conduise sur une piste, mais enfin c'est un renseignement, et, puisque nous acceptons de vous aider, nous ne devons rien négliger. Mais ne disiez-vous pas tout à l'heure que deux autres circonstances vous avaient rappelé le nom de Luversan?

— Oui. Peu de jours après avoir retrouvé Guerrier, j'eus la curiosité de revoir ce M. de Terrenoire qui m'avait rendu service avec tant de générosité et je me fis inviter par Jean à une soirée donnée par ce banquier dans son hôtel de la rue de Chanaleilles. Personne ne m'y reconnut. Or, parmi les valseurs intrépides qu'on remarquait à cette soirée, je surpris l'un deux parlant mystérieusement à la maîtresse de la maison, Mme de Terrenoire, qui, je le savais, avait conçu pour Jean une passion malheureuse et s'opposait à son mariage avec Mlle Margival. Elle l'appela « monsieur de Luversan ». Ni le nom de cet homme, ni son visage ne m'étaient inconnus. Néanmoins, à ce moment, l'incident du cercle ne me revint pas en tête. Je revis une seconde fois ce Luversan, le jour du mariage de Jean. Il rôdait autour de l'église, et, l'examinant sans qu'il pût s'en douter, je me dis encore : « Voilà un homme dont la physionomie m'a impressionné déjà quelque part. » Où? Quand? Je ne saurais le dire. Hier seulement, un peu de lumière se fit dans mon esprit et, s'il m'est impossible de préciser à quelle époque et dans quelles circonstances j'ai vu pour la première fois ce personnage, je puis affirmer que Luversan était bien le nom dont on a appelé au cercle l'homme qui me ressemblait.

— De sorte, conclut Pivolot approuvé par Tristot, qu'il se pourrait que Luversan en sût long tant sur l'assassinat de Larouette que sur celui de Brignolet.

— Je ne conclus pas. A vous de chercher, messieurs. En attendant, voici un carnet de chèques de 50,000 francs au nom de William Farney, sur la *Société générale.*

Les deux policiers amateurs refusèrent ces subsides.

— Nous vous compterons nos frais, dit Tristot, approuvé par Pivolot, quand nous aurons réussi.

Roger eut un sourire bon enfant.

— Oh! messieurs, je ne songe nullement à vous corrompre, croyez-le bien.

Tous trois se prirent à plaisanter sur ce sujet, malgré la gravité de la situation. Puis Laroque remercia de nouveau ses dévoués auxiliaires.

— Vous êtes bons de prendre ainsi une tâche aussi ardue...

— Oh ! ne nous remerciez pas trop, monsieur Laroque ; d'abord, c'est de toute justice que l'on vous aide, puisque vous êtes malheureux injustement ; il faudrait avoir une âme bien dure pour vous refuser assistance en pareille occasion ; ensuite, la difficulté même dont vous parlez n'est pas sans stimulant pour nous ; nous aimons les affaires enchevêtrées, si obscures que les agents du quai de l'Horloge s'y perdent. Nous n'avons pas encore échoué. Nous comptons, Tristot et moi, bien des Austerlitz, pas un Waterloo.

— Vous me donnez bon espoir !

— Ce qui est humainement possible sera fait....

— Merci, messieurs ; je n'aurai pas assez de ma vie tout entière pour vous remercier, vous bénir et vous aimer, car, je vous le répète, ce n'est pas pour moi que je cherche la vérité, mais pour ma fille ; si je veux l'honneur, c'est pour que Suzanne ne soit plus contrainte de porter un nom qui n'est pas le sien. Si je veux la revision de mon procès et la réhabilitation, c'est pour qu'elle soit heureuse, — car elle aime. — Quant à moi, ma vie est finie, et, si j'étais seul, j'accepterais le fait accompli.

— Et vous auriez tort, monsieur Laroque, grand tort. Ce serait une faiblesse, presque une lâcheté. Pendant que vous avez souffert, et que la honte vous accablait, un homme, le vrai coupable, a joui de son crime, il triomphe encore d'une déplorable erreur de la justice... Il est peut-être honoré, riche, qui sait même s'il n'est pas heureux, malgré le sang versé? Cela s'est vu. Nous avons rencontré dans notre vie des criminels qui n'ont jamais connu le remords. En reconnaissant le fait accompli, vous deviendriez presque le complice de cet homme — d'une complicité morale. Vous ne pouvez plus hésiter maintenant que vous luttez pour deux honneurs.

— Pour trois, messieurs. J'ai tant pleuré, voyez-vous, dit le pauvre homme d'une voix sourde, que les larmes m'ont fatigué ! Mais la pensée de ma fille m'a soutenu, m'a fait vivre, je vous confie son honneur et son bonheur, messieurs.

— Nous lui rendrons l'un et lui assurerons l'autre, monsieur Laroque. Comptez sur nous !

— Quand vous reverrai-je ?

— Nous l'ignorons. Nous nous mettrons en campagne dès aujourd'hui. Si nous avons besoin de vous, un de nous deux ira vous trouver à Maison-Blanche.

Il dormait encore... (P. 495.)

— Non, je craindrais d'exciter les soupçons, — ou seulement la curiosité de ma fille.

— Alors, un télégramme vous avertira.

— C'est cela, et à toute heure du jour ou de la nuit, je serai à votre disposition.

Les trois hommes se séparèrent après s'être cordialement serré la main.

XXXVI

On a vu que les deux policiers amateurs s'étaient bien gardés de faire connaître leur avis, de révéler leur piste. Avant de s'occuper de Luversan, qui, d'ailleurs, ne leur paraissait pas sérieusement compromis dans l'affaire, tant qu'ils n'auraient pas d'autres renseignements sur son compte, ils avaient à vider la question Juliette Brignolet.

Sitôt Laroque parti, ils se dirigèrent vers l'établissement du marchand de vins, rue Larochefoucauld, où nous avons dit que Béjaud et Brignolet prenaient parfois leurs repas.

Ils entrèrent et se firent servir de la bière dans une petite pièce séparée du débit.

Ils appelèrent un gros homme à large panse sur laquelle s'étalait un tablier dont la blancheur était loin d'être immaculée.

— C'est vous qui êtes le patron?

— C'est moi, Cornélius dit Lupin, pour vous être agréable, si cela se peut.

— Cela se peut, monsieur Lupin. Asseyez-vous auprès de nous, et si vous désirez prendre avec nous un verre de bière...

— La bière, ça n'est pas mon fort... mais je prendrai un demi-setier, pour profiter de vos bonnes intentions.

— C'est comme il vous plaira.

Cornélius s'en alla au comptoir, où il se versa un verre plein, qu'il apporta auprès de ceux de Tristot et de Pivolot, et trinquant :

— A la vôtre !

— A la vôtre, monsieur Cornélius.

M. Lupin but une rasade, après quoi s'essuyant les lèvres :

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— Nous allons vous le dire. Est-ce que vous avez des garçons qu vous aident quelquefois?

— Jamais.

— Et votre femme?

— Elle reste au comptoir, comme vous voyez.

— De telle sorte que c'est vous qui vous occupez des clients, jamais un autre?

— Toujours moi et jamais un autre.

— Depuis longtemps?

— Depuis que je suis installé, c'est-à-dire dix ans.

— Et vous ne vous êtes pas absenté?

— Une fois, à la mort du père de ma femme, il y a de cela trois ans...

— Bon. Avez-vous entendu parler du crime de la banque Terrenoire?

— Parbleu! L'affaire a été tout au long racontée dans les journaux. Et puis ça me touche un peu, car Brignolet, qui a été assassiné, — et Béjaud, qui est l'assassin, à ce qu'on dit — étaient nos clients.

— Ils ne vous doivent rien!

— Non. Brignolet, de temps en temps, se laissait mettre en retard, mais il finissait toujours par payer.

— A quel moment les avez-vous vus pour la dernière fois?

— A quel moment? Ma foi, c'est la veille même du meurtre, au soir, vers sept ou huit heures, que je les ai vus pour la dernière fois.

— Où?

— Ici où vous êtes, à cette même table.

— Tous les deux?

— Oui. Ils ne se quittaient presque jamais. C'était une paire d'amis. Ils avaient été soldats ensemble.

— Vous leur avez parlé?

— Je leur ai dit bonjour en leur donnant une poignée de mains, comme je fais à tous mes clients.

— Et vous n'avez rien remarqué d'extraordinaire chez eux, dans leur physionomie, leur allure?

— Rien du tout. Ils avaient l'air d'être très gais, tous les deux, surtout Béjaud... oui, surtout Béjaud, car je me rappelle maintenant que Brignolet, qui avait demandé une portion, n'en a pas seulement mangé la moitié... Béjaud lui disait : « Mange donc! ça n'est donc pas de ton goût? » Et Brignolet répondait en disant qu'il ne vivait que d'amour et d'eau fraîche, ce qui faisait encore rire Béjaud.

— Il ne s'est rien passé d'anormal pendant ce repas?

— Rien.

— Ont-ils bu beaucoup?

— Un litre à deux. Oh! ils étaient très sobres Jamais pour ma part, je ne les ai vus se piquer le nez. C'étaient leur grosse, très grosse ration, un litre, quand ils mangeaient ensemble quasi une débauche pour eux, quoi. Ils n'étaient pas trop à leur aise, n'est-ce pas, ils avaient tous les deux de la famille. Alors, vous comprenez?

M. Cornélius, dit Lupin, s'arrêta tout à coup, en se frappant la tête, comme s'il avait eu l'esprit traversé d'une idée lumineuse.

— Qu'est-ce donc? demanda Pivolot.

— Eh bien, je vous trompe en disant que ce soir-là ils n'ont bu qu'un litre. Ils en ont bu... ou plutôt je leur en ai servi deux.

— Ah! ah!

— Oui, et voici comment cela s'est fait. En entrant, Béjaud me tape sur le ventre et me dit : « Père Cornélius, un litre, S. V. P. ! » Je sers, et ils trinquent. Béjaud et Brignolet avalent leur verre d'un trait... Et Béjaud jette son verre en criant qu'on l'a empoisonné. Il était furieux et se démenait comme un possédé...

— Père Lupin, qu'est-ce que vous avez fichu dans votre vin? disait-il.

Et il s'essuyait la bouche, en crachant, en toussant, et en faisant des : Pouah! et des : Pouah!!

Brignolet regardait Béjaud d'un air étonné :

— Tiens! qu'il dit, c'est drôle, je n'ai rien senti...

— Vrai? qu'il dit, Béjaud.

— Ma parole. Je lui ai trouvé le goût de tous les jours.

Béjaud nous examinait, ne sachant trop s'il fallait rire ou se mettre en colère.

Il était persuadé que nous lui avions fait une farce, et à la fin il se mit à rire :

— Je vous revaudrai celle-là...

Mais Brignolet se fâcha; il ne voulait pas être accusé.

— Tu avais pour sûr un crapaud dans le gosier, qu'il dit, et voilà ce que t'auras senti en buvant...

Il reversa deux verres. Moi-même je goûtai le vin.

Cette fois Béjaud ne s'aperçut de rien, pas plus que moi, pas plus que Brignolet... Béjaud s'était trompé.

Le litre était à peu près vide, je l'emportai en déclarant qu'ils ne le payeraient toujours pas, et j'en apportai un autre pour lequel Béjaud ne trouva rien à redire.

Voilà comme quoi ils ont bu les deux litres, ce soir-là contre leur habitude.

Tristot et Pivolot avaient pris quelques notes.

— Vous êtes de la police! demanda Cornélius.

— A peu près! fit Tristot. Et Béjaud et Brignolet sont-ils restés longtemps chez vous?

— Comme chaque fois, une demi-heure.

— Et c'est tout ce que vous avez remarqué?

— Tout. Béjaud avait mangé de bon appétit et Brignolet, au contraire, ainsi que je vous l'ai dit, n'avait presque rien pris. Il n'avait fait que boire.

— Ils sont partis ensemble?

— Ensemble.

— C'est bien, nous vous remercions, monsieur Cornéliu.

Les deux amis payèrent leur consommation, glissèrent un fort pourboire dans la main du patron, qui se confondit en remerciements, et s'en allèrent. Pivolot rentra chez lui en se remémorant ce qu'il venait d'entendre et en essayant d'en dégager quelques éclaircissements.

— Il est bien possible, se disait-il, qu'on ait essayé de verser un narcotique dans le vin de Béjaud... Cette amertume bizarre qu'il a sentie... ce serait le narcotique, et cela expliquerait le sommeil profond dont cet homme a été accablé, si profond qu'il n'a pas entendu qu'on assassinait son camarade. Admettons l'hypothèse du narcotique... Qui le lui aurait versé?.. Ce ne peut être que M. Cornélius, dit Lupin, ou Brignolet lui-même. Cornélius, c'est bien invraisemblable... d'abord parce qu'il aurait été vu, ensuite parce que ce n'est pas dans le verre de Béjaud, c'est dans le litre qu'il eût versé le narcotique... Mais ici se présente une nouvelle difficulté... Le vin eût été aussi bien infecté pour l'un que pour l'autre, et le narcotique n'eût pas manqué d'exciter chez les buveurs ce dégoût d'amertume remarqué par Béjaud... Donc, impossible. S'il y a narcotique, c'est dans le verre de Béjaud et non autre part qu'il se trouvait... Ceci admis, c'est donc Brignolet qui l'a versé?... Dans quel but?... C'est l'invraisemblance la plus complète; ce serait supposer que le complice, le coupable, n'est autre que Brignolet... Or, ce pauvre diable est victime... par conséquent, inutile de s'arrêter plus longtemps sur une aussi absurde supposition.

Et tout en marchant, tout en réfléchissant, Pivolot se grattait vigoureusement l'occiput, comme s'il avait voulu en faire sortir une explication plus sensée.

— Ah! nom d'un petit bonhomme, se dit-il, cela nous irait comme un gant, cette idée du narcotique... parce qu'elle explique aussi le sommeil étrange de Jean Guerrier. Parbleu! la voici, l'explication : on endort les gardiens; on endort le caissier; on entre; on a des fausses clés; on vole : un gardien se réveille; on l'assassine; puis on se sauve. C'est l'affaire d'un quart d'heure, tout bien examiné... Mais comment a-t-on endormi Brignolet, comment a-t-on endormi Guerrier? Voilà ce qu'il faut chercher, ce qu'il faut trouver. Chambille nous traiterait de farceurs et dirait que nous sommes bons tout au plus à faire des romanciers. Il y a là quelque chose à trouver, je le sens, mais quoi?

Il était rentré chez lui, s'était déshabillé, avait chaussé des pantoufles et passé un veston de chambre.

Toujours plongé dans ses réflexions, il s'assit, ou plutôt se coucha à demi dans un fauteuil large et commode, où il avait l'habitude de faire sa sieste, après déjeuner, et il tira un cigare dont il coupa l'extrémité avec soin.

— Assurément, il y a du narcotique sous jeu, se disait-il ; assurément, Jean Guerrier a dû être envahi par un sommeil contre lequel il lui fut impossible de lutter... Et ce qui le prouve, pardieu! ce qui le prouve, c'est qu'il a oublié d'éteindre sa lampe... Je me rappelle encore, en entrant, le matin, dans le cabinet près duquel avait été commis le meurtre, je me rappelle cette abominable odeur d'une lampe qui avait filé... Et quelle lampe?... celle de Guerrier. Si ce garçon avait été coupable, aurait-il eu la présence d'esprit de réfléchir qu'en éteignant sa lampe, il se livrait? Non... Il l'eût éteinte, avant de feindre de s'endormir, naturellement... Tandis que la lampe s'est éteinte d'elle-même, parce que personne n'était là pour la remonter... parce que Guerrier était tombé sans force sous la puissance de ce sommeil maladif... C'est une explication, cela!

Il alluma une allumette et, pendant qu'elle commençait à flamber, il jeta un coup d'œil distrait sur un guéridon placé près de son fauteuil, où il avait mis des notes et différents objets relatifs à l'enquête.

Cinq ou six cigares entamés, mais non fumés, étaient sur ce guéridon, épars, — les cigares essayés par Jean Guerrier la nuit du meurtre.

Il les regarda machinalement — et son allumette, flamblant toujours, lui brûla le bout des doigts — puis tout à coup, poussé par un singulier soupçon, il lança son cigare dans la cheminée, saisit un de ceux de Guerrier et l'alluma.

— La bonne intention excuse la malpropreté, murmura-t-il avec conviction.

Il tira quelques bouffées et toussa.

— Exécrable! Quel horrible tabac! Ça ne peut être que des cigares de la Régie!... C'est égal, je veux savoir. J'irai jusqu au bout.

Et il se remit à fumer consciencieusement.

Il lui fallait du courage, car il faisait des grimaces bien comiques, et il ne cessait de tousser... et de cracher, lui qui ne crachait jamais en fumant.

— Il n'est pas possible que tous ces cigares soient aussi mauvais, murmura-t-il.

Et, imitant Jean Guerrier, il jeta le premier pour en allumer un autre.

Et celui-là, il ne le fumait pas depuis cinq minutes que des symptômes étranges se manifestèrent chez lui tout à coup.

Il fut pris d'un engourdissement général ; des choses de toutes les

couleurs dansaient devant ses yeux; sa tête retomba sur sa poitrine lourdement.

— Tiens! tiens! dit-il, c'est bizarre!

Cela, il le pensa plus qu'il n'eut la force de le prononcer, car sa langue était épaisse.

Il se souleva sur ses mains; ses bras tremblaient; il essaya de se mettre debout, n'y parvint point et retomba.

La terre tournait autour de lui.

— Je suis ivre, pensa-t-il et je vais m'endormir.

Et songeant à Guerrier et à ce que le jeune homme avait dû éprouver en fumant ces mêmes cigares :

— Très bien! très bien! faisait-il.

Il eut encore un effort, pour essayer de se rendre maître de lui, mais il perdit complètement connaissance et s'endormit.

Il y avait déjà fort longtemps qu'il dormait ainsi, quand Tristot frappa à sa porte.

La bonne de Pivolot, une vieille domestique fidèle et dévouée qui le servait depuis vingt ans, alla ouvrir.

— M. Pivolot est chez lui?

— Il est dans son cabinet, en train de dormir...

— A cette heure?... il est neuf heures du soir

— Voilà ce qui m'inquiète... Monsieur est rentré vers une heure et s'est renfermé... De toute l'après-midi, je ne l'avais pas entendu bouger... Ayant eu besoin de lui parler... car je voulais savoir si monsieur dînait chez lui, j'entrai... Il dormait encore... et le bruit que je fis ne le réveilla pas... Je lui adressai la parole, en lui demandant pardon de le réveiller; mais il était inutile de prendre tant de précautions; on aurait pu, je crois, tirer le canon à son oreille, il ne se serait pas réveillé... J'écoutai sa respiration... elle était régulière... Je n'avais donc rien à craindre... monsieur ne semblait pas malade... J'ai fait mon dîner, comme s'il m'avait donné des ordres... A sept heures, j'entrai de nouveau dans le cabinet, en criant de toutes mes forces :

— Monsieur est servi!

J'entendis un ronflement pour toute réponse. C'est à croire qu'on lui a fait avaler l'opium du monde entier. Mon dîner est resté sur le feu. Il y a deux heures qu'il y mijote et il est dans un joli état, mon dîner, bon à jeter dans la rue!... Ce n'est pas la peine d'avoir une bonne cuisinière pour s'en moquer pareillement. Enfin, c'est son affaire.

— Et il dort toujours?

— Toujours. Entrez, vous le verrez.

Tristot pénétra dans le salon avec une certaine anxiété.

Ce sommeil lui semblait extraordinaire.

Il s'approcha de son ami et le contempla attentivement.

Pivolot dormait au fond du large fauteuil, les mains jointes sur les genoux, le menton sur la poitrine, dans l abandon de lui-même le plus complet. Tristot le secoua vigoureusement.

Et il criait :

— Hé! monsieur Pivolot, réveillez-vous! Quelle idée de dormir! Est-ce que vous êtes malade?

Le bonhomme ne fit pas un mouvement.

— Si je ne l'entendais pas respirer, je jurerais qu'il est mort! murmura Tristot.

Et il recommença à le bousculer et à crier.

— Monsieur Pivolot!... C'est moi, c'est Tristot.

Et comme il ne bougeait pas davantage, Tristot pria la bonne de lui apporter une cuvette d'eau fraîche et un linge.

Il fit mettre le tout près de lui, sur le guéridon, et bassina les tempes, le visage, le cou, les mains, les poignets de Pivolot.

— Ce sommeil-là n'est pas naturel! disait-il.

Enfin, il fit tant et si bien que Pivolot ouvrit un œil; puis l'autre, étendit le bras gauche, puis le bras droit, bâilla, se détendit, se souleva, promena des regards effarés autour de lui, reconnut la cuisinière, reconnut Tristot et, ahuri, demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Tristot, et pourquoi suis-je tout mouillé?

— Vous dormez depuis six ou sept heures.

— Hein?

Il passa sa main sur son front.

Il se rappelait :

— Ce sont les cigares! Sapristi, que j'ai mal à la tête! Mais je suis bien content!

Tristot le considérait d'un air stupéfait.

— Il est fou, pensait-il.

— Oui, je suis rudement content d'avoir si bien dormi. Maintenant, je vois clair dans tout cela. Parbleu! un enfant comprendrait!... Eh! c'est très fort.

— Monsieur Pivolot, si vous vouliez m'expliquer?

— C'est vrai, j'oubliais que vous n'êtes pas au fait.

Il éloigna sa bonne qui s'en alla, en levant les mains en l'air d'un geste désespéré.

Les sombres mystères du sérail des kalifs. (P. 499.)

Elle n'était pas loin de penser, comme Tristot, que son maître avait perdu la raison.

Quand elle fut partie, Pivolot se hâta de mettre Tristot au courant de ce qu'il avait tenté.

Quand il eut fini :

— Vous voyez, monsieur Tristot, que cette découverte est assez

importante. Nous sommes sur une bonne piste. Ces cigares opiacés nous confirment dans l'opinion que Béjaud lui-même a dû être pareillement endormi — non pas avec des cigares, mais avec un narcotique mêlé à son vin. Qui a fait boire ce narcotique à Béjaud? Et qui a mélangé ces cigares à ceux de Guerrier? Voilà ce qu'il importe de savoir. Quand nous le saurons, nous tiendrons la clef de l'énigme.

— Pour cela, il faut que nous voyions Béjaud et Jean Guerrier. M. de Lignerolles ne nous refusera pas, je l'espère, l'autorisation de causer avec eux.

— Surtout, si nous lui faisons part de nos soupçons. Peut-être nous donneront-ils quelques renseignements; mais auparavant, et afin d'agir avec plus de sécurité, je veux aller trouver le docteur Corpitel, un de mes amis intimes. Je le prierai d'analyser deux de ces cigares, un de ceux que Guerrier a allumés et dont il a tiré quelques bouffées. Il nous dira ce qu'ils renferment. Si nous nous sommes trompés et s'ils ne contiennent aucune matière propre à faire dormir, il faudra mettre mon sommeil sur le compte de la mauvaise qualité du tabac. Alors, adieu nos soupçons! Mais cela n'arrivera pas!... Ou je ne suis qu'un fier imbécile, ce qui n'est pas prouvé, ou les cigares ont été empoisonnés!... et nous le saurons demain.

Pivolot se mit à table après s'être rafraîchi le front à plusieurs reprises.

— On dirait que je porte trois cents kilogrammes sur la tête, disait-il en riant.

Sa cuisinière maugréa, en apportant le dîner, et s'excusa, d'avance, sûre qu'on ne trouverait rien de bon.

Mais Pivolot la rassura :

— Je vous pardonne, puisque c'est ma faute, dit-il.

Il mangea d'assez bon appétit, pendant qu'auprès de lui, tout en causant de l'affaire qui les préoccupait, Tristot prenait un verre de fin et vieux cognac.

Tristot qui était allé au Palais pendant l'après-midi, avait appris là tous les bruits qui couraient sur Guerrier, sa femme, Margival et Terre-noire.

Ces bruits l'avaient étonné et rendu inquiet

Il en fit part à Pivolot.

Et, à son grand étonnement, il vit que son compère, tout en écoutant avec attention cette histoire, n'avait pas l'air de s'en soucier.

— Cela ne dérange aucunement nos plans, dit-il. Est-elle vraie, cette histoire?

— On le dit.

— On n'en sait rien! Je les connais, les calomnies parisiennes. Des tombereaux d'horreurs, et puis, rien!... Puisque nous avons commencé à manœuvrer comme si Guerrier était innocent, continuons, monsieur Tristot. Cela ne nous a pas trop mal réussi jusqu'aujourd'hui. Et si vous le voulez bien, jusqu'à ce que le docteur Corpitel m'ait remis son rapport, laissons cette affaire et parlons d'autre chose.

A onze heures, les deux amis se séparaient.

— Je vais dormir sérieusement, cette fois, dit Pivolot.

Et, en effet, il dormit jusqu'au lendemain à huit heures.

Il se leva, s'habilla, avala son chocolat, et sans perdre plus de temps alla sonner chez Corpitel.

Le docteur Corpitel, consulté, décomposa et analysa les cigares, ce qui lui prit la journée, et, le soir même, il adressait à Pivolot un assez long rapport où il expliquait le résultat de son analyse.

Dans ce rapport, il rappelait à son ami qu'en Extrême-Orient on cultive une plante assez semblable à notre chanvre européen, mais plus grêle et plus basse, dont les fleurs desséchées offrent une certaine analogie avec les grappes du réséda.

C'est ce chanvre indien qui sert de base à une préparation connue des Orientaux sous le nom de *haschisch*, substance qui remonte à la plus haute antiquité. L'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, le persan, le turc, le mongol, le sanscrit, le paâlhi, l'indoustani, le téluiga, le bengali, le tancoul, le cingalais, le birman, le siamois, le malais, le chinois, le japonais, toutes les langues mortes ou vivantes qui se sont parlé ou se parlent encore en Asie, mentionnent le *haschisch* en lui affectant une dénomination particulière. Tous les voyageurs ont raconté « les sombres mystères du sérail des kalifs, des sultans, des shahs de Perse; les obscénités du zennanah des grands mongols, des rajahs, des nababs; le dévergondage des gynécées de Koonnpore, de Delhi, de Véziapour... Nul attentat perpétré dans les palais ou dans les harems, pas une scène de débauche accomplie dans les temples des brahmes, aux réjouissances publiques en l'honneur du Dieu *Lingary* et aux processions de la *Trimourty* hindoue ; pas un meurtre, pas un acte commis à la fête de la déesse Khâli, ou aux saturnales sanglantes des musulmans sectateurs d'Ali, n'ont eu lieu sans que le chanvre indien n'ait participé, sous une forme ou sous une autre, à ces monstruosités... »

Le docteur Corpitel constatait que les cigares qui lui avaient été remis par Pivolot avaient été imprégnés d'une composition obtenue avec le chanvre indien et de l'extrait de daturah. Jadis, les Thugs — qu'on

appelait aussi « Datureahs » —, cette association d'endormeurs et d'étrangleurs, de chauffeurs et d'assassins, mêlaient le suc du daturah vénéneux aux boissons ou aux aliments des personnes qu'ils voulaient plonger dans un sommeil aussi profond que la mort.

Le daturah, bien plus que le chanvre, avait donné aux cigares cette détestable odeur qui les avait fait jeter par Jean Guerrier.

Et, en lisant le rapport du docteur Corpitel, Pivolot pensait que c'était l'amertume très grande du daturah qui avait dû mettre Béjaud en défiance.

Béjaud n'avait bu qu'un verre de vin, auquel était mêlé le narcotique.

Jean Guerrier n'avait fait, pour ainsi dire, que toucher du bout des lèvres aux cigares.

Enfin, Pivolot, lui-même n'avait pas eu le temps de fumer jusqu'au bout un cigare commencé.

Tout cela, pourtant, avait suffi et le sommeil qui s'était déclaré, plus ou moins de temps après l'absorption, avait été léthargique.

Quand le bonhomme fut bien pénétré des observations scientifiques sur lesquelles le docteur s'était longuement étendu, il alla trouver Tristot, auquel il rendit compte de ce qu'il savait, et tous deux s'empressèrent de courir au parquet, où ils demandèrent à parler à M. de Lignerolles.

Le juge d'instruction pensait à eux depuis quelques jours; il savait par M. Lacroix, qu'ils s'occupaient de l'affaire, et il commençait à s'étonner de ne les point voir : il les connaissait, en effet, et savait de quelle importance était leur opinion.

L'esprit du juge avait été fortement troublé par les scènes violentes qu'il avait provoquées et qui s'étaient passées devant lui entre Jean Guerrier, Margival, Terrenoire et Marie-Louise.

On se rappelle de quelle réflexion inquiète M. de Lignerolles, lorsqu'il s'était trouvé seul, avait résumé ces scènes de désespoir et de larmes :

— Où est la vérité? s'était-il dit.

On comprend, dès lors, avec quel empressement il accueillit Tristot et Pivolot, et avec quelle curiosité il les interrogea.

C'était la première entrevue qu'ils avaient avec le juge pour cette affaire; ils ne lui cachèrent rien de ce qu'ils avaient fait, rien de ce qu'ils pensaient, rien non plus de ce qu'ils avaient découvert.

Ce n'était ni une explication bien précise qu'ils apportaient, ni la preuve indiscutable de l'innocence de Béjaud et de Guerrier, mais c'était du moins une piste qui mènerait au coupable, quel qu'il fût.

M. de Lignerolles le comprit, et n'attendit pas, pour signer aux deux compères une permission de voir Jean Guerrier, qu'ils la lui demandassent.

— Tenez, dit-il, voilà ce que vous désirez, n'est-ce pas?

— En effet, nous vous remercions, monsieur de Lignerolles.

— C'est bien plutôt moi qui vous dois des remerciements pour le zéle que vous apportez gratuitement aux affaires de la justice.

— Nous trouvons notre récompense en nous-mêmes, monsieur.

Et Pivolot, se penchant à l'oreille de son camarade, ne manqua pas d'ajouter :

— Et aussi dans la satisfaction d'embêter Chambille.

Ils se rendirent au dépôt, après avoir pris congé du juge, et ils furent introduits sur-le-champ auprès du prisonnier; le gardien qui les avait amenés se retira après avoir lu le mot de M. de Lignerolles, et ils restèrent seuls avec Jean Guerrier.

Celui-ci, assis sur un escabeau, la tête appuyée contre le mur, dormait à demi; ou plutôt rêvait, ayant les yeux fermés.

Pivolot l'appela doucement.

— Monsieur Jean Guerrier?

Le jeune homme les regarda tour à tour et ne les reconnut pas.

Croyant qu'il avait affaire à quelques agents nouveaux, à des indifférents, il referma les yeux et se replongea dans ses réflexions tristes.

— Monsieur Guerrier, reprit Pivolot, nous avons déjà eu, mon ami et moi, le plaisir de nous rencontrer avec vous — le matin même de votre arrestation — et vous avez dû voir que nous n'étions ni l'un ni l'autre, animés de mauvaises intentions à votre égard... Je vous prie donc de nous considérer bien plus comme des amis que comme des ennemis.

Ce langage surprit Guerrier.

Il examina attentivement les deux compères et, après un moment d'hésitation, finit par les reconnaître.

— Je vais vous expliquer tout de suite et sans autre préambule, monsieur Guerrier, l'objet de notre visite. Nous croyons, mon ami et moi, que vous êtes innocent.

Le caissier eut un geste attristé.

Ce geste voulait dire :

— Que m'importe votre opinion! Ce n'est pas d'elle que dépend ma liberté. Que m'importe aussi que l'on me croie ou non coupable, la vie est finie pour moi!...

Pivolot comprit ce que voulait dire ce geste.

— Vous avez tort de vous décourager, monsieur. A votre place, je

me débattrais comme un beau diable, ne fût-ce que dans l'espoir de me venger plus tard de ceux qui m'ont fait de la peine.

Les yeux de Guerrier brillèrent tout à coup.

— Vous avez raison, dit-il, parlez! Que me voulez-vous?

— Peu de choses. Nous désirons être renseignés sur un point. Le soir du meurtre, en travaillant aux comptes de votre caisse, vous avez fumé beaucoup?...

— Oui, beaucoup, comme j'en ai la mauvaise habitude.

— De deux choses l'une : ou vous étiez préoccupé et vous laissiez éteindre vos cigares, que vous jetiez aussitôt pour en allumer d'autres, car un cigare rallumé ne vaut rien, c'est connu, — ou bien vous trouviez vos cigares détestables et en cherchiez un meilleur.

— Votre dernière supposition est exacte. J'allumai quatre ou cinq cigares. Je les trouvai tous infumables.

— Vous n'avez pas remarqué qu'ils vous portaient à la tête?

— Si. Je me suis endormi presque aussitôt d'un sommeil de plomb, et malgré moi, je l'ai dit dans l'enquête, malgré mes efforts pour me réveiller, me lever, fermer ma caisse que je voyais ouverte... et en appelant Béjaud et Brignolet.

— Eh bien! vous êtes victime d'une intrigue fort habile, les cigares avaient subi une préparation savante dans laquelle entraient, à des doses inégales, le daturah, le chanvre indien et l'opium ordinaire.

— Que dites-vous?

— La vérité!... Et il est probable — nous l'apprendrons tout à l'heure par Béjaud lui-même — que ce gardien a été endormi de semblable façon... Et il est aussi probable que pareille tentative a été faite sur Brignolet, mais n'aura pas réussi. Ce qui explique que Brignolet se soit réveillé et ait été assassiné!...

Guerrier semblait épouvanté :

— Et vous êtes sûr de ce que vous prétendez? dit-il.

— Absolument sûr, monsieur... Nous venons, il n'y a qu'un instant, de déposer entre les mains de M. de Lignerolles le rapport du médecin-chimiste qui a analysé les cigares.

Les trois hommes gardèrent le silence.

Guerrier réfléchissait profondément.

— Vous connaissez-vous des ennemis? demanda Tristot à son tour.

Le premier mot que répondit Jean Guerrier fut :

— Non!

Puis, soudain, une scène pénible de larmes, de prières se retraça devant son esprit — la scène de la fête japonaise de l'hôtel de Terrenoire,

où Andréa, bouleversée par l'annonce du mariage de Guerrier, lui avait brutalement avoué son amour, lui reprochant de s'être servi de cet amour pour obtenir de l'avancement; et cette scène s'était terminée par une menace terrible, à laquelle il n'avait point prêté d'attention, tout d'abord, mais qui lui revenait maintenant à la mémoire :

— J'attendrai jusqu'à votre mariage! Prenez garde! après votre mariage, je ne pardonnerai plus!

Elle avait dit cela et elle était femme à tenir sa parole. Elle avait une nature violente, capable de tout briser, de ne tenir compte d'aucun obstacle.

Il venait de répondre : non, à Tristot qui lui demandait s'il ne se connaissait point d'ennemis.

Il se reprit :

— Une femme, pourtant — dit-il — avait juré de tirer de moi une vengeance...

— Une maîtresse abandonnée?

— Non, une femme dédaignée...

— Oh! oh! ceci est grave. Rancune d'amour! Les femmes dédaignées ne pardonnent pas... Quelle est-elle?

Guerrier hésita au moment de prononcer le nom d'Andréa... Qu'allait-il faire?... Ne se trompait-il pas? Quelles raisons avait-il de croire Andréa si méchante et si perverse? Un pressentiment seul le poussait.

Si Andréa avait été veuve, il se fût tu, peut-être, mais Andréa était la femme de M. de Terrenoire, c'est-à-dire de l'homme que, depuis quelques jours, il détestait le plus au monde; de l'homme avec lequel il eût voulu se battre, en sauvage, loin de tous, afin de pouvoir sentir palpiter sa vie sous ses doigts!...

La colère l'emporta sur toute autre considération.

— C'est Mme de Terrenoire!

Tristot et Pivolot ne parurent nullement étonnés.

— Nous le savions, dirent-ils simplement.

— Comment? Par qui?

— Par l'homme qui vous aime et qui vous estime autant qu'il est possible d'aimer et d'estimer un ami fidèle dans le malheur. Vous comprenez?

— Oui, fit-il tout bas. Ah! gardez-lui son secret, messieurs. Celui-là fut un martyr.

— Il ne sépare pas votre cause de la sienne et n'aura de repos que orsque tous deux vous serez lavés de la boue sanglante qu'on vous a

jetée. Dites-nous bien tout, mon ami. Nous avons besoin d'être guidés par les victimes elles-mêmes dans ce labyrinthe inextricable.

— Oui, je vous dirai tout, car je n'ai point de ménagements à garder... On n'a pas eu pitié de moi! On a détruit mon honneur... On a piétiné sur mon cœur. Pourquoi aurais-je compassion, à mon tour, de ceux-là mêmes qui m'ont fait tant de mal?

Et il raconta tout ce que nos lecteurs savent, c'est-à-dire ses relations avec M. de Terrenoire; il dit comment il remarqua d'abord la bienveillance d'Andréa, puis comment il s'était aperçu, à la fin, que cette bienveillance se changeait en un sentiment plus vif.

Il l'avait fuie, alors, pour échapper à la tentation, mais elle l'avait recherché, suivi.

Enfin, quand elle avait appris son mariage avec Marie-Louise, elle l'avait menacé, dans le bal, de sa colère, si ce mariage se réalisait — de sa colère qui serait d'autant plus terrible qu'Andréa avait été plus dédaignée.

Il s'animait en parlant, et ses souvenirs affluaient, de telle sorte que des observations, des détails, des mots de Mme de Terrenoire, de ces mots de femme, cruels, emportant le morceau, lui revenaient à l'esprit.

Et il citait tout pêle-mêle, avec l'âpre plaisir de se venger de Terrenoire, bien plus qu'avec l'espérance secrète que tout ce qu'il racontait servirait à faire découvrir le vrai coupable.

Tristot et Pivolot l'avaient écouté avec la plus profonde attention. Les confidences sincères de Jean Guerrier confirmaient celles de Roger Laroque.

Mme de Terrenoire avait rêvé de se venger du caissier, mais de quelle façon?

Et avait-elle accompli sa vengeance?

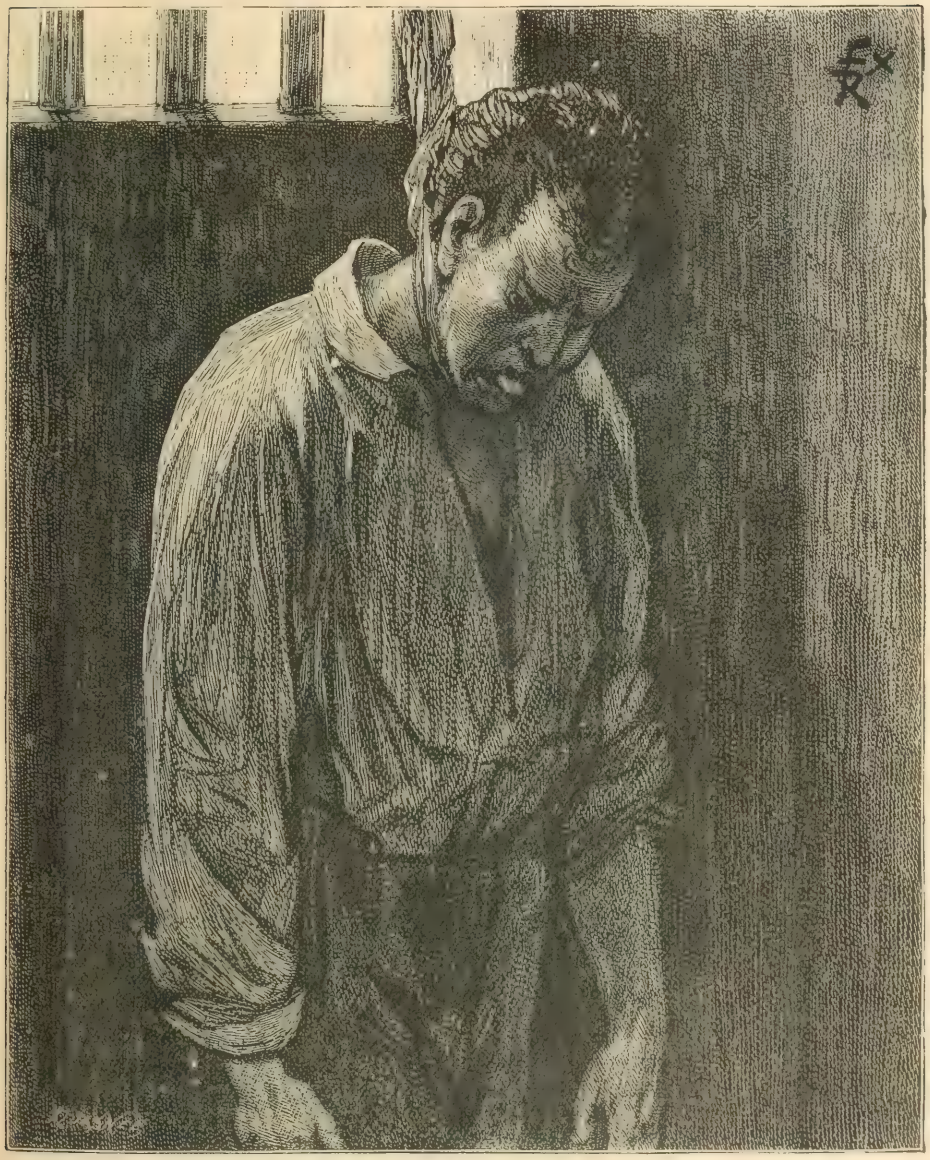
C'était un fait intéressant à connaître, que cette inimitié d'une femme.

— Mme de Terrenoire vous hait, c'est visible, dit Pivolot, mais cela ne prouve rien, malheureusement, quant à ce que nous cherchons. La haine de cette femme, le meurtre de Brignolet et le vol de cette caisse n'ont rien de commun. Rappelez-vous bien les moindres incidents de votre vie... Vous ne vous connaissez pas d'autres ennemis?

— Non.

— Parmi les employés de la banque, vos supérieurs ou vos inférieurs...

— Je n'ai compté parmi eux que des amis jusqu'au jour de mon mariage. Alors, à peine marié, je n'ai plus rencontré chez eux que mépris et éloignement...



Béjaud s'était pendu. (P. 510.)

— Ah! je comprends... ils connaissaient les relations de votre femme et de votre patron...

— Il les connaissaient, oui.

— Et vous?

— Pouvez-vous croire que je fusse capable...

— Vous ne saviez rien en vous mariant?

— Je le jure!

— Nous avons besoin de tout savoir. Racontez-nous donc comment vous avez été instruit de ces relations et quelles preuves vous en ont été données.

Guerrier fronça le sourcil.

C'était un cruel supplice que de revenir sur une pareille honte.

— A quoi bon? dit-il, sombre.

— Il le faut! dit Pivolot. Croyez que si nous insistons, ce n'est ni par curiosité ni par plaisir.

Le caissier rendit compte aux deux agents des scènes qui s'étaient passées devant le juge d'instruction, rapportant fidèlement les moindres paroles de Margival, de Marie-Louise et de Terrenoire.

Tristot et Pivolot ne l'interrompirent point. Ils hochaient la tête, et de temps en temps, se regardaient.

— Tout cela est singulier, murmura Pivolot...

Le récit qu'il venait de faire avait rejeté Guerrier dans une surexcitation nerveuse.

Il s'épongeait le front fréquemment, et en même temps il grelottait, secoué de frissons.

Tristot et Pivolot avaient sans doute des pensées graves, car ils gardaient maintenant le silence et ne songeaient plus à interroger.

— Nous avons besoin de réfléchir à tout ce que nous venons d'entendre, monsieur Guerrier, dit Tristot à la fin, c'est pourquoi nous allons vous quitter. En prenant congé de vous, nous n'avons qu'à vous souhaiter un peu de patience, car votre affaire nous passionne mon ami et moi, et nous sommes de fichues bêtes, si nous ne parvenons pas à la débrouiller.

Guerrier haussa les épaules.

Cela lui était indifférent, à la vérité.

— Avant de partir, j'ai une question à vous adresser. D'où teniez-vous les cigares que vous avez fumés?

— D'un garçon de café qui les reçoit directement de la Havane, comme cela se fait d'ordinaire, car les cigares de la régie ne sont pas fumables.

— C'est vrai. Nous procédons de la même manière, n'est-ce pas, monsieur Tristot? Mais vous aviez déjà fumé de ces cigares, de la même boîte, sans ressentir d'effets soporifiques?

— Assurément.

— Qu'en concluez-vous?

— Que si ce que vous dites est vrai, des cigares empoisonnés ont

dû être mélangés aux miens, — placés par-dessus, de façon que je dusse les prendre les premiers.

— Qui s'en occupait d'habitude?

— Moi-même, quelquefois Brignolet...

— Qui avait apporté ceux-là?

— Brignolet, justement. Je l'avais envoyé dans l'après-midi renouveler ma provision. Et c'est lui qui, sur mon ordre, plaça la boîte dans le placard.

— Bien. Cette boîte était-elle ouverte?

— Oui.

— Ah! ah! Et Brignolet ne vous donna pas une explication de ce fait?

— Si. Je crois qu'il me dit que la boîte avait été ouverte par erreur... Peu m'importait, du reste, puisque c'étaient les cigares que je voulais.

— Dans l'après-midi, vous n'avez pas fumé?

— Jamais je ne fume à mon bureau dans la journée, mais seulement lorsque je suis seul, et obligé de veiller ou de passer la nuit.

— Très bien. Vous aviez confiance en Béjaud et en Brignolet?

— La plus grande confiance.

— Ni l'un ni l'autre ne vous a jamais donné le moindre sujet de soupçon.

— Jamais!

— Le soir du meurtre, vous n'avez rien remarqué d'anormal chez eux, sur leur visage, dans leur allure!

— Brignolet était silencieux et distrait. A plusieurs reprises, je lui adressai la parole et il ne répondit pas. Quant à Béjaud, il s'est couché de bonne heure, disant qu'il avait des coliques violentes et une envie de dormir qui lui coupait bras et jambes... Tous les deux se sont mis à ma disposition, pour le cas où j'aurais besoin de leur service pendant la nuit. Je n'ai pas remarqué autre chose.

— Un dernier mot, dit Pivolot. Mme de Terrenoire ne s'est-elle pas consolée de vos dédains avec un amant.

— Je l'ignore. Cela me semblerait peu compatible avec ses idées de vengeance.

— Vous raisonnez en honnête homme. Si, comme nous, vous aviez eu souvent l'occasion d'expérimenter la perversité de certaines femmes chez qui la passion parle en souveraine, vous auriez remarqué en elles d'étranges inconséquences, de monstrueuses aberrations. Permettez-moi de vous adresser une question sur laquelle je vous prie de me garder le secret le plus absolu vis-à-vis de M. de Lignerolles.

— Parlez.

— Connaissez-vous bien M. de Luversan?

— Ce boursier qui venait de temps à autre à la banque...

— Et aux soirées de la rue de Chanaleilles.

— Oui. Je le connais peu, mais j'avoue qu'il m'est antipathique.

— Ne le soupçonnez-vous pas d'avoir reçu, à un titre quelconque, les confidences de Mme de Terrenoire?

— Je ne puis rien vous dire à cet égard. Je vois bien que l'ami dont vous me parliez tout à l'heure a attiré votre attention sur cet homme qui, comme à moi, lui inspire les plus vives répugnances; mais je dois vous avouer que je ne saurais vous fournir aucun renseignement utile à son sujet.

Tristot et Pivolot n'avaient pas, provisoirement, d'autres questions à adresser à Jean Guerrier. Ils le quittèrent donc pour se rendre dans la cellule du gardien de caisse Béjaud.

Béjaud avait été interrogé à plusieurs reprises par le juge d'instruction et confronté avec Jean Guerrier.

Dans les premiers temps, il avait paru accepter son mauvais sort avec résignation.

Il se défendait de son mieux.

Mais, quand il vit que toutes ses protestations étaient inutiles, il déclara énergiquement qu'il serait désormais superflu de l'interroger, attendu qu'il ne répondrait pas — quelles que fussent les questions.

Et il tint parole, opposant le mutisme le plus absolu à toutes les habiletés de M. de Lignerolles.

Il l'avait dit, une fois :

— Je ne suis pas coupable et je ne sais vraiment comment la pensée peut être venue à n'importe qui, parmi ceux qui me connaissent, que je suis capable de commettre un crime. Je n'ai de ma vie dérobé une épingle, ce n'est pas pour voler un million. Qu'est-ce que j'en aurais fait, de votre million? Il m'aurait joliment embarrassé, par exemple! Où l'aurais-je caché, d'abord?... J'aurais acheté des rentes, n'est-ce pas?... Et j'aurais tranquillement vécu, sans rien faire?... Et après avoir volé mon petit million, j'aurais attendu la police dans mon lit, au lieu de m'en aller, au lieu de filer en Belgique, ou ailleurs? Mais interrogez donc un peu les gens avec lesquels j'avais affaire. Demandez-leur donc — cela vous regarde et c'est un peu votre devoir, après tout — demandez-leur donc si jamais je me suis plaint de mon sort, si j'avais de l'ambition, si j'étais dépensier, buveur, coureur de femmes, joueur! On vous dira qu'il n'y avait pas d'homme plus tranquille que moi. Jamais une parole plus

haute que l'autre ! Et ce n'était pas ma femme qui m'en faisait dépenser de l'argent! J'étais bien tombé avec elle : aussi économe que moi!... Un million!... Vous m'accusez d'avoir volé un million! Oh! oh! elle est bien bonne!... Pour avoir des maîtresses, n'est-ce pas, et des chevaux, et des voitures, et des domestiques... et probablement aussi pour me faire appeler de Béjaud!... Ah! ah! monsieur de Béjaud... Voyez-vous ça... Tenez, vous me faites rire, parole d'honneur!...

Oui, cette accusation, il avait commencé par ne la point prendre au sérieux.

Mais, au fur et à mesure des interrogatoires, il avait perdu sa confiance et sa gaieté.

C'est alors qu'il déclara qu'il ne répondrait plus.

Ce qui lui avait imposé silence, en l'exaspérant, c'était l'impossibilité où il était d'expliquer comment il avait pu dormir si lourdement qu'on avait assassiné un homme tout près de lui sans qu'il entendît rien.

— Je ne sais pas, moi, avait-il dit, je ne peux pas vous donner de renseignements. J'ai le sommeil léger. Faut croire que, cette nuit-là, je dormais comme une souche. Pauvre Brignolet, va, pauvre Brignolet! Mais il n'y a pas que moi qui dormais, puisque M. Jean Guerrier lui-même... Enfin, il y a de la *gabegie* là-dessous, c'est sûr, il y en a...

Cependant sa détention lui paraissait longue.

Il était au secret, aussi bien que le caissier, et cette solitude était lourde.

Dans les premiers jours, il conserva le vague espoir d'être remis en liberté; mais cet espoir diminua bien vite pour disparaître tout à fait.

Il tomba dans un abattement profond, une prostration absolue, dont les gardiens qui lui apportaient sa nourriture ne purent le tirer.

Un jour, on l'entendit, furieux, qui battait du poing contre les murs de sa cellule, contre la porte, en jurant et en criant.

On le menaça de lui mettre la camisole de force.

Il se tut.

Le lendemain, il devint plus calme; mais il pleura les jours suivants, sanglotant et se plaignant.

C'était le souvenir de sa femme et de sa famille qui l'obsédait.

— Qu'est-ce que tout ça va devenir, mon pauvre bon Dieu, répétait-il vingt fois de suite, machinalement, qu'est-ce que tout ça va devenir, si je ne suis plus là pour donner la pâtée?... Ils sont capables de me garder des années sous les verrous... Et pourquoi, mon pauvre bon Dieu, pourquoi?

Puis il cessa de pleurer et de se plaindre.

Mais ses yeux fiévreux indiquaient qu'il était obsédé par une idée fixe.

. . . . . .

Pivolot montra au gardien la permission signée par M. de Lignerolles.

Le gardien s'inclina et précéda les deux amis.

Arrivé à la cellule, il tira le verrou, passa la clé dans la serrure.

— Il n'est pas gai, le prisonnier ! dit-il en ricanant.

Il ouvrit la porte.

Tristot et Pivolot voulurent entrer, mais reculèrent en laissant échapper une exclamation...

— Nom de Dieu !... dit le gardien.

Béjaud s'était pendu.

XXXVII

La découverte de l'abominable lettre anonyme trouvée dans les vêtements de son père avait porté un coup terrible à Raymond de Noirville. Déduisant les faits avec l'inflexible logique de l'homme habitué à débrouiller les causes les plus obscures, il y voyait clair dans ce passé de honte et de scélératesse. Sa mère qu'il vénérait, dont il admirait encore hier la constance dans le deuil, la résignation, sa mère, qui le choyait, lui, Raymond, jusqu'aux dépens de son frère, avait commencé par tromper le plus noble, le meilleur des époux, et pour se venger de son amant qui, sans doute, la délaissait, avait poussé la haine jusqu'à se rendre complice d'un crime.

Complice? Avec qui? Là était le mystère impénétrable, le mur devant lequel se brisait cet ardent désir de réhabilitation dont Roger Laroque était animé!

Pourquoi cet assassinat, dont, à coup sûr, le vol n'a pas été le principal mobile? Pour reprendre les billets de banque versés à Larouette par Roger Laroque et pour les faire rentrer ensuite dans la caisse de ce malheureux. Et qui a tué? Un scélérat à la solde de cette vengeance implacable.

L'assassin s'est grimé assez habilement pour que des témoins, et quels témoins, la mère et la fille de l'inculpé! aient pu croire à la culpabilité de celui qu'il s'agissait de perdre.

Mais au dernier moment, à cette mémorable séance de la cour d'assises de Versailles, l'éloquence d'un avocat, ami et ancien compagnon

d'armes de l'inculpé, avait été sur le point de triompher des doutes du jury et peut-être de lui arracher, à force de conviction, d'émotion sincère, un acquittement inattendu. Dans la salle, l'assassin veillait. Il fallait, pour sa sûreté personnelle, pour remplir jusqu'au bout le pacte fait avec la complice, il fallait que Roger fût condamné !

Quelques lignes d'une écriture masculine ont suffi pour anéantir à la fois et l'éloquence du défenseur et le reste de vie qui avait permis à ce héros mutilé sur le champ de bataille de Sedan de venir *in extremis* défendre son meilleur ami.

Vingt fois Raymond la relut cette lettre dont chaque mot avait été un coup de poignard pour son père. Ecrite à la hâte, dans la précipitation de la peur, elle n'en était pas moins conçue de façon à foudroyer sa victime, débutant ainsi : « Vous prenez la défense de Roger Laroque, comme s'il n'était pas l'amant de votre femme », et se terminant par cette apostrophe : « Retournez-vous, interrogez Laroque. »

Si habile qu'eût été ce coup droit frappé en plein cœur de la victime, il avait néanmoins dépassé le but. Ce n'était pas la mort de Noirville que les deux complices souhaitaient, mais bien celle de l'innocent, de Roger Laroque.

La mort de Noirville, en impressionnant douloureusement le jury, sauva la tête de cet innocent, qui, condamné aux travaux forcés à perpétuité, devait revenir plus tard et chercher, avec toutes les ressources de la richesse, le vrai coupable. Voilà ce que les criminels ne pouvaient prévoir.

Raymond avait fini ses déductions. Maintenant, il énumérait une à une les fatalités qui avaient rapproché les acteurs de cette tragédie.

N'était-ce pas une chose inouïe que le fils de Lucien de Noirville aimât la fille de Roger Laroque et en fût aimé !

Raymond s'était juré d'aider Roger dans son œuvre de réhabilitation, et maintenant qu'il tenait la preuve de l'innocence de cet homme, il lui était interdit d'agir. Il fallait qu'il gardât cet horrible secret au plus profond de lui-même, et pourquoi ? Pour sauver sa mère !

Puisque cette lettre ne devait jamais servir à éclairer la justice, Raymond ne la garderait pas. Il livra aux flammes la pièce à conviction et sa conscience ne lui reprocha rien. Un fils ne peut fournir des armes contre sa mère.

Mais le matin, quand Julia, avertie que Raymond, en proie à une fièvre ardente, gardait le lit, vint à son chevet et pencha son visage anxieux sur le sien, il ne put, dans son délire, réprimer un mouvement d'horreur.

— Non! non! criait-il. Retirez-vous! Votre baiser me brûle... Je ne veux plus...

Il proféra ainsi des mots sans suite qu'elle écoutait avidement, cherchant à en comprendre le sens caché, prise de peur, tremblant de tous ses membres.

Par bonheur, le jeune homme, instinctivement, garda son secret, et la mère se retira à demi rassurée.

Grâce à sa robuste constitution, Raymond en fut quitte pour une courte crise suivie d'un profond anéantissement.

Huit jours après, son parti était pris. Suzanne et lui ne pouvaient subir sans injustice les conséquences d'un passé où chacun avait, à des degrés divers, même Laroque, sa part de responsabilité. Si Suzanne consentait à l'écouter, s'il pouvait la convaincre, tous deux verraient encore de beaux jours.

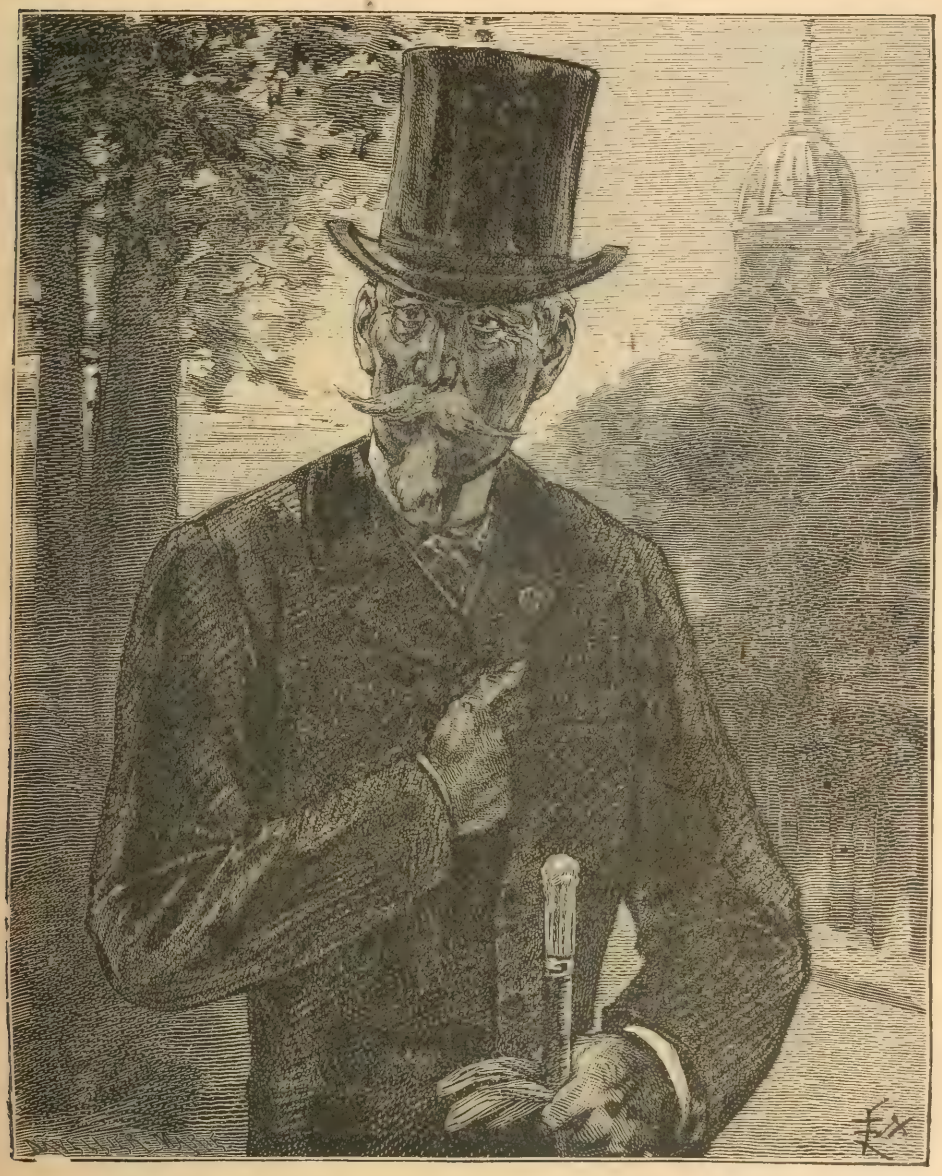
Profitant de l'absence de Laroque, Raymond se rendit à Maison-Blanche. Il trouva Suzanne très alarmée. Elle connaissait tous les détails de l'enquête concernant Guerrier, et elle ne voyait pas sans frayeur son père se compromettre en démarches qui pouvaient attirer sur lui l'attention de la justice. Elle fit part de ses appréhensions à Raymond.

Le jeune avocat n'avait pas été sans remarquer l'étrange coïncidence qui allait amener à la cour d'assises, sous inculpation d'assassinat suivi de vol, l'ancien caissier de Roger Laroque. Alors qu'il était fermement résolu à faire triompher l'innocence du père de la fiancée de son cœur, il songeait à proposer à l'inculpé le secours de sa parole, déjà fort estimée au barreau. Il se disait : « Si cet individu est pour quelque chose dans l'affaire Larouette, je le saurai bien en causant avec lui dans sa cellule. Il ne se défiera pas de son avocat, et, tout en le défendant, j'arriverai peut-être à préparer la défense de l'homme que, pour mon bonheur, je dois sauver. » Mais, après sa découverte, pouvait-il chercher à en savoir davantage? Prouver l'innocence de Laroque, c'était affirmer la culpabilité d'une femme que Raymond n'accuserait jamais.

Les craintes de Suzanne servaient d'ailleurs les intérêts de l'amoureux.

— Suzanne, dit-il, il n'y a qu'une solution possible à nos misères. Nous sommes tous perdus si nous n'agissons au plus vite.

— Mais que faire? s'écria-t-elle en joignant les deux mains. Tant que mon père portera ce fardeau de honte et d'infamie qui lui rend la vie intolérable, devons-nous nous occuper de nous-mêmes? Ne serait-il pas d'un égoïsme odieux de sacrifier l'honneur de mon père à notre amour? Je vous aime, Raymond, vous m'aimez. N'est-ce pas déjà un bonheur que de pouvoir nous le dire sans contrainte?



Il fallait voir le vieux Warner... (P. 519.)

— Sans espoir aussi, Suzanne. Mais laissez-moi vous exposer le plan que j'ai formé. Vous verrez que je ne l'oublie pas, votre père, et que je ne sépare point son bonheur du nôtre.

— Je vous écoute.

Il lui prit la main, qu'il couvrit de baisers passionnés, et la gardant serrée dans les siennes, lentement, il lui parla ainsi :

— Suzanne, depuis notre dernière entrevue, il s'est passé des choses

terribles dans ma vie, des choses que je vous dirai peut-être plus tard, quand nous serons unis par les liens du mariage, mais que ma conscience m'ordonne de vous taire. Qu'il vous suffise de savoir que rien ne m'attache plus dans mon pays, et que je le quitterais sans regret, quitte à revenir fidèlement à son secours, si la patrie était menacée. Suzanne, voulez-vous fuir avec moi?

A cette demande imprévue, elle devint très pâle, et chercha, mais en vain, à dégager sa main.

— Vous vous révoltez à cette idée, Suzanne? Vous croyez sans doute que je veux vous arracher à votre père. Non, telle n'est pas mon intention. Fuyons, Suzanne. Nous partirons, comme frère et sœur, nous irons loin, bien loin, et quand nous serons arrivés dans ce pays que votre père a quitté et où il s'était fait une nouvelle patrie, un nom honorable, nous lui écrirons : « Revenez vite. Vos enfants n'attendent plus que votre retour pour tenir de vous un bonheur que seul vous avez le droit de leur donner. » Croyez-moi, Suzanne, votre père, qui vous aime, qui ne peut vivre sans vous, renoncera à une enquête où il risque à chaque instant de trouver sa perte.

— Quitter mon père! dit-elle simplement. Y songez-vous, Raymond! Il en mourrait.

— Ne le croyez pas. Je prendrai soin de l'avertir par une lettre. Il saura que sa fille est sous la sauvegarde d'un cœur loyal, et il attendra patiemment notre appel. Et dès que nous lui aurons dit d'accourir, il viendra.

Mais Suzanne n'était pas convaincue. Elle aimait encore son père, alors qu'elle le croyait coupable. Maintenant qu'elle était sûre de son innocence, cet amour s'était décuplé par le sentiment de profonde pitié que lui inspiraient les souffrances de ce père vénéré.

Raymond ne se découragea pas. Il plaida la cause de l'amour avec toute l'éloquence d'une conviction sincère, et tombant à genoux, se montra si suppliant, si désespéré, qu'elle craignit encore une nouvelle tentative de suicide, si elle refusait.

Et comme elle se laissait aller à dire :

— Calmez-vous, Raymond, je verrai... je réfléchirai.

— Non! s'écria-t-il, ces décisions-là se prennent tout de suite ou jamais. Je ne m'adresse pas à votre raison, mais à votre cœur. Que dit-il, ce cœur adoré?

— Il dit qu'il vous aime, mais qu'il chérit un père...

— C'est justement parce que vous le chérissez, votre père, interrompit-il, que vous devez forcer sa résolution. Rester ici, c'est risquer pour lui

une nouvelle comparution en cour d'assises, son renvoi au bagne où il finira en martyr.

Raymond avait frappé juste, cette fois.

— Eh bien, oui, s'écria-t-elle, nous partirons...

— Ne dites pas : « Nous partirons .» C'est tout de suite qu'il faut partir. Nous serons demain matin au Havre, et dans trois semaines à New-York.

Partir ainsi, sans avoir embrassé son père. Elle ne pouvait s'y décider.

— Eh bien, soit, dit-il, ce soir, à onze heures, soyez à votre fenêtre. Je vous attendrai dans une voiture attelée d'un bon cheval qui nous mènera tous deux à Paris, où nous prendrons le premier train du matin pour le Havre. Vous me promettez, Suzanne, de répondre à mon appel.

Elle hésita encore, et enfin, les yeux pleins de larmes, la poitrine oppressée, elle répondit en détournant les yeux :

— Je vous le promets.

Promesse qui scellait les fiançailles de ces deux êtres dans les yeux desquels rayonnait le pur amour.

— Par prudence, Raymond, dit-elle, retirez-vous. J'attends mon père d'un moment à l'autre, et, s'il survenait, il comprendrait, à notre émotion, qu'il s'est tramé quelque chose contre lui. Pauvre père! Comme il va souffrir!

A cette pensée, elle eût voulu pouvoir reprendre sa promesse. Raymond la serra contre son cœur, l'embrassa au front et s'enfuit comme un fou.

Quelques instants après, Laroque revenait tout joyeux de Paris.

C'est qu'il venait de voir Tristot et Pivolot et que ces deux messieurs lui avaient dit :

— Faites-nous le plaisir, monsieur Laroque, de ne plus bouger de chez vous. C'est jouer avec le feu que de vous montrer au nez et à la barbe des magistrats dont les yeux pourraient se dessiller tout d'un coup.

Et Pivolot, approuvé par Tristot, avait ajouté sur un ton des plus mystérieux :

— Nous tenons une piste. Est-elle bonne? Est-elle mauvaise? C'est ce que nous vous dirons bientôt. En attendant, ne nous demandez rien, si vous ne voulez pas nous rendre tout à fait sourds et encore plus muets.

Roger se frottait les mains, embrassait sa fille, et dans sa joie, s'écriait :

— William Farney ressuscitera Roger Laroque.

Et comme Suzanne, toujours attristée, ne se laissait pas aller à cet enthousiasme, il redevint sérieux.

— Je vois, dit-il, que tu doutes du succès. Aussi bien, ne connais-tu pas ces deux prodiges de policiers amateurs en qui j'ai mis tout mon espoir. Quand ces gens-là espèrent, c'est qu'ils sont sûrs de réussir. Je me suis bien gardé d'insister pour connaître leur fameuse piste, mais si mes pressentiments ne me trompent pas, ces gens-là me feront réhabiliter et alors... alors... tu sais ce que je veux dire?... Tu baisses les yeux... Alors, rien ne t'empêchera plus d'épouser sous ton vrai nom de Suzanne Laroque, le fils de mon meilleur ami, de l'homme qui est mort en me défendant.

Il prononça ces derniers mots avec une certaine hésitation, et un tremblement dans la voix. Le souvenir de Lucien réveillait toujours en lui un cuisant remords. Plus l'homme s'éloigne en vieillissant des grandes fautes de sa jeunesse, plus la conscience, qui n'oublie jamais, elle, parle avec fermeté, plus le remords est cuisant.

Le père et la fille dinèrent silencieusement. Laroque se laissait absorber par les souvenirs du passé; Suzanne songeait à sa promesse envers Raymond.

La pauvre enfant s'était laissé arracher cette promesse dans un moment d'abandon.

Elle frémissait à l'idée de tenir parole, d'abandonner son père. Elle n'en aurait jamais la force. Des scrupules, des craintes se soulevaient en elle. Si on allait arrêter ce père adoré pendant qu'elle traverserait l'océan avec le bien-aimé? Si, en arrivant là-bas, elle apprenait cette terrible nouvelle... trop tard. Ici, au moins, elle pouvait élever la voix en faveur de celui que ses réticences d'enfant, ses sanglots comprimés, ses défaillances, avaient contribué à perdre. Elle pouvait dire aux juges : « Je suis aussi sûre aujourd'hui de l'innocence de mon père que j'étais convaincue autrefois de sa culpabilité... » Et si Roger persistait dans son noble silence au sujet de cette femme mystérieuse qui semblait avoir joué un rôle actif dans le drame de Ville-d'Avray, oh ! alors, elle ne se ferait aucun scrupule de tout révéler.

Le soir, Roger la pria de se mettre au piano et de lui jouer les sonates de Mozart qu'il avait entendu si souvent exécuter à Henriette, quand il revenait exténué de l'usine de la rue Saint-Maur.

Plongé dans un fauteuil, les bras croisés, Roger écoutait les suaves mélodies du Raphaël de la musique. Il revoyait Henriette, Henriette heureuse, souriante, ne songeant qu'à plaire à son mari. Que de douces heures il avait passées ainsi auprès d'elle avant cette maudite rencontre de

Julia. A onze heures du soir, Suzanne était encore au piano et Roger répétait pour la cinquantième fois :

— Recommence, mignonne. C'est si beau! Tu joues le Mozart avec le même sentiment que ta pauvre mère. Il me semble l'entendre. Tu me la fais revivre. Va, mignonne.

Et mignonne tournait les pages, et ses doigts agiles couraient sur l'ivoire, nuançant les *andante* avec une délicatesse inconnue aux virtuoses de profession, menant de verve les *allegro*, sans jamais les précipiter.

Elle avait laissé la fenêtre entr'ouverte et, tout en jouant, prétait l'oreille aux bruits du dehors.

Un roulement de voiture se fait entendre.

C'est sans doute Raymond.

Suzanne attaque un *scherzo* avec une maestria surprenante. Les notes crépitent sous ses doigts.

Roger, qui sommeillait, se réveille. Il se lève et va à la fenêtre.

La nuit est sombre et il ne saurait voir ce qui se passe sur la route. Son ombre, immensément grande, se projète sur la pelouse du jardin.

Nouveau bruit de voiture. C'est Raymond qui s'éloigne.

Il a compris.

Elle ne partira pas.

Désespéré, il rentre à Méridon :

Et demain, entre cette mère qu'il n'aime plus, parce qu'il ne peut plus l'estimer, et cette jeune fille qu'il aime, mais qui ne sera jamais sa femme, à quel projet se résoudra-t-il?

XXXVIII

Quelle était l'énigme de la vie de Terrenoire? Quel était le secret qui lui clouait la bouche lorsqu'on l'adjurait de défendre Marie-Louise de l'accusation d'être sa maîtresse?

Dans sa jeunesse, alors qu'il avait vingt ans, Terrenoire menait la vie dissipée d'un garçon auquel la mort de son père et de sa mère a tout à coup laissé une fortune indépendante.

Cette fortune — deux ou trois cent mille francs tout au plus — lui eût permis de choisir une carrière, mais Terrenoire avait le goût du luxe et de la dépense. Maître de ses biens, presque au sortir du collège, il en fut grisé et bientôt il attaqua le capital.

Le capital allait bon train et il devenait évident, qu'à ce train, les trois cent mille francs, déjà fortement écornés, ne résisteraient pas à un an ou deux d'attaques pareilles, quand tout à coup Terrenoire, comme par enchantement, disparut.

On ne le vit plus au cercle, dans les salles d'armes qu'il fréquentait, aux bains de mer, au théâtre, à l'opéra, au Bois, partout enfin où l'on avait pris l'habitude de le rencontrer, c'est-à-dire là où se trouve — où se transporte — le high-life parisien.

— Ruiné, fini, plus personne, dit-on. Déjà?

Et ce fut tout. Quinze jours après il était oublié.

Cependant il n'était pas complètement ruiné. S'il avait disparu, ce n'était pas pour faire une fin, c'est qu'il était amoureux.

Cela avait commencé, ainsi que commencent presque tous les amours, à Paris. Une fillette, un jour, trottinait devant lui.

Comme il avait plu, elle relevait un peu sa robe — une robe de toile claire, c'était l'été — elle laissait voir coquettement le bas de ses jupes blanches brodées à la main battant le talon de ses petits pieds fins et cambrés.

Cette fillette avait une tournure gracieuse, la taille souple, les épaules larges; ses cheveux tordus derrière la nuque, se relevaient en masses sous son chapeau de paille orné de fleurs.

Elle allait très vite.

Terrenoire hâta sa marche et la dépassa.

Et en la frôlant, il la regarda.

Son air était modeste; elle avait les yeux baissés; son visage ovale était d'une exquise distinction, pâle, avec des lèvres rouges et fermes, dessinées d'un coup de pinceau délicat; avec des yeux bleus, paraissant d'autant plus bleus qu'elle était brune.

Certes, il y a bien des jolies filles sur le pavé parisien : il n'est même point de ville au monde où il y en ait tant et d'aussi séduisantes. Celle que Terrenoire venait de rencontrer l'était entre toutes, et elle avait au plus haut point ce charme de la vierge qui se sait belle et dont le cœur ni les sens n'ont point encore parlé.

Ses grands yeux, au regard tout à la fois doux et ferme, s'arrêtèrent une seconde sur Terrenoire.

Il n'y eut rien de plus.

Elle passa, gagnant de l'avance, se hâtant, comme si elle avait été en retard.

Terrenoire la suivit de loin et la vit entrer dans une maison de la rue Lepic.

Il attendit cinq minutes et ne la vit pas ressortir.

Il allait entrer, lui aussi, et s'informer auprès du concierge, quand il la vit apparaître à une fenêtre du troisième étage.

Elle, aussi, l'aperçut, car aussitôt la fenêtre se referma.

Il attendit encore, mais ce fut vainement.

— C'est bon. Je reviendrai, se dit-il.

Et il revint tous les jours, en effet.

Tous les jours, il suivit la jolie fille, l'accompagnant dans toutes ses courses, d'abord sans qu'elle parût s'en douter; ensuite, malgré elle; enfin, peut-être avec son consentement.

Comme il avait fait parler le concierge de la maison de la rue Lepic, il n'avait pas eu de peine à savoir ce qu'était la jeune fille, ce qu'elle faisait, comment elle vivait, à quoi elle passait son temps.

Toutes choses qu'il apprit bien vite.

Elle s'appelait Blanche Warner; elle était la fille unique d'un ancien commandant en retraite, vivant là assez pauvrement, veuf depuis de longues années, et qui avait reporté sur son enfant toutes les joies et les espérances de sa vieillesse.

Blanche ne travaillait pas; elle s'occupait seulement du ménage de son père, qu'elle tenait très gentiment avec le plus d'économies possible.

— Locataires tranquilles et polis! avait dit le concierge. Jamais un mot! Jamais une observation! les loyers payés régulièrement; les contributions à la première feuille blanche. Jamais de papier timbré; et pourtant, point riches, mais très fiers.

Il fallait voir le vieux Warner, quand il sortait, raide, sa longue taille maigre serrée par sa redingote étroite, sur laquelle il eût été impossible de distinguer un atome de poussière!

Sa figure anguleuse, aux joues rentrées, allongée par la barbiche, et coupée d'une grosse moustache, annonçait, par son calme regard, une conscience tranquille, une vie sans amertume et sans soucis.

Et il ne se faisait point faute de le dire :

— Je suis heureux. Je ne désire rien. Et à qui dois-je mon bonheur? A ma petite Blanche chérie!

Il avait confiance en elle, et il avait raison, car il n'était pas une fille plus honnête et plus chaste.

Jusqu'au jour où le hasard — ce dieu qui se plaît à brouiller tant de vies — avait jeté Terrenoire sur son chemin, aucun trouble d'amour n'avait fait rougir son front; jamais la pensée d'un homme ne l'avait inquiétée et fait tressaillir. Le commandant Warner recevait peu de monde, quelques anciens officiers seulement.

Point de jeunes gens.

C'était une règle qu'il s'était imposée.

Mais, sans doute, pour confirmer cette règle, il avait souffert une exception en faveur du neveu de son colonel, Margival, un chimiste très distingué et travailleur, lequel consumait sa jeunesse en expériences assez malheureuses, mais fort honorables.

Margival était doux et timide.

Blanche avait dix-huit ans; il en avait plus de trente-cinq; elle était jolie; il n'avait jamais songé à aimer; il se trouva pris un beau jour et laissa là, chimie, expériences, travaux et projets pour se mettre à être malheureux tout à son aise, car sa timidité insurmontable l'empêcha longtemps de se déclarer — non seulement à Blanche, ce qui eût été au-dessus de ses forces, mais à Warner lui-même.

Blanche ne remarqua pas cet amour, tout d'abord, car il se manfestait par un silence obstiné, des rougeurs furtives, des embarras sans raison, des regards jetés sur elle à la dérobée, et quand elle comprit Margival était amoureux fou, mais elle ne l'aimait pas.

Certes, il ne lui déplaisait pas non plus; elle était loin d'avoir de l'antipathie; à force de le voir, même, elle avait conçu une certaine affection de camarade pour ce grand garçon, si occupé de sa science, de ses inventions, qu'il en était resté d'une naïveté étonnante pour les choses les plus simples de la vie.

Mais de cette camaraderie à l'amour, il y avait loin.

Et pourtant Margival possédait une certaine fortune.

C'eût été avec lui l'aisance large, la vie plus facile qu'avec son père, à l'étroit dans sa retraite, la vie sans la crainte de l'avenir, sans la préoccupation du lendemain.

Mais allez donc parler raison à une fillette de dix-huit ans!

Warner eût vu cette union avec plaisir.

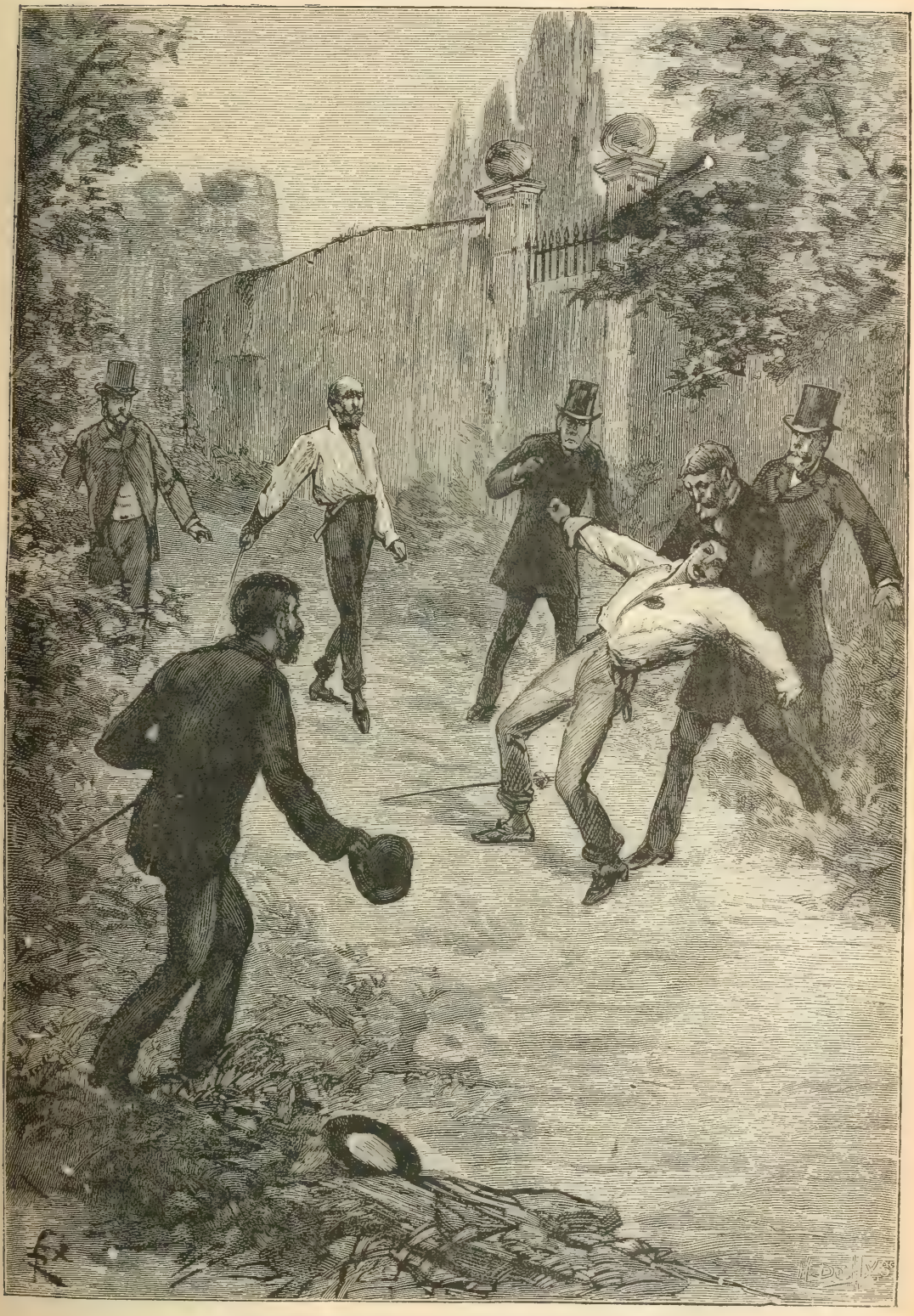
Il observait du coin de l'œil sa fille et Margival, comprenait bien les hésitations de celui-ci, et attendait patiemment qu'il se décidât.

Quelquefois aussi, il procédait par allusions, lorsqu'il se trouvait seul avec sa fille, et Blanche, fine comme toutes les femmes, n'avait pas de peine à comprendre ces allusions.

Les jours se passaient; personne ne parlait de cet amour, et Blanche n'aimait toujours pas Margival.

C'est alors qu'elle connut Terrenoire.

Dans les premiers temps, elle ne s'aperçut point de l'effet qu'elle avait produit sur le jeune homme; ce ne fut qu'à la longue, à force de le remarquer sur son chemin, qu'elle commença de s'en préoccuper.



Le jeune homme étendit les bras et tomba. (P. 526.)

Comme Terrenoire ne lui manquait pas de respect et lui témoignait au contraire une grande déférence, elle s'enhardit, à la fin, jusqu'à le regarder.

Il lui plut; il était joli garçon, mis avec élégance, sans s'astreindre à toutes les sévérités souvent ridicules de la mode, et très distingué.

Puis il avait l'air si doux, et fort amoureux, ma foi!

Après s'en être préoccupé, quand elle sortait, Blanche y pensa chez elle.

Après y avoir pensé toutes les journées, elle en rêva toutes les nuits.

Dès lors, elle était conquise.

Ce n'était plus qu'une question de temps et de prudence pour Terrenoire.

Bientôt ils se donnèrent des rendez-vous.

Blanche ne croyait pas mal faire.

Quant à Terrenoire, il ressentait un goût très vif pour cette enfant et n'avait d'autre but que d'en faire sa maîtresse, sans aucune préoccupation de l'avenir.

Et ce fut ce qui arriva.

Blanche abusa de la liberté que lui laissait son père, de la confiance qu'il avait en elle.

La faute commise, elle eut comme le pressentiment de son esclavage; elle se vit à jamais enchaînée à cet homme qu'elle aimait et sans cesse obligée de recourir au mensonge, auprès du commandant Warner, pour cacher sa défaillance, mais l'amour l'emporta sur ses craintes.

Et puis, elle ne se défiait pas de Terrenoire.

Du reste, elle avait raison en cela.

Tout d'abord, nous l'avons fait comprendre, le jeune homme n'avait vu là qu'une aventure galante, de celles qui désennuient et tirent de l'uniformité; mais, quand Blanche fut à lui, n'eut plus rien à lui refuser, il sentit tout à coup pénétrer dans son âme un sentiment plus doux que le désir de cette belle enfant, — un sentiment de pitié pour cette jeunesse qu'il déflorait, de regrets aussi.

En un mot, il se mit à aimer bel et bien.

Lorsqu'il s'en aperçut, deux ou trois mois déjà s'étaient passés.

Ce fut pendant ces deux ou trois mois qu'il disparut complètement des clubs, des boulevards, des théâtres et des salons qu'il fréquentait.

Il devint introuvable.

Il était tout à Blanche et ne pensait qu'à elle.

Un jour qu'il se promenait avec elle — elle s'appuyait, languissante, à

son bras, étant malade depuis quelque temps — il rencontra un élégant, nommé du Volterier, avec lequel il avait eu autrefois quelques rapports mondains.

Au moment où il fit cette rencontre, il rentrait dans la maison où il avait loué un petit appartement près de la rue Lepic, et où il recevait Blanche mystérieusement.

Il vit sa retraite découverte et en éprouva un vif désappointement; il savait que Volterier se hâterait de raconter la chose, et qu'il se ferait un plaisir d'ébruiter sa jolie aventure d'amour.

Son mécontentement redoubla quand il vit Volterier s'approcher de lui, le saluer et adresser galamment la parole à Blanche — défaillante.

Ensuite, se tournant vers Terrenoire :

— Voilà donc pourquoi vous avez disparu?...

Mes compliments!... Parole d'honneur, je vous comprends!... J'en aurais fait autant à votre place!...

— Assez! dit brusquement Terrenoire, dont l'irritation était extrême...

— Hein! fit le crevé.

— Passez votre chemin et veuillez ne pas vous souvenir que vous m'avez vu, sinon....

— Sinon... fit Volterier, pâle, se redressant.

— Vous avez deviné.

— A votre aise. Mais je n'ai pas l'habitude d'écouter les menaces. Je trouve très gai ce que j'ai découvert, et rien ne m'empêchera de le raconter.

— Pas même moi?

— Pas même vous!... surtout vous!...

Blanche, demi-morte de frayeur, avait écouté cette conversation en frémissant.

Bien que les deux hommes eussent baissé la voix, elle avait tout entendu.

Ils avaient échangé leur carte, sans plus ajouter un mot.

Ils se quittèrent en se saluant froidement.

Terrenoire fut obligé de porter Blanche dans son appartement, tant elle était faible.

Là, elle s'évanouit.

Il lui prodigua des soins, la fit revenir à elle.

Son premier mot fut pour lui, pour l'empêcher de se battre; il fit l'étonné, comme si la pensée d'un duel ne lui était venue ni à lui ni à Volterier.

Mais elle secoua la tête et se mit à pleurer :

— Non, dit-elle, j'ai compris. Tu veux te battre. Cela ne se peut. Il t'arriverait malheur. Et à moi aussi, j'en ai le pressentiment.

Il essaya de nier encore.

— Jure-moi donc que tu ne te battras pas.

Il se tut.

— Tu le vois bien !

Et elle eut une crise de nerfs.

Quand elle fut plus calme, il la reconduisit jusqu'aux environs de la rue Lepic.

Il n'osait jamais s'aventurer dans la rue, dans la crainte de rencontrer Warner ou quelque ami de la famille.

Là encore, elle eut peine à retenir ses larmes, et ce fut ayant les yeux rouges qu'elle rentra chez elle.

Heureusement son père n'était pas là ; elle put se rafraîchir le front, les paupières, le visage.

Mais elle était si étrangement pâle qu'en rentrant son père le remarqua du premier coup d'œil.

— Qu'as-tu donc? Serais-tu malade? demanda-t-il.

Elle trouva un prétexte, une raison pour expliquer sa pâleur; il ne se douta de rien.

Le lendemain, elle alla chez Terrenoire aussitôt qu'elle put sortir.

Il n'était pas chez lui ; elle l'attendit.

Il ne tarda pas à rentrer.

Il la prii dans ses bras, l'embrassa avec plus de tendresse que jamais ; il paraissait très gai.

— Tu ne te bats pas !

— J'aime mieux ne pas te mentir. Je me bats.

— Quand?

— Demain matin, vers dix heures.

— Loin d'ici?...

Il eut une hésitation.

— Non, dit-il; dans le bois de Ville-d'Avray.

— Et rien ne peut empêcher ce duel ?

— Rien, ma chère âme. Ce Volterier, vois-tu, est un de ces plaisantins insolents qu'il faut châtier un jour ou l'autre. Il m'a toujours été profondément antipathique. Je solde une vieille dette.

— Vous vous battez au pistolet ?

— A l'épée.

— Au moins, es-tu fort?

— De la force de Volterier ; tranquillise-toi...

— Non, je ne suis pas tranquille. Est-ce ma faute? Me comprendras-tu quand je t'aurai dit que ce serait effroyable... s'il t'arrivait malheur... effroyable, oui, parce que... je vais te confier un secret...

— Un secret? De toi à moi?

— Je doutais encore, maintenant je ne doute plus...

— Quoi donc? Que veux-tu dire?...

— Je suis enceinte...

— Dieu!

Et il la prit dans ses bras, l'étreignit contre sa poitrine, la serrant de toutes ses forces.

— Prends garde! dit-elle, tu me fais mal.

— Chère enfant!!

— Comprends-tu, à présent?

— Sois courageuse, Blanche, et prie pour moi!

— Hélas! dois-je faire autre chose que prier?...

— Et si tu veux ne pas m'enlever à moi-même le courage et le sang-froid dont j'ai besoin, sois raisonnable... retourne chez ton père... laisse-moi!...

— Oui, adieu! dit-elle, cherchant à être calme.

Et ils se quittèrent ainsi, essayant tous les deux de sourire.

Ils ne devaient jamais se revoir.

Terrenoire avait menti en disant qu'il se battait à Ville-d'Avray.

Rendez-vous avait été pris sur la frontière suisse : il partait le soir même.

Le lendemain, dans la matinée, les deux adversaires étaient en présence, l'épée à la main.

Terrenoire s'était-il trompé, en se prétendant de la force de Volterier, ou bien le souvenir de Blanche et de son funèbre pressentiment jeta-t-il quelque trouble en son âme?...

Toujours est-il que les témoins, dès la première passe, s'aperçurent de sa faiblesse; et il leur fut facile de prévoir un dénouement fatal.

Sur une fausse attaque, Volterier para et riposta avec une telle vigueur que son épée entra profondément dans la poitrine de Terrenoire.

Le jeune homme étendit les bras et tomba.

Il ne proféra pas une parole : la syncope était complète.

Le médecin ne put se prononcer et ne voulut pas sonder immédiatement la blessure pour se rendre compte de sa gravité.

On transporta le blessé en voiture.

Et la voiture prit au pas la route de Genève

On n'en était pas loin, heureusement.

Terrenoire était toujours évanoui.

La nuit, le médecin put se prononcer.

— S'il en revient, dit-il, ce sera miracle. Connaissez-vous sa famille?

— Il est orphelin.

— Il n'est pas marié?

— Non.

— Eh bien! tant mieux! S'il meurt, comme c'est probable, il y aura moins de larmes derrière lui.

Le docteur Sernois était un vieux médecin établi à Genève depuis le coup d'État de 1851.

Il était très habile et avait beaucoup d'expérience.

Son fâcheux diagnostic ne l'empêcha point de donner à Terrenoire tous les soins que réclamait son état.

L'abandonner, autant eût valu l'achever.

Terrenoire resta entre la vie et la mort pendant de longs mois, sans pouvoir recouvrer la parole.

Dans les premières semaines, une fièvre ardente le consuma.

Peut-être avait-il tout son sang-froid, mais la force lui manquait pour exprimer ses réflexions et expliquer ses volontés.

Le docteur Sernois le disputa pied à pied à la mort, et ce ne fut qu'après trois mois qu'il put se dire à lui-même et dire à Terrenoire :

— Maintenant, je suis sûr de sauver mon malade!

La convalescence fut aussi longue qu'avait été la maladie.

Que devenait Blanche Warner pendant ce temps-là?

Le jour même du duel, elle vint deux fois chez Terrenoire demander si l'on n'avait rien reçu.

Terrenoire avait promis de lui écrire aussitôt pour lui apprendre l'issue de la rencontre, ou, dans le cas où il serait blessé et dans l'impossibilité d'écrire, il devait prier un des témoins de lui donner de ses nouvelles.

Toute la journée, elle attendit vainement.

Le lendemain, rien non plus.

Et Terrenoire, qui aurait dû être de retour, s'il avait été sain et sauf, ne revenait pas.

Donc il était blessé, mort peut-être.

Comprend-on son angoisse?

Et les jours se passèrent ainsi dans une attente cruelle; et pendant les nuits elle ne cessait de pleurer silencieusement.

Puis les jours et les semaines s'écoulèrent.

— Il est mort! se dit Blanche.

A qui pouvait-elle s'adresser pour le savoir?

Elle ne connaissait pas les amis de son amant, ni les gens qu'il fréquentait.

Personne, de ceux-là, ne la connaissait elle-même, leur liaison ayant été très mystérieuse.

Sans doute, puisqu'il n'avait pas fait écrire, sa mort avait dû être foudroyante.

Elle n'en doutait plus!...

Et sa grossesse devenait visible, et cela lui était un atroce supplice que de se serrer la ceinture, comme elle le faisait, pour ne point trahir son état.

Warner ne voyait rien encore.

Mais, d'un jour à l'autre, dans un mois, dans deux mois, il allait tout découvrir, si elle ne trouvait pas moyen de tout cacher.

Quel moyen?

Un infanticide?

Elle n'y songea même pas.

Ah! si elle avait été seule, elle eût accepté cet enfant qui allait venir, lui apportant le déshonneur, avec une sorte de joie farouche!

Elle eût vécu pour lui, et avec le souvenir de Terrenoire, elle eût vécu heureuse!

Mais le vieux Warner, le soldat honnête et confiant, qu'allait-il dire? qu'allait-il faire?

Ce fut l'amour de Margival qui la sauva.

Voyant que le chimiste ne venait pas à lui, Warner lui parla, le forçant ainsi de s'expliquer.

Margival avoua son amour.

— Est-ce que tu crois, dit Warner brusquement, qu'elle t'aurait demandé en mariage?

— Ainsi, vous pensez qu'elle m'aime?

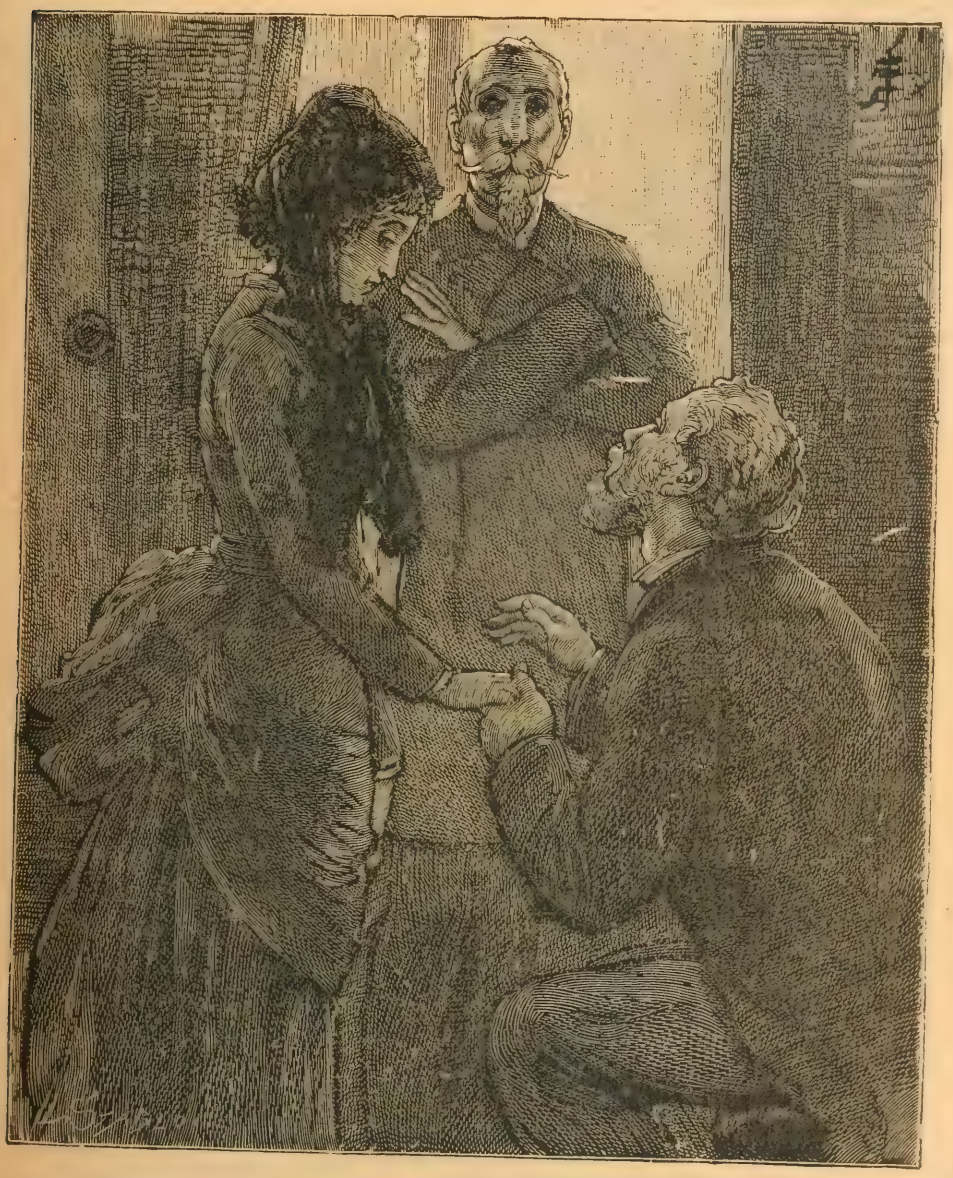
— Je n'en sais rien, mais nous allons l'apprendre.

— Quoi! vous voulez...?

Warner se mit à rire.

— Tout simplement, oui, garçon. Je vais l'appeler, et je lui dirais. « Ma petite Blanche... » Mais au fait, au lieu de répéter, je vais te donner ma première représentation.

Il alla chercher Blanche, qui était dans sa chambre, et l'amena au salon, où Margival attendait.



Elle alla mettre sa main dans celle de Margival. (P.530).

— Assieds-toi là, dit-il, et écoute.

Il se moucha, tordit sa moustache, ensuite :

— Ma petite Blanche, voici, devant toi, un excellent garçon qui t'aime tendrement, et qui, si tu n'y mettais pas d'opposition, ne demanderait qu'à devenir ton mari.

Blanche, très rouge, se taisait.

Warner se moucha derechef.

Quant à Margival, il ne savait trop quelle posture prendre et se tournait et se retournait sur sa chaise.

Warner reprit :

— Voyons, sacrebleu, Margival, parle un peu, qu'on entende le son de ta voix.

Le jeune homme se leva :

— C'est vrai, mademoiselle, dit-il, je vous aime, je vous aime profondément, depuis longtemps, et mon plus grand bonheur serait de vous entendre me dire que vous ne ressentez point trop d'éloignement pour moi...

— De l'éloignement, mort de Dieu ! fit Warner.

— Aussi, continuait Margival, vous voyez en quelle émotion je suis. Votre père a bien fait de tout dire, car jamais je ne m'y serais résolu. J'attends votre réponse, mademoiselle Blanche ; quelle qu'elle soit, je ne vous en aimerai et respecterai pas moins.

Blanche écoutait interdite.

Que se passait-il en son âme?

Un combat cruel s'y livrait entre son amour, le souvenir de sa faute, son déshonneur, qui n'en existait pas moins, si inconnu qu'il fût — d'une part — et l'envie de tout cacher au monde, à son père surtout, par un mariage avec Margival!

Elle était certaine que Terrenoire était mort.

En se mariant avec Margival, elle restait quand même, au fond du cœur, fidèle à ses souvenirs; son apparente trahison était nécessitée par son affection maternelle et par le besoin de donner un nom à cet enfant qui allait naître et était destiné à n'avoir point de père.

— Vous ne répondez pas? interrogeait Margival.

Warner trouvait le temps long et fronçait ses gros sourcils en regardant Margival d'un air inquiet.

Blanche se leva.

Sa résolution était prise.

Elle alla mettre sa main dans celle de Margival.

Sa main était glacée, mais le jeune homme était si ému qu'il ne s'en aperçut même pas.

— Ainsi, dit-il, tremblant, vous m'aimez un peu?

— J'ai beaucoup d'affection pour vous, balbutia-t-elle. Ne suis-je pas habituée à vous voir?... N'êtes-vous pas sans cesse, ici, auprès de mon père, auprès de moi?... N'ai-je pas pu, chaque jour, apprécier vos qualités?

— Tu vois bien! répétait Warner à chaque mot.

— Mademoiselle Blanche, je suis bien heureux, bien heureux! disait Margival.

— Allons, embrassez-vous une bonne fois et ensuite parlons du jour de la noce. Il y a longtemps que je n'ai dansé, moi, mort de Dieu! Et je tiens, avant de tourner de l'œil, à me dégourdir les jambes!...

Ce ne fut pas la volonté de Blanche qui pouvait entraver le mariage; elle désirait, au contraire, qu'il fût précipité.

Elle sentait sa santé chancelante ; des accidents, qui se renouvelaient fréquemment, rendaient sa grossesse très pénible.

Enfin elle se maria.

Margival, jusqu'au bout, ne se douta de rien.

Warner, lui aussi, continuait d'être heureux et confiant; son vœu s'était réalisé; il avait dansé le jour des noces de sa fille, si bien dansé, tant dansé, qu'il en avait eu, le lendemain, une attaque de goutte, laquelle le retenait au lit depuis ce temps.

Après quelques semaines, ce ne fut pas sans honte et sans une inexprimable angoisse qu'elle avoua sa grossesse à son mari, et, devant la joie manifestée par Margival, elle éprouva un tel trouble, un tel remords, qu'elle éclata en sanglots, lorsqu'elle rentra chez elle et se trouva seule.

Mais elle était condamnée à la dissimulation jusqu'à la fin — condamnée à boire ce calice d'amertune jusqu'à la dernière goutte de lie.

Afin d'être plus libre et de mieux dissimuler sa grossesse, elle resta chez elle, s'étendit sur une chaise longue et n'en bougea plus.

— Tu as tort, lui disait son mari, tu devrais marcher.

Mais elle s'obstinait et il ne résistait pas à ses caprices; ses conseils n'étaient point suivis.

Un jour, comme il lui demandait de ses nouvelles et qu'elle se déclarait souffrante, il eut un mouvement de passion et la prit dans ses bras, la serrant contre sa poitrine.

— Prends garde, dit-elle, tu me fais mal!...

Et tout à coup, se rappelant que jadis, en une pareille occasion, elle avait jeté le même cri devant Terrenoire, elle retomba sur sa chaise, pantelante, effarée, et s'évanouit.

Il crut qu'il était la cause involontaire de cette faiblesse et lui demanda pardon quand elle reprit connaissance.

Sept mois après son mariage, elle accoucha.

— Avant terme! dit le médecin.

De fait, la fille qu'elle mit au monde était si chétive, l'accou
fut si laborieux que tout faisait croire à un accident de ce genre.

— Vois-tu, disait Margival, si, au lieu de rester inactive, tu avais suivi mon conseil!...

— Ne me fais pas de reproches, mon ami, répondit Blanche, je crois que je vais mourir!...

— Mourir! s'écria-t-il, affolé.

Il prit le médecin à part.

Celui-ci n'était pas très rassuré.

Certains phénomènes se manifestaient depuis l'accouchement, qui pouvaient faire craindre une péritonite, et la péritonite est toujours dangereuse.

Il ne voulut pas se prononcer et attendit.

Il n'attendit pas longtemps, la péritonite se déclara le cinquième jour. La maladie fut foudroyante.

Blanche fut enlevée en trois jours.

Elle eut le délire quelques heures avant sa mort et prononça quelques paroles que ni son mari, ni Warner — qui s'était fait porter dans sa chambre — ne comprirent.

Elle dit à plusieurs reprises :

— Je le savais bien que ce duel nous serait fatal!...

De quel duel voulait-elle parler?

Ils l'ignoraient et mirent ces paroles sur le compte de la fièvre.

. . . . . .

Cependant Terrenoire, pâle, amaigri, mais sauvé, avait pu quitter Genève et rentrer en France!

Il avait hâte de s'éloigner de cet terre où il avait failli trouver la mort et de revoir Blanche, à laquelle il avait écrit — adressant les lettres chez lui, en comptant bien qu'elle viendrait les y prendre — deux ou trois mois auparavant.

Il s'étonnait un peu de n'avoir pas reçu de réponse à ces lettres, et il craignait quelque catastrophe, — comme, par exemple, que la faute de Blanche n'eût été découverte par son père.

On devine, dès lors, quelle fut sa surprise, quelle fut son inquiétude, lorsqu'il retrouva chez lui toutes les lettres qu'il avait écrites à l'adresse de la jeune fille.

Il descendit aussitôt interroger le concierge et apprit par lui que Blanche, après être venue assidûment pendant les premiers jours, n'avait pas reparu depuis longtemps.

— Elle m'aura cru mort, la pauvre enfant! murmura Terrenoire.

Et il tremblait en pensant à cette grossesse qu'elle lui avait avoué la veille même de son duel, lorsqu'elle lui exprimait ses craintes.

— Qu'a-t-elle pu faire? Qu'est-elle devenue?

Il l'apprit bientôt.

Sachant où demeurait Warner, rien ne lui était plus facile que de connaître le sort de Blanche...

Morte! Elle était morte!!

Morte mariée... morte en accouchant d'une fille... d'une fille qui était son enfant à lui, il n'en pouvait douter!...

Que de drames en si peu de temps!

Il était si faible que cette nouvelle le rejeta au lit et l'y retint plus d'un mois encore.

Quand il se releva, il apprit une autre nouvelle qui était, en quelque sorte, le complément de ces drames!...

Warner n'avait pas survécu à Blanche.

La mort de sa fille l'avait tué.

Margival restait seul, chargé de l'enfant sur laquelle il avait naturellement reporté tout l'amour qu'il avait toujours pour la mère.

Longtemps Terrenoire resta inconsolable, ne vivant que du souvenir de Blanche.

Il avait bien vite compris les raisons de son infidélité apparente, raisons que nous avons développées, et il lui avait pardonné à cause de Marie-Louise.

Car la fille de Blanche, la fille de Terrenoire, on l'a deviné, c'était Marie-Louise.

Terrenoire, pendant les mois qui suivirent, essaya d'oublier en se replongeant plus profondément dans ses dissipations d'autrefois.

Il acheva bientôt de se ruiner.

Alors il songea à se marier.

Mussidan avait mis sa fortune à sa disposition pour lancer une banque, laquelle prospéra vite grâce à l'intelligence de Terrenoire.

Quelques affaires bien lancées et heureusement menées lui donnèrent un certain renom d'habileté.

Ce fut alors qu'il épousa Andréa.

Étrange bizarrerie du hasard, il épousait Andréa comme Margival avait épousé Blanche.

La femme de Terrenoire avait été la maîtresse de Mussidan, et lui avait donné une fille.

La fille d'un autre!...

La femme de Margival avait été la maîtresse de Terrenoire, et lui avait donné une fille!

La fille d'un autre!

Ainsi, dans ces deux ménages, dans ces deux familles, le même secret, le même drame douloureux.

On verra bientôt que cette double situation similaire devait donner lieu à des scènes tragiques.

Déjà, d'une part, Mussidan se trouvait aux prises avec un sentiment contre lequel il s'était vainement débattu : il était jaloux de Terrenoire, et il aimait d'une affection presque maladive, à force d'être intense, Suzanne, pour laquelle il n'était qu'un étranger!

D'autre part, Terrenoire se voyait soupçonné d'un odieux crime, sans pouvoir se défendre ; on l'accusait d'être l'amant de Marie-Louise.

De sa fille!

Ah! s'il avait pu parler!

Mais il était condamné au silence.

Emporté par son amour paternel, il avait manqué de prudence peut-être, dans la manifestation de cet amour.

C'était, hélas! presque de gaieté de cœur et sans y prendre garde qu'il avait donné prise à la calomnie.

Marie-Louise le suppliait d'expliquer pourquoi il avait usé de subterfuge pour encombrer l'appartement de Guerrier de meubles luxueux, de bibelots précieux.

Que pouvait-il répondre?

Margival demandait à Terrenoire pourquoi, sans le connaître, il l'avait ainsi protégé, au détriment de beaucoup d'autres.

Que pouvait-il répondre?

Pouvait-il dire qu'il avait suivi, mois par mois, année par année, l'existence de Margival, veillant ainsi de loin sur Marie-Louise, sans qu'on s'en aperçut.

Et il était intervenu alors que Margival avait perdu sa fortune en expériences et en inventions ruineuses, alors que Marie-Louise allait souffrir, peut-être, de misère et de faim.

Est-ce qu'il lui était possible d'expliquer cela?

Enfin Guerrier, Guerrier surtout — persuadé qu'on s'était joué de son honnêteté et de sa bonne foi — suppliait, menaçait, insultait.

Et Terrenoire ne savait que se taire!...

Quel supplice pour cet homme, pour ce père!...

Ainsi sont expliquées les scènes qui se passèrent dans le cabinet de M. de Lignerolles.

Le lendemain du jour où ces scènes s'étaient passées, Margival, qui était venu au bureau, comme d'habitude, attendit que M. de Terrenoire fût à son cabinet et fit dire au banquier qu'il désirait lui parler.

On l'introduisit sur-le-champ.

Terrenoire s'avança vers lui avec empressement.

Il lui désigna un siège, mais Margival fit un geste pour dire qu'il n'acceptait pas.

— Monsieur de Terrenoire, dit-il, tremblant et d'une voix que l'émotion entrecoupait, je viens vous adresser une dernière, une suprême question.

— Parlez, Margival, je vous écoute — et n'oubliez pas, avant toutes choses, que j'ai toujours été votre ami, que je le suis encore, que je le serai toujours.

— Je voudrais le croire. Oh! oui, je voudrais, comme par le passé, avoir confiance en vous. Est-ce donc vrai, monsieur de Terrenoire? Étiez-vous vraiment, êtes-vous l'amant de ma fille? Personne ici ne nous écoute, personne ici ne sait de quoi nous parlons. Soyez franc!...

— Non, je le jure!

— Songez, monsieur de Terrenoire, à la gravité de ce que vous dites. S'il ne s'était agi que de moi, que de ma fille, vous ne m'auriez plus revu, mais il s'agit d'un autre, de Jean Guerrier, d'un innocent qu'il faut sauver et que votre aveu arracherait peut-être à la prison.

— Comment cela?

— La cause de la justice est sainte et sacrée. Elle doit passer avant toutes les autres. S'il est vrai que vous n'êtes pas l'amant de ma fille, il faut que le juge d'instruction en soit convaincu. Ainsi sera détruite la preuve morale de la culpabilité de Guerrier. Les autres preuves tomberont d'elle-mêmes, au fur et à mesure que l'enquête se complétera.

Terrenoire baissait la tête.

— Il le faut! insista Margival. Il doit vous être facile de prouver que ces relations dont on vous accuse n'existaient pas — que les apparences seules vous accablent.

— Je ne le pourrais! dit Terrenoire.

— Vous refusez? C'est la perte de Jean Guerrier... En refusant, vous consacrez son déshonneur, puisque votre refus passera pour l'acceptation du fait accompli.

Terrenoire se tordait les mains.

Nous l'avons dit : que pouvait-il répondre? Margival eut beau insister. Il n'obtint rien de plus. Il se retira désespéré.

Le lendemain, il envoyait à Terrenoire la lettre suivante :

— « Monsieur, je n'ai pas besoin de grandes explications pour vous « faire comprendre que je ne puis plus rien avoir de commun avec vous.

« Je vous donne ma démission et vous prie de ne point vous préoccuper « de la façon dont je vivrai. J'aime mieux la misère, que je supporterai « avec honneur, que l'aisance avec la honte, telle que vous me l'aviez « faite. Je n'ai qu'un regret, monsieur, en vous quittant, c'est de ne pou- « voir vous rembourser l'argent de cette honte, gagné à vous servir. Je « suis vieux et plus faible que ne le comporte mon âge. J'espère cependant « vivre et travailler assez pour m'acquitter envers vous de cette dette qui « m'est un lourd fardeau. — Adieu! »

— Que va-t il devenir? murmura Terrenoire, après avoir pris connaissance de cette lettre.

Dans les premiers jours, il n'en entendit pas parler.

Puis il apprit que Margival avait vendu les meubles, les tableaux, les tapis, les bibelots, enfin tout ce qui se trouvait chez lui.

La vente s'était faite à l'hôtel Drouot.

Terrenoire en avait été averti par les tapissiers qui le fournissaient habituellement.

Les bijoux avaient été vendus, — les bijoux achetés par Guerrier, et ceux que Marie-Louise tenait de la générosité de Terrenoire.

Rien ne restait dans le petit appartement de la rue de Châteaudun.

Et l'argent produit par cette vente n'entra même pas chez Margival, car Terrenoire apprit par le commissaire priseur qu'ordre avait été donné par le père de Marie-Louise de le verser aux pauvres.

Puis Margival quitta l'appartement pour prendre deux chambres dans la même maison, au sixième étage, sous les toits : une chambre pour lui, une chambre pour sa fille.

Et il se mit à la recherche d'un travail quelconque.

Le juge d'instruction était au courant de ce qui se passait ; Tristot et Pivolot n'ignoraient rien, eux non plus, et les agents, troublés par le suicide de Béjaud, et le magistrat surpris par cet acte de probité du vieux Margival, se posaient la question à laquelle une fois déjà le juge n'avait pu répondre :

— Où est la vérité?

XXXIX

A Méridon, Raymond s'isolait de plus en plus. Ses yeux ne cherchaient plus comme jadis les regards de sa mère. Que savait-il donc?

Depuis longtemps, elle ne dormait guère, hantée qu'elle était par des

Patience, ça viendra! (P. 542.)

visions terribles. Une dernière affection, Raymond, l'avait retenue à la vie, et Raymond s'écartait de sa mère. Il n'avait pour elle que des phrases banales ; plus jamais une bonne parole. Elle voulut se raccrocher à l'affection de son fils Pierre ; mais il était trop tard. Froissé dès l'enfance par la préférence accordée à son frère, habitué à se considérer comme le sacrifié, il se tenait à l'écart. Aux tendresses imprévues de la repentante, il répondit :

— Vous m'avez dit que Mlle Farney en aimait un autre, pourriez-vous me nommer cet autre?

Et, comme elle gardait le silence :

— N'espérez pas me faire oublier un amour qui m'avait consolé de toutes les amertumes de ma jeunesse. Cet autre que vous ne voulez pas me nommer, je l'ai deviné. Il sera dit que je n'aurai trouvé dans ma famille qu'humiliations et déceptions Si mon père avait vécu, tout cela ne serait pas arrivé. Il était juste, lui!

Elle se récria, fit semblant de ne pas comprendre.

— Ne me fais pas de reproches, mon Pierre. Je t'aime à l'égal de Raymond et je veux te le prouver à l'avenir.

— Vous n'en aurez plus guère l'occasion, s'écria-t-il. Bientôt, sans doute, Mlle Farney sera conduite à l'autel par l'heureux fiancé qu'on lui a choisi et que, paraît-il, elle a accepté. On me conviera à cette fête. Eh bien je n'irai pas, par la raison toute simple que je serai à deux mille lieues d'ici.

— Partir? toi! mon Pierre. Toi aussi, tu m'abandonnes?

— Oh! si je croyais vous être indispensable, je resterais!

— Mais tu ne le crois pas. Alors, tu me quittes? Mais tu ne me reverras pas, mon Pierre! Regarde-moi... mes jours sont comptés, et...

Un flot de larmes lui monta aux yeux.

— Je ne voudrais pas, acheva-t-elle, mourir toute seule, loin de mes fils.

Il ne l'avait jamais entendue parler sur ce ton ému.

— Ma mère, dit-il tout repentant, mais non désarmé, il vous restera Raymond et, d'ailleurs, vous vous exagérez le mauvais état de votre santé. Vous avez encore bien des années devant vous, et quand je reviendrai, moi, j'aurai peut-être oublié... Je fais des démarches pour participer à une mission scientifique en Océanie. Mon ambition est que ma vie, désormais inutile ici, serve au progrès de la science, au bien de l'humanité.

Et il ajouta, pour couper court à cette scène pénible :

— Je ne suis pas encore parti.

Elle comprit qu'il ne fallait pas en rechercher davantage pour une première fois. Du reste on était venu la prévenir qu'un étranger la demandait au salon.

Elle ne recevait personne depuis de longues années. Que lui voulait-on? Elle descendit.

Un homme à visage sinistre, à l'œil interrogateur, très soigné de sa mise, mais sanglé dans une irréprochable redingote noire, se leva de sa chaise en la voyant entrer et s'inclina cérémonieusement.

— C'est à madame de Noirville que j'ai l'honneur de parler? dit-il.

— Oui, monsieur.

Raymond survint à ce moment. Il allait se retirer quand la physionomie bizarre du visiteur l'intrigua.

Il s'assit devant le guéridon et se mit à feuilleter un album.

— Je suis, dit l'inconnu, M. Pivolot. Peut-être me connaissez-vous, tout au moins de nom? Les journaux ont bien voulu parler de moi quelquefois.

— Je ne lis jamais les journaux, répliqua-t-elle avec une certaine hauteur. Veuillez me faire connaître le motif de votre visite.

— Il s'agit, madame, de la mort de monsieur votre mari et des circonstances qui l'ont précédée et suivie.

Raymond ne perdit plus un mot de ce qui allait se dire. Le visage caché derrière un journal, il observait avec attention les impressions de sa mère et celles que M. Pivolot laisserait paraître.

Ce nom de Pivolot ne lui était pas inconnu; mais il ne pouvait préciser ses souvenirs.

Quant à Julia, elle était devenue livide.

Cependant, elle se raidit et, tournant l'ennemi, lui demanda :

— A quel titre, monsieur, vous présentez-vous chez moi?

— A titre d'homme libre, mais esclave du devoir qu'il s'est tracé.

— Je ne vous comprends pas.

— Je m'explique. Tristot et moi, Tristot est mon ami, madame, mon *alter ego*, comme on dit, un autre moi-même; Tristot et moi, nous faisons de la police pour notre plaisir, mais de la bonne police, la seule qui mérite cette épithète. Nous cherchons les grands criminels impunis et, quand nous les trouvons, nous ne les arrêtons pas, n'ayant pas mandat à cet effet, mais nous les faisons arrêter. M'avez-vous compris, madame? Nous les faisons arrêter.

Elle ne trouva pas une parole à proférer pour faire rentrer dans l'ordre cette jactance d'un goût douteux. La terreur se lisait sur ses joues blêmes.

Raymond se leva. Il était temps qu il intervînt.

— Ma mère est souffrante, dit-il. Je suis son fils, Raymond de Noirville, avocat, et si je puis vous fournir un renseignement utile, je le ferai volontiers, mais je tiens avant tout à ce que vous me précisiez le but de votre démarche.

Julia aurait voulu sortir; mais elle se sentait rivée à sa place par une force irrésistible. L'œil finaud de M. Pivolot la fascinait.

— Mon Dieu, dit le policier, c'est bien simple. Je doute cependant

que vous puissiez me répondre au lieu et place de madame votre mère. Vous étiez bien jeune à l'époque.

— Votre but, monsieur, encore une fois, vous dis-je.

— Eh! ne vous fâchez pas, jeune homme. Mon but est la recherche de la vérité. Tristot et moi, que messieurs les juges d'instruction veulent bien consulter de temps en temps, ce dont ils ne se trouvent pas mal, nous suivons l'affaire Brignolet. Vous connaissez l'affaire Brignolet?

— Oui, monsieur; mais ma mère qui, effectivement, ne lit jamais les journaux, ne la connaît pas.

— Madame le regrettera sans doute quand elle saura que le principal inculpé de cet assassinat est un sieur Jean Guerrier, qui fut autrefois le caissier du meilleur ami de votre père, j'ai nommé Roger Laroque... pour le *populo, Roger-la-Honte.*

— Ah! fit-elle très étonnée.

— Cela commence à vous intéresser, madame. Que diriez-vous si Guerrier n'était autre que l'assassin de Larouette!

— Je dirais, fit-elle vivement, que vous vous trompez. Ce jeune homme est innocent. N'est-ce donc pas déjà assez d'une victime?

Elle se trahissait sous l'œil finaud du policier.

Raymond vint à son secours.

— Et quels renseignements pourrions-nous vous fournir, monsieur Pivolot? demanda-t-il.

— Pas vous, monsieur, mais madame votre mère.

— Je vous écoute, dit-elle en détournant les yeux pour éviter ce regard dont elle se sentait tenaillée jusqu'au fond du cœur.

— Pourriez-vous me dire, madame, à Tristot et à moi, ce qu'est devenu un certain Luversan qui, à l'époque, fréquentait, je crois, votre maison?

A cette attaque directe, elle chancela, mais la peur retint sur ses lèvres les paroles imprudentes, et ce fut d'un ton en apparence très calme qu'elle laissa tomber ces mots ;

— Ce nom m'est tout à fait inconnu.

M. Pivolot se leva, salua de nouveau humblement, et se retira en s'excusant de la liberté grande qu'il avait prise.

Raymond le reconduisit, mais quand il revint au salon, sa mère n'y était plus. Julia, enfermée dans sa chambre, priait Dieu de la faire mourir, de lui épargner, au moins dans ce monde, un châtiment qui retomberait sur ses enfants.

Quant à Raymond, la visite mystérieuse de ce M. Pivolot l'avait rempli d'épouvante.

Il était loin de se douter que M. Pivolot, agissant en « fouinard » à l'insu de Tristot à qui il se garda bien d'en parler, avait fait un pas de clerc. La réponse droite et catégorique de Mme de Noirville l'avait dérouté dans ses inductions.

Les deux policiers amateurs étaient fort perplexes.

Ils avaient compté sur l'interrogatoire qu'ils s'étaient proposé de faire subir au gardien Béjaud; ils s'attendaient à être renseignés par lui sur différents points restés obscurs dans leur esprit; de plus, ils étaient persuadés de son innocence aussi bien qu'ils étaient convaincus de celle de Guerrier, et voilà que Béjaud se suicidait dans sa cellule!

Cette mort renversait leur plan.

Chose plus grave, elle faisait naître le doute chez eux.

Si Béjaud s'était suicidé, c'était donc pour éviter une condamnation?

C'était donc qu'il n'avait pas confiance en la justice?

C'était donc qu'il se savait coupable?

Il avait donc aidé le voleur, prêté la main à l'assassin?

Mais Béjaud voleur, Béjaud assassin, c'était Guerrier coupable!...

Ils employaient tous les deux le même système de défense; tous deux, ils prétendaient qu'ils s'étaient endormis, d'une manière bizarre.

Tous deux, sans préciser, ils avaient indiqué, dans leurs déclarations, qu'ils s'étaient endormis lourdement, sans se réveiller, et qu'ils n'avaient rien entendu de ce qui s'était passé auprès d'eux.

C'était pour le moins étrange.

Telles étaient les réflexions qu'échangeaient entre eux les deux agents.

Ils s'étaient informés, auprès des gardiens de la prison qui approchaient de Béjaud, de l'état d'esprit du pauvre homme pendant les jours qui avaient précédé sa mort.

— Bien abattu! lui avait-on répondu. Triste, fièvreux, refusant de répondre quand on lui parlait... Ah! nous aurions dû nous défier... Aussi, nous avons reçu un maître galop... Ce n'est pas notre faute, pourtant, si Béjaud a défilé son paletot pour se tresser une corde.

Après avoir recueilli le plus de renseignements possible, Tristot et Pivolot en étaient venus à recouvrer un peu d'espérance.

— Après tout, se disaient-ils, il n'est pas impossible que Béjaud se soit tué par désespoir, et sans être coupable. Il ne serait pas le premier.

Et ils reprirent de plus belle leur enquête, à laquelle cet incident avait fait subir un moment d'arrêt.

Leur instinct de policier les portait à surveiller la femme de Brignolet, qui avait supporté avec assez de philosophie la mort du gardien.

Cette femme les intéressait.

Ce qu'ils avaient appris d'elle — nous avons dit précédemment ce qu'elle était — les avait instruits sur son caractère, et il leur semblait qu'il y avait là ample matière à une étude intéressante, non seulement pour des policiers mais encore pour des observateurs.

Juliette Brignolet n'avait pas quitté son petit logement de la rue de Laval, depuis la mort de son mari.

Elle continuait d'y vivre avec son enfant.

Auparavant, elle travaillait un peu ; maintenant, elle ne faisait plus œuvre de ses dix doigts.

M. de Terrenoire, dont le cœur était excellent, et qui aimait beaucoup tous ses employés, petits ou grands, avait envoyé à Juliette mille francs pour l'aider à se trouver de l'ouvrage.

Juliette avait profité de ces mille francs pour se faire confectionner un coquet costume de veuve qui lui seyait à merveille et sous lequel elle était ravissante.

Elle montra ce costume un peu partout.

De fait elle était jolie à croquer, avec ses yeux noirs éclairant son teint rendu plus pâle par le deuil, et sa rousse chevelure épaisse qui se tordait sur sa nuque en bandeaux lourds, sous le long voile de veuve.

— Non, monsieur, elle n'a pas changé son genre de vie; elle va et vient comme auparavant — avait répondu le concierge à Pivolot qui le questionnait — on ne peut rien dire sur elle; pour ce qu'elle fait quand elle est hors d'ici, je n'en sais trop rien ; mais pour ce qui est de chez moi, je peux affirmer qu'elle ne découche pas...

Et il ajouta philosophiquement, en prenant une prise :

— Patience, ça viendra!

Tristot et Pivolot ne s'en rapportaient pas souvent aux apparences, on l'a vu, de telle sorte que la conduite de Juliette Brignolet pouvant ne rien laisser à désirer quant à l'extérieur, ils ne la surveillaient pas moins pour cela.

Ils firent bien.

Quand Juliete sortait, elle s'en allait promener d'abord, soit au square Montholon, soit devant l'église Saint-Laurent, remontant jusqu'au parc Monceau.

Mais une fois là elle prenait l'omnibus, quelquefois même, lorsque les omnibus étaient au complet, ou qu'il pleuvait, ou qu'elle était en retard, sans doute, elle appelait une voiture et allait — toujours dans la même direction.

— Tiens! tiens! la petite qui se paye des voitures! se dirent les agents.

Et ils la filèrent.

Elle se dirigeait vers la rive gauche.

Elle passa le Pont-Neuf, et, à peu près devant la statue de Henri IV, tourna à gauche et s'arrêta place Dauphine.

La place Dauphine existait encore, à cette époque.

Depuis la construction du nouveau Palais de Justice, elle a changé d'aspect.

Il y avait encore deux ou trois hôtels garnis où l'on pénétrait par d'étroits couloirs humides et sombres, donnant sur le trottoir par une porte à claire-voie faisant tinter une sonnette dans la loge du concierge.

La voiture de Juliette Brignolet s'arrêta devant un de ces hôtels, dont le rez-de-chaussée était tenu par un restaurant à dix-huit sous.

La jeune femme descendit lestement et s'engouffra dans le couloir.

— C'est un rendez-vous! dit Tristot.

Les deux amis, en voyant s'arrêter le fiacre qui conduisait Juliette, avaient fait rétrograder leur voiture et étaient venus à pied.

Ils s'attendaient à faire là une longue station.

Déjà, ils avaient tiré de l'étui et coupé un cigare, quand tout à coup, à leur grand étonnement, ils virent réapparaître Juliette.

Elle semblait furieuse, sauta d'un bond dans la voiture, et celle-ci avait disparu avant que Tristot et Pivolot fussent revenus de leur étonnement et eussent songé à la suivre.

— Elle n'aura pas trouvé celui qu'elle cherchait.

— C'est une brouille, sans doute, à en juger par son air. Nous savons où la retrouver. Ce que je voudrais apprendre, c'est le nom du...

Il n'acheva pas.

Comme ils avaient regagné leur voiture, ils aperçurent soudain, à quelques pas, Juliette — Juliette elle-même, qu'ils croyaient loin.

Elle était sur le trottoir et parlait avec animation à un grand bel homme, encore jeune, bien qu'il eût été difficile de lui assigner un âge exact, d'allure assez distinguée, qui l'écoutait en manifestant des signes de la plus évidente impatience et semblait chercher autour de lui quelque prétexte pour rompre la conversation.

Tristot et Pivolot s'arrêtèrent sur le quai, et de là suivirent des yeux la scène.

Cela dura longtemps.

Ils auraient payé cher pour entendre ce qui se disait, poussés en cela par cet instinct merveilleux qui les avait si rarement trompés, et sans se rendre compte du degré d'importance que cet entretien d'amoureux pouvait avoir pour leur enquête.

Mais, de là où ils étaient, ils se trouvaient réduits à s'en rapporter à la mimique.

Heureusement, celle-ci était expressive, chez Juliette surtout, et l'on pouvait mettre les paroles sous les gestes.

D'abord, elle parut emportée, menaçante, puis elle se fit suppliante tout à coup, quand elle vit que ses menaces ne réussissaient pas.

Comme cela se passait près du fiacre de Juliette, le cocher entendait, et un large sourire goguenard éclairait sa figure rouge; celui-là, Tristot et Pivolot le comprenaient aussi; ah! qu'ils auraient voulu être à sa place!!

Juliette s'essuya les yeux; donc, elle pleurait.

Le cocher hocha doucement la tête.

Sans doute il désapprouvait le monsieur et se faisait mentalement la réflexion qu'il ne se fût pas montré, lui, si cruel; cette petite femme était si jolie!! Enfin l'homme parut céder aux larmes.

Juliette remonta dans la voiture.

Elle semblait transfigurée.

L'autre prit place à côté d'elle, et le fiacre partit, refaisant le chemin de tout à l'heure et regagnant la place Dauphine.

— Ce n'est pas pour aujourd'hui la brouille! dit Tristot.

— Tout de même, le monsieur en a assez.

Il s'agit à présent de prendre sur lui quelques renseignements. Il a l'air bien cossu, cet amoureux, pour habiter un hôtel de dernière catégorie?

— Il se cache peut-être?

— Pourquoi? je flaire là-dessous quelque chose, monsieur Pivolot.

— Et moi pareillement, monsieur Tristot. Mais je veux bien me pendre, comme ce pauvre Béjaud, si je peux dire ce que je flaire!!

Les renseignements recueillis auprès du gérant de l'hôtel garni de la place Dauphine furent assez significatifs.

L'homme qui venait d'entrer, en compagnie d'une jolie femme en deuil, se nommait Parent.

Il habitait là depuis peu de temps, une quinzaine de jours environ. Du reste, son entrée était consignée, à sa date, sur le livre de police, ainsi que l'exigeait le règlement.

Habiter n'était pas le mot exact, observa le gérant, car rien n'était moins régulier que la conduite qu'il menait.

A vrai dire, Parent ne venait guère là qu'à certains jours, pendant l'après-midi, et toujours pour y recevoir la jolie veuve avec laquelle il s'était rencontré tout à l'heure et se trouvait en ce moment.

Là, des escaliers conduisaient de cette rue à la rue Antoine-Dubois. (P. 550)

Ce qui signifiait que les deux amoureux — s'il y avait amour sous roche, — et si ce n'était point là, simplement une aventure de grand'rue, — devaient avoir des raisons pour se cacher.

La veuve était surveillée, sans doute.

Ou l'homme était marié.

Ou il avait une autre maîtresse jalouse.

Ou bien encore, vivant dans sa famille, il était obligé à des ménagements, à des égards.

Toutes suppositions fort possibles, proclamait le gérant, lequel, très loquace, et, comme il le disait en lui-même, ami de la police, ne demanda pas mieux que de répondre aux questions des deux agents.

Rien à ajouter, après cela.

Parent avait payé un mois d'avance ; il ne faisait pas grand bruit et on ne pouvait l'accuser de rentrer tard puisqu'il ne couchait jamais à l'hôtel.

— Depuis combien de temps est-il lié avec cette jeune femme?

— Depuis qu'il vient ici, je les vois ensemble.

— Connaissez-vous les moyens d'existence de Parent?

— Ma foi, non. Il a mis sur le registre : « Sans profession. » Je n'ai pas à lui demander autre chose, et il faut que je me contente de ce que l'on m'avoue. Il a accusé, comme dernier domicile, la rue de l'Université. Peut-être trouverez-vous là des renseignements plus intéressants.

Tristot et Pivolot se séparèrent.

Tristot resta en surveillance sur la place Dauphine, afin de filer Parent, lorsqu'il sortirait.

Pivolot courut rue de l'Université.

Là, il eut beau consulter le registre de l'hôtel, il ne trouva point de Parent.

Il eut beau donner le signalement de l'homme qu'il avait eu le temps de retenir, pendant le court espace de temps qu'il avait vu Parent causant avec Juliette — on ne le connaissait pas.

Il revint place Dauphine.

Il était tard ; la nuit était venue.

Tristot avait disparu de son poste.

Pivolot parcourut tous les marchands de vins des environs, passa et repassa la Seine, et ne découvrit pas son compagnon.

— Je n'ai qu'à rentrer chez moi, se dit-il. C'est là que Tristot viendra, s'il a quelque communication à me faire. Je l'y attendrai.

Il avait raison.

Mais Tristot, toutefois, ne rentra que tard, vers onze heures.

— Voilà, dit-il. La petite veuve est sortie vers six heures. Elle a pris un omnibus qui passait sur le Pont-Neuf. Un quart d'heure après, Parent lui-même sortait. Il a demandé au premier cocher venu s'il était libre. C'est justement le cocher de notre fiacre. Je lui avais fait la leçon. Parent est monté, et le cheval a pris un bon petit trot bien doux qui m'a permis d'attraper moi-même une autre voiture et de suivre facilement.

— Où est-il allé?

— Chez Lespès, sur le boulevard où il s'est fait coiffer.

— Et de là?

— Prendre une absinthe à la terrasse de Tortoni.

— Puis?

— Il a dîné au cabaret du *Lion-d'Or*, et comme je mourais de faim, j'ai dîné à la table voisine. Il a mangé copieusement, comme un homme qui a besoin de réparer ses forces — la jolie veuve, sans doute, a des exigences! — et il a soldé une note de trente francs. Il semblait très satisfait de son dîner, ce qui n'est pas étonnant, étant donné le prix qu'il y a mis, et la cuisine excellente du *Lion-d'Or*. Quand il est sorti, je l'ai suivi, Il a fait deux tours de boulevard. Il est entré au cercle de la rue Laffitte. et il est bien probable qu'il y est encore. Qu'allons-nous faire?

— Le plus simple est de retourner au cercle. Il faut que nous sachions où il demeure.

— J'y retourne.

— Moi, je vous attendrai dans quelque taverne des environs. Vers le milieu de la nuit je vous rejoindrai.

Ils passèrent la nuit dans la rue Laffitte. Leur homme ne parut point.

— C'est à croire qu'il sera parti pendant que moi-même je suis allé chez M. Pivolot.

Entrer au cercle, demander Parent, s'informer s'il se trouvait encore là, c'était bien possible, mais il donnait par là l'éveil.

Si Parent était mêlé d'une façon quelconque à l'affaire dont ils s'occupaient, il devait être sur ses gardes.

Mieux valait prendre patience et attendre.

La patience était une des qualités de nos deux compères.

La nuit s'écoula; le jour parut; pas le moindre vestige de Parent.

Ils avaient faim; ils étaient fatigués et ils allaient quitter leur poste, persuadés qu'attendre plus longtemps était inutile, quand ils virent Parent le visage boursouflé, les yeux rouges, très pâle, les vêtements en désordre, sortir et suivre le trottoir en chancelant.

— Il a pas é la nuit au jeu! dit Tristot. Et il n'a pas gagné, sans cela, il aurait l'air plus joyeux.

Deux jeunes gens étaient sortis derrière Parent, avaient pris le chemin opposé et étaient passés devant les infatigables policiers.

— Quatre-vingt-dix mille francs!... disait l'un; il n'a pas de quoi payer, c'est connu. Comment diable vas-tu jouer contre ce rastaquouère?

— J'entends dire cela depuis longtemps; cependant il a perdu plus d'une fois et il a toujours payé.

Le reste de la conversation ne fut pas entendu.

Les jeunes gens s'éloignaient.

Tristot se pencha vers l'oreille de son ami.

— Monsieur Pivolot, j'ai une idée, fit-il rapidement, suivez ces deux joueurs. Sachez leur nom, leur adresse, surtout le nom et l'adresse de celui qui a joué contre Parent. Moi, je file celui-ci. A midi, à moins de circonstances imprévues, rendez-vous au *Lion-d'Or*.

A midi, en effet, ils étaient assis dans un coin de la grande salle du cabaret à la mode.

Ils se racontaient leurs impressions, leurs observations.

— J'ai suivi les deux joueurs, faisait Pivolot; il se sont séparés en arrivant boulevard Haussmann; l'un est allé vers la Chaussée-d'Antin; l'autre, celui dont j'avais à m'occuper, sur votre avis, est rentré, quelques minutes après, dans une fort belle maison de la rue de Londres. J'ai réussi à prendre sur lui quelques renseignements, dans la matinée. Il se nomme de Luvigny, il est garçon, mène grand train. Il est riche, dépense ses revenus, et, quoique joueur, n'attaque pas son capital. Il occupe tout le premier étage de l'hôtel, où je l'ai vu entrer, et qui, du reste lui appartient. Cela vous satisfait, monsieur Tristot?

— C'est plus que je n'en voulais savoir, pour le moment.

— Et à quoi serviront ces détails?

— Ne devinez-vous pas? Parent doit quatre-vingt-dix mille francs à M. de Luvigny. Les dettes de jeu sont des dettes d'honneur et doivent être payées dans les vingt-quatre heures; c'est-à-dire que nous sommes aujourd'hui mardi, à midi, et que demain matin, mercredi, sous peine d'être déshonoré et de ne pouvoir plus remettre les pieds au cercle, Parent devra rembourser la somme énorme qu'il a perdue cette nuit.

— Je comprends. Votre idée est excellente; Parent a tout l'air d'un aventurier. Où trouvera-t-il cet argent? Payera-t-il ou non? Voilà ce qu'il importe que nous apprenions. Mais, après tout, nous avons pu nous tromper sur son compte. Il a les allures d'un bohème, mais rien ne prouve qu'il le soit. Il arrive à tout le monde de louer une chambre ou un appartement garni pour y recevoir une maîtresse de rencontre. C'est peut-être le cas de Parent.

Tristot hocha la tête.

— Je plaide le pour et le contre, dit Pivolot. Nous allons un peu au hasard depuis hier et, ma foi, si ce hasard ne nous est pas propice, je crains bien que nous ne fassions fausse route. Que Parent soit aussi riche que Luvigny et nous serons, nous, bien avancés! Avez-vous appris sur lui quelque chose de nouveau?

Tout en parlant ainsi, les deux amis ne perdaient pas une bouchée.

Ils avaient fait leur carte tout de suite, de telle sorte qu'ils n'étaient plus dérangés que lorsqu'un garçon apportait un plat.

Ils causaient à voix basse.

Du reste, au *Lion d'Or*, les tables sont si commodément espacées que l'on s'y trouve chacun chez soi.

— Peu de choses, répondit Tristot. Notre homme, au sortir du cercle, a fumé un cigare sur le boulevard, est entré dans un tripot, d'où il n'est sorti que vers dix heures, plus blême encore que le matin. Il est allé prendre une douche au Hammam, est passé comme la veille chez Lespès, et il déjeune en ce moment près de nous, ici même...

— Hein!

— Oui. Regardez la table du fond, parallèle à la nôtre, au bout de la rangée. N'ayez l'air de rien. L'homme qui déjeune là, seul, c'est Parent.

C'était lui, en effet, fort tranquille, mangeant de bon appétit et n'ayant point la mine d'un homme tracassé par une dette de quatre-vingt-dix mille francs qu'il devait payer dans les vingt-quatre heures.

Cette réflexion, les deux amis se la firent à voix basse.

— Il a sans doute l'argent, dit Tristot.

— Ou bien il sait où se le procurer, répondit Pivolot. Il ne faut pas que nous le quittions de toute la journée. Il faut que nous sachions où il trouvera cet argent.

— C'est mon avis.

Ils achevèrent de déjeuner, se règlant sur Parent, afin de n'être ni en avance ni en retard.

Ils demandèrent leur addition quand ils virent Parent appeler le garçon pour lui demander la sienne, payèrent quand ils le virent payer, sortirent quand il fut dehors.

Parent ayant allumé un cigare, Tristot et Pivolot, qui, on le sait, étaient toujours fournis, en firent autant.

Leur homme se promena un instant sur le boulevard, flânant, regardant les tableaux au coin de la rue du Helder; il descendit jusqu'au cercle où il prit une voiture, qui partit au grand trot d'un assez vigoureux cheval.

Tristot et Pivolot avaient prévu le cas et avaient arrêté un fiacre sur le boulevard.

Tristot avait dit deux mots au cocher, et la voiture les suivait pas à pas, de telle sorte qu'au moment où Parent passa dans la sienne, ils ne le perdirent pas de vue.

— Cette fois, dit Tristot, j'espère bien qu'il va rentrer chez lui et que nous allons enfin savoir où il demeure.

Parent se dirigeait vers la rive gauche.

La voiture, après avoir suivi un instant les boulevards, prit la rue Montmartre, traversa les Halles, le Pont-Neuf; mais, au lieu de s'arrêter place Dauphine, comme le croyaient nos deux compères, elle enfila la rue Dauphine, tourna à gauche par la rue de l'Ancienne-Comédie, le carrefour de l'Odéon et s'arrêta rue Monsieur-le-Prince.

Là, des escaliers conduisaient de cette rue à la rue Antoine-Dubois; sur les escaliers même, qui existaient encore il y a une dizaine d'années et que connaissent bien tous les étudiants en droit et en médecine qui ont vécu à cette époque au quartier Latin, était l'entrée d'un hôtel garni dont une façade donnait rue Antoine-Dubois et l'autre façade rue Monsieur-le-Prince, au-dessus d'un brocanteur et d'une brasserie mal famée, servie par des femmes.

Parent descendit là et entra dans l'hôtel.

— Je connais la maison, murmura Tristot. J'y suis venu, l'an dernier, visiter toute une smala de jeunes étudiants slaves, dont une étudiante russe, affiliés aux nihilistes, et qu'on soupçonnait de vouloir assassiner le jeune prince Milan de Serbie, alors à Paris. Si notre homme demeure là, il est coté.

Ils entrèrent dans un café-marchand de vins situé rue Monsieur-le-Prince, et des fenêtres duquel on pouvait aisément surveiller l'escalier et l'hôtel de la rue Antoine-Dubois.

Ils se firent servir une consommation et attendirent.

Environ trois quarts d'heure après, Parent sortait et remontait dans la voiture du cercle, qui l'avait attendu près de l'escalier.

Il s'était habillé, était élégamment mis et avait fait disparaître toute trace des désordres et des fatigues de la nuit.

Sa taille élégante était serrée par une redingote de couleur foncée et il avait un pardessus gris clair.

Pendant que la voiture partait, il arracha le fil qui retenait une paire de gants et les passa.

La porte du petit café étant entr'ouverte, Tristot et Pivolot purent entendre Parent qui disait au cocher :

— Rue de Chanaleilles!...

Les deux amis se regardèrent.

— Rue de Chanaleilles? Mais n'est-ce pas là que demeure M. de Terrenoire, le banquier?

— C'est là, en effet.

— Tiens, tiens, si Parent allait chez M. de Terrenoire? Voilà qui serait bizarre!

— Il a peut-être de l'argent déposé chez le banquier?

— La banque est boulevard Haussmann, c'est là qu'il irait. Et puis, vivrait-il en garni? Car il habite cet hôtel puisqu'il y a ses vêtements.

Ils réfléchirent un moment. Parent avait déjà disparu.

— Je vais le suivre, dit Tristot. Je garde la voiture. Il faut que nous en ayons le cœur net. Vous, monsieur Pivolot, informez-vous auprès du gérant de l'hôtel... et tâchez d'apprendre quelque chose sur Parent.

Le fiacre dans lequel se jeta Tristot ne rejoignit point celui de Parent, mais le cheval ayant marché bon train, il arriva presque aussitôt rue de Chanaleilles.

Les deux amis ne s'étaient pas trompés.

La voiture de Parent attendait rue de Chanaleilles.

Leur individu était entré depuis un instant.

Lorsqu'il sortit, ce fut pour aller rue de Londres, chez Luvigny, où il ne resta pas longtemps, après quoi, ayant payé la voiture, il la renvoya et descendit à pied jusqu'au cercle, où il passa le reste de la soirée.

Parent ne se doutait pas — jusqu'à ce moment — qu'il était filé avec tant d'acharnement et d'adresse, autrement il eût pris, sans aucun doute, ses précautions pour dépister les deux agents.

Tristot, n'ayant plus rien à découvrir pour ce jour-là — car il était plus que probable que Parent allait passer la nuit au cercle — retourna rue de Londres, s'informa auprès du concierge si Luvigny était encore chez lui et sur sa réponse affirmative, monta au premier étage.

Un valet de chambre vint ouvrir.

Tristot fit passer sa carte sur laquelle il mit un mot pressant pour le jeune homme.

On l'introduisit quelques instants après.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda Luvigny, en lui indiquant un siège, d'un geste indifférent.

Tristot resta un instant sans répondre.

Il réfléchissait, se disant que la démarche qu'il tentait là était fort délicate, que rien, en somme, dans la conduite de Parent, ne l'autorisait à la faire, et que, si lui et son ami se trompaient dans leurs prévisions et leurs pressentiments, ils pouvaient nuire à la réputation du fashionable.

Il se disait tout cela.

Mais il était trop tard pour reculer.

Du reste, il pouvait agir prudemment, en s'adressant à la discrétion de Luvigny.

Ce fut ce qu'il fit, en employant toutes sortes de précautions oratoires.

— Monsieur, dit-il, la démarche que je fais vous surprendra, j'en suis certain, et je suis obligé de vous prier de me promettre de garder le secret le plus profond, jusqu'au jour où vous saurez qu'en la faisant j'étais conduit par un plus haut intérêt que celui d'une simple et blâmable curiosité...

— Parlez, monsieur... je suis prêt à satisfaire votre curiosité, si je le peux...

— Vous le pouvez, sans contredit. Voici de quoi il s'agit. Parmi les membres d'un des cercles que vous fréquentez, se trouve un individu avec lequel vous avez joué plusieurs fois déjà, sans doute, — et en particulier dans la nuit d'hier... et auquel vous avez gagné une très forte somme...

— Luversan? dit Luvigny en se levant.

Tristot faillit tomber à la renverse. Parent, c'était Luversan. Ah! ah! Cela marchait bien, très bien, et ce pauvre M. Laroque avait eu le nez fin.

— Luversan? répéta Luvigny. Eh bien?

Le policier surmonta sa joie.

— Des motifs très graves, que je suis forcé de vous cacher encore, répondit-il, et ce, parce qu'ils ne reposent que sur des observations superficielles qui vous sembleraient à vous, peu probantes, nous ont amenés, un de mes amis et moi, à surveiller cet homme qui nous paraît suspect.

— Vous êtes agent de police?

— Non point agent de police régulier, comme vous l'entendez probablement...

Luvigny fit un geste de dégoût.

— Un mouchard! murmura-t-il.

Tristot comprit et sourit.

— Ni l'un ni l'autre, monsieur, dit-il, et cependant, c'est dans l'intérêt de la justice que je suis ici. Il serait trop long et peu intéressant de vous expliquer notre situation, à mon ami et à moi. Plus tard, s'il y a lieu, nous vous mettrons au courant. Je reviens donc à l'affaire qui m'amène. Je disais que vous aviez gagné à Luversan une somme de quatre-vingt-dix mille francs?

— C'est vrai.

— Plusieurs de vos amis et entre autres celui avec lequel vous êtes sorti du cercle ce matin, ont exprimé devant vous des doutes au sujet du payement régulier de cette dette d'honneur?

— C'est encore vrai, dit Luvigny avec un geste de surprise.

Il m'a fait faire le tour du quartier Latin. (P. 558.)

— Et vos amis se trompaient, n'est-ce pas, puisque M. Luversan sort de chez vous et vient de vous payer?

— Comment le savez-vous?

— Je l'ignore, monsieur, et c'est ce que je viens vous demander.

— Je n'ai aucune raison pour le cacher.

— Vous êtes payé?

— Intégralement. Voici, dans ce portefeuille, les quatre-vingt-dix mille francs de M. Luversan.

— Voudriez-vous, monsieur, ne pas vous défaire de cette somme à présent, et la garder par devers vous jusqu'à ce qu'un mot de moi vous en rende la libre disposition?

— Que soupçonnez-vous donc? Luversan serait-il...

— Ne m'interrogez pas, je ne pourrais répondre.

Luvigny hésita un instant.

Peut-être avait-il trouvé quelque emploi à cette somme et éprouvait-il de la contrariété de ce qu'on lui demandait.

Cependant il en prit vite son parti.

Il alla placer le portefeuille dans un secrétaire.

— Cet argent restera là, dit-il. Cependant, ne me faites pas trop attendre. J'avais grande envie de certains bibelots... et je voulais profiter de cette veine pour me les payer.

— Un mot encore. N'avez-vous pas été surpris de l'arrivée si prompte de M. Luversan, après les paroles de vos amis?

— Vous m'en demandez trop, monsieur, dit le jeune homme avec froideur. Je ne connais pas M. Luversan, que je ne vois qu'au cercle — et je ne voudrais pas qu'un mot léger de moi confirmât les soupçons que vous avez conçus.

— Puis-je compter sur le secret le plus absolu?

— Vous avez ma parole.

Quel triomphe pour Tristot quand il annonca sa découverte au confrère Pivolot. Celui-ci ne montra pas cette jalousie féroce qui distingue d'ordinaire les policiers et leur font souvent, trop souvent, désirer l'évasion d'un malfaiteur qu'ils n'ont pas eu l'honneur d'arrêter.

D'ailleurs, M. Pivolot avait toujours son idée au sujet du procès Laroque et il se proposait de retourner sous peu à Méridon. L'air fatal de Julia, l'émotion qu'elle n'avait pu cacher devant lui, la façon étrange dont son fils Raymond avait pris l'initiative de toutes les réponses et bien d'autres détails qui lui revenaient en tête, lui donnaient à réfléchir.

Pivolot aurait peut-être sa revanche sur le confrère Tristot.

— Alors, dit-il en risquant pour la première fois de sa vie un jeu de mots, l'amant de Juliette serait le Parent de Luversan.

— Vous l'avez dit, mon maître.

Mais le lendemain, ils apprirent avec inquiétude, rue Antoine-Dubois que Parent avait déménagé.

Il n'avait pas laissé sa nouvelle adresse.

Il se savait donc filé?

Voilà ce que pensèrent tout de suite les deux amis.

Malgré leurs précautions, il était possible que leur homme avait eu certains doutes.

S'il était coupable, il devait être sur ses gardes, et son apparente confiance pouvait bien n'être qu'une ruse.

Où le retrouver? Ce fut leur première question.

La chose était difficile. Paris compte des milliers d'hôtels garnis où changent tous les jours les locataires.

Et si Luversan se défiait, il était à craindre qu'il ne prît de nouveau un faux nom, qu'il se déguisât peut-être.

Sans perdre de temps, ils envoyèrent son signalement à la Préfecture de police, avec une note confidentielle au chef de la Sûreté, expliquant leurs soupçons, sans toutefois donner de certitude, en ayant soin même de n'indiquer cette piste que comme hasardée et d'un résultat plus ou moins problématique, en taisant la visite de Luversan rue de Chanaleilles.

Ils coururent place Dauphine.

On ne l'y avait point revu, depuis son dernier rendez-vous avec Juliette Brignolet.

Restait le cercle dont Luversan était un habitué.

Pendant huit jours, tantôt l'un, tantôt l'autre, ils restèrent là en surveillance, mais ne virent pas celui qu'ils attendaient.

Il était évident que Luversan n'y remettrait pas les pieds.

— Il se méfie, dit Tristot, il devient prudent... Donc, il n'a pas la conscience tranquille.

Ils firent une nouvelle démarche place Dauphine.

Le gérant de l'hôtel leur répondit :

— Le soir même du jour où je vous ai vus, j'ai reçu la lettre suivante, que je ne demande pas mieux que de vous communiquer, car je l'ai conservée à votre intention, pensant bien que vous reviendriez.

Pivolot parcourut la lettre.

Elle ne contenait que quelques lignes assez insignifiantes :

« Monsieur Lurelot, — c'était le nom du gérant — obligé de quitter « Paris sans retard, pour une affaire urgente qui m'appelle en province, « et comptant rester absent plusieurs mois, je vous prie de m'envoyer « mes effets dans une malle, à mon nom, en gare à Blois, où je les ferai « prendre. Ci-joint un billet de banque de cinquante francs pour vous « couvrir de vos frais.

« Parent. »

Il n'y avait rien de plus.

— C'est une ruse. Il n'a pas quitté Paris, dit Tristot.

Et s'adressant à M. Lurelot :

— Vous avez expédié les bagages?

— Aussitôt. Je ne pouvais les garder. Mon locataire ne me doit rien.

— Veuillez nous laisser cette lettre.

— Très volontiers.

— S'il vous arrivait quelque nouvelle intéressante, ayez l'obligeance de nous le faire savoir. Voici notre adresse.

— Je vous le promets.

— Pas un mot de tout cela à Parent s'il revient par hasard.

— C'est entendu.

— A propos, et sa maîtresse, la jolie veuve rousse?

— En voilà une qui n'est pas contente. Toutes les après-midi, je la vois arriver, pâle comme un linge, et furieuse!... Et, toujours la même question : « M. Parent? » à laquelle je suis obligé de faire la même réponse : « Parti! » C'est égal, ce n'est guère chic, pour un monsieur, de lâcher une aussi jolie petite femme!... Enfin, ce n'est pas mon affaire.

Tristot et Pivolot le laissèrent pour courir à un bureau télégraphique, où ils lancèrent le télégramme suivant, à l'adresse du chef de la gare de Blois :

« Colis, au nom de Parent, à Blois, est-il encore en gare? Réponse immédiate. »

Une heure après, ils avaient la réponse qu'ils attendaient au bureau :

« Colis n'a pas été réclamé. Est en gare, à la consignation. »

— J'en étais sûr! dit Pivolot. Décidément, cet homme n'a pas l'âme pure, puisqu'il cherche à faire perdre sa piste à ceux qui s'intéressent à lui.

Ils se rendirent ensuite rue de Laval où ils grimpèrent au sixième étage et frappèrent à la porte du petit logement habité par Juliette Brignolet.

La jeune femme s'y trouvait.

Elle vint ouvrir et manifesta quelque surprise à la vue des deux hommes.

Ils entrèrent en souriant, et tout de suite Pivolot fit les frais de la conversation.

— Madame, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être de vos amis... et j'en suis heureux pour ma tranquillité — ajouta-t-il galamment — car si j'avais l'occasion de vous rencontrer souvent, je craindrais fort de ne plus guère dormir

Après quoi il présenta Tristot et se présenta lui-même.

— Que voulez-vous de moi? dit Juliette, qui, malgré le calme qu'elle affectait, ne pouvait dissimuler son inquiétude.

— Rien que vous rendre service.

— En quoi pouvez-vous donc m'être utile?

— En vous renseignant sur l'endroit où se cache un homme qui, nous avons de bonnes raisons pour le croire, ne vous est pas indifférent.

— Je ne comprends pas, dit-elle d'une voix altérée... Veuillez vous expliquer plus clairement.

— C'est de Parent que nous parlons...

Le visage de la jeune femme, de très pâle, devint rouge; ses yeux flamboyèrent... ses narines palpitaient... tout en elle trahissait la colère, la jalousie, la fureur.

— Vous savez où il est? dit-elle, sourdement.

— Peut-être... Lisez cette lettre !...

Elle arracha des mains de Pivolot le papier qu'il tendait, y jeta un coup d'œil, puis se mit à rire — mais d'un rire brusque, nerveux.

— Cette lettre, je la connais. C'est son hôtelier qui vous l'a remise; et vous croyez qu'il est à Blois, vous?

Elle haussa les épaules, et tout à coup, changeant de ton :

— Cette lettre n'a été pour vous qu'un prétexte pour vous introduire chez moi, me parler, me voir... J'entends que vous me disiez ce que vous me demandez. Quel a été votre but en venant ici? J'ai le droit de le savoir...

— Là, là! Vous prenez feu! Quelle femme vous êtes! Est-ce notre faute si votre amoureux vous est infidèle!

Elle serra les poings et se mordit les lèvres.

— Ah! tenez, dit-elle, qui que vous soyez, vous êtes pour moi les bienvenus, parce que vous pourrez peut-être m'aider à me venger.

— Allons donc! allons donc, murmura Pivolot, tu y viens, à la fin; voilà ce que j'attendais!

— Me venger, oui, reprit-elle avec violence. Car je l'aimais, cet homme, autant que je le hais, à présent. Il m'a prise pour dupe... il s'est joué de moi... Après m'avoir eue comme sa maîtresse pendant quelques jours, voilà qu'il me plante là, comme une chose inutile dont il n'a plus que faire... sans plus se soucier de ce que je deviendrai; et il croit que cela va se passer de la sorte? Ah, non! Ah! je me vengerai! oui!... Et je le lui avais dit, cependant !... Je prévoyais son départ... Déjà nous avions eu des scènes, et cela ne pouvait durer longtemps... alors je l'ai menacé : « Tant pis si tu me quittes, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour

te nuire. » Je ne le prends pas en traître... comme vous voyez!...

— Je trouve, en effet, dit Pivolot d'un ton paternel, que cet homme a prouvé là beaucoup de légèreté... et si nous pouvons vous aider à en tirer vengeance?

— Vous êtes de la police?

— A peu près!

— Eh bien, informez-vous donc des moyens d'existence de Parent!... Malins vous serez si vous les découvrez!... Peu m'importait, à moi! je ne suis pas une grande dame... Et puis, je sais qu'il y a pas mal de grandes dames qui l'ont aimé, et qui ne se sont pas inquiétées plus que moi de connaître le mystère de sa vie... Il vivait en garni depuis quelque temps, et de quoi vivait-il? Je l'ignore. Est-ce que vous le savez, vous?

— Non, et nous avions compté sur vous...

— Impossible de vous renseigner. Je n'en connais pas plus que vous, mais toujours est-il qu il y a, surtout depuis plusieurs jours, bien des étrangetés dans sa conduite... Il y a un mois et demi à peu près... peut-être deux mois, que nos relations ont commencé... Ce qu'il m'a promenée d'hôtel en hôtel garni!... Il m'a fait faire le tour du quartier Latin... On aurait dit qu'il voulait dépister la police. Je le voyais bien, mais j'étais grisée, je l'aimais... Et puis, en vivant au jour le jour, il ne pouvait me payer ce que je lui demandais...

— Pardon, interrompit Pivolot avec aménité... Vous dites que vos relations avec Parent ont commencé il y a environ deux mois?...

— Oui.

— Que devenait donc ce pauvre Brignolet pendant ce temps-là?

Elle tressaillit et se troubla.

— Pourquoi m'adressez-vous cette question?

— Dame! c'est tout naturel.

Elle se fâcha, devint toute rouge :

— Est-ce que cela vous regarde? dit-elle. Je le trompais, mais il n'en a jamais rien su... Et j'en suis contente, aujourd'hui qu'il est mort. C'est un chagrin que je lui aurai épargné, parmi tous ceux qu'il a éprouvés — par ma faute.

— Par votre faute?...

Elle s'était interrompue, faisant un geste comme pour rattraper ses paroles.

Puis, tout à coup, elle s'attendrit :

— Oui, je lui ai fait du chagrin, dans les derniers temps de sa vie. Ah! tenez, je ne sais pas pourquoi je ne vous dirais pas tout, puisque je serai contente s'il arrive quelque malheur à Parent.

— Parlez, puisqu'il est convenu que nous serons vos amis.

— Oh ! mes amis, je m'en moque, pourvu que je me venge. C'est la faute de Parent, voyez-vous, si je suis devenue ce que l'on me reproche, coquette et dépensière. C'est lui qui m'a monté la tête en me disant tous les jours : « Jolie comme vous êtes, cela ne vous fatigue pas de mener une vie où vous travaillez sans cesse? Cela ne vous semble pas ridicule d'avoir des robes pareilles, avec une taille comme la vôtre? et d'habiter au sixième étage, c'est-à-dire de lasser vos petits pieds à monter si haut? Vous êtes faite pour rouler voiture, pour être parée des plus riches toilettes, porter des bijoux et habiter un appartement luxueux... Vous êtes faite pour qu'on vous admire, pour qu'on vous choye et qu'on vous fête ! » Pour avoir tout cela, que me manquait-il?

— De l'argent ; ou un amant qui vous en eût donné?

— Oui, de l'argent. Mais comment m'en procurer?... En prenant un amant, comme vous dites... C'est ce que je fis... Mais je m'étais toquée de ce Parent, et ce n'était pas lui, comme je l'avais cru, qui pouvait contenter toutes les ambitions et satisfaire tous les rêves de luxe qu'il avait fait naître. Je m'en aperçus bientôt. Il avait quelquefois de l'argent, la plupart du temps il n'en avait point — et je commençais à lui en vouloir de m'avoir débauchée et de s'être joué de moi, en me promettant plus de beurre que de pain... C'est alors, surtout — après qu'il m'eût fait venir l'eau à la bouche, comme on dit — que je tourmentai Brignolet. Je lui faisais un crime de ne pas être riche et de refuser les caprices coûteux qu'il lui était, je le savais bien, absolument impossible de me payer.

— « De l'argent ! lui disais-je sans cesse, de l'argent ! »

— Et comment vouliez-vous qu'il s'en procurât, cet homme?

— Est-ce que je sais, moi? Je ne réfléchissais pas ; j'étais folle... Toutefois, à la longue et à force de répéter : « De l'argent ! Je veux de l'argent ! » je finis par m'apercevoir que cette idée trottait dans la tête de mon mari — lequel, je dois vous le dire, m'adorait...

Tristot et Pivolot se regardèrent.

Évidemment les paroles — un peu incohérentes — de Juliette Brignolet les intéressaient.

C'était là, en quelque sorte, une étude prise sur nature.

C'était bien ainsi que s'était opérée la transformation de cette femme d'ouvrier, en coquette, d'abord, en cocotte ensuite, et peut-être — ils l'apprendraient plus tard — en coquine.

Juliette poursuivit :

— Je remarquai aussi, chose qui me parut bizarre, que mon mari et Parent avaient lié connaissance.

— Comment avez-vous fait cette remarque? dit Pivolot.

— Je les ai rencontrés deux fois dans la rue. Ils sortaient d'un café et causaient avec vivacité. Je n'ai pas fait semblant de les voir. Quant à eux, ils ne m'ont pas aperçue, j'en suis sûre.

— Et qu'avez-vous pensé? fit Tristot, qui redoublait d'attention.

— J'ai pensé que Parent était très prudent et essayait d'entrer dans l'intimité de mon mari pour rendre plus faciles ses relations avec moi.

— Vous n'en avez pas dit mot à Parent?

— Non — répondit-elle avec un certain embarras — c'eût été entamer avec lui une conversation sur un sujet qui m'eût déplu.

— C'est la vraie raison?

— Quelle autre raison y aurait-il?

— Parent et votre mari cherchaient peut-être ensemble — sans se l'avouer — un moyen de vous donner cette fortune que vous réclamiez sans cesse?

Elle resta quelques instants sans répondre.

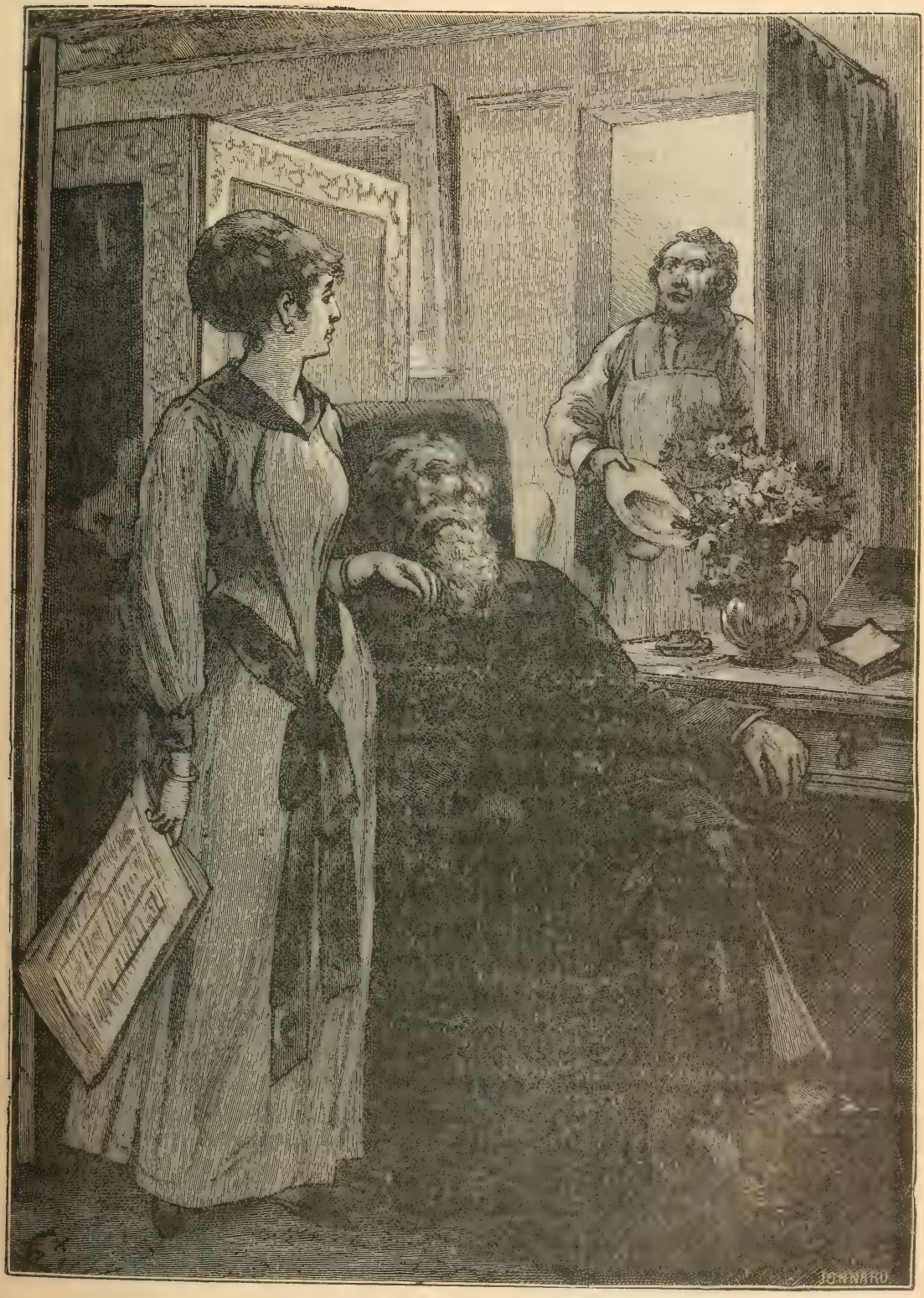
Elle regarda tour à tour avec frayeur Tristot et Pivolot, cherchant à deviner au fond de leur âme ce qu'ils pensaient, ce que signifiaient leurs paroles.

Puis, comme poussée par le besoin de faire des demi-confidences, peut-être pour se mettre à l'abri de tout soupçon, elle reprit :

— Enfin, un jour Brignolet me dit : « Tu veux de l'argent? Tu ne seras tranquille et heureuse que lorsque tu seras riche? Et tu promets de bien m'aimer quand je t'en apporterai beaucoup, autant que tu en voudras? Tu ne me tromperas pas? Tu me resteras fidèle quand les belles toilettes que tu pourras te payer attireront sur toi les yeux de tout le monde? » Je lui promis tout ce qu'il voulut, mais, inquiète de l'air étrange avec lequel il me racontait tout cela, je voulus m'enquérir du moyen qu'il avait trouvé pour faire fortune. Il répondit d'une manière évasive, en me disant qu'il n'était pas assez intelligent pour avoir découvert tout seul ce moyen-là, mais qu'il s'était associé avec un homme dont l'imagination était plus fertile que la sienne, et qui avait promis de le rendre riche. C'est tout ce que j'en pus tirer. J'ajoutai pourtant : « Et ça se fera attendre longtemps, cette fortune? » Je disais cela en riant, pour le réconforter un brin, parce que je le voyais tout sombre et tout drôle. Il me dit : « Ça commencera peut-être demain! « Je n'insistai pas, et de toute la soirée nous n'en avons plus parlé...

Elle s'arrêta, en voyant avec quelle ténacité singulière l'examinaient Tristot et Pivolot.

— Comme vous me regardez! dit-elle.



Que voulez-vous? père Firmin, demanda-t-elle. (P. 565.)

Pivolot eut un sourire froid.

— Continuez donc, madame Brignolet. Vous êtes vraiment charmante...

— Mais je n'ai plus rien à ajouter...

— Si, une chose... seulement. «Demain, vous avait dit Brignolet, demain, je t'apporterai une fortune ». Et c'est le lendemain, n'est-ce pas, qu'il a été assassiné?...

— Oui, fit-elle — sans parler — d'un geste de la tête.

— Et cette coïncidence ne vous a pas paru étrange?

Elle eut le même geste pour dire qu'elle n'avait rien soupçonné, mais Tristot et Pivolot échangèrent un regard incrédule.

Une multitude de pensées graves leur venaient et ils avaient besoin d'être seuls pour se les communiquer.

Ils se levèrent pour partir.

Juliette parut tout à coup se ranimer en se ressouvenant de la trahison de son amant.

— Il s'est joué de moi... Je vois à votre air qu'il m'a peut-être prise comme un instrument dont il s'est servi pour exécuter un plan que je ne comprends pas très bien; mais, quoi qu'il en soit, n'oubliez pas que vous avez promis d'aider à me venger... Il avait une autre maîtresse que moi... le gredin... j'en suis sûre, ah! si je la connaissais, comme je lui jetterais volontiers une bouteille de vitriol à la figure... Je ne la connais pas, mais je parierais un doigt que c'est une femme de la haute... J'ai lu un bout de lettre, une fois. C'était signé *Andréa*... Je n'ai pas eu le temps de l'achever, parce que Parent me l'a reprise et arrachée... mais les femmes ne s'y trompent pas... Si c'avait été une pauvre petite ouvrière comme moi, il n'eût pas été aussi furieux. Moi, il ne m'aimait pas. C'est l'autre, celle-là qu'on nomme Andréa, qu'il aime... Oh! j'ai vu ça à ses yeux... Eh bien! ce que je voudrais, c'est me venger d'elle et de lui en même temps, faire d'une pierre deux coups! Ah!... si je savais son autre nom, si grande dame soit-elle, je l'atteindrais, je le jure!...

Elle trépignait et levait les poings avec menace.

— Patience! dit Tristot, patience!...

Au moment où les deux amis allaient sortir de l'appartement, Tristot, se retournant, demanda tout à coup :

— Et vous n'avez aucuns soupçons sur l'assassin de votre mari?

— Aucuns. Si je le connaissais, l'assassin, croyez-vous que j'aurais attendu jusqu'aujourd'hui pour aller faire ma déclaration au commissariat du quartier?

Elle avait la voix un peu altérée en disant cela.

— Songez, dit Tristot sévèrement, que si vous nous cachiez quelque chose, vous seriez coupable, très coupable, et que vous pourriez même être considérée comme complice du meurtre.

— Moi?... moi?... complice du meurtre... de mon mari?...

— Oui! réfléchissez-y!

Et sur ce mot, ils partirent, la laissant interdite et pâle.

— La croyez-vous coupable? demanda Pivolot.

— Par sottise, oui... Elle a la tête d'un moineau et des instincts mauvais. Avec cela, on va loin. — Coupable, de fait et par réflexion, je ne le crois pas...

— Et que pensez-vous de tous ses bavardages?...

Tristot mit du temps à répondre, puis, prenant le bras de son ami et lui parlant bas à l'oreille :

— Et vous, monsieur Pivolot?

— Moi, je suis persuadé que nous n'avons pas perdu notre temps avec ce Luversan...

Tristot eut un sourire approbatif, tira un étui agrémenté de son chiffre en or et offrit un cigare à Pivolot, qui accepta.

Ils étaient d'accord.

XL

Huit jours après ces incidents, Laroque revenait de Paris à Maison-Blanche avec autant de désespoir au cœur qu'il avait eu de joie, lors de son dernier voyage. Les deux policiers lui avaient tout raconté, la « filature » de Juliette Brignolet, la découverte d'un certain Parent derrière lequel se cachait Luversan, etc... Et après? Après, plus rien; plus de Parent, plus de Luversan!

L'homme, sentant la poudre, avait décampé.

Laroque, énervé par cette enquête interminable, les craintes qui commençaient à l'envahir pour sa sûreté personnelle, se laissait aller à la réaction du découragement.

Suzanne en profita pour essayer de le déterminer à repartir en Amérique.

Ah! s'il y consentait, ce père chéri, à oublier Paris et ses alentours où il n'avait éprouvé que des misères et des angoisses, depuis sa coupable faiblesse, Suzanne pourrait enfin écrire à Raymond : « Nous sommes sauvés; dans un mois, vous nous rejoindrez là-bas; dans trois mois, nous serons mariés. Ce que je veux, père le veut toujours. »

— Père, lui dit-elle, depuis que je sais dans quel labyrinthe inextricable vous vous êtes engagé, je ne vis plus. La nuit, au moindre bruit, je me réveille en sursaut, croyant qu'on vient vous arrêter. Quand vous me promettez de revenir à telle heure, et que vous me faites attendre, je songe avec effroi à l'idée que vous êtes retombé dans les griffes de la justice et que je ne vous reverrai plus, comme autrefois, que devant ces hommes à robe rouge dont la vue me glaçait d'épouvante, à Versailles. Si cela doit continuer encore plusieurs mois, vous risquerez peut-être de retrouver votre honneur, mais vous perdrez votre fille.

— Chère enfant! Oui... tu changes tous les jours... tu t'étioles dans cette solitude... Je devrais partir, retourner là-bas, où je suis honoré, où je serais heureux avec toi... si je pouvais oublier; mais il y a ici, dans cette France que j'aime tant, où je veux finir mes jours, il y a un homme qui compte sur moi, qui est malheureux, injustement accusé, martyr...

— Jean Guerrier... c'est vrai.

— L'abandonner serait une trahison. Luttons jusqu'au bout, mon enfant. Soyons vaillants. Il n'est pas possible que cet inique jugement de Versailles ne soit pas réformé. Éloigne de toi les folles terreurs. Sois ferme dans ta conviction, dans l'ardent désir de voir ton père réhabilité et, quoi qu'il arrive, tu auras la force de lutter jusqu'au bout, que nous triomphions ou que nous soyons encore terrassés par le sort. Pour aujourd'hui, je me sens, il est vrai, tout démonté; mais rien n'est perdu. Je vais réfléchir de mon côté, certain que, du leur, mes deux braves auxiliaires, Tristot et Pivolot, ne perdent pas une minute pour retrouver la piste.

Il achevait ces derniers mots quand la porte s'ouvrit.

Le père Firmin, vieux jardinier du pays, avait passé la journée à Maison-Blanche.

Suzanne, qui adorait les fleurs, ne trouvait de distraction que dans son jardin dont elle avait fait une merveille où les plantes exotiques foisonnaient.

— Que voulez-vous, père Firmin? demanda-t-elle.

— Pardon, mademoiselle : pardon, monsieur Farney. C'est un voisin, un bon voisin, qui demande la permission de visiter votre serre. Je crois bien qu'il voudrait vous demander quelques boutures qu'on aurait bien de la peine à se procurer ailleurs qu'ici.

— Vous n'avez pas besoin de ma permission, père Firmin, dit Laroque. Donnez à ce monsieur tout ce qu'il désire... du moment que c'est un bon voisin.

— Et un voisin *rigolo*, sauf vot' respect, monsieur Farney, ajouta le père Firmin qui s'arrêtait difficilement de parler quand il avait commencé.

Cet homme-là, il en a *évu* de toutes les couleurs. Paraît qu' c'est lui qu'a arrêté Lacenaire ; mais vous n' connaissez pas ça, Lacenaire, vous, monsieur Farney. Lacenaire, c'est un assassin qu'*en* a tué quinze à lui tout seul. Il *s'a* fait prendre le jour où il a *évu* un complice.

Laroque écoutait avec intérêt le père Firmin, ce qui ne contribua pas peu à donner au vieux jardinier une impulsion nouvelle d'éloquence.

— J'vas vous dire. C'est un... un bon... un vrai... un *roussin*, quoi! Il a été d'la *boîte* pendant trente-trois ans, sept années de *rabiot*, sans compter les services militaires. On ne voulait pas lui octroyer sa retraite, mais il l'a prise. C'est Cuvellier qu'y s'nomme : quand on dit : « Cuvellier » à la *boîte*, paraît que tout l'monde se découvre. Y en a pas, y en a jamais eu d'pareil, y en aura jamais plus. Un homme qu'a arrêté Lacenaire!... c'est c'qui s'appelle rendre un fameux service à la *sociliété*. Y en a qu'on décore parce qu'ils ont usé le fond d'leur culotte sur un fauteuil moelleux de chef de bureau, et Cuvellier n'est pas décoré. Il connaît sa ménagerie depuis A jusqu'à B, si bien qu'lautr' jour, à la fête du pays, il a découvert, dans un camelot? qui filoutait le public au *passe-dix*, un forçat en rupture de ban. Fallait voir comme le vieux d'la *boîte* vous l'a attrapé par derrière... le coup du jarret! et vous l'a ficelé en un rien d'temps. « Tenez-le! Fouillez-le ! » qu'il criait au public. J't'en fiche ! Le public commençait déjà à crier après lui, pour se mêler de ce qui ne le regardait pas. Sans les gendarmes, le camelot filait dare-dare ; car le vieux de la *boîte* n'en pouvait plus... A c't'âge-là, ça s'comprend. Mais les gendarmes ont prêté main-forte, et savez-vous, monsieur Farney, ce que Cuvellier a trouvé dans les poches du camelot? deux revolvers chargés, trois couteaux-poignards, un casse-tête, une fiole de laudanum, une tabatière en argent, un trousseau de fausses clés, et une pince-monseigneur !

Laroque ne put s'empêcher de rire à cette énumération prodigieuse.

Mais, si le vieux de la *boîte* était réellement aussi malin, peut-être bien qu'on pourrait l'utiliser en faveur de Guerrier.

Laroque invita le père Firmin à le mettre en rapport avec cet homme extraordinaire.

Le vieux jardinier, enchanté du succès de sa harangue, sortit avec son maître et le conduisit à un petit vieillard tout ratatiné et clignottant qui essuyait ses lunettes avec un formidable mouchoir de couleur.

— Vous êtes M. Cuvellier? demanda Laroque au visiteur, en exagérant, par prudence, son accent yankee.

— Oui, monsieur.

— Et vous désirez visiter notre serre ? Très volontiers, monsieur. Le père Firmin vous expliquera nos essais d'acclimatation. Si quel-

ques boutures de nos réserves pouvaient vous agréer, ne vous gênez pas. Je me fais un plaisir d'obliger un voisin qui, paraît-il, a rendu de grands services à son pays en le débarrassant de nombreuses bêtes féroces à faces humaines.

— Mon dieu oui, monsieur, de très grands services. Mon pays m'a prouvé sa reconnaissance en m'allouant quatorze cents francs de retraite dont je vis, après avoir élevé cinq enfants qui font leur chemin à Paris.

— Quatorze cents francs seulement, c'est indigne!

— Aurais-je été plus favorisé aux États-Unis?

— Certes!

— Oui, mais je n'aurais pas le plaisir d'être Français; c'est un privilège qui vous console de bien des choses.

William Farney trouva que le petit père Cuvellier ne manquait pas de finesse. Lui aussi aimait la France, sa patrie, et peut-être bientôt là lui faudrait-il quitter pour toujours.

— Quand vous aurez fait votre tournée et vos choix, lui dit-il, vous m'obligerez, monsieur Cuvellier, de m'accorder un moment d'entretien pour une affaire sérieuse où j'aurais besoin de vos lumières.

— Soit, monsieur; mais je vous préviens qu'elles sont bien vacillantes, mes lumières. Tant va la mèche au feu qu'elle brûle toute la chandelle. Encore deux ou trois jets de flamme et la farce sera jouée. Chacun son tour.

— Je vous attends au salon.

Laroque alla rejoindre sa fille et la pria de le laisser seul avec le vieux de la *boîte*.

— Oh! prenez garde, mon père, supplia-t-elle. Ne vous compromettez pas... J'ai peur...

— Sois tranquille, j'ai déjà préparé mes questions.

Le père Cuvellier revint au bout d'un quart d'heure.

— Je suis à vous, dit-il en acceptant avec plaisir le cigare que lui présentait son hôte, de quoi s'agit-il?

— Il s'agit d'un homme qui veut me faire verser cinq cent mille francs dans sa caisse pour le seconder dans une affaire industrielle.

— Cinq cent mille francs! répéta l'agent retraité. C'est un joli denier.

— C'est peu pour moi. Néanmoins, je ne tiendrais pas à les perdre.

— Je comprends ça.

— De quels moyens dispose-t-on à Paris pour vérifier l'honorabilité d'un homme?

— Il y a des agences; mais quand il s'agit d'une aussi forte somme,

il faut se garder des agences. Si vous avez affaire à un coquin, croyez qu'il aura graissé la patte aux gens chargés de vous renseigner. Il peut lui en coûter dix mille francs, mais qu'importe, puisqu'il lui en restera quatre cent quatre-vingt dix mille.

— Vraiment! Mais alors, comment faire?

— Vérifier par soi-même. Ah, ce n'est pas commode, surtout pour un étranger. Connaissez-vous les habitudes du bonhomme?

— Hélas, oui! Et je crains...

— C'est un débauché? Il court les filles?

— C'est bien pis, m'assure-t-on; mais je n'ai pu en avoir la preuve Il serait joueur.

— Joueur? Ne lui versez pas un centime. Joueur! Ah monsieur, si vous avez un ennemi, un de ces ennemis qu'on exècre jusqu'au dernier souffle, à qui on ne saurait pardonner, vengez-vous en le rendant joueur, et vous aurez fait pis que de lui crever les yeux; car le joueur, pour courir à sa perte, est cent fois plus aveugle que le pauvre hère privé du sens de la vue. Joueur! Et il vous demande cinq cent mille francs? C'est pour les jouer, monsieur! C'est pour avoir la jouissance d'éclabousser de vos billets de banque une galerie émerveillée! Savez-vous en combien de temps il peut vous les perdre, vos cinq cent mille francs? En une nuit, en une demi-nuit!

Roger admirait ce petit vieux qui, après quarante années de services militaires et civils, avait encore tant de vigueur dans l'expression de sa pensée.

— Je vois, dit-il, que vous connaissez à fond les joueurs.

— Je vous crois; j'ai été pendant dix ans brigadier au service des garnis à la préfecture de police, où nous avions entre autres surveillances de nuit, celle des tripots. Ah! j'en ai vu de belles! Il ne tenait qu'à moi de m'enrichir en un hiver. Chaque jour, mes indicateurs venaient me proposer des dix mille, des vingt mille, des cinquante mille francs, si je voulais bien consentir à fermer les yeux sur les roulettes clandestines qu'ils étaient chargés de me signaler. Chaque matin, je recevais quarante rapports sur le mouvement de perte ou de gain qui avait lieu dans chacun des principaux *enfers* de Paris. C'était effrayant pour un homme qui n'a jamais dépensé plus de vingt-deux sous à son déjeuner et trente-trois à son dîner. En 1866, un entrepreneur de peinture perdit quatre cent mille francs en trois heures contre des grecs associés. Il sortit les mains vides le matin et alla se jeter à l'eau. Quand on fit son inventaire, on constata que l'actif dépassait encore le passif. Si le malheureux l'avait su, il aurait remis son funeste projet à d'autres temps; mais il avait perdu la tête. Je sais encore

Il a la tête bien dure, mais il a bon cœur, ce qui fait compensation. (P. 572.)

par cœur le nom de tous les grecs, mes contemporains, de tous les pigeons de haute marque.

— Vraiment ! s'écria Laroque. Alors vous allez peut-être pouvoir me renseigner.

— J'en doute ; car ce personnel se renouvelle en moyenne tous les cinq ans. Les pigeons disparaissent, se suicident ou vont en prison pour

abus de confiance vis-à-vis des gens qu'ils ont dupés dans l'espoir de se refaire; les grecs se ruinent à Monaco, ou bien se coulent par la manie de montrer leur talent en public. Quelquefois ces derniers redeviennent honnêtes, commercialement parlant; les pigeons, jamais!

— De sorte que vous préférez les dupeurs aux dupés.

— Ma foi, je les plains, tous les deux. C'est si avantageux de suivre la droite ligne, et il faut si peu d'argent quand on n'en jette point par la fenêtre.

Un profond philosophe, M. Cuvellier.

Laroque alla droit au but.

— Dans votre collection de voleurs ou de volés n'auriez-vous pas un certain Luversan?

— Parfaitement, je tiens cet article.

Roger rayonna.

— C'est un homme entre deux âges, beau garçon, brun, l'œil perçant, un accent indéfinissable, un bellâtre, une sorte de *rastaqouère*, comme on dit de nos jours.

— Parfait, et il ne saurait y avoir deux Luversan de cet acabit.

— C'était de mon temps un boursier, une sorte de banquier marron.

— Ah!

— Il n'a pas toujours fait que de la banque et je l'ai connu, dans les bas tripots du quartier latin. Seulement, il ne s'appelait pas Luversan à l'époque dont je veux parler. Il s'appelait... attendez!... Ah diable, c'est qu'il y a bigrement longtemps de cela. Ma foi, je ne m'en souviens plus.

— Je vous en prie, monsieur, tâchez de vous rappeler ce nom. Faites un effort.

— A quoi bon. Luversan est un coquin à qui je ne prêterais pas quarante sous. Je vous sauve cinq cent mille francs et je ne vous demande pas de remise. Le père Firmin m'a donné ces boutures dont je vous sais fort gré. Aujourd'hui que me voilà débarrassé de ma ménagerie, comme dit Firmin, j'observe la nature; j'aurais dû m'y prendre plus tôt. La vue baisse et je suis obligé de me faire lire le journal par mon petit-fils, un bambin qui m'aide à manger mes quatorze cents francs de rentes.

Il se levait pour se retirer quand soudain son visage s'illumina. Cuvellier, triomphant, s'écria :

— Le nom de votre homme, je le tiens, c'est... c'est Mathias Zo.. non! Zu,... Zubé... Mathias Zubéri!

A ce nom de Mathias Zubéri, Roger Laroque avait fait un brusque mouvement. Son cœur avait battu plus vite. Il lui semblait se souvenir,

lui aussi ! Il lui semblait qu'il connaissait ce nom ! que Mathias Zubéri avait été mêlé à sa vie.

— Où? Comment?

Le vieux de la Boîte s'était remis.

Un joli coco, dit-il. Je revois son dossier comme si je l'avais là, sous la main. On ne connaît pas sa nationalité, mais on a la conviction qu'il a fait de l'espionnage pendant la guerre de 1870, pour le compte des Allemands contre le pays où il ne vit que d'expédients et d'escroqueries. Il est trop maladroit de ses mains pour voler au jeu, mais il a maintes fois participé à des coups exécutés par des philosophes à sa solde. Il est gros joueur et c'est ce qui le perd. Vous êtes renseigné, monsieur Encore une fois merci, et bonsoir. Mon petit-fils m'attend.

Il se retira en saluant sans obséquiosité.

Laroque était très agité et très nerveux.

C'est que lui aussi se souvenait !

Il se souvenait de ce Mathias Zubéri.

— N'avait-il pas été soldat? Ne s'était-il pas battu autour d'Orléans? N'avait-il pas, alors qu'il était sous-officier, surpris ce Mathias Zubéri en flagrant délit d'espionnage et ne l'avait-il pas fait arrêter?

Mathias Zubéri s'était échappé de sa prison, quelques heures avant d'être conduit devant le peloton d'exécution, et dans la prison, sur les murs, il avait écrit quelques mots à l'adresse de Laroque, par lesquels il le menaçait de sa vengeance...

Tout un monde d'idées et de conjectures se développait devant Laroque.

Était-ce donc vrai que ce Mathias Zubéri fût le même que Luversan?

Alors que de choses compliquées se simplifiaient.

En admettant chez lui un projet de vengeance, n'était-il pas possible qu'il eût profité de la gêne de Laroque, autrefois, alors qu'il était riche, pour précipiter sa ruine? Et n'était-il pas, peut-être, l'ami de ce malheureux Larouette? Ne l'avait-il pas sacrifié, ce pauvre diable, pour exécuter dans toutes ses parties un plan diaboliquement conçu et qui devait aboutir à l'accusation de Laroque et à son déshonneur?

Le hasard avait servi le misérable d'une façon bien singulière, mais le hasard est un dieu aveugle qui tend les mains et se laisse prendre par le premier venu.

Zubéri connaissait sa ressemblance avec Laroque, il l'avait augmentée, cette ressemblance, en choisissant des vêtements pareils à ceux que portait le mécanicien, d'une coupe particulière, de la même couleur, sans oublier cette pèlerine — mode assez rare — dont Laroque se couvrait les

épaules, car il avait gagné des rhumatismes pendant les terribles froids de la guerre de 1870.

Voilà à quoi il pensait.

Mais, tout cela, après tout, n'était que conjectures.

Rien, peut-être, n'était vrai! Zubéri avait donc calculé qu'il serait vu par la femme et la fille de Laroque? Impossible. Que des témoins le prendraient pour Roger? Impossible. Qu'il rencontrerait le mécanicien le lendemain au cercle, perdrait contre lui, et ferait ainsi passer dans sa caisse les billets volés à Larouette, billets accusateurs? Impossible, encore, toujours!

Toutes ces hésitations, toutes ces incertitudes, Laroque était décidé à ne les confier à personne, pas même à Suzanne.

Le lendemain, il rendait sa visite au père Cuvellier qu'il trouva en train d'apprendre à lire à un bambin de six ans.

— C'est mon petit-fils, dit le retraité. Il a la tête bien dure, mais il a bon cœur, ce qui fait compensation. La tête s'amollira chez lui et je suis convaincu que le cœur ne s'endurcira pas. Je parie que vous venez pour notre homme? J'y ai pensé toute la nuit. Si vous voulez savoir ce qu'il vaut, adressez-vous à une sorte de coulissier marron, nommé d'Andrimaud, rue de Rivoli, 104. Il ne vous en dira que du bien; mais l'un vaut l'autre. Ils ont tripoté ensemble sur les valeurs à lots qu'ils vendaient à crédit, par versements de dix et vingt francs, en province, jusqu'à concurrence de la somme entière. Ils ont englouti à eux deux trois cent mille francs de la plus rude épargne française. D'Andrimaud en a eu pour deux ans de Poissy et dernièrement, étant allé à la *Boîte*, j'ai appris que ce coquin recommençait sur une grande échelle. C'est peut-être pour lui que Mathias Zubéri voulait vous faire verser cinq cent mille francs?

— Non; mais je vous remercie, monsieur, de vos bons renseignements. Si votre petit-fils veut venir de temps en temps faire des bouquets chez moi, il sera le bienvenu.

L'enfant sauta de joie, et Cuvellier, reconnaissant, fit à son tour visiter à M. Farney son jardinet et sa basse-cour.

Les deux hommes se séparèrent en amis.

XLI

Le lendemain matin, Roger Laroque se rendait chez d'Andrimaud, rue de Rivoli, 104.

Cet incorrigible « banquier » tenait au premier étage une agence financière dénommée; « *le Sauveteur du Capitaliste* ».

Dans l'entrée se tenait un groom à livrée dont la veste coquette ornée de boutons de cuivre étincelants donnait la plus haute idée de l'importance de la maison.

Trois employés à « cautionnement » griffonnaient des adresses dans la première pièce. Au fond, derrière une porte où on voyait écrits les mots magiques : *Caisse-Bureau*, se tenait le « banquier ».

A la vue d'un gentleman aussi cossu que l'arrivant, d'Andrimaud se leva et, d'un geste noble, lui indiqua un siège.

Laroque n'y alla point par quatre chemins.

— Voulez-vous gagner cinq mille francs à ne rien faire?

Très étonné, le Sauveteur des capitalistes se demanda s'il n'avait pas devant lui un aliéné; mais Laroque tira de son portefeuille les cinq billets de mille, ce qui rassura le banquier en lui mettant l'eau à la bouche

— Que faut-il faire? demanda-t-il?

— Rien, vous dis-je.

— Je ne comprends pas.

— Connaissez-vous M. Luversan?

— Parbleu!

— Le voyez-vous souvent?

— Presque tous les jours.

— Pouvez-vous me mettre en rapport avec lui?

— Pourquoi?

— Ça, c'est mon secret. Aussi bien ne vous offrirai-je pas cinq mille francs si je n'avais besoin tout au moins de votre discrétion.

— Parlez et je vous réponds que pas un mot de ce que vous m'aurez dit ne sortira de ma bouche :

— Je ne parlerai pas. Je désire seulement que vous me mettiez en rapport avec M. Luversan et qu'il ignore ma démarche.

— Quand?

— Demain.

— Soit! J'inviterai Luversan à dîner; je suis garçon. Vous arriverez comme par hasard à six heures et demie, et je vous forcerai à être des nôtres. Cela vous va-t-il?

— Cela me va. Voici deux mille francs d'arrhes. Vous toucherez les trois autres mille francs fin du mois, à mon domicile.

Roger lui tendit sa carte au nom de William Farney

— C'est à deux pas de Paris, lui dit-il. La course vaut bien trois mille francs.

Laroque se retira avec la conviction que d'Andrimaud était beaucoup trop fort pour avertir son ancien complice de filouteries.

Les heures lui semblèrent interminables jusqu'au lendemain.

Vingt fois il s'était dit :

— Pourvu que Luversan accepte ! Pourvu que je ne reçoive pas de d'Andrimaud une dépêche contremandant ce rendez-vous !

Pas de télégramme... Laroque prit le train de Paris.

A six heures il sonnait au *Sauveteur des Capitalistes*.

Et en sonnant, son cœur battait un peu, car il pensait :

— Cet homme est peut-être l'assassin de Larouette? C'est peut-être pour cet homme que j'ai été condamné à une peine infamante et déshonoré ! Et je vais me trouver en face de lui !.. Ah ! si je pouvais lire dans le fond de son âme et fouiller dans son passé !..

La porte de la garçonnière s'ouvrait. Laroque entra.

Cinq personnes dînaient ce soir-là avec d'Andrimaud ; tous « banquiers », à l'exception de Laroque. D'Andrimaud fit les présentations d'usage. Il termina par Luversan.

Celui-ci s'était approché de Laroque et le saluait courtoisement. Laroque répondit à son salut avec la même politesse, mais il n'y eut rien de plus entre eux ; pas un mot ne fut échangé.

A table, Laroque l'observa attentivement.

Luversan était grand et robuste, large d'épaules, la même taille et la même carrure que Laroque. Mais pendant que celui-ci avait blanchi, Luversan était resté noir ; sa barbe, il la portait coupée comme autrefois celle de Roger ; c'est à peine si l'on aurait compté quelques cheveux blancs près des tempes, il avait la physionomie astucieuse et froide, le front bas et ridé entre les yeux. Le visage était pâle. L'œil noir, très brillant, avait le regard faux. Avec tout cela, il était très beau, cet homme, plus beau que ne l'avait jamais été Roger, au temps même de son adolescence, et plus jeune que lui de sept ou huit ans.

— Est-ce celui-là l'assassin de Larouette ? se disait le condamné, en l'examinant à la dérobée.

Il évoquait pareillement les tristes années de la guerre ; mais, parmi les grandes et tragiques scènes auxquelles il avait été mêlé, la figure de Mathias Zubéri n'avait pas marqué son empreinte. Un espion en ces temps de misères et de calamités nationales était chose si habituelle ! Tout ce qu'il pouvait faire, c'était se rappeler que le Mathias Zubéri qu'il avait arrêté était un très vigoureux garçon, de haute taille, à la physionomie mauvaise. Rien de plus. Ce pouvait être lui.

D'autre part, on lui eût affirmé que Mathias Zubéri n'avait rien de commun avec Luversan, il n'eût trouvé dans sa mémoire aucun argument pour prouver le contraire.

Après le dîner, ils lièrent conversation.

Laroque s'était donné un air bonhomme admirablement joué, et très bien servi par son horrible accent et le peu de connaissance qu'il semblait avoir des choses parisiennes. Il amena la conversation sur le monde des affaires et de la finance, qu'il disait peu connaître, ayant passé la plus grande et la meilleure partie de sa vie à chercher quelques inventions de mécanique et ne jouissant guère de l'existence que depuis quelques années.

Il ne fit pas un secret de sa fortune. Du reste, d'Andrimaud, en trois ou quatre mots, avait prévenu Luversan que William Farney était l'associé richissime d'une très grosse maison de New-York.

Luversan n'avait pas tressailli lorsqu'il s'était trouvé en présence de Laroque. Dans ce vieillard à la chevelure et à la barbe blanches, vieilli avant l'âge, il ne pouvait reconnaître Laroque, l'être exécré d'autrefois, duquel il s'était si cruellement vengé. Eût-il eu des soupçons, l'accent anglais et aussi la blessure qui défigurait le mécanicien les eussent dissipés. Il se souvint toutefois de l'avoir aperçu à la soirée japonaise de la rue de Chanaleilles.

Il eut l'air de ne point paraître intéressé aux confidences que lui faisait William Farney.

Mais il pensait pourtant, en l'écoutant :

— Cet homme est riche et naïf. Il ne connaît rien de Paris. Comme tous les savants et les inventeurs, c'est un grand enfant. Il pourra me rendre service si je me sers habilement de lui. Qui sait?... C'est peut-être cet imbécile qui m'aidera à rétablir ma fortune!...

William Farney avait-il lu dans les yeux du misérable?

Un pâle sourire éclaira un moment son visage et, dans ses yeux éteints, passa comme le rayonnement fugitif d'un éclair.

Laroque donna rendez-vous à Luversan dans un café du boulevard des Italiens. Ils se virent tous les jours. Au bout d'une semaine ils étaient intimes.

Ils étaient intimes et si bien entrés dans les habitudes de leur vie, à tous deux, qu'ils n'avaient plus guère de secrets l'un pour l'autre, du moins en apparence, car si Laroque jouait une comédie vis-à-vis de Luversan, celui-ci rendait la pareille et ne lui faisait connaître, de ce qui l'intéressait, que juste ce qu'il voulait qu'on sût.

C'est ainsi qu'il se donna comme très riche, alors que Laroque savait très bien à quoi s'en tenir sur ce sujet. Des deux, celui qui gardait sur l'autre une supériorité etait donc Roger.

Il arriva ce que Roger avait prévu.

Luversan lui offrit de l'associer à différentes affaires qu'il se proposait de lancer et pour lesquelles il lui fallait une mise de fonds considérable.

Roger, pour la forme, hésita quelque temps, se fit donner le plus de renseignements possible, afin d'écarter les soupçons de Luversan, en paraissant s'entourer de toutes les précautions imaginables.

Après quoi, il consentit.

Il s'agissait encore d'une vaste agence de vente à tempérament d'obligations.

— Je prendrais cent courtiers intelligents, dit Luversan. Ils parcourront les départements et offriront de vendre au plus pauvre des pauvres une obligation de cinq cents francs, payable cent sous par mois et livrable après versement de la somme entière. A ce jeu de crédit, on peut gagner quarante pour cent. Mais pour ne pas avoir d'histoires avec le parquet, comme cela est arrivé à tant d'autres, il faut acheter les titres et les déposer à la Banque de France au nom des titulaires. Comme cela, nous serons en règle et nous pourrons en toute sécurité faire payer très cher notre crédit aux abonnés. Et ne me dites pas, monsieur Farney, que nous exploitons le pauvre monde. Une telle combinaison est essentiellement philanthropique. Si on ne leur faisait pas l'avance des cinq cents francs qui représentent la valeur totale de l'obligation, jamais les déshérités qui nous donneront quarante pour cent de bénéfice, n'auraient en leur possession un titre susceptible de gagner le gros lot.

Ainsi donc, Luversan avait l'aplomb de parler philanthropie, lui! voleur, espion, escroc, assassin!

Et Laroque ne sourcilla pas.

— Quelle somme vous faudrait-il?

Il posa cette question simplement, de l'air le plus naturel.

Luversan hésita... puis, prenant courage mais les yeux à demi-clos sans doute pour voiler le rayon de méchante avidité qui aurait pu faire peur à l'Américain.

— Une somme énorme! fit-il.

— Dites! cela ne me fixe rien. Ce qui serait énorme pour un autre pourrait ne pas l'être pour moi. Surtout, ne diminuez rien, que ce soit le dernier mot... et la somme la plus forte... Il faut que je sache à quoi m'en tenir.

Il hésita encore, puis, ayant peine à prononcer :

— Un million est nécessaire, dit-il.

— C'est beaucoup, fit le faux Américain avec le plus grand flegme, mais enfin je m'attendais à quelque chose de plus excessif. Je vais réfléchir... Dans combien de jours vous faudrait-il cet argent?

Satisfaire sa passion, c'est aller à la mort ! (P. 584.)

— Quatre jours au plus tard.

— Dans quatre jours, vous aurez ma réponse... Un million, vous pensez bien, ne se réunit pas en quelques heures...

Il se tut un instant, puis, soudain, comme ayant une autre idée :

— Mieux que cela, dit-il, je puis être en mesure de vous rendre réponse dans deux jours, et de vous fournir l'argent, si je m'y décide...

— Oh! vous vous déciderez... il ne peut en être autrement...

— Je ne dis ni oui ni non... Dans deux jours donc... c'est-à-dire samedi, venez me trouver chez moi...

— A Paris, rue d'Amsterdam?

— Non.

Laroque, outre son joli château de Maison-Blanche, avait un pied-à-terre élégant à Paris. Il n'avait pas dit à Luversan où il habitait à la campagne. Le boursier ne connaissait que l'appartement de la rue d'Amsterdam où il était allé la veille. Laroque avait loué en outre à Ville-d'Avray la maison où s'était commis le meurtre de Larouette, et qui, en raison de ce meurtre même, n'avait pas été habitée depuis lors. De cette location, il n'avait point parlé à sa fille, puisque l'explication suprême n'avait pas encore eu lieu entre eux, et puisqu'il continuait à croire sa fille ignorante du passé...

Luversan demanda :

— Où donc vous verrai-je?

— A la campagne... fit William Farney.

Et il n'osait achever... dans une agitation visible qu'il aurait voulu surmonter en vain...

Et l'œil toujours fixé sur Luversan :

— Je vis très simplement, vous le savez, mon cher monsieur. Comme je vis seul, sans famille, sans besoins, sans rien, je me contente de peu. Eh bien, j'ai trouvé à louer à Ville-d'Avray une gentille maisonnette où je vais aller m'installer pendant l'été. Ville-d'Avray me plaît. Il y a de l'eau, il y a des arbres... Et la maison est isolée... j'aime assez cela. C'est donc là que je vous donne rendez-vous pour samedi soir... Samedi après midi je serai chez moi toute la journée... Je ne sortirai pas, je vous attendrai...

Malgré sa puissance sur lui-même, dans le premier moment de surprise, Luversan s'était troublé.

Ce nom de Ville-d'Avray, ainsi jeté au hasard dans la conversation, ainsi ramené dans sa vie, l'avait frappé comme d'une décharge électrique. Sa bouche sèche n'avait plus de salive.

Il dit, péniblement, d'une voix altérée :

— Votre adresse exacte? Ville-d'Avray est grand !

— C'est juste. La maison ne porte pas de numéro, mais elle est bien facile à trouver. Connaissez-vous le village?

— Non, dit-il, cherchant à reprendre son sang-froid, je n'y suis jamais passé qu'en voiture... il y a très longtemps...

— Le premier venu vous renseignera. Vous demanderez la rue de

Paris. Quand vous arriverez tout au bout, près du bois, la dernière maison, à droite, c'est la mienne...

Luversan était horriblement pâle. Les yeux étaient agrandis par une épouvante atroce. Laroque le regardait.

— Du reste, fit le faux Anglais, la maison est connue... Il paraît qu'il y a dix ou quinze ans, ou vingt ans même, je ne sais plus, un crime a été commis là... on a assassiné un vieux bonhomme... et le nom de la victime est resté à l'habitation qu'on n'appelle que la *Maison Larouette*. Tout le monde vous la montrera...

Les jambes de Luversan chancelaient. Il s'assit lourdement. Pour la seconde fois, son front était mouillé d'une grosse sueur. Et il l'essuyait machinalement du plat de la main.

— Qu'avez-vous? fit Roger qui l'observait.

Brusquement, Luversan, se releva. On le voyait!

— Rien, dit-il... Je suis un peu énervé par tout ce qui arrive... Je ne me suis, je l'avoue, jamais trouvé dans une situation aussi critique, et cela m'émeut profondément... Pardonnez-moi si je vous fais répéter... Ainsi vous dites, n'est-ce pas : Ville-d'Avray, rue de Paris... la dernière maison à droite, près du bois... la maison... la maison Larouette...

— C'est cela. Avec ces indications, vous ne vous tromperez pas.

— Donc, à samedi?...

— A samedi.

— Et j'aurai une réponse certaine?

— Je serai en mesure de vous la donner.

— Favorable?

— Cela, c'est moins sûr. Je réfléchirai... Je verrai...

— Monsieur Farney, croyez que l'affaire est superbe !...

— Un million, c'est beaucoup...

– Si peu pour vous !... Je me charge de doubler le capital en moins de dix ans. Je vous enverrai demain un mémoire détaillé.

— Bien !... je verrai, vous dis-je...

Et sur ce mot il quitta le misérable.

Celui-ci le reconduisit, puis, se retrouvant seul, resta debout un instant, sombre, les yeux baissés.

— Ville-d'Avray, murmura-t-il... La rue de Paris! La maison Larouette !... Qu'est-ce donc que cette fatalité qui m'y ramène, après douze ans !...

Roger Laroque ne retourna pas ce soir-là à Maison-Blanche; il envoya un télégramme à sa fille pour qu'elle n'eût pas à s'inquiéter, et sur-le-champ il partit pour Ville-d'Avray. Cette maison qu'il avait louée,

il ne l'avait pas habitée encore et il voulait s'y trouver au moins deux jours avant le moment où Luversan y viendrait.

Les héritiers de Larouette avaient fait enlever les meubles, mais l'ameublement de la chambre où avait eu lieu le crime, et où Laroque avait été confronté avec le cadavre, était resté dans sa mémoire comme un souvenir impérissable, comme si vraiment la scène s'était passée la veille.

Il revoyait encore ces deux fenêtres restées ouvertes en face des fenêtres mêmes et du balcon de son chalet.

Il revoyait le petit bureau secrétaire, en acajou, rangé contre le mur, dans le fond, et tournant le dos à la porte par laquelle son assassin était entré...

Il revoyait, au milieu, la table renversée dans la lutte entre Larouette et le meurtrier, et la bougie traînant sur le plancher où elle s'était éteinte, écrasée par le talon de l'un ou de l'autre.

Il lui avait été bien facile de reconstituer le mobilier au moins de cette chambre, car il n'avait vu que celle-là.

Et il y avait fait porter, depuis qu'il était entré en relations avec Luversan, suivant en cela, pas à pas, le plan mystérieux qu'il s'était tracé, un bureau secrétaire d'acajou, une table ronde, quelques chaises recouvertes en velours d'Utrecht (pareilles à celles de Larouette) et des chandeliers de cuivre.

Il donna à la chambre une apparence de vie, un air habité, en jetant par ci par là des journaux, en laissant traîner sur la cheminée des cigares, des allumettes. Sur la cheminée, la pendule marchait. Aux fenêtres, des rideaux blancs et des doubles rideaux d'Utrecht. Dans le bureau d'acajou, du papier, des plumes, de l'encre, des lettres, des enveloppes, des pains à cacheter, des épingles, de la cire à cacheter, un cachet.

La mère Dondaine, qui faisait toujours des ménages à Ville-d'Avray, celle-là même qui avait trouvé un matin, douze ans auparavant, le cadavre de Larouette, avait ciré et épousseté partout

Elle ne s'était pas fait faute, la bonne femme, de raconter à Laroque l'histoire de Larouette, et si Laroque en avait oublié les détails, elle se serait chargée de les lui rappeler...

Ce n'était pas, on le comprendra, sans une profonde mélancolie que Roger se trouvait à Ville-d'Avray. Il n'y était pas venu depuis sa visite au cimetière où reposait sa femme, où il avait cru voir Suzanne!

Le soir, à la tombée de la nuit, il se mit à la fenêtre et, accoudé là, il regarda longtemps le chalet en face, où il avait passé de si heureuses années entre sa femme et sa fille... Les mille détails de ce bonheur,

interrompu par un coup de foudre, revenaient à son esprit. Il revoyait distinctement sa femme, douce, amoureuse et charmante, l'attendant tous les soirs avec la même impatience, à son retour de Paris. Il revoyait distinctement sa fille, rieuse, joueuse, mais déjà aussi bonne que la mère, malgré l'espièglerie de l'enfance ; il la voyait très bien, maintenant, comme parfois le dimanche, lorsque les affaires lui permettaient de rester à la maison, épanouie par ses courses sous le soleil, à travers les fleurs, rouge, les yeux brillants, les cheveux collés sur le front, battant dans le dos, sous le chapeau de paille, jamais sur la tête. Et il entendait aussi, toujours distinctement, comme si vraiment elle était venue de la maison ensevelie dans l'ombre de la nuit, une voix claire comme du cristal qui chantait une ronde enfantine bizarre :

En passant devant les bois
Les petits oiseaux chantaient
Et dans leur chant disaient;
« Coucou! Coucou! »
Moi je croyais qu'ils disaient:
« Coupez-lui l'cou! »
Et moi je m'enfuyais

L'évocation fut si intense et si réelle qu'il pencha la tête, machinalement, pour mieux entendre. Mais ce mouvement le tira de sa rêverie. Il soupira profondément.

— Hélas ! murmura-t-il... tout cela n'existe plus, ne reviendra plus !... La mort, le sang, la honte ont passé sur tout cela...

Il se retira de la fenêtre. Son cœur était serré comme par une main cruelle qui le tenaillait sans pitié.

Il essaya de penser à autre chose, voulut même se mettre au lit, le lit préparé par la mère Dondaine, mais le sommeil ne vint pas.

Tout le passé flottait devant ses yeux ouverts.

Alors, il se releva, s'habilla, sortit.

Dehors, il se dit, parlant presque haut :

— Où vais-je? Ne suis-je pas fou? Fou, oui, assurément, puisque je cours au-devant de la souffrance!

Il descendit vers l'étang. Le jardin de la villa Montalais s'étendait jusqu'au bord de l'eau. On sortait du jardin par une porte à claire-voie, fermée seulement au loquet. Il entra dans le jardin.

La villa Montalais n'avait jamais été relouée.

Personne ne pouvait voir Laroque se promener dans les allées abandonnées du jardin. Les mauvaises herbes avaient poussé partout; les ronces encombraient les pelouses; les orties couvraient les allées jadis

sablées de ce sable fin où il aurait pu, le pauvre homme — si le temps n'était passé là — compter les petits pas de sa femme — et les pas plus petits encore de sa bien-aimée Suzanne.

Il alla s'asseoir dans un coin, sur un banc, et là, rêva.

Que de catastrophes, que de désastres, entre le jour où il avait quitté ce jardin, alors verdoyant, si soigné par Henriette, tout encombré de massifs de fleurs, et le jour où il le revoyait, lamentable, l'abandon partout.

N'était-ce pas là l'état de son cœur? Jadis plein de chaleur et d'espérance — aujourd'hui mort et désespéré!

Son front s'alourdit. Il sentit des larmes lui monter aux yeux. Il se leva et se mit à marcher à grands pas, pour réagir contre cette faiblesse.

Sans y penser, il arriva auprès de la maison.

Ah! qu'il aurait voulu entrer! — même en malfaiteur — là où jadis il entrait en maître aimé, où chacun de ses retours était salué par des cris de joie!

Il poussa les portes. Elles étaient fermées, naturellement.

Mais la porte de la cuisine n'était fermée que par un verrou, à l'intérieur, et il lui sembla, en poussant, que le verrou cédait. Il poussa plus fort, d'une secousse; la porte s'ouvrit.

Son cœur battit à outrance, comme s'il venait de commettre une action mauvaise, ou comme s'il eût craint de rencontrer là quelque apparition terrible.

Il franchit le seuil, monta l'escalier et se trouva dans les appartements. Comme la nuit était sombre, que les persiennes et les rideaux étaient fermés, il ne pouvait voir, mais ses souvenirs étaient si précis qu'il ne pouvait se tromper.

Là était le salon, où il retrouvait presque toujours sa femme quand il rentrait, travaillant ou lisant, près de Suzanne qui jouait ou étudiait ses devoirs.

Là, la salle à manger, plus loin la chambre de sa femme, la chambre où elle était morte.

Il ôta son chapeau, comme s'il fût entré dans un temple, et se mit à genoux près du lit.

Ses mains essayèrent machinalement de rencontrer des mains absentes et ses larmes, cette fois, jaillirent.

— Ma pauvre Henriette, dit-il, ma pauvre Henriette, si belle, si bonne, que j'aimais tant!...

Il traversa le salon, se rendit dans son bureau.

C'était là qu'il travaillait, souvent très tard, le soir, quand sa femme

et Suzanne dormaient, car la journée, qu'il consacrait à ses affaires, à ses ateliers de la rue Saint-Maur, ne suffisait pas à son infatigable ardeur.

Là-bas, son bureau...

L'avant-dernière nuit qu'il avait passée là, comme elle avait été navrante, terrible, avec son avenir noir, avec la perspective de la détresse prochaine, de la ruine, de la faillite !...

Et il n'avait jamais su que, du salon, deux femmes, Henriette et Suzanne, le regardaient, accroupies, ne perdant pas, hélas ! un de ses gestes, et rapportant au meurtre de Larouette son agitation, son épouvante...

Il resta là jusqu'au matin, se repaissant du passé...

Quand l'aube flotta derrière les lames des persiennes, il sortit en toute hâte, craignant d'être trouvé dans la villa et de ne pouvoir expliquer sa présence.

Il rentra chez lui, se recoucha, et s'endormit presque sur-le-champ, d'un sommeil lourd.

Tant d'émotions l'avaient comme brisé !...

XLII

Roger Laroque s'était bien gardé d'avertir Tristot et Pivolot de l'audacieux projet qu'il avait formé. Il se réservait de les prévenir au dernier moment et de trouver en eux des témoins d'une tragédie dont le dénouement serait sa réhabilitation.

Mais un grave incident qui se produisit, sur ces entrefaites, devait éclairer les dernières ténèbres dans lesquelles les deux policiers hésitaient encore.

Nous avons esquissé, dans ce qui précède, le caractère de Mme de Terrenoire.

Elle avait le cerveau détraqué, comme elle avait aussi les sens engourdis, et elle cherchait à réveiller l'un, à surexciter les autres, par des moyens artificiels qui indiquaient sa dépravation et une sorte de dérangement d'esprit hystérique.

Nous l'avons montrée, demandant ses jouissances sensuelles et ses rêveries fatigantes au haschisch de l'Extrême-Orient.

Or, c'est elle, aussi, qui avait été l'une des premières à introduire à Paris la funeste habitude de la morphine, aujourd'hui répandue chez beaucoup de déclassées.

La morphinomanie n'est pas — la *Gazette des Tribunaux* l'a prouvé

dans quelques procès retentissants — l'invention de romanciers à l'imagination épuisée, cherchant du nouveau quand même. — C'est une maladie en quelque sorte artificielle, due à un médecin anglais, le docteur Wood, de Manchester, qui, en habituant les malades à la morphine, a créé l'abus qui a vite dégénéré en maladie physique et en maladie morale.

Dans la haute société parisienne, la morphine sévit; elle a remplacé le haschisch; les piqûres de morphine jettent le malade dans une ivresse sensuelle, pleine de bien-être, de béatitude, de rêves aux voluptueuses images.

Au contraire du haschisch, les injections de morphine, au lieu d'endormir, tiennent l'esprit en éveil, relèvent d'une façon factice et pernicieuse les forces physiques, surexcitent l'intelligence; c'est lorsque la période de surexcitation est écoulée que surviennent la torpeur et l'engourdissement.

L'abus de la morphine a été constaté par plusieurs médecins; il a pour résultat l'impuissance, la perte de l'appétit, l'affaiblissement des facultés intellectuelles, la dépravation du sens moral, une vieillesse précoce, l'anéantissement de toute volonté et de toute énergie, suivi d'un marasme, d'une atrophie générale.

Or, la morphine a de commun avec l'alcool que sa privation entraîne, chez les névrosés qui s'y adonnent, des désordres aussi grands que son abus.

Satisfaire sa passion, c'est aller à la mort.

Ne pas la satisfaire, c'est y aller, peut-être plus rapidement encore.

C'est en diminuant graduellement la dose, comme pour l'arsenic par exemple, que la guérison est possible et qu'elle est tentée par les médecins.

L'abus de la morphine n'avait encore occasionné chez Mme de Terrenoire que des désordres cérébraux; et elle ne connaissait de la morphine que ses joies dangereuses, ses ivresses mortelles; quant à la dépravation, elle avait été aidée par une nature ardente, naturellement portée aux voluptés et que n'avait pu assouvir la jeunesse de Terrenoire, dont elle avait subi les épanchements, sans les partager.

Terrenoire, après quelque temps de mariage, s'était aperçu que sa femme ne l'aimait pas.

Il s'en était vite consolé, du reste, car son cœur était encore plein du souvenir de Blanche Warner.

Il ne demanda point à sa femme un amour qu'il n'éprouvait pas lui-même; pourvu qu'elle gardât intact son honneur et le fît respecter, il n'en désirait pas plus.

Elle se tordait les mains. (P. 590.)

Mais il eût été implacable, s'il avait découvert une faute et Andréa, qui avait eu tout le temps de connaître et de redouter cette inflexible nature, tremblait, souvent, au fond du cœur, qu'une imprudence de Mussidan — dont la jalousie était surexcitée — ne fît tout apprendre à Terrenoire.

Cette épouvante — où elle vivait — était un attrait de plus qui l'entraînait vers le mal.

Complètement dépravée par ses étranges et secrètes habitudes, sans plus d'amour pour Mussidan — qui l'avait jadis si lâchement abandonnée après sa séduction — elle avait cherché quelque amour autour d'elle.

Elle n'avait rien trouvé.

Elle désirait mieux que l'amour vulgaire et banal.

C'est pourquoi elle avait songé, d'abord à Jean Guerrier; elle avait vu là une liaison plus criminelle qu'une autre, puisque Guerrier était presque un enfant d'adoption de son mari, qu'il était aimé de lui comme son fils, entouré de faveurs, choyé.

On a vu comment Guerrier avait accueilli ses avances.

Ces explications étaient nécessaires pour peindre les scènes qui vont suivre.

Lorsque Mme de Terrenoire s'était aperçue de la violente et réelle passion qu'elle avait inspirée à Luversan, bien qu'il fût très beau et très séduisant — tout occupée qu'elle était, à ce moment, par son amour pour Guerrier — elle ne voulut pas y répondre.

Elle ne se sentait pas, alors, de goût pour lui — et ce qu'elle éprouva seulement, ce fut la satisfaction intime de toute femme qui se voit distinguée par un homme dont la séduction est dangereuse et dont les bonnes fortunes sont connues.

Nos lecteurs savent comment, sous la violente colère que lui inspira le mépris de Jean Guerrier, l'idée lui vint tout à coup de donner quelque espoir à Luversan.

— Êtes-vous capable de tout, même d'un crime, si je vous aime? lui avait-elle demandé, le soir de cette fête japonaise que nous avons racontée.

Quelle était son intention? Quel projet sinistre avait-elle donc? Avait-elle vraiment résolu de se venger de Jean Guerrier par un crime? Et de Marie-Louise, par quelque terrible intrigue où viendrait sombrer son bonheur?

Après cette déclaration d'Andréa à Luversan, pendant la fête japonaise, quelques jours s'étaient passés sans que ni l'un ni l'autre n'y fissent allusion.

Andréa attendait, espérant jusqu'à la fin que Jean Guerrier n'oserait pas braver sa fureur, reculerait devant son mariage avec Marie-Louise, ou quitterait la banque du boulevard Haussmann.

Rien de tout cela n'arriva.

Un soir que Luversan et Andréa se trouvaient seuls — c'était le lendemain du mariage du caissier — le jeune homme s'approcha de

Mme de Terrenoire et, sans la quitter de son regard fixe et troublant :

— Je vous ai dit que je vous aimais... Vous souvenez-vous de votre promesse?

— Je m'en souviens.

— Vous m'avez dit que vous m'aimeriez... peut-être...

— Je l'ai dit!...

— Seulement, il m'a semblé qu'à votre amour vous mettiez une inexorable et terrible condition...

— J'ai parlé d'un crime...

Elle avait dit cela très bas — si bas qu'à peine il l'entendit — et cependant, le son de sa voix leur fit peur à tous deux.

— Je suis prêt, dit-il, mais avant de vous dévoiler, avant de vous confier à moi, songez que nous devenons complices; songez, je vous le dis, parce que je vous aime plus que moi, plus que ma vie, songez à quelle intimité terrible cela vous condamne... Songez que j'aurai le droit, comme votre maître, de réclamer de vous votre abandon complet!... Songez qu'ainsi l'un à l'autre, c'est la mort seule qui peut nous séparer; songez que si dans votre astuce de femme, vous aviez espéré vous servir de moi comme d'un aveugle instrument que l'on brise quand il est devenu inutile, vous vous êtes trompée... et si vous vous êtes trompée, il est temps encore de reculer... tout à l'heure, quand vous aurez parlé, il sera trop tard... Ce n'est pas un amour commun que le mien, puisque je vous aimerai jusqu'au crime... Ce ne sera pas une liaison banale que la nôtre, puisque nous l'aurons cimentée avec du sang... J'ignore ce que vous allez réclamer de moi... mais lorsque ce que vous voulez sera accompli, nous serons tous les deux hors la loi... il nous faudra vivre l'un par l'autre, l'un pour l'autre, nous détacher de tous et n'être plus que pour nous seuls...

Il s'était approché d'elle, et elle se sentait attirée vers lui, machinalement, par une étrange fascination.

— Mais je vous promets, madame, de vous aimer avec fureur, avec délire, avec folie, car je suis vraiment fou quand je suis près de vous, que je respire votre haleine et que je me fonds pour ainsi dire dans votre regard. Je vous aimerai comme jamais vous n'avez rêvé de l'être, comme jamais peut-être vous n'auriez osé rêver d'être aimée!... L'amour d'un criminel — et je le serai devenu pour vous — ne peut être un amour ordinaire... Et ce n'est point par des transports bourgeois de femme mariée ou de petite maîtresse qu'il faudra me faire oublier mon crime... N'avez-vous point peur? Est-ce bien ainsi que vous désirez que l'on vous aime?

— C'est ainsi, dit-elle — croyant être en une de ses rêveries fantastiques que lui apportaient parfois le haschisch et la morphine.

— Si je me rends, pour vous, coupable d'un crime, nous allons braver ensemble, sans plus jamais nous endormir tranquilles, la honte publique, la mort peut-être, comme expiation — nous pouvons être découverts, quelles que soient mes précautions...

Elle passa sur son front sa main toute moite de sueur.

On eût dit qu'en un éclair elle avait entrevu l'avenir...

— Non, je n'ai pas peur, dit-elle. Je me venge!... Et puis, l'amour que vous m'offrez, c'est bien cet amour-là que je demande, que je veux. Il y a là quelque chose de terrible et de mortel qui m'attire... Oui, c'est bien cela que je veux...

Il la prit dans ses bras et leurs lèvres se réunirent, brutalement.

C'était une morsure, plutôt qu'un baiser.

Et quand ils se séparèrent, Luversan, allant s'assurer que personne ne les épiait :

— Maintenant, dit-il, parlez! Qu'exigez-vous de moi?

Ce qu'elle lui dit, on le devine; elle lui raconta comment elle avait aimé Guerrier, comment elle avait été repoussée; elle lui confia ses menaces, sa vengeance.

Elle acheva ainsi :

— C'est lui que je veux punir, mais je veux que ma vengeance soit si terrible qu'elle rejaillisse sur sa vie tout entière. Je n'ai pas d'autre projet. C'est à vous que je livre le soin de châtier cet homme. Ce que vous ferez sera bien fait. Je ne veux même point connaître votre résolution, je ne veux point vous indiquer comment il faut que je sois vengée; je l'ignore; vous êtes libre ; le crime ne m'effraierait pas, il me prouverait que vous m'aimez... et je ne serais pas loin de me laisser attirer par un amour pareil... Vous avez en partie deviné mon âme... Je m'étais promise à vous en récompense de ce que vous ferez... mais, en me donnant, je pouvais réserver le cœur... Allez, ayez confiance... vous ne me faites point peur... Je n'ai plus que de la haine pour Guerrier... et je tiendrai mieux que ma promesse...

Il l'étreignit dans ses bras une seconde fois.

Huit jours se passèrent encore.

Jean Guerrier avait repris son train de vie ordinaire; Luversan n avait pas reparu devant Mme de Terrenoire.

— Que prépare-t-il? se demandait celle-ci, avec une angoisse qui lui faisait passer des frissons dans le dos.

Un matin, en se réveillant, elle apprit le vol du million à la banque du boulevard Haussmann et le meurtre de Brignolet.

Elle en fut terrifiée, car, sans rien soupçonner, prise d'une superstition

subite, elle vit là comme une punition qui la frappait, elle-même, pour avoir rêvé contre Jean Guerrier une vengeance injuste.

Ce coup l'atteignait d'autant plus rudement qu'elle se crut ruinée.

Elle dépensait beaucoup d'argent, sans compter — elle en dépensait même plus que Terrenoire ne lui en donnait, à des fantaisies coûteuses.

Elle était criblée de dettes.

Deux fois déjà son mari les avait payées, en lui faisant de douces remontrances, cherchant à lui prouver qu'avec ce qu'il lui abandonnait tous les mois elle devait subvenir à tous ses besoins de coquetterie et de toilette.

La troisième fois, elle n'avait pas osé les avouer.

Et elle vivait, depuis longtemps, dans des angoisses, recevant en cachette les réclamations des créanciers, leur faisant prendre patience, essayant de les convaincre et de les amener à entendre raison, jusqu'au jour où quelque occasion s'offrirait pour elle de les payer.

Cette occasion, en général, c'était un gain de Terrenoire à la Bourse, où bien une rentrée sur laquelle on ne comptait plus.

Et voilà qu'au lieu d'un succès financier à la Bourse, au lieu d'une rentrée, la Banque Terrenoire, à la suite de ce vol et d'affaires assez mal engagées, était menacée d'une formidable débâcle!

Le soir, comme elle recevait quelques amies qui, à la nouvelle de la catastrophe, étaient venues la consoler, Luversan entra.

Il était étrangement pâle.

Il s'avança lentement vers Mme de Terrenoire qui, tout de suite, à sa vue, comme frappée d'un coup de foudre, était restée épouvantée...

Il s'inclina, correctement, prononça quelques paroles à voix basse, qu'on n'entendit pas, mais qui furent prises pour des compliments de circonstance et se retira auprès de la fenêtre, d'où il ne perdit plus de vue Mme de Terrenoire.

Nous avons raconté quelle fut la scène.

Andréa, subitement, avait compris...

— Le meurtre! le vol! c'est lui qui les a commis!

Telle avait été sa première réflexion.

Tout le lui criait, à elle, bien haut, dans l'attitude de Luversan: son air étrange, la pâleur de son visage, la ténacité de son regard fiévreux, je ne sais quoi de résolu et de fatal, tout à la fois, dans sa physionomie.

Quand il partit, sans autre explication, elle ne doutait plus.

C'était lui!!!...

Et, saisie par l'horreur de la situation où elle se trouvait, elle trembla de devenir folle.

Le lendemain, eut lieu entre Mussidan et Terrenoire la scène qui eut pour résultat le sauvetage de la banque.

Et ce fut ce jour-là, aussi, que Luversan, se trouvant seul avec Mme de Terrenoire, lui tendit silencieusement un portefeuille gonflé de billets de banque et de titres.

— Ceci vous appartient, dit-il, je vous le restitue, car cela est à votre mari.

— Malheureux, qu'avez-vous fait?

— J'ai tué, j'ai volé, n'était-ce pas convenu? Ne l'aviez-vous pas ordonné? Prenez ce portefeuille et cachez-le; quelqu'un peut entrer et nous surprendre...

— Jamais! vous me faites horreur!...

— Je m'y attendais, dit-il froidement — ayant toujours le million du meurtre dans sa main tendue — je m'y attendais et c'est parce que je crains vos remords que je veux que vous possédiez ce portefeuille. De cette façon vous partagerez les mêmes dangers, vous aurez les mêmes épouvantes, vous tremblerez désormais, comme moi, aux moindres allusions. Enfin, vous serez bien à moi. Prenez, je le veux!...

Et elle obéissait, machinalement, secouée de frissons, n'osant plus lever les yeux sur cette homme en qui elle sentait un maître — de qui elle allait dépendre.

Elle saisissait le portefeuille, rentrait dans sa chambre, le cachait et tombait demi-morte devant le petit secrétaire où elle venait d'enfouir cette fortune. Luversan l'attendit au salon.

Quand elle rentra, ayant recouvré un peu de force, elle lui dit :

— Allez! ne reparaissez plus devant moi!... Laissez-moi toute ma vie pleurer l'abominable crime que vous avez commis.

Il haussa les épaules.

— Trop tard, dit-il, sombre. Trop tard!

— Je vous avais dit : Vengez-moi de Guerrier! Vous avais-je conseillé de voler... d'assassiner?

— Vous aviez dit : Êtes-vous capable d'un crime?

Elle se tordait les mains.

Il reprit :

— En volant, j'ai été amené à tuer... Ce n'est pas ma faute... c'est la fatalité qui l'a voulu... Le meurtre, du reste, vous vengera mieux que le vol... Guerrier est accusé de l'un et de l'autre... Il ne pourra se disculper... C'est pour lui l'échafaud — ou, sinon l'échafaud, le bagne!... Votre vengeance ne sera-t-elle pas complète?... C'était auparavant qu'il fallait avoir peur... A présent, je le répète, il est trop tard.

Puis, après un silence, il dit, plus doucement :

— Qu'avez-vous à redouter, après tout?... N'avez-vous pas confiance en moi? ne vous suis-je pas dévoué jusqu'à la mort?... Craignez-vous, par hasard, que si je suis découvert, si mon crime est prouvé, je ne vous livre? Ah! soyez tranquille!... Si vous m'aimez, Andréa, si vous m'aimez comme je vous aime, jamais, dussé-je périr sur la guillotine, personne ne connaîtra votre complicité. Je serai assez payé par votre amour et j'aurai assez vécu, puisque j'en aurai goûté les infinies voluptés.

Elle se taisait toujours.

— Andréa! dit-il avec reproche, est-ce donc vrai que vous m'avez pris en horreur et ne vous souvenez-vous plus de vos ardentes paroles?

— Allez, murmura-t-elle d'une voix étouffée, maintenant je ne peux rien dire... je vois partout du sang! Revenez plus tard, quand je serai calme...

— Et vous me retirez tout espoir?

— Non. Puisque c'est moi qui ai commandé le crime, eh bien! je le payerai.

Elle le paya, en effet.

Une sorte de folie des sens l'avait atteinte et elle se jeta en furieuse dans les bras de Luversan.

Et ni la satiété, ni la lassitude ne vinrent : rien ne l'arrêta dans ce vertige qui la faisait rouler jusqu'en bas de l'échelle de la honte.

Elle ne vivait que par Luversan.

Cet homme la possédait bien tout entière jusqu'à la moindre de ses pensées ; c'était ce qu'il avait rêvé.

Ce crime, commis en commun, les enchaînait éternellement.

Peu à peu Mme de Terrenoire en oubliait l'horreur — ou bien, si quelques remords traversaient encore la perversité de son esprit, elles les étouffait sous les transports d'amour dont l'accablait Luversan, dans les scènes de passion exaltée, affolée, maladive, auxquelles ils se livraient.

Et, après quinze jours de cette vie fiévreuse qui à tous deux leur brûlait le sang, après avoir vainement essayé de jeter un voile épais sur le passé, elle en vint à vouloir connaître les détails du vol et du meurtre — de ce vol et de ce meurtre que Jean Guerrier expiait dans sa prison, bien qu'il en fût innocent.

— Dis-moi tout, faisait-elle à Luversan. Si nous sommes découverts, je veux tout savoir, afin, de tout avouer, avec toi...

Et lui, tranquille, comme s'il se fût agi d'une simple aventure et non d'une tragédie sanglante, raconta l'histoire du vol et de l'assassinat, disant de quels moyens il s'était servi pour accomplir son œuvre terrible

— Lorsque vous m'avez dit : « M'aimeriez-vous jusqu'à commettre un crime pour me venger? » Je répondis : « Jusqu'à commettre un crime ! »

Lorsque vous m'avez dit : C'est de Jean Guerrier qu'il faut que je me venge. » Je vous ai répondu : « Je suis prêt. »

Vous vouliez vous venger de Guerrier... Comment faire? Je pensai, d'abord à séduire sa femme; mais je réfléchis qu'une jeune mariée, pendant la période de la lune de miel, est une place imprenable : j'aurais perdu beaucoup de temps sans doute, et vous attendiez.

J'appris, à peu près en même temps, que sa femme ne l'aimait pas, que ce mariage n'avait été qu'un mariage d'affaires et que Marie-Louise, depuis un an ou deux, passait pour être la maîtresse de M. de Terrenoire.

On expliquait de la sorte l'avancement rapide qu'avaient obtenu Jean Guerrier et Margival dans les bureaux de la banque.

— C'est une calomnie, dit Andréa, qui avait paru surprise. Je me rappelle, en effet, que Guerrier m'a interrogée sur ce point croyant, après les menaces que je lui avais faites, que j'étais l'auteur des bruits qui circulaient. Si Marie-Louise a un amant, ce n'est pas M. de Terrenoire.

— En êtes-vous sûre ?

— Oui.

— Quelle preuve en avez-vous?

— Mon mari m'a épousé sans amour. Aujourd'hui il m'aime!

Et comme Luversan faisait un geste de colère :

— Que vous importe? Doutez-vous de moi?

Il se radoucit et reprenant son récit :

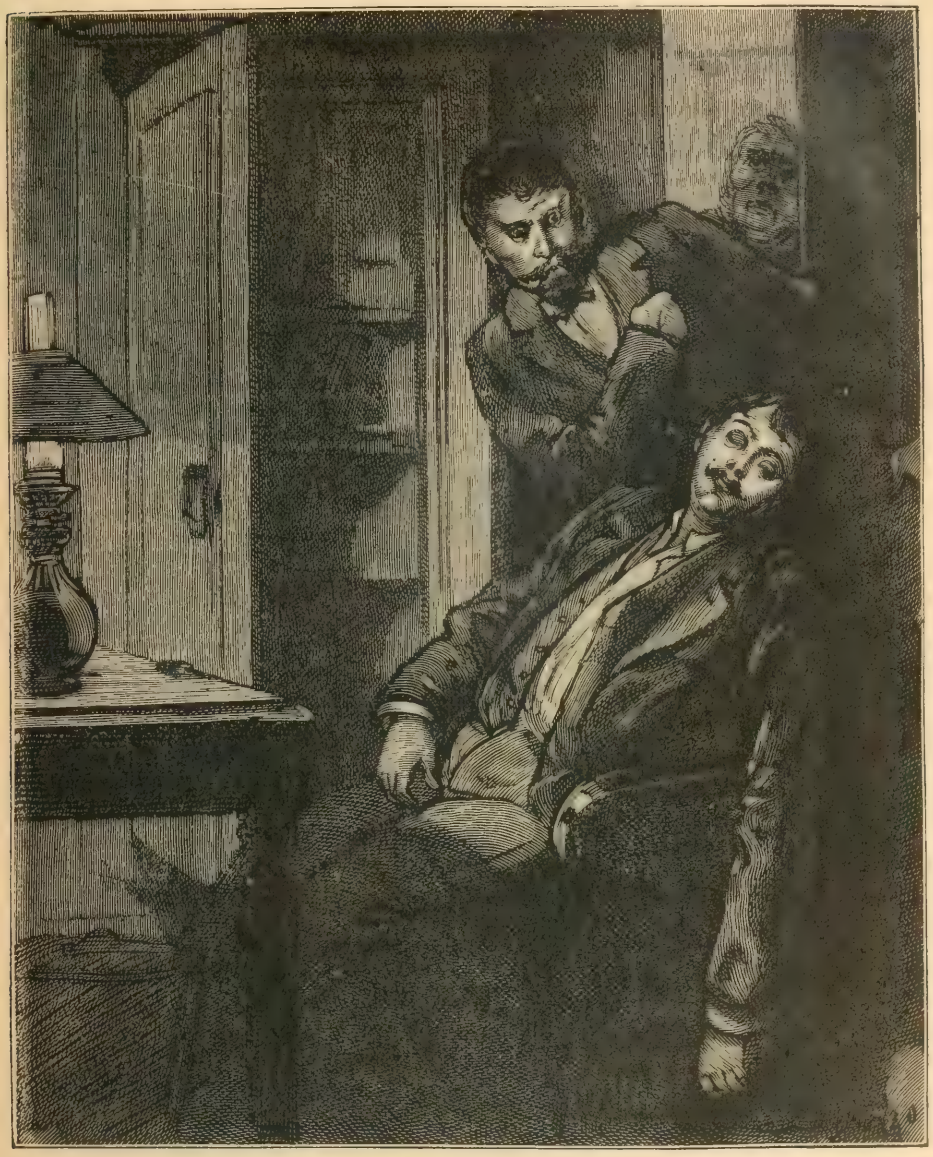
— Quoi qu'il en soit, je l'ai cru, comme tout le monde, et c'est moi qui ai averti Guerrier, par des lettres anonymes, des bruits scandaleux que l'on colportait autour de lui...

— Quel était votre but?

— Ne comprenez-vous pas? Détruire son bonheur, d'abord ; ensuite m'attaquer à son honneur, déjà fortement compromis ; car on ne manquait point de le mettre de complicité, lui, le mari, dans les relations de M. de Terrenoire avec Marie-Louise.

Et comment pouvais-je mieux détruire son honneur, comment pouvais-je mieux le perdre, cet homme dont vous vouliez vous venger, et que je haïssais, moi, parce qu'un jour vous l'aviez aimé, comment pouvais-je mieux vous venger, enfin, qu'en volant sa caisse et en le laissant accuser de ce vol !...

Aussitôt que l'idée m'en fut venue, je me préparai à l'exécuter et dès que j'y eus songé pendant quelques jours, je vis que ce projet présentait des difficultés presque insurmontables.



La caisse était ouverte! (P. 599.)

J'appris vite quelles étaient les habitudes de la banque et je sus que lorsque la caisse renfermait une somme considérable, deux gardiens, Béjaud et Brignolet, couchaient auprès, soit dans un cabinet particulier, soit dans la pièce même où se trouve la caisse.

— C'est bien cela! fit Andréa, qui écoutait avec une attention fiévreuse les péripéties d'un drame dont tout Paris, si capricieux et inconstant, s'occupait encore.

— Il me fallut faire la connaissance de l'un de ces gardiens. Ce fut Brignolet que je choisis ; pourquoi? parce qu'il avait une femme fort jolie et fort coquette avec laquelle je ne tardai pas à me mettre en relations, et par laquelle je connus vite les secrets de ce ménage. Je pris le faux nom de Parent.

Je n'eus pas de peine à développer chez Mme Brignolet les instincts de coquetterie, de bien-être et de luxe qui tenaient déjà toute la place de son cœur.

C'est sur ces instincts que je comptais surtout pour arriver jusqu'au mari.

Bientôt la vie de Brignolet devint un enfer; sans cesse sa femme, dont je surexcitais l'imagination par l'attrayante peinture de la vie à laquelle je la disais appelée, lui réclamait de l'argent, lui faisant honte de la position servile qu'il occupait et dont il ne pouvait sortir.

Brignolet était une nature faible.

Juliette — c'est le nom de sa femme — me tenait au courant, sans qu'elle se doutât de l'immense intérêt que j'apportais à ses paroles, des progrès que ses réclamations incessantes d'argent faisaient dans l'esprit de son mari.

Il était aux abois et cherchait des expédients.

Le pauvre diable aimait passionnément sa femme — il l'aimait peut-être autant que je vous aime, Andréa, puisqu'il n'a point craint d'écouter mes propositions pour reconquérir son amour — puisqu'il s'est résolu à un crime pour le conserver.

Quand je devinai que Brignolet était prêt à m'écouter, je ménageai certaines occasions d'entrer en relations avec lui et je fis sa connaissance.

Je ne tardai pas à entrer dans sa confiance.

Et un jour où je le vis plus triste et plus sombre que jamais — car, la veille, Juliette avait finalement menacé de le quitter, de le planter là, selon son expression — s'il ne la rendait riche, je m'ouvris à lui...

J'étais sûr de mon homme; je n'avais plus d'hésitation à avoir; je voyais, depuis longtemps, briller ses yeux quand je tirais de ma poche une poignée de pièces d'or; ses mains s'ouvraient et se refermaient, comme s'il avait voulu les prendre. Pour moi, je ne doutais plus : cette cervelle d'homme, où ne poussaient pas les idées qui créent les fortunes avait conçu l'idée du vol. Puisque Juliette demandait de l'or, eh bien! coûte que coûte elle en aurait!

Peut-être même est-ce moi qu'il avait rêvé de voler, car je le vis deux ou trois fois, la nuit, quand je venais de le quitter, me suivre en se

cachant, et cherchant à se rapprocher de moi lorsque je traversais, à dessein, des rues désertes.

Mais il manquait d'énergie; ou bien il avait peur.

Le lendemain je le retrouvais plus triste, plus sombre, plus découragé, et toujours je faisais étinceler et tinter devant lui des poignées d'or, machinalement.

Oui, j'étais sûr de lui, sûr qu'il allait m'écouter, et qu'il ne s'effaroucherait pas aux premiers mots...

Il m'écouta, en effet, froidement.

— Que lui dites-vous? fit Andréa, haletante.

— Oh! deux mots sans grands détails : « Il y aurait un moyen d'être riche, Brignolet, très riche, si vous vouliez... mais pour cela il faut que vous vouliez, et cette fortune dépend de vous seul!... »

— Comment? répliqua-t-il...

— Il y aura, dans trois jours, plus d'un million en or et en billets dans la caisse de M. de Terrenoire... Ce million, s'il était à vous, vous ferait heureux jusqu'à la fin de votre vie...

Il avait une grosse sueur au front, et il s'épongea à plusieurs reprises avec son mouchoir.

Il était devenu si pâle, ses yeux étaient si troublés, que je crus qu'il allait se trouver mal. En même temps il me regardait, avec épouvante.

A ce moment-là, je pensais — et je le pense encore — que Brignolet avait rêvé ce vol, et que si le crime n'était pas accompli déjà, c'est qu'il n'en avait pas trouvé le moyen!...

Je le laissai revenir à lui, sans le presser, patientant.

— Vous voulez vous moquer de moi, dit-il en riant faux... Pour qui me prenez-vous donc? Cessez cette plaisanterie...

— Ce n'est pas une plaisanterie, Brignolet. Demain, je serai ici, à ce café, et vous me direz ce que vous pensez.

Je partis, voulant le laisser à ses réflexions, à ses tentations.

Il rentrait chez lui, et il allait trouver là Juliette revêche, avec sa demande incessante : « De l'argent! » Juliette, avec ses désirs de coquetterie! Juliette qui, depuis longtemps, lui refusait le moindre baiser, jusqu'à l'affoler de fureur et de désir!... Juliette, enfin, dont la vue seule vaincrait ses dernières hésitations, s'il lui en restait!!!...

Je ne m'étais pas trompé dans mes calculs.

Le lendemain, je trouvai Brignolet qui m'attendait. Il m'avait précédé au rendez-vous que je lui avais donné.

Et avant même que je lui eusse dit un mot :

— J'accepte, fit-il... Je veux en finir!...

Comme il ne m'avait pas mis dans la confidence de ses querelles de ménage, je ne lui demandai point à quoi il venait de faire allusion.

— J'accepte. Quelle sera ma part?

— La moitié.

— C'est convenu. Comment nous y prendrons-nous?

— C'est de vous que j'attends un conseil.

Il me regardait avec curiosité. Il semblait me dire :

— Un conseil? Est-ce que vous croyez que je n'aurais pas volé la caisse, et depuis longtemps, si j'en avais découvert le moyen ou si l'occasion s'en était offerte?

Je lui expliquai ma pensée. Je lui demandai quelle était la disposition intérieure de la banque. Cette disposition, je la connaissais déjà, mais je désirais être sûrement renseigné.

Quand il eut fini de parler, mon plan était conçu :

— Béjaud sera-t-il des nôtres?

— Jamais! Au moindre soupçon, soyez sûr qu'il avertirait M. de Terrenoire ou M. Jean Guerrier.

— Très bien! Nous nous arrangerons pour que ce soupçon ne lui vienne pas. Depuis combien de temps avez-vous repris votre service de nuit à la caisse?

— Depuis deux jours.

— A quand le versement des douze cent mille francs?

— Demain.

— De telle sorte que nous n'avons plus que cette nuit pour agir?

— Nous n'avons plus que cette nuit.

— C'est grave. Pouvez-vous me cacher dans la maison de la banque, boulevard Haussmann?

Brignolet réfléchit une seconde.

— Ce n'est pas impossible, dit-il. Nous avons en commun, Béjaud et moi, un petit cabinet noir, sous les toits, où nous mettons quelques effets, pour les jours où nous ne pouvons rentrer chez nous. Vous vous tiendrez là le soir. Vous aurez la clé et serez libre de descendre.

— Et si Béjaud vient pendant que je serai là?...

— Ma malle est très grande... et contiendrait facilement un homme.. Vous vous y cacherez...

— Tout est pour le mieux. Je me tiens coi jusqu'au milieu de la nuit Je me lève, je descends doucement jusqu'à la porte de la Banque, au premier étage. Vous m'attendez derrière cette porte et vous m'aidez à faire sauter la serrure. J'entre, et nous allons droit à la caisse.

Brignolet hocha la tête.

— Je vois à tout cela bien des inconvénients, dit-il.

— Je prévois vos objections. Il s'agit de Béjaud, n'est-ce pas, qui peut se réveiller et entendre?...

— D'abord...

— Eh bien! il dormira, je vous en réponds, quand vous aurez réussi, en buvant avec lui, à lui jeter dans son verre le contenu de la petite fiole que voici!...

Et je lui donnai un narcotique puissant.

— Réussirez-vous à le lui faire prendre? Tout est là.

— Je le pense. Mais une fois dans le bureau, tout n'est pas fini. Vous n'avez pas le mot de la caisse...

— Je vois avec plaisir, monsieur Brignolet, que vous êtes un homme de précaution. En effet, je n'ai pas le mot de la caisse, et je ne l'aurai pas, car il est probable que M. de Terrenoire ne vous le confiera, ni à vous, ni à moi. Mais le coffre-fort doit être construit comme tous les autres. Il est scellé au mur et inattaquable par devant...

— Je le crois.

— Eh bien, nous défoncerons la muraille et nous l'attaquerons par derrière... De ce côté-là, avec d'excellents outils, nous rencontrerons moins de résistance.

— Et Béjaud ne se réveillera pas?

— Non, il ne se réveillera pas, quand on démolirait même son lit, si vous lui avez fait boire ce que vous tenez entre les doigts.

— Ce n'est pas du poison, au moins?

— Tranquillisez-vous. Béjaud ne sera même pas malade.

— Je dois vous faire part d'un détail qui a son importance.

— Ne me cachez rien. Un rien qu'on oublie peut nous faire échouer au dernier moment.

— Il arrive parfois que M. Guerrier, à la veille des grands versements, conserve de la besogne pour le soir et passe à travailler une partie de la nuit. En ce cas, que ferions-nous?

J'avoue que ce détail, que j'ignorais, et que pourtant j'aurais dû prévoir, m'embarrassa sur le moment. Cela était de nature à faire échouer mon projet. Je dus le modifier.

Et d'abord je priai Brignolet de mettre en ma possession, ne fût-ce que pendant un quart d'heure, la clef de l'entrée, qui restait sur la porte tant qu'il y avait du monde dans les bureaux. Ce qu'il fit. C'était une clé ordinaire, et je n'eus pas de peine à trouver sa pareille chez un serrurier.

De ce côté-là, j'étais tranquille, et, si Guerrier était dans son cabinet,

il n'entendrait pas ouvrir ; n'ayant plus besoin de faire sauter la serrure, je ne ferais aucun bruit.

En m'enquérant des habitudes du caissier, j'appris qu'il fumait beaucoup.

Cela me suggéra l'idée de me servir de certains cigares qu'un de mes amis m'avait rapportés de l'Amérique du Sud et qui avaient subi une préparation opiacée.

Je remis ces cigares à Brignolet avec ordre de les mélanger à ceux de Guerrier.

J'étais sûr que, s'il les fumait, il s'endormirait.

Et, le caissier endormi, le vol de la caisse devenait une œuvre d'enfant...

Luversan s'arrêta avant de poursuivre.

Il avait conservé jusqu'alors la plus froide tranquillité, en racontant les péripéties qui avaient précédé le crime.

Mais, sur le point de raconter le crime lui-même, un nuage passa sur son front... le sang versé reparaissait à ses yeux... Il se raidit contre cette émotion, tenta de sourire et reprit :

— J'arrive à la nuit où je vous vengeai... dit-il, à cette nuit où, par amour pour vous, je devins un meurtrier, un voleur.

J'étais monté le soir dans la maison. Brignolet m'avait remis la clé du cabinet noir. Je m'y cachai. Je n'eus pas besoin de me jeter dans la malle, car Béjaud ne vint pas. La nuit s'écoula lentement. Dans la soirée, Brignolet, qui conservait plus de sang-froid que je n'aurais osé l'espérer monta m'avertir que M. Guerrier prenait ses dispositions pour passer une partie de la nuit dans les bureaux.

— A-t-il fumé ? demandai-je.

— Pas encore.

— Je désespérai de réussir. Tout dépendait de Guerrier. Heureusement, il était peu probable que le caissier resterait dans son cabinet la nuit tout entière. Je n'avais donc qu'à attendre qu'il fût parti. Minuit sonna. Quelques instants après, on frappait doucement à la porte du cabinet noir et je reconnus la voix de Brignolet qui me disait d'ouvrir.

— MM. Guerrier et Béjaud sont endormis, dit-il, et sa voix tremblait, cette fois — les portes sont ouvertes. Le premier venu pourrait entrer et voler la caisse, sans risques ni périls, car M. Guerrier s'est endormi brusquement sans avoir la force de la refermer.

Je pus à peine retenir un cri de surprise.

Nous avions du bonheur et le hasard se mettait de notre côté — tout nous venait en aide.

Je descendis. Pour sortir, Brignolet s'était servi de la clef de Jean Guerrier. La mienne ne devait plus nous être utile que pour refermer les portes afin que le vol devînt inexplicable.

Guerrier dormait!...

Je pus m'approcher de lui; il ne se réveilla pas; il ne fit pas un seul mouvement.

Cinq ou six bouts de cigares, jetés autour de lui, me prouvaient que mon ami ne m'avait pas trompé sur leur efficacité.

La caisse était ouverte!

En une seconde, j'eus fait un paquet de tout ce qu'elle contenait. Ce n'est pas très lourd, un million.

J'avais conseillé à Brignolet de se recoucher auprès de Béjaud et d'attendre patiemment le petit jour. Brignolet s'assit sur son lit.

Il paraissait en proie à l'émotion la plus violente.

J'essayai de le rassurer en lui montrant comme nous avions facilement réussi et je froissais sous ses yeux les papiers satinés de la Banque de France.

— Demain, lui dis-je, vous viendrez chez moi et nous partagerons cette fortune. Je ne vous laisse rien aujourd'hui car vous serez, vous et Béjaud, sûrement interrogés, et si l'on trouvait de l'argent sur vous, vous feriez concevoir des soupçons à la police...

L'émotion de Brignolet redoubla.

Il était pris de frissons si violents que ses dents claquaient.

— Ce mot de police, que j'eus le tort de prononcer, lui inspira comme de l'effarement.

— Non, non, dit-il, on verra tout de suite que je suis coupable. Je n'aurai jamais la force de nier, d'inventer et de soutenir des histoires...

En vain je voulus lui prouver qu'il n'aurait rien à inventer, rien à soutenir; que ses réponses aux demandes qu'on lui ferait seraient bien simples et qu'il n'aurait qu'à dire :

« Je ne sais rien. Je dormais. Je n'ai rien entendu. »

Mais il répétait obstinément :

— Non, non, je ne veux pas... j'ai peur de la police... Remettez cet argent dans la caisse...

— Vous êtes fou?... Jamais!...

Et je voulus partir.

A cet instant de son récit, Luversan s'essuya le front.

Ce qu'il dit ensuite, ce fut d'une voix rauque :

— Il était bien décidé à rentrer en possession de cet argent, car il se jeta devant la porte pour m'empêcher de m'enfuir.

— Vous ne vous en irez pas, disait-il en regardant d'un air effaré Béjaud qui dormait, vous ne vous en irez pas ou vous me passerez sur le corps... J'ai eu tort d'écouter vos propositions... J'étais fou... J'ai vécu honnête jusqu'aujourd'hui et je ne veux pas changer... Je suis un vieux soldat et j'ai de l'honneur... j'ai pu me laisser égarer... Heureusement, il n'est pas trop tard... vous êtes là... Allons, hâtez-vous! décidez-vous! M. Jean Guerrier peut se réveiller... Nous serions pincés, et ce n'est pas ce que vous cherchez, n'est-ce pas?

La colère me montait au cerveau. Je voyais rouge.

Cependant j'eus encore assez d'énergie pour essayer de le convaincre sans me fâcher.

— Brignolet, lui dis-je... songez à ce que vous me conseillez de faire... Vous tenez votre fortune dans vos mains ; jamais pareille occasion ne se représentera. Personne ne vous soupçonnera, car vous allez vous recoucher dans votre lit, et attendre l'aurore, comme si rien ne s'était passé. M. Guerrier, endormi auprès de vous, n'est-il pas là pour prouver que vous êtes de bonne foi?... Laissez-moi passer, Brignolet, il le faut, je le veux!

— Non, non, non, tu ne passeras pas! dit-il, élevant la voix au fur et à mesure que moi, au contraire, je baissais la mienne. Rends-moi cet argent et disparais, et que je ne te revoie jamais plus, car je ne sais ce que je ferais...

— Réfléchissez, Brignolet, à ce que vous perdez. Vous avez un enfant, qu'il vous serait facile de faire riche plus tard et auquel vous épargneriez toutes les tribulations du travail, tous les soucis de la misère. Vous avez une femme qui est jeune, m'avez-vous dit, qui serait enchantée, sans doute, d'avoir de jolies toilettes et vous aimerait davantage pour le plaisir que vous lui donneriez en lui permettant d'être jolie et bien mise. Si vous refusez, c'est la gêne pour toute votre vie dans votre état de domesticité... Acceptez-vous? Oui... Rangez-vous donc, et ne me défendez plus cette porte...

— Je refuse. Tu ne partiras pas!...

— Tu refuses? Rien ne te fléchira?... Tu as peur?

— Oui, oui, j'ai peur! ..

Il tremblait horriblement et sa figure était décomposée.

— Place! une dernière fois, je te l'ordonne!

— L'argent! je veux cet argent!

J'avais, sans qu'il le vît, tiré de ma poche un poignard que j'y mis, à tout hasard, pour me défendre...

Je me précipitai sur lui et le saisis à la gorge.

Ces misérables osaient faire des projets d'avenir (P. 607.)

Il se défendit ; il était robuste, mais l'épouvante lui enlevait la moitié de sa force ; quant à moi, la hâte d'en finir doublait ma vigueur...

Je fus bientôt maître de lui...

— Choisis, lui dis-je à voix basse, ou tu resteras mon complice ou tu vas mourir...

Il essaya, sans me répondre, de se débarrasser de moi.

Alors le poignard que j'avais levé s'abattit.

Il s'écroula, sans un cri, en poussant seulement un profond soupir, essaya de se relever, machinalement, en tendant les bras en avant et resta immobile.

Il était mort. Je l'avais tué raide.

J'eus un moment de frayeur... Dans la courte lutte que j'avais eu à soutenir, j'avais repoussé Brignolet sur son lit... C'était là, sur ce lit, qu'il était tombé... Je le tirai fortement par les bras pour le placer de son long sous les draps et les couvertures, afin de faire croire qu'il avait été frappé là, pendant son sommeil...

Je regardais Béjaud...

Il continuait de dormir.

Je sortis et passai dans le cabinet de Jean Guerrier.

Le caissier, lui aussi, dormait.

Je pouvais être tranquille. Toutes mes précautions étaient prises, et rien ne viendrait me trahir.

Je m'esquivai, doucement, sans faire de bruit.

Le matin n'apparaissait pas ; toute cette scène, si longue à raconter, avait duré un quart d'heure à peine.

La porte de l'hôtel devait être évidemment fermée.

Je pouvais me faire ouvrir, mais j'allais être obligé de donner un nom... un des noms des locataires... Lequel prendre ? Celui de Guerrier ?... Mais la maison était bien tenue, et le concierge pouvait, s'il avait quelque soupçon, venir sur le seuil de sa loge... Il me verrait, et plus tard pourrait donner mon signalement et me reconnaître ?... Que faire ?... J'avais hâte de m'éloigner...

Je réfléchis encore que, si je sortais en criant au concierge le nom de Guerrier, c'était en quelque sorte déclarer l'innocence de celui-ci puisqu'il serait reconnu, deux ou trois heures après, qu'il n'avait pas bougé.

C'était donc aller contre le but que je me proposais.

Je remontai dans le cabinet où je m'étais caché et là j'attendis, au risque d'être découvert, ce qui allait se passer.

Je m'étais fait la réflexion suivante : « Lorsque Béjaud et Guerrier se réveilleront, leur premier soin, en s'apercevant du meurtre et du vol, esra

de prévenir M. de Terrenoire et un commissaire de police. C'est Béjaud qui sera chargé de ce soin. On ouvrira la porte et je pourrai sortir. Le moyen est dangereux, je le reconnais, mais puisque j'ai la chance pour moi!... »

J'attendis donc, et mes prévisions se réalisèrent.

J'avais l'oreille aux aguets.

A l'aube, j'entendis du bruit dans la maison, et ce bruit semblait venir du premier étage.

J'écoutai plus attentivement.

On ouvrait et refermait des portes; on descendait l'escalièr précipitamment...

Un moment assez long s'écoula sans que le bruit de la porte ne donnant sur la rue parvînt jusqu'à mes oreilles.

Je devinai que l'homme descendu devait parlementer avec le concierge et le mettre au courant du drame.

Enfin, je me hasardai à descendre.

La maison était retombée dans le sommeil et le silence.

J'avoue qu'au premier étage, en passant devant la banque, j'éprouvai un bizarre frisson... J'avais peur!... Si Guerrier était sorti au même moment, il m'eût aperçu et il lui eût été impossible de ne point remarquer mon trouble. J'aurais été perdu...

Au milieu de l'escalier, je m'arrêtai!...

La porte de l'hôtel était-elle ouverte?... Allais-je être obligé de frapper à la loge pour la faire ouvrir?

Non, fort heureusement.

Une seconde après, j'étais sur le boulevard...

Sur le boulevard désert...

Un instant après, remontant les petites rues du quartier de Clichy et des Batignolles, afin d'être sûr de ne pas être suivi, j'étais sauvé.

Je n'ai plus rien à vous dire, Andréa. Maintenant vous savez tout!... Vous pouvez me livrer!... Je vous appartiens comme vous m'appartenez!... Je suis un meurtrier et un voleur!... Mais c'est par amour pour vous que j'ai volé et que j'ai tué...

Et après un silence :

— M'aimez-vous?

— Je vous aime! dit-elle avec une violence farouche.

Ce furent des amours terribles que celles-là — telles que nous n'en avons point racontées encore — et qui brûlèrent leur vie... des amours de sauvages qui se sentent au ban de la société et se rendent compte que le moindre hasard peut révéler leur crime et leur honte abominables.

Luversan occupait jadis un assez joli petit appartement, de ceux qu'on appelle garçonnières — rue Royale.

Ce fut là, dans les premiers jours, qu'il reçut Mme de Terrenoire ; mais, au fur et à mesure que l'enquête de la police agrandissait son investigation, Luversan comprenait qu'il ne serait en sécurité qu'autant qu'on ne le trouverait plus à son domicile.

Il partit de la rue Royale, un soir, en disant qu'il se rendait à Blois, où il passerait sans doute quelque temps.

Et ne sachant pas, disait-il, où il s'installerait tout d'abord, il avait donné l'ordre à son valet de chambre de garder ses lettres jusqu'à ce qu'il lui enjoignît de les lui envoyer.

Puis il courut les garnis tantôt descendant dans les meilleurs hôtels de Paris, au Grand-Hôtel, à l'hôtel du Helder, à l'hôtel Scribe, au Louvre tantôt retournant à son ancienne vie de bohême et dégringolant jusqu'aux garnis borgnes du quartier Latin, où nous l'avons vu.

Il ne se départit plus de cette bizarre conduite qui lui donnait, à ce qu'il croyait, la sécurité, surtout quand il remarqua qu'il était suivi depuis quelques jours par deux singuliers personnages dont les allures lui paraissaient suspectes.

Pourquoi le filait-on? qu'avait-on pu découvrir?

Il n'avait commis aucune imprudence pouvant laisser prise aux soupçons. Il avait eu Juliette Brignolet quelques jours pour sa maîtresse — caprice peu fait pour le distraire de sa passion pour Mme de Terrenoire.

Il avait fini par s'en débarrasser...

Mais il ne craignait rien de Juliette...

Il n'avait eu garde de lui confier ses projets sur la caisse de M. de Terrenoire, elle ne pouvait donc le livrer.

Dans ses fuites d'hôtel en hôtel, Mme de Terrenoire le suivait; cette vie de terreurs continuelles, de continuelles angoisses, en l'énervant, doublait pour ainsi dire les voluptés criminelles qu'elle éprouvait à se retrouver auprès de Luversan.

Habituée à tous les raffinements que donne la richesse, elle ressentait une curiosité malsaine à passer quelques heures de sa vie — heures remplis d'amours et de baisers — dans ces maisons garnies où s'abritaient, en tout temps, les banales amours des étudiants et des grisettes.

Rien ne la dégoûtait, rien ne l'épouvantait : ni l'entrée souvent puante, noire et humide qui était fermée presque toujours sur la rue par une porte à claire-voie; ni l'escalier sombre et mystérieusement cynique, ni les gérants et les gérantes de ces nids d'amours interlopes, la dévisaant, sous ses robes, comme une marchandise que l'on détaille; ni les

coups d'œil ironiques ou grossiers du garçon: ni la promiscuité des filles du quartier dont on entendait les rires éraillés et les propos libres à travers les cloisons minces, ni les chambres nues avec la pendule qui ne marchait pas, le canapé en velours rouge, défoncé, montrant les crins et les ressorts; ni le lit dans le bois duquel par les fortes chaleurs d'été, couraient les punaises, enfin ni ce milieu écœurant du garni où tout le monde est chez lui, où personne n'est chez soi.

Après avoir quitté le garni de la place Dauphine, après être resté quelques jours dans un hôtel de la rue de l'Odéon et quelques autres dans la maison de la rue Antoine-Dubois, Luversan était allé, pour éviter la curiosité gênante de Tristot et Pivolot, se réfugier rue Saint-Jacques, dans une maison meublée d'assez triste apparence, non loin d'un concert, situé presque en face de l'entrée des artistes du théâtre Cluny et que la fantaisie de quelques journalistes, aux soirs de premières, avait rendu presque célèbre.

C'était là qu'il avait donné rendez-vous à Mme de Terrenoire.

Depuis qu'elle était sa maîtresse, il n'avait eu, en somme, que d'assez rares moments à passer avec elle; Andréa était obligée, pour ne pas être soupçonnée, à d'incessantes précautions; ce n'était que de loin en loin seulement qu'elle pouvait se donner une heure de liberté et jamais elle n'avait accordé à Luversan, qui la réclamait avec les instances de la passion partagée, une nuit tout entière.

Une nuit d'amour, pendant laquelle il aurait été tout à Andréa, jusqu'au lendemain — pendant laquelle, elle aurait été tout à lui!

C'est le rêve de tout amant.

Elle le lui avait promis, à la première occasion.

Cette occasion se présenta plus tôt qu'elle ne pensait.

M. de Terrenoire fut obligé de s'absenter pendant plusieurs jours pour un court voyage en Allemagne.

C'était l'été; Mme de Terrenoire témoigna le désir d'aller passer ces quelques jours à la campagne, dans une maison que son mari venait de faire construire et meubler aux environs de Vernon.

Elle y envoya donc son domestique, afin de partir seule avec sa fille.

De telle sorte qu'elle se trouva libre, sinon pour une nuit entière, au moins pour une partie.

Elle était sortie vers neuf heures sous prétexte d'une soirée chez une ie.

Et elle était allée droit rue Saint-Jacques.

Luversan l'y attendait, dans la rue même.

Ils montèrent aussitôt, sans prononcer une parole, s'enfermèrent à double tour et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

. . . . . .

Il était minuit; peu à peu les locataires, filles et garçons, étaient rentrés à l'hôtel; coup sur coup, la porte du corridor s'était ouverte, puis fermée avec un bruit retentissant, après des coups de sonnette à réveiller un mort.

Depuis quelques minutes, l'hôtel était devenu plus tranquille

On n'entendait plus aucun bruit.

Une heure sonna.

Comme il faisait très chaud, Luversan et Andréa avaient laissé entr'ouverte la fenêtre de la chambre, sur la rue.

A voix basse, les deux amants causaient.

Ces misérables osaient faire des projets d'avenir.

— Nous courons trop de dangers, disait Luversan, à rester à Paris. La terre ne nous appartient-elle pas? N'y pouvons-nous trouver, à deux mille lieues d'ici, s'il le faut, un asile où il nous sera permis de nous aimer, sans redouter les comptes à rendre à la justice.

— Partir? Partir avec toi!

— Que veux-tu dire?

Elle ne s'expliqua point. Elle n'osait pas dire à cet assassin qui la subjuguait : « Partir avec toi, c'est me livrer pieds et poings liés à tes fantaisies sanglantes. Quand tu auras assez de moi, je sais trop bien ce dont tu serais capable pour que ton horrible secret ne sorte jamais de ma bouche. »

Lui ne comprenait pas.

— Est-ce pour ta fille que tu ne voudrais pas me suivre?

Sa fille! Qu'il y avait longtemps qu'elle ne l'embrassait plus comme autrefois! Devant cette candide enfant, elle rougissait de honte d'être tombée au dernier échelon du vice et de l'infamie.

— Eh bien oui, dit-elle, je voudrais assurer le bonheur de Diane. Son mariage est retardé par...

Elle ne savait comment dire.

— Par notre crime, n'hésita pas Luversan.

Elle trembla : ainsi donc elle était la complice de cet homme. N'avait-elle pas recélé l'argent du vol? N'avait-elle pas provoqué le meurtre pour assouvir une basse vengeance!

— Bref, dit-elle enfin, je ne puis songer à la fuite avant d'avoir marié Diane à celui qu'elle aime.

— Son père s'en chargera.

— Ma fuite rendrait ce mariage impossible.

— Et cependant, il faut fuir, et à tout prix, déclara Luversan. Divers indices m'ont révélé que j'étais surveillé. Je puis être arrêté d'un moment à l'autre. Je réponds de moi ; mais je ne réponds pas de vous. Les femmes sont sujettes aux remords. Quand la peur de l'Éternité les assaillit, elles parlent... elles disent tout.

Elle se révolta à cette idée.

— Alors, ce n'est donc point par amour que tu veux m'enlever, mais par peur? Je te croyais moins pusillanime.

Luversan se redressa.

— Écoute, Andréa, dit-il, et ne m'insulte pas.

Sa voix était vibrante. Il ne songeait même plus qu'il pouvait se trahir si, par hasard, quelqu'un écoutait dans la chambre voisine séparée de la leur par une mince cloison.

— Rester à Paris, continua-t-il, c'est notre perte à tous deux. Mettons que j'aie peur. Eh bien, c'est pour toi et non pour moi. J'ai beaucoup voyagé dans ma vie, si bien que je ne me souviens pas d'avoir jamais eu une patrie. Je parle plusieurs langues aussi bien que le français, ce qui m'a permis, à mes débuts dans la vie d'aventures, d'exercer le métier d'interprète un peu partout. En me suivant, tu es assurée de l'impunité. Toi-même, tu parles un peu l'anglais, une langue qui peut servir de passe-partout dans le monde entier. Je me procurerai des papiers en règle pour nous deux. On achète cela aux pauvres émigrants qui vendraient leur âme si cette denrée avait un cours quelconque. Je sais un beau pays où nul ne viendra nous chercher : Melbourne, reine de l'Australie. Et puis, je ne te dis pas tout. A la forte somme que je t'ai confiée en dépôt viendra s'adjoindre un million tout rond qui m'est promis à bref délai.

— Par qui?

— Peu t'importe, pourvu qu'il vienne.

— Sera-ce à un nouveau forfait que tu devras cette fortune?

Il hésita à répondre, mais songeant qu'il n'avait aucun intérêt à révéler ses sinistres projets sur William Farney :

— Non, répondit-il.

— Un vol, peut-être?

— Oui.

Elle détourna la tête. Ne savait-elle donc pas que l'homme, une fois lancé sur la pente du crime, doit rouler jusqu'au fond du gouffre, qu'il n'y a plus pour lui de repos jusqu'à ce qu'il soit perdu tout à fait!

Le quartier Latin est, sans contredit, celui de Paris où les filles sont en plus grand nombre. (P. 611.)

Soudain ils entendirent le bruit que fait, sur le trottoir, la marche d'une petite troupe de cinq ou six personnes arrivant ensemble.

Cette petite troupe parut s'arrêter devant l'hôtel.

Personne ne parlait.

Quelqu'un sonna vigoureusement, le concierge étant endormi, on sonna de rechef et l'on secoua la porte.

On entendit le bruit du cordon et du ressort qui s'ouvrait.

Luversan, pris d'un pressentiment bizarre, s'était précipité vers la fenêtre et penché sur la rue.

Un bec de gaz éclairait.

Il ne vit que des hommes, qui s'engouffraient dans le couloir.

Il fronça le sourcil... il devinait un danger et tout de suite il en avertit Mme de Terrenoire...

Celle-ci était couchée, dans le lit, déshabillée.

Elle se mit à rire.

— Tu as peur? dit-elle.

— Je te prie de croire que c'est pour toi que je crains, non pour moi.

— Viens ici, que mes baisers t'enlèvent ta frayeur!

Mais il parut ne pas entendre.

On montait l'escalier, lentement.

La chambre où ils étaient se trouvait au troisième étage.

Les hommes s'arrêtèrent au premier et heurtèrent une porte.

Une voix vigoureuse cria, sur un ton insolent :

— Allons ouvrez, et plus vite que ça, s'il vous plaît!

— Ce n'est pas à moi qu'on en veut, murmura Luversan, rassuré.

Et il écouta toujours, tout en s'habillant et en conseillant à Mme de Terrenoire de s'habiller aussi pour être prêts à tout événement.

— Bast! fit-elle, j'ai encore une heure devant moi avant de rentrer rue de Chanaleilles. Inutile de me presser.

Et elle resta au lit.

Il y avait comme des cris, des pleurs, des larmes, des bousculades au premier étage.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmurait Luversan.

C'étaient des cris de femmes surtout que l'on percevait, des plaintes, des reproches, des protestations.

Puis, des courses précipitées dans l'escalier jusqu'au corridor qui restait fermé et où tout cela semblait se masser et attendre.

Cela dura une demi-heure.

Puis les hommes montèrent au deuxième étage.

Et les mêmes scènes recommencèrent.

Cette fois les pleurs et les cris paraissaient plus distincts.

Et Luversan, comprenant, devint très pâle et ne put retenir une exclamation de terreur.

— Qu'avez-vous donc? demanda Mme de Terrenoire, qui ne put s'empêcher, devant ce qu'elle prenait pour de la pusillanimité, d'avoir un geste d'impatience.

— Ce que j'ai? Prêtez l'oreille! Vous n'entendez pas? Vous ne devinez pas ce qui se passe là, auprès de nous?

— Non, je ne sais... une querelle d'amoureux?... Eh bien! n'y sommes-nous pas un peu habitués, et pareilles scènes ne se renouvellent-elles pas toutes les nuits?

— Il s'agit bien de cela!

Et il paraissait en proie à la plus grande agitation.

— Enfin, parlez!!!

Il dit, avec effort :

— La police fait dans l'hôtel une descente de garni!...

Mme de Terrenoire eut l'air surpris.

Évidemment l'expression dont venait de se servir Luversan ne signifiait rien pour elle.

Il fallut qu'il la lui expliquât.

Le quartier Latin est, sans contredit, celui de Paris où les filles sont en plus grand nombre.

Toute la jeunesse qui s'y accumule amène là des viveuses qui viennent débuter et s'acclimater à la débauche parisienne : filles de province, ouvrières de Paris, cocottes sur le retour qui, après avoir « passé l'eau » — c'est l'expression consacrée pour celles qui se lancent et ne fréquentent plus que la rive droite — reviennent, après des hauts et des bas, à leurs anciennes amours.

La police des mœurs met souvent sa main brutale sur la prostitution parisienne, portant ou non patente.

On s'est élevé contre les rafles nocturnes qui s'opéraient, vers minuit, en plein boulevard Montmartre, aussi grossières et cruelles qu'une traite de chair noire en plein cœur de l'Afrique.

Lorsque l'agglomération des filles se fait trop grande, que la prostitution devient trop scandaleuse, lorsque des plaintes, adressées par quelques pères de famille, arrivent au cabinet du préfet de police, on juge utile d'éclaircir les rangs, et une brigade des mœurs, sous la conduite d'un commissaire de police — celui du quartier — prend d'assaut, pendant la nuit, les hôtels garnis qui passent pour être fréquentés le plus ordinairement et le plus assidûment par les filles.

On enlève pêle-mêle tout ce qui se trouve ; on arrache les vierges folles, demi-nues, aux bras de leurs amants d'une nuit, on les envoie au Dépôt, pour être dirigées le lendemain à la prison de Saint-Lazare, d'où elles ne sortiront plus désormais qu'avec l'ignominieuse et prudente réserve que prend sur elles la Préfecture.

Voilà ce que, dans le jargon de la police, on appelle une descente de

garni. Mme de Terrenoire, cette fois, avait compris ; elle avait perdu son air de fanfaronnade et ne songeait plus à rire. Toute pâle, à genoux sur le lit, elle écoutait, à son tour, les bruits d'en bas, retenant sa respiration, et entendant le battement sourd et précipité de son cœur.

— Est-ce qu'ils viendront? interrogea-t-elle, haletante.

— Peut-être.

— Et s'ils viennent, que faire?

— S'ils viennent, nous sommes perdus.

— Mais peuvent-ils donc me prendre pour une fille?

— Est-ce qu'ils savent?

— Je me défendrai... je leur parlerai...

— Rien ne fera. Ils n'écoutent pas les protestations. Chacune de celles qu'ils enlèvent pleure et éclate en reproches, en récriminations, inutile! C'est au Dépôt que l'on donne les explications, quand ce n'est pas à Saint-Lazare...

— Le Dépôt Saint-Lazare!!! dit-elle, frémissante...

La situation lui apparaissait maintenant dans toute son horreur!... Eh! oui, dans quelques minutes on allait entrer là, dans cette chambre où s'abritaient ses amours adultères; on la prendrait par les épaules; on la bousculerait dans l'escalier; on l'emmènerait avec des filles publiques, et en route pour la prison des femmes prostituées!... en route pour la honte!

— Ah! non, non, cela ne peut pas être! dit-elle... Ils verront bien qu'ils se trompent!...

— Ils ne verront rien!... Toutes prétendent que l'on se trompe, et qu'elles sont honnêtes et vivent de leur travail... Ils ne les croient jamais!... Quand une fille prétend qu'elle est ouvrière, ils l'obligent à tendre les mains... L'ouvrière porte là les traces de son travail... Montrez vos mains!... Où sont, au bout des doigts, les coups d'aiguilles?... Vous avez les mains trop blanches et les ongles trop soignés... au Dépôt!...

— C'est horrible!... Je ne puis pas, cependant, leur dire qui je suis!

— Ce serait le seul moyen.

— Mais c'est le déshonneur!...

— C'est vrai... Tout plutôt que d'en arriver à pareille extrémité... Habillez-vous vite, Andréa! Je les entends au second étage... Dans un instant, ils seront ici... Il ne faut point qu'on nous y trouve...

— Qu'allons-nous tenter?

— Nous allons essayer de nous sauver, de nous cacher... Vous êtes prête... suivez-moi... Donnez-moi votre main, afin de ne pas trébucher, car l'escalier est noir... le corridor n'est pas éclairé. Montons à l'étage supérieur...

Ils se hâtaient, cherchant à mettre le plus d'espace possible entre eux et la police.

Au quatrième, blottis l'un contre l'autre dans un coin obscur, ils écoutaient.

Les agents des mœurs en avaient fini maintenant avec le deuxième étage et s'en venaient au troisième continuer leur triste besogne.

Après quelques minutes, pendant lesquelles ce furent encore des cris, des larmes, même des batailles, on entendit tout à coup des rires goguenards.

Les agents arrivaient devant la porte de la chambre que venaient de quitter Mme de Terrenoire et Luversan et que celui-ci avait laissée ouverte, dans la précipitation qu'il avait mis à s'enfuir.

Ils avaient poussé la porte et étaient entrés dans la chambre où tout, depuis le lit défait jusqu'à des vêtements traînant sur des meubles, attestait la présence des amants.

— Hé! hé! dit l'un en riant... le nid est vide; les oiseaux sont envolés...

— Oh! fit un autre... nous les retrouverons... ils ne peuvent être loin... ils ont dû grimper au quatrième... je connais la maison comme si je l'avais bâtie... nous pigerons la donzelle dans un coin...

Mme de Terrenoire s'affaissa dans les bras de Luversan; ses dents claquaient.

Luversan, le front mouillé de sueur, rispait les poings.

Et dans ses yeux passaient de sanglantes lueurs, comme à cette minute maudite où il avait assassiné Brignolet.

La maison n'avait bien que quatre étages, mais un petit escalier conduisait, au bout du corridor pavé de briques, à un grenier où le gérant de l'hôtel mettait des malles.

C'était la dernière ressource des deux amants.

Quand ils devinèrent que la visite du troisième étage était terminée, ils grimpèrent au grenier.

Il y avait là plusieurs cabinets pleins de poussière et de toiles d'araignées, qui ne fermaient pas, et dans l'un desquels ils purent pénétrer.

Luversan souleva quelques malles, en fit une pile dans un coin, et derrière ce rempart improvisé attira sa maîtresse.

C'était leur dernière ressource.

Mme de Terrenoire était demi-morte de frayeur.

Comme elle ne pouvait plus se tenir debout, elle fut obligée de s'asseoir en appuyant le dos contre la muraille.

Machinalement, Luversan avait tiré de sa poche un couteau-poignard et l'avait ouvert, prêt à tout.

Et Andréa, épouvantée, le suppliait :

— Je t'en prie, disait-elle, tu vas nous perdre... Jette cette arme... S'il y a, comme tu le crois, un commissaire de police avec les agents des mœurs, peut-être entendra-t-il raison.

Il ferma son couteau, mais sa respiration oppressée disait son émotion et sa colère.

La visite du quatrième étage était faite.

On entendit la voix de l'agent qui avait parlé le premier :

— Et nos tourtereaux?

Deux ou trois agents répondirent par un éclat de rire.

— Est-ce qu'ils seraient au grenier?

— Bast! nous en avons assez pour aujourd'hui, laissons-les.

— Cependant, s'ils se cachent, c'est qu'ils pourraient bien avoir quelque peccadille sur la conscience...

— Au fait! cela ne nous coûte pas de grimper là-haut...

Et ils montèrent. Cinq minutes leur suffirent pour trouver Mme de Terrenoire et Luversan.

Celui-ci s'était jeté devant sa maîtresse, en voyant les agents.

— Que voulez-vous? dit-il. Que demandez-vous?

Les agents se mirent à rire. Pourtant, ce fut avec une certaine politesse qu'ils répondirent :

— Ce n'est pas vous que nous cherchons, monsieur, mais la personne qui vous accompagne, que nous apercevons derrière vous, et qui serait bien aimable si elle consentait à nous suivre sans résistance, afin de nous empêcher d'employer la force.

— Madame n'est pas ce que vous croyez...

— Parbleu! Est-ce que nous ne le savons pas?... Voilà la dixième fois, depuis une demi-heure, que nous entendons cette phrase. Madame est une grande dame, n'est-ce-pas? Elle est du faubourg Saint-Germain?... Vieille noblesse?... Et voilà pourquoi nous la trouvons dans un hôtel du quartier Latin!...

Les agents riaient de nouveau.

Un homme âgé s'avança.

Il portait une ceinture tricolore sous sa redingote.

C'était le commissaire de police du quartier.

Il dit, impatienté :

— Finissons-en; nous n'avons pas le temps de passer la nuit er conversations...

Deux agents écartèrent Luversan avec violence.

Et comme un de ceux qui étaient là tenait une bougie allumée au-dessus de sa tête, la lumière éclaira Mme de Terrenoire, bouleversée par la terreur.

La malheureuse était affaissée, sans force, presque sans connaissance.

Elle cachait, d'un geste machinal, son visage et ses yeux dans ses mains jointes convulsivement.

— Allons! pas de comédie, s'il vous plaît! fit un agent.

Elle regarda Luversan, désespérée... mais ne put faire un mouvement... Elle eut un sanglot nerveux, une sorte de cri de colère et de terreur... Luversan sentait que toute prudence allait lui échapper... Il avait pris un des policiers par les bras et d'un vigoureux effort l'avait jeté contre des malles.

Il était tombé en jurant.

— Eh bien, ce ne sera pas la fille seulement qu'on emmènera, dit le commissaire, mais vous ligotterez l'homme aussi... Ça lui apprendra à se mêler de ce qui ne le regarde pas.

— Ne me touchez pas! râla Luversan.

Il allait se servir de son poignard... oubliant toute prudence... quand, soudain, Mme de Terrenoire se précipita devant lui, échevelée, blême :

— C'est vous qui êtes le commissaire de police? dit-elle, en s'adressant au vieillard.

— C'est moi!

— Ordonnez à ces hommes de ne pas me toucher... Je vais vous dire mon nom...

— Que m'importe votre nom... Demain, on vous interrogera...

— Il importe. Vous vous méprenez sur mon compte... Regardez-moi donc de plus près! Est-ce que j'ai l'air d'une de ces filles que vous cherchez?...

Le commissaire de police eut un sourire sceptique.

Un agent murmura :

— Nous en voyons de toutes les couleurs, et il y en a qui se payent gratis les allures de grande dame!...

Il y eut, dans l'attitude de Mme de Terrenoire, un désespoir si profond, si près de la folie que le commissaire en fut frappé.

— Monsieur, dit-elle, veuillez m'écouter, je vous en supplie... et avoir pitié de moi... J'ai assez de honte de me trouver ici, en pareille situation, sans que vous rendiez mon déshonneur public...

Le magistrat fit un signe à ses agents.

Ils s'éloignèrent à contre-cœur.

— Oh! dit l'un d'eux à demi-voix, si le patron se laisse gagner par les sensibleries, plus moyen de travailler en grand!

— Parlez, madame! disait le commissaire.

— Je voudrais bien ne pas vous dire mon nom, murmura la malheureuse affolée. Est-ce possible?... Vous devez voir, à la façon dont je vous parle, que je ne suis pas une femme pareille à celles que vous êtes venu chercher?... Cela ne vous suffit-il point?

Certes, cela pouvait suffire, en effet. Le commissaire de police pouvait passer outre, ne plus s'occuper d'elle et partir.

Cela arrive quelquefois, dans ces expéditions nocturnes, lorsque la fille est jeune, qu'elle n'a pas l'air dépravé, lorsque son amant répond d'elle.

Cependant il insista.

Pourquoi? Fut-ce simple curiosité et besoin de connaître un scandale qu'il raconterait le lendemain à ses collègues?

Fut-ce son instinct policier qui lui fit flairer là-dessous quelque grave affaire qu'il serait intéressant d'éclaircir?

— Nous sommes seuls, dit-il; votre amant et moi, nous pouvons seuls vous entendre... Quel est votre nom? Qui peut vous réclamer, qui peut répondre de vous?

Elle se tordit les mains.

Son nom! Elle allait livrer son nom à cette ignominie!

Il le fallait!... Ou une honte plus grande encore, le Dépôt!... Saint-Lazare! l'attendait.

D'une voix étranglée, elle murmura :

— Je suis Mme de Terrenoire...

Le commissaire de police fit un geste de surprise.

— Mme de Terrenoire!... dit-il, la femme du banquier du boulevard Haussmann?

— Oui.

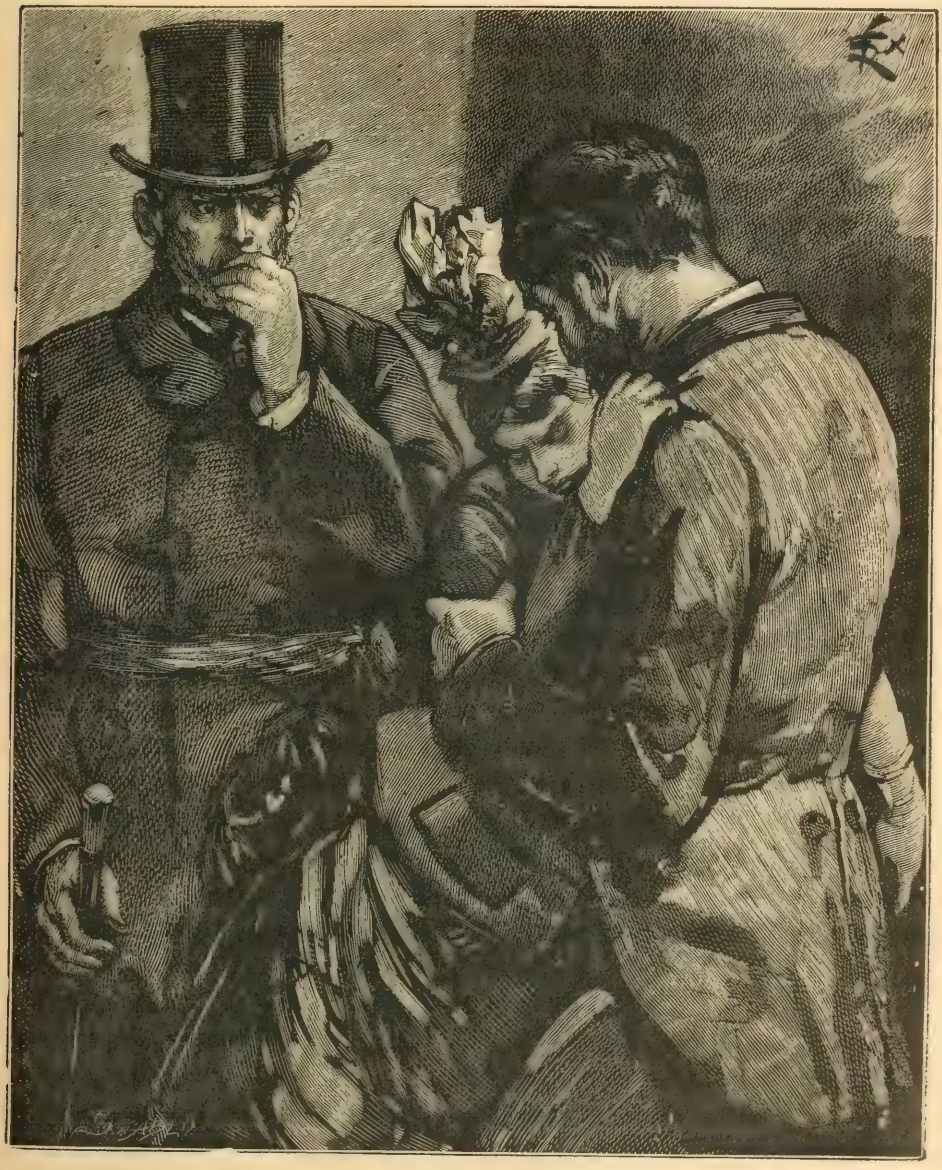
Et Luversan la reçut dans ses bras, demi-morte.

Le commissaire de police la regardait, en réfléchissant.

Le crime du boulevard Haussmann avait fait trop de bruit pour qu'il n'en connût pas les détails; le mystère dont ce crime restait entouré, malgré l'arrestation de Jean Guerrier, était trop impénétrable pour n'avoir point excité sa curiosité.

La présence de Mme de Terrenoire, dans cet hôtel, avec un amant, lui parut bizarre, inexplicable.

— Cette femme ne ment point, se disait-il, j'en suis sûr. Du reste, je puis facilement m'en assurer...



Le commissaire n'avait pas besoin, provisoirement, d'en apprendre d'avantage. (P. 618.)

Et se tournant vers Luversan :

— Monsieur, j'ai également besoin de savoir votre nom...

— Mais, monsieur, pourquoi, s'il vous plaît, et de quel droit?

— Je ne veux pas vous donner d'explications... Si vous refusez, j'envoie madame au Dépôt!...

Luversan fit un pas vers le commissaire, comme s'il eût voulu l'étrangler... Un regard de sa maîtresse le contint.

— Je porterai plainte contre vous, monsieur, dit-il, je vous en préviens... et je saurai si vos fonctions vous permettent...

— A votre aise. Répondez-moi, je vous prie. Votre nom?

Luversan hésita. Donnerait-il son vrai nom? Mais il s'était inscrit, sur le registre de l'hôtel, sous celui de Pierre Langevin, professeur ; c'était ce nom qu'il fallait donner... Ce fut celui que le commissaire inscrivit sur son carnet, à côté de celui de Mme de Terrenoire...

Et, en regard du nom de Pierre Langevin, le magistrat inscrivit, en quelques coups de crayon, le signalement de Luversan.

— Vous demeurez ici? Vous êtes professeur?

— Oui, répondit Luversan aux deux questions.

Le commissaire n'avait pas besoin provisoirement d'en apprendre davantage.

Il remit son carnet dans sa poche.

— Vous êtes libre, dit-il à Mme de Terrenoire. Vous pourrez partir quand vous voudrez.

Elle respira, puis, sans dire un mot, elle regagna sa chambre, suivie par Luversan.

Le magistrat fit signe à un agent d'approcher :

— Cette femme va regagner son domicile, vous la filerez et vous vous assurerez de son identité... Elle prétend se nommer Mme de Terrenoire et être la femme du banquier du boulevard Haussmann... Allez... je vous attendrai à neuf heures, à mon bureau.

A neuf heures du matin, l'agent était au commissariat de police.

— Cette femme ne vous a pas trompé, dit-il.

Sur-le-champ, le commissaire fit un rapport qu'il adressa à la Préfecture — à tout hasard — pour informer ses chefs de cette aventure.

XLIII

— A samedi, avait dit Laroque à Luversan.

Deux jours le séparaient de cette échéance terrible.

Il passa la journée tout entière du jeudi à se promener aux alentours de Ville-d'Avray, recherchant de préférence les endroits où il aimait aller autrefois avec sa femme. Il retrouva ainsi des coins perdus de la forêt où ils ne manquaient jamais de s'asseoir, par les belles journées de soleil ou les calmes soirs de l'été. Il reconnaissait certains arbres autour desquels, sur les feuilles mortes, avait joué Suzanne, certains points de vue que sa femme affectionnait.

La nuit, encore, ainsi que la veille, il revint à la villa Montalais, voulant revivre là autant qu'il pouvait.

Et ce fut encore ainsi le lendemain.

C'était seulement le soir de ce jour qu'il attendait Luversan. Il s'était excusé de l'heure étrange, — neuf heures, — qu'il avait donnée à ce rendez-vous en lui disant qu'il serait pris toute la journée par quelques visites à des amis de Versailles et qu'il ne rentrerait à Ville-d'Avray qu'à la nuit tombante.

La mère Dondaine lui servit à dîner, — il la congédia quand la table fut desservie et se mit à sa fenêtre, attendant l'arrivée du boursier.

Celui-ci ne se fit pas attendre.

A neuf heures, il descendit à la gare, du train de Paris.

Nous le suivrons, cet homme, qui se trouvait ainsi, après douze ans, refaire le trajet qu'il avait fait une fois pour commettre un crime horrible, non expié.

Il était très agité, en mettant le pied sur le quai. Instinctivement, il jeta un coup d'œil sur ceux qui descendaient comme lui.

Par hasard, il ne vit personne de connaissance.

Il respira. Il se sentait soulagé! Pourquoi? Il ne savait. Il aimait mieux être seul sans doute. Il ne voulait pas être vu. Il se rappelait les dernières paroles de William Farney :

« La rue de Paris!... Tout au bout... La maison Larouette... »

Ah! comme il savait où elle était, cette rue!... Et comme il la voyait, cette maison... là-bas... isolée dans les arbres...

De la sueur lui coulait du front.

Il ne demanda pas son chemin... Il le connaissait, ce chemin...

Il eût vécu mille ans qu'il s'en serait souvenu.

Il alla très vite d'abord, en croyant que l'énergie physique abattrait son émotion, aurait raison de sa faiblesse.

Mais, quand il approcha, il fut obligé de s'arrêter, de s'appuyer contre un mur, et il resta là longtemps, sans souffle, les tempes battant avec une force inouïe.

Enfin il fallait se décider. Il se remit en marche.

Aux arbres qui entouraient la maison, il s'arrêta encore.

Ses dents claquaient. Il avait beau faire, il avait peur. Il sonna... Jadis il n'avait pas sonné... Il avait trouvé la porte ouverte... Il était arrivé avant l'heure où le vieux Larouette fermait lui-même toutes ses portes...

Laroque l'avait vu, dans la nuit, et comme ses yeux peu à peu s'étaient habitués à l'obscurité, il avait surpris les hésitations étranges de

Luversan... et il avait remarqué qu'à différentes reprises il s'était essuyé le front...

Lorsque Luversan sonna, Roger descendit et, ouvrant la porte :

— Excusez-moi, dit-il, je n'ai pas encore de domestiques... C'est une vieille femme, la mère Dondaine, qui fait mon ménage... en attendant que je trouve une cuisinière et un valet de chambre...

Et il tendit la main à Luversan.

Une lampe, suspendue dans l'antichambre où ils étaient, les éclairait. Laroque put voir combien le misérable était pâle et bouleversé Luversan prit en tremblant la main qu'on lui tendait ; mais quand Roger prononça le nom bizarre et caractéristique de la mère Dondaine, il tressaillit si violemment que le faux Américain demanda :

— Qu'avez-vous? Etes-vous souffrant?

C'est que Larouette l'avait eue aussi autrefois à son service, cette mère Dondaine ; on le lui avait dit lorsqu'il avait préparé son crime...

William Farney vivait isolé, comme jadis Larouette...

Quelle étrange ressemblance dans les situations, et comme tout cela était bien fait pour le bouleverser...

— Non, j'ai marché vite, voilà tout! balbutia-t-il.

Laroque monta l'escalier, le précédant.

— Je vous montre le chemin, dit-il. Excusez-moi, n'est-ce pas, de la simplicité avec laquelle je vous reçois... Je suis un vieux garçon et, par-dessus le marché, Américain. Qui dit Américain dit original... Et qui dit vieux garçon dit vieux maniaque... Est-ce bien cela?

Luversan esquissa un sourire... mais il ne put faire qu'une grimace... ses terreurs n'avaient point cessé... Elles redoublaient, au contraire, au fur et à mesure qu'il montait cet escalier où jadis il s'était glissé en rampant, et qu'il avait descendu les mains rouges.

Cette épouvante était plus forte que toutes ses résolutions, que l'appel suprême qu'il faisait à son énergie !...

Quand il entra dans la chambre que nous avons décrite, la chambre de Larouette, il eut un geste de recul... d'horreur...

Il revoyait tout ce qu'il avait déjà vu... la table au milieu... et, là-bas, le bureau-secrétaire.

Larouette seul manquait !...

Fasciné, terrifié, il restait là, la bouche entr'ouverte, la respiration oppressée.

— Avancez! avancez! disait Laroque... Oh! ce n'est pas joli, joli, mais je vous l'ai dit, tout cela n'est que provisoire... J'ai pris ici les meubles qui s'y trouvaient... Les miens n'arriveront que la semaine

prochaine.. Et puis, vous avouerai-je cette excentricité? Cela m'amuse de coucher dans le lit et d'habiter dans les meubles d'un pauvre diable qu'on a assassiné... C'est assez yankee, cela, je suppose!... A propos, j'ai fait allusion devant vous, l'autre jour, à cette histoire... Vous vous la rappelez, hein?

— Oui, dit Luversan faiblement.

— Il paraît, d'après la mère Dondaine, que Larouette a été attaqué par derrière lorsqu'il était assis à ce secrétaire que vous voyez là-bas contre le mur. Il a été surpris et n'a pu se défendre... La table était renversée et le cadavre à l'endroit où vous êtes, tenez, lorsque la mère Dondaine est entrée le matin pour faire le ménage...

Luversan se retira brusquement, comme s'il avait marché les pieds nus sur un fer rouge...

Machinalement, il regarda, à ses pieds, le plancher; il croyait voir du sang... et même l'hallucination fut si intense et complète qu'il bégaya, montrant les planches auprès de la table :

— Du sang!... du sang!...

— Non! fit Laroque en riant... Il n'y en a point... J'ai regardé... Je le regrette pour ma part... C'est la mère Dondaine, avec ses manies de propreté, qui a lavé la place. Mais asseyez-vous donc, mon cher Luversan, vous restez là, debout, et vous paraissez gêné... Est-ce le logis?...

Le boursier retrouva un peu de sang-froid.

— Non, dit-il... pourtant j'avoue que je suis un peu ému...

— Pourquoi? L'histoire de Larouette peut-être?

— Oh! le pouvez-vous croire?... Je ne suis pas timide... Si vous me voyez ému, c'est que, de ce que vous allez me dire, dépend ma fortune, la réalisation d'espérances longtemps caressées, déçues toujours faute... du nerf de la guerre.

William Farney s'était assis à son secrétaire.

Il se gratta le front, en se tournant vers Luversan :

— Oui, c'est une bonne affaire, je le sais bien, c'est une très bonne affaire... Et je suis très chagriné, croyez-le bien, on ne peut plus chagriné!...

— Quoi! vous refusez?...

— Non, je n'ai pas dit cela... Je ne refuse pas absolument!... non... même j'étais sur le point d'accepter... Il nous faut, n'est-ce pas, un million... Eh bien, la preuve que j'étais sur le point d'accepter, c'est que, hier, je suis allé à Paris pour le chercher, ce million... J'en ai une partie ici, en excellentes valeurs... mais, tout en m'adressant à mes banquiers, qui sont en même temps mes amis — et qui n'ignorent pas que je suis

fort inexpérimenté en affaires financières — je n'ai pu leur cacher, grâce à leurs instances, à quel emploi je destinais l'importante somme que je retirais de leur coffre-fort. Ils m'ont bel et bien convaincu que je faisais, en m'associant dans une entreprise de cette nature, la plus grande sottise. La vente à tempérament des valeurs à lots est, paraît-il, l'objet d'un examen attentif en haut lieu. Il serait question, de la part du ministre des finances, de soumettre à la Chambre un projet de loi pour réglementer ou plutôt pour abolir ce genre de trafic. Nous autres Américains, nous ne sommes pas précisément bégueules en affaires. Nous ne demandons pas mieux que de risquer beaucoup d'argent pour en gagner énormément, même aux dépens des petites bourses. Nous cultivons ce principe que l'argent n'a pas d'odeur. Mais, s'il faut en croire mes conseillers, je risquerais, dans l'espèce, de perdre une fort grosse somme, le jour où la loi m'interdirait la combinaison dont il s'agit. Vous me voyez, mon cher Luversan, très perplexe.

La proie échappait à Luversan. Le misérable essaya de la rattraper, et, rejetant tout remords, toute terreur de se retrouver solliciteur, dans cette maison où il avait triomphé revolver en main, la nuit du 24 juillet 1872, il eut recours aux artifices de son bagout d'escroc.

— Ces banquiers dont vous me parlez, s'écria-t-il, doivent avoir quelque affaire aléatoire à vous proposer et c'est la raison qui les pousse à vous mettre en défiance au sujet d'une combinaison que je les mets au défi de démolir par des arguments sérieux. J'aurais voulu me trouver là quand ils vous ont tenu ce beau langage. Je leur aurais dit : « Mais, intrigants que vous êtes, vous... »

— Ce n'eût pas été poli, observa Farney avec un sourire caustique.

— De la politesse avec les banquiers!... On dit que les manieurs d'argent sont retors en Amérique, mais ce sont des dupes, à côté de nos princes, petits ou grands, de la finance. Prenons un exemple récent : ne croyez-vous pas, comme moi, que ce Terrenoire, chez qui nous nous sommes rencontrés, en soirée japonaise, rue de Chanaleilles, s'est volé lui-même avec la complicité de son caissier? Cela se découvrira certainement à l'enquête. Mais, revenons à vos banquiers, dont je ne vous demande pas les noms.

— M. de Terrenoire est étranger à ces conseils, se hâta de dire le faux Américain.

— Ah! fit Luversan avec un soupir rassuré.

Et Laroque pensait : « Pour que cet homme me parle ainsi de l'assassinat de Brignolet, pour qu'il m'affirme la culpabilité de mon pauvre Guerrier, il faut qu'il en sache long sur ce crime! »

— Et qu'auriez-vous dit à mes banquiers? demanda-t-il. Achevez.

— Qu'une loi n'a pas *d'effet rétroactif* et que si, d'un jour à l'autre, il plaisait à nos gouvernants, par un caprice de législateurs, de supprimer notre industrie, il nous devrait des compensations, comme aux gens dont on exproprie les biens par raison d'utilité publique.

— Vous m'en direz tant! s'écria Farney, feignant d'être convaincu. Loin de ma pensée de vouloir vous contredire... Mais dame! un million! Ce n'est pas mauvaise volonté, regardez plutôt...

Il ouvrit son secrétaire, en vida les tiroirs.

— Il y a là trois à quatre cent mille francs que je vous destinais... Oui, je vous le jure... Demain, après-demain, j'aurais bien trouvé le reste..., ou je vous aurais donné des chèques...

Luversan restait les yeux rivés à ce secrétaire..., à cet amas de billets, d'actions, d'obligations... une fortune... Et de nouveau, sur son front, de grosses gouttes de sueur perlaient... ses mains s'avançaient avidement, et il avait beaucoup de peine à les retenir.

Laroque l'observait froidement.

Ce soir-là Roger, malgré les prières, les instances, les supplications de Luversan ne voulut pas s'engager définitivement.

Il continua d'hésiter; puis, fléchissant à la fin :

— Eh bien, je vous donne rendez-vous lundi à la même heure... Le matin j'aurai vu mes amis.

Luversan fit un geste de désespoir et de découragement.

— Oui, vous voulez dire qu'ils ne pourront que répéter leurs conseils... Peut-être bien. Enfin je pèserai leurs raisons... Je verrai... Ayez bon courage... Je suis à moitié décidé... Et il faudrait si peu pour me décider tout à fait!... Donc à lundi; l'argent sera ici. Et vous l'emporterez avec vous!...

— A lundi! fit Luversan, un peu remis.

Et il sortit les jambes encore faibles, comme s'il n'était pas bien réveillé d'une ivresse.

De la fenêtre, Laroque le regardait s'en aller chancelant.

— C'est lui, se disait-il. Après cette émotion, cette horreur, je n'en puis plus douter. Lundi il se trahira.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, il fit passer une dépêche à Luversan, à Paris.

Le télégramme disait :

« Impossible. Tous mes regrets. Ne venez pas au rendez-vous, ce « serait inutile. Vous ne m'y trouveriez pas. »

Et, en remettant la dépêche, Laroque se disait encore :

— Si je me suis trompé, Luversan ne viendra pas... Si Luversan est l'assassin de Larouette, le sang attire le sang, il viendra.

Il prit le train de Paris et courut chez Tristot et Pivolot, qu'il eut la chance de rencontrer chez eux.

— J'aurai besoin de vous, demain, leur annonça-t-il.

— Pourquoi pas aujourd'hui même? Avez-vous du nouveau?

— Et vous?

— Parlez d'abord.

— Non, je vous écoute.

— Il y a, dit Tristot, que nous tenions l'oiseau et que...

— L'oiseau a disparu, acheva Pivolot.

— Vous le prendrez au gîte, la nuit, comme tous les carnassiers.

— Nous en acceptons l'augure. Serait-ce cette nuit même?

— Non. Mais inutile de m'interroger; je ne vous dirai rien. Demain soir, vous saurez tout.

— Demain soir? répétèrent en chœur les deux policiers.

— Oui. Tenez-vous ici en permanence. Je vous apporterai de quoi surprendre le commissaire Lacroix et le juge d'instruction de Lignerolles.

— Vous savez bien que la magistrature ne s'émeut pas si facilement.

— Excepté quand on lui met le nez dans ses erreurs.

— Nous apporterez-vous l'assassin de Larouette et l'assassin de Brignolet?

— Peut-être. A demain, vers deux heures de l'après-midi.

Et il sortit, laissant les deux compères à leur ébahissement.

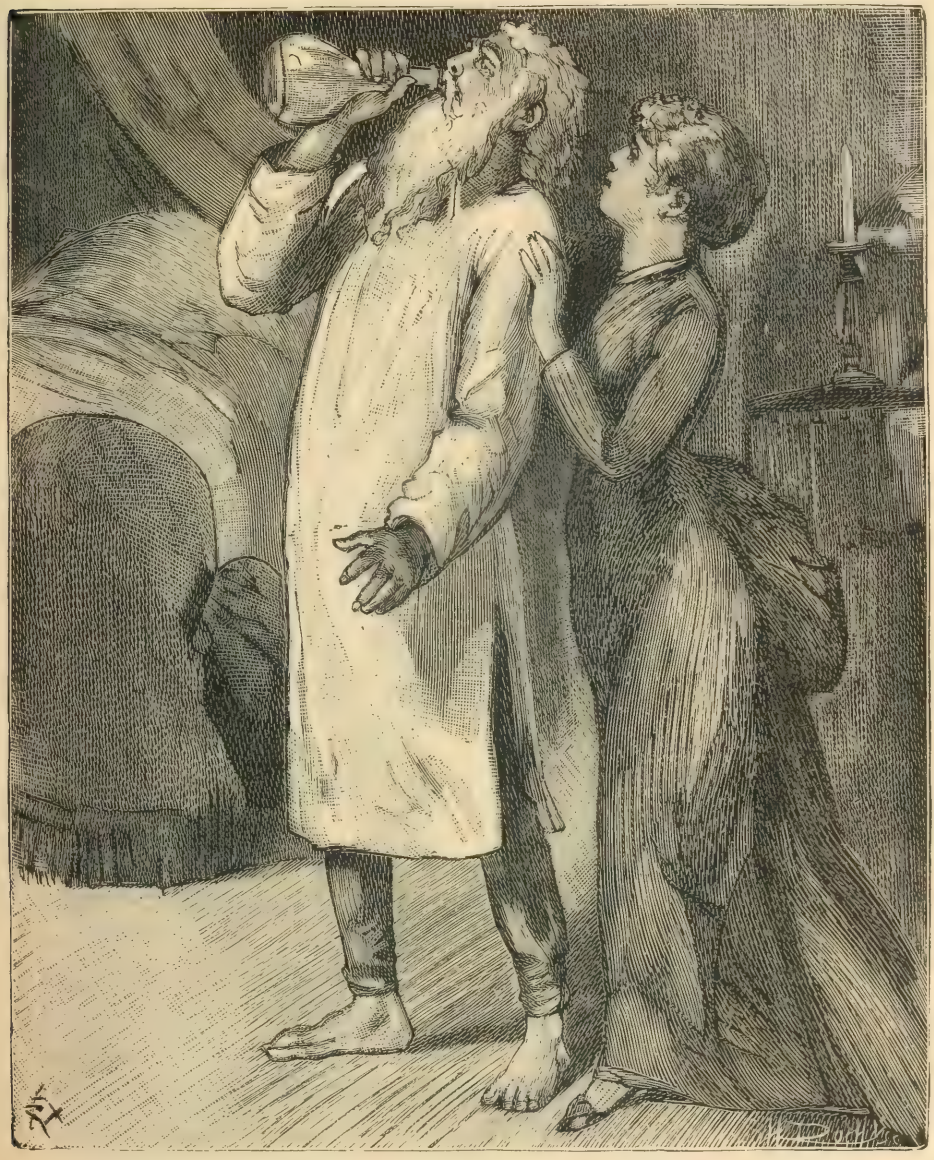
XLIV.

Mais Laroque avait trop présumé de ses forces.

Depuis bientôt cinq jours qu'il vivait séparé de sa fille, tout entier aux souvenirs du passé et à la poursuite du but suprême, une fièvre intense s'était emparée de lui.

Tout autre à sa place fût tombé, anéanti par l'excès du mal. Roger ne prenait pas le temps de s'écouter. Si, par hasard, il se fût regardé dans la glace, il eût été effrayé du changement qui s'était fait dans ses traits. Les battements précipités de son cœur, il les attribuait à l'émotion due à ces longues conférences avec le misérable dont il aurait pu, la veille, arracher les aveux par la force.

Toutefois, en reprenant le train pour Maison-Blanche, il fut pris d'une



...La vida presque d'un trait, malgré les supplications de Suzanne. (P. 628.)

telle faiblesse générale qu'il s'affala, à demi évanoui, dans son compartiment.

Un heureux hasard lui avait donné pour unique compagnon de voyage un médecin de Sceaux, le docteur Lagache, qui se rendait tout justement à Méridon, sur l'appel de Raymond, pour donner ses soins à Mme de Noirville, atteinte d'une anémie chronique.

— Vous souffrez, monsieur! demanda le docteur à Roger.

— Oh! oui! murmura celui-ci.

— Je suis médecin. Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

— Volontiers, monsieur. Je ne veux pas être malade, je n'en ai pas le temps... Ce serait épouvantable.

Le docteur Lagache prit la main du voyageur et lui tâta le pouls. Il constata une fièvre présentant les symptômes les plus inquiétants. Le front du malade brûlait comme un tison ardent.

— Depuis combien de temps souffrez-vous? demanda le médecin.

— Mais... je ne sais... depuis aujourd'hui.

— Où vous rendez-vous, monsieur?

— A Maison-Blanche, entre Chevreuse et Coubertin.

— Vous descendez à la station de Saint-Rémy?

— Oui, monsieur. Ma fille viendra me chercher en voiture.

— En arrivant chez vous, mettez-vous au lit. La soirée ne se passera pas sans que je vienne prendre de vos nouvelles, en sortant de Méridon.

— Mme de Noirville serait-elle en danger? demanda Roger.

— Je ne sais encore. Vous la connaissez?

— Un peu.

Il dit ces deux mots en poussant un soupir. Déjà, le délire s'emparait de lui.

— Docteur, s'écria-t-il, sauvez-moi!...

— Mais vous n'êtes pas en danger, vous, monsieur. Un traitement énergique peut vous remettre debout en deux ou trois semaines tout au plus.

— Vous dites?

— Quinze jours... tout au moins.

— Alors, je suis perdu!

Le docteur avait reconnu les symptômes de la fièvre typhoïde.

— Ce ne sera rien, vous dis-je.

— Rien!... Et demain... Tenez, docteur, n'avez-vous pas entendu un éclat de rire. C'est *lui*!... Il se réjouit, le monstre... L'entendez-vous encore?... Il viendra demain, fouillera les tiroirs, et ne trouvant rien, se retirera encore satisfait; car il aura échappé au châtiment. Il faut, docteur, que je sois en état demain de faire face à un homme, si robuste soit-il. Tâtez mes bras, je ne suis pas une mauviette. Dans ma jeunesse, j'ai forgé et je maniais le lourd marteau comme si c'eût été un jouet... Mais, vous ne l'entendez pas rire? *Lui*, encore *lui!*... Mon pauvre Jean... C'est la fatalité qui nous écrase!... Je tenais l'homme et maintenant c'est moi

qui suis tenu... par la fièvre... Ah ! je souffre trop ! Je veux me jeter sur la voie ; ce sera plus tôt fini !

Il se leva pour ouvrir la portière.

Le docteur Lagache lutta désespérément contre le pauvre homme et l'obligea à se rasseoir. Épuisé, Laroque s'évanouit.

Un son rauque s'échappait de sa poitrine, soulevée de hoquets convulsifs.

A la station de Saint-Rémy, le docteur, aidé des employés porta le voyageur dans sa voiture. Suzanne se montra vaillante ; elle renferma sa douleur en elle-même, fit promettre au médecin d'accourir sans retard au chevet du malade.

Vingt minutes après, Roger Laroque revenait à lui, étendu sur son lit ; Suzanne le veillait.

Les tempes lui battaient un peu moins fort. Il y avait accalmie dans la fièvre.

— Chère enfant ! dit-il.

Mais aussitôt, le souvenir lui revint.

— Si tu savais ! s'écria-t-il en pleurant. J'ai rendez-vous, demain, avec... avec l'assassin de Larouette.

Suzanne crut qu'il délirait de nouveau. Elle l'embrassa.

— Calme-toi, père. Le médecin va venir... tout à l'heure. Il m'a juré que ce n'était qu'une indisposition.

— T'a-t-il dit si je pourrais me lever demain, aller à mon rendez-vous? Nous le tenons, mon enfant ; c'est fini. Nous allons pouvoir enfin relever la tête et rabaisser la morgue du Lacroix, du Lignerolles. Demain, je leur remettrai en mains propres l'assassin de Larouette... Tu me regardes avec pitié, tu crois que je parle au hasard, que je divague. Demain, te dis-je, l'assassin de Larouette viendra de lui-même se faire prendre au piège, tu ne devinerais jamais où? Dans la maison du crime, chez feu Larouette, à Ville-d'Avray. Je l'ai louée, cette maison, et j'y ai déjà reçu une visite, celle de l'assassin. J'étais armé, comme tu penses. Il n'a, d'ailleurs, rien tenté contre moi. Et pour cause : ne s'imagine-t-il pas que je vais lui apporter un beau million demain? Ah ! tu sais, la mère Dondaine se porte comme le Pont-Neuf.

— Mon père, calmez-vous.

— Mais je suis calme, très calme. Je me sens même beaucoup mieux. Donne-moi à boire?

— Non, père. Le médecin l'a défendu.

— A boire, te dis-je ! Mais j'ai du feu dans la gorge. A boire !

Elle lui tendit une tasse de tisane chaude.

— Pas cela! s'écria-t-il.

Et se jetant à bas du lit, il courut prendre sur la cheminée une carafe pleine d'eau, la vida presque d'un trait, malgré les supplications de Suzanne.

La fraîcheur de l'eau l'avait soulagé pour un instant. Il chargea Suzanne de guetter l'arrivée du docteur.

— Tu lui diras que nous avons une affaire sérieuse à régler demain, qu'il faut que je sois debout dès le matin, qu'il y va de notre honneur, de notre vie et que, pour arriver à faire ce que j'ai à faire, je suis prêt à absorber une épouvantable drogue. Tu m'as compris?

— Oui, père.

Elle se retira sans lui demander aucune explication. Eût-elle connu l'entreprise audacieuse dans tous ses détails, qu'elle aurait eu peine à croire le récit du père. Cette idée d'attirer l'assassin de Larouette dans la maison du crime lui paraissait être la conséquence d'hallucinations produites par la fièvre.

Un instant après, elle revenait s'asseoir au chevet de son père qui, les yeux fixés sur la pendule, attendait avec anxiété la venue du médecin.

Enfin, une voiture s'arrêta devant la grille. Un coup de sonnette retentit.

Roger renouvela ses instructions à Suzanne.

— Descends de suite, et dis-lui qu'il fasse un miracle.

Suzanne se hâta de lui obéir.

Les yeux du malade flamboyaient.

C'était bien le docteur Lagache.

— Mon père, lui dit Suzanne, m'a chargée de vous supplier de le mettre en état de sortir demain. Hélas! je vois bien que ce qu'il vous demande est au-dessus de la science humaine. Mon père est bien mal, n'est-ce pas? Ne me cachez rien, monsieur. Je serai forte.

— Mademoiselle, répondit le docteur, je ne saurais, en mon âme et conscience, me prononcer aujourd'hui. Il est certain que votre père est atteint d'une fièvre qui exigera de longs soins. La forte constitution du malade en viendra à bout très probablement. Tout ce que je puis faire, c'est d'éviter le transport au cerveau. Nous aurons recours à l'application de compresses glacées autour de la tête. Mais où nous procurer de la glace immédiatement?

— Nous avons ici une glacière.

— Qu'on se hâte, mademoiselle. Il est incroyable que votre père ait pu aller et venir aujourd'hui. Sans moi, il se serait jeté par la portière

du wagon. Je vois trop bien que de graves préoccupations troublent son esprit et peuvent compliquer chez lui les accidents cérébraux inhérents à sa maladie. Il faut aussi l'empêcher de boire. La diète absolue est indispensable; mais d'ailleurs il ne se sentira pas d'appétit avant de longs jours. Vous devrez le faire garder à vue par un homme robuste, capable de le maintenir dans son lit s'il cherchait de nouveau à attenter à ses jours, ou même à sortir pour suivre l'idée fixe à laquelle il est en proie. Pour ce soir, nous serons obligés de le tromper en lui laissant l'espoir, malheureusement irréalisable, qu'il ira mieux demain matin.

Le docteur Lagache entra dans la chambre du malade.

Après un examen minutieux des symptômes, il ne douta plus de l'existence d'une fièvre typhoïde; mais, conservant un visage impassible, il ne laissa percer aucune de ses inquiétudes.

— Eh bien? demanda Roger avec anxiété.

— Je ne puis encore me prononcer.

— Serais-je sur pied demain?

— Peut-être. Cela dépendra du succès de la médication énergique dont je vais faire usage.

— Bravo ! Torturez-moi, mettez-moi des ventouses par tout le corps, saignez-moi à blanc s'il le faut, faites-moi absorber quelque poison subtil, mais laissez-moi vivre demain. Vivre, c'est aller, venir, faire ses affaires, sauver son honneur quand, par hasard, on en a l'occasion. Je ne puis vous en dire davantage; mais soyez convaincu, monsieur, que vous avez devant vous un honnête homme. Quant à *lui*, le maudit, je le tiens, cette fois, et il ne m'échappera point, dussè-je expirer après ce dernier effort de ma longue vie de tourments.

Par discrétion, le docteur lui coupa la parole. Il ne voulait pas profiter du délire du malade pour connaître son secret.

James, valet de chambre amené de New-York par Roger, apporta la glace. Les compresses furent apprêtées immédiatement, enroulées autour de la tête du patient qui en éprouva un grand soulagement.

— Allons, dit-il, je me sens mieux. Demain, à huit heures, je serai à Ville...

Il n'acheva pas, ferma les yeux et essaya de dormir. Le docteur se retira en promettant de revenir le lendemain. La nuit fut relativement calme. Suzanne put dormir deux heures dans un fauteuil. James veillait, prêt à accourir au premier signal.

Ils avaient pris soin de fermer les rideaux des fenêtres; mais le matin, quand les voitures des maraîchers revenant de Paris commencèrent à rouler lourdement sur la route, Roger demanda quelle heure il était.

— Cinq heures, répondit Suzanne.

— A dix heures, déclara le malade avec assurance, je me lève, je m'habille, je déjeune légèrement et je pars.

Et il ajouta avec un rire inquiétant, un rire de fou :

— Ah! le Lacroix. Ah! le Lignerolles. Ce que je vais les retourner sur la poêle à frire, devant l'assassin de Larouette, devant l'assassin de Brignolet! Sauvé, Roger Laroque! Plus de *Roger-la-Honte!* Sauvé, Jean Guerrier!

Et il referma les yeux, forçant le sommeil, faisant provision de repos.

A dix heures, il était debout, s'habillait avec l'aide de James.

Suzanne avait épuisé sans succès ses supplications. Le visage inondé de larmes, elle attendait la fin de cette tentative désespérée.

Ce ne fut pas long.

Soudain, le père s'affaisse dans les bras du fidèle James. Il veut se relever; ses jambes se dérobent sous lui.

C'en est fait de Roger Laroque. Adieu la vengeance, adieu la réhabilitation!

Il s'étend dans un fauteuil, se prend la tête dans les mains, réfléchit.

Il rassemble ses esprits, se rend un compte exact de la situation, reconnaît que le mal le tient, qu'il n'y a pas à lutter, qu'il faut battre en retraite, préparer la revanche.

Il congédie James, appelle Suzanne auprès de lui. Il ne délire plus, il est en possession de toutes ses facultés.

— Mon enfant, dit-il d'une voix calme, il est exact que ce soir même, j'aurais été à même de prouver à mes juges qu'ils ont frappé un innocent. Écoute-moi, et surtout ne doute pas un seul instant de l'exactitude de mon récit.

Lentement, sans exaltation, il raconte à Suzanne comment, grâce à la mémoire prodigieuse de son voisin, le père Cuvellier, ancien agent de police, il a retrouvé Mathias Zubéri dans Luversan, retrouvé Luversan lui-même par l'escroc d'Andrimaud; dans quelles circonstances il s'est lié avec son ancien sosie au point de l'appeler « mon cher ami ».

Il relate l'affaire que Luversan lui a proposée dans l'espoir de tirer de lui un million, leur rendez-vous à la maison Larouette; sans cette maudite fièvre, n'était-il pas certain d'en finir aujourd'hui même en apostant des agents dans cette maison pour s'emparer du coupable qui, certainement aurait commis quelque nouvelle tentative criminelle?

— Mais, mon père, c'était encore risquer votre vie.

— Non. Je ne te dis pas tout. Cela m'épuiserait; je vais me recoucher. Qu'il te suffise de savoir que toutes mes précautions sont prises, que

l'assassin tombera dans un piège comme on n'en a jamais vu. Il sera pris le poignard à la main, levé sur moi.

— Sur vous! Mais...

— Tranquillise-toi. Je serai cuirassé.

Mais Roger a épuisé ses forces en faisant ce récit. Il sent la fièvre le dominer. Le délire lui monte au cerveau.

Et cependant il a encore des choses graves à dire à Suzanne, des précautions à prendre pour endormir l'ennemi.

Roger rappelle James qui l'aide à se déshabiller, le couche et lui enveloppe de nouveau la tête dans des compresses glacées. Dès qu'il se sent un peu plus calme, il redemande Suzanne.

— Mon enfant, dit-il, puis-je compter absolument sur ta discrétion, quoi qu'on tente pour te faire parler?

— Oui, père.

— Je vois qu'il me faudra de longs jours pour chasser cette abominable fièvre qui m'étreint. D'ici là, tu auras peut-être des assauts à subir de la part de gens intéressés à connaître un secret dont j'ai fait la sottise de leur toucher un mot avant-hier. Je veux parler des braves Tristot et Pivolot. Certainement, ils croient à mon innocence, mais ils mettront leur gloire à trouver par eux-mêmes un coupable contre qui planent de graves présomptions au sujet de l'assassinat de Brignolet. Certes, après ma réhabilitation, mon plus grand désir est de voir sortir Guerrier de prison, d'entendre proclamer son innocence, mais le meurtre de Larouette est trop ancien pour qu'on arrive jamais, par les moyens ordinaires, à la preuve de culpabilité. Mon ancien sosie n'avouera jamais. En se chargeant d'un crime si longtemps impuni, il ne saurait échapper à la peine de mort. C'est à moi à le forcer non seulement à parler, mais à agir. Pour dessiller les yeux du Lacroix et du Lignerolles, je veux, tu m'entends, je veux, comme je le disais tout à l'heure, leur montrer l'assassin revenant de nuit à cette maison où il a déjà trouvé une fortune par le meurtre; je veux que le misérable ne puisse plus nier; je veux qu'on le surprenne renouvelant après tant d'années, sa tentative criminelle, dans des conditions identiques à celles de la nuit fatale. N'est-ce pas bien combiné?

— Oui, père; mais ne vous fatiguez pas. Que voulez-vous faire, pour aujourd'hui? Vous pouvez m'employer en toute sécurité. Aucune raison, aucune prière, aucune torture ne pourrait me forcer à révéler aucun de vos projets. Alors, vous vous attendez à la visite de Tristot et de Pivolot?

— Oui. Ils viendront pour savoir. Ils épieront mon délire.

— Faudra-t-il les éconduire?

— Non. Ce serait imprudent. Il ne faut se fier qu'à demi à tout

homme que l'esprit de police gouverne. Ferme ma porte aux curieux. Et maintenant, agissons.

Sur l'ordre de son père, Suzanne apporta une petite table de travail, une plume, de l'encre, du papier.

— Écris, dit Laroque.

Et il lui dicta cette dépêche à adresser à Luversan, chez d'Andrimaud, rue de Rivoli :

« Mon cher ami,

« Je suis rentré très malade, et le docteur Lagache, de Sceaux, qui « me soigne, craint que j'en aie pour près d'un mois. Dès que je serai « remis, je vous préviendrai, et deux jours après je vous verserai la « somme en question. Mes amis sont revenus sur leur première appré- « ciation de notre affaire financière. Ils la trouvent très bonne, après les « explications que je leur ai données, d'après vos idées personnelles.

« Votre bien dévoué,

« WILLIAM FARNEY. »

« A Maison-Blanche, près Chevreuse. »

La main de Suzanne tremblait en écrivant ces lignes. La pauvre enfant se demandait si le père qui, pourtant, ne divaguait plus, ne se trouvait pas sous l'empire de troubles cérébraux.

Signer « votre bien dévoué » à un homme dont le crime, resté impuni, est retombé sur votre tête et vous a mis au nombre des réprouvés, lui paraissait un sacrifice au-dessus des forces humaines.

Roger Laroque le faisait, ce sacrifice. Pour attirer le scélérat dans le piège, il l'eût embrassé au besoin.

Pourrait-on appeler une telle accolade le baiser de Judas? Ne serait-ce pas plutôt le baiser du juste qui tient à son honneur et est prêt à tout pour le recouvrer?

Il importait maintenant de prévenir Tristot et Pivolot, ce qu'il fit par la dépêche suivante :

« Très malade. Projet remis après guérison. Rien ne presse.

« A vous,

« WILLIAM FARNEY. »

Il fallait aussi se précautionner contre un bavardage de d'Andrimaud et Roger dicta cette lettre destinée à renforcer la discrétion de ce maître escroc :

Elle est vaillante, disait le garde à Raymond. (P. 637.)

« Cher monsieur,

« Je suis tombé subitement malade en rentrant chez moi, ce qui « retarde mes projets. Si vous avez besoin de deux mille francs, venez « les prendre ici. A mon défaut, ma fille vous les remettra.

« Comme l'affaire en question prendra plus de temps que je ne « pensais, je me considère comme étant encore votre débiteur de cinq

« mille francs, si vous voulez bien ne pas perdre de vue Luversan, dont j'ai « besoin pour une combinaison avantageuse à laquelle j'espère vous inté- « resser, malgré lui.

« Tout à vous,
« WILLIAM FARNEY. »

— Ma lettre est à deux fins, observa Roger. Si d'Andrimaud vend la mèche, Luversan ne pourra que se réjouir. Luversan croira simplement que je tiens à lui, à ses combinaisons financières, au point de le faire surveiller par son *alter ego*. Mais d'Andrimaud ne parlera pas. Il aurait trop peur de perdre une gratification si facile à gagner.

Suzanne était effrayée de l'effort prodigieux que faisait le père pour parer aux dangers créés par cette maladie si inopportune.

— Reposez-vous, père. Vous allez vous tuer.

— Je me reposerai quand j'aurai fini. Il me reste à régler une formalité pour le cas où je viendrais à... à mourir... sans avoir eu la joie d'être réhabilité, de t'avoir rendu un nom honoré. Écris.

Il dicta ce qui suit :

« Monsieur le procureur de la République,

« L'assassin de Larouette est un sieur Luversan que vous découvrirez « facilement en faisant surveiller le sieur d'Andrimaud, directeur du « *Sauveteur des Capitalistes*, rue de Rivoli. Ces deux hommes se voient « tous les jours.

« Ce Luversan n'est autre qu'un certain Mathias Zubéri que j'arrêtai, « comme espion prussien, place du Martroi, à Orléans, quelques jours « après la bataille de Coulmiers. Ce misérable, déguisé en paysan, avait fait « tomber ma compagnie dans une embuscade, à la ferme des Mazures, « près de la forêt de Marchenoir... Fait prisonnier par les Allemands, je « pus m'échapper pendant la nuit, et j'eus la bonne fortune de le retrouver « et de le reconnaître, malgré son nouveau déguisement. On devait le « fusiller le lendemain, mais il parvint à desceller un barreau de son « cachot et disparut après avoir gravé sur la muraille ces lignes « menaçantes :

« Au sous-officier de cavalerie qui m'a fait arrêter et qui a failli me « faire exécuter...

« A charge de revanche!
« MATHIAS ZUBÉRI. »

« Comment cet homme parvint-il à savoir, par la suite, que j'avais « remboursé une forte somme à Larouette ? Comment, après avoir

« assassiné ce dernier, sacrifia-t-il une bonne partie de son butin en faisant « rentrer mes billets de banque dans ma caisse, pièces à conviction qui « devaient me perdre, c'est ce que je ne puis dire. Cet homme se trouvait « sans doute en relations avec une personne qui, le lendemain du crime, « me remboursa cent mille francs en billets, parmi lesquels on glissa ceux « qui m'ont perdu. Le nom de cette personne, nul ne le connaîtra jamais. « Pas plus aujourd'hui qu'en 1872, je ne dirai rien à cet égard. L'honneur « me défend de parler.

« Je termine en désignant également Luversan comme étant l'assassin « de Brignolet. A cet égard, MM. Tristot et Pivolot ont en main de quoi « vous édifier.

« Je pardonne à mes juges.

« Roger Laroque. »

Le malade fit mettre cette déclaration sous enveloppe cachetée à la cire, pria Suzanne de la cacher sous une feuille du parquet dont il avait fait un compartiment secret et où se trouvaient déjà divers papiers, notamment des lettres de sa femme et des Bénardit.

— Et maintenant, dit-il, je puis mourir.

— Vous vivrez, père. Il serait impossible que Dieu nous abandonnât au moment où votre cause est sur le point de triompher.

Suzanne fit atteler la voiture et partit à Saint-Rémy pour assurer elle-même le départ des lettres et de la dépêche.

A son retour, le malade était en plein délire. James avait dû l'attacher sur son lit. Le pauvre diable en avait encore la sueur froide.

La vue de Suzanne eut le don d'apaiser l'accès, et quand le docteur Lagache arriva, il n'eut pas à constater de complications dangereuses.

Même Roger put soutenir avec lui une conversation à peu près suivie.

— Vous avez vu Mme de Noirville? lui demanda-t-il.

— Oui. Elle est bien faible. Je lui ai recommandé de l'exercice. Elle sortira tous les jours et même, ayant appris de moi que vous étiez malade, elle se propose de venir vous voir dès que vous entrerez en convalescence, ce qui ne sera pas long, j'espère.

— Elle viendra! s'écria Roger, terrifié. Ici ! !

Le docteur regretta son indiscrétion.

— Si vous ne tenez pas à la voir, dit-il, je m'en charge. Je lui dirai que votre état de santé ne vous permet pas de recevoir des visites.

— Oh! oui, monsieur, qu'elle ne vienne pas !

— C'est entendu, monsieur.

C'était le commencement d'une nouvelle crise de délire. Le docteur se retira après avoir fait renouveler les compresses glacées et prescrit une nouvelle ordonnance.

A partir de ce moment, la fièvre typhoïde suivit son cours normal. Vingt fois, on crut le malade perdu. Il eut même une syncope qui dura cinq heures, durant lesquelles Suzanne le pleura comme mort; puis, la respiration, suspendue subitement, reprit peu à peu. Les joues, dont le sang s'était retiré, se colorèrent vaguement d'une teinte rose et la vie recommença.

Roger l'avait bien prévu : Tristot et Pivolot, furieux de ne retrouver nulle part la piste de Luversan, qui ne sortait plus que la nuit depuis son aventure d'hôtel garni, venaient tous les jours demander des nouvelles du malade. Ils épiaient sa résurrection, convaincus maintenant qu'ils étaient que leur « bonhomme », comme ils disaient entre eux, en savait très long.

Mais, invariablement, tout en se montrant très aimable envers les visiteurs, Suzanne les retenait au salon.

— Je vous en prie, messieurs, leur disait-elle, de la patience. Dans quelques jours, mon père sera en état de vous écouter. En ce moment, la moindre émotion peut le tuer.

Un autre visiteur se présentait de temps à autre : d'Andrimaud.

Il emportait chaque fois un billet de cinq cents francs à valoir pour ses frais de surveillance de Luversan, dont lui seul connaissait la retraite et à qui il était chargé de porter des nouvelles du malade. Le propriétaire du *Sauveteur des Capitalistes* ne s'étonnait en aucune façon des précautions que prenait son ancien complice pour se mettre à l'abri de la police. Entre gens de cet acabit, on ne se confie pas tous ses secrets, mais on sait bien qu'un « confrère » peut avoir de bonnes raisons anciennes ou nouvelles pour redouter la visite des gens de justice. D'Andrimaud aurait voulu que le patient durât ainsi plusieurs années entre la vie et la mort. Le riche Américain lui devenait une source intarissable de bénéfices qui lui permettaient de faire de nouvelles dupes, les escrocs ayant besoin de beaucoup d'argent pour éblouir leurs victimes par le luxe de leur tenue et de leur train de maison.

Une autre visite était plus agréable à Suzanne : celle du garde Petit-Louis, homme discret par excellence. Tous les deux jours, Raymond l'envoyait prendre des nouvelles du malade et en même temps de Suzanne. Certes, la jeune fille ne l'oubliait pas ; mais elle était tout entière à son père. Pour le soigner, ses forces s'étaient décuplées. Elle ne sentait pas la fatigue.

— Elle est vaillante, disait le garde à Raymond. Mais gare à la réaction, quand son père sera rétabli... S'il se rétablit.

Une après-midi que Suzanne était au chevet de son père, Tristot et Pivolot attendaient au salon les nouvelles quotidiennes. Soudain, la porte s'ouvre.

Un troisième visiteur entre.

C'est d'Andrimaud.

Il attend son tour, comme les autres, et au domestique qui lui dit :

— Monsieur va plus mal; je ne crois pas que mademoiselle puisse vous recevoir.

Il répond :

— Ce n'est pas votre affaire. Annoncez-moi.

L'escroc tire un journal de sa poche et baisse le nez. Mais les deux policiers l'ont vu et ont échangé un regard d'intelligence.

Cette figure ne leur est pas inconnue. Dans tous les cas, ce n'est pas la tête d'un honnête homme.

De son côté, d'Andrimaud s'est demandé dans quel couloir de juge d'instruction il a bien pu apercevoir les silhouettes de ces messieurs. Et, soudain, la mémoire lui revient.

Lors de sa grosse affaire d'escroquerie, il entendit chuchoter des agents de la sûreté au sujet de deux entêtés policiers amateurs qu'ils se désignaient sournoisement à la porte de leur chef chez qui on venait d'amener le futur propriétaire du *Sauveteur*. Ah! on ne les aimait pas à la *Boîte*, les compères. Ils donnaient trop de fil à retordre à la brigade des réguliers.

Et, pendant ce colloque, d'Andrimaud avait dévisagé les deux hommes afin de pouvoir les reconnaître au besoin.

Bien lui en prit.

Comme il ne tenait nullement à être filé par ces messieurs au sortir de chez l'Américain, il décampa lestement.

— Que pensez-vous? demanda Tristot à Pivolot.

— Et vous? riposta Pivolot à Tristot.

Tous deux convinrent qu'ils cherchaient dans leur mémoire un nom à mettre sur le visage de l'homme très bien mis devant qui le hasard, ce serviteur intermittent de la police, les avait placés.

Mais ils eurent beau secouer leurs souvenirs, ils ne trouvèrent rien.

— Que pensez-vous? réitéra Tristot à Pivolot.

— Je pense qu'il faudra nous rendre demain matin au Dépôt. Vous voudrez bien chercher dans les photographies des prisonniers libérés si vous n'apercevez pas une tête dans le genre de celle dont les yeux perçants nous dévisagaient tout à l'heure.

— Je chercherai, monsieur Tristot et vous?

— Je chercherai aussi, monsieur Pivolot. Nous aurons peut-être vingt mille photographies à examiner, et cela...

— Prend du temps...

Le docteur Lagache descendait de la chambre à coucher. Il était chargé par Suzanne de renseigner les visiteurs.

— Messieurs, leur dit-il, votre ami subit en ce moment une crise d'où dépend la vie ou la mort. S'il est vivant demain matin, je réponds de le sauver.

— Et combien de temps durera la convalescence?

— Un mois, peut-être plus.

Les policiers ne purent retenir un geste de désespoir.

Ils se retirèrent, consternés.

XLV

Les deux situations semblables qui se reproduisaient dans la famille Margival et dans la famille Terrenoire devaient donner lieu à deux dénouements tragiques.

On a déjà vu quelles scènes cruelles avaient fait chèrement expier à M. de Terrenoire sa position irrégulière à l'égard de Marie-Louise ; aimant cette fille à l'adoration, puisqu'il était son père, il se voyait accusé d'être son amant, son entreteneur, et cela, après un pacte fait avec le mari de cette enfant, et sans qu'il pût se défendre, pendant les premiers jours, tant il avait été surpris et saisi à la gorge par cette accusation.

On a vu aussi par quelles angoisses avait passé Mussidan qui se trouvait, vis-à-vis de M. de Terrenoire, dans la situation de celui-ci vis-à-vis de Margival — puisqu'il était le père de Diane qu'il aimait, à laquelle, sans trahir, perdre ou déshonorer la mère, il ne pouvait avouer sa paternité.

Mussidan aussi bien que le banquier respectait Mme de Terrenoire : le premier, parce que tous les torts devaient lui être attribués dans la séduction et l'abandon d'Andréa jeune fille ; le second, parce qu'il n'avait jamais eu à reprocher à sa femme que des bizarreries de caractère et d'humeur et qu'il n'avait aucuns soupçons sur ses débordements.

Les souffrances des deux hommes étaient égales.

Mussidan était jaloux.

Le regret de la trahison commise, venu trop tard pour remédier à une faute irréparable, puisque Andréa était la femme de M. de Terrenoire,

avait développé chez lui le sentiment de la paternité à l'égal d'une sorte de folie ou de maladie.

Enfermé dans le cercle inextricable du secret à garder, il vivait pour ainsi dire de son cœur et de ses larmes.

Jaloux de Terrenoire, pendant longtemps il n'avait pu rien faire pour le bonheur de Diane — au contraire du banquier qui, par une préoccupation constante, avait doucement conduit Marie-Louise à l'aisance et au bonheur dans l'amour.

Souvent, lorsqu'il assistait aux manifestations de l'affection ardente que Diane portait à son père, il avait peine à se contenir et se sentait envahi par le furieux désir de crier bien haut à cet homme qui lui volait les baisers de sa fille :

— Mais tu n'es pas son père!... Va-t-en!... Tu n'as aucun droit à ses caresses!... C'est moi qu'elle doit aimer!... ce n'est pas toi!...

Et il tendait machinalement les bras comme s'il avait voulu saisir et emporter loin cette enfant, dont l'âme était si chaste, si naïve qu'il avait fallu, pour l'instruire et lui faire comprendre enfin l'ardeur de ses regards, la tendresse déguisée de ses paroles, un de ces hasards qu'un être surnaturel semble provoquer et mener à son gré.

Entre ces deux hommes, ainsi ravagés par deux affections pareilles qui occupaient, chez tous les deux, leur cœur tout entier, Mme de Terrenoire passait souriante et calme.

Sa réputation restait sans tache.

Elle savait dissimuler; elle avait sur elle une étrange puissance; personne, jamais, n'avait soupçonné ses anciennes amours avec Mussidan; personne, non plus, n'avait deviné son caprice, dédaigné par Guerrier; personne, encore, ne parlait de son amour pour Luversan.

Elle passait environnée du respect universel.

Seule, sa fille ne la respectait plus!

Diane avait surpris l'entretien de Mussidan avec sa mère, le surlendemain du vol de la banque; elle avait surpris la joie fiévreuse de Mussidan qui se félicitait de pouvoir rendre enfin à Diane un service qui allait la sauver du déshonneur et de la misère, et la forcer à lui vouer, à lui, une éternelle reconnaissance.

De la reconnaissance, et aussi de l'amour peut-être!...

Ah! bien oui, il avait compté sur ces deux sentiments, et voilà qu'il ne récoltait que mépris, honte et colère!

Son secret était connu de Diane!...

Quelle folie était la sienne lorsqu'il rêvait parfois de lui avouer sa paternité!...

Maintenant que tout lui était connu, il eût donné sa vie pour qu'elle l'ignorât toujours!

Le savait-elle vraiment, qu'il était son père?

Cette faiblesse soudaine qui l'avait fait tomber, défaillante, entre les bras de Mme de Terrenoire, était-ce bien le signe de l'émotion qu'elle venait d'éprouver, quand, du salon par où elle arrivait, les paroles de Mussidan et de son ancienne maîtresse étaient parvenues jusqu'à elle?

Elle avait dissimulé, tout de suite.

Même elle avait voulu rire pour mieux dissimuler.

Alors ils étaient tentés d'hésiter encore et de ne point croire à l'irréparable malheur d'un pareil secret d'ignominie partagé par la jeune fille.

Pendant les jours qui suivirent, Mussidan et Andréa la surveillèrent, cherchant à surprendre, sur cette physionomie indéchiffrable, ce qui se passait dans l'âme murée de la jeune fille.

Mais il leur fut impossible d'y rien lire.

Diane se tenait sur ses gardes.

Il lui fallait une énergie d'homme, à cette enfant, pour garder ce masque impassible.

Elle voyait Mussidan tous les jours, tantôt seul avec Terrenoire, tantôt seul avec Andréa.

La moindre imprudence pouvait la trahir.

Et Terrenoire, comme à plaisir, élargissait la secrète et mortelle blessure de la jeune fille.

Il lui répétait, en souriant, profitant toujours pour revenir sur ce sujet de la présence de Mussidan :

— Écoute-moi, ma fille, ma Diane chérie... Tu as pour moi un peu d'affection, n'est-ce pas?

— Beaucoup, mon père, répondit-elle avec tendresse.

— Eh bien, je te prie de reporter un peu de ta tendresse sur mon ami Mussidan, que tu connais, que tu vois et qui t'aime depuis ton enfance.

— Mais je l'aime! disait-elle en tremblant, en baissant les yeux devant le regard scrutateur de Mussidan.

— Je n'en doute pas... Je voudrais cependant que tu l'aimasses encore davantage... Sans lui, vois-tu, à cette heure nous vivrions misérables... et comme la fille pâtit toujours du déshonneur de son père, tu vivrais déshonorée... C'est pour toi qu'il a sacrifié une partie de sa fortune, pour toi, mon enfant! afin de t'épargner les larmes et les soucis... Aime-le!... C'est mon meilleur ami, celui en qui j'ai eu le plus de confiance... à qui, si j'avais été obligé de m'expatrier, j'aurais pensé tout de suite, pour lui confier toi-même et ta mère!... Et à ce propos, mon

Je voudrais vous parler. (P. 644.)

enfant, puisque nous parlons de ces choses, promets-moi, si quelque malheur m'enlevait à ton affection...

— Mon père!

— On ne sait ni qui vit ni qui meurt... et personne n'est mort pour avoir pris trop de précautions... Promets-moi, dis-je, si je n'étais plus là, de considérer Mussidan comme ton père, de le traiter, dans ton jeune cœur, à l'égal de celui que tu auras perdu. Comme cela, vois-tu, quand tu m'auras fait cette promesse, je serai plus tranquille.

Diane avait l'âme broyée !

Que dire? que faire ? sinon dissimuler toujours !

Elle promit tout ce qu'on voulut.

— Je sais, fit-elle avec un suprême effort, le grand sacrifice que M. de Mussidan s'est imposé... Ma mère, le jour même, m'a tout appris... et M. de Mussidan n'ignore pas que je lui ai voué, et que je lui garderai toute ma vie une reconnaissance éternelle!...

Et elle détourna les yeux.

— Comme tu dis cela! fit Terrenoire, surpris, et considérant tour à tour Mussidan et sa fille. Comme tu dis cela! On dirait que cela te coûte!...

Et s'adressant à Mussidan qui était là, gêné, souffrant des tortures sans nom :

— Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce qu'il y a une querelle entre toi et ma fille?

Mussidan alla prendre la main de Diane.

— Ai-je fait quelque chose qui vous ait fâchée? dit-il.

Elle eut la force de sourire.

— Mon père se crée des imaginations! dit-elle. Que pouviez-vous faire qui m'indisposât contre vous? Depuis longtemps mon père m'a appris à vous respecter, à vous aimer... et je vous respecte et je vous aime!... Je n'avais pas besoin, pour cela, de connaître le grand service que vous nous avez rendu... N'êtes-vous pas l'ami... de mon père?... l'ami de ma mère?... l'ami de ma famille?... N'est-ce pas là plus qu'il n'en faut pour être... mon ami?...

— A la bonne heure! dit Terrenoire, voilà comme j'aime à t'entendre parler!... Savez-vous que j'ai eu peur, un instant?... Je croyais que vous étiez en brouille!...

Et il les laissa seuls...

Il y eut un moment de silence entre Mussidan et Diane.

Tous les deux avaient mille choses sur le cœur et n'osaient les dire.

Tous les deux craignaient qu'une parole de l'un montrât à l'autre ce

qu'il pensait, ce qu'il savait. Ce silence, en se prolongeant, fût devenu pénible.

Diane se leva et, saluant légèrement Mussidan, se dirigea vers la porte.

Elle allait sortir, quand Mussidan se précipita vers elle, lui mit la main sur le bras et la retint.

Il avait l'air suppliant.

— Que désirez-vous? fit-elle.

Elle tremblait. Elle avait peur.

— Je voudrais vous parler...

Elle se laissa retomber sur une chaise, défaillante.

Et elle murmura :

— Mon Dieu! que va-t-il me dire?

— Votre père avait deviné juste tout à l'heure, Diane. Il est évident que vous n'êtes plus pour moi ce que vous étiez auparavant...

— Vous vous trompez! dit-elle glacée.

— Je ne me trompe pas. J'ai trop d'affection pour vous pour ne pas deviner ce qui se passe dans votre cœur. Ce qui me frappe surtout, dans votre changement de conduite à mon égard, c'est qu'il s'est produit justement après le service que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous et à votre père... Auparavant, vous paraissiez éprouver quelque tendresse pour moi... Depuis, je remarque avec beaucoup de chagrin que vous vous tenez éloignée de moi avec obstination, que vous fuyez mes regards, que vous me répondez à peine lorsque je vous adresse la parole, et lorsque vous me répondez, c'est d'une voix embarrassée, en baissant les yeux... Oh! j'ai tout vu, rien de ce qui vous touche ne m'échappe...

— En vérité, monsieur, j'ignorais que j'étais, de votre part, l'objet d'une pareille surveillance.

— Ne jouez pas sur les mots, Diane. Il ne peut être question de surveillance de vous à moi. Si ma pensée se reporte constamment à ce que vous dites, à ce que vous faites, c'est mieux qu'à un sentiment de curiosité qu'il faut l'attribuer.

— Monsieur, l'expression d'un sentiment aussi vif, alors que ni mon père ni ma mère ne sont là pour l'entendre, me semble déplacée, et je ne sais si je dois rester plus longtemps...

Elle faisait de nouveau mine de sortir.

— Restez! Qu'avez-vous à craindre de moi?

— Je n'ai rien à craindre, mais je vois que notre conversation ne peut aboutir, et puisque vous n'avez rien de plus à me dire, puisque je vous ai affirmé que je n'ai pas changé à votre égard et que je suis

aujourd'hui telle que j'ai toujours été, je n'ai plus qu'à me retirer...

Mais Mussidan gardait la porte avec l'intention évidente de ne point la laisser sortir.

Que voulait-il?

Elle le devinait.

Il n'était pas certain, devant l'habile dissimulation de la jeune fille, qu'elle connût son secret; il désirait s'en assurer; il attendait qu'une parole, un geste, un cri lui échappât qui la trahît.

Diane était sur ses gardes.

— Puisque vous avez toujours autant d'affection pour moi que par le passé, dit Mussidan, veuillez me permettre de vous embrasser sur le front, comme vous me permettiez autrefois de vous embrasser...

Elle recula; son visage était empreint d'horreur.

— Non, non! bégaya-t-elle.

— Vous le voyez, dit Mussidan très pâle.

Mais déjà Diane était maîtresse de son émotion.

Déjà sur son visage il y avait un sourire.

— Je suis folle, dit-elle, je ne suis qu'une enfant... Pourquoi vous refuserais-je aujourd'hui ce que je vous ai accordé tant de fois?... Pourquoi, vous-même, demandez-vous une permission dont vous vous êtes fort bien passé jusqu'alors?

Il s'approcha d'elle doucement, sans la quitter des yeux.

Et, ayant les deux mains de la jeune fille dans les siennes, sur son front il mit un baiser.

On eût dit qu'il venait de la brûler avec un fer rouge.

Elle poussa un cri sourd et se recula, défaillante.

Mussidan la regardait avec épouvante.

Que cachait donc ce cœur de fillette? Comment y lire?

Il ne la retint plus, quand elle se dirigea vers la porte, toute chancelante et sans forces.

Le supplice de Mussidan augmenta les jours suivants.

En effet, on eût dit que Diane prenait à cœur de redoubler de tendresse auprès de Terrenoire.

Et Mussidan surprit le père et la fille au milieu de leurs effusions et de leurs caresses.

Quand il les voyait ainsi, c'était en vain qu'il faisait appel à sa force d'âme, son front se plissait, ses yeux devenaient durs; il rougissait et pâlissait tour à tour. Quelquefois, incapable de supporter un pareil spectacle, il s'enfuyait, sans donner de motif, avant même d'avoir adressé la parole à Terrenoire, laissant celui-ci surpris de sa conduite.

Heureusement, depuis longtemps, Terrenoire était habitué à ces excentricités et ne leur prêtait plus d'importance.

Un jour, cependant, la patience lui échappa :

— Ne peux-tu me voir embrasser ma fille?... Tu te sauves quand tu nous vois ensemble!... On dirait vraiment que je n'en ai pas le droit et que nous sommes en faute...

— Que veux-tu? répétait Mussidan, riant faux, je suis jaloux de ton bonheur...

— Prends garde, Mussidan. A la fin, cette jalousie te rendra mauvais, mon ami !...

Mussidan haussa les épaules. Est-ce que cela lui importait?

Mauvais? Il l'était de longue date; il était pris de rage, souvent, quand il se voyait enfermé dans son impuissance, et il rêvait un crime, comme, par exemple, l'enlèvement de Diane, pour qu'elle fût toute à lui.

Enfin, un soir, eut lieu, entre la jeune fille et lui, une scène qui devait avoir un dénouement tragique.

Si familières que fussent à Terrenoire les allures étranges de Mussidan, elles en arrivèrent à un tel point de bizarrerie et devinrent si incompréhensibles que le banquier, à moins d'être aveuglé par son amitié, ne pouvait faire autrement que d'être inquiet.

Cette amitié, cette extraordinaire tendresse d'un homme pour Diane faisait naître en son esprit des soupçons vagues, indéfinis, qu'il s'efforçait vainement de repousser et qui revenaient sans cesse avec une persistante opiniâtreté.

Malgré lui, peut-être, et sans qu'il s'en doutât, ce fut d'un œil prévenu et défiant qu'il se mit à observer Mussidan, aussi bien que Diane.

Il eût été fort en peine de dire pourquoi et d'expliquer le sentiment qui le faisait agir.

Cependant Mussidan sentait comme une folie envahir son cerveau.

La vue seule de Diane, souriant à son père, le jetait dans des transports de jalousie furieuse, qu'il contenait difficilement et qui mettaient l'épouvante dans l'âme de Mme de Terrenoire, malgré l'habitude qu'elle prenait tous les jours de vivre au milieu des terreurs et des angoisses de toute sorte.

Quant à Diane, elle ne se départait pas de son attitude froide, réservée, presque méprisante à l'égard de Mussidan.

Or, un soir qu'elle était seule au salon — Mme de Terrenoire avait un rendez-vous ce soir-là avec Luversan, et le banquier était occupé, dans son cabinet, avec plusieurs financiers qui avaient dîné chez lui —

Mussidan entra soudain et alla, sans prononcer un mot, s'asseoir près de la jeune fille.

Elle fit un signe pour le saluer.

Elle travaillait à une tapisserie, et sa jolie tête brune — qui venait de pâlir tout à coup — était éclairée par deux lampes couvertes d'abat-jour, placées de chaque côté du métier.

— Diane, lui dit-il d'une voix douce, j'ai longtemps hésité à croire que vous connaissiez le secret qui me lie à votre mère, à vous-même... Votre conduite envers moi, votre refus de me répondre franchement, l'attitude que j'ai remarquée en vous, tout me prouve que ce secret, vous l'avez surpris le jour où vous avez mis sur le compte d'un malaise inexplicable la faiblesse qui vous faisait toute pâle et toute tremblante devant votre mère et devant moi...

Elle avait cessé de travailler, s'était adossée au fauteuil où elle était assise et ne répondait pas.

Même il ne pouvait lire dans son regard, car elle tenait les yeux fermés.

Il poursuivit :

— De l'entretien que je vais avoir avec vous dépendra ma vie ou ma mort, car je ne peux plus vivre ainsi Cela seul peut-être — cette détermination d'en finir excuse mes paroles, car il faut être audacieux pour aborder un pareil sujet avec une jeune fille — et Dieu sait que je ne vous eusse jamais parlé de rien si je n'avais été sûr que notre secret vous est connu. Une autre considération, aussi, m'a engagé à ne pas me taire plus longtemps. Rien, dans tout ce que je dirai, comme rien dans tout ce qui est fait, ne peut atteindre à vos yeux l'honneur de votre mère.

Diane eut un mouvement, voulut reculer son fauteuil, et son regard alla frapper droit le regard de Mussidan.

— Votre mère reste digne de votre amour et de votre respect. C'est à moi que reviennent et la faute et le déshonneur; moi seul ai été coupable, car j'ai été lâche!

— Je n'ai jamais soupçonné ma mère, dit-elle froidement. Je veux bien vous dire que je comprends vos paroles, que, malgré moi, en effet — puisqu'il faut l'avouer — j'ai surpris votre secret — mais ne devinez-vous pas combien est pénible pour moi une pareille conversation que rien ne motive? Si vous n'avez d'autre but que d'excuser ma mère, c'est peine perdue, monsieur, et brisons là au plus tôt. Entre ma mère et vous j'avais à choisir... et je ne pouvais un seul instant douter que le coupable, des deux, ce fût vous!... Adieu !...

— Je vous ai dit que ce que j'avais à demander était pour moi une question de vie ou de mort!

— Quoi donc? dit-elle sans aucun trouble.

— Je ne puis vivre avec votre haine, avec votre mépris.

— Je ne vous hais ni ne vous méprise... je vous plains...

— Vous me haïssez, ne niez pas! Et c'est horrible de découvrir un pareil sentiment chez une fille à laquelle on est enchaîné par des liens aussi étroits que les nôtres.

— Monsieur, mesurez vos paroles, n'oubliez pas qu'on peut nous entendre.

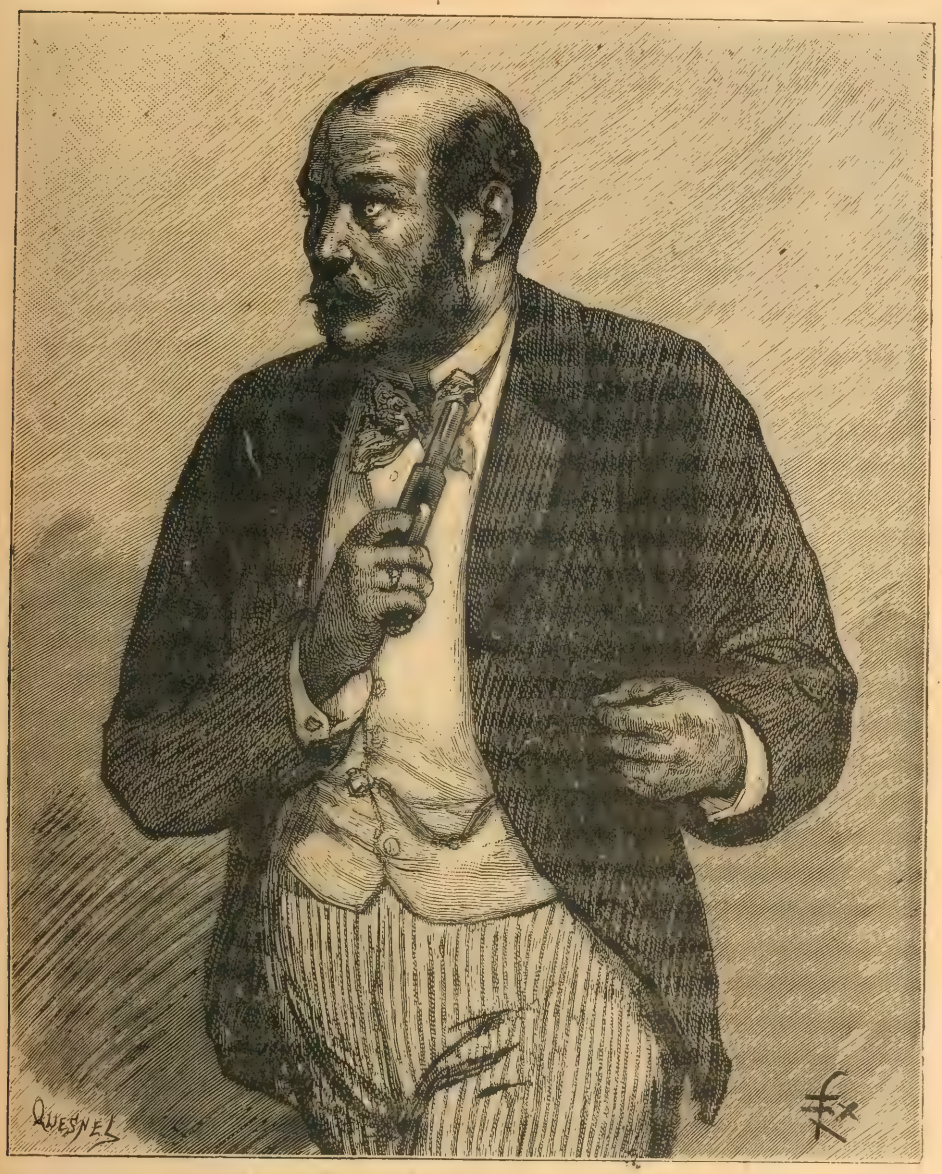
— Qu'on m'entende donc!... Je vous aime, Diane, comme je ne croyais pas qu'il fût possible d'aimer... Ah! vous l'avez bien remarqué!... Et même avant que cet odieux secret parvînt jusqu'à vos oreilles, vous avez dû vous demander quelquefois, en vous apercevant combien votre vue seule me rendait heureux, ce qui pouvait ainsi m'attirer à vous!... Et vous ne compreniez pas, sans doute!... Et cette affection, dont j'essayais tous les jours de vous donner des preuves, vous la mettiez sur le compte de mon amitié pour votre père... de votre père que je trompais et qui, lui, ne connaîtra jamais le secret que nous lui cachons!... Mise en balance avec l'autre, mon affection pour Terrenoire est peu de chose, allez!...

Il s'arrêta, passa longuement la main sur son front.

— Je vous aime, Diane, je ne pourrais vivre sans vous. J'ai besoin de votre amitié, de votre sourire, de votre tendresse. Ah! c'est beaucoup, tout ce que je réclame! Mais votre cœur est-il si fermé que vous n'ayez pas un peu de pitié pour ce que j'ai souffert?... Ah! s'il m'était possible de vous dire quels ont été mes remords!... Être obligé de dissimuler sans cesse, devant tout le monde, devant vous, surtout, devant vous à qui j'aurais si bien voulu tout avouer!... J'ai cru souvent que j'en deviendrais fou!... Je sentais ma raison chanceler... et j'étais obligé de fermer les yeux et de ne plus penser à rien, pour ne pas perdre ma pauvre tête... Oh! un peu de pitié, Diane, mais de cette pitié douce des femmes qui conduit au pardon, qui conduit plus tard à un sentiment plus doux! Est-ce que je vole quelqu'un en réclamant une part, quelque légère qu'elle soit, de votre cœur?... Non!... Est-ce que je ne suis pas prêt, par tous les sacrifices du monde que vous m'imposerez, à me rendre digne de vous?... Quand vous verrez que je ne mens pas et que je me repens, vous serez heureuse de ne m'avoir pas désespéré! Vous ne répondez pas, Diane, vous détournez les yeux?...

Elle dit, hochant tête :

— Je pense à mon père!



Il tira de sa poche un revolver chargé. (P. 650.)

Mussidan crispa les poings et, très bas, à son oreille :
— Vous voulez donc que je le haïsse ?
Elle se recula, tant il avait mis de colère en ce mot?
— Vous me faites peur ! dit-elle.
Il joignit les mains et les éleva au-dessus de son front.
— Je lui fais peur !

Et après un moment de silence, domptant son trouble :

— Du reste, Diane, je ne sortirai d'ici qu'avec la certitude, qu'avec la promesse que vous me pardonnerez, que vous essayerez de ne point me mépriser... ou sinon...

— Sinon? dit-elle fièrement, relevant la tête, croyant que cette dernière parole était un défi.

Il tira de sa poche un revolver chargé.

— Sinon, c'est bien simple, je me brûlerai la cervelle ici, devant vous, à vos pieds!...

Elle allait répondre, quand tout à coup un léger bruit, qui se fit derrière eux, leur fit retourner la tête; et tous les deux ensemble poussèrent un grand cri d'épouvante et d'horreur.

Terrenoire était là, qui venait d'entrer et écoutait...

Avait-il entendu?

Telle fut leur première pensée, telle fut leur crainte.

Terrenoire paraissait en proie à une vive émotion; une pâleur profonde était répandue sur son visage; il fit quelques pas vers Mussidan et Diane, puis chancela, comme si tout à coup les forces lui avaient manqué.

— Mon père! dit Diane, tentée de se précipiter à ses pieds.

Il fit un geste pour lui indiquer de reprendre sa place.

Puis, d'une voix faible, s'adressant tantôt à Mussidan, tantôt à la jeune fille :

— J'étais là, dans le salon voisin — dit-il en balbutiant, tant son trouble était grand — j'ai entendu quelques-unes de vos paroles... ce n'est pas ma faute... mais je ne le regrette pas... cependant je n'ai pas compris certaines choses... et je voudrais vous interroger... Cela répond bien à des soupçons que j'avais depuis longtemps; je souhaite m'être trompé.

Diane et Mussidan se regardèrent.

Une même espérance naissait pour eux tout à coup.

Terrenoire, s'il avait entendu, n'avait pas tout compris; alors, il était possible peut-être de tout lui cacher encore.

Ah! ce regard de l'homme et de la jeune fille, que de choses il disait !

Il disait : il faut que Terrenoire, à tout prix, ignore le secret de la naissance de Diane!

Il le faut, parce que ce serait une inutile et abominable cruauté que de briser ainsi, de gaieté de cœur, la vie de cet homme!...

Il le faut, pour éviter entre lui et Mussidan une querelle qui aboutirait à un drame sanglant.

Il disait aussi : il faut que Terrenoire ignore tout à cause de sa

femme qu'il aime et respecte — en laquelle il a toujours eu confiance et qu'il n'a jamais soupçonnée.

Il faut sauver Mme de Terrenoire!

Ainsi, ces deux êtres, Mussidan et Diane, dont l'un était digne de pitié, dont l'autre était innocent, allaient se sacrifier pour une femme qui, à la même heure où s'accomplissait le sacrifice, se jetait dans les bras de Luversan pour le payer et le remercier de son crime.

La vie a de ces ironies désespérantes.

Aux premiers mots de Terrenoire, et en comprenant, avec une acuité d'intelligence décuplée par la situation dramatique où ils se trouvaient, le regard que Diane venait de lui adresser, Mussidan avait répondu tout de suite, au hasard, cherchant à conserver son sang-froid :

— Tout ce que tu as entendu, mon cher ami, pouvait être dit devant toi. Je suis prêt à t'expliquer les choses que tu as entendues et que tu n'as pas comprises. Si tu avais des soupçons, tu as eu tort de ne point me les faire connaître. Je t'aurais épargné peut-être quelques inquiétudes. En tout cas, je t'aurais empêché sans doute des mauvaises pensées.

Terrenoire ne parut pas prêter attention à ces paroles.

Son front ne se dérida point, son visage resta blême.

Du reste, l'attitude de Mussidan et de Diane était bien faite pour entretenir ses soupçons, car malgré leurs efforts ils n'étaient pas maîtres de leur émotion.

— Ainsi, dit le banquier, il y a entre vous un secret qu'il ne faut pas que j'apprenne? Quel est donc ce secret, s'il vous plaît?

Ni l'un ni l'autre ne répondit.

Pris au dépourvu, ils ne pouvaient qu'hésiter dans leurs réponses. Ah! s'ils avaient eu quelques jours pour réfléchir... ils auraient inventé quelque histoire bien vraisemblable, que tous deux eussent débitée avec aplomb...

— Il faut que ce soit bien grave, reprit Terrenoire, pour que vous craigniez ainsi de me prendre pour confident... Puisque ma fille garde le silence, Mussidan, je fais appel à ton honneur... J'ai le droit de savoir, ai le droit d'ordonner... Parmi les paroles que j'ai entendues, j'ai retenu ci, que tu me trompes depuis longtemps avec Diane... Ma fille est donc maîtresse?

— Tais-toi! fit Mussidan avec violence.

— Ah! c'est infâme! murmura Diane.

— Quel est, dès lors, votre secret?... J'ai entendu encore que Mussidan disait à ma fille : « Je vous aime, je ne pourrais vivre sans vous! »

Est-ce vrai?... Est-ce vrai aussi que, quelques instants auparavant, il avait avoué cet amour en termes plus passionnés encore : « Je vous aime, Diane, disait-il, comme je ne croyais pas qu'il me fût possible d'aimer!.. »

Mussidan adressa à Diane un regard par lequel il implorait à l'avance son pardon pour ce qu'il allait dire :

— C'est vrai, j'ai dit cela, je ne puis le nier.

— Tu aimes ma fille?...

— Je l'aime!...

— Depuis longtemps?...

— Depuis que je la vois belle, douce, digne d'être aimée...

— Pourquoi ne me le disais-tu pas?

— Je n'osais!

— Tu n'ignores pas que Diane est fiancée à M. de Vaunoise, et que leur mariage, bien qu'il ne soit pas publié encore, n'en est pas moins chose convenue entre eux... S'il a été retardé, c'est à cause du vol de la banque et des affaires de bourse où notre maison s'est trouvée mêlée...

— Je ne l'ignore pas...

— Qu'espérais-tu donc, en aimant Diane?

— Rien.

— Tu mens. On espère, quand on est aussi pressant que tu l'étais tout à l'heure. On espère, quand on trouve dans son cœur — ou dans son imagination — des paroles aussi ardentes. On espère — et c'est une espérance inavouable que celle que l'on n'ose confier à un ami, à un père!...

Mussidan frissonnait.

Ce que disait Terrenoire était assez clair.

Il l'accusait d'avoir voulu séduire sa fille.

— Diane, fit Terrenoire, puisque Mussidan ne veut pas parler, c'est toi que j'interroge. J'ai eu jusqu'aujourd'hui confiance en ta franchise. Depuis combien de temps es-tu la maîtresse de cet homme?

Elle éclata en sanglots nerveux.

Elle, la maîtresse de Mussidan, de son père!

C'était la même souffrance aiguë que celle qu'avait éprouvée Terrenoire lorsqu'on l'avait accusé d'être l'amant de Marie-Louise, sa fille!

— N'insulte pas ta fille, Terrenoire. Chacune de tes paroles est une cruauté dont tu te repentiras et dont tu lui demanderas pardon. Ne l'insulte pas. Je serais obligé de la défendre contre toi.

— C'est déjà trop qu'elle ait besoin d'être défendue! Si je me trompe, si ma fille n'est pas ta maîtresse, pourquoi parlais-tu de remords tout à l'heure?... Car tu as dit : « Ah! s'il m'était possible de vous dire quels ont été mes remords! Quand vous verrez que je ne mens pas et que je

me repens, vous serez heureuse de ne m'avoir pas désespéré! » Que signifie ce remords? D'où viennent ces repentirs? On n'a ni l'un ni l'autre lorsqu'on n'est pas coupable!...

— Mais c'est moi qui parlais...

— Mais c'est toi que j'interroge.

— Eh bien! ne te l'ai-je pas dit : J'aime ta fille!... C'est cet amour-là que j'acceptais comme une faute, et voilà pourquoi je te le dérobais.

Mais Terrenoire secoua la tête.

— Je ne te crois pas. Il y a ici un secret que vous essayez de me cacher. Il faut que je le sache... Je le saurai, avant de vous quitter. Vous n'osez me regarder, parce que vous me craignez! Oh! je vois trop bien que vous êtes coupables tous deux et que vous êtes devant moi comme devant un juge...

— Terrenoire, que crois-tu donc?

— Si tu avais aimé véritablement ma fille, depuis longtemps tu m'eusses choisi pour confident... Qui t'empêchait de me la demander en mariage?... Il y a six mois à peine qu'elle connaît M. de Vaunoise...

— Diane ne m'aime pas...

— Oui, j'ai entendu aussi que tu lui reproches de te haïr. Pourquoi donc te haïrait-elle? Que lui as-tu fait pour cela? Et, en parlant de cette haine, pourquoi disais-tu qu'il était horrible « de découvrir un pareil sentiment chez une fille à laquelle on est enchaîné par des liens aussi étroits que les vôtres? »

Terrenoire essuya son front mouillé de sueur.

— Ah! quel soupçon! quel soupçon! murmura-t-il.

Et, s'approchant plus près encore de Mussidan :

— Tu étais jaloux — tu l'as avoué — de l'amour que ma fille avait pour moi!... C'était un sentiment étrange! Je ne me le suis jamais bien expliqué. Maintenant, je n'ose comprendre. Et je me rappelle, oui, je me rappelle... Au moment de mon mariage, tu connaissais la famille de ma femme... tu connaissais ma femme, qui était ton amie d'enfance!... ton amie!... Il y avait entre vous une certaine intimité, je l'appris par des amis qui fréquentaient la maison. Je n'y pris point garde, parce que j'étais confiant. Du reste, on n'avait rien remarqué de suspect, seulement, tu disparus tout à coup, puis Andréa se maria... avec moi! Maintenant que je rapproche ces différents faits, je les trouve étranges.

Mussidan, terrifié, voyait grandir les soupçons dans l'âme de Terrenoire et, dans son affolement, il ne trouvait rien pour les écarter, pour les détruire.

Diane, la tête dans les mains, se cachait les yeux.

Mais ses yeux étaient secs; elle ne pleurait pas.

Seulement ses dents imprimaient une trace sanglante sur ses lèvres, dans l'effort qu'elle faisait pour retenir des sanglots nerveux...

Mussidan le voyait, et cette douleur de l'enfant qu'il aimait lui causait une souffrance atroce.

— Je ne sais, mon ami, dit-il, quel travail se fait dans ton esprit. Il faut que je sois bien malheureux pour ne pouvoir point rendre la paix à ton âme... Voilà que tu es tenté de soupçonner tous les êtres qui sont autour de toi... ta fille, ta femme, ton ami... Et cela parce que tu viens de surprendre un secret que j'aurais voulu te cacher... celui de mon amour pour ta fille!... Tu as, d'un salon voisin, entendu quelques-unes de nos paroles... d'autres sont arrivées jusqu'à toi que tu n'as pas comprises et auxquelles tu attribues tout de suite un sens...

A mesure qu'il parlait, Mussidan reprenait un peu de présence d'esprit.

L'étrangeté de la situation tragique dans laquelle il se débattait lui redonnait du courage et du sang-froid.

Et il venait de prendre un parti désespéré.

Il continua avec tant de calme apparent que Terrenoire fut un peu surpris et que Diane elle-même releva la tête pour écouter ce qu'il allait dire.

— L'injure que tu as faite à ta fille, l'injure que tu me fais à moi-même nous a étonnés tous les deux à ce point que nous n'avons pas eu la force de nous défendre... Ta fille ne peut que pleurer. Moi, je suis profondément affecté de tes soupçons. Cependant, il faut en finir avec ce jeu cruel...

Il parlait d'une voix de plus en plus ferme :

— Lorsque je me suis aperçu que j'aimais ta fille, j'ai juré que jamais personne ne le saurait, pas même toi! J'ai plus de quarante ans : ta fille n'a pas vingt ans. Je ne pouvais songer à elle; puis, je me disais que si je laissais voir cet amour, tu pourrais croire que c'est en payement des services que je t'ai rendus, de la fortune que tu me dois, que je te demandais Diane, en t'obligeant à me sacrifier la jeunesse de ta fille. J'ai juré qu'elle-même ne saurait rien, parce que j'étais épouvanté à la seule pensée qu'elle pourrait croire aussi de ma part à un pareil calcul. Cependant je ne me suis pas tenu parole, puisque j'ai été faible. Je lui ai avoué que je l'aimais.

Et comme Diane le regardait avec horreur, incertaine si ce qu'il disait était vrai... croyant presque à cet amour infâme, il se hâta d'ajouter :

— Je l'aime et l'entoure d'un respect profond. C'est une idole pour

moi que ta fille. Qu'aucune mauvaise pensée ne te vienne à l'esprit. Je l'aime, avec tout ce qu'il y a de plus saint dans l'amour. Lorsque je parlais de honte, tout à l'heure, de remords, et de repentir aussi... je voulais faire allusion à cette crainte que j'avais de voir ma pensée mal comprise, et mon amour méconnu. Il ne s'agissait pas d'autre chose, et si, Terrenoire, tu avais tout entendu, si tu étais arrivé quelques minutes plus tôt, tu aurais surpris, comme le reste, cette partie de notre conservation. Tu peux invoquer, toi-même, le témoignage de ta fille.

— Est-ce vrai, Diane? dit Terrenoire dont le visage sembla s'éclairer et dont le cœur oppressé semblait se dilater un peu.

— C'est vrai, mon père! dit Diane, mentant pour répondre au mensonge de Mussidan.

— Ainsi, tu n'étais pas offensée par cet amour?

— Non, mon père. Comment aurais-je pu l'être? Votre ami ne m'a jamais parlé qu'avec la plus respectueuse déférence.

— Ce que je ne comprends pas, dit le banquier à Mussidan, ce sont tes scrupules à mon égard. Comment pouvais-tu penser que je songerais à un calcul de ta part? As-tu si peu d'estime pour mon caractère et fais-tu si peu de cas de notre amitié? Quand tu t'es aperçu de cet amour, que n'es-tu venu me trouver? Diane n'aimait peut-être pas alors M. de Vaunoise. Il fallait, ainsi que je te le disais tout à l'heure, me la demander en mariage.

— Il faut un jeune homme à cet enfant. Du reste, elle n'eût pas consenti, sans doute. N'est-ce pas, Diane?

Diane fit un signe de tête. Elle n'avait pas la force de parler. Il lui eût été impossible de supporter le poids de cette conversation pénible.

Terrenoire redevenait sombre et considérait Mussidan avec une persistance singulière.

Mussidan voyait avec terreur que sa conviction était loin d'être faite, que ses soupçons renaissaient, plus forts qu'auparavant.

Heureusement son énergie grandissait avec le péril.

— Cette histoire est habilement débitée, dit le banquier, mais elle ne fait pas honneur à ton invention, Mussidan. Tu essayes de te sauver d'une situation difficile...

— Je n'invente rien, mon ami, et je te prie de me croire lorsque je t'affirme que je n'aurais pas de plus grand bonheur que celui d'être le mari de ta fille...

Il était horriblement pâle en parlant ainsi.

Diane elle-même avait frémi. Tout son corps tremblait.

Terrenoire les observait avec la même persistance.

Et Mussidan, — tout à son rôle, tout à son triste, lugubre, mais nécessaire mensonge — Mussidan continuait :

— C'est un rêve que j'ai souvent caressé. Et il m'a rendu bien malheureux, parce que plus j'y songeais et plus je me rendais compte des infranchissables obstacles qui me séparaient de Diane.

— Eh bien! fit Terrenoire, peut-être ces obstacles ne sont-ils pas aussi grands que tu te l'es figuré.

— Que veux-tu dire?

— Diane... je ne crois pas que ton amour pour M. de Vaunoise soit une passion bien profonde. C'est une camaraderie plutôt qu'une affection plus vive... Tu connais Mussidan, tu sais ce qu'il vaut, de quel cœur il est doué; tu viens de l'entendre et tu connais également la grandeur de son amour... Il est impossible que tu n'en sois pas touchée... Veux-tu vivre désormais avec la pensée que tu seras la femme de Mussidan?...

— Moi? que dites-vous, mon père! fit la jeune fille, qui ne retint pas un cri d'horreur.

— Réponds-moi!...

Derrière Terrenoire, Mussidan, les poings sur le dossier d'un fauteuil, se maintenait debout avec peine.

Diane vit qu'il allait se trahir.

Il fallait gagner du temps, continuer de jouer cette odieuse et épouvantable comédie!

— Je ne puis changer ainsi en si peu de temps, fit-elle. Que dirai-je à M. de Vaunoise? Qu'aurait-il le droit de penser? Certes l'amour de M. Mussidan m'émeut... me flatte... Il le sait... Cependant, jamais je n'avais cru qu'il faudrait me prononcer aussi vite... Oui, c'est cela, mon père... laissez-moi réfléchir quelques jours... Vous n'espérez pas, je suppose... que je vous réponde tout de suite?... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Elle mit les mains sur ses yeux et s'étreignit la tête entre ses doigts crispés.

Elle se calma presque aussitôt.

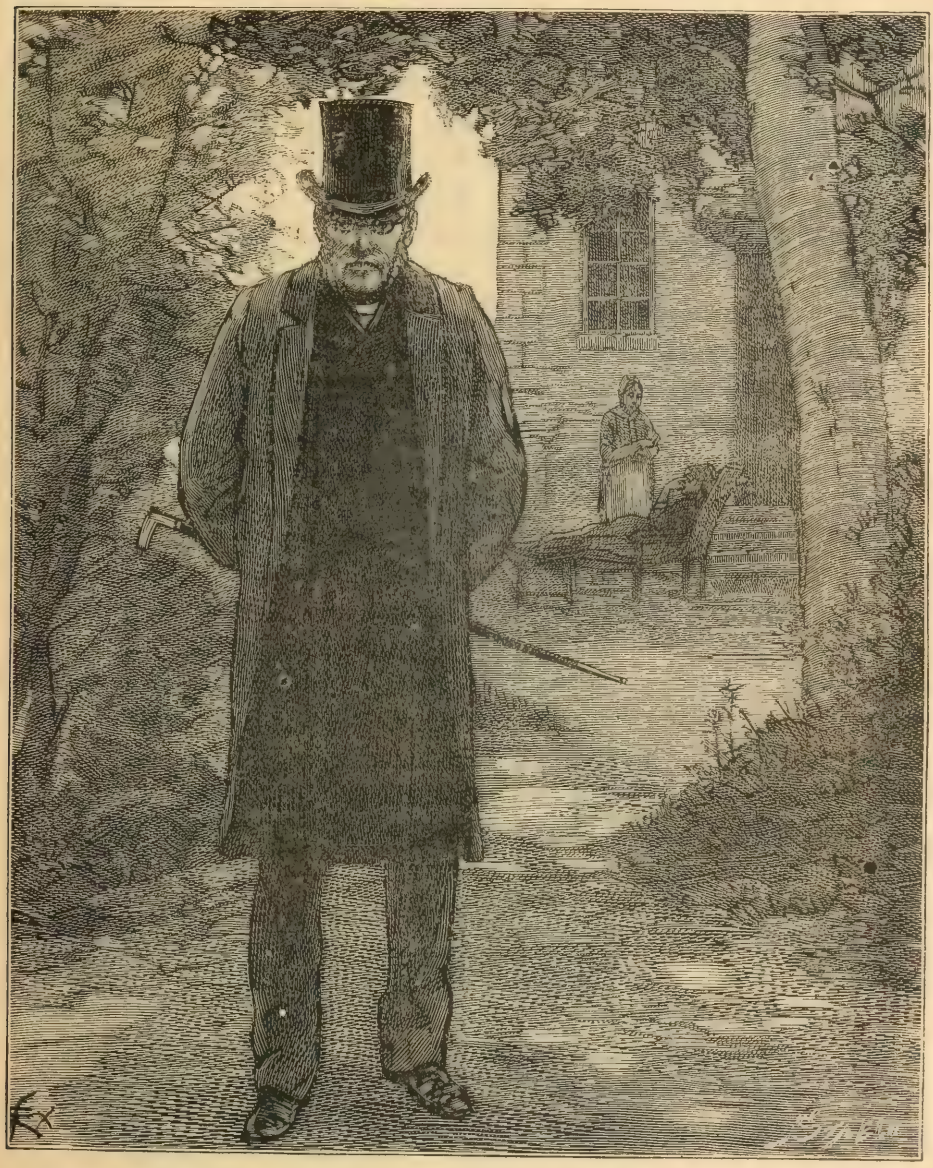
— Je ne veux pas forcer ton cœur, dit Terrenoire, et Mussidan, j'en suis sûr, ne voudrait pas accepter un pareil sacrifice.

— Certes, dit Mussidan. Malheureusement, je crains fort de n'être pas agréé par elle... Cela fait mon désespoir.

Terrenoire semblait apaisé et avait repris confiance.

Tous ses soupçons paraissaient envolés.

— Patience, dit-il à l'oreille de Mussidan, — Diane ne les regardait pas — il faut que tu l'aimes bien, puisque tout à l'heure tu la menaçais



A son avis, cette femme devait être minée par un chagrin caché, un remords, peut-être. (P. 660.)

de te tuer si elle ne répondait pas à ton amour!... Je parlerai pour toi. Patience!...

Mussidan devint encore plus pâle.

Dans quelle situation effroyable et sans issue il s'était jeté! Les ténèbres s'épaississaient autour de lui. Comment allait-il en sortir?

Où trouva-t-il le courage de paraître heureux en entendant les paroles de Terrenoire?

— Je te laisse donc avec elle, dit-il... mais tu vois comme elle est émue, la pauvre enfant!... Ne lui parle plus de moi!... Tâche de la distraire; demain, les jours suivants, il sera temps de revenir sur ce sujet... Alors tu liras plus facilement dans son cœur. Il lui sera moins aisé de te cacher ce qu'elle pense.

Et il partit trébuchant contre les meubles, bien que les appartements fussent éclairés.

Il n'avait plus la tête à lui.

Terrenoire était de bonne foi.

Un instant il avait douté, une folie avait traversé son cerveau.

Il avait cru sa fille coupable; un instant aussi il avait songé à sa femme.

Une mauvaise pensée avait germé en son esprit, sur elle et sur Mussidan.

Maintenant, plus tranquille, il en riait.

— J'ai eu tort de les écouter... se disait-il. En somme, je ne sais rien de ce qu'ils se sont dit... Ils parlaient tantôt à haute voix, tantôt à voix basse... tantôt j'entendais, tantôt ce n'était plus qu'un indistinct murmure... J'ai bien pu me méprendre, en somme, sur leurs paroles... En tout cas, j'aurais dû être prudent...

Plusieurs jours se passèrent.

Terrenoire, suivant le conseil de Mussidan, ne fit aucune allusion à Diane.

Celle-ci avait repris sa physionomie habituelle.

Mussidan n'avait point reparu.

Enfin le banquier, un jour, dit à sa fille :

— As-tu réfléchi?... Je te le répète, je ne veux en rien forcer ta volonté. Si tu crois qu'en renonçant à M. de Vaunoise et en épousant Mussidan tu seras malheureuse, n'en parlons plus... Si tu crois, au contraire, pouvoir être heureuse avec Mussidan, dis-le-moi!...

— Je ne sais encore, mon père, dit-elle toute frémissante.

— C'est bien. Consulte ton cœur. Ne te presse pas. Nous attendrons.

Quand Diane revit Mussidan, elle lui dit :

— Que devons-nous faire?... Je ne sais plus... je deviens folle!... En tout cela, c'est vous qui êtes coupable!... Ce serait à vous de nous sauver... Vous ne trouvez rien?... Iriez-vous donc jusqu'au bout... et consentiriez-vous vraiment à ce mariage infâme d'un père... d'un père avec sa fille?

Lui, sombre, fiévreux :

— Diane, vous avez compris que Terrenoire n'était pas loin de

soupçonner votre mère... Un mot, une imprudence peut la perdre... Me conseillez-vous de tout raconter à Terrenoire, de lui causer cette atroce souffrance en déshonorant votre mère?...

— Puis-je vous donner un semblable conseil?

— Une fois les soupçons éveillés chez Terrenoire, il finira par tout apprendre, soyez-en certaine?... Puis, n'eût-il qu'un doute, ce doute ferait le malheur de sa vie!... sans cesse, il se demanderait si vous êtes sa fille!... Quel supplice pour cet homme! plus affreux peut-être que l'affreuse vérité! Car, vous avez vu, avec les paroles surprises par lui, il essayait d'aller jusqu'au fond de notre pensée... S'il avait fait un instant fausse route en vous accusant, il avait fini cependant par rencontrer le droit chemin qui le menait à la découverte de notre secret... C'en était fait si je n'avais pas avoué cet amour pour vous que j'ai feint de ressentir... Ah! je pouvais laisser voir mon âme et je ne mentais pas en disant que je vous aimais. Seulement, il s'est mépris sur la nature de mon affection?...

— Enfin, désormais, que ferez-vous? que lui direz-vous?

— Eh! le sais-je moi-même?... S'est-il jamais trouvé au monde une situation plus tragique que la nôtre... et croyez-vous qu'il soit possible de la dénouer, cette situation, sinon par des moyens surhumains?

— Mon Dieu... à quoi songez-vous donc?

— Courbez la tête sous le sort aveugle qui vous frappe, mon enfant. Ayez confiance dans la parole d'un homme qui mourra pour vous s'il le faut, pour votre mère et pour Terrenoire lui-même dont il s'agit de sauvegarder le bonheur.

— Lorsque mon père m'interrogera, que dois-je répondre?...

— Dans la certitude que vous sauvez votre père et votre mère, vous puiserez le courage de répondre que si vous ne m'aimez pas encore, vous êtes prête cependant à unir votre vie à la mienne!...

— Grand Dieu!...

Elle joignit les mains.

Sa terreur était si grande, son désespoir, son horreur si visibles que Mussidan ne put retenir ses larmes.

Il pleura, cet homme, pour la première fois de sa vie, peut-être.

Deux jours après, Terrenoire demandait à Diane :

— As-tu réfléchi, mon enfant?

Elle répondit affirmativement, d'un geste machinal de la tête.

Et comme il la pressait, voulant s'assurer qu'elle ne mentait pas et que ce n'était pas un sacrifice qu'elle s'imposait pour obéir à son père, elle dit :

— Je suis prête, mon père.

— Jure-moi, mon enfant, qu'en te mariant à Mussidan je ne fais rien contre ta volonté!

— Ne me croyez-vous pas, mon père?

— Jure-le-moi, mon enfant. Certes, je te crois. J'ai cependant besoin de ce serment pour n'avoir point de remords.

Elle eut une seconde d'hésitation.

Une seconde! Son père ne s'en aperçut même pas.

Et elle jura, la pauvrette, en pensant à sa mère, en regardant son père, pour lequel elle se dévouait!

XLVI

A Méridon, le docteur Lagache n'avait pas tardé à s'apercevoir que le dépérissement dont Mme de Noirville était atteinte provenait surtout du moral. A son avis, cette femme devait être minée par un chagrin caché, un remords, peut-être.

A chacune de ses visites, elle ne manquait jamais de lui demander des nouvelles de son client de Maison-Blanche. Le docteur, qui savait la répugnance de William Farney à recevoir la visite de la châtelaine de Méridon, répondait invariablement :

— M. Farney va mieux, mais il a besoin des plus grands ménagements. Je recommande surtout à Mlle Suzanne, sa fille dévouée, de ne pas le faire parler, de lui éviter toute secousse, toute émotion, toute fatigue de tête.

Cependant, l'Américain entra en convalescence et le docteur ne put cacher plus longtemps la situation véritable. Pourquoi eût-il menti? Il ignorait la nature des relations qui s'étaient établies entre ses clients. Leurs affaires n'étaient pas siennes. Si William Farney ne voulait pas recevoir Mme de Noirville, il n'avait qu'à la consigner à sa porte. Il annonça donc une guérison qui lui faisait honneur.

Le docteur croyait d'ailleurs avoir trouvé le mot de l'énigme : Raymond s'était trahi devant lui à force de lui demander des détails sur le malade et surtout sur la santé de Mlle Suzanne qui s'épuisait à soigner son père jour et nuit.

— Le jeune avocat, pensa-t-il, aime la charmante enfant. Il paraît être digne d'elle, mais le riche Américain ne veut pas d'un gendre sans dollars.

Sous l'influence d'un traitement énergique, les forces étaient revenues à Mme de Noirville. Cette amélioration ne la trompa point. Elle

se sentait minée par le remords qui ne pardonne jamais. Elle appelait sa fin de tous ses vœux, mais avant de s'éteindre elle voulait faire une nouvelle démarche auprès de William Farney pour assurer le bonheur de son Raymond. Quant à Pierre, elle ne s'en préoccupait plus : le pauvre garçon renonçait à la lutte; sous peu de jours, il partirait, comme il l'avait annoncé à sa mère, avec des explorateurs chargés d'une mission scientifique en Océanie. On le prenait à titre d'auxiliaire. Ses dépenses seraient presque nulles.

Pierre n'en voulait plus à Raymond. Dans sa bonne et franche nature, il le plaignait même. Les deux frères évitaient toute conversation sur un sujet qui les touchait si profondément au cœur.

Cependant, un beau matin, lorsque Mme de Noirville eut dit à ses fils : « Je crois qu'il serait convenable d'aller prendre des nouvelles de M. Farney », Raymond et Pierre trouvèrent l'idée excellente. Tous trois se firent conduire en voiture à Maison-Blanche.

Le convalescent ne s'attendait guère à cette visite et ne put l'éviter. Étendu sur un fauteuil, au jardin, il demandait au soleil la réparation de ses forces pour recommencer la lutte.

Le pauvre homme n'était plus que l'ombre de lui-même.

Comment Julia aurait-elle pu reconnaître le robuste Roger Laroque dans ce vieillard à barbe blanche, au visage sillonné d'affreuses brûlures et amaigri par la terrible maladie?

En revoyant la femme de Lucien, Roger devint encore plus pâle. Elle lui tendit la main et il eut le courage de la prendre. Il détourna ses yeux de l'infâme créature dont la complicité avec Luversan ne faisait plus aucun doute, et dit à Suzanne :

— Conduis madame et ces messieurs au salon. Je vous rejoindrai tout à l'heure .. si je puis.

Il s'excusa sur sa grande faiblesse. En réalité, il avait hâte d'éloigner de lui la veuve de Lucien de Noirville. Un instant après, il se faisait remonter par James dans sa chambre à coucher.

Suzanne était doublement heureuse : son père était sauvé et elle voyait que Raymond ne l'oubliait pas.

La conversation roula sur William Farney. Suzanne retraça toutes les péripéties d'une crise qui, pendant un mois passé, avait failli, à plusieurs reprises, emporter le cher malade.

Mme de Noirville se garda, dans une première visite, de faire aucune allusion au refus de Suzanne. Le prétexte de la maladie lui suffisait pour renouer des relations de voisinage avec l'Américain ; plus tard elle verrait.

Une idée l'inquiétait néanmoins : que ferait le malade quand il serait tout à fait rétabli ?

— Monsieur votre père, dit-elle à Suzanne, ne songerait-il pas à retourner dans son pays?

Répondre franchement, c'eût été désespérer Raymond. Suzanne, en fille avisée, s'en garda bien.

— J'ignore, répondit-elle, quels sont les projets de père. Le médecin lui a d'ailleurs interdit d'en faire aucun. Pauvre père! Il ne sera pas en état d'aller et venir avant de longs jours encore, et cependant!...

Elle n'acheva pas. Elle en avait déjà trop dit.

A ce moment, James entra et informa la jeune fille que son maître, sans être plus malade, se sentait trop faible pour venir au salon, et qu'il reposait dans sa chambre.

— Au revoir, mademoiselle, dit Mme de Noirville. Nous vous laissons à votre père qui réclame vos soins. C'est vous qui l'avez sauvé. Votre présence, votre amour filial, votre dévouement de tous les instants, ont fait plus que la science pourtant si éclairée du docteur Lagache.

Raymond s'en était tenu aux propos banals, mais ses regards parlaient avec une éloquence dont Mlle Farney ne perdait pas un mot. Dans cette courte visite, ils s'étaient renouvelé leurs aveux.

Quant à Pierre, il restait en contemplation devant un petit tableau simplement encadré et qui lui rappelait un souvenir à la fois doux et cruel : c'était l'esquisse que Suzanne avait faite aux ruines de l'abbaye des Vaux du Cernay. Il ne pouvait en détacher ses yeux.

— Allons! Pierre, lui dit sa mère, fais tes adieux, grand voyageur.

— Mademoiselle, dit-il, permettez à un homme qui va partir pour une exploration en pays étranger, loin, bien loin d'ici, de vous présenter ses souhaits de bonheur et de prospérité. Je ne sais si je vous reverrai jamais, mais je conserverai toujours le souvenir de notre première rencontre que vient de me rappeler cette charmante esquisse.

Suzanne comprit-elle la pensée secrète du jeune homme? Elle rougit et échangea avec Raymond un regard qui signifiait : « Pauvre garçon! » Puis elle décrocha le tableau et le tendant à Pierre :

— Puisque cette esquisse vous plaît, dit-elle, permettez-moi de vous l'offrir.

Le frère de Raymond n'hésita pas. Il accepta le souvenir qu'il devait emporter avec lui dans son long voyage.

— Merci, mademoiselle, dit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

Et Mme de Noirville se retira avec ses fils en priant Suzanne de lui amener son père dès qu'il serait rétabli.

La jeune fille remonta aussitôt auprès de son père. Elle était rayonnante. Le convalescent évita toute parole qui aurait pu troubler la joie de l'enfant. Mais il se disait à part lui :

— Tant que cette femme, qui sort d'ici, vivra, la fille de Roger Laroque, même réhabilité, ne pourra jamais être la femme d'un Noirville.

XLVII

Tant qu'il n'avait pas connu la résolution définitive de Diane, Terrenoire n'avait parlé à personne de l'union projetée entre Mussidan et sa fille.

Dès que Diane eut accepté Mussidan, il n'y avait plus de raison pour lui de cacher ce projet.

Il l'annonça à sa femme, à brûle-pourpoint — soit qu'il eût songé à tenter sur elle cette épreuve — soit qu'il agît en cela, comme en toute autre chose, avec sa grande franchise.

— Je ne vous ai point confié, dit-il, un revirement qui s'est opéré l'esprit de ma fille, depuis quelque temps.

— Un revirement? fit Andréa, étonnée. A quel propos?

— A propos de son fiancé, M. de Vaunoise.

— Diane ne l'aime plus?

— Elle garde pour lui une certaine affection ; mais, tout compte fait, s'est aperçue que de cette affection à l'amour, il y avait loin...

— Quelle histoire est-ce là?

— C'est la vérité.

— Et Diane a repris sa parole?

— Depuis deux jours.

— Et elle me cachait cela, l'hypocrite? Je la gronderai... Que s'est-il donc passé entre eux?

— Ah! je l'ignore. Diane vous le dira...

— Il faut qu'elle aime autre part...

— De cela je n'ai pas le moindre doute...

— Vous savez? Et qui aime-t-elle?... En cachette?... Quelque joli garçon qui n'a pas de fortune et qui aura jeté les yeux sur elle, par spéculation!...

— Comme vous êtes loin. D'abord, celui qu'elle aime ou qu'elle aimera — mais qui l'aime, lui, profondément — n'est plus de la première jeunesse...

— Oh ! oh! Et qu'entendez-vous par là?

— Quarante ans passés.

— Vingt ans de plus que ma fille, c'est beaucoup. N'importe, ces unions-là sont souvent les meilleures. J'espère qu'il est distingué, riche, du meilleur monde?

— Il est tout cela. Du meilleur monde, très distingué et très riche. Vous le connaissez beaucoup.

— En un mot, c'est?...

— Devinez!..,

Andréa, surprise, cita quelques noms qui semblaient se rapporter au signalement assez vague donné par M. de Terrenoire.

— Vous en êtes loin! disait à chaque fois le banquier.

A la fin, Andréa, un peu inquiète — et à la pensée de laquelle n'était même pas venu le nom de Mussidan :

— Qui donc, s'il vous plaît?

Il y eut un léger silence. Après quoi :

— Mussidan! fit le banquier.

Mme de Terrenoire, blême, épouvantée, se leva...

— Vous avez dit Mussidan? Vous voulez rire?

Sa voix était rauque. Sa gorge se desséchait. Elle essayait vainement d'avaler sa salive.

Elle enveloppait son mari de toute la puissance de son regard ; on eût dit qu'elle voulait pénétrer en lui pour deviner ce qu'il pensait, ce qu'il savait peut-être!!

— Qu'y a-t-il donc là de si étonnant? Qu'y a-t-il dans cette nouvelle qui puisse vous causer autant d'émotion?

Tous ses soupçons revenaient.

Andréa, terrifiée, ne voyait, n'entendait rien.

Elle répétait machinalement :

— Mussidan à Diane! Mussidan à Diane!...

— Encore une fois, répétait Terrenoire gravement, d'où vient votre etonnement? Vous me feriez croire, si vous gardiez plus longtemps le silence, que vous connaissez sur Mussidan des détails qui le rendent indigne de notre fille?

— Indigne! Indigne de Diane! répétait la misérable.

Enfin, surmontant son émotion, essayant de parler :

— Cette nouvelle est si surprenante... elle est si soudaine surtout que vous m'en voyez toute décontenancée... Comment! un projet de mariage existait entre Diane et M. de Vaunoise?... Le mariage, fixé d'abord avait été retardé... par suite du vol de... la banque... mais M. de Vaunoise

Alors, vous avez cessé de m'aimer? (P. 670.)

avait votre parole... la mienne?... Diane l'aimait?... Il nous convenait sous tous les rapports?... Et vous venez m'apprendre tout à coup que rien de cela n'existe plus... que le mariage est rompu... que M. de Vaunoise n'est plus aimé... et que c'est M. Mussidan... lui... qui est le fiancé... Et vous voulez que j'écoute cette surprenante nouvelle d'un air calme, sans donner le moindre signe d'émotion?... A quoi vous-même songez-vous donc?

— C'est vrai, dit Terrenoire, vous avez raison, Andréa... j'oubliais que je ne vous avais pas prévenue de ce brusque changement.

— Je le regrette, mon ami, car peut-être aurais-je élevé quelques objections à ce mariage.

— Lesquelles?

— M. de Mussidan n'est plus un jeune homme.

— Il a quarante ans... Il est loin d'être un vieillard et peut encore passer pour un homme jeune. Il pourrait accuser trente-cinq ans, s'il en avait la coquetterie. Il ne le veut pas.

— Êtes-vous bien sûr qu'il aime... notre fille?

Elle allait se trahir... elle allait dire : *sa fille!*

— Je le crois, car j'ai surpris une scène d'amour entre eux...

— Une scène d'amour? fit Andréa, passant la main sur son front, voyant en une seconde d'effroyables choses — ou plutôt n'osant croire à ce qu'elle voyait et ne comprenant plus rien de ce que son mari lui disait.

Une scène d'amour entre Mussidan et Diane... c'est-à-dire entre le père et la fille... c'est-à-dire l'inceste!... Allons! c'était folie!... Terrenoire était dupe!...

Mais, pour l'avoir trompé, il fallait que Mussidan et Diane, qui paraissaient être complices, eussent de bien graves raisons!...

Lesquelles? C'était cela qu'il lui importait de savoir.

— Vous n'avez pas d'autres motifs? fit Terrenoire.

— Comment se fait-il que M. de Mussidan se soit déclaré ainsi brusquement, lui qui jamais, bien qu'il vînt ici presque tous les jours, n'avait fait la moindre allusion à ce sentiment, lui qui paraissait aimer Diane, en effet, mais, semblait-il, d'une toute autre affection que celle d'un mari?...

M. de Terrenoire lui dit qu'il avait interrogé Mussidan et lui redit les réponses de celui-ci : quelles avaient été ses hésitations, ses craintes, comment surtout il avait tremblé d'être soupçonné de calcul...

Et, en entendant son mari ainsi parler, Mme de Terrenoire murmurait :

— C'est étrange! Quel mystère cache une pareille conduite?

Mais ce qui la frappait par-dessus tout, c'était l'horreur d'un tel mariage!...

Si dépravée qu'elle fût, elle se révoltait, dans sa maternité.

— C'est impossible... dit-elle tout haut... c'est impossible... ce mariage ne peut se faire!...

— Pourquoi? répétait Terrenoire.

— Que dirait le monde? que penserait-il?

— Que nous importe ce qu'il dirait, ce qu'il penserait! Est-ce que Mussidan n'est pas notre ami? N'est-ce pas à lui que nous devons tout,

fortune, même l'honneur? Car il nous a sauvé l'honneur en ces derniers temps... Le monde trouvera cette union toute naturelle et il aura raison...

Andréa essayait de secouer ce cauchemar...

— C'est une épreuve assurément... De quoi se doute-t-il? Aurait-il découvert quelque chose et soupçonnerait-il que Diane n'est pas sa fille?

Cette crainte la fit, sans qu'elle le sût, entrer dans cette situation atroce et sans issue où se débattaient déjà, à cette heure, Mussidan et Diane...

Elle eut peur que son opposition énergique, affolée, à ce mariage, ne fortifiât les soupçons de son mari, s'il en avait.

Et tout à coup, changeant de ton — toute frémissante de ce blasphème qui lui échappait, mais résolue à demander à Mussidan l'explication de cette sinistre et mystérieuse aventure :

— Après tout, dit-elle, s'il est vrai que M. de Mussidan ne déplaît pas à Diane, c'est un excellent parti pour elle!... Je n'y ferai point d'opposition pour ma part... Je sais ce que nous devons à M. de Mussidan... Êtes-vous certain de ne pas aller contre la volonté secrète de Diane en la donnant à votre ami?

— Diane m'a juré qu'elle ne se sacrifiait pas!

— Alors, c'est dit, mariez-les!

Là, comme avec Mussidan et Diane, si Terrenoire avait tout d'abord conçu quelque soupçon, finalement l'attitude de sa femme le lui avait enlevé.

La préoccupation d'Andréa l'emporta, ce soir-là, sur les horribles craintes que la scène de l'hôtel garni avait fait naître dans son esprit.

Elle avait, le lendemain, rendez-vous avec Luversan dans l'après-midi.

Elle ne s'y rendit point, et ne sut pas ainsi que lui-même n'y était pas venu.

Elle avait écrit à Mussidan :

« Mon mari vient de me parler. Vous devinez ce qu'il m'a appris... « L'horrible chose!... J'ai besoin de vous voir. »

Mussidan arriva presque aussitôt.

Terrenoire était à la banque. Ils ne craignaient donc pas d'être surpris. En l'abordant, Mussidan dit, tout de suite :

— Je voulais venir. Je n'attendais que l'occasion de vous voir en secret et de causer avec vous librement.

— Que s'est-il passé?

Mussidan — brièvement — lui raconta ce qu'on sait.

Au fur et à mesure qu'il avançait dans son récit, Mme de Terrenoire pâlissait.

Elle voyait, maintenant, la situation telle que l'avaient vue, eux-mêmes, Mussidan et Diane, en cette pénible scène où ils avaient failli être surpris par le banquier.

— Je suis perdue! murmura-t-elle. Que peuvent faire deux ou trois jours de répit?... Ma perte est certaine. Cela ne peut que la retarder...

— Ne comprenez-vous pas, Andréa, que l'odieuse comédie que nous jouons depuis quelques jours, nous la jouons pour vous sauver?

— Qu'importe! Il faudra tout dire!...

— Non! dit Mussidan d'une voix ferme. Je ne le veux pas. Terrenoire est heureux. Il aime sa fille. Il vous aime. Pourquoi détruire son bonheur?... Pourquoi lui dire qu'il a eu tort de mettre sa confiance en vous, de se reposer sur vous du soin de garder son honneur?... Pourquoi, surtout, lui causer cette mortelle et ineffaçable douleur de lui apprendre que Diane n'est pas sa fille... Ah! c'est cela, cela surtout qu'il faut lui épargner... Et je crois que certaines paroles qui m'ont échappé dans l'amertume de mes plaintes à Diane ont donné l'éveil à des soupçons chez lui... Ces soupçons, je les ai arrêtés à temps!... Je les voyais grandir, grandir, vous atteindre et atteindre Diane... Un seul parti me restait à prendre. Ou vous perdre, et réclamer Diane comme ma fille... Et j'y ai pensé!... Ou profiter de la situation qui nous était faite, telle qu'elle apparaissait à Terrenoire... Terrenoire venait de m'entendre dire que j'adorais Diane!... Il fallait qu'il crût que je l'aimais, ou comme père, ou comme amant!... Je n'ai pas hésité...

— Horreur!

— Oui, c'est épouvantable, je le reconnais! Et pourtant que devais-je faire?... Ah! je suis bien puni, mon Dieu! je suis bien puni de vous avoir abandonnée, bien puni d'avoir trop aimé ma fille!...

— Enfin! dit Andréa, comptez-vous donc mettre votre projet à exécution?

— Il le faut. Je l'ai dit. Trouvez-vous dans votre imagination, vous, le moyen de sortir de ce danger?

— Est-ce que j'ai le courage même de chercher?

— Vous voyez bien. Moi seul puis penser...

— Mais ce mariage est infâme!...

— Oh! la cérémonie seule aura lieu... Ce qu'il y a d'infâme en elle disparaît presque à mes yeux sous l'intention qui l'a amenée... Puis, personne autre que moi ne sera sacrifié, en tout cela... acheva-t-il d'une voix sourde.

— Que voulez-vous dire?...

Il parut n'avoir point entendu, car il ne répondit pas.

— Et Diane?... que dit-elle?... Avez-vous compris sa pensée?

— Diane consent.

— Alors, elle sait tout... Nous ne nous sommes pas trompés, l'autre jour, quand nous l'avons surprise nous écoutant?... Elle sait que j'ai été votre maîtresse... et que vous êtes son père...

— Elle sait tout. Et elle consent... Elle sait qu'elle est victime de son affection pour Terrenoire... et j'ai su lui inspirer assez de confiance, malgré mon indignité, pour qu'elle attende patiemment l'heure de la délivrance.

— Vous voulez mourir?

— Vous le saurez plus tard, mais soyez certaine que si je me suicidais dès aujourd'hui, les soupçons reviendraient à Terrenoire plus nombreux et plus pressants qu'auparavant. Tandis qu'après... Laissez-moi faire!... Il s'agit de vous, il s'agit de lui!... Ma vie est peu de chose... Je la mène inutilement depuis des années. J'ai compris qu'elle était manquée du jour où je ressentis les premières atteintes du mal dont je souffre, dont je mourrai... Ce mal, c'est mon affection pour Diane!... Ne vous révoltez pas, Andréa... Imitez Diane ; laissez-moi faire... Fermez les yeux... N'écoutez rien, ne voyez rien... Mettez une sourdine à votre cœur, à votre amour maternel, à votre indignation, à votre horreur!... Je donne ma vie de gaieté de cœur, pour la vie d'un honnête homme... et j'espère que Diane, à laquelle le plus étrange des hasards va donner mon nom, ne le portera pas longtemps!...

Et Mussidan s'enfuit, pour éviter d'autres questions — pour échapper à d'autres attaques...

M. de Vaunoise, le fiancé de Diane, n'avait pas accepté sans se récrier, sans se plaindre, sans éclater en reproches, la nouvelle résolution prise par M. de Terrenoire.

Il s'était réclamé de la probité du banquier et lui avait demandé des explications.

— Au point où nous en étions, dit-il, et alors que vous me faisiez déjà l'honneur de m'appeler votre gendre, je ne puis comprendre que vous me retiriez votre parole. Pourquoi? qu'ai-je fait pour mériter une pareille défaveur? Votre conduite, lorsqu'on la connaîtra, portera atteinte à ma réputation, à mon honorabilité. On se demandera, avec raison, les motifs d'une pareille rupture. On finira par savoir qu'ils viennent de vous. Chacun s'était, autour de vous comme autour de moi, habitué à me considérer comme étant de votre famille, et vous m'en expulsez tout à coup. Traitez-moi en homme, si ce n'est en ami, et dites-moi ce que j'ai fait.

— Mon cher enfant, dit Terrenoire, les femmes sont versatiles. Ce

n'est pas à moi qu'il faut vous adresser, mais à ma fille. C'est elle seule qui a changé, ce n'est pas moi. Je vais l'appeler, vous lui parlerez. Vous verrez par vous-même que vous ne pouvez m'accuser, et, s'il est quelqu'un de coupable, c'est vous, mon cher enfant, qui n'avez pas su conserver un cœur qui ne demandait pas mieux que de se donner à vous.

Il fit appeler Diane, et quand il l'entendit, il s'en alla, pour la laisser seule avec M. de Vaunoise.

C'était la première fois que les deux jeunes gens se voyaient en tête à tête depuis leur rupture.

Diane avait évité soigneusement une entrevue de ce genre, qui eût été pénible en l'état de son cœur — et quand elle vit M. de Vaunoise, elle recula, avec le geste instinctif de s'enfuir.

— C'est d'après le conseil de votre père que je suis ici, mademoiselle, dit Vaunoise avec tristesse. Cependant, si ma présence vous est désagréable, je ne resterai pas plus longtemps... Veuillez me pardonner...

Mais Diane lui fit un signe :

— Demeurez! dit-elle avec fermeté. Il est bon, il est nécessaire que nous ayons un entretien ensemble.

Il y eut un silence entre eux.

— Mademoiselle, dit Vaunoise, je viens, il n'y a qu'un instant, de prier votre père de m'apprendre ce qui m'avait fait démériter à ses yeux comme aux vôtres.

— Et que vous a-t-il dit?

— Il m'a répondu que seule vous étiez juge de vous-même, et maîtresse de vos actions... C'était donc à vous que je devais m'adresser. Mais j'ai cru comprendre que je n'avais plus votre amour sans doute parce que j'avais paru vous négliger. En ce cas, mademoiselle, votre affection n'était pas grande, puisque, pour l'enlever, il n'a fallu qu'un soupçon — je dirais presque un caprice...

— Ne m'accusez pas, monsieur.

— Eh! à qui donc m'en prendrais-je, si ce n'est à vous?... J'avais votre parole, votre aveu, vos serments d'amour... et tout à coup, brusquement, j'apprends qu'au mépris de la foi jurée vous êtes à un autre... Pardonnez-moi mon agitation, mademoiselle, mais je vous aime trop, hélas! pour considérer avec calme votre inexplicable conduite. Et je vous supplie, s'il n'y a qu'un malentendu entre nous, de m'en instruire bien vite... afin que je le fasse cesser.

Elle secoua la tête.

— Il n'y a pas de malentendu!...

— Alors vous avez cessé de m'aimer?...

Elle détourna les yeux sans répondre.

Elle l'aimait, cet homme!... Pouvait-elle lui dire le contraire?

Tout son être s'y refusait!...

Elle avait assez souffert depuis quelques jours...

Elle ne voulait pas s'infliger cette nouvelle souffrance!...

— Vous m'aimez, monsieur de Vaunoise?

— Si je vous aime, Diane! dit-il avec élan.

Elle alla vers lui, prit ses mains qu'elle mit dans les siennes et garda en les serrant doucement, faisant passer un frisson dans les veines du jeune homme.

— Si je vous priais de ne plus m'interroger!... Si je vous avouais, en vous suppliant de l'oublier, que je vous aime toujours... toujours, entendez-vous? plus que jamais!... Si je vous disais qu'un grand malheur plane sur cette maison qui vous a reçu et où l'on vous considérait comme si vous en faisiez partie?... Si j'ajoutais que ce malheur — effroyable! — mon mariage avec M. de Mussidan — mon mariage seul — peut l'écarter?...

— Diane! que me dites-vous là?

— La vérité, mon ami.

— Vous avez commencé votre confidence. Achevez-la!

— Je ne le peux. C'est pour nous tous ici un secret de vie ou de mort!... Et jugez combien je vous aime en vous révélant que ce secret existe!...

— Mon Dieu! que se passe-t-il donc?...

— Regardez-moi bien, mon ami, et dites si l'on voit que je suis heureuse... Est-ce que vous, qui aviez l'habitude de rechercher mon regard, vous ne remarquez pas que mes yeux sont rouges à force d'avoir pleuré?... A moi, il me semble que mes larmes ont dû creuser des sillons le long de mes joues... Sentez donc mes mains, j'ai la fièvre...

— Mais oui, Diane!... Diane, vous êtes malade?

— Malade? Dites donc que je me sens mourir!...

Elle défaillit. Il la soutint dans ses bras... Elle se remit...

— Il faut, mon ami, que, sur votre honneur, vous me promettiez de ne répéter à âme qui vive un mot de ce que vous venez d'entendre.

— Mais, Diane, je veux savoir pourquoi vous vous sacrifiez...

— Vous ne le saurez jamais!...

— Si quelque malheur vous menace, ne puis-je l'écarter?

— Vous ne le pouvez.

— Mussidan est très riche. Le bruit a couru que la banque Terre-noire était embarrassée. On a dit ensuite que ce bruit était faux;

peut-être était-il vrai? Alors ce mariage avec Mussidan n'aurait-il pas pour objet...

— Vous vous trompez, mon ami... Mon père me sacrifierait en ce cas?... Le penser, c'est lui faire une injure... Puis, si c'était là le secret dont je parle, je ne vous le cacherais pas.,.

Interdit, M. de Vaunoise réfléchissait.

— Quoi donc? murmurait-il, quoi donc?

— N'essayez pas de savoir, ami, n'essayez pas... Dites-vous, seulement, que je vous aime... et que... malgré tout... malgré ce qui peut m'arriver... peut-être je ne suis pas entièrement perdue pour vous...

— Diane!...

— Mais promettez-moi encore, mon ami, et cette promesse, sachez-le, va engager votre vie tout entière... promettez-moi de ne jamais chercher à connaître mon secret... promettez-moi de ne jamais y faire allusion!

— Vous m'aimez, Diane?

— Je vous aime, ami, et ne serai jamais qu'à vous!

— Vous avez mon serment, Diane!... J'ai confiance en vous!

Et, après une hésitation, il reprit :

— Voulez-vous me permettre encore une question?

— Parlez, mon ami.

— M. de Mussidan est un homme d'honneur... Que n'allez-vous le trouver? Que n'allez-vous lui répéter ce que vous venez de me dire?... Il est incapable de vouloir vous prendre malgré votre volonté... Sans que vous ayez besoin, plus qu'à moi, de lui confier votre secret, il vous comprendra peut-être et vous rendra votre liberté... Alors...

— N'achevez pas, ami... et n'insistez pas, de grâce... Croyez-vous que je n'ai pas envisagé tous les moyens de sortir de cette situation, et que s'il était resté un de ces moyens, si douloureux qu'il fût, je ne l'eusse pas employé?...

— Tout cela est étrange! dit M. de Vaunoise...

— Vous doutez?

— Non. Je le répète : vous avez mon serment, Diane. Quoi qu'il arrive, jamais il ne sortira de ma bouche la moindre allusion à ce que vous m'avez dit... Jamais!

— Merci, mon ami, merci, fit-elle, troublée. Vous me rendez un peu de courage. Il me semble que la vie est moins noire, maintenant, pour moi!...

Et des larmes coulèrent de ses yeux.

Il réunit dans les siennes les deux mains de la jeune fille et les meurtrit d'ardents baisers.

Mme de Terrenoire, affaissée, n'avait pas la force de se relever. (P. 675.)

— Adieu donc, Diane, dit-il, singulièrement ému lui-même. Adieu, puisque je vous perds!...

— Ayez confiance en Dieu, mon ami, et croyez en mon amour. Vous serez fort!

Et il ne l'entendit pas qui ajoutait, la pauvrette :

— Moi, j'ai bien peur de ne plus croire à rien.

Ils avaient peine à se quitter; sans cesse, au moment de se séparer, ils revenaient l'un à l'autre.

Pourtant il fallait partir... et ce fut Diane qui en eut la force...

Elle lui jeta, de la main, un dernier adieu et s'en alla.

M. de Vaunoise resta quelques minutes accablé.

Puis, tout à coup, il se ressouvint de ce que lui avait dit M. de Terrenoire et il se rendit auprès de lui.

En le voyant, en remarquant son visage défait, le banquier n'eut pas de peine à comprendre ce qui s'était passé.

— Eh bien! dit-il, est-ce ma faute? Vous ai-je menti?

— Non, monsieur, vous aviez raison, hélas!

— Que vous a dit Diane?

— Elle m'a laissé deviner que je pouvais lui plaire... mais qu'elle avait cru observer que je ne l'aimais pas sincèrement... Elle m'a dit qu'elle voulait être aimée ardemment et non d'un amour aussi tranquille que le mien paraissait être... Elle a été froide, elle a été indifférente... enfin, on aurait dit que la cruelle prenait plaisir à me désespérer...

— Pauvre garçon! murmura Terrenoire.

— Je l'aime toujours, monsieur, dit de Vaunoise... et je l'aimerai, ne l'oubliez pas, quand même...

— Vous êtes jeune, vous oublierez!

— Jamais!

Quand il fut parti, Terrenoire respira plus librement.

— Diane ne l'aimait pas, se dit-il... tant mieux... Puisqu'il en est ainsi, songeons à ce mariage!... Morbleu! je ferai bien les choses! Je veux qu'on en parle, à Paris!

Et, en effet, on en parla dans Paris.

En vain Diane essayait-elle de convaincre son père que plus modeste serait la cérémonie, plus grand serait son bonheur, M. de Terrenoire ne voulut rien entendre.

En vain Mme de Terrenoire elle-même essaya-t-elle d'élever quelques observations, car elle frémissait de honte, de rage, de désespoir; de plus, la disparition de Luversan lui faisait tout redouter de l'avenir.

Aux premiers mots qu'elle prononça, son mari parut surpris.

— Eh quoi! dit-il, vous qui aimez le monde, les fêtes, tout ce qui brille... vous qui êtes reine partout où vous passez, vous me demandez de marier ma fille comme si je devais cacher à tout le monde ce mariage!... Non, non, je suis trop heureux... Du reste, Mussidan ne le voudrait pas... Et puis, je désire que chacun voie combien ma fille est jolie... Depuis longtemps elle se retire du monde, sous différents prétextes... comme si

elle en était fatiguée... Elle y reparaîtra bientôt au bras de son mari !...

Mme de Terrenoire l'écoutait, blême.

Elle n'osait répondre, dans la crainte de se trahir.

Mais son supplice était effroyable.

Entre elle et Diane, pas un mot n'était prononcé.

Quand les deux femmes étaient en présence et qu'elles étaient seules, elles détournaient les yeux, pour ne point se voir, et profitaient du premier prétexte venu pour s'éloigner.

Un jour seulement, Mme de Terrenoire, qui avait cru surprendre des larmes dans les yeux de sa fille — larmes qui échappaient à Diane malgré son courage et sa volonté, — fut un moment vaincue et se précipita à ses genoux :

— Diane, Diane, me pardonnes-tu?

— Je n'ai rien à vous pardonner, ma mère. Je ne suis pas votre juge. Relevez-vous, je vous en prie!...

Mme de Terrenoire, affaissée, n'avait pas la force de se relever. Une étreinte nerveuse lui broyait le cœur. Elle étouffait. Elle avait peur de mourir!...

— Diane, tu ne m'aimes plus?... Je ne possède plus ton cœur!...

— Je vous plains, ma mère!... mais je vous supplie de ne pas me demander ce qui se passe en moi... Je n'y vois point clair moi-même et ne saurais vous répondre.

Et pour mettre fin à cette pénible scène, elle était sortie.

Pour la mère et la fille, le ménage était un enfer.

Et chacun devait sourire devant Terrenoire.

Et Mussidan, Mussidan surtout, devait paraître gai... Et il l'était peut-être, plus que les autres, parce que seul il entrevoyait, seul il connaissait la fin!...

Chaque heure du jour apportait avec elle un supplice nouveau.

Quand le mariage fut connu, les amis, les connaissances de la famille Terrenoire, ceux mêmes qui n'avaient eu avec elle que des rapports très rares, mais qui avaient quelque intérêt à ce qu'on ne perdît pas leur souvenir, affluèrent rue de Chanaleilles.

Combien cruelles étaient les félicitations que recevait Mme de Terrenoire!

Et le même sourire devait accueillir tout le monde.

Il ne fallait pas laisser deviner une préoccupation mystérieuse qui eût piqué la curiosité et fait jaser.

Qu'eût-on dit si l'on avait vu des visages sombres?

Ils avaient besoin d'une force extraordinaire pour ne se point trahir,

Mussidan pour cacher son trouble, Andréa et Diane pour ne point mourir de honte, de peur et de désespoir.

Ce qui leur rendait un peu de force, ce qui augmentait leur énergie quand elles se sentaient défaillir, c'était la confiance et la gaieté de Terrenoire.

Il continuait de ne se douter de rien.

Dans l'impuissance où se trouvait sa femme de s'occuper de quelque détail que ce fût, c'était lui qui veillait aux multiples préparatifs du contrat et du mariage.

Pour le contrat, les amis avaient été invités.

C'était pour Diane le premier chapitre du sacrifice.

Mussidan et Diane se mariaient sous le régime de la communauté de biens, et Mussidan avait voulu que fût inséré au contrat un article par lequel, en cas de mort d'un des époux, sans enfants, — sans enfants!... — la fortune du mort appartiendrait au survivant.

Diane ignorait cette clause, car on comprendra qu'elle s'était écartée avec horreur de toutes les questions d'intérêt dont elle ne se fût point préoccupée, à coup sûr, même si son mariage avait été conclu sans ces circonstances extraordinaires.

Elle signa; son écriture était illisible.

A la mairie, quelques jours après, quand elle fut obligée de mettre sa signature au bas de l'acte qui la faisait désormais la femme de son père!... quand elle eut accompli, sublime sacrifice filial, d'un trait de plume cette iniquité infâme, elle fut prise d'un tremblement si violent que son père le remarqua :

— Qu'as-tu, chère enfant? dit-il. Serais-tu indisposée?

Mussidan, plus pâle qu'elle peut-être, s'était penché vers elle et doucement avait murmuré à son oreille à voix basse :

— Courage! prudence! tout le monde a les yeux sur vous!

Elle allait se trouver faible. Elle se redressa.

Et d'un pas raide elle sortit, fermant les yeux, se laissant conduire, n'entendant et ne voyant plus rien!...

Une seule chose luisait pour elle, comme une flamme rouge, dans ces abominables ténèbres :

Elle était la femme de son père.

Afin d'abréger le supplice de la pauvre enfant, Mussidan avait manifesté le désir que la cérémonie nuptiale eût lieu à l'église le même jour que le mariage à la mairie.

Après quelques objections fondées plutôt sur les usages d'un certain monde que sur des raisons sérieuses, M. de Terrenoire y avait consenti.

Il avait pris l'avis d'Andréa.

Mais Andréa était-elle capable d'avoir une autre opinion que celle de Mussidan?

N'avait-elle pas compris, du premier coup, la pensée qui faisait agir celui-ci?...

A l'église, Diane, assise à son prie-Dieu put s'abîmer dans son rêve.

Toute sa vie de jeune fille, vie d'insouciance, de calme et de bonheur, repassa devant ses yeux troublés, depuis ses années de pension jusqu'au jour où, ayant rencontré M. de Vaunoise, elle s'était mise à l'aimer...

Que de bonheur payé chèrement!

Et par quel affreux drame cela finissait!... En quel abîme de honte et de boue sa vie roulait soudain!...

Son cœur était si bon qu'elle n'avait pas une pensée d'amertume contre sa mère; elle croyait qu'Andréa n'avait failli qu'une fois et ne soupçonnait pas ses secrètes débauches.

Elle ne haïssait pas non plus Mussidan, la cause première de la catastrophe; elle avait deviné que, par ses tortures morales sans nom, M. de Mussidan rachetait sa faute, et elle avait entrevu, sans oser trop toutefois approfondir cette pensée, elle avait entrevu le dénouement suprême et tragique de son mariage.

Qu'elle était pâle, la vierge, sous son voile blanc de mariée!...

Et que ses grands yeux noirs — les yeux d'Andréa sans flammes mauvaises et plus doux — brillaient étrangement!

Elle essayait vainement de prier.

Il faut plus de calme pour la prière...

Pour prier, il faut presque réfléchir... et Diane n'était plus à elle... Un torrent l'entraînait, et, machinalement, d'une seule et rapide pensée, se voyant rouler en cet abîme, elle avait remis son âme à Dieu!

Son livre d'heures restait entre ses doigts, toujours ouvert à la même page; elle n'y jetait même pas les yeux; elle sentait, sur ses épaules, peser les lourds regards de toute cette foule brillante et joyeuse convoquée par son père!...

Ah! comme cette joie lui faisait mal!... Comme elle souffrait!...

Jusqu'au prêtre, cruelle ironie, qui vint lui parler de ses devoirs d'épouse, de ses devoirs de mère!

Jusqu'au prêtre, banal et naïf, qui vint lui rappeler quels exemples d'honnêteté, de douceur, de travail, d'affection conjugale, elle avait reçus dans sa famille; qui vint l'exhorter à imiter sa mère!...

Imiter sa mère!...

Jusqu'au prêtre qui vint lui dire qu'elle devait obéir à son mari!... Apporter la concorde et l'amour dans le mariage pour consoler l'homme de ses travaux et de ses tracas!...

Jusqu'au prêtre qui, chastement, lui fit l'image du bonheur vrai de sa vie de femme : le bonheur d'être mère, et lui retraça les devoirs, les obligations de la maternité!...

Elle écoutait, la tête baissée.

Et Mussidan écoutait aussi ; ses dents claquaient; il était secoué de tremblements... son âme seule réagissait contre la faiblesse de son corps.

Et il se sentait pris de l'envie de crier :

— Mais taisez-vous! Prêtre, taisez-vous et retournez à l'autel! Ne voyez-vous pas que chacune de vos paroles est un épouvantable blasphème!

La cérémonie enfin se termina.

Il était temps.

Diane et Mussidan lui-même étaient à bout de forces.

Ils allaient se trahir.

Les époux et les parents entrèrent à la sacristie.

Alors commença le défilé de tous ceux qui avaient assisté à la messe de mariage et venaient serrer la main, soit à Terrenoire, à Andréa ou à Diane, soit à Mussidan.

Pendant plus d'une demi-heure, Mussidan et Diane, debout côte à côte dans la sacristie, subirent ce nouveau supplice : c'était le dernier, heureusement.

Ce fut alors seulement que, comme on se trouvait tout près d'eux, on remarqua leur pâleur, leur air de fatigue, toute cette étrange attitude.

Ceux qui étaient les amis de Mussidan mirent cette émotion sur le compte de son bonheur.

Les ennemis ou les indifférents échangèrent des réflexions, espérant découvrir quelque mystère ou quelque intrigue.

Les jeunes filles disaient, les unes :

— Comme Diane est belle, sous ses blanches parures de mariée!

Les autres :

— Comme elle est pâle! On dirait qu'elle est malade et qu'elle souffre. Ne voyez-vous pas son air penché? Comme elle courbe la tête! Ne dirait-on pas qu'elle porte sa couronne de fleurs d'oranger comme un fardeau trop lourd?... Regardez comme sa poitrine est oppressée... comme son cœur bat et soulève son corsage!... Regardez comme ses doigts sont crispés autour de son mouchoir trempé de sueur!. .

C'était vrai. Elle avait à peine le courage de répondre à ses amies les

plus intimes, à celles qu'elle chérissait le plus; elle avait à peine l'énergie de leur ébaucher un sourire.

Enfin, quelqu'un — c'était une femme — dit :

— Elle a l'air d'être mariée contre sa volonté.

Le mot fit le tour de l'assistance; ainsi prévenus, les esprits firent plus d'observations; cent paires d'yeux ne quittèrent plus Mussidan ni Diane.

On remarqua, alors, combien ils étaient gênés l'un à l'égard de l'autre, évitant de se rencontrer seuls, et manœuvrant toujours pour qu'il y eût une personne en tiers avec eux...

Le même manège recommença chez Terrenoire, où il y avait un lunch pour quelques amis et des parents venus de province.

On vit aussi combien Mme de Terrenoire était pâle et changée; elle avait maigri; sa peau avait pris une couleur jaune qui indiquait une fatigue générale de l'esprit et du corps.

La vie semblait s'être concentrée dans ses yeux noirs où flamboyaient d'insoutenables lueurs.

En quelques jours — ces derniers jours de tortures aiguës et mortelles — ses cheveux avaient blanchi!

Terrenoire seul, aveuglé par cette hypocrisie généreuse de Mussidan et de Diane, ne voyait et ne soupçonnait rien.

Le soir arriva.

Tous les préparatifs étaient faits pour le départ de Mussidan et de sa femme.

Mussidan emmenait Diane en Italie.

Leurs bagages étaient à la gare, où un valet de chambre de Mussidan attendait son maître, avec une des femmes de Diane qui devait l'accompagner en voyage.

Mussidan avait loué un wagon-salon; de telle sorte qu'il était seul avec sa femme.

Le trajet de la rue de Chanaleilles, en voiture, jusqu'à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, avait été silencieux.

Diane avait mis une toilette de voyage de couleur sombre, si sombre qu'on eût dit qu'elle portait, dès ce jour-là, le deuil de son bonheur et de sa chasteté d'âme.

Sur son visage, toujours pâli, elle avait rabattu le voile et, enfoncée dans le coin du coupé, elle se faisait toute petite et ne bougeait pas, craignant, en un geste, d'effleurer même du bout de sa jupe l'homme qui était auprès d'elle...

Mussidan la comprenait et l'imitait.

Ce lien nouveau qui unissait cet homme et cette jeune femme, ce père et cette fille, était si extraordinaire, qu'ils rêvaient tous les deux une fin tragique pour y échapper, le briser au plus tôt.

Heureusement, ils étaient libres, à présent !

Ils n'étaient plus obligés à cette horrible contrainte dont le joug leur pesait depuis un mois !

Le cœur de Mussidan était gonflé de sanglots... et rien ne les retenait plus.

Les yeux de Diane débordaient de larmes, et personne ne l'empêchait plus de pleurer.

Dans le wagon, leur attitude fut la même.

Ils s'assirent en silence, loin l'un de l'autre autant qu'ils purent, fermèrent les yeux et parurent abîmés dans leurs pensées tristes.

Le wagon où se passait cette étrange nuit de noces avait le numéro 303.

Diane pleura.

Cela lui faisait du bien, la soulageait de pouvoir s'épancher ainsi ; elle pleura longtemps, longtemps.

Et Mussidan, la tête baissée, pleurait aussi.

Les minutes, les heures s'écoulaient.

Cette nuit, en ce wagon à demi éclairé, était lugubre.

Chacun devinait bien que l'autre versait des larmes ; mais ils ne s'entendaient pas.

Le bruit du train couvrait leurs soupirs.

Et ils ne se regardaient pas.

Tout à coup, Mussidan se leva, fit en chancelant quelques pas vers Diane.

Celle-ci fut prise d'une inexprimable horreur.

Allait-il parler ? Qu'allait-il dire ?

Mais Mussidan s'arrêta... retourna sur ses pas.

Il essuya son front, tout ruisselant de sueur... et s'assit...

Comme, sans doute, il manquait d'air et se trouvait mal, il ouvrit un vasistas et se pencha, respirant à pleins poumons la fraîcheur de la nuit qui lui fouettait le visage, coupée par le train filant à toute vapeur.

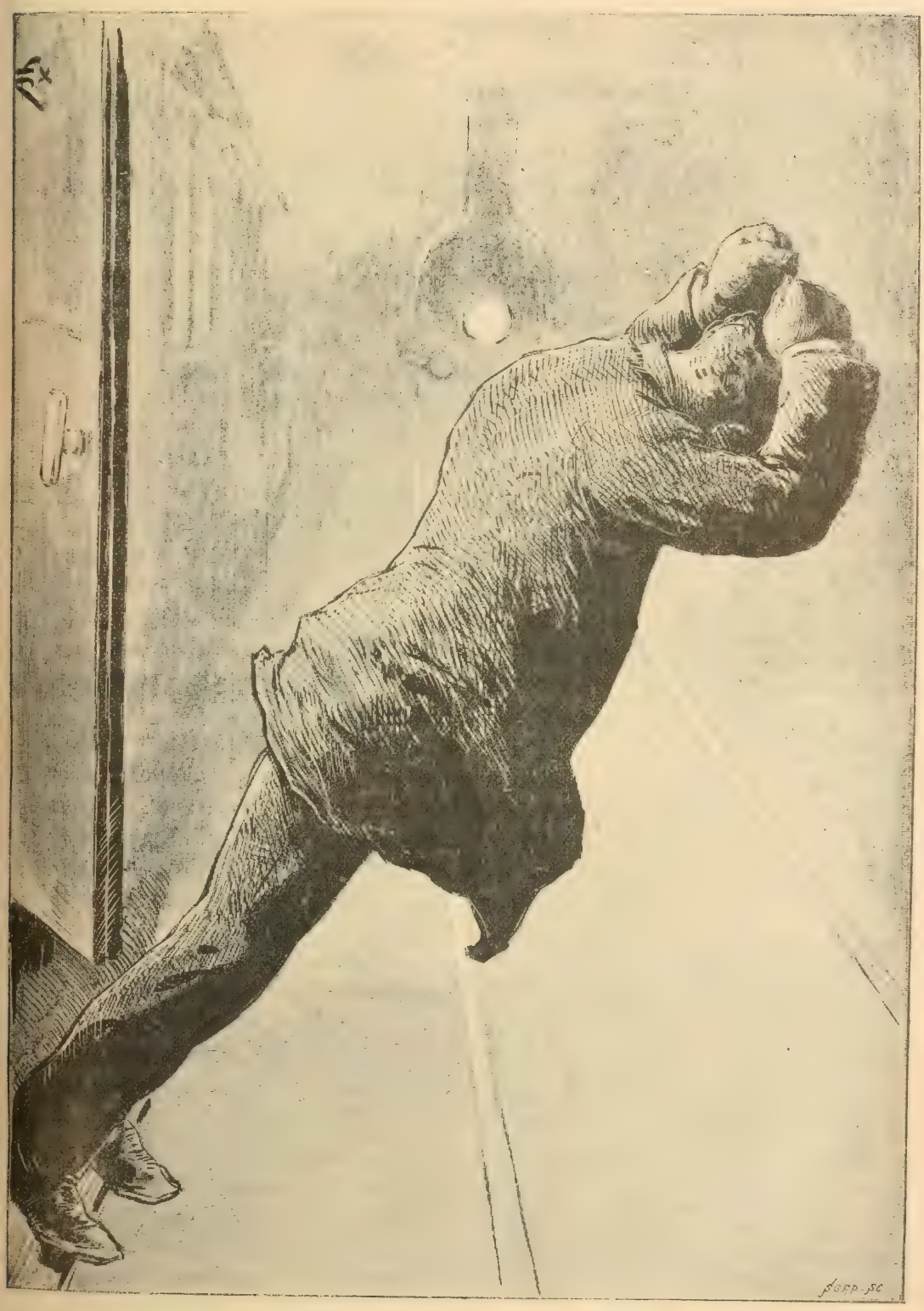
Suffoqué, il rentra la tête.

Et des heures se passèrent encore.

Maintenant Diane avait cessé de pleurer.

Elle priait, machinalement.

Elle se sentait dans un isolement tel, en ce moment, si loin du monde et de ceux qui l'aimaient qu'elle avait besoin de se recommander à



Il se laissa glisser et tomba de son long. (P. 684.)

quelqu'un et cherchait la protection au-dessus d'elle, parce que personne, sur la terre, n'aurait pu la protéger!...

De nouveau Mussidan s'était levé.

Il avait compris que le murmure des lèvres de Diane n'était qu'une invocation à Dieu!

Il joignit les mains :

— Priez pour moi, Diane... dit-il.

Et, avec une supplication suprême à laquelle elle ne pouvait qu'obéir, il ajouta, du même ton grave :

— Priez pour moi, je vais mourir...

Elle tressaillit : il allait mourir!...

Elle était assise, elle se laissa glisser à genoux.

Et elle pria tout haut.

Mussidan l'écoutait, les mains jointes.

Cette scène avait un caractère à la fois funèbre, saisissant et grandiose.

Mussidan ne paraissait plus aussi pâle, maintenant.

Un peu de sang colorait ses joues.

Et ses yeux n'avaient plus le même éclat fiévreux.

Il semblait, chose bizarre, sous l'empire de je ne sais quelle impression, avoir repris un peu de calme.

Presque tous les agonisants paraissent revenir à la santé quelques secondes avant le trépas.

Quand elle eut fini de prier, Mussidan retourna au vasistas resté entr'ouvert...

Il ouvrit la portière...

Puis là, toujours penché, il attendit...

Qu'attendait-il?...

Debout, pareille à une statue, tant son immobilité était grande, malgré les oscillations du train, Diane tenait les mains sur les yeux pour ne plus rien voir!...

La nuit était obscure, mais splendide.

Ils traversaient des paysages tranquilles que troublaient les ronflements de la locomotive et le bruit de tonnerre des wagons.

Parfois, un point lumineux s'apercevait dans le lointain; le train s'en approchait et le dépassait avec la rapidité d'une flèche; tantôt c'était comme une masse paraissant plus noire que la nuit elle-même; c'était une forêt où le train s'engloutissait, puis un fleuve aux eaux calmes dans lesquelles les étoiles scintillaient, puis un filet de rivière fuyant entre les arbres, puis des plaines nues où l'on ne distinguait rien que les ténèbres insondables...

Et, en une de ces plaines où la voie ferrée fuyait toute droite à l'infini, Mussidan aperçut tout à coup un point rouge si petit qu'il ressemblait, à cette distance, à un de ces vers luisants qui rayonnent, par les soirs d'été, comme des diamants, dans les touffes d'herbes.

Seulement, de seconde en seconde, le point rouge grossissait, grossissait... semblant se rapprocher... et se rapprochant en effet.

On entendait déjà le formidable bruit d'un train qui arrivait et allait croiser celui où se trouvait Mussidan...

Encore quelques secondes et il allait être là !...

Et la nuit était si noire, que l'on ne voyait que le point rouge de la lanterne, qui apparaissait maintenant comme une tache énorme et sanglante.

Mussidan vint à Diane :

— Ma fille, dit-il, je vais mourir... Me pardonnez-vous?

Elle conserva une main sur ses yeux, étendit l'autre vers l'homme, et dit :

— Je vous pardonne !...

Alors, Mussidan alla pousser la portière, qui s'ouvrit toute grande.

Il descendit sur le marchepied.

Là, il attendit, penché déjà, et ne se retenant plus que d'une main à la rampe en cuivre qui courait à l'extérieur le long du wagon.

L'autre train arrivait, énorme et fantastique, dans la sombre profondeur de la nuit.

Quand la locomotive ne fut plus qu'à quelques mètres, il se laissa glisser et tomba de son long le corps étendu sur le rail, les bras en croix.

Tout le train passa sur lui, faisant de ce pauvre corps un amas de chairs sanglantes et d'entrailles immondes.

Il n'avait pas poussé un cri.

Dans les deux trains qui s'éloignaient, personne ne se douta de ce drame...

Mais dans le wagon une femme venait de s'évanouir en murmurant :

— Pardonnez-lui et pardonnez-moi, mon Dieu, comme je lui ai pardonné !

A Lyon, quand le train s'arrêta, des employés de la gare remarquèrent la portière entr'ouverte.

On monta dans le wagon-salon et l'on vit Diane étendue sur le tapis, toujours sans connaissance...

On devina un drame...

On la descendit et on la transporta à la gare, où un médecin, que l'on se hâta d'aller réveiller, put la rappeler à elle.

Le train était reparti.

Quand elle reprit connaissance, elle fut longtemps sans se rendre compte de l'endroit où elle se trouvait...

Elle n'avait pas encore toute son intelligence et regardait avec étonnement les visages étrangers qui étaient penchés sur elle avec curiosité et sympathie...

— Où suis-je donc? dit-elle, et que s'est-il passé?

Le médecin le lui expliqua doucement, avec mille précautions.

Des symptômes alarmants se manifestaient et il craignait la fièvre.

— Vous êtes dans un des salons de la gare de Lyon... dit-il; tout à l'heure, quand est arrivé en gare le train de Paris, on a remarqué une portière ouverte... on est monté, et l'on vous a trouvée gisant évanouie..;

— Ah! je me rappelle!...

Et elle ajouta, plus bas, se parlant à elle-même :

— L'horrible cauchemar!...

— Un accident serait-il arrivé? demanda le chef de gare.

— Un accident... oui... épouvantable...

— Parlez! Instruisez-nous!...

— Mon mari s'est penché à la portière... celle-ci n'était pas fermée, et sous son poids elle s'est ouverte... Il est tombé... et à ce moment passait un train... Après je ne sais plus!

— Ah! c'est horrible, murmura-t-on...

Diane était, après cet effort, retombée dans sa syncope.

Le chef de gare télégraphia immédiatement.

A l'aube, il recevait des nouvelles.

On avait retrouvé le corps de Mussidan déchiqueté, mis en pièces, méconnaissable.

Son portefeuille, resté sur la voie, entre les deux rails, à peu près intact, avait indiqué son nom.

On télégraphia sur-le-champ à Paris, où la nouvelle se répandit avec la rapidité de la foudre.

Terrenoire fut averti aussitôt.

Diane avait été conduite dans un hôtel de la place Bellecour, où elle était en proie à une fièvre ardente.

Elle n'avait plus recouvré connaissance depuis les quelques mots qu'elle avait prononcés.

Ce fut là, dans cet hôtel, que la retrouva Terrenoire.

Il s'installa à son chevet et la veilla nuit et jour.

Heureusement et grâce à des soins aussi empressés, la fièvre cérébrale que le docteur redoutait ne se déclara point.

Diane était sauvée.

Mais elle était plongée dans un abattement profond.

Quand elle fut assez forte pour entreprendre le voyage, son père l'emmena à Paris...

Il n'avait pas encore osé l'interroger sur la mort de Mussidan, craignant de renouveler sa peine...

Ce fut Diane elle-même qui lui en parla la première.

N'était-elle pas obligée d'achever la tâche commencée par Mussidan et d'éloigner tout soupçon de la pensée de Terrenoire?

Elle y réussit.

Terrenoire crut sa fille. Il crut que la mort de Mussidan était due à une imprudence.

Diane dut dissimuler jusqu'au bout.

Mme de Terrenoire seule savait la vérité!...

Mais entre elle et sa fille il n'y eut pas un mot sur ce sujet, pas une allusion!...

Ceux qui avaient assisté à la messe de mariage et qui avaient remarqué la pâleur de Mussidan et l'étrange attitude de sa femme, cherchèrent bien à rapprocher ces observations de la mort de Mussidan.

Mais il leur fut impossible de rien deviner.

On parla longtemps, dans le monde fréquenté par Mussidan, de cette fin tragique.

Puis ce fut de cela comme de toute chose : on finit par n'y plus penser.

— Diane est jeune, dit-on, elle oubliera!

Elle ne devait jamais oublier cependant... et l'amour de M. de Vaunoise ne devait jamais effacer de son front le pli creusé, en cette effroyable nuit, par le drame du wagon 303.

Elle demanda à son père la permission de se retirer dans un couvent pour y passer le temps de son deuil...

Quelque douleur que pût lui causer une aussi longue privation de son enfant bien-aimée, Terrenoire approuva cette résolution.

Il n'eut bientôt qu'à se louer de cette absence, car il se trouva mêlé, coup sur coup, à d'autres drames bien autrement douloureux et tragiques qui eussent, à coup sûr, ébranlé la raison de Diane, s'ils étaient parvenus jusqu'à elle.

XLVIII

Jean Guerrier était toujours en prison.

Les divers incidents qui venaient de se passer avaient empêché M. de Terrenoire de s'occuper de lui; mais il ne l'avait pas oublié, cependant, et il plaignait le pauvre garçon, de l'innocence duquel il était de plus en plus convaincu — il le plaignait, disons-nous, avec d'autant plus de raison qu'il devinait la cruelle souffrance de cette âme torturée par la jalousie.

Une dernière parole de Margival lui revenait sans cesse à l'esprit :

« Il y a une question de justice qui prime toutes les autres. Les preuves morales relevées contre Guerrier sont telles que, si elles n'existaient pas, il se pourrait que Guerrier vît s'évanouir toutes les autres charges. S'il est en votre pouvoir d'anéantir ces preuves morales en expliquant l'intimité qui vous est reprochée avec Marie-Louise, vous ne devez pas hésiter .. »

— Il a raison, le vieux Margival, se disait Terrenoire en repassant dans son esprit les phases compliquées du drame qui avait commencé au meurtre de Brignolet. Je me dois à moi-même et à Jean Guerrier de tenter auprès du juge d'instruction une démarche suprême.

Il n'hésita pas plus longtemps.

Il écrivit à M. de Lignerolles une lettre dans laquelle il priait le juge de lui accorder un rendez-vous, ayant à lui faire, disait-il, une confidence de la plus haute gravité.

M. de Lignerolles lui répondit aussitôt en le priant de passer le lendemain, dès le matin, à son cabinet.

Terrenoire fut exact.

Le magistrat l'attendait, lui adressa un regard curieux lorsqu'il entra, accueillit froidement son salut et lui désigna un siège d'un geste.

— Vous avez à me parler, monsieur!

— Je suis décidé à vous confier un secret que j'ai hésité à révéler jusqu'aujourd'hui...

— Il s'agit du vol de votre caisse et du meurtre de Brignolet, sans doute?

— Oui.

— En ce cas, parlez, je vous écoute... Une observation, pourtant : le secret auquel vous faites allusion, ne le connaissiez-vous donc point lorsque vous êtes venu dans mon cabinet, il y a quelque temps, pour la première fois?

— Je vous demande pardon.

— S'il est aussi grave, s'il peut avoir des conséquences aussi grandes que celles que vous semblez prévoir, pourquoi avez-vous tant tardé à m'en entretenir?

— Vous connaîtrez, quand vous saurez tout, les raisons qui m'ont fait hésiter.

— Parlez donc, je ne vous interromprai plus.

Alors, non sans trembler, à tous ces douloureux souvenirs qu'il était forcé d'évoquer, Terrenoire raconta ses jeunes amours avec Blanche Warner, la grossesse de sa maîtresse, son duel, sa blessure, et comment il était resté sans donner de ses nouvelles, comment Blanche s'était mariée, le croyant mort, avec Margival, auquel elle avait donné une fille, qui n'était pas l'enfant de son mari, mais bien celui de Terrenoire : Marie-Louise!...

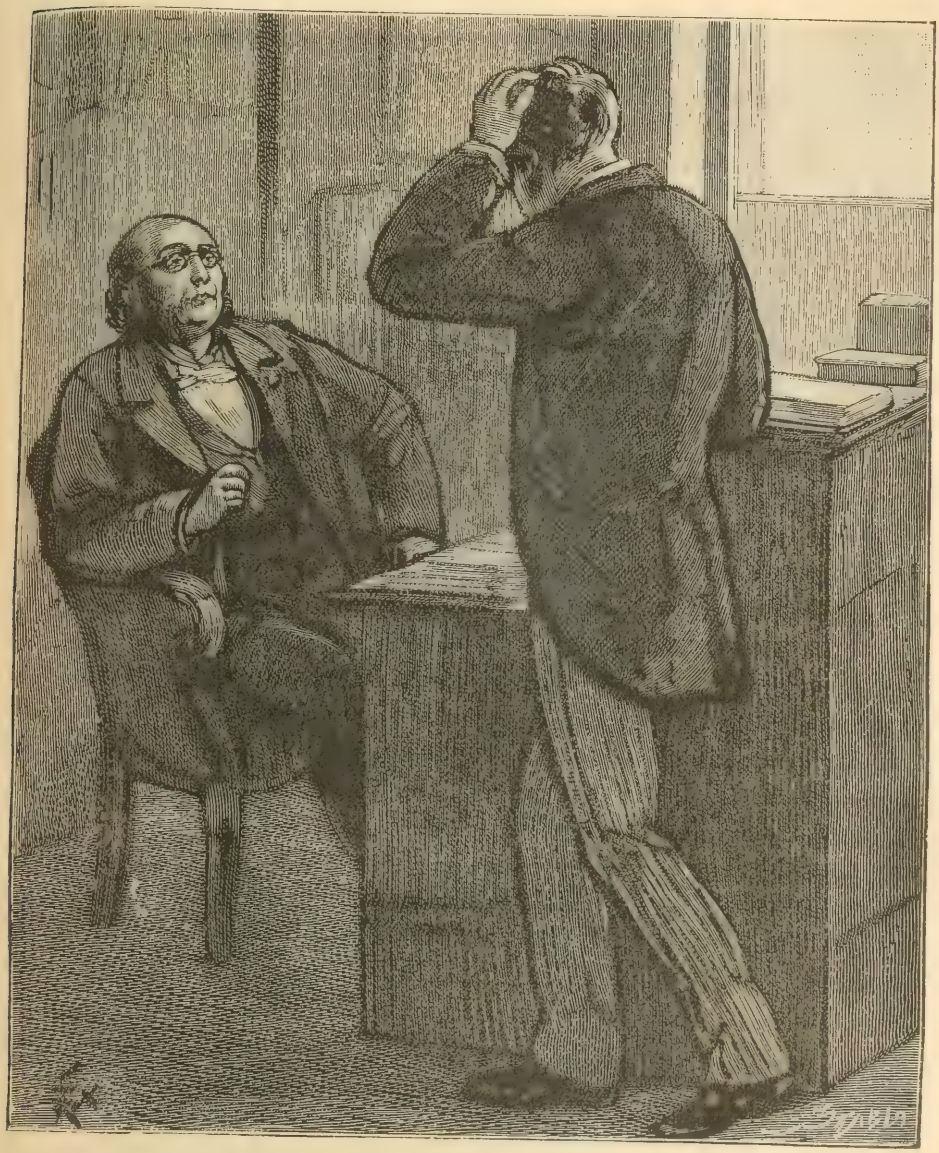
Au fur et à mesure qu'il parlait avec cet accent pathétique qu'il est impossible de feindre, M. de Lignerolles l'écoutait avec autant de curiosité que de surprise...

Quand Terrenoire eut fini — et il lui avait été possible de deviner, sur le visage du juge l'effet de ses paroles — il ajouta :

— En vous faisant cet aveu pénible, c'est à l'homme avant tout que je me suis adressé. C'est une confession que j'ai faite, et je vous demande le secret, comme je le demanderais à un confesseur... Vous devez comprendre à présent les raisons qui m'ont forcé au silence, alors que Guerrier et Margival m'accusaient de relations coupables avec Marie-Louise, sans savoir que Marie-Louise est ma fille!... Que pouvais-je faire, sinon répondre par mon silence à de pareilles accusations? A Margival je ne pouvais dire que sa femme, la mère de celle qu'il considérait et qu'il aimait comme sa fille, avait été ma maîtresse... Je ne pouvais lui enlever ainsi le respect sacré de la morte et assombrir les jours qu'il lui reste à vivre par un souvenir odieux... Devant Marie-Louise, n'étais-je pas tenu à une semblable réserve? Dévoiler à cette enfant la vérité, c'était toucher à la chasteté de son âme, à la virginité de son cœur... C'eût été un crime... C'est toujours un crime que d'enlever à un enfant le respect de sa mère! A Jean Guerrier, seulement, je pouvais tout confier!... Mais, dans l'exaltation première de sa jalousie, Guerrier ne m'eût pas cru peut-être et le mal eût été irréparable. J'aurais cependant pris plus tôt la résolution à laquelle je suis arrivé aujourd'hui si je n'en avais été détourné par des malheurs et des soucis domestiques...

A ce moment, M. de Lignerolles ne put retenir un geste d'attention.

Il s'attendait, sans doute, à quelque allusion qu'il eût comprise, car



Non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible... (P. 693.)

il prêta, à ce qu'allait dire le banquier, une oreille attentive... mais il fut trompé... Terrenoire s'interrompit.

Alors, le magistrat :

— Vous avez eu tort, monsieur, dit-il, de ne pas me faire connaître la vérité dès le premier jour...

— Il n'est pas trop tard, heureusement, puisque votre instruction

n'est pas terminée, et puisque le dossier n'est pas renvoyé à la chambre des mises en accusation.

— Vous savez que la justice ne peut se contenter de quelques paroles... elle demande autre chose... Moi, personnellement, monsieur de Terrenoire, je vous crois lorsque vous me dites que vous êtes le père de Marie-Louise... mais le magistrat exige autre chose...

— Des preuves, n'est-ce pas? fit tristement Terrenoire.

— Des preuves, oui. — Des preuves de vos relations avec la mère de Marie-Louise, de cette Blanche Warner dont vous m'avez parlé...

— J'y avais pensé, monsieur, et ce n'est pas sans un serrement de cœur que je vous les livre... Les voici...

M. de Lignerolles tendit la main avec empressement.

— Ce sont, fit le banquier, les lettres d'amour de Blanche, que j'avais toujours conservées comme de précieuses reliques, car elles me rappellent les plus heureux et les plus doux moments de ma jeunesse... Elles étaient, chez moi, cachées à tous, dans le secret le plus profond... et je m'enfermais souvent, dans les premières années qui suivirent mon retour à Paris, pour les relire... Après mon mariage, je n'eus pas la force de m'en séparer... Elles étaient pour moi comme autant d'amies qui me retraçaient le tableau de quelques heures, trop courtes hélas ! de ma vie... Je vous les livre, monsieur... lisez-les !... Elles vous feront comprendre, mieux que je n'y réussirais, le secret de mes relations avec Margival... qui est, en même temps, le secret de cette attitude que vous avez observée et qui vous a semblé si étrange et si inexplicable...

Le magistrat prit le paquet de lettres et les parcourut.

Elles disaient tout, ces lettres, en effet.

Quelques-unes même semblaient résumer la situation :

« O mon ami chéri, je ne comprends plus pourquoi je n'ai pas de « nouvelles de toi... Je n'ose croire à un aussi affreux malheur que celui « de ta mort; j'ai confiance en toi, et je sais que tu ne peux m'abandonner. « Par pitié, mon ami chéri, écris-moi ou fais-moi écrire. Si je savais où tu « es, et si tu es malade, j'irais te rejoindre et te soignerais... Souviens-toi « que, si du premier jour tu as été nécessaire à ma vie, si ton amour a « empli mon cœur, maintenant ton abandon, plus que jamais, serait ma « perte... As-tu oublié, ô mon amant, la confidence que je t'ai faite le « jour même où tu provoquais cet homme qui m'insultait?... Faut-il te la « rappeler et te dire que ce qui n'était alors qu'un doute est devenu cer- « titude?... Je suis enceinte... Reviens vite, ô mon ami, et que notre « mariage cache ma faute à tous les yeux, à mon père, à mon père sur- « tout, qui me tuera, vois-tu, quand je serai publiquement déshonorée... »

La lettre continuait longtemps sur ce ton : d'autres lettres répétaient les mêmes plaintes, les mêmes terreurs, les mêmes inquiétudes.

Puis, au fur et à mesure que le temps passait, les lettres de plus en plus pressantes indiquaient que si l'amour de Blanche Warner pour Terrenoire n'avait ni diminué, ni varié, cependant la crainte de son père l'emportait peut-être sur cet amour...

Enfin, une dernière lettre disait :

« O mon ami, je t'écris, désespérée, affolée... Es-tu mort? Si tu « reviens quelque jour dans ce petit appartement qui a abrité notre bon- « heur de si peu de durée, je veux que tu retrouves toutes mes lettres « qui te retraceront mes larmes et mes angoisses et te prouveront que je « ne te suis pas infidèle [illegible] e si je me marie, c'est à cause de l'enfant « que je porte... de l'enf[illegible] qui est à toi... et qui sera l'enfant d'un autre... « l'enfant que bientôt t[illegible] auras plus le droit d'appeler de ce nom et qui « n'aura jamais le droit de te nommer son père... C'est pour cet enfant « que je me marie, ô mon ami chéri... Reviens vite, si tu veux ne pas me « perdre, perdre ta Blanche à tout jamais. »

Et il n'y avait plus eu d'autre lettre.

Le juge d'instruction connaissait maintenant tous les incidents qui avaient suivi : le mariage de Blanche Warner avec Margival l'inventeur; la naissance de Marie-Louise; la mort malheureuse de Blanche, enlevée quelques jours après par une péritonite aiguë; la mort de Warner, qui n'avait pu survivre à sa fille.

L'accent de sincérité que Terrenoire avait mis à ce récit, sa profonde douleur en se ressouvenant de ces amours jeunes et fraîches qui avaient été le seul vrai moment de bonheur de sa jeunesse, tout cela avait frappé M. de Lignerolles, qui n'avait pas cessé d'étudier attentivement le banquier pendant qu'il parlait.

Il n'eut pas, même une seconde, le soupçon qu'on le trompait; le juge se connaissait en hommes, et s'il pouvait hésiter quelquefois, comme lorsqu'il avait entendu, sans en être ému, les sanglots de rage de Jean Guerrier, certains accents trouvaient tout droit le chemin de son âme.

— Je vous crois, monsieur, dit-il, et je vous prie de me pardonner si je vous ai demandé des preuves.

M. de Terrenoire s'inclina.

Le juge reprit :

— Seulement, il ne suffit pas de m'avoir fait cette confidence... il faut aussi que Jean Guerrier sache tout. Je souhaite que vous le trouviez aussi bien disposé que moi à vous entendre... Il est très irrité contre

vous... C'est à vous qu'il reporte ce qui lui arrive, son malheur, son accusation, à vous, à sa femme et à son beau-père...

— Hélas!

— Êtes-vous résolu à lui parler?

— Ne le faut-il pas? N'est-ce pas nécessaire?

— Absolument — non pour moi, mais à cause de vous. Il se peut que la Justice, trouvant désormais insuffisants certains indices que n'appuient plus les preuves morales, rende la liberté à Jean Guerrier. Elle le fera sans lui donner d'explications... Elle ne lui en doit pas... mais Jean Guerrier se retrouvera dès lors en face de vous, avec la même jalousie... et, s'il ne connaît pas votre secret, qu'adviendra-t-il?... Vous serez à jamais séparé de votre fille... il vous sera désormais impossible de la revoir... C'est, je crois, le plus cruel chagrin qu'on puisse vous causer!...

— Je lui dirai tout; Guerrier est un homme, il ne peut s'offenser de ce qu'il entendra... Mon histoire n'enlève rien à l'honorabilité de Margival... elle n'enlève rien non plus à la chasteté et aux vertus de Marie-Louise... il ne pourra qu'en aimer sa femme davantage, en découvrant combien injustement il la soupçonnait!...

Et, après un moment de silence :

— Plaise à Dieu que je ne rencontre pas de résistance chez Marie-Louise et chez Margival... A eux je ne puis rien dire... Je ne puis déshonorer la mère aux yeux de la fille, je ne puis enlever à Margival le respect de sa femme morte... Dieu m'inspirera...

— Il faut conquérir Guerrier... Guerrier vous aidera...

— Veuillez le faire venir.

— A l'instant, et je le préparerai à vous écouter... Peut-être même, si je le vois bien disposé et calme, lui dirai-je tout moi-même! Entrez dans ce cabinet. Je vous appellerai quand le moment me semblera propice.

— Merci, monsieur de Lignerolles.

Jean Guerrier fut amené quelques instants après.

Il était hâve et maigre; on lisait sur sa physionomie tout ce qu'il souffrait, depuis qu'on le tenait emprisonné, de rage et d'impuissance de se sentir ainsi désarmé devant ceux qui s'étaient joués de lui et l'avaient conduit là.

Il ne rêvait que vengeance contre Terrenoire, contre Margival et contre Marie-Louise.

Après les premiers interrogatoires, Guerrier avait été écroué à Mazas, procédure qui a lieu régulièrement; mais, depuis quelques jours, un incident très grave étant survenu dans l'enquête — la découverte de Mme de Terrenoire dans une maison meublée de la rue Saint-Jacques —

le juge, voulant avoir Guerrier sous la main, l'avait fait réintégrer au Dépôt.

Quand il entra dans le cabinet de M. de Lignerolles, il baissa légèrement la tête pour saluer.

Ses yeux étaient fiévreux, son teint jaune, ses lèvres d'une pâleur exsangue.

— Jean Guerrier, veuillez vous asseoir, fit le juge doucement.

Et comme le malheureux ne pouvait s'empêcher de tressaillir, étonné de ce ton auquel il était loin d'être habitué :

— J'ai une grave communication à vous faire, acheva le magistrat qui semblait éprouver quelque plaisir, même une certaine émotion à apporter à cet homme une révélation qui allait lui rendre peut-être la paix de l'âme en lui enlevant ses injurieux doutes.

— Grave?

— Écoutez-moi et veuillez ne pas m'interrompre.

Alors, M. de Lignerolles reprit, de point en point, le récit fait un instant auparavant par Terrenoire, n'omettant aucun détail, glissant avec une habileté qui dénotait une extrême facilité de parole sur les renseignements qui pouvaient jeter, dans le cœur de Guerrier, un peu de rancune contre la mère de Marie-Louise, appuyant, au contraire, sur tous ceux qui pouvaient faire comprendre, excuser, sinon justifier, sa faute...

Quand l'aveu fut fait, la confidence complète, Guerrier se leva brusquement, les mains au front, un flot de sang au visage, bégayant dans son affreux trouble :

— Non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible... Ne voyez-vous pas que c'est une histoire inventée par eux, par Terrenoire, par Margival, par Marie-Louise elle-même... les infâmes!

Mais le juge avait les preuves.

Il avait gardé les lettres de Blanche Warner.

Il les montra :

— Vous n'avez pas, dit-il, plus de raisons que moi de vous montrer incrédule... Eh bien, moi...

— Eh bien, vous?

— Moi, j'ai cru!!

Il y eut un moment de silence entre eux.

Ils se regardaient; le juge souriait.

— Lisez! dit-il... Plus tôt vous saurez... plus vite vous serez heureux!

Guerrier s'essuya les yeux.

— Je vous demande pardon, dit-il, égaré, il faut que j'attende un peu. Je ne vois plus clair...

Il essayait de lire, mais ne pouvait, le pauvre garçon.

Maintenant, de rouge qu'il était tout à l'heure, il était devenu mortellement pâle... et il tremblait violemment...

Il approcha de très près les lettres et finit par les déchiffrer.

Il resta longtemps ainsi, les yeux fixés sur ces lignes, qu'il parcourait fièvreusement.

Quand il eut fini, il les rendit à M. de Lignerolles.

Il ne parlait point, il réfléchissait.

Il repassait en son esprit, sans doute, les pénibles scènes entre le banquier et lui et cherchait à se rappeler si les lettres qu'il avait entre les mains répondaient bien à tous les odieux soupçons que ces scènes avaient fait naître.

Un à un, tous ses doutes s'en allaient.

Une immense quiétude entrait en lui et il se sentait revivre, comme sauvé d'un danger de mort.

M. de Lignerolles épiait ses pensées sur sa physionomie.

Il lisait là comme en un livre ouvert.

— M. de Terrenoire est ici, dit-il.

— Puis-je le voir?

— A l'instant, si vous le désirez!...

— Oui, tout de suite...

M. de Terrenoire écoutait.

Il avait entendu, sans doute, car il entra aussitôt...

Il ouvrit ses bras en pleurant.

Et Guerrier s'y laissa tomber. Il pleurait, lui aussi.

— Malheureux enfant!... dit le banquier, malheureux enfant! De quoi donc m'avais-tu soupçonné? De quoi donc me croyais-tu capable?

— Pardon! fit Guerrier, j'étais fou; mais était-ce ma faute après tout, abandonné comme je l'étais?

— Non. Et je te pardonne.

Ils se tournèrent alors, inquiets, vers le juge.

C'était de lui que dépendait la mise en liberté de Guerrier.

Qu'allait-il dire? Qu'allait-il faire?

Il comprit leur inquiétude et leur hâte de savoir ce qu'il pensait; il avait pris tout à coup un air grave.

— Monsieur Guerrier, dit-il, je vais signer une ordonnance de non-lieu et vous remettre en liberté...

Guerrier eut un geste de joie...

— Cette liberté, vous la devez aussi bien à la déclaration que M. de Terrenoire s'est enfin résigné à nous apporter qu'à des découvertes que viennent de faire certains de mes agents... et qui semblent éclairer le crime du boulevard Haussmann d'une lumière toute nouvelle.

— Connaîtrait-on enfin le vrai coupable? demanda vivement M. de Terrenoire.

— Nous ne le connaissons pas encore, dit le juge, mais il est probable que la piste que nous suivons cette fois est la bonne, et que nous arriverons par elle à la vérité.

— Si je puis vous être bon à quelque chose... si je puis vous donner quelques renseignements?... dit le banquier.

M. de Lignerolles fut quelque temps sans répondre.

— Vous le pourrez, dit-il, et il est probable que dans cinq ou six jours je serai obligé de vous prier de passer à mon cabinet, à moins que je n'envoie chez vous des agents qui vous instruiront de ce qu'il faut que vous sachiez.

— Vous me dites cela d'un ton étrange!

Et Terrenoire était un peu pâle.

— Ne m'interrogez pas, je ne pourrais vous répondre.

Le banquier secoua l'inquiétude qui venait de naître en son esprit et demanda s'il pouvait emmener Guerrier.

— Oui, fit le juge, je vais donner des ordres à cet effet.

Et, quelques minutes après, Guerrier, appuyé sur le bras de Terrenoire, sortait, en chancelant, du cabinet du juge et descendait sur le boulevard où il était obligé de s'arrêter tout à coup, en proie à une émotion très vive, presque à de la faiblesse, comme s'il avait été ébloui, au sortir d'une longue nuit, par les rayons aveuglants du soleil.

XLIX

Le commissaire de police qui, dans l'hôtel borgne de la rue Saint-Jacques, avait procédé à la descente de garni que nous avons racontée, n'avait pas gardé pour lui la découverte qu'il y avait faite.

Le matin même, dès qu'il fut à son bureau, et, avant toute autre occupation, il rédigea un rapport très étendu où fut relaté l'incident avec les détails les plus infimes et les plus minutieux.

Il y disait dans quelles circonstances la descente s'était faite, et comment avait été surprise Mme de Terrenoire.

Il donnait aussi le signalement de son amant, « lequel avait déclaré se nommer Pierre Langevin ».

Enfin il joignit un autre rapport, plus sommaire, concernant l'arrestation d'une dizaine de filles qu'il avait expédiées dans la nuit même au poste, et qui avaient dû être conduites à la Préfecture.

On comprend l'émoi que causa ce rapport dans les bureaux du chef de la police de sûreté... où il fut transmis confidentiellement, après avoir été décacheté par le chef du cabinet du préfet.

Le chef de la sûreté alla conférer immédiatement avec M. de Lignerolles, qui ne fut pas moins surpris.

Mais toutes ces surprises et tous ces émois ne donnaient pas la clé de l'intrigue, et, comme le disait familièrement le chef, tout cela menaçait de devenir la bouteille à l'encre.

L'agent Chambille, que l'on mit au courant, ne put donner non plus d'éclaircissements ; il se reposait doucement, depuis le début de l'enquête, sur l'arrestation de Guerrier et s'attendait toujours à des aveux qui lui avaient semblé, surtout, de plus en plus probables depuis le suicide du malheureux Béjaud.

Chambille avait haussé les épaules :

— Est-ce que Mme de Terrenoire ne peut avoir d'amant, dit-il, sans être accusée pour cela de complicité dans le meurtre du gardien de la caisse de son mari?... Pourquoi ce meurtre? Dans quel intérêt ce vol? Voler et déshonorer son mari, n'était-ce pas se voler et se déshonorer elle-même?

Ce qu'il disait avait un semblant de raison.

Mais le chef n'était pas convaincu. Son instinct le poussait, malgré lui, à se mêler à cette intrigue d'amour, comme jadis leur instinct de policiers avait poussé Tristot et Pivolot à se mêler des amours de la jolie Mme Brignolet.

Ce fut à eux, justement, que pensa le chef, en cette conjoncture.

Il ne les avait pas vus depuis longtemps.

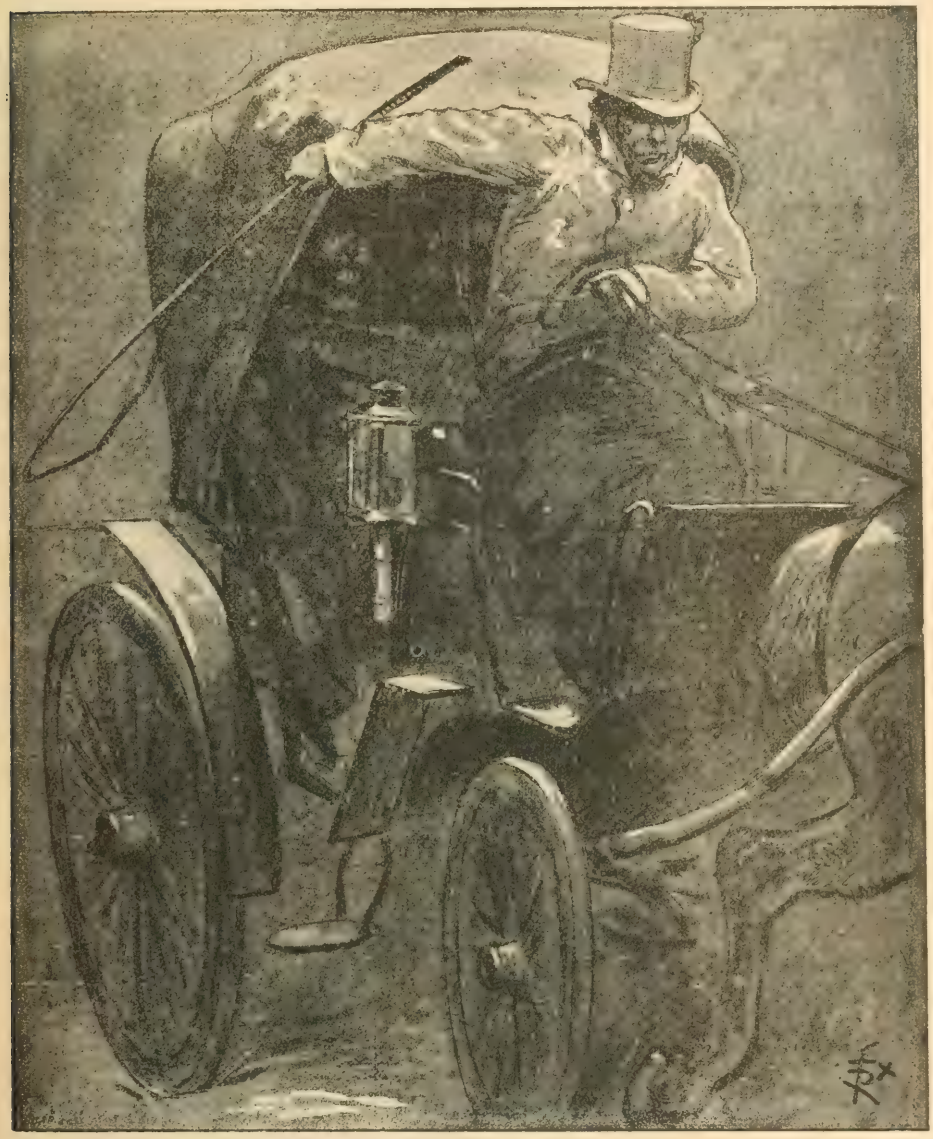
Les deux compères poursuivaient patiemment leur enquête.

Ils attendaient des renseignements complets, une conviction, une certitude, avant de livrer à la police le secret de leurs investigations et de leurs découvertes.

Le chef les fit appeler. Il leur recommanda de ne pas perdre une minute, et d'accourir à la Préfecture, toute affaire cessante.

— Il paraît que c'est sérieux, dit Tristot à Pivolot.

— Sans doute qu'il y a du nouveau.



Le cocher, auquel ils avaient promis un fort pourboire... (P. 698.)

— Pourvu que Chambille n'ait pas eu la main heureuse et ne soit pas arrivé bon premier...

— Allons donc, est-ce que c'est possible? D'abord, vous saurez, monsieur Tristot, que le mieux informé en cette affaire, c'est encore le père Laroque, qui est tout à fait rétabli et qui nous va donner du fil à retordre ; car il entend bien chasser tout seul son gibier.

Ils sortirent, arrêtèrent un fiacre et se firent conduire à la Préfecture de police.

Le cocher, auquel ils avaient promis un fort pourboire, fouettait son cheval à tour de bras.

La bête détalait avec une rapidité que ne faisait certes pas prévoir sa maigreur, et les passants se retournaient avec curiosité pour voir passer, dans sa course fantastique, cette carcasse vivante qui n'avait plus que la peau et les os.

— Voilà! dit le cocher en les arrêtant sur le quai des Orfèvres; maintenant Belotte en a pour jusqu'au soir à trembler sur ses guiboles.

Ils descendirent de voiture et pénétrèrent dans un long couloir en planches au bout duquel ils descendirent un escalier, également en planches — construction provisoire de cette partie de la Préfecture depuis les incendies de la Commune, — ils remontèrent, au bout d'un second couloir, un escalier en pierre qui les conduisit à un dédale de corridors le long desquels étaient espacés les bureaux des commissaires aux délégations judiciaires, et où se trouvait également le cabinet particulier du chef de la sûreté.

Ils se firent annoncer.

On les introduisit aussitôt.

Le chef les attendait avec une certaine impatience et ne put retenir, malgré tout son flegme, une exclamation de plaisir quand il les aperçut.

Il s'enferma aussitôt avec eux et défendit sa porte.

Tristot avait cligné de l'œil à Pivolot.

Pivolot avait répondu à Tristot par le même geste.

Ils étaient radieux et ne déguisaient pas leur contentement.

Le chef avait besoin d'eux!

Donc il reconnaissait, par ce fait même, leur supériorité, leur astuce, leur vigilance; donc, il était plus probable que l'on voyait à la Préfecture que l'on avait fait fausse route, et que Chambille s'était trompé... Chambille, leur adversaire, leur bête noire!

— Vous occupez-vous toujours de l'affaire Brignolet? demanda le chef, abordant franchement la question.

— De plus en plus.

— Où en êtes-vous?

— Heu! heu! c'est un écheveau bien embrouillé...

— Ce qui veut dire?...

— Que nous ne savons pas grand'chose, jusqu'à présent...

— Quelle piste suivez-vous?

Tristot et Pivolot hésitèrent à répondre.

Ils avaient toute sorte de raisons pour ne point parler de Luversan, tant qu'ils ne seraient pas sûrs de sa culpabilité ou du moins de sa complicité dans le meurtre de Brignolet.

Pivolot répondit donc évasivement.

— Nous sommes persuadés de l'innocence de Jean Guerrier. Nous partons de là pour donner un sens à tous les renseignements, à tous les indices que nous recueillons.

— Vous ne voulez rien me dire de plus précis?...

— Nous ne le pouvons... Ce serait nous enlever notre liberté... Si nous nous trompons, nous tenons à ce que vous ignoriez les moyens que nous avons employés et que vous n'approuveriez peut-être pas... Si nous réussissons, c'est vous qui en aurez gloire et profit, et alors peu vous importe par quels procédés plus ou moins réguliers nous serons arrivés au but!...

— Drôles de personnages! murmura le chef, malins, ruses comme des singes. Il faut en passer par ce qu'ils exigent. Tout cela n'est pas très régulier, mais je puis prétendre tout ignorer et personne ne peut m'obliger à ouvrir les yeux...

Et tout haut il reprit :

— J'ai confiance en vous. Gardez donc pour vous ce que vous avez découvert. Je suis certain que vous me direz tout lorsqu'il en sera temps.

— Soyez-en convaincu, monsieur.

— Moi, de mon côté, puisque je suis appelé à bénéficier moralement de vos services, je ne veux rien vous cacher et je vous communiquerai un renseignement de la plus haute importance, que vous utiliserez, je n'en doute pas...

— Ah! ah! nous y voici, sembla dire à Tristot le regard expressif de Pivolot.

— Dans une descente de garnis, opérée rue Saint-Jacques, au-dessus du concert, le commissaire de police du quartier a pincé Mme de Terrenoire avec son amant... un personnage équivoque... Il allait l'emmener, malgré ses protestations, quand elle a déclaré son nom... et, après contrôle, il a été reconnu qu'elle disait vrai...

— C'était bien Mme de Terrenoire?

— C'était elle.

Cette fois Tristot et Pivolot ne songeaient plus à se faire des signes.

Ils se regardaient, les yeux écarquillés, avec les marques de la plus complète stupéfaction.

— Diable! diable! fit Tristot après un silence, qu'est-ce que cela veut dire?

Et tout à coup frappé d'une idée subite :

— Le commissaire de police n'a pas commis, je suppose, l'imprudence de laisser partir l'amant sans exiger son nom!

— Parbleu! fit le chef, n'était-ce pas l'enfance de l'art?...

— C'eût été, en effet, pousser la discrétion trop loin; les commissaires de police de Paris sont tous gens instruits, bien élevés et prudents. Mais il faut arrêter la discrétion là où la police commence, fit Tristot.

— Et le nom de l'amant? demanda Pivolot, qui n'abandonnait pas son idée.

— Pierre Langevin!...

Tristot et Pivolot firent un geste de désappointement.

Ils s'étaient, sans doute, attendus à un autre nom que celui-là.

— Au moins, le commissaire de police ne s'en est pas rapporté à cette simple indication... il a pris le signalement?

— Il l'a pris

— Pouvons-nous le connaître?...

— Le voici.

Le chef tendit une note à Tristot, qui la lut et la remit ensuite à Pivolot, qui en prit également connaissance.

Puis les deux compères gardèrent un moment de silence.

Mais à tous deux leurs yeux brillaient et à tous deux il y avait le même pli sur leur front.

Le chef de la sûreté les observait.

— Évidemment ils savent quelque chose! pensa-t-il.

Ce qu'ils venaient de découvrir — nos lecteurs le devinent — et ce qui avait pour eux une importance énorme, c'est que le signalement de Pierre Langevin se rapportait, trait pour trait, au signalement de Luversan!...

On conçoit leur émotion et leur curiosité.

— Qu'a fait ensuite le commissaire de police? interrogea Tristot.

— Rien de plus. Il s'est assuré que la femme ne mentait pas et était bien Mme de Terrenoire; elle habite un hôtel rue de Chanaleilles et son mari est bien le banquier dont le garçon de caisse a été assassiné... Quant à Pierre Langevin, il a laissé partir sa maîtresse et il est resté dans sa chambre. C'est rue Saint-Jacques qu'il demeure...

— Depuis longtemps?

— Non. J'ai fait prendre ce matin le relevé du garni. Il porte que Langevin n'habitait là que depuis quelques jours. Il est certain qu'il a un autre domicile. Pourquoi cache-t-il ses amours dans un hôtel de dernière catégorie? Voilà ce qui est bizarre et ce qu'il importe d'approfondir.

Tristot eut un petit tressaillement qui fut répercuté par les nerfs de Pivolot.

— Monsieur le chef de la sûreté aurait-il quelques doutes?

Le chef eut un sourire ironique.

— En police, vous êtes trop fins pour l'ignorer, il faut tout approfondir, surtout les choses les plus indifférentes.

Tristot et Pivolot échangèrent leurs pensées dans un coup d'œil: on sait qu'ils se comprenaient ainsi.

Puis Pivolot prit la parole :

— Franchise pour franchise et confidence pour confidence, monsieur, dit-il... Nous allons vous faire part de nos doutes... Nous vous prions, toutefois, auparavant, de ne point nous faire d'observations sur notre manière de mener une enquête... et, lorsque vous saurez tout, de ne confier à personne autre qu'a nous, surtout à Chambille, le soin de mener à bien ce que nous avons entrepris...

Le chef connaissait sans doute de longue date la profonde antipathie des deux compères pour le gros Chambille, car il se mit à rire et répondit aussitôt :

— C'est une affaire entendue, pour ce qui concerne Chambille. Quant à contrecarrer vos plans, vous avez, j'espère, assez de confiance en moi pour ne pas me faire l'injure d'exiger autre chose que ma promesse... Je vous la réitère... J'apprécie beaucoup, vous le savez, vos services et les laisser-passer que je vous ai délivrés, et qui vous permettent de vous mêler, à votre entente, de tout ce qui m'intéresse, vous prouvent que je n'ai nulle envie de vous empêcher de réussir en cette affaire, comme vous avez déjà réussi en tant d'autres...

Le chef mêlait habilement la bonhomie à la flatterie.

Du reste, un peu rude, il passait pour être très franc.

Pivolot — c'était lui, généralement, qui prenait la parole dans les circonstances graves — tira de sa poche un carnet, sur lequel il mettait, au jour le jour, ses impressions et ses notes, le consulta pendant quelques minutes et releva la tête.

— Le signalement de Pierre Langevin répond exactement à celui d'un homme que nous recherchons, que nous avons filé, qui nous semble suspect... ou du moins dont la conduite ne nous paraît pas très claire dans cette affaire de vol et d'assassinat...

— Il s'appelle?

— Luversan.

Le chef de la sûreté parut consulter sa mémoire, mais ce nom, sans doute, ne lui disait rien, car il fit signe à Pivolot de poursuivre.

— Nous savions déjà que ce Luversan avait des relations avec les Terrenoire ; mais nous ne pouvions soupçonner qu'il fût l'amant de la femme du banquier.

— Mais vous aviez quelque raison de filer et de surveiller ce Luversan?... Qu'est-ce donc qui vous avait fait naître des doutes sur la possibilité de sa participation au meurtre de Brignolet?

— Voilà qui serait très difficile à vous expliquer, monsieur. De raisons vraies, de preuves, nous n'en avons point; mais, en fait de choses de police, ne vous est-il jamais arrivé de marcher un peu à l'aventure, sans vous laisser conduire par le raisonnement et par la logique?

— Souvent, au contraire.

— Et n'est-il pas advenu que le résultat a été le même?

— Souvent, aussi.

— Eh bien! c'est ainsi que nous avons marché, dans toute cette affaire. En prenant des renseignements sur Béjaud, que tout semblait accuser au premier abord, nous avons été amenés à en prendre sur la victime elle-même, sur Brignolet. Ils n'étaient pas aussi satisfaisants que ceux que nous avons recueillis sur son camarade.

Le chef eut un geste qui indiqua toute l'attention qu'il apportait aux paroles de Pivolot.

— Non pas que Brignolet eût une mauvaise conduite; mais sa femme, qui est fort coquette, le forçait à certaines dépenses qui l'obligeaient à faire des dettes. Tout ce qu'on nous dit de Mme Brignolet nous parut si curieux et si intéressant que nous eûmes envie de la voir. Car il était évident, pour nous, qu'elle avait dû avoir une grande influence sur l'esprit de son mari, amoureux fou d'elle. Que ne peut pas sur un homme faible une jolie femme, bête, entêtée et sans scrupules! ..

— Et Mme Brignolet était tout cela?

— Peut-être quelque chose de plus encore. Du moins, c'est ainsi que nous l'avons jugée dans l'entrevue que nous avons eue avec elle.

— Qu'est-il résulté de cette entrevue?

— Rien, en fait. Et cependant nous en sommes sortis avec la conviction que nous étions dans la bonne voie, que nous suivions la bonne piste, et que c'était la justice, c'est-à-dire vous, ou plutôt Chambille, qui faisait fausse route...

— Instruisez-moi. Je ne demande pas mieux que de partager votre conviction.

— Mme Brignolet avait certes, en elle, tout ce qu'il fallait pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire une fort jolie cocotte, mais cependant sa démoralisation s'était opérée si rapidement que nous

avons pensé qu'elle avait dû recevoir de mauvais conseils... De qui? D'une femme ou d'un homme?... Pour le savoir, il fallait la surveiller, afin d'apprendre quelles étaient ses relations... Ce fut ce que nous fîmes... C'est ainsi que nous avons appris qu'elle était la maîtresse de ce Luversan, lequel, je dois le dire, s'apprêtait, à cet instant, à se débarrasser d'elle. Nous avons assisté à quelques scènes qui ne nous laissaient point de doutes à cet égard. Mme Brignolet était jalouse et nous l'avons, quelque temps après, trouvée furieuse d'être ainsi abandonnée. C'était là d'excellentes dispositions pour nous avouer tout ce qu'elle avait sur le cœur. Elle ne se fit pas longtemps prier. Voyez, chef, comme tout se lie : Mme Brignolet nous apprit qu'elle était, depuis deux ou trois semaines, la maîtresse de Luversan; que ce Luversan avait commencé à lui jeter dans la tête des idées de coquetterie; qu'il s'était lié avec son mari; elle nous dit qu'elle avait fait de son ménage un enfer pour ce pauvre diable, auquel elle réclamait sans cesse de l'argent... de l'argent... et encore de l'argent, malgré ses protestations et son impuissance ; elle nous dit aussi qu'enfin, un beau jour, Brignolet lui avait annoncé, poussé à bout par d'incessantes demandes, qu'il allait entrer, avec Luversan, dans une affaire qui lui rapporterait beaucoup d'or Il ne voulut pas s'expliquer davantage, mais répondit seulement, à une question que lui faisait sa femme : « Demain, tu seras riche! »

Pivolot fit silence, comme les acteurs qui prennent un temps, avant de lancer un mot à effet :

— Or, acheva-t-il, c'est le lendemain de ce jour, justement, que Brignolet a été assassiné près de la caisse...

— En effet, voilà qui est singulier! murmura le chef.

— D'autre part, continua Pivolot avec un sourire, dans lequel il triompha, Mme Brignolet nous avait parlé d'une maîtresse du grand monde qu'elle soupçonnait à son amant... Elle avait surpris une fois une lettre qu'elle allait lire, quand elle lui fut arrachée par Luversan, mais Mme Brignolet avait eu le temps de lire la signature qui portait le nom d' « Andréa ».

Le chef fit un soubresaut.

— C'est le prénom de Mme de Terrenoire, dit-il.

— Bravo ! Voilà qui nous prouve — avec le signalement pris par le commissaire de police — que ce Pierre Langevin et ce Luversan ne font qu'un seul et même personnage. Je m'en doutais...

— Tout cela est, en effet, très intéressant, dit le chef, et ces détails semblent se rapporter, chez cet homme, à un plan de conduite; mais ce

plan, nous ne le connaissons pas. En tout cela, rien ne m'indique la participation au crime...

— C'est vrai. Il nous manque encore un peu de lumière pour éclairer ces détails... mais, patience ! la lumière viendra.

— Est-ce tout ce que vous avez découvert?

— Non. Pendant deux ou trois jours, nous n'avons pas cessé de filer Luversan... Il nous a promenés d'hôtel en hôtel, changeant de demeure comme à plaisir... voulant dépister sans doute des gens intéressés à le découvrir... même il a feint de partir pour la province et il a expédié ses malles à Blois.

— Elles doivent y être encore?

— Elles y sont toujours, et elles y resteront longtemps, car Luversan ne doit pas avoir l'intention de quitter Paris. Nous avons étudié sa vie. Elle est très décousue, mais régulière, pourtant, dans son désordre. Il joue beaucoup...

— Ah! ah! et il joue gros jeu? fit le chef.

— Très gros jeu. Nous allons citer un exemple. Il a joué contre un jeune homme très riche, nommé de Luvigny, qui demeure rue de Londres, garçon fort bien apparenté; il a perdu, une nuit, une somme assez ronde.

— Combien?

— Quatre-vingt-dix mille francs!...

— Et il n'a pas pu payer?

— Pardonnez-moi. Les quatre-vingt-dix mille francs ont été payés dans les vingt-quatre heures obligatoires.

— Voilà qui est étrange. Et vous dites que ce Luversan vit en garni?

— Hélas! nous n'en savons plus rien!

— Comment?

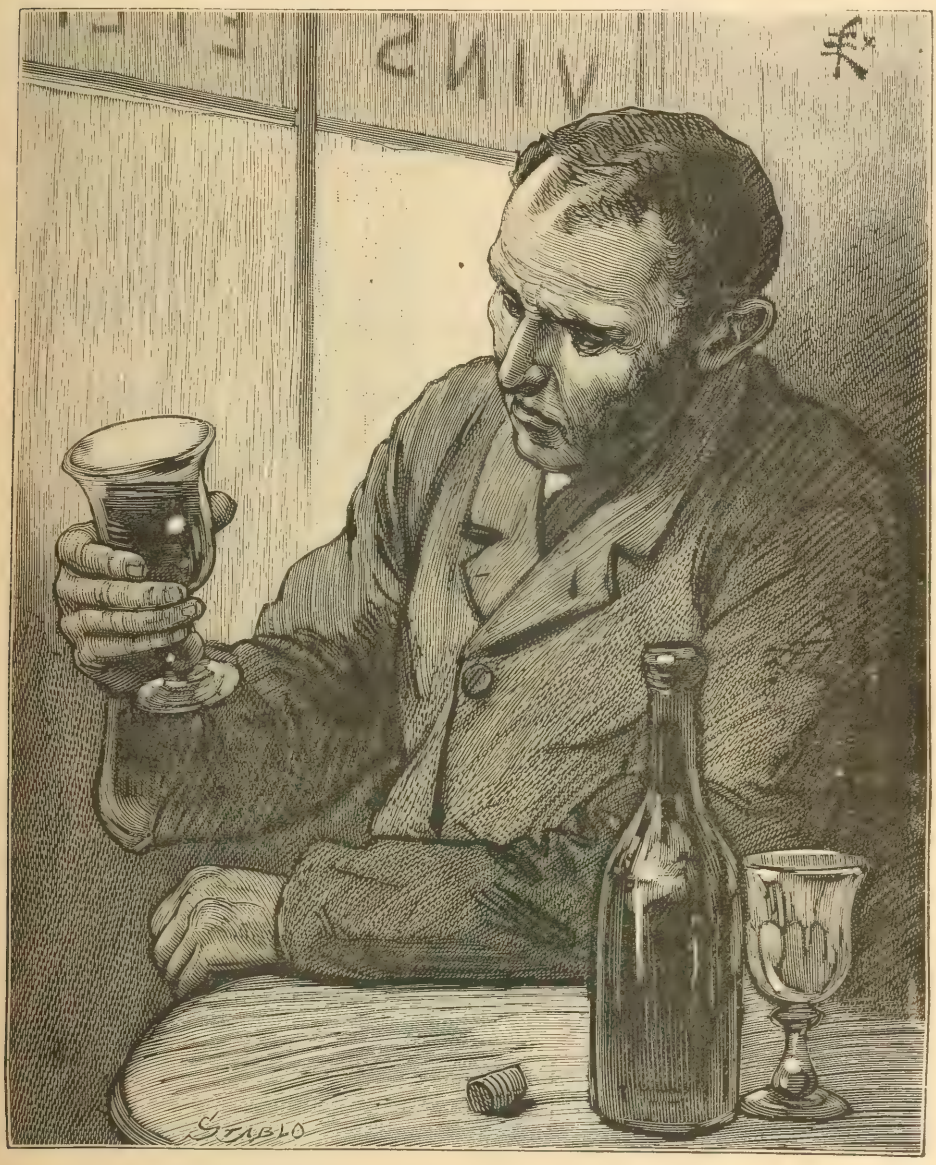
— Luversan, qui vivait effectivement en garni il y a six semaines environ, nous a échappé.

— Ah! ah!

Cette exclamation signifiait : « Voilà ce que c'est que de vouloir faire de la police en simples amateurs et de se priver du concours de Chambille. »

Pivolot comprit, mais n'en laissa rien paraître, pas plus que Tristot

— Déjà, reprit-il, Luversan prenait, il y a six semaines, de grandes précautions pour se cacher. C'est justement ce qui nous avait frappés, M. Tristot et moi... ce qui avait éveillé notre attention en nous engageant à le surveiller de près...



Béjaud avait trouvé un goût étrangement amer au vin. (P. 708.)

— Luversan a dû gagner de l'argent dans un autre cercle pendant l'intervalle de vingt-quatre heures dont vous parliez tout à l'heure ?

— Il n'est allé nulle part.

— Vous en êtes sûrs ?

— Nous ne l'avons pas quitté !

— Alors, il est riche...

— Quand j'affirme qu'il n'est allé nulle part, j'entends qu'il n'a pas remis les pieds dans un cercle... mais il a fait des visites... il est retourné rue Antoine-Dubois, au quartier latin, et là s'est habillé... Il avait une voiture de place qui l'a conduit rue de Chanaleilles...

— Chez M. de Terrenoire.

— Justement.

— Et c'est en sortant de chez M. de Terrenoire...

— Vous avez deviné... c'est en sortant de chez le banquier que Luversan s'est rendu chez M. de Luvigny et l'a payé intégralement...

— Comment connaissez-vous ce détail?

— Parbleu! fit M. Pivolot en riant, je suis allé trouver bonnement M. de Luvigny; je l'ai questionné; il aurait pu me mettre à la porte en me disant que je me mêlais de choses qui ne me regardaient pas... Heureusement, il ne l'a pas fait... Heureusement encore il a répondu, avec assez de complaisance, aux questions que je lui adressais... Il avait encore, dans un portefeuille, les quatre-vingt-dix mille francs de Luversan... il me les a montrés...

— N'est-il pas possible que cet homme ait de l'argent à la banque Terrenoire?

— Nous l'avons pensé...

— Avez-vous pris des renseignements à ce sujet?

— Pas encore. Chaque chose vient en son temps. Ce que je sais, par exemple, c'est que Luversan n'est pas allé à la banque; ce que je sais encore, c'est qu'au moment où Luversan est entré à l'hôtel de la rue de Chanaleilles M. de Terrenoire était absent et n'y est pas venu pendant que notre homme s'y trouvait.

— Il avait peut-être de l'argent rue Antoine-Dubois.

— Je l'ignore. Toujours est-il que j'ai usé de prudence. Profitant des excellentes dispositions dans lesquelles je voyais M. de Luvigny, je l'ai prié de ne pas disposer de la somme que venait de lui apporter Luversan et à laquelle il me parut qu'il avait déjà donné une destination...

— Dans quel but lui avez-vous fait cette demande?

Pivolot hésita avant de répondre.

— Ma foi, dit-il, j'ai agi d'instinct, sans trop savoir, mais je suis persuadé, pourtant, que cela nous servira.

— De quoi se composait la somme? De valeurs, de billets de banque, ou d'un chèque?

— De billets.

— Et vous êtes sûr que ce M. de Luvigny les aura gardés?

— J'en suis sûr! J'ai sa parole... Il s'est même relativement gêné pour conserver cette grosse somme sans y toucher. Hier encore, il m'a renouvelé sa promesse en m'accordant un dernier délai de huit jours.

— Est-ce tout ce que vous avez à m'apprendre? demanda le chef de la sûreté.

— Non, ce n'est pas tout.

— Je vais résumer déjà ce que vous m'avez dit, ou du moins en tirer les conclusions rationnelles... Vous soupçonnez Luversan d'avoir assassiné Brignolet et volé la caisse de M. de Terrenoire.

— Oui, nous le soupçonnons.

— Béjaud, selon vous, n'était pas son complice?...

— Il ne l'était pas. Et cependant Luversan en avait un. Cela lui était nécessaire. Il ne pouvait entrer dans le banque sans la clé... car la serrure n'a pas été forcée... Il lui fallait un complice aussi pour l'aider à plonger Béjaud et Jean Guerrier dans ce sommeil bizarre dont ni le vol ni le meurtre ne les ont tirés... Il lui fallait un complice, peut-être deux, pour le renseigner sur le contenu de la caisse... Il lui fallait un complice pour le cacher dans la maison en attendant que la nuit fût venue... Il lui fallait un complice, enfin, pour l'aider dans chacun des moindres actes de ce drame.

— Et ce complice?

— Je vais bien vous étonner en vous disant que tout nous porte à croire, M. Tristot et moi, que c'est Brignolet.

— La victime?...

— Elle-même!

— Ce n'est pas vraisemblable.

— Peu importe, si cela est la vérité.

— Mais une pareille supposition doit reposer sur des raisonnements serrés, logiques...

— Ces raisonnements, nous les avons faits, monsieur, croyez-le bien!... Pourquoi Luversan a-t-il recherché Mme Brignolet? Est-ce pour en faire sa maîtresse? Pour cela, soit, mais aussi pour influer sur l'esprit de Brignolet. Cela est si vrai, que le crime commis, Luversan s'est débarrassé de sa maîtresse, trop commune et vulgaire pour lui, et, avec sa jalousie, trop encombrante... Cela vous paraît-il probable?

— Continuez!

— Pourquoi Luversan a-t-il eu la bizarre idée de faire la connaissance du mari, alors qu'il était l'amant de la femme? Cela lui était, avouez-le, bien inutile!... Ce n'était qu'un désagrément de plus dans cette intimité et il aurait pu s'en dispenser.

— Je le reconnais comme vous.

— Il avait intérêt à se lier avec Brignolet et sa femme, à cause de la position du mari à la banque Terrenoire. C'est par lui qu'il a obtenu les renseignements qu'il désirait. Et, comme il n'était pas sûr d'attirer à lui Béjaud, comme d'autre part il le craignait, comme Béjaud pouvait être un empêchement pour son projet, il avait besoin de Brignolet pour écarter Béjaud.

— Comment cela?

— Ce n'est pas naturellement que Béjaud s'est endormi. Lui et Brignolet fréquentaient le comptoir du marchand de vin Cornélius, dit Lupin, rue de La Rochefoucauld. C'est là qu'ils déjeunaient ou qu'ils dînaient quelquefois. Or, Cornélius, dit Lupin, m'a raconté que, le soir même du meurtre, Béjaud avait trouvé un goût étrangement amer au vin que Brignolet venait de verser dans son verre...

— En a-t-il fait la réflexion?

— Assurément. Cornélius a goûté le vin, tiré du même litre, Brignolet a versé un second verre, du même vin, mais Béjaud n'a plus rien senti... Un second verre de narcotique était inutile ; le premier suffisait.

— Cela expliquerait jusqu'à un certain point le sommeil léthargique du gardien de caisse ; mais avez-vous trouvé quelque explication au sommeil non moins extraordinaire de Guerrier?

— Certes, et des plus romanesques, vous allez voir.

— Tout ce que vous me dites, monsieur Pivolot, tient du roman, mais rien de cela ne nous surprend, car nous sommes habitués, dans notre métier, à des aventures que les romanciers eux-mêmes n'oseraient raconter sans courir le risque d'être taxés d'exagération...

— Béjaud et Brignolet étaient bien tous deux affectés à la garde de la caisse ; mais Brignolet était celui des deux qui s'occupait plus particulièrement de Jean Guerrier. Dans l'après-midi, Guerrier, qui a, paraît-il, la mauvaise habitude de trop fumer, avait fait renouveler sa provision de cigares, qu'il se procurait, comme nous tous qui détestons les cigares de la régie, par l'intermédiaire d'un garçon de restaurant. Vous savez aussi bien que moi que Guerrier a passé à travailler, dans son cabinet, la nuit qui précédait le versement des douze cent mille francs volés. Pendant cette nuit, le caissier a essayé ces nouveaux cigares apportés par Brignolet. Et c'est après avoir tenté, vainement, d'en fumer cinq ou six, qu'il s'est endormi. M. Chambille et M. Lacroix ont négligé, lors de leur première enquête, de ramasser ces bouts de cigares. M. Tristot et moi, qui ne négligeons rien, nous nous en sommes emparés.

— Dans quel but? A quoi pouvaient-ils vous servir?...

— J'ai, comme mon ami, vingt ou trente mille francs de rentes, ce qui vous donnera la certitude que je ne suis pas un ramasseur de bouts de cigares. Cependant, j'ai fait comme ces pauvres diables. J'ai fumé un de ces cigares abandonnés par Jean Guerrier. Il me serait difficile de vous dire à quelle idée j'obéissais. Cependant je n'eus pas à me repentir de m'être laissé aller à cette excentricité. Après quelques bouffées, je sentis tout à coup que je m'endormais ; j'essayai de combattre ce sommeil qu'aucune fatigue de la journée n'excusait. Peine perdue... C'était comme une main de fer abattue sur ma tête, qui me fermait les paupières. Je ne résistai plus !... Combien de temps je dormis, c'est mon ami qui pourrait vous le dire... C'est lui qui me réveilla, non sans effort, car il me crut mort ou peu s'en faut, pendant quelques minutes !... Quand j'eus repris entièrement connaissance, je compris vite que mon sommeil avait été causé par une sorte d'ivresse engendrée par la fumée du cigare. Comme je suis fumeur, je m'étonnai... Pour être ainsi grisé, il fallait, ou que ces cigares fussent bien mauvais, ou qu'ils fussent intoxiqués. C'est l'idée qui me vint aussitôt. J'ai un ami, le docteur Corpitel, très fort chimiste. J'eus recours à lui en cette circonstance. Il analysa les cigares que je lui apportai. .

— Et il trouva du narcotique? fit le chef intrigué.

— Oui, à haute dose... Ces cigares — tous ceux que je lui remis, et il est possible qu'il s'en trouve d'autres intacts dans la même boîte — ces cigares, dis-je, ont été imprégnés d'une composition obtenue avec le chanvre indien et de l'extrait de daturah. C'est le daturah qui les rendait exécrables. Je ne conseillerai jamais à la régie d'user du même procédé pour rendre les siens meilleurs.

— Ainsi, Brignolet, complice de Luversan, aurait endormi Béjaud et Jean Guerrier?

— Je le crois !

— C'est une habile intrigue que celle-là, et il fallait une perspicacité comme la vôtre, messieurs, pour se débrouiller au milieu d'un pareil écheveau... Tout cela est habilement arrangé, commenté, expliqué... Je n'ai qu'une objection à faire...

— Nous sollicitons vos observations, et nous serons heureux, soyez-en convaincu, de les mettre à profit.

M. Pivolot avait dit cela d'un air très sérieux. Il voulait plaire au chef, bien que, dans le fond, il se souciât peu de son opinion, ayant la sienne toute faite et ne voulant pas en démordre.

— Vous avez agi, je le vois, dit le chef de la sûreté, en partant de

cette hypothèse que Luversan était le coupable et que Guerrier était innocent...

— C'est cela.

— Mais qui vous prouve, en somme, que ce Luversan ne soit pas un honnête garçon, un peu écervelé, menant une vie irrégulière, et ne comptant pas trop le nombre de ses maîtresses?... Si vous partiez de la même hypothèse, en ce qui concerne Luversan, et en supposant qu'il est innocent, êtes-vous sûr que vous ne trouveriez pas des explications parfaitement suffisantes à tout ce que vous avez relevé contre lui? Tenez, supposez ceci : Luversan est riche... il est l'amant de Mme de Terrenoire... Il est obligé à une infinité de ruses pour se cacher... le mari a des soupçons, les pourchasse de rendez-vous en rendez-vous... les deux amants s'aiment et passent facilement par-dessus les inconvénients des hôtels garnis du quartier Latin... Et c'est là qu'on les trouve. Un caprice, entre temps, a pu pousser Luversan vers Mme Brignolet, ce qui est fort possible, car vous reconnaissez vous-même que Mme Brignolet est très jolie. Mais, si jolie qu'elle fût, elle ne pouvait être mise en balance avec Mme de Terrenoire, et ce n'a été là que des amourettes de quelques jours.

— Rien de tout cela qui ne puisse arriver, dit Pivolot

— Il est encore facile de faire d'autres suppositions... Luversan peut être un aventurier jouant auprès de Mme de Terrenoire le rôle de des Grieux auprès de Manon Lescaut et n'hésitant pas trop à se servir de la cassette particulière de sa maîtresse pour payer ses dettes de jeu... Cela n'est pas fort honorable... Mais c'est une affaire de conduite privée où nous n'avons rien à voir... Le reste s'explique aussi facilement... Le verre dans lequel a bu Béjaud pouvait avoir contenu de l'absinthe et avoir été mal lavé; le docteur Corpitel, en examinant les cigares, a pu se tromper et découvrir beaucoup de choses là où il y en avait fort peu... Ce ne serait pas la première erreur des médecins chimistes... Luversan a pu lier connaissance avec Brignolet, afin de faciliter ses relations avec sa femme... Chacun de vos indices, vous le voyez, reçoit sans trop de difficultés, et avec moins d'invraisemblance, une autre explication que celle que vous lui avez vous-même donnée... Où est la vérité?

— Je crois, monsieur, dit Pivolot avec fermeté et en relevant sur le chef ses yeux intelligents, je crois que la vérité est de notre côté...

— La preuve... une preuve devant laquelle il faudra s'incliner, me l'apportez-vous?

— Non.

— Croyez-vous l'obtenir bientôt?

— Je l'ignore. Je suis trop prudent pour affirmer et promettre, sans

être sûr de tenir. Je ferai mon possible, c'est tout ce que je puis dire... et même plus que le possible...

— Revenez me voir quand vous aurez appris autre chose. Et que ce que je vous ai dit ne vous décourage pas.

— N'ayez pas cette crainte, monsieur, répliqua Pivolot avec une légère pointe d'ironie.

— J'ai voulu seulement vous mettre en garde contre vous-mêmes, en vous montrant qu'il y avait deux manières d'expliquer vos découvertes. Vous réfléchirez plus à votre aise quand vous serez seuls, et, si vous vous êtes trompés, il sera temps encore de revenir sur vos pas. Soyez convaincus que je ne tiens pas plus pour Chambille que pour vous. L'intérêt seul de la justice me guide, et j'accepte avec reconnaissance la vérité de quelque côté qu'on me l'envoie.

Le chef de la sûreté s'était levé.

Pivolot et Tristot comprirent que le moment était venu de se retirer.

Ils saluèrent et prirent congé du chef.

L

Pivolot n'avait pas trompé Tristot en lui disant que le père Laroque en savait plus à lui tout seul que la police officieuse et officielle sur la retraite de Luversan.

Un beau matin, le père de Suzanne débarqua chez eux, le visage rayonnant. Il relevait à peine de convalescence et sa maigreur était telle que, sans ses affreuses cicatrices et sa longue barbe blanche, on aurait eu peine à reconnaître en lui l'opulent William Farney.

— Êtes-vous prêts, mes enfants? demanda-t-il aux deux policiers sans prendre le temps de leur dire bonjour.

— Cela dépend, répondirent-ils en chœur.

— Il s'agit de Luversan.

— Eh bien?

— Nous pourrions l'arrêter dès aujourd'hui, mais j'ai encore des démarches à faire auparavant en vue d'assurer la preuve de mon innocence. Il ne suffit pas de tenir le loup par les oreilles, il faut le mettre dans l'obligation d'avouer, et, dans l'espèce, comme disent les gens de procédure, ce n'est pas commode. Tenez-vous prêts demain à me suivre. Je vous conduirai dans une maison où vous trouverez Luversan en train de vaquer à ses occupations ordinaires.

— Ah bah! fit Tristot, à qui Pivolot lança un coup d'œil de blâme.

Ce dernier se prit la tête dans les mains et réfléchit une demi-minute. Les deux autres l'observaient.

— Je ne doute pas, dit enfin Pivolot, du succès de votre campagne personnelle, campagne qui a commencé avant votre maladie ; mais prenez garde : en voulant vous réhabiliter, vous risquez de perdre votre jeune ami Jean Guerrier.

— Moi !

— Le pauvre garçon a failli par devenir fou dans sa cellule de Mazas. Ah ! voilà bien les beaux résultats de la prison préventive ! On arrache un homme à sa famille, à ses occupations. On le déshonore provisoirement, quitte à le relâcher au bout de quelques jours ou... de quelques mois.

— Mais expliquez-vous donc ! s'écria Roger, que cette tirade impatientait. Vous m'accusez de perdre mon meilleur ami et vous ne me dites pas comment je pourrais me rendre coupable d'une aussi abominable action.

Tristot crut devoir prendre la parole à son tour.

— Ne vous fâchez pas, monsieur Laroque, dit-il. Mon ami et moi, nous avons à cœur de prouver l'innocence de Guerrier.

— Moi aussi !

— Nous n'en doutons pas ; mais, si nous arrêtions dès demain Luversan comme étant le véritable auteur du crime de Ville-d'Avray, serions-nous en mesure de prouver qu'il est également l'assassin de Brignolet ?

Roger se calma aussitôt.

— Vous avez raison, dit-il ; mais quand l'aurez-vous, cette preuve ?

— Dès demain, peut-être. Cela ne saurait tarder plus de deux ou trois jours. Êtes-vous sûr de retrouver Luversan ?

— Quand je voudrai.

— Alors, accordez-nous ce court délai dans l'intérêt d'une cause qui nous est aussi chère que la vôtre.

— Vous avez dit vrai. Y a-t-il indiscrétion à vous demander des détails sur votre entreprise ?

Tristot consulta du regard Pivolot. Ils s'accordèrent instantanément pour refuser tout renseignement à Roger Laroque.

— C'est bien, dit celui-ci. Je viendrai tous les jours ici prendre vos ordres. Tâchons de nous entendre pour en finir avant la fin de la semaine.

Il se retira, désappointé et résigné tout à la fois. Puisqu'il fallait attendre, il attendrait.

Quel était le secret des policiers amateurs ?

Nous allons le dire.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? messieurs. (P. 718.)

Bien avant le meurtre de Brignolet, la situation pécuniaire de Mme de Terrenoire n'avait pas été sans lui causer des discussions avec son mari.

Ignorant, comme il avait toujours été, des déportements de sa femme, le banquier, depuis son mariage, n'avait jamais eu de graves reproches à lui adresser; mais Andréa était très coquette et dépensière.

Après s'être retenue dans les premiers temps, alors que Terrenoire ne s'était pas encore lancé dans la haute finance et ne disposait que de fort peu de capitaux, elle n'avait pas tardé à se livrer à son goût effréné de luxe, de toilettes, à ces caprices sans raison qui étaient aussi bien pour elle un prétexte à passer le temps qu'un besoin de sa nature de paraître et de briller.

Terrenoire, dont les affaires étaient prospères et qui était puissamment aidé par Mussidan, dont l'immense fortune foncière poussait la sienne, avait desserré volontiers et de plus en plus tous les jours les cordons de sa bourse.

Il arriva toutefois un moment où les dépenses devinrent si exorbitantes que Terrenoire eut peur et fut obligé d'intervenir.

Il demanda une fois pour toutes à sa femme de lui fixer un budget, en la priant, après l'avoir établi le plus large possible, de ne le point dépasser.

Il avait dit cela gaiement, moitié souriant, moitié sérieux, ne voulant pas fâcher Andréa et désireux cependant de faire impression sur son esprit par sa fermeté.

— Je gagne beaucoup d'argent, ma chérie, mais cet argent va et vient, paraît et disparaît. Je suis obligé, si je veux réussir, d'être en même temps audacieux et prudent. C'est la première fois que je parle chiffres avec vous. Je veux que ce soit la dernière. Quelle somme vous faut-il par an?

Andréa avait souri, elle aussi.

Mentalement elle fit un calcul.

— Soit, dit-elle, parlons chiffres et parlons ménage. C'est la première fois que cela nous arrive, que ce soit la dernière. J'ai des dentelles, des bijoux... que vous vous chargerez de renouveler quand il le faudra. Je ne parlerai donc que des dépenses courantes... Est-ce bien cela?

— Justement.

— Ma couturière peut me coûter douze mille francs; ma modiste trois mille; la lingère quatre mille; le cordonnier quinze cents francs; j'achète par an pour six mille francs de ganterie, de bas, de rubans, de nœuds, de cravates, de bibelots dont il serait trop long de vous faire la nomenclature; pour trois mille francs de dentelles d'usage; pour quatre ou cinq mille francs de parfumerie, fleurs, coiffures; le blanchissage peut être évalué à six cents francs par mois; le teinturier, pour la lingerie de soie, me coûte trois cents francs; mettez autant pour le nettoyage et le reste. Voilà, il me semble, ce qu'il me faut.

Terrenoire, toujours souriant, avait tiré son petit carnet de Bourse,

et crayonnait les chiffres, au fur et à mesure qu'ils tombaient de la jolie bouche sensuelle de Mme de Terrenoire.

Quand elle eut fini :

— C'est bien tout?

— Je le crois.

— Avec cela, vous n'aurez plus besoin de rien?

— De rien, je l'affirme.

— Bon.

Terrenoire additionna rapidement.

— Cela fait un total d'un peu moins de cinquante mille francs, dit-il. Vous croyez que cela est suffisant?

— J'en suis sûre.

— Je mets dix mille francs de plus pour vos pauvres et vos dépenses extraordinaires, que vous avez oublié de mentionner. Cela fait soixante mille francs, que je tiens à votre disposition. Préférez-vous les toucher par mois, par trimestre ou par semestre?

— Par mois, si le voulez bien.

— Je suis à vos ordres. Tous les mois vous toucherez cinq mille francs.

Il lui tendit les mains; elle avança son front; il y mit un baiser et la regarda un instant appuyée contre sa poitrine.

— Maintenant, dit-il, que cette grave affaire est terminée, j'espère bien qu'il ne sera plus jamais question de ces vilaines choses entre nous deux, madame?

— Jamais, dit-elle.

Et, en effet, pendant des années, il n'en fut plus question.

Ces soixante mille francs annuels suffisaient aux caprices de Mme de Terrenoire.

Puis elle trouva que soixante mille francs n'étaient pas exagérés.

A mesure qu'elle atteignit, puis dépassa la trentaine, à mesure qu'elle voyait fuir les attraits de la jeunesse, elle cherchait l'équivalent pour elle dans les artifices de la toilette.

Après s'être trouvée au large dans son budget, la jolie femme se trouva à l'étroit.

Elle souffrit quelque temps, puis s'en plaignit à son mari.

Celui-ci fronça le sourcil et ne lui vint pas en aide.

Elle fit des dettes; la première fois, Terrenoire les paya et fit quelques remontrances paternelles à sa femme.

La seconde fois, il paya encore, mais il dit à Andréa :

— Ma chère enfant, ma fortune n'est pas assez solide pour me

permettre des dépenses aussi exagérées. Je dois songer à Diane, à notre fille. Vous n'aurez désormais pas un sou de plus que la somme suffisante que je vous ai fixée. Ne m'obligez pas, je vous en supplie, à des mesures extrêmes.

Des mesures extrêmes? Lesquelles? Une séparation, peut-être? Elle frémissait à cette pensée.

Non pas qu'elle aimât Terrenoire et qu'elle eût éprouvé beaucoup de peine à le voir s'arrêter à une résolution aussi énergique, aussi désespérée, c'était un autre sentiment qui la faisait hésiter; elle ne songeait pas sans terreur à la situation fausse que cela lui eût créée, car sa fortune personnelle ne lui eût pas permis de continuer le même train et de faire les mêmes dépenses.

Pendant quelque temps, elle fut donc sur ses gardes.

Et Terrenoire, n'entendant plus parler de dettes, crut que ses remontrances avaient produit leur effet.

Il n'en était rien, pourtant.

La conversion de Mme de Terrenoire dura quelques mois, au bout desquels elle retomba dans les mêmes caprices coûteux.

Les dettes s'accumulèrent.

Elle n'osa plus les avouer à son mari, certaine d'avance de sa colère et désireuse d'éviter une rupture.

Les créanciers attendirent longtemps, très longtemps même, puis finirent par trouver étranges les tergiversations constantes de Mme de Terrenoire — par s'inquiéter de ses remises de payement — et par s'impatienter.

Humblement d'abord, avec mille précautions, ils protestèrent.

Ils ne voulaient qu'être payés et tremblaient de s'aliéner une aussi riche et aussi fructueuse cliente.

Leurs prières ne réussissant pas, il fallut bien qu'ils en vinssent aux menaces.

L'un d'eux prévint Mme de Terrenoire qu'il irait trouver son mari, auquel il dévoilerait la situation, s'il n'était pas payé dans les trois jours qui suivraient

Les trois jours passèrent; il ne fut pas payé, et il allait exécuter sa menace, quand une lettre de Mme de Terrenoire vint le supplier — comme dernier retard — d'attendre jusqu'au lendemain.

Le créancier impitoyable qui la poursuivait ainsi avait cependant gagné avec elle presque une fortune.

C'était Kleper-Turner, le couturier à la mode.

Quand, le lendemain, Kleper-Turner se présenta rue de Chanaleilles

avec sa facture, pour être payé, il n'alla pas jusqu'à Mme de Terrenoire.

Il apprit en bas que la banque Terrenoire avait été volée de plus d'un million et qu'un gardien avait été assassiné.

Kleper-Turner fit la grimace.

Mme de Terrenoire lui devait une trentaine de mille francs.

Ce n'était pas la ruine pour lui, s'il n'était pas payé.

Il était Allemand, donc il était patient; il préféra attendre, évitant un esclandre qui eût perdu peut-être la banque.

Seulement, il se fit à part lui quelques réflexions assez malséantes sur le malheur qui accablait la maison de Terrenoire.

— C'est très trôle, très trôle; foilà un fol qui dompe à merfeille; on tirait un vait exbrès... Étranche, étranche! mais laissons fenir les éfénements.

Les événements, nous les avons retracés, et l'excellent M. Kleper-Turner les vit se dérouler devant lui avec un intérêt croissant.

A chaque nouvelle qu'on lui apporta de la Bourse, dans la journée accidentée qui suivit le crime, M. Kleper-Turner répétait, avec ce fort accent d'outre-Rhin dont tous les efforts n'avaient jamais pu le débarrasser complètement :

— La pangue zautera... la pangue ne zautera bas...

Elle ne sauta pas, grâce à Mussidan, et ce fut M. Kleper-Turner qui, dans son cabinet de la rue du Quatre-Septembre, exécuta une cabriole de joie, lorsqu'il apprit cette nouvelle!

Il y gagnait trente mille francs.

— Je me suis trombé, murmura-t-il, en trufant le fol étranche... Técitément, c'était un vrai fol... un frai fol et un assassinat pour de pon...

On le voit, M. Kleper-Turner aimait parfois à plaisanter.

Il attendit quelques jours avant de se présenter rue de Chanaleilles.

Seulement, en homme qui avait l'expérience des affaires et l'habitude des femmes — car il avait la clientèle mondaine et aristocratique de Paris — dès qu'il sut par ses renseignements particuliers que la banque de Terrenoire ne « zauterait bas » — selon son expression — il écrivit aussitôt à Mme de Terrenoire une lettre dans laquelle il lui disait qu'après le malheur qui la frappait il ne voulait pas se présenter à l'hôtel pour faire une réclamation d'argent.

Il attendrait, ajoutait-il, quelques jours, et il terminait en suppliant Mme de Terrenoire d'être persuadée qu'il avait pris une part très grande aux inquiétudes que cette catastrophe avait dû lui inspirer.

Ce dernier délai ne fut pas long.

M. Kleper-Turner se disposait un matin à sortir, et, sur la liste de

ses courses, il avait inscrit la rue de Chanaleilles, quand on introduisit dans son cabinet deux personnages longs, maigres, ayant assez l'allure de deux magistrats, et ayant entre eux un certain air de ressemblance.

Les deux cartes qu'un domestique en livrée avait remis à M. Kleper-Turner portaient, l'une le nom de Tristot, l'autre le nom de Pivolot.

C'étaient nos deux amis, en effet. Leur visite au couturier à la mode avait lieu le lendemain même du jour où ils avaient demandé à Laroque un délai pour l'arrestation de Luversan.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, messieurs? demanda poliment le tailleur dont nous ferons grâce de l'accent à nos lecteurs.

Il était toujours très poli et très obséquieux — et ne devenait insolent que lorsqu'il avait employé les derniers moyens de conciliation envers un débiteur entêté.

— Monsieur, dit Pivolot, nous sommes agents d'affaires, nous nous chargeons de recouvrements, d'achats de créances, de recherches de débiteurs disparus.

— Je ne vois pas en quoi vous pouvez m'être utiles... Je fais ces sortes de recherches moi-même... J'ai surtout, vous le savez, une clientèle de femmes du monde, très riches et payant presque toutes très bien. Par conséquent...

— Vous dites, monsieur Kleper-Turner, que vos clientes vous payent presque toutes. Il y a donc des exceptions?

— Il y en a, en effet.

— Sont-elles nombreuses?

— Non, fort heureusement. Mais c'est le secret de mes affaires que vous me demandez là? fit Kleper-Turner avec inquiétude. Vous poussez la curiosité un peu loin.

— Pardonnez-nous donc. Nous irons droit au fait. Parmi les exceptions dont vous parliez, c'est-à-dire parmi les clientes qui ne vous payent pas très régulièrement, n'en est-il pas une qui se nomme Mme de Terrenoire?...

M. Kleper-Turner fronça les sourcils et prit un air mécontent:

— Je n'ai pas l'habitude de raconter mes affaires à tout le monde, monsieur, et je ne suis pas disposé, mais pas du tout, à vous faire connaître, à vous que je n'ai jamais vus, des détails que je ne confie à personne, dans l'intérêt de mes clientes.

— C'est très bien, monsieur Kleper-Turner, fit Pivolot imperturbable, c'est très bien; ces sentiments ainsi exprimés prouvent un caractère droit et une discrétion qui doit être, après celle d'habile coupeur, la première vertu de votre métier.

M. Kleper-Turner ne savait s'il fallait se fâcher.

Il allait peut-être répondre vertement, quand Pivolot ajouta :

— Si Mme de Terrenoire vous devait quelque somme, si forte que fût cette somme, mon ami et moi serions prêts à vous la rembourser intégralement, sur-le-champ.

M. Kleper-Turner fit un soubresaut.

— Quel intérêt avez-vous?

— Ne nous interrogez pas. Nous offrons. Acceptez-vous?...

— Cela demande examen. Il se peut que Mme de Terrenoire me doive une certaine somme. Mais je ne suis pas en peine. Je serai payé quand je le voudrai. Mme de Terrenoire est ma meilleure cliente. C'est de l'or en barre. Si je cède sa créance, elle l'apprendra et me marquera son mécontentement.

— Donc, vous refusez?

— Je refuse. Mme de Terrenoire se vengerait, en allant se fournir ailleurs. Voilà ce que j'y gagnerais.

— Jouons cartes sur table... Combien vous doit-elle?

— Je vous ai déjà dit que je ne répondrais pas. Inutile d'insister. Au surplus, messieurs, on m'attend... et si vous n'avez pas autre chose à me demander...

— Asseyez-vous, monsieur Kleper-Turner. Ne vous impatientez pas Nous appartenons — ou à peu près — mon ami, M. Tristot, et moi, à la Préfecture de police...

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Rien, pour le moment. Beaucoup peut-être tout à l'heure.

— Je ne vous comprends pas.

— Patience. Mme de Terrenoire est donc votre débitrice? Puisque vous refusez de me dire de quelle somme vous êtes son créancier, je suis obligé de faire des suppositions. Je suppose donc qu'elle vous doit... Mettons une somme ronde... cinquante mille francs. Je vous offrais tout à l'heure de me substituer à votre place et de vous rembourser intégralement. Je vous offre maintenant davantage...

— Quoi donc? fit le juif avec curiosité.

— Soixante mille francs de cette créance.

M. Kleper-Turner eut une seconde d'hésitation.

— Non, dit-il, j'y perdrais — tout bien considéré — j'aime mieux conserver la clientèle de Mme de Terrenoire...

— Soixante-dix mille ! fit Pivolot, très calme.

M. Kleper-Turner eut un nouveau tressaillement; ses narines

enflèrent et le bout de sa langue alla rafraîchir ses lèvres minces et pâles ; il parut faire un violent effort sur lui-même pour répondre :

— Non. Encore une fois, n'insistez pas. Je ne puis à aucun prix vous abandonner cette créance.

— Quatre-vingt mille francs... dit Pivolot.

— J'ai dit : à aucun prix.

— Quatre-vingt-dix. .

— Non.

Et M. Kleper-Turner ferma les yeux pour échapper, sans doute, à la tentation de gagner, d'un seul mot et d'un seul trait de plume, soixante mille francs.

Après ce dernier chiffre, Pivolot garda quelques instants le silence. Il ne paraissait pas trop décontenancé et il s'attendait peut-être à ce que le couturier ne lâcherait pas aisément ses droits sur sa riche cliente.

Il s'était levé, en débattant ce prix.

Il se rassit, en transportant sa chaise auprès de M. Kleper-Turner.

Il le touchait presque.

Le couturier parut inquiet.

— Je vous ai dit, monsieur Kleper, que nous étions de la Préfecture. C'est vous dire que nous ne sommes pas venus chez vous sans prendre nos précautions. Vous avez deviné — le plus bête l'aurait fait à votre place — que nous avions un intérêt énorme à devenir propriétaires de la créance sur Mme de Terrenoire. Je vous ai fait des propositions si avantageuses, si extraordinaires qu'elles paraissent invraisemblables. Vous pouviez les accepter, et vous avez eu tort de refuser, car vous avez perdu l'occasion de faire un joli bénéfice.

— Je ne le regrette pas.

— C'est ce que nous allons voir. Je vous prie, monsieur Kleper-Turner — notez bien que je ne vous prie plus de la même manière — de me céder la créance pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour la somme même que vous doit Mme de Terrenoire, sans un sou de plus.

M. Kleper-Turner eut un haussement d'épaules.

— Vous voulez rire, dit-il.

— Pas le moins du monde.

— Cessons ce babillage, je vous le conseille. Mon temps est précieux et je ne le peux perdre en futilités.

— Le nôtre ne l'est pas moins et ce que vous traitez de futilités a une grande importance pour nous. Puisque vous avez l'esprit borné au point de ne pas nous comprendre à demi-mot, je vais être plus explicite. Vous êtes Allemand, monsieur Kleper-Turner...

Prenez garde! soyez prudente! (P. 725.)

— Pas du tout, fit l'homme comme offensé, c'est un mensonge, je suis Alsacien.

— Naturellement. Tous les Allemands prétendent qu'ils sont Alsaciens, c'est-à-dire Français, pour être bien reçus chez nous. Vous n'en êtes pas moins Allemand et, de plus, Prussien. Nous savons d'où vous venez et qui vous êtes. Inutile de nier; car, pour vous mettre les preuves en mains, nous vous conduirons, si bon nous semble, jusqu'au cabinet du préfet de police, où vous apprendrez sans doute avec surprise et surtout avec indignation que vous faites depuis dix ans de l'espionnage pour le compte de M. de Bismarck.

— Moi? fit M. Kleper-Turner très pâle. Moi? Bonté de Dieu! qui a pu vous dire pareil mensonge?

— Ce doit être un mensonge, et vous en êtes assurément incapable. Regardez, cependant, comme les plus honnêtes gens peuvent être calomniés, fit M. Pivolot goguenard.

— Oui, c'est une calomnie, une infâme calomnie!

— Voilà qui est entendu, monsieur Kleper. Vous êtes blanc comme neige. Vous êtes Alsacien et vous aimez la France, ce qui ne vous a pas empêché d'être sous-officier de uhlans pendant la guerre. C'était pour mieux servir la France, sans doute, que vous combattiez contre elle?...

M. Kleper était hébété...

— Je vous assure, répétait-il, je vous assure...

Pivolot ne le laissait pas continuer.

— Voici donc ce que je vous propose... Êtes-vous prêt à m'écouter plus attentivement que tout à l'heure?

— Je suis à votre service, dit Kleper-Turner, humblement, mais je vous assure que je ne suis pas...

— Vous me céderez à l'instant la créance sur Mme de Terrenoire..... A combien se monte-t-elle?

— A trente mille francs seulement.

— Vous consentez?

Le couturier hésitait, se mordait les lèvres, était blême de colère.

— Je vous préviens que si vous n'acceptez pas, dit Pivolot, je ferai prendre un arrêté d'expulsion contre vous et vous forcerai de repasser la frontière.

— Vous feriez cela? exclama l'homme.

— Avant huit jours.

— C'est la ruine pour moi... réfléchissez!

— Nous avons réfléchi. C'est à vous de choisir...

M. Kleper-Turner fit une dernière grimace.

— Au moins, dit-il, si je vous laisse cette créance pour le prix qu'elle vaut, c'est-à-dire pour trente mille francs, croyez bien que je le fais pour vous être agréable, messieurs, et non parce que je cède à la force...

Pivolot et Tristot se mirent à rire.

— Nous croirons tout ce que vous voulez, monsieur Kleper. Il est convenu que si vous cédez, c'est pour nous rendre service et non parce que nous vous avons fait peur.

En rechignant, avec mille grimaces et mille contorsions, le couturier les mit au courant de la situation de Mme de Terrenoire; ils sortirent alors ensemble et sans désemparer s'en allèrent chez un homme de loi où acte fut pris de la cession faite par Kleper-Turner à M. Pivolot de la créance de trente mille francs sur la femme du banquier.

Ce fut après cette formalité remplie qu'ils se séparèrent.

Quand les deux compères furent seuls, ils se mirent à rire.

— Difficile à la détente, ce bonhomme !... Et si nous n'avions pas eu, sur son compte, les jolis petits renseignements que nous a donnés le chef du cabinet du préfet, nous aurions échoué. Il n'eût jamais abandonné ses droits.

— Voilà trente mille francs bien aventurés, monsieur Pivolot.

— Hé! monsieur Tristot, nous serons remboursés, comptez-y J ai acheté ce matin, chez des orfèvres, des marchands de bibelots et autres fournisseurs de Mme de Terrenoire différentes créances en souffrance depuis fort longtemps. Le tout monte à la somme assez rondelette de soixante-dix-huit mille francs. Il paraît que Mme de Terrenoire est à court d'argent. Malgré son budget, qui doit être assez large pour lui permettre de se passer bien des fantaisies, elle a fait des dettes. Pour les payer, ces dettes, il faudrait qu'elle fît des économies, c'est-à-dire qu'elle renonçât, pour une année ou deux, à son luxe, à ses dépenses; et ses habitudes sont sans doute trop invétérées chez elle pour qu'elle se résigne à ce sacrifice.

— Terrenoire, sans être riche, fait d'excellentes affaires. Tout lui réussit. Si sa femme lui avoue cette dette, s'il paye, nous aurons perdu notre temps...

— C'est vrai, mais cela est peu probable. J'ai le pressentiment qu'elle ne dira rien à son mari et qu'elle payera.

— Nous le saurons bientôt.

— Oui, car je compte bien me rendre rue de Chanaleilles cet après-midi... mais d'abord, allons déjeuner.

Après avoir déjeuné, les deux amis se rendirent en voiture rue de Chanaleilles et firent passer leurs cartes à Mme de Terrenoire.

On leur répondit que Mme de Terrenoire n'était pas chez elle.

Ils insistèrent.

On leur répondit qu'elle était très souffrante et ne recevait pas, en les priant de revenir un autre jour ou d'écrire quel était le but de leur visite.

Ils renvoyèrent leurs cartes, sur lesquelles ils s'étaient contentés d'écrire : « De la part de M. Kleper-Turner. »

On les introduisit sur-le-champ.

Or, à cette heure, pendant que Terrenoire était le plus occupé à sa maison de banque, quelqu'un tenait compagnie à Andréa : Luversan.

Luversan, qui ne se savait pas surveillé de si près, mais qui, depuis la descente de police, avait la prescience d'un danger imminent, était venu pour en finir avec cette existence de fugitif. Aimait-il sincèrement sa maîtresse ? Oui et non. Il avait surtout peur d'une indiscrétion de la malheureuse. Découverte, arrêtée, Andréa, il n'en doutait pas, ne résisterait pas à ses remords : elle parlerait.

Quel était le plan de Luversan? On s'en doute : s'emparer par ruse ou par violence du million de William Farney, enlever Andréa, et s'enfuir avec elle dans un pays où les malfaiteurs vivent à l'abri de l'extradition.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Or pour revoir Andréa, se concerter avec elle, Luversan pensa qu'il serait plus habile d'aller la trouver rue de Chanaleilles que de lui assigner un rendez-vous où elle risquait d'être filée par la police.

L'idée était bonne. Elle aurait déroutè Pivolot et Tristot eux-mêmes.

Luversan venait, après force supplications et protestations d'amour éternel, d'obtenir d'Andréa la promesse de le suivre, lorsque la femme de chambre annonça l'arrivée de Tristot et Pivolot.

Le nom de Kleper-Turner les tranquillisa — car. devinant partout des dangers, ils avaient peur, — mais Luversan, qui avait laissé seule Andréa, s'arrangea de façon à voir les deux visiteurs sans être aperçu par eux; il tressaillit; il lui sembla que ces deux figures maigres, fines, rusées, ne lui étaient pas inconnues ; il lui sembla que ces deux hommes s'étaient déjà trouvés sur son chemin, et, à force de chercher dans ses souvenirs, il se rappela que ce devait être ces deux individus dont il s'était cru suivi, alors qu'il demeurait encore rue Antoine-Dubois.

Il rentra précipitamment au salon, s'élança vers Mme de Terrenoire et lui dit :

— Prenez garde ! Soyez prudente !...

Étonnée, Mme de Terrenoire n'eut pas le temps de lui demander des

explications; Luversan s'était jeté derrière un haut paravent, dans le fond du salon, où il resta, n'ayant pas le temps de sortir; et Tristot et Pivolot entrèrent.

Ils saluèrent poliment. Andréa leur répondit à peine.

Elle était encore sous le coup de l'émotion produite par le dernier mot de Luversan.

Quel était donc le danger qui la menaçait?

Elle laissa debout les deux hommes et les examina attentivement, d'un œil anxieux.

— Vous êtes chez Kleper? demanda-t-elle. C'est bizarre, je ne vous connais pas... Il y a peu de temps, sans doute?

— Pardonnez-nous, madame, nous ne sommes ni l'un ni l'autre employés chez M. Kleper-Turner.

— Qui êtes-vous donc?

— Nous sommes tout simplement des agents d'affaires. Nous avons fondé, M. Tristot et moi, il y a longtemps déjà, une agence de recouvrements qui est aujourd'hui en plein succès.

— Et qu'ai-je à faire avec vous, s'il vous plaît? demanda Mme de Terrenoire, dont l'orgueil s'éveillait.

— Mon Dieu, c'est pour une affaire bien simple que nous avons le déplaisir de déranger madame.

— Et quelle est cette affaire?

— Un petit recouvrement.

— Je ne vous connais pas...

— Je crois que nous sommes appelés à faire plus ample connaissance.

— Enfin, monsieur, veuillez être plus clair. Je n'ai pas le loisir de deviner vos réticences, et s'il vous était agréable de vous expliquer...

— C'est justement ce que nous disait ce matin cet excellent M. Kleper-Turner, lorsque nous sommes allés, mon ami et moi, le trouver pour négocier avec lui de l'achat de la créance qu'il a sur vous.

— Oh! je comprends... M. Kleper-Turner s'est fatigué d'attendre; M. Kleper a perdu confiance...

— J'avoue qu'il ne s'est pas décidé sans peine.

— Et il vous a vendu...

— La créance de trente mille francs qu'il avait sur vous.

— Et, sans doute, il l'a dépréciée?

— Au contraire, nous lui en avons offert plus de quatre-vingt mille francs; il ne la cédait pas, il préférait votre clientèle.

— Et de quel moyen vous êtes-vous servi? demanda Mme de Terrenoire, méprisante, mais peu rassurée.

— M. Kleper-Turner, en outre de son métier, fait un peu d'espionnage pour le compte du gouvernement allemand. Nous l'avons menacé de le faire expulser. Il a courbé la tête.

— Quel intérêt avez-vous donc à posséder cette créance?...

— Aucun autre intérêt que celui d'arrondir la somme que vous nous devez déjà et qui se monte à environ soixante-dix-huit mille francs... compte rond... Nous négligeons les centimes.

Mme de Terrenoire, prise de peur, les regardait, interdite.

Derrière le paravent, Luversan écoutait avec épouvante.

Il entrevoyait confusément quelque danger terrible.

Imperturbable, M. Pivolot continua :

— Et c'est cette petite somme que nous venons vous prier, madame, de vouloir bien nous rembourser.

— Sur-le-champ?

— Sans doute. Les affaires sont difficiles. L'argent est rare et rentre difficilement. Nous sommes à découvert, et nous avons besoin de tous nos fonds.

— Et vous avez compté sur moi?

— Nous serions-nous trompés?

— Je n'ai pas d'argent.

— Vous en trouverez...

— Si je ne le peux?

— Nous le regretterons, assurément, mais nous ne sortirons pas d'ici sans avoir été payés.

— Asseyez-vous donc et restez.

— Et, comme notre temps est précieux et nous est compté, nous avons de nouveau regret de vous prévenir que, si dans une demi-heure...

M. Pivolot tira sa montre, gravement.

— Il est quatre heures juste. Donc, à quatre heures et demie, si nous ne sommes pas intégralement payés...

— Que ferez-vous?

— J'irai trouver M. de Terrenoire, votre mari, je lui raconterai quelle est la situation et j'espère qu'il fera droit à notre demande.

— Vous feriez cela?

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

Mme de Terrenoire était devenue pâle.

Elle considérait, effarée, ces deux hommes qui restaient calmes, railleurs, devant elle, et ne perdaient pas un de ses gestes.

Quel était leur but?

Était-ce donc des créanciers ordinaires?

Non. Dans la moindre de leurs paroles perçait une malignité voulue, évidente.

Mais que voulaient-ils?

Et personne pour la défendre!...

Luversan seul était là!... Mais il ne pouvait se montrer sans exciter les soupçons et il était obligé d'assister, impassible, à cette scène.

Et, en effet, à genoux derrière le paravent, la tête sur un fauteuil, Luversan entendait ce qui se disait.

Chacune des paroles de Pivolot adressées à Andréa tombait sur son âme comme autant de brûlures.

Ne pouvoir se lever et le souffleter, cet homme...

Et il ne le pouvait pour deux raisons...

Parce qu'il ne l'eût pas fait sans compromettre Mme de Terrenoire...

Parce que, pour sauver Andréa, c'était non un éclat qu'il fallait, non un scandale, mais de l'argent!

Il n'en avait pas...

Il savait que dans le boudoir de Mme de Terrenoire se trouvait, à peu près intact, le million volé à la banque.

Mais ce million, ce n'était pas sans péril qu'on y pouvait toucher...

C'était là, justement, le péril!...

Et il se mordait, rageusement, les poings.

Pivolot profita de l'émotion où il voyait Mme de Terrenoire pour accentuer sa menace.

— Je ne suppose pas, dit-il, que M. de Terrenoire laisserait en souffrance une pareille dette sans la payer. Je suis convaincu également que si vous faisiez une tentative auprès de lui, cette tentative serait couronnée de succès.

— Et si vous vous trompiez... Si M. de Terrenoire, pour une cause ou pour une autre, refusait de payer?

— Vous êtes solidaires l'un de l'autre. Nous serions obligés de le poursuivre en remboursement. Il payerait.

— Songez que mon mari peut ignorer cette dette... que votre réclamation peut produire entre nous un effet déplorable.

— Nous ne pouvons, hélas! madame, entrer dans ces considérations.

La façon dont répondait Pivolot prouvait à Mme de Terrenoire qu'elle n'avait rien à attendre de leur indulgence.

— J'ai voulu savoir, dit-elle, jusqu'où iraient vos revendications. Soyez tranquilles, messieurs, vous serez payés.

— Madame de Terrenoire peut être assurée que nous n'en avons pas douté un seul instant.

L'inculpé avait hâte d'embrasser Marie-Louise. (P 734.)

Elle se dirigea vers son boudoir; dans un secrétaire dont elle avait seule la clef, se trouvait la somme volée par Luversan dans la caisse de son mari ..

Sur le point de sortir, elle s'arrêta.

Si elle laissait Pivolot et Tristot au salon, n'allaient-ils pas découvrir Luversan?

Et s'ils le découvraient, que penseraient-ils ?

D'autre part, elle ne voulait pas introduire les deux hommes dans son boudoir... elle ne voulait pas remuer, devant ces étrangers, qui lui semblaient à bon droit suspects, les masses de billets de banque ou de valeurs, produit du crime.

Elle passa dans le salon qu'avaient traversé les compères en entrant et leur fit signe de la suivre. Ils obéirent. Alors, elle les pria d'attendre, ressortit, prit, sans dire un mot, Luversan par la main et l'entraîna silencieusement dans son boudoir.

Luversan se laissa conduire. Il avait compris.

Seulement cette ruse fut inutile : au moment où disparaissaient l'amant et la maîtresse, Pivolot, qui avait eu soin d'oublier son chapeau, revenait, les apercevait, et si peu de temps qu'il lui fût donné de voir Luversan, le reconnaissait quand même.

— Allons, allons, tout va bien, pensa-t-il en s'esquivant.

Lui n'avait pas été vu.

— Le père Laroque, se dit-il encore, doit avoir l'adresse du citoyen. C'est pour cela qu'il fait tant le malin.

Un quart d'heure après, Mme de Terrenoire revenait à eux, se soutenant à peine, les mains tremblantes, la figure bouleversée.

Elle tendit un paquet de billets de banque à Pivolot, qui le prit compta lestement, mais soigneusement, soixante-dix-huit mille francs en billets de mille francs et s'inclina pour remercier en souriant.

— Les bons comptes font les bons amis, dit-il. Je vais maintenant vous remettre une quittance en règle et les pièces qui constituaient mon droit sur vous.

Cela prit encore quelques minutes.

Enfin, ils partirent.

Luversan entra. Il était horriblement pâle.

— Je suis sûr que ce sont deux agents de police, dit-il... Nous sommes perdus.

— Pourquoi? Comment? Que peuvent-ils connaître?

— Que sais-je? Soyez persuadée que ce n'est pas sans une grave raison et pour obéir à un plan qu'ils ont racheté ces créances et sont venus vous forcer de payer en vous influençant par la menace de tout révéler à votre mari !

Elle ne répondit pas. Elle, aussi, avait eu la même pensée et partageait la même épouvante. Elle fut envahie tout à coup par la fièvre et se sentit prise de frissons convulsifs.

Elle grelottait.

En vain, le misérable se mit à ses pieds et essaya de la calmer, de la réchauffer en lui adressant de douces paroles, en lui enfermant les mains dans les siennes, en l'accablant de caresses.

En vain, il essayait de la rassurer.

— Nous nous trompons peut-être, disait-il, peut-être est-ce une véritable réclamation d'argent, sans parti pris et ne cachant point de piège. Peut-être nous effrayons-nous à tort. Calmez-vous, Andréa, calmez-vous, je vous en supplie, je ne puis vous voir ainsi sans être troublé moi-même.

Mais elle avait beau essayer de sourire, ses dents claquaient.

— Partons tout de suite, disait-elle. Je ne prendrai même pas le temps d'embrasser ma fille pour la dernière fois. Partons.

— Pas aujourd'hui. Demain soir. Je veux que nous soyons assez riches pour mener une existence toute de jouissances matérielles loin, bien loin d'ici. Il me reste à régler une affaire d'où dépend ma destinée.

Et Luversan sortit sans se douter qu'il serait filé par les deux policiers amateurs.

LI

Le même jour, M. de Lignerolles, que les explications de Terrenoire semblaient avoir convaincu de l'innocence de Guerrier, mettait ce dernier en liberté. Toutefois, dès le soir même, le juge le fit avertir que cette libération n'était que provisoire. De nouveaux doutes avaient sans doute surgi dans son esprit.

L'inculpé avait hâte d'embrasser Marie-Louise, de serrer la main à Margival. Il les aborda franchement, repentant, les suppliant d'oublier les accusations qu'il avait portées contre eux.

Ils étaient trop heureux de le revoir pour ne pas oublier bien vite les mauvais jours qui venaient de se passer; Margival seul l'interrogea à part.

Le vieux voulait savoir de quelle façon s'était formée, dans l'esprit de Jean Guerrier, la conviction que M. de Terrenoire n'était pas coupable de ce qu'il lui avait reproche.

Guerrier n'eut pas de peine à faire entrer dans l'âme de Margival la plus parfaite certitude qu'il avait de l'innocence de M. de Terrenoire.

Il lui rappela, pour y arriver, les nombreuses preuves d'affection qu'il lui avait données, à lui Margival, alors même que Marie-Louise n'était qu'une fillette, une enfant, et que M. de Terrenoire ne pouvait même songer à faire d'elle, plus tard, sa maîtresse.

Et c'était bien avant, aussi, que Guerrier eût fait la connaissance de Marie-Louise qu'il avait éprouvé déjà les effets de la générosité du banquier.

Guerrier parlait avec chaleur et fit partager à Margival sa conviction.

— M. de Terrenoire a été peut-être imprudent, dit-il, dans la manifestation des sentiments de sympathie que nous lui avons inspirés, mais il a dû souffrir beaucoup en voyant comment et de quelle odieuse façon nous traduisions cette sympathie.

— Allons le voir ensemble, dit Margival, et la réconciliation sera complète.

Marie-Louise les accompagna.

Ce fut elle seule — sa fille — que vit le pauvre homme en cette occasion, elle seule dont il s'occupa, avant tout :

— Vous seule, ma chère enfant, dit-il, vous saviez que ni vous ni moi n'étions coupables et que nous n'avions jamais eu la moindre mauvaise pensée. Nous avons eu beaucoup de peine à nous faire croire, continua-t-il avec un sourire triste, du moins rien n'a pu altérer l'affection que nous avions l'un pour l'autre, car je ne faisais pas de différence, dans mon cœur, entre ma fille et vous...

Il l'embrassa sur le front en pleurant.

Ils étaient très émus.

— J'espère, dit Terrenoire, que Margival, et vous, Guerrier, vous allez reprendre chez moi vos anciennes fonctions. Ce sera la meilleure des réponses à toutes les calomnies, et votre justification entière. Qui osera conserver un dernier doute, lorsqu'on verra disposant de nouveau librement de cette caisse celui qu'on accusait de l'avoir volée ?

— C'est juste, dit Guerrier. Je suis à votre disposition.

— Et vous, Margival?

— Je n'ai plus de raisons pour vous refuser, mon ami.

Le lendemain donc, Guerrier et Margival reprenaient possession de leur poste à la banque du boulevard Haussmann.

Et Guerrier y était à peine installé qu'un commissionnaire lui apportait un billet ainsi conçu : « Je t'attends en bas dans une voiture. »

Il reconnut l'écriture de Roger Laroque.

Déjà Guerrier se reprochait l'excès de prudence qui l'avait empêché de se rendre à Maison-Blanche le jour même de sa libération. Il descendit rapidement l'escalier et se précipita dans la voiture.

Roger le reçut les bras ouverts. Après la première accolade, son

jeune ami regarda de tous côtés dans la rue avec frayeur. Ayant aperçu Tristot et Pivolot, il se rejeta en arrière, disant :

— Nous sommes perdus. On nous file.

— Je le sais bien, et c'est pourquoi nous sommes sauvés.

— Comment?

— Tu viens de voir nos amis Tristot et Pivolot, n'est-ce pas?

— Oui. Êtes-vous sûr qu'ils sont nos amis. Je ne me fierai jamais à un homme de police.

— Ceux-là sont des anges! Ils n'ont pas la beauté séraphique, loin de là, mais ils sont bons comme du bon pain, et comme ils ne doutent ni de mon innocence, ni de la tienne, tu peux te fier à eux. Au surplus, ils vont nous rejoindre dans un instant.

Et Roger ordonna au cocher de les conduire au pas sur le boulevard.

Tristot et Pivolot suivaient.

— J'ai appris par ces deux policiers qui venaient me voir à Mazas, dit Guerrier, tout ce que vous avez souffert pendant votre maladie. Et Mlle Suzanne, comment va-t-elle?

— Bien, et c'est un miracle : la pauvre enfant n'a pour ainsi dire pris aucun repos durant un mois. A part un peu de fatigue générale, on ne croirait jamais qu'elle a remplacé auprès de moi une sœur de charité. Avant ma maladie, Suzanne se laissait aller à une tristesse continuelle dont tu sauras plus tard la cause. A cette tristesse a succédé les préoccupations de son amour filial. L'activité qu'elle a dû déployer l'ont obligée à laisser de côté ses chagrins personnels, et maintenant, la voilà résignée.

Guerrier se garda de poser une question indiscrète. Il aunonça à son tour les étranges révélations de Terrenoire, sa réconciliation avec Marie-Louise, toujours aimante, et Margival, toujours confiant.

— Je t'avais bien dit, s'écria Roger, que ces braves gens étaient innocents des vilenies qu'on leur reprochait. Le plus à blâmer, c'est M. de Terrenoire; mais ce n'est pas à moi à lui jeter la première pierre. Elles sont irréparables les fautes que la passion fait commettre! Mais songeons au présent et tâchons d'oublier le passé. Pendant que je m'occupais activement de découvrir l'assassin de Larouette, nos amis Tristot et Pivolot mettaient à ton service toutes leurs belles facultés pour obtenir la preuve de ton innocence. N'est-ce pas honteux qu'on ne t'ait accordé qu'une liberté provisoire!

De cette phrase, Guerrier n'avait retenu que le début.

— Auriez-vous réussi dans vos recherches? demanda-t-il avec anxiété.

— Oui.

— Vous connaissez l'assassin de Larouette?

— Je le connais.

— Et vous ne l'avez pas arrêté?

— Pas encore.

— Pourquoi?

— Parce que je l'arrêterai demain.

— Et la raison de ce retard?

— Toi.

— Moi?

— Oui, toi. Ces policiers dont tu te défies à tort ont, très probablement, trouvé la bonne piste. Je connais l'assassin de Larouette; eux connaissent l'assassin de Brignolet. Conclusion: tu leur dois plus que la vie.

Guerrier s'inclina.

Mais pourquoi Tristot et Pivolot les suivaient-ils?

Il le demanda à Laroque qui, lui répondit:

— Ces messieurs attendent la fin de nos confidences. Après quoi, sur un signe de ton vieux et ancien patron, ils viendront nous rejoindre. Ils ont à te demander un renseignement de la plus haute importance pour leur enquête.

— Appelez-les tout de suite, cher monsieur Laroque.

— Farney, ne t'en déplaise; je reprendrai mon nom de Laroque quand je pourrai le porter avec honneur. Quant à toi, l'avenir te réserve une surprise à laquelle tu ne t'attends guère.

— L'avenir?... Pourquoi me faire attendre cette révélation? Parlez, je vous en supplie!

— Tu le veux?

— Oui!

— Tu seras discret?

— Comment pouvez-vous en douter?

— Eh bien... l'assassin de Brignolet ne serait autre que l'assassin de Larouette.

Et sans laisser le temps à Guerrier de manifester par des paroles la stupéfaction qui se manifestait sur son visage, il fit signe aux policiers de les rejoindre.

Tristot et Pivolot intimèrent au cocher l'ordre d'arrêter. Ils ouvrirent chacun une portière du véhicule, et, en deux temps, furent assis en face des deux amis qui leur rendirent leur salut.

— Merci, messieurs, dit Guerrier. Je sais tout!

— Si vous savez tout, dit Pivolot, approuvé par Tristot, vous

répondrez à chacune de nos questions. Il y va de votre salut. Mais auparavant, rendons-nous à la banque Terrenoire. Là, vous trouverez sans doute les pièces de conviction qui nous sont nécessaires.

Guerrier se conforma immédiatement à ce désir.

En entrant dans les bureaux de la banque, Tristot dit à Laroque

— Vous connaissez l'adresse de Luversan; nous aussi.

Roger pâlit.

— Vous n'allez pas le faire arrêter avant moi? s'écria-t-il.

— Non. Vous avez notre promesse. Il sera toutefois nécessaire de nous concerter demain. Nous n'imposons pas notre concours; mais nous entendons que l'oiseau ne déniche plus sans permission. En attendant, c est votre ami Guerrier qui va vous fournir les preuves de la culpabilité.

— Croyez, messieurs, que je ne ferai rien contre Luversan sans avoir votre approbation et que vous serez, l'un, mon bras droit, l'autre mon bras gauche. Et maintenant faites ici ce que vous avez à faire.

Pivolot, promenant son regard de tous les côtés, demanda à Guerrier:

— Nous sommes bien seuls?

Guerrier alla fermer les doubles portes qui communiquaient avec les bureaux voisins.

— Nous sommes chez nous, dit-il.

— Personne ne peut nous entendre?

— Personne. Mais pourquoi ces précautions?

— C'est que nous avons à parler de choses délicates. Et d'abord, allons au plus pressé. Dans le million volé se trouvaient, n'est-ce pas, des valeurs et des billets de banque?

— Et même de l'or.

— Plus de valeurs que de billets?

— Au contraire, il y avait plus de sept ou huit cent mille francs en billets de la Banque de France.

— Avez-vous conservé et voudriez-vous me communiquer les numéros des valeurs et de ces billets, en un mot toutes les indications qui me permettraient de les reconnaître s'ils me tombaient sous la main?

— Pour les valeurs, cela est facile...

— Ce sont surtout les billets qui m'intéressent...

— Je puis vous donner les numéros d'une certaine partie d'entre eux; je les retrouverai par les lettres des banques correspondantes de la nôtre, desquelles nous avions reçu la veille et l'avant-veille des sommes assez fortes. Ces sommes, je les avais enfermées dans le coffre-fort et elles ont été volées avec d'autres. Ce renseignement vous suffit-il?

— Je suis bien obligé de m'en contenter.

Jean Guerrier, pendant un quart d'heure, s'occupa de rechercher les numéros et les retrouva ainsi qu'il l'avait dit.

A l'empressement avec lequel Pivolot les glissa dans son portefeuille, il était aisé de deviner qu'ils étaient pour lui d'une importance extrême. Au moment où Pivolot et Tristot, suivis de Laroque, allaient prendre congé de lui, et où Guerrier les remerciait de l'aide qu'ils lui avaient apportée, Pivolot vint à ce dernier et lui dit à voix basse :

— Vous rappelez-vous, monsieur, la conversation que nous avons eue ensemble, alors que vous étiez au Dépôt?...

— Je me la rappelle... dans son ensemble...

— Je vais vous citer un détail... Vous nous avez dit, répondant à l'une de nos questions : « Je ne me connais qu'une ennemie : « Mme de Terrenoire... » et vous nous avez raconté pourquoi vous aviez la conviction que Mme de Terrenoire cherchait à tirer vengeance de vos dédains.

— Je me souviens, en effet.

— Eh bien, monsieur, Mme de Terrenoire n'a pas oublié l'affront que vous lui avez fait en refusant de répondre à son amour.

Jean Guerrier pâlit et balbutia :

— Ainsi, vous croyez... que Mme de Terrenoire... est complice... du crime... que c'est elle... ou par son conseil... ou sur ses instigations... que ce crime aurait été commis?... C'est impossible... Songez donc, monsieur... Ce meurtre, ce vol, ce n'est pas une vengeance de femme... Il y a autre chose...

Pivolot hocha la tête. Il ne répondit pas, et quand il sortit, il laissa Jean Guerrier tremblant, épouvanté de cette révélation.

Tristot et Pivolot se séparèrent de Laroque, qui leur dit :

— A demain matin, messieurs.

Ils étaient, quelques minutes après, rue de Londres, chez Luvigny.

Luvigny n'était pas libre et les fit attendre.

Pivolot et Tristot s'y résignèrent, mais ne perdirent pas leur temps.

Pivolot tira de sa poche les soixante-dix-huit mille francs payés par Andréa.

Il en passa la moitié à Tristot.

Ils les étalèrent sur un guéridon et la liste des numéros remise par Guerrier ayant été placée devant eux, ils contrôlèrent les billets de banque en s'assurant s'ils répondaient à ces numéros.

Il y avait déjà un quart d'heure qu'ils se livraient à cet exercice quand un valet de chambre entra.

Il s'arrêta stupéfait, bouche béante, en voyant les deux étranges visiteurs se livrer à cette besogne.

Il leva le poignard de toute la hauteur de son bras... (P. 742.)

Pivolot et Tristot l'avaient entendu et se retournèrent.

— M. de Luvigny est libre?

— Libre... oui..., fit le domestique les yeux écarquillés.

— Nous vous suivons.

Ils ramassèrent les billets de banque prestement, et, en les rangeant :

— Qu'est-ce que vous avez découvert? dit Pivolot.

— J'ai déjà trouvé vingt billets correspondant à ceux qui ont été volés dans la caisse. Et vous, monsieur?

— Et moi dix-huit. Nous ne nous étions pas trompés. Mme de Terrenoire est bien complice. Nous allons voir maintenant de quoi nous pouvons accuser Luversan.

Luvigny les attendait. Ils entrèrent. Le jeune homme reconnut l'un d'eux presque aussitôt et fronça le sourcil; il se rappelait l'étrange demande qu'on lui avait faite à propos de Luversan, et ces gens ne lui étaient pas sympathiques.

— Que désirez-vous? dit-il.

— Avez-vous conservé, monsieur, les quatre-vingt-dix mille francs que vous avez gagnés à Luversan un soir, au cercle?

— Je n'ai pas oublié, l'étrange supplique que vous m'avez adressée. Vous m'avez prié, je crois, jusqu'à nouvel ordre, de ne point disposer de cette somme... Cela m'a gêné, sur le moment; cependant, comme vous affirmiez qu'il s'agissait d'un intérêt supérieur, de l'intérêt de la justice, j'ai consenti.

— Vous les avez encore?

— Les voici.

Luvigny alla ouvrir son secrétaire et d'un tiroir secret tira un portefeuille gonflé, qu'il jeta sur la table.

— Que faut-il que j'en fasse à présent? M'en donnez-vous la libre disposition?

— Encore quelques jours de patience, monsieur. Vous aurez rendu à la justice un signalé service, et nous devons vous remercier tout d'abord de votre complaisance.

Luvigny s'inclina d'un air assez indifférent.

— Permettez-nous de vous importuner un quart d'heure en nous livrant à un travail de contrôle auquel vous pouvez assister.

Luvigny s'assit et alluma une cigarette.

Tristot et Pivolot recommencèrent leur besogne, pointant d'un coup de crayon, sur leur liste, les numéros qui correspondaient aux billets remis par M. de Luvigny.

Leur travail réussissait, sans doute, car ils avaient la figure épanouie Un large sourire ouvrait leurs lèvres; et de temps en temps, à chaque coup de crayon, ils s'envoyaient un coup d'œil expressif.

Quand ils eurent fini, ils se levèrent.

Pivolot remit le portefeuille et les billets à Luvigny.

— Je vous prie de nouveau, monsieur, de vouloir bien ne pas disposer de cette somme avant que nous vous l'ayons permis —

pardonnez-moi d'user de cette expression. — J'espère que vous nous ferez cette promesse avec autant de complaisance que la première.

— Vous avez ma parole..., dit Luvigny. Ainsi, cette somme qui est ici a été volée?...

Il avait un geste de dégoût en prononçant ces mots, et ses doigts s'essuyaient les uns contre les autres, comme s'il avait craint de garder une souillure, après avoir touché les billets de banque.

— Volée, oui, monsieur, dit Pivolot. Et le vol a été commis dans des circonstances tout à fait dramatiques...

— Par ce... Luversan? C'est son nom, je crois?

— Nous ne pouvous vous en dire davantage...

Et après une hésitation, Pivolot ajouta :

— Nous sommes persuadés, cependant, que si vous rencontrez quelque jour cet homme en face de vous, dans un cercle, vous refuserez de faire sa partie...

Luvigny resta un peu interdit.

Il avait jusque-là marqué beaucoup de froideur aux deux compères, il les considéra avec plus d'attention et de bienveillance... Leurs allures n'étaient en rien celles des agents de police; ils étaient polis et réservés, s'exprimaient en termes choisis, enfin, avaient presque l'air de gens du monde.

Il leur tendit la main spontanément.

— Vous savez, leur dit-il, que je ne considère pas du tout cette somme comme m'appartenant, bien qu'elle ait été loyalement gagnée au jeu. Je vous l'abandonne. Vous aurez l'obligeance de la restituer à celui auquel elle a été dérobée, ou, à son défaut, je vous autorise à en faire l'usage que vous jugerez le plus charitable.

— J'accepte, monsieur. Cette résolution ne m'étonne pas de la part d'un galant homme. Je vais vous donner un reçu, que nous signerons, mon ami et moi, et nous vous rendrons compte de la façon dont nous aurons disposé de cette somme. En attendant, elle restera en dépôt à la Préfecture de police.

Les trois hommes se saluèrent, et Tristot et Pivolot prirent congé.

Munis d'indications aussi précieuses, les deux compères étaient sûrs de confondre le criminel que Roger devait leur livrer le lendemain.

Luversan pouvait, avec sa complice, cacher le reste du million volé, les soixante-dix-huit mille francs payés par Mme de Terrenoire et les quatre-vingt-dix mille francs confiés aux policiers par Luvigny, le tout en billets de banque provenant antérieurement de la caisse de Jean Guerrier,

suffiraient à fixer le jury. C'est décidément chose utile que de relever les numéros des billets qui vous passent par les mains.

Le lendemain matin, Luversan recevait de William Farney la lettre suivante :

Cher monsieur,

C'est une fatalité, je vais toucher aujourd'hui même à Paris le million que je destinais à notre affaire, mais je dois, à mon regret, le garder pour une opération tout à fait sûre qu'on m'offre dans mon pays.

J'aurais mauvaise grâce à ne pas vous donner de vive voix toutes les explications qu'on doit à un honnête homme et je vous convie, à ce dessein, à déjeuner après-demain matin à ma villa de Ville-d'Avray, où je couche ce soir. Ne croyez pas à un nouveau refus de ma part. Personne ne m'a influencé, je vous le jure, et pour vous le prouver, je veux bien m'engager dès demain à faire votre affaire dans six mois.

Tout votre

WILLIAM FARNEY.

— Ah ! il fera mon affaire dans six mois, s'écria Luversan. Moi, je lui ferai la sienne ce soir, et demain, ma chère Andréa, vous dont je crains les indiscrétions, vous filerez sans plus tarder en ma compagnie. Avec dix-huit cent mille francs représentés par le magot Terrenoire et le magot Farney, on peut vivre honorablement en Australie.

Il resta seul jusqu'au soir, immobile au fond d'un fauteuil, se laissant envahir par les ombres de la nuit naissante.

Il rêvait. Et sa physionomie était sinistre.

Vers dix heures du soir, il sortit, après avoir caché dans sa poche un couteau-poignard qu'il détacha d'une panoplie.

Il était d'une pâleur mortelle. Ses yeux étincelaient. Ses dents étaient serrées. Quiconque l'eût abordé n'aurait point reçu de réponse de lui. Il n'aurait pu parler.

Il suivit les petites rues pour se rendre à la gare Saint-Lazare. Il ne fit aucune fâcheuse rencontre. Dans le train, non plus, personne de connaissance.

A Ville-d'Avray, comme il faisait très beau, des groupes se promenaient dans les rues, mais déjà peu à peu rentraient.

Il rôda aux alentours de l'étang, attendant que la nuit fût plus avancée.

Onze heures sonnèrent.

Il y avait un peu de lune, les becs de gaz n'étaient pas allumés. On voyait clair. La nuit était douce, très calme.

Pourtant il tressaillait à toute minute, secoué par les frissons d'une fièvre intense.

Le souvenir l'obsédait.

Devant la pâle clarté de la lune, en cette nuit sereine, ayant au bout de la ruelle la vague et sombre silhouette de la maison où dormait William Farney, il dit presque haut :

— C'est comme il y a douze ans!

Il se retourna, comme si un autre avait parlé, épouvanté par le timbre étrange et profond de sa voix.

Et, coïncidence singulière, ainsi que le surlendemain du meurtre de Larouette, on entendit tout à coup une musique lointaine, venant d'une guinguette du bord de l'étang... — Henriette et Suzanne jadis, l'avaient entendue aussi, — c'étaient un piston et un violon qui jouaient le quadrille d'*Orphée aux Enfers*...

Il s'avança lentement, courbé le long des haies, jusqu'au coin de la rue Montalais, et dissimulé dans l'ombre projetée par la villa, il attendit.

Il hésitait.

Avait-il des remords? Avait-il peur?

Non, mais de là, en avançant la tête, il apercevait les fenêtres de la maison de William Farney... Les fenêtres étaient ouvertes... Un peu de lumière les éclairait...

Farney était donc là, mais il n'était pas couché!..

Voilà pourquoi il hésitait.

Mais ce ne fut pas long.

— Larouette non plus, dit-il, et il est mort!

Il se jeta sous les arbres, sans sortir de l'ombre.

Courbé, la tête rasant presque le sol, il arriva à la porte... Il avait emporté une pince pour faire sauter la serrure... Il poussa la porte... Elle n'était fermée qu'au guichet...

Il retint un rugissement de joie :

— Comme il y a douze ans! murmura-t-il encore.

Cette fois, il n'avait plus peur. L'enfer aplanissait tous les obstacles. Le démon était pour lui. Il rit silencieusement, d'un rire féroce. Mais il était toujours pâle.

Les planches ne craquèrent point quand il monta les marches de l'escalier.

Et il fut à la porte de la chambre de Farney sans avoir fait plus de bruit que s'il avait été un fantôme...

William, — comme l'avait deviné le bandit, — était chez lui, en ce moment.

Il tournait le dos à la porte d'entrée...

Il était à son bureau, la tête penchée sur le bras... et, dans les tiroirs entr'ouverts, Luversan aperçut des liasses de billets de banque : le million convoité.

L'Américain, très occupé, n'entendit pas que la porte s'ouvrait... Du reste, cela se fit si doucement qu'eût-il écouté, il n'eût rien entendu...

Il resta le dos courbé, — présentant une large place au couteau de l'assassin...

Non, il n'entendit pas, car il ne fit aucun mouvement... aucun...

Il dormait... assoupi par la chaleur d'orage, par le calme de la nuit...

Une bougie brûlait sur la table, une autre sur le bureau...

Quand la porte s'ouvrit, le courant d'air fit vaciller la flamme.

Et, en cet instant, dans cette chambre au même décor, avec cette table, ce bureau, cette mise en scène exacte, cet homme sans méfiance, tranquille et ne se doutant de rien, ce n'était pas William Farney que Luversan voyait!... Non, c'était distinctement Larouette... comme il y avait douze ans!

Il tira doucement de la poche intérieure de sa redingote son couteau-poignard tout ouvert et, avec lenteur, sans plus trembler, sans plus respirer, mais la bouche ouverte, les dents visibles, blême, effrayant, horrible, il s'avança.

Il avait cinq ou six pas à faire, pas plus.

Et, par une bizarre illusion de perspective, cela lui semblait long... long à ne jamais finir...

Au deuxième pas, il s'arrêta... serrant plus fort, dans une contraction à le briser, le manche du poignard...

Il avait cru voir Farney remuer...

Peu importe... Farney était un homme mort...

Il fit encore deux pas...

Cette fois, l'effroyable voyage était terminé...

En avançant le bras, il touchait l'Américain endormi...

Alors, brusquement, serrant les dents, il leva le poignard de toute la hauteur de son bras...

Une seconde, le poignard resta en l'air, puis il s'abaissa et disparut dans le dos de l'homme qui était là...

L'homme ne poussa même pas un soupir et resta sans bouger ; les bras seulement retombèrent inertes.

Alors, Luversan, ivre, fou, dans un épouvantable accès de fureur,

dans un paroxysme de rage, releva son couteau vingt fois et vingt fois le couteau disparut dans le dos.

Et le misérable riait, fou vraiment, riait, riait... et sa gorge rendait un râle sourd... une sorte de grondement inhumain qui était comme la satisfaction suprême, ignoble, d'une bête qui s'assouvit.

Et il ne voyait, ne remarquait, n'entendait rien...

Il frappait... Il frappait toujours... Son bras se levait, s'abaissait, comme une machine...

Et quand il fut fatigué de frapper, il s'arrêta, retira le couteau et, froidement, voulut l'essuyer...

Alors, soudain, il eut un cri d'atroce terreur.

Littéralement, ses cheveux se dressèrent sur sa tête...

Il n'y avait pas une goutte de sang sur le poignard...

Il se crut le jouet d'un rêve...

Sous ses coups répétés, sous ses attaques de bête fauve, l'homme qu'il avait frappé avait roulé sous ses pieds. Le brouillard rouge qui aveuglait ses yeux l'empêchait de le voir. Il se pencha sur lui... de très près.

Mais il ne se releva pas...

Il sentit tout à coup sur son épaule une pesanteur énorme...

Cela lui parut comme la pression d'une machine sous l'engrenage de laquelle on l'eût jeté...

En même temps tout son sang reflua vers le cœur...

Il se tourna...

Cinq hommes étaient debout derrière lui... froids... sans émotion apparente... simplement un peu pâles...

Celui qui appuyait la main sur l'épaule du misérable était cet homme même qu'il avait cru assassiner... William Farney... et sa main, il l'appuyait doucement... A peine effleurait-il l'épaule... Voilà ce que Luversan, dans sa terreur, qui centuplait les sensations, avait pris pour l'engrenage brutal, mortel, d'une machine.

Les autres étaient M. Lacroix et M. de Lignerolles, — plus loin, derrière eux, Tristot et Pivolot...

Luversan bégaya :

— Je suis perdu!... je suis perdu!...

Il n'eut même pas un mouvement pour se relever...

Il roula, au contraire, sur le plancher... côte à côte avec le mannequin inerte qu'il avait pris pour Farney et vingt fois troué de son couteau.

— Luversan, dit William Farney qui n'avait plus son accent anglais

à cette heure-là, une seule chose pourrait vous sauver de la vengeance des lois, — de la mort, — votre aveu!...

— Qu'ai-je besoin d'avouer? Ce que vous avez vu suffit.

— Il ne s'agit pas du crime que vous avez voulu commettre sur moi... Il s'agit d'un autre...

— Un autre?... Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprenez trop bien, au contraire. Cette maison vous rappelle de terribles souvenirs. Ce n'est pas la première fois que vous y venez.

— Non, c'est la seconde, puisqu'il y a six semaines...

— Vous mentez... Vous y êtes venu un soir, par une nuit belle comme cette nuit... Vous êtes monté en rampant par cet escalier, et vous êtes entré, sans qu'on vous entendît, dans cette chambre où nous sommes, il y a douze ans!...

Attiré vers Laroque par une sorte de magnétisme surnaturel, Luversan se soulevait sur les mains, les yeux effroyablement ouverts, si bouleversé par ce qu'il entendait qu'il faisait peur.

— Il y a douze ans! il y a douze ans! murmura-t-il.

— Un homme était à ce bureau, vous tournant le dos, ainsi que vous avez cru m'y voir ce soir... Vous vous êtes précipité sur lui, et vos deux poings retombant sur sa tête l'étourdirent... Pourtant il se défendit... Quand vous êtes ressorti, vos poches gonflées d'or et de billets, Larouette était mort... Luversan, vous êtes l'assassin de Larouette!

— Qui donc êtes-vous? râla le misérable.

— Avouez votre crime... l'autre... celui d'il y a douze ans.

— Qui êtes-vous? Je veux savoir...

— Avouez votre crime... Voici M. de Lignerolles, juge d'instruction, et M. Lacroix, magistrat comme lui, qui vous écoutent... Avouez, si vous voulez que plus tard on ait pitié de vous...

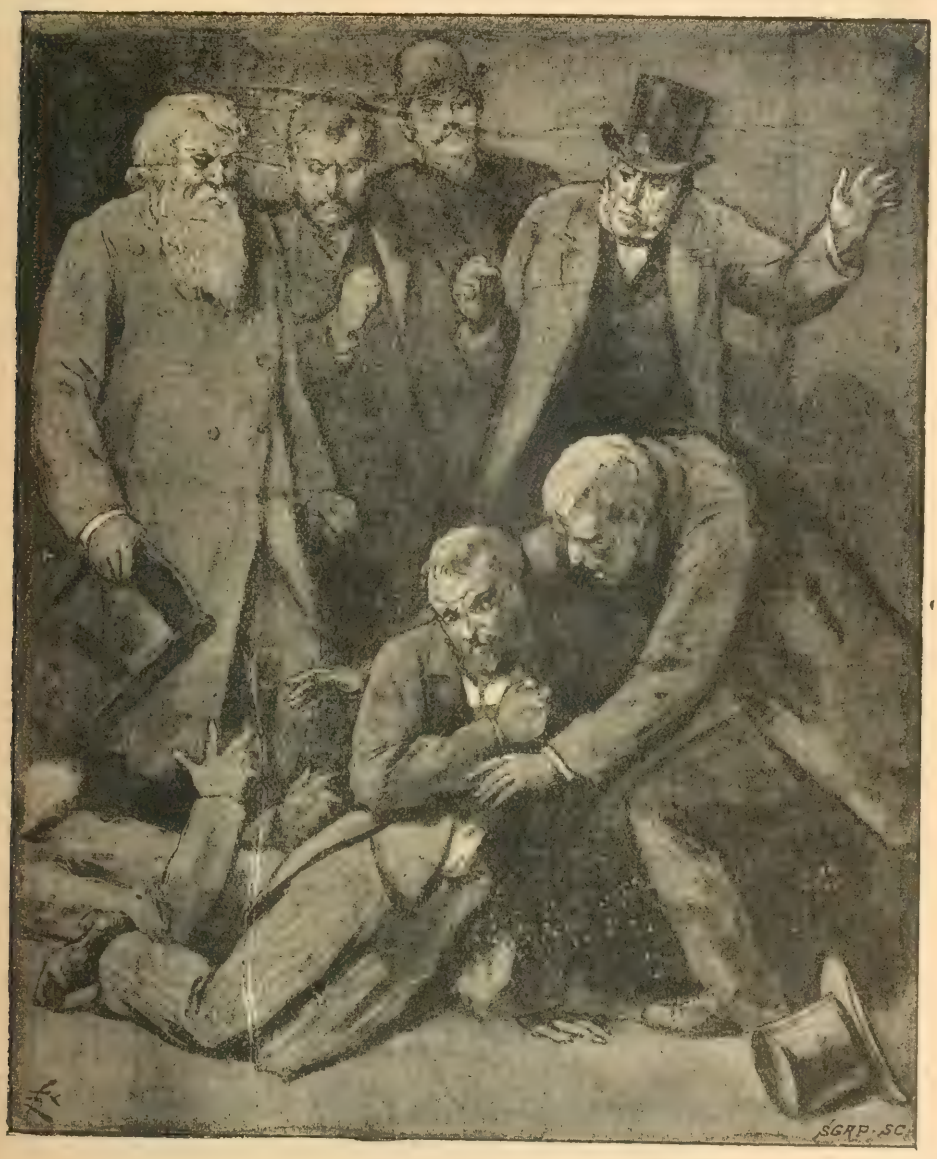
— Qui êtes-vous?... Je veux savoir... Vous! vous!

William Farney hésita. Puis d'une voix grave :

— Vous ne m'avez pas reconnu, dit-il... Il est vrai que l'on me croit mort... et puis cette brûlure au visage, et mes cheveux blancs, et ma vieillesse précoce, tout cela m'a bien changé...

— Qui êtes-vous?... Je regarde... Je ne me souviens pas...

— Souvenez-vous d'un homme que vous haïssiez jadis, que vous avez commencé à haïr alors que vous vous appeliez Mathias Zuberi, que vous étiez espion au service de l'armée allemande... un homme qui n'a fait que son devoir en vous livrant à la loi martiale, mais qui, de ce fait, a encouru votre haine et excité chez vous un désir de vengeance...



Mais il était trop tard. (P. 746)

Rappelez-vous cet homme auquel vous ressembliez si étrangement à cette époque...

— Laroque!... Laroque! dit-il hagard, reculant en se traînant.

— C'est moi! moi que vous avez déshonoré... moi qui ai expié votre crime... moi qu'on appelle Roger-la-Honte!... moi qui me suis évadé et qui n'ai qu'une pensée depuis mon évasion : prouver mon innocence!

— Roger Laroque!! Roger Laroque!! Après douze ans!...

Il était resté couché près du mannequin... Une des bougies venait de s'éteindre...

La bougie allumée sur le bureau, seule, éclairait maintenant la chambre devenue un peu plus obscure... Il y eut un silence... Tous regardaient Luversan...

L'assassin de Larouette, c'était cet homme, on lisait son aveu dans sa terreur même... Blême, les yeux enfoncés et plus noirs, il avait le visage tordu par des contractions nerveuses. Tous ses membres étaient agités de violentes convulsions.

Oui, son épouvante criait son aveu... Pourtant Laroque eût voulu un mot... le mot qu'il attendait... le mot qui, prononcé devant ces magistrats, — ses anciens juges, — lui eût fait relever le front, eût rendu de la sérénité à son âme, un peu de bonheur à sa vie...

Sous sa main, Luversan venait de rencontrer le poignard, échappé, tout à l'heure, au moment de sa première surprise!.. Il le saisit. Tristot vit le mouvement et se précipita. Mais il était trop tard. Il ne put que retirer l'arme que le misérable s'était enfoncée dans la poitrine jusqu'à la garde.

Le sang bouillonna en sortant de la blessure horrible. Luversan resta étendu de son long...

— Mort! murmura Roger avec un geste de désespoir.

M. Lacroix et M. de Lignerolles s'agenouillèrent auprès du misérable. Leurs mains cherchèrent le cœur.

Il battait encore faiblement.

— Il respire! fit M. de Lignerolles, on pourra peut-être le sauver!

Luversan rouvrit enfin les yeux. Il cracha du sang qui lui venait aux dents en écume rose. Il essaya de respirer et l'air qui entrait par la blessure fit entendre un sifflement sourd...

Il essaya aussi de se soulever, mais retomba. Ses yeux roulèrent égarés.

Ses lèvres s'agitèrent

— Parlez! parlez! fit M. de Lignerolles, au nom de Dieu!

Penché sur le moribond, ne respirant plus, aussi pâle que l'homme qui allait mourir, Laroque attendait... haletant.

Luversan fit un effort.

— C'est moi qui ai tué Larouette... je l'avoue... Laroque est innocent... Mais je ne suis pas... pas seul... coupable...

Il s'arrêta... cracha du sang encore... ses yeux se tournèrent...

— Complice... complice! dit-il.

Il eut un hoquet et fut pris de syncope.

Pivolot s'agenouilla, le tâta :

— Cet homme achèvera-t-il jamais sa pensée? dit le policier. Monsieur Tristot, ajouta-t-il, courez chercher un médecin.

Tristot partit.

M. de Lignerolles prit les deux mains de Roger Laroque :

— Monsieur, déclara-t-il avec une sincère émotion, j'ai été autrefois un de ceux qui n'ont pas voulu croire à votre innocence et qui vous ont fait condamner... Me pardonnerez-vous jamais?

— Je vous pardonne, monsieur de Lignerolles.

— J'ai été un de ceux-là, moi aussi..., dit humblement Lacroix.

— Tout est oublié, monsieur Lacroix.

— Et maintenant, dit le juge, nous avons fait le mal, c'est à nous de le réparer.

— Je ne demande que l'honneur, monsieur de Lignerolles. Encore s'il ne s'agissait que de moi!! Ma pauvre fille!... Mon pauvre Jean!

— Ne vous inquiétez pas de Guerrier, assura Pivolot. Cette semaine nous aurons en main toutes les preuves de son innocence.

Par un heureux hasard, un médecin de Versailles, le docteur Vandeuil, passait la soirée dans une villa du voisinage. Tristot, à qui on l'avait désigné, l'amena de suite. On étendit Luversan sur un lit improvisé. Le docteur opéra un premier pansement. Il déclara que l'état du blessé était très grave, mais non désespéré. Il consentit à passer la nuit dans l'ancienne maison Larouette, où Luversan, qui n'avait pas repris connaissance, fut confié à la garde vigilante des deux policiers. On convint de garder le secret sur cette arrestation extraordinaire. Les magistrats redoutaient la presse, qui ne manquerait pas de commenter l'erreur judiciaire.

Roger partit à Maison-Blanche. Ses anciens juges l'accompagnèrent à Paris et lui renouvelèrent, avant de se séparer de lui, leurs témoignages de repentir.

LII

Depuis l'affreuse découverte de la complicité de sa mère dans le crime de Ville-d'Avray, Raymond n'avait fait, à part sa visite en famille à Maison-Blanche, aucune tentative pour revoir Suzanne. L'infortuné

comprenait que le fils de Julia de Noirville ne pouvait épouser la fille de Roger Laroque.

Et cependant, il espérait encore, non dans le présent, mais dans l'avenir. Cet espoir, il n'osait se le dire : il le conservait au fond de son cœur, l'y refoulant, décidé qu'il était à attendre tout de ce grand guérisseur : le temps.

On a deviné sa pensée : l'obstacle, c'était, pour Suzanne, la flétrissure jetée, par un jugement erroné, sur le nom de son père ; pour lui, Raymond, l'abominable machination ourdie par sa mère dans le but de perdre un homme qu'elle avait eu pour amant et qui sans doute l'avait délaissée.

Pendant que Julia s'éteignait lentement, minée par l'anémie, Roger Laroque cherchait l'assassin de Larouette. Qu'en adviendrait-il?

Et sous l'empire de ces pensées, le jeune avocat quittait souvent Paris pour revenir à Méridon où sa mère le rappelait et où il pouvait avoir, par son ami, le garde, des nouvelles de la bien-aimée.

Un matin que, poussé peut-être par un pressentiment, il était allé tuer le temps près des ruines de l'Abbaye des Vaux-de-Cernay, quel ne fut pas son étonnement d'apercevoir Suzanne en train de prendre le croquis de la brèche faite dans les ruines l'année précédente par l'écroulement du mur dont les débris avaient failli la tuer. Il voulut rebrousser chemin ; mais elle l'aperçut et l'appela.

Le moyen de résister à un tel appel!

— Je vous attendais, dit-elle. Je savais que vous étiez à Méridon et j'étais certaine que vous viendriez vous promener par ici.

— Vous ne vous étiez pas trompée. C'est ma promenade favorite. Vous m'attendiez?

— Oui. J'ai à vous faire part de graves événements... Rassurez-vous, ces événements ne peuvent que consolider notre bonheur.

Leur bonheur! Raymond soupira. Elle poursuivit :

— Mais d'abord, mon ami, n'avez-vous rien à me dire? Vous étiez convaincu de l'innocence de mon père. Avez-vous cherché à prouver cette innocence?... Avez-vous découvert quelque indice?

— Rien, dit-il, d'une voix mal assurée.

Elle battit des mains.

— Eh bien, consolez-vous, dit-elle. Tout est pour le mieux...

Il frémit. Que savait-elle, de son côté?

— Oui, mon père, sans rien me dire, cherchait aussi, lui, et activement... Hier, en rentrant d'une absence de plusieurs jours, il m'a tout

raconté... Le coupable... l'assassin de Larouette... est connu...

— Connu, dites-vous?

— Oui. Et il a avoué... Et il a tenté de se tuer... de se faire justice... Son aveu, qui n'eût point suffi, si mon père avait été seul à l'entendre, a été fait devant plusieurs témoins, — et parmi ces témoins se trouvaient deux magistrats...

Et comme Raymond restait sans parler, elle lui dit ce qu'elle savait, elle lui fit l'histoire de l'arrestation de Luversan et de sa tentative de suicide. Il eut un violent soubresaut, lorsqu'elle rapporta les paroles du bandit : « Je suis coupable... mais je ne suis pas seul coupable... J'ai un complice ! »

— Vous le voyez, mon ami, acheva Suzanne, tout est pour le mieux. Maintenant, mon père peut être fier de sa vie, et moi je puis être fière de mon père... car la revision du procès ne peut se faire attendre...

Il avait la tête basse. Il ne trouvait pas un mot à dire. Le malheureux pensait à ce complice que, par bonheur, Luversan, dans son agonie, n'aurait peut-être pas le temps de nommer avant de mourir.

— Maintenant, plus d'obstacles entre nous, Raymond! Nous pouvons avouer notre amour! Nous sommes libres de nous aimer... et je vous aime, Raymond, oh! je vous aime tant... si vous saviez... plus que je ne l'ai jamais laissé voir.

Et, pendant qu'ils longeaient l'étroit sentier sous les feuilles, elle s'appuyait doucement sur son bras, se rapprochant de lui le plus qu'elle pouvait, le frôlant de son corps et cherchant sa main, qu'elle serrait.

Lui ne répondait pas à cette étreinte. Ses yeux la fuyaient. Son cœur était gros. Il aurait désiré être seul pour pleurer. Il était infiniment désolé et troublé.

Elle, toute à son amour, ne remarquait pas cette attitude.

— Oh! mon pauvre Raymond, disait-elle, vous avez cru que je ne vous aimais pas!... Et vous l'avez cru longtemps... Et je souffrais plus que vous de vous tenir rigueur!... Quand je vous rencontrais et que je passais auprès de vous sans vous adresser la parole, me contentant d'un salut bien froid et bien cérémonieux, comme j'étais triste après! que de fois j'ai pleuré, en me disant que je vous avais rendu triste aussi!

Tout à coup ses joues se couvrirent d'une vive rougeur.

— Raymond, dit-elle, vous rappelez-vous ce jour où vous m'avez surprise endormie près de mon chevalet, contre les roches de granit de la vallée? Oui, vous vous le rappelez, n'est-ce pas? Comment en serait-il autrement? Eh bien, je ne dormais pas, Raymond... non... je faisais semblant, parce que je vous avais vu... votre pied avait fait rouler un

caillou près de moi et je m'étais réveillée... vous m'avez regardée longtemps, tout attendri... C'est à ce moment-là que j'ai compris que vous m'aimiez... Moi, je vous laissais faire... Cela était si doux d'être regardée ainsi... Je ne savais pas encore que je vous aimais... c'est après, seulement, que je le compris... Ah! que je fus malheureuse! et que de larmes versées... quand j'étais sûre de n'être pas surprise...

— Chère bien-aimée! murmura-t-il, emporté par cette tendresse.

— Hier, mon père me l'a dit : « Tu peux maintenant aimer Raymond, puisqu'il est digne de toi et qu'il t'aime. Considérez-vous comme fiancés!... » Raymond, mon père a tant souffert... voulez-vous, avant d'aller à Méridon, venir à Maison-Blanche?... Il sera si heureux de nous serrer dans ses bras... tous les deux... lui qui depuis douze ans a dévoré silencieusement une honte imméritée!... Après sa fille, ce sera vous qu'il aura vu le premier, mon ami, depuis son bonheur... Et ce lui sera une double joie, croyez-le bien!...

— Suzanne!...

— Vous acceptez?... Oh! que vous êtes bon!...

— Suzanne, écoutez-moi...

Mais elle ne l'écoutait pas.

— Et ce qui le rendra plus heureux que tout, ce qui augmentera son affection pour vous, c'est que nous lui dirons, à mon pauvre père, que jamais, depuis que vous savez la vérité, jamais vous n'avez cru un moment qu'il fût coupable. Alors, plus d'arrière-pensée pour lui, lorsqu'il partagera notre vie dans quelque temps... Car il vivra auprès de nous, n'est-ce pas, mon ami? Il est si bon... Vous verrez comme il vous aimera... Oh! je ne serai pas jalouse... Et si gai aussi, car la gaieté va lui revenir... Autrefois il était si plein de bonne humeur... Je me rappelle, de lui, sa figure toujours souriante, découvrant toutes ses dents très blanches, comme encore aujourd'hui. Jamais une tristesse, au milieu de ses travaux même les plus fatigants... Toujours, si petite que je fusse, — car je me souviens de loin, — son large et bon sourire essayait de faire naître le mien. Toujours il voulait que je chantasse, trouvant que j'avais la voix très jolie... et il avait une prédilection, dans ce temps-là, le pauvre père, pour une ronde d'enfant :

En passant devant une église
Où les prêtres chantaient,
Et dans leur chant disaient.
« Alleluia! Alleluia! »
Moi je croyais qu'ils disaient :
« Le diable est là! »

Sa joie débordait. Lui restait pensif et morne.

— Courons, courons vite au château... Ensuite, nous irons apprendre la bonne nouvelle à votre mère... à votre mère, mon ami, qui va être aussi bien heureuse... à votre mère que j'aime déjà... que j'aime tant... Courons!...

Sa mère!... Il tressaillit..., retira son bras...

Alors seulement elle vit son embarras, sa pâleur. Alors seulement elle vit qu'il n'osait la regarder, et que, lorsque son regard, à elle, se posait sur lui, il détournait les yeux.

— Mon Dieu, fit-elle, Raymond, qu'avez-vous?

Il ne répondit rien.

— Raymond, à coup sûr, il y a quelque chose... un secret que vous me cachez...

— Non, Suzanne, vous vous trompez.

— Je me trompe? Regardez-moi donc bien. Vous n'osez!

— Suzanne, je vous assure...

— Ne mentez pas. Jamais je ne vous ai vu ainsi... Que s'est-il passé pendant notre séparation, mon ami?...

Il se taisait, souffrant cruellement.

— Vous craignez de me prendre pour confidente? Vous avez si peu confiance en moi? M'aimez-vous encore?...

— Oh! Suzanne, plus que ma vie, plus que tout...

— Alors pourquoi avez-vous des secrets pour moi?

— Je n'ai point de secret, Suzanne, je vous le répète.

— Et moi, je vous le répète, vous mentez! dit-elle d'une voix qui faisait trembler son émotion contenue.

Et, après un court silence, très lourd, où chacun entendait battre avec violence le cœur de l'autre :

— Raymond, je vous ai prié de venir à Maison-Blanche afin que mon père pût vous serrer dans ses bras.

Il secoua la tête.

— A quoi bon? murmura-t-il d'une voix étouffée.

Il l'avait dit si bas qu'elle n'entendit pas. Mais comme elle le regardait, — effarée, — elle comprit au mouvement des lèvres. Elle devint plus pâle encore.

— J'ai peur... dit-elle... il y a un malheur, c'est certain... vous allez m'apprendre un malheur... Aussi, depuis hier j'étais trop heureuse... Je riais, je chantais... moi qui depuis si longtemps n'avais ni ri, ni chanté, hélas!...

— Je ne puis aller voir votre père, Suzanne... au moins tout de suite — dit Raymond, effrayé de l'état dans lequel il la voyait — mais j'irai bientôt... Permettez-moi, tout d'abord, d'aller embrasser ma mère que je n'ai pas encore vue ce matin et qui a été, tous ces temps-ci, un peu souffrante...

— Je vous accompagnerai donc, dit-elle, soupçonneuse, voulant connaître la vérité à tout prix, nous reviendrons à Maison-Blanche avec votre mère, et, en chemin, nous lui raconterons cette triste affaire de Ville-d'Avray que nous n'avons plus de raison de lui cacher, désormais.

Il fit un brusque mouvement de frayeur.

— Non, Suzanne, je resterai auprès de ma mère toute la journée. Et, comme je suis obligé de repartir ce soir même pour Paris — une affaire importante y exigeant ma présence pour demain — je ne verrai M. Laroque que plus tard.

Ce fut à Suzanne de se taire

Ils marchaient, l'un auprès de l'autre, la tête basse. Elle avait quitté son bras, et semblait réfléchir profondément, les levres blanchies, le tour des yeux cernés, les traits fatigués.

— Raymond, dit-elle d'un ton ferme, je veux savoir la vérité, dût-il m'en coûter le bonheur de toute ma vie!

— Je vous en supplie, Suzanne, ne m'interrogez pas.

— Vous voyez bien!... Il y a quelque chose!...

— Hélas!

— Parlez... je veux savoir...

— Notre mariage est impossible... Suzanne...

Elle reçut le coup sans faiblir. Depuis qu'elle pensait à un malheur, c'était bien à celui-là qu'elle s'attendait.

— Pourquoi?

— Je ne puis le dire... ou plutôt, j'ai réfléchi, depuis quelque temps... Suzanne... Vous rappelez-vous un mot qui vous est échappé un jour, chez le garde Petit-Louis, lorsque vous avez cru à une comédie préparée par Catherine... Vous avez dit que l'un des fils de la fermière de Méridon ne ferait pas une sotte affaire s'il prenait pour femme la fille de William Farney.

— Oh! Raymond, ce propos, vous me l'aviez pardonné. Et voilà que vous me le reprochez de nouveau.

— Je vous l'ai pardonné, Suzanne, et je ne vous le reproche pas... mais il revient, malgré tout, à mon esprit... J'ai réfléchi depuis quelque

Il revinrent au bord de la futaie. (P. 756.)

temps, Suzanne... Je suis très pauvre, ma confiance en moi... en l'avenir, peut être de l'orgueil et ne pas se justifier... Je puis rester un avocat obscur... Avec son grand talent, mon père est mort pauvre... Et je ne veux pas que l'on m'accuse d'avoir fait un mariage d'intérêt... Non, Suzanne... Je serais déshonoré à mes propres yeux... Et si jamais, plus tard, je devinais que semblable soupçon vous est venu, ah! Suzanne, que je

serais humilié et malheureux!... Voilà ce que je veux éviter... Voilà d'où viennent mes hésitations... Voilà pourquoi je ne veux pas revoir votre père... pourquoi je ne voulais pas vous revoir vous-même... voilà pourquoi, enfin, il faut que nous nous disions adieu.

Il s'arrêta. Elle ne l'avait pas interrompu. Quand elle vit qu'il ne disait plus rien et attendait sa réponse, elle lui prit les deux mains et les serra dans les siennes de toutes ses forces.

— Raymond, dit-elle gravement et lentement, vous mentez encore. Il y a autre chose que vous me cachez. Comment voulez-vous que je mette votre refus inexplicable d'aujourd'hui sur le compte de pareils scrupules? N'avons-nous pas eu jadis un entretien qui a roulé justement sur ce sujet? Ne nous sommes-nous pas expliqués en toute franchise? Comment puis-je croire à vos paroles aujourd'hui, alors que jadis — il y n mois à peine — votre plus grand désir était de me nommer votre femme, malgré ma fortune, malgré le déshonneur de mon père?

— J'avais tort... j'avais tort...

— Ne serais-je pas votre femme, si j'avais alors consenti?

— C'eût été un grand malheur!

— Un grand malheur, dites-vous... Raymond, vous m'effrayez... Raymond, vous m'avez trompée... vous avez été le jouet de votre imagination, en vous persuadant que vous m'aimiez... Vous ne m'avez jamais aimée... Vous êtes lié avec une autre femme... par une affection plus ancienne, plus profonde... oui, voilà la vérité...

— Suzanne, je vous le jure, je n'aime que vous.

— Comment vous croirais-je?

— Je vous jure... oui, je vous jure, Suzanne, qu'en parlant de votre fortune j'ai dit la vérité...

— Ah!

Elle le regarda avec une fixité singulière. Sous son regard limpide et droit, il se sentait trembler. Il craignait de n'avoir pas assez d'énergie pour dissimuler encore...

— Ainsi, dit-elle, c'est la vérité... vraie?

— Oui.

— Vous le jurez?

— Je le jure!

— Ma fortune est le seul obstacle à notre mariage, à notre bonheur?

— Le seul.

— Eh bien, tranquillisez-vous, mon ami, dit-elle avec une sorte de dédain. Rien n'est plus facile que de faire disparaître cet obstacle.

— Comment?

— En Amérique, il est une coutume que vous ignorez peut-être. Les jeunes filles se marient sans dot... Les parents, si riches qu'ils soient, ne sont pas tenus d'enrichir leur fille. Mon père suivra la coutume américaine. Votre fierté ne sera donc pas blessée.

— Mais le monde?

— Ah! vous vous occupez du monde, à présent? Vous n'y preniez point garde, il y a quelques jours, quand vous étiez prêt à épouser, malgré son déshonneur, la fille d'un forçat évadé. Vous mentez, Raymond, vous mentez toujours!!!

Et, le ramenant de force sous l'épaisseur du bois, parce que les paysans épars dans la campagne auraient pu les apercevoir :

— Singulière situation que la nôtre, Raymond; y avez-vous réfléchi?... Jadis, je vous refusais, vous aimant, et je ne pouvais vous donner les raisons de mon refus... C'est vous, aujourd'hui, qui me repoussez... et vous n'avez pas le triste courage de me dire pourquoi...

— Non, pensait-il, ce courage, je ne l'aurai jamais.

— Vous m'aimez, Raymond?

— De toute mon âme... et avec joie je donnerais pour vous ma vie, sur un mot de vous, sans regret, sans hésitation...

— Je vous crois. Ainsi, c'est un secret que vous ne voulez pas me dire?

Il baissa la tête par deux fois, n'ayant plus de force...

— Et ce secret, comme le mien — il faut bien qu'il y ait quelque chose comme cela pour que vous observiez vis-à-vis de moi un pareil silence — entache donc l'honneur d'un des vôtres!

Il tressaillit violemment. De très pâle qu'elle était, sa figure devint d'un rouge violent aux pommettes. Il se tut.

Il joignit les mains avec angoisse. Il souffrait.

— Eh bien, à mon tour, je vous dis : Quel qu'il soit, ce secret de honte, quel qu'il soit, le déshonneur, je vous aime...

— Suzanne! mon Dieu, mon Dieu! Que lui dire?... Que faire?...

— Vous ne trouverez pas de honte plus grande, de déshonneur plus complet que la honte et le déshonneur sous lesquels, pendant douze ans, j'ai courbé la tête. Malgré cela, connaissant tout, vous m'avez dit : « Suzanne, je vous adore... Voulez-vous être ma femme? » C'est moi, aujourd'hui, qui viens à vous pour vous dire : « Raymond, je vous aime... Je serais malheureuse sans vous... Sans vous je ne veux pas de la vie! Voulez-vous être mon mari? »

Il pleurait de grosses larmes, le visage caché dans ses deux mains

jointes. Elle essaya de les détacher pour voir ses yeux, boire ses larmes. Mais il résista.

Seulement, elle l'entendit qui disait, dans ses sanglots :

— Non, non, je ne veux pas... C'est impossible...

Elle aussi, autrefois, quand il l'avait priée, suppliée, avait répondu par la même parole — cruelle et sans espoir. Elle l'avait fait souffrir, alors, autant qu'elle souffrait aujourd'hui.

— C'est impossible? murmurait-elle. Pourquoi? Quelle chose si grave, quel si terrible secret nous sépare-t-il donc?... Je ne puis le deviner!... Et ce secret n'existe que depuis un mois, puisqu'il y a un mois vous demandiez ma main?

— Ne cherchez pas, Suzanne... vous ne trouverez jamais... et, si vous trouviez, je serais le plus misérable des hommes, si misérable qu'il ne me resterait plus que le suicide.

— Vous êtes trop noble et trop fier pour que ce déshonneur soit le vôtre... Votre âme est droite et n'a jamais failli...

— Il est des hontes dont on n'est pas coupable, mais dont on est pourtant puni... N'en êtes-vous pas un exemple?

— Mais s'il faut que je vous attende, comme vous m'avez attendue, moi... croyez-vous que je n'y consentirais pas?...

— Ce serait inutile, hélas!

Ils revinrent au bord de la futaie. Il lui tendit les mains pour prendre congé d'elle... Il aimait mieux en finir ainsi brusquement, plutôt que de supporter plus longtemps pareilles angoisses, pareilles tortures.

— Raymond... Raymond, fit-elle, en proie à une agitation extrême, j'ai peur que tout ce que vous m'avez dit ne soit pas vrai... Je suis méfiante, j'ai tant souffert! — J'ai peur que tout cela ne soit qu'un prétexte pour vous séparer de moi, pour reprendre votre liberté. En ce cas, mon ami, avouez-le franchement... Je préfère cela, je serai seule à être malheureuse... Du moins, ce qui me consolera, c'est la certitude que j'aurai que je serai seule à souffrir... Oui, mon ami, dites-le franchement... Je vous pardonne d'avance le mal que vous me ferez... Vous ne m'aimez plus, n'est-ce pas? Vous aviez cru m'aimer pendant un temps... Vous vous faisiez illusion... La tête parlait, sans doute, plus que le cœur. Et vous avez trouvé, sur votre chemin..., une jeune fille plus belle, plus aimable, par le charme de laquelle, cette fois, votre cœur s'est trouvé pris... Il n'y a point de honte à le dire, et vous n'êtes point coupable vis-à-vis de moi, Raymond... Car le mal est né du jour où je vous vis. Que vous m'eussiez aimée ou non, moi, je vous aimais. Dites-moi la vérité, Raymond!... Regardez comme je suis calme.

— Je vous aime, Suzanne... Je ne puis pas mentir.

— Ou bien, c'est autre chose... On m'a élevée comme toutes les filles d'Angleterre et d'Amérique, librement. Je connais un peu certains douloureux mystères de la vie... Vous m'aimez... Cela peut être vrai!... Je l'admets... je le suppose... Et vous vous êtes laissé emporter jusqu'à me le dire, jusqu'à songer à m'épouser... Puis vous avez réfléchi que derrière vous, vous alliez... peut-être, laisser une autre affection... datant de plus longtemps... une amie... laissez-moi dire le mot... une... maîtresse... ayant des droits sur vous... une maîtresse qui vous aime et mourrait de vous perdre... Et un lien, plus cher encore que cette affection, vous attache sans doute à elle... un enfant... Voilà, n'est-il pas vrai, le secret? Un enfant dont vous êtes le père? C'est là ce que vous n'osez dire...

— Oh! Suzanne, je n'ai jamais aimé que vous... Et vous pouvez lire dans ma vie, Suzanne, sans craindre de me faire rougir...

Elle passa les deux mains sur son front, demi-folle.

— Alors, je ne sais plus, dit-elle, je ne sais plus... Je ne puis pas croire cela... ce n'est pas vrai... C'est une épreuve, évidemment, mais bien horrible... Faites-la cesser, mon ami... Montrez-moi votre bon sourire... vos yeux doux et caressants... Regardez-moi comme vous me regardiez... Comment voulez-vous, vous ayant ainsi près de moi, vous voyant, vous parlant, que je me fasse à l'idée de vous perdre à tout jamais?... C'est mon bonheur et c'est ma vie que vous emporteriez avec vous... Et ce n'est pas juste... je n'ai rien fait pour que ma vie fût éternellement en deuil... Ce serait injuste... Laissez-moi l'espérance, ami, si vous ne voulez pas que je meure!...

— Adieu, Suzanne, puisqu'il le faut.

— Je ne veux pas, disait-elle, je ne veux pas.

Et elle se retenait à lui désespérément. Et elle balbutiait :

— Puisque vous m'aimez, Raymond, puisque vous m'aimez!

— Hélas! disait-il, quel trésor je vais perdre en vous! moi qui m'étais depuis longtemps si bien habitué à mon bonheur... Si vous saviez, ô ma Suzanne chérie, combien j'ai été heureux, depuis que je vous aime!... Ma vie tout à coup, du jour où je vous ai rencontrée, s'est trouvée pleine de vous... Nulle pensée ne me vint plus qui ne se rattachât à vous-même... Nul projet d'avenir où vous ne jouiez votre rôle... En vous perdant, je perds plus que la moitié de moi-même... Quel infini bonheur, pourtant, auprès de vous!... Tout était en vous, pour vous... de vous .. Jadis je travaillais par ambition... Maintenant, je n'avais plus d'ambition que pour vous... J'aurais été fier de mes triomphes au Palais à cause de

vous... Dans mes préoccupations, votre fortune ne tenait pour rien... Je mentais tout à l'heure en vous le disant, — vous l'avez deviné, — est-ce que vous étiez capable de soupçonner de moi une indélicatesse!... O Suzanne, que vais-je être, comment vais-je penser, travailler sans vous?... A quoi bon le travail, l'ambition, la gloire, tous les rêves, puisque vous ne serez pas auprès de moi pour les partager?... Oh! comme vous étiez aimée, Suzanne!... Les femmes savent bien comment on les aime et j'aurais beau dire que mon amour est mort, vous ne me croiriez point... Ma vie jusqu'aujourd'hui, si la vôtre a été triste, n'a pas été gaie non plus... Elle s'est passée, presque solitairement, tout à l'étude, sans autre compagnie que celle de mon frère et de ma mère. Je ne connais de la vie que le travail et n'ai jamais vécu que pour le travail. Vous étiez dans la brume froide de cette existence comme une clarté bien douce qui allait me réchauffer. Ma vie retombe dans la brume, et mon soleil se meurt. Oh! comme vous étiez aimée, Suzanne!...

Ils s'étaient de plus en plus enfoncés sous bois, dans un sentier au-dessus duquel les hautes coupoles de chênes formaient une voûte feuillue que ne traversait pas la lumière. Autour du bois, la campagne était inondée d'un soleil éclatant. Le bois restait frais et mystérieux dans son obscurité. Et, au-dessus de leur tête, autour d'eux, des myriades d'oiseaux chantaient, voletaient, se bataillaient.

Un orage de la saison dernière avait déraciné un chêne dont les branches s'étaient trouvées arrêtées dans les branches d'un autre chêne voisin. Le tronc formait un siège adouci par la mousse qui tout de suite avait poussé là.

Elle s'y assit, l'attira de force auprès d'elle. Il se laissa tomber presque à genoux, mais détournant toujours les yeux et n'osant la regarder.

Dans ses deux petites mains dégantées elle serrait étroitement sa main, ses doigts s'entrelaçant aux doigts du jeune homme, voulant à toute force vaincre son obstination, lui communiquer son épouvante de l'avenir; s'il persistait, le ramener à elle en augmentant ses regrets, s'il était possible encore.

Il aurait bien voulu fuir, se sentant éperdu sous cette caresse ardente, les yeux troublés, le cœur douloureusement serré.

— Raymond, je vous en supplie...

C'est à peine s'il eut la force de murmurer, d'une voix éteinte:

— Laissez-moi, Suzanne, adieu, il le faut...

— Raymond! dit-elle, aussi à voix basse, comme l'appelant dans une langueur d'amour... Raymond, je vous aime tant!...

Il eut dans une contraction de la gorge un spasme de douleur horrible, insupportable...

Mais par-dessus ces atroces angoisses, l'énergie surnageait.

— Adieu... Plus tard... Si vous saviez...

— Raymond... ton secret, garde-le... garde-le pour toi... qu'il reste éternellement enseveli dans ton cœur... Jamais je ne t'interrogerai, jamais je ne te le demanderai... Je le jure sur ta vie, ô mon Raymond bien-aimé, et sur la vie même de mon père, jamais je n'y ferai la moindre allusion... Jamais même je n'y penserai... Si cela ne disparaît pas complètement de ma vie... c'est que je ne pourrai m'empêcher de voir, parfois sans doute, les plis que le souci creusera sur ton front, et si je m'en souviens, ce sera pour rendre la paix à ton âme... Et le bonheur sera possible encore, ô mon Raymond... Ne me refuse pas... Si tu savais combien j'ai versé de larmes depuis l'enfance... et comme je voudrais connaître un peu ce que c'est que la vie heureuse!...

Elle portait à ses lèvres la main de Raymond et l'embrassait comme les mères embrassent, doigt par doigt, les mains des enfants tout petits, et si fraîches et humides que fussent ces lèvres qui prononçaient de si douces et enivrantes paroles, Raymond sentait des brûlures qui lui faisaient mal... sa tête flottait dans une ivresse, ses yeux ne voyaient plus... et les paroles de Suzanne n'arrivaient à son oreille que comme venant de loin...

Et de tout ce qu'elle avait dit, quelque chose restait : « Ton secret, garde-le... jamais je ne te le demanderai...

« Jamais je ne voudrai savoir..., je le jure, et le bonheur est encore « possible, si tu consens ! »

Et cela, c'était une séduction presque irrésistible, une tentation contre laquelle il était faible...

Oui, le bonheur était possible, puisqu'elle le disait...

Et elle ne mentait pas cette jeune fille vraiment femme, qui, toute petite, par un courage presque au-dessus de l'humanité, avait attiré sur elle l'admiration des hommes.

Puisqu'elle entrevoyait la vie bonne encore ainsi, elle qui avait tant souffert, c'est que cela était vrai...

Et dans son affolement, passa une espérance idéale, une étoile brilla dans l'implacable obscurité de son désespoir... et il releva la tête, presque transfiguré... les yeux séchés de leurs larmes... un vague, ineffable sourire errant sur ses lèvres...

Et Suzanne, les bras autour du cou de son amant, oppressée,

fiévreuse, souriant aussi, le baignant des rayons de son regard humide, attendait, penchée sous sa bouche, ce qu'il allait dire...

Il allait dire : « Je t'aime, sois à moi, sois ma femme, puisque tu promets d'oublier ! »

Ce mot qu'elle attendait, après lequel Suzanne aspirait de toutes les forces de sa tendresse, il ouvrait la bouche pour le prononcer.

Et pourtant il ne le dit pas. Sa tête retomba sur sa poitrine...

C'est que tout à coup devant ses yeux était passée toute l'histoire du drame qui l'avait amené là... le meurtre de Larouette, la complicité de sa mère... la condamnation ignominieuse de Laroque... et la mort misérable de Lucien de Noirville... et les demi-aveux de l'assassin qui peut-être avait déjà désigné sa complice !

Et ce qu'elle demandait dans son ignorance, cette jeune fille, c'était qu'il l'épousât, elle, la fille de l'homme victime de sa mère...

Allons donc ! son cœur se révoltait à cette pensée !...

Est-ce qu'une pareille abomination était possible ? Non... Il n'avait même pas besoin d'y réfléchir à deux fois.

Quelle situation atroce, insoutenable, n'ayant pour issue que la mort si jamais, marié à Suzanne, celle-ci apprenait la vérité ! !...

Elle découvrirait peut-être que tout ce qui était arrivé de malheur à son père, de hontes, de mépris, d'insultes, était arrivé par la faute d'une femme, d'une femme trahie qui se vengeait.

Et elle serait l'épouse du fils de cette femme ! Et elle l'aurait aimé ! Et quand il se refusait, elle l'aurait supplié !...

Raymond se leva, se secouant d'un mouvement brusque, comme pour échapper à un cauchemar.

Et tout à coup, sans plus lui adresser une parole, sans même un regard, sans même un adieu, il se mit à courir de toutes ses forces, gagnant la bordure de la forêt, pour s'éloigner d'elle, craignant de succomber à son amour, à ses prières si tendres et si douces.

Il ne s'arrêta point sur la lisière et s'élança dans la campagne... Elle s'était levée, elle aussi, interdite, ne comprenant pas tout d'abord... Ce ne fut que lorsqu'il disparut qu'elle vit qu'il la fuyait... Elle s'élança...

Déjà, il était loin, courant toujours entre les moissons, dans les prés et les blés de la campagne, courant sans s'arrêter, comme un fou ..

Elle tendit vers lui, d'un mouvement instinctif, ses mains suppliantes, et par deux fois appela :

— Raymond ! où vas-tu, Raymond ?

Mais il était trop loin pour l'entendre.

Et quand elle ne le vit plus, pour ainsi dire évanoui derrière les

Elle resta ainsi une heure. (P. 763.)

arbres qui entouraient Méridon, elle sentit en elle un vide énorme, comme s'il avait emporté avec lui sa vie, son âme, son souffle, avec son bonheur.

Et elle tomba sur la mousse, les bras en croix, son pâle visage de morte tourné vers la voûte feuillue des chênes où chantaient toujours des bandes de petits oiseaux, et où, de temps en temps, passait la brise, comme la respiration légère de la nature, un peu alourdie par le soleil accablant.

Elle resta ainsi une heure.

Quand elle se releva, elle reprit en trébuchant, les deux mains sur le front, le chemin de Maison-Blanche.

LIII

Ce jour-là, Laroque avait été prévenu par une dépêche de Pivolot que Luversan était toujours entre la vie et la mort et qu'il ne parlait plus. Peu lui importait. Il redoutait des aveux complets. Si Luversan allait nommer sa complice !

Suzanne avait été malade, mais son père, croyant à une indisposition sans conséquence, ne s'en était pas autrement inquiété.

Et il était parti pour Paris, où il voulait avoir un entretien avec M. de Lignerolles, le juge d'instruction.

Il trouva le magistrat au Palais, dans son cabinet.

On le fit entrer aussitôt qu'il eut passé sa carte.

M. de Lignerolles se leva vivement, en le voyant entrer, vint à sa rencontre et lui tendit les mains.

Puis il avança un siège.

Subitement, et après cette première effusion, le visage du juge avait changé, s'était assombri, et ce fut avec une sorte de tristesse qu'il le regarda, silencieusement.

Laroque ne s'aperçut de rien tout d'abord ; lui était gai et confiant. L'avenir, enfin, après tant de déboires, ne lui souriait-il pas ?... La justice s'était trompée à son égard, et l'avait déshonoré, il allait demander à la justice de réparer le mal qu'elle avait fait — ce qui lui serait facile, sans doute, — et de lui rendre l'honneur.

— N'était-ce pas tout simple ? se disait-il. La justice est souveraine et toute-puissante. Elle s'est affaiblie, puisqu'elle s'est trompée. Elle regagne ce qu'elle a perdu, en reconnaissant son erreur.

Il n'avait pas la moindre inquiétude et aucun doute, depuis la mort de Luversan, ne lui était venu.

Ce fut donc en souriant qu'il interrogea M. de Lignerolles.

— Vous comprendrez mon impatience d'en finir, dit-il, car, depuis de longues années, j'ai subi trop de hontes, et quiconque les abrègera, ces hontes, ne fût-ce que d'un jour ou même d'une heure, pourra prétendre à ma vive reconnaissance. Voilà pourquoi je n'ai point tardé à venir vous trouver, monsieur de Lignerolles. Je suis assez ignorant, cela se comprend de soi, en matière de jurisprudence criminelle. Avant de confier la revision de mon procès aux gens de loi que vous me désignerez, j'ai besoin que vous me guidiez, que vous m'indiquiez le chemin à suivre. En un mot, je sollicite vos conseils. Si j'obtiens ma réhabilitation, ce sera grâce à vous et à M. Lacroix, puisque vous avez reçu les aveux du coupable.

M. de Lignerolles se taisait.

La tristesse de son visage s'accentuait. Cependant Laroque était si éloigné de croire à un nouveau malheur qu'il ne s'apercevait de rien.

Et, s'imaginant que le silence du juge venait de ce que celui-ci réfléchissait avant de lui donner une réponse, il attendait.

Le silence se faisant très long, Laroque demanda :

— Vous ne m'avez pas entendu, monsieur de Lignerolles, ou bien peut-être me suis-je mal exprimé et ne m'avez-vous pas compris ?

— Pardonnez-moi, monsieur Laroque, dit le juge à la fin.

Et Roger fut frappé du ton de sa voix.

— Alors, dit-il... ces conseils que je sollicite de vous ?

— Ils vous seraient inutiles.

— Inutiles ? C'est à mon tour de ne pas saisir votre pensée.

— Ecoutez-moi, monsieur Laroque, surtout ne vous désespérez pas et restez courageux. Vous voulez votre réhabilitation entière, complète et la revision de votre procès ?

— Oui. N'est-ce pas trop juste ?

— Certes, de toute justice

— Eh bien ?

— Cette réhabilitation est peut-être impossible... Luversan agonise.

Laroque se pencha, croyant avoir mal entendu.

Le juge répéta avec une tristesse croissante :

— Impossible, si Luversan succombe sans avoir avoué devant la cour d'assises.

— Vous n'y pensez pas, monsieur de Lignerolles ?... Rappelez-vous ce qui s'est passé... On m'accuse d'un assassinat... Je suis condamné... Pendant douze années, je suis le forçat Laroque, — Roger-la-Honte, — puis l'assassin est découvert. Il essaye de se faire justice, il va mourir,

soit, mais il a avoué, devant des témoins qui sont des magistrats. Luversan peut mourir maintenant. Que m'importe ! Vous oubliez...

— Je n'ai rien oublié.

— Et vous dites que la réhabilitation est impossible, s'il meurt ?

— Je le répète.

— Il y a une cause à cette impossibilité ?

— Il y en a une, en effet.

— Laquelle ? Je voudrais bien la connaître, vraiment.

— La loi !...

— La loi ? Allons donc ! Vous voulez rire... La loi me condamne injustement à une peine infamante... et la loi, plus tard, ne pourra reconnaître son injustice ?...

— C'est la vérité:

— C'est à mon tour de vous dire que cela n'est pas, que cela ne peut pas être, que ce serait abominable et monstrueux... Vous vous trompez, j'en suis bien sûr !

— Hélas ! non, monsieur Laroque. Lorsque j'ai vu Luversan se poignarder sous nos yeux, je compris qu'il nous échapperait en quelque sorte, malgré son aveu. Pourtant, doutant encore, espérant que le texte précis de la loi n'était pas très présent à ma mémoire, je ne voulus rien vous dire... je doutais encore... En revenant à Paris, je me suis renseigné, j'ai consulté des collègues... les plus hautes intelligences dont s'honore la magistrature de notre pays... Tout en déplorant cette nouvelle et effroyable injustice, ils ont été unanimes dans leurs réponses... La loi est précise ; maintenant, je ne doute plus...

Laroque tomba, écrasé, sur une chaise.

Il regardait, effaré, le juge, comme il l'avait regardé autrefois à Versailles, quand il s'était entendu accuser d'un crime horrible.

— Mais ce serait monstrueux, monstrueux ! balbutiait-il.

Et après un silence que le juge n'osait interrompre, comprenant trop bien quelles devaient être les angoisses du pauvre homme :

— Cette loi, dit Laroque d'une voix rauque, cette loi, je veux la connaître... Je le veux... tout de suite...

Et pendant que le magistrat allongeait le bras vers un code, Laroque baissa la tête très bas, très bas, comme s'il allait écouter de nouveau sa condamnation...

M. de Lignerolles parla longtemps, et ses explications tombaient sur le cœur de Laroque comme autant de brûlures.

— Grâce aux dispositions restrictives du code d'instruction criminelle, dit-il, il arrive presque toujours que la victime d'une erreur

judiciaire ne peut obtenir de réhabilitation légale. Vous connaissez certainement l'affaire Lesurques, c'est l'exemple le plus célèbre que je puisse citer. Lesurques a été condamné à mort et exécuté bien qu'innocent, à la suite de l'assassinat du courrier de Lyon. Eh bien, il n'a jamais pu être réhabilité parce que les revendications introduites à ce sujet par la famille se sont toujours heurtées à l'article 443.

— Et que dit cet article ?

— Il ne permet la revision d'un procès criminel qu'en faveur de celui qui peut protester lui-même contre l'arrêt qui l'a condamné.

— Mais c'est mon cas. Je proteste... L'affaire Lesurques n'a rien de commun avec la mienne... Lesurque était mort...

— Ce ne sont pas seulement les morts qui ont à souffrir de cette législation. Il ne suffit pas d'être innocent pour être réhabilité, monsieur Laroque... d'après la loi...

— Et que faut-il encore, juste Dieu ! Que faut-il de plus ?

— Le code a prévu les trois seuls cas dans l'un desquels il faut que soit placé le condamné pour être réhabilité. Si ces circonstances ne se rencontrent pas, le procès ne sera pas revisé. Le condamné sera gracié... la grâce est toujours possible puisqu'elle dépend uniquement du chef de l'Etat, mais son innocence aura beau être certaine... j'aurais beau l'affirmer, m'en porter garant, en donner des preuves... il ne sera jamais un innocent légal... il ne sera qu'un ancien condamné...

— Mais c'est une injustice... une iniquité !

— Oui, mais c'est la loi, et contre elle, rien ne peut.

— Et je ne suis pas, sans doute, dans l'un des cas prévus pour la revision de mon procès ?

— Pardonnez-moi le mal que je vais vous faire...

— Je vous pardonne, ne m'épargnez pas, j'écoute... Non ?

— Non !... Dans l'état actuel de notre législation, la revision d'un procès n'est possible que dans les trois cas suivants :

1° Lorsque deux individus ont été successivement condamnés à raison du même fait, dans des conditions où il y a contradiction entre les deux condamnations, de telle sorte que la culpabilité de l'un démontre forcément l'innocence de l'autre ; en ce cas, l'exécution des deux arrêts est suspendue et la cour de cassation, saisie par le ministre de la justice, renvoie les deux accusés ensemble devant une cour d'assises autre que celles qui ont rendu les deux arrêts contradictoires.

2° Il y a encore lieu à reviser lorsque, après une condamnation pour homicide, des pièces sont représentées propres à faire penser que la

prétendue victime de l'homicide existe encore : l'arrêt de condamnation peut être alors simplement cassé par la cour de cassation.

3° Enfin la revision peut être encore obtenue lorsqu'un des témoins entendus aura été, postérieurement à la condamnation, condamné lui-même pour faux témoignage contre l'accusé.

— Ce sont les seuls cas de revision prévus par le législateur ? demanda Laroque, accablé.

— Les seuls.

— Ils sont insuffisants... et je puis être victime de l'ineptie de la loi.

— Je vous l'ai dit, car je reconnais, comme vous, que cette insuffisance de la législation serait une nouvelle et très criante injustice.

— Et on ne peut tourner la loi ?

— Non. Ah ! si Luversan ne meurt pas ! Supposons qu'il survive, qu'il en réchappe. Vous avez été condamné comme auteur d'un crime dont vous êtes innocent. Luversan, le vrai coupable, est découvert, poursuivi et condamné à son tour. On se trouve, dès lors, en présence de deux arrêts contradictoires, et l'article 443, dont je parlais tout à l'heure, rencontre son application. C'est le premier cas prévu par le code. Ce ne sera pas le vôtre si Luversan, par sa mort, échappe à la condamnation. Dès lors, plus d'arrêt contradictoire et plus de revision[1] .... Quant aux deux autres cas prévus, il est inutile d'en parler, vous ne tombez dans l'application ni de l'un ni de l'autre... Vous le voyez, monsieur Laroque, je n'avais pas tort lorsque je considérais votre réhabilitation légale comme très problématique.

— Que me resterait-il à faire ?

— Solliciter votre grâce. Vous l'obtiendrez, à coup sûr. Je m'en chargerais.

— Ma grâce ?... Mais je n'en voudrais point... Les coupables seuls demandent leur grâce... et je suis innocent... Et voilà tout ce que vous m'offrez, au nom de la loi ?

1. Depuis que ce chapitre est écrit, nous avons appris que quelques députés, frappés comme nous des inconvénients de la loi, avaient déposé à la Chambre un projet ainsi conçu :

« La revision d'une condamnation criminelle ou correctionnelle sera possible dans les deux cas suivants :

« 1° Si l'auteur signalé d'un crime ou d'un délit pour lequel il a été prononcé une première condamnation ne peut plus être poursuivi par suite de décès, de prescription, d'irresponsabilité pénale ou d'excusabilité ;

« 2° Si, dans les mêmes circonstances et par les mêmes motifs, un témoin, sur la fausse déposition duquel la condamnation s'est produite, ne peut être poursuivi. »

J. M.

— Tout.

— J'aurai été déshonoré, j'aurai vécu douze ans, en cachant mon nom, mon passé, courbant la tête, moi innocent, sous une condamnation infâme; j'aurai fait mourir de honte, de désespoir et de douleur ma femme, que j'aimais et qui m'a cru coupable, comme tout le monde... et voilà, pour me payer de ces déshonneurs, de ces tristesses, ce que vous m'offrez! Ma grâce!... Pardieu, monsieur de Lignerolles, la chose est drôle et vaut la peine qu'on s'en amuse... Riez donc comme moi, je vous en prie...

Il parlait d'un ton véhément, avec de grands gestes.

Et comme le magistrat, troublé, se taisait :

— Pardieu! défendez-la donc, au moins, votre loi, vous, qui êtes le juge... N'en êtes-vous pas responsable, puisque vous l'appliquez... et vous l'appliquez tout en reconnaissant son injustice criante... défendez-la, monsieur, mais défendez-vous aussi, car vous êtes le premier coupable envers moi!... N'est-ce pas vous qui avez instruit cette affaire?... N'est-ce pas vous qui m'avez envoyé à la chambre des mises en accusation? N'est-ce pas vous qui pouviez me déclarer innocent, car vous étiez souverain juge alors, et qui m'avez flétri d'une accusation dont je ne devais plus me relever? Vous n'aviez pas le droit de vous tromper... Ce que j'ai découvert, moi, — la culpabilité de ce Luversan, — vous le deviez découvrir vous-même... c'était votre devoir, c'était votre métier... Vous aviez toutes les ressources nécessaires pour cela... vous aviez tout le temps aussi... Et je vous ai supplié pourtant!... J'ai pleuré, j'ai sangloté devant vous... Mon Dieu! que ne vous ai-je pas dit pour que vous ajoutiez foi à mes paroles!... J'avais donc bien le visage d'un misérable?... Cela avait donc bien l'air d'une comédie, ce que je disais?... Et vous étiez donc bien aveugle, pour ne point voir les épouvantables tortures que vous m'imposiez en me faisant accuser, — car leur silence m'accusait, — par ma femme et par mon enfant!... Ah! monsieur de Lignerolles, monsieur de Lignerolles, la loi est coupable... soit... mais la loi est une chose inerte et je ne puis m'en prendre à elle... mais vous, le magistrat, vous êtes plus coupable encore... parce que ce qui arrive est votre faute... La loi met entre vos mains tous les moyens, tout le pouvoir possible pour éclairer votre conviction. Vous êtes coupable de vous être trompé... On ne joue pas ainsi avec l'honneur et le cœur d'un homme. Je vous criais, à genoux, et pleurant, mon innocence... Il fallait me croire!...

Il s'exaltait en parlant...

Ses gestes étaient brusques...

Ses paroles étaient pleines de colère et d'amertume.

Elle prit dans le tiroir secret une liasse de valeurs. (P. 774.)

Il se débattait dans une situation sans issue, le pauvre homme... et il souffrait ce qu'il avait souffert une fois, jadis, quand tout le monde le croyait coupable et qu'il voyait, pour ainsi dire, la honte se rétrécir autour de lui, comme une haute et infranchissable muraille, au delà de laquelle jamais il ne lui serait plus permis de regarder!...

Le juge se taisait toujours, le front un peu rouge sous les reproches qui l'accablaient.

Qu'eût-il dit à cet homme? Qu'il s'était trompé?

Mais tout autre se serait trompé comme lui...

Que les juges sont des hommes, sujets à l'erreur.. et que la loi, justement aurait dû prévoir ces erreurs possibles dans une plus large mesure?... Voilà ce qu'il aurait dit!... mais à quoi bon?

C'eût été inutile de vouloir se défendre...

Laroque souffrait... Il avait le droit d'être cruel et injuste...

Et M. de Lignerolles baissait la tête...

Roger Laroque reprit :

— Lorsque j'ai combiné, contre Luversan, le plan qui a si complètement réussi, lorsque, ayant surexcité son âpreté au gain par la vue des richesses que j'étalais sous ses yeux et que je mettais presque à sa disposition par la facilité que je lui offrais de s'en emparer, je convoquai à la suprême entrevue que j'avais avec ce misérable, non seulement Tristot et Pivolot, mais aussi M. Lacroix; je pensai à vous aussitôt. Je pouvais m'adresser à n'importe quel magistrat qui ne m'eût point refusé, dans cette circonstance. Je pensai à vous. C'est vous que je suis allé trouver, parce que je voulais vous donner l'occasion de réparer le mal que vous aviez fait; parce que je me disais : « L'âme de cet homme n'est pas tranquille. Il achèvera sa vie dans le remords d'avoir fait condamner un innocent, s'il n'emploie pas ses forces à faire réhabiliter le condamné. Je vous ai amené devant Luversan, je vous ai fait entendre son aveu. Il vous a déclaré qu'il était coupable, et vous l'avez écouté, non pas seulement comme homme, mais comme magistrat. Et vous m'avez tendu la main et vous m'avez demandé pardon, à moi le forçat évadé, vivant sous un faux nom!... Le juge demandant pardon à l'homme qu'il a condamné, quel spectacle!... Et aujourd'hui, vous me dites : « La loi est ainsi, elle vous considérera toujours comme un coupable, c'est-à-dire comme un assassin. Pourtant, vous êtes innocent, je le sais, moi, néanmoins je ne puis rien pour vous. Passez votre chemin!... » C'est une dérision, monsieur de Lignerolles, et l'on appelle cela la justice!... Vraiment, j'en hausse les épaules!

— Laroque, la douleur vous égare. Attendez au moins que Luversan soit mort. Dans tous les cas, vous obtiendrez votre grâce...

— Ma grâce... ne comprenez-vous pas que c'est, en quelque sorte, un second déshonneur?... Ma grâce complète ma condamnation... Je ne la demanderai pas...

— Vous la demanderez, monsieur Laroque, il le faut; autrement, vous ne seriez pas libre. Entre deux maux il faut choisir le moindre.

— Je retournerai en Amérique... et je tâcherai d'oublier la France...

— Vous ne l'oublierez pas. On n'oublie pas la France, quand bien même on serait victime de ses lois, et frappé par elles injustement. Vous demanderez votre grâce et vous l'obtiendrez.

— Et je porterai toujours ce nom exécré de Laroque!

— Non, vous obtiendrez le droit d'en changer. Puis, si vous n'arrivez point, de par les lois, à la réhabilitation effective que vous aviez rêvée, vous aurez une réhabilitation morale; car, malgré nos précautions, les journaux s'entretiennent déjà de votre affaire... Je ferai en sorte que les dramatiques détails de la mort de Luversan soient connus... Il y aura, n'en doutez pas, en votre faveur un mouvement de sympathie...

— Que m'importe! C'est l'honneur qu'il me faut... Quand les journaux auront assez parlé de moi, ils passeront à autre chose. Je serai vite oublié. Le temps marchera. Ceux qui viendront ne se rappelleront pas les articles des journaux, et comme rien de précis, de légal, ne sera resté, ils ne se rappelleront que Roger-la-Honte, sans se souvenir de Roger l'Innocent...

— Laroque n'existera plus. Vous aurez changé de nom.

Le pauvre homme soupira.

— Il le faudra bien, dit-il, mais ce n'est pas là ce que j'avais rêvé.

— Toute espérance de réhabilitation n'est peut-être pas perdue, dit le juge d'instruction, même si Luversan meurt.

Laroque releva les yeux; il eut un geste de joie...

— Comment! dit-il, serait-ce possible?... Qu'entrevoyez-vous?

— Vous rappelez-vous les aveux de Luversan?

— Oui, le misérable a avoué qu'il est l'assassin de Larouette.

— Et ce n'est pas tout. Il a parlé d'un complice. Mais la mort le prendra peut-être avant qu'il l'ait nommé... ce complice!

— C'est vrai.

— Eh bien, voilà notre dernier espoir, notre dernière ressource : si nous découvrons ce complice, si nous l'arrêtons, si nous le faisons condamner, nous retombons dans la première des conditions prévues par la loi. La revision de votre procès est certaine.

Laroque hocha la tête.

— Oui, évidemment. Mais ce complice, où se cache-t-il?

Ces derniers mots, Laroque les prononça faiblement. La complice, il ne la devinait que trop. Jamais il ne livrerait à la justice la mère de Raymond.

— Ce seraient de nouvelles angoisses! ajouta-t-il. Et, si vous saviez, monsieur de Lignerolles, combien je suis fatigué, comme j'ai besoin de repos, comme je voudrais, désormais, non pas me laisser vivre, mais me

laisser doucement mourir!... Je suis jeune encore, et pourtant je suis si vieux!...

— De l'énergie, Laroque !

— Je suis découragé...

— Puisqu'il le faut... pour votre fille!

Il garda longtemps la tête baissée. Il avait les bras ballants. Debout, il rêvait. Toute sa vie, si remplie d'amertume, passait devant ses yeux attristés.

— J'essayerai, dit-il. Mais je ne crois plus à rien.

Et saluant M. de Lignerolles, il le quitta pour courir à Ville-d'Avray. Le juge resta longtemps à réfléchir, puis tout haut :

— En dehors de ce complice, il y a un autre coupable.. la Loi!...

LIV

Tristot et Pivolot s'étaient bien gardés de faire connaître en détail à Laroque les preuves qu'ils avaient de la culpabilité de Luversan dans le meurtre de Brignolet et de la complicité de Mme de Terrenoire, comme recéleuse et peut-être inspiratrice du crime. Ayant à cœur d'obtenir en faveur de Guerrier une ordonnance de non-lieu définitive, ils avaient redouté que Laroque ne se montrât par trop indulgent pour la femme du banquier qui l'avait obligé autrefois, dans une circonstance critique.

La complice de Luversan eût mérité le châtiment suprême. Les deux policiers lui réservaient une fin terrible.

La veille du drame qui s'était déroulé à Ville-d'Avray, Tristot et Pivolot s'étaient présentés l'après-midi chez Mme de Terrenoire. Ils étaient certains de la trouver seule.

L'étrange femme ne vivait plus depuis qu'elle connaissait les terreurs de son complice. Chaque coup de sonnette la faisait tressaillir.

Quelques jours auparavant, Andréa songeait encore à la fuite... avec son amant. Mais maintenant, elle avait peur... peur de cet homme sinistre. Sa nature cauteleuse et lâche la rendait incapable de chercher un refuge dans la mort. Elle attendait son sort tout en nourrissant un secret espoir d'impunité.

La fuite imminente de Luversan, qu'elle se refuserait à suivre, la délivrerait d'un joug... dont elle voyait toute l'horreur. Mais l'assassin de Brignolet la dénoncerait-il s'il était arrêté? Voilà ce qu'elle se demandait avec angoisse.

Et ces deux hommes sinistres qui l'avaient forcée à lui vendre la créance Kleper-Turner, savaient-ils réellement quelque chose? Elle n'en pouvait plus douter. A force de tourner et retourner dans sa tête ce problème, Andréa en était venue à comprendre le but des acheteurs : pour avoir en main des billets de banque provenant de la caisse Terrenoire, ces hommes n'avaient pas reculé devant un sacrifice énorme.

Et elle était tombée dans ce piège enfantin, et maintenant la police avait une pièce de conviction contre la complice du fugitif.

Elle se disait aussi que la fuite de Luversan n'empêcherait pas le procès de ce criminel, qui serait jugé par contumace. Alors, le juge d'instruction la convoquerait, l'arrêterait peut-être, pour lui demander compte du recel des billets de banque volés par l'assassin.

Que répondrait-elle aux questions du magistrat? Elle se forgeait vingt systèmes de défense dont l'absurdité ne tardait pas à lui apparaître. Fuir toute seule? Elle n'y songeait plus. Sa fille, Diane, rentrée auprès d'elle, se montrait douce et prévenante. La pauvre enfant attribuait la tristesse de sa mère à la mort de Mussidan, et elle avait pardonné, la première, était redevenue comme autrefois une fille aimante, Diane aussi avait besoin de consolations. Nous dirons plus loin dans quelles circonstances elle avait revu M. de Vaunoise, qui l'aimait toujours, mais qu'elle croyait ne plus pouvoir épouser.

Et pour cette enfant, déjà si éprouvée, Andréa n'avait pas le courage d'en finir avec une existence vouée désormais à l'infamie. Et chaque matin, comme le condamné à mort, qui attend à son réveil la visite du bourreau, elle sortait d'affreux cauchemars pour rentrer dans une réalité plus terrible encore que les hallucinations du remords. Aussi, lorsqu'on lui annonça que Tristot et Pivolot insistaient pour lui parler tout de suite, tout son sang lui reflua au cœur. La sueur froide inonda son front.

— C'est bien, dit-elle à sa femme de chambre. J'y vais. Priez ces messieurs de m'attendre au salon.

Alors seulement elle eut comme un retour d'énergie. D'un tiroir secret d'une ravissante table à ouvrage, elle tira un petit poignard japonais, entr'ouvrit son corsage et chercha la place du cœur.

Elle appuya la pointe de l'arme au bon endroit, réunit ses forces et dans un sanglot, s'écria :

— Adieu, ma Diane! sois heureuse, mon enfant.

L'arme s'enfonça d'un centimètre dans la chair marmoréenne de la superbe créature. Le sang coula; mais ce fut tout.

Andréa n'avait pas eu l'énergie de se plonger le poignard dans le cœur.

Elle essuya la plaie, rattacha son corsage, et se disposa à affronter les deux policiers. Auparavant, elle prit dans le tiroir secret une liasse de valeurs dans l'intention de les brûler.

Soudain la porte s'ouvrit.

Bravant la consigne, Tristot et Pivolot pénétraient dans le boudoir d'Andréa. Mme de Terrenoire s'évanouit.

— Monsieur Tristot, dit Pivolot, veuillez faire diligence et aller prévenir M. de Terrenoire et M. Guerrier de venir nous retrouver ici. Vous prierez M. Guerrier d'apporter avec lui tous les renseignements relatifs au vol du million.

M. Tristot comprit sans doute la pensée de son compère, car il ne fit aucune réflexion.

Il partit aussitôt. Son collègue et ami entra dans le cabinet de toilette et y mouilla une serviette, dont il frotta les tempes, le visage, les mains de Mme de Terrenoire.

Andréa ne tarda pas à revenir à elle.

Et, en se voyant près de cet homme, en voyant les valeurs étalées devant elle, elle eut un cri d'épouvante, se leva, fit quelques pas en chancelant et alla s'abattre dans un coin, à genoux, défaillante, sans forces.

Pivolot ne dit pas un seul mot.

Une demi-heure se passa ainsi, en cet étrange silence.

Tristot n'avait pas trouvé M. de Terrenoire à la banque, d'où on l'avait renvoyé à la Bourse.

Ce fut là qu'il rencontra enfin le banquier.

Il l'aborda au moment où il le vit seul.

— Monsieur, dit-il, deux mots. J'ai à vous parler d'une affaire de la plus haute importance.

Terrenoire dévisagea Tristot et, ne se rappelant pas l'avoir vu :

— Il me semble que je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— En effet. Et mieux eût valu pour vous ne jamais faire connaissance avec moi...

— De quoi s'agit-il?...

— Du meurtre de Brignolet et du vol de la banque...

— Avez-vous découvert le coupable? Serait-ce ce Luversan dont les journaux parlent?

— L'un des deux coupables, oui, monsieur! c'est pour que vous vous trouviez en sa présence que je viens vous chercher...

— Je vous suis! dit le banquier, sans soupçons. Montez dans ma voiture. Si vous le permettez, j'irai d'abord, à cinq minutes d'ici, reprendre ma fille chez son oncle où elle a déjeuné.

— Nous n'en avons pas le temps, dit Tristot en montant dans le coupé. C'est à votre domicile que nous irons d'abord.

Le banquier s'assit auprès de lui, intrigué, inquiet.

Quelques minutes après, ils étaient rue de Chanaleilles.

A peine entré dans le salon, Tristot appuya la main sur le bras de Terrenoire, et d'une voix grave :

— Vous avez besoin de tout votre courage, monsieur, vous aurez tout à l'heure à supporter une douleur terrible!...

Terrenoire ne comprit pas, mais il eut cependant un frémissement d'épouvante.

Que voulait dire cet homme qu'il ne comprenait pas?

Il y eut un moment de silence pénible.

— Monsieur, dit enfin Tristot, pardonnez-moi de vous avoir conduit jusqu'ici et veuillez excuser ce qu'il y a de mystérieux dans ma conduite. Mon devoir, hélas! est de vous révéler un terrible secret... Patienter davantage serait impossible; vous pourriez vous trouver aux prises avec un déshonneur public, être livré à un scandale abominable.

— Mon Dieu, que se passe-t-il donc?... Et d'abord, qui êtes-vous?

— Je suis agent de police. Depuis le vol de votre caisse et le meurtre de Brignolet, je suis à la piste du voleur et du meurtrier...

— Serait-ce vous, par hasard, qui avez fait arrêter Guerrier?

— C'est moi, au contraire, qui, avec un collègue, ai beaucoup contribué à le faire mettre en liberté. Le meurtrier et le voleur que nous recherchions, ce n'était point votre caissier, que nous avons jugé innocent dès le premier jour, mais ce Luversan dont les journaux parlent au sujet du crime de Ville-d'Avray; mais il n'était pas seul.

— Le complice?

— Une femme, et c'est ici surtout que commence la partie la plus douloureuse de la confidence que j'ai à vous faire. Luversan avait une maîtresse, et c'est avec cette femme qu'il a conçu, mûri et exécuté son crime.

— Vous en êtes sûr... dites-vous?

— Nous vous représenterons la plupart des valeurs qui ont été volées dans votre caisse; déjà, grâce aux numéros qui nous ont été remis par votre caissier, nous avons découvert un grand nombre de billets de banque, lesquels sortaient tous des mains de Luversan et de sa maîtresse.

— Et cette femme, je la connais?

— Hélas!

— Pourquoi semblez-vous si ému?

Tristot gardait le silence, n'osant aller jusqu'au bout de sa terrible révélation.

— Pourquoi vous taisez-vous? Vous me parliez tout à l'heure d un grand chagrin? D'où peut-il venir?... De quelle femme est-il donc ici question? Est-ce de la femme de mon caissier, qu'on sait que j'aime comme ma fille?

— Non, il ne s'agit point d'elle.

— Est-ce de... est-ce de ma fille? Mais non, c'est une horrible supposition! Cela n'a pas le sens commun.

— Ce n'est pas votre fille... et il faudra même que votre fille ignore, s'il est possible, le fatal secret.

— Mais quoi donc? grand Dieu! quoi donc?...

Tout à coup, il devint pâle...

La pensée de sa femme avait surgi soudain à son esprit.

Était-ce d'elle qu'on parlait?

Telle fut son émotion qu'il flageola.

Tristot se précipita vers lui, le soutint dans ses bras et le fit asseoir dans un fauteuil.

— Celle dont nous parlons, dit-il, est ici, dans cette chambre... Vous n'avez qu'à ouvrir cette porte et vous la verrez...

Terrenoire se leva et se dirigea vers la porte.

Au moment d'ouvrir, il se retint.

Il avait peur!...

C'était un doute horrible que celui qu'il venait de concevoir...

Et pourtant, au moment d'acquérir une certitude, il aimait mieux douter encore..

Blême, furieux, il essuyait machinalement du bout du doigt des gouttes de sueur froide qui lui coulaient sur le front.

Ce fut d'un pas rapide, pareil à celui qu'on prête aux fantômes, qu'il se dirigea vers la porte.

Il la poussa d'un coup brusque.

Et quand elle fut ainsi grande ouverte, quand il eut vu, tout au fond, une femme affaissée, demi-folle, dans un coin du cabinet, au lieu d'entrer, il recula, étendant les deux bras en avant comme pour se défendre, comme pour écarter un affreux spectacle.

— Ma femme!... ma femme!...

Elle ne l'avait pas vu, elle ne l'avait pas entendu.

Les agents se taisaient, en le regardant, pris de pitié pour la terrible souffrance de cet honnête homme.

Diane, s'était, avec la permission de son père, retirée dans un couvent. (P. 780.)

Pivolot s'approcha et lui prit la main :

— Monsieur, dit-il, croyez bien que ce n'est pas pour le seul plaisir de produire un effet mélodramatique que nous vous avons montré votre femme en flagrant délit de complicité de crime avec Luversan, l'assassin de Brignolet, le voleur de votre caisse... Il y a longtemps que, si nous l'avions voulu, nous aurions pu vous prévenir, mais vous nous auriez

demandé des preuves, et nous n'aurions pu vous les donner convaincantes; nous aurions été obligés de vous dévoiler seulement l'infidélité de votre femme, sans complicité pour le crime. Tel n'était pas notre but; nous avons préféré attendre. Nous vous prions de nous pardonner le mal que nous vous avons fait. Vous êtes libre, maintenant, monsieur, et, de plus, nous n'arrêterons pas Mme de Terrenoire.

Nous n'aurions d'ailleurs point qualité pour opérer cette arrestation. Toutefois, nous sommes obligés de saisir à titre provisoire cette liasse de billets de banque et de valeurs qui constituent des pièces de conviction.

— Alors, messieurs, s'écria le banquier, pourquoi m'avoir prévenu si vous étiez résolus à me perdre? Pourquoi emporter cet argent qui, d'ailleurs, m'appartient?

— Sur ce dernier point, dit Tristot, rassurez-vous. Le tout vous sera rendu en temps utile, à l'exception de soixante-dix-huit mille francs de billets de banque que Mme de Terrenoire nous a remis, il y a quelques jours, pour solder une créance.

— Quelle créance?

— Peu vous importe! Mme de Terrenoire devait la somme. Nous avions racheté la créance. Notre but était d'avoir en main des billets de banque provenant du vol accompli par l'assassin de Brignolet.

— Et vous êtes arrivés à votre but. Fort bien. Mais ne comprenez-vous pas, messieurs, que l'arrestation de ma femme, comme receleuse, sa condamnation, c'est ma mort? C'est le déshonneur d'une famille honorable. Or, messieurs, j'ai une fille sur laquelle ce déshonneur retombera directement. Vous voyez bien que c'est ma propre condamnation, que vous m'avez tué en me révélant ma honte. Je ne comprends pas votre démarche.

Les deux policiers se hâtèrent de s'expliquer.

— Ecoutez-moi, monsieur, dit Pivolot, et vous reconnaîtrez que nous avons agi en toute conscience, avec le désir ardent de vous épargner, autant qu'il nous sera possible, la douleur d'être appelé en témoignage contre votre femme.

— Vraiment!

— En dehors des preuves que nous venons de vous indiquer, nous en possédons d'autres tout aussi concluantes. L'assassin sera arrêté avant quarante-huit heures. Il niera énergiquement jusqu'au bout et sera condamné quand même. Peut-être n'aurons-nous pas besoin de produire à la cour d'assises les billets de banque et les valeurs qui nous viennent de votre femme. En ce cas, nous vous les rendrons, et personne ne connaîtra jamais la receleuse. Dans tous les cas, il serait de toute

prudence de vous mettre à l'abri, à l'étranger, jusqu'à la fin du procès. Des agents dépendant de la préfecture de police ne vous donneraient pas un tel conseil ; mais nous, monsieur, nous ne dépendons de personne. Nous ne voulons qu'une chose, mais celle-là, nous la voulons absolument : faire éclater l'innocence de Jean Guerrier

— Il a été remis en liberté...

— Provisoire. Bientôt, tout le monde l'accuserait de ce crime, si le véritable auteur du meurtre et du vol n'était pas découvert. Ce n'est pas tout : l'assassin de Brignolet a commis autrefois un autre crime pour lequel un innocent a été condamné. Cet innocent existe encore. Nous voulons le faire réhabiliter. Ainsi que vous le voyez, notre tâche consiste à prévenir une nouvelle erreur judiciaire et à en réparer une ancienne. Mais avant de nous séparer, ajouta Pivolot, nous devons vous donner un reçu des sommes que nous emportons. Ce reçu est préparé. Le voici. Veuillez contrôler...

Le banquier lui coupa la parole.

— Eh! monsieur, dit-il, vous ne voyez donc pas que mon cœur éclate à la vue de cette malheureuse dont le silence est un aveu accablant. Vous me demandez de m'occuper de comptabilité en un pareil moment. Emportez tout ce que vous voudrez. J'ai autre chose à faire ici que de songer à mes intérêts matériels. J'ai à faire justice!

Andréa se jeta à ses pieds.

— Tuez-moi! s'écria-t-elle. Tuez-moi tout de suite. Moi, je n'ai pas eu le courage d'en finir.

M. de Terrenoire leva le bras; Tristot le retint.

— Et votre fille? lui dit-il. Laissez cette femme à ses remords. Elle n'en a pas pour longtemps. Quant à vous, monsieur, soyez convaincu que nous ferons tout ce qui est humainement possible de faire pour vous épargner un déshonneur public.

Le banquier sentit que Tristot parlait en toute sincérité.

— Vous avez bien fait de me rappeler ma fille, lui dit-il. Je vous remercie.

Quant à quitter Paris, je ne le puis en ce moment. J'ai un devoir à remplir ici avant de songer à la fuite, ou... à la mort. Avant deux mois, ce devoir aura été rempli. En aurai-je le temps?

— Oui, monsieur. L'instruction des deux crimes commis par Luversan durera au moins six mois.

Je vous le répète, tout me porte à croire qu'il n'avouera jamais et que, par conséquent, la justice n'aura pas à prononcer sur le recel.

Le banquier, après avoir enfermé Andréa à clé, reconduisit les deux

policiers et sortit avec eux. Tristot et Pivolot s'éloignèrent précipitamment après l'avoir salué. Ils avaient hâte de placer dans leur coffre-fort la fortune dont ils s'étaient érigés les dépositaires au nom de la sécurité publique.

M. de Terrenoire remonta en voiture et se fit conduire, rue de Choiseul, chez son frère, où il devait reprendre Diane.

LVII

On se souvient qu'après le suicide de Mussidan, Diane s'était, avec la permission de son père, retirée dans un couvent.

La pauvre enfant, si rieuse autrefois, si vivante, n'avait guère de vocation pour le cloître, et si elle avait pris cette résolution désespérée, c'est qu'elle ne pouvait se faire à l'idée de se retrouver entre un père dont les témoignages d'affection lui semblaient des caresses volées, et une mère qui rougissait devant elle.

Au cloître, elle vivait séparée de son ancien fiancé, Julien de Vaunoise. Il le fallait. Comment pourrait-elle jamais divulguer au loyal jeune homme le secret de l'odieux mariage! Et elle ne doutait pas qu'il ne vînt le lui demander, ce secret!

Ce fut dans un couvent de Tarbes qu'elle se retira... Son père avait choisi cette ville de préférence à toute autre, pour deux raisons : le climat du Midi conviendrait à Diane qui, depuis plusieurs mois, avait perdu ses belles couleurs et tournait à l'anémie; d'autre part, elle ne serait pas loin de son vieil oncle, M. Ludovic de Terrenoire, ancien colonel, retiré à Pau avec sa femme, depuis la perte de son fils unique, enlevé à l'affection des siens, à l'âge de vingt ans, par une maladie de cœur.

De la sorte, Diane ne serait pas trop isolée. La colonelle, qui l'adorait, irait la voir fréquemment, et, d'accord en cela avec le père, s'efforcerait de la ramener au monde.

C'était à Pau, pendant les vacances, que Diane avait connu Julien de Vaunoise. Ce jeune homme appartenait, ainsi que nous l'avons dit, à une famille honorable, mais peu fortunée. Son père, magistrat à Paris, s'était lié avec le colonel à Salies-de-Béarn, où ces deux vieillards venaient chaque année soigner leurs rhumatismes.

Bien que très en froid avec son frère, à qui il reprochait de s'être jeté dans les finances au lieu de suivre la carrière des armes, Ludovic de Terrenoire, averti de l'amour de Julien de Vaunoise pour Diane, n'avait pas

hésité à recommander ce jeune homme à son frère. « Le fils de mon ami, lui écrivit-il, est déjà un architecte distingué. Il aura à Pau, d'ici quelques années, une très belle situation ; mais si ses ressources lui permettaient d'exploiter son art à Paris, il s'y conquerrait rapidement une place distinguée. Ma femme et moi, nous laisserons à Diane notre petite fortune. Je pense, d'ailleurs, que tu peux doter Diane avantageusement. De son côté, Julien possède, du chef de sa mère, cinq à six mille livres de rente. Les deux époux ne seront donc pas trop malheureux. Il n'y a pas besoin d'être millionnaires quand on s'aime. »

Le banquier ne voulut pas tout d'abord faire part de la nouvelle à sa femme.

Il attendait d'avoir recueilli sur l'amoureux les renseignements complémentaires.

Le colonel lui facilita l'occasion de rencontrer Julien de Vaunoise dans une maison tierce, à Paris, où l'architecte s'était rendu avec le secret espoir d'y revoir Diane.

Julien plut à première vue au père de l'adorée.

Le banquier l'invita à venir aux réunions musicales intimes qu'il donnait dans son hôtel de la rue de Chanaleilles. Tout était convenu entre les deux pères, lors de la grande soirée japonaise dont nous avons décrit les splendeurs, et où M. de Terrenoire se décida enfin à faire part à sa femme du double projet de mariage concernant Diane et Marie-Louise.

Cette nuit-là, Andréa était trop préoccupée de sa vengeance contre Guerrier pour s'émouvoir d'une décision qui allait la priver de Diane. Mussidan seul se sentit mordu au cœur par la jalousie en entendant son associé décider ainsi du sort de « sa fille ».

On n'a pas oublié les terribles circonstances qui obligèrent la pauvre enfant à manquer à la foi promise.

Elle avait dû épouser son père !

Avant d'entrer au couvent, elle eut à supporter un terrible interrogatoire de la part du colonel à qui son étrange mariage et l'accident non moins étrange où Mussidan avait trouvé la mort avaient donné à réfléchir. Elle ne lui répondit que par des larmes. Le vieillard renonça à obtenir d'elle. au moins pour l'instant, la justification de sa conduite.

— Diane est une folle ou une victime, dit-il à sa femme, quand la colonelle revint de Tarbes où elle avait conduit la désespérée.

Quant à renouer des relations avec les Vaunoise, il n'y fallait plus songer. En effet, M. Ludovic de Terrenoire avait reçu du magistrat la lettre suivante :

« Monsieur le colonel,

« J'ai trop de respect pour la loyauté de votre caractère, trop de con-
« fiance en la pureté de vos intentions, pour croire que vous avez approuvé
« le mariage significatif de votre nièce avec le capitaliste dont votre frère ne
« pouvait se passer à la suite de l'assassinat suivi de vol commis dans ses
« bureaux.

« Quelle que soit l'admiration qu'on puisse éprouver à l'égard d'une
« jeune fille qui se sacrifie à la fortune de son père, on ne saurait s'empê-
« cher de reconnaître qu'une telle action a des conséquences irrémédiables.

« Jamais je n'admettrai qu'une raison purement matérielle, la raison
« d'argent, ait pu changer ainsi le cœur d'une fiancée.

« Pardonnez-moi, monsieur le colonel, de vous exprimer, en toute
« sincérité, mon opinion, sur cette triste affaire.

« Et si je vous dis : adieu, croyez bien que c'est moi qui suis le plus
« privé d'interrompre un commerce d'amitié qui m'était si cher.

« Il le faut... pour votre nièce... pour mon fils.

« Votre ami quand même,

« De Vaunoise. »

Le père de Julien croyait que Diane s'était sacrifiée à la raison d'argent! Et il ne se gênait pas pour l'écrire à son vieil ami.

Et son vieil ami partageait jusqu'à nouvel ordre cette manière de voir.

Seule, la bonne tante n'était pas d'un avis aussi catégorique.

En femme intelligente, expérimentée, réfléchie, elle sentait qu'il y avait autre chose que ce vilain argent dans ce mystère. Mais elle n'en parlait jamais à son mari, de peur de réveiller le chat qui dort. Quand il pensait à cet abominable mariage, le colonel pestait et jurait. Il allait même jusqu'à traiter son frère de « financier », expression qui, dans sa bouche, équivalait à la qualification d'homme intéressé, rapace, capable de tout vendre pour remplir sa caisse.

La colonelle se rendait à Tarbes deux fois par semaine. C'était pour l'apprentie recluse une grande joie que d'embrasser sa tante qui, sans avoir l'air d'y toucher, lui donnait des nouvelles de tout le monde, Julien compris.

Au trouble que le seul prononcé de ce nom : Julien, suscitait dans le cœur de Diane, la colonelle vit bien que la foi désirée, attendue, n'était point encore descendue du ciel. Sous l'influence du calme, d'un admirable climat où on a le privilège de respirer tout à la fois l'air pur de la montagne, les brises de la mer et le souffle embaumé de la vallée, Diane se

sentait renaître. Elle redevenait la jeune fille enviée dont le visage gracieux et avenant était resté gravé dans la mémoire de Julien. Elle s'étonnait elle-même de se surprendre souriant à des riens, murmurant les doux chants de son enfance, ne pensant pas qu'à Dieu quand elle lui adressait les trop longues et trop fréquentes prières voulues par le règlement de la communauté.

Un mois ne s'était pas passé que la bonne tante disait à Diane .

— Tu n'as pas la vocation, mon enfant. Inutile de t'entêter à rester ici. Reviens chez nous, où tu seras bien. Ton père ne s'y opposera pas et j'arriverai certainement à obtenir de lui qu'il te confie à notre garde. Ta mère est trop occupée de ses plaisirs, vois-tu, pour élever une belle jeune... fille comme toi. Et puis, vois-tu, mon enfant, il ne faut jamais désespérer de l'avenir. En attendant, avoue que tu n'as pas la vocation.

Un silence éloquent fut toute la réponse de Diane.

Elle n'avait pas la vocation.

Le soir même, au grand désappointement de la supérieure, Diane quittait le couvent. Regrettait-elle que Dieu eût si peu répondu à ses prières en détournant d'elle cette foi dont les religieuses qu'elle laissait à leurs génuflexions paraissaient illuminées? Craignait-elle de s'exposer de nouveau aux dangers du monde ? Était-elle agitée par de sombres pressentiments? La colonelle se posait toutes ces questions en voyant Diane pleurer, mais elle se rassura bien vite : « A son âge, pensa-t-elle, les larmes ne sont pas encore douloureuses. Vienne un rayon de soleil, et les voilà séchées. »

Quant à M. Ludovic de Terrenoire, il était si ravi du retour de sa nièce, qu'il la reçut à bras ouverts et lui épargna toutes nouvelles questions désobligeantes.

Comment Julien de Vaunoise apprit-il tout aussitôt la libération de la recluse ? Nous n'oserions pas dire que la colonelle y fût pour quelque chose, mais nous avons des raisons de croire qu'elle commit directement ou indirectement cette indiscrétion.

Le surlendemain, comme la tante et la nièce s'étaient rendues en promenade au ravissant village de Bizanos, le hasard voulut (était-ce bien le hasard?) que Julien vînt à passer sur leur chemin, et à se trouver face à face avec Diane dont la colonelle, occupée à faire un bouquet le long des haies, s'était écartée.

Le jeune homme évita tout détour.

— On me défend de penser à vous, Diane. Approuvez-vous cette défense?

— Oui, répondit elle, d'une voix qu'elle essayait en vain d'affermir.

— Pourquoi?

— Parce que je vous ai trahi.

— Il le fallait et je vous pardonne.

Vous aviez à sauver votre père de la ruine, de la banqueroute peut-être.

Lui aussi, il croyait à la raison d'argent!

— Allez, ajouta-t-il, j'ai tout compris. Votre sacrifice consommé, vous n'avez pas eu le courage, une fois seule avec cet homme, qui se croyait assez riche pour vous acheter, de lui sourire, de répondre à son abominable amour. Et cet homme a découvert soudainement qu'il avait commis une lâcheté inutile, qu'il ne vous posséderait jamais, et, dans une lueur de clairvoyance tardive, il s'est tué. C'est ce qu'il aurait dû faire le jour où il osait proposer à votre père cet infâme marché. Vous ne répondez pas, vous n'avez rien à répondre. J'ai bien dit la vérité.

Diane baissait la tête, le visage caché sous le long voile noir des veuves.

— Je vous en prie, fit-elle, épargnez-moi... Vous ne savez pas... vous ne saurez jamais... Il y a des choses si affreuses qu'on ne peut les dire à personne, pas même à celui à qui on voudrait pouvoir tout dire. Non, ce n'est pas l'argent... Vous connaissez mal mon père... Quant à moi, jamais je ne bénéficierai de la fortune de mon mari. Adieu, Julien.

Et elle courut rejoindre sa tante, que Julien salua respectueusement au passage.

Ce n'était pas l'argent? Alors, qu'était-ce donc? Comment Julien aurait-il pu deviner ce drame intime? Après avoir essayé de toutes les inductions, il reconnut que tant que Diane ne parlerait pas, il ne saurait rien.

Et avec la confiance des amoureux, il en vint à se consoler, se disant : « Elle m'aime, que m'importe le reste? Quand elle sera ma femme, elle s'expliquera, et, j'en suis bien sûr, elle n'aura pas à rougir de son explication. »

Julien comptait sur le temps, ce grand guérisseur d'infortunes.

Il ne formait pas de plan, mais il agissait avec la logique de sa franchise. C'est ainsi qu'il n'avait pas hésité à renouveler ses aveux à Diane, devinant bien quelles devaient être les appréhensions de la sacrifiée.

L'innocente enfant ne les avait-elle pas renouvelés elle-même, ses aveux, en trahissant sa pensée secrète?

Adieu, avait-elle dit, sur un ton qui signifiait : *Au revoir.*

Il n'est pas d'obstacle que l'amour trouve insurmontable. C'est d'ailleurs un commencement de possession que d'aimer et de se savoir

Eh bien! qu'est-ce que vous savez? vous. (P. 788.)

aimé. On a vu, il n'est que trop vrai, des amoureux avoir recours au suicide, par désespoir de triompher des obstacles, mais cette union dans la mort n'est-elle pas l'apothéose de l'amour, l'idéal d'une union qui, faute de lendemain, restera fidèle à son pacte?

Le soir de sa rencontre avec Diane, Julien rentra transformé chez son père. Ce désespéré de la veille semblait radieux.

M. de Vaunoise s'imagina qu'il prenait son parti. Il se réjouit d'avoir, lui aussi, sacrifié une vieille amitié par amour paternel. Mais, quelques jours après, le magistrat dut en rabattre : Diane, rappelée soudainement par son père, était repartie pour Paris, et depuis ce moment Julien ne parlait plus, ne souriait plus, se laissait aller à la plus noire des mélancolies.

Et pourtant le jeune architecte aurait dû avoir mille raisons de se montrer joyeux. Ne justifiait-il pas tous les éloges que le colonel avait faits de lui à son frère? Julien, recherché par les notabilités de la colonie étrangère, était déjà chargé d'importants travaux artistiques. Sa situation s'embellissait chaque jour. Tout autre se fût enivré d'une telle réussite. Julien travaillait beaucoup, mais plutôt pour chasser le chagrin que pour donner un aliment à ses belles facultés d'artiste. D'une activité fiévreuse à la besogne, il retombait dans son atonie aussitôt rentré chez lui. Son père essaya vainement de lui créer des distractions. Julien, invité à toutes les soirées, trouvait des excuses pour n'y jamais aller.

Pensait-il donc toujours à Diane? M. de Vaunoise ne put en douter en recevant de Julien, parti à son tour pour Paris, la lettre suivante :

« Mon cher père,

« Vous allez être bien surpris et bien peiné, en apprenant que je « quitte un pays où j'avais rencontré dans ma carrière tant de sympa- « thies. Je sais que je perds très probablement l'occasion de faire ma « fortune, mais je n'ai pu résister au désir que j'ai de me conquérir une « situation dans la vraie ville des lumières. C'est à Paris seulement qu'un « artiste peut se perfectionner et devenir quelqu'un.

« Votre fils qui vous demande pardon, et vous embrasse tendre- « ment.

« JULIEN. »

Le magistrat ne fut pas dupe. C'était à Paris seulement que son fils pouvait revoir Diane. Quant aux lumières sur lesquelles cet artiste ambitieux de devenir quelqu'un prétendait avoir recours, M. de Vaunoise savait bien qu'elles émanaient de deux yeux charmants cachés sous un voile de veuve. Qu'en adviendrait-il? Le vieillard s'en rapporta à la Providence.

Julien de Vaunoise était avant tout un homme d'action. Il ne venait pas à Paris pour y entretenir une douleur inguérissable. Il entendait s'assurer, et tout de suite, s'il était possible encore de redemander la main de Diane. Le point délicat, c'était que Julien se trouvait toujours dans la situation médiocre d'un artiste à ses débuts. On pouvait le taxer

de cupidité. On pouvait l'accuser de faire une démarche intéressée. Tout le monde savait que Diane, héritière de Mussidan, possédait un million et demi placé par le défunt dans la maison Terrenoire et Cie.

Julien prit le parti de s'en référer au colonel, dont il avait pu apprécier le bon sens et la fermeté de décision. Bien que, pour ne pas froisser son père, il eût cessé, à Pau, de rendre visite au retraité depuis la fameuse lettre de rupture, il ne doutait pas que l'oncle de Diane ne lui conservât toute son estime et toute son amitié.

Le surlendemain, le colonel recevait la lettre suivante :

« Mon cher colonel,

« Certain que vous ne m'avez pas gardé rancune de mon apparente « froideur et que vous ne vous faites aucune illusion sur le but de mon « départ pour Paris, je viens, comme j'aimais à le faire autrefois, vous « demander conseil.

« Il ne s'agit plus de connaître les motifs secrets qui ont fait agir ma « fiancée. Je les saurai un jour, ces motifs, si... et quand je les saurai, je « regretterai certainement d'avoir douté un instant d'une affection dont « Diane m'a donné une nouvelle preuve, il y a quelques jours à peine.

« Que faire? A qui parler? Je suis parti de Pau en formant mille « résolutions, fort belles en théorie, mais bien difficiles à accomplir. « On peut m'accuser d'être un ambitieux vulgaire, de courir après une « fortune. Toutes les apparences, il est vrai, seront contre moi ; le monde « est si méchant ! Mais que m'importe l'opinion de ce qu'on est convenu « d'appeler le monde ! En dehors des affections sincères, je fais peu de cas « des indifférents, toujours prêts à négliger leurs affaires pour s'occuper « de celles des autres. Ce qui me préoccupe, c'est d'obtenir l'assentiment « des parents de Diane, c'est de déterminer Diane elle-même à quitter au « plus vite ses vêtements de deuil qu'elle n'a pas mérités. La mort de ce « Mussidan cache un mystère de famille dont ma fiancée a été la victime. « Nous nous imaginions qu'il y avait là-dessous une fort vilaine question « d'argent. Eh bien, non! il y a autre chose. Quoi? Je ne veux pas le « savoir! J'ai foi en Diane et cela me suffit.

« Et voilà pourquoi, mon cher colonel, je viens vous demander « conseil, vous promettant de suivre de point en point vos sages avis. « Vous aimez Diane, vous aviez préparé notre union, vous êtes étranger « aux motifs secrets de la rupture, vous seul pouvez nous sauver

« Veuillez agréer, mon cher colonel, l'expression de mon amitié « respectueuse et dévouée.

« Julien de Vaunoise. »

M. Ludovic de Terrenoire n'était pas homme à répondre par lettre à des questions aussi graves. Il se contenta d'adresser à Julien la dépêche suivante, fort éloquente dans son laconisme :

« Viendrai m'installer à Paris la semaine prochaine et vous pré-« viendrai de mon arrivée. Bon courage. »

Julien s'applaudissait d'avoir pris directement le bon chemin en s'adressant à son cher colonel. C'était de la part du retraité un grand sacrifice que de quitter le climat du Midi pour venir à Paris.

Le jeune architecte trouva fort longue la semaine qui le séparait du jour où il reverrait l'oncle et la tante de Diane, de Diane qu'il aurait sans doute l'occasion de rencontrer chez eux.

Enfin, le jour béni arriva; le colonel, à peine installé rue de Choiseul où il s'était fait meubler un confortable pied-à-terre, invita son protégé à déjeuner. Julien fut reçu par les deux vieillards avec la même affabilité qu'autrefois. Que d'heureux moments il avait passés ainsi à Pau, alors que Diane illuminait de sa présence l'intérieur un peu monotone de ces braves gens qu'un deuil irréparable avait achevé de vieillir!

Par un singulier hasard, Julien ressemblait d'une façon frappante au fils tant aimé et enlevé à l'affection des siens quand tout lui présageait une destinée éclatante. Aussi le colonel s'était-il juré de faire le bonheur de Julien et de triompher des obstacles vraiment par trop extraordinaires qui avaient empêché son mariage avec Diane.

Durant le repas, on se garda bien de mettre la conversation sur ce terrain brûlant. Mais après le café la colonelle s'empressa de les laisser seuls, et tout aussitôt M. Ludovic de Terrenoire dispensa son convive de commencer l'attaque, en lui disant à brûle-pourpoint :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous savez, vous?

Julien ne s'attendait pas à une invasion aussi subite dans le domaine du *secret*.

— Mais... balbutia-t-il, je ne sais rien.

— Bah! Vous savez toujours ce que Diane vous a dit.

Julien comprit un peu tard qu'il avait commis une indiscrétion. On devrait toujours tremper sa plume sept fois dans l'encrier avant d'écrire une lettre compromettante.

Il fallait s'exécuter : Julien répéta mot à mot la conversation qu'il avait eue avec Diane, à Bizanos.

L'oncle l'écouta attentivement. Quand Julien eut cessé de parler, le vieillard alluma sa pipe et, comme s'il oubliait la présence du principal intéressé, il se renferma dans une méditation durant laquelle l'architecte eut le temps de fumer trois cigarettes.

— C'est étrange... conclut enfin le colonel. Ma foi, j'y perds le peu de latin que j'ai conservé de mes études scolaires. Cependant il me semble que la première chose à élucider, c'est ce diable de secret.

Julien n'était pas de cet avis.

— Eh! bien, non, mon cher colonel, et je vais vous le prouver. Mussidan s'est fait justice.

— Et il a fort bien fait, déclara le retraité. Au surplus, ce citoyen, que j'ai eu l'occasion de voir deux ou trois fois dans ma vie à leur satanée boutique d'argent, ne m'inspirait qu'une confiance relative. C'est lui qui, grâce à ses capitaux, a poussé mon frère dans la funeste voie de la Finance, alors que nous ne comptions pas encore un spéculateur parmi les Terrenoire, depuis le neuvième siècle jusqu'à ce jour. Il y a un autre mystère, dont vous faites abstraction, et qui me préoccupe, moi : cet assassinat suivi de vol... une vilaine affaire, mon cher ami, où le nom de Terrenoire reviendra trop souvent sur le tapis, lors du procès. En apprenant la sinistre nouvelle, je me suis écrié : « Mon frère est ruiné ! » Je me trompais, j'avais compté sans l'associé, M. de Mussidan.

Julien eut un frisson. Le colonel voulait-il dire par là que l'auteur du crime et du vol fût celui dont Diane portait encore le nom? Mais peu lui importait. Il était venu pour parler de Diane et non de l'assassin de Brignolet.

— Mon cher colonel, dit-il, je crois que nous n'avons rien à gagner à vouloir approfondir une question qui, au fond, est maintenant indépendante de celle qui nous occupe.

Le colonel eut un léger mouvement d'impatience.

— Pardon, fit-il. Je ne suis pas venu seulement à Paris pour vous. Comptez sur mon dévouement, mais n'espérez point que je me désintéresse d'un mystère où pourrait sombrer l'honneur de notre famille et par conséquent de la vôtre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai vu mon frère hier, qu'il m'a demandé de vos nouvelles avec beaucoup d'intérêt et qu'à mon avis il serait très heureux de vous voir faire les premiers pas. Il serait utile d'aller le trouver et d'avoir avec lui une explication dont vous voudrez bien me rendre compte, sans en oublier les moindres détails.

— J'irai, dit Julien, avec une inquiétude visible.

Cette enquête, à laquelle il aurait voulu rester étranger, et où le colonel le mêlait pour ainsi dire de vive force, lui faisait horreur. Il espérait bien que l'explication du banquier ne lui fournirait aucun renseignement capable de mettre l'oncle sur la piste.

Julien se sépara du colonel avec l'intention formelle de voir, le jour

même, le père de Diane. Il se rendit directement à la maison de banque.

M. de Terrenoire, à qui il fit passer sa carte, travaillait avec Margival et Jean Guerrier.

Le banquier expédia rapidement sa besogne, congédia ses employés, et donna l'ordre d'introduire le visiteur.

— Excusez-moi, dit ce dernier en entrant, d'être venu vous déranger jusque dans vos bureaux. Mais l'entretien, que nous devons avoir ensemble, exige le plus grand secret.

M. de Terrenoire s'inclina en désignant un siège à l'architecte. Il paraissait très ému. Peut-être redoutait-il une explosion d'indignation de la part de l'ancien fiancé de Diane.

Julien le rassura immédiatement.

— Monsieur, dit-il, mon intention n'est nullement de récriminer sur le passé. J'ai pu croire un instant que votre fille, éblouie par la fortune de l'homme dont elle porte le nom, désireuse de vous complaire, avait oublié et trahi ses serments. En pareil cas, mon amour se fût transformé en mépris et tout serait fini entre nous. Il y a certainement, dans la décision si subite et si imprévue que vous avez prise contre moi, un mystère, une fatalité...

M. de Terrenoire, qui avait pâli, l'arrêta sur ce dernier mot.

— Pardonnez-moi, M. de Vaunoise, je n'ai pris, quant à moi, aucune décision contre vous. Ma fille a agi en pleine liberté.

Le père de Diane parlait-il sincèrement? Son ton l'indiquait, mais Julien ne pouvait pourtant pas accepter cette protestation.

— Je dois vous croire, dit-il au banquier, mais alors, le mystère devient encore plus impénétrable. Je vous jure que Diane n'a jamais aimé M. de Mussidan, et que, par conséquent, elle n'a pu l'épouser qu'en se sacrifiant. Il ne serait d'ailleurs pas impossible que vous ignoriez le but de son sacrifice. Tenez! j'arriverais bien à vous le prouver, si vous consentiez à me relater de point en point toutes les circonstances qui ont précédé le mariage.

M. de Terrenoire devint blême.

— Mais, s'écria-t-il, c'est un interrogatoire, que vous me faites subir.

— Je n'ai point cette prétention.

— Je vous répète que je me suis gardé d'influer sur l'esprit de ma fille, que j'ai même pris votre défense. Il m'a fallu céder à Diane qui s'est trouvée très honorée de la demande en mariage de mon associé.

Cette appréciation froissait toutes les susceptibilités du jeune homme.

— Et vous croyez aussi, s'écria-t-il, que votre associé a été victime d'un accident?

— Je le crois. C'est d'ailleurs l'avis du médecin qui a été chargé de l'examen légal.

— Eh! bien, moi, je crois que votre associé s'est fait justice. Il a reconnu trop tard qu'il avait commis une lâcheté.

M. de Terrenoire se leva, et d'un ton sec:

— Enfin, monsieur, pourriez-vous me dire le but de votre visite?

Julien sentit qu'il était allé trop loin.

— Excusez-moi, monsieur de Terrenoire, mais j'en ai gros sur le cœur. Vous aimez votre fille, toute votre ambition est de la voir heureuse. Eh! bien, félicitez-vous d'une mort, dont la cause m'importe peu. Diane est redevenue libre le jour même de son mariage. Elle m'avait aimé, elle m'aimait encore, elle m'aime!

M. de Terrenoire se rassit. Une telle affirmation l'étonnait un peu.

— Que ma fille vous ait aimé, je n'en doute pas, monsieur, mais ce sentiment n'a pas duré aussi longtemps que vous l'auriez désiré, puisqu'elle a accepté la main de M. de Mussidan. Sur quoi vous basez-vous?

Julien de Vaunoise n'hésita pas à raconter au père, comme il l'avait fait à l'oncle, sa dernière conversation avec Diane. Restait le point délicat: la question d'argent :

— Si Diane, dit-il, consentait à m'accorder de nouveau sa main, je serais le plus heureux des hommes, mais à deux conditions, c'est : 1° qu'elle ne bénéficiera pas de la fortune laissée par votre associé; 2° que vous ne lui donnerez pas de dot. Sur le premier point, je suis rassuré, Diane m'a déclaré elle-même qu'elle entendait ne jamais bénéficier des millions de M. de Mussidan.

Une grande stupéfaction se peignit sur les traits du banquier

— Diane, s'écria-t-il, vous a fait cette déclaration ?

Était-ce de l'étonnement joué? Le banquier n'éprouvait-il pas plutôt une amère déception? Julien ne savait que penser.

— Diane me l'a déclaré, répéta-t-il.

Des pensées tumultueuses s'entre-choquaient dans le cerveau du mari d'Andréa. A force d'énergie, il réussit à se contenir.

— Puisque vous avez vu ma fille, dit-il, vous avez toute liberté de vous adresser directement à elle. Diane est libre de ses actions. Et de même que j'ai accepté une première fois une alliance qui me paraissait des plus honorables, je l'accepterai de nouveau si vous tombiez d'accord avec ma fille. Je vous demanderai, toutefois, deux ou trois jours de répit.

Julien ne releva pas ce dernier mot, qu'il attribua au désappointement du banquier. Il salua, et se retira, fort ennuyé du compte rendu qu'il aurait à faire au colonel.

Ce que Julien de Vaunoise ne pouvait deviner, dans sa droiture et dans sa loyauté, nos lecteurs le savent.

Le père de Diane passa toute l'après-midi à récapituler les évènements extraordinaires qui s'étaient passés chez lui avant le mariage, le jour même de cette union néfaste et depuis. Et voilà, maintenant, qu'il se reprenait à douter, qu'il se demandait s'il n'avait pas été victime d'une odieuse machination. Diane, sa fille *légitime*, Diane, qu'il aimait autant que Marie-Louise, sa fille *illégitime*, l'avait-elle trompé pour sauver sa mère, pour le sauver lui-même de l'affreux doute qui surgit dans son esprit, le jour où le hasard lui permit d'entendre les protestations d'amour de Mussidan à Diane.

D'amour? De quel amour émanaient ces douces paroles, ces reproches ?

Le mari d'Andréa se les rappelait ces paroles suspectes : « Je vous « aime, Diane, je ne pourrais vivre sans vous... J'ai besoin de votre « tendresse... Est-ce que je ne suis pas prêt, par tous les sacrifices que « vous m'imposerez, à me rendre digne de vous? »

Et Diane, pressée de répondre, avait murmuré : « Je pense à mon père ! »

Qu'avait-elle voulu dire?

Et Mussidan avait répliqué : « Vous voulez donc que je le haïsse? »

A quoi elle avait répondu par ces paroles : « Vous me faites peur ! » Et Mussidan avait menacé de se brûler la cervelle devant elle, à ses pieds, si elle ne voulait pas lui pardonner.

Lui pardonner? Ah ! maintenant, le mari d'Andréa ne comprenait que trop le sens terrible de cette supplique.

Et pourtant, Diane, pressée de questions par son père devant Mussidan, lui avait répondu qu'elle n'était pas offensée par cet amour. Plus tard, lorsqu'il lui avait demandé de lui jurer qu'en la mariant à Mussidan il ne faisait rien contre sa volonté, elle avait prêté ce serment sans hésitation.

Alors comment expliquer qu'après la mort de Mussidan, elle ait déclaré à Julien de Vaunoise qu'elle l'aimait encore, qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer.

Diane mentait donc quand elle prêta serment à son père.

Le soir même, le banquier, profitant de l'absence d'Andréa, interrogea sa fille.

— Tu as revu Julien ?

Elle baissa les yeux sans répondre.

— Tu l'as revu, répéta-t-il. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

De nombreux camelots criaient par les rues... (P. 797.)

Elle ne répondit toujours point.

— Julien, continua-t-il, m'a tout raconté. Il t'aime toujours. Il m'a redemandé ta main... d'accord avec toi, paraît-il.

La jeune veuve se décida à parler.

— Il n'y a aucun accord entre nous, dit-elle, j'ai eu tort de lui laisser voir le fond de ma pensée. Je ne saurais plus être sa femme. D'autres

pensées me sont venues... j'ai besoin de repos, je craindrais de porter malheur à ceux qui m'aiment. Et puisque vous m'interrogez, mon père, laissez-moi vous dire quel est mon dessein : j'entrerai définitivement en religion le mois prochain. Je vois bien qu'il le faut

— A ton âge ! Es-tu sûre d'avoir la foi? Et d'abord, tu as déclaré à Julien que tu l'aimais ; c'est un sentiment qui concorde mal avec une aussi grave résolution. Réfléchis avant d'agir.

Tout en lui donnant ces sages conseils, M. de Terrenoire examinait attentivement sa fille. Il fit une étrange découverte : le regard de l'enfant, autrefois si doux, si franchement heureux, était devenu sombre et désespéré. M. de Terrenoire le connaissait, ce regard.

C'était le regard de Mussidan.

— Je suis fou, pensa-t-il, en se passant la main sur les yeux.

Mais c'était plus fort que lui : tous ses soupçons lui revenaient.

— Pourrais-tu m'expliquer, demanda-t-il à Diane, pour quel motif tu as déclaré à Julien que tu ne voulais en aucune façon profiter de la fortune laissée par ton mari ?

Cette question la troubla. Mais le ton sur lequel elle avait été posée lui faisait pressentir des dangers nouveaux.

Avec une grande présence d'esprit, elle répondit :

— Je n'ai pas besoin de fortune pour entrer dans un couvent.

— Mauvaise raison. Tu ne dis pas la vérité. D'abord, tu n'entreras pas dans un couvent, attendu que ce n'est pas ta place. Il faudrait renoncer à tous les biens de la terre, et si tu es prête à renoncer à la fortune, je sais que tu n'as pas encore sacrifié ton amour. Tu n'as jamais cessé d'aimer Julien. Pourquoi donc as-tu épousé Mussidan ?

Elle ne pouvait se sauver, sauver sa mère, qu'en recourant à la raison d'argent, la seule en laquelle tout le monde ait foi.

— M. de Mussidan m'aimait, dit-elle. Je savais qu'il vous avait sauvé de la ruine après la catastrophe. J'ai considéré qu'il était de mon devoir de ne pas repousser sa demande.

Elle avait su prendre un tel accent de sincérité que son père la crut encore. Il la pressa contre son cœur.

— Pauvre enfant, disait-il, tu t'es sacrifiée pour moi.

Mais bientôt, de nouveaux doutes surgirent dans son esprit, et il torturа sa fille en la forçant à lui raconter tous les détails de l'*accident*.

Diane fut d'une précision absolue. Il n'y avait pas à en douter : c'était un accident et non un suicide.

— Avant d'entrer de nouveau au couvent, dit-il à Diane, je t'ordonne de réfléchir deux ou trois mois encore. M. Julien de Vaunoise me paraît

décidé à te redemander ta main. C'est un garçon délicat ; il ne voudrait pas qu'on l'accusât de chercher la fortune dans le mariage. Là est peut-être le plus grand obstacle à votre union, mais il ne me semble pas que ce soit un obstacle insurmontable. Tu me parais d'ailleurs, ajouta M. de Terrenoire, avoir trouvé le bon moyen de tourner la difficulté. Cette renonciation aux biens matériels pour les jouissances célestes ne cacherait-elle pas un accommodement, une transition fort bien imaginée, ma foi ! Quant à moi, à qui vous paraissez peu songer, je ne voudrais pas non plus passer aux yeux du monde pour m'être garanti, l'association de mon pauvre ami par un mariage dont j'aurais été l'inspirateur. Tu me feras le plaisir de soumettre en temps utile mes observations à M. Julien de Vaunoise. Vous ne voudriez pas, j'espère, vous faire une réputation de désintéressement à mes dépens.

Diane était enchantée de la tournure que prenait l'affaire, mais elle ne voyait pas comment jamais les choses pourraient s'arranger, et la solution du couvent lui paraissait la meilleure... jusqu'à nouvel ordre.

Il est vrai que la foi lui manquait absolument. Elle l'appelait de tous ses vœux, mais il ne suffit pas de l'appeler pour qu'elle vienne.

De nos jours, la jeunesse et la foi ne font plus aussi bon ménage qu'au temps jadis.

Diane promit à son père de réfléchir encore deux mois. Excellente façon de gagner du temps.

En faisant part à Andréa de la résolution de sa fille, le banquier essaya vainement de pénétrer le fond de la pensée de cette femme astucieuse et dissimulée. Elle joua l'étonnement et poussa la comédie jusqu'à plaisanter les scrupules des deux anciens fiancés qui, déclara-t-elle, n'étaient pas de leur siècle.

M. de Terrenoire eut à subir le lendemain un nouvel assaut au sujet de la question Mussidan.

S'étant rendu chez son frère, qu'il chargea d'informer Julien de la détermination de Diane, le colonel s'écria :

— Voilà de braves enfants. Ils ne veulent pas de l'argent de ton prétendu ami, M. de Mussidan, de ce personnage sinistre qui attristait ta maison et qui, je te l'avais dit bien des fois, devait te porter malheur. Ils ont bien raison et je les approuve des deux mains. Tu avais la fortune, ou tout au moins une situation aisée, tu as voulu l'opulence et tu t'es fourré jusqu'au cou dans les combinaisons d'argent. Tu as réussi, et tu n'es pas heureux. Voici maintenant que la justice est obligée de mettre le nez dans tes affaires. C'est agréable pour les Terrenoire !

Le banquier se récria. Est-ce que c'était sa faute si un malfaiteur

inconnu avait assassiné un de ses garçons de recette et vidé la caisse de la banque ?

Le colonel fut impitoyable.

— Eh bien! puisque tu avais été volé, répliqua-t-il, il fallait subir valeureusement les conséquences de ce vol. Tu n'aurais jamais dû recourir à la bourse de ce Mussidan, qui ne s'est exécuté que pour te rançonner ensuite dans ce que tu as de plus cher. Diane ne serait pas aujourd'hui obligée de chercher un refuge au couvent pour échapper à une situation plus difficile à résoudre que tu ne le crois. Elle serait la femme de Julien.

Le banquier se fâcha tout rouge malgré la déférence qu'il devait à son frère aîné. Comme il l'avait fait à Julien de Vaunoise, il jura qu'il n'était pour rien dans ce mariage qu'on lui reprochait comme une mauvaise action.

— Alors, c'est ta femme, s'écria le colonel. Du reste, rien ne m'étonne de la part de ma belle-sœur, dont les besoins de luxe guident toute la conduite. Ce n'est pas elle qui se désintéresserait des millions de M. de Mussidan. Bref, je ne suis pas tranquille. Il s'est passé dans ta maison quelque chose de fort suspect. Cet assassin qu'on ne trouve pas, ce mariage fantastique, cet accident baroque, tout me fait craindre que la justice ne soit plus clairvoyante dans tes propres affaires que tu ne l'es toi-même. Puissè-je me tromper! Si tu m'en croyais, tu liquiderais au plus tôt cette funeste maison de banque, et tu te retirerais de la scène parisienne. Voilà qui, le temps aidant, arrangerait tout. Mais ma belle-sœur veut avoir des voitures, des chevaux, un hôtel, donner des fêtes japonaises. Réfléchis bien et agis.

Cette sortie du colonel bouleversa de nouveau l'esprit de M. de Terrenoire, mais Diane, qui se tenait sur la défensive, sut encore dissiper les doutes de son père. Andréa ne se montra pas moins habile, et bientôt le banquier, absorbé par ses travaux, heureux de la mise en liberté de Guerrier, partagea sa vie entre ses deux filles : Diane et Marie-Louise, passant alternativement ses soirées chez lui et chez Margival.

Cette quiétude ne devait pas durer. On a vu plus haut par quel coup de foudre M. de Terrenoire apprit à la fois le nom de l'assassin de Brignolet, qui n'était autre que l'amant de sa femme, et la complicité d'Andréa comme recéleuse du vol.

Quel parti allait-il prendre? Quel châtiment réservait-il à cette grande coupable? Nos lecteurs le sauront bientôt.

LVIII

Au sortir du cabinet du juge d'instruction, Roger Laroque s'était fait conduire en toute hâte à Ville-d'Avray.

Allait-il trouver un nouveau cadavre dans la maison de Larouette?

Luversan mort, c'était la ruine de toutes ses espérances. Roger Laroque aurait lutté vainement jusqu'au bout de ses forces pour obtenir sa réhabilitation.

Luversan mort, il ne restait plus à Roger-la-Honte qu'à demander sa grâce.

Telles étaient les pensées qui agitaient le cœur de Laroque durant le trajet. Mais, au moment d'arriver, une réaction se fit en lui. Il se prit à songer aux conséquences qu'auraient eues les aveux complets de Luversan. L'assassin de Larouette et de Brignolet avait deux complices et ces deux complices étaient deux femmes : Julia de Noirville et Andréa de Terrenoire. S'il avait nommé Julia, c'en était fait du bonheur de Suzanne.

Roger ne voulait pas se sauver en perdant la mère de Raymond.

Si Luversan avait nommé Andréa, c'était encore perdre, par un déshonneur immérité, le banquier qui, sans le connaître, lui avait prêté autrefois une grosse somme d'argent pour lui épargner la faillite.

Et soudain un espoir revint à l'homme qui maintenant pouvait rejeter ce nom d'emprunt, William Farney, puisque, d'après l'aveu même de M. de Lignerolles, la presse parisienne entreprenait déjà une campagne en faveur de sa réhabilitation. Si Luversan vivait encore? Si, avant d'expirer, le remords pouvait avoir raison de lui? Si Roger Laroque obtenait de ce scélérat un aveu écrit?

Cinq mots suffiraient :

« *J'ai assassiné Larouette et Brignolet.* »

Avec une telle preuve, la justice serait mal venue à se retrancher derrière des formalités de jugement dont aucun esprit sensé ne saurait admettre la valeur, même juridique.

Un seul homme pouvait obtenir cet aveu écrit : Roger Laroque.

Arrivé à Sèvres, où il prit la voiture de Ville-d'Avray, Roger constata que M. de Lignerolles lui avait dit la vérité. Oui, la presse prenait en main son affaire et vigoureusement. De nombreux camelots criaient par les rues les feuilles publiques en annonçant : *Le crime de Ville-*
« *d'Avray! Une erreur judiciaire! Agonie de l'assassin dans la maison de*
« *la victime! Détails complets!* »

Roger acheta l'un de ces journaux et lut l'article suivant qui s'étalait en première page avec un titre en gros caractères :

« Nous avons raconté avec les détails les plus circonstanciés l'arres-
« tation si extraordinaire de Luversan, l'assassin de Larouette, dans la
« maison même où, la nuit du 24 juillet 1872, il accomplit son épouvan-
« table forfait.

« On ne saurait trop admirer l'énergie déployée par M. Roger
« Laroque pour réparer lui-même l'erreur judiciaire dont il a été victime.

« Alors que la police et la justice, confiantes dans la cause jugée,
« avaient cru pouvoir se désintéresser des doutes que cette cause célèbre
« laissait dans l'esprit du public, M. Laroque, évadé du bagne, se refaisait
« une fortune en Amérique, sous le nom de William Farney.

« Grâce à son intelligence, il acquérait ainsi la seule puissance avec
« laquelle un homme énergique puisse arriver au but : L'OR.

« Et s'il l'avait désirée, cette fortune, ce n'était point pour se pro-
« curer les vaines jouissances du luxe. Cet honnête homme, sorti du
« peuple, n'avait d'autre ambition que de rentrer en France et d'y
« dépenser, s'il le fallait, jusqu'à son dernier dollar, pour trouver l'assassin
« de Larouette.

« Ah! qu'il fit bien de ne pas se rendre directement au parquet pour
« demander un supplément d'enquête!

« On l'aurait tout simplement réintégré au bagne où il aurait succombé
« à cette nouvelle épreuve.

« Mais on s'étonnera que M. Roger Laroque ait pu traverser impu-
« nément Paris sans avoir été reconnu par aucun des nombreux ouvriers
« qu'il employait autrefois dans son usine de la rue Saint-Maur, par aucun
« des agents qui ont dans leur carnet les photographies des forcats évadés.
« Le fugitif ne doit son salut qu'à lui-même.

« S'il n'a pas été reconnu, c'est grâce à un acte d'héroïsme accompli
« en Amérique. M. Roger Laroque a sauvé une jeune fille dans un incendie
« en traversant les flammes. On crut qu'il ne survivrait pas à ses affreuses
« brûlures; pendant trois mois il fut entre la vie et la mort. Il guérit enfin,
« mais il était défiguré.

« Tout autre eût éprouvé une véritable angoisse en se voyant dans
« cet état; lui, au contraire, s'en réjouit; il était sûr maintenant qu'il passe-
« rait pour un étranger dans sa patrie.

« Et maintenant, il reste à la justice à faire son devoir. Une prompte
« réhabilitation rendra à M. Roger Laroque l'honneur qu'un jugement
« inique lui a ravi, mais elle ne saurait effacer de l'esprit du vieillard le
« souvenir des tortures qu'il a endurées. »

Suivaient des détails très étendus sur l'agonie de Luversan, dont le dénouement fatal ne pouvait être retardé par la science des médecins.

Roger Laroque s'étonna de ce que la presse fût déjà au courant des renseignements confidentiels qu'il avait donnés aux juges. Mais peu lui importait. Il avait l'opinion publique pour lui, c'était le principal.

Arriverait-il à temps pour obtenir les aveux de Luversan?

Comme il approchait de la maison Larouette, il entendit de grandes rumeurs au milieu desquelles dominaient les cris : « A mort ! à mort ! » De tous les côtés, des gens accouraient, tenant en main les journaux qui annonçaient l'agonie de Luversan.

Laroque connaissait par expérience les fureurs de la foule. Il avait vu lyncher maintes fois en Amérique des criminels ou même de simples voleurs que des forcenés, s'improvisant juges et bourreaux, arrachaient à la police impuissante et pendaient au premier arbre venu après les avoir assommés de coups.

Il courut comme un fou jusqu'à la maison fatale.

Et c'était maintenant lui, la victime, qui allait essayer, s'il en était temps encore, de sauver l'assassin.

La porte était barricadée à l'intérieur.

Aux fenêtres, deux hommes courageux, Tristot et Pivolot, parlementaient avec la foule, espérant l'adoucir par des paroles jusqu'à l'arrivée des gendarmes. Ils s'époumonaient en vain. Leurs voix se perdaient dans les clameurs féroces des paysans accourus de toutes les communes environnantes et des nombreux curieux venus à pied de Paris dans l'espoir de voir « quelque chose ».

C'en était fait de Luversan.

Déjà, la porte volait en éclats, et les lyncheurs allaient entrer dans la place, lorsqu'un vieillard s'écria :

— Arrêtez, messieurs, je suis Roger Laroque. S'il appartient à quelqu'un de faire justice, c'est à moi, à moi seul.

Le nom de Roger Laroque passa de bouche en bouche.

Un grand silence se fit.

Chacun voulait voir la victime de l'erreur judiciaire.

Roger, devant qui tous se découvraient, s'ouvrit un passage dans la foule et se plaçant devant la porte brisée prononça d'une voix ferme ces paroles :

— Messieurs, je vous en supplie, respectez les derniers moments du misérable qui agonise ici. Vous voulez le tuer. Moi, j'ai besoin qu'il vive. Vous me plaignez, vous voulez ma réhabilitation. Eh bien, sachez-le, c'est mon juge lui-même qui me l'a dit : je ne serai pas réhabilité, je ne puis

pas l'être, la loi me le défend, si Luversan meurt, si un nouveau jugement, condamnant le véritable assassin de Larouette, ne contredit pas le premier jugement qui m'a condamné aux travaux forcés à perpétuité. Eloignez-vous, messieurs, et laissez-moi essayer de sauver l'assassin pour qu'il me sauve lui-même par ses aveux, ou, à défaut de ses aveux, par l'impossibilité où il sera, devant ses juges, de réfuter les preuves recueillies contre lui. J'ai dit.

Des applaudissements couvrirent ces derniers mots.

Ceux qui avaient entendu le vieillard se retirèrent paisiblement; mais d'autres arrivaient, voulaient voir, et dans l'ignorance de ce qui venait de se passer, criaient à leur tour ! « A mort, l'assassin! A mort! »

Roger dut répéter à cinq reprises son allocution à la foule sans cesse renouvelée.

Epuisé de fatigue, en butte à cette curiosité malsaine qui caractérise la badauderie du public des crimes ou des accidents, il sentait les forces lui manquer, lorsque les gendarmes de plusieurs brigades des environs arrivèrent enfin.

La force brutale fit plus que la raison.

En moins de cinq minutes, la villa maudite fut dégagée.

Les gendarmes restèrent en place jusqu'à ce que le commissaire de police de la circonscription eût décidé du sort de l'agonisant.

Roger, assis auprès du docteur Vandeuil, examinait le criminel.

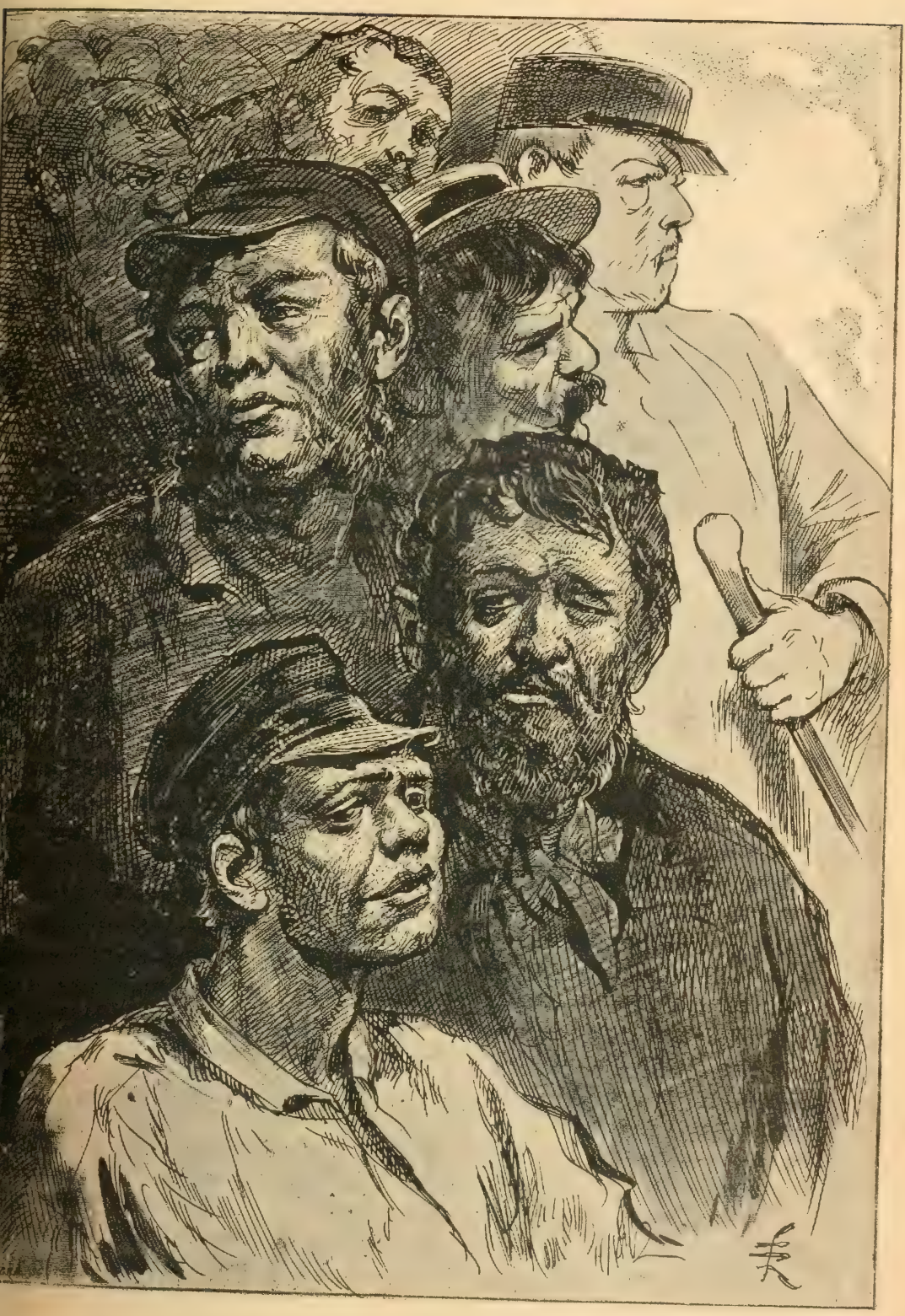
Immobile sur sa couche, les yeux fixes, Luversan qui avait eu une syncope de trois heures, pendant la nuit, écoutait les bruits du dehors. Le misérable avait peur et ce sentiment dominait ses souffrances physiques.

Plus clairvoyant que le médecin, Roger en conclut qu'une amélioration sensible s'était déclarée dans l'état du blessé. Du moment que Luversan était en proie à la frayeur, c'est qu'il espérait encore en la vie, que les ombres de la mort s'étaient dissipées soudainement autour de lui, qu'il se raccrochait à l'existence.

Cependant, le commissaire ne savait à quel parti s'arrêter.

Transporter le blessé à l'hôpital, c'était risquer de le voir succomber en route. Un magistrat de banlieue n'osera jamais prendre une telle initiative. D'autre part, il ne fallait pas songer à recourir au télégraphe pour consulter le parquet de Paris. On n'avait pas une minute à perdre, grâce au reportage perfectionné des journaux modernes.

Tout Paris et ses environs savaient qu'un assassin célèbre agonisait à Ville-d'Avray. La maison Larouette ne tarderait pas à devenir un but de pèlerinage pour les fanatiques du fait divers.



De ces gens qu'on ne voit au grand soleil que les jours où la voie publique n'est plus libre. (P. 803.)

En pareil cas, un régiment ne suffirait pas à garder l'habitation signalée à la curiosité publique.

Laroque eut une inspiration de génie.

Puisqu'on ne pouvait encore faire transporter Luversan dans un hôpital, on ne s'en tirerait que par une bonne ruse de guerre. On ferait amener une voiture, on simulerait le départ du blessé, et, protégé par les gendarmes, le convoi, précédé du commissaire qui aurait soin de ceindre son écharpe, irait jusqu'à la gare de Sèvres, d'où on ferait semblant de diriger sur Paris, dans un wagon spécial, le criminel.

Cette idée parut lumineuse aux magistrats ainsi qu'à MM. Pivolot et Tri tot. Ce dernier s'offrit à remplacer le moribond, aux risques de se voir écharper par la foule si le convoi venait à être coupé.

Pivolot l'approuva tout en lui recommandant la prudence.

Cinq minutes après, les milliers de curieux répandus autour de la maison Larouette aperçurent un homme qu'on descendait inerte, les bras ballants, la tête renversée en arrière, du perron de la villa Larouette et qu'on hissait dans un fiacre avec les plus grandes précautions.

Était-ce un mort ou un vivant qu'on emmenait ainsi ? Le public aurait bien voulu le savoir, mais le convoi, flanqué de gendarmes à cheval, ne put être coupé, force resta à la loi représentée par vingt-cinq tricornes dont les porteurs ne sourcillaient pas sous la pluie des quolibets et d'insultes qu'on leur adressait de loin.

Tristot, étendu au fond de la voiture, ne pouvait s'empêcher de rire sous cape en jouant ainsi, lui, limier sans peur ni reproche, le rôle de criminel protégé par la force armée.

Un moment il ne ria plus. Des gens féroces, de ces gens qu'on ne voit au grand soleil que les jours où la voie publique n'est plus libre, avaient réussi à s'approcher de la voiture. Une grosse pierre, brisant une des glaces, pénétra à l'intérieur et frappa au front le faux Luversan.

M. Tristot en fut quitte pour une légère contusion. Les gendarmes refoulèrent les agresseurs. Des gardiens de la paix, accourus à leur tour, leur prêtèrent main forte.

On arriva sans encombre à la gare de Sèvres, et Tristot, qui continuait admirablement sa comédie sinistre, fut monté à force de bras dans un wagon de première classe.

Quand la locomotive siffla et que le train se mit en mouvement, une immense clameur retentit au dehors et au dedans de la gare :

— A mort l'assassin ! A mort !

Plusieurs femmes qui avaient vu de près l' « assassin » en parlèrent pendant plus d'un mois à tous ceux et toutes celles qui voulurent les

entendre. Leur opinion était que Luversan n'avait pas trop mauvaise figure, qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession, mais que, cependant, il y avait de la sournoiserie dans l'expression générale de sa physionomie.

A Ville-d'Avray, cinq gendarmes étaient restés pour garder la maison Ils ne se donnaient pas la peine de refouler les curieux que la mère Dondaine éconduisait habilement en leur disant :

— L'assassin a été emmené à Paris. Courez vite à la gare de Sèvres. Vous le verrez peut-être encore.

Et les badauds se précipitaient au pas de course dans la direction de Sèvres.

La soirée fut tranquille, grâce au préfet de police qui avait eu la précaution de prévenir la presse du transport de Luversan à l'hôpital Beaujon. Les journaux du soir furent unanimes à insérer cette nouvelle « authentique ».

Plusieurs reporters, venus dès le matin à Ville-d'Avray, furent trompés eux-mêmes par la ruse de guerre de Roger Laroque, et M. Tristot eut la douleur, le soir même, de voir son propre signalement dans les journaux au lieu de celui de Luversan.

Il se consola en se disant que M. Pivolot serait content de lui. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais reculé devant un sacrifice exigé par leur profession de policiers amateurs.

Donc, Roger Laroque avait triomphé des obstacles imprévus qui, sans son énergie, sa présence d'esprit, auraient précipité le dénouement.

Le docteur Vandeuil s'était retiré un peu plus rassuré sur l'état du sujet.

Une fois seul avec Pivolot, dont la surveillance ne se relâchait pas d'une semelle, Roger se décida à profiter de suite de la demi-résurrection de Luversan. Mais il ne pouvait rien tenter en présence d'un tiers.

— Monsieur Pivolot, dit-il au policier, vous devez être bien fatigué après un tel assaut. Je parierais que vous n'avez pas dormi de la nuit.

— En effet, monsieur Laroque.

— Vous feriez bien de vous reposer en attendant le retour de M. Tristot.

— Ce n'est pas encore le moment, monsieur Laroque. Il convient d'attendre la réussite complète de votre ruse de guerre. Si la foule vient à savoir que nous l'avons mystifiée, elle ne nous tiendra aucun compte de l'honorabilité de nos intentions. Nous avons joué un jeu dangereux.

— Je réponds du succès, monsieur Pivolot.

Ils discutaient dans une pièce voisine de la chambre du blessé et parlaient assez bas pour que ce dernier ne pût les entendre.

De temps à autre, Pivolot entr'ouvrait la porte pour s'assurer si Luversan était mort ou s'il ne tentait pas de s'échapper.

Quant à redouter une nouvelle tentative de suicide de la part de l'assassin de Larouette, l'associé de Tristot n'y pensait même pas. Son expérience des malfaiteurs le rassurait sur les intentions du ressuscité. Luversan avait pu céder à un mouvement de désespoir en se voyant pris dans un piège aussi habilement combiné; mais maintenant il se débattait contre la mort.

Luversan lutterait jusqu'au bout.

S'il en réchappait, s'il passait de nouveau en jugement, s'il était condamné au châtiment suprême, si son pourvoi était rejeté, le misérable ne manquerait pas de signer son recours en grâce.

A peu d'exceptions près, les assassins sont lâches devant la mort. Luversan avait eu un éclair de courage, d'énergie.

C'était fini. Il ne lutterait plus désormais que pour sauver sa tête.

L'obstination de Pivolot à rester à son poste, malgré la fatigue, exaspérait Laroque. Il comprit que le policier ne lui laisserait point la place libre, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, que d'un instant à l'autre les juges pouvaient survenir, s'emparer du prisonnier, en faire leur chose, l'isoler du reste du monde, il n'hésita plus à en finir.

— Monsieur Pivolot, dit-il, permettez-moi de parler un instant, tout seul, au blessé.

— A quoi bon, monsieur Laroque ? Il n'est pas en état de vous entendre. S'il l'était d'ailleurs, il ferait semblant de ne pas vous avoir entendu.

— Laissez-moi essayer, je vous en supplie. Si cet homme meurt, et l'agonie peut le ressaisir d'un instant à l'autre, je ne serai jamais qu'un gracié. Mettez-vous à ma place, monsieur Pivolot. Imaginez que vous avez passé par où j'ai passé, vous suffirait-il d'obtenir l'ignoble faveur d'une grâce pour vous croire réhabilité?

Pivolot reconnut que s'il avait été victime d'une aussi abominable erreur judiciaire, il n'en voudrait même pas, de sa grâce. D'abord, on n'a sa grâce que quand on s'abaisse jusqu'à la demander ; il n'était pas homme à courber l'échine devant des bourreaux, même repentants.

— Alors, conclut Roger, laissez-moi seul à seul cinq ou dix minutes avec Luversan.

— Je le veux bien, consentit le policier, mais prenez garde de vous emporter et de provoquer une nouvelle crise qui l'emporte en quelques

instants. Hâtez-vous. Le docteur Vandeuil va revenir et nous aurons tout à l'heure une nouvelle consultation des médecins délégués par le parquet.

Roger Laroque pénétra dans la chambre où Luversan, toujours immobile, les yeux fixes, le visage exsangue, retenait sa vie prête à lu échapper.

L'assassin ne parut pas avoir remarqué l'entrée de sa victime.

Toutefois, il ferma les yeux.

Laroque ne se laissa point prendre à ce sommeil improvisé.

— Luversan, dit-il, c'est moi, Roger Laroque, que vous avez fait condamner à votre place aux travaux forcés à perpétuité.

Luversan ne rouvrit pas les yeux, mais les mouvements fébriles de sa physionomie indiquaient qu'il avait entendu.

— Luversan, reprit l'ancien forçat, c'est moi, Roger Laroque, qui, tout à l'heure, vous ai épargné une fin épouvantable. La foule voulait se faire à la fois votre juge et votre bourreau. Je suis arrivé à temps pour l'empêcher de pénétrer dans cette maison, de vous arracher de votre couche et de vous mettre en pièces. Il m'a fallu parlementer pendant près d'une demi-heure avec ces sauvages, jusqu'à l'arrivée des gendarmes. Ce n'est point pour me vanter auprès de vous de mon rôle de sauveur que j'insiste sur ce détail. Quels que soient les crimes que vous ayez commis, votre cœur appartient à l'humanité. Le sentiment de la reconnaissance ne saurait vous être étranger. Vous me devez la vie aujourd'hui, vous m'accorderez bien ce que je vais vous demander.

Luversan se décida enfin à entr'ouvrir les yeux.

Son regard faux et éteint rencontra le regard droit et plein de feu de l'homme dont il avait comploté la condamnation à mort et qui n'échappa à la guillotine que grâce à l'admirable plaidoirie de cette autre victime, Lucien de Noirville. Le misérable en fut comme ébloui.

Mais Roger, concentrant tous les efforts de sa volonté, le fixa, et d'une voix sourde :

— Luversan, lui dit-il, avant de mourir, il faut vous réconcilier avec Dieu.

Un sourire ironique tordit les lèvres du blessé.

— Luversan, vous ne croyez pas à la vie future. Ce que les grands philosophes n'ont pu élucider, après de longues existences passées à la recherche du grand problème en face duquel vous allez vous trouver, vous croyez l'expliquer par le doute. Vous vous imaginez que vous êtes athée et c'est pourquoi vous n'avez cherché dans cette vie que les satisfactions matérielles. Eh bien non, Luversan, tout n'est pas fini après notre disparition de cette terre. Ce serait la négation du principe de justice que

tout homme porte en soi. Il n'est pas admissible qu'un scélérat devienne, dans le néant, l'égal d'un honnête homme. Si vous échappez au jugement des hommes, vous ne sauriez échapper à celui de l'Inflexible. Repentez-vous et, croyez-moi, le meilleur témoignage du repentir, c'est la réparation du mal. Avouez vos crimes, avouez que vous êtes l'assassin de Larouette, que vous êtes l'assassin de Brignolet.

Au dernier mot, Luversan fut pris d'un tremblement de tous les membres. La sueur froide lui coulait du front.

— Qui vous a dit cela? murmura-t-il. C'est un mensonge!

Le blessé retrouvait de l'énergie pour repousser une seconde accusation dont la preuve lui vaudrait à coup sûr la peine capitale. Il pouvait espérer de l'indulgence pour un crime ancien, mais qu'au meurtre de Larouette on ajoutât à son passif un crime récent, non moins horrible, et il devenait un de ces grands criminels pour lesquels l'avocat d'assises le plus autorisé ne peut plus plaider que la non-responsabilité, la folie de l'accusé.

— C'est un mensonge! répéta Luversan.

Il se redressa sur son lit, l'écume aux lèvres, tout frémissant.

Il ressemblait à une bête fauve qui, blessée à mort par le chasseur, darde sur lui des yeux furieux et fait en vain un dernier effort pour écharper son ennemi avant de mourir.

Pivolot avait parlé en homme expérimenté quand il prévint Roger de l'inutilité de sa démarche.

Il n'y avait rien à espérer de ce criminel endurci. Luversan était homme à rendre le dernier soupir sans connaître le remords.

De tels monstres de perversité sont rares. Vraiment, à les voir ainsi faits d'une seule pièce pour le mal, on se demande s'ils sont responsables. Mais qu'importe! Mieux vaut encore les tuer dès qu'on les tient, puisqu'il est prouvé que leurs descendants peuvent hériter des vices de leur âme comme des maladies de leur corps. On parle d'établir des hôpitaux au milieu des bois de sapins ou sur les bords de la mer ensoleillée pour soigner les enfants des misérables morts de la phthisie dans les cliniques, afin de prévenir, par un régime fortifiant, les funestes effets de l'hérédité. Ne serait-il pas plus urgent de recueillir les enfants des grands criminels et de tuer chez eux, à force de bienfaits et de bons exemples, le principe du mal?

— Luversan, dit Roger qui ne croyait pas à tant d'insensibilité et qui tenait encore le criminel sous son regard magnétique, avouez vos crimes, avouez-les par écrit avant de mourir, et à l'angoisse de l'inconnu succédera en vous la paix du devoir accompli.

Il lui tendit un feuillet de papier blanc et un crayon.

— Essayez d'écrire. Vous le pouvez, si vous voulez.

— Non!

Et le misérable, retrouvant des forces devant le danger, s'écria :

— Je n'ai pas tué Brignolet. C'est Guerrier qui a fait le coup.

En présence d'une telle perversité, Roger comprit enfin qu'il était inutile d'insister.

— Malheureux! s'écria-t-il, je vous retrouverai place de la Roquette, et nous verrons alors si vous aurez encore l'audace de vous déclarer innocent. Nous avons en main les preuves de vos deux crimes. Vous n'échapperez pas à la guillotine!

Il s'emportait à son tour, le pauvre Laroque! Il sentait gronder en lui cette colère qui tout à l'heure animait une foule pourtant étrangère au drame. Des lueurs rouges passaient devant ses yeux.

Il lui prenait un désir fou d'étrangler ce brigand qui lui avait fait tant de mal et qui, par ses révélations sur ses complices, sur Julia de Noirville, pouvait briser l'existence de deux innocents : Suzanne et Raymond.

Pivolot entra à temps dans la chambre du blessé pour prévenir un nouveau drame.

— Monsieur Laroque, dit-il, j'ai tout entendu. N'insistez pas auprès de ce scélérat qui appartient au bourreau. Nous verrons bien quand on viendra le réveiller un matin, à l'aube, dans la cellule des condamnés à mort, quand on lui dira : « Il faut vous préparer à mourir », nous verrons bien s'il aura autant d'assurance qu'aujourd'hui.

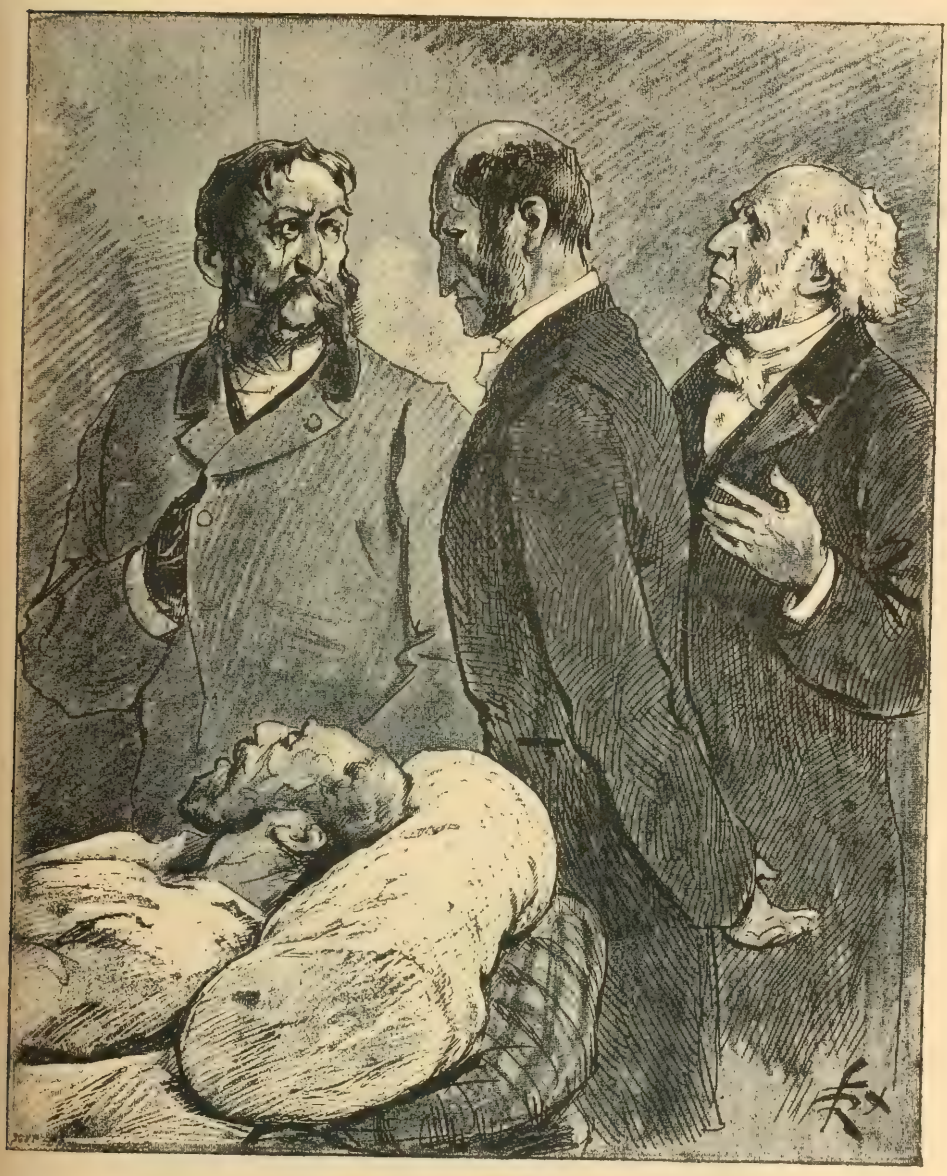
Ces paroles, loin d'épouvanter Luversan, le rassuraient sur le présent.

Si on lui faisait un épouvantail de l'échafaud, c'est qu'on ne croyait plus à sa mort imminente. Il remettait à plus tard le soin de songer, s'il le fallait, à son salut. Il se souvenait très bien que nombre de condamnés à mort avaient passé de vie à trépas sans aucune crainte pour la vie éternelle, l'aumônier de la prison ayant eu soin de leur laver préalablement la conscience des gros et petits péchés. Il aurait toujours le temps de se repentir.

En attendant, il songeait à se tirer de ce mauvais pas par la fuite. Le mieux étant de continuer à passer pour un moribond, il poussa soudain un grand cri, porta la main droite à sa blessure et s'écria :

— Vous me tuez! Laissez-moi!

Pivolot, bonne âme au fond, fut dupe d'une intonation habilement jouée et dit à Laroque qui doutait :



Les docteurs de Paris n'accordèrent que fort peu d'attention à son avis. (P. 811.)

— Je vous avais bien prévenu que vous risquiez de faire retomber plus bas notre malade. Laissons-le. Les médecins vont venir. Il ne faut pas qu'on puisse nous accuser d'avoir compromis une cure aussi admirable.

Pivolot entraîna Roger dans la pièce voisine et referma la porte derrière lui.

— Vous n'êtes pas raisonnable, monsieur Laroque, lui dit-il tout

bas. Vous voyez bien que Luversan va en réchapper. Laissez couler le temps. Avant trois semaines, l'inculpé sortira d'ici pour aller passer quinze jours dans un hôpital où nous le garderons à vue, je ne vous dis que ça. Dès qu'il sera mûr pour l'instruction, Tristot et moi, nous nous chargerons de lui mettre le nez dans sa limonade. L'affaire Brignolet est dans le sac. Nous avons en main toutes les preuves, oui, toutes. Je puis vous le dire maintenant sans faire d'indiscrétion : eh bien, nous sommes en possession de la somme volée par l'assassin dans la caisse de la banque Terrenoire et Cie, un million ou peu s'en faut! Est-ce bien travaillé? Ce n'est pas tout, il y a un complice dans cette affaire. Vous l'avez deviné, ce complice, c'est une femme...

— Mme de Terrenoire?...

— Elle-même.

— Pauvre homme!

— De qui parlez-vous?

— De M. de Terrenoire...

— Qui vous a rendu un grand service d'argent autrefois et à qui vous voudriez à votre tour épargner le déshonneur que lui vaudrait la condamnation de sa femme comme recéleuse, et qui sait? comme inspiratrice du crime. Eh bien, ne vous alarmez pas, M. de Terrenoire est prévenu, il sait tout. Il sait aussi que nous ferons tout ce qui est humainement possible de faire pour que sa femme ne soit même pas appelée en témoignage. Nous possédons d'autres preuves de la culpabilité que celles concernant le recel de Mme de Terrenoire. Nous n'aurons recours à ces dernières que si le jury n'est pas suffisamment convaincu. Quant à espérer les aveux du coupable, et par conséquent le nom de ses complices, ce serait de la folie de notre part. Nous ne connaîtrons jamais par Luversan le complice du crime de Ville-d'Avray, mais nous ne devons pas renoncer à le découvrir, ce complice, par nous-mêmes. Tristot et moi, nous croyons être à cet égard sur une bonne piste. Nous vous en parlerons prochainement, et vous ne serez pas peu étonné.

Pivolot ne remarqua pas que Roger avait pâli soudainement. L'ancien amant de Julia avait peur de se réhabiliter aux dépens du bonheur de sa fille. Il se contenterait de sa grâce, plutôt que de perdre Julia. Il se prenait à espérer aussi que Luversan vivrait, qu'il passerait en cour d'assises et supporterait les débats sans faiblir une minute, sans dénoncer des complices dont les témoignages seraient foudroyants pour lui

On avait remis en état et fermé la porte de la villa. Les fenêtres de la façade étaient hermétiquement closes.

On eût dit une maison abandonnée complètement.

Quelques curieux passaient encore devant, mais ne s'arrêtaient plus.

Les entrées et les sorties se faisaient maintenant par une petite porte du jardin, tout au fond.

Vers quatre heures du soir eut lieu la consultation des deux médecins délégués par le parquet. Le docteur Vandeuil y figurait pour la forme. Bien qu'il eût soigné le blessé dès le début, les docteurs de Paris n'accordèrent que fort peu d'attention à son avis.

Le plus âgé des médecins commis par le parquet déclara franc et net que Luversan était parfaitement transportable en prenant les précautions élémentaires. L'autre, qui avait besoin de la protection du premier, se rangea tout aussitôt à cette opinion.

Le docteur Vandeuil protesta, et comme on voulait passer outre, exigea qu'on dressât un procès-verbal de la consultation.

— Je ne veux pas, dit-il avec énergie, prendre sur moi, même avec vous, une telle responsabilité. Que dirait la presse si le prisonnier venait à succomber durant le transport? Songez, messieurs, que du nouveau jugement de cette cause déjà trop célèbre dépend la réhabilitation de M. Roger Laroque, ce vieillard qui attend avec angoisse, dans la pièce voisine, le résultat de notre examen.

— C'est vrai! répéta le vieux médecin. Que dirait la presse?

L'autre fit écho en sourdine.

— Que dirait la presse?

On décida qu'il valait mieux laisser mourir Luversan à Ville-d'Avray plutôt que de hâter sa fin en le ramenant, selon le désir du parquet de la Seine, dans un hospice de la capitale.

Il va sans dire que Luversan ne fut pas consulté. Le misérable écoutait avec une joie dissimulée cette discussion. La vérité était que, malgré son état de faiblesse et ses souffrances, il espérait vivre.

Au fond, le docteur Vandeuil ne se trompait pas : la moindre secousse pouvait tuer son illustre malade. Mais ce dont il ne se doutait pas, ce qu'aucun médecin, si expérimenté fût-il, n'aurait pu croire, c'était qu'au bout de quinze jours, le malade pourrait déjà préparer le plan d'une des plus audacieuses évasions dont les annales de la police aient fait mention.

LIX

Quand, au retour de Ville-d'Avray, Laroque rentra le soir à Maison-Blanche, il trouva Suzanne au lit, avec une grosse fièvre. Même, elle eut dans la nuit un peu de délire. Il fit venir le docteur Lagache qui resta longtemps près d'elle et ne se prononça pas. Il la vit très agitée, et, connaissant sa nature nerveuse, il redoutait des complications.

Laroque fut alarmé.

Le docteur prescrivit du repos, le plus grand calme d'esprit possible, et interrogea Laroque afin d'apprendre de lui les raisons morales de cette fièvre brusque.

Laroque ne savait rien et ne put le renseigner.

— Un grand trouble moral, une très forte émotion... disait le médecin... voilà ce que je soupçonne...

Laroque pensait à la joie de sa fille quand il lui avait dit, quelques jours auparavant, que l'assassin de Larouette était connu, arrêté.

— C'est cela, disait-il, ce ne peut être que cela... C'est ma faute.. j'aurais dû prendre des précautions...

Et au docteur avec inquiétude :

— Mais vous ne voyez là aucun symptôme inquiétant?

— Non... du moins aujourd'hui... je l'espère... je n'ose rien affirmer... Je reviendrai demain...

Et il partit en répétant :

— De la prudence ! De la prudence !

Laroque passa la nuit auprès du lit de sa fille. Elle parut dormir paisiblement. Le matin, le médecin la trouva mieux. Sa fièvre persistait, mais elle n'avait pas eu de délire.

Seulement, elle semblait abattue par une tristesse morne. En vain son père essayait-il de la distraire, par un gai visage, par des tendresses inventives, par de gais propos, elle n'avait pas l'air de comprendre. Elle répondait à peine.

— Qu'as-tu, chère enfant? demandait Laroque.

— Je suis malade, père, et triste, oh ! triste à mourir !...

— Mais qu'est-ce qui t'a rendue malade?

— Est-ce qu'on sait jamais comment viennent les maladies?

— Mais pourquoi es-tu triste?

Elle ne répondit pas tout de suite, puis :

— Parce que je suis malade, disait-elle.

Elle ne trompait pas son père. Longuement il la regardait, en silence, et, n'osant plus rien dire, il soupirait.

Le mieux qui s'était manifesté ne persista point. La fièvre redoubla les jours suivants, et le délire revint. Enfin, la maladie se déclara très intense : c'était encore la fièvre typhoïde. Laroque ne vivait plus.

— Rassurez-moi, je vous en prie, disait-il au médecin.

Celui-ci ne le pouvait. Il faisait preuve du plus grand dévouement. C'était tout ce qu'il devait, alors. Plus tard, quand la maladie aurait suivi son cours, on verrait. Pour l'instant, il était impossible de l'enrayer.

— La vie de cette enfant a du être troublée... disait-il.

Il interrogeait Laroque du regard, désirant être renseigné.

Et Laroque croyant dire la vérité :

— Oui ! une grande joie... Une joie inespérée !...

Le médecin doutait... Il croyait plutôt à quelque grande douleur. Il insistait :

— Mlle Suzanne n'a pas éprouvé de contrariété?

— Non. Aucune. J'obéissais à tous ses caprices.

— Aimait-elle ?

— Elle aime et elle est aimée. Elle se mariera bientôt.

Le docteur Lagache ne paraissait pas convaincu, malgré tout. Laroque ne quittait plus la chambre de sa fille. Ce qu'il ignorait, il l'apprit pendant un des accès de délire de l'enfant, car elle avait le délire presque toutes les nuits, presque tous les jours.

Une nuit, elle parla... par phrases entrecoupées... heurtées... mais qui avaient un sens, pourtant. Il sut que Raymond ne voulait plus d'elle... Raymond connaissait son passé, Suzanne lui avait tout dit. Il sut que Suzanne lui avait confié les dramatiques événements qui avaient amené l'arrestation de Luversan... Il sut que c'était d'après cette confidence que Raymond, si amoureux auparavant, avait repris sa parole, sans donner d'explication... Il sut, enfin, que Suzanne était abandonnée, sans espoir, elle qui avait mis sa vie dans cet amour... elle qui, certes, ne devait aimer qu'une fois, et devait mourir d'être repoussée.

Il apprit tout.

— Voilà pourquoi elle était triste, se dit le malheureux père, voilà ce qui l'a rendue malade... Voilà de quoi elle se meurt !. .

Et le lendemain, comme le médecin, qui venait plusieurs fois par jour, constatait que l'état de Suzanne n'avait pas empiré, il fit atteler et courut à Méridon.

Il avait l'espoir d'y rencontrer Raymond.

Et il voulait avoir une explication avec lui.

C'était un dimanche; Raymond était arrivé la veille au soir. Il se trouvait avec son frère et sa mère à la ferme, quand la voiture de Laroque entra dans la cour.

A sa figure bouleversée, Raymond comprit que Laroque savait tout, et un pressentiment, — inspiré par son amour, — lui dit que Suzanne était malade.

Il aurait voulu fuir ce père en qui il devinait une terrible douleur, mais Laroque s'approcha de lui sur-le-champ, comme s'il avait lu cette pensée dans ses yeux, et à voix basse :

— Il faut que je vous parle sans témoin...

Une demi-heure après, ils se promenaient tous deux, seuls, dans l'allée de grands arbres qui précède Méridon; Mme de Noirville, indisposée, gardait la chambre; quant à Pierre, il s'était excusé, les travaux de la ferme le réclamant.

Longtemps ils restèrent l'un auprès de l'autre, marchant à petits pas oppressés et silencieux.

Ce fut Raymond qui, réunissant tout son courage, prit la parole :

— Vous avez voulu me parler, monsieur Laroque?

— Oui, monsieur. Ma fille est très gravement malade. Elle a la fièvre et le délire. Dans son délire, elle a laissé échapper des mots qui m'ont révélé... d'abord qu'elle vous avait fait la confidence de mon passé, ce que je savais, puis qu'elle vous avait appris mon innocence et ma réhabilitation prochaine, enfin, que vous ne vouliez plus d'elle, alors que vous l'aimiez et que vous aviez demandé sa main... Tout cela est-il vrai, monsieur?

— Oui. Je sais que, malgré votre condamnation, vous êtes le plus loyal et le plus honnête homme du monde, je sais que vous avez été profondément malheureux.

— Ma fille vous aime, monsieur de Noirville, et elle est malade aujourd'hui parce qu'elle vous aime... En souvenir de l'amitié qui nous unissait, votre père et moi, voulez-vous me dire pourquoi vous la désespérez? D'où vient votre brusque changement?... Quelles inexplicables raisons vous conduisent?... Enfin, la vérité, monsieur.

Raymond resta longtemps sans parler.

— J'aurais voulu ne rien dire, murmura-t-il, oui, Dieu m'en est témoin... Vous me demandez, monsieur, — dit-il avec une infinie tristesse, — quelles sont les raisons de ma conduite... Il en est deux... L'une de ces deux raisons, la plus puissante, je ne vous la révélerai jamais, n'y comptez pas, ne m'interrogez pas. L'autre, du reste, vous suffira.

— L'autre? disait Laroque, le cœur serré.

— Il y a un mois, quand je sollicitais la main de Suzanne, je ne savais pas ce que j'ai appris depuis...

— Quoi donc? ma condamnation?... Suzanne vous a tout dit... Et cela n'a pas changé vos projets...

— Ce n'est pas cela... ce que j'ignorais, alors, — ce que je sais aujourd'hui, c'est que vous avez été...

— Parlez! Un forçat?

— Un forçat! Cela vous fait presque honneur, puisque vous êtes innocent!

— Alors, que voulez-vous dire?

— Vous avez été l'amant de ma... mère!

Roger tressaillit violemment... Une pâleur mortelle se répandit sur son visage... il ferma les yeux et baissa la tête très bas, très bas...

— Vous invoquiez l'amitié qui existait entre mon père et vous... Cette amitié, mon père en a été victime... il en est mort... Et il est mort de la révélation de son déshonneur... Le nierez-vous?...

— C'est vrai! balbutia le malheureux.

— Insisterez-vous encore, monsieur Laroque?

— Non. Certes, votre mère et moi, nous avons été coupables, jadis, mais j'en ai été atrocement puni... Vous le savez... Un mot de votre mère aurait pu me sauver... Ce mot, elle ne l'a pas dit... Un mot de moi pouvait la déshonorer, et m'arracher, moi, au bagne, — je ne l'ai pas dit, — j'ai préféré condamner à la honte éternelle ma femme, ma fille, moi-même... J'ai donc payé suffisamment ma faute... Mais je vous le demande, monsieur de Noirville, est-il juste de punir ma fille d'une faute commise par son père... et si chèrement expiée par lui!... Elle mourra de votre abandon, monsieur, n'en doutez pas... Vous seul la sauverez... Vous seul la tuerez... Et n'invoquez pas le souvenir de votre père... Il est vrai que j'ai été la cause de sa mort que j'aurais voulu racheter par la mienne, mais le silence de votre mère, en me faisant condamner, n'a-t-il pas tué ma femme?... Nous sommes quittes... En dehors de nous, de nos souvenirs, de nos tristesses, de nos rancunes même, si vous voulez, il n'y a plus qu'une jeune fille malade, qui se mourra si vous ne lui venez en aide. Et c'est pour elle que je vous supplie...

Mais Raymond secouait la tête:

— Non, non, c'est impossible.

— Vous ne l'aimez guère, cette enfant!...

— Ah! Dieu! fit-il dans l'explosion d'un désespoir violent.

— Je vous ai montré que nos situations se valaient, par la même somme de malheurs arrivés à chacune de nos deux familles par la faute

de l'autre... Ce n'est donc pas cette première raison, tout à l'heure invoquée, qui motive votre refus... — Vous avez parlé d'une autre... que vous taisez... C'est celle-là, j'en suis sûr, qui vous guide. Me la ferez-vous connaître?

— Jamais!

— Cette raison n'existe pas, dit Laroque avec fermeté.

— Je vous le jure.

— Vous mentez?

— Monsieur Laroque... dit-il blême... je suis bien malheureux... Vous voyez que je souffre, épargnez-moi... un peu de pitié...

— De la pitié, en avez-vous pour moi qui vous supplie, pour ma fille, belle, jeune, innocente, et que vous tuez?... De vous, d'elle et de moi, qui est à plaindre?...

Raymond joignit les mains dans un geste désespéré.

— Laissez-moi, n'insistez pas...

— Soit, dit Laroque, — je retourne à Maison-Blanche... et si ma fille peut m'écouter et me comprendre, je lui dirai ce que je vous ai demandé et ce que vous m'avez répondu.

Raymond eut un sanglot sourd, sans larmes.

— Faites, dit-il... peut-être que cela vaut mieux...

— C'est la tuer, aussi sûrement que si je la frappais d'un poignard.. Vous apprendrez sa mort le premier.

Il inclina la tête, par deux fois...

Et il se disait :

— Elle morte, je me tue...

On le sait... il excusait le suicide, parfois.

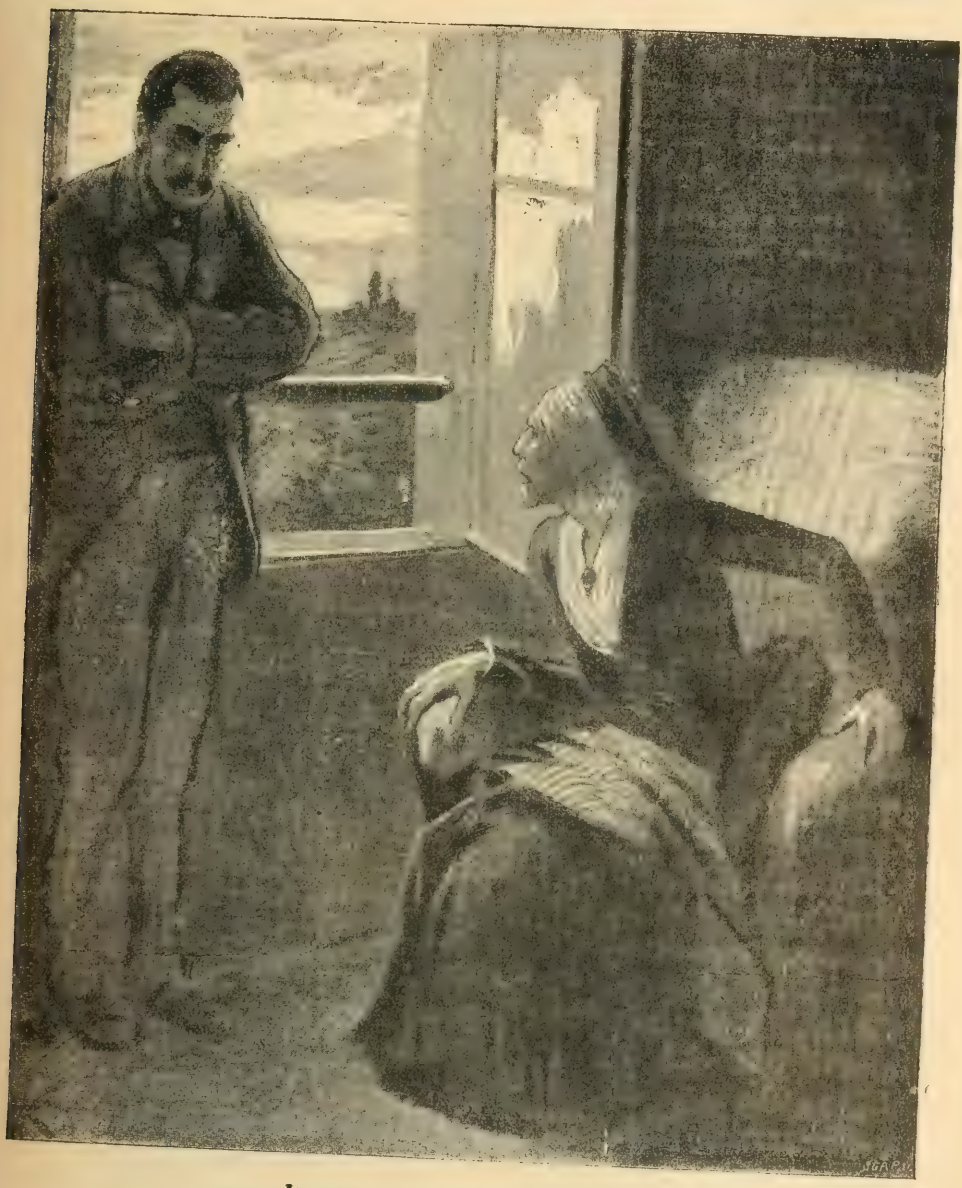
Ils revinrent à Méridon sans plus rien ajouter. A la ferme, Raymond s'esquiva et Laroque ne le vit pas, quand il prit congé de Julia et de Pierre.

A Julia qui, ne lisant plus depuis longtemps les journaux, ignorait l'arrestation de Luversan, il ne dit qu'un mot:

— Raymond et Suzanne s'aiment... Raymond a rendu sa parole à Suzanne sans vouloir s'expliquer... et Suzanne se meurt... Sauvez-la, vous, madame.

Et il s'était enfui, fouettant son cheval, parce qu'il sentait que des larmes lui venaient, et qu'il ne voulait pas qu'on le vît pleurer.

Tout d'abord, Julia resta songeuse. Elle se répéta les paroles de William Farney sans les comprendre. Elle essayait de leur donner un autre sens. Mais elles étaient explicites. Il fallait bien qu'elle se rendît à l'évidence. Que s'était-il passé? Pourquoi Raymond, qui l'aimait tant,



Je ne vous répondrai pas. (P. 819.)

refusait-il maintenant cette jeune fille? Elle résolut d'interroger son fils.

Justement, ayant vu partir Laroque, il entrait chez elle, pâle et les sourcils froncés.

Il alla s'asseoir près d'une fenêtre, prit un livre et fit semblant de lire.

Il vit que sa mère le regardait, et soupirait.

Son cœur se serra. Il eut une sorte d'étouffement et mit la tête à la fenêtre ouverte pour respirer plus facilement.

Il prévoyait que quelque chose de très grave allait se passer entre sa mère et lui — et il avait peur !

Il savait bien qu'elle avait été la maîtresse de Laroque, de cela il était sûr! Mais avait-elle aussi été complice du crime? Sa vengeance avait-elle été si raffinée et si complète? Voilà ce dont il voulait douter encore! ce qu'il allait savoir, car il allait interroger et il verrait bien si sa mère mentait!...

L'interroger!... Mais de quel droit? Cette femme était sa mère!... Peu importait son passé... Avait-elle manqué de soins vis-à-vis de ses enfants? S'était-elle montrée dure, cruelle, imprudente? Avait-elle manqué de tendresse?... Ne les avait-elle pas élevés avec une sollicitude de tous les instants? Son amour maternel s'était-il ralenti?

Toutes ces questions se présentaient en foule à son esprit et il y répondait: « Oui, elle a été bonne mère! »

Mais la fatalité était plus forte que ses raisonnements. Il était entraîné par une situation tragique dont toutes les scènes se déroulaient une à une, dans la logique de leur trame, comme si Dieu avait voulu verser sur son pauvre cœur, jusqu'à la dernière goutte, ce calice de tortures inexprimables.

Il avait dû, sans lui donner d'explications, redemander sa parole à Suzanne et lui rendre la sienne.

Il avait subi sa colère, ses supplications, ses larmes.

Il avait dû subir aussi la colère de Laroque.

C'était au tour de sa mère, à présent. Il allait entendre ses questions, il allait y répondre. Il allait voir sa honte, il allait la faire rougir et la faire pleurer! sa mère! S'il était un reproche qu'elle méritait, c'était d'avoir inégalement partagé sa tendresse entre ses deux enfants; Raymond en avait eu la plus grosse part et Pierre la plus petite. Et c'était par Raymond que le malheur allait lui arriver!... Raymond s'érigeait en juge!

Le soir était venu; dans les arbres voletaient les oiseaux qui cherchaient à se percher pour la nuit. Les troupeaux rentraient à la ferme. La soirée était très calme. Le soleil se couchait au bout de l'horizon et le ciel flamboyait de lueurs rouges.

Raymond regardait, mais sans voir. Il tressaillit. Une main très douce s'était posée sur son épaule.

Il se retourna.

Sa mère était derrière lui, et le regardait avec tristesse.

— Tu es triste et préoccupé, Raymond? Qu'as-tu donc?...

Une explication avec sa mère l'effrayait si fort qu'il essaya de mentir, mais sans oser lever les yeux sur elle.

— Non, vous vous trompez, ma mère, je ne suis pas triste, et rien ne me préoccupe...

— Bien vrai?

— Je vous l'assure...

— Je croyais, cependant, que c'était un peu pour toi que M. William Farney était venu aujourd'hui. Me suis-je trompée?

— Assurément.

— De telle sorte qu'il n'a pas été question de Suzanne entre vous?

— Non. Qu'eussions-nous dit?

— Vous avez causé bien longtemps ensemble, là-bas dans l'avenue. Que pouvait-il te raconter?

— Nous parlions agriculture...

Elle soupira.

— Mon pauvre Raymond, comme tu prends de peine à mentir!

Il tressaillit. Elle le devinait donc?

— M. Farney m'a dit en partant que tu avais repris ta parole à Suzanne et que tu ne voulais plus entendre parler d'elle... Tu ne réponds pas... C'est donc vrai?

Il baissa la tête deux fois, en signe affirmatif.

— Tu sais que Suzanne en est malade...

— Je le sais.

— M. Farney craint pour sa vie...

— Hélas!

— Pourquoi cette décision soudaine et inexplicable de ta part?

— Ne m'interrogez pas, ma mère.

— Au contraire, je veux t'interroger. C'est mon droit, c'est mon devoir...

— Je ne vous répondrai pas...

— Mon fils, il le faut... Je te l'ordonne... Réfléchis combien ce silence est cruel et insultant pour Suzanne... Qu'as-tu à lui reprocher, à cette enfant, si douce, si chaste?

— Oh! à elle... à elle, rien, je le jure!...

— A elle, dis-tu? Et à qui donc, alors? à son père?...

— A son père non plus, le malheureux!

— Alors, je ne comprends plus... Pourquoi ces restrictions?... Pourquoi ce mystère?... Parle, je l'exige... Est-ce à moi que tu as des reproches à faire... à moi ta mère qui t'ai tant aimé?

Elle avait prononcé ces dernières paroles en tremblant. Je ne sais quel vague pressentiment s'était levé du fond de son cœur... Les souvenirs du passé n'étaient point morts en elle. Elle se savait horriblement coupable... Et si, quelque jour, le passé revivait? S'il se dressait devant elle? Quel horrible rêve !

— Quels reproches aurais-je à vous adresser? dit-il en détournant la tête.

— Que penser? que croire?

— Vous désirez tout savoir, ma mère? dit-il.

— Si je le désire! Tu vois, il y a quelque chose!...

Il eut une suprême hésitation qui dura une seconde à peine, puis fermant les yeux :

— Il y a un très grave secret dans la vie de M. Farney.

— Un secret?... Et tu le connais?...

— Je le connais... Et d'abord, ma mère, je puis vous le dire, car le père de Suzanne n'a plus à s'en cacher maintenant, ce nom de Farney n'est pas le sien... Ce nom de Farney en cache un autre que vous n'ignorez pas et qui a été déshonoré...

— Déshonoré, dis-tu? Mon Dieu, que m'apprend-il là?

— Par une condamnation infamante... Farney est un ancien forçat, condamné pour assassinat aux travaux forcés à perpétuité et envoyé à la Nouvelle-Calédonie, d'où il s'est évadé pour aller vivre en Amérique...

Elle était debout. Elle tomba sur une chaise, assommée.

— Son nom... son véritable nom? fit-elle d'une voix éteinte.

— Roger Laroque... l'ami de mon père...

Elle l'avait deviné, avant qu'il ne l'eût dit. Pourtant un vague espoir restait dans le fond de son cœur. Cet espoir s'écroulait. Une sueur froide envahit son front. Ses yeux s'obscurcirent. Un frisson très chaud monta, ensuite, de ses talons à sa nuque, et elle laissa pencher sur sa poitrine sa tête sans force.

— Le châtiment! murmura-t-elle, le châtiment!

Elle était si blanche qu'on eût dit qu'une invisible blessure avait tari jusqu'à sa dernière goutte de sang.

Son fils n'osait la regarder.

Avait-il besoin de la voir pour juger de l'effet qu'il avait produit sur elle?

Pourtant Julia ne s'évanouit pas. Ce ne fut qu'un éblouissement. Après quelques minutes, le frisson disparut. Elle vit clair. Elle releva les yeux et passa la main sur son front.

— En effet, dit-elle, — sa voix ressemblait à un souffle, en effet, je

me souviens... Ce Roger Laroque... Ce malheureux !... Il avait assassiné pour voler !...

Et, si bas, que son fils entendit confusément :

— Et c'est en le défendant que ton père est mort...

Un silence s'ensuivit. Au fond de l'horizon, le disque du soleil s'était lentement abaissé, avait disparu, noyé dans des vapeurs très denses, et il ne restait plus à sa place que des nuages rouges qui faisaient paraître le ciel comme illuminé par les reflets d'un incendie magnifique.

Raymond se retourna lentement et regarda sa mère dans les yeux.

— Vous comprenez que le mariage est impossible ?

— Oui, oui, mon fils, je le comprends... la fille d'un forçat... Tu ne peux y songer...

— N'est-ce pas ? fit-il d'un ton singulier.

Elle respirait. Il ne savait rien... rien de plus que ce secret... alors c'était peu... Elle fut soudain tranquillisée... De très longs soupirs s'échappaient de son sein... et elle sentait une sorte de bien-être qui l'envahissait, dont elle était pleine... Elle s'était vue si près d'une effroyable catastrophe...

— Mon pauvre fils, dit-elle, mon pauvre enfant !...

Mais Raymond reprenait :

— Roger Laroque a été condamné... mais le croyez-vous donc coupable ?

— Certes, dit-elle... ton père, lui-même, a payé de sa vie les efforts qu'il a faits pour convaincre les juges de son innocence. Du reste, tu l'ignores ? Roger Laroque a avoué, à la fin de l'audience...

Raymond reprenait sans quitter Julia de son regard ardent, auquel elle essayait vainement d'échapper :

— Je répète ma question, ma mère, croyez-vous que cet homme soit coupable ?...

— Ce que tu me demandes est étrange... J'ai répondu...

— Eh bien, moi, je vous le dis, il est innocent !...

— Qu'en sais-tu ? Il te l'a dit ?... Tous les forçats, cela est connu, disent la même chose.

Il se leva brusquement et fit, à grands pas, deux ou trois fois le tour de la chambre. Tout à coup, il porta ses deux poings à son front, avec un geste d'insensé... Le dernier mot de Julia lui amena sur les lèvres une parole cruelle...

— Ah ! ma mère, ma mère, prenez garde, vous blasphémez !

— Mon fils, tu souffres !... Je te plains de toute mon âme.

— Je n'ai que faire de votre pitié, dit-il durement.

— Raymond !... Je te pardonne....

— Je n'ai que faire de votre pardon !

— Grand Dieu !

— Roger Laroque est innocent... Ce n'est donc pas l'ignominie du forçat qui m'empêche d'épouser sa fille...

— Comment peux-tu prouver ainsi son innocence?

— Une femme a joué dans toute cette affaire un rôle funeste... Entendez-vous, ma mère ?

La mère coupable fut reprise d'un tremblement violent.

Elle bégaya, se laissant maintenant conduire, sans se défendre :

— J'entends, oui, mon fils.

— Une femme que Laroque n'a voulu ni trahir, ni livrer, alors qu'en la livrant il aurait pu se sauver...

— Lucien m'en a dit quelques mots autrefois. C'est un roman. Je n'y ai pas cru.

— C'est la vérité, pourtant. Cette femme était sa maîtresse. Il lui avait prêté de l'argent. Elle est allée le lui rendre, la veille même du jour de son arrestation... le lendemain de l'assassinat de Larouette...

— Comme tu es bien renseigné ! dit-elle d'une voix sourde.

— Et ce que je devine, — ce que Laroque ne sait pas, peut-être, le pauvre homme ! — c'est que l'argent provenant du meurtre, du vol, a dû servir à ce remboursement... Je devine une vengeance...

— Raconte-moi donc tout ! dit-elle presque morte.

— Laroque avait quitté sa maîtresse... Elle s'en vengeait...

— De telle sorte que, l'assassin, ce serait cette femme...

— Non, mais un complice...

— Et ce complice, tu le connais aussi, sans doute ?

— Laroque l'a découvert, après tant d'années de recherches !

— Et il l'a livré à la justice?

En parlant de la même voix rauque et inintelligible, elle s'épongeait fréquemment le front avec son mouchoir. Les bandeaux de ses cheveux gris s'étaient dérangés, et la sueur mortelle d'angoisse les avait plaqués sur le front.

— Il allait le faire... lorsque le misérable a retardé son châtiment en se poignardant. On espère le sauver.

— Et... a-t-il avoué?... a-t-il nommé cette... cette odieuse femme dont tu parles ?...

— Non... par bonheur pour elle !...

— Ah ! dit-elle, en s'affaissant, — tant ses nerfs étaient tendus depuis quelques minutes... Et l'assassin, tu connais également son nom?

— C'était un tripoteur de la Bourse, un Levantin, appelé Mathias Zuberi...

Le regard de Julia n'exprima que de la surprise... et involontairement elle considéra son fils.

— Oh ! dit celui-ci, il avait encore un autre nom...

— Lequel ?

— Luversan !

Pour ne pas se trahir, il fallut qu'elle se mordît les lèvres jusqu'à les faire saigner. Elle n'avait plus, du reste, toute sa raison. C'était maintenant, bien plus qu'autre chose, une sorte d'instinct animal qui la faisait se défendre. Mais elle n'espérait plus rien. Elle voyait bien qu'il savait !.. Et elle ouvrait très grands les yeux, et elle regardait autour d'elle. Et parfois elle considérait les rouges et flamboyantes lueurs de l'horizon... Et dans son pauvre esprit détraqué passait le vague désir d'un anéantissement soudain, de quelque chose qui l'emporterait bien loin, n'importe où dans le néant, au ciel ou en enfer, peu lui importait, pourvu qu'elle échappât à l'horrible révélation qu'elle attendait.

— Luversan ? dit-elle — et ce n'était plus madame de Noirville qui parlait, c'était une voix de naufragée c'était enfin ce quelque chose d'animal et instinctif qui se révoltait encore contre la fatalité et qui voulait se défendre — Luversan ?... Ce nom ne me frappe point... n'éveille aucun de mes souvenirs... Il n'a pas dû être prononcé aux débats ?

— Je ne le crois pas, en effet... pourtant cet homme a influé sur les débats, car c'est lui qui a dû en amener le dénouement tragique... Il se vengeait de Laroque, lui aussi, comme la femme, sa complice...

— Il a influé, dis-tu ? En quel sens ? Il n'a pas comparu.

— Mon père n'est pas mort de sa plaidoirie pour sauver Laroque. Il est mort de la lecture d'une lettre qu'on lui a apportée après la reprise de l'audience...

— Une lettre ?... Oui, en effet, on m'a conté... mais personne ne m'en a parlé comme toi et n'y a surtout attaché autant d'importance... Que contenait-elle donc ?

— Une révélation qui a tué mon père !

— Ah ! le misérable ! le misérable ! dit Julia dans un accès de folie, d'épouvante et de rage.

— De qui parlez-vous donc ? fit Raymond froidement.

Elle comprit qu'elle avait failli se trahir.

— De l'auteur de la lettre !... Puisque cette lettre a causé la mort de ton père... Heureusement, il est arrêté !...

Et bredouillant avec une volubilité étrange :

— Et cette révélation?... Qu'était-ce donc?

Raymond eut un rire terrible.

— Oh! presque rien, dit-il, presque rien, vraiment!... Luversan écrivait à mon père quelle avait été l'intervention de cette femme dans le meurtre de Larouette...

— Il disait son nom!

— Il lui écrivait que Laroque ne lui avait pas menti, lorsqu'il prétendait se sacrifier à l'honneur d'une femme...

— Son nom? Le nom de cette malheureuse?

— Il lui écrivait, enfin, qu'à lui Noirville moins qu'à tout autre Laroque ne devait dire la vérité...

— Pourquoi? dis-le... dis-le!... criait-elle, folle.

— Parce que la... la femme dont il s'agissait, la femme qui se vengeait, la femme qui avait remboursé les cent mille francs... la femme qui avait eu Roger Laroque pour amant...

— C'était... Dis-le... Dis-le...

— Eh! pardieu, ne comprenez-vous pas?...

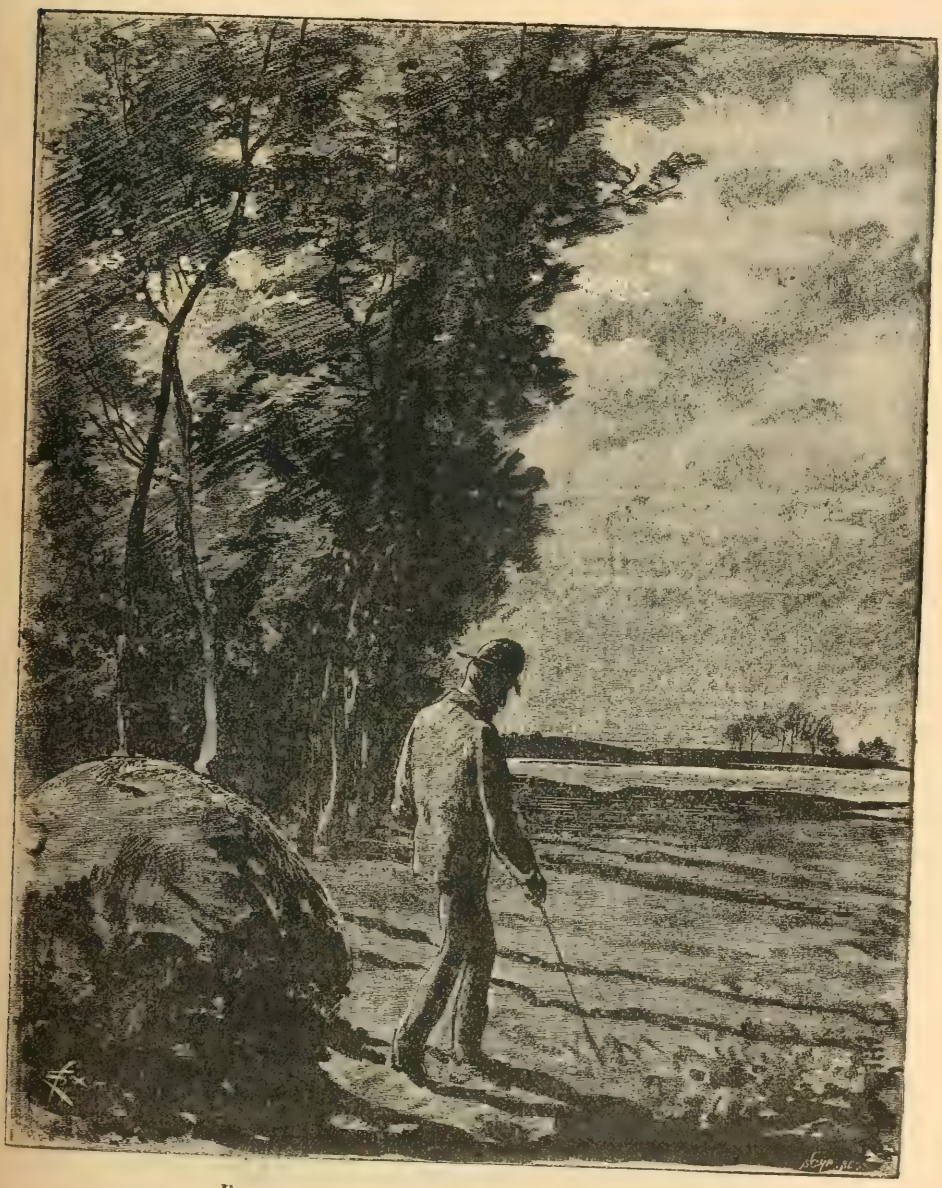
— Non, pardonne-moi; je ne comprends pas... Je suis déjà vieille, vois-tu, je n'ai plus ma pauvre tête à moi... Je la connais donc? C'était donc une amie? C'était donc une amie de Lucien?

— C'était, — cette femme, — c'était Mme Julia de Noirville, vous, ma mère... Vous!... Entendez-vous?...

— Si j'entends? si j'entends?... Mais oui, c'est moi, affirmait la lettre. Quelle singulière histoire!... roman, te dis-je, roman... Si ce n'était si triste, si terrible puisqu'il y a eu mort d'homme, je rirais, tiens, oui vraiment je rirais!

— Ainsi, vous niez?

— Osais-tu donc croire cela de moi, ta mère?... Mais c'est une calomnie... une infamie et une atroce calomnie. Et tu as cru cela, toi, tout de suite, sans te dire que c'était tout simplement odieux et absurde?... Ainsi on peut dire de ta mère ce qu'on voudra, et tu ajouteras foi aux racontars?... Il ne te vient pas même à l'esprit de la défendre... On dit de ta mère qu'elle a été une femme coupable... et tu ne te révoltes pas. On dit encore qu'elle a voulu tirer de son amant infidèle une abominable vengeance en le faisant condamner comme assassin et voleur, et tu ne ris pas?... Tu prends cela au sérieux et tu me fais une scène... au lieu de venir bonnement me rendre compte de toutes ces bêtises... Sais-tu que j'aurais le droit de me fâcher sérieusement, mon enfant, et de te traiter d'ingrat et de mauvais fils?...



Il erra toute la nuit dans la campagne. (P. 831.)

— Hélas ! hélas ! murmura Raymond.

— Et tu ne dis rien ! tu restes là sans bouger, au lieu de me demander pardon ?... Au lieu de pleurer toutes tes larmes ?... Oui, tu es un ingrat et un mauvais fils, Raymond... Car tu ne peux rien me reprocher, non... J'ai toujours eu pour toi une tendresse infinie... Je me soumettais à tous tes caprices d'enfant... Je t'ai toute ma vie adoré !... et voilà comme

tu me récompenses, moi, qui n'ai été coupable qu'en t'aimant trop, en te donnant même, en plus de l'affection que je te devais, une partie de celle que je devais à mon autre fils.

On entendit près de la porte de la chambre, celle qui communiquait avec le petit salon de famille, un soupir profond, comme un sanglot... Raymond et Julia l'entendirent, mais Raymond crut que c'était sa mère qui soupirait... Julia crut que c'était son fils... Et ni l'un, ni l'autre ne tourna la tête.

Raymond, comme elle se taisait, répéta :

— Ainsi, vous niez, ma mère ?

— Si je nie, malheureux enfant !... Si je nie pareille et aussi atroce accusation !... Mon Dieu, je ne devrais cependant pas essayer de lui expliquer... je devrais ne pas me défendre... mais je n'ai pas le courage de lui laisser pareille croyance...

Et elle se tordait les mains et elle pleurait :

— Mon Dieu, que faire ? que lui dire ?... Je me sens folle... je voudrais mourir... mais mourir avec la conviction qu'il me croit innocente... autrement ce serait horrible... Que dire ?

Raymond fouilla dans son portefeuille, en tira une lettre dont le papier avait jauni, — celle qu'il avait trouvée dans la robe d'avocat de son père.

Il la tendit, ouverte à Julia.

— Lisez, dit-il.

— Ah ! c'est la lettre... dont tu parles ?...

Et elle lut, difficilement, parce que des choses troubles brouillaient ses yeux, qu'elle frottait du doigt, de temps à autre, elle lut cette lettre dénonciatrice qui avait tué son mari.

Elle termina les dernières lignes, puis recommença cette lecture, plutôt parce qu'elle craignait, en relevant les yeux, de rencontrer le regard de son fils, que parce qu'elle n'avait pas saisi le sens de cette accusation.

— Vous avez lu ? demanda froidement le jeune homme.

— Oh ! mon pauvre enfant, moi, ta mère !

Et tremblante, éperdue :

— Il faut que je te dise... Rien de tout cela n'est vrai... Il y a une vengeance d'homme, non de femme... Cet homme m'avait fait la cour...

— Oui, Laroque ?

— Non. l'autre... celui qui est l'assassin, dis-tu.

— Luversan ?

— Oui.

— Vous prétendiez tout à l'heure ne pas le connaître ?

— Je mentais. Il m'avait avoué qu'il m'aimait... Il était violent, brutal... capable de tout... Je le repoussai. Je ne voulus rien entendre à ses protestations passionnées... alors, il jura qu'il se vengerait de moi... de mon mari... Et tu vois qu'il a tenu parole, puisque ton pauvre père en est mort — mort en me croyant coupable...

— Mensonge! Mensonge!

— Raymond, je te jure que je te dis la vérité...

— Croyez-vous que mon père se fût arrêté à une simple et basse dénonciation? S'il avait cru à une calomnie infâme, il eût déchiré cette lettre et eût continué de plaider... Mais non, mon père s'est rappelé. La conviction s'est faite en lui. Et il en est mort — sans même avoir pu vous maudire...

— A quelles folles imaginations obéis-tu, mon fils? Reviens à toi, c'est affreux tout ce que tu dis là!...

— Déjà, mon père avait eu des doutes... ses notes me sont restées... De graves entretiens avaient eu lieu entre lui et Laroque dans la prison... Et après chacun de ces rendez-vous, mon père écrivait sur les feuilles de son carnet, que j'ai retrouvées au dossier : « Quelle est cette femme, et pourquoi, à moi son avocat, son frère d'armes et son ami, Roger ne veut-il pas la nommer? »

— C'est faux, te dis-je, c'est faux, et tu blasphèmes en accusant ta mère... ta mère, y penses-tu? mon fils.

Raymond fut un moment silencieux.

— Ce n'est pas tout! murmura-t-il.

Elle frissonna. Ses doigts entrecroisés se tordirent.

Qu'y avait-il encore?

— Vous rappelez-vous qu'un jour, il y a quelques semaines, je vous apportai une photographie?... Le portrait d'un homme jeune encore que vous me dites avoir été victime de je ne sais plus quel accident, le lendemain de son mariage?

— Non, dit-elle, je ne me rappelle pas.

Dans sa pauvre tête bouleversée, cela n'était pas resté, en effet.

Il précisa.

— Derrière la photographie, écrites de votre main, il y avait trois dates...

Elle se couvrit le visage de ses mains fiévreuses. Elle se souvenait enfin.

— La première date était celle du 28 juillet 1872... c'était aussi la date de l'assassinat de Larouette, à Ville-d'Avray... La seconde, le

30 juillet; c'était le jour de l'arrestation de Roger Laroque, dans ses ateliers de la rue Saint-Maur. La troisième, le 14 août... C'était aussi la date de la comparution de Laroque en cour d'assises et de sa condamnation aux travaux forcés... Vous m'avez dit, vous, ma mère, que ces dates se rapportaient à la catastrophe qui enleva je ne sais plus lequel de nos amis ou parents... C'était un mensonge... La photographie était celle de Laroque.

— Qu'en sais-tu? bégaya-t-elle, éperdue, sentant tout crouler autour d'elle.

— Je m'en suis assuré...

— Laroque est défiguré... Il est méconnaissable...

— J'ai eu entre les mains une autre de ses photographies. C'est lui. M'expliquerez-vous pourquoi vous avez écrit ces trois dates, comme on inscrirait une honte sur le front d'un homme?... Pour assouvir complètement votre vengeance?... Pour en jouir, par la vue?... car ces dates étaient, derrière ce portrait, pour ainsi dire quelque chose de palpable, de précis... Ah! vous vous êtes bien vengée!... Et vous aviez frappé ce portrait d'un coup de poignard au cœur!...

Elle s'abandonnait.

Elle se sentit perdue.

Elle n'eut plus la force de résister, ni de mentir encore.

Elle tomba à genoux, puis s'écroula sur le plancher, ses cheveux gris dénoués l'entourant de leurs ondes épaisses. Et elle se roulait, au milieu de sanglots sourds, sans larmes.

— Mon fils, mon fils, ne me maudis pas. . pardonne-moi... tu es au seuil de la vie... tu n'en connais pas les passions... j'avoue... tu ne t'es pas trompé... toute la vérité, tu la connais... c'est vrai... j'ai fait cela, ce que tu as dit... pardon, ne me maudis pas... de toi, ce serait horrible, bien plus que de tout autre... je t'aime tant... je t'ai tant aimé... Oh! mon fils, mon Raymond... regarde comme je pleure, comme je te supplie... je me suis tant repentie... j'ai eu tant de remords et j'ai tant souffert! Ah! si j'avais pu racheter le passé!... Il était trop tard... et puis je ne suis qu'une femme... j'avais peur... une peur insurmontable... aller me livrer à la justice, non? A cause de vous, cela était impossible... Il ne faut pas, non plus, demander aux femmes, aux mères, plus qu'elles ne peuvent... Le crime commis, j'aurais voulu mourir... C'est à cause de vous que j'ai vécu, de toi et de Pierre... Et je vous aimais si bien, toi surtout!... Il me semblait qu'à force d'amour, j'obligerais ma conscience à se taire, le ciel à oublier... Cela n'a pas été ainsi... C'est le châtiment... Il ne pouvait m'être plus cruel, puisqu'il vient de toi!...

Raymond restait sombre.

— Mon fils, je sais bien que je suis coupable, que ce que j'ai fait est horrible, je ne veux pas m'excuser... Je le voudrais que je ne le comprendrais pas... Tu es froid, tu n'as pas de passions... Tu es maître de toi et tu ne peux t'expliquer certains entraînements; mais les femmes, vois-tu, ce n'est plus la même chose, elles sont faibles, elles ont besoin d'être protégées... elles sont nerveuses aussi et maladives... Souvent, dans leurs amours comme dans leurs haines, elles dépassent le but... Et le mal est fait... Il est trop tard... et comme elles sont lâches à cause de leurs nerfs plus forts que leur volonté, le mal si grand et si terrible qu'il soit, elles ne le réparent pas... Mais je ne sais pourquoi je te dis tout cela... tu ne m'écoutes pas... Oh! mon fils, si je suis coupable, j'avoue tout.... tout ce que tu veux... que désires-tu que je fasse?... J'avoue et je suis à tes genoux et je t'embrasse les mains... ne me maudis pas!... Ne pense pas au crime... pense que je suis ta mère, en dépit du crime, en dépit de tout... Et il faut que je te dise encore... Je suis sans excuse vis-à-vis de ton père... oui, il faut que je m'humilie, parce que je veux que tu rougisses d'avoir fait rougir ta mère... sans excuse, mon fils... ton père m'aimait... et Roger, lui, ne m'aimait pas, ne m'a jamais aimée... De ma part, ce fut une sorte de folie... je ne réfléchis pas... Roger céda, et se reprit presque aussitôt... parce qu'il n'aimait pas, parce qu'il n'avait pas cessé une minute, même quand il était à moi, d'aimer sa femme. Je suis donc coupable, et coupable seule... Roger a été doublement innocent... et je me suis vengée cruellement, je le dis, je dois le dire... Oh! mon fils, regarde comme mon front est rouge... comme j'ai honte... n'as-tu pas pitié ?

— Elle avoue... murmurait Raymond. Elle avoue... Plus de doute!... Moi qui espérais encore, au fond du cœur...

Elle le comprit.

— Oui, tu doutais, n'est-ce pas? Tu ne pouvais t'imaginer!... Ah! ce secret me pesait bien sur le cœur, va!... Et c'est parce qu'il m'était si pénible que j'ai passé tant d'années à pleurer...

Elle restait à genoux. Il voulait retirer ses mains qu'elle serrait dans les siennes, qu'elle arrosait de larmes, mais elle les retenait convulsivement.

— Que veux-tu que je fasse?... Comment veux-tu que je répare ma faute? Comment veux-tu que j'expie mon crime?

Il ne répondit pas.

N'avait-elle pas expié, depuis douze ans, dans les larmes et le remords? Sa faute envers Lucien était irréparable, puisque Lucien était

mort. Et Roger? Comment réparer le crime, comment effacer de sa vie ces douze années de honte?

— Veux-tu que j'aille trouver les juges qui l'ont condamné, dit-elle. Je leur raconterai tout... Je leur dirai comment j'étais coquette et dépensière quand j'étais jeune et belle... je leur dirai que j'avais des dettes... Je leur dirai que, prise d'une passion insensée pour Roger Laroque, je devins sa maîtresse... Je leur dirai que, pour échapper aux reproches de mon mari, à la menace d'une séparation scandaleuse, j'empruntai cent mille francs à mon amant pour payer mes dettes... Je leur dirai ce qui est: que Roger ne connaissait pas Lucien quand il devint mon amant, qu'il le connut seulement pendant la guerre et se prit d'affection pour lui. ... que, revenu de la guerre, il ne voulut plus me revoir et rompit toutes relations avec moi... Je leur dirai que le secret de ces relations était entre les mains d'un misérable, — Luversan, — qui, ayant à se venger de Laroque, s'offrit à me venger du même coup... Je leur dirai, enfin, ce que tu sais... le vol, l'assassinat, la restitution des cent mille francs, la condamnation... Je ne cacherai pas un détail, et, quand j'aurai fini, j'ajouterai : « Maintenant que vous n'ignorez plus rien, que vous êtes bien sûrs d'avoir frappé un innocent, jugez-moi et frappez-moi à mon tour! » Et je serai condamnée en même temps que l'assassin... Si je fais cela, seras-tu satisfait?

— Ce serait vous livrer en pure perte, vous déshonorer de gaieté de cœur. Si Luversan n'avait pas avoué, si les juges doutaient encore, votre devoir serait tout tracé : il faudrait tout dire... Mais puisque les juges sont convaincus de l'innocence de Laroque, puisque, sans doute, la revision de son procès est certaine, il faut tout cacher!...

— Oh! mon fils, mon Raymond... bientôt tu ne m'auras plus auprès de toi... Car je sens bien que je n'en ai pas pour longtemps à vivre...

— Et moi, moi, je voudrais être mort ! dit-il...

— Et ton mariage, Raymond...

— Vous comprenez qu'il est impossible...

— Impossible ! Et par ma faute !... Et tu l'aimes, cette enfant?

— Si je l'aime ! ! dit-il avec une sorte d'extase.

Et il eut tout de suite, à ce signal évoqué, des larmes aux yeux.

— Tu l'aimes ! et je fais ton malheur ! ! et rien, rien ne pourrait te la donner désormais, cette jeune fille?

— Rien. Puis-je l'épouser, la fille de Roger-la-Honte, quand ma mère a été la maîtresse de son père, — quand ma mère a déshonoré ce pauvre homme par une abominable vengeance!...

— Alors, elle sera donc victime, elle aussi! Victime de moi!...

J'aurai été la complice d'un meurtre. — Oh! je le jure, par exemple, j'ignorais qu'il y aurait du sang versé! — J'aurai causé la mort de ton père!... J'aurai fait mourir de douleur la femme de Laroque!... Et maintenant, c'est encore moi — car c'est moi, toujours!... toujours le premier crime! — qui vais faire mourir Suzanne!... Ah! tu as raison de te détourner avec dégoût... Je ne suis pas digne de recevoir un de tes regards... Ah! je ne te prie plus de ne pas me maudire... et je ne te demande plus de me pardonner... Le pardon, tombant de tes lèvres chéries est impossible... Ce serait par pitié que tu le loisserais tomber... il ne viendrait pas du cœur! Et je ne veux plus que tu me pardonnes!... Je suis trop bas, écrase-moi de ton pied... comme on écrase une bête malfaisante... Oh! mon Raymond, mon pauvre Raymond... Demain, peut-être, si l'assassin me nomme à ses juges, on viendra m'arrêter ici, entre mes deux enfants!

Elle se roulait par terre, en proie à un désespoir effrayant. Tout à coup elle resta immobile. Elle était évanouie!... Raymond la releva, la mit dans un fauteuil, la fit revenir à elle.

Puis, quand il vit qu'elle rouvrait les yeux, il se retira sans lui adresser un regard.

Et il erra toute la nuit dans la campagne.

Il était sorti par la porte qui donnait sur la cour.

S'il était entré au salon, il se fût heurté du pied à un grand corps étendu en travers de la porte...

C'était Pierre, évanoui, lui aussi, et qui avait tout entendu, — tout, de cet effroyable secret!!!

LVIII

M. de Terrenoire, entraîné hors de chez lui par Tristot et Pivolot, après leurs révélations sur la complicité d'Andréa dans l'affaire Brignolet, ne songea plus qu'à Diane qui avait passé la journée chez le colonel e qu'il devait reprendre sur les cinq heures pour la ramener à sa mère.

Il voulait arracher la pauvre enfant à l'épouvantable tempête qui s'abattait sur sa maison.

Mais comment se présenterait-il devant son frère dans l'état de surexcitation où il se trouvait. Il connaissait la clairvoyance du colonel et il redoutait ses questions.

Pour se donner le temps de se remettre, le banquier, parti en coupé, se fit conduire, stores baissés, au bois de Boulogne.

A la colère succéda bientôt en lui un profond abattement. Enfin, un flot de larmes jaillit de ses yeux et il se sentit soulagé.

Le danger pressait. Luversan pouvait, quoi qu'en pensaient les policiers, tout avouer d'un moment à l'autre, soit pour soulager sa conscience avant de mourir, soit, s'il en réchappait, pour obtenir la bienveillance de ses juges et assurer ainsi le succès de son recours en grâce. Andréa, ainsi dénoncée, serait arrêtée. Quel déshonneur pour une famille qui ne comptait que des héros parmi ses ancêtres! Le colonel ne supporterait pas ce coup. Il en mourrait de désespoir. Quel bonheur pourrait espérer Diane après un tel avilissement? M. de Vaunoise, fils d'un magistrat honorable entre tous, serait le premier à se détourner de la fille de la criminelle. Cette fois, le couvent deviendrait son unique ressource. C'est dans la désespérance que naît la foi. Quand une jeune fille ne voit plus autour d'elle que les ruines du bonheur rêvé, on peut l'excuser de s'enterrer vivante dans un cloître.

Et le malheureux père de Diane, pensant à son déshonneur, se demandait comment une femme qu'il avait prise sans fortune et élevée à son rang, pour laquelle il avait eu toutes les prévenances, était tombée à ce point de dégradation.

Maîtresse d'un Luversan! Complice d'un Luversan!

Elle s'était associée avec son amant pour voler son mari! Quels pouvaient être les projets de ces deux misérables qui ne reculaient pas devant le crime pour arriver à leur but? M. de Terrenoire crut les deviner, ces projets.

Après avoir pillé la caisse de la banque, les deux amants se seraient débarrassés du mari. Ainsi, tous les obstacles auraient disparu pour eux. Que voulaient-ils? La richesse et la liberté. Un premier crime leur avait assuré la richesse; un second crime devait leur procurer la liberté.

Et après, que serait devenue Diane dans cette tourmente. Sa mère l'aurait, soit poussée au couvent, soit mariée au premier venu, pour se débarrasser de la fille, comme elle se fût débarrassée du père.

Telles étaient les sombres réflexions que le malheureux se faisait avant d'aller reprendre sa fille chez le colonel.

Dans son désespoir, il enviait le sort de Mussidan.

Mais soudain, voici qu'à la pensée de son ancien associé, tous ses soupçons lui reviennent. Si Andréa a pu tomber dans les bras d'un Luversan, que faut-il croire de ses réponses au sujet de l'amour de Mussidan pour Diane? N'a-t-elle pas encore joué à ce moment une infâme comédie? Ah! s'il en est aussi, Mussidan a bien fait de se tuer. Il a évité le châtiment dû à son abominable trahison. L'infâme méritait tous les

Andrea semblait une Cléopâtre enveloppée des ombres de la mort (P. 838.)

supplices. Mais alors Diane est fille de l'adultère. Diane le sait. Elle le savait déjà, elle avait dû l'apprendre soudainement, et surprise avec Mussidan qui lui reprochait sa froideur, qui la suppliait de lui pardonner, de lui garder son affection, l'infortunée s'était sacrifiée à ce hideux mariage pour sauver sa mère.

Maintenant, M. de Terrenoire s'expliquait l'attitude énigmatique du

sombre personnage que son frère haïssait d'instinct; les soins dont il entourait Diane, les mille attentions qu'il avait pour elle.

Il ne doutait plus. Son déshonneur avait commencé avec son mariage. Andréa ne consentit à l'épouser que pour masquer sa faute. Mais alors, pourquoi Mussidan l'abandonna-t-il pour revenir si longtemps après et se prendre d'amour paternel vis-à-vis d'une enfant dont il aurait pu faire sa fille légitime? Sur ce dernier point, M. de Terrenoire renonçait à comprendre.

Dans tous les cas, il trouverait bien les moyens de se procurer la preuve de la trahison de Mussidan.

Par qui?

Par sa fille!

Ce désespéré n'hésiterait pas à interroger l'innocente enfant, à lui torturer le cœur.

Et il le ferait tout à l'heure, dès qu'il serait seul avec Diane.

Dans sa hâte d'éclaircir le mystère de son déshonneur, il réussit à se composer une physionomie à peu près calme et se fit conduire, rue de Choiseul, chez son frère.

Le colonel, étendu dans sa chaise longue, souffrait d'une nouvelle crise de ses rhumatismes.

— Tu as bien fait de venir, dit-il au banquier. J'endure un véritable martyre. Mon médecin m'avait bien dit que le climat de Paris ne me réussirait pas.

Et le vieux soldat, prenant les mains de Diane qui, depuis deux heures, se tenait auprès de lui, ajouta :

— C'est pour toi, ma belle enfant, que je suis venu affronter les frimas de ce maudit tas de pierres qu'on appelle Paris. C'est pour que tu ne fasses pas la bêtise de te cloîtrer par désespoir d'amour que j'ai voulu veiller de près sur ton sort. Eh bien, j'y renonce. Les choses iront comme elles pourront. Je m'en retourne au bon soleil de Pau.

La colonelle approuva son mari, mais elle qui, d'ordinaire, prenait rarement la parole dans les grandes occasions, ne craignit pas d'aller de l'avant, certaine d'avoir l'approbation de son seigneur et maître.

— Mon cher beau-frère, dit-elle au banquier, vous savez comme nous aimons Diane. C'est moi qui ai réussi à lui faire renoncer à un dessein funeste, à l'arracher de ce couvent de Bayonne où sa jeunesse et sa beauté se seraient perdues dans des prières inutiles. Celui ou celle qui n'a rien à se reprocher n'a pas besoin de demander pardon à Dieu. Diane est la pureté même. Laissez-nous l'emmener à Pau. Confiez-nous-la encore quelques mois et nous vous la ramènerons complètement guérie de ses

idées de conversion. Si le banquier ne se sentait plus pour Diane l'amour d'un père, il était trop bon, trop logique, pour la rendre responsable de sa naissance. Aussi accepta-t-il avec empressement une proposition qui lui permettait de commencer le châtiment d'Andréa en séparant l'enfant de sa mère.

— Quand partez-vous? leur demanda-t-il.

— Le plus tôt possible, répondit le colonel, ravi de l'initiative que sa femme avait prise. Demain soir, si tu veux...

— Si je veux, mais cela dépend de toi.

— Non pas, cela dépend du temps dont tu auras besoin pour décider ma belle-sœur à nous céder Diane pour quelques mois.

— Oh! ce ne sera pas long! fit le banquier d'un ton étrange.

Le colonel, qui avait à peine regardé son frère, remarqua l'intonation. Oubliant un instant ses souffrances, il leva les yeux sur lui.

— Mais qu'as-tu donc? Que t'est-il arrivé aujourd'hui? Tu as le visage bouleversé.

M. de Terrenoire reprit aussitôt son sang-froid.

— Un peu de fatigue, dit-il naturellement. Le travail commande. J'ai passé la nuit sur les chiffres.

— Un joli travail! ne put s'empêcher d'observer le vieux soldat Pour un homme dont les ancêtres ont servi leur pays non avec la plume, mais avec l'épée. Enfin!...

Le banquier ne répliqua point comme il en avait l'habitude lorsque son frère critiquait sa profession. Il se disait à part lui : « Oui, j'aurais mieux fait de suivre la carrière des armes. Je n'aurais sans doute pas rencontré une Andréa sur mon chemin. »

Il pria Diane de s'apprêter de suite.

La jeune femme avait, elle aussi, remarqué les changements effrayants qui s'étaient opérés en moins d'une journée dans la physionomie de son père. Sans cesse sur le qui-vive, elle redouta quelque nouveau malheur et se promit de se tenir sur la défensive.

Même elle prit les devants.

— Mon cher oncle, dit-elle en embrassant le colonel, et vous, ma chère tante, je ne saurais trop vous témoigner de reconnaissance pour tout ce que vous avez fait et tout ce que vous voulez faire pour moi, mais il y a quelqu'un qui, en ce moment, a besoin de votre nièce. C'est ma pauvre mère, dont la santé est très ébranlée et qu'un rien attriste. Elle ne me laissera point partir et d'ailleurs, en la quittant, en retournant à Pau, je faillirais au devoir filial.

— Ta mère, dit le banquier qui, s'oubliant encore, laissa percer la

menace sous une apparente condescendance aux désirs de son frère, ta mère consentira!... je t'en réponds.

Diane n'en doutait plus ; il était arrivé quelque chose. Le cœur lui battit violemment ; mais elle prit congé de ses bons parents sans rien laisser percer de son trouble.

Elle monta avec son père dans le coupé et attendit que la scène, prévue par elle, éclatât.

M. de Terrenoire ne prononça pas une parole. Il se fit conduire à sa maison de banque, dont les bureaux étaient fermés. Il prit la clé chez le concierge et pénétra dans son petit salon de réception.

Diane s'assit, résolue à supporter vaillamment l'attaque.

Le banquier resta debout.

— Diane, dit-il d'un ton sec, je sais tout.

Elle pâlit légèrement, puis levant sur son père des yeux où se reflétait l'innocence du cœur, l'abnégation d'une résignée :

— Que savez-vous? Qu'ai-je fait de mal? En quoi vous ai-je déplu, mon père?

La riposte était bonne. M. de Terrenoire, tout confus, recula un instant. Respecterait-il la conscience de cette enfant qui faisait sa gloire, qu'il aimait à l'égal de Marie-Louise, avec l'avantage de pouvoir l'appeler « ma fille » devant tous?

Diane n'avait fait que détourner le coup.

— Il ne s'agit pas de vous, dit-il sans pitié. Il s'agit de votre mère! Je sais tout, vous entendez? Tout!

— Ma mère! Oh! ma mère est incapable de vous avoir fait de la peine!

Elle dépassait le but, sans le savoir, la pauvrette!

— Incapable de me faire de la peine! s'écria-t-il en riant d'un rire strident, d'un rire de fou. Ah! Ah! Ah!

Diane surmonta sa frayeur et, prenant un air digne, se dirigea vers la porte.

— Ne blasphémez pas, dit-elle. Quoi que vous pensiez de ma mère, vous n'avez pas le droit de le dire à sa fille?

Il lui barra brutalement le chemin.

— Ah ah! fit-il, tu avoues! Tu en sais long, toi! Eh bien, tu n'en sais pas encore le quart de ce qui existe! Ta mère n'a pas été seulement une épouse adultère, c'est la plus infâme des créatures! Tu souhaitais le couvent, Diane. Tu avais raison. Au couvent, les filles des mères qui ont trahi la foi jurée et transformé le foyer conjugal en un lupanar! Au

couvent, les filles des mères qui se sont souillées de tous les vices et de tous les crimes! Au couvent!

Elle crut qu'il devenait fou, et, sans souci du danger, se jeta au cou de son père et lui dit à travers ses sanglots :

— Ne parle plus ainsi.

— Des méchants te l'auront calomniée, ma pauvre mère, et tu les as crus! C'est horrible!...

Autrefois, un baiser de Diane suffisait à faire rentrer le calme dans l'esprit de son père. Maintenant, ce baiser le brûle comme un fer rouge.

Le malheureux se dégage de l'étreinte de sa fille, la repousse.

Diane va tomber sur un fauteuil. Sa tête porte avec violence contre le bois du meuble.

Diane s'évanouit.

Son père, la voyant toute blanche et inanimée, revient à la raison.

— La pauvre enfant, se dit-il, ne sait rien! Ie suis un lâche!

L'évanouissement de Diane ne dura que quelques minutes qui parurent un siècle au mari d'Andréa.

Dès qu'elle se ranima :

— Pardon! lui dit-il. Pardon! Demain, tu partiras avec ton oncle et ta tante et tu n'auras plus à subir mes colères. Crois que je suis un pauvre fou et oublie tout ce que je t'ai dit.

Quelques instants après, ils rentraient à l'hôtel.

M. de Terrenoire pénétra dans la chambre d'Andréa, dont il referma la porte à clé.

La criminelle, allongée sur son lit, avait les yeux ouverts et pourtant semblait dormir. Près de sa main, sur un coussin brodé d'or, se trouvait un petit flacon bouché à l'émeri.

M. de Terrenoire crut d'abord qu'Andréa s'était empoisonnée. Il prit froidement le flacon, l'examina et lut sur l'étiquette ce mot : MORPHINE.

Il comprenait maintenant l'étrangeté du regard de l'hallucinée. La maîtresse et complice de Luversan avait cherché l'oubli momentané dans le poison qui enivre. Son bras nu, relevé au-dessus de sa tête, se détachait en une courbe gracieuse sur le satin clair; de nombreuses traces de piqûres s'y voyaient nettement.

— Votre fille part demain, lui dit M. de Terrenoire. Vous ne la reverrez plus. Ayez le courage de ne rien laisser paraître devant elle de vos remords, si vous en avez, de votre ignominie et surtout de vos craintes. Il faut, autant qu'il sera en notre pouvoir, épargner à Diane la connaissance de vos crimes.

Mais elle ne le voyait, ni ne l'entendait.

Elle flottait dans les rêves de la morphine.

Elle souriait à son mari, comme si son mari n'était pas l'homme qui *savait*. Entre elle et cet homme, des rêves radieux passaient comme autant de tableaux enchanteurs.

Sur le divan, vaguement éclairé par les lueurs du soir à travers les rideaux de satin rose de la fenêtre, Andréa semblait une Cléopâtre enveloppée des ombres de la mort.

M. de Terrenoire se laissa aller un instant à admirer celle qui avait été sa femme ; puis, honteux de cette faiblesse, il sortit de ce boudoir habité par les chimères, et revint auprès de sa fille.

— Ta mère est souffrante, dit-il à Diane. Elle désire rester seule. Elle va s'endormir. Tu lui feras tes adieux demain matin. Active tes préparatifs de départ, nous dînerons ensemble, et tu me feras le plaisir de passer la nuit chez ton oncle, où j'irai te prendre de très bonne heure pour que nous en finissions.

Diane eut un frisson.

— Mais... hasarda-t-elle, je voudrais embrasser maman ce soir.

— C'est inutile. Elle dort, te dis-je. Elle a besoin de repos.

Diane n'insista pas ; mais le soir, quand elle se retrouva toute seule, chez le colonel, dans une chambre que sa tante lui avait apprêtée en grande hâte, elle craignit de ne plus retrouver sa mère à son réveil, et passa la nuit en prières qui, loin de calmer ses angoisses, les exaspéraient.

Dès huit heures du matin, le banquier venait la reprendre pour les adieux. Ainsi donc, on ne demandait plus à Mme de Terrenoire si elle consentait à se séparer de sa fille, on lui imposait cette épreuve. Diane en conclut que son père avait dû faire quelque terrible découverte sur les véritables causes de la mort de Mussidan. La jeune veuve, abandonnée de tous les siens, se sentit bien seule dans la vie, mais elle pensa à Julien et il lui sembla que l'amour de son ancien fiancé lui tiendrait lieu de toutes les affections perdues.

Réveillée du lourd sommeil de la morphine, arrachée de l'extase, rejetée dans la vie réelle où elle entrevoyait au bout le châtiment, les longs jours silencieux de la prison centrale, Andréa commençait l'expiation.

M. de Terrenoire lui avait dicté sa conduite.

— Vous ne laisserez rien voir sur votre visage. Vous sourirez à l'enfant qui s'en va et que vous ne reverrez plus jamais !... jamais ! !

Et pas un muscle du visage de la mère ne tressaillit, et elle sourit comme tous les matins quand Diane venait l'embrasser à son réveil. Aux

questions de l'enfant qui partait, et qu'elle ne reverrait plus jamais, jamais elle répondit :

— Je suis très heureuse, Diane, que mon beau-frère et ma belle-sœur aient la bonne inspiration de te ramener à Pau, où le soleil des Pyrénées fera plus pour le retour de ta santé, pour l'oubli d'un passé lugubre, que les témoignages de mon amour maternel.

Elle serra Diane contre son cœur, réprima les sanglots prêts à éclater, renfonça ses larmes et sourit encore.

— Au revoir, mère. Écris-moi souvent.

— Au revoir, Diane... Adieu, murmura-t-elle.

Seule, l'enfant pleurait.

Quelles que soient les fautes de la mère, l'enfant ne s'érigera jamais en juge contre celle qui lui a appris à prononcer ce premier mot : « Maman ».

Diane devina que son père exerçait une horrible vengeance. Elle se promit de tout tenter pour sauver sa mère.

Le colonel invoqua ses rhumatismes pour se dispenser de venir faire ses adieux à sa belle-sœur. Il avait décidé qu'on partirait dès le matin et qu'on s'arrêterait quelques heures à Tours, où un ancien compagnon d'armes viendrait lui serrer la main à la gare.

Le banquier les accompagna jusqu'au train, laissant Andréa à son désespoir.

LIX

Or, ce matin-là, Célestin Damour, inconnu de nos lecteurs, mais qui ne tardera pas à jouer un rôle très important dans cette tragédie, se demandait comment un détenu libéré après une année pleine passée dans une prison de la capitale pourrait le mieux employer sa première sortie.

Célestin Damour, orphelin de père et de mère, âgé de dix-sept ans en paraissait à peine quinze, tant il était chétif, malingre, aussi peu développé en hauteur qu'en largeur. Il faut dire que le pauvre diable, resté seul sur le pavé parisien dès l'âge de dix ans, y avait trouvé rarement l'occasion de réparer ses forces, trois fois par jour, devant une assiette bien garnie

Le malheur voulut qu'il fut recueilli, après la mort de son père, par un petit patron cordonnier.

Cet estimable commerçant, établi non loin de la porte Saint-Denis,

se garda bien de lui apprendre l'art de rapprocher, au moyen de colles variées, des morceaux de carton découpés à la cisaille. Il lui fit faire toutes ses courses, balayer l'atelier, laver la vaisselle, pousser la voiture à bras surchargée de frais cartonnages qu'il lui recommandait « comme la prunelle de ses yeux ».

Pas d'appointements. Pour toute nourriture, un morceau de pain sec le matin, des légumes sans bœuf à midi, la soupe le soir, à manger sur le pouce, à la cuisine, avec le chien. Pour tout coucher, une paillasse au fond d'un cabinet de débarras, sans autres couvertures, été comme hiver, qu'une pile de sacs percés à jour et où le chat de la maison aimait à se gratter les puces.

La faim n'a jamais été bonne conseillère, surtout à l'état chronique.

Célestin Damour, pris de fringale, un soir de Mardi Gras, alors que retentissaient, autour de lui, les joyeux appels de plaisir sonnés par les trompes, ne résista pas à la tentation d'escamoter un gigot à l'étal d'une boucherie du « faubourg Antoine ».

Son patron lui avait permis de passer la soirée à s'amuser. S'amuser? C'est facile à conseiller, mais, quand on a le ventre creux et pas un sou en poche, on est peu porté à prendre de l'intérêt aux choses plaisantes. On pense avant tout aux choses sérieuses.

Donc, Célestin Damour s'empara du gigot d'autrui en s'exposant à le payer plus cher qu'au marché. La faim aux dents cruelles lui fit perdre la notion du juste et de l'injuste, oublier jusqu'à l'existence du commissaire de police et des juges qui condamnent les voleurs à aller en prison.

Il prit le gigot, le fourra sous sa blouse, ne fut aperçu de personne et, pressant le pas, se mit à l'abri des importuns.

Ce n'est pas tout que de posséder un gigot, même au péril de sa liberté, il faut le faire cuire.

Célestin serait bien rentré à l'atelier, mais le moyen d'y cuisiner au nez et à la barbe d'un patron et surtout d'une patronne qui lui demanderaient avec quel argent il s'était procuré de la viande.

Rassuré sur les conséquences de ce premier pas dans la voie de perdition, le vaurien avait enveloppé le gigot dans un débris de journal ramassé sur le trottoir et enviait le sort des sauvages qui vivent dans les « forêts vierges » et y font cuire la venaison au rayonnement d'un brasier de branches sèches.

Il arriva ainsi aux fortifications, l'estomac criant après le gigot qui ne pouvait pourtant pas répondre, tout cru, à son appel.

Soudain, il se voit entouré par une bande de jeunes rôdeurs dont le

Ne serait-ce pas un gigot, par hasard? (P. 843.)

plus grand porte sur son dos une besace aux flancs de laquelle se modèlent vaguement des formes de bouteilles.

— Tiens ! lui dit le gavroche à la besace, tu m'as l'air d'avoir sous le bras quelque chose avec de quoi on pourrait se caler les joues ? Ne serait-ce pas un gigot, par hasard?

Célestin ne pouvait nier que ce qu'il avait sous le bras ne fût un gigot. Le manche leur crevait les yeux ; par les déchirures du papier se voyait la chair, la chair fraîche.

— Eh bien oui, c'est un gigot, fit-il. Mais ça ne vous regarde pas. Au large !

Le chef de la bande se contenta de lui rire au nez.

— Faut pas crier si fort, quand on a peur des gendarmes, dit-il. Si tu as un gigot, nous, nous avons du bon vin, du cacheté, et de la charcuterie. En se fouillant dans toutes les poches, on arrivera bien à se trouver de quoi se payer un pain de six livres. Quant au feu, à la salle à manger et à la chambre à coucher, nous nous en chargeons.

Célestin comprit. Les cinq polissons qui en voulaient à son gigot étaient, comme lui, de petits voleurs, à cette différence près que lui avait très faim et que les autres ne pensaient qu'à faire bombance. Il les suivit à cause du feu.

Seulement, il ne voulut pas se séparer de son gigot dont le chef prétendait s'emparer.

Ils marchèrent encore une demi-heure. En chemin ils avaient acheté un gros pain.

Le chef s'arrêta enfin à la porte d'une cahute. Il frappa cinq coups et aboya.

La porte s'ouvrit.

Un vieux déguenillé parut sur le seuil. Il était hâve, décharné et puait l'alcool.

— Ah ! c'est vous, mes enfants, dit-il. Vous arrivez bien. J'ai soif.

Ils entrèrent, tous les six. Le vieux tira une bouteille de la besace, la déboucha et se versa un plein verre de cacheté.

— A votre santé, dit-il. A ta santé, *Monsieur de la Tire*.

Ainsi était surnommé le chef de cette bande de voleurs.

— Merci, répondit-il.

M. de la Tire alluma du feu dans un fourneau de terre, ustensile qui, avec un mauvais lit de sangle, une chaise et un grand coffre en bois, formait tout le mobilier du locataire.

Voyant pétiller la braise, Célestin consentit enfin à lâcher le gigot que le chef mit en casserole avec de la graisse de porc.

— En attendant que ça cuise, proposa M. de la Tire, si nous prenions un acompte.

On étala sur le coffre renversé tout ce que contenait la besace, à savoir : trois harengs saurs, une boîte de sardines, six oranges, deux poignées de figues, un morceau de salé et une paire de bottines d'homme.

— Qui a pris les bottines? c'est toi, *Grain de poivre.*

Un avorton de huit à dix ans répondit :

— C'est moi qu'a pris les bottines.

— Encore si c'était les bottes de l'ogre du Petit-Poucet, on pourrait plus facilement se tirer des pattes avec, quand la *rousse* déboule!

Célestin Damour mangea de tout et surtout du gigot.

C'en était fait de lui. Il avait goûté sans permission au bien du prochain. Il appartenait maintenant à la justice et quand celle-là vous tient, c'est pour toujours.

Si les coquins comprenaient que, abstraction faite de la conscience, il est bien plus avantageux de se mettre du côté des honnêtes gens, que de hurler avec les loups, nous n'aurions bientôt plus à appointer des policiers et des magistrats.

Célestin Damour, véritable étourneau, crut qu'il suffisait de prendre un gigot quand on en avait envie. Il en prit encore quelques-uns et se fit prendre à son tour. On l'envoya dans une sorte de colonie pénitentiaire dirigée par un particulier qui avait eu l'ingénieuse idée d'acheter une île inculte, d'y établir des baraquements et de demander à l'Assistance publique de lui confier des enfants moralement abandonnés qu'il instruirait, nourrirait et ferait revenir au bien.

Sauvé de la correctionnelle, grâce à l'indulgence de ses juges, mais n'ayant été réclamé par personne, Célestin était donc enfin assisté par ses semblables. Par malheur, le directeur de la colonie valait le cartonnier dont le pauvre enfant avait déserté l'atelier. Ce philanthrope faisait défricher son île par ses pensionnaires, les nourrissait de promesses, et les laissait rouer de coups par ses gardes-chiourmes quand ils se permettaient de réclamer du beurre dans les haricots.

Le petit Damour, qui avait appris à nager en Seine, aux bains à quatre sous, s'échappa de l'île et trouva le moyen de revenir à Paris sans faire de dettes. Il y vécut de toutes sortes de métiers qu'il inventait, suivant les saisons et les besoins de la clientèle. Lorsque les inventions ne rendaient pas, il attrapait de ci de là un gigot, à moins que ce ne fût une paire de bottines.

Bref, il en était à sa quatrième incarcération quand le directeur de la prison le fit comparaître devant lui.

— Damour, lui dit-il, êtes-vous dans l'intention de revenir au bien?

— Au bien! s'écria le gavroche. On ne m'a jamais dit ce que c'était. Je ne connais encore que le bien d'autrui. Ce n'est pas de celui-là dont vous voulez me parler sans doute, monsieur le directeur.

Le fonctionnaire, qui est l'auteur d'un traité intitulé : la *Morale naturelle*, s'empressa d'en réciter à ce jeune égaré les deux premiers chapitres.

Célestin parut écouter, mais interrogé sur le sens d'aussi profondes pensées, il déclara :

— C'est peut-être très beau, mais je n'y comprends rien. Il y a là-dedans des mots que je n'ai jamais entendu dire dans la rue.

Le directeur se pinça les lèvres, haussa les épaules de pitié.

— Heureusement, s'écria-t-il, qu'il y a encore des saint Vincent de Paul!

— Saint Vincent de Paul? fit Célestin. Connu! C'est celui-là qui recueillait les orphelins dont les auteurs s'étaient dérobés. Ce saint aurait mieux fait de les laisser crever dans le ruisseau. Les pauvres petits seraient allés tout droit au paradis, tandis qu'en les laissant vivre dans la misère et sans personne pour les conseiller, ils étaient forcés de mal faire et d'aller rôtir en enfer pour l'éternité, comme disent les gens qui ne vous marchanderont jamais le feu tant qu'ils n'auront pas à payer les fagots.

Le gavroche voyait bien qu'il amusait son directeur. Aussi ne lui ménagea-t-il pas le fond de sa pensée.

— Assez! fit enfin le fonctionnaire. Je ne vous ai pas appelé, Célestin, pour vous entendre développer des théories subversives de tout ordre social.

— Comprends pas!...

Le directeur leva les bras au plafond.

— Silence! s'écria-t-il.

Puis, reprenant le ton paternel qui convient à l'auteur du traité de la *Morale naturelle* :

— Cette fois, vous allez comprendre, dit-il. Célestin, le saint Vincent de Paul dont je vous parlais est une dame.

Le gavroche ouvrait des yeux énormes.

— Une dame patronnesse, continua le fonctionnaire.

— Comprends pas.

— Une dame qui patronne.

— Des patronnes, n'en faut plus!

— Qui patronne les malheureux, particulièrement les jeunes prisonniers sans famille et repentants. Êtes-vous un prisonnier repentant?

— Ça dépend.

— Des restrictions ! Prenez garde, Célestin.

Le gavroche ouvrait en vain toutes les portes de son intelligence. Rien n'entrait.

— Parlez-moi du français ordinaire, monsieur le directeur, supplia-t-il, et je comprendrai. Du français de la rue.

Le fonctionnaire s'exécuta.

— C'est bien simple. Il existe une société de bienfaisance, composée de dames riches, qui se sont donné pour mission de veiller sur les jeunes détenus abandonnés et repentants, de les assister au besoin pendant leur détention et de leur procurer de l'ouvrage après libération.

— Bravo ! fit le gavroche. Voilà ce qui s'appelle une société convenable.

— Cette société envoie des déléguées visiter les prisonniers qui sont dans le cas prévu par la fondatrice de l'œuvre. J'ai parlé de vous à la déléguée qui visite notre prison et vous la verrez aujourd'hui. C'est la femme d'un riche banquier. Elle peut vous être fort utile. Soyez poli avec elle.

— J'ai toujours été poli en société.

— Et surtout montrez-vous repentant.

— Ça dépendra.

— Encore des restrictions !

Le directeur fit reconduire le récalcitrant à sa cellule.

Dans l'après-midi, Célestin fut mandé au parloir. Une dame, tout habillée de soie et qui sentait bon, lui parla morale, religion, vertu et travail. Il approuva tout et accepta sans rougir la belle pièce de quarante sous que lui offrait la déléguée pour améliorer son ordinaire. Avec deux francs, on peut en « griller » des cigarettes !

La déléguée n'était autre qu'Andréa de Terrenoire. Elle faisait partie de diverses sociétés de bienfaisance et ne dédaignait pas les honneurs de la délégation.

Après tout, ne récriminons point. Quels que soient le mobile et la source du bienfait, il n'en est pas moins efficace. Ils sont rares, ceux qui soulagent les misères humaines sans y trouver prétexte à flatter leur vanité !

Mais revenons à Célestin Damour. Ce jeune récidiviste qui, avons-nous dit, touchait au bienheureux moment de sa libération, se demandait comment il pourrait le mieux employer sa première journée de liberté.

Les formalités de la levée de l'écrou furent enfin remplies, et Célestin, devant qui les portes verrouillées s'ouvrirent toutes grandes, put gagner la rue.

La rue ! c'était son idéal, la rue ! N'était-ce pas dans la rue que Célestin avait tout appris et retenu.

Il ne formait pas encore de projet, allait tout droit devant lui.

Comme il humait délicieusement l'air chargé des vapeurs du ruisseau ! Il n'avait pas fait trois cents pas qu'il s'arrêtait en extase devant une échoppe où une marchande de pommes de terre frites retournait sa marchandise dans la graisse crépitante.

— Donnez-m'en pour quatre sous, dit-il.

Et, fièrement, il déposa d'avance, dans la main de la marchande, ses vingt centimes. Elle lui fit bonne mesure, en un cornet de papier jaune dont elle saupoudra le contenu d'une pincée de sel.

— Eh ! la mère, vous n'avez pas besoin d'un commis pour tenir vos écritures ?

— Avez-vous des références ? répondit la marchande qui avait bonne langue et aimait à plaisanter avec ses clients de passage.

— Comprends pas.

— Des références, vous ne connaissez pas ça ? C'est des bons renseignements sur votre compte, des certificats de bonne conduite, de probité, signés et paraphés par les patrons chez qui vous avez travaillé ! Pas de références, pas d'emploi !

Célestin s'éloigna, tout attristé ! Il songeait à la belle dame qui sentait si bon et qui lui avait donné deux francs pour améliorer son ordinaire. Ne devait-elle pas lui procurer du travail à sa sortie de prison ? Ah bien ouiche ! Une lâcheuse ! Est-ce qu'on emploie les gens qui ont « fauté ! »

Les pommes de terre frites dans la rue ont l'avantage de soulager la faim et de procurer la soif. Célestin entra chez un marchand de vin et se fit servir un litre. Pas d'économies ! On verrait après. Une large rasade raviva l'appétit, et Célestin demanda du pain et du fromage.

— Il y a de quoi ! dit-il en faisant sonner dans son gousset deux pièces de cent sous gagnées loyalement en prison à monter ces petites locomotives-joujoux, qu'on vend dix centimes dans les bazars.

Le repas terminé, Célestin commanda un café qu'il sirota en fumant des cigarettes.

Qu'allait-il faire ? Que deviendrait-il ? Où trouver du travail ? Quel métier inventer ? Autant de questions qu'il se posait et dont la solution lui paraissait bien difficile. Encore si la dame bienfaisante lui avait donné son adresse ! Le malheureux s'était raccroché à cette branche de salut. C'est si bon d'espérer !

Il se souvenait des bonnes paroles de sa visiteuse, se les répétait

comme ces douces mélodies restées gravées dans la mémoire et qu'on arrive à se chanter en dedans aux heures de tristesse :

« Vous aurez bientôt payé votre dette à la société, lui avait-elle dit. Prenez dès maintenant la ferme résolution de vivre en honnête homme et vous retrouverez la paix du cœur. Vous avez su vous plier à la discipline de la prison; le joug du travail en liberté vous semblera doux en comparaison des rigueurs de l'esclavage. Je sais que vous aurez de la peine à trouver de l'ouvrage, qu'on vous repoussera de partout; mais je suis là, moi, et vous pouvez compter sur mon appui comme sur ma discrétion. Je reviendrai tous les quinze jours. Si vous continuez à mériter de bonnes notes par votre obéissance et votre ardeur au travail, il me sera possible de vous recommander, lors de votre libération, à un industriel qui emploie de nombreux journaliers. »

Et elle n'est pas revenue, la dame? Pourquoi? Serait-elle tombée malade?

A cette idée, Célestin reprend un brin d'espoir. Oui, mais comment savoir le nom et l'adresse de sa bienfaitrice? Par le directeur? Il n'y faut pas songer?

L'esprit des gamins de Paris est toujours en travail. Célestin a son idée. Il règle ses consommations et, d'un pas rapide, s'en retourne vers la prison d'où il sort.

En face du sombre monument, à l'encoignure d'une rue, se tenait constamment un vieux commissionnaire médaillé. Célestin s'arrêta devant l'humble travailleur de la rue, posa le pied droit sur la sellette à cirer les bottes, et montrant ses souliers éculés :

— Allez-y! mon petit père, lui dit-il. Nous avons de quoi.

Et il se retapa le gousset où cette fois le son du cuivre se mêla à celui de l'argent.

Le commissionnaire s'exécuta. Quand il eut fini, Célestin lui mit dans la main la pièce de deux sous réglementaire, puis il l'invita princièrement à prendre « quelque chose sur le zinc ».

Le bonhomme acceptait toujours. Tous deux entrèrent au débit du coin.

— Que prenez-vous? dit Célestin.

— Oh! du vin...

Célestin commanda une chopine. A la seconde « trinquette » le gavroche ouvrit le feu par cette question :

— Le voisinage d'une prison doit être bon pour un commissionnaire?

— Comme ça!...

— Il n'y a pas que des souliers à cirer...

Je le jure! fit Célestin Damour en levant le bras droit. (P. 853.)

— Sans doute.

— Les visiteurs, parents ou amis des prisonniers, vous confient souvent des commissions délicates.

— Pas assez souvent.

— D'aucuns vous chargent bien d'acheter régulièrement quelques bricoles à se mettre sous la dent et que vous faites parvenir au détenu

par le canal du commissionnaire attaché à l'intérieur de la boîte.

— Bien sûr. Malheureusement, les affaires ne vont pas et ceux qui voudraient bien, ne le peuvent pas. Où est le temps où j'achetais de cinq à six poulets par jour pour les besoins de la clientèle. Au jour d'aujourd'hui on se contente de la galantine, et comme ça se vend au poids, pas moyen de gratter là-dessus.

— Et les nouvelles à prendre et à rapporter aux familles?

— Oui, oui, mais pas comme au bon temps jadis. Le monde est pané, et puis, le monde, il devient égoïste. Ah! les prisonniers ne se la coulent pas aussi douce que dans ma jeunesse. C'est que, voyez-vous, j'en ai vu de toutes les couleurs, moi qui vous parle. J'ai quarante ans de sellette, ici, à cette même place.

Célestin Damour touchait au but.

— Des gens charitables, y en a encore, observa-t-il.

— Oh, pour si peu!...

— Et la dame patronnesse qui vient ici visiter les prisonniers sans famille et sans amis? Vous n'allez pas me dire qu'elle n'est pas charitable, celle-là!

— Non, je ne dirai pas cela, répondit franchement le médaillé. Je serais un ingrat si je le disais, à preuve qu'elle ne m'a jamais donné moins de dix sous pour lui ouvrir la portière de sa voiture. Sans son cocher, qui est bavard comme une pie, je n'aurais jamais su qui elle était et ce qu'elle venait faire à la prison.

Célestin était sur le point de triompher.

— Je me suis laissé dire que c'était la femme d'un banquier, dit-il en trinquant pour le coup de la fin.

— On ne vous a pas menti. Que même le cocher m'a dit le nom de son maître qu'est fectivement un riche banquier, un noble qui s'appelle... attendez!... oh un nom pourtant bien facile à retenir... parbleu, les journaux en ont assez parlé par rapport à l'assassinat d'un de ses garçons de recette... ah! j'y suis! de Terrenoire, oui, c'est bien ça, elle s'appelle Mme de Terrenoire, une belle femme, mais qui a l'air triste, triste... Aussi c'est une drôle d'idée de soulager les prisonniers quand il y a tant d'honnêtes gens en liberté qui auraient besoin qu'on les ravitaille.

Célestin Damour en savait assez. Il serra la main au bonhomme, le quitta dans la rue, puis, rentrant au débit, demanda à consulter le Bottin. Ce précieux dictionnaire de toutes les adresses contenait à la rubrique, *Banquiers*, le renseignement suivant : *De Terrenoire, boulevard Haussmann 48.*

Très bien, mais ce banquier avait-il son domicile à sa maison de

banque? Célestin qu'un immense besoin de mouvement tourmentait depuis sa mise en liberté partit au pas gymnastique boulevard Haussmann.

Là il obtint sans peine l'adresse de la rue de Chanaleilles, reprit sa course et arriva un peu essoufflé à destination.

La vue du somptueux hôtel Terrenoire le refroidit sensiblement. On ne devait pas entrer là-dedans comme dans du beurre. De temps à autre un domestique galonné se montrait sur le pas de la porte et sa figure aussi dure que majestueuse disait assez : « Ici, faut des recommandations pour voir la patronne. »

Après avoir réfléchi cinq minutes, Célestin entra de nouveau dans un débit de vin où il demanda « un rhum et de quoi écrire ».

Il avala facilement le contenu du petit verre; mais il ne lui fallut pas moins d'une demi-heure pour écrire la lettre suivante dont nous avons rectifié l'orthographe :

« Madame la comtesse,

« Je suis Célestin Damour, le jeune prisonnier orphelin à qui vous « avez eu la bonté de vous intéresser. J'ai été libéré ce matin et je viens « vous rappeler vos bonnes promesses.

« Si j'avais le bonheur d'être placé par vous, madame la comtesse, « je mettrais toute mon ambition à vous faire honneur.

« Votre très humble et très reconnaissant serviteur

« Célestin Damour. »

Il plia, mit sous enveloppe, inscrivit l'adresse, cacheta, règla le petit verre dont il huma les dernières gouttes, fit claquer sa langue, craquer ses doigts, et se rendit à l'hôtel Terrenoire.

— Portez ça à votre maîtresse, dit-il avec un grand air au domestique galonné.

Ce dernier le toisa d'importance, vit les souliers, fit une grimace significative, appela un de ses collègues, le chargea de la commission et, barrant le passage au *mistoufier* :

— Attendez! lui dit-il, on va vous répondre.

Andréa se trouvait seule depuis le départ de son mari avec Diane, quand sa femme de chambre lui remit la lettre de Célestin Damour. Elle lut, tressaillit, essuya ses larmes, et s'écria :

— C'est peut-être le salut.

Et la dame patronnesse donna l'ordre qu'on introduisît le visiteur au salon.

Célestin Damour retira sa casquette en entrant, esquissa un salut, et, invité à s'asseoir, se posa au bord d'une chaise, très embarrassé de sa personne, les yeux fixés sur un luxueux tapis d'Aubusson, plus honteux de ses souliers éculés que de son audacieuse démarche.

— Vous avez bien fait de venir, mon enfant, dit la dame patronnesse.

Célestin releva les yeux et regarda curieusement celle qui l'appelait « mon enfant ».

— Je connais votre histoire, continua-t-elle. Je sais combien vous avez été malheureux depuis que vous êtes au monde. C'est la misère qui vous a poussé au vol...

— Et un peu la fainéantise, interrompit le libéré.

Cet aveu dépouillé d'artifice parut troubler la dame patronnesse.

— C'est surtout la misère, reprit-elle. Vous m'avez l'air d'un garçon décidé, intelligent, souple...

— Oui, oui, je suis ce qu'on appelle un *dégourdi.*

— Si l'on vous confiait une tâche sérieuse, lucrative surtout ; si, au bout de vos efforts, vous étiez certain de trouver la fortune, votre prétendue fainéantise se transformerait en une ardeur infatigable au travail, j'en suis convaincue.

— Pour sûr alors ! s'écria Célestin qui pressentait une aubaine sous ces compliments démesurés.

Andréa tira de sa poche un carnet, l'ouvrit et en sortit un billet de cinq cents francs qu'elle tendit au libéré.

Célestin eut un éblouissement. Cinq cents francs ! Il en avait aperçu parfois, de ces *fafiots* affriolants, mais seulement dans le tiroir-caisse du terrible cartonnier chez qui il contracta, avec la faim, le dégoût du travail.

— Prenez, mais prenez donc ! lui dit Andréa. Cette somme vous est nécessaire pour accomplir la mission dont je vais vous charger.

Une mission ? rien que ça !

Célestin prit possession du billet. Puis il demanda en quoi consistait la mission.

— D'abord, lui demanda Andréa, êtes-vous discret, Célestin ?

— Comme un poisson, quand mon intérêt le commande.

— Voulez-vous gagner cinq mille francs ?

— Inutile de demander à un homme qui sort de prison s'il veut gagner cinq mille francs !

— Obéirez-vous aveuglément à mes ordres ?

— Je me ferais crever les yeux au besoin.

— Et si jamais quelqu'un vous demande de lui rendre compte de ce

que vous avez fait pour moi, seriez-vous de force à ne rien dire qui puisse me compromettre ?

Diable ! diable ! cela devenait inquiétant. Hanté par des idées d'honnêteté, de retour au bien, Célestin aurait bien voulu être dispensé d'accomplir des besognes compromettantes.

Tout ça lui paraissait fort louche, à Célestin. Allait-il rendre le billet de cinq cents francs et s'en retourner à la rue, sans autre viatique que le restant de sa masse, avec la perspective des nuits passées sous les ponts ou dans les carrières d'Amérique, des soupes à dix centimes quémandées à l'aube sur le carreau des Halles à des passants charitables ? Le malheureux en eut la velléité, il faut le dire à sa louange, mais la bonne pensée ne fit que traverser sa cervelle, et craignant de perdre une si bonne occasion :

— Rien, s'écria-t-il. Je ne dirai rien, la tête sous le couperet de la guillotine.

— Vous le jurez !

— Je le jure ! fit Célestin Damour en levant le bras droit.

— Attendez un instant.

Andréa se mit à son secrétaire, et toute tremblante, craignant au moindre bruit de voir rentrer l'homme dont elle redoutait la vengeance inexorable, elle écrivit fébrilement quelques lignes, mit le pli sous enveloppe, le cacheta à la cire et le tendit à son protégé.

— Prenez ceci, lui dit-elle et portez-le à destination.

Célestin fit remarquer qu'il n'y avait pas d'adresse inscrite sur l'enveloppe.

— Oh ! si c'était si facile !... Ecoutez-moi bien.

Célestin fourra le pli dans sa poche de côté, près du *fafiot*, et ouvrit ses oreilles toutes grandes.

— Il s'agit, dit-elle, de faire parvenir ce billet à un criminel qui est arrêté, a tenté de se tuer en se poignardant, et se trouve entre la vie et la mort, sous la surveillance de la police, dans une maison de Ville-d'Avray, la villa Larouette, près de Sèvres.

Un criminel ! La mission devenait tout à fait compromettante.

— Savez-vous, madame, fit observer Célestin, que je risque les galères ?

— Pour avoir porté une lettre ?

— On peut m'accuser de complicité dans le crime commis par votre homme. Vous m'interdisez de vous nommer si je suis pris ; mais ce serait ma perte.

— Vous direz qu'un inconnu vous a accosté dans la rue et vous a

chargé de porter la lettre. On sera bien forcé de vous relâcher quand on verra que vous n'êtes pour rien dans le crime, et vous aurez les cinq mille francs à vous, bien à vous.

— Quand faudra-t-il venir les palper?

— Quand vous aurez remis la lettre et que vous m'aurez rapporté la réponse.

La réponse? Ça se corsait!

— Allons! je vous donnerai mille francs de plus, reprit Andréa, sans préjudice de ce que vous pourrez gagner par la suite à mon service. Acceptez-vous? répondez vite.

— J'accepte, fit Célestin.

— Pour la réponse, ne vous présentez pas ici à l'improviste. Tous les jours à trois heures de l'après-midi, je serai à cette fenêtre et je regarderai si vous passez dans la rue. Si j'agite un mouchoir blanc, c'est que vous pourrez monter; sinon vous attendrez mon signal.

— Compris. Donc, c'est à Ville-d'Avray, villa Larouette? Et comment se nomme le particulier?

— Luversan.

— Connais pas.

Célestin oubliait que, depuis une longue année, aucun journal ne lui avait passé sous les yeux. Or, quand il n'était pas en prison, il ne manquait jamais un seul jour de lire la gazette, dût-il l'escamoter à l'étalage d'un kiosque, ce qui, pour lui, était l'enfance de l'art.

— Allez, lui dit la dame patronnesse, et n'oubliez pas votre serment.

Elle le reconduisit jusqu'à la porte avec son plus gracieux sourire.

Célestin sortit radieux, à cause du *fafiot*; ennuyé, à cause de la mission. Il croyait rêver.

Un faux pas qu'il fit dans la rue le rappela à la réalité. La semelle de son soulier gauche venait de le lâcher de plusieurs crans.

Impossible d'aller plus loin.

Célestin héla un fiacre.

— Au bazar d'Amsterdam, dit-il au cocher.

C'était là qu'il s'était fait prendre la dernière fois en flagrant délit de vol d'une douzaine de chaussettes.

Il n'aurait garde d'y changer le *fafiot*. Avec le reste de sa masse, il se paierait des « croquenots » de deux francs quatre-vingt quinze, règlerait le cocher; puis il ferait de la monnaie au guichet de la gare Saint-Lazare en prenant son billet pour Sèvres.

Tout marcha à souhait, si ce n'est que l'employé préposé à la délivrance des tickets jeta un coup d'œil soupçonneux sur la façon du pauvre

diable qui se trouvait en possession d'une somme si peu en rapport avec sa mise.

— Suis-je bête! se dit Célestin. J'aurais dû me payer un complet. Pourvu qu'on ne me file pas.

Il songeait à la lettre cachetée. Qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir d'écrit là-dedans?

Au fait, cela ne le regardait pas!

Arrivé à Sèvres, Célestin commença par y déjeuner confortablement. Histoire de se donner des idées.

Il n'avait eu garde d'entrer dans un restaurant confortable. Il s'offrait un bifteck saignant chez le « mastroquet ».

C'était l'heure du déjeuner. La salle se trouvait pleine de maçons aux blouses tâchetées de plâtre frais, valeureuse équipe de travailleurs occupés à construire une maison dans le voisinage.

Célestin s'était assis au bout d'une table.

Le premier repas qu'il avait fait tout à la fantaisie de la rue ne lui avait point retiré l'appétit, encore moins la soif.

Les maçons causaient bruyamment des choses du métier. L'un d'eux qui parcourait un journal poussa une exclamation de colère.

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé? lui demanda un camarade.

— Oh rien! C'est encore le bandit de Ville-d'Avray.

— Eh bien?

— Paraît qu'il va mieux à Beaujon où on le dorlotte. Si la police nous avait laissé faire l'autre jour, l'affaire serait dans le sac. Nous pendions le bonhomme au premier arbre du chemin, ce qui l'aurait guéri de sa blessure et aurait épargné les frais d'enquête, d'instruction, de jugement et d'exécution. Voilà un gaillard qui va coûter cher au budget.

— Paraît qu'il ne s'appelle pas Luversan, dit un troisième.

— On ne saura jamais son vrai nom! s'écria un autre.

Luversan! Célestin n'avait pas perdu un mot de la conversation.

Ça se compliquait.

La mission devenait tout à fait délicate.

Il ne s'agissait plus de faire parvenir la lettre dans une villa de Ville-d'Avray, mais dans une salle d'hôpital où le criminel devait être gardé à vue par des agents. Les six mille francs à gagner devenaient tout à fait problématiques.

Le reste de la conversation ne lui en apprit pas davantage. Les maçons s'étaient remis à parler manique. Bientôt ils se levèrent, payèrent leur écot au comptoir et s'en retournèrent à la besogne.

Le journal que l'un de ces ouvriers venait de commenter appartenait

au débit. Célestin, resté seul, s'en empara et lut avidement l'article suivant intitulé : *le crime de Ville-d'Avray* :

« L'un de nos reporters s'est vainement présenté à trois reprises à « l'hopital Beaujon pour avoir des nouvelles de l'assassin. On s'est refusé « à nous laisser pénétrer dans la salle où *serait* soigné le prisonnier. Nous « avons dû nous contenter pour aujourd'hui du bulletin de santé que le « service de sûreté a bien voulu communiquer à la presse et qui est ainsi « conçu : *Légère amélioration générale. La fièvre tend à diminuer.*

« Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner si l'instruction « n'avance pas. Il paraîtrait cependant que le trop fameux Luversan « serait fortement soupçonné d'être l'auteur du crime du boulevard « Haussmann. De graves présomptions pèseraient sur lui à ce sujet.

« On sait que la justice avait cru devoir mettre en état d'arrestation, « comme coupable, le caissier de la banque Terrenoire, M. Jean Guerrier, « qui a eu à subir toutes les tortures de la prison préventive. Une ordon- « nance de mise en liberté *provisoire* a été rendue en faveur de cet employé « par M. de Lignerolles, juge d'instruction. Nous osons croire que ce « provisoire ne tardera pas plus longtemps à devenir du définitif.

« Qui sait si, sans l'arrestation aussi extraordinaire qu'imprévue, « M. Jean Guerrier n'aurait pas subi le sort de M. Roger Laroque, son « ancien patron de la rue Saint-Maur.

« A demain de nouveaux détails ».

Célestin Damour trouva toute cette histoire bien compliquée. Il en retint toutefois un détail important : Luversan, auteur d'un premier crime commis à Villle-d'Avray, en aurait commis un second, boulevard Haussmann, et le caissier de la banque Terrenoire restait sous le coup d'épouvantables soupçons.

Boulevard Haussmann, banque Terrenoire. La lumière se faisait dans l'esprit du protégé de Mme de Terrenoire. Diable ! Diable ! Cette femme-là devait en savoir long sur le crime.

Et Célestin se demandait si elle n'était pas folle de remettre sa destinée à la discrétion d'un inconnu.

Il ignorait qu'Andréa, tout près de sa perte, traquée par la police, par son mari, n'avait plus à compter que sur le hasard pour se sauver. Le hasard lui avait amené un de ces parias que leurs fautes mettent au ban de la société, elle s'était empressée de lui donner de l'argent, de lui promettre une grosse somme s'il consentait à faire ce qu'elle lui commanderait, à obéir en aveugle. Quant au serment exigé de lui, elle n'y comptait guère, en cas de malheur, mais perdue pour perdue, elle tentait l'impossible. Il fallait à tout prix avertir Luversan des preuves que Tristot

Elle rit encore en clignant de l'œil au client. (P. 860.)

et Pivolot s'étaient procurées par la ruse, organiser son évasion.

Célestin, qui n'en savait pas si long, se disait tout franc et tout net : « La particulière me croit joliment canaille. Elle n'a pas douté un seul instant que pour six mille francs, je ne sois capable d'aider à la fuite d'un criminel. »

Célestin Damour n'était pas homme à parlementer indéfiniment avec sa conscience.

L'occasion s'offrait de gagner une somme qui lui semblait énorme, à lui, le récidiviste de la rue, le happeur de bibelots aux étalages, il tâcherait d'en profiter. Avec six mille francs, quand on a un brin d'imagination, de savoir-faire, et surtout d'envie de travailler, on peut tenter honorablement la fortune. Célestin, nouvelle Perrette de la fable du pot au lait, faisait déjà des châteaux en Espagne.

Avant de se tracer un plan de conduite, il se laissait aller aux doux rêves de la possession.

De Sèvres à Ville-d'Avray, il n'y a que le temps de faire sa digestion. Célestin, profitant du beau temps, se mit en route. Il verrait la villa Larouette, prendrait quelques renseignements aux environs, et s'il fallait s'introduire à Beaujon, dès le lendemain, il aurait soin tout d'abord d'enterrer son argent dans un coin bien retiré du bois.

— C'est égal, se disait-il en « grillant » une cigarette au pied d'un arbre, la patronne n'est guère renseignée sur son criminel. Elle m'envoie me promener à la campagne, ce dont je ne me plains pas, tandis qu'elle aurait dû m'expédier à l'hôpital.

Une pensée bizarre le fit rire aux éclats : Luversan devait être soigné à Beaujon dans la salle des blessés ; donc, pour arriver jusqu'à lui, il suffirait de se faire écraser par une voiture. Un tel expédient, auquel ne se résoudrait jamais Célestin, même pour un million, excitait son hilarité.

Arrivé à Ville-d'Avray, le mandataire d'Andréa entra dans le premier cabaret venu, pour se rafraîchir et surtout pour se renseigner.

Avec ses habitudes de la rue, Célestin comptait toujours sur les hasards des rencontres. Que de fois, désespérant de la soupe, après une nuit blanche passée sous une porte cochère, par le mauvais temps, il avait lié connaissance avec quelque rôdeur nanti d'un argent suspect, mais compatissant à la faim d'autrui.

Dans le cas présent, Célestin se contentait de *fouiner* pour sa grosse affaire. *Fouiner*, c'est en terme d'argot, chercher sa piste sans trop savoir où, profiter de la moindre indication pour se mettre en route dans la bonne voie, écouter sans avoir l'air d'entendre, parler de la pluie ou du beau temps en attendant mieux, voir venir, s'approcher avec des sabots garnis de semelles de velours. C'est ainsi que notre *dégourdi* avait tiré ses renseignements d'un commissionnaire médaillé et sensible aux « trinqueries » sur le zinc.

Plus les six mille francs promis par la patronne en cas de réussite s'éloignaient de lui, par suite des difficultés à vaincre, plus il en appréciait l'importance pour l'avenir. C'est qu'un vaste projet venait de naître dans son esprit : il se proposait d'émigrer en Amérique, d'y changer de

nom, et d'y conquérir une honnête aisance en montrant de ville en ville un diorama représentant les plus belles vues de la France. De la sorte, il éviterait la nostalgie. Ne voulant plus revoir une patrie où son casier judiciaire entravait ses idées de réhabilitation, il l'emporterait avec lui en une cinquantaine d'images coloriées que grandiraient pour les clients du Nouveau-Monde de superbes lentilles achetées en bric-à-brac à quelque forain peu chançard.

Pas un client au cabaret où Célestin s'offrait une canette de bière. Le débitant rinçait des verres, pendant que sa femme, immobilisée au comptoir par un embonpoint exagéré, reprisait une paire de chaussettes.

Il fallait pourtant demander l'adresse exacte de la villa Larouette et s'enquérir des crimes de Luversan. Mais la physionomie renfrognée du cabaretier décourageait d'avance les questions.

Célestin attendit et fit bien.

Le patron descendit à la cave et tout aussitôt la patronne, cherchant l'occasion de délier sa langue, dit en regardant au dehors :

— Une belle journée ! On est heureux de respirer l'air des bois.

— Ma foi oui, fit Célestin. J'en ai profité pour venir voir la villa Larouette.

— Oh ! oh ! Vous êtes en retard. Il n'y a plus personne. L'assassin a été transporté à Beaujon. Et puis quand même, vous ne verriez rien. C'est une maison comme toutes les maisons. Les Parisiens ont donc bien du temps à perdre !

— Dame ! Quand on n'a pas d'ouvrage, on se promène pour tuer le temps et casser sa pièce de cent sous. Allez-vous quelquefois à Paris?

— J'y allais quand je pouvais encore remuer.

— Eh bien, je parie que vous y avez visité la Morgue.

— Oui. Que même j'y suis allée exprès pour voir la femme coupée en morceaux...

— Laquelle !

— Oh ! je ne sais plus son nom ; il y en a tant ! Eh bien, j'ai été volée. On ne l'exposait plus, la femme, sous prétexte qu'elle était reconnue.

Célestin montra toutes ses dents en riant jusqu'aux oreilles.

— Vous voyez bien, s'écria-t-il, qu'il n'y a pas que les Parisiens qui aient du temps à perdre ! je vous y pince.

Elle rit de bon cœur à son tour.

— Qu'est-ce que vous auriez voulu voir à la villa Larouette ? lui demanda-t-elle.

— La chambre du crime.

— Il y a quelqu'un qui pourrait bien vous la faire voir, s'il voulait, la chambre du crime.

— Qui?

— Le juge d'instruction.

Célestin eut un haut-le-corps. Se remettant de suite :

— Est-ce que vous pourriez, ma bonne dame, dit-il humblement, me recommander à ce magistrat?

Elle rit encore en clignant de l'œil au client. Cette cabaretière avait dû être fort belle femme, avant de tourner en graisse. Elle aimait la jeunesse, et Célestin l'intéressait par son air futé de vieux gamin de Paris.

— Autrefois, je ne dis pas, fit-elle ; mais maintenant que je ne sors plus, je n'ai plus guère d'influence. J'y pense, la mère Dondaine vous la montrera, la chambre du crime, si elle veut.

— La mère Dondaine? connais pas.

— C'est la domestique de ce pauvre M. Laroque.

— La victime? Je croyais qu'elle s'appelait Larouette.

— Ah c'est comme ça que vous êtes renseigné! fit-elle en haussant les épaules. Vous confondez Larouette avec Laroque ; mais vous ne lisez donc pas les journaux!

— Jamais! C'est des cancaniers.

— Je vas vous conter l'affaire du commencement jusqu'à la fin.

Célestin l'écouta avec une patience, une attention dont elle se montra enchantée.

— A la bonne heure! dit-elle en terminant, on a du plaisir à causer avec vous. Vous n'interrompez pas les gens à tout bout de champ, comme il y en a tant.

L'histoire de Roger-la-Honte avait profondément ému le récidiviste. Travailler contre cet infortuné lui paraissait une action tout à fait infâme.

— Et ce crime du boulevard Haussmann dont les journaux parlent ce matin et où Luversan aurait trempé, vous ne m'en dites rien?

— Par la raison que je n'en sais pas le premier mot.

— Vous ne lisez donc pas les journaux? demanda à son tour Célestin.

— Si ; mais quand mon mari est de mauvaise humeur, ce qui lui arrive plus souvent qu'à son tour, il allume sa pipe avec mon journal.

Célestin raconta le peu qu'il savait sur ce nouveau crime pour lequel un innocent avait été déjà arrêté. Puis il demanda où demeurait la mère Dondaine.

— A la villa Larouette, répondit-elle. C'est elle qui en a la garde.

Mais vous perdriez votre temps. Paraîtrait qu'un Anglais lui a offert cent francs avant hier pour avoir la permission de visiter la baraque. Elle a refusé.

— Vous la connaissez intimement?

— Nous sommes du même pays. Seulement, vous savez, elle a vingt ans de plus que moi.

— Ah vous êtes deux payses. De quel pays?

— La Ferté-Milon.

Célestin prolongeait la conversation. En apprendrait-il davantage? Il ne l'espérait guère.

— C'est loin de Paris?

— Non. Dans l'Aisne, à deux lieues de Villers-Cotterets. On y va par la ligne du Nord. C'est l'affaire de deux heures de voyage, par l'express. La mère Dondaine et moi, nous avions projeté d'y aller cette année, moi pour embrasser mon vieux père qui finit ses jours à l'hospice, ça lui était bien dû; elle, pour revoir son frère qui a un fils de dix-sept ans, Isidore, qu'elle n'a jamais aperçu, même en photographie.

— Ah ah! fit Célestin sur un ton dont la bavarde, tout entière à ses souvenirs, ne remarqua pas la singularité.

— Me voilà clouée ici pour le restant de mes jours, continua-t-elle, à cause de mon poids. Nous ne le reverrons plus, notre beau pays. D'abord la mère Dondaine n'a guère plus de jambes que moi, la pauvre femme! si son neveu ne prend pas la peine de venir la voir, elle ne l'embrassera pas avant de mourir. Et pourtant, c'est lui qui héritera de toutes ses économies près de quatorze mille francs. Un joli denier, pas vrai?

Elle aurait continué très volontiers à causer toute seule, si son mari, remontant de la cave, ne s'était écrié:

— Tu n'as pas fini de dévider ton chapelet! En voilà une maladie de bavarder avec le premier venu sans savoir pourquoi ni qu'est-ce.

Le premier venu! Célestin n'était pas homme à laisser passer cette injure.

— Le premier venu vous vaut bien, s'écria-t-il, quand il paie comptant. Réglez-vous?

Et il poussa un louis de vingt francs sur la table.

Après avoir empoché sa monnaie, Célestin se dirigea vers la villa Larouette. Il l'eut bientôt découverte; mais la vue des fenêtres hermétiquement closes à la façade, ne lui suffisait pas. Il s'était mis dans la tête d'apercevoir tout au moins cette mère Dondaine qui avait, à La Ferté-Milon, son pays natal, un neveu dont elle ne connaissait seulement

pas la couleur des cheveux et à qui elle réservait ses quatorze mille francs d'économies, un joli denier.

Il fit le tour de la propriété et constata ainsi qu'elle possédait une seconde issue donnant sur une ruelle ombragée par les grands arbres du fond du jardin.

Comme il regardait par le trou de la serrure, il vit à quelques pas de lui deux messieurs tout de noir habillés qui, assis sur un banc, semblaient perdus dans leurs réflexions.

— Tiens! Tiens! se dit Célestin. La villa n'est pas tout à fait abandonnée. Quels sont ces deux particuliers. On dirait de la *rousse*.

Célestin ne les connaissait que trop, les agents. Il les flairait à quinze pas. Retenant son souffle, il écouta.

— M'est avis, monsieur Tristot, dit l'un des hommes noirs, que notre homme est sauvé.

— C'est aussi mon avis, monsieur Pivolot, répondit l'autre. Hein! l'avons-nous assez roulée, la presse. Tous les reporters sans exception ont annoncé que Luversan avait été transporté à Beaujon. Pas un d'eux ne sait que l'assassin a mangé son premier potage aujourd'hui. Si le juge veut bien m'en croire, nous expédierons le prisonnier à la Santé d'ici à quatre ou cinq jours. Qu'en pensez-vous?

— Je partage votre manière de voir, monsieur Tristot ; mais n'oubliez pas que nous ne sommes ici que de simples volontaires au service de la justice. Le juge ne nous demandera pas notre sentiment. Déjà, il voulait nous faire remplacer ici par des agents du service officiel. Sans l'insistance du père Laroque, on nous aurait mis au rancart.

— Laissez faire, monsieur Pivolot, nous aurons notre revanche avec l'affaire Brignolet. Les juges ne se doutent guère des preuves que nous possédons. Laissons-les *gaffer* jusqu'à ce que l'assassin soit en état de passer à l'instruction... Alors seulement, nous les produirons, nos preuves. En attendant, nous ferions bien de remonter là haut et d'envoyer la mère Dondaine aux provisions. Le père Laroque vient dîner ici ce soir. N'avez-vous pas remarqué qu'il a peur de nous?

— Si. Il craint que nous ne fourrions le nez dans l'affaire Larouette. Il voudrait que le prisonnier avoue, mais sans nommer la complice!

— Parbleu! Il y a beau jour qu'il la connaît, la complice.

— Ne la nommez pas, monsieur Tristot. Les murs ont des oreilles. Rentrons.

Les deux hommes noirs s'éloignèrent lentement. Célestin respira à pleins poumons, regarda de tous côtés si personne ne l'observait, longea le mur et se posta à cent mètres plus loin.

— La mère Dondaine ne peut pas faire autrement que de passer par là, se dit-il, pour aller aux provisions. Je la verrai sans qu'elle me voie et je saurai ainsi comment elle a le nez fait.

Il avait déjà conçu son plan, Célestin Damour. Un plan audacieux, comme on le verra bientôt.

Mais la porte s'ouvre. Une vieille femme apparaît, traînant la jambe gauche, le dos voûté. De temps à autre, elle s'appuie au mur pour assurer son équilibre. Quant à distinguer, tout là bas, le gaillard qui s'en va, les mains dans les poches, elle ne le saurait, même avec ses lunettes.

C'est la mère Dondaine : soixante-dix à soixante-quinze ans, ni grande, ni petite, grasse et jaune de teint, les cheveux rares tout blancs sous un bonnet à rubans bleus, les yeux rouges et clignotants, une grosse loupe à l'angle du sourcil droit ; signalement que Célestin a retenu et dont il jouera au besoin comme un aveugle de l'accordéon.

Deux heures après, l'homme de confiance de Mme de Terrenoire prenait, à la gare du Nord, l'express de Soissons. L'idée de faire peau neuve en Amérique lui avait enlevé tous ses scrupules. Il allait de l'avant, écornait bravement son billet de cinq cents, prêt à le manger tout entier en frais généraux pour arriver au but.

Tant que le criminel à qui il avait une lettre à remettre et une réponse à demander mangerait des potages dans la villa Larouette, on pourrait arriver jusqu'à lui, mais à la Santé, prison fermée aux curieux, bernique ! Il n'y fallait pas songer.

Dans le court trajet qui conduit de Villers-Cotterets à La Ferté, Célestin trouva encore l'occasion d'en apprendre autant et plus qu'il ne lui en fallait.

Ce fut un vieux jardinier du pays qui se chargea de ce soin.

— La mère Dondaine, dit-il, je l'ai connue qu'elle était encore jolie fille et bonne à marier. Même je lui fis un brin de cour. Elle ne disait ni oui ni non, mais comme j'étais pressé, je n'ai pas attendu son bon plaisir et j'en ai épousé une autre.

Ce disant il montrait une grosse femme endormie dans un coin du wagon.

— J'ai pris celle que vous voyez-là et qui fait bien mon affaire. La mère Dondaine qu'on a tort d'appeler « la mère », attendu qu'elle est encore Mlle Dondaine, a son frère qui tient un petit débit de vin et d'épicerie, rue de Meaux, presque au bout, à droite. Son neveu qui est donc jardinier, un jardinier à la manque, comme on les fabrique maintenant, habite avec papa et maman. C'est des braves gens qui n'ont qu'un tort, celui de n'avoir jamais pu mettre un sou de côté, par rapport au peu d'affaires qu'ils

font dans un pays où il n'y a que de pauvres ouvriers agricoles habitués à vivre de peu et à supporter vaillamment leur misère. Et pourtant si l'on voulait! Ce n'est pas l'eau qui manquerait ici pour alimenter des usines! Sans compter que le pays possède des sources ferrugineuses et sulfureuses qu'on dit bonnes pour toutes les maladies.

Célestin descendit à La Ferté à huit heures du soir. Son compagnon de voyage tint absolument à lui indiquer la rue de Meaux. En chemin, il lui fit admirer le Mail que traverse l'Ourcq, aux rives ombragées par de hauts peupliers, la statue de Jean Racine, de David d'Angers, la cathédrale qui, avec les ruines du vieux château féodal détruit par Henri IV, domine le site le plus pittoresque du Valois, au milieu des bois et à deux pas de la forêt.

Si on voulait, dit le brave homme en quittant le jeune Parisien, il n'y aurait bientôt plus de pauvres ici! La nature y serait assez riche pour nourrir tout son monde.

Célestin n'eut pas de peine à trouver les Dondaine, rue de Meaux.

Pas un chat dans le débit où quelques rares bouteilles aux trois quarts vides et grises de poussière traînaient sur une planche, au-dessus du comptoir. Le visiteur frappa du pied. Un homme âgé d'environ cinquante ans accourut d'une pièce voisine où, par la porte entre-bâillée, Célestin aperçut le neveu en train de manger la soupe à côté de sa mère.

— Vous êtes le patron? demanda le Parisien.

— Oui, pour vous servir.

— Y a-t-il moyen de manger une omelette au lard et de vous donner des nouvelles de la tante?

A ces derniers mots, la physionomie du bonhomme perdit son caractère de méfiance.

— Ah! vous avez vu ma sœur! Y a si longtemps, bon Dieu, que je l'ons point vue. Comment qu' c'est qu'al' va?

— Bien, à part les jambes, la gauche surtout. La vue baisse aussi. Et puis vous savez, ça lui a fait de l'émotion, à cette pauvre femme, l'arrestation de Luversan.

— J'avons lu c' t'affaire-là dedans l' *Petit Journal.* C'est des histoires à n'y rien comprendre. Ah ben! Vous n'êtes seul'ment pas v'nu pour ça?...

— Non. Faut que je sois rendu demain matin à Château-Thierry pour me faire embaucher dans une imprimerie. C'est moi qui tire la feuille.

— Ah! vous tirez la feuille... Alors, comme ça, vous avez vu ma sœur?

Elle le fit passer par une allée entièrement cachée sous les arbres, et le poussa dans la cuisine au rez-de-chaussée. (P. 868.)

— Je la voyais tous les jours. Mes parents habitent Ville-d'Avray. Vous savez, votre sœur, elle a toujours sa loupe, à l'angle du sourcil droit.

— Ah al'a toujours sa loupe... Comme ça, vous l'avez vue p'têtre ben aujourd'hui.

— Tout juste. Et qu'elle m'a dit comme ça : « Puisque tu vas à

« Château-Thierry, mon fieux, tu seras bien gentil de passer à la Ferté-« Milon pour prendre des nouvelles de mon frère, de ma belle-sœur, et « de mon neveu Isidore. Ça te fera faire un petit détour, voilà tout. » Et me voilà.

Le père Dondaine se décida à lui tendre la main.

— Eh la mère! cria-t-il à sa femme, viens donc un peu. V'là un gas d' Paris qui nous apportions pourtant des nouvelles d'Ursule.

La mère s'amena tout doucement, suivi d'Isidore qui dardait de petits yeux en vrille sur le voyageur.

— Comme ça, fit la mère, vous avez vu ma belle-sœur?

— Eh oui, se chargea de répondre Dondaine. Paraît qu'al' a toujours sa loupe au sourcil droit, et qu'al' boitons de sa jambe gauche.

Célestin, dévisagé par toute la famille, faisait bonne contenance. Dans cette comédie sinistre, il réservait sa poudre. Mais le moment était arrivé de faire feu de toutes pièces.

— Coquin d'Isidore! dit-il au neveu en lui tapant familièrement sur le ventre.

Le jardinier devint très rouge. Cette familiarité lui déplaisait visiblement.

— Coquin d'Isidore, répéta le voyageur. C'est lui qui aura le gâteau.

Le gâteau? Le père Dondaine comprenait un peu, mais n'osait pas le dire.

— Queu gâteau donc? demanda-t-il en affectant un air indifférent.

— Eh! Les économies d'Ursule. Ah! vous pouvez vous vanter d'en avoir, une bonne tante. Elle me parle tous les jours de vous. Quatorze mille francs d'économies!

— Quatorze mille francs! s'écrièrent en duo les époux Dondaine. Et comment qu'al va?

— Oh! pas bien! c'est l'âge.

— Oh ben, si ça n'est qu' l'âge, elle ira core ben longtemps.

— Un an tout au plus, déclara Célestin. J'ai consulté le médecin de la maison qui est celui de ma famille. Un an tout au plus. Ursule est usée par le travail. Ah! elle vous aime bien, et elle sait ce qu'elle fait en léguant son bien à Isidore qui est, paraît-il, le modèle des fils.

— C'est-y qu'vous avez vu le testament? demanda Isidore.

— Comme je vous vois.

Il avait vu le testament!

Cette nouvelle lui valut une invitation à souper et à coucher.

Après le repas, Isidore le mena visiter les ruines du château qu'éclairait un superbe clair de lune. De temps à autre, le jeune jardinier répétait

cette question : « C'est-y ben sûr qu't'as-vu l'testament ? » Et Célestin répondait : « Comme je te vois, mon fieux. »

A son retour, il trouva son lit dressé dans la salle à manger. Le père Dondaine l'attendait pour trinquer une dernière fois.

— Ouf ! fit le récidiviste quand il fut débarrassé de la famille d'Ursule.

Qu'était-il venu faire chez ces braves gens ?

Célestin inspecta tous les meubles. Dans le tiroir d'un antique bahut, il découvrit des papiers de famille, l'acte de naissance d'Isidore, diverses épreuves photographiques, les états de service militaire du père Dondaine, et quantité de lettres intimes.

— Voilà mon affaire, dit-il en empochant les papiers d'état civil d'Isidore et une photographie du frère d'Ursule. Avec ces pièces-là, je tiens mes six mille *balles*.

Il se coucha et s'endormit du sommeil d'un homme qui fait des châteaux en Amérique.

Au matin, on le gratifia d'un café au lait exquis et on le reconduisit en grande pompe jusqu'à la gare. Il dut prendre un billet pour Château-Thierry, mais arrivé à la première station, Neuilly-Saint-Front, il s'empressa de descendre et regagna Villers-Cotterets par les grands chemins, à travers la forêt. Pour s'orienter, le trop intelligent vaurien s'était acheté à la librairie de la gare une carte du département. Il s'en tira sans le secours d'aucune boussole et ne demanda son chemin qu'aux gendarmes, ce qui était un excellent moyen de leur ôter l'idée de lui demander ses papiers.

Le soir même, de retour à Ville-d'Avray, il venait sonner à la grande porte de la villa Larouette ; mais il avait eu soin de dépouiller ses vêtements pour une blouse bleue et de s'acheter une casquette neuve. Sa défroque était soigneusement roulée en un paquet qui lui donnait l'air d'un voyageur décidé à rester quelque temps hors de chez lui.

La mère Dondaine avait ordre de ne pas ouvrir aux visiteurs Néanmoins, elle regarda par la fenêtre du premier étage.

— Il n'y a personne, dit-elle.

— C'est moi que j'suis Isidore, ma bonne tante, répondit-il.

— Isidore !...

Elle courut chercher ses lunettes, les assujettit sur son nez, et contemplant le fils de son frère, lui recommanda le silence.

— Fais le tour de la maison, lui dit-elle d'une voix câline, et attends-moi à la porte de derrière, tu m'entends, Isidore ?

Célestin ne se le fit pas répéter deux fois.

Tout marchait à souhait. Il contourna la villa et s'arrêta à la petite porte à travers laquelle il avait entendu causer la veille MM. Tristot et Pivolot.

Ursule vint ouvrir d'un air mystérieux. Célestin l'embrassa sur sa loupe.

— J'vous apportons d'bonnes nouvelles de La Ferté. Le père et la mère m'envoyons à Paris pour que j'me pl'acions à Vitry, dans quêque pépinière. J'irons d'main m'proposer en service.

Ursule lui trouvait un drôle d'air, à son neveu.

— Comme tu es pâle, mon garçon, observa-t-elle. On ne dirait jamais que tu arrives de chez nous.

— J'sortons d'avoir la fièvre thyphorique; mais ça va bien maintenant. J'vous apportons la photographie d'papa. Tenez, la v'là.

En avant les preuves! Célestin tira le portrait et l'acte de naissance d'Isidore qu'il déplia du même coup.

— Dix-sept ans, ma bonne tante. J'marchons sur mes dix-sept ans.

— Ça ne me rajeunit pas, fit-elle.

Elle jeta un coup d'œil sur le papier officiel et embrassa la photographie de son frère.

— As-tu dîné, Isidore?

— Non, ma tante, mais si quéqu'fois ça vous dérangeait?...

— Tu vas dîner avec moi; mais faut pas qu'on te voie. Tu sais pourquoi?

— J'savons rien.

— Nous avons ici un grand criminel, l'assassin de M. Larouette.

— J'croyais qu'les journaux avaient dit qu'il était transporté à l'hospice?...

— Il est ici... oh il n'en mène pas encore large. Tout de même, la police a l'œil sur lui, et j'ai ordre de ne laisser entrer personne.

— J'm'en allons, ma bonne tante, j'm'en allons...

— Mais non, viens avec moi. Tu vas monter dans ma chambre par l'escalier du jardin et tu m'attendras. C'est compris, Isidore?

— C'est compris.

— Suis-moi.

Elle le fit passer par une allée entièrement cachée sous les arbres et le poussa dans la cuisine au rez-de-chaussée. De là, elle le conduisit à sa chambre.

— Prends patience, Isidore. Dans une petite heure, je remonterai avec la soupe. Repose-toi en attendant.

Célestin était dans la place. Mais que d'obstacles il lui restait à surmonter avant d'arriver à Luversan!

— Du calme! se répétait-il. Du sang-froid!

Bientôt la vieille Ursule revint avec la soupe, le fricot, une bouteille de vin et deux couverts.

— Mon service est fini, dit-elle tout bas. Le bandit a mangé son potage et dort. Il va mieux, mais la moindre imprudence peut faire rouvrir sa blessure. Le médecin a recommandé qu'on lui tienne la fenêtre entr'ouverte toute la nuit. C'est de l'air qu'il lui faut, à ce brigand. Pense, il s'est traversé un poumon avec son poignard.

— Oh! fit Célestin. Et où est-ce qu'est sa fenêtre?

— Au-dessous de la mienne, juste au-dessous.

— C'est-y qu'on le garde?

— Oui. Deux agents veillent dans la chambre à côté. Ils ne se couchent jamais. L'un reste éveillé pendant que l'autre sommeille dans un fauteuil. Il est temps que ça finisse. Dans trois jours, on transportera le monstre à la Santé.

Le repas fut des plus touchants. Ursule ne tarissait pas en compliments sur son frère

— Il a eu bien du mal dans sa vie, dit-elle, et il ne m'a jamais rien demandé. Aussi c'est à toi que je léguerais tout mon bien avec l'usufruit à tes père et mère. Va, tu as une bonne tante, Isidore.

— Oh oui! faisait le jeune scélérat en feignant d'essuyer une larme.

La conversation se prolongea à voix basse jusqu'à neuf heures du soir.

Célestin déclara qu'il était bien fatigué et qu'il irait coucher à l'hôtel.

— Non pas! déclara Ursule. Je vas te tirer un matelas par terre. Tu serais un mauvais jardinier si tu ne savais pas coucher à la dure.

— Ça va! répondit Isidore.

Il l'aida à préparer sa couchette et se jeta dessus tout habillé. Elle étendit sur lui une bonne couverture de laine, puis elle éteignit la bougie et se coucha à son tour, rompue des fatigues de la journée.

Un quart d'heure après, elle ronflait, et Célestin debout à la fenêtre attendait la nuit pour profiter de la superbe occasion qui s'offrait à lui.

LX

Une profonde amitié régnait entre Diane et Marie-Louise.

— Nous n'aurons jamais de secrets l'une pour l'autre, aimaient-elles à se dire à l'âge où les pensées ne font encore qu'effleurer les choses sérieuses de la vie.

On sait qu'elles devaient se marier le même jour. Ainsi l'avait annoncé à sa femme M. de Terrenoire, lors de la soirée japonaise donnée rue de Chanaleilles. Le bonheur des deux amies eût été complet si ce projet se fût réalisé. L'amour qui, d'habitude, chasse l'amitié, n'eût fait que resserrer les liens de ces deux âmes sœurs.

Quelle tristesse pour Marie-Louise quand elle apprit l'affreuse nouvelle. Diane refusait d'épouser l'homme à qui elle avait promis sa foi.

Interrogée par son amie, Diane pleura à chaudes larmes, mais refusa d'expliquer les motifs de son apparente inconstance.

— Ne me demandez rien, disait-elle. Dieu seul connaît mon secret.

Marie-Louise l'aimait trop pour insister. Le jour de son mariage, tout le monde remarqua qu'un nuage de tristesse flottait sur sa physionomie.

La jeune épouse de Jean Guerrier était heureuse, bien heureuse, mais quelque chose manquait à sa félicité. Elle savait que Diane cachait, derrière un sourire de commande, le chagrin qui ne pardonne jamais, et elle s'en voulait presque de ne pas avoir attendu le bonheur de son amie pour s'abandonner au sien.

Jean Guerrier reçut à ce sujet les confidences de sa jeune femme. Il ne se montra point jaloux d'une amitié qui ne faisait aucun tort à amour. Tout au contraire, il n'en éprouva que plus d'estime pour sa compagne.

Il n'était pas de ces égoïstes qui, rapportant tout à eux, s'offusquent d'un sentiment étranger à leur personnalité.

Marie-Louise n'en doutait plus : Diane aimait toujours Julien de Vaunoise et ce brave garçon n'avait en aucune façon démérité de sa fiancée.

Ce fut pour Marie-Louise, pour le vieux Margival, une affreuse déception quand M. de Terrenoire se décida enfin à leur faire part du prochain mariage de Diane avec l'*associé*, le sombre Mussidan, le riche capitaliste qui venait de sauver d'une catastrophe la maison de banque.

Marie-Louise s'écria :

— Diane est folle ou on lui force la main.

— Diane a toute sa raison, répondit froidement le banquier, et je n'admets pas que vous, Marie-Louise, qui me connaissez bien, vous m'accusiez de forcer la main à mon enfant.

Marie-Louise baissa la tête.

Le jour de l'odieux mariage, elle eut bien de la peine à contenir son indignation : la pâle jeune fille que l'on conduisait à l'autel était une victime qui ne se résignerait jamais.

Pourquoi Diane se sacrifiait-elle? Pour la première fois, Marie-Louise douta de la parole du bienfaiteur de son père. Il mentait, M. de Terrenoire, quand il disait que la fiancée de Mussidan préférait cet homme à Julien.

Marie-Louise pensa ce que tout le monde pensait : le sacrifice de Diane avait été imposé par Mussidan.

En apprenant, dès le lendemain du jour maudit, la fin terrible de l'*associé*, elle se dit que le misérable s'était fait justice.

Elle ne crut pas à l'accident, mais au suicide, et elle se réjouit d'un événement qui rendait toute sa liberté à son amie.

Ce drame intime dont elle ne pouvait deviner les véritables causes, les angoisses par lesquelles elle passa durant la détention de son mari, les explications embarrassées de M. de Terrenoire au sujet de ses libéralités envers elle, tout avait refroidi l'amitié et le respect qu'elle portait au banquier.

M. de Terrenoire s'en aperçut dès le premier jour. Vainement il essaya, après sa réconciliation avec Margival, de regagner le terrain perdu par un redoublement de tendresse. Marie-Louise trouvait cent prétextes pour ne jamais rester seule avec lui. Elle ne lui tendait plus son front, comme autrefois, quand il arrivait, le sourire aux lèvres. Elle évitait ses questions. Une fois cependant, comme il lui reprochait sa froideur et qu'il lui en demandait le motif : « Vous le savez bien, » lui répondit-elle. Et rompant tout de suite l'entretien, elle parla de choses indifférentes, jusqu'à l'arrivée de Margival qui, lui, dans sa confiance aveugle, ne se doutait de rien.

Quand Diane revint à Paris avec le colonel, Marie-Louise, transportée de joie, la supplia de venir la voir souvent. Mais la jeune veuve lui répondit :

— Non, je n'attristerai pas de ma présence votre bonheur. Tu ne pourrais pas t'empêcher de me demander mon secret, et ce serait pour moi le plus cruel des supplices. Je viendrai te faire mes adieux avant de prononcer mes vœux et je passerai ma vie à prier pour toi.

Ses vœux! Diane parlait-elle sincèrement en prononçant ces deux

mots? Marie-Louise le crut et son cœur se serra douloureusement.

— Tu aimes Julien, dit-elle à son amie, et Julien doit t'aimer encore. Pourquoi désespérer?

— Tu le vois, répliqua Diane, tu me questionnes encore et tu sais bien que je ne puis te répondre.

Et Diane était repartie à Pau sans faire ses adieux à Marie-Louise. L'amie pleura de ce manque d'égards, puis elle se consola en se disant : « Allons! ce n'est pas encore cette fois-ci qu'elle quittera définitivement le monde. »

Deux jours après, Marie-Louise recevait de Diane, par l'intermédiaire d'une amie commune, une lettre confidentielle qui la remplit de terreur :

« Ma chère Marie-Louise,

« Pas un mot à ton mari, à ton père, à personne! Je ne vis plus!...
« Mais comment te dire cela? Il le faut bien. Ma mère est en danger...
« Oui, j'en suis sûre. En danger auprès de mon père qui a *tout* appris.
« Tiens-toi au courant de ce qui se passe chez moi. Donne-moi des nou-
« velles de ma mère, et, s'il le faut, rappelle-moi par dépêche, j'accourrai.

« Ton amie
« DIANE. »

Tout appris? Ah! Marie-Louise savait bien qu'un affreux mystère planait sur la famille de son amie. Pour que Diane se fût décidée à lui écrire des choses qui n'auraient pu sortir de sa bouche, il fallait que le danger pressât. Quel danger ? Elle ne chercha pas à approfondir le mystère.

Diane lui confiait une mission : sauver sa mère, Marie-Louise congédia la messagère, et sortit pour courir chez Mme de Terrenoire.

Comme elle descendait l'escalier, des pas bien connus retentirent à l'étage au dessous.

Diane s'arrêta.

Jean Guerrier rentrait avec M. de Terrenoire.

Tous deux causaient à voix basse.

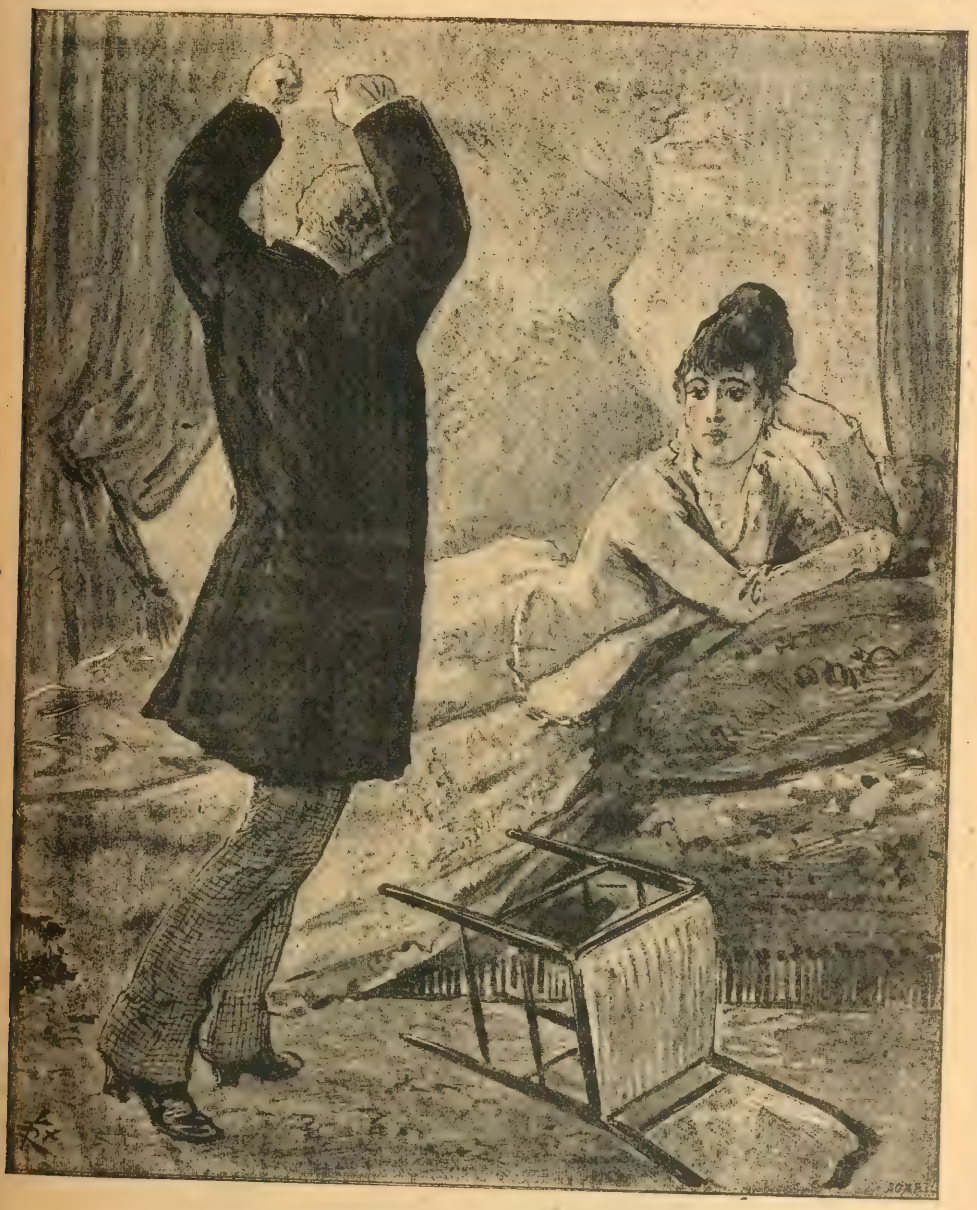
— Il faut que vous le décidiez, dit le banquier.

— J'y réfléchirai, répondit Jean. C'est bien délicat...

— Vous y arriverez par Marie-Louise.

— C'est encore plus délicat...

Avec une décision, une promptitude dont les femmes sont seules capables, Marie-Louise rentra chez elle sans faire de bruit, et se cacha dans un cabinet de débarras.



Ah! ne me défiez pas! (P. 880.)

Aussi, pourquoi son nom se trouvait-il mêlé à ce secret, d'où dépendait peut-être celui de la mère de Diane. S'il ne s'était agi que d'elle-même, elle n'aurait pas employé un semblable moyen.

Il le fallait!

Guerrier avait une double clé de l'appartement.

— Tiens! dit-il en entrant, Marie-Louise est sortie. Je l'avais pourtant prévenue que je reviendrais déjeuner.

Il alla à la cuisine interroger la domestique. Celle-ci ignorait que sa maîtresse fût sortie.

Les deux hommes s'installèrent au salon en attendant le retour de Marie-Louise qui, de sa place, put entendre toute leur conversation.

— Oui, mon cher Guerrier, dit le banquier, j'ai offert ce matin à Margival la direction de ma maison de banque pendant le long voyage que je vais entreprendre. Il a refusé, prétextant qu'il ne se sentait pas de force à endosser cette responsabilité. Il ne me restait plus qu'à compter sur vous. Puisque vous refusez, à votre tour, que voulez-vous que je devienne?

Après un silence pénible, Guerrier répondit:

— Mon beau-père a bien fait de refuser.

— Pourquoi?

— Je vais vous le dire, monsieur de Terrenoire. Mon beau-père, qui est la modestie même, s'est retranché derrière sa prétendue infériorité. Voulez-vous mon sentiment? C'est son instinct d'honnête homme qui le pousse à décliner des bienfaits dont il n'a que trop usé.

— Oh! Jean, vous êtes dur pour moi. Ce n'est pas seulement de la dureté, c'est de l'ingratitude.

— Je vous dois tout, c'est vrai, monsieur de Terrenoire. Mais je ne puis oublier la raison de vos bienfaits. Si Marie-Louise n'était pas VOTRE FILLE, vous n'auriez jamais songé à lui choisir un mari et à la doter. Il a fallu cette abominable enquête judiciaire pour vous forcer à me confier ce secret. Au premier moment, j'étais si heureux de l'innocence de ma pauvre femme que je n'ai même pas songé à la fausseté de notre situation. Depuis j'ai réfléchi. Ce serait une bassesse de ma part si je continuais à profiter de vos largesses, si je poussais mon beau-père à se déshonorer à son insu en acceptant la fortune des mains d'un homme qui l'a, disons le mot, indignement trompé.

— Jean!...

Le voile se déchirait.

Marie-Louise, atterrée, comprenait maintenant l'infâme motif pour lequel le bienfaiteur de son père avait tant tardé à se disculper devant Guerrier.

Elle était la sœur de Diane, la sœur adultérine!

Mais l'autre mystère, celui de la maison Terrenoire, allait-elle l'apprendre aussi?

Marie-Louise, prête à défaillir, rassembla ses forces.

Elle espérait tout savoir.

— Et pourquoi voulez-vous quitter la France? demanda Jean.

— Il le faut.

— J'ai lieu de m'étonner de cette résolution au moment où le procès de Luversan va s'ouvrir. Vous serez certainement appelé en témoignage.

— Tranquillisez-vous à cet égard. Les juges auront contre l'assassin toutes les preuves nécessaires. Mon témoignage leur serait donc inutile.

— Cependant... on parle d'un complice... Le connaîtriez-vous donc, ce complice?

M. de Terrenoire eut une hésitation singulière.

— Comment voulez-vous, dit-il enfin, que j'en sache si long.

— Vous en savez toujours plus long que moi puisque vous me parlez de preuves parvenues à votre connaissance et dont le juge d'instruction n'a pas daigné me parler.

— J'ai vu Tristot et Pivolot. Ils m'ont affirmé que la culpabilité de Luversan ne faisait plus un doute. Mais, ajouta le banquier sur un ton mal assuré, ils ne m'ont donné aucun détail.

— Et qui vous dit que ces preuves, recueillies par les deux agents, n'exigent pas la confirmation de votre témoignage?

— Non, vous dis-je.

— Allons, vous en savez plus long que vous ne voulez bien le dire. Partez, puisqu'*il le faut*, mais ne comptez ni sur mon beau-père, ni sur moi, pour diriger votre maison.

— Pas même pendant un mois?

— Un mois?... Eh bien, si... je ne puis pas vous abandonner aussi précipitamment. D'ailleurs, il me faut bien tout un mois pour déterminer mon beau-père à quitter la banque sans éveiller ses soupçons.

— Et que ferez-vous, mon ami?

— Tranquillisez-vous... Nous ne sommes pas embarrassés. M. Laroque nous emmènera en Amérique, après le procès.

— En Amérique! Mais c'est affreux. Alors, vous voulez me séparer de Marie-Louise?...

— Tant que mon beau-père vivra. Après, nous verrons.

— Jean, vous êtes impitoyable!...

— Non, je suis logique. Je ne saurais me prêter plus longtemps au maintien d'une situation indigne de M. Margival, indigne de vous-même.

Marie-Louise entendit un sanglot étouffé.

M. de Terrenoire s'abandonnait à l'excès de sa douleur.

— Si vous saviez! Jean, s'écria-t-il. Si vous saviez!

Un ah! déchirant s'échappa de sa poitrine.

— Adieu! Jean, fit-il, adieu! Vous ne me reverrez peut-être jamais!

— N'oubliez pas, dit Guerrier, que vous avez une autre fille. Diane a bien mérité d'être heureuse. Ce serait un crime que de la laisser s'étioler dans un cloître, par désespoir d'amour.

Le banquier ne répondit pas.

— Adieu! fit-il encore.

Et il sortit précipitamment.

Aussitôt, Marie-Louise entendit Jean s'écrier :

— Ah je savais bien que cette femme était la complice de Luversan! La malheureuse! Il la tuera!

C'en était trop. Marie-Louise s'affaissa inanimée. Jean n'entendit pas le bruit de sa chute. Il sortit à son tour, décidé qu'il était à voir de suite Roger Laroque pour l'avertir.

Quand Marie-Louise revint à elle, les allées et venues de la domestique lui firent comprendre que la maison était vide. Elle quitta sa cachette, gagna l'escalier sans être vue et se rendit en toute hâte à l'hôtel Terrenoire.

Il était trois heures de l'après-midi. Avant d'entrer, Marie-Louise jeta un coup d'œil sur les fenêtres de cette demeure princière. Au premier étage, entre les épais rideaux tirés de côté, un visage pâle lui apparut.

C'était Andréa.

Les yeux étincelants de Mme de Terrenoire cherchaient quelqu'un dans la rue.

Elle aperçut Marie-Louise et essaya de lui sourire, mais ses lèvres serrées se contractèrent nerveusement.

La visiteuse fut reçue avec une aménité à laquelle Mme de Terrenoire ne l'avait pas habituée.

— Enfin, dit Andréa, voici donc une amie.

— Oui, une amie qui ne vous demande aucune explication, qui ne veut rien savoir. Sauvez-vous! Il y va de votre vie. Diane m'a écrit. Elle soupçonnait pour vous des dangers dont j'ai eu la certitude tout à l'heure.

— Vous avez vu mon mari?

— Je ne sais rien, vous dis-je. Un hasard m'a permis d'entendre une conversation que M. de Terrenoire a eue avec Jean...

— Et vous prétendez ne rien savoir!...

— Rien de précis. Le peu que j'ai entendu a suffi pour légitimer les sombres pressentiments de votre fille. Il ne faut pas que vous restiez une minute de plus ici. Votre vie est en danger.

Pour toute réponse, Andréa éclata de rire.

Ce rire saccadé, sec, aigu, sinistre, fit peur à Marie-Louise.

— Attendez! s'écria Mme de Terrenoire.

Elle entr'ouvrit de nouveau les rideaux et inspecta la rue.

— Il ne viendra pas! murmura-t-elle. Je suis perdue!

Qu'attendait-elle! Nos lecteurs l'ont deviné. Celui qu'elle guettait ainsi n'était autre que le jeune et ingénieux Célestin Damour.

— Partons! dit Marie-Louise. Nous trouverons bien un refuge où vous pourrez échapper à tous les dangers qui vous menacent et revoir votre fille. Je vous jure que personne au monde, pas même mon mari, ne connaîtra, quoi qu'il arrive, votre retraite.

— Écrivez à Diane, répondit froidement Andréa, que ses craintes sont mal fondées, je ne cours aucun danger. Vous êtes folles, toutes les deux, avec vos chimères!

— N'essayez pas de m'abuser, j'en ai assez entendu pour savoir à quoi m'en tenir. Faut-il donc préciser! Vous êtes compromise dans le crime pour lequel mon pauvre Jean a été indignement torturé!

Andréa recula, terrifiée.

— C'est une infamie! s'écria-t-elle. Je ne suis pour rien dans ce crime, et la preuve, c'est que je ne veux pas me sauver. Je n'ai rien à craindre de la justice!

— Pas encore peut-être. Mais vous avez tout à craindre de votre mari.

— Lui!

Elle courut encore à la fenêtre, chercha vainement Célestin sur le pavé de la rue, et se retournant vers la visiteuse.

— M. de Terrenoire ne peut rien contre moi, dit-elle d'un air triomphant. Quant aux soupçons infâmes dont vous venez de me parler, l'avenir vous en prouvera l'inanité. Je n'ai pas à me sauver. Je ne me sauverai pas. Il n'y a que les coupables qui se sauvent!

Marie-Louise fit un dernier effort.

— Admettons que votre mari se trompe. Vous n'en avez pas moins tout à redouter de lui.

— Il n'oserait pas! fit ironiquement Andréa.

Marie-Louise se retira le cœur serré. Elle entra dans un bureau de poste et écrivit à Diane la lettre suivante :

« Chère amie,

« Je viens de voir ta mère. Elle se porte bien. Tes pressentiments ne sont fondés sur rien.

« Profite du beau climat des Pyrénées et surtout ne désespère point de l'avenir. Tout s'arrangera.

« Je t'écrirai ces jours-ci.

« Ton amie,

« Marie-Louise. »

En signant cette lettre rassurante, l'amie de Diane n'en était pas moins envahie par de mortelles inquiétudes. Elle connaissait l'énergie de M. de Terrenoire. Cet homme était capable de tuer Andréa et de se tuer ensuite.

Elle le plaignait, ce malheureux, et elle plaignait encore plus Margival si abominablement trompé, déshonoré. Elle s'expliquait maintenant les témoignages d'affection que M. de Terrenoire lui avait prodigués quand elle était toute petite et qu'il pouvait la presser sur son cœur sans éveiller aucun soupçon. A ces caresses avaient succédé des sacrifices d'argent dont Margival s'était, dans sa confiance aveugle, montré reconnaissant. Grâce au « bienfaiteur » de sa famille, Marie-Louise avait reçu une instruction complète. Il n'y avait eu rien de trop beau pour elle, et, au souvenir des toilettes luxueuses dont elle s'enorgueillissait en se mirant dans la glace, elle rougit de honte.

Comme elle l'avait chéri cet homme, dont Margival ne lui parlait qu'avec respect. Il fallut tous ces sinistres événements pour la détacher de lui. Et maintenant, sachant qu'il était en danger, qu'il avait tout à craindre de son désespoir, elle comprenait qu'il lui tenait au cœur par un lien secret.

Elle courut à la maison de banque.

M. de Terrenoire, retiré dans son bureau avec Margival, le mettait au courant de toutes les affaires en instance.

A l'entrée de Marie-Louise, les deux hommes s'avancèrent à sa rencontre. Margival l'embrassa tendrement.

— Quelle bonne surprise! dit-il. Jean sort d'ici. Il est inquiet de toi. Pourquoi n'es-tu pas rentrée déjeuner?

Elle avait son excuse.

— Parce que, dit-elle, je me suis mise en retard en faisant des emplettes dont Diane m'avait chargée et qui pressaient.

M. de Terrenoire lui avait tendu la main et, cette fois, elle ne s'était pas détournée.

Elle s'assit pour les laisser travailler, et fit semblant de lire un journal.

Qnelques instants après, Margival quittait le bureau pour aller donner des ordres aux employés.

— Monsieur, dit-elle à Terrenoire, j'ai à vous parler.

Sa voix tremblait et des larmes perlaient à ses yeux.

— De quoi s'agit-il, ma chère enfant?

— De vous et de Mme de Terrenoire.

Il faillit tomber à la renverse.

— Quoi qu'il arrive, dit-elle précipitamment, jurez-moi que Mme de Terrenoire est en sûreté chez vous et que vous n'attenterez pas à vos jours.

— Tu m'en demandes trop, Marie.

Il la tutoyait, comme autrefois.

— Jurez-le moi.

— Jure-moi alors que tu ne feras rien contre moi, que tu empêcheras ton mari de m'éloigner de sa maison?

Margival venait de rentrer. Du regard, le banquier répéta sa question à Marie.

Elle baissa la tête en signe d'assentiment.

Un bonheur ineffable se peignit sur les traits de M. de Terrenoire.

— Je m'en vais, papa, dit-elle à Margival. Tu dînes avec nous ce soir?

— Oui, chère enfant. Et vous, demanda-t-il au banquier, ne viendrez-vous pas nous tenir compagnie.

— Je pars ce soir, répondit-il; mais, selon mes prévisions d'aujourd'hui, j'espère revenir plus tôt que je ne pensais.

— Et moi, déclara Margival, j'espère que vous reprendrez la direction de votre maison et que nous ne nous quitterons plus jamais. Je dis : *jamais*, parce que je n'oublierai jamais tout ce que je vous dois, tout ce que nous vous devons, moi, mon gendre, et ma fille.

M. de Terrenoire remarqua la confusion qui se peignit sur les traits de Marie-Louise.

La jeune femme les laissa à leurs travaux.

— Saurait-elle quelque chose? se demanda le banquier avec angoisse.

Quand il eut donné à Margival et à Guerrier les explications nécessaires pour la gestion de la maison durant son absence, il rentra à son hôtel et pénétra de suite dans le boudoir de sa femme.

Andréa, nonchalamment étendue sur une chaise-longue, n'avait pas eu recours à la morphine pour sortir de la réalité. Elle attendait de pied ferme les événements.

— Que me voulez-vous encore? lui demanda-t-elle.

— Nous partons ce soir?

— Où?

— En Espagne.

— Un beau pays, dit-elle, j'ai toujours eu dessein de le visiter, mais, cette année, je tiens à rester à Paris.

M. de Terrenoire se demandait si cette créature était folle de le braver ainsi. Ah! Marie-Louise avait eu une heureuse inspiration de lui

faire jurer qu'il contiendrait sa vengeance et qu'il n'attenterait pas à ses jours. Des lueurs rouges passaient devant ses yeux.

Sans Marie-Louise, il étranglait cette femme qui osait le persifler; qui, au lieu de baisser la tête, prenait une attitude hautaine et dardait sur lui des regards de défi.

— Vous partirez ce soir avec moi, répéta-t-il.

— Je ne partirai pas!

— Vous partirez! Vous me dispenserez d'employer la force.

— Osez-le donc.

Il leva ses deux bras au-dessus de sa tête et, les mains crispées :

— Ah! ne me défiez pas!...

— Vous auriez tort de me tuer, dit-elle froidement. Ce serait dommage pour votre Marie-Louise et... pour M. Margival.

De stupeur, il se laissa tomber sur un fauteuil.

Andréa savait tout! Comment? Par qui?

Elle tenait son secret!

Elle avait cette arme contre lui!

Les menaces, la violence, tout devenait inutile.

Il fallait parlementer.

M. de Terrenoire reprit peu à peu possession de lui-même. Andréa le fixait, sondant ses pensées les plus intimes.

Elle triomphait.

— Que savez-vous? demanda-t-il enfin.

— Tout.

— Expliquez-vous.

— J'ai eu besoin de dix mille francs. Je ne les avais pas, je vous les ai pris.

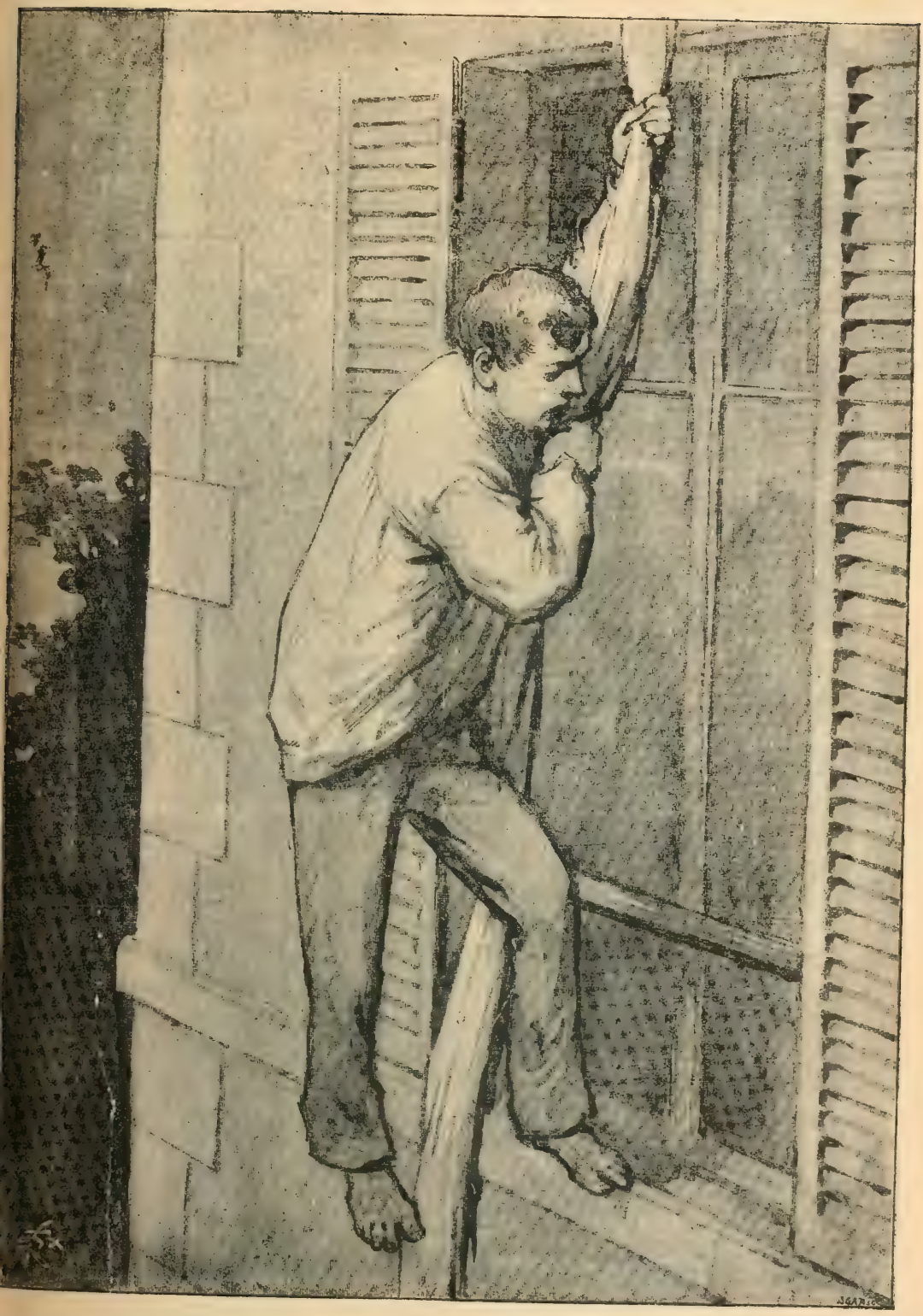
Ce fut un trait de lumière pour le banquier. Il avait commis l'imprudence de laisser traîner un portefeuille contenant les lettres de Blanche Warner.

— Mes lettres! s'écria-t-il. Je veux mes lettres!

— Vos lettres? vous voulez dire celles de Blanche Warner. Je ne les ai plus. Elles sont en bonnes mains.

Il se leva terrifié. En bonnes mains? Les avait-elle adressées à Margival?

— Calmez-vous, reprit-elle. Les lettres de Blanche Warner ne parviendront à qui de droit que si je disparaissais. De la sorte, je suis tranquille. Vous ne pouvez rien contre moi. Vous n'avez même plus le droit de critiquer ma conduite privée, vous qui, depuis tant d'années, avez joué auprès de moi, auprès de Margival, le rôle de Tartufe.



Il descend doucement... doucement... à la force des poignets. (P. 888.)

Il blémit de fureur, mais que pouvait-il contre l'abominable créature qui lui jetait à la face ses vérités ? Ne l'avait-il pas joué, en effet, ce rôle de Tartufe ?

L'expiation commençait pour lui.

Mieux valait continuer à parlementer.

— Pourquoi refusez-vous de partir ce soir ?

— Parce que ma présence est nécessaire à Paris.

— Nécessaire à quoi?

— A mon salut.

— Mais on peut venir vous arrêter d'un instant à l'autre. Je suis même étonné que vous soyez encore en liberté.

— Vous savez bien que vos agents m'épargnent. On espère que Luversan ne parlera pas. D'abord, sachez-le bien, je ne suis point complice de l'assassinat. J'ignorais les projets du misérable. Tout mon crime consiste à avoir recélé l'argent. J'ai voulu sauver Luversan, voilà tout.

— Mensonges ! Vous m'avez fait voler pour vous sauver avec votre amant et mener avec lui une vie luxueuse à l'étranger. Ceux que vous appelez : « mes agents » ne vous ont pas laissé le temps de mettre les valeurs à l'abri des recherches. Le lendemain, de leur perquisition, votre amant était arrêté par sa première victime, Roger Laroque. Vous êtes complice du crime etla justice vous demandera compte de l'assassinat de Brignolet.

Elle se redressa à son tour, et d'une voix éclatante :

— Vous me parlez comme un juge d'instruction. Pourtant j'ai dit la vérité.

— Admettons-le. Vous n'en êtes pas moins perdue. Tout vous conseille de partir ce soir. Il vous faudra prendre des précautions. Vous serez suivie.

— Mais non, vous dis-je ! Puisque vos agents ne m'ont pas encore dénoncée. J'ai le temps. Luversan peut mourir en emportant son secret. S'il ne meurt pas, j'ai encore espoir qu'il taira mon nom à ses juges.

— Vous comptez sans les perquisitions qu'on a dû faire à son domicile. On y aura sans doute trouvé des lettres de vous.

Elle se mit à trembler à cette idée.

Elle n'avait pas songé à ses lettres.

— Vous voyez bien, conclua-t-il, qu'il faut partir tout de suite.

Elle se passa la main sur son front brûlant.

— Le domicile de Luversan? fit-elle. Personne ne le connaît.

— Si, vous !

— Non.

— Ah ! vous mentez encore !

— Si je le connaissais, j'y serais déjà partie chercher mes lettres. Vous voyez bien qu'il faut que je reste à Paris. Laissez-moi agir. Dans trois jours, je serai fixée. Vous m'emmènerez où vous voudrez. Pourquoi avez-vous choisi l'Espagne?

— Parce qu'il y a en Espagne des couvents dont les portes ne se rouvrent jamais pour celles qui y sont entrées.

— Jamais! répéta-t-elle avec effroi. Et ma fille? Comment expliquerez-vous mon absence, si vous la mariez avec celui qu'elle aime?

— Par une expatriation ou par une disparition. Dans le premier cas, c'est que vous n'aurez plus rien à craindre de la justice. Dans le second cas, inutile de discuter. La famille de Vaunoise ne consentira jamais au mariage de Julien avec la fille de la complice de Luversan.

— C'est bien, dit-elle. Partez le premier. Attendez-moi à Bayonne. J'y serai dans quatre jours, à l'hôtel de la Dorade, sous le nom de Mme Maignan. Vous ferez de moi ce que vous voudrez. Le couvent ne m'effraie point.

Il réfléchit un instant.

— Me rendrez-vous les lettres?

— Oui, lorsque Diane sera mariée et que vous m'aurez permis de l'embrasser une dernière fois.

— Vous aimez donc votre fille?

— Vous aimez bien la vôtre!

— Diane n'est donc pas ma fille?

— Si je vous dis qu'elle est votre fille, vous ne me croirez pas. A votre fantaisie!

Il reçut le coup sans sourciller.

— Et quelles mesures prenez-vous pour... votre salut?

— Ceci me regarde.

— Ne craignez-vous point de vous compromettre davantage? Vous avez la promesse de Tristot et Pivolot. Vous feriez mieux de vous en tenir là. Il importe d'ailleurs que Jean Guerrier soit entièrement disculpé, que Roger Laroque obtienne sa réhabilitation.

Elle haussa les épaules.

— Je comprends que l'honneur de l'époux de Marie-Louise vous tienne tant a cœur; quant à ce M. Laroque, vous ne le connaissez pas, ni moi non plus.

Il soupçonna la terrible vérité.

— Essaieriez-vous de faire évader Luversan?

— Vous êtes fou! Puisqu'il se meurt..

— Faciliter son évasion serait un crime de plus, le plus abominable de tous...

— A cause de Jean Guerrier?

— Certes!

— Tranquillisez-vous. Je n'ai point ce pouvoir. Allez rejoindre Diane à Pau. Dans quatre jours, je serai à Bayonne. Et surtout, pour votre sûreté personnelle, n'essayez pas à savoir ce que je tente pour... mon salut... pour notre salut; car de mon déshonneur dépend le vôtre.

Il se sentait désarmé contre elle. Il la laissa à ses desseins ténébreux et partit le soir même à Pau.

La première parole de Diane fut en voyant son père :

— Où est maman?

— A Paris.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée?

— Elle n'a pas voulu quitter Paris.

Le doute se lisait dans les yeux de la jeune femme.

— Je te jure que ta mère est à Paris, lui dit-il tout bas.

Elle se rassura.

Quant au colonel, l'absence d'Andréa ne l'inquiétait nullement.

— Ma belle-sœur a trop d'occupations agréables dans la capitale, dit-il, pour venir s'ennuyer ici auprès des siens. Voilà ce que c'est que de mener l'existence fastueuse des hauts financiers. Vous ne connaîtrez jamais les joies du foyer, vous autres.

LXI

La mission de Célestin Damour avait-elle réussi? Il est temps d'en informer nos lecteurs.

Reprenons les faits où nous les avons laissés.

Ursule ronflait. Penché à la fenêtre, Isidore, de son vrai nom Célestin Damour, neveu et apprenti jardinier improvisé, se tenait, fort perplexe, à la fenêtre.

Comment ferait-il parvenir au criminel qui reposait au-dessous de lui le billet de la banquière.

Agissait-il d'après un plan tracé d'avance? S'abandonnait-il au hasard des circonstances?

Disons-le à la louange de Célestin, qui eût beaucoup mieux fait d'employer en tout honneur les facultés transcendantes dont la nature l'avait

doué : il s'était tracé dès son départ de Ville-d'Avray une ligne de conduite. Non pas qu'il ne comptât sur l'imprévu, comme les grands généraux toujours prêts à modifier leurs dispositions primitives pour profiter d'une faute de l'adversaire.

Or, il faut avouer que l'imprévu se faisait le complice de Célestin. D'abord l'imprévu lui avait fourni, par la langue déliée d'une débitante de vins à Ville-d'Avray, des renseignements circonstanciés sur l'ancienne domestique de Roger-la-Honte, la mère Dondaine née Ursule Dondaine, vieille demoiselle très attachée à ses devoirs.

Mais, dira-t-on, dans quel but le jeune libéré du matin s'était-il rendu dans un pays où, d'après les journaux, d'après les on-dit des gens de Sèvres, l'assassin, objet de tant d'attentions, ne se trouvait déjà plus. Et l'instinct? Comptez-vous pour rien l'instinct qui dirige le policier tout aussi bien que le malfaiteur?

— Allons toujours voir, s'était dit Célestin.

C'était d'ailleurs une occasion splendide de respirer l'air des bois, après celui du préau. Tout en ouvrant ses poumons à l'oxygène réparateur, Célestin apprit encore, grâce à l'imprévu, par une conversation surprise derrière une porte, que le célèbre Luversan n'avait jamais quitté le théâtre de sa dernière tentative criminelle.

La donnée du problème devenait moins obscure, la solution moins impossible. Renoncer aux six mille francs promis par la banquière, aux joies d'une tournée productive en Amérique avec un diorama patriotique, à l'espérance de redevenir quelqu'un, de ne plus sentir la police sur ses talons, de pouvoir regarder son prochain sans crainte d'être reconnu pour un pilier de prison, Célestin n'y était nullement disposé. Il irait jusqu'au bout de sa périlleuse entreprise.

Avec une décision qu'on aimerait à lui voir appliquer à des missions légales, il était parti à la Ferté-Milon pour y reconnaître les parents de Mlle Dondaine, voir la tête du neveu, et principalement se procurer des pièces devant lesquelles la tante s'inclinerait sans chercher « midi à quatorze heures ».

Ces pièces, il les avait empruntées à ses hôtes... oh! sans le moindre scrupule.

Muni de la photographie de M. Dondaine, frère d'Ursule, de l'acte de naissance d'Isidore, il était certain de pénétrer dans la place; mais arriverait-il jusqu'à Luversan ? Eh bien, l'imprévu l'avait servi encore au moment décisif en inspirant à la bonne tante l'heureuse pensée de faire souper Isidore avec elle en cachette, dans sa chambre, et de lui étendre un de ses matelas par terre pour lui éviter des frais d'hôtel. Comme elle

chérissait le fils de son frère, la tante Ursule! Ah! si Célestin avait eu ce privilège, si la famille l'eût gratifié d'une tante de cet acabit, c'est lui qui n'aurait jamais eu l'idée d'escamoter un gigot à l'étalage!

Mais l'instant critique est venu.

Voyons-le agir, Célestin Damour.

Il se résume : 1° donner la lettre à Luversan ; 2° recevoir de lui une réponse.

Le messager ne doute pas un seul instant que, quand bien même il réussirait à porter à destination la lettre de Mme de Terrenoire, cette grande dame ne lui baillera les six mille francs qu'au reçu de la réponse.

La réponse? C'est facile à dire, mais quand on s'est flanqué un grand coup de poignard dans la poitrine et qu'on gît sur un lit de douleur, on ne doit pas être en état de faire sa petite correspondance en pleine nuit, sans chandelle, à côté de deux agents qui épient vos moindres mouvements.

— Baste! on verra, se dit Célestin. C'est égal, je suis un riche idiot : j'aurais dû acheter une corde et tout ce qu'il faut pour écrire

Il cherche à tâtons sur tous les meubles dans l'espoir peu vraisemblable de rencontrer sous ses mains un crayon. Force lui est bien d'ouvrir les tiroirs.

Patatra! Il heurte du coude un verre placé imprudemment au bord de la table et le fait tomber.

Au bruit de la casse, Ursule se réveille.

— C'est toi, Isidore?... Qu'est-ce que tu cherches? demanda-t-elle sans concevoir, dans sa bonne âme crédule, le moindre soupçon.

— Un crayon et du papier, répond-il effrontément.

— Pourquoi faire?

— Pour écrire le nom et l'adresse du patron chez qui je dois aller ce matin à Vitry. Figurez-vous, ma tante, que je l'avions oublié et qu'il m'a fallu plus d'une heure pour le repêcher dans ma mémoire. Si je ne l'écrivons pas de suite, j'sommes fichu de ne pouvoir fermer l'œil de la nuit.

Ursule, qui ne connaît que son travail, est tout attendrie des préoccupations d'Isidore.

— C'est bien, mon garçon, dit-elle. Mais ne parle pas si fort, on pourrait t'entendre au-dessous, et dame! Ça ne marcherait pas comme sur des roulettes. Tu trouveras du papier à lettre et un crayon dans le tiroir du bas de la commode, à droite. Le crayon est taillé depuis cinq ans, je n'y ai jamais touché. Rallume la bougie.

— Pas la peine, ma bonne tante, j'y voyons clair la nuit mieux que

l'jour. Faut ça, dans l'métier, pour surveiller les maraudeurs qui aiment mieux prendre les légumes au marais qu'au marché.

— Bonsoir, Isidore. Dors bien.

— Bonsoir, ma tante. J'tenons l'crayon. En deux temps, c'est fait, et j'vous laisserons la paix.

Cinq minutes après, le sommeil des justes a refermé les yeux d'Ursule et provoqué chez la vieille fille des troubles nasaux qui se manifestent par un bruit analogue à celui résultant du frottement des cordes graves d'une contrebasse.

A défaut de mieux, Célestin a recours au vieux moyen dont tous les prisonniers, célèbres par leurs évasions, ont fait usage. Il tord ses draps de lit, les noue au bout l'un de l'autre, en attache solidement l'une des extrémités à la barre d'appui de la fenêtre, et laissant retomber au dehors cette échelle de toile, constate que, grâce au peu d'élévation de la villa Larouette, il ne risquera pas de se casser le cou dans le jardin au sortir de chez Luversan — s'il parvient à en sortir et à remonter chez Ursule.

Préalablement, il a retiré ses « croquenots » achetés au bazar d'Amsterdam, et les a accrochés, ainsi que le paquet renfermant ses effets de ville, au bout de l'échelle pour les reprendre au besoin.

Afin de ne pas s'embrouiller dans les « chevaux de file », il a épinglé à sa blouse la lettre de la banquière et serré crayon et papier blanc dans sa poche droite.

Quant à son boursicot, qu'il avait eu d'abord l'intention de cacher au pied d'un arbre, il se l'était passé autour du corps, dans une ceinture hygiénique.

Le voilà parti, Célestin Damour, parti par la fenêtre d'Ursule, la bonne tante aux ronflements non moins sonores que rassurants.

Il descend doucement... doucement... à la force des poignets.

Ça le connaît, la gymnastique. Peut-être aurait-il pu s'évader, comme tant d'autres, de toutes ses prisons, mais il avait jugé que la liberté sans le sou ne valait pas la peine d'être reconquise au péril de sa vie.

A hauteur de la fenêtre du criminel, il s'arrête.

Il a bien pris ses précautions, ayant eu soin d'opérer sa descente du côté où les rideaux tirés masquent le jour au blessé.

Il pose un pied sur le rebord de la corniche, reprend haleine, écoute.

La nuit est profonde. Enveloppé d'obscurité, il ne craint rien du dehors, mais dans un instant il va falloir entrer. Voilà le « chiendent ».

La respiration haletante du prisonnier parvient jusqu'aux oreilles de l'audacieux Damour.

Luversan dort-il ? Faudra bien le réveiller, le monsieur à la banquière.

Célestin se frotta les yeux, aperçut la tasse de chocolat. (P. 894.)

Et les agents, où sont-ils? Dans une pièce à côté, a dit la mère Dondaine.

Est-ce bien sûr? Célestin n'aura-t-il pas plutôt mis les pieds dans la place que quatre poignes solides d'agents s'abattront sur lui. Adieu la liberté! Adieu les rêves de voyage au long cours, les espérances de fortune à parcourir l'Amérique avec la France sous son bras pour tout moyen d'existence.

Mais on ne peut s'attarder en vaines réflexions entre ciel et terre.

Célestin s'accroupit doucement sur le rebord de la fenêtre, empoigne la barre d'appui et exécute ce qu'on appelle en gymnastique un « rétablissement » des poignets, le tout sans frôler une vitre.

C'est à peine si le bois a craqué dans la pierre sous le poids léger du jeune Damour.

Il n'est pas encore dans la place, mais, appuyé sur les mains, il peut faire l'inspection des locaux.

O sublime concours de l'imprévu! La chambre est délicatement éclairée par une veilleuse et Célestin sondant tous les coins, a maintenant la certitude que le blessé est seul, tout à fait seul, et qu'il tourne le dos à la fenêtre.

Dans la chambre voisine, par la porte restée ouverte, il aperçoit une jambe démesurément allongée devant un pied de fauteuil. Ce membre doit appartenir à l'un des deux agents chargés de la surveillance du prisonnier. Or, un homme éveillé ne laisserait pas traîner ainsi sa jambe. Il la ramènerait auprès du corps, dans l'attitude qui convient à un gardien vigilant.

Célestin en conclut que le policier préposé à la surveillance du blessé pendant la nuit a cédé au sommeil.

Il ne faudrait pourtant pas s'y fier; ces gens-là, ça ne dort jamais que d'un œil, ça a bientôt fait de rassembler ses pattes et de rouvrir les griffes, à la moindre alerte.

Le fils Damour se laisse glisser tout doucement dans la place sur la barre d'appui, pose les mains sur le parquet, ramène les jambes une à une, rampe jusque sous le lit du blessé et s'y blottit.

Il était temps.

La jambe de l'agent endormi vient de se replier comme mue par un ressort.

Un éternuement suit.

C'est M. Pivolot qui se réveille.

M. Pivolot a cédé un instant à la nature : il a dormi.

Et pendant qu'il dormait, il faisait des rêves de triomphe; il se voyait à la cour d'assises, terrassant de ses dépositions Luversan qui ne voulait pas avouer, lui mettant le nez dans ses deux crimes.

Il aurait dormi encore longtemps sans cette maudite fenêtre que le médecin veut qu'on tienne ouverte. La fraîcheur peut être salutaire pour un homme qui s'est perforé le poumon d'un coup de poignard, mais pour un citoyen bien portant et prédisposé aux rhumes de cerveau, c'est pernicieux.

Donc, M. Pivolot s'est éveillé en éternuant.

— Maudite fenêtre, murmure-t-il.

Il bâille, se détire, regarde Tristot qui dort à poings fermés, envie le sort de ceux que rien n'enrhume, se lève et vient faire son inspection.

Ah! s'il avait l'idée de regarder sous le lit! Mais il faudrait être un brin sorcier pour avoir cette idée. Comment se douter qu'un jeune homme, aussi agile qu'audacieux, s'est introduit dans la villa Larouette et est descendu de l'étage supérieur par la fenêtre jusque sous le lit de Luversan.

— A boire, demande le blessé.

Le son de cette voix éteinte fait tressaillir Célestin.

— Diable! se dit-il. Voilà mon bonhomme qui n'aura jamais la force de lire le billet de la banquière et surtout de m'écrire la réponse. Si seulement il pouvait me faire un petit reçu, je serais sauvé de la faillite.

Pivolot, suivant l'ordonnance du médecin, a versé du liquide dans une cuillère et l'a fait absorber à son prisonnier.

C'est un excellent infirmier que Pivolot.

— Avez-vous besoin d'autre chose? mon ami, demande-t-il à Luversan.

— J'ai soif, répéte ce dernier.

— Tout à l'heure, vingt minutes après votre potion. Mais, dites-moi, mon ami, ne trouvez-vous pas que l'air est plus frais cette nuit que d'habitude! Si vous alliez vous enrhumer?

Qui ne dit mot consent. Pivolot ferme la fenêtre et va se rallonger dans la pièce voisine sur son fauteuil.

Luversan n'a pas protesté. Encore moins Célestin Damour, qui se demande avec terreur comment il sortira de sa cachette.

Il réfléchit un instant, le jeune récidiviste, et déjà dans sa cervelle fertile en combinaisons variées un plan ingénieux a germé. Étendu sous le lit, il regarde anxieusement la jambe du policier, la suit dans ses moindres contractions et la voyant enfin inerte, conclut qu'il est temps d'en finir.

Il passe dans la ruelle sans faire le moindre bruit, se dresse le long du mur, et légèrement appuie l'index sur l'épaule du blessé auquel il dit à l'oreille :

— N'ayez pas peur, c'est un ami.

Luversan retourne la tête.

Le prisonnier est un de ces hommes que rien n'étonne et qui sont toujours en possession de leur sang-froid.

Ses yeux perçants ont découvert l'étrange personnage qui se présente

ainsi, sans aucune recommandation, à son chevet, en pleine nuit. Au risque de rouvrir sa blessure, il se retourne lentement, fait face à son *ami*.

Toujours penché à l'oreille du blessé, Célestin le rassure en lui disant :

— Je viens de la part de Mme de Terrenoire.

Et il lui explique l'objet de sa visite.

Il lui montre que la lettre est bien cachetée, mouille de sa salive les bords de l'enveloppe, en retire ainsi le pli sans faire craquer le papier, tend le billet au prisonnier qui essaye vainement de le lire.

— Attendez, lui dit Célestin. Je vais vous donner de la lumière.

Avec son ongle, il frotte discrètement le phosphore d'une allumette, l'enflamme, soulève le drap du blessé et sous cet abri improvisé, lui facilite la lecture du billet dont il prend lui-même connaissance, histoire d'être édifié sur le but exact d'une entreprise aussi dangereuse.

Ce n'est pas long à lire.

La banquière s'exprimait ainsi :

Je vous envoie un garçon intelligent, sur qui vous pouvez compter. Agissez vite : Tristot et Pivolot ont entre leurs mains les billets de banque payés à Luvigny et tout le reste de la somme qu'ils ont trouvée chez moi. Ils ne produiront ces preuves que si vous n'avouez pas.

— Merci, murmure le blessé.

L'allumette s'était éteinte.

— Ce n'est pas tout, lui dit aussi bas que possible Célestin, il me faut une réponse.

Leurs yeux se sont faits à l'obscurité et ils se comprennent admirablement du regard. Luversan indique qu'il n'a rien de ce qu'il faut pour écrire et que la force lui manquera.

Célestin lui passe quand même du papier, le crayon d'Ursule et une enveloppe.

— Du courage ! dit-il. Il me faut au moins un reçu. Sans quoi madame ne croira pas que je vous ai vu. Quand on a été à l'école, on écrit très bien sans y voir clair.

Luversan obéit. Il trace quelques lignes, signe et prie son *ami* de mettre lui-même le pli sous enveloppe.

Tout cela s'exécute sans un froissement de papier. L'homme le plus maladroit devient un prestidigitateur quand il s'agit de sa liberté.

— Ce n'est pas tout, dit à son tour Luversan chez qui les forces

reviennent en même temps que l'espoir. J'ai une seconde lettre à écrire. Vous la porterez à son adresse et me ferez parvenir ce qu'on vous aura donné pour moi.

Célestin se gratte l'oreille.

— Alors, faudra revenir?

— Mais oui, demain, à la même heure.

— Par le même chemin?

— Comme vous voudrez.

Luversan devenait loquace.

— Et cela me rapportera?

— Cinq mille francs, sans compter ce que vous gagnerez par la suite à mon service.

Au service d'un assassin! Il n'y tient pas du tout, Célestin Damour. Mais il se garde bien d'exprimer sa répugnance.

Il tend à Luversan une nouvelle feuille de papier et le précieux crayon d'Ursule.

Cette fois, le blessé y met le temps. Il ne lui faut pas moins de cinq minutes pour écrire sa seconde lettre et tracer l'adresse sur l'enveloppe. Célestin cachette la missive, met le tout dans sa poche.

— Et maintenant, dit-il, faites-moi ouvrir la fenêtre.

— J'y pensais.

Le messager se reglisse sous le lit.

Luversan reprend sa première position et tousse péniblement.

La jambe de Pivolot se replie soudain.

L'agent éternue sans réveiller M. Tristot qui, confiant dans la vigilance de son collègue, profite largement d'un repos bien gagné.

Il se lève, regarde la pendule et constate avec dépit qu'il est en retard de cinq minutes pour donner à boire au blessé.

Lentement, méthodiquement, il va remplir une tasse de tisane chauffée à la flamme d'une lampe à essence et la présente au malade qui boit avec avidité.

— Merci, fait Luversan.

Et il ajoute, non sans malice, ce seul mot qui fait sourire dans sa moustache naissante le récidiviste caché sous le lit :

— J'étouffe.

— Ah! vous étouffez?...

— De l'air?

— Alors, vous désirez que j'ouvre la fenêtre?...

— Toute grande.

— Toute grande, mais... il fait un froid de loup.

— J'étouffe.

— Ne parlez pas! Le médecin a défendu que vous parliez. Je vais ouvrir la fenêtre, un seul battant suffit, comme tout à l'heure, croyez-moi.

Célestin respire. Si l'agent l'ouvrait toute grande, la fenêtre, il découvrirait fatalement l'échelle de toile!

Pivolot n'a rouvert qu'un battant. Il n'a pas vu l'échelle.

Du reste, la nuit continue à se faire complice du mauvais coup qui se prépare. Elle en a fait bien d'autres, la nuit!

— Merci, dit Luversan, en prenant une forte bouffée d'air.

— Eh eh! fait Pivolot, vous respirez très bien, cette nuit. Après demain au plus tard, on pourra vous sortir d'ici. Savez-vous que ce n'est pas une sinécure que de vous soigner. Heureusement que vous n'êtes pas encore de force à filer par la fenêtre. Sans quoi, ce serait déjà fait, n'est-ce pas, mon ami?

Luversan ne répond pas, mais il recommence à geindre, sentant bien qu'il s'est compromis par excès de respiration.

— Bonsoir, mon ami, maintenant vous n'avez plus besoin de rien. A cinq heures sonnant, je viendrai vous donner votre potion. Sapristi, qu'il fait froid.

Pivolot empoigne une couverture de voyage accrochée à une patère, se l'enroule autour du corps, et passant dans l'autre pièce, s'étend tout de son long sur son fauteuil.

Cinq minutes après, Célestin déguerpissait par la fenêtre avec la légèreté d'un fantôme, remontait à la force des bras chez Ursule, béatement endormie, reprenait son échelle et, la décrochant, s'en faisait un excellent drap. Il ne tarda pas à s'endormir du sommeil des coquins qui espèrent réussir dans leur œuvre ténébreuse.

Il ronflait encore lorsque sa « tante » le secoua aussi vigoureusement que son grand âge le lui permettait.

— Isidore! Isidore! Il est temps de te lever si tu veux arriver à l'heure chez ton nouveau patron.

Célestin se frotta les yeux, aperçut la tasse de chocolat fumant que lui présentait Ursule sur une soucoupe garnie de deux énormes tartines bien beurrées, remercia et déjeuna de l'appétit d'un homme qui s'est livré aux agréments de la gymnastique en plein air.

Excellent, le chocolat d'Ursule; succulentes, les tartines beurrées d'Ursule. Coquin d'Isidore!

La tante attendit qu'il eût tout absorbé pour lui poser une question.

— Ah çà, Isidore, dit-elle enfin, pourquoi n'es-tu jamais venu me voir?

Question embarrassante. Célestin s'en tira par une répartie qui ne fut pas très goûtée d'Ursule.

— Dame! ma tante, j'pouvions pas nous douter qu'vous nous laisseriez en héritage toute votre *galette*.

— Quelle galette?

— Vos économies, quoi!

Le gamin de Paris s'était trahi.

Elle fit une moue significative.

— Je savais que ton père est intéressé, dit-elle, mais je ne le croyais pas à ce point, ni toi non plus. Bon chien chasse de race. Je ne m'en dédis point et puisque vous pouvez compter sur ma *galette*, — un vilain mot, Isidore, — j'espère que tu viendras plus souvent et mon frère aussi.

— Oui, ma tante. Que même j'pourrions ben revenir ce soir, si je n'me plaisons pas à Vitry.

— Ce soir? Non, pas ce soir. Tu risquerais de me faire perdre ma place.

— Oh pour si peu. C'est que, voyez-vous, ma tante, si je m'accordons pas à Vitry, je l'verrons ben avant l'bout d'la première journée de travail. Alors, je r'filons cheux nous, mais auparavant, j'voulons vous embrasser et vous donner des nouvelles. Dans c'cas, j'arrivons ici, à la petite porte, à neuf heures du soir, et j'repartons demain au point du jour. Ça va-t-y?

— Ça va. Ce soir, j'irai voir à la petite porte si tu y es.

— Merci, bonne tante.

Ursule s'assura si ces messieurs n'avaient pas besoin d'elle et Célestin fit un bout de toilette. Bientôt, elle fut de retour.

— File, mon gars, tu n'as que le temps. On attend les juges d'un moment à l'autre pour un interrogatoire. M. Laroque y sera, ainsi que son ancien caissier, M. Guerrier...

Oh oh! le bain chauffait à la villa Larouette.

Célestin embrassa derechef la tante sur sa loupe et fila par l'allée couverte, son petit paquet sous le bras.

Il était à peine sorti et longeait paisiblement l'allée qu'il se croisait avec un vieillard au visage tout sillonné d'affreuses cicatrices.

Le vieillard regarda sévèrement le récidiviste qui perdit de son assurance.

Avant de tourner l'allée, Célestin jeta un coup d'œil en arrière.

Cela avait été plus fort que lui.

Le vieillard s'était arrêté devant la porte de la villa Larouette Il observait le passant suspect.

Célestin fila tout de bon. Il n'osait courir, mais pressait le pas, avait hâte d'échapper à ce regard inquisiteur.

Arrivé à Sèvres, il se dit après mûre réflexion :

— Ce vieux-là doit être le père Laroque.

Et il rougit de servir les intérêts d'une bande de misérables qui, pour se sauver, laisseraient encore dans le pétrin deux innocents. Sale besogne !

Mais le jeune Damour, tout entier à ses projets de lucrative émigration, eut bientôt fait de bâillonner sa conscience. Il n'en voulait plus, de cette existence au jour le jour. La crainte du gendarme commençait à lui peser. Puisque personne ne voulait lui donner d'ouvrage, il vendait son âme au diable que représentait convenablement la belle Mme de Terrenoire.

A cette heure matinale, peu de voyageurs se trouvaient dans le train de Paris. Célestin s'installa dans un wagon vide et commença l'inspection des lettres fermées sur lesquelles il comptait pour se constituer une malhonnête aisance.

L'une des enveloppes portait « Mme de Terrenoire » ; l'autre : « M. d'Andrimaud, rue de Rivoli 104. »

Bien que tracées d'une main tremblante, dans la nuit, l'écriture de Luversan se lisait facilement.

Tout autre malfaiteur que ce messager de hasard eût éprouvé la curiosité de déchiffrer le contenu des lettres ; mais le faux neveu d'Ursule n'y pensait même pas, non par indiscrétion, encore moins par indifférence. Il en savait assez. Il redoutait d'en savoir davantage. A tout moment sa conscience lui criait malgré le bâillon : « Jusqu'à présent, tu n'étais qu'un petit voleur incorrigible ; te voilà maintenant lancé dans les combinaisons criminelles. Tu sais bien ce que tu fais. Tu aides un assassin à se tirer des griffes de la justice. Tu t'entends avec ses complices pour lui rendre la liberté. Tu risques le bagne, malheureux ! Et quand bien même tu resterais impuni, je ne te laisserais jamais tranquille. »

Ce qui prouve que Célestin Damour avait une conscience comme tout le monde.

Chez les énergiques, quand une résolution est prise, même pour un but exécrable, le retour en arrière, dans la bonne voie, est presque impossible. L'engrenage les tient et ne les lâche qu'après les avoir broyés

A Paris, Célestin courut au plus pressé. Il se rendit de suite chez d'Andrimaud.

L'ancien associé de Luversan, le financier véreux, directeur du *Sauveteur des Capitalistes*, n'était pas encore levé. Selon son habitude, il avait passé la nuit à jouer au baccarat dans un des cercles tripots qu'on appelait

Voilà! dit-il en tendant la lettre. (P. 900.)

autrefois des *enfers* et que les joueurs modernes ont décorés du nom pittoresque de *claque-dents*. C'était sa façon d'opérer le sauvetage des capitalistes qui avaient la sottise de croire à ses circulaires, à ses alléchantes promesses.

Un petit groom en superbe livrée répondit d'un ton hautain à l'arrivant :

— Repassez à une heure précise, avant l'ouverture de la Bourse.

Célestin calcula qu'il aurait le temps de se trouver à trois heures, rue de Chanaleilles. Il n'insista pas et s'en fut déjeuner.

A une heure précise, il était reçu par d'Andrimaud qui adorait les blouses bleues sous lesquelles on trouve parfois de gros sacs d'écus dont maint prétendu bourgeois se contenterait pour ses vieux jours. Mais en constatant la jeunesse du paysan, il fit une grimace de déception.

— Que voulez-vous? lui demanda-t-il sèchement.

— Je ne veux rien, répondit le messager. C'est au contraire vous qui attendez quelque chose de votre serviteur.

Ce langage énigmatique déplut fort au directeur du *Sauveteur des Capitalistes*.

— Expliquez-vous! fit-il d'un ton péremptoire.

— Eh oui, vous attendez quelque chose de moi qui suis, pour l'instant, mais pour l'instant seulement, votre serviteur, votre très humble serviteur.

D'Andrimaud n'aimait pas la plaisanterie.

— Je n'attends rien de vous, déclara-t-il. Je ne vous connais même pas.

— Vous apprendrez à me connaître. Voici une lettre qu'on m'a chargé de vous porter et je vous déclare qu'il était plus difficile de prendre livraison du billet qu'un abonnement à votre *Sauveteur*.

Célestin lui remit la lettre de l'assassin de Larouette.

Le financier examina l'enveloppe avec défiance, la retourna, la flaira, et finalement la décacheta.

— Ayez pas peur, dit le gamin de Paris. C'est pas une machine infernale.

D'Andrimaud lut ce qui suit :

Allez rue Poliveau numéro 13, et présentez-vous de la part de M. Morand qui a loué pour deux mois la chambre numéro 26 de l'hôtel garni. Vous trouverez une petite valise tout en haut d'un placard d'autant moins exposé aux visites des indiscrets qu'il n'est pas fermé à clé. Remettez cette valise au porteur de ce mot. En échange, ce jeune homme vous donnera une enveloppe fermée dont il ne connaît pas le contenu. Vous y trouverez une somme de dix mille francs. Vous en remettrez secrètement cinq mille sous pli à mon profit et garderez les cinq mille autres pour vous. Nous nous reverrons bientôt. Le porteur de ce mot me rapportera votre pli avec la valise.

Un étonnement prodigieux se peignit sur la physionomie de d'Andrimaud.

— Vous venez de Ville-d'Avray? demanda-t-il au messager.

— Parfaitement.

— Vous avez vu... M. Luversan?

— J'ai vu M. Luversan.

— Sans témoins?

— Sans témoins.

— Ce n'est pas possible!

— Je l'avoue, mais l'impossible, ça me connaît.

D'Andrimaud relut le billet de son ancien associé. Il n'y avait pas à discuter; c'était bien l'écriture de Luversan.

— Vous connaissez depuis longtemps M. Luversan? demande-t-il au messager.

— Depuis cette nuit.

— Et comment êtes-vous parvenu jusqu'à lui sans témoins.

— Par la fenêtre.

— Ah bah!

— Ah bah si vous voulez; mais je n'ai pas de temps à perdre. J'ai d'autres commissions à faire pour M. Luversan, et si vous n'avez rien à me dire de plus, permettez-moi de me *carapater*.

D'Andrimaud lui montra cérémonieusement un des fauteuils de cuir qui garnissaient son bureau.

— Asseyez-vous, je vais réfléchir.

— Je vous accorde cinq minutes, pas davantage.

Le directeur du *Sauveteur des Capitalistes* lui tourna le dos et alla tambouriner à la fenêtre.

C'était sans doute sa façon de réfléchir.

Les cinq minutes étaient écoulées.

— Eh bien? fit Célestin.

Le financier se retourna comme un automate discipliné.

— Revenez à quatre heures, dit-il.

— Parfait... C'est tout ce que vous payez?

D'Andrimaud tira péniblement une pièce de cent sous de son gousset et la lui tendit.

— Je n'accepte pas l'aumône, dit Célestin qui lui tourna le dos et disparut en s'écriant : « A tout à l'heure. »

Il se fit conduire en fiacre, rue de Chanaleilles, en face l'hôtel Terrenoire.

A sa fenêtre se tenait Andréa qui lui envoya le signal convenu.

Les domestiques, stylés d'avance par la patronne, s'inclinèrent devant lui. Il revit le grand salon éblouissant de dorures, le merveilleux

tapis d'Aubusson, la splendide banquière dont les yeux brillaient comme des escarboucles.

Il ne prit pas le temps de saluer.

— Voilà! dit-il en tendant la lettre.

Andréa déplia fiévreusement le billet où Luversan s'était contenté de donner cet ordre :

Remettez, sous enveloppe fermée, dix mille francs au porteur de ce mot, à cette adresse : « M. d'Andrimaud, rue de Rivoli, 104. » Je vous verrai bientôt. Que le messager ne sache pas ce qu'il porte.

Dix mille francs! On sait comment Andréa les trouva dans le portefeuille de son mari en même temps que les lettres de Blanche Warner.

Quant aux six mille francs promis à Célestin en cas de réussite, elle les avait en réserve et les lui donna de grand cœur.

Le récidiviste les accepta comme argent bien gagné! Il prit la lettre fermée à l'adresse de M. d'Andrimaud sans se douter qu'elle contenait une petite fortune et se chargea bien volontiers de la porter à destination.

Célestin, suffisamment lesté, croyait pouvoir se retirer, mais la banquière réclama de lui des détails complets sur sa visite à Luversan.

Au récit des moyens étonnants auxquels il avait eu recours, elle s'extasia.

— Le blessé, dit-elle, vous attend cette nuit? N'allez pas lui faire faux bond. Il vous a promis cinq mille francs pour votre course, moi j'augmenterai la somme, et je vous attends demain à la même heure.

Elle appelait ce tour de force : une course! Pas gênée, la banquière

— A demain, répondit-il en s'éclipsant.

Une fois dehors, une révolution momentanée se fit dans l'esprit du jeune Damour. Il eut bien envie de lâcher tout, de barbotter un millier de francs en noces et festins dans sa bonne ville de Paris, d'acheter les éléments du diorama patriotique qu'il projetait d'étaler sous les yeux éblouis des Américains, et de mettre l'Océan entre lui et la justice française.

Six mille francs, c'est énorme pour un prisonnier qui sort de sa geôle avec deux pièces de cent sous économisées en douze mois de travail; mais pour un homme sérieux, industriel en herbe, spéculateur de l'avenir, c'est une misère.

— Avec les cinq mille francs promis par Luversan, se dit-il, je serai au large, et vogue la galère!

A quatre heures, il était de retour chez d'Andrimaud.

Ce dernier revenait de la rue Poliveau où il avait eu toutes les chances. Le patron de l'hôtel se trouvait absent.

— Ma clé ? avait demandé le financier au garçon de service.

Et comme cet employé le dévisageait :

— Vous ne me reconnaissez pas? lui dit-il. Je suis M. Morand J'arrive de voyage.

Sans ajouter un mot il détacha du clou la précieuse clé et monta.

Le garçon avait à peine aperçu Luversan qui, d'ailleurs, n'était resté que deux nuits dans sa chambre, rentrant tard et sortant à la pointe du jour. Il laissa passer d'Andrimaud qui trouva la petite valise dans sa cachette, s'en empara, et partit aussitôt, après avoir raccroché la clé dans le bureau de l'hôtel.

Il n'eut rien de plus pressé que de faire ouvrir par un serrurier cette valise dont il examina le contenu en fiacre.

Il y trouva des papiers d'identité à différents noms, un paquet de lettres écrites en allemand, diverses petites fioles non étiquetées et contenant des liquides suspects, un poignard, un revolver chargé et enfin deux petites liasses soigneusement enveloppées, ficelées, cachetées et portant l'une, comme suscription : « *Lettres de Julia* » ; l'autre : « *Lettres d'Andréa* ».

— Tiens ! se dit d'Andrimaud, le gaillard aurait aimé assez une Julia et une Andréa pour conserver leur correspondance. Voilà qui me surprend. Il doit y avoir encore là-dessous quelque mystère.

Cette correspondance le tentait. Il y devinait les éléments de quelque chantage productif. Il brûlait du désir de connaître la prose de Mmes Julia et Andréa.

Mais l'arrivée de Célestin qui s'était fait annoncer par le groom lui rappela qu'il n'avait pas de temps à perdre. Il remit tous les objets dans la valise qu'il referma à clé et donna l'ordre d'introduire le blousard.

— Voilà! lui dit le récidiviste en lui remettant la lettre de Mme de Terrenoire.

Le dos tourné au messager, d'Andrimaud décacheta la missive qui ne contenait aucun mot d'écrit, mais d'où s'échappèrent dix billets de mille francs que le financier fourra dans sa poche de côté.

— Qui vous a remis cette lettre? demanda-t-il à Célestin.

— Ça, c'est mon affaire. Faites votre service; moi, je fais le mien.

D'Andrimaud fut tenté de garder les dix mille francs et de mettre le messager à la porte ; mais tant que Luversan n'aurait pas rendu son âme au diable, le financier devait redouter ses révélations.

Il se résigna donc à glisser sous enveloppe cinq beaux billets de mille francs et à se contenter des cinq autres billets.

— Vous porterez cette réponse à M. Luversan, dit-il à Célestin, et vous lui ferez passer cette valise.

Il lui remit la lettre cachetée à la cire et lui tendit la valise.

Célestin prit les deux objets.

— Et la clé? demanda-t-il, vous ne me donnez pas la clé?

— Je ne l'ai pas.

— Au fait, ça m'est bien égal! Alors, c'est bien tout ce que j'ai à porter là-bas?

— C'est tout.

— Et si le prisonnier n'était plus à Ville-d'Avray, si on l'avait transporté à la Santé comme il en est question?

— Vous iriez à la Santé.

— Votre serviteur! On ne va pas à la Santé comme on va à Ville-d'Avray. Pour y entrer, il faut s'y faire mettre et on n'en sort pas de sitôt. Si je rate mon coup, je vous rapporterai la lettre et la valise. Comme je n'ai aucuns capitaux dont vous puissiez opérer le sauvetage, j'espère que nous ne nous reverrons plus.

— Et moi aussi, riposta d'Andrimaud.

A ce moment, la porte du bureau s'ouvrit doucement, et le joli groom, casquette galonnée en main, annonça :

— Monsieur, il y a un monsieur très bien mis qui veut vous parler de suite.

— Son nom?

— Roger Laroque.

D'Andrimaud tressaillit.

— C'est bien. Priez M. Laroque d'attendre une seconde.

Dès qu'il fut seul avec Célestin :

— Tout est convenu entre nous, vous pouvez vous retirer.

Célestin, très pâle, très émotionné, demanda :

— Est-ce qu'en me retirant, je passerai devant M. Laroque?

— Sans doute.

— Évitez-moi cette corvée.

— Pourquoi?

— Parce que le père Laroque m'a aperçu ce matin comme je venais de sortir de la villa Larouette et qu'il pourrait me reconnaître.

— Après?

— Après, ça ferait du gâchis, pour moi, pour vous, pour Luversan et pour d'autres.

— C'est juste, entrez dans mon lavabo et attendez que je vous délivre.

Il le poussa dans une petite pièce attenante à son bureau, l'enferma à clé et fit entrer Laroque.

Le récidiviste avait acquis dans la solitude de la prison une finesse extraordinaire du sens de l'ouïe. Il colla son oreille à la porte et put entendre, sans en perdre un seul mot, toute la conversation des deux hommes.

— Monsieur, dit Roger, je viens encore vous offrir de gagner de l'argent à mon service.

— Bien volontiers, monsieur Laroque.

— Connaissez-vous la dernière adresse de Luversan?

Le financier se garda bien de se compromettre avant de savoir la nature et le prix du service que le vieillard attendait de lui.

— Non, répondit-il.

— Est-ce bien sûr? Vous n'avez rien à craindre de moi. Je vous donne ma parole qu'en aucun cas, nul ne saura jamais que j'ai eu recours à vous. Répondez-moi donc bien franchement. Oui ou non, la dernière demeure de Luversan vous est-elle connue ?

— Non, mais je pourrais peut-être arriver à la découvrir.

— A la bonne heure ! Ce n'est pas tout. Il faudra quand même pénétrer dans ce domicile et y prendre, avant la justice, tous les papiers qui peuvent intéresser le procès, notamment des lettres sur lesquelles je compte pour établir mon innocence. Ce sont des lettres de femme. Je vous les paierai vingt mille francs.

Les lettres de Julia et d'Andréa ! Vingt mille francs ! Et tout à l'heure d'Andrimaud les tenait, ces lettres.

Malgré sa présence d'esprit, un grand trouble se manifesta sur son visage.

— Monsieur Laroque, dit-il au vieillard, revenez dans une heure, j'aurai peut-être les lettres que vous désirez.

— Bien et je vous remettrai les vingt mille francs.

Le directeur du *Sauveteur des Capitalistes* reconduisit le vieillard jusque sur le palier et le salua obséquieusement.

— Dans une heure, lui dit-il.

D'Andrimaud regagna précipitamment son bureau et ouvrit la porte du lavabo.

A peine entré, il poussa un formidable juron.

Le blousard s'était échappé en cassant un carreau donnant sur l'escalier de service.

On devine l'idée non moins ingénieuse que pratique qui avait inspiré la fugue de Célestin Damour. Les papiers de Luversan, si papiers il y

avait, devaient se trouver dans la valise confiée à ses soins. Le récidiviste se proposa immédiatement de vérifier le fait sans le concours de d'Andrimaud à qui il soufflerait les vingt mille francs promis par le père Laroque. Toutefois, comme il n'avait pas une confiance illimitée dans la parole du pauvre vieux, il commencerait, une fois en possession des précieuses lettres, par déguerpir. Il lui serait facile ensuite de négocier l'affaire par correspondance avec l'intéressé.

Vingt mille francs ! De quoi vivre largement en attendant la réussite. Or, on sait que tout homme pourvu d'un capital a des chances de se faire bien voir de ses contemporains et de tirer son épingle du jeu.

Célestin, que d'Andrimaud rechercha vainement n'eut pas besoin de recourir à un serrurier pour ouvrir la valise. Tranquillement installé dans un fiacre, il vint à bout de la serrure avec un simple crochet, selon un procédé qui lui avait été enseigné en prison par un jeune cambrioleur.

En sentant sous sa main le froid du revolver et du poignard, Célestin se prit à trembler. Que voulait-il faire de ces armes, le criminel de la banquière ? Encore quelque mauvais coup.

Confisqués, le revolver et le poignard. Célestin ne voulait pas se rendre complice d'un nouveau crime de l'assassin de Larouette et de Brignolet.

Quant aux fioles non étiquetées, il ne vit aucun inconvénient à les porter à domicile. Si le blessé y trouvait de quoi s'empoisonner et échapper ainsi au châtiment suprême, l'enquête serait close, ce dont personne ne se plaindrait.

Restaient les papiers. Oh ! oh ! *lettres de Julia, lettres d'Andréa.* Il y en avait pour vingt mille francs au bas mot.

Confisquées, les lettres ! Et pour leur laisser toute leur valeur vis-à-vis du père Laroque, Célestin se promit de respecter les enveloppes, les cachets, la ficelle. Tout ce que ces dames avaient pu écrire à Luversan lui importait fort peu. Seuls, les vingt mille francs l'intéressaient. En quinze jours, il serait en Amérique ; dans six semaines, le père Laroque s'exécuterait.

Il referma la valise aussi facilement qu'il l'avait ouverte.

A neuf heures du soir, débarrassé des armes compromettantes qu'il avait cachées dans le bois, au pied d'un arbre, avec les papiers du blessé, il attendait Ursule devant la petite porte de la villa Larouette.

La tante d'Isidore se montra ponctuelle au rendez-vous.

— Tu ne t'es donc pas accordé avec ton patron ? Isidore, lui demanda-t-elle.

— Ne m'en parlez pas, ma tante. Il avont la prétention d'me prendre

C'était la première fois que Célestin Damour contemplait l'Océan. (P. 911.)

à condition sans être nourri, ni blanchi. J'm'en r'tournons demain matin à La Ferté.

Ursule l'installa comme la veille dans sa chambre.

— As-tu soupé, mon fieux?

— Oui, ma tante.

— Ben vrai ?

— Ben vrai. Je n'demandons qu'à dormir.

Il avait hâte d'en finir avec le brigand.

Mais Ursule avait préparé pour son Isidore du thé qu'elle lui servit avec une assiettée de gâteaux secs. Il fallut bien collationner jusqu'à dix heures du soir.

— Nous avons eu du nouveau ce matin, lui dit-elle tout bas. Les médecins étaient d'accord pour autoriser le juge à interroger notre scélérat. Paraît qu'ils lui ont sauvé la vie tout de même et qu'on va pouvoir le transporter demain à la Santé. Donc ce matin, à dix heures, les juges sont venus. Ce pauvre M. Laroque était là depuis le point du jour. Tu penses s'il se fait vieux, s'il a hâte que ça finisse, lui qui était obligé de se cacher sous un faux nom. Quand on pense à tout ce qu'il a souffert, ça fait frémir : ça a été d'abord le jugement en cour d'assises, la condamnation aux travaux forcés à perpétuité, le bagne avec tous les vrais assassins, empoisonneurs, incendiaires, pour uniques compagnons, puis l'évasion. Il s'est sauvé dans une barque par une nuit d'orage. Bien sûr que Dieu le protégeait ; de gros navires se sont brisés sur la côte; sa barque a flotté au large, et quand le soleil est revenu, l'évadé a trouvé un refuge à bord d'un navire qui l'a porté en Amérique.

Célestin ouvrait de grands yeux à ce simple récit fait par la bonne femme, d'après ce qu'elle avait lu dans les journaux, d'après le peu que ces messieurs Tristot et Pivolot avaient bien voulu lui dire.

Vrai, ces péripéties, ces malheurs arrivés à un honnête homme, ça lui gonflait son cœur desséché par l'égoïsme des prisons, par l'habitude de ne considérer son prochain que comme une proie difficile à prendre, à cause des gendarmes.

— En Amérique, continua Ursule, M. Laroque travaille, travaille tant, qu'il devient riche. Il est obligé de laisser son nom, le nom de ses pères, tous des honnêtes gens, pour emprunter celui d'un Américain dont il a sauvé la fille dans un incendie. Si tu voyais son visage. Un homme qui était si beau, étant jeune; il est maintenant tout couvert d'affreuses brûlures qu'il s'est faites en traversant les flammes pour arracher à la mort un enfant.

Elle devenait éloquente, la bonne Ursule.

— Tes yeux se remplissent de larmes, dit-elle en observant le faux Isidore. Ça prouve que tu as du cœur. Aussi, je suis bien heureuse d'avoir fait des économies dont tu profiteras.

Ces témoignages d'affection achevèrent la honte de Célestin qui pleura tout de bon.

— Continuez, ma tante, continuez. Qu'est-il arrivé ce matin?

— Oh ! rien de bon pour M. Laroque. Les juges ont eu beau retourner sur le gril l'assassin, ce misérable n'a rien voulu avouer. Il nie tout et dit qu'il ne parlera que devant le jury. Je suis entrée pour mon service dans la chambre où on l'interrogeait au moment où M. Laroque s'écriait : « Vous êtes perdu, à quoi vous sert de nier? Ne m'avez-vous pas assez fait souffrir? Ne voulez-vous donc pas aider à ma réhabilitation? Si quelque chose peut attirer sur vous la pitié du jury, ou, à défaut de cette pitié, celle du chef de l'État qui commuera votre peine, ce sera d'avoir rempli votre devoir envers celui que vous avez laissé appeler *Roger-La-Honte.* » Eh bien, ces paroles qui auraient ému le plus grand criminel des temps passés et futurs, Luversan les a écoutées sans un frémissement. « Vous me fatiguez inutilement, a-t-il dit. Laissez-moi mourir tranquille. » Les médecins se sont opposés à la continuation de l'interrogatoire, mais ils disent que le blessé est beaucoup mieux et qu'il joue la comédie de l'agonie. Ce pauvre, ce bon M. Laroque, que j'ai connu si heureux, du temps de feu sa digne épouse qui est morte de chagrin, oui, morte de chagrin, aussi vrai, Isidore, que tu es bien digne de porter le nom honorable de Dondaine, ce pauvre M. Laroque se brûlerait la cervelle s'il n'était pas réhabilité !

— Ah ! y s'brûlerait la cervelle? C'est-y ben sûr, ma tante, qu'y s'la brûlerait, la cervelle?

— Il a assez d'énergie pour ça.

Célestin, tout rêveur, tout décontenancé, but une gorgée de rhum.

Cela lui rendit des forces. Il se coucha en disant : « Après tout, j'ai confisqué le poignard, le revolver, Luversan ne peut pas faire du mal avec ce qui lui reste dans sa valise. Quant aux lettres, puisqu'elles sont si utiles au père Laroque, il les aura bientôt. Pour aujourd'hui, n'oublions pas que j'ai encore cinq mille francs à gagner. Mais où notre homme les prendra-t-il, les cinq mille francs? Bah ! dans le portefeuille de la banquière à qui il m'enverra porter un petit papier.

A une heure, il recommençait sa descente par la fenêtre et parvenait à se blottir aussi heureusement que la nuit précédente sous le lit du blessé.

Luversan prit la lettre et la valise qu'il glissa entre ses deux matelas, du côté de la ruelle. Puis, se penchant à l'oreille du messager :

— Reprenez la lettre, lui dit-il, elle contient les cinq mille francs promis.

Ainsi, Célestin avait eu la sottise d'apporter lui-même la *galette*, comme il disait élégamment. Quand, avec mille précautions, il eut réussi

à ouvrir l'enveloppe sans produire le moindre froissement de papier, et à palper les cinq billets de banque :

— Imbécile! pensa-t-il. Je pouvais m'éviter la corvée et être payé quand même. Vous n'avez plus besoin de moi? dit-il à Luversan.

— Non. Adieu.

C'était au tour de M. Tristot de veiller dans la chambre voisine. A bout de forces, les deux policiers s'étaient endormis tout de bon et ronflaient comme des tuyaux d'orgue.

Célestin, cette fois, ne remonta pas chez sa tante. Il se laissa glisser jusqu'en bas et regagna, dans les bois, sa cachette où il prit seulement les lettres. Le revolver et le poignard ne pouvaient qu'aggraver sa situation si la justice remettait la main dessus Il les enterra de son mieux.

Il repartit à Paris à pied sans encombre et attendit avec impatience les journaux du soir pour avoir des nouvelles de Ville-d'Avray.

Dès trois heures de l'après-midi, une volée de camelots, chargés d'énormes paquets de journaux de toutes nuances, de tous formats, s'abattaient de la rue du Croissant rue Montmartre, pour se répandre ensuite dans les artères de Paris où le papier noirci s'enlève comme par enchantement.

Le moins expérimenté de la corporation pouvait espérer qu'il ne crierait pas sa marchandise dans le vide. Quand le *canard* (c'est ainsi qu'ils appellent la gazette) barbote dans le crime, on est sûr que le lecteur ira de son sou et même de son décime.

Les camelots hurlaient à s'égosiller ce titre bien fait pour engager le passant à mettre la main à la poche : « L'évasion de Luversan. »

Célestin frissonna de la tête aux pieds. Il croyait avoir joué un bon tour au protégé de la banquière en soulageant sa valise de toutes armes offensives et défensives, et voici maintenant qu'il devenait le complice du criminel pour avoir favorisé sa fuite. Il pouvait en redouter des conséquences plus désastreuses qu'un vol de gigot à l'étalage.

Un limier de la sûreté qui aurait vu Célestin lire en pleine rue le récit de cette évasion inouïe, l'eût certainement suivi pour s'assurer de son identité et savoir ce qui l'émotionnait tant dans l'affaire de Ville-d'Avray.

Ce récit était ainsi conçu :

« Nous n'en avons pas fini avec le trop fameux Luversan.

« On croyait que l'assassin de Larouette agonisait à l'hôpital Beaujon. Il n'en était rien. L'assassin de Larouette n'avait jamais, depuis sa tentative de suicide, quitté Ville-d'Avray, où il vient de jouer le tour aux deux agents chargés de le garder à vue.

« Ce matin, Mme Dondaine, vieille domestique au service de M. Roger Laroque, étant descendue à son heure habituelle de la chambre qu'elle occupait au-dessus de celle de l'assassin, constata que toutes les portes étaient ouvertes.

« Luversan ne reposait plus sur son lit de douleur. Avec une énergie qui tient du prodige, le blessé avait réussi à gagner la campagne et sans doute à rentrer à Paris, où les criminels recherchés se perdent comme une aiguille dans une botte de foin.

« Qu'étaient devenus les deux agents ?

« Ils dormaient! Ils dormaient comme des sourds!

« Mme Dondaine eut beau les secouer, ils ne se réveillèrent pas. Il fallut appeler le médecin, qui constata que ces malheureux avaient dû absorber un puissant narcotique. Deux petits verres à liqueur se trouvaient à portée de leurs mains, près d'un flacon de cognac qui a été saisi et qui sera l'objet d'une analyse de la part des chimistes experts attachés au parquet.

« Il ne fallut pas moins d'une heure de soins pour réveiller les agents. En apprenant la fuite de leur prisonnier, ils faillirent tomber en syncope.

« Interrogés par le commissaire de police de Sèvres qu'on était allé chercher en toute hâte, ils n'ont pu fournir aucun renseignement utile. Voici le résumé de leur déclaration :

« Vers deux heures du matin, le prisonnier s'est mis tout à coup à pousser des cris de douleur, prétendant eprouver de vives souffrances internes. Il lui firent prendre un calmant et bientôt Luversan parut s'endormir, tout à fait soulagé. Auparavant il avait demandé qu'on lui fermât sa fenêtre restée entr'ouverte par ordre des médecins, en vertu des nouvelles théories de la Faculté de médecine qui ne trouve jamais assez d'oxygène dans les chambres des malades atteints d'affections pulmonaires. Les agents avaient accédé à son désir, et comme la fermeture de la fenêtre achevait de les rassurer sur le *bouclage* du prisonnier, ils crurent pouvoir sommeiller une petite heure. Avant de s'étendre sur leur fauteuil respectif, ils prirent la goutte, ce qui n'a rien d'illicite. Peu d'instants après, ils s'endormaient.

« C'est tout ce qu'ils purent déclarer au magistrat.

« Le parquet de la Seine, prévenu à son tour, s'est mis en mouvement... A onze heures du matin, le procureur de la République, accompagné de son substitut, de M. de Lignerolles, juge d'instruction et de M. Lacroix, commissaire de police aux délégations judiciaires, s'est transporté à la villa Larouette et a recueilli des informations.

« Le chef de la sûreté n'a pas tardé à les rejoindre. Ce magistrat, convaincu de l'existence d'un complice de Luversan, a interrogé Mme Dondaine, qui s'est coupée dans ses réponses. Menacée d'une arrestation immédiate, la pauvre vieille, dont M. Roger Laroque répond comme de lui-même, a fini par raconter une histoire tellement extraordinaire qu'on s'est demandé un instant si elle n'était pas devenue folle.

« Elle déclare avoir reçu secrètement avant-hier la visite de son neveu, Isidore Dondaine, domicilié chez ses parents à La Ferté-Milon (Aisne). Ce jeune homme, ouvrier jardinier, se rendait à Vitry pour se faire embaucher dans une pépinière. La tante, à qui les agents avaient défendu de laisser pénétrer aucun étranger dans la villa, l'introduit à leur insu dans sa chambre, lui donna à souper, et, par bonté d'âme, lui improvisa un lit de camp pour le dispenser des frais d'hôtel. Il revint hier soir, à neuf heures et reçut la même hospitalité.

« Or, ce matin, Mme Dondaine, qui, dans sa terreur de la justice, n'osa pas tout d'abord dénoncer le fait, a constaté que son neveu avait filé par la fenêtre en s'aidant d'un drap de lit transformé en échelle de toile. Or, rien n'empêchait cet étrange fugitif de faire station à la fenêtre ouverte de Luversan et de l'aider dans sa fuite.

« Le plus curieux de l'affaire, c'est qu'Isidore Dondaine n'a aucun rapport avec l'audacieux visiteur introduit dans la place par la domestique de M. Roger Laroque. Elle n'avait jamais vu son neveu et s'est laissé prendre au piège.

« En effet, une dépêche envoyée à La Ferté-Milon par le chef de la sûreté à l'appariteur de cette commune a été suivie de la réponse suivante parvenue, quai de l'Horloge, à deux heures :

« *Isidore Dondaine pas venu à Paris. Est victime d'un imposteur inconnu qui lui a volé ses papiers de famille.* »

« La chambre de Mme Dondaine a été visitée minutieusement. L'examen du drap qu'elle avait décroché de la fenêtre et remis en place a permis de retrouver les traces de son enroulement et de sa tension sous le poids du faux Isidore qui a dû partir avec Luversan, lui fournir une voiture et le ramener à Paris.

« La fuite de l'assassin de Larouette peut retarder, sinon empêcher à tout jamais, la réhabilitation de M. Roger Laroque.

« Tous ceux qui ont compati à ses infortunes feront des vœux sincères pour que le coupable ne tarde pas à être retrouvé.

« A demain des détails complets sur cette évasion si mouvementée et si mystérieuse. »

Célestin ne douta pas que son signalement ne fût donné par le père

Laroque qui l'avait aperçu la veille à Ville-d'Avray, près de la petite porte de la villa ; par la marchande de vin, amie et payse d'Ursule ; par les époux Dondaine et enfin par Isidore.

Il résolut de gagner le Havre le jour même et de s'embarquer par le premier paquebot. Ses idées de commerce lui semblaient absurdes maintenant qu'il se sentait des billets de mille dans la poche.

Il commença par s'acheter une modeste tenue de voyage, afin de ne pas tirer l'œil, bourra sa valise de linge demi-fin, et s'en fut tout tranquillement en troisième classe du train omnibus au chef-lieu de la Seine-Inférieure.

Trois jours après, il faisait viser ses papiers d'identité par l'autorité locale, et pour ne pas éveiller les soupçons, s'embauchait dans une équipe d'ouvriers recrutés par un industriel de Buenos-Ayrès.

Il s'attendait à voyager peu agréablement, mais il se rattraperait à l'arrivée.

Le départ s'opéra par un temps splendide.

C'était la première fois que Célestin Damour contemplait l'Océan.

L'immensité l'écrasait.

L'eau verte lui faisait peur. Il sentait le gouffre au-dessous de lui, et le récidiviste qui n'avait jamais redouté que le gendarme, tremblait à l'cri de sa conscience révoltée :

— Misérable ! Tu as fait sauver un assassin et tu seras complice des nouveaux crimes qu'il pourra commettre. Misérable ! Tu as replongé dans la douleur cet honnête homme, Roger Laroque, dont les malheurs racontés par une simple servante t'avaient tiré les larmes des yeux.

LXII

La veille de son évasion, Luversan, tout entier à l'espoir de rattraper sa liberté, se sentit renaître. Grâce à sa robuste constitution, il avait échappé à la mort. Maintenant, il voulait guérir, et ce *vouloir*, poussé à son paroxysme, valait mieux pour le rétablissement du blessé que les drogues dont sa table de nuit était encombrée.

En deux phrases bien claires, Andréa l'avait mis au courant de la situation. Les preuves de son second crime se trouvaient en possession de Tristot et de Pivolot ; il fallait les leur arracher à tout prix, reprendre du même coup la fortune volée dans la caisse de M. de Terrenoire, et fuir avec Andréa.

Tels étaient les projets de Luversan.

On sait par le récit d'Ursule Dondaine comment l'inculpé, pressé de questions par les juges, supplié par Roger Laroque, résista à ce premier interrogatoire, opposant des dénégations énergiques, déclarant qu'il ne parlerait qu'à la cour d'assises, et se plaignant du supplice qu'on imposait à son agonie.

Cette secousse aurait certainement amené une rechute du blessé sans l'espérance de salut que Célestin lui avait apportée dans un message. Luversan retrouvait des forces pour nier, et la lutte, au lieu de le briser, le régénérait à l'insu des témoins de la confrontation.

Il n'en feignit pas moins un grand abattement qui abrégea la séance et lui valut la faveur d'un remède au goût de la plupart des malades.

Luversan demanda un verre de champagne, et les médecins, fidèles encore aux doctrines de la Faculté qui prône les vertus du vin mousseux pour les sujets en passe de tourner du mauvais côté, accédèrent à son désir. Ils eurent soin toutefois de ne pas laisser la bouteille au col d'argent à la portée du blessé.

La Faculté n'a pas toujours tort. Le jus divin champenois amena sur les joues de Luversan une teinte rose de meilleur augure.

Sans la confontration, Tristot et Pivolot eussent obtenu de suite leur délivrance, c'est-à-dire le transport immédiat de l'inculpé à la prison de la Santé. On décida toutefois que ce transport se ferait le lendemain, à la tombée du jour, pour éviter les rassemblements des curieux aussi féroces qu'indiscrets.

Un grand pot de lait superfin fut mis à la disposition du malade qui le vida dans son après-midi, sans préjudice d'un second verre de champagne.

Tant et si bien que Luversan se sentait presque gaillard sur le soir, respirait moins péniblement et sentait que la cicatrisation de sa blessure serait l'affaire de quelques jours à peine.

De là à décamper de la villa avec la facilité du mystérieux messager qu'Andréa lui avait envoyé, et ce la nuit suivante, il y avait à franchir un monde de difficultés insurmontables. Mais les impossibilités, Luversan ne s'en inquiétait pas encore. Une fois dehors, il aviserait. Dans tous les cas, il préférait crever dans les bois comme un tigre blessé plutôt que de retomber sous la main du bourreau. Il ne se faisait aucune illusion. Il était certain qu'au bout de la cour d'assises il passerait par les quarante jours d'affreuses angoisses du condamné à mort, délai qui excite la pitié stupide des philantropes à rebours et dont la crainte en impose autrement à l'esprit des scélérats que la décapitation elle-même.

Et nul, parmi les blancs, ne sut jamais s'il devint la proie des crocodiles. (P. 916.)

Enfin la villa Larouette s'enveloppa des ombres d'une nuit opaque. Tristot et Pivolot, écrasés de fatigue, luttèrent vainement contre le sommeil.

A cet instant propice pour Luversan, Célestin opéra sa descente de chez Ursule Dondaine.

— Adieu ! lui dit tout bas le blessé après l'avoir payé.

Et Célestin se laissa dégringoler avec bonheur dans le jardin, d'où il gagna la campagne.

Luversan tenait sa valise.

Pour l'ouvrir, il avait pris ses précautions en s'emparant d'une paire de ciseaux oubliés sur la table de nuit par la mère Dondaine, qui crut les avoir perdus au jardin et n'en parla pas aux agents.

Luversan creva le cuir et plongea sa main dans l'ouverture béante.

Il faillit pousser un cri de rage en constatant que le revolver et le poignard manquaient.

— Canaille d'Andrimaud! pensa-t-il. Tu me le paieras!

L'absence de tous papiers, la disparition des lettres de Julia et d'Andréa, lui donna à penser que le directeur du *Sauveteur des capitalistes* projetait de se faire une arme de ces pièces pour rançonner deux familles, mais il s'en consola par cette réflexion sinistre : « Je lui fermerai la bouche avant qu'il sache le nom de mes maîtresses. »

Il ne restait au fond de la valise que les fioles enveloppées dans une ignoble loque dont Célestin s'était servi pour faire poids.

Luversan palpa chacune d'elles. Il rit silencieusement en serrant dans sa main gauche un petit flacon bouché à l'émeri.

— Je les tiens! murmura-t-il.

Il prêta l'oreille.

Tristot et Pivolot ronflaient encore.

Doucement il sortit de son lit, s'avança dans la chambre des dormeurs qu'éclairait vaguement la lueur de la veilleuse, prit un carafon de cognac qui se trouvait sur la table, le déboucha, en but une large gorgée et le remplaça par le liquide contenu dans son petit flacon.

Cela fait, il alla se recoucher.

Une seconde plus tard, il eût été pris. Tristot venait de se réveiller et bâillait à se décrocher la mâchoire.

Luversan proféra des plaintes qui réveillèrent également Pivolot. Les deux agents accoururent à son chevet.

— Je souffre! dit-il en simulant des douleurs internes.

— Voilà ce que c'est, fit Tristot, que d'écouter les médecins. Du champagne! En voilà un remède!

— Le fait est, approuva Pivolot, que c'est une mauvaise drogue. Je n'en ai bu qu'une fois, à un repas de noce, et j'ai été fort malade.

— Vous en aviez peut-être trop bu, observa timidement Tristot.

Mais le blessé continuait à se contorsionner le visage, comme s'il allait passer de vie à trépas sans autre transition.

Les deux agents, affolés, présentèrent à l'inculpé toutes les potions

ordonnées par les médecins. Il refusa d'absorber quoi que ce fût et continua de geindre. Peu à peu il se calma, cligna des yeux en signe d'assoupissement, réclama la fermeture de la fenêtre et parut s'endormir tout à fait.

— Voulez-vous mon opinion? demanda Tristot à Pivolot.

— Allez-y.

— Eh bien, l'inculpé est ivre.

— Je t'en ficherai, moi, du champagne! déclara Tristot qui, sans songer que son acte répondait mal à ses paroles, alla se verser du cognac dans la chambre voisine.

Pivolot le rejoignit.

— On ne trinque donc pas ce matin? demanda-t-il à Tristot, qui se hâta de le servir. A votre santé!

— A la vôtre.

Chacun vida son verre d'un seul trait.

— L'abominable drogue! déclara Tristot.

— Abominable, en effet, approuva l'autre. Si les gouvernements n'y mettent ordre, la fin de l'homme arrivera avant la fin du monde, par l'alcoolisme.

Pivolot baissa la tête en signe d'assentiment.

Ce fut le dernier effort d'esprit de M. Pivolot.

Il s'endormit tout aussitôt pour ne se réveiller que le lendemain; de même l'honorable M. Tristot.

Luversan, maître du terrain, n'avait plus rien à craindre que de lui-même. Il se leva, réussit par un effort suprême de la volonté à s'habiller, mais, pris de faiblesse, se laissa tomber sur un fauteuil.

De sa valise, il tira une seconde fiole, plus grande que la première et hermétiquement bouchée. Elle contenait un liquide rouge comme du sang dont il se versa quelques gouttes entre les lèvres.

De qui tenait-il ce breuvage destiné à lui rendre ses forces?

Mathias Zubéri, en vrai Levantin, avait beaucoup voyagé. Voulant la fortune à tout prix, à vingt ans il parcourait déjà le centre de l'Afrique, à la tête d'une bande de marchands d'esclaves, et arrachait à leur famille, à leur tribu, au sol natal, les malheureux noirs qui tombaient dans ses embuscades.

Au cours d'une de ces expéditions, il s'empara d'un jeune nègre de haute stature qui opposa une résistance acharnée et blessa grièvement de sa sagaie le lieutenant de la bande. Tout dans le prisonnier, l'énergie hautaine peinte sur ses traits, la fierté du regard, le mépris du vainqueur et de la mort, indiquait sa noble origine.

Mathias Zubéri l'interrogea avec le secours d'un interprète et essaya vainement de l'intimider.

— Je suis fils de roi, lui dit sa victime, et je ne plierai pas devant toi.

— Si tu es fils de roi, tu paieras rançon.

— Mon père ne connaît pas l'argent et ne pourrait donner que des troupeaux dont tu serais embarrassé. Mais, si tu consens à me retirer mes liens et à me rendre ma liberté, je te ferai connaître le *secret de longue vie.*

— Parle.

— Je sais composer un breuvage qui relève la force du guerrier blessé et sur le point de succomber à la perte de son sang. Tu pourras l'expérimenter tout à l'heure sur l'homme blanc que j'ai frappé d'un coup de sagaie.

Mathias Zubéri lui promit la liberté s'il réussissait à sauver son lieutenant.

Le jeune prince composa un breuvage avec des herbes qu'il cueillit sur la lisière d'une forêt et en fit absorber quelques gouttes à l'agonisant. Aussitôt, le blessé se sentit renaître. Une teinte rose remplaça la pâleur livide que les approches de la mort avaient donnée à ses traits. Le sang cessa de couler de sa blessure. Il se leva régénéré.

— Sous l'effet du breuvage, dit le nègre, l'homme blanc pourrait monter à cheval et supporter une longue course, mais, à peine arrivé, il succomberait s'il n'avait recours de nouveau au remède. Avec dix gouttes par jour, il sera guéri avant que le soleil se soit levé six fois de suite.

Mathias Zubéri prit le vase qui renfermait le cordial, mais au lieu de rendre la liberté au prince :

— Es-tu fou d'avoir cru, lui dit-il, que je me priverais du savoir d'un esclave tel que toi ?

Et il fit signe à ses hommes de s'emparer du prince. Mais ce dernier, aussi souple que le jaguar, s'était déjà élancé dans la direction d'un fleuve qui traversait la forêt et y avait tracé une voûte au-dessous de laquelle s'enchevêtraient les branches d'arbres centenaires. Vingt coups de fusil furent tirés sur lui ; aucune balle ne l'atteignit.

On le vit s'élancer dans le gouffre et nul, parmi les blancs, ne sut jamais s'il devint la proie des crocodiles.

Comme autrefois son lieutenant blessé par la sagaie du fils d'un roi africain, Luversan se sentit régénéré sous l'influence du mystérieux élixir. Il n'avait pas à monter à cheval et à supporter une longue course, mais ce qui lui restait à faire exigeait des forces surhumaines.

Le *secret de longue vie* y pourvoirait.

Luversan serra dans sa valise le précieux élixir et lestement passa dans la pièce voisine. Les agents dormaient d'un sommeil de plomb.

Il étaient à la discrétion de l'assassin. Luversan les contempla avec un sourire ironique. Pour l'instant il triomphait.

— Agissons, se dit-il, et vite!

Il retourna les poches de Tristot qui, renversé sur son fauteuil, ressemblait à s'y méprendre à une poupée de cire comme on en voit au musée Grévin.

En dehors de sa tabatière en argent, d'une paire de lunettes dorées, d'un foulard à carreaux rouges et bleus et d'un revolver, l'agent n'était porteur d'aucun papier pouvant intéresser le fugitif.

Luversan prit le revolver.

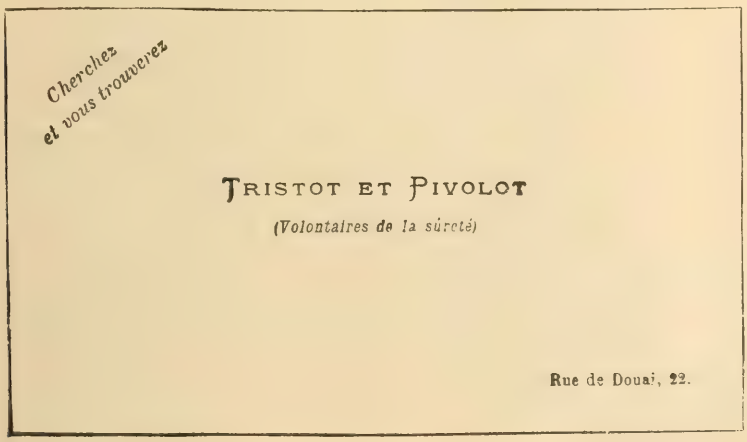
Dans les poches de Pivolot il trouva cent vingt-huit francs quatre-vingt-cinq centimes dont il s'empara.

Cela le tirait d'un grand embarras. Sans un sou, l'homme le plus résolu est réduit à l'impuissance.

Mais ce n'étaient ni de l'argent, ni des armes, qu'il cherchait. Il lui fallait, à tout prix, connaître la demeure de ces deux hommes, l'appartement où ils tenaient en réserve les pièces de conviction du crime du boulevard Haussmann, savoir : les billets de banque repris à Luvigny et les valeurs dont Andréa s'était laissé déposséder.

Luversan tressaillit d'aise en découvrant un portefeuille dans la poche de Pivolot. Avec quelle joie féroce il déplia ce portefeuille, certain qu'il était d'y trouver au moins des renseignements précis sur le dormeur.

Il ne se trompait pas. D'un des compartiments, il tira des cartes de visite ainsi conçues :



— Ah ! ils demeurent ensemble, murmura Luversan. Cela va m'épargner des pertes de temps. « Cherchez et vous trouverez ! » Il y a du bon dans cette vieille devise. J'ai cherché, messieurs, et j'ai trouvé.

Les autres compartiments du portefeuille ne contenaient que des papiers sans importance.

— Ces gens-là, se dit le Levantin, ne doivent pas demeurer à l'hôtel garni. Conséquemment, ils ont leur clé sur eux.

Il refouilla Tristot avec la méthode d'investigation recommandée par Edgar Poë, commençant par les poches du pantalon pour finir aux goussets du gilet.

— Je cherche, dit-il au dormeur, et... je trouve ! conclua-t-il en retirant deux clés d'une poche secrète placée sous le revers droit de la redingote.

Et Tristot ne se réveilla pas. Peut-être rêvait-il avec béatitude à son prochain triomphe en cour d'assises quand il présenterait au jury émerveillé les preuves de la culpabilité de son criminel récalcitrant.

— Bonne nuit, messieurs ! dit Luversan en prenant sa valise et en descendant l'escalier. Bien que volontaires de la sûreté, c'est bien involontairement que vous manquez le coche. Bonne nuit !

Il gagna lestement la campagne.

Si les savants médecins qui l'avaient condamné quelques jours auparavant eussent rencontré sur les grands chemins ce voyageur nocturne, ils auraient conçu immédiatement le plan d'un mémoire à adresser à l'Académie au sujet de cette guérison miraculeuse, nouvelle preuve de l'efficacité du champagne dans les cas de lésion au poumon. Ne suffit-il pas qu'un remède soit à la mode pour qu'il agisse à coup sûr ? N'est-ce pas d'ailleurs un signe du progrès que de voir nos Esculapes préconiser des remèdes sur lesquels les pharmaciens ne gagnent point cinq cents pour cent ?

Luversan marchait d'un pas allègre. Il avait hâte d arriver à Paris, seule ville où la police serait fort embarrassée de dévisager tous les passants pour découvrir le gibier de potence.

Une circonstance favorable lui fit gagner du temps et ménager ses forces. Grande-Rue de Sèvres, un fiacre vint à passer, s'arrêta devant un porte. Deux voyageurs descendirent du véhicule et réglèrent le cocher, qui retourna vers Paris.

Luversan allait devant, très doucement, attendant que les voyageurs fussent rentrés chez eux. Le cocher flaira un client et ralentit l'allure de son cheval.

— Vous êtes libre ? lui demanda le Levantin.

— Cela dépend.

— Où remisez-vous ?

— A Grenelle.

— Parfait. Conduisez-moi jusqu'à votre dépôt. Vous aurez un bon pourboire.

Enchanté de l'aubaine, le cocher rentra bon train dans sa bonne ville de Paris.

Luversan lui donna dix francs, prit un autre fiacre et se fit conduire rue de Douai.

Il était cinq heures du matin.

En face du n° 22 où habitaient Tristot et Pivolot se trouvait un débit de vin dont le patron était occupé à ouvrir ses volets.

Luversan entra dans cet établissement et demanda un verre de chartreuse.

Le débitant l'examina tout en le servant. Le voyant si pâle qu'on eût dit un mort relevé de sa couche funèbre, il le prit pour un joueur qui s'était fait décaver par des fripons dans quelque tripot clandestin.

— Vous connaissez MM. Tristot et Pivolot? lui demanda Luversan.

— Comme on connaît ses bonnes pratiques. Ce n'est pas que ces messieurs consomment beaucoup sur le zinc, mais ils savent que j'ai du beaujolais comme on n'en trouve nulle part et ils en usent, suivant leur droit. Des clients qui payent toujours comptant, sans rechigner. Et des malins!

— Oui, on les dit très forts.

— Je vous crois. Ce sont eux qui ont arrêté Luversan.

— Luversan?

— Oui, Luversan, l'assassin de Ville-d'Avray, quoi! Si vous avez besoin de leurs services, si on vous a joué quelque mauvais tour, si votre femme vous trompe et que vous ne sachiez pas avec qui, si vous avez commis l'imprudence d'étaler des billets de mille devant des *philosophes* qui se sont empressés de vous les rafler, vous ne sauriez mieux faire que de vous adresser à Tristot ou à Pivolot, les deux font la paire, dans le bon sens du mot.

— Ils demeurent près d'ici, je crois?...

— En face, vous voyez d'ici les fenêtres.

— A quel étage?

— Au troisième au-dessus de l'entresol, un petit appartement de neuf cent cinquante francs, sans compter les impositions. On les dit très à leur aise, mais ils ne font pas *d'épate*. Pas de femmes, pas d'enfants, ni chien, ni chat. Par exemple, quand il s'agit de dénicher un criminel, comme ce fameux Luversan — ah! si je le tenais, le misérable, je lui

réglerais son compte à la mode de chez nous, — ils n'ont pas peur d'y aller de leur poche. Mme Chalumet, qui est donc leur femme de ménage, m'a assuré hier que Luversan leur coûte à eux deux plus de dix mille francs. Entre nous, vous ne les trouverez pas. Ils n'ont pas couché chez eux de la semaine. Or, quand ils découchent, ce n'est pas pour la briguedondaine ou la briguedondon. Nos gaillards doivent être sur une bonne piste. Mme Chalumet m'a assuré hier qu'ils travaillaient pour le crime du boulevard Haussmann, vous savez bien, l'assassinat de Brignolet.

— Je ne connais pas ça, dit Luversan, qui s'était assis et n'avait pas la force de se relever

Le débitant vit qu il tombait en faiblesse et lui présenta son verre de chartreuse.

— Eh! eh! l'ami, faudrait voir à ne pas tourner de l'œil dans ma boutique.

Luversan repoussa le verre.

— J'ai ce qu'il me faut, dit-il.

Il tira de sa valise la fiole renfermant le *Secret de longue vie* et s'en versa quelques gouttes entre les lèvres.

Immédiatement ses yeux reprirent de l'éclat; son teint, de la couleur.

— Combien? demanda-t-il en souriant.

— Soixante centimes. Mais vous n'avez pas bu votre chartreuse?

— Cela ne fait rien, payez-vous.

Il posa sur le comptoir une pièce de cent sous.

Tout en faisant la monnaie, le patron regardait avec admiration l'heureux changement qui s'était produit dans la santé du client grâce au liquide rouge dont il avait simplement humecté ses lèvres.

— Vous ne pourriez pas me donner la formule de votre élixir? lui demanda-t-il. C'est pour ma femme qui a souvent des syncopes, par rapport à l'époque critique...

— On n'en fabrique qu'au Soudan ou encore en Abyssinie, répondit Luversan. Bonjour, monsieur.

Il sortit et constata avec joie que la porte du n° 22 venait de s'ouvrir pour donner passage à la marchande de lait.

Il surveilla les entrées et sorties du débit de vin et dès qu'il jugea, par l'affluence des clients, que le patron devait être assez occupé à son comptoir pour ne pas s'inquiéter de ce qui se passait dans la rue, il traversa la chaussée.

Rapidement il se glissa, par la porte entr'ouverte, dans l'allée de la maison où habitaient MM. Tristot et Pivolot, volontaires de la sûreté, au troisième étage, au-dessus de l'entresol.

Toute effarouchée, elle rentra chez ses maîtres. (P. 923.)

Après avoir tiré le cordon aux fournisseurs, les concierges s'étaient empressés de refermer les yeux sur le doux oreiller. Demandez-le à tous nos vigilants gardiens d'immeubles : c'est le matin, après le premier réveil, qu'on s'enfonce le plus volontiers dans les voluptés d'un sommeil qui n'est pas assez profond pour qu'on n'en sente pas les bienfaits réparateurs. Il est vrai qu'à l'heure où Paris achève de secouer sa torpeur à l'appel nasillard du tramway, les locataires peuvent bien se garder eux-mêmes. MM. les cambrioleurs et autres briseurs de portes leur font la concession de ne pas les déranger dans leurs ablutions. Seul, le criminel de profession, l'assassin des filles principalement, qui opère de nuit, profite pour s'éclipser du court moment où la maison reste accessible aux allées et venues de la laitière, de la porteuse de pain et autres serviteurs empressés du ventre de Paris.

Le Levantin, expert dans l'art d'étouffer le bruit de ses pas, de rétrécir son ombre, passa devant la loge des concierges sans éprouver la moindre émotion. D'un coup d'œil, il avait jugé, d'après la fermeture hermétique des rideaux du vitrage, que ces braves gens n'entreraient pas en fonction avant une demi-heure. C'était plus qu'il ne lui en fallait, s'imaginait-il, pour opérer sa perquisition.

Au second étage, il se croisa avec une jeune domestique qui descendait de sa chambre située dans les combles.

— Bonjour, jolie fille, lui dit-il au passage.

Tout effarouchée, elle rentra chez ses maîtres. Comment se défier d'un homme bien mis qui vous fait des compliments!

Au troisième étage, Luversan s'arrêta sur le palier. Deux portes se trouvaient devant lui.

Il hésita un instant.

— Suis-je bête! pensa-t-il. C'est à droite qu'il faut entrer. Il y a une serrure de *sûreté*.

Ce jeu de mots le fit sourire. Il ouvrit de deux tours de main les serrures, pénétra dans la place et commença par explorer toutes les chambres pour s'assurer si la femme de ménage ne gardait pas l'appartement.

Personne.

D'autre part, Luversan appréhendait de se heurter à quelque coffre-fort inexpugnable. Les particuliers jouent de ces tours aux malfaiteurs. Le temps n'est pas loin où tous ceux qui possèdent quelques écus les mettront à l'abri dans un meuble incassable, « inemportable » et incombustible. C'est ainsi que dernièrement les héritiers d'un mendiant d'église trouvèrent une petite fortune dans un *Fichet* où le défunt inscrit au bureau

de bienfaisance, renfermait ses recettes quotidiennes et devant lequel il se nourrissait du pain sec des contribuables.

Tristot et Pivolot étaient en retard avec le siècle. Pas le plus petit coffre-fort à leur domicile.

En revanche, Luversan eut beau faire sauter les tiroirs de tous les meubles, il ne trouva pas ce qu'il cherchait.

— Bah! se dit-il, les gaillards ont une cachette. Cherchez et vous trouverez.

Le cabinet de travail des agents était garni au fond d'un vaste placard-bibliothèque rempli d'ouvrages concernant l'organisation judiciaire et policière en tous pays.

Luversan le vida du haut en bas, s'aidant d'une échelle roulante.

A ce métier, il suait à grosses gouttes. Le pansement de sa blessure s'était un peu dérangé. Le misérable éprouvait d'atroces souffrances. La respiration recommençait à lui manquer.

Et cependant il cherchait sans relâche. Il serait mort sur place plutôt que de renoncer à trouver.

A deux reprises, il eut recours au *secret de longue vie.* Ses forces lui revenaient aussitôt, mais à quel prix! Il ne lui restait plus, au fond du flacon, que quelques gouttes du liquide régénérateur.

A sept heures du matin, Luversan cherchait encore.

A la souffrance physique se joignait la peur, l'horrible peur d'être pris au piège.

Il regrettait de n'avoir pas égorgé les deux agents pendant qu'il les tenait à sa discrétion.

Réveillés, tous deux constateraient la disparition de leurs clés et ils devineraient le plan du fugitif. Grâce au télégraphe, la police, avertie, pouvait surgir d'un instant à l'autre.

Tout en furetant partout, il prêtait l'oreille aux bruits du dehors, tressaillant jusqu'au plus profond de son être quand des pas faisaient craquer l'escalier de la maison.

Soudain, il entend la porte d'entrée s'ouvrir. Il n'a que le temps de se baisser derrière un fauteuil du cabinet et de s'armer du revolver de Pivolot.

— Au voleur! crie une voix chevrotante.

Il s'élance en avant, saisit à la gorge la pauvre vieille mère Chalumet, femme de ménage des deux amis, et lui braquant son arme sur la tempe :

— Un mot de plus et vous êtes morte!

Elle tombe à genoux.

— Grâce! balbutie-t-elle.

— A une condition; c'est que vous m'indiquerez l'endroit où vos maîtres cachent leur argent.

— Je ne sais pas...

— Vous mentez!

— Grâce!

Il la bâillonne et saisissant un large couteau de cuisine.

— Allons, la vieille! montrez-moi la cachette. Sinon, je vous coupe le cou.

Elle lève sur lui des yeux suppliants et demeure inerte sous le regard fixe et dominateur de l'assassin.

Mais son instinct d'honnête femme a raison de sa terreur.

Elle se laissera égorger plutôt que de trahir ses bons maîtres.

— Je ne sais pas, répète-t-elle.

Il la saisit aux cheveux, lui renverse la tête en arrière, lui promène le dos du couteau autour du cou.

— Où est la cachette?

— Je ne sais pas...

Il brandit son arme, mais, au moment de commettre ce nouveau crime, le Levantin en reconnaît l'inutilité!

Une idée infernale surgit dans son esprit.

Luversan s'était familiarisé avec une science nouvelle : l'*hypnotisme*. C'était pour lui un jeu que d'endormir par la fascination les êtres plus faibles que lui et de les forcer à obéir à ses *suggestions*.

Son regard se riva sur celui de la vieille domestique. Il ne proféra plus une menace, mais concentrant toute la puissance de sa volonté, il obtint en moins de cinq minutes la réalisation du phénomène.

La vieille dormait à moitié. Il l'étendit à terre, lui ferma les paupières et continua à la fixer avec rigidité.

Comme elle rouvrait les yeux, il lui étendit lentement et doucement les paupières sur les globes oculaires, les fermant de plus en plus, progressivement, imitant ce qui se produit quand le sommeil vient naturellement. Il finit par les maintenir closes, tout en continuant la suggestion.

— Vos paupières sont collées, disait-il avec énergie, vous ne pouvez plus les ouvrir; le besoin de dormir devient de plus en plus profond; vous ne pouvez plus résister.

Il baissa graduellement la voix, répétant l'injonction: « Dormez! »

Il suggérait ainsi à la pauvre vieille l'image du sommeil.

Il le lui insinuait dans le cerveau.

Mais le sommeil simple ne lui suffisait pas. Il lui fallait obtenir la catalepsie.

— Vous sentez de l'engourdissement, de la torpeur, lui dit-il ; les bras et les jambes sont immobiles; voici de la chaleur dans les paupières; vous n'avez plus de volonté, vos yeux restent fermés, le sommeil vient.

Il leva les bras du sujet. Ils restèrent en l'air, semblables à des barres fixes.

C'était le sommeil cataleptique!

En cet état, comme le dit le docteur Bernheim dans son beau livre : *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, le sujet garde les paupières closes, ses membres sont en résolution. Il entend tout ce qu'on lui dit, tout ce qui se dit autour de lui. Mais il reste assujetti à la volonté de l'endormeur; son cerveau est dans cet état que les magnétiseurs appellent *hypotaxie* ou *charme*.

Ce degré est caractérisé par la *catalepsie suggestive*.

La vieille était au pouvoir de l'endormeur.

— Levez-vous! lui commanda-t-il.

Elle se redressa et demeura roide comme une statue.

Elle gardait les yeux fermés, la tête penchée vers l'homme à qui elle était obligée d'obéir.

— Montrez-moi la cachette de vos maîtres! commanda-t-il d'une voix sifflante.

Elle traversa lentement le cabinet, passa dans la chambre à coucher, et frappa du pied sur une lame du parquet.

Luversan examina cette lame et vit qu'elle était fixée au plancher par deux vis soigneusement dissimulées.

Avec son couteau, il retira les deux vis.

Il mit tant d'action à cette besogne qu'il oublia la femme de ménage.

La vieille s'était réveillée.

Elle valait le chevalier d'Assas, la mère Chalumet.

— Au voleur! cria-t-elle héroïquement, à l'assassin!

Les bandits qui réussissent ont trop souvent comme complice le stupide hasard.

A ce moment une troupe de musiciens italiens exécutait à grand renfort de crincrins accompagnés par deux harpes une des chatoyantes mélodies écloses sous le beau ciel de Naples. Tous ceux des locataires qui auraient pu entendre l'appel déchirant de la vieille se grisaient aux fenêtres de la cour à l'audition de ce concert en plein courant d'air.

Luversan, qui venait de saisir sous la lame du parquet un épais portefeuille, le lâcha pour s'élancer de nouveau sur la malheureuse.

Eut-il pitié d'elle? Il se contenta de lui remettre le bâillon et de l'attacher au pied du lit.

Puis il reprit le portefeuille, l'ouvrit et poussa un rugissement de joie.

— Cherchez et vous trouverez! s'écria-t-il. J'ai trouvé!

Il sortit, descendit l'escalier et se croisant au premier étage avec le concierge :

— Pardon! lui dit-il.

Cette excuse arrêta la question sur les lèvres du vigilant gardien. Comment se défier d'un monsieur bien mis et qui connaît à ce point les convenances!

Arrivé au carrefour de Châteaudun, Luversan héla un fiacre. Il tomba épuisé sur la banquette.

— Rue de Chanaleilles! dit-il au cocher.

LXIII

Revenons à Ville-d'Avray où Tristot et Pivolot ont dû faire une triste figure à leur réveil.

Il serait inutile de revenir en détail sur la réussite du coup de théâtre si habilement préparé par Célestin Damour. On sait déjà que la pauvre mère Dondaine, après avoir dissimulé les délicates attentions qu'elle avait eues pour son neveu Isidore, finit par tout avouer au commissaire de police.

L'excellente femme ne pouvait vraiment pas se douter qu'Isidore n'était pas Isidore. Comment se serait-elle défiée d'un brave jeune homme qui lui apportait la photographie de son frère et entre les mains duquel elle avait vu l'acte de naissance du visiteur.

Une chose passait son imagination : Isidore favorisant, aidant la fuite de Luversan. Non!... jamais on n'aurait pu penser qu'Isidore aurait des fréquentations quelconques avec Luversan.

Aussi, avec quelle impatience attendait-elle la réponse de l'appariteur de La Ferté-Milon à qui les agents avaient expédié une dépêche concernant le fils Dondaine!

Pivolot et Tristot entièrement remis de leurs émotions avisèrent au plus pressé. Comme l'avait pensé Luversan, la disparition de leurs clés leur criait assez quel était le but du fugitif. Il commencerait par pénétrer chez eux et par s'emparer des billets de banque et valeurs repris à

Luvigny et à Mme de Terrenoire. Oh ! cette femme, c'était elle assurément qui avait organisé à prix d'or l'évasion de son amant.

Et ils avaient eu la sottise de la ménager quand ils la tenaient sous leurs griffes !

Les deux vieux amis partirent pour Paris, après les aveux d'Ursule. Préalablement, et pour la satisfaction de leur conscience, ils avaient prévenu par dépêche le procureur de la République et le chef de la Sûreté.

— Eh bien, monsieur Pivolot, dit Tristot dans la voiture qui les ramenait de la gare Saint-Lazare à la rue de Douai, m'est avis que nous avons eu notre Waterloo ce matin.

— Peut-être, monsieur Tristot. Il faudrait que Luversan ait découvert votre cachette. Or, je me demande si, dans l'état où il était à son départ, il n'a pas échoué en chemin. Vous ne me ferez pas croire qu'un homme qui a le poumon perforé puisse monter et descendre des escaliers, enlever des fardeaux, et décrocher des lames de parquet.

— Certes, monsieur Pivolot, mais ce qu'on ne peut faire par soi-même, on en charge un complice. Or, du moment que Mme de Terrenoire est dans l'affaire, ce n'est pas l'argent qui leur manque, et avec l'argent, on soulève très facilement des lames de parquet.

Ils étaient arrivés, rue de Douai, devant la porte du n° 22.

Pas le plus petit rassemblement. La maison avait l'aspect tranquille qui convient à une voie où, à part quelques dames galantes de haute volée et fort discrètes, on ne trouverait pas un immeuble mal habité.

Le concierge accueillit ses locataires avec un sourire béat.

— Il n'est venu personne ?

— Personne. Ah si !... La mère Chalumet.

— Elle est encore là-haut ?

— Ma foi, je ne l'ai pas vue redescendre.

— Et vous êtes sûr, demanda Pivolot, que personne ne peut entrer ni sortir de la maison sans que vous le voyiez ?

— Certainement.

Il le pensait comme il le disait, l'excellent concierge.

Tristot et Pivolot gravirent rapidement leurs trois étages.

Ils frappèrent à la porte

Pas de réponse.

— Nous aurions dû commencer par le commencement, observa Tristot. Il fallait amener le serrurier.

— Je vais le chercher.

Luversan avait pris la précaution de refermer les serrures à double

La mère Chalumet pendait, évanouie, bâillonnée au pied du lit. (P. 930.)

tour. Il ne fallut pas moins d'un grand quart d'heure pour venir à bout de celle de sûreté.

La mise à sac de la première pièce ne leur laissa aucun doute sur le passage de Luversan ou de son complice dans l'appartement.

L'assassin avait-il trouvé la cachette?

Ils s'élancèrent dans la chambre à coucher.

La mère Chalumet pendait, évanouie, bâillonnée, au pied du lit, les poignets solidement attachés à une colonnette.

Sans cette syncope, elle aurait péri, étouffée. Ses maîtres s'empressèrent de la délivrer.

Ils avaient hâte de connaître par elle le signalement de l'agresseur.

Le Waterloo était complet.

A la place de la cachette, un trou béant, vide.

Les locataires perdaient, en même temps que la fortune de M. de Terrenoire, toutes leurs valeurs, environ trois cent mille francs.

Ils étaient ruinés et déshonorés.

La mère Chalumet se ranima enfin.

En apercevant ses maîtres, le souvenir de l'horrible scène lui revient tout à coup, et elle s'écrie :

— Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi !

— Remettez-vous, lui dit Tristot. Vous répondrez tout à l'heure.

Ils lui font prendre un cordial. Peu à peu, les couleurs reparaissent à ses joues fripées comme un vieux parchemin.

Interrogée, elle raconte le drame d'un bout à l'autre, sans omettre un détail.

C'est bien Luversan qui est venu, Luversan lui-même.

— Je ne pouvais pas lui indiquer la cachette, balbutie la vieille domestique, puisque je ne la connaissais pas.

— Alors pourquoi en parlez-vous ? fait observer Tristot. Dites donc la vérité, vous espériez que nous vous laisserions quelques petites rentes sur nos testaments, et vous nous avez épiés pour savoir ce que nous possédons. C'est ainsi que vous avez dû, en regardant par le trou de la serrure, connaître la cachette. Il n'y a pas grand mal à cela, pas plus qu'à avoir cédé à la menace de mort. C'est même heureux pour vous que vous l'ayez connue, la cachette. Sans quoi, l'assassin vous aurait égorgée.

Elle avoua qu'elle avait commis l'indiscrétion, mais jura sur les cendres de son fils, Ernest-Victor Chalumet, mort au champ d'honneur, qu'elle était innocente.

— A partir du moment où le brigand, dit-elle, m'a saisi par les cheveux en brandissant son couteau au-dessus de ma tête, je ne me souviens plus de rien.

Nous savons qu'elle ne mentait pas, la pauvre mère Chalumet. Pendant son sommeil hypnotique, elle avait parfaitement entendu l'ordre de Luversan, mais elle n'en conservait aucun souvenir. Le docteur Bernheim, dont on ne saurait suspecter la bonne foi, attendu qu'il n'utilise cette science nouvelle que pour guérir, dans son hôpital, certaines maladies réputées

incurables, cite de nombreux cas de ces sortes d'oublis. Bien mieux, il est arrivé à créer chez certains somnambules des suggestions d'actes, d'illusions sensorielles, d'hallucinations qui se manifestent non pendant le sommeil, mais au réveil. En voici un curieux exemple que nous puisons dans l'ouvrage du célèbre professeur de l'école de médecine de Nancy :

« X... est un ancien marin, ancien employé de chemin de fer, âgé de cinquante et un an, affecté de rhumatisme articulaire chronique des genoux avec rétraction des membres en flexion. C'est un homme intelligent, bien équilibré, l'esprit assez cultivé, rien moins que nerveux, nullement crédule. Quand je lui proposai de l'hypnotiser, il affirma que je n'arriverais jamais ; j'essayai et dans la première séance j'obtins l'occlusion des yeux, il prétendit n'avoir point dormi.

« A la seconde séance, j'obtins la catalepsie suggestive, il prétendit cependant n'avoir pas dormi et avoir tenu les bras en l'air parce qu'il le voulait bien, par pure complaisance. Il me fallut le rendormir de nouveau et le mettre au défi de modifier les attitudes diverses imprimées à ses membres pour qu'au réveil il avouât qu'il avait été influencé réellement. Quelques jours plus tard, le trouvant naturellement endormi, je m'approche doucement en lui disant : « Continuez à dormir ; ne vous réveillez pas » ; j'applique ma main sur son front pendant deux minutes, puis je lève son bras, il reste en catalepsie suggestive ; le sommeil naturel était devenu de nouveau sommeil hypnotique ; autrement dit, j'avais pu me mettre en relation avec lui par l'organe auditif pendant son sommeil ; à son réveil il ne se rappelait pas que je lui avais parlé, ni que je l'avais touché.

« Depuis lors, c'est-à-dire depuis la cinquième ou sixième séance, je le mets en sommeil profond sans souvenir au réveil ; je produis sur lui à l'état de veille de la catalepsie et des mouvements automatiques ; il est susceptible d'hallucinations posthypnotiques complexes ; on peut lui suggérer pendant son sommeil des actes et des idées qu'il exécute ou formule à son réveil, les croyant émanés de son initiative intellectuelle. Je ne citerai que la suggestion suivante, intéressante au point de vue psychologique. L'ayant hypnotisé, je vois un manuel de chimie au chevet de son lit : « Voilà un livre de chimie, lui dis-je, quand vous serez réveillé, l'idée vous viendra d'y lire le chapitre *Or* ; vous le chercherez à la table des matières ; vous lirez ce chapitre. Alors vous me direz à moi : « De « l'or ! si j'en avais, je vous en donnerais bien, pour vous remercier de « vos soins. Malheureusement, je n'en ai guère. On ne gagne pas d'or, « ni dans la marine, ni au service du chemin de fer. » Cette idée vous viendra en lisant.

« Au bout d'une demi-heure, l'ayant réveillé, je m'éloigne et continue

à l'observer de loin, je le vois chercher son étui, en retirer ses lunettes, les mettre, prendre le livre, feuilleter au moins cinq minutes, finir par trouver, lire; je m'approche : c'était l'article *Or*. « Pourquoi lisez-vous cet article? » lui dis-je. — « C'est une idée », me dit-il; et il continue à lire. Après quelques minutes, il me regarde. « De l'or, dit-il, si j'en avais, je vous récompenserais bien, mais je n'en ai pas. » Il se remet à lire et après quelque temps, ajoute : « Ce n'est pas la compagnie des chemins de fer qui enrichit ses employés. » Puis il continue sa lecture, sans affectation; il eût été bien étonné d'apprendre que l'idée exprimée par lui avait été introduite par moi dans son cerveau. »

Tristot et Pivolot avaient vaguement entendu parler d'hypnotisme, mais comme les procédés de cette science ne sont pas encore en usage dans la police, ils les connaissaient à peine.

Convaincus que la mère Chalumet mentait effrontément, ils se contentèrent de rire au nez de cette héroïne du devoir, la firent sortir, et prenant soin de ne rien déranger au désordre de l'appartement, se rendirent en toute hâte rue de Chanaleilles.

Espéraient-ils retrouver Mme de Terrenoire dans son hôtel? C'eut été fou de leur part; mais au moins leur fallait-il tâcher de savoir si Luversan était venu chez sa maîtresse. Car ils n'en doutaient plus : l'homme qui avait arraché, par menaces de mort, à la femme de ménage, le secret de la cachette, cet homme-là n'était autre que Luversan.

Et cela tenait du prodige que Luversan fût encore de ce monde après un tel effort. Qui sait? Ils le trouveraient peut-être râlant à l'hôtel Terrenoire, dernière étape de sa fuite.

Les domestiques du banquier édifièrent de suite les agents. « Monsieur était parti en voyage depuis plusieurs jours; quant à madame, elle venait de sortir avec un vieillard à longue barbe blanche et à lunettes bleues. On ne savait pas à quelle heure elle rentrerait. »

Les agents se dispensèrent d'entrer et d'attendre. Ce vieillard, ils l'auraient parié, c'était Luversan.

Tous deux se firent conduire de suite à la Sûreté. Devant la porte du chef, ils trouvèrent l'inspecteur Chambille qui triomphait.

— Eh bien, messieurs, leur dit-il sans pitié, vous n'avez pas voulu de mon concours pour garder le prisonnier et vous voilà *roulés*. Dites-moi, quand vous avez bu le cognac, cette nuit, vous ne lui avez donc pas trouvé un goût particulier. Vrai, si j'ai jamais besoin d'un dégustateur, ce n'est pas vous que j'irai chercher.

Le chef fut plus clément que son subalterne.

Lorsque les deux volontaires de la Sûreté lui eurent fait leur

confession entière, à savoir qu'ils possédaient encore la veille les preuves de la culpabilité de Luversan dans le crime du boulevard Haussmann, que ces preuves, l'assassin venait de les reprendre chez eux avec la fortune de M. de Terrenoire et leur sienne propre, le fonctionnaire ne put que les plaindre.

— Courez vite, leur dit-il, former opposition à la vente de vos titres. Avez-vous les numéros de ceux volés dans la caisse de M. de Terrenoire ?

— Nous n'avons rien, dit Tristot. Nos listes se trouvaient dans le portefeuille.

Le chef de la Sûreté prit le signalement de la fugitive ; mais il trouva très étrange que M. de Terrenoire eût disparu le premier.

Jean Guerrier pouvait seul expliquer le motif du voyage de son patron. Le chef de la Sûreté l'envoya chercher en toute hâte par Chambille.

Le caissier, très intrigué, répondit franchement aux questions du magistrat.

— Quant au but du voyage et à la direction prise par M. de Terrenoire, dit-il, je n'en sais pas le premier mot.

Sa voix tremblait légèrement. Au fond, il supposait que le mari d'Andréa ferait tout au monde pour empêcher l'arrestation de sa femme. Il les croyait partis tous deux à l'étranger.

— Monsieur Guerrier, lui dit sèchement le chef de la Sûreté, rappelez-vous que votre mise en liberté n'est que provisoire. Si vous ne nous dites pas tout ce que vous savez, mon devoir sera d'engager le juge d'instruction à vous faire arrêter de nouveau.

— J'ai dit tout ce que je savais, répliqua Jean.

— Pardon ! vous ne nous avez jamais fait connaître qu'une femme se trouvait mêlée au crime.

— Une femme? quelle femme?...

— Inutile de dissimuler plus longtemps, surtout devant MM. Tristot et Pivolot, à qui vous aviez confié ce secret et qui, pour vous complaire, pour complaire à M. Laroque, ont poursuivi leur enquête personnelle en dehors de la justice et se sont bien gardés de nous révéler la complicité de Mme de Terrenoire que vous vouliez épargner à cause de son mari. C'est une lourde faute dont vous êtes les premiers punis. Savez-vous la grosse nouvelle de ce matin, monsieur Guerrier, la nouvelle que tout Paris saura dans deux heures par les journaux ?

— Au nom du ciel, parlez !

— Luversan est en fuite !

En fuite, un homme si grièvement blessé? Ce n'était pas possible! Jean crut qu'on lui tendait un piège pour le forcer à parler.

Mais les deux agents lui confirmèrent la nouvelle, si étonnante qu'elle fût.

Jean Guerrier éclata en sanglots.

— Mon pauvre maître! Mon pauvre et cher M. Laroque!

— Dites aussi : « mon pauvre Guerrier! » s'écria le chef de la Sûreté. En l'absence des preuves que ces deux messieurs se sont laissé voler par l'assassin, votre affaire devient plus obscure que jamais, et quand bien même nous vous laisserions en liberté définitive, vous n'empêcherez jamais les mauvaises langues d'aller leur train. Il se trouvera des gens pour répéter en tous lieux que votre affaire n'est pas claire. On ne fera pas que le dire. On l'imprimera dans les journaux, et cela se vendra à des centaines de mille d'exemplaires. On ne vous accusera pas franchement, on se contentera d'*insinuer*, ce qui est pire, et vous ne trouverez pas dans ces abominables articles de reportage en quête de succès faciles un seul mot qui puisse être l'objet de poursuites en correctionnelle. Quand bien même, vous le trouveriez, ce mot, vous n'oseriez pas le relever. A remuer la calomnie, on court le risque de s'éclabousser davantage; c'est seulement quand Basile dort qu'il est inoffensif.

Il parlait d'or, le chef de la Sûreté, et Jean Guerrier, transporté d'indignation contre l'abominable femme qui venait de s'enfuir avec son complice, répéta tout ce qu'il avait dit dans sa cellule de Mazas aux deux policiers. Mais quand il vit sa déposition prise tout entière en notes par le magistrat, il songea au désespoir qu'en éprouverait Margival, Diane, Marie-Louise elle-même et enfin son malheureux patron.

— Qu'allez-vous faire? demanda-t-il au chef de la sûreté.

— Mon devoir. Des dépêches seront envoyées tout à l'heure dans toutes les directions pour répandre le signalement des fugitifs. Je ferai mieux, si toutefois le juge d'instruction me le permet. Je communiquerai ce signalement à la presse. Les journaux ont leur bon et mauvais côté. Si parfois, dans leurs appréciations, ils dépassent la mesure du licite, ils nous ont souvent aidés, grâce à leur immense publicité, à découvrir des criminels. Le public averti par des articles qui le passionnent se met de la partie. Tout personnage suspect est surveillé par quelqu'un qui a plus d'esprit que le meilleur des policiers. Ce quelqu'un n'est autre que monsieur Tout-le-Monde.

A ce moment, Chambille annonça que Roger Laroque arrivait de Ville-d'Avray et demandait à être reçu le plus tôt possible par le chef de la Sûreté.

— Priez-le d'entrer de suite, dit ce dernier.

L'affreuse nouvelle avait déjà produit ses ravages sur la physionomie du père de Suzanne.

Il entra précipitamment.

Il allait exhaler sa douleur, son indignation, lorsqu'il aperçut Jean Guerrier.

— Nous sommes perdus ! s'écria-t-il en tombant dans ses bras.

Les deux amis restèrent un instant silencieux. Puis ce fut Tristot qui prit le premier la parole. Il eut ce courage, le bon M. Tristot. Il se dévouait pour l'excellent M. Pivolot dont il connaissait la timidité.

— Ne nous accusez pas de négligence, monsieur Laroque, dit-il. Nous sommes victimes d'une combinaison infernale.

L'entrée de Chambille qui n'attendait jamais le coup de sonnette du maître en cas d'urgence empêcha Laroque de répondre.

— Une dépêche, dit l'inspecteur.

— Donnez. Vous n'entrerez plus que si je vous appelle.

Chambille brûlait du désir d'en savoir davantage, mais il s'empressa d'obtempérer à l'ordre du patron. Il sortit et s'installa devant la porte, en vrai chien de garde, prêt à barrer le passage au ministre de la justice en personne.

C'était la réponse de l'appariteur de La-Ferté-Milon.

Une partie du mystère s'expliquait. Le chef de la Sûreté en conclut que la Terrenoire, renseignée exactement sur la mère Dondaine, avait soudoyé quelque jeune récidiviste pour pénétrer dans la place en trompant la vieille domestique.

— Ce qui est fort, très fort, dit le magistrat, c'est de s'être présenté préalablement chez les Dondaine de La Ferté et de leur avoir volé leurs papiers d'identité. La mère Dondaine ne pouvait pas faire autrement que de tomber dans le piège. Elle adore d'autant plus son neveu Isidore qu'elle ne l'a jamais vu. C'est toujours comme ça.

Roger n'avait pas encore adressé la parole aux volontaires de la Sûreté. La glace se rompit quand il sut que ces braves gens étaient ruinés par le vol dont ils venaient d'être victimes. Mis au courant de la fuite de Mme de Terrenoire, il trembla à la pensée du déshonneur qui allait s'abattre sur le mari et sur la fille. Le projet de communication d'une note à la presse lui parut prématuré.

— Cette femme, dit-il, n'ira pas loin avec son amant. Je suis convaincu qu'il l'assassinera en route pour s'en débarrasser.

— Votre idée est assez juste, déclara le chef. Mais alors le scandale n'en sera pas moins grand.

— Je vous en prie, attendez encore un jour et surtout que le reportage parisien ne sache pas un mot de l'affaire.

— Ceci n'est guère en mon pouvoir. Quant à différer la communication, je dois prendre l'avis préalable du juge d'instruction et je vais le trouver sur-le-champ. Attendez-moi.

M. de Lignerolles, vilipendé par les journaux au sujet de son rôle dans l'erreur judiciaire dont Roger Laroque avait été victime, détestait la presse. Il décida qu'on se contenterait des moyens à la portée de la justice. Des dépêches furent envoyées à toutes les gares importantes et dans tous les ports de mer. On y donnait le signalement de Luversan et celui d'une femme qui l'accompagnait dans sa fuite.

Roger Laroque promit une récompense de cinquante mille francs aux agents qui arrêteraient Luversan.

— Quant à vous, messieurs, dit-il à Tristot et Pivolot, si vous prenez votre revanche et que les valeurs emportées par l'assassin ne vous soient pas rendues; si, en un mot, vous retrouvez Luversan les mains vides, je vous rembourserai largement ce que vous avez perdu à mon service.

— Merci, dit Tristot; mais qui dédommagera M. de Terrenoire de la grosse somme qu'il perd par notre faute?

— Moi, s'écria Roger Laroque.

LXIV

Deux jours après l'évasion de Luversan, Raymond recevait de Laroque ce billet laconique dont chaque mot lui perça le cœur.

« Elle vous demande. Ne la reverrez-vous pas, une fois, une minute, « avant qu'elle meure? »

Raymond mit la main sur ses yeux et sanglota.

— Ma mère a déshonoré Laroque, a fait mourir sa femme. Moi, je tue sa fille!... Je suis donc d'une famille maudite, faite pour le malheur de cet homme.

Cependant, il partit, malgré la certitude qu'il avait des tortures au-devant desquelles il courait. Pouvait-il ne pas revoir cette enfant, innocente de tout?... Pouvait-il, s'il était vrai qu'elle se mourait, ne pas essayer de lui rendre du courage?

— Elle se meurt, disait-il... Est-ce possible?... se peut-il vraiment?.. Elle que j'ai vue il y a quelques jours si gaie et bien portante... si aimante

Elle répondit par un geste lent de son bras vers la porte. (P. 940.)

et après avoir tant souffert, si pleine de confiance dans l'avenir !... Elle se meurt par ma faute !... et je l'aime !... mon Dieu, dans la part que vous faites de vos joies et de vos peines, que vous êtes injuste !

Il arriva vers deux heures à Maison-Blanche.

De loin, il avait aperçu, ruisselants sous le soleil, les toits d'ardoises de Méridon, mais il avait détourné les yeux... c'était fini !... Jamais il n'y retrouverait le calme de son enfance !...

Laroque l'attendait, guettait son arrivée...

Raymond n'eut pas de peine à remarquer combien il était pâle et abattu ; ses yeux étaient étrangement cernés ; il était presque méconnaissable ; on eût dit qu'une fatigue énorme s'était abattue sur lui, tant il était courbé.

— Je n'espérais pas que vous viendriez, dit-il... Elle est très mal... Votre présence ne peut que lui faire du bien... Depuis quelques minutes elle repose... Mais hélas ! son sommeil ne dure jamais longtemps... Dès qu'elle sera éveillée, on viendra me prévenir et je vous conduirai près d'elle.

Il l'introduisit au salon. Raymond s'assit. Laroque resta debout près d'une fenêtre, écartant les rideaux et regardant vaguement la campagne.

De temps à autre, il soupirait profondément, — comme malgré lui, — car on voyait qu'il eût voulu se contenir.

A un moment il se retourna vers le jeune homme.

— Monsieur de Noirville, dit-il, je vous ai interrogé l'autre jour pour savoir ce qui vous faisait refuser ma fille. Vous ne me l'avez pas dit. Depuis, je l'ai appris.

Raymond fit un brusque mouvement de stupeur.

— Oui, je l'ai appris. Par pitié pour moi, vous me l'aviez caché sans doute. Vous saviez déjà, alors que je l'ignorais encore, moi, que la revision de mon procès n'aurait pas lieu, que ma réhabilitation ne serait pas possible, que j'achèverais ma vie avec la honte de cette condamnation...

Raymond le regardait sans comprendre. Laroque, d'une voix sourde, fit le récit de son entrevue avec M. de Lignerolles. Puis il lui raconta tout ce qu'il savait sur la fuite de Luversan.

Raymond écoutait, n'osant pas l'interrompre, et, peu à peu, au fur et à mesure que Laroque parlait, son cœur s'emplissait d'une atroce angoisse, de l'horreur de la situation où il se trouvait !...

Il écoutait Laroque disant :

— La honte pour moi toujours ! Car ma grâce, c'est encore de la honte, puisque c'est la confirmation de la condamnation !... Un seul espoir me reste, bien vague... qui ne sera jamais réalisé, peut-être... Ce complice dont Luversan a parlé ; ce complice mystérieux, si je le découvrais, si je le traînais avec le souvenir sanglant de son crime, devant les tribunaux, si je le faisais condamner, lui coupable, comme je l'ai été, moi innocent, ce serait mon salut, ce serait l'honneur, ce serait la possibilité de faire reviser mon procès ! La loi est précise ! Ah ! ce complice, où le trouver ?

Parlant ainsi, Laroque se mentait à lui-même. Il la connaissait, la complice, mais jamais il ne la livrerait.

— Ce complice, se disait Raymond, je suis seul à le connaître... C'est ma mère !... Vais-je donc le dire à cet homme ! Que faire ?... Où est mon devoir ?... Dois-je d'un mot envoyer ma mère au bagne ?... Elle !... Ce serait horrible, répugnant, abominable... C'est un acte auquel je ne puis songer !... Et, d'autre part, laisser ce pauvre homme achever sa vie dans l'ignominie de sa condamnation, ne pas les tirer d'un mot, lui et sa fille, de leur déshonneur immérité, ce serait une infamie... Que faire ? Où est le devoir ?... D'un côté, ma mère !... De l'autre, cet homme déshonoré par la faute de ma mère, condamné à la place de ma mère !... Le devoir, n'est-ce pas la justice suprême ?... devant laquelle toute affection doit s'évanouir ?... Mais ce devoir est horrible... Je ne pourrai jamais... Je ne voudrai jamais !...

Et il se débattait dans cette lutte intérieure, sentant que sa vie ne résisterait pas longtemps à un pareil combat !

Laroque avait achevé son récit et s'était remis à la fenêtre. Il semblait très attentif à ce qui se passait au dehors, mais il ne voyait rien. Il était tout à sa tristesse, à son désespoir. Ils restèrent silencieux : mais tout à coup Laroque se retourna encore, et, d'une voix très calme, — un calme affecté, sans doute :

— Rassurez-vous, monsieur, dit-il, je ne vous parlerai plus de ce mariage. Il n'est pas réalisable, je le comprends. Ce que je vous demande seulement, aujourd'hui, c'est d'adoucir les dernières heures de ma fille...

Raymond baissa la tête.

— Comme il me parle avec tendresse, pensa-t-il, et pourtant comme il doit me haïr !...

Un quart d'heure après, Laroque monta dans la chambre de sa fille. Elle venait de se réveiller. Il redescendit.

— Suivez-moi, dit-il à Raymond. Peut-être vous reconnaîtra-t-elle... Moi, depuis deux jours, elle ne sait plus qui je suis... Elle oublie que je suis son père et m'appelle de votre nom.

Il marcha devant le jeune homme.

Laroque ouvrit doucement la porte de la chambre de sa fille, avançant timidement, bien qu'elle fut éveillée.

Il fit signe à Raymond d'attendre sur le seuil.

Ils avaient fait bien peu de bruit, et pourtant elle les avait entendus. Suzanne était dressée sur son lit, le regard dirigé vers la porte.

Elle ne fit pas attention à son père quand il entra, quand il lui dit :

— Ma fille, ma chère Suzanne, tu as dormi. comment te trouves-tu?... Mieux, n'est-ce pas?

Elle répondit par un geste lent de son bras vers la porte. Un sourire ineffable erra sur ses lèvres.

— Raymond! Raymond! murmura-t-elle.

Elle ne pouvait voir Raymond, et cependant elle l'avait deviné tout près d'elle, — là, derrière cette porte.

Il entra, sous le coup d'une émotion intraduisible. Il entra, la vit ainsi, pâlie, amaigrie, les traits tirés, les yeux brillants d'une fièvre ardente, et les lèvres paraissant presque sanglantes, tant le visage était blanc.

Elle retomba sur l'oreiller, la main pendante hors du lit. Il prit cette main, y appuya ses lèvres, la couvrit de baisers, ne répétant qu'un nom dans ses sanglots :

— Suzanne! Suzanne! Suzanne!

Elle ferma les yeux et parut brusquement endormie ou évanouie.

Elle n'était ni l'un ni l'autre, car sa main, doucement, pressait la main de Raymond.

— Suzanne, murmura-t-il, me pardonnerez-vous de vous faire autant souffrir?

Comprit-elle? Évidemment elle savait qu'il était là, mais ce qu'il disait arrivait-il jusqu'à son intelligence?

Il demeura longtemps auprès d'elle; de temps à autre elle paraissait sortir de sa torpeur et disait alors :

— Raymond! vous êtes-là, Raymond?

Puis elle s'endormit. L'étreinte où se trouvait la main du jeune homme se relâcha. Le visage de la pauvre enfant était plus calme; une paix sereine était descendue sur ses traits fatigués. Elle souriait vaguement dans son sommeil. Elle rêvait à son ami sans doute et, ne pensant qu'aux heures de félicité qu'elle lui devait, elle lui pardonnait son abandon, sa cruauté.

Quand il vit qu'elle reposait, il se retira :

— Ne partez pas, dit Roger. Lorsqu'elle va se réveiller, elle vous demandera. Que lui dire, si vous êtes loin?

Pouvait-il rester? Cela était au-dessus de ses forces.

— Je reviendrai, dit-il, ce soir...

— Vous me le promettez?

— Je vous le jure...

— Je puis le dire à Suzanne?

— Je vous en prie.

Et il s'en alla par la campagne, désolé et plein d'angoisse. Il aurait

pu pousser jusqu'à Méridon, et sa course vagabonde l'amena jusqu'aux limites du domaine. Il n'y entra pas. De très loin, il crut voir son frère, debout, immobile, dans la cour. Il ne vit point sa mère, qu'il eût facilement reconnue, aux vêtements de deuil qu'elle ne quittait jamais.

Le soir vint, il reprit la direction de Maison-Blanche.

En chemin, il rencontra deux hommes d'allure bizarre, à la physionomie éveillée, rusée, maigres tous deux, l'œil vif et pénétrant. Comme ils étaient dans l'avenue qui conduisait au château, Raymond devina facilement qu'ils sortaient de Maison-Blanche.

Il reconnut en eux les étranges visiteurs qui l'avaient tant inquiété à Méridon. Une grave inquiétude l'envahit.

Son pressentiment ne le trompait pas.

Les deux promeneurs qui, venant de Maison-Blanche, s'en retournaient vers la gare, étaient bien Tristot et Pivolot.

Complètement évincés de l'enquête par le chef de la Sûreté, ils n'en avaient pas moins à cœur de prendre une revanche éclatante.

On leur interdisait de rechercher la piste de Mme de Terrenoire sur laquelle la police comptait pour retrouver Luversan. Le chef de la Sûreté s'était contenté de leur dire :

— Laissez-nous faire et ne nous mettez plus de bâtons dans les roues. Si, avec tous nos moyens d'action, nous échouons, croyez-vous réussir, maintenant que vous voilà pour ainsi dire sans ressources? Les journaux nous tournent en ridicule. On nous traite d'incapables et de fainéants, tandis que nous sommes sur pied jour et nuit. A mon avis, Luversan est trop affaibli pour quitter la France. Nous le retrouverons sans doute à Paris. Si nos limiers découvrent la femme Terrenoire, l'affaire est dans le sac. Ou bien son amant sera avec elle, et nous les « cueillerons » tous les deux à la fois; ou elle ira le rejoindre et ce sera tout comme. Soyez tranquille, ils n'auront pas tout dépensé. Je compte bien d'ici peu vous inviter à reprendre à mon bureau votre fortune. Quant à celle du banquier, nous la garderons, s'il vous plaît, comme pièce à conviction. Nous n'admettons pas, nous autres, ces tergiversations avec le devoir. La justice doit être égale pour tous et les raisons de sentiment ne sont pas faites pour nous toucher. Que M. de Terrenoire ait rendu un service d'argent autrefois à Roger Laroque, est-ce une raison pour que ce dernier épargne la femme qui a failli envoyer Jean Guerrier à l'échafaud! Rentrez chez vous et attendez-y paisiblement le résultat de nos recherches.

Tristot et Pivolot n'étaient pas hommes à se morfondre dans l'inaction.

Après de vaines recherches pour ressaisir la piste d'Andréa, ils se retournèrent du côté de l'affaire Larouette. Certains que Luversan ne se laisserait pas reprendre vivant, ils espéraient arriver quand même à la réhabilitation de Roger Laroque par la découverte du premier ou plutôt de la première complice de ce bandit.

En relisant attentivement le procès de Versailles, tous deux s'étaient convaincus que Roger la connaissait, cette complice, mais qu'il se taisait comme autrefois.

Et ils en étaient venus à se dire : « La femme qui a rendu, au moment psychologique, les cent mille francs que Laroque lui avait prêtés, doit être Mme de Noirville. Voilà ce qui explique la mort tragique de Lucien de Noirville. L'avocat savait tout et il a défendu quand même l'accusé. C'était sublime ; mais le pauvre homme n'a pu aller jusqu'au bout d'une tâche au-dessus des forces humaines. »

Ils raisonnaient fort bien, Tristot et Pivolot. Toutefois, ils doutaient encore de leurs inductions. Accepter de défendre un ami qui vous a pris votre femme, qui vous a déshonoré, c'était, à leur avis, pousser un peu loin le dévouement à l'amitié. Et cependant, plus ils réfléchissaient, plus cette invraisemblable défense s'imposait à leur conviction.

Décidés à tâter de nouveau ce terrain brûlant, ils avaient dépisté Chambille qui les faisait surveiller par ses agents et ils s'étaient rendus à Méridon.

On se souvient de leur première entrevue avec Julia. La présence de Raymond pendant cette courte visite avait paralysé leurs moyens. Le jeune homme, très étonné de cette démarche, s'était montré impatient, irrité. Il ne laissa pas le temps de répondre à sa mère et tout, dans ses paroles, comme dans son attitude, interdit aux policiers d'insister.

Enfin à cette question adressée directement par Pivolot à Mme de Noirville : « Pourriez-vous me dire, madame, à Tristot et à moi, ce qu'est devenu un certain Luversan qui, à l'époque, fréquentait, je crois, votre maison? », Julia avait pâli, tremblé, mais rassemblant tout son sang-froid, avait répondu : « Ce nom m'est tout à fait inconnu ».

Et Raymond s'était levé pour congédier les deux compères.

A leur seconde visite, Tristot et Pivolot eurent l'heureuse fortune de trouver Mme de Noirville toute seule. Très ferrés sur les dispositions des locaux, ils avaient traversé la cour de la ferme sans demander aux domestiques de les annoncer et étaient entrés tout droit au salon.

Julia reposait sur sa chaise longue.

Elle reconnut aussitôt les agents.

Le cœur lui battit à se rompre. Une vive rougeur colora ses

pommettes, puis elle devint pâle comme une morte, et ce fut d'une voix éteinte qu'elle dit :

— Que voulez-vous encore, messieurs?

— Pardonnez-nous, madame, dit Tristot, notre insistance. Nous vous avons dit, il y a quelque temps, pour expliquer le but de notre première démarche, que, selon nous, l'assassin du boulevard Malesherbes n'était autre que celui de Ville-d'Avray. Nos soupçons se portaient alors sur M. Jean Guerrier dont l'innocence a été reconnue depuis lors. Nous vous avons également parlé d'un certain Luversan que M. votre mari a peut-être fréquenté.

— Je vous ai répondu, interrompit Julia, que ce nom m'était tout à fait inconnu.

Elle se raidissait contre le danger.

Elle sentait le gouffre que les agents s'apprêtaient à découvrir devant elle.

— En effet, madame, dit Tristot, et nous n'avons pas insisté. Dans tous les cas, l'événement a prouvé que nos soupçons sur Luversan étaient fondés. Si, après avoir arrêté l'assassin à Ville-d'Avray même où M. Laroque, travesti en américain, l'attira si ingénieusement, nous avions su le garder jusqu'à sa guérison, s'il n'avait pris la fuite, se jouant ainsi tout à la fois de la police et de la Faculté de médecine, nous serions à la veille d'assister à la solennelle réhabilitation de Roger Laroque. C'est une besogne à recommencer et nous voilà obligés de refaire notre enquête d'un bout à l'autre.

— C'était bien inutile à mon égard, messieurs, puisque je n'ai jamais connu, fort heureusement, ce Luversan.

— Oui, mais vous avez peut-être connu un sieur Mathias Zubéri?

— Pas davantage.

— Cependant parmi les pièces du dossier figure une lettre que vous auriez adressée à Mathias Zubéri.

Le moyen de Tristot était, disons-le très canaille, mais ingénieux.

— Qui est ce Mathias Zubéri? demanda Julia.

— Il n'est autre que Luversan.

Elle voulut dire qu'elle ne connaissait pas plus Zubéri que Luversan, mais l'angoisse lui étreignit le cœur, la parole expira sur ses lèvres et elle tomba en syncope.

Pivolot salua, prit par la main Tristot et l'entraîna au dehors.

— Nous en savons assez, dit-il, elle a fait le coup.

— Oui, mais comment le prouver?

— Il nous faut du temps.

Sur la route, ils en causaient encore quand il se croisèrent avec Raymond, Tristot reconnut le jeune avocat.

— Pauvre petit! murmura-t-il, s'il se doutait de ce que nous tramons ontre sa mère.

— Que comptez-vous faire? demanda Pivolot.

— Avertir le procureur de la République. Une perquisition me paraît indiquée. Les femmes ont la manie de garder les lettres qui peuvent les compromettre. On trouverait peut-être ici un joli pot aux roses.

— Dans tous les cas, observa Pivolot, il ne faut pas compter sur M. Laroque pour nous seconder. Il respecte trop la mémoire de son ami et défenseur...

— Sublime défenseur!

— Sublime, mais idiot. Le père Laroque, dis-je, respecte trop la mémoire de Lucien de Noirville pour faire appeler sa veuve au banc des accusés, à la cour d'assises. Est-ce bien le hasard qui a rapproché le bonhomme de son ancienne maîtresse? Pensant qu'elle ne le reconnaîtrait pas, ce qui est arrivé, il aura voulu la surveiller de près, dans l'espoir de découvrir le malfaiteur avec qui elle s'est entendue pour le perdre.

Ils se gardèrent bien de passer à Maison-Blanche et rentrèrent à Paris, fort perplexes au sujet des graves soupçons qui pesaient sur la femme Noirville. Tous deux reconnurent, après réflexion, qu'ils s'exposeraient à un échec auprès du procureur de la République, s'ils n'apportaient pas de preuves décisives contre cette femme. Ils passèrent une partie de la nuit à se tracer un nouveau plan de campagne.

Quant à Raymond que la rencontre des deux agents avait frappé d'épouvante, il était rentré en toute hâte à la ferme. Il trouva Pierre occupé à faire revenir sa mère de son évanouissement.

Elle avait rouvert les yeux et, en apercevant son fils, elle s'était écriée, à demi folle :

— Où sont ces hommes?

Puis elle s'était évanouie de nouveau.

Pierre ignorait la mystérieuse visite des agents. Il croyait sa mère atteinte d'aliénation mentale.

Raymond l'envoya chercher le médecin.

Une fois seule avec la malade, il lui mouilla les tempes avec de l'eau fraîche, lui fit respirer des sels.

Elle se ranima enfin.

La présence de son fils préféré la calma.

Il ne lui posa aucune question, la laissa reprendre ses sens. Bientôt,

Le capitaine Yves de Kéravac, vieux loup de mer... (P. 952.)

elle regarda autour d'elle avec terreur, puis saisissant la main de Raymond :

— *Ils* sont revenus, dit-elle.

— Je le sais.

— Ah! tu les as vus, tu leur as parlé.

— Non. Je les ai rencontrés.

Elle n'avait plus que lui à qui se confier. Raymond connaissait son crime. Lui seul pouvait lui donner un conseil, la guider dans cette terrible épreuve.

Elle lui raconta tout.

Raymond réfléchit longuement.

Ce qu'il souffrait de calculer ainsi le danger que courait sa mère, sa mère coupable d'un crime, est impossible à exprimer. Il rougissait de honte et en même temps il tendait tous les ressorts de son intelligence pour détourner de sa maison le déshonneur prêt à y entrer derrière la justice.

— Rassurez-vous, dit-il enfin. C'est un piège qu'on vous a tendu. S'il existait réellement au dossier une lettre écrite par vous à... Mathias Zubéri, on vous aurait déjà tout au moins appelée en témoignage, quand bien même cette lettre serait insignifiante.

Elle respira longuement.

— Quoi qu'il en soit, reprit-il, il serait prudent de quitter cette maison.

— A quoi bon, Raymond? Il n'y a plus de place pour moi sur cette terre, et d'ailleurs, mes forces ne me permettent plus d'aller bien loin. C'est la vie qu'il faut quitter.

Elle songeait au suicide et il ne la défendait pas contre ce sombre projet.

Il se taisait.

Après un instant de silence qui leur parut un siècle, elle se leva pour essayer ses forces, fit quelques pas et retomba sur un fauteuil.

Il l'aida à remonter dans sa chambre. Elle se coucha en proie à une fièvre violente.

— Tu vois bien, lui dit-elle, que je ne saurai aller bien loin. Pourvu que la mort arrive avant eux?

LXV

A trois reprises, Laroque était retourné chez d'Andrimaud, dans l'espoir qu'il le mettrait en possession des papiers de Luversan.

Le directeur du *Sauveteur des Capitalistes*, toujours absent, avait fini par disparaître, abandonnant à leurs regrets tardifs six employés à cautionnements et son joli groom.

En réalité, d'Andrimaud, qui craignait la vengeance de Luversan, s'était hâté de rassembler tous les capitaux arrachés aux gogos par la réclame et de filer à Londres où, sous un faux nom, il aimait à mener la

grande vie. La cité des brouillards convient fort aux émigrés de l'escroquerie.

Laroque en vint à se dire que le financier s'était vanté auprès de lui en laissant croire qu'il connaissait la dernière adresse de Luversan. Pour les avoir, les précieux papiers, parmi lesquels il trouverait peut-être des lettres de Julia, le millionnaire aurait sacrifié la moitié de sa fortune. Non pas qu'il voulût s'en faire une arme de réhabilitation. Peu lui importait son honneur, s'il fallait l'obtenir au prix du déshonneur de Raymond et de la mort de Suzanne.

Ces lettres, il les voulait, pour les anéantir, et prouver ainsi son abnégation au fils de Julien de Noirville. Un tel sacrifice lui vaudrait sans doute le pardon de la grande faute, de l'unique faute d'une existence honorable entre toutes.

D'autre part, Laroque tremblait à l'idée que Tristot et Pivolot, dans leur violent désir de prendre une revanche, recherchaient cette complice dont la découverte pouvait amener la revision de son procès.

Il se souvenait de leur promesse : « Nous ne connaîtrons jamais par l'assassin de Ville-d'Avray, lui avait dit Pivolot, son complice, mais nous ne devons pas renoncer à le trouver par nous-mêmes. Tristot et moi, nous croyons être à cet égard sur une bonne piste. Nous vous en causerons prochainement et vous ne serez pas peu surpris. »

C'était évidemment de Mme de Noirville qu'ils voulaient parler. Rien ne l'étonnait de la perspicacité des deux compères.

Il les savait capables de toutes les ruses pour arriver au but. Quant à leur demander de cesser l'enquête, il ne fallait pas y songer, après l'échec qu'ils venaient d'éprouver. La personnalité de Roger Laroque ne comptait plus pour eux. Ils avaient tout un passé glorieux à défendre.

Ils ne voulaient pas rester sur leur Waterloo.

Le docteur Lagache venait tous les jours voir Suzanne dont les forces diminuaient rapidement.

Un matin, il dit à Laroque :

— J'ai de mauvaises nouvelles de Méridon à vous annoncer. Mme de Noirville est bien près de sa fin. Je l'ai trouvée hier soir au plus bas. Elle délirait, et, chose étrange! dans ses hallucinations, elle croit vous voir à son chevet. L'esprit de la pauvre femme a été fort ébranlé autrefois par le procès de Versailles et je ne suis pas étonné que ce souvenir l'ait minée peu à peu. Vous feriez bien d'aller la voir.

— J'irai.

Dans le regard du médecin, Roger découvrit une arrière-pensée. Le docteur devait en savoir plus long qu'il ne le laissait voir.

— Mme de Noirville n'aurait-elle pas, demanda Laroque, éprouvé une violente émotion dans ces derniers temps.

— Si. Son fils Pierre est venu me chercher, il y a trois jours. Elle avait été prise d'une syncope suivie de graves troubles cérébraux. Je suis resté l'après-midi auprès d'elle et ma conviction est qu'elle avait dû recevoir ce jour-là une visite pénible.

— La visite de deux personnes, n'est-ce pas?

— Je ne sais. Son fils Raymond s'appliquait à la calmer en lui témoignant toute sa tendresse. Elle répétait : « Ils reviendront! »; puis elle vous appelait et disait : « Pardon, Roger! Pardon! » Je n'en sais pas plus long. Et d'ailleurs, s'il m'était permis de comprendre le sens exact de ces paroles, je devrais me taire, en vertu du secret professionnel auquel notre art nous oblige. Allez voir Mme de Noirville, mon cher monsieur Laroque. Allez la voir au plus tôt. Cette visite ne sera peut-être pas perdue pour votre cause. J'en ai le pressentiment.

Le docteur, craignant d'être obligé de s'expliquer, se retira sur ces derniers mots.

— Brave homme! se dit Laroque, il prend à cœur ma réhabilitation et trahit son devoir en ma faveur.

Il savait maintenant que Tristot et Pivolot agissaient sous main, qu'ils étaient venus à Méridon, qu'ils avaient eu l'audace d'interroger Julia.

La malheureuse s'était-elle trahie? Laroque fut tenté d'aller l'interroger à son tour. Mais la pensée que Raymond assisterait à cette confrontation *in extremis* le découragea de se rendre à Méridon.

Et, dans sa tendre sollicitude pour Raymond et Suzanne, il en arrivait à souhaiter la mort de Julia.

— Qu'elle emporte avec elle, dans la tombe, mon espoir de réhabilitation, pensait-il, mais que son fils soit heureux avec ma fille!

Comme il se disposait à se rendre à Paris pour savoir si le chef de la sûreté avait du nouveau, James lui annonça la visite d'un inconnu vêtu en ouvrier.

Laroque descendit au salon.

Il se trouva en présence d'un grand et vigoureux jeune homme dont la physionomie respirait l'honnêteté et la franchise.

— Que désirez-vous, monsieur? lui demanda-t-il.

— Parler à M. Roger Laroque.

— C'est moi.

— Parfait. J'ai à vous remettre un petit paquet en échange duquel vous me donnerez, paraît-il, vingt mille francs.

— Vous venez de la part de M. d'Andrimaud?

— D'Andrimaud? Connais pas!

— Vous l'avez sur vous, ce paquet?

— Oui, monsieur.

— De qui le tenez-vous?

— Oh ça, monsieur, c'est toute une histoire, un vrai conte des mille et une nuits.

— Expliquez-vous! Qui êtes-vous d'abord?

— Je m'appelle Joseph Perruchet, orphelin de père et de mère, menuisier de mon état, et, de plus, amoureux de Catherine Barbareau.

— Peu m'importe! Donnez-moi ce que vous avez à me remettre, et, si c'est ce que je pense, vous toucherez de suite les vingt mille francs promis.

— Oh! monsieur, ce serait deux fois plus qu'il ne m'en faut pour épouser Catherine dont les parents, ferblantiers établis, monsieur, ont repoussé ma demande en mariage sous prétexte que je suis sans père ni mère et... sans argent. Voici le paquet, monsieur. Vous voyez que j'ai confiance.

Joseph Perruchet remit à Laroque une liasse de papiers tout tachés, fripés et maculés comme par un long séjour dans l'eau.

— Faites pas attention aux avaries, dit-il. Vous êtes témoin qu'on n'a pas touché à la ficelle et que les cachets de cire sont intacts. Faut vous dire que j'ai fait naufrage, que je m'en suis tiré à la force des bras et que le bonhomme, qui m'a remis ce paquet entre deux vagues hautes comme des montagnes, a bu son dernier coup une seconde après.

Mais Laroque ne l'écoutait plus. Il avait coupé la ficelle, fait sauter les cachets, et découvert, intactes, deux liasses, étiquetées l'une : « *Lettres de Julia* » ; l'autre : « *Lettres d'Andréa* ».

Il parcourut les premières et pâlit affreusement. La culpabilité de Julia, son épouvantable association avec Mathias Zubéri pour se venger de l'amant qui la délaissait, toute cette ténébreuse machination lui était prouvée. Et par qui? par la complice de l'assassin de Larouette!

— Comment s'appelait l'individu qui vous a remis ces papiers? demanda-t-il au menuisier.

— Oh! un drôle de nom : Célestin Damour.

— Ne pourriez-vous me donner son signalement?

— Mais si. C'était un pauvre diable de « malingreux », tout voûté et palot. L'œil gris et malicieux. Une dégaine de gamin de Paris comme on en voit le soir, à la sortie des théâtres, ramasser les bouts de cigares et fermer les portières des fiacres.

— C'est bien cela! s'écria Roger.

Il avait reconnu le faux Isidore dépeint par la mère Dondaine. Il se rappelait parfaitement l'avoir aperçu, la veille de sa fuite, dans l'allée sur laquelle s'ouvrait, au fond du jardin, la porte de la villa Larouette.

— Et vous ne le connaissez pas, monsieur Perruchet?

— A peine. Nous nous sommes embarqués ensemble, il y a huit jours, au Havre, à cinq heures du soir. La tempête nous a pris, vers minuit, en pleine mer. Nous nous étions fait embaucher, comme ouvriers, par une agence d'émigration de l'Amérique du Sud. Le petit Damour était cartonnier de son état. Il fuyait Paris où l'amour ne le rattachait pas. Tandis que moi, monsieur, je m'expatriais pour tâcher d'oublier Catherine.

— Eh bien, vous l'épouserez, votre Catherine!

Laroque avait tiré de son coffre-fort vingt billets de mille francs qu'il tendait au menuisier.

Joseph Perruchet devint très rouge. Au lieu d'avancer la main, il recula de trois pas.

— Pardon, monsieur Laroque, on n'achète pas vingt mille francs un paquet de lettres sans avoir un motif.

— Ne vous inquiétez pas du motif et prenez la somme.

— Pardon, monsieur Laroque, mais... c'est que je ne voudrais pas me... comment vous dire cela sans vous blesser... me compromettre.

— Vous compromettre! Vous ne savez donc pas à qui vous parlez?

— Je parle à M. Roger Laroque...

— Victime d'une erreur judiciaire.

— Oui, je sais... J'ai lu ça dans les journaux, mais c'est égal, il n'entre pas dans mon esprit qu'un paquet de lettres ait une valeur de vingt mille francs, à moins que...

Le menuisier n'osait achever sa pensée. Laroque s'en chargea.

— A moins que, dit-il, ce paquet ne contienne quelque chose de compromettant pour celui qui l'achète. C'est là votre idée?

— Un peu... oui... c'est ça.

— Me croyez-vous innocent?

— Oui... d'après les journaux. Mais je ne m'y fie pas, moi, aux journaux.

Roger ne put s'empêcher d'admirer cet ouvrier qui, sans ressources et, de plus, amoureux d'une jeune fille qu'on lui refusait à cause de sa pauvreté, hésitait à accepter une petite fortune sans connaître le motif de la générosité du donateur.

— Vos scrupules vous font honneur, lui dit-il. Puisque vous avez lu

les journaux, vous devez connaître tous les détails de mon procès. Vous savez que j'ai toujours refusé de révéler à mes juges le nom de la personne qui m'a remboursé une somme de cent mille francs le lendemain du crime de Ville-d'Avray?

— Je sais cela. Je parie que la personne en question, c'était une femme.

— Oui.

— Une femme mariée, hein?

— Il n'est que trop vrai. Eh bien, ce que vous me rapportez là ce sont les lettres de cette femme à son complice.

— Bravo! Et vous allez les montrer à vos juges?

— Jamais! Cette femme existe encore. Je pourrais me sauver en la perdant, mais je préfèrerais retourner au bagne, plutôt que de déshonorer le nom qu'elle porte.

— Le nom d'un ami, n'est-ce pas? C'est égal, vous êtes bien puni, monsieur Laroque, d'avoir marché dans les plates-bandes du voisin. Mais ce sont des affaires qui ne me regardent pas. Jurez-moi qu'en acceptant ces vingt mille francs, je ne fais rien de contraire à l'honneur.

— Je vous le jure!

— Eh bien, j'accepte... pour Catherine.

Il se décida enfin à prendre la liasse de billets de banque. Ce fut d'une main tremblante qu'il les serra dans son portefeuille.

— Et vous, jurez-moi, dit Roger Laroque, que vous ne révélerez jamais à personne le secret de notre entrevue?

— Je vous le jure! A personne, pas même à Catherine.

Joseph Perruchet tendit la main à son bienfaiteur.

— Je n'aurais pas dû hésiter, dit-il en se retirant. L'honnêteté est inscrite sur votre front.

Une fois seul, Roger examina les lettres d'Andréa. Elles étaient conçues dans un style dont l'exaltation confinait à la folie. L'ascendant que le Levantin avait sur sa maîtresse lui parut inexplicable.

Il n'approfondit pas davantage ce mystère.

— Je remettrai ces lettres à M. de Terrenoire, se dit-il, si toutefois Guerrier est mis hors de cause et que son innocence ne fasse plus aucun doute. Ce sera la meilleure manière de lui prouver ma reconnaissance pour le service qu'il m'a rendu autrefois.

Quant aux lettres de Julia, il les serra précieusement dans son portefeuille.

— Elles seront, dit-il, la rançon de Suzanne.

LXVI

Célestin Damour a tenu une trop vaste place dans ce récit pour que nous ne relations pas les circonstances de son naufrage.

Nous l'avons vu s'embarquer, la conscience bourrelée de remords, mais en somme assez satisfait de l'avenir qui l'attendait au Nouveau-Monde. Faire peau neuve tout là-bas avec la garantie de manger à son appétit, de boire à sa soif et de coucher dans un bon lit, au moins plusieurs années durant, telle était son unique ambition. Il projetait même de revenir aux pratiques du bien, l'expérience l'ayant convaincu qu'on a plus de chances d'engraisser parmi les honnêtes gens que parmi les coquins déclarés.

Un grand désir de paix entrait dans son âme blasée de vieux gamin de Paris. Or, le premier point en ce monde pour avoir la paix, c'est de pouvoir regarder en face les gendarmes.

Donc, le paquebot qui portait, entre autres colis, Célestin Damour et sa fortune, avait quitté le port du Havre, par une soirée superbe.

Le *Véloce* appartenait à une modeste compagnie de transports maritimes qui exporte les émigrants dans les prix doux, mais ne leur garantit pas le jour d'arrivée.

Prudente réserve, comme on va le voir.

Le paquebot, bien que vieilli par un long service et de nombreux radoubs, filait ses quinze nœuds.

Les tribordais avaient pris leur quart.

La vigie, placée au gaillard d'avant, surveillait l'horizon et l'officier de service, debout sur la passerelle, commandait la manœuvre.

Pour accélérer la marche, on mettait de la voile. Les chants des matelots se répercutaient au loin. Le firmament s'illuminait d'étoiles.

Et la grande masse sombre, avec ses feux vert et rouge et son feu blanc en haut du grand mât, glissait sur les flots avec le bruit doux du clapotement de la vague.

Le capitaine Yves de Kéravac, vieux loup de mer échoué dans la marine marchande, aimait à se rendre compte du contenu de la cargaison : hommes et choses.

C'était un de ces intrépides marins qui ne transigent jamais avec le devoir, et qui, sous un masque terrible, cachent une âme compatissante aux misères d'autrui. Il ne connaissait que trop, par expérience, les souffrances des émigrants. Il s'efforçait de leur adoucir l'ennui du voyage

Une montagne d'eau s'écrasa sur eux. (P. 958.)

par de bonnes paroles. Au besoin il les secourait de ses propres deniers.

— Je n'ai plus de famille, se plaisait-il à dire. Je ne fais donc tort à personne en considérant les malheureux comme mes frères.

Parmi les émigrants, il remarqua Célestin dont le visage amaigri et l'air inquiet le toucha.

Il se trompa sur son compte comme il arrive trop souvent aux bonnes gens à qui le génie égoïste de l'observation a été refusé par la nature. Il le prit pour un pauvre diable dénué de tout.

— D'où viens-tu lui demanda-t-il ?

— De Paris, mon capitaine.

— Tu es parisien ?

— Oh oui !

— Tant pis pour toi. Tu n'as pas dû manger tous les jours.

— Oh non !

— Tu es paresseux peut-être ?

— Moi ! fit Célestin tout décontenancé. Mais pas du tout.

— Sais-tu lire et écrire ?

— Parfaitement.

— Suis-moi.

Le capitaine le conduisit dans sa cabine, l'installa à une table et lui donna à copier un manuscrit qu'il avait composé sur ce sujet : « *De l'Emigration. Ses avantages et ses dangers.* »

— Le mouvement du navire te gênera un peu au début, lui dit-il, mais tu t'y feras bien vite, surtout si nous continuons à avoir beau temps. Je te payerai cinq sous la page.

Cinq sous la page ! Quelle aubaine pour un émigrant parisien qui n'aurait pas dans sa poche des billets de banque d'une origine criminelle.

Célestin « la trouva mauvaise », comme il disait dans son argot faubourien, mais, tenant avant tout à ne pas éveiller les soupçons, il se mit à la besogne.

Le capitaine monta sur le pont. A son retour il constata que le jeune parisien s'en était tiré avec un talent de vrai copiste.

— Que vas-tu faire en Amérique ? lui demanda-t-il.

— Travailler.

— Quel est ton métier ?

— Cartonnier.

— Tu trouveras de la concurrence. L'ouvrier de Paris s'imagine qu'il est le premier dans son métier et qu'il n'a qu'à traverser les mers pour se faire de bonnes journées à l'étranger. Il se laisse prendre aux annonces des agences d'émigration, et le voilà parti pour la fortune. Hélas ! Arrivé à destination, loin de la mère-patrie, confondu dans une foule dont il ne connaît pas la langue, dont les mœurs froissent toutes ses habitudes, toutes ses convictions, il s'aperçoit trop tard qu'on n'avait pas besoin de lui. Après avoir frappé inutilement aux portes des ateliers, il tombe dans la misère et c'est alors qu'il fait une expérience encore

plus navrante : en France, pays de fraternité universelle, on secoure tout aussi bien les étrangers que les nationaux ; en Amérique, on commence par soulager les Américains et on jette les miettes de la table aux étrangers. Or, les Américains ne laissent jamais de miettes. Plutôt que de fabriquer des cartons, que ne sais-tu cultiver la terre, nourrice toujours féconde pour qui la soigne comme il faut ?

Célestin Damour écoutait avec émotion les paroles si bienveillantes de cet honnête homme.

C'était peut-être la première fois que quelqu'un s'intéressait à lui sans arrière-pensée de l'exploiter.

Des larmes de reconnaissance et de secret repentir montèrent aux yeux du récidiviste. Il rougissait d'être pris pour un honnête garçon auquel on pouvait s'intéresser.

— Crois-moi, conclut le capitaine, laisse-là tes cartons et entre pour la nourriture et le coucher dans une plantation. Que les plus durs travaux ne te fassent pas reculer. Quand tu la connaîtras, la terre, quand tu sauras l'aimer comme elle le mérite, elle te rendra au centuple tes tendresses. Elle te fera vivre d'abord en attendant de t'enrichir lorsque tu travailleras à ton compte dans un pays où le soleil vient au secours de l'homme courageux et persévérant.

Célestin en était à sa sixième page lorsque le capitaine lui fit l'honneur de l'inviter à prendre le thé avec lui.

— Te voilà passé mon secrétaire, lui dit-il. Mais tu dois être fatigué de travailler à la lumière. Tu peux regagner ton hamac. Bonsoir.

En ce moment un enseigne entra dans le petit salon.

— Mon commandant, dit-il, nous avons le vent debout et la lame grossit ferme.

— Bien.

Le capitaine de Kéravac sortit, suivi de Célestin qui, déséquilibré par les ressauts du navire, jugea prudent de se mettre à quatre pattes.

La nuit était profonde. Des nuages épais s'avançaient de face. Ils sortaient d'un horizon embrasé par la lueur aveuglante des éclairs.

Célestin eut une peur atroce.

Jusqu'alors l'idée de la vengeance céleste l'avait laissé froid. Maintenant il tremblait devant le problème obscur de l'autre vie.

— Bah ! se dit-il, il n'y a pas que des coquins comme moi sur le *Veloce*. Si Dieu est juste, il laissera ce navire arriver à bon port.

Quant à descendre avec les autres émigrants qui dormaient sans se douter que l'archet de la tempête allait donner le signal du grand « chambard », Célestin n'y était nullement disposé.

Le gamin de Paris s'allongea sur le pont, de façon à entendre ce que dirait le capitaine. Il avait du reste son excuse pour avoir désobéi à son ordre de rejoindre les émigrants : une lame énorme embarquant pardesssus les bastingages venait de lui passer à travers les jambes.

Au loin le tonnerre grondait sourdement; les éclairs se succédaient sans interruption.

Le commandant s'était placé près du gouvernail, son porte-voix à la main. Vainement il sondait l'horizon, espérant une embellie.

La tempête se déchaîna ; une pluie torrentielle s'abattit sur la mer.

Le *Veloce* fatiguait beaucoup. D'énormes lames, accourant du large, se ruaient les unes sur les autres contre les flancs du navire dont elles faisaient l'assaut, se brisaient impuissantes ou retombaient en nappes gigantesques sur le pont.

Quatre hommes envoyés à l'avant pour serrer les focs furent enlevés par un coup de mer et disparurent. Leur porter secours, il n'y fallait pas songer.

— Pauvres gens! dit le commandant.

Le *Veloce* arriverait-il à se maintenir debout à la lame? Le salut était à ce prix. Cela dépendait de la machine et encore fallait-il compter avec elle.

— A combien d'atmosphères sommes-nous ? demanda le commandant au chef mécanicien, avec qui il restait en communication par le porte-voix. Mettez à cinq et demi.

Et Célestin l'entendit crier :

— La machine a été éprouvée à huit atmosphères et nous sommes encore loin de compte ; mais...

Il n'acheva pas. Du grand mât, une vergue encore garnie de sa voilure en lambeaux fut emportée par l'ouragan et, rasant la passerelle, faillit prendre en écharpe le commandant.

Célestin ne put retenir un cri d'épouvante. Il regrettait son hamac, mais, cramponné à un anneau de fer, il n'osait plus bouger de sa place.

Le *Veloce* n'avançait plus. Il fallut recourir aux moyens désespérés.

— Mettez à six! ordonna le commandant au chef mécanicien.

Dix minutes après :

— Mettez à sept!

La cheminée de la machine ne vomissait plus que du feu. A chaque coup de tangage, l'avant du paquebot disparaissait sous les flots, et, à l'arrière, l'hélice tournoyait dans le vide avec une rapidité vertigineuse.

— Mettez à huit.

Qu'avait répondu le chef mécanicien ? Célestin se le demanda avec terreur en entendant le commandant répliquer d'une voix de tonnerre :

— Mettez à huit, vous dis-je ! Si nous sautons, nous sauterons en bonne compagnie.

Le gamin de Paris prenait son parti de la tempête.

— En bonne compagnie ! si le capitaine savait que j'ai fait évader Luversan, il ne dirait pas ça. C'est moi qui leur porte la *guigne !* Je devrais me jeter dans la mer pour satisfaire le « *lapin* » qui est là-haut. Ma foi, je préfère attendre mon tour. Vogue la galère ! c'est le cas de le dire ou jamais.

— Mettez à huit et demi, ordonna froidement le commandant.

Ce dernier effort devait être inutile.

Le *Véloce*, qui faisait eau de toutes parts, eut ses machines noyées. Ne pouvant plus se maintenir debout à la lame, il fut pris par le travers.

Il ne fallut plus songer qu'à sauver l'équipage.

— Aux portemanteaux ! ordonna le commandant.

Aussitôt les embarcations furent mises à la mer. Au prix de mille dangers on y fit descendre d'abord les passagers.

Célestin s'empressa d'abandonner le *Veloce* à son triste sort.

Il fut du premier canot.

Après les passagers, les matelots descendirent, puis les officiers.

Restait le commandant.

Le capitaine de Kéravac ne quitta son navire que le dernier.

A la lueur des éclairs, Célestin le vit descendre l'échelle. Il le crut sauvé.

Trop tard !

Le *Veloce* tournoya sur lui-même, coula à pic, entraînant dans le gouffre-océan une nouvelle victime du devoir.

Célestin était trop préoccupé de sa peau pour attacher grande importance à cet épisode dramatique.

Cramponné à son banc, il s'attendait d'un moment à l'autre à boire le grand coup.

Il se hâtait de se repentir pour obtenir de son juge suprême le bénéfice des circonstances atténuantes. Il aurait voulu pouvoir arracher de la ceinture qui lui entourait le corps les billets de banque si mal acquis et les jeter en sacrifice à Neptune.

Des *pater* et des *ave* s'échappaient tumultueusement de ses lèvres.

Soudain, une lame énorme s'abattit sur la frêle embarcation.

Célestin se retrouva une seconde après, les mains accrochées à une épave flottante.

Près de lui se tenait, par le même procédé, un naufragé qu'il reconnut pour s'être embauché en même temps que lui à l'agence d'émigration.

Entre Parisiens, on a bientôt fait de lier connaissance Célestin savait que Joseph Perruchet était menuisier et amoureux de Catherine.

— Eh bien, mon pays, dit-il, nous sommes dans le grand bouillon.

— Attention! fit Joseph. Tenez-vous ferme.

Une énorme vague se brisa au-dessus de leur tête.

Célestin avait bu un coup.

— Joseph, dit-il d'une voix haletante, je suis flambé. Prends ce portefeuille et porte-le à Roger Laroque, le « type » dont nous parlions ce matin sur le quai d'embarquement. Il te donnera vingt mille francs en échange.

Il lâcha l'épave d'une main, retira son portefeuille de sa poche de côté et le fourra dans une des poches de Joseph.

— Gare là-dessous! fit le menuisier.

Une montagne d'eau s'écrasa sur eux.

Joseph se retrouva dans l'écume bouillante. Ses mains tenaient encore bon à l'épave.

— Pauvre petit! murmura-t-il.

Célestin Damour avait disparu dans le « bouillon ».

Joseph Perruchet ne jouant dans ce récit qu'un rôle de comparse, nous ne raconterons pas comment il fut sauvé par l'équipage d'un navire de pêche et ramené sur la côte normande.

Le goût des voyages lui avait passé. Plus que jamais il aimait Catherine. Il regagna Paris à pied et s'en fut tout droit chez Roger Laroque.

Épousa-t-il Catherine? Fut-il heureux avec elle? Nous nous plaisons à l'espérer.

LXVI

M. de Terrenoire avait attendu vainement Andréa, toute une semaine, à Bayonne.

Il retourna à Paris par l'express et se fit conduire à son hôtel de la rue de Chanaleilles.

Comme la voiture s'arrêtait devant la façade, le concierge sortit pour ouvrir la portière du fiacre. L'air consterné de ce fidèle domestique frappa son maître.

— Qu'est-il arrivé? demanda ce dernier.

— Fuyez, monsieur. La police occupe l'hôtel depuis cinq jours.

M. de Terrenoire reçut le coup sans faiblir.

— C'est bien, dit-il. Faites votre service et ne vous occupez pas du reste. Dites au cocher d'atteler le coupé.

Il pénétra bravement chez lui.

Dans l'antichambre se tenaient l'inspecteur Chambille et deux de ses collègues.

Le policier salua obséquieusement.

— Pardon, monsieur, vous êtes M. de Terrenoire?

— Oui. Que voulez-vous de moi?

— Pardon, monsieur, mais... je suis inspecteur de la Sûreté et j'ai ordre de M. Lacroix, commissaire aux délégations judiciaires, de vous prier de venir à son cabinet pour affaire... qui vous concerne.

— J'irai demain matin.

— Pardon, monsieur, c'est... qu'il faudrait venir de suite.

— Il faudrait!... D'abord, de quel droit vous êtes-vous installé chez moi?

— Sur l'ordre du juge d'instruction qui a tout pouvoir en matière criminelle. Croyez bien, monsieur, que je suis aux regrets d'être obligé de... Montez dans votre voiture. Je prendrai place à côté de vous, tandis que mes hommes resteront ici.

— Pourquoi faire?

— M. Lacroix vous le dira.

Il n'y avait pas à résister.

Le banquier demanda à interroger ses domestiques avant de partir.

— Vous pouvez le faire, dit Chambille, mais en ma présence.

— Alors, je suis donc arrêté?

— Oui et non. Voici le mandat de comparution. M. Lacroix vous relâchera de suite, oh! je n'en doute pas.

— Partons. J'ai hâte d'en finir avec ces humiliations.

Il sortit et s'élança dans son coupé, suivi de Chambille qui s'assit modestement sur la banquette de devant.

Durant le trajet, l'agent ne prononça pas une parole et évita de tourner la tête du côté de son prisonnier.

M. de Terrenoire ne cessait de penser : « Si mon pauvre frère me voyait dans cette horrible situation, il en mourrait de honte! »

M. Lacroix reçut le banquier avec la plus grande déférence.

— De la franchise de vos réponses, dit-il, dépend votre liberté. D'abord, pouvez-vous me dire où s'est réfugiée Mme de Terrenoire?

Réfugiée! La police connaissait donc la culpabilité d'Andréa? Le banquier pâlit légèrement, mais avec le sang froid que les gens du monde savent déployer dans les suprêmes occasions, il répondit :

— Mme de Terrenoire et moi, nous devions faire un voyage d'agrément en Espagne. Je suis parti le premier pour régler des affaires d'intérêt que j'avais à Bayonne. Mme de Terrenoire devait me rejoindre. Je l'ai attendue vainement, et, pris d'une inquiétude que vous devez comprendre, je suis revenu ce matin à Paris. Qu'est-il donc arrivé en mon absence pour que vous me disiez que Mme de Terrenoire se serait *réfugiée* quelque part?

— Il y a, répliqua froidement le magistrat, que Mme de Terrenoire est inculpée de complicité dans le crime du boulevard Haussmann.

Le banquier joua avec un talent consommé la comédie ou plutôt le drame de l'homme à qui on apprend tout à coup un épouvantable malheur.

— Ce n'est pas possible! s'écria-t-il. Prouvez-moi ce que vous me dites. Prouvez-le-moi!

— Le juge d'instruction le prouvera en temps utile à la chambre des mises en accusation qui ordonnera le renvoi de l'inculpée devant la cour d'assises. Pouvez-vous me fournir l'emploi de votre temps depuis votre départ de Paris?

— Oui, monsieur.

M. de Terrenoire exhiba la facture de l'hôtel où il avait séjourné à Bayonne.

— Fort bien, dit M. Lacroix après avoir constaté que la date de cette facture concordait bien avec la déclaration du banquier, mais vous pouvez néanmoins éclairer la justice.

— En quoi?

— Vous en savez plus long que vous ne voulez bien le dire.

— Moi?

— Vous! Inutile de dissimuler.

— Monsieur!...

— Oh! je comprends la légitimité de votre discrétion. Votre but est de retarder le plus longtemps possible le retentissement qu'aura cette lugubre affaire. Je m'explique : Tristot et Pivolot, honteux d'avoir été si bien joués par l'assassin, nous ont avoué les coupables ménagements qu'ils ont eus, d'accord avec vous, pour Mme de Terrenoire. J'en conclus que votre voyage

Seul, dans le grand salon, le banquier regardait avec horreur, se consumer cet amas de lettres. (P. 967.)

n'a eu d'autre motif que de mettre la criminelle en sûreté dans un de ces couvents d'Espagne où les secrets sont bien gardés quand la recluse y fait le sacrifice d'une grosse somme d'argent. Quoi qu'il vous en coûte, votre devoir est de nous révéler la retraite de Mme de Terrenoire. Songez, monsieur, que si nous ne retrouvons pas Luversan, l'innocence de Jean Guerrier ne sera jamais prouvée. Certes, votre caissier sera mis hors de cause, mais qui empêchera la calomnie d'insinuer qu'il n'est pas étranger à l'assassinat de Brignolet et au vol. Il se formera des légendes à ce sujet. Avouez que vous savez tout.

Accablé par ce raisonnement, M. de Terrenoire redevint lui-même et ce fut sur le ton de la plus sincère franchise qu'il répondit :

— Eh bien oui, je savais tout. Oui encore, mon plan était de faire entrer l'infâme dans un couvent d'Espagne. Mais elle s'est bien gardée de me rejoindre à Bayonne.

M. Lacroix se prit à sourire de la naïveté apparente du banquier.

— Pourquoi, demanda-t-il, ne l'avez-vous pas forcée à vous accompagner?

— Elle m'a demandé un délai.

— Dans quel but?

Le banquier reprit son rôle que la révélation du magistrat l'avait forcé à abandonner un instant.

— J'espérais qu'elle aurait le courage de se faire justice elle-même. Chaque jour, je croyais trouver dans les journaux la nouvelle de son suicide. J'appris ainsi la fuite incroyable de Luversan et, n'y tenant plus, je revins à Paris.

M. Lacroix enregistra cette déclaration, puis d'un ton glacial qui en eût imposé à tout autre homme :

— Pourriez-vous nous dire où est présentement Mme votre fille?

Tout d'abord, M. de Terrenoire ne se rendit pas compte du mobile de la question; puis, comprenant enfin, il trembla à l'idée que le commissaire aux délégations judiciaires demandait où se trouvait la fille dans l'espoir d'y prendre la mère.

— Mme veuve Mussidan, répondit-il, est chez mon frère, le colonel de Terrenoire, à Pau.

En faisant cette réponse, il calcula qu'il aurait le temps d'envoyer une dépêche à Diane pour l'inviter à revenir de suite auprès de lui.

Le magistrat se leva et lui rendit sa liberté par ces simples mots :

— C'est tout ce que j'avais à vous demander, monsieur.

Au sortir du Palais de Justice, M. de Terrenoire se dirigea vers le bureau du télégraphe situé dans les dépendances du tribunal du commerce.

Mais il s'aperçut presque aussitôt qu'un agent maladroit le suivait de près et il n'osa donner suite à son projet. Il sauta dans un fiacre vide et donna l'ordre au cocher de le conduire à la Bourse.

Malgré la rapidité de sa stratégie, il se vit dépisté presque aussitôt. L'agent avait fait comme lui et le filait en voiture.

— Après tout, se dit le banquier, il est bien peu probable que l'infâme aille retrouver sa fille. Elle doit être partie avec son complice.

Il renonça à envoyer une dépêche à Diane dont la présence à Paris l'aurait d'ailleurs exaspéré : Il ne voyait plus en elle que la fille de Mussidan. Diane lui devenait indifférente, sinon odieuse.

Un seul être le rattachait à la vie : Marie-Louise.

Encore redoutait-il une nouvelle catastrophe qui le séparerait à jamais de sa fille. Ces lettres de Blanche Warner découvertes par Andréa, qu'étaient-elles devenues? La fugitive n'avait-elle pas déjà livré à Margival le secret, de la naissance de Marie-Louise.

M. de Terrenoire affronta le danger.

Il se rendit chez Guerrier, espérant y trouver seule Marie-Louise.

Ce fut la jeune femme qui le reçut.

— Vous! s'écria-t-elle. Déjà! Où est Mme de Terrenoire?

Il voulut l'embrasser au front. Elle se dégagea.

— Diane m'a écrit, dit-elle. Si elle ne reçoit pas de nouvelles de sa mère, elle est décidée à revenir.

— Elle n'en recevra plus.

Diane se leva, épouvantée.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Mme de Terrenoire a disparu.

— Disparue! fit-elle toute tremblante. Et... vous... ne savez pas où elle est?

— Non.

— Dites-vous bien vrai?

De quoi donc le croyait-elle capable?

— Marie-Louise, ma fille chérie, dit-il, je vous jure...

— Je vous défends de m'appeler votre fille, s'écria-t-elle. Qu'avez-fait? Vous m'aviez juré de pardonner à la mère de Diane.

— Elle a disparu, te dis-je. Je te le jure sur la tombe de ta mère.

— Ne me parlez jamais de ma pauvre mère. Quant à moi, je ne reconnais pour père que l'homme qui m'a élevée, qui m'a enseigné le bien, que je puis regarder sans rougir et qui n'a vécu que pour assurer mon bonheur. Je suis la fille de Margival!

C'en était trop. Une telle succession d'épreuves poignantes aurait eu raison d'un cœur de roche.

M. de Terrenoire s'affaissa écrasé. Des larmes brûlantes coulaient de ses yeux; des hoquets convulsifs soulevaient sa poitrine.

Marie-Louise eut pitié de cet homme qui avait été si bon pour elle. Elle ne se sentait que trop entraînée à lui par un lien naturel. Elle aurait voulu ne pas lui laisser voir cette affection profonde qui, loin de lui sembler douce, la remplissait de honte. Elle s'était résolue à ne pas se faire la complice d'une tromperie constante vis-à-vis de Margival.

Sa froideur de commande se fondit devant le désespoir qu'elle avait causé.

Elle oublia un instant les promesses violentes qu'elle s'était faites de rester uniquement la fille de Margival. Elle vint se mettre à genoux devant son « père ».

— Pardon! lui dit-elle.

Il l'embrassa au front comme il en avait l'habitude et comprenant enfin ce qui se passait dans cette âme pétrie de délicatesse et d'honneur :

— Pardon! murmura-t-il à son tour. Je t'épargnerai à l'avenir de me rappeler à l'ordre... Je saurais m'appliquer à n'être auprès de toi qu'un vieil ami. Je te préserverai de ma tendresse... Enfin, je viendrai le moins souvent possible... Tu ne me chasses pas, dis-moi? pour tout à fait.

Elle se releva sans répondre.

— Tu veux que je parte? demanda-t-il.

— Je n'ai pas dit cela, mais je vous en prie, à cause de mon... père, soyez prudent. Ne me forcez plus à rougir... ni devant lui... ni en son absence.

Un coup de sonnette retentit. C'était Margival et Guerrier qui rentraient.

Le premier témoigna un grande joie du retour de son bienfaiteur.

— Vous allez reprendre la direction de la banque, lui dit-il. Moi, j'y perds mon latin et, faut-il l'avouer, Jean pense à autre chose. Son affaire le préoccupe. La fuite de Luversan lui a porté un coup terrible.

Le banquier déclara qu'il était incapable de s'occuper d'affaires. Avant de se retirer, malgré les instances de Margival qui voulait le retenir à dîner, il fit signe à Guerrier de le suivre.

Tous deux montèrent en voiture afin de pouvoir causer librement.

M. de Terrenoire avait parfaitement vu l'agent maladroit qui continuait à le filer.

— Je sors de chez M. Lacroix, dit-il à Guerrier. Il croyait que je pouvais lui donner des renseignements sur Mme de Terrenoire

— Ah! fit Jean d'un ton qui signifiait : « Moi aussi je le croyais. »

— Eh bien non, je ne sais rien, je vous le jure, à vous, Guerrier, certain que vous ne me donnerez pas un démenti. L'infâme est en fuite. On l'arrêtera, si ce n'est déjà fait. Faut-il donc pour vous sauver, mon pauvre Jean, pour dissiper tous les doutes à votre égard, que le nom de Terrenoire soit livré en pâture à la foule!

— Dieu m'est témoin, répliqua Guerrier, que je n'ai rien fait contre Mme de Terrenoire. Et pourtant, dès le lendemain de mon arrestation, j'aurais pu dire à M. de Lignerolles : « Une femme me hait parce que je l'ai dédaignée. Une femme a juré ma perte. C'est elle qui a armé le bras de l'assassin. C'est elle qui a ourdi l'exécrable machination dont je suis victime. Interrogez cette femme, et...

— Assez! s'écria le banquier. Mais la vie de cette femme n'est donc que crimes, mensonges et trahison! Ah c'est affreux! Et vous l'avez épargnée! Et nous l'épargnons tous, tandis qu'elle court les grands chemins avec son dernier amant! S'il ne s'était agi que de moi, mon cher enfant, je l'aurais livrée à la justice, mais j'ai pensé à mon frère. Le colonel de Terrenoire ne supportera pas la honte du procès. C'est miracle que le reportage ne se soit pas encore emparé de ce scandale.

— Le secret a été bien gardé jusqu'à présent, grâce à MM. de Lignerolles et Lacroix, grâce au chef de la Sûreté. Nous n'avons plus qu'un espoir, c'est qu'on retrouve Luversan et qu'on saisisse sur lui les billets et les valeurs qui prouvent sa culpabilité dans le crime du boulevard Haussmann. Quant au crime de Ville-d'Avray, il ne saurait le nier après sa tentative de suicide. Nous parviendrons peut-être à écarter du procès de Mme de Terrenoire.

— Jamais! A moins qu'elle ne se tue. Elle est trop lâche pour se tuer.

M. de Terrenoire se résigna à rentrer dans son hôtel et prit congé de Guerrier. Il y reçut le soir même une dépêche ainsi conçue :

Venez me voir à Maison-Blanche. J'ai du nouveau.

ROGER LAROQUE.

Dans son impatience de savoir ce que le signataire pouvait avoir à lui révéler, le banquier, dépistant sous un déguisement l'auxiliaire de Chambille, sortit de nuit, loua un cheval au manège le plus proche et partit à fond de train chez Roger Laroque.

Il arriva à l'aube du jour, ne craignit pas de sonner à plusieurs reprises, et dit à James qui, tout ébahi, vint lui ouvrir :

— Dès que votre maître sera éveillé, prévenez-le que M. de Terrenoire s'est rendu de suite à son appel.

— M. Laroque pourra vous recevoir de suite, dit-il. Il veille sa fille qui est bien malade. Le médecin sort d'ici. Il est parti visiter un autre malade en danger de mort.

James fit entrer le banquier au salon.

Un instant après, Roger Laroque descendait le rejoindre.

Le vieillard était très pâle. Une inquiétude mortelle se lisait dans ses yeux.

— Ma fille est en danger de mort, monsieur. Notre entretien sera court.

— Voulez-vous que je me retire de suite?

— Non. Vous allez vous reposer ici. Mon domestique vous conduira à votre chambre. Comment êtes-vous donc venu?

— A cheval. J'ai attaché l'animal à la grille de votre villa.

— James le remisera à l'écurie. Mais venons au fait. Vous m'avez rendu, monsieur, autrefois un très grand service d'argent par l'intermédiaire de mon caissier, Jean Guerrier, qui est le vôtre. Je vous ai remboursé récemment, mais je vous dois de la reconnaissance. Je tiens à m'acquitter entièrement envers vous. Un étrange hasard a fait tomber entre mes mains des lettres dont la divulgation en cour d'assises serait atroce pour vous. Les voici. Brûlez-les de suite sans les lire. Ce sont des billets adressés par votre femme à Luversan.

Roger tendit au banquier la liasse des lettres d'Andréa.

Un grand feu allumé par James flambait dans la cheminée.

M. de Terrenoire jeta un coup d'œil sur l'une des lettres, et, pris d'un mouvement de dégoût, lança le tout dans le foyer.

— Vous avez bien fait, lui dit Laroque. Je vais vous envoyer James.

Il tendit sa main loyale au banquier qui la lui serra chaleureusement.

— Merci, dit M. de Terrenoire, et puissiez-vous sauver votre chère enfant!

Roger secoua la tête en signe de doute. Puis il remonta auprès de Suzanne.

Seul dans le grand salon, le banquier regardait avec horreur se consumer cet amas de lettres dont les cendres se rayaient de lueurs fantastiques, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau.

Roger apparut, plus pâle encore que tout à l'heure.

— Monsieur de Terrenoire, dit-il, vous pouvez encore me rendre un grand service.

— Parlez, monsieur, je suis prêt à tenter l'impossible pour vous témoigner à mon tour ma reconnaissance.

— Vous m'obligerez d'aller de suite jusqu'à Méridon, une ferme où demeure, avec ses deux fils, Mme de Noirville, la femme de l'avocat qui fut à la fois mon ami et mon défenseur. Vous direz de ma part à M. Raymond de Noirville que Suzanne est très mal. Il reviendra ici avec vous, j'en suis sûr. Mon domestique vous accompagnera. Dans un instant il sera prêt à monter à cheval. Vous consentez?

— Comptez sur moi, monsieur Laroque.

LXVIII

A Méridon comme à Maison-Blanche, les évènements dramatiques se précipitaient.

De même que Roger Laroque redoutait une issue fatale de la maladie de langueur dont Suzanne était atteinte ; de même les fils de Noirville s'attendaient d'un instant à l'autre à voir succomber leur mère.

L'âme de Julia, bourrelée de remords, achevait de briser sa frêle enveloppe.

L'agonie commença le jour où Raymond s'érigea devant sa mère en juge d'instruction et lui prouva sa complicité dans le crime de Ville-d'Avray.

Ce jour-là, on s'en souvient, Pierre se trouvait au salon au moment des aveux de la coupable.

Comme il revenait des champs, et qu'il n'avait pas vu Raymond, il se disposait à entrer dans la chambre, en reconnaissant la voix de l'avocat, lorsque le son même de cette voix et les paroles brèves qui s'échangeaient l'avaient tenu sur le seuil. Et, de la première à la dernière parole, il avait tout entendu.

Il ne savait rien auparavant, il ne se doutait de rien.

Et voilà que, coup sur coup, en quelques minutes, il apprenait des secrets terribles!

Et, d'abord, l'amour de Suzanne pour son frère...

La démarche de Mme de Noirville était restée secrète, Pierre n'avait jamais su que sa mère avait demandé pour Raymond la jeune fille en mariage.

Puis le crime de Julia... et la condamnation de Farney, dont les journaux avaient le véritable nom!...

Sa souffrance était si grande, qu'il n'essayait même pas de l'analyser. (P. 970.)

Au premier moment, il eut envie de se montrer, de frapper à cette porte derrière laquelle se disaient des choses abominables; une force mystérieuse retint son bras. Il aurait voulu crier aussi, dire : « Taisez-vous! je suis là! je puis entendre! j'aime mieux tout ignorer! » Mais les mots, qu'il prononçait dans le fond de son âme, ne sortirent point de sa gorge. Ses pieds étaient comme cloués. Il resta.

IV. 122. — CHARLES MARY. — ROGER-LA-HONTE. — ÉD. J. ROUFF ET Cie. 27 122

Mais c'était trop d'émotions; tout autre, moins robuste, en fût mort peut-être; lui sentit qu'il fléchissait, que ses genoux se dérobaient, que ses yeux ne voyaient plus; il sentit qu'il s'en allait dans un vide énorme, où il étendait les bras pour se retenir, en vain, et il s'abattit sans connaissance sur le plancher.

Personne ne le vit; personne ne le secourut. Pendant une heure, il fut sans mouvement, sans vie. Enfin, il rouvrit les yeux, se souleva et réussit à sortir. La nuit était venue.

Un peu de vent s'était levé et courbait les cimes des marronniers, des peupliers et des acacias. Il se promena aux alentours de la ferme, laissant son front nu aux caresses de l'air frais, afin de ressaisir son sang-froid.

Sa souffrance était si grande qu'il n'essayait même pas de l'analyser. Son âme était morte. Peut-être même ne souffrait-il pas alors, vraiment, tant la prostration était complète.

De tout ce qu'il avait entendu, deux choses surnageaient...

Suzanne aimait Raymond... Sa mère était complice d'un meurtre...

Lui aussi l'aimait, cette jolie et douce enfant, lui aussi l'aimait d'un ardent amour depuis un an, depuis qu'il l'avait vue dans les ruines de l'abbaye, son cœur était empli de son image. Il n'est pas rare de rencontrer dans ces fortes organisations physiques des timidités excessives. Pierre était un timide.

Il s'était nourri de son cœur, pour ainsi dire, devinant bien que Suzanne ne serait pas à lui. Quand il la voyait près de lui, dans les champs, il la suivait d'un long regard attendri, et, sur son front intelligent et sérieux, passait alors une profonde tristesse.

Jamais elle ne soupçonna cet amour.

Souvent elle lui parlait. Il répondait en tremblant, se troublait, rougissait, parfois même, à des questions très simples, ne trouvait rien à dire. Et Suzanne ne comprenait pas.

Le pouvait-elle, puisqu'elle-même avait le cœur rempli de la pensée de Raymond?

Il avait toujours vécu avec l'idée de la supériorité de son frère. Tout petit, il avait vu Raymond préféré par Julia. Cela l'avait replié sur lui-même. Il n'avait point d'envie, nous l'avons dit, il soupirait seulement, quelquefois. Suzanne ayant à choisir entre les deux frères avait préféré Raymond. Cela était naturel, cela devait arriver.

Jaloux, il ne pouvait l'être, Mais malheureux, il le fut!

Arrêté, le soir, par la nuit, au milieu des champs, il se disait que sa vie n'avait point de but, qu'elle était brisée dans sa fleur, qu'elle se

traînerait désormais, misérable et lourde, sans la consolation, auprès de lui, d'une affection partagée, — de ces affections qui rendent les souvenirs moins pénibles et jettent un voile sur le passé. Et il secouait la tête...

Mais, au milieu de ses tortures morales, la jalousie était si loin de son cœur qu'il s'attendrissait sur Raymond, le sachant malheureux comme lui...

Puis, oubliant Raymond, s'oubliant soi-même, il pensait à son père, — déshonoré et trompé!.. A sa mère, si coupable... A sa mère, auteur de tout le mal!... et encore à Suzanne, qui s'étiolait là-bas, à Maison-Blanche, ignorant que le crime de la mère empêchait le fils de l'épouser...

Et c'était une situation sans issue possible, une situation qui ne pouvait qu'aboutir à la mort de Suzanne, au désespoir, peut-être même à la mort de Raymond.

— Est-ce juste? se disait-il.

Quand il rentra à la ferme, il courut tout de suite à sa chambre pour s'y enfermer, sans frapper chez sa mère, sans souhaiter une bonne nuit à celle-ci, comme il faisait tous les soirs.

Mais, en entrant chez lui, il s'arrêta soudain.

Sa mère était là, qui semblait l'attendre.

Elle se leva péniblement et vint à sa rencontre.

Il aurait voulu fuir; mais le visage de la malheureuse exprimait un désespoir si intense, une si effrayante douleur, qu'il eut pitié.

Jamais elle ne venait ainsi chez lui. Que désirait-elle? pourquoi était-elle là?...

— Comme tu as tardé, Pierre? dit-elle. Où étais-tu donc? Je commençais à être inquiète...

Il regarda la pendule, il était à peine neuf heures Il montra l'heure d'un geste silencieux.

— Neuf heures, c'est vrai... voilà qui est curieux... Je croyais qu'il était bien plus tard.

Elle parlait d'une voix brève, saccadée, prononçant à peine les mots. Elle avait l'air d'une folle.

— Sais-tu où est Raymond?

— Je ne l'ai pas vu.

— Oh! c'est étrange!...

— Pourquoi? J'ignorais même qu'il fût à Méridon. Serait-il déjà reparti? Était-il si pressé?

Elle ne répondit rien. Elle s'assit. La chambre était faiblement éclairée par une bougie sur la cheminée. La fenêtre était mal fermée et s'ouvrit

poussée par une rafale. Pierre la referma. La flamme, un instant, dansa et faillit s'éteindre.

— Il ne reviendra plus, murmura-t-elle... je ne le reverrai jamais, c'est fini... allons, autant mourir!

Elle baissa la tête, silencieuse un moment, puis :

— Mon Pierre, dit-elle, — effrayée de l'abandon de son fils chéri et ressentant tout à coup comme un âpre besoin de douces et tendres paroles, — tu parais triste?

— Non, ma mère, je suis comme tous les jours. Vous le savez, je ne suis jamais bien gai...

— Oui, mon pauvre Pierre, je te devine... cet amour, n'est-ce pas, te tient au cœur?...

— Toujours, mère.

— Et tu n'as pas perdu l'espérance?

— Oh! mère, je n'espère plus depuis longtemps.

— Mon pauvre Pierre, me pardonneras-tu?

— Qu'ai-je donc à vous pardonner? dit-il avec effort.

— Je n'ai peut-être pas été, de tout temps, pour toi ce que j'aurais dû être...

— Mais si, ma mère, je vous ai toujours trouvée bonne et indulgente et pleine d'affection pour moi...

— C'est que toi-même tu étais trop bon. Tu ne veux pas le dire, mais va, je m'en rends compte, à présent. Non, je n'ai pas été pour toi très bonne... Je ne t'ai pas aimé autant que tu le méritais, autant qu'il eût été de mon devoir...

— Ma mère!...

— Et c'est de cela que je te demande pardon... mon fils... c'est cela que je voudrais que, toi, tu me pardonnes... aujourd'hui surtout, mon fils...

— Aujourd'hui, ma mère, pourquoi?

— Parce que je me sens très fatiguée, très malade, et qu'il me semble que je n'en ai pas pour longtemps à vivre... Alors, je ne voudrais pas mourir, si, comme je le crains, cela doit arriver bientôt avec la crainte de laisser dans ton cœur le regret de n'avoir pas été aimé par ta mère.

— Pourquoi ces craintes et ces tristes pressentiments? Vous sentez-vous vraiment malade? En ce cas, il faut mander le médecin. Une saison aux eaux, quelques semaines à la mer, si vous êtes fatiguée, vous guériront.

— Non, j'aime mieux ne pas quitter Méridon... Je sens qu'il me reste peu de jours à être auprès de vous, et je ne veux pas me priver de votre

chère présence... Raymond... peut-être... me suivrait à la mer, mais toi tes travaux te retiennent ici... et je veux te voir... et je ne veux plus m'éloigner de toi...

— Il faut chasser ces pensées funèbres, ma mère. Vous n'êtes pas malade. Jamais, au contraire, vous ne vous êtes mieux portée!

— Jamais... murmura-t-elle, en hochant la tête.

Et tout à coup, revenant à sa première idée :

— Tu me pardonnes, n'est-ce pas, mon enfant?

— Encore une fois, ma mère...

— Oh! il faut que tu me le dises, il le faut, si tu m'aimes un peu.

— Je n'ai rien à vous pardonner, moi.

— Ah! tu refuses? tu me gardes rancune? tu es jaloux... tu t'es aperçu que Raymond avait eu dans mon cœur une place plus grande que la tienne?... Tu m'en veux?... mais, aujourd'hui, je vous aime tous les deux avec une égale force et c'est pour que le passé soit oublié que je réclame ton pardon...

— Je ne suis pas et je n'ai jamais été jaloux. J'ai toujours été heureux de votre tendresse... et je n'ai pas remarqué que votre affection pour Raymond fît du tort à l'affection que vous aviez pour moi.

— Et puisque je le dis, moi, puisque je m'en accuse, puisque je me reconnais coupable! ! Comme tu hésites, mon fils, à rendre ta mère un peu plus heureuse!... S'il arrivait cette nuit, demain, bientôt, — je me sens si vieille, — une catastrophe?... Si j'étais emportée?... Ne te repentirais-tu pas d'avoir refusé ce mot, cette seule et bonne parole que je te demande, que j'implore, mon fils. Car je l'implore, j'en ai besoin, il me la faut. Je t'en supplie, mon fils, faut-il que je me mette à tes genoux, pour te fléchir?

Il détourna la tête et froidement :

— Je vous pardonne donc, ma mère, puisque vous le voulez!

Elle le regarda longtemps, infiniment désolée et désespérée.

Ses mains se tendirent vers lui dans un mouvement instinctif.

Elle avait la sensation de sa solitude complète. Elle comprenait, sans deviner pourtant, que celui-là savait tout comme l'autre, que le cœur de Pierre lui échappait comme lui avait échappé le cœur de Raymond. Elle poussa un soupir profond, déchirant.

— Ils le veulent, tous les deux, murmura-t-elle... Tous les deux, ils me condamnent... Les malheureux!

Et, résolue à mourir pour échapper aux tortures de sa vie, car elle ne prévoyait plus que tortures à présent, elle fit quelques pas pour s'éloigner.

Sur le seuil, elle s'arrêta, les mains cramponnées à un fauteuil.

Elle se retourna vers son fils.

— Tu m'as rappelée?... fit-elle. Tu as quelque chose à me dire...

Il fit signe que non, avec la tête.

— Excuse-moi, lui dit-elle, je croyais avoir entendu que tu me parlais... Je m'en vais... je m'en vais, mon enfant, puisque tu ne me retiens pas...

Elle le regardait toujours, guettant la moindre faiblesse.

S'il avait fléchi, elle se serait jetée dans ses bras ; elle avait soif d'une bonne parole de cet enfant ; elle avait soif des baisers, des caresses de ce fils, le seul qui lui restât, le seul à qui elle pût s'adresser dans la désespérance de son âme.

Mais ce qu'elle attendit ne vint pas.

Pierre avait baissé les yeux. Ses paupières voilaient son regard. Il ne fit pas un signe.

Elle sortit alors, à peine pouvant se tenir debout.

Elle rentra chez elle, et, sans allumer sa lumière, elle se dirigea à tâtons vers son lit et s'y jeta tout habillée.

Elle resta immobile, les mains croisés sur la poitrine.

Quiconque eût pénétré dans sa chambre, la sachant là, eût été convaincu qu'elle reposait.

Elle ne dormait pas cependant, le sommeil la fuyait ; elle avait les yeux grands ouverts... Elle ne pleurait pas.

Elle rêvait au passé, au présent... à sa terrible douleur, si méritée, à l'expiation suprême qui était venue.

Après tant d'années !... Elle essayait de n'y pas croire !... Elle s'était tant repentie, avait tant prié... Elle s'était imaginée que l'heure du châtiment ne sonnerait pas... qu'elle vieillirait, se repentant toujours et toujours triste au souvenir funèbre du drame d'autrefois, mais qu'elle finirait ses jours auprès de ses fils, après les avoir vus heureux dans une nouvelle famille ; c'était tout ce qu'elle demandait ; c'eût été le suprême bonheur : c'était cela qu'elle n'obtiendrait pas.

C'était fini. Ses fils l'abandonnaient.

Le premier lui gardait rancune du peu d'affection qu'il avait reçu. Ayant passé sa jeunesse replié sur lui-même, et gardant l'expansion de ses tendresses, il était devenu froid et dur.

— C'est ma faute ! disait-elle, s'étreignant la poitrine... mauvaise mère, mère coupable !...

L'autre, le plus aimé, avait horreur d'elle à cause de son crime.

— Dieu juste, votre vengeance différée n'en est que plus cruelle !

Le crépuscule du matin la trouva dans son lit, rêvant toujours.

Elle entendit les bruits de la ferme, les domestiques qui se levaient, les étables que l'on ouvrait, les troupeaux qui sortaient pour aller aux pâturages, les chevaux que l'on attelait aux voitures, aux herses, aux charrues, les cris des chiens joyeux, les criailleries des poules, des pintades, des canards et des oies, et le coup de clairon des coqs.

Elle entendit la voix de Pierre donnant ses ordres.

Elle écouta, se soulevant, penchant la tête hors du lit.

Elle se disait :

— Sans doute, il se repent... il aura pensé à moi toute la nuit... il aura mal dormi... sa voix tremble...

Mais non, la voix était grave et sonore, comme d'habitude.

— Il va venir, se dit la pauvre femme, écouter à ma porte si je suis réveillée, comme il fait tous les matins...

Mais les minutes s'écoulèrent, les troupeaux s'éloignèrent ; ce ne fut plus que de très loin qu'arrivèrent les bêlements des moutons, les mugissements des vaches, les aboiements des chiens qui les dirigeaient, les cris des bouviers et des bergers ; les roues cessèrent de grincer dans les ornières ; le soleil était levé ; il ne restait plus à la ferme que les femmes de basse-cour.

Elle se leva et alla regarder à la fenêtre.

Un homme, rêveur, était debout, près de l'avenue. Il avait les yeux fixés vaguement sur la campagne, vers Maison-Blanche, et il n'entendait pas une des filles de ferme qui le prévenait que la clavelée s'était déclarée dans les troupeaux d'une métairie voisine, et que déjà vingt moutons étaient morts.

Ce que voyant, la fille s'éloigna.

L'homme, c'était Pierre. Julia le voyait.

— A quoi pense-t-il? se demandait-elle. A Suzanne, peut-être.

Tout à coup Pierre rentra à la ferme.

— Il va me voir, il va tourner les yeux de mon côté... Il ne peut faire autrement... Et il me sourira... Du moins, il me fera quelque signe d'amitié...

Machinalement, en effet, les yeux du jeune homme se dirigèrent du côté de la fenêtre ; Pierre tressaillit en voyant là cette pâle figure de spectre, et baissa les yeux aussitôt.

Mais il passa. Il n'y eut ni un signe d'amitié, ni un sourire.

Alors elle revint à son lit, folle de douleur, s'y roula dans des convulsions, la tête cachée dans les oreillers.

Vers midi, elle descendit, croyant trouver son fils dans la salle à manger.

Pierre était resté dans les champs.

— Il va revenir, se dit-elle, il faut bien qu'il déjeune!...

Elle l'attendit vainement. Elle ne mangea pas non plus, et retourna se mettre au lit.

Le soir seulement elle le revit ; ses yeux imploraient de lui un sourire, une parole de tendresse...

Il fut silencieux...

— Pourquoi, dit-elle, depuis hier, n'es-tu plus avec moi comme par le passé? Que t'ai-je fait? Est-ce parce que j'ai reconnu que j'avais eu tort de ne point t'aimer autant que Raymond que tu me tiens rigueur? Oublie donc ce qui a été dit et redeviens ce que tu étais pour moi...

Il ne répondit rien.

— Qui t'en empêche? fit-elle, douloureusement. Ai-je donc fait quelque chose de mal en demandant ton pardon? Mon Pierre, si tu savais comme j'ai besoin que tu m'aimes un peu... un peu!...

Il restait sombre.

— Ainsi, dit-elle, pas un mot d'affection? ..

— Je ne puis, dit-il d'une voix sourde.

— Tu ne le peux, avec ta mère!!...

— C'est plus fort que moi!...

— Pierre, tu m'insultes..·

— Hélas! ma mère... n'exigez plus de moi. je vous en supplie, des choses qui sont au-dessus de mes forces... Hier soir, il faut que vous le sachiez, j'ai entendu, — oh! je vous le jure, malgré moi, — tout votre entretien avec Raymond... J'ai entendu, ma mère... toute l'horrible vérité... Comprenez-vous?

— Ah! fit-elle, simplement... Ah! tu as entendu...

Elle disait cela avec une sorte d'indifférence... c'était trop, à la fin, pour elle... Elle ne savait plus bien ce qu'elle faisait... sa pauvre tête déménageait...

Elle se mit à rire, tout à coup, d'un rire sec, affreux.

Il eut peur et laissa échapper un grand cri :

— Ma mère! ma mère!

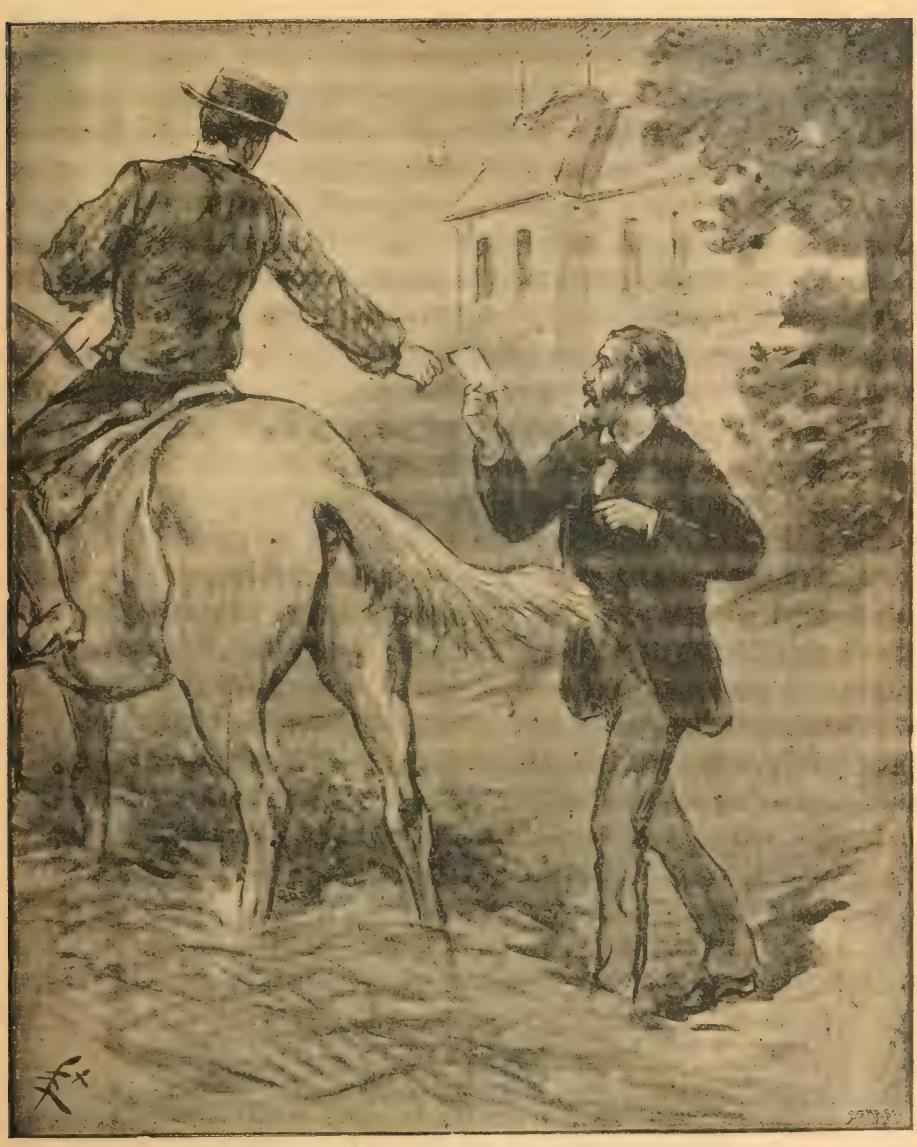
— Ta mère! oui, ta mère! dit-elle en branlant la tête.

Et elle riait, elle riait toujours.

Alors, il se sentit pris d'une immense pitié, d'un profond désespoir. Son cœur serré le faisait étouffer.

Elle cessa de rire ; sa tête lourdement retomba sur sa poitrine, les mains ballantes de chaque côté du fauteuil.

— Grand Dieu!... dit-il avec une terrible crainte.



Et envoya un domestique à cheval jusqu'à Limours. (P. 978.)

Il croyait qu'elle était morte, qu'elle avait passé ainsi, brusquement, dans l'excès même de sa souffrance.

Mais il l'entendit qui respirait.

Elle s'était endormie d'un coup, d'un sommeil étrange.

Il voulut la réveiller. Elle ne remua point.

Alors il la prit dans ses bras et la porta dans son lit.

Vers deux heures du matin, elle fit un mouvement, ouvrit les yeux, regarda son fils, ne le reconnut pas et se rendormit.

C'était une sorte de sommeil cataleptique.

Tous les ressorts de la vie semblaient brisés chez elle.

Elle dormit ainsi trente heures de suite.

Le docteur Lagache était venu, l'avait longuement examinée.

— Rien de grave, avait-il dit... Une extrême faiblesse... Il faudra beaucoup de calme, des distractions... un régime reconstituant... Mais, pour le moment, rien à craindre.

Enfin elle sortit de cette léthargie.

Pendant deux ou trois heures encore ses yeux restèrent hagards; elle ne reprit pas connaissance tout de suite. Ce fut seulement dans le courant de la troisième journée qu'elle reconnut Pierre et l'appela par son nom...

Puis elle chercha dans la chambre, comme si elle se fût attendue à trouver, là aussi, un autre, le fils chéri...

— Raymond? dit-elle.

— Raymond ne sait pas que vous êtes souffrante.

— Tu ne lui as pas écrit?

— Non.

— Préviens-le, mon fils, afin qu'il vienne... Je sens que je m'en vais et je ne voudrais point partir sans le revoir.

Il obéit, traça quelques mots à la hâte, sortit et envoya un domestique à cheval jusqu'à Limours.

Le télégramme portait cette seule phrase :

« Notre mère est au plus mal et te demande. »

Il voulut, la voyant calme, la laisser seule, mais elle le retint d'un geste :

— Reste. dit-elle, je ne suis pas rassasiée de te voir!...

Quand Raymond vint, Julia avait de nouveau perdu connaissance. Raymond ne pouvait savoir que maintenant Pierre n'ignorait rien de son secret.

— Comment cela est-il arrivé? demanda-t-il.

— Il y a deux jours, fit Pierre, évasivement. Elle s'est tout à coup trouvée très mal. Des idées de mort lui passaient par la tête. Elle semblait profondément découragée, profondément triste aussi...

— Il y a deux jours! pensait Raymond.

— Oui, le soir où tu es venu...

— Ah!

— Le soir où tu as eu avec elle... la conversation que tu sais...

Raymond tressaillit et regarda son frère.

— Elle t'a dit?... interrogea-t-il, tout tremblant.

— Elle ne m'a rien dit, j'ai tout entendu.

— Tout?

— Oui.

Des larmes jaillirent des yeux de Raymond, pressées, brûlantes, et il ne faisait aucun effort pour les retenir.

Pierre, lui, avait les yeux secs.

Il était triste, mais il ne savait pas pleurer.

Tout à coup, il tendit les bras à son frère, — ce frère qui avait été le préféré toute sa vie, qui, plus heureux que lui, avait possédé la meilleure part du cœur de sa mère, plus heureux que lui, encore, courait à la célébrité; plus heureux que lui toujours, avait conquis l'amour de Suzanne...

Il oubliait tout pour ne plus se souvenir que de la tristesse commune.

Raymond tomba dans ses bras.

Sa tête retomba sur l'épaule robuste de Pierre...

Et ses larmes continuaient de couler, ruisseau intarissable prenant sa source au cœur, c'est-à-dire à la vie même.

— Mon pauvre Pierre, dit-il...

— Mon pauvre Raymond!...

Et Pierre embrassait Raymond sur le front, comme il eût fait d'un enfant.

— J'aurais voulu que tu ne connusses rien de cette effroyable honte.

— Tu avais tort.

— Pourquoi? Ne devais-je pas t'épargner une honte inutile?

— Non. C'était mon droit, comme le tien, de tout connaître.

Ils restèrent longtemps serrés l'un contre l'autre, essayant de se réchauffer à leur mutuelle affection.

— Et elle! fit Raymond.

Il n'osait prononcer le nom de sa mère.

— Tout à l'heure elle dormait... maintenant je ne sais plus...

— Elle m'a demandé?

— Avec insistance...

— Allons auprès d'elle.

Ils montèrent dans la chambre de Julia.

Elle était encore plongée dans cet état comateux dont elle ne sortait guère depuis trois jours.

Elle n'entendit pas ses deux fils.

Ils s'agenouillèrent près du lit.

Une heure se passa.

Ils ne quittèrent pas la chambre.

Enfin, elle se réveilla. Ils se levèrent, s'approchèrent. Chacun d'eux lui prit une main.

Comme si elle ne sentait ni ne remarquait rien, ses yeux restèrent fixés devant elle. Raymond et Pierre baisaient ses mains amaigries et jaunes. Elle ne tournait pas la tête vers eux.

Et cela dura longtemps. Puis, la vie sembla renaître en elle ; ses doigts raidis remuèrent. Elle regarda ses fils.

— Raymond ! murmura-t-elle, mon Raymond bien-aimé...

La première pensée avait été pour lui, la première parole aussi.

Sans doute elle le comprit, malgré sa détresse, sans doute elle s'en repentit, car elle ajouta aussitôt :

— Pierre !... mon Pierre chéri !... Que vous êtes bons...

Elle était si faible que ce peu de paroles parut la suffoquer.

Elle respira péniblement.

— Je m'en vais, dit-elle, je sens que je vais mourir...

— Je cours chercher le médecin, dit Pierre.

— Non, ne te dérange pas, — le médecin est inutile. C'est fini.

Quand elle eut repris un peu de souffle :

— Je ne veux pas m'en aller... ainsi... avec votre haine... avec votre rancune... Il faut que vous me pardonniez, mes enfants, le voulez-vous? Malgré tout le mal que je vous ai fait !... Je sais bien que c'est pénible, mais vous aurez pitié, n'est-ce pas, d'une femme qui va mourir... Et soyez sûrs, mes enfants, que j'ai expié chèrement ce que j'ai fait... Aurez-vous le courage de me laisser partir sans un mot de pardon?...

— Oh ! mère, mère !

— Vous pleurez? dois-je croire que vous me pardonnez?

— Nous vous pardonnons, mère.

Elle eut un éclair dans le regard.

Elle dit faiblement :

— Merci, oh ! merci ! mes chers enfants...

— Ils restaient à genoux, le front appuyé contre le lit, priant comme si elle était déjà morte.

Pour son malheur, elle ne succomba pas après le double pardon de ses fils.

Le docteur Lagache qu'on était allé chercher, malgré sa défense, déploya toute sa science, tout son dévouement pour la sauver de cette crise.

Julia, mue par une pensée secrète, se reprit à vouloir vivre. Il ne lui suffisait plus de l'indulgence de ses enfants. Elle ne voulait pas mourir

sans avoir obtenu le pardon de Roger Laroque qu'elle avait tant fait souffrir.

Au bout de deux jours, elle reprit un peu de force, et ce furent ainsi que Tristot et Pivolot purent la soumettre à une nouvelle et douloureuse épreuve.

A partir de ce moment, elle retomba dans son atonie, et la nuit même où Roger envoyait M. de Terrenoire chercher Raymond, Julia agonisait auprès de ses fils.

Ce fut alors que, se sentant perdue, elle n'hésita pas à leur révéler l'unique espoir qui l'avait un instant rattachée à l'existence.

— Il faut qu'*il* vienne, dit-elle, il le faut... sans cela... je ne mourrai pas tranquille... Je ne veux pas mourir sans l'avoir revu... sans qu'il m'ait parlé...

— Ma mère, dit Raymond, l'un de nous va aller chercher M. Laroque.

— Le ramènera-t-il, au moins !

— Je l'espère.

— Courez donc... le temps presse... peut-être arrivera-t-il trop tard... Et je ne voudrais pas, non, je ne voudrais pas m'en aller dans la nuit... la nuit éternelle... sans qu'il m'ait dit : « J'ai tout oublié ! »

Il était cinq heures du matin. Raymond venait de faire seller son cheval lorsque deux cavaliers entrèrent dans la cour de la ferme.

C'était M. de Terrenoire accompagné de James.

— Est-ce à M. Raymond de Noirville que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il au jeune homme.

— Oui, monsieur.

— Je viens de la part de M. Roger Laroque vous supplier de venir tout de suite. Sa fille est en danger.

Raymond sentit la terre se dérober sous lui; mais rassemblant tout son courage :

— Je vous suis, monsieur, répondit-il. Permettez-moi d'aller embrasser une dernière fois ma mère qui, elle aussi, se meurt.

Il remonta auprès de l'agonisante.

Julia venait de tomber dans l'état comateux.

Elle eut un léger tressaillement sous le baiser de son fils.

— Tu le ramèneras? dit Pierre à son frère.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que Suzanne...

— Suzanne? oh mon Dieu!

— Suzanne se meurt !

Les deux jeunes gens éclatèrent en sanglots auprès du lit de leur mère qui, déjà, ne voyait plus, n'entendait plus.

— Du courage! dit Pierre à Raymond.

Le docteur Lagache qui reposait depuis à peine une heure dans la pièce voisine entra à ce moment.

Il examina la mourante, écouta les battements de son cœur.

— Eh bien? lui demanda Raymond avec anxiété.

— Rassurez-vous... pour l'instant, dit le médecin. La vie n'est pas suspendue. Elle se manifestera de nouveau dans quelques heures, mais alors... ce sera la fin. Vous sortez?

— Oui, ma mère m'a demandé à voir M. Laroque. Je vais le chercher.

— Il ne pourra pas venir.

— Je le sais. Sa fille...

— Comment le savez-vous?

— M. Laroque vient d'envoyer un de ses amis me chercher. Alors, docteur, vous croyez que Suzanne est perdue?

— Oui, à moins d'un miracle.

— Que Dieu seul pourrait produire?

— Je n'ai pas dit cela.

— Ce miracle serait-il au pouvoir de votre science?

— Non; mais il y a quelque chose de supérieur à la science.

— Quoi donc? Faites-le moi connaître et j'irai le chercher au bout du monde.

— Il n'est pas nécessaire d'aller si loin. Suzanne peut être sauvée...

— Par qui?

— Par l'amour. Courez, jeune homme, courez à Méridon. Moi, je veille sur votre mère.

LXIX

A Maison Blanche, Laroque attendait anxieusement l'arrivée de Raymond.

Après trois heures qui lui parurent un siècle, il entendit enfin dans le lointain le bruit du galop de plusieurs chevaux lancés à fond de train.

— Ce sont eux! s'écria-t-il.

Il descendit sur la route et poussa une exclamation de triomphe en apercevant les trois cavaliers accourir dans un tourbillon de poussière.

Raymond mit pied à terre et suivit immédiatement Roger au salon.

M. de Terrenoire avait pris discrètement congé de son hôte et était reparti à Paris.

— Monsieur de Noirville, dit Laroque, vous savez pourquoi je vous ai envoyé chercher?

— Le docteur Lagache m'a tout dit. Il croit néanmoins que vous vous exagérez la gravité de la situation. D'après lui, Mlle Suzanne ne serait pas en danger immédiat.

— Il ne vous aurait pas dit cela s'il avait vu ma fille il y a une heure à peine. Suzanne a failli s'éteindre entre mes bras. Je ne voulais pas que vous la retrouviez morte.

— Vous avez bien fait de m'appeler, monsieur Laroque ; mais il faut que je reparte à l'instant même. Ma mère se meurt.

Laroque savait par le docteur Lagache que Julia était dans un état alarmant; mais il ne croyait pas à un dénouement aussi proche.

— N'en dites rien à Suzanne, recommanda-t-il au jeune homme. La moindre émotion peut la tuer. Suivez-moi.

Il le conduisit auprès de sa fille qui essaya, mais en vain, de se soulever sur son lit.

Elle lui tendit sa main amaigrie et blanche comme de la cire.

— Qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu, lui dit-elle.

— Deux jours à peine, Suzanne. Je suis arrivé hier soir de Paris où une affaire des plus urgentes me force à repartir ce matin. C'est ce qui vous explique ma visite matinale.

Elle eut un bon sourire de reconnaissance. Ah! le docteur Lagache ne se trompait pas en disant à Raymond que l'amour pouvait seul arracher des griffes de la mort la frêle créature.

Les deux jeunes gens restèrent cinq minutes silencieux, la main dans la main.

Soudain Raymond, qui s'oubliait dans cette extase, pensa à celle dont la première parole, à son retour à la vie, serait pour lui, le fils bien-aimé, puis pour celui dont elle attendait le pardon suprême.

— Pardonnez-moi de me séparer de vous, dit-il en se levant. Un devoir auquel je ne saurais faillir m'appelle hors d'ici.

— Il faut obéir au devoir, murmura-t-elle. Vous reviendrez?...

— Demain, promit-il.

Elle lui retendit sa main, trouva des forces pour l'attirer doucement.

— Embrassez-moi, lui dit-elle.

Il la baisa au front et elle laissa échapper la sinistre appréhension de son esprit :

— Nous ne nous reverrons peut-être plus...

— Si, Suzanne. Vous allez mieux, vous êtes sauvée. Voulez-vous permettre à votre père de m'accompagner jusqu'à la gare?

— Mais certainement. Père ne m'a pas quittée depuis deux jours. Cela lui fera du bien de sortir.

Laroque, très intrigué, sortit le premier après avoir embrassé sa fille. Raymond le suivit au salon dont il referma la porte.

— Vous avez à me parler? dit le vieillard. Moi aussi!

— Allons, nous converserons en chemin. Je suis venu à votre appel, monsieur Laroque. Il faut que vous répondiez au mien. Je vous ai dit que ma mère se mourait. Votre messager est venu me chercher à Méridon au moment où je me préparais à accourir ici. Ma mère veut vous voir avant de mourir. Je vous en supplie, accordez-lui cette dernière consolation. Puissions-nous arriver à temps!

— Je ne puis abandonner ma fille.

— Suzanne est sauvée.

— Pas encore. Elle ne sera sauvée que lorsque vous m'aurez, vous aussi, pardonné.

Raymond se taisait. Il pensait à son père, ce martyr dont Roger Laroque avait broyé le cœur.

— Vous gardez le silence, monsieur de Noirville, dit le vieillard. Vous me demandez de la pitié pour votre mère et vous n'en avez pas pour moi, pour Suzanne. Tenez! Je vais vous dire la vraie raison qui vous a fait reprendre votre parole à mon enfant. Je ne m'en doutais que trop, mais la preuve me manquait.

— Quelle preuve? demanda Raymond avec inquiétude.

— Votre mère... votre mère... monsieur de Noirville.

Et il lui tendit les lettres de Julia à Mathias Zubéri.

Raymond eut le courage de les parcourir, ces lettres!

Quelques-unes étaient insignifiantes et se reportaient à des affaires que seul Luversan pouvait comprendre; mais d'autres étaient plus intéressantes; elles étaient de ce complice dont avait parlé Luversan au moment de mourir; de fréquentes allusions à Roger Laroque y étaient faites; la plupart avaient précédé le meurtre de Larouette, n'en parlaient pas, et ne mentionnaient seulement contre le mécanicien que des projets de vengeance, — deux qui avaient été écrites après l'assassinat témoignaient de l'horreur que cet assassinat avait inspirée, mais acceptaient le fait accompli. Une, enfin, écrite après la condamnation de Laroque, et datée, celle-là, ne contenait que ces mots : « Je suis vengée... Je suis heureuse... Merci, après tout!!! »

Aucune n'était signée. Toutes portaient, comme signature, un J.

Il ne voyait que des laboureurs ou des faucheurs, épars dans les récoltes et les guérets. (P. 987.)

— Vous savez tout ! s'écria Raymond en laissant tomber de ses mains la sinistre correspondance.

Et de nouveau, entre eux deux, ce fut un silence profond.

— Je suis las de ma honte, entendez-vous, monsieur de Noirville ? fatigué de mon infamie... J'ai soif d'un peu d'honneur et de considération... Puisque le hasard m'a fait connaître le complice de Luversan, je puis être réhabilité.

— Grâce pour ma mère, monsieur, je vous en supplie... Pitié pour elle ! elle s'est tant repentie !...

— Je ne le crois pas. Si elle s'était repentie, il y avait une façon bien simple de réparer le mal...

— On lui avait dit que vous étiez mort...

— Et cela l'avait rassurée, n'est-ce pas ?

— Elle se meurt, monsieur... ayez pitié !

— Pitié ?... N'a-t-elle pas tué ma femme ?... Pitié d'elle ? Pourquoi ? A-t-elle eu pitié de moi ?

Et il marchait dans la chambre, à grandes enjambées.

Une fièvre intense animait son visage, ses gestes étaient brusques et saccadés. Il parlait à Raymond sans le regarder. Il n'osait pas !...

— Je vous en prie au nom de votre fille, au nom de Suzanne !...

Il eut un mouvement de colère et de douleur.

— Ma fille ! dit-il en se tordant les mains.

Tout à coup il s'approcha de Raymond et lui appuya la main sur l'épaule

Et il le considéra longuement avec une fixité étrange.

— Si je le veux, si je parle, si je me sers de ces lettres, je suis réhabilité... C'est bien votre conviction ?...

Il ne laissa pas à Raymond le temps de répondre. Il ramassa le paquet de lettres, et le jeta au feu.

Et Raymond, qui le voyait, n'avait pas la force de parler, de le remercier, et se contentait de joindre les mains.

— Monsieur de Noirville, dit Laroque d'une voix grave, je viens de vous sacrifier la revision de mon procès, mon honneur... c'est-à-dire ce qui, vous le savez depuis longtemps, m'était plus cher que ma vie... Vous avez de la répulsion à devenir mon gendre... En échange de ce que je viens de faire... je vous demande de me sacrifier votre répulsion !...

Raymond ne répondit rien, mais des larmes jaillirent de ses yeux. Il s'inclina, prit les deux mains de Laroque et les appuya contre son front brûlant.

— Demain, vous verrez Suzanne, dit Roger. Demain, vous lui direz ce que vous avez à lui dire. Vous la sauverez. Et maintenant, partons pour Méridon !

LXX

Comme l'avait prévu le docteur Lagache, Julia sortit de l'état comateux et reprit pleine possession de ses sens.

La crise finale commençait.

L'agonisante se roula dans son lit, en proie à des convulsions. Et le désespoir restait, chez elle, se manifestant par une idée fixe :

— Il ne viendra pas... Il ne veut pas pardonner!... Pierre, je t'en prie... Pierre, si tu m'aimes, sors, va dans la cour... Regarde au loin s'ils ne viennent pas.. Vite, vite... mon Pierre... je ne vois plus déjà... C'est la mort... et je veux, si lui refuse, qu'au moins Raymond soit ici avec toi.

Et Pierre obéissait... Il sortait, allait jusqu'au bout de l'avenue et regardait au loin dans la campagne, interrogeant l'horizon, — du côté où Laroque et Raymond devaient apparaître...

Mais rien, rien ; il ne voyait que des laboureurs ou des faucheurs, épars dans les récoltes et les guérets.

Il rentrait, se hâtant.

Il trouvait sa mère presque debout dans son lit.

— Eh bien? disait-elle dans un hoquet funèbre.

— Pas encore.

— Ils ne reviendront pas, te dis-je!...

— Mère, Raymond est parti il y a deux heures à peine...

— Cours encore... mon fils, mon fils chéri, si tu es aperçois, fais-leur signe de se hâter. Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi!

Et Pierre continuait d'obéir.

Quand il rentra pour la seconde fois, n'ayant rien vu encore, il mentit à sa mère.

C'est que aussi l'agonie se précipitait.

Et cette agonie terrible, il fallait l'adoucir — mais par un pieux mensonge.

— Mère! mère! je les ai vus... ils viennent...

Elle n'avait plus la force de parler... pourtant elle comprenait encore, car ses doigts serrèrent faiblement la main de son fils, et son regard morne, déjà vitreux, se fixa désespérément sur la porte d'entrée.

Les secondes, longues comme des siècles, s'écoulaient.

Qui dira l'effroyable désespoir de cette âme de moribonde, aux prises avec l'épouvante du néant, de l'inconnu, de la mort?

Elle eut une dernière convulsion.

— Pierre! Raymond! dit-elle, Raymond!

Son regard chercha le fils chéri, puis il s'éteignit.

La porte s'ouvrit. Deux hommes se précipitèrent dans la chambre...

Il était trop tard.

Julia venait de mourir.

Les trois hommes s'agenouillèrent. Laroque s'était découvert en entrant. Son regard restait obstinément attaché à la figure de la morte.

Cette figure, en cet instant, semblait convulsée et gardait même, alors que la vie s'était retirée, le reflet du désespoir qui avait attristé sa dernière heure, — le désespoir de n'avoir pas obtenu ce pardon de celui dont elle avait brisé l'honneur, — le désespoir aussi de mourir en n'ayant auprès d'elle qu'un seul de ses fils, le moins aimé!

— Monsieur Laroque, dit Raymond, mon frère et moi, nous avons pardonné à notre mère; vous êtes arrivé trop tard pour qu'elle entendît votre pardon... Mais son âme est peut-être encore auprès de nous... Si vous n'avez point de haine dans le cœur, si cette mort lamentable a effacé toute répulsion chez vous... dites à ma mère que vous lui pardonnez.

— Je lui ai pardonné! dit Laroque. Je lui ai pardonné du jour où je vous ai supplié d'être, quand même et malgré tout, mon fils.

Raymond se releva, se pencha vers le cadavre et l'embrassa longuement sur le front déjà froid...

— Mère, dit Raymond à voix haute, il vous a pardonné.

Et doucement, pieusement, il lui ferma les yeux.

Alors la figure de la morte sembla se rasséréner, les traits se détendirent, les lèvres se rapprochèrent.

Elle parut plus calme, — avec un grand air de tristesse seulement, — mais sans plus de souffrances, comme si vraiment de l'autre côté de la vie elle avait entendu cette voix de pitié qui effaçait le passé...

Laroque laissa les fils de Julia à leur douleur et repartit pour Maison-Blanche.

Raymond lui avait tendu franchement la main. Dans un élan de reconnaissance pour le sacrifice qu'il venait d'accomplir en pardonnant à l'auteur de son martyre, il lui avait dit :

— Merci, monsieur Laroque. Retournez près de Suzanne et... à demain.

Après le départ de Roger, les deux jeunes gens disposèrent la chambre

mortuaire pour la veillée funèbre. Puis ils procédèrent à l'examen des papiers de leur mère.

Ce lugubre inventaire, qui est le prélude de tous les deuils de famille, n'exigea pas moins de trois heures.

Ils conservèrent pieusement les lettres de leur père et jetèrent au feu les papiers qui leur parurent insignifiants.

Ce qu'ils craignaient par-dessus tout, c'était de découvrir quelque document rappelant un passé odieux.

Ils croyaient avoir tout vu, lorsqu'ils trouvèrent au fond d'un tiroir, une volumineuse correspondance. La plupart de ces lettres émanaient des anciennes amies du couvent où la défunte avait passé une partie de sa jeunesse.

Pierre en abandonna l'examen à Raymond. Il s'assit auprès du lit.

Le pauvre garçon songeait à sa prochaine expatriation.

Il devait partir, la semaine suivante, avec M. Savorgnan de Brazza, chargé d'explorer le Congo. Reverrait-il jamais Suzanne ! Il se consolait à la pensée qu'elle serait heureuse avec son frère.

Mais pourquoi Raymond lisait-il d'un bout à l'autre ces lettres de jeunes filles dont les innocents propos eussent paru indifférents à tout autre ? C'est qu'il y retrouvait, par la futilité même du babillage, le caractère que sa mère avait à cette époque lointaine. Les amies de Julia la considéraient déjà comme un oracle dans les questions de mode, de soirées parisiennes, de villégiature et leur correspondance roulait tout entière sur ces *mondanités*, comme on dit aujourd'hui.

Quelle différence entre la femme toujours triste et austère qui venait de s'éteindre, désespérée, et la jeune fille d'alors ! Mais aussi il était facile de prévoir que cette jeune fille, élevée dans le luxe, n'ayant d'autre ambition que d'éblouir le monde, ne pourrait rendre heureux l'homme de travail et de devoir qui devait lui donner son nom.

Une seule des amies de Julia lui parlait sans cesse raison. Aussi leur liaison dura-t-elle quelques mois à peine.

La rupture s'était faite par une dernière lettre ainsi conçue :

« Ma chère Julia,

« Je t'avais ouvert mon cœur à la suite des tristes circonstances qui « ont causé la ruine de ma famille et m'ont privée de dot. Deux partis « s'offraient à moi : je pouvais accepter de devenir la femme d'un homme « riche que je n'aime pas et qui, depuis deux ans, me poursuit de son « amour ; j'ai préféré accorder ma main à celui dont je t'ai si souvent « parlé. Mon Paul n'a pas de fortune. Entré dans l'Administration, il y

« a cinq ans tout au plus, il faudra bien du temps avant qu'il ne s'y fasse « une position digne de ses capacités. Mais je l'aiderai de tout mon pou- « voir à attendre jusque-là. Je donnerai des leçons de musique. A nous « deux nous joindrons les deux bouts.

« Or, au lieu d'applaudir à ce mariage qui se fera dans huit jours et « me rendra la plus heureuse des femmes, tu n'as trouvé que des raille- « ries à m'adresser. Tu m'as dépeint sous les couleurs les plus noires « l'existence à laquelle, selon ton expression, *la pauvreté me condamnera*. « Mais ce qui est horrible, et ce que je ne te pardonnerai jamais, c'est de « m'avoir conseillé de trahir mon serment.

« Je terminerai en te donnant à mon tour un conseil. Prends garde « de tomber toi-même dans le piège que tu me tendais. Tu es belle et tu « ne le sais que trop. Tu ne comprends le bonheur qu'avec l'opulence. « Très bien, si tu trouves dans ton monde l'homme capable de te rendre « heureuse à ta manière; mais crois-moi, ne fais pas de cette condition « l'idéal de ta vie. L'exemple de mon père qu'une malheureuse spéculation « a ruiné de fond en comble te prouve qu'il ne faut jamais compter sur « la fortune pour être heureuse indéfiniment. Il y a un idéal qui vaut « mieux que l'argent; c'est l'amour.

« Adieu

« Pauline »

Au-dessous de la signature, Julia s'était consolée de l'adieu de Pauline en écrivant au crayon ces mots qui la dépeignait sous son véritable jour :

« Bravo pour la dernière phrase ! Tous mes vœux pour Paul et Pauline ! »

Raymond jeta au feu avec les autres, cette lettre que sa mère avait oublié de détruire ou bien qu'elle gardait pour la relire et en constater, par son exemple la moralité.

Au moment de fermer le tiroir, un médaillon que la défunte portait souvent lui tomba sous la main.

Il eut l'idée de l'ouvrir.

Etrange contradiction ! Mystère du cœur féminin ! Ce médaillon contenait deux lettres : la première lettre du fiancé, signée : Lucien de Noirville; la dernière lettre de l'amant, signée : Roger Laroque.

Raymond embrassa en pleurant le court billet où son père s'excusait presque d'oser prétendre à la main d'une personne aussi accomplie. Ah ! comme Lucien aimait Julia et comme il méritait d'être aimé.

Ce fut en tremblant que Raymond prit connaissance de la lettre de... l'amant.

Il redoutait d'y trouver l'oubli du pardon qu'il venait d'accorder, en échange du sien au père de Suzanne.

Roger s'exprimait ainsi :

« Madame,

« Je vous ai dit les motifs qui ont dicté ma conduite à votre égard. « Vous avez paru les comprendre, et dans un élan de repentir, vous avez « consenti à notre séparation.

« Vous m'autorisiez à fréquenter une maison où m'attire la plus pro- « fonde des amitiés.

« Je croyais à votre sincérité ; mais bientôt, sortant de la réserve que « les circonstances nous commandent, vous n'avez cessé de me rappeler « un passé dont je rougis.

« Croyez-le bien, madame, si j'avais connu votre mari, si j'avais, à « cette époque, été son ami, comme je le suis devenu sur le champ de « bataille, nous n'aurions pas à rougir de nous trouver en sa présence.

« Puisque le langage de la raison et de la loyauté ne peuvent toucher « votre cœur, je cesserai de venir chez Lucien.

« Oubliez-moi, madame. Nous avons tous deux de graves devoirs à « remplir. Vos fils promettent de devenir des hommes dignes de leur « père. C'est sur eux que vous devez reporter toutes vos affections.

« Là seulement est le bonheur que je souhaite ardemment pour vous « comme pour moi.

« Roger. »

Raymond la relut plusieurs fois cette lettre où la faute du père de Suzanne était rachetée par le remords.

Comment un tel langage n'avait-il pu toucher le cœur de l'épouse coupable?

Raymond jeta la lettre au feu et tourna ses regards vers la morte.

Le visage de Julia s'était complètement rasséréné. L'âme, meurtrie par les passions, déchirée par les chagrins, avait, en quittant le corps, imprimé aux traits de la délivrée l'expression de la paix éternelle du néant

Raymond se reprocha de juger devant son lit de mort celle dont les caresses maternelles l'avaient tant de fois consolé.

Les deux frères veillaient silencieusement dans la chambre mortuaire, lorsqu'un domestique de la ferme vint les prévenir que quatre messieurs, arrivés en voiture, demandaient à leur parler.

— Congédiez-les ! ordonna Pierre.

Raymond retint d'un geste le domestique.

Il passa dans la chambre voisine où, d'une fenêtre, il pouvait examiner les visiteurs.

Il tressaillit d'effroi en reconnaissant Tristot et Pivolot accompagnés de deux autres personnages vêtus de noir.

Rapidement il descendit pour faire face au danger nouveau qui menaçait sa maison.

L'un des quatre visiteurs se détacha du groupe.

— Monsieur, dit-il à Raymond, je suis M. de Lignerolles, M. Lacroix, commissaire aux délégations judiciaires, m'accompagne avec deux agents. Ne vous inquiètez pas, je viens faire ici une simple perquisition dans l'espoir de trouver, parmi les papiers de monsieur votre père ou... de madame votre mère, quelque pièce utile à mon enquête sur le crime de Ville-d'Avray.

Raymond pouvait l'arrêter d'un mot. Il lui suffisait de dire : « ma mère est morte ce matin »; il laissa aller le magistrat jusqu'au bout de son préambule.

— Certains indices, relevés au cours de nos investigations, continua M. de Lignerolles, nous autorisent à penser que Luversan aurait été, sous un faux nom, en relation... d'affaires... autrefois... avec M. votre père, et nous espérons en trouver la preuve dans la correspondance laissée par ce dernier.

— Vous ne trouverez rien, absolument rien, dit enfin Raymond. A la mort de mon père, tous ses papiers, à part quelques lettres d'un caractère tout intime, ont été brûlés. Quant à la correspondance laissée par ma mère qui a succombé ce matin à une longue et douloureuse maladie, je l'ai détruite moi-même, il y a à peine une heure, et je n'y ai rien trouvé qui fût de nature à éclairer la justice sur le point qui vous occupe.

M. de Lignerolles demeura interdit.

Il balbutia quelques paroles d'excuse, salua et se retira en faisant signe à M. Lacroix et aux agents de le suivre.

— Cette démarche pensa Raymond, n'est que le commencement d'une enquête qui peut encore aboutir à une catastrophe pour mon bonheur. Pauvre Suzanne!

Les obsèques de Julia de Noirville eurent lieu le lendemain. Roger Laroque s'excusa par lettre de ne pouvoir y assister, à cause de Suzanne.

Je payerai ce qu'il faudra. (P. 999.)

LXXI

Nous avons laissé Luversan au moment où, nanti du portefeuille de Tristot et Pivolot, il se faisait conduire en voiture rue de Chanaleilles.

Comme il approchait de l'hôtel Terrenoire, la pensée lui vint qu'une souricière pouvait y être déjà établie et qu'il ne saurait manquer d'y tomber.

Il ouvrit sa valise et en tira un petit sac.

— Ah! ah! fit-il en ricanant, ce coquin de d'Andrimaud m'a pris mon revolver; mais il a oublié de me voler ceci.

En même temps, il vidait le sac qui contenait une perruque blanche des plus fines et une barbe de même couleur.

— Avec cela, pensa-t-il, je n'ai pas besoin de me faire raser.

Et rapidement, il se transforma en vieillard.

Il eut soin de descendre à cinquante mètres de l'hôtel pour en observer les alentours.

Le cocher qu'il paya en lui donnant cent sous de pourboire se contenta de lui dire :

— Mon bourgeois a rudement vieilli dans ma voiture.

La discrétion professionnelle interdisait à l'automédon d'ajouter un mot de plus. Il fouetta son cheval et lui fit prendre le petit trot sans se douter qu'il venait de conduire un grand criminel.

Le dos courbé, marchant à pas comptés, ayant tout l'aspect d'un octogénaire, Luversan inspecta la rue.

— Rien de suspect au dehors, se dit-il, mais si j'entre dans la place, je n'en sortirai peut-être plus que pour prendre le chemin de l'échafaud.

Il hésita encore quelques instants, et remettant sa destinée au hasard, il pénétra dans l'hôtel.

— Mme de Terrenoire est-elle ici? demanda-t-il au suisse, en ayant soin de déguiser sa voix.

— Oui, monsieur.

— Annoncez-lui M. Langevin.

On se souvient que Luversan avait pris le nom de Langevin, dans l'hôtel garni où la police le trouva en compagnie de Mme de Terrenoire.

A l'annonce de ce nom, Andréa donna l'ordre de faire entrer le visiteur.

— C'est lui! pensa-t-elle.

Mais en apercevant le faux vieillard, elle recula d'effroi.

Elle crut à un nouveau piège de la police.

Dès que la porte se fut refermée sur le domestique, Luversan, reprenant sa voix naturelle, s'écria :

— Ne me reconnais-tu donc pas, Andréa?

Disant ces mots, il fixa sur elle ses regards acérés.

— Nous n'avons pas une minute à perdre, ajouta-t-il. Dans un instant la police sera ici. Rassemble ce que tu as de plus précieux et suis-moi.

Andréa recula jusqu'au fond du vaste salon.

— Jamais! s'écria-t-elle.

Mais déjà il l'avait rejointe et saisie par les bras.

— Il faut me suivre! Tu ne m'as pas aidée à reconquérir ma liberté pour me laisser partir tout seul à l'étranger. Nous sommes rivés l'un à l'autre, entends-tu bien.

Luversan avait trop présumé de ses forces.

Il s'affaissa sur le tapis, aux pieds de sa complice.

Andréa, affolée, ferma à clef toutes les portes du salon.

— Je ne mourrai pas ici, râla le misérable ; mais je n'ai pas devant moi dix heures d'existence, si tu m'abandonnes. Je t'en supplie, Andréa... Un peu de pitié?

Il s'était redressé en s'accrochant aux meubles. Puis il avait porté à ses lèvres la fiole contenant le *secret de longue vie*.

Il n'en restait plus que quelques gouttes qu'il absorba avidement.

— Me voici régénéré, dit-il d'une voix forte. Oh! pour quelques heures à peine! Maintenant, ma vie dépend de toi.

Il avait retiré sa perruque et sa fausse barbe.

Andréa retrouva en lui l'homme qu'elle aimait encore, d'un amour étrange, conçu dans le crime et développé à travers les visions de la morphine.

— Est-ce de l'argent qu'il te faut, lui dit-elle. Je n'en ai plus ; mais je possède encore des bijoux dont tu peux faire de l'or, je vais te les donner.

— Ce n'est pas l'or qui me rendra la vie.

Il tira de sa valise le vaste portefeuille volé dans la cachette de Tristot et Pivolot.

— Nour avons là dedans, les billets de banque s'écria-t-il, donnés en payement à Luvigny, les billets et valeurs que les policiers sont venus saisir ici, et jusqu'à leur fortune personnelle. Ça leur apprendra à se mêler de ce qui ne les regarde pas. Je suis disposé à leur rendre leurs titres, mais à une condition, c'est qu'ils cesseront de s'occuper de nos affaires. Donc, nous possédons un million. Mais à quoi sert d'être riche pour mourir. Sans toi, Andréa, je suis un homme mort. Sans moi, Andréa, que deviendras-tu? Il faut que tu me caches dans un asile sûr, que tu trouves un médecin discret pour me soigner. Dès que je serai guéri, nous partirons ensemble. Je sais un pays où la police française ne nous découvrira jamais. Le climat est beau, et d'ailleurs, quand on possède un million, on vit bien partout. Je t'aime, Andréa, comme je n'ai jamais aimé aucune femme. Pour te possèder, je n'ai pas reculé devant un crime. Tu m'as dit : « Venge-moi ! » Je t'ai vengée.

Dans l'abandonnement où l'avait plongée ses crimes, Andréa se laissait aller de nouveau au plaisir d'écouter les déclarations passionnées du bandit. Alors que tout le monde se détournait d'elle avec horreur, il lui semblait doux d'entendre encore résonner à son oreille la parole d'amour.

Elle ne cherchait même pas à se rendre compte de la sincérité du misérable qui la suppliait de le sauver. Elle le croyait; elle voulait le croire.

Elle se rattachait à l'idée qu'elle n'était plus seule au monde.

Décidée la veille à se tuer, après avoir assuré la fuite de Luversan, elle ne pensait plus maintenant qu'à fuir avec lui.

Elle retombait sous le joug de son amant.

— Comment as-tu fait? lui demanda-t-elle, pour avoir la force d'arriver jusqu'ici?

Il lui expliqua rapidement les vertus du *secret de longue vie*.

Puis, montrant le flacon :

— Je l'ai vidé jusqu'à la dernière goutte et je me sens régénéré. Mais avant deux heures d'ici, tout au plus, l'effet de cet élixir merveilleux dont, par malheur, je ne connais pas la composition, aura cessé. Hâte-toi de me conduire dans un asile où je puisse recevoir des soins immédiats. Ah! je ne me suis pas ménagé, et mon poignard, dirigé d'une main sûre, à accompli son œuvre de destruction. Eh bien, j'espère encore guérir! Si la nature m'a refusé les qualités de l'âme et du cœur, elle m'a doué d'un corps robuste et inattaquable aux maladies. Il a fallu que je détruise moi-même une constitution aussi parfaite. Sans quoi je me sentirais aussi fort aujourd'hui, aussi robuste qu'il y a vingt ans. Mais hâtons-nous de partir. Tu sais le sort qui t'attend si tu m'abandonnes. Ton mari te prépare un épouvantable guet-apens...

— Il veut me renfermer dans un couvent.

— Toi! Mais tu n'es pas née pour te meurtrir le front contre les dalles du cloître en demandant pardon à Dieu de tes fautes. Crois-moi, ne t'abandonne pas au remords qui est le plus horrible des supplices. Quand le remords vous tient, c'est pour longtemps. Il vous tue à petits coups et vous frappe encore pendant les affres de l'agonie, alors même que le prêtre vous a assuré, de la part de son Dieu, que vous êtes en état de grâce. Tu es trop belle, trop jeune encore, trop aimé de moi pour te sacrifier à l'honneur des Terrenoire. Fuyons, fuyons tous deux, et nous compterons encore de beaux jours. Nous devons vivre et mourir ensemble.

Le Levantin Mathias Zubéri connaissait bien la femme à qui il tenait cet infernal raisonnement.

Son regard de flamme la fixait comme autrefois.

Il la dominait de toute la puissance de sa volonté.

— Je consens, dit-elle. Ton pacte, je l'accepte. Tu l'as dit : nous devons vivre et mourir ensemble ; mais prends garde si jamais tu viens à manquer à ta promesse. Tu prétends que tu m'aimes. A combien de femmes, avant moi, as-tu fait de pareils serments? Serait-ce encore pour posséder une femme que tu as commis le crime de Ville-d'Avray dont tu ne m'as jamais parlé.

— Non, répondit-il. Je te le jure!

— Cependant il me semble qu'une femme a été mêlée à cette affaire. Le malheureux Laroque n'a jamais voulu dire de qui il tenait les billets de banque retrouvés dans sa caisse le lendemain du crime. Oh! je connais maintenant dans tous ses détails le procès de Versailles que les journaux ont réédité, commenté sous toutes ses faces. La personne qui a rendu à Roger Laroque cent mille francs était une femme, une femme que tu connaissais. Réponds!

— Oui, je la connaissais.

— Comme moi, cette femme t'avait confié le soin de sa vengeance.

— C'est vrai. Elle haïssait Laroque, mais encore moins que moi. Cet homme avait voulu me faire fusiller pendant la guerre de 1870. Je me suis associé à sa maîtresse pour le perdre, voilà tout.

— Et tu n'a jamais revu cette femme?

— Jamais!

— Mais pourquoi Laroque voulait-il te faire fusiller?

— Comme espion.

— Alors tu espionnais pour le compte des Allemands?

— Oui.

Elle eut un mouvement de dégoût.

— Je ne suis pas Français, reprit-il, et j'aurais espionné tout aussi bien pour tes compatriotes que pour leurs ennemis. Je t'ai dit tout à l'heure que mon âme n'a jamais su discerner le bien du mal. Je t'ai dit aussi que je t'aimais. Que t'importe le reste ! Tiens-moi compte de ma franchise en faveur de mon amour. Oui, je t'aime, et je n'ai jamais aimé que toi, et je te jure que tu n'auras jamais à te repentir de m'avoir sauvé.

Elle voulut se défendre de ses caresses ; mais il l'avait saisie par les bras et embrassé longuement sur la bouche. Andréa, vaincue, se pâma.

Elle appartenait à l'assassin dont elle avait armé le bras.

A son tour, la peur la prenait d'être arrêtée au moment de fuir avec le seul être dont l'amour la rattachait à la vie, à l'idée de liberté.

Vite elle rassembla ses bijoux les plus précieux, pendant que Luversan se transformait en vieillard.

Tous deux quittèrent l'hôtel sans être inquiétés.

Ils marchèrent pendant dix minutes avant de prendre une voiture.

— Rue de Maubeuge, 24 bis, dit Andréa au cocher.

— Où me conduis-tu ? demanda Luversen.

— Dans un asile sûr. Donne-moi deux mille francs.

— Pour payer le propriétaire de l'asile, n'est-ce pas ? Prends la valise et tout ce qu'elle contient. A l'heure actuelle, c'est toi qui diriges notre destinée. Tant qu'on peut acheter le silence, on est sûr d'en avoir à discrétion. Mais si dès le début, le silence se dérobe devant l'or, rappelle-toi ceci : il n'est pas de fortune qui puisse l'enchaîner. Es-tu sûr de la personne à qui tu vas demander un asile pour un grand criminel. Songe à quoi elle s'expose en me cachant. Cette personne est-elle ambitieuse des jouissances qu'on peut se procurer avec l'or ?

— Laisse-moi faire. Nous n'avons plus que cet espoir. Si j'échoue, nous sommes perdus. Mais j'ai la conviction de réussir.

Le fiacre les arrêta devant une pharmacie dont la vitrine ressemblait à celles de toutes les officines du même genre.

Toutefois, sur l'une des glaces, on lisait cette annonce tracée en lettres d'or.

CONSULTATIONS GRATUITES

De 9 heures à 11 heures du matin par le docteur Vignol, spécialiste pour les maladies des voies respiratoires.

Au dessus de la vitrine s'étalait le nom du titulaire de la pharmacie : *Claudinet.*

— Je reviens dans dix minutes, dit Andréa en descendant de voiture.

Auparavant elle avait eu soin de prendre deux billets de mille francs dans la valise.

Elle donna l'ordre au cocher de stationner quelques maisons plus loin ; puis elle entra dans la boutique.

Il n'y avait au comptoir qu'un élève en pharmacie. D'habitude cet emploi est tenu par un jeune homme qui prépare ses examens pendant ses moments de loisir et se destine, tant par la pratique que par l'étude, à l'honorable carrière de fabricant de remèdes sur ordonnance et de vendeurs de spécialités infaillibles pour toutes les maladies.

Chez Claudinet, généralement absent de sa pharmacie, le matin, pour cause de sommeil ; de midi à deux heures pour cause de déjeuner ; de deux heures à six heures du soir, pour cause de billard ; de six heures

à neuf heures du soir pour cause de dîner au cercle et enfin de neuf heures du soir à quatre heures du matin, pour cause de jeu de hasard, la direction était représentée, non par l'aspirant classique au teint frais, à l'œil limpide, aux cheveux pommadés, aux mains blanches, souples et onctueuses, mais par une sorte de vieux bohème, vrai type de famélique alcoolisé.

Ce pauvre diable, très ferré sur la pratique, mais qui n'avait jamais de sa vie fourré son nez dans un traité des sciences naturelles, répondait au nom de Machillard. Il se contentait de maigres appointements qu'il buvait en un jour de congé.

Assuré de la table deux fois par jour, il n'en demandait pas davantage et se montrait, vis à vis de son maître, d'une fidèlité et d'un dévouement de caniche. Il savait où le trouver, dans les cas urgents, à toute heure du jour et de la nuit.

La mise élégante d'Andréa dont il ne pouvait distinguer le visage sous l'épais voile noir qui le masquait en imposa à Machillard.

Il salua d'un penchement saccadé de la tête et attendit avec une gravité comique la commande de l'inconnue :

— Je voudrais parler au docteur Vignol, dit-elle en déguisant le son de sa voix.

— Il est à sa consultation ; mais si madame veut bien prendre la peine d'attendre, je vais le prévenir et il expédiera rapidement la clientèle.

Machillard s'avança et présenta un siège à la visiteuse.

— Je suis pressée, dit Andréa, et... je payerai ce qu'il faudra.

— Madame veut-elle bien me donner l'adresse du malade, le docteur s'y rendra aussitôt après sa consultation.

Machillard avait sa petite remise sur les clients qu'il adressait à Vignol. Il espérait ainsi profiter de l'aubaine.

Andréa devina sa pensée secrète. Elle tira de son porte-monnaie une pièce de dix francs, la lui glissa dans la main, et tout bas :

— Faites-moi entrer de suite dans le cabinet du docteur.

— De suite, oui, madame. Je suis tout à vos ordres.

Il disparut dans l'arrière-boutique et revint un instant après.

— Suivez-moi, madame. Le docteur vous attend.

Andréa traversa une petite salle où quelques malades, la plupart phtisiques, hâves, en proie à des toux horribles, attendaient avec impatience leur tour.

Le frou-frou de la robe de soie de la nouvelle arrivante acheva de les exaspérer. L'un d'eux interrompit sa quinte pour exhaler ses doléances :

— Quand on a le moyen de se payer des robes de soie, grommela-t-il, on ne vient pas à la consultation gratuite. D'abord, chacun son tour.

— Silence! ordonna Machillard d'une voix aiguë.

Il ouvrit la porte du cabinet de Vignol, se courba obséquieusement en introduisant la visiteuse; puis il retourna à son comptoir.

Le docteur Pierre Vignol n'avait nullement le type de ces spécialistes obscurs qui, faute de clientèle, faute de cabinet monté, opèrent entre boutique et cour, dans des pharmacies la plupart du temps mal achalandées.

Grand, bel homme, très soigné de sa personne, brun, les cheveux noirs taillés en brosse, le teint mat, le front bas, proéminant aux arcades sourcillières, les yeux d'un bleu trouble et voilés par d'épais cils, le regard doux, mais fuyant, le menton relevé, les lèvres épaisses et d'un rouge vif, il présentait, pour un observateur exercé, tous les signes qui révèlent une volonté de fer doublée d'une ambition effrénée.

Or, on sait que l'ambition tournée vers le bien, produit les grands hommes, mais que tournée vers le mal, elle engendre et développe les grands scélérats.

Nous verrons bientôt comment Pierre Vignol, issu d'une famille de paysans, fils de ses œuvres, prit d'abord le chemin des bienfaiteurs de l'humanité, et comment lassé, écœuré d'efforts stériles, il s'échappa par un sentier de traverse pour gagner la grande route encombrée d'aventuriers sans scrupules.

Prévenu par Machillard de l'insistance de la dame voilée :

— Est-elle bien mise? lui avait-il demandé.

— Magnifiquement!

— Des bijoux?

— A en revendre ; des boucles d'oreilles en diamants dont les reflets traversent son voile.

— Faites entrer.

Le docteur désigna un fauteuil à Andréa, s'assit en face d'elle et d'une voix toute pleine d'aménité :

— Vous souffrez de la poitrine? lui demanda-t-il.

Pour toute réponse, Andréa souleva son voile.

— Vous! s'écria Vignol. Vous ici!

— Oui, moi! J'ai un grand service à vous demander.

— Parlez! Je n'ai rien à vous refuser. Je n'oublierai jamais les bontés que votre mari a eues pour moi. Je sais l'affection que vous porte ma mère. Demandez, et s'il est en mon pouvoir de vous être utile, ce dont je m'étonnerais assurément, comptez sur mon dévouement.

Très grave! répéta une voix flutée. (P. 1008.)

Mme de Terrenoire lui tendit une main qu'il serra avec dévotion.

— Merci, docteur. Maintenant, écoutez-moi bien.

— Je suis tout oreilles.

— Je m'intéresse à un malheureux que vous ne connaissez pas. Cet homme a tenté de se tuer, il y a quelques jours, en se portant un coup de poignard au côté gauche. Il est en danger de mort. Voulez-vous le soigner?

— Pourquoi m'y refuserais-je. C'est mon devoir de soigner les malades qui m'accordent leur confiance. Donnez-moi l'adresse de votre... protégé, et j'y cours.

— Mon protégé n'a pas de domicile.

Le docteur essaya vainement de comprendre.

— Imaginez, cher docteur, reprit Andréa, que mon protégé, comme vous dites. soit un conspirateur recherché par la police. Dans ce cas, il ne peut aller à l'hôpital sans courir le risque de s'y faire arrêter. Vous me direz qu'il peut prendre logement n'importe où et s'y faire soigner. Qui lui répondra de la discrétion du médecin?

— Qui? s'écria Vignol, mais n'avons-nous pas le secret professionnel à respecter. Permettez-moi de vous réciter l'article 878 du Code pénal concernant ce cas de conscience. « Les médecins, chirurgiens et autres officiers de santé, ainsi que les pharmaciens, les sages-femmes, et toutes autres personnes dépositaires par état ou profession des secrets qu'on leur confie, qui hors les cas où la loi les oblige à se porter dénonciateurs, auront révélé ces secrets, seront punis d'un emprisonnement d'un mois à six mois et d'une amende de cent francs à cinq cents francs. » S'agit-il réellement d'un conspirateur?

— Oui, si vous voulez.

— Peu m'importe, après tout, ajouta le docteur d'un ton mielleux. Mettons les choses au pis. Supposons, ce qui est impossible, que votre protégé soit un malfaiteur qui se cache. Dans ce cas, le secret professionnel est encore de rigueur. En effet, d'après les ordonnances sur la matière, le médecin n'est nullement tenu de révéler ou de dénoncer un crime venu à sa connaissance dans l'exercice de sa profession, encore moins si cette connaissance résulte d'un secret à lui confié, comme médecin, ou qu'il a appris en cette qualité.

Comme on le voit, Pierre Vignol connaissait à fond sa théorie de médecine légale.

Andréa n'avait pas de temps à perdre en vaines paroles.

— Docteur, dit-elle, je sais que vous êtes pauvre et que vous faites ici un métier qui vous répugne.

— En effet. Je suis tout bonnement le pourvoyeur de ce gueux de Claudinet qui est bien le plus franc coquin que la terre ait porté.

— Vous aspirez à devenir votre maître et à mettre à profit les belles facultés dont la nature vous a doué, la science que vous avez acquise avec tant de peine.

— Oh oui, j'ai peiné! Et pour arriver à quoi? à racoler des pratiques pour le compte d'un apothicaire qui est la honte de sa corporation.

— Combien vous faudrait-il pour vous établir dignement?

Vignol leva les bras au ciel.

— Beaucoup trop, dit-il. N'en parlons plus. Il ne s'agit pas seulement aujourd'hui de m'acheter quelques meubles et de louer un second étage dans une maison propre. Cela m'aurait suffi, il y a deux mois.

— Et maintenant?

— Maintenant, je suis amoureux... amoureux fou.

— Combien vous faudrait-il?

— Cinquante mille francs!

— Vous les aurez.

A cette affirmation, Vignol devint pourpre.

— Qui me les donnera? dit-il.

— Moi.

— Qu'avez-vous donc d'inouï, d'impossible, d'épouvantable à me demander?

— De soigner un malade sans savoir son nom et le motif de sa tentative de suicide.

— Oh! vous n'avez pas que cela à me demander.

— De soigner ce malade chez vous.

— Chez moi! Mais je n'ai pas de chez moi, vous le savez bien. Je demeure chez ma pauvre mère, au cinquième étage, rue des Abbesses.

— Vous louerez de suite un appartement et j'y ferai transporter mon malade. Voici deux mille francs pour les premières dépenses. Avez-vous un appartement en vue?

Vignol prit les billets de banque. Il était très ému.

Il sentait bien que cette femme l'entraînait à commettre un acte qui ferait de lui le complice de quelque mystérieuse machination.

Mais ces trois mots : « *Cinquante mille francs* » résonnaient encore à son oreille.

Qu'entrevoyait-il dans la possession de cette somme? Le bonheur, sans doute, insaisissable, faute d'argent, et qui, maintenant, lui devenait accessible.

— J'ai un appartement en vue, répondit-il.

— Où?

— Rue de Moscou. Un quartier excellent pour un praticien qui débute. Les femmes galantes n'y manquent pas. Leur santé étant le plus clair de leur fortune, elles ont toujours besoin du médecin.

— Cet appartement est-il libre?

— Il l'était encore hier.

— Connaissez-vous un tapissier qui puisse vous monter de suite une chambre à coucher?

— Oui; mais qu'entendez-vous par : de suite?

— Il faut que la chambre soit prête dans une heure au plus tard.

— C'est impossible.

— Avec de l'argent, rien n'est impossible. Le principal est d'installer un bon lit. Il est dix heures; à onze heures précises, le malade sonnera à votre porte. Vous le recevrez. Il prendra possession de sa chambre et nul ne saura qu'il est chez vous, pas même votre mère. Faites l'impossible. Quel numéro, rue de Moscou?

— 66, au premier étage. Mais votre malade ne pourra jamais monter l'escalier, s'il est si grièvement blessé.

— Il le montera quand même. Je l'accompagnerai; car il me faut aussi une chambre dans votre appartement.

— A vous? Mais... votre mari?

— Il me cherche.

— Et il ne faut pas qu'il vous trouve?

— Comme vous dites.

Le docteur crut, cette fois, avoir la clef du mystère.

— L'amant de cette femme, pensa-t-il, aura fait des bêtises. Il s'agit de les cacher tous les deux. J'aime mieux ça que ce que j'avais supposé.

Il promit que tout serait prêt à l'heure dite.

Andréa alla retrouver Luversan et donna l'ordre au cocher de les conduire au petit pas, rue de Moscou.

Les secousses produites par les cahots de la voiture sur le pavé ravivaient peu à peu les souffrances du blessé. Il pâlissait de plus en plus et devenait ménager de ses paroles.

Andréa fit arrêter la voiture, rue de Moscou, du côté des numéros impairs, de façon à pouvoir surveiller les allées et venues du 66.

Bientôt, elle vit arriver une charrette à bras contenant un lit, quelques fauteuils, une table et des chaises. Le tout fut porté rapidement au premier étage, par quatre hommes de peine, sous la surveillance du docteur Vignol qui les congédia.

A onze heures précises, Luversan, s'appuyant sur le bras d'Andréa, gravissait l'escalier.

Il était à bout de force.

Il dut rassembler toute son énergie pour ne pas tomber durant cette courte ascension.

Andréa n'eut pas besoin d'appuyer sur le timbre de la porte d'entrée.

Le docteur les attendait; il ouvrit.

Luversan fit deux pas en avant, puis il s'affaissa inanimé dans les bras du médecin qui le transporta sur le lit.

Vignol déshabilla le malade avec mille précautions, puis il examina la blessure dont l'appareil était défait.

— Cet homme, dit-il, peut mourir ici. Il faudra bien alors déclarer son nom.

— Il ne mourra pas ici! Vous le sauverez!

— Merci pour le compliment. Par malheur, serais-je le premier de nos Esculapes, de ceux qui ne donnent pas un coup de lancette à domicile sans recevoir des billets de mille, je ne réponds nullement de sauver ce malheureux.

— Essayez.

— Très bien; mais s'il meurt, comment voulez-vous que je tienne ma promesse de vous garder le secret!

— Nous en causerons tout à l'heure. Occupez-vous du malade.

Andréa alla s'asseoir près de la fenêtre déjà garnie de doubles rideaux

Vignol replaça l'appareil de la blessure et glissa goutte à goutte, entre les lèvres de son client, une cuillerée d'un cordial dont il s'était muni.

Luversan rouvrit les yeux.

Il eut un mouvement d'effroi en se voyant couché dans un lit.

Les événements de la nuit et de la journée lui semblèrent un long rêve dont il sortait. Il se croyait encore à Ville-d'Avray, dans la villa Larouette. Il s'attendait à la visite matinale de Pivolot qui, chaque matin, lui disait de sa voix nasillarde :

— Comment va? Est-ce pour aujourd'hui?

Ce qui signifiait : « On vous transportera aujourd'hui à la prison de la Santé ».

Mais bientôt Luversan eut conscience que tous ces événements, si extraordinaires, si invraisemblables, si bien du domaine du songe, étaient réels.

— Andréa? murmura-t-il.

Elle s'approcha à son appel.

La mémoire revint tout entière au misérable.

Il se rappela aussi qu'il avait un rôle à jouer et se hâta de remercier son médecin.

Vignol commença à se rassurer un peu sur les suites du pacte conclu entre lui et Mme de Terrenoire.

Il appuya l'oreille contre la poitrine du malade, écouta longuement le râle de sa respiration haletante, essaya d'établir un diagnostic certain.

— Le poumon droit, dit-il, est complètement sain; mais le gauche, ah! vous l'avez bien arrangé. C'est miracle que vous ayez pu supporter la fatigue et le grand air. Pour l'instant, je ne vois qu'un remède : l'immobilité absolue, le silence. Nous verrons dans deux jours.

Vignol passa dans la chambre voisine et fit signe à Andréa de le suivre.

Puis il referma la porte.

— J'ai un peu d'espoir de le sauver, dit-il; mais s'il allait tout à fait mal, je me verrais obligé, pour ma sûreté personnelle, de le faire transporter d'urgence dans un hôpital. En ce cas, puis-je être assuré qu'il ne dira jamais d'où il vient?

— Certainement. Il me semble d'ailleurs que vous vous inquiétez mal à propos. S'il mourait ici, vous avez une excuse toute naturelle. Vous diriez : « un inconnu est venu me demander de le soigner chez moi; j'ai accepté, comme c'était mon droit. » Pour le reste, vous vous retrancherez derrière le secret professionnel.

— Mais pourquoi tant de mystères? demanda Vignol. A confiance, confiance et demie. Pour quel motif cet homme se cache-t-il?

— Vous ne le devinerez que trop tôt. Au surplus, voici ma réponse : je vous ai promis cinquante mille francs, je vous en donnerai soixante mille. Mais surtout, ne m'interrogez plus.

Elle tira de sa poche un élégant portefeuille et en tira dix-huit billets de mille qu'elle compta un à un sur le marbre de la cheminée.

— Prenez ceci, dit-elle. Cela fait, quoiqu'il arrive, vingt mille francs que vous aurez reçus de moi. Encore supporterai-je tous les frais accessoires. Faites meubler à la hâte, d'ici à ce soir, deux autres pièces, une pour vous, une pour moi et annoncez par dépêche à votre mère que vous êtes parti en voyage. C'est moi qui servirai de garde-malade, préparerai les tisanes et les repas. Je ne veux d'aucun aide.

Comme il laissait percer sur sa physionomie une profonde stupéfaction, elle répéta :

— Vous ne me comprendrez que trop tôt. Acceptez-vous, oui ou non?

— J'accepte. Alors... c'est bien convenu à...

— A soixante mille francs dont vous avez déjà le tiers acquis. Le

complément de la somme vous sera servi par moi après la guérison, avant notre départ.

Le docteur que cette petite fortune comblait de joie, fit abstraction du mystère et s'écria :

— Je le sauverai ! Il faut que je le sauve !

Il installa Mme de Terrenoire au chevet du malade et sortit pour hâter l'aménagement provisoire.

Andréa s'était enfermée à clef dans la chambre où elle veillait son complice.

Vers quatre heures de l'après-midi, comme le docteur Vignol sortait d'un bureau de télégraphe d'où il avait envoyé à sa mère une dépêche explicative de son absence, cette annonce hurlée par un camelot l'arracha à ses préoccupations : « *Demandez l'évasion de Luversan. — Le crime de Ville-d'Arvay.*

Il acheta le journal et lut d'un bout à l'autre le récit que nous avons reproduit précédemment. Ce passage : « avec une énergie qui tient du prodige, le blessé avait réussi à gagner la campagne et sans doute à rentrer à Paris » le frappa d'épouvante. Il le rapprocha de la phrase que Mme de Terrenoire lui avait répétée à plusieurs reprises quand il s'étonnait des précautions dont elle s'entourait pour cacher son protégé : « Vous ne me comprendrez que trop tôt. » Il n'en doutait plus : c'était l'assassin de Larouette qui se cachait chez lui, avec... avec Mme de Terrenoire, sa complice peut-être !

Et le docteur Vignol songea à cet autre crime mystérieux : l'assassinat de Brignolet. Une induction terrible lui traversa le cerveau.

— Le crime commis à la banque Terrenoire, conclua-t-il, est l'œuvre de Luversan. L'assassin n'a volé le mari que pour s'enfuir avec la femme.

Ainsi donc, les billets de banque que Vignol venait de recevoir provenaient du butin de Luversan.

— Oh ! oh ! fit le docteur. C'est grave, très grave !

Il se parlait tout seul dans la rue, sans songer qu'on pouvait l'entendre.

— Très grave ! répéta une voix flûtée.

Vignol se retourna. C'était Machillard qui venait de livrer des médicaments à domicile et s'était arrêté en route pour boire deux absinthes.

— Ah c'est vous ! lui dit Vignol. Vous avertirez le patron que je pars ce soir en voyage et qu'il n'a plus à compter sur moi pour les consultations gratuites. Je lui fais cadeau des dix-huit francs qui me reviennent sur la vente des drogues de la semaine dernière.

— Cadeau ! s'écria Machillard. Donnez-les-moi plutôt ! j'en ai le

Il eut l'infamie d'en profiter. (P. 1012.)

placement à fonds perdus. Ce sera ma remise pour vous avoir amené ce matin la dame aux boucles d'oreilles en diamants.

Le vieux bohème tira de sa poche un crayon et du papier.

Vignol signa et lâcha l'ivrogne qui tentait de s'accrocher à son bras. Longtemps il alla droit devant lui, perdu dans ses réflexions.

Il méditait sur les avantages du secret professionnel.

A force d'étudier la matière, Pierre Vignol, qui avait la prétention de ne croire qu'à ce qui est prouvé, mathématiquement prouvé, en était arrivé à nier l'âme. Trop malin pour se proclamer athée, il niait au fond de lui-même le principe de la création et n'avait pas assez de mépris pour ceux qui parlaient de la vie future.

Aussi, devant le problème pratique qui s'imposait à sa méditation, calculait-il simplement s'il avait des chances de ne pas être découvert.

Le docteur Vignol ne craignait pas Dieu, mais les gendarmes.

Sa conscience, oblitérée par un orgueil excessif, une ambition incapable de reculer devant les moyens, ne lui reprocha rien. Après mûre délibération, il retourna d'un pas rapide rue de Moscou en se disant :

— Je leur demanderai cent mille francs et ils me les donneront.

LXXII

La mère du docteur Pierre Vignol témoignait à Mme de Terrenoire une affection que nos lecteurs comprendront en apprenant que la pauvre vieille, veuve d'un petit cultivateur de Oinville, près Meulan, avait été sa nourrice.

Le père d'Andréa, Hector de Francion, un agioteur resté célèbre à la Bourse par ses différences invraisemblables, la laissa aux Vignol jusqu'à l'âge de six ans. Quand il la redemanda à la nourrice, celle-ci en tomba malade de chagrin.

Andréa, dont la mère était morte en lui donnant le jour, fut mise dans un couvent aristocratique de Seine-et-Oise. Aux grandes vacances, son père ne manquait pas de lui faire admirer pendant deux ou trois jours les merveilles de Paris, puis il la ramenait à sa nourrice chez qui elle passa ainsi le meilleur temps de sa vie.

Le malheur s'abattit sur la chaumière des Vignol. La petite Louise, sœur de lait d'Andréa, succomba en huit jours à la fièvre typhoïde. Un mois après, le père, conduisant une charrette lourdement chargée, tomba sous les roues du véhicule et fut tué net.

Mme Vignol, restée seule, sans ressources et de plus, enceinte, eut recours à la générosité d'Hector de Francion qui fit largement le nécessaire.

Pierre naquit. Sa mère le confia à la gardeuse du pays et vint à Paris se chercher une place. Elle comptait sur M. de Francion pour lui en trouver une bonne. Elle ne se trompait pas.

A son arrivée, elle trouva Andréa sur les genoux de son père. La petite avait alors quatorze ans et en paraissait au moins seize.

— Savez-vous, Mme Vignol, dit le financier, ce que cette gamine vient de me déclarer formellement? Qu'elle ne retournerait pas au couvent!

Et comme Andréa s'écriait : « Non! Plus de couvent! J'en ai assez! », le père lui demanda :

— Veux-tu t'en aller à Oinville avec ta nourrice?

— Non! fit-elle en sautant au cou de la maman Vignol.

— Où veux-tu aller alors?

— Nulle part!

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple! répliqua la précoce fillette. Je veux rester à Paris, voilà tout.

— Et pourquoi faire?

— Pour que tu me mènes au spectacle, en soirée, partout où l'on s'amuse.

Viveur par excellence, Hector de Francion trouva la réponse délicieuse.

— Vous arrivez à point, dit-il à Mme Vignol. Vous cherchiez une place et du premier coup vous l'avez trouvée. Restez ici puisque mademoiselle ne veut plus quitter Paris. Reprenez votre rôle de nourrice et vous aurez fort à faire.

Mme Vignol resta.

Son emploi consistait à conduire Andréa au cours de musique, au cours de danse, au cours de récitation, chez le couturier, la modiste, le pâtissier, à la promenade, partout où l'on s'amuse.

Il n'y avait rien de trop beau pour elle. Singulier père que ce Francion! Il oublia sa fille en nourrice six années durant, au couvent, huit autres années; puis il se prit d'un beau zèle et se dévoua jusqu'à la produire lui-même dans les soirées du grand monde où elle éclipsait par sa beauté étrange et captivante toutes les jeunes filles.

D'une vanité qui le rendait presque ridicule, Hector aimait à s'entendre dire : « Heureux père! Votre fille n'a pas de rivale et c'est tout votre portrait ».

Il se trouvait alors à l'apogée de sa veine d'agioteur. Ses différences stupéfiaient le monde de la Bourse qui de rien ne s'étonne. On l'appelait le favori de la fortune.

Un coup d'audace lui rapporta deux millions. Il s'écria :

— J'ai quatre cent mille livres de rente et je donnerai un million de dot à ma fille.

Mais le joueur heureux qui n'a pas le courage de tourner le dos à la fortune en l'invitant à chercher un autre favori, devient bientôt le jouet de la capricieuse. Hector de Francion ne cherchait dans le jeu que ses poignantes émotions. Il devait succomber, comme tant d'autres.

Un matin, il se réveilla ruiné.

Le malheureux n'eut pas le courage d'envisager froidement la situation. Un arrangement avec ses créanciers lui aurait laissé de quoi vivre honorablement avec sa fille. Il calcula qu'il ne pourrait plus éblouir le monde par des prodigalités fantaisistes. Il traita de « misère noire » une aisance relative et se fit sauter la cervelle.

La maman Vignol le trouva étendu mort dans son cabinet de travail. Aux cris de la nourrice, Andréa accourut.

Devant le cadavre ensanglanté, la jeune fille n'eut pas un mot de regret pour le père qui l'avait tant gâtée.

— Je suis perdue! s'écria-t-elle. *Il* ne m'épousera pas.

— Malheureuse! lui dit la nourrice. J'étais sûre qu'*il* t'avait séduite.

Les obsèques du suicidé eurent lieu le surlendemain.

Parmi les amis qui accompagnèrent au lieu du repos cette nouvelle victime de la fortune, se trouvait un jeune homme, bien connu lui-même à la Bourse pour sa veine persistante.

Il s'appelait Grégoire de Mussidan et était l'intime du défnnt.

On le disait fiancé à Andréa, et l'on s'étonnait du retard apporté au mariage.

En réalité, Mussidan, ancien compagnon de débauches de Francion, n'aurait jamais osé lui demander la main de sa fille. Aimait-il assez Andréa pour l'épouser? Ne la jugeait-il pas telle qu'elle était : légère, capricieuse, sensuelle, toute au plaisir, incapable d'un sentiment profond.

Mais elle? Mussidan lui avait plu par son élégance correcte, par l'expression passionnée de ses yeux sombres.

Plus son père, ambitieux pour elle d'un mariage princier, s'efforçait de déconsidérer à ses yeux cet ami de plaisir, plus elle se laissait aller à un sentiment dont sa nature instinctive l'empêchait de calculer les conséquences.

En homme expérimenté, Mussidan comprit l'impression qu'il produisait snr la jeune fille.

Il eut l'infamie d'en profiter.

Voulut-il ainsi forcer la main à de Francion dans l'espoir de joindre à sa fortune personnelle, sagement réalisée, le million de dot promis à Andréa?

La disparition du séducteur après la mort tragique du grand joueur le ferait croire.

Un conseil de famille fut rassemblé. La succession réalisée produisit, toutes dettes payées, deux cent mille francs à l'orpheline. Andréa de Francion pouvait encore espérer un bon parti ; mais elle n'avait pas le temps de choisir.

Elle était enceinte.

Elle n'attendit pas la fin de son deuil pour épouser M. de Terrenoire, ami de Mussidan dont il devint plus tard l'obligé, lorsque ce dernier, revenu d'un long voyage, retrouva sa fille, Diane, et regretta amèrement, la voyant si belle, si intelligente, si parfaite, de l'avoir laissé prendre par un autre.

Donc Mme Vignol connaissait la séduction et le mariage qui avait sauvé Andréa du déshonneur.

Elle retourna dans son village où, grâce aux subsides secrets de Mme de Terrenoire, elle put élever son Pierre dont l'intelligence éveillée dès le plus jeune âge faisait l'étonnement de tous.

Jamais Andréa ne l'engagea à venir la voir à Paris. Dans son excessive prudence, elle évitait toute rencontre entre M. de Terrenoire et la femme qui connaissait sa faute.

Néanmoins, lorsque Pierre, ayant remporté son diplôme de médecin, eut besoin d'un protecteur, Andréa sut intéresser son mari au fils de la nourrice.

Le jeune docteur, comme on va le voir, profita mal de cet appui. Il ambitionnait les honneurs et les profits de la célébrité à Paris où sa mère vint le rejoindre.

Andréa revit de temps à autre sa nourrice dont les témoignages d'affection lui rappelaient les doux souvenirs de son enfance.

La maman Vignol la gâtait comme autrefois, et la voyant parfois si triste, si inquiète, lui disait :

— Tu ne seras donc jamais heureuse, toi qui avais tout au monde pour être adulée comme une petite reine. C'est la faute de ce misérable! ajoutait-elle en faisant allusion à Mussidan, le séducteur.

La veille du départ de M. de Terrenoire pour Bayonne, Andréa s'était rendue chez la maman Vignol.

— Nourrice, lui avait-elle dit en pleurant, embrasse-moi une dernière fois. Je suis perdue, irrémédiablement perdue. Si tu ne me revoies pas d'ici à huit jours, c'est que je serai morte. Alors tu me rendras un dernier service : Tu porteras cette lettre à son adresse;

La nourrice lut le libellé de l'enveloppe ainsi conçu :

M. Margival

Administrateur de la banque Terrenoire et Cie

Boulevard Malesherbes,

(*Paris.*)

Nos lecteurs l'ont deviné : cette enveloppe contenait les lettres de Blanche Warner à son amant, Terrenoire ; de Blanche Warner, mère de Marie-Louise.

La bonne nourrice, tout entière aux terreurs que son Andréa lui causait en lui parlant de sa mort prochaine, prit la lettre, la cacha, et dit simplement :

— J'espère bien ne pas avoir à faire ta commission, ma charmante. Tu seras donc toujours une petite folle.

Elle lui parlait comme au bon temps jadis, quand elle la faisait danser sur ses genoux.

Andréa ne lui laissa pas le temps de la questionner, l'embrassa, et sortit sans que la bonne femme put s'opposer à son départ.

Elle était sûre de sa vengeance.

Contre l'ennemi Terrenoire, Margival devenait son otage.

LXXIII

L'écueil où sombrait l'honneur de Pierre Vignol nous prouve que les qualités de l'esprit ne suffisent pas pour faire un homme de bien. L'instruction est une force morale qu'on acquiert peu à peu, par l'exercice journalier, comme la vigueur du corps. Or, toute force peut s'appliquer au mal comme au bien.

Un penseur a dit : « rien n'est plus dangereux qu'un coquin instruit. » Les chroniques de la cour d'assises sont là pour nous le prouver. Est-il un crime plus lâche, plus abominable que celui de l'empoisonnement? Eh bien, nous trouvons, parmi ces grands criminels, des médecins dont les plus célèbres sont Castaing et Lapommerais. Dans ces derniers temps, le chimiste-horloger Pel qui, à Montreuil, empoisonna tour à tour ses domestiques pour les dépouiller de leurs petites économies et brûla leurs

cadavres découpés dans son poêle, s'était instruit à force de lectures et d'expériences personnelles. Une faiblesse du jury de Melun lui ayant épargné le châtiment suprême, Pel a été envoyé en Nouvelle-Calédonie où ses capacités lui ont valu récemment l'emploi de préparateur de tisanes à l'infirmerie du bagne.

Par malheur pour Pierre Vignol qui aurait fait tout au moins un cultivateur expérimenté, le curé de son village s'intéressa à lui. L'abbé Désormeaux avait reconnu du premier coup l'intelligence du bambin Il s'offrit à lui donner des leçons particulières

La pauvre maman Vignol, enchantée envoyait tous les soirs son fils au presbytère.

Pierre apprenait les éléments à l'école ; l'abbé n'eut pas de peine à lui fourrer en moins de trois ans tout son latin dans la tête.

— Je veux, lui disait le brave prêtre, que tu sois une dez gloires du clergé. Ce sera ma récompense.

Si Pierre mordait à tout ce qui se comprend, à tout ce qu'une forte mémoire peut retenir, il se montrait rebelle aux dogmes et aux pratiques de la religion.

Incapable encore de dissimuler, il lui arrivait d'apporter à la messe, en guise de rituel, un roman quelconque qu'il dévorait au point d'oublier de se lever à l'appel de la sonnette.

Aux reproches du curé, il répondait : « prouvez-moi un seul de vos miracles et je croirai les autres. »

L'abbé Désormeaux se trouvait naturellement fort embarrassé de le satisfaire. Il invoquait la foi, la grâce, récitait les parties saillantes du *traité de l'existence de Dieu* par Fénelon, se perdait dans les considérations les plus élevées, mais il ne convainquait pas son élève.

Pierre avait douze ans quand il obtint sa bourse au collège Saint-Louis.

— J'aurais préféré pour toi le séminaire, lui dit son vieux maître, les larmes aux yeux.

— Vous avez tort, mon père.

— Pourquoi?

— Parce que je ferais un très mauvais prêtre. Ne m'avez-vous pas dit bien des fois qu'un bon curé ne doit rien posséder à lui, qu'il doit tout donner aux pauvres. Je me sens incapable de tant d'abnégation. Si j'étudie c'est pour devenir savant, et comme tout aujourd'hui se paye en argent, j'espère que ma science me rendra riche. J'ai entendu dire que les médecins illustres roulaient carrosse à Paris, je veux être un médecin illustre.

L'abbé Désormeaux ne répliqua pas. Pour la première fois, il

reconnut qu'il avait eu tort d'inculquer la science à ce mauvais esprit et qu'il eût beaucoup mieux fait de laisser Pierre Vignol à la charrue de son père.

Il ne lui en donna pas moins sa bénédiction, sans se douter que le mauvais gamin se disait à part lui : « il ferait bien mieux de me bailler dix francs pour mes menus plaisirs. »

Au lycée, Pierre trouva des concurrents sérieux. Habitué à n'entendre autour de lui que le jargon de la campagne, il se vit raillé pour son accent. Ses poings vigoureux eurent raison des mauvais plaisants.

Mais s'il triomphait dans les sciences pratiques, il ne brillait guère dès qu'il s'agissait de montrer un sentiment littéraire. Quand il avait énoncé sa pensée en quelques lignes sèches, dépourvues de tout ornement, il croyait avoir tout dit et considérait comme autant de fadaises les développements accessoires.

L'art restait étranger à cette nature prosaïque, terre-à-terre.

Pierre Vignol conquit néanmoins ses deux baccalauréats et se trouva par conséquent dans les meilleures conditions pour commencer ses études de médecine.

Il avait été ce qu'on appelle un bon élève, mais non pas un élève supérieur, un de ces privilégiés de l'esprit et du cœur qui ne comprennent pas seulement, qui sentent.

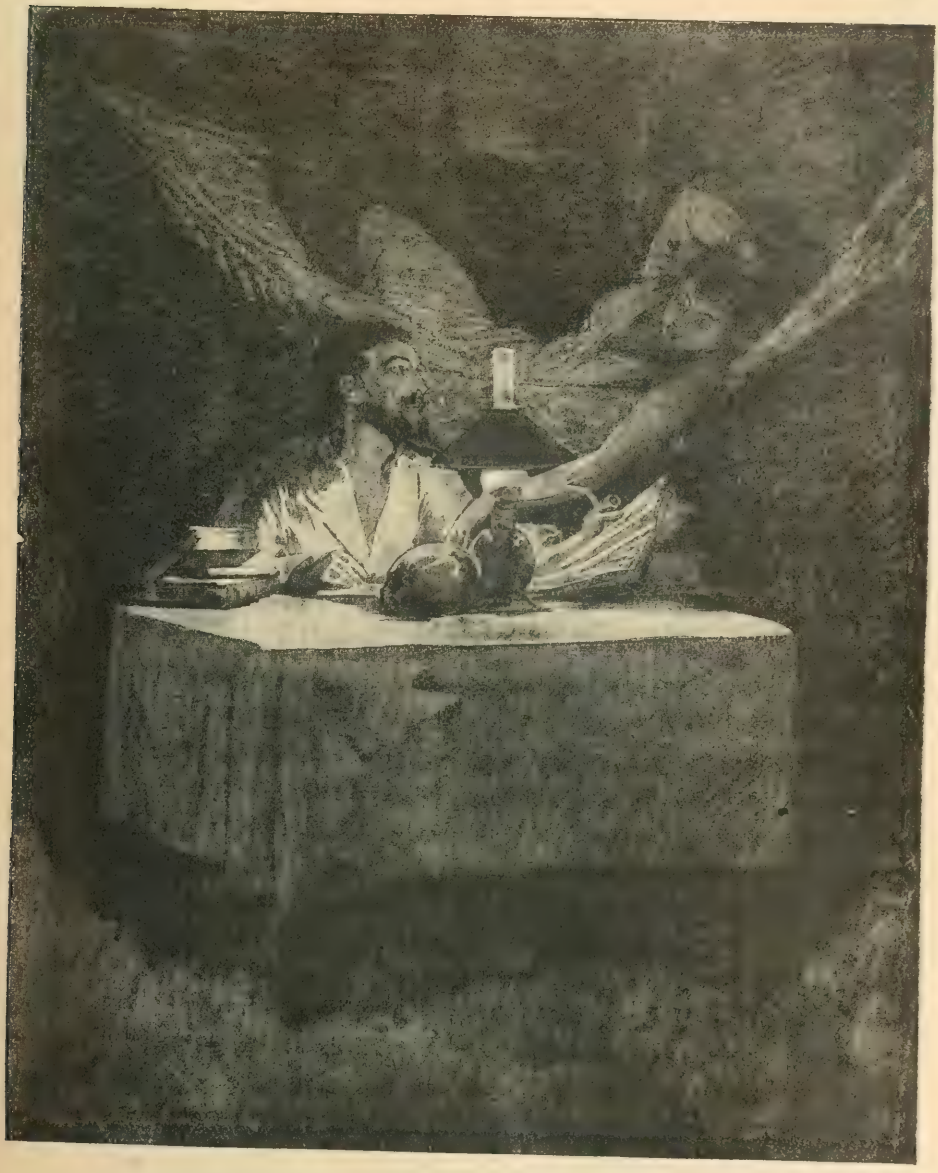
Les difficultés se dressèrent devant lui.

L'argent, cet argent qui était son but, son idéal, lui manquait pour s'installer à Paris, prendre ses inscriptions, acheter des livres d'études. payer une chambre d'hôtel et vivre même aussi modestement que possible.

Mme de Terrenoire servait à la maman Vignol une rente de cent francs par mois à l'insu de son mari. Elle ne pouvait faire davantage et d'ailleurs la nourrice n'aurait jamais consenti à lui demander un nouveau sacrifice.

Sur cette modique pension, la mère de Pierre avait économisé en quelques années un billet de mille francs qu'elle réservait pour les débuts de son prodige. Comme il se désolait et maudissait la Société, — incapable, disait-il avec emphase, de donner un morceau de pain à ses enfants intelligents, — la bonne femme tira d'un vieux bas ses cinquante louis de vingt francs, amassés sou à sou, au prix des plus dures privations et les glissa un à un dans la main de son fiston.

— Ne te plains pas de la Société. lui dit-elle. C'es sa générosité qui t'a permis de t'instruire gratuitement. A toi de faire le reste par ton travail. Paris est grand ; on y trouve toujours de l'ouvrage. Tu donneras des leçons, tu feras des écritures, et ça ne t'empêchera pas d'étudier pour



Il se crut de force à conduire de front l'étude et le plaisir. (P. 1018.)

ta médecine. Tu as la santé, c'est l'essentiel. Le reste viendra, avec le temps, avec la patience.

L'abbé Désormeaux était mort subitement un mois auparavant.

Suivant son principe, il ne laissait rien, n'ayant jamais rien possédé... que quelques bons livres.

Il léguait sa bibliothèque à son élève.

Pierre examina les bouquins du défunt. Il n'y trouva que des traités spiritualistes, haussa les épaules, et dit à sa mère : « C'est bon pour faire des cornets. » Un seul ouvrage, la *Somme*, de Saint-Thomas d'Aquin, avait une valeur intrinsèque. Pierre l'emporta à Paris pour le vendre.

Il s'installa dans un petit hôtel de la rue Descartes, près du Panthéon.

Puis il se mit bravement à l'étude.

Un esprit élevé peut, à force de volonté, d'enthousiasme, se confiner dans la science pure. Mais Pierre, doué d'un tempérament robuste, trouvait qu'il était bien dur et tout à fait illogique, à son âge, de se cloîtrer dans une mansarde.

Il se crut de force à conduire de front l'étude et le plaisir.

On était en hiver.

Pour économiser le feu et la bougie, Pierre Vignol travaillait jusqu'à dix heures du soir à la bibliothèque Sainte-Geneviève. La séance terminée, il filait à la brasserie et se mêlait aux cohues de la jeunesse turbulente des écoles.

Trop fort pour s'embarrasser d'une maîtresse, il se faisait un malin plaisir de se lier avec les étudiants assez riches pour se payer le luxe d'un « collage ». Les brouilles momentanées sont fréquentes dans ces faux ménages; Pierre en profitait pour faire les *intérim*.

L'atroce jalousie qu'il éprouvait pour ses condisciples fortunés lui enlevait tout scrupule à leur égard. Il les flattait dans leur vanité pour mieux les exploiter. Puis, étalant sa pauvreté avec ostentation, il profitait de toutes les fêtes sans jamais avoir à payer son écot.

A cette époque, le quartier latin était en proie à une passion qui a causé la perte de nombreux docteurs en herbe. Le jeu y sévissait de jour dans de nombreux cafés, et de nuit dans des tripots clandestins tenus par des industriels sans vergogne.

Malgré des prodiges d'économie et de diplomatie, Pierre Vignol ne tarda pas à entrevoir le fond de sa bourse. Il essaya sa veine au baccarat, perdit quelques louis, et trop calculateur pour s'abandonner aux caprices de la Dame de pique, n'essaya pas de rattraper son argent.

Il n'en continua pas moins à fréquenter le jeu à cause des joueurs. S'accrochant à la chance des heureux du jour, il sortait rarement du tripot sans avoir bien soupé et récolté sa pièce de dix francs.

A ce métier, tout autre eut risqué de s'attirer des humiliations quotidiennes. Pierre le prenait de si haut avec ceux qui l'obligeaient qu'il interdisait la médisance

Une fois cependant, traité de pique-assiette par un étudiant en état d'ivresse, il eut le tort de corriger brutalement l'insolent. Soudain, toute

l'assistance se mit du côté du vaincu et Pierre se vit enfin remis à sa place.

Impuissant contre le nombre, il dut subir son sort sans répliquer et rentra, la tête basse, dans sa mansarde de la rue Descartes.

Il était deux heures du matin. Le patron du garni veillait encore.

— Je vous attendais, dit-il à son locataire.

— Moi!

— Veuillez m'excuser, mais j'ai une grosse échéance pour la fin du mois et je suis obligé de rassembler toutes mes ressources. Votre note de loyer, bougie et café au lait compris, se monte à cent cinquante-deux francs vingt-cinq centimes. Serez-vous en mesure de me solder, le 30 courant?

— Oui, répondit effrontément Vignol.

— Merci et bonsoir.

L'étudiant prit sa clé au crochet, alluma son flambeau et monta d'un pas délibéré à sa chambre.

La porte refermée, tout son courage l'abandonna. Il se voyait à la veille de se trouver sans pain, sans asile, en plein hiver, et il avait encore plusieurs examens à passer avant d'être reçu docteur en médecine.

Sa dernière aventure du tripot lui coupait pour un certain temps la précieuse ressource des expédients.

Dans cette cruelle situation, Pierre se ressouvint des sages paroles de sa mère.

— J'aurais mieux fait, se dit-il, de chercher un petit travail mieux rétribué et de m'abstenir de toute dépense inutile.

Cette bonne pensée fut aussitôt suivie d'un cri de révolte : « Est-ce qu'un garçon qui a du sang dans les veines peut se résigner à vivre de pain et de fromage comme un avare! Est-ce que les trésors de la santé et de la jeunesse sont faits pour moisir en coffre-fort comme des piles de pièces de cent sous ou des liasses de billets de banque! Allons donc! »

Mais le matin, quand, après une nuit de cauchemars, il envisagea froidement la situation, Pierre Vignol dut se résigner à commencer des démarches sérieuses. Le but était d'arriver à joindre les deux bouts jusqu'au jour où un diplôme authentique lui permettrait de subsister sur le malade.

On lui avait parlé d'une agence qui a la spécialité d'introduire dans l'Enseignement les déclassés instruits, excellente clientèle pour un bureau de placement dont les bénéfices sont basés sur le peu de stabilité du placé.

Il brossa avec soin ses habits râpés, fit donner un coup de fer à son chapeau, et se présenta le matin même, à cette agence.

— Vos certificats. Lui demanda d'un ton sec, le directeur.

— Je n'en ai pas. Voici mes diplômes de bachelier.

— J'aimerais mieux des certificats. Il est regrettable que vous n'ayez pas encore été employé dans quelque *boîte*.

— Il y a commencement à tout, fit observer le postulant.

— C'est possible; mais êtes-vous pressé d'entrer en place?

— Très pressé.

— Et vous êtes doublement bachelier?

— Mes diplômes en font foi.

— J'ai bien une place à vous offrir, mais...

— Serai-je libre dans la journée? Pourrai-je aller tous les matins à l'hôpital et assister aux cours de l'École?

— Ah! c'est le soir seulement que vous voulez être employé?

— Comme vous dites.

— En ce cas, j'ai votre affaire et je vous engage à ne pas vous laisser rebuter par la nature de l'emploi. Il n'y a pas de sot métier.

Que signifiaient ces réticences? Le directeur prit un temps de silence avant de s'expliquer.

Pierre Vignol ne broncha pas.

— Il s'agit, dit le directeur, de surveiller la cour d'un collège pendant les trois heures de la grande étude du soir.

La fonction de surveiller une cour, en plein hiver, alors que les élèves n'y jouaient pas, devait comporter d'étranges responsabilités.

— Les conditions? demanda tout d'abord Pierre.

— La nourriture au réfectoire; le logement au dortoir, et cinquante francs par mois. Vous assistez au lever des élèves, vous les conduisez à la classe, et vous êtes libre jusqu'au soir.

— Mais qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à surveiller dans cette cour?

— Les... N'allez pas vous dégoûter d'avance...

— Oui, je sais : il n'y a pas de sot métier. Allez-y!

— Vous aurez à surveiller les... cabinets d'aisance. Vous empêcherez les élèves de s'y attarder et d'y fumer.

— J'accepte, déclara héroïquement Vignol.

Un tel ravalement de ses diplômes plaisait au futur docteur. Plus il aurait subi d'humiliations au début de sa carrière, plus il serait impitoyable envers ceux qui auraient recours à ses talents.

Ses talents? en acquerrait-il de réels? Parviendrait-il à cette notoriété qui permet au médecin, réputé grand, de rançonnerle malade? Pierre ne doutait pas de lui, et de fait, il travaillait en conséquence.

D'une exactitude scrupuleuse aux leçons pratiques, il se faisait la

main au scalpel chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Un garçon d'amphithéâtre avec qui il s'était lié par de belles promesses, lui portait à domicile des débris de cadavres sur lesquels l'aspirant chirurgien s'exerçait comme le virtuose dont la patience égale l'ambition.

Pierre Vignol savait bien qu'il ne deviendrait jamais un grand médecin, dans toute l'acception du mot. D'abord, il n'y croyait guère, à la médecine; mais sa foi en la chirurgie s'augmentait en proportion de sa dextérité ! « Tant qu'on peut couper, disait-il, il y a de l'espoir! Un bistouri bien conduit vaut mieux que toutes les drogues prétendues infaillibles. »

Il y a du bon dans cette théorie, surtout quand la maladie a pris tout son développement; mais combien il faut préférer au chirurgien le médecin qui devine les premiers symptômes du mal et qui souvent, sans drogues, par un simple changemrnt de régime, chasse l'ennemi de la place et y ramène la santé.

Trois jours après, Pierre Vignol prenait possession de son emploi au collège de X... C'était du courage. Une telle abnégation eût rappelé la force d'âme de Dupuytren, le célèbre chirurgien auvergnat qui, sous le premier empire, fit ses études avec cinquante francs par mois. Mais les passions ardentes qui bouillonnaient dans tout son être lui faisaient désirer les bénéfices du succès pour mener la vie luxueuse, satisfaire tous ses caprices, et jouir néanmoins de la considération publique.

En attendant, il surveillait la cour d'un collège, de six heures à neuf heures du soir, à la lueur d'un bec de gaz dont la bise secouait la flamme.

Pion des « lieux »! Telle était la situation sociale de ce bachelier ès sciences et ès lettres. Et qu'on n'aille pas nous taxer d'exagération! Nous pourrions, si nous y étions autorisé, citer un esculape bien connu à Belleville, le docteur B... qui, arrivé simple bachelier à la capitale, avec trente francs dans sa poche, remporta son diplôme de docteur en médecine : le malheureux avait dû pour vivre, remplir six années durant, la place de surveillant de cour, à l'institution X.

Au bout de six mois de cette fonction anormale, Pierre Vignol conçut une telle haine pour les enfants qu'on le surnomma au collège le *Cerbère jaune*. Il s'oublia jusqu'à frapper violemment un apprenti fumeur qui lui avait fait une mauvaise farce. On le congédia et il retomba sur le pavé de Paris, sans autre ressource qu'un billet de cent francs dû à la générosité du proviseur.

Pierre Vignol retourna au tripot.

Il risqua crânement ses cinq louis et cette fois, la veine le favorisa En moins d'une heure, il gagna quinze cents francs.

Ce ravitaillement de hasard lui permettait d'attendre.

Il se remit avec plus d'ardeur que jamais au travail.

Ses anciens camarades le surent. On parla de lui avec admiration.

Pierre ne se doutait pas que sa réputation grandissait au « quartier », surtout parmi le personnel féminin qui s'étonnait de voir ce solide garçon vivre en cénobite.

A son nouvel hôtel, rue Saint-Séverin, il eut l'occasion de remarquer les charmes d'une jolie fille, nommée Pauline, maîtresse d'un étudiant en droit appartenant à une famille très riche de la province. Il admira la grâce de cette enfant échappée de quelque atelier de Paris. Il la plaignit d'appartenir à une sorte de butor laid et prétentieux et n'en porta pas moins une envie féroce à ce dernier.

Lui qui ne croyait pas à l'amour tel que poètes et romanciers se plaisent à le dépeindre, se sentit envahi par ce sentiment sous l'influence duquel l'homme le plus fort devient faible.

La solitude lui pesait.

Il n'avait plus de goût à l'étude.

Sa trousse d'anatomiste infatigable restait fermée dans le tiroir aux oubliettes.

A l'École, il n'écoutait que d'une oreille distraite la leçon des plus illustres professeurs.

La vue d'un cadavre livré au scalpel n'excitait plus chez lui cette émotion tout artistique dont il s'enorgueillissait.

Pauline régnait en souveraine dans la pensée de Pierre.

Le savait-elle? Oh parfaitement!

Quelques mots échangés à la hâte dans l'escalier; des serrements de main; trois baisers furent les préliminaires d'un rendez-vous sérieux.

Malheureusement pour les amoureux, l'amant en titre, l'étudiant en droit, le fils de famille, veillait au grain et ne quittait pas d'une semelle sa Pauline.

Or, il advint que le père de ce jeune clerc fut informé de cette liaison irrégulière par un indiscret.

Il le rappela dans son château, lui donna un abbé pour précepteur, et le prépara, par maintes conférences, au bonheur d'épouser une héritière quelque peu difforme, mais archi-millionnaire du département.

Pauline se trouvait vacante avec un pauvre billet de mille pour tout dommages-intérêts. Elle avait reconduit à la gare son amant déconfit, et comme il manifestait l'intention de braver l'autorité paternelle, elle le ramena dans le sentier du bien par cette phrase étonnante : « Un fils de millionnaire doit obéissance à son père; il doit suivre son père millionnaire partout où son père millionnaire lui demande de l'accompagner. »

Le soir même, Pauline se consolait dans les bras de Pierre qui pourtant s'était bien juré de ne jamais s'embarrasser d'une maîtresse en titre.

Le petit dieu malin lui jouait ce tour, le premier d'une série au bout de laquelle l'aspirant chirurgien des gros bonnets trouverait, comme nos lecteurs le verront bientôt, une fin atroce.

Légitime ou non, toute lune de miel n'en est pas moins une période de triomphe pour la partie la plus gracieuse de ce duo charmant.

Oublieux de la médecine et des médecins, Pierre et Pauline pratiquèrent, pendant deux mois, au bord de la Marne, à Nogent, où ils avaient loué une modeste chambre d'hôtel-restaurant, ce que Larochefoucauld appelle *l'égoïsme à deux.*

Ils ne confondirent pas seulement leurs « affinités », comme dirait un *décadent*, mais leurs porte-monnaie.

Ils vécurent sur un pied de confortable dont les garçons du restaurant ne furent point éblouis, et pourtant l'or leur glissait dans les doigts avec une rapidité vertigineuse.

Pierre adorait le canotage qui, annexé à l'amour, donne un appétit coûteux; Pauline réclamait des huîtres de premier choix au déjeuner et des écrevisses au souper. Le reste à l'avenant.

L'ambitieux étudiant se fiait à sa facilité pour rattraper le temps perdu.

Une opération qu'il eut l'occasion de faire au bord de la Marne le ramena soudain sur la grande route du doctorat. Un promeneur ayant été frappé de congestion cérébrale en sa présence, Pierre n'hésita pas à le saigner avant l'arrivée d'un médecin diplômé. Il se trouva que l'apoplectique était un Anglais à son aise. Transporté à l'hôtel et guéri en vingt-quatre heures, ce fils d'Albion ne se demanda pas si Pierre était dans son droit strict en le sauvant; il lui paya deux cents francs son coup de lancette.

Pauline fut émerveillée.

Pierre, l'homme fort, inaccessible, croyait-il, à toute superstition, tira, de ces premiers honoraires, un augure des plus favorables pour son avenir.

— Demain, dit-il à sa maîtresse, nous repartons pour Paris et je me remets au travail. Si tu m'aimes, comme tu le crois, tu me rendras facile l'existence matérielle. L'étude ne saurait s'embarrasser de misérables détails. A deux, paraît-il, on vit plus économiquement que tout seul. Crois-tu à ce dicton?

— Oui, à condition de ne pas « boulotter » au restaurant, fit observer Pauline.

— C'est ce que je pensais. Sais-tu cuisiner un brin?

— Oui. Je sais faire cuire un œuf à la coque et frire les pommes de terre. Au mardi-gras et à la mi-carême, je sais faire sauter les crêpes dans la poêle...

— Et les écus hors de la poche des étudiants en droit !

Pauline fut profondément blessée de cette allusion à son avant-dernière étape. Peu s'en fallut qu'elle ne prit son chapeau et ne repartît tout de suite aux aventures. Mais elle aimait assez son Pierre pour supporter ces brusqueries. Ces sortes de petites femmes sont comme beaucoup d'autres: quand elles ont trouvé leur maître, elles filent doux.

Il restait en tout et pour tout trois cent quarante francs aux deux associés. Force leur fut bien de reprendre gîte à l'hôtel.

Après un déjeuner au jambon fumé, Pauline mit le pot-au-feu sur le petit fourneau de chimiste dont l'étudiant se servait pour ses expériences.

En rentrant, Pierre la trouva à demi asphyxiée par le gaz acide carbonique et l'odeur des choux, lui fit une scène, la consola et l'emmena dîner au restaurant où ils « cassèrent » une pièce de cent sous.

Ce repas d'amoureux préluda à une vie de bohème, dont la peinture exigerait la plume d'un des maîtres de l'école naturaliste.

Chaque soir, Pierre s'embusquait au tripot, y cherchant une veine avec l'argent d'autrui, épuisant toutes les complaisances, et finissant toujours par sortir avec quelques francs nécessaires à la dépense du lendemain.

De son côté, Pauline cultivait les parties de rams dans les brasseries où se rassemblent, à une table à part, les maîtresses d'étudiants acharnés au billard. Le besoin d'argent l'avait rendue de première force à ce jeu chéri des voyageurs de commerce. Quand la veine ne la favorisait pas, elle la violentait en marquant les as dont elle suivait d'un œil exercé les pérégrinations.

Rarement elle rentrait les mains vides au logis. Pour éviter les inconvénients des râfles sur le *boul' Mich'* (boulevard Saint-Michel), Pierre ne manquait jamais d'aller la reprendre à la brasserie et si, par bonheur, lui-même avait fait ce qu'il appelait « sa journée » au tripot, il s'empressait de remonter chez lui avec Pauline.

Malgré tant de fatigue, tant de veilles pour chasser la pièce de cent sous, Pierre Vignol arrivait le matin le premier à l'hôpital. Ses professeurs lui auraient donné la palme s'il avait été plus ferré sur la théorie; mais l'ambitieux étudiant prenait les livres en dégoût et ne voyait dans sa profession que le plaisir de jouer du scalpel avec la dextérité du prestidigitateur. D'ailleurs, le surmenage auquel le condamnait sa vie interlope. diminuait chaque jour sa mémoire.

Le garçon les prévint que quelqu'un les attendait au cabinet particulier, où ils avaient coutume de se faire servir. (P. 1030.)

Un an se passa ainsi. C'était beaucoup pour Mlle Pauline qui avait eu le temps de juger son associé.

— Quand tu seras reçu médecin, lui demanda-t-elle un jour, que feras-tu de moi?

— Je t'épouserai, parbleu! dit-il en lui jetant le coup d'œil narquois du paysan que rien ne prend au dépourvu.

— Oui, si j'avais des rentes. Combien te faut-il pour t'établir?

— Oh une bagatelle! Cinquante à soixante mille francs.

— Et tu comptes sur un beau mariage pour te les procurer?

— Tu l'as dit?

— Un beau mariage avec une vilaine femme.

— Pourquoi donc! l'argent encadre très bien la beauté.

— C'est pour toi que tu dis ça? Tu n'es déjà pas si beau!

— Pourvu que je plaise...

— Oh tu plairas, mais pas toujours, et comme le mariage c'est pour toujours, un temps viendra où ta marchandise cessera de plaire.

Évidemment, Pauline cherchait une dispute. Il le comprit.

— Il nous reste trente francs, dit-il. Prends en quinze, vingt si tu veux, et va rejoindre celui qui t'attend.

C'était fort habile de sa part. Du moment qu'on dit à une femme de s'en aller, elle reste.

Pauline n'avait encore personne qui l'attendait : elle resta..

C'était le dernier quartier de leur lune de miel.

Les meilleurs expédients finissent par s'user. Pierre dut encore supporter dans les tripots plusieurs scènes publiques de la part de ses dupes. Le besoin l'avait assoupli, pour ne pas dire avili. Il se laissait dire en face des paroles qu'autrefois il aurait relevées sur-le-champ avec des arguments frappants.

Mais le champ de son exploitation se rétrécissait chaque jour. Il en fut de même pour Pauline qui, prise en flagrant délit de tricherie au rams, reçut une volée de coups de griffes.

Avec la gêne les disputes commencèrent. Pauline en vint à reprocher à son amant les sacrifices d'argent qu'elle avait faits pour lui. Elle compta à un sou près son apport dans le ménage et s'attira ce coup de boutoir:

— Va-t'en! Je te rembourserai ta dot.

Comme elle ne savait où aller, elle resta encore.

Un soir, ils se trouvèrent sans un sou et sans crédit.

— Attends-moi, dit Pierre, je vais faire ma quête . ce sera peut-être un peu long.

— Veux-tu me permettre un conseil?

— Vas-y.

— Emprunte un louis à Claudinet, l'étudiant en pharmacie.

— Jamais! C'est un monsieur qui me déplaît. Sa veine persistante au tripôt me semble louche. Il doit voler.

— Qu'importe, s'il est assez malin pour ne pas se faire pincer.

— Je ne suis pas de ton avis, tricher au jeu, c'est vraiment jouer

par trop gros. Qu'il se fasse pincer, le voilà déshonnoré. Il perd d'un seul coup le bénéfice de ses premières études et l'espoir d'être reçu pharmacien. La Faculté le proscrira comme indigne.

— T'es bête. Il a autant d'adresse que de toupet.

— Comment sais-tu qu'il triche?

— Sa maîtresse me l'a dit un soir qu'elle était grise. Va le trouver à son café. Il sera bien aise que tu lui demandes vingt francs.

— Pourquoi?

— Parce qu'il me fait la cour.

Pierre eut un haut-le-corps.

— Je ne mange pas de ce pain-là, dit-il.

— Claudinet me fait la cour, c'est vrai, reprit-elle ; mais il perd son temps.

Pierre sortit furieux. Il entra dans plusieurs brasseries sans y rencontrer l'oiseau rare qui a toujours dans sa poche un *jaunet* à la disposition des amis.

Au septième café, il aperçut Claudinet en train de faire sa quinzième partie de billard.

Il n'osait approcher de l'infatigable caramboleur quand celui-ci, l'ayant vu dans une glace, vint droit à lui et avec cette familiarité mielleuse dont on devrait toujours se méfier :

— Comment va, cher? lui dit-il. Qu'est-ce que vous prenez?

Pierre dut accepter sa poignée de main. Il se fit servir un vermout et attendit, en parcourant les journaux, que Claudinet fut enfin las de tourner autour du billard.

Claudinet était un petit blond déjà ventru, à l'œil bleu de porcelaine, à la moustache rousse et forte, aux cheveux plats, à la physionomie grise et fuyante. Une certaine difformité du crâne par exagération du cervelet lui donnait un aspect étrange. Il inquiétait au premier abord, mais savait se concilier les récalcitrants par des manières affables.

Au tripot, dont il était un des fidèles, tous les décavés devenaient tour à tour ses obligés.

A force de petits services ainsi rendus, aux uns et aux autres, Claudinet comptait de nombreux partisans.

Plus il gagnait au jeu, plus cette tourbe de cuistres que leurs passions réduisent à la mendicité se groupait autour de lui pour le défendre contre la médisance.

Chose étrange : Pierre ne lui devait pas un sou.

Il devinait l'ennemi dans ce petit gredin, la pieuvre dont il ne faut

pas s'approcher sous peine d'être saisi par ses tentacules et d'y laisser jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Et il en était réduit à lui emprunter le louis de l'amitié ! Et il ne doutait pas du succès parce que ce petit monsieur avait daigné jeter les yeux sur Pauline !

Sa partie terminée, Claudinet vint s'asseoir en face de lui et alluma la belle pipe en écume de mer qui le faisait passer à la brasserie pour un nabab.

— Vous dînez avec moi? dit-il à l'amant de Pauline.

— C'est impossible, on m'attend.

— Qui, *on?* Mme Pauline?

— Tout justement.

— Allez la chercher. Nous dînerons tous les trois.

Vignol sentait la moutarde lui monter au nez. Mais sa grande misère parla plus haut que son orgueil.

— Je vous remercie, dit-il humblement. Ce sera pour une autre fois. J'ai d'ailleurs un petit service à vous demander...

— Mais quoi donc, mon cher ami? Ne vous gênez pas avec moi!

Cet empressement significatif faillit transformer le solliciteur en un homme prêt à venger d'avance l'affront qu'on lui préparait. Il lui fallut un effort énergique de sa philosophie pour réprimer la colère qui gronda en lui.

Claudinet jouissait intérieurement du supplice de ce malheureux dont les regards hautains l'avaient tant de fois remis à sa place.

— Pouvez-vous me prêter vingt francs? dit enfin Vignol d'un ton où perçait sa pensée secrète.

— Comment, mon cher ami, vous avez besoin de vingt francs!

— Apparemment, puisque je vous les demande.

Le chat voulait jouer avec la souris, et la souris essayait de protester.

Claudinet se montra grand seigneur. De son portefeuille, il tira une liasse de billets de cent francs, en prit un, le tendit à Pierre :

— Quand on a besoin de vingt francs, dit-il, un billet de cent francs est toujours le bien venu. Faites-moi le plaisir d'accepter ce *fafiot* que je vous offre de bon cœur.

Pierre qui ne rougissait qu'à bon escient, devint écarlate. Il prit le billet et remercia du bout des lèvres.

Pour se montrer d'une telle générosité à l'égard d'un simple condisciple du « Quartier », d'un décavé qui, par antipathie, ne lui avait jamais demandé un centime, il fallait que Claudinet fût déjà fort avancé dans les bonnes grâces de Pauline. Pressé d'en avoir le cœur net, Pierre prit congé

brusquement de son bienfaiteur et revint au pas de course à l'hôtel.

Sa maîtresse l'attendait avec la certitude de dîner le soir même au restaurant. Le sourire béat avec lequel elle l'accueillit le mit hors de lui. Il se contint néanmoins, et pour l'éprouver, joua l'homme déçu, découragé, fini.

— Pas un sou! dit-il en se laissant tomber sur une chaise.

Elle devint sérieuse.

— Tu n'as pas vu Claudinet? demanda-t-elle.

— Si.

Aussitôt, elle se mit à rire comme une petite folle.

— Puisque tu l'as vu, dit-elle, tu vas payer des huîtres. Je mets mon chapeau et nous partons de suite. J'ai une faim de loup.

Donc, elle ne doutait pas que Claudinet ne l'eût obligé.

— Eh bien oui, c'est vrai, avoua-t-il enfin, Claudinet m'a prêté de l'argent. Devine combien?

— Vingt francs, parbleu!

— Je lui en ai demandé vingt et il m'en a offert cent...

— Que tu as acceptés.

— Parbleu! Puisque c'est toi qui les a gagnés.

Il lui jeta le billet de cent francs à la figure et se dirigea vers la porte.

— Imbécile! lui cria Pauline. Si je te trompais, ce ne serait pas avec un vilain pierrot comme Claudinet.

Elle semblait parler avec une entière franchise.

— Pardonne-moi, lui dit-il en l'embrassant. J'ai bien des défauts, j'ai bien des vices, mais je ne suis pas assez vil pour manger de ce pain-là.

— Va, ce n'est pas moi qui t'en ferai manger. D'abord, si je te quitte, ce sera pour me marier, dans un arrondissement pour de vrai.

— Est-ce qu'on t'aurait demandé ta main?

— Oui.

— Qui?

— Un garçon très bien.

— Est-il assez riche pour te payer des huîtres et des écrevisses?

— Tu es bien curieux. C'est un beau garçon et dans une très belle position.

— Oh! oh! Dans quelle partie?

— Il est valet de chambre chez un comte.

— Et il sait que...

— Il sait tout. Ça lui est égal. Quand on aime, on n'y regarde pas de si près, et il m'aime, celui-là.

— A quand la noce?

— Quand je voudrai.

— Pourquoi ne veux-tu pas tout de suite.

— Parce que j'en tiens encore un peu pour toi. J'attends que ça se décolle tout à fait.

Elle l'embrassa sur la bouche, et d'une voix câline :

— Tu payes des huîtres?

— Tant que tu voudras.

Il ramena le billet de banque et, bras dessus, bras dessous, ils s'en furent dîner dans le cabaret qui avait leurs préférences.

Comme ils passaient devant le comptoir, le garçon les prévint que quelqu'un les attendait au cabinet particulier où ils avaient coutume de se faire servir?

— Qui? demanda Pierre, stupéfait.

— Un petit gros blond.

Claudinet! Ils reconnaissaient Claudinet d'après ces trois adjectifs pris substantivement. C'était par trop fort.

— Il en tient, le petit gros blond, dit tout bas Pauline à son amant. Bah! Laisse-lui donc payer les huîtres. Tu lui dois bien une politesse pour son billet de cent.

Pierre voulut sortir; mais Claudinet que le garçon, stylé d'avance, avait averti, les rejoignit.

— Eh bien, dit-il de ce ton bon enfant qui le fait prendre pour un honnête homme, on se sauve? j'étais sûr que vous viendriez ici et je vous y pince. Nos trois couverts sont mis.

Pierre, tiré par Pauline, se laissa conduire dans le cabinet particulier.

— Au fait, se dit-il, j'en aurai le cœur net. Cet homme-là n'est pas assez fort pour me cacher son jeu.

Il affecta de la bonne humeur et se mit à table.

Le menu fut laissé à la fantaisie de Pauline. Si son fiancé, valet de chambre chez un comte, l'avait entendue commander tout ce qu'il y a de plus délicat et de plus cher dans un cabaret, l'amour de ce beau garçon se serait peut-être un peu refroidi.

Au dessert, Pierre crut de son devoir d'offrir le champagne. Claudinet déclara que c'était du superflu mais Pauline qui adorait faire sauter le bouchon de la bouteille au col d'argent, s'écria :

— C'est ça, du champagne! Si vous n'en voulez pas, vous autres, je me charge d'en boire pour trois.

Elle sonna le garçon, commanda la tisane mousseuse et se croisa les bras comme le premier des Napoléon.

Claudinet la dévorait des yeux, pendant que, sous la table, elle envoyait des coups de pied moqueurs à son amant.

Après le pousse-café, Pauline se trouva soudain indisposée. Peut-être avait-elle trop bu, à moins qu'elle n'eût trop mangé.

Elle demanda la permission de se retirer.

— Je vais me coucher, dit-elle à Pierre. C'est mon remède contre l'indigestion.

— Soyez tranquille, dit Claudinet, il viendra vous faire du thé tout à l'heure... l'heureux gaillard!

Dès qu'ils furent seuls, l'étudiant en pharmacie alla s'assurer que personne ne les écoutait, ferma la porte, remplit de fine champagne leurs deux petits verres.

— Toi, pensa Vignol, tu vas enfin me découvrir ton jeu.

Claudinet n'était pas homme à se faire connaître sans avoir préparé son terrain. Pour approfondir la scélératesse de ce petit gros blond, il fallait le prendre sur le fait et non dans ses paroles. Il avait l'art de dire des choses monstrueuses sans les avoir dites. Il pouvait retourner un mot tout aussi facilement qu'un gant.

A l'homme franc et loyal qui, le prenant au pied de la lettre, s'indignait de son cynisme, il répondait d'un air confit en mille regrets : « Pardon! Vous n'avez pas saisi ma pensée. Vous me faites dire tout le contraire de ce que j'ai voulu dire. » De fait, tous les mots à double sens lui passaient par la bouche. Il jonglait avec la langue française.

— Mon cher ami, dit-il à Vignol, je connais votre situation. Elle n'est pas brillante, n'est-ce pas?

— Certes non, pour l'instant; mais que vous importe! Tous les étudiants ne reçoivent pas cinq cents francs par mois de leurs parents...

— Tous les étudiants, interrompit Claudinet sans s'excuser de s'immiscer ainsi dans la vie privée de son invité, n'ont pas la certitude de pouvoir s'établir au bout de leur carrière. Moi qui vous parle, je ne suis pas homme à me momifier en province derrière un comptoir de pharmacien. C'est à Paris que j'entends m'établir. Or, pourriez-vous me citer une rue un peu propre où ne flamboient le soir, à la devanture de la boutique la mieux située, les globes de couleur de l'apothicaire. Il n'est pas de profession libérale où la concurrence soit plus acharnée. Ce serait une utopie que de vouloir fonder une maison sérieuse; on se ruinerait en publicité, en vin de quinquina vendu à perte, en vaine attente d'une clientèle qui ne croit à l'efficacité d'un remède qu'autant qu'elle l'a payé très cher. Il faut acheter un fonds, prendre la succession d'un vieux confrère suffisamment enrichi. Si vous n'avez pas de trente à cinquante

mille francs de capital, vous voilà réduit aux expédients ; votre diplôme devient lettre morte. La Faculté vous a sacré infaillible, parce que vous avez répondu plus ou moins bien à son programme, mais après vous avoir pris votre argent, elle se désintéresse entièrement de vos misères.

— Croyez-vous, fit observer Vignol, que la profession de médecin soit plus brillante pour qui ne possède rien. Ne faut-il pas se monter un cabinet, le meubler confortablement pour attester que le maître fait honneur à ses affaires, être nanti de tous les instruments de chirurgie sans lesquels on en est réduit à tailler et rogner à tort et à travers, comme un boucher. Ne faut-il pas attendre une clientèle toujours prête à se défier des inconnus. Vous vous plaignez de la nécessité d'acheter une pharmacie toute faite ! Mais n'en sommes-nous pas réduits là, nous autres, si nous voulons réussir tout de suite. Ne voit-on pas tous les jours de vieux médecins vendre leurs malades à un jeune diplômé qui prendra la suite de leurs affaires. Jusqu'à présent, je n'ai songé qu'aux difficultés d'arriver jusqu'à l'obtention du permis de faire mourir un sujet sans être poursuivi par aucun tribunal. Je n'ose penser à l'avenir. J'ai confiance en mon étoile, voilà tout.

Claudinet regarda avec étonnement son interlocuteur.

— Je vous croyais plus fort, dit-il. Comment! vous êtes fataliste, vous! Comment ! Vous n'êtes pas de taille à emporter de haute lutte une bonne place dans cette fourmilière où il y a plus de gens occupés à porter leur argent quelque part qu'à en recevoir. Et vous vous croiseriez les bras en attendant le bon plaisir de votre étoile!

— Je ne dis pas ça ; mais vraiment, j'eusse été peut-être plus heureux si mon père, simple cultivateur, eût vécu et m'eût tout simplement appris son humble métier.

— J'en ai autant à votre service. Mon père a dépensé tout ce qu'il avait pour faire face aux frais de mon éducation. Il est mort, il y a trois ans sans me laisser un centime. Il a bien fallu que je vive tout de même et que je vive bien, ne sachant pas vivre autrement.

— Et comment avez-vous fait?

— Et vous?

— Oh moi, j'ai truqué, c'est vrai, mais tout juste pour joindre les deux bouts.

— Sans vous refuser le luxe d'une jolie maîtresse.

— Pauline ne me coûte presque rien.

— Je sais qu'elle truque de son côté. C'est un malheur pour vous et pour elle. Cette petite femme aime trop le champagne pour ne pas se fatiguer bientôt de compter ses sous comme une honnête ménagère.

Tâche de me gagner ma dot, fit-elle en l'embrassant avec un reste de tendresse. (P. 1035.)

— Peu m'importe!

— En auriez-vous assez?

— Oui et non. Oui, si elle s'en va; non, si elle reste.

— Parfait! Décidément, vous êtes un homme fort et il y aura moyen de s'entendre avec vous.

Vignol le laissait aller pour voir jusqu'où il irait. Il ne se doutait guère que l'autre l'entraînerait si loin, le soir même, à sa suite.

— Figurez-vous, mon cher ami, continua Claudinet, que je donne ce soir, dans mon petit appartement d'étudiant, une soirée d'amis. On soupera, on prendra le thé, puis on jouera un brin.

— Aux petits jeux de société?

— Non, au baccarat. D'Estrignac, le joyeux étudiant toulousain qui mange depuis trois mois l'héritage paternel, m'a promis de venir. Le gros Vacher, entrepreneur de menuiserie au Petit-Montrouge, sera de la fête. On peut s'attendre à une forte partie. Serez-vous des nôtres?

— Je n'ai pas le sou.

— C'est justement pour cela qu'il faut venir. Autant le riche est idiot de risquer au jeu sa fortune, c'est-à-dire l'indépendance ; autant, quand on n'a pas le sou, il est intelligent de courir après une veine.

— Parlez pour vous. Moi, je ne suis pas joueur, je joue dans l'espoir, souvent déçu, de vivre au jour le jour. C'est toute mon ambition... provisoire.

— Vous avez tort. Quand je joue, moi, c'est avec l'espoir d'hériter d'un vivant !

Cette idée macabre fit passer des lueurs féroces dans les yeux bleus du petit gros blond.

— Venez ce soir, ajouta-t-il. Si la partie en vaut la peine, je vous fournirai votre enjeu. Puissions-nous agripper un lopin de l'héritage de ce d'Estrignac dont tout le mérite en ce monde consiste à avoir été engendré dans le lit d'un millionnaire. Ne trouvez-vous pas que la loterie du sort est tout aussi immorale que celle de la Dame de pique? L'Univers invisible m'apparaît comme un vaste tripot clandestin où les âmes jouent aux dés les corps dans lesquels elles séjourneront plus ou moins longtemps.

Pierre accepta cette offre généreuse. Il était trop besogneux pour ne point profiter de l'occasion. Claudinet lui donna son adresse ainsi que le mot de passe dont les invités se serviraient en cognant à la porte.

— Ce n'est pas, dit-il, que je craigne la police. On joue chez moi, il est vrai, mais à des intervalles si éloignés qu'il faudrait établir une permanence pour me surveiller. Cependant il est bon de prendre ses précautions. Arrivez vers minuit, quand vous serez fatigué de frictionner l'estomac de Mme Pauline.

Il en revenait toujours à Pauline, l'affreux « potard » !

— Toi, pensa Vignol, tu t'insinues dans mon intimité avec l'idée préconçue de me souffler ma maîtresse.

Un instant après, il rentrait à l'hôtel. Pelotonnée sous l'édredon, Pauline dormait du sommeil d'un serpent qui aurait avalé une trop grosse

proie. Pierre s'assit à son bureau et travailla deux petites heures. Pour lui, c'était un jeu que de s'abstraire au milieu des ennuis matériels les plus cuisants. Cette faculté précieuse lui permettait de se présenter à coup sûr à tous ses examens.

Vers minuit, il se leva et réveilla impitoyablement Pauline.

Elle l'entoura de ses deux bras et l'appela Joseph.

Pierre se dégagea, furieux.

— Qui est-ce, Joseph? lui demanda-t-il en affectant des airs de Barbe-bleue.

— C'est mon fiancé, répondit-elle franchement.

— Oh alors, c'est différent, fit-il en riant. Bonne nuit. Je vais jouer au baccarat, devine chez qui ?

— Chez Claudinet.

— Et avec l'argent de qui?

— Avec l'argent de Claudinet.

Elle avait de l'intuition, Mme Pauline.

— Tâche de me gagner ma dot, fit-elle en l'embrassant avec un reste de tendresse.

Claudinet habitait au second étage d'un immeuble de bonne apparence, rue de Vaugirard, près de l'Odéon. Au-dessous, logeait un juge d'instruction du parquet de la Seine; au-dessus, un chef de bureau du ministère de la justice. Ces deux personnages étaient à cent lieues de supposer qu'entre eux deux, un étudiant en pharmacie commettait, entre autres délits, celui d'infraction à la loi de 1836 en donnant à jouer dans son salon.

Très malin, le jeune Claudinet. Ses précédents concierges étant venus à se retirer des affaires, il les avait fait remplacer par un ménage à sa dévotion. Invités et invitées des soirées houleuses du second pouvaient entrer et sortir à toute heure de la nuit.

Si le juge d'instruction se plaignait d'avoir été réveillé par le bruit d'une dispute, la concierge jurait ses grands dieux que tout ce tapage se réduisait à une batterie d'ivrognes dans la rue.

Si le chef de bureau au ministère de la justice demandait des explications au sujet de certaines manipulations d'argent ou d'or dont le cliquetis parvenait à ses vieilles oreilles, le concierge répondait : « Monsieur aura sans doute rêvé de faux-monnayeurs ; on dit que cela porte chance. »

Dans ce respectable immeuble, Mélanie, la maîtresse de Claudinet, passait pour sa sœur aînée. De treize ans plus âgée que lui, elle s'y cramponnait d'autant plus désespérément qu'il lui avait mangé sept mille

francs amassés dans une boutique de corsetière, petite industrie ruinée, comme tant d'autres, par les grands magasins de nouveautés.

Elle ne paraissait jamais au café, mais cuisinière émérite, elle savait faire rentrer son homme aux heures des repas par la variété et la succulence de ses petits plats. A ceux qui blaguaient le « potard » sur sa vénérable compagne, il répondait : « Si vous aviez goûté à ses sauces, vous seriez jaloux de moi. »

Mélanie avait la gérance stomacale des grandes soirées. Elle préparait des consommés régénérateurs et les servait avec une conviction qui tenait lieu de grâce. Ses rafraîchissements et ses soupers sont restés célèbres au « quartier. »

Cette nuit-là, le mot de passe était : « Divine Mélanie ».

Pierre le prononça sans rire et s'attira de suite la sympathie de l'amphytrionne.

La partie s'échauffait déjà. On jouait le baccarat banque.

Claudinet guettait sans doute l'entrée de Vignol. Il accourut à lui, le débarrassa de son chapeau, et le poussant au vestiaire, lui glissa dans la main une liasse de billets de banque.

— Voici deux mille francs, dit-il. Ces messieurs sont convenus de jouer alternativement le baccarat *banque* et le baccarat *chemin de fer* pour donner satisfaction à toutes les préférences et à toutes les bourses. Ne vous frottez pas à la banque, ni comme ponte, ni comme banquier, mais poussez ferme vos passes au *chemin de fer* et prenez toutes celles lâchées par les timides. Et surtout ne passez la main que lorsque vous me verrez secouer la cendre de ma pipe. C'est très important. Nous partagerons le bénéfice.

— Et si je perds ?

— Vous ne perdrez pas, se contenta de répondre Claudinet, en lui tournant le dos.

Le « potard » rentra au salon. L'étudiant en médecine, très perplexe, l'y suivit tout en se demandant ce qu'il allait faire. Une idée de voleur lui traversa le cerveau : filer tout de suite avec les deux mille francs. Jamais Claudinet n'oserait réclamer publiquement une somme avancée dans des conditions aussi scabreuses. Car il n'en doutait pas : Une grande tricherie se préparait à son avantage et à celui de Claudinet.

Le second mouvement fut un peu meilleur que le premier. Voler un filou apparut à Pierre Vignol comme un comble de chantage. Ne valait-il pas mieux l'exécuter chez lui, devant ses invités, et se faire ainsi, à bon marché, une réputation de probité invulnérable.

— Exécrable projet, pensa Pierre après avoir réfléchi. On ne parlera

que de cette exécution au « quartier ». Les professeurs l'apprendront et je passerai à leurs yeux pour un joueur invétéré.

Nonchalamment, il s'approcha de la table où le fougueux d'Estrignac taillait à banque ouverte avec un patrimoine provenant des économies successives de trois générations d'avares.

Selon son ordinaire, il perdait royalement, d'Estrignac.

Et Pierre voyant les pontes s'enrichir à vue d'œil des dépouilles du banquier se trouvait stupide de n'avoir pas risqué un louis ou deux de son argent.

Ceux qui n'ont jamais tourné autour d'une table où douze joueurs assis sont emprisonnés dans le cercle des joueurs debout, alors que le banquier se débat vainement contre la déveine, soutiendront qu'on peut toujours s'abstenir de risquer un argent dont on a besoin. Ils n'excuseront point Vignol de s'être fait décaver des cinq louis prêtés par Claudinet, d'avoir eu la maladresse d'attendre un retour de chance du banquier pour poser dix premiers francs sur le tapis, puis un louis, puis deux louis, et enfin le dernier louis, celui dont la perte produit au cœur une sensation de coup de couteau.

Après ce bel exploit, Pierre se laissa tomber sur un fauteuil de la salle à manger. Il était très pâle. Songeant aux embarras inextricables du lendemain, à l'appétit de Pauline et à la nécessité d'y satisfaire, il se prit à sourire amèrement sur sa destinée.

— Ce n'est pas moi, murmura-t-il, qui hériterai ce soir d'un vivant

— Pourquoi pas ! fit la voix flûtée de Claudinet qui traversa la salle et disparut par la cuisine.

Pierre se redressa. Le petit gros blond lui semblait un démon tentateur. Il avait une folle envie de le rattraper dans l'officine de Mélanie et de lui brûler ses billets de banque sous le nez.

A cette pensée digne d'un esprit honnête, mais mal pondéré, il se mit à ricaner. Il se trouvait stupide de se laisser reprendre ainsi par les sentiments de loyauté que le curé Désormeaux avait inculqués artificiellement dans son âme inconsciente.

— Et pourquoi, se dit-il, n'hériterais-je pas d'un vivant, ce soir, d'un bon vivant, comme ce d'Estrignac !

On le poussait dans une aventure où il pouvait tout perdre d'un seul coup : honneur, considération, présent et avenir; et il n'avait pas le courage, dans sa misère noire, de résister contre cet entraînement ! Il ne voyait plus le danger ; il ne songeait qu'au profit, au butin

— Prenez ceci, ça vous donnera des forces.

C'était Mélanie qui lui tendait un bol de consommé.

— Merci ! fit-il en repoussant doucement la main de l'ex-corsetière.

Elle insista. La porte de la cuisine s'entr'ouvrit et la même voix flûtée jeta ces mots à Vignol :

— Prends donc le consommé, imbécile! Tu auras besoin de toutes tes forces dans un instant.

Pierre Vignol absorba le consommé.

Le tutoiement spontané de Claudinet lui avait fait monter le rouge au visage. Cet excès de familiarité lui indiquait clairement que le maître du lieu le considérait déjà comme son complice.

A ce moment, il se produisit au salon le tohu-bohu résultant de la fin d'une partie. On procédait à l'appel des pontes.

Vignol s'approcha de la porte. Il avait négligé de se faire inscrire au tableau et pensait qu'on ne l'appellerait pas encore cette fois-là. Mais la voix nasillarde de Machillard, qui était déjà l'âme damnée de Claudinet, proféra ce nom ! « M. Vignol ».

— Oui, répondit Pierre, comme dans un rêve.

— N° 8, articula Machillard.

Ce qui signifiait qu'à la grande table contenant douze pontes assis, M. Vignol occuperait, par droit d'inscription, la huitième place, en partant de la gauche du croupier.

Pierre alla s'asseoir au numéro 8.

Machillard, improvisé croupier, s'installa au centre de la table et Claudinet, resté debout, lui passa six jeux de cinquante-deux cartes, estampillés, cachetés.

Les jeux neufs, débarrassés de leurs enveloppes, furent mêlés « en salade » par les mains tremblotantes de l'ivrogne. Les trois cents douze cartes, présentées aux pontes, reçurent deux nouveaux brassages. Machillard les remêla une dernière fois, donna à couper au ponte désigné par le sort, et finalement, déposa le sixain dans une boîte de sa grandeur exacte, de façon à bien prouver aux joueurs que les six jeux étaient au complets.

Mais avant de peindre la curieuse scène qui va suivre, il convient d'expliquer à nos lecteurs la marche du jeu de baccarat qui détrôna le *lansquenet*, lequel avait renversé le *pharaon*.

Nous avons vu que cette combinaison de cartes était double : baccarat-banque et baccarat-chemin de fer.

Au baccarat-chemin de fer, on se sert généralement d'un sixain. Les cartes, mêlées préalablement, sont placées au milieu du tapis et on tire au sort celui qui prendra la *main* le premier.

Le joueur qui commence la partie fait couper par son voisin de

gauche et le croupier lui donne une poignée de cartes prises sur le dessus du paquet. Le voilà *banquier*, tandis que les autres joueurs sont des *pontes*. Il met devant lui la somme qu'il veut risquer, et le ponte qui lui tient cette somme dit : *banco*, en mettant son enjeu sur le tapis. Le premier joueur à la droite du banquier est *prime* pour tenir le banco, et, à son défaut, le ou les joueurs suivants dans l'ordre de la primauté.

Le banquier donne, sans les découvrir, deux cartes au ponte, et il en prend deux pour lui-même, dans l'ordre suivant : 1re carte, au ponte ; 2e carte, à lui ; 3e carte, au ponte ; 4e carte, à lui.

Cela fait, le banquier regarde son point, et s'il a *neuf*, le plus beau point du baccarat, il *abat* son jeu, c'est-à-dire qu'il découvre ses deux cartes en disant : « j'ai neuf. »

En ce cas, le ponte est obligé également de découvrir son jeu et il a perdu s'il n'a pas le point de neuf. S'il a neuf, les points du ponte et du banquier étant égaux, le coup est à recommencer avec les cartes suivantes.

Si le banquier a le point de *huit*, il doit encore abattre son jeu, et le ponte, qui, par suite, est forcé de découvrir le sien, ne peut gagner que s'il a le point de *neuf*.

A partir du point de sept, le banquier n'a pas le droit d'abattre et doit demander au ponte s'il veut une troisième carte.

Le ponte regarde son jeu, sans le découvrir, et s'il a neuf ou huit, il abat, et, conséquemment, a gagné d'autorité ; s'il a un point inférieur à huit ou à neuf, il est libre de refuser ou d'accepter la troisième carte qui est offerte par le banquier.

De son côté, le banquier peut, si le ponte n'abat pas, tirer une troisième carte.

Remarque. Au baccarat, les figures et les dix ne comptent pas, et on dit de celui qui a deux figures ou deux dix qu'il a baccarat, c'est-à-dire zéro. Par le même principe, celui qui a seize, par un neuf et un sept, fait abstraction de la dizaine et dit : j'ai six.

A chaque coup gagné par le banquier, son enjeu est doublé. Si le banquier ne veut pas continuer la main, il la passe à droite. Elle est à prendre à la primauté, mais au taux du dernier enjeu. Si personne ne la prend, elle revient au joueur suivant, mais au taux que bon lui semble.

Le baccarat-banque diffère du baccarat-chemin de fer en ce qu'il n'y a qu'un seul banquier et que tous les autres joueurs sont des pontes répartis autour de la table en deux tableaux à chacun desquels le banquier donne des cartes, selon la marche ci-dessus spécifiée.

Mais assez de théorie. N'est-il déjà pas imprudent de vulgariser un jeu auquel il se perd chaque année des millions à Paris et dans les grandes

villes? L'autre hiver, dans un cercle moyen de la capitale, un richissime Américain a taillé banque ouverte quatre mois durant, tenant des coups de plus de cent mille francs.

En présence d'une telle dépravation du sens de l'argent, ne vaudrait-il pas mieux rétablir la roulette qui, pendant l'Exposition Universelle, nous amènerait tant d'étrangers décidés à se ruiner chez nous pour leur plaisir?

Revenons chez ce petit gros blond de Claudinet.

Pierre vient de s'asseoir au n° 8. Il a assisté curieusement au battage des cartes, à la coupe, et à la pose du sixain dans la boîte réglementaire d'où elles passeront par fractions tout à l'heure, de main en main.

Cette boîte, pour ne pas gêner les mouvements, est encastrée dans la table.

Au moment où Machillard va, suivant l'usage, y prendre, au moyen d'une carte-coupe, une petite quantité de cartes pour les passer au joueur n° 1, patatra! un fracas de vaisselle brisée fait retourner toutes les têtes.

C'est Mme Mélanie qui vient de laisser tomber un plateau chargé de consommations variées.

La pauvre femme oublie toute retenue et prétend qu'on l'a poussée; qui? Elle ne le sait pas Quoiqu'il en soit, chacun rit de la voir pleurer.

Mais l'incident est clos et la partie commence.

Or, un seul des invités de Claudinet n'a conçu aucune émotion de cette casse imprévue. Pierre Vignol, attentif au coup qui se prépare, est resté les yeux fixés sur la boîte qui contient exactement les six jeux de cartes.

Est-ce une illusion de la vue? Un mouvement rapide comme l'éclair, s'est produit. Le sixain a disparu dans l'intérieur de la table et a été remplacé par un autre sixain.

Savante combinaison à laquelle un Vaucanson a dû collaborer. Les rebords en acajou de la boîte sont tout simplement collés sur la tranche de l'entaille faite à la table, et cette boîte, libre en dessous, a glissé de côté dans une rainure intérieure au moyen d'un mécanisme à ressort que Claudinet ou Machillard a mis en mouvement. Une autre boîte, faisant suite à la première et contenant tout une taille préparée à l'avance, s'est juxtaposée aux rebords fixes.

Le tour est joué.

Pour plus de sûreté, un accident s'était produit au moment psychologique afin de détourner les regards de l'endroit fatal.

Pierre Vignol se sent une contraction au cœur. Il est encore temps pour lui, soit de démasquer la supercherie, soit de renoncer à y participer.

C'est vrai, dit-elle, tu vas faire venir ici des cadavres. (P. 1046.)

D'un coup d'œil circulaire, il a pu se rendre compte que personne ne s'est aperçu de la substitution. Donc, c'est l'impunité assurée.

En quelques coups de baccarat, il va peut-être réaliser le rêve de Claudinet : Hériter d'un vivant.

Ce vivant est devant lui en chair et en os. C'est d'Estrignac qui, aux trois quarts ivre, a étalé devant lui un tas de billets de banque, sous une poignée d'or.

Le petit démon gros et blond se tient au fond de la pièce, tirant de grosses bouffées de sa belle pipe en écume de mer. Les yeux demi-clos, comme le chat qui guette la souris, il les rouvre tout grands de temps à autre pour jeter à son complice un coup d'œil d'encouragement.

Cependant le numéro 5 vient de passer la main après avoir gagné quatre coups de suite. Il est parti de dix francs et en relève cent soixante.

— La main est passée à cent soixante francs, annonce Machillard.

Et il fait circuler les cartes dans l'ordre de la primauté.

Pierre se conformera-t-il aux instructions de Claudinet? Va-t-il prendre cette main et donner les coups pleins jusqu'à ce que le « potard » lui ait fait le signal de s'arrêter.

Il hésite un instant. Les cartes passent devant lui et il n'ose pas les saisir, quand la voix de d'Estrignac, placé au numéro 10, s'écrie :

— Je prends la main.

Que d'Estrignac la prenne, cette main, et c'est le vivant, le bon vivant qui va gagner.

Dans un mouvement fébrile, Pierre s'empare des cartes.

— La main est prise, annonce Machillard. Il y a cent soixante francs à la main.

— Banco ! dit d'Estrignac.

Pierre donne le coup. Il gagne trois fois de suite le banco plein contre le « vivant. »

— Il y a douze cent quatre-vingts francs à la main, annonce Machillard.

— Banco ! fait encore d'Estrignac.

Mais Vignol a vu Claudinet secouer là-bas la cendre de sa pipe, et fidèle à la consigne :

— Je passe la main, dit-il.

— Je la prends, s'écrie d'Estrignac.

— La main est prise, hurle Machillard. Il y a douze cent quatre-vingts francs à la main.

Personne ne dit : banco ; mais chacun ponte selon ses moyens total des masses ne dépasse pas six cent vingt-cinq francs.

— Je ne donne pas le coup, déclare l'intrépide d'Estrignac, si on fait pas le banco plein.

— Banco, fait enfin une voix flûtée.

C'est Claudinet qui s'avance, la pipe à la bouche.

Il dépose sur la table deux billets, un de mille francs, l'autre de cinq cents francs.

— Banco des douze cent quatre-vingts francs.

D'Estrignac donne les cartes. Claudinet abat neuf, par un cinq de carreau et un quatre de pique. Il a gagné.

Machillard lui pousseavec sa palette les douze cent quatre-vingts francs payés par le banquier et le petit gros blond s'en retourne au fond de la pièce chauffer son dos rond devant la cheminée.

Des coups analogues se reproduisent tout le long de cette taille. Pierre gagne sur d'Estrignac, passe la main que prend ce dernier, et c'est Claudinet qui réussit le banco.

Chacun des deux filous associés avait au bout de la taille dix mille francs de bénéfice. Une telle brèche faite à son patrimoine dégrisa soudain d'Estrignac. Eut-il comme le pressentiment d'avoir été volé? Il refusa de se laisser inscrire au tableau pour la partie suivante, et à Mme Mélanie, il dit en buvant son consommé :

— C'est fameux, mais c'est un peu cher.

Il partit sans serrer la main au maître de la maison.

Mélanie l'éclairait dans l'escalier avec sa lampe à pétrole.

Arrivé au premier, le décavé, qui était un joyeux « fumiste », n'eut-il pas l'idée de cogner du talon à la porte du juge d'instruction.

— Tu dors, lui criait-il, et je perds mes bottes au-dessus de ta tête.

Mélanie rentra éperdue. Claudinet ordonna le silence et ne se rassura que lorsque sa victime eut refermé derrière elle la porte de la rue.

Tous les invités furent d'accord sur un point, à savoir que d'Estrignac était un bon garçon mais qu'il manquait d'éducation.

La partie languit encore quelques instants et chacun s'en fut chez soi en descendant l'escalier sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller de nouveau le magistrat.

Par un reste de fierté, Pierre ne voulut pas avoir d'explications avec son complice.

Il lui remit de la main à la main une liasse de sept mille francs de billets de banque comprenant l'enjeu initial et la moitié du butin.

— Le compte y est, lui dit-il sèchement. Bonsoir.

— Bonsoir à Pauline, fit l'autre.

Pierre descendit l'escalier en titubant. Il n'aurait jamais cru, dans sa

vanité d'*homme fort*, que sa première infamie le troublerait à ce point.

Il était descendu le dernier et se croyait quitte de cette nuit scélérate, lorsque, devant la porte, sur le trottoir, une dizaine de décavés, habitués des tripots du quartier, l'entourèrent. A les en croire, il leur devait une compensation pour sa veine.

L'un d'eux, nommé Vidalin, le plus raté des faux étudiants, le somma de payer la soupe au fromage.

En toute autre circonstance, Vignol aurait envoyé à tous les diables ces noctambules en quête de la pièce de cent sous. Mais il redoutait Vidalin à qui rien n'échappait et dont la langue sans cesse en mouvement n'épargnait que les victimes de ses chantages. Il se laissa entraîner par lui, rue Lobineau, près du marché Saint-Germain, dans une gargote ouverte, toute la nuit, en vertu d'une permission préfectorale, pour fournir la soupe et le bœuf aux travailleurs nocturnes de ce quartier. Or, quels sont ces travailleurs? d'honorables ouvriers, mais dont le tablier de cuir et les bottes colossales ne sentent pas la rose.

C'était là que, toutes les nuits, le petit Vidalin et quelques-uns de ses pareils, se faisaient payer, par les heureux du sort, la soupe au fromage, à une table voisine de celle occupée par... les vidangeurs.

Pierre la connaissait cette soupe réparatrice qui, maintes fois, lui avait tenu lieu de déjeuner du matin avant de se rendre tout droit à l'hôpital. Lui, si friand de confortable, il s'était demandé souvent comment cette jeunesse bourgeoise, se plaisait en un tel lieu. Il comprenait alors le sourire méprisant de l'ouvrier qui s'étonne à bon droit de coudoyer ces futurs « gros légumes » dont la conversation roule sur des pertes de centaines de francs au baccarat ou des gains à donner le vertige.

Il paya la soupe, le vin blanc, le café, le pousse-café, à Vidalin et aux autres décavés. Il se laissa traiter de veinard émérite, d'archi-Bidard. Il supporta sans broncher les regards en vrille de son principal invité.

Mais à l'aube du jour, fatigué de jouer ce rôle de joueur heureux, il trancha net la question par l'offre de sa bourse à chacun de ces messieurs. Vidalin se contenta d'un louis, ce qui prouvait qu'il n'avait rien vu. Les autres prirent chacun cent sous et s'en furent se coucher avec la tranquillité d'esprit de joueurs assurés de pouvoir passer leur après-midi agréablement.

Et parmi ces mendiants nocturnes se trouvait le fils d'un des plus gros fermiers de la Beauce. Brouillé avec papa pour avoir échoué à tous ses examens, il préférait mener cette vie avilissante plutôt que de rentrer au pays.

Pierre Vignol put enfin regagner son domicile où Pauline, réveillée, le reçut avec ces mots :

— M'as-tu gagné ma dot ?

— Oui, dit-il, et je t'engage, toi et ton fiancé, à faire publier vos bans ce mois-ci.

Il tira de sa poche un billet de cinq cents francs et serra son portefeuille dans un tiroir fermé à clef. Il ne voulait pas que Pauline connût le résultat de sa nuit.

— Voici ta dot.

Ses petites mains d'ancienne ouvrière se jetèrent sur le *fafiot*. Puis une réflexion lui vint et elle repoussa le présent de Pierre.

— C'est ma dot, dit-elle, et c'est aussi mon congé. Eh bien, je ne veux ni de l'un ni de l'autre.

— A ton aise; mais je dois te prévenir d'une décision irrévocable que j'ai prise ce matin. A partir de demain, je ne connais plus que le travail. Il faut que je passe trois examens coup sur coup. S'il te plaît de rester la maîtresse d'un forçat de la science médicale, d'une sorte de bénédictin atrabilaire, grincheux, silencieux, renfermé, à ton aise ! Et pour commencer, je vais prier Urbain, le garçon d'amphithéâtre, de m'apporter demain un cadavre d'enfant nouveau-né que je veux disséquer devant toi pour mon plaisir.

Prise d'une peur atroce, Pauline sauta à bas du lit.

— C'est vrai, dit-elle, tu vas faire venir ici des cadavres?

— Oui. Un par jour. Est-ce trop?

— Plaisantes-tu, oui ou non?

— Non.

Elle se vêtit en un clin d'œil, rassembla ses cheveux du mieux qu'elle put, les attacha provisoirement avec des épingles, mit son chapeau, fit un petit paquet de ses hardes, ramassa le billet de cinq cents, et à Pierre qui se déshabillait nonchalamment :

— Merci pour ma dot. Je m'en vais. Embrasse-moi.

Il lui obéit sans enthousiasme. Elle, tout émue, se suspendit à ses lèvres.

— Où vas-tu? lui demanda-t-il.

— Je vais chercher Joseph.

— Ton fiancé ?

— Oui. Nous ferons publier les bans ce matin. J'ai le consentement de papa dans ma poche.

— Au fait, c'est vrai, tu as un père. Qu'est-ce qu'il fait?

— Il est tailleur.

— Et ta mère, où est-elle.

— Au paradis.

— Tu y crois donc, au paradis?

— J'y crois pour maman, mais pas pour toi... ni pour moi. Au revoir; non adieu! A moins que tu ne viennes à la noce. Viendras-tu?

— En quelle qualité?

— Je dirai à Joseph que tu es mon cousin Pierre. Seulement, plus de bêtises! Je te défends de me tutoyer. Et puis, tu sais, je veux être une petite femme bien honnête, bien fidèle à son mari. Joseph n'est pas bégueule; il a confiance. Il sait que j'ai fait la noce, mais toujours avec des gens comme il faut. Alors, c'est au revoir. Au revoir, mon bichon. . dans un petit mois, tu me diras si ça me va bien, la fleur d'oranger.

Elle sortit en riant, les larmes aux yeux.

Pierre s'endormit en se disant qu'un ambitieux ne doit jamais s'embarrasser d'une femme et qu'à moins d'avoir hérité d'un millionnaire, on n'arrive à rien sans un travail acharné.

Comme il se l'était promis, il se mit résolument à l'étude, et s'abstint de retourner au tripot. Pour éviter la visite de Claudinet, il s'était empressé de déménager.

Le quartier latin le dégoûtait. Il s'acheta des meubles d'occasion à l'hôtel des ventes et se loua un petit logement, place Saint-Pierre, à Montmartre. De là, il dominait Paris; de là, comme Rastignac, le plus ambitieux des héros du grand romancier Balzac, il se disait : « Cette ville m'appartient. »

Il s'était bien gardé, en emménageant de faire connaître sa qualité d'étudiant en médecine. De la sorte, Urbain, qu'il gratifiait largement, pouvait lui apporter, sans exciter la méfiance, des débris humains enveloppés de gros papier gris.

Les voisins se plaignirent souvent de sentir des émanations d'acide phénique. Interpellé à ce sujet par son propriétaire, le futur docteur Vignol, qui s'était donné comme rentier, répondit :

— Je combats par l'emploi d'un désinfectant les miasmes putrides que tout Paris envoie à Montmartre.

Comme il payait régulièrement son loyer, on lui laissa le dernier mot

A vingt-quatre ans, Pierre Vignol était reçu docteur en médecine, avec les félicitations des examinateurs. Tout autre que lui eût éprouvé une joie indicible en prenant possession de son diplôme. Il ne songeait qu'aux difficultés de se créer, sans argent, sans relations, une clientèle dans ce Paris qu'il croyait posséder un jour et où il n'était encore, comme tant d'autres, qu'un très humble citoyen.

Du produit de son vol sur lequel il avait vécu avec une sordide économie, il ne lui restait que cent francs.

Qu'allait-il devenir?

A peine arrivé au but, c'était à recommencer. La société lui octroyait le droit de soigner son prochain gratuitement ou moyennant finances, mais elle ne lui garantissait pas un nombre suffisant de malades pour lui permettre de se soigner lui-même. A lui de chercher des clients A lui de faire sa place, son boniment, tout comme les marchands de n'importe quoi. On ne se met pas dans la médecine quand on ne connaît personne, quand on n'a pas le moyen de se monter un cabinet, de faire de la publicité dans les journaux et sur les murs. Des médecins, il en pleut! L'État ne saurait protéger plutôt cette industrie que toute autre. C'est comme les avocats. Et puis, quand ils n'ont pas de clientèle, les diplômés, ils ont toujours la ressource de se fourrer dans la politique. Docteur en quelque chose, c'est un titre pour les électeurs.

Pierre Vignol s'était dit : je serai un grand médecin et je toucherai de grands honoraires. Il avait un peu trop compté sur son étoile. Il se croyait habile, surtout comme chirurgien, et il l'était en effet ; mais jusqu'à présent, il n'avait guère travaillé que sur des cadavres. Les vivants endommagés ne se pressaient pas de lui confier leurs membres à couper. Ils préféraient s'adresser au spécialiste en renom.

Ah! le renom! Comment y arriver? La capacité suffit-elle? Non. Il faut la chance, comme dans tout. Et pour aider la chance, un peu d'argent est indispensable. Encore plus de savoir-faire.

Pierre ne possédait ni argent, encore moins de savoir-faire. Sa vocation lui était venue au village, en entendant causer des Parisiens sur les bénéfices fabuleux de nos sommités médicales. Il avait voulu parvenir à la fortune par la science. Quelle contradiction! Comme si la science ne payait pas suffisamment ses zélateurs en leur donnant des trésors de connaissances! Comme si ces grands médecins qui gagnent de si gros honoraires ont le temps d'en profiter.

Celui dont toute l'ambition est de posséder pour jouir de la possession et l'augmenter sans cesse doit fuir les arts. Qu'il se jette à corps perdu dans le commerce, l'industrie, la finance surtout.

C'est qu'aussi Pierre Vignol voulait être autant honoré que riche. Sa vanité démentait son scepticisme et il ne s'apercevait pas que croire en soi est une faiblesse ridicule chez un homme qui ne croit pas en Dieu.

La misère arriva. Pierre, à bout de ressources, désespéré, en fut réduit à retourner chez sa mère, à Oinville. Il y arriva pâle et défait, par un beau soleil de juillet.

Combien vous faut-il? (P. 1051.)

On juge de la joie de la pauvre vieille en embrassant son prodige. Tous les parents et amis voulurent voir le médecin. On lui trouva l'air triste et on fit remarquer qu'il était beaucoup trop jeune pour exercer. Il n'avait même pas la confiance des quelques âmes disséminées dans ces parages.

Durant les deux mois qu'il prit pour se refaire à la cuisine maternelle,

il n'eut à opérer qu'un malheureux charretier dont les jambes, écrasées sous les roues d'un lourd tombereau, durent être amputées.

Il le fit cul-de-jatte avec une dextérité de vieux praticien, mais le sujet, réduit à toute extrémité par une perte énorme de sang, au moment de l'accident, lui passa entre les mains, et chacun demeura convaincu que c'était de la faute du chirurgien, un blanc-bec à qui personne ne voudrait confier le soin d'un panaris.

La maman Vignol avait encore trouvé le moyen d'économiser cinq cents francs sur la petite rente que lui faisait Mme de Terrenoire. Elle les donna au fiston.

Pierre retourna à Paris. Là il eût pu arriver à une belle situation dans la Faculté par la voie des concours, mais il lui aurait fallu entrer à demeure dans un service de clinique, et il était incapable d'une telle abnégation. Il n'avait pas voulu de l'internat à l'hôpital ; ce n'était point pour s'exclavager maintenant qu'il possédait son diplôme.

Ce médecin raté ne se doutait pas que l'homme de science ne cesse jamais d'apprendre et qu'un diplôme n'est pas un champ d'exploitation.

Il lui fallait de l'argent pour s'établir tout de suite. Une première fois, il avait eu recours au vol. Encouragé par l'impunité il se mit à la recherche de Claudinet.

Il le trouva marié, bien marié, et établi pharmacien rue de Maubeuge.

Le petit misérable n'avait pas grandi d'une ligne. Il était encore plus gros et peut-être plus blond qu'autrefois.

L'affreux Machillard restait son âme damnée. C'était lui qui avait reçu Pierre dans l'officine, et qui lui avait indiqué le café voisin où son maître détenait dans ses poches la clé de l'armoire au poison, tout en cultivant les séries au billard.

Les deux complices ne s'étaient pas revus depuis la fameuse nuit où ils avaient failli hériter d'un vivant. Ce vivant, soit dit par parenthèse, ne devait pas survivre longtemps à la perte de son patrimoine. Six mois d'une noce sans répit le réduisirent à l'état de squelette. Abandonné, honni de sa vieille mère, dont l'avarice touchait à la folie, il mourut littéralement de faim dans le coquet appartement qu'il s'était fait meubler au temps de sa splendeur, boulevard Montparnasse, tout près du bal Bullier.

Claudinet fit la grimace en l'apercevant. Mais il se remit aussitôt, abandonna sa partie et l'invita à s'asseoir à une table à part.

— Qu'y a-t-il pour votre service? lui demanda-t-il.

— Je suis docteur en médecine...

— Très bien !

— Mais je n'ai pas le sou.

— Très mal!

Claudinet lui apprit son mariage.

— Ma femme, dit-il, n'est pas à beaucoup près aussi jolie que votre ancienne Pauline, mais c'est une digne épouse. A défaut de beauté, elle m'a apporté une centaine de mille francs. Ah! vous êtes médecin. Eh bien, mon ami, il faut vous marier. Il faut épouser un sac. Ne vous occupez pas de l'extérieur, mais du contenu. Je vous trouverai ça. Tenez, je connais une petite bossue qui a soixante mille francs de dot. Elle est haute comme ma botte, mais elle mérite qu'on la soigne comme la prunelle de ses yeux. Elle a une tante très âgée et millionnaire qui raffole ds sa petite Nini (ma bossue s'appelle Eugénie) et qui l'a faite son héritière universelle. Je puis vous mettre en rapport demain avec le père, un vieux rentier rhumatisant ; il sera votre premier et votre meilleur client.

— Grand merci! fit Vignol. Je n'en suis pas encore réduit là.

— Diable! Vous êtes difficile, mon cher. En quoi puis-je vous être utile?

— Vous pouvez me faire gagner de l'argent.

— Moi!

— Vous. Vous l'avez déjà pu. Vous le pouvez encore.

Claudinet se gratta le front.

— Combien vous faut-il?

— De quoi m'établir et faire un peu de publicité. J'entends devenir un spécialiste des maladies les plus fréquentes et par conséquent les plus productives. Je guérirai la phtisie, la bronchite, la laryngite, la pleurésie, l'emphysème, l'asthme, le catarrhe...

— Compris! Mais ne comptez pas sur moi pour vous trouver la forte somme. Je ne joue plus qu'*à la bonne*.

Jouer *à la bonne* signifie, dans l'argot des joueurs, jouer franc jeu sans aider le hasard en sa faveur.

— Je ne mets plus les pieds dans les tripots, continua Claudinet. Je vais au cercle, la maison de jeu tolérée, surveillée. Si vous voulez, je vous y présenterai. On peut encore y faire son beurre, quand on connaît ses têtes. Je vous mettrai au courant. On y cultive l'écarté avant le dîner. Je vous montrerai les gens qui gagnent presque toujours et vous ponterez votre pièce de cent sous de leur côté.

— Non! Non! s'écria Pierre. J'en ai assez, de ces veilles, de cette course au pain du jour, de ces tripotages, de ces avilissements, de ces platitudes! Ce n'est pas en perdant mon temps dans des bouges que j'arriverai à me faire un nom.

Claudinet ne put réprimer le rire qui l'étouffait.

— Pardon, dit-il en pouffant. Votre naïveté me stupéfie. Vous vous imaginez que le titre de docteur en médecine est quelque chose. Pauvre garçon ! Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous monter un cabinet de consultations dans mon officine. Vous y donnerez des consultations gratuites, il est vrai, mais nous partagerons ensemble le bénéfice de la vente des drogues.

— Combien cela me rapportera-t-il par mois, à votre idée ?

— Cela dépendra de vous. Plus vous droguerez les malades, plus vous gagnerez.

— C'est encore la misère...

— Évidemment que ça ne vaut pas une passe de six au baccarat contre un D'Estrignac ; mais que voulez-vous, maintenant que je suis un honnête homme, je n'ai pas mieux à vous offrir. Acceptez-vous ?

— Je réfléchirai. En attendant, vous seriez bien gentil de m'avancer une petite somme pour faire face aux premiers besoins. Je vous payerai, avant l'août, foi de docteur.

— Combien ?

— Cinq cents francs.

— Vous appelez cela une petite somme. On voit bien que vous n'avez pas encore fait un beau mariage. Sachez une chose, docteur Vignol, plus on est calé, plus on regarde à lâcher cinq cents francs de sa poche. Le pauvre prête facilement... pour pouvoir emprunter à son tour. Le riche, n'ayant besoin de personne, ne prête pas.

Le docteur Vignol devint cramoisi.

— Votre refus est un peu long, dit-il.

— Attendez ma conclusion... Je refuse de vous prêter cinq cents francs, il est vrai, mais je ne me refuse pas à vous les faire prêter !

— Par qui ?

— Par un imbécile. Je m'explique : ce soir, je vous présenterai au cercle, et je vous donnerai auprès du gérant pour un médecin de grand avenir.

— Vous ne le tromperez pas.

— Fort bien ; mais j'ajouterai ceci : « Le docteur Vignol est sur le point d'épouser une riche héritière. » Or, ce soir, l'administration du cercle a embauché un nouveau caissier prêteur qui ne connaît pas du tout la clientèle. Vous ferez semblant de jouer, puis vers dix heures, quand la partie sera bien allumée, vous vous approcherez du caissier, et d'un ton dégagé, vous lui direz : « Donnez-moi vingt-cinq louis. Je suis le docteur Vignol. » Il vous répondra : « attendez, je vais consulter l'état de ma

caisse. » En réalité, il ira demander au gérant son avis sur votre solvabilité. Le gérant, se fiant à l'éloge que j'aurai fait de vous, espérant trouver par la suite un bon client dans le docteur Vignol, approuvera le prêt des deux mains, sans toutefois le garantir de sa signature, et vous aurez vos vingt-cinq louis. Chiendent ! — il y a du chiendent — le caissier vous les donnera en jetons ; voilà le chiendent ! Il vous faudra conséquemment changer ces jetons contre de l'or ou du papier monnaie. Or, c'est le caissier lui-même qui opère le change. Nous lui jouerons le tour, voilà tout, et remarquez ma grandeur d'âme : je ne demande rien pour ma commission. Après avoir fait semblant de rejouer et de reperdre, vous passerez dans le salon de lecture où c'est moi-même qui vous changerai vos jetons. Puis vous déguerpirez.

Et le pharmacien ajouta triomphalement :

— Ce n'est pas plus malin que cela !

— J'irai, dit Pierre.

Ils prirent rendez-vous dans un café du boulevard.

A neuf heures du soir, le docteur Vignol était présenté par son ami Claudinet au gérant du cercle. A dix heures, il palpait vingt-cinq louis de jetons dans les circonstances prévues par le petit gros blond. A onze heures, il se retirait avec un billet de cinq cents francs, sans avoir risqué un centime.

Décidément, c'était un homme de ressource que l'ancien client de Mélanie.

Le docteur devait le lendemain s'entendre avec son complice pour monter, dans l'arrière-boutique de la pharmacie, un cabinet de guérison de toutes les maladies de poitrine, sans exception ; mais cette combinaison lui causait une telle répugnance qu'il se donna encore plusieurs jours pour prendre un parti.

Une idée avait germé dans son esprit : pourquoi n'irait-il pas trouver Mme de Terrenoire, la bienfaitrice de sa mère ? N'était-elle point la femme d'un banquier, et les banquiers ne sont-ils pas en mesure de prêter de l'argent à un médecin d'avenir.

Malgré son scepticisme et sa malhonnêteté native, il y avait, comme le lui fit remarquer Claudinet, un grand fonds de naïveté chez Pierre Vignol.

Un scrupule le retenait toutefois : sa mère lui avait expressément défendu d'aller rendre visite à Mme de Terrenoire qui, nous l'avons dit, la secourait à l'insu de son mari.

Bien souvent, Pierre s'était demandé pour quel motif, cette grande dame mettait tant de mystère dans ses bienfaits. Aux réticences de la

maman Vignol sur ce sujet délicat, il devinait un secret entre les deux femmes.

Et il en conclut que Mme de Terrenoire aurait hâte de se débarrasser de lui comme elle s'était débarrassée de la nourrice... en lui faisant des rentes.

Exécrable idée sur l'application de laquelle il n'hésita pas longtemps.

Le lendemain, il se présentait à l'hôtel de la rue de Chanaleilles, après s'être assuré préalablement que M. de Terrenoire se trouvait à sa maison de banque du boulevard Haussmann.

Comme il s'y attendait, Andréa le reçut froidement. Elle l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre.

— J'en parlerai à mon mari, lui répondit-elle. Ne comptez pas toutefois sur un prêt d'argent. Les maisons de banque ne font des avances que sur titres monnayables, et le vôtre, docteur, est purement honorifique. M. de Terrenoire a de grandes relations. Il peut beaucoup pour un jeune médecin.

— Quand faudra-t-il revenir? demanda le solliciteur.

— Ne vous donnez pas cette peine. Je suis souvent absente... on a si peu de temps à soi... les visites... les devoirs que m'imposent mes fonctions de dame patronnesse d'une œuvre en faveur des détenus abandonnés... c'est un grand hasard que vous m'ayez rencontrée chez moi aujourd'hui... je préfère vous écrire. Avant trois jours, vous aurez une lettre de moi.

Il n'y avait pas à répliquer. Il remercia et se retira après avoir donné son adresse.

Trois jours après, il recevait la lettre suivante :

« Monsieur,

« M. de Terrenoire me charge de vous dire qu'il vous attendra demain « à son bureau, à deux heures, pour une communication importante.

« Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« A. de Terrenoire. »

Le docteur Vignol, que la sécheresse de cette lettre laconique intriguait beaucoup sans l'étonner, se rendit à l'heure dite au rendez-vous donné par le banquier.

— Vous êtes médecin, lui dit ce dernier et vous cherchez une position?

— Hélas ! oui, monsieur.

— Sur la recommandation de Mme de Terrenoire, qui n'a pas oublié les bons soins de sa nourrice, je me suis occupé de vous sans retard. Si vous

étiez un homme de chiffres, il me serait facile de vous trouver une situation dans la banque; mais un médecin! Ah ce n'est pas commode! Aussi quelle diable d'idée votre mère a-t-elle eu de vous mettre dans cette partie ingrate, quand elle n'avait qu'à s'adresser à moi. Dès l'âge de douze ans, vous pouviez entrer ici comme petit commis. Aujourd'hui, grâce à l'intelligence dont la nature vous a doué, vous gagneriez dans ma maison au moins mille francs par mois. Il faut dire que je vous aurais poussé. Médecin! Franchement, votre mère a eu grand tort...

— C'est moi, monsieur, interrompit Vignol, qui ai voulu être médecin.

— Eh bien, docteur, vous auriez mauvaise grâce à vous plaindre. Tout ce que je puis vous offrir, c'est une place très dure, dans un pays perdu. Encore est-ce une grande chance qu'elle soit venue à ma connaissance au moment psychologique, et qu'il me soit permis d'en disposer en votre faveur.

— Je vous en remercie infiniment.

— Oh! ne vous hâtez pas de me remercier. Attendez. Avez-vous voyagé, monsieur Vignol?

— Jamais.

— Alors vous ne connaissez pas plus la montagne que la mer ou la forêt. C'est très beau, la montagne; en été! Mais quand la neige tombe et que la force des choses vous oblige à vous immobiliser pendant deux ou trois mois sous l'abri de votre toit, cela perd de son charme. Vous sentez-vous le courage de consacrer vos soins aux malades d'un bourg perdu dans la montagne?

— Oui... En attendant mieux...

— Oh! ne vous leurrez pas d'un espoir irréalisable. Ce que je vous offre, c'est un enterrement honorable... mais prématuré...

— Où?

— Dans le Jura. D'abord, êtes-vous un humanitaire.

Le docteur ne put retenir le cri de sa croyance.

— Oh non!

— Alors, il ne faut pas aller vous installer dans le Jura.

— Pourquoi?

— Je m'explique. Le village des Rousses où, grâce à l'appui du maire, M. Germa, vous pouvez aller vous installer dès cette semaine, est situé en pleines montagnes, sur la frontière suisse. Depuis huit jours, les habitants sont privés de médecin par suite du décès du vieil Esculape qui a soigné aux Rousses trois générations, à raison de deux cent cinquante francs par mois.

— Deux cent cinquante francs, s'écria Pierre ; mais il n'y aurait pas de quoi payer mon cheval et mon domestique.

— Attendez... on vous fournit en plus le logement, le cheval, la voiture ; on vous paye les gages d'une femme de ménage et d'un domestique. Comme vous n'aurez presque rien à dépenser, vous pourrez mettre de l'argent de côté. C'est M. Germa lui-même, riche éleveur de bestiaux, qui supportera cette dépense dans l'intérêt de ses administrés. Il entend que le pauvre soit aussi bien soigné que le riche, et il vous sera interdit de demander des honoraires, ce qui n'empêchera pas d'en toucher de la part des malades généreux.

— Ce seront mes pourboires, observa Pierre avec amertume.

Sur cette démonstration d'amour-propre, M. de Terrenoire se refroidit visiblement.

— Je vous demandais tout à l'heure, dit-il, si vous étiez un humanitaire, et vous m'avez répondu : oh non ! Au village des Rousses, où l'élève des bestiaux et la fabrication des fromages sont les principales ressources, tout est réglé sur un pied de solidarité, d'association bien entendue, dont les résultats vous feront peut-être revenir à des sentiments plus humains sur vos semblables. Il en est de même dans tout le département où 415 communes comprenant 474 fromageries alimentées par 45.477 vaches donnent annuellement un produit de quatre millions de kilogrammes de fromages. Ces résultats, la participation de chacun au produit général et au bénéfice de la vente, la prospérité qui en découle sur tous dans une équitable proportionnalité, la plus-value donnée aux terres, les perfectionnements de la culture, l'amélioration intellectuelle et morale des populations, presque toujours inhérente à l'accroissement du bien-être ; tout cela est dû à l'application intelligente et sincère du principe d'association.

— Je n'en doute pas, dit Pierre ; mais ce qui est applicable dans un pays de montagnes, ne saurait l'être dans une grande ville où la lutte pour l'existence est la base des relations sociales. C'est pourquoi jusqu'à présent je n'ai jamais eu l'occasion de devenir un humanitaire.

M. de Terrenoire trouva que son protégé était bien sceptique.

— Je vous avouerai, dit-il, que je n'ai jamais réfléchi à ces questions. Je constate des faits, voilà tout. Mais revenons aux Rousses : les habitants de la commune nomment par élection un de leurs concitoyens parmi ceux dont la moralité offre le plus de garantie et inspire le plus de sécurité. Ses fonctions consistent à recevoir, mesurer et vérifier le lait qui lui est apporté ; la qualité et la quantité sont relatées sur un registre. Le lait de tous les dépositaires est réuni, subit les mêmes préparations ; devenu

Louise eut la faiblesse de répondre oui. (P. 1059.)

fromage, est emmagasiné, traité et vendu comme s'il appartenait à un même propriétaire. Les marchés avec les négociants du dehors sont conclus sous la sanction du conseil municipal, et la part proportionnelle de chaque déposant est fixée d'après des règles qui ne comportent ni fraude ni partialité.

— C'est l'âge d'or en plein âge de fer, dit le docteur Vignol. J'accepte

à titre d'essai. Si je puis me faire à cette existence patriarcale, je resterai aux Rousses comme mon prédécesseur. J'aiderai à voir la lumière du jour à plusieurs générations de nouveaux-nés jurassiens.

— Mais vous ne ferez pas fortune.

— Voilà le chiendent ! se dit tout bas Pierre Vignol en souvenir de l'expression favorite de Claudinet.

Et il ajouta tout haut :

— Je suis prêt à partir dès demain.

— Est-ce bien sûr?

— Vous avez ma parole.

— En ce cas, je dois vous remettre tout de suite deux cents francs pour vos frais de voyage. Mon ami, M. Germa me les remboursera. J'ai eu la chance de le rencontrer hier dans une maison tierce. Il était venu à Paris pour chercher un jeune médecin au courant des nouvelles méthodes.

— Je suis le médecin qu'il lui faut.

M. de Terrenoire lui compta d'abord deux cents francs, puis il doubla la somme en disant amicalement à Pierre :

— Acceptez ce petit service. C'est bien le moins que je puisse faire pour le fils de Mme Vignol. Vous voyez, mon cher monsieur, qu'il y a encore de braves gens.

Pierre le remercia en toute sincérité. Après avoir accepté l'ignoble service de Claudinet, cela lui semblait bon d'être aidé par un honnête homme.

Le lendemain, il partait pour les Rousses en compagnie de M. Germa qui le prit sous sa protection, lui donna un appartement séparé dans sa vaste habitation et veilla à ce que la vie lui fût la plus douce possible.

A bout de ressources, Pierre Vignol avait accepté cette humble, mais honorable situation, pour se donner le temps de respirer, de réfléchir, de reprendre son élan.

Il ne voulait pas retomber sous les griffes de Claudinet.

Mais, bientôt, l'ennui s'empara de lui. Habitué au mouvement de Paris, avide des jouissances qu'on peut s'y procurer à l'insu de tous, il se lassa des hommages de braves paysans aux yeux de qui il passait pour un grand savant.

Sous prétexte de prendre, dans les cas de maladies graves, l'avis de confrères expérimentés, il se rendait de temps à autre à Genève. Il lui arriva, à l'entrée de l'hiver, de s'oublier deux jours dans cette ville. Quand il voulut remonter au village, la neige avait rendu les chemins impraticables, et il dut rétrograder.

Au lieu de rentrer à Paris, Pierre revint à Genève. Ce n'était pas le

plaisir qui l'attirait dans la capitale d'un pays sage et adonné comme on aurait dit au siècle dernier, « à toutes les pratiques de la vertu ». Pour la première fois de sa vie, le docteur Vignol aimait. Il s'était pris d'une folle passion pour la fille d'un riche fabricant d'horlogerie, Louise Stilmans, qu'il avait vue en soirée. Par malheur, le père, très fier de sa fortune, et de plus, n'ayant confiance que dans le commerce et les commerçants, n'était pas homme à donner sa fille avec deux cent mille francs de dot à un médecin étranger sans fortune et sans clientèle.

Pierre sut plaire à Louise sans éveiller les soupçons de la famille. Admis aux soirées d'hiver du riche industriel, il parvint, en l'espace de cinq ou six valses, à raconter la plus belle partie de son histoire à la jolie blonde et à lui inspirer confiance dans ses projets d'avenir.

— Je suis fils de mes œuvres, lui dit-il. J'ai commencé par acquérir la science. Il me reste à conquérir la notoriété. La fortune en sera la récompense. C'est l'affaire de cinq ans. M'attendrez-vous?

Louise eut la faiblesse de répondre : oui. Pierre, transporté de joie, reconnut enfin que le bonheur est fait d'espoir, d'idéal; qu'il existe, même pour les matérialistes, un septième ciel.

Il repartit pour Paris sans plus s'inquiéter des braves jurassiens. Cet ambitieux n'était pas fait pour les douces joies de l'association. La vie en commun, au grand jour, dans une maison de verre, lui semblait odieuse. Et il en sera toujours ainsi pour les égoïstes.

Mais de retour à la capitale, il ne tarda pas à être de nouveau aux prises avec les difficultés de l'existence matérielle.

Pour réaliser le plus d'économies possible, il avait fait venir de Oinville la maman Vignol. Elle lui faisait la cuisine, tenait leur petit logement de la rue des Abbesses dans un état de propreté irréprochable.

Quant à lui, il essaya d'abord de se faire un nom par le journalisme. A défaut de mieux, il fournissait une chronique médicale par semaine à la *Revue des connaissances indispensables*, tout récemment fondée par un groupe de professeurs, plus riches de science que d'argent.

Un beau jour, il lui fallut bien retourner chez Claudinet et passer par ses conditions. On juge de ce que l'amoureux de Louise Stilmans devait souffrir quand, associé avec un gredin, il gagnait tout au plus deux cents francs par mois à droguer de pauvres malades qui le consultaient *gratuitement*.

Et lui qui avait rêvé de devenir un grand chirurgien, il s'était improvisé guériseur de sujets pour la plupart incurables!

En moins de huit mois, il fit deux voyages à Genève pour revoir la riche héritière.

Il parvint à lui glisser un billet dans lequel il se vantait de bientôt toucher le port. L'audacieux rêvait de séduire la jeune Suissesse et d'arriver, par ce vieux moyen, toujours classique, à un mariage forcé.

Malheureusement pour lui, Louise, choyée par ses père et mère, n'avait reçu que de bons exemples. Elle n'était pas d'humeur à s'emballer. L'amour platonique lui seyait à ravir. Il ne lui en coûtait pas trop d'attendre son Pierre, et le papa Stilmans enchanté de la voir refuser de bons partis, espérait la garder auprès de lui deux ou trois ans de plus.

L'honnêteté inexpugnable de Louise, sa douceur, la pureté de son regard et jusqu'à la défense qu'elle lui avait faite de lui reparler de son amour avant d'être en mesure de faire sa demande officielle, tout contribuait à exaspérer la passion de Pierre Vignol.

Aussi, cet homme sans conscience, chez qui l'orgueil avait anéanti les instincts d'honnêteté, n'hésita-t-il pas à accepter le pacte que lui avait offert Andréa de Terrenoire. Pour quarante mille francs, il consentit à cacher, à soigner chez lui, l'assassin de Larouette et de Brignolet. Bien mieux, ayant deviné la complicité de la bienfaitrice de sa mère dans ce dernier crime, il en conclut que Mme de Terrenoire se laisserait rançonner de cent mille francs.

LXXIV

Après la cérémonie religieuse des obsèques de Julia, le corps avait été transporté au cimetière Montparnasse dans le caveau où repose Lucien de Noirville.

Raymond et Pierre rentrèrent à Méridon. Ils n'éprouvaient pas cette douleur infinie qu'on ressent après avoir conduit au lieu du repos l'être qui vous a le plus aimé et pour lequel tout homme de cœur nourrit une affection sans bornes. Ils étaient en proie à ce sombre chagrin qui suit la perte de la plus chère des illusions.

Le souvenir de leur mère ne devait leur laisser qu'une cuisante amertume, et plus tard, quand ils viendraient renouveler les couronnes funéraires du tombeau de famille, ce serait à leur père que toutes leurs pensées se reporteraient dans un sentiment de reconnaissance, de respect et d'admiration.

Arrivés à la ferme chacun d'eux se retira dans sa chambre.

Raymond songeait à la promesse qu'il avait faite à Roger Laroque.

Il hésitait à la tenir, cette promesse.

Une question l'obsédait : son père eût-il approuvé le mariage projeté? L'amour pour Suzanne et le respect filial se combattaient en lui.

Raymond s'était étendu sur un canapé pour prendre un peu de repos.

Bientôt vaincu par la fatigue, il s'endormit.

Tout le monde a remarqué avec quelle netteté nos chers morts nous apparaissent pendant le sommeil. Les années ont beau s'écouler, effaçant peu à peu les souvenirs de notre mémoire, l'oubli ne vient jamais pour ceux qui ont su garder leur place dans notre cœur.

C'est une bénédiction du ciel que de rêver de ces disparus tant aimés. Nous les revoyons tels qu'ils étaient. C'est bien le son de leur voix. Ce sont bien leurs gestes, leur manière de dire, leur façon de penser. Ils sont toujours logiques avec eux-mêmes, et vraiment, si c'est notre imagination qui nous les rappelle ainsi, comment expliquer que cette faculté n'en ait plus le pouvoir durant l'état de veille?

A ce moment douloureux de sa vie, Raymond rêva de son père.

Étrange rêve! Le jeune homme revenait d'assister à l'inhumation de sa mère; mais au lieu de rentrer à Méridon, comme il venait de le faire dans la réalité, il se dirigeait vers la demeure où il habitait autrefois avec ses parents. Un vieillard que ses infirmités retenaient sur une chaise longue l'attendait.

Ce vieillard, c'était son père, son père encore vivant.

Et tous deux confondirent leurs larmes.

Puis le vieillard parla ainsi :

— Je lui pardonne, comme il lui a pardonné. Elle a racheté sa faute par son repentir. Et maintenant, je pardonne à l'*autre*. Ne sois pas plus dur que ton père pour Roger Laroque. Sauve Suzanne et sois heureux.

Réveillé sur ce dernier mot, Raymond le considéra comme un ordre. Les songes heureux sont faciles à interpréter. On n'a pas besoin d'un Joseph pour en trouver la clef.

Raymond partit à Maison-Blanche, où, confiant dans sa parole, Roger Laroque l'attendait.

Un mieux sensible s'était déclaré dans l'état de Suzanne.

Raymond s'installe à son chevet, et Roger laisse les deux enfants à leurs confidences.

— Je vous ai fait bien de la peine, Suzanne, dit Raymond. Me le pardonnez-vous?

Elle souriait un instant auparavant et voici déjà que son front se rembrunit.

— Pourquoi me rappeler une scène douloureuse! dit-elle. Je

m'efforçais de n'y plus penser, je n'y pensais plus du tout, j'étais heureuse de vous savoir près de moi, et c'est vous qui me faites souvenir que notre bonheur est impossible.

— Suzanne, je vous aime encore plus qu'au premier jour et si vous voulez m'accorder votre main, vous ferez de moi le plus heureux des hommes.

Elle se redressa, étonnée, inquiète, et, les yeux brillants de fièvre :

— Pourquoi ce qui vous était interdit, il y a quelques jours à peine, vous serait-il permis aujourd'hui ?

— Ne me le demandez pas. Ce secret ne m'appartient plus. Qu'il vous suffise de savoir que votre père est toujours consentant à notre mariage.

— Et votre mère? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Il lui cacha son deuil pour lui épargner une nouvelle émotion.

— Ma mère, dit-il, ne s'y est jamais opposée, vous le savez bien, Suzanne. Alors que vous repoussiez ma demande, c'est elle qui vous a suppliée de revenir sur votre détermination.

— Oui... c'est vrai.., mais... Raymond, est-ce un sentiment de pitié qui vous pousse à revenir ici? Prenez garde d'avoir à regretter votre démarche. Je puis guérir... Il me semble que je vais mieux aujourd'hui.

— Et moi, je suis sûr que vous guérirez. Oublions les chagrins passés. Ne songeons qu'au bonheur qui nous attend.

Parlant de bonheur, le malheureux ne pouvait retenir ses larmes.

Elle s'en aperçut et ses doutes lui revinrent.

— Raymond, puisque vous m'aimez, vous ne devez pas avoir de secrets pour votre fiancée. Dites-moi pourquoi vous avez été si cruel?

Il cherchait un motif et ne le trouvait pas.

Elle insista et se fâcha presque.

Son teint s'animait.

— Je ne vous répondrai, dit-elle, que lorsque vous vous serez montré digne de ma confiance.

Il ne pouvait pourtant pas lui dévoiler le mystère qui venait d'avoir la tombe pour dénouement.

Soudain, il lui vint une inspiration ; puisque son frère était décidé à partir à l'étranger, Raymond n'hésita pas à le mettre en cause; Pierre ne le saurait jamais. Et quand bien même il viendrait à l'apprendre, il avait l'âme trop grande pour ne point pardonner cette innocente supercherie.

— Suzanne, dit Raymond, vous rappelez-vous votre première promenade à l'abbaye des Vaux de Cernay, alors que, poussée par la soif, vous étiez descendue vous agenouiller au bord de la source de Saint-Thibaut?

— Oui, je me souviens.

— Qui avez-vous rencontré ce jour-là?

— Votre frère.

— Quelques jours après, un mur de l'abbaye s'écroula près de vous. Une pierre vous atteignit au front. Qui est accouru à votre secours?

— Un jeune homme qui me souriait et dont la voix me parut douce comme celle d'un ange.

— Ce jeune homme, qui vous implore aujourd'hui, vous aimait déjà, avait le pressentiment que cette rencontre déciderait de sa destinée. Eh bien, ce même pressentiment, un autre l'avait eu avant moi, et cet autre, c'était mon frère. Oui, Pierre vous aime. Peut-être l'avez-vous deviné ?

— Ses yeux me parlaient en effet avec amour, mais ils n'avaient pas l'éloquence des vôtres.

— Eh bien, Pierre vous aime, et c'est parce qu'il vous aime, qu'il veut s'expatrier. Avant huit jours, il aura quitté la France. Il partira, chargé d'une mission périlleuse en Afrique.

— Il ne faut pas le laisser partir.

— Sa décision est irrévocable. Il va chercher là-bas la gloire et l'oubli.

— Pauvre garçon !...

— Lorsque j'ai connu son secret, j'ai craint, en hâtant notre mariage, d'exalter le désespoir de mon pauvre frère. Il m'a deviné à son tour, et c'est lui qui s'est sacrifié.

La jeune fille dont le cœur est épris, ne demande qu'à croire.

Suzanne, radieuse, tendit la main à son fiancé.

— Puisque tel est le motif de votre conduite, Raymond, je vous pardonne et... je consens, si toutefois mon père est d'accord avec vous.

Roger Laroque rentra à ce moment.

— Père, lui dit-elle, Raymond m'a fait connaître les raisons de sa conduite à notre égard.

Roger pâlit affreusement. Il interrogea des yeux Raymond qui le rassura d'un signe d'intelligence.

— Et après? demanda le père.

— J'approuve ces raisons qui, dit-elle, prouvent le bon cœur de mon fiancé, et si tu le permets, je lui accorde ma main.

— Si je le permets ! s'écria Roger. Mais vous savez bien, mes enfants, que votre bonheur à tous deux est maintenant la seule chose qui me rattache à la vie. J'étais bien fou de ne songer qu'à ma réhabilitation. Si je vous avais compris plus tôt, il y a beau jour que ce mariage serait fait.

Le fidèle James vint annoncer que le docteur Lagache était arrivé.

— Fais-le monter, lui dit Roger en anglais.

Quand Roger tutoyait James et lui parlait dans sa langue, c'est qu'il était de bonne humeur.

Le docteur ne s'attendait guère à trouver Raymond de Noirville au chevet de sa malade.

Son premier regard fut pour Suzanne, et la trouvant déjà transformée par le bonheur, il se tourna vers Raymond.

— Que vous avais-je dit, jeune homme? La cure ne dépend que de vous. Une seule de vos visites vaut mieux que cent des miennes. Il ne faut pas toutefois fatiguer la malade, elle a besoin d'un calme absolu.

Le brave docteur entraîna doucement dehors le père et le fiancé.

— Surtout, leur dit-il, épargnez-lui les émotions.

A partir du lendemain, Raymond vint chaque jour voir Suzanne dont le rétablissement fut rapide.

En apprenant la mort de Mme de Noirville, elle pleura, comme si le deuil qui frappait Raymond l'atteignait également.

Ce dernier revint un soir avec un grand chagrin au cœur : son frère était parti pour l'Afrique en lui laissant ce mot :

« Cher Raymond,

« Je m'en vais loin, bien loin d'elle. Soyez heureux ; vous le méritez. Oubliez-moi.

« Ton frère qui t'embrasse et te dit adieu.

« Pierre de Noirville. »

Voyant Raymond si triste, Suzanne crut à un nouveau malheur.

Il lui montra la lettre de l'explorateur, et elle demeura convaincue que son fiancé lui avait avoué le vrai motif de leur dernière rupture. Elle manifesta de la compassion pour l'infortuné qui, le désespoir au cœur, partait chercher l'oubli à des milliers de lieues de sa patrie. Ce fut tout : les gens heureux ont bientôt fait d'oublier les malheurs qu'ils ont involontairement causés. Ainsi va le train du monde, et si la passion ne parlait plus haut que la raison, chacun se cuirasserait d'indifférence contre ce qu'on est convenu d'appeler les coups du sort.

Les bans du mariage de Raymond de Noirville avec Suzanne Laroque étaient publiés. Une semaine tout au plus les séparait du grand jour, lorsque Roger, qui ne prenait même plus la peine de se rendre chez le chef de la Sûreté pour avoir des nouvelles des recherches de la police, reçut une convocation d'urgence du juge d'instruction.

Interrogé, le mari commença la déclaration suivante. (P. 1071.)

Il se garda bien d'en informer les amoureux et se rendit de suite au Palais de justice.

M. de Lignerolles le reçut avec aménité.

— Il y a du nouveau, lui dit-il, et j'ai tenu à vous en faire part. Ne croyez pas que j'abandonne l'instruction. Tant que je serai à ce poste, le dossier Luversan ne sera jamais classé. J'ai trop à cœur de réparer le mal

que je vous ai fait par défaut de clairvoyance. Obligez-moi de rester dans mon cabinet pendant que je vais interroger devant vous diverses personnes. Je tiens à avoir votre opinion sur toutes les réponses qui me seront faites.

Très intrigué, Roger demanda tout d'abord à connaître les faits, mais le juge le pria de vouloir bien patienter.

— Je ne pourrais pour l'instant, ajouta M. de Lignerolles, rien vous dire de précis. Tout dépendra du résultat des interrogatoires.

Au fond de la pièce se trouvait un panneau bibliothèque chargé de livres de jurisprudence. M. de Lignerolles y placa à l'angle obscur un fauteuil où Roger prit place derrière un paravent de façon à pouvoir assister à toute la scène sans être vu des prévenus et témoins. Il lui recommanda de ne faire aucune démonstration.

— Êtes-vous bien? demanda le juge à Roger.

— Parfaitement, répondit-il; mais je vous avouerai, monsieur de Lignerolles, que je serais mieux chez moi. Cela vous étonne ; je m'explique. J'ai trop vécu jusqu'à présent en égoïste, je ne songeais qu'à ma réhabilitation, alors que j'avais à préparer le bonheur de ma fille. Vous vous rappelez ma Suzanne, monsieur de Lignerolles?

— Son souvenir, dit le juge avec tristesse, ne s'effacera jamais de mon esprit. Ainsi que vous, monsieur Laroque, votre fille a été victime de l'erreur de la justice. Nous avons torturé cette enfant pour lui faire dire...

— Ce qu'elle croyait avoir vu, interrompit Laroque, et ce que, malgré sa faiblesse, son innocence, elle a su garder au fond d'elle-même. La pauvre enfant a failli mourir de ce secret. A sept ans, aimer son père, le chérir à l'égal de sa mère, et soudain, le mépriser comme le plus vil des assassins. Elle a survécu à ces épreuves et c'est un miracle dont je remercie la providence.

— Vous m'en voulez encore, Laroque?

— Non, monsieur de Lignerolles. Les regrets que vous m'avez témoignés ont racheté votre erreur. Je plains seulement la justice d'employer des moyens aussi barbares dans l'espoir, souvent déçu, de démasquer un coupable. J'espère que le martyre de Suzanne appelée à la barre pour témoigner contre son père a révolté la conscience publique, et qu'il ne se trouvera plus de magistrats pour demander à un enfant de sept ans de faire tomber la tête de son père qu'il sait ou croit savoir coupable d'un crime.

M. de Lignerolles, profondément ému, ne pouvait trouver de mots pour manifester de nouveau son repentir. Roger eut pitié de lui.

— N'y pensez plus, monsieur. Suzanne et moi, nous aurons bientôt

oublié ce sombre passé. Sous peu de jours, nous partirons en Amérique avec... mon gendre.

— Mademoiselle Suzanne se marie?

— La semaine prochaine. Elle épouse M. Raymond de Noirville, le fils de l'ami qui a expiré en me défendant, avec l'autorité de son talent, et la conviction de mon innocence, à la cour d'assises de Versailles.

— Eh bien, moi, j'espère, s'écria le juge, que vous ne partirez pas avant d'avoir vu proclamer votre innocence. Pour aujourd'hui, je ne vous retiendrai ici qu'une petite heure au bout de laquelle vous serez libre de retourner auprès de vos chers enfants.

M. de Lignerolles s'installa à son bureau et sonna.

— Faites entrer M. Martellier.

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié le jeune employé de la banque Terrenoire avec qui Jean Guerrier s'était lié. Pour ne pas témoigner contre lui au sujet de la faveur suspecte que l'époux de Marie-Louise avait trouvée auprès de M. de Terrenoire, Martellier donna sa démission avant les poursuites.

Comptable expérimenté, il trouva dans l'administration du *Crédit des Deux-Mondes*, une place supérieure à celle qu'il quittait.

— Vos nom, prénom, âge, profession et demeure? lui demanda M. de Lignerolles.

— Paul Martellier, vingt-huit ans, employé de caisse, rue Poccard, 52, à Levallois-Perret, à cause de la cherté des loyers parisiens.

— Vous reconnaissez avoir adressé à M. le procureur de la République la présente lettre dénonçant certains faits de nature à éclairer la justice sur le crime du boulevard Haussmann?

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Quel mobile vous a poussé à faire ces révélations?

— L'amitié, monsieur, l'amitié que je porte à Jean Guerrier sur qui j'ai eu le tort de concevoir des soupçons injurieux. J'entends me réhabiliter à ses yeux, mais je n'irai lui demander sa poignée de mains que lorsque je lui aurai prouvé mon dévouement.

— C'est bien. Racontez-moi avec la plus grande exactitude ce dont vous avez été témoin. Asseyez-vous.

Martellier n'était pas homme à se laisser intimider par le prestige d'un juge d'instruction. Il s'assit carrément, et d'un ton à la fois ferme et familier, fit la déposition suivante :

— Il y a eu hier deux mois, jour pour jour, je travaillais au bureau de la caisse. Mon chef recevait le public à son guichet. Soudain, le froufrou d'une robe de soie me fait relever la tête; on a beau être comptable, on

n'en est pas moins homme. J'aperçois une dame vêtue de deuil et fort élégante. Je ne pouvais distinguer ses traits cachés par un voile noir très épais, mais l'harmonie de ses proportions, l'aisance de ses manières, tout dans sa démarche, me rappelait une jolie femme que j'avais vue de temps à autre traverser les bureaux de mon ancienne maison de banque. Elle parla et le son de sa voix ne me laissa plus aucun doute : c'était Mme de Terrenoire. Elle déposa contre un carnet de chèques, quatre-vingt mille francs à la caisse. Le chef, examinant sa signature, avait répété son nom à haute voix. Quant à moi, tout en faisant semblant de continuer mes additions, je me tins aux écoutes. Mme de Terrenoire était accompagnée d'un jeune homme de mine sombre et inquiète. Elle le désigna au caissier, disant :

« Dans deux mois, à pareille date, monsieur viendra toucher la somme et vous présentera le chèque. Rappelez-vous-en, et ne faites aucune difficulté pour payer. » — Parfaitement, répondit le caissier. Du reste, madame, votre signature suffit. Ayez l'obligeance de nous la donner à part afin que nous puissions contrôler le chèque quand il nous sera présenté. »

Mme de Terrenoire se retira, suivie de son mystérieux compagnon.

La déclaration de Martellier commençait à intéresser Roger Laroque.

— Je trouvai fort étrange, continua Martellier, que Mme de Terrenoire déposât, au profit d'un tiers, une aussi grosse somme dans une autre banque que celle de son mari. Mon Dieu ! Sans l'assassinat de ce pauvre Brignolet, qui était bien la meilleure bête que j'eusse jamais connue, je n'aurais pas attaché autant d'importance à la chose. Les femmes, même celles des banquiers, ont bien le droit de cacher leur magot en dehors du domicile conjugal et d'en faire profiter le monsieur qui leur plaît. Mais j'y pense toujours, à ce diable de crime, et, faut-il vous le dire, mon opinion est que Luversan, qui vous a brûlé si gentiment la politesse, n'est pas étranger au coup ; que...

— Contentez-vous, interrompit le juge, de déposer sur les faits connus de vous.

— Et de conserver pour moi mes appréciations. Compris. J'abrège : je me gardai d'exprimer mon étonnement au caissier pour qui le secret professionnel est chose sacrée et je me livrai pendant plusieurs jours à de profondes méditations sur le cas de mon ancienne patronne, une petite mère joliment conservé, soit dit par parenthèse.

— Point de parenthèse ! observa le juge d'instruction.

— Pardon... Bref, je me tins ce raisonnement subtil : si Mme de Terrenoire a un amant, qui sait si cet heureux coquin n'a point participé

directement ou indirectement au crime du boulevard Haussmann; dans tous les cas, il serait bon que la justice fût prévenue de cet incident; il appartient aux magistrats instructeurs d'en apprécier le plus ou moins d'importance. C'est pourquoi je me suis cru autorisé à dénoncer les faits à M. le procureur de la République, et comme j'ai horreur des lettres anonymes, j'ai signé ma déclaration du nom honorable de Martellier, Paul, âgé de vingt-huit ans, employé de...

— C'est bien. Et hier, quand le compagnon de Mme de Terrenoire s'est présenté tout seul, les deux mois écoulés, pour toucher les quatre-vingt mille francs sur présentation du chèque, qu'avez-vous observé?

— Que deux agents de la sûreté surveillaient depuis le matin le hall, espérant y reconnaître le bonhomme dont j'avais donné un signalement précis à M. le procureur de la République. Ah! ils n'étaient pas difficiles à reconnaître, eux, vos agents, d'après leur air d'anciens soldats toujours au port d'arme. Avec ça, des moustaches dont les pointes menaçaient de poignarder le public. Le caissier leur demanda ce qu'ils faisaient là et ils durent exhiber leurs cartes. Je m'amusai de les voir croquer le signalement du particulier de Mme de Terrenoire. Enfin, ce particulier se présenta au guichet, passa son chèque au caissier qui, après avoir comparé les signatures, dit « c'est bien » et paya les 80.000 francs. L'inconnu empocha avec une jubilation qui se peignit dans toute sa personne. Quand je le vis sortir, quand je vis les agents disparaître à sa suite, je me dis : « Toi, mon bonhomme, tu es filé. » Je ne me trompais pas, puisque me voilà ici pour témoigner.

M. de Lignerolles relut tout haut la déposition de Martellier et l'invita à la signer.

— Vous pouvez vous retirer, lui dit-il ensuite.

Martellier salua, mais avant de gagner la porte :

— Puis-je savoir, demanda-t-il, si mon initiative vous a été utile? je serais désolé d'avoir causé de la peine à de braves gens dont les affaires particulières ne me regardent pas.

— Je ne puis rien vous dire, monsieur Martellier. J'étudie l'affaire en ce moment et je ne saurais avoir d'opinion. Je ne puis que vous féliciter d'avoir obéi à votre conscience. A bientôt, monsieur Martellier.

L'ancien camarade de Jean Guerrier salua de nouveau et sortit fort peu rassuré sur les suites de sa lettre dénonciatrice. Il regrettait maintenant d'avoir fait du zèle.

— Pourvu, se dit-il en sortant du cabinet du juge, que cet imbécile n'aille pas casser du sucre auprès du mari. Aïe! quelle tuile!

Il se rassura en apercevant dans le couloir le particulier de la

Terrenoire. Son bonhomme, gardé à vue par les deux inspecteurs aux triomphantes moustaches, venait d'être amené du dépôt et prenait place sur le banc des témoins.

Le prévenu paraissait atterré. Martellier se félicita enfin d'avoir écrit au procureur de la République et se réjouit à la pensée que Jean Guerrier lui pardonnerait bientôt ses injustes soupçons d'autrefois.

Cependant M. de Lignerolles avait délivré Laroque de sa cachette.

— Tout cela est fort intéressant, lui dit ce dernier; mais tenez-vous Mme de Terrenoire?

— Hélas! non, et je vous avouerai maintenant que j'ai peu d'espoir de la découvrir avant longtemps. Elle a de l'avance sur nos limiers.

— A propos de limiers, demanda Laroque, que deviennent MM. Tristot et Pivolot? je ne les vois plus, je n'en entends plus parler.

— Ils courent après leur fortune perdue.

— Pauvres gens...

— Et pour vous parler franc, ces messieurs ne vont plus vous voir parce qu'ils n'ont plus confiance en vous.

— Me croiraient-ils de nouveau coupable?

— Oh non! Mais ils disent que vous en savez long, plus long que vous ne voulez bien le dire, au sujet de... la complice de Luversan dans le crime de Ville-d'Avray, et que si vous aviez voulu vous décider à parler, ils seraient arrivés depuis longtemps à retrouver leur évadé.

Roger Laroque ne répondit même pas. La mort de Julia ne pouvait rien changer à sa résolution. Jamais il ne dénoncerait la mère de Raymond.

Et d'ailleurs à quoi cette révélation eût-elle pu servir désormais.

Revenant à la question du moment :

— La déposition de M. Martellier, dit-il, n'est sans doute qu'un prologue; je suis prêt à entendre la suite.

— J'allais vous le demander. Ayez la bonté de reprendre votre place derrière le paravent.

Peu d'instants après, un grand jeune homme pâle, aux traits énergiques, mais dont le regard et l'expression de la bouche exprimaient l'orgueil et la sécheresse du cœur, était introduit dans le cabinet du juge.

— Vos nom, prénom, âge et profession? lui demanda M. de Lignerolles.

— Pierre Vignol, âgé de vingt-cinq ans, docteur en médecine, rue de Moscou.

— Bien. Asseyez-vous. Vous vous êtes rendu, il y a deux mois passés, au Crédit des Deux-Mondes, en compagnie d'une dame voilée?

— Oui, monsieur

— Quelle est cette dame?

— Vous le savez. Pourquoi me le demandez-vous?

— Vous reconnaissez alors que cette dame est Mme de Terrenoire. Quels sont les motifs qui ont pu déterminer Mme de Terrenoire à disposer en votre faveur d'une somme de quatre-vingt mille francs qu'elle a placée, vous présent, au Crédit des Deux-Mondes, sous la condition que vous toucheriez ces fonds, deux mois après, jour pour jour?

— Je ne puis le dire. Je n'ai pas à le dire.

— Vous persistez dans votre refus?

— Absolument.

M. de Lignerolles appuya sur un timbre. L'huissier entra.

— Introduisez les époux Martin.

Ces témoins n'étaient autres que les concierges de l'immeuble loué et meublé en hâte, rue de Moscou, par le docteur Vignol, avec le premier billet de mille francs avancé par Mme de Terrenoire.

Interrogé, le mari commença la déclaration suivante :

— Monsieur le juge, tout ce que je puis vous dire, c'est que le docteur est un homme très comme il faut et comme il en faudrait davantage. Tel que vous me voyez, je suis asthmatique. Eh bien, le docteur m'a presque guéri de cette terrible maladie. J'étouffais depuis vingt ans, ma femme pourra vous l'affirmer, et maintenant grâce aux pilules du docteur, je respire tout aussi bien que vous, monsieur le juge.

M. de Lignerolles l'avait laissé dire dans l'espoir qu'il finirait par où il aurait dû commencer.

— Assez! s'écria-t-il. Il ne s'agit pas de votre guérison. Il s'agit d'éclairer la justice sur certains points qui l'intéressent. Contentez-vous de répondre à mes questions. Le docteur Vignol n'a-t-il pas logé une ou plusieurs personnes chez lui?

— C'est au docteur qu'il faut demander ça puisqu'il est là. Moi, je ne me mêle jamais des affaires de mes locataires. Je ne suis pas de ces concierges qui regardent par les trous des serrures en balayant les escaliers.

— Sortez! ordonna le juge. Vous attendrez ma décision dans le couloir.

Martin terrifié, se retira, l'oreille basse.

Sa femme prit place à son tour sur la sellette.

Le juge eut recours à une vieille ruse de guerre qui réussit toujours avec les faibles : l'intimidation.

— Si vous ne répondez pas franchement, lui dit-il, je me verrai obligé de décerner contre vous et votre mari un mandat d'arrêt.

Elle se mit à trembler de tous ses membres.

L'interrogatoire commença.

— Depuis combien de temps le docteur Vignol demeure-t-il dans votre maison?

— Depuis deux mois environ.

— N'a-t-on pas transporté un malade dans son appartement?

— Oui, monsieur le juge, un blessé.

M. de Lignerolles ne put réprimer un tressaillement. Ce blessé ne pouvait être que Luversan. On allait donc enfin retrouver la trace du fugitif.

Roger Laroque était très ému. Au lieu de se réjouir, comme il l'eût fait en pareil cas quelques jours auparavant, il redoutait maintenant l'arrestation immédiate du bandit.

Tout son espoir consistait à voir ses deux enfants mariés, à les emmener en Amérique, à assurer leur bonheur. Cela fait, il reviendrait seul à Paris et poursuivrait son enquête.

— Un blessé, répéta le juge. Ce blessé a du être transporté le jour même de l'emménagement.

— Oh non, monsieur le juge, l'accident n'est arrivé qu'un mois après, si ce n'est plus.

L'accident! Quel accident?

Non! jamais majestueux visage de juge ne temoigna une telle stupéfaction.

— Un mois après, répéta-t-il. Vous êtes bien sûre, femme Martin?

— Tout à fait sûre. C'était la sainte Thérèse, et comme ma sœur aînée s'appelle Thérèse, vous comprenez, monsieur le juge, que la coïncidence s'est gravée dans ma mémoire.

— Votre blessé était un grand brun, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, un petit rouge.

Pour le coup, cela devenait une véritable mystification. Que Luversan se fût teint en rouge, rien de plus naturel de la part de ce malfaiteur. Ne commença-t-il pas par se transformer en vieillard ce matin-là; l'enquête en avait donné la preuve. Mais ces métamorphoses ne pouvaient aller jusqu'à modifier la taille de l'individu, en faire d'un grand brun un petit rouge.

Malgré la gravité de l'affaire, Laroque se permit de sourire derrière son paravent. M. de Lignerolles était littéralement déconfit.

— Enfin, me direz-nous, femme Martin, s'écria-t-il, comment l'accident est arrivé!

— Monsieur le juge ne me l'avait pas encore demandé. Croyez, monsieur le juge, que si vous me l'aviez demandé plus tôt, je me serais empressée de...

Vous êtes sûr, balbutia l'inculpé, que la banque Terrenoire a été en possession des billets que j'ai touchés hier. (P. 1079.)

— Je vous le demande! hurla M. de Lignerolles en frappant du poing sur son bureau.

— Voilà, monsieur le juge. Seulement, je vous dirai ce que je dis tous les jours à mon mari : « Si tu cries si fort que ça, tu ne sauras rien. « Je n'ai plus la tête bien solide, monsieur le juge. Enfin, vous voilà bien sage à présent et je puis causer. Tout ça me revient comme par enchantement. Il était trois heures de l'après-midi. Je venais de reconduire le

facteur jusqu'au bout du couloir. J'allai retourner dans ma loge lorsque j'entendis crier au secours. Les passants couraient comme des fous dans la rue. C'était le cheval d'une voiture de remise qui s'était emballé, jetant son cocher par terre au premier choc et continuant sa course à toute vitesse. Le petit homme rouge, je le verrai toute ma vie, monsieur le juge, accourt droit sur l'animal, se jette à ses naseaux, mais il a mal calculé son élan. Il glisse de côté, tombe sous les roues de la voiture. On le relève, une jambe brisée, écrasée, en lambeaux, et on le transporte chez le pharmacien. Tout justement, le docteur Vignol arrive au même instant. Je lui conte l'affaire. Il va visiter le blessé chez le pharmacien et le trouve aux prises avec un autre médecin qui ne parlait rien moins que de lui couper la jambe. Au reste, le docteur est là ; il peut bien vous conter la suite lui-même. Sauf votre respect, monsieur le juge, je suis au bout de ma salive.

M. de Lignerolles fronça les sourcils en signe de colère. Elle en prenait à son aise avec la justice, la mère Martin. Pour se débarrasser du questionneur, elle soufflait comme un phoque.

Le juge en fut réduit à inviter le docteur à narrer lui-même cette étrange histoire d'accident.

— J'y consens, monsieur, fit Pierre Vignol sur un ton de dignité exagérée, mais je ne vois pas à quoi ce récit peut servir à votre instruction. J'aurai voulu savoir tout d'abord le motif de mon arrestation.

— Ce motif, monsieur Vignol, vous devez l'avoir deviné ?

— En aucune façon.

— Vraiment !... Nous en parlerons tout à l'heure. En attendant, veuillez me faire connaître les circonstances dans lesquelles vous avez été appelé à donner vos soins au blessé ?

Roger Laroque trouvait que le juge en prenait à son aise avec le jeune médecin. Ses malheurs l'avaient rendu méfiant envers la justice et particulièrement envers M. de Lignerolles.

Pierre Vignol s'exécuta. Il parla du bout des lèvres, d'un ton ironique.

— Comme ma concierge a l'honneur de vous le dire, la victime de l'accident de voiture qui vous intéresse à un si haut point avait été transportée dans une pharmacie. J'y cours, et je trouve, installé auprès du malade, un individu qui, interpellé par moi, me répond : « je suis médecin et je suis arrivé avant vous. » Je pouvais me retirer, mais comme le malade perdait des flots de sang, je m'offris à assister mon confrère pour les ligatures. Ce dernier repoussa ma demande et, sans souci d'effrayer la victime, s'écria : « C'est bien inutile. L'amputation est nécessaire. Vous allez m'aider à maintenir le patient. » J'examinai les plaies et je fus d'avis

qu'on pouvait essayer de sauver le membre compromis. Mon confrère me traita d'ignorant. Déjà il tirait sa trousse et prenait des airs de bourreau, quand le principal intéressé en cette affaire délicate, je veux dire la victime, se permit de revenir de son évanouissement et de protester, par des cris énergiques contre tout attentat envers son individu. Il avait entendu mes derniers mots. « Je vous en supplie, disait-il, sauvez-moi de ce boucher ». Je déclarai avec toute mon énergie que je prenais la responsabilité du sauvetage et je fis sur-le-champ les ligatures.

M. de Lignerolles avait beau étudier tous les jeux de physionomie du déclarant, il n'y trouvait que l'expression de la vérité.

Cette histoire vulgaire d'accident aurait certainement impatienté Laroque dans sa cachette sans le talent de mise en scène du jeune docteur.

— Bref, continua Vignol, je persuadai au malade de se faire soigner à mon domicile où il pouvait être transporté en moins de cinq minutes. Un mois après, c'est-à-dire avant-hier, il sortait de chez moi complètement guéri. Je lui ai sauvé la vie ; car son tempérament affaibli par de longs voyages et des fatigues surhumaines ne lui aurait point permis de supporter l'amputation. Et pourtant, monsieur, ajouta le docteur Vignol sur un ton de conviction incontestable, s'il y a quelqu'un qui aime à tailler dans le vif, c'est moi.

— Et comment se nomme ce monsieur? demanda le juge.

— Charles Boizard.

— Où demeure-t-il ?

— Je n'en sais rien. M. Boizard, qui est fort à son aise, est parti en me donnant cinq mille francs pour mes honoraires. Je n'ai pas eu l'indiscrétion de lui demander son adresse.

— Vraiment !... Et pendant son séjour dans votre appartement, personne n'est venu le voir, ce M. Boizard.

— Personne.

— Vous conviendrez que c'est surprenant. Un blessé en danger de mort fait prévenir ses parents, ses amis. Le vôtre n'a donc ni père, ni mère, ni frère, ni personne qui s'intéresse à lui.

— Apparemment. Mais où voulez-vous en venir? Quel intérêt pouvez-vous attacher à ma déclaration. Vous tenez à en savoir davantage ? C'est bien simple. Je vois ici un appareil téléphonique. Tout justement. le pharmacien de la rue de Moscou est également un abonné de la Compagnie des téléphones. Il ne quitte jamais son officine. Vous pouvez l'interroger de suite.

Décidément, c'étaient les témoins et prévenus qui faisaient la leçon au magistrat.

En somme l'idée du docteur Vignol était pratique. M. de Lignerolles l'adopta avec docilité.

Il poussa le bouton qui met en mouvement une sonnerie dans les bureaux de l'administration centrale des téléphones. Bientôt, le timbre de l'appareil vibra en réponse à son appel.

Le juge appliqua contre ses oreilles les récepteurs et se penchant au-dessus de la plaque, il commanda :

Mettez-moi en rapport avec le pharmacien de la rue de Moscou, n° 42.

— Bien, lui fut-il répondu.

Il reposa les récepteurs à leur place et attendit que son timbre eut sonné de nouveau. Trois minutes après, cette sonnerie lui annonçait que le pharmacien était tout disposé à causer de la rue de Moscou au Palais de Justice.

M. de Lignerolles se remit aux oreilles les récepteurs et prononça au-dessus de la plaque la formule sacramentelle :

— Alloh !

Le dialogue suivant s'échangea entre la pharmacie et le cabinet du juge.

— Que me voulez-vous ?

— Vous êtes bien monsieur Vincent, pharmacien, rue de Moscou ?

— Oui, monsieur. A qui ai-je l'honneur de parler ?

On a pu remarquer que les pharmaciens sont toujours à cheval sur la politesse. Profession oblige. Quand on a mission de faire respecter les lois du Codex, on ne saurait trop mettre de solennité dans ses gestes et intonations.

— A M. de Lignerolles, juge d'instruction, répondit le juge. Veuillez me dire, d'après vos registres, la date exacte du jour oú vous avez reçu dans votre officine la victime d'un accident de voiture survenu rue de Moscou même.

Après un court silence nécessaire à la recherche demandée, le pharmacien donna des explications qui confirmèrent de point en point la déclaration du docteur Vignol.

Il n'y avait plus à en douter : l'accident s'était produit un mois après la fuite de Luversan, et la victime n'était pas comme ce scélérat en fuite, un grand brun, mais un petit rouge.

— Merci ! dit le juge au pharmacien.

Il replaça les récepteurs et donna un coup de pouce au bouton pour

avertir la compagnie des téléphones que sa conversation avec l'abonné venait de finir.

Le docteur avait bien entendu les questions posées par M. de Lignerolles par l'intermédiaire de l'appareil, mais les réponses, accaparées par les oreilles du magistrat, étaient restées pour lui lettres mortes.

Et cependant il ne comprenait que trop bien le but de ce colloque à travers l'espace : M. de Lignerolles cherchait son Luversan. Le juge avait bien retrouvé la trace de Mme de Terrenoire, par les 80.000 francs déposés au Crédit des Deux-Mondes, mais c'était tout. Il lui restait à découvrir la retraite de cette femme et de son complice. Afin d'y arriver, il avait besoin de savoir quel immense service avait pu rendre le docteur Vignol aux deux fugitifs pour avoir mérité de tels honoraires.

— Ainsi donc, dit M. de Lignerolles au prévenu, vous ne voulez pas me dire les motifs de la libéralité princière de Mme de Terrenoire à votre égard?

— Il me serait bien facile d'alléguer, monsieur le juge d'instruction, répondit Pierre Vignol, que cette somme de 80.000 francs n'est qu'un dépôt confié à mes soins. Un malade peut avoir confiance en son médecin non seulement au point de vue du savoir, mais encore à celui de la probité. Eh bien, je n'allègue quoi que ce soit, je n'ai rien à dire, je garde mon secret, comme c'est mon droit, et je compte bien sortir d'ici en citoyen libre d'un pays libre.

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure, répliqua le juge.

Roger Laroque lui trouvait de la crânerie, à ce jeune médecin. Le juge ne lui paraissait pas de taille à le prendre en défaut dans cette mystérieuse affaire du Crédit des Deux-Mondes.

— Je vais vous dire, continua M. de Lignerolles, en fixant ses regards sur ceux du docteur, pourquoi vous ne voulez pas me répondre. Le matin du jour où, quittant le modeste logement que vous occupiez avec votre mère, rue des Abbesses, vous vous êtes improvisé un cabinet et un appartement convenablement meublé, rue de Moscou; ce matin-là, un malfaiteur redoutable, inculpé de deux assassinats, s'était échappé d'une villa de la banlieue, où la justice le tenait consigné jusqu'à guérison d'une blessure qu'il s'était faite en tentant de se tuer pour s'éviter le châtiment suprême.

Le docteur affecta de rire au nez de la justice.

— Vous voulez parler du fameux Luversan, dit-il. Ah! c'est par trop fort.

— Je vous ferai remarquer, observa froidement le magistrat, que c'est vous qui le nommez.

— Pardon, après vous, monsieur. En me rappelant l'évasion déjà célèbre de la matinée où il m'a plu d'improviser, comme vous dites, un cabinet rue de Moscou, vous ne pouviez faire allusion qu'à Luversan. Ce jour-là, les journaux n'ont relaté qu'une seule évasion. Par conséquent vous avez nommé avant moi le criminel dont il s'agit, ce qu'il fallait démontrer.

M. de Lignerolles prit son air le plus imposant.

— Nous verrons bien, docteur Vignol, répliqua-t-il, si cette démonstration suffira à vous disculper a la cour d'assises. En attendant, je vous retiens comme inculpé de complicité dans le crime du boulevard Haussmann.

Le docteur blêmit.

— Mais je le connaissais à peine, ce crime, s'écria-t-il. Lors de mon installation, rue de Moscou, on ne parlait que de Luversan. Les camelots hurlaient ce nom dans les rues de Paris, en assassinaient à leur tour les passants. Sachez, monsieur le juge d'instruction, que je ne lis jamais les journaux pour les faits divers. Eh bien, ce jour-là, j'ai acheté le premier journal venu pour connaître les détails de cette évasion miraculeuse.

Pendant que le greffier, de sa plume rapide, enregistrait la réponse, le juge réfléchissait.

— Docteur, dit-il enfin, je suis porté à croire que vous êtes étranger au crime pour lequel je vous arrête, mais je vous considère comme coupable d'un délit des plus graves.

— Lequel?

— Quelqu'un a dû vous mettre en rapport avec le fugitif. Vous vous êtes chargé de recueillir ce dernier et de le soigner en échange d'une fortune. Vous avez accepté cet abominable marché.

Le docteur interrompit le juge par cette audacieuse apostrophe :

— Et quand bien même cela serait! Admettons qu'on soit venu me trouver et qu'on m'ait dit : il y a un blessé qui vous appelle, qui ne veut être soigné que par vous. Dans ce cas, aurais-je eu le droit, moi, médecin, de refuser mes soins à un sujet en danger de mort. Quelle que soit l'indignité de ce sujet, j'aurais été obligé, par les lois qui régissent la profession de médecin, d'essayer de le sauver. Quant à le dénoncer, jamais! Le secret professionnel nous interdit ces délations.

Roger Laroque, très empoigné par cette lutte suprême entre juge et prévenu trouvait que le jeune médecin aurait fait un bon avocat.

— Le secret professionnel, dit M. de Lignerolles, ne se vend pas quatre-vingt mille francs.

— Mais qui vous prouve que la somme touchée par moi au Crédit

des Deux-Mondes et que vous avez saisie sans aucun droit, m'appartienne. S'il en était ainsi, je ne serais point le seul inculpé dans cette affaire. Vous ne me ferez pas croire que Mme de Terrenoire, la bienfaitrice de ma mère, a trempé dans l'assassinat d'un garçon de recettes. Jusqu'à présent, d'ailleurs, les journaux n'y ont fait aucune allusion.

Trop parler nuit. Le docteur s'enferrait.

— Vous me disiez tout à l'heure, observa le juge avec finesse, que vous ne lisiez jamais les journaux au point de vue des faits divers. Il faut croire, docteur, que le crime du boulevard Haussmann vous intéresse tout particulièrement pour que vous les ayez suivis jour par jour, au point de pouvoir affirmer que la presse n'a pas encore fait mention de Mme de Terrenoire.

Pierre Vignol se troubla; mais se remettant aussitôt :

— Tirez de mes réponses toutes les inductions qu'il vous plaira, dit-il. Quant à moi, je me retranche absolument derrière le secret professionnel. Oh! je sais bien, ajouta-t-il avec une ironie calculée, que les arrestations arbitraires sont de votre compétence. N'est-ce pas vous, monsieur de Lignerolles, qui avez failli faire guillotiner Roger Laroque?

Sous le regard acéré de cet homme qui se croyait bien fort et qui tout à l'heure tomberait en faiblesse, le magistrat demeura impassible.

— Le malheureux Laroque, conclut le docteur, avait comme moi touché un argent mystérieux; mais, fort heureusement, mon cas n'est pas identique au sien et vous ne sauriez maintenir à mon égard votre inculpation d'assassinat. Les billets que j'ai touchés au Crédit des Deux-Mondes ne proviennent pas de la caisse d'une victime de Luversan!

— C'est ce qui vous trompe, docteur. Une partie des billets de mille francs saisis sur vous se trouvaient dans la caisse de Jean Guerrier, à la banque Terrenoire, la nuit où Brignolet a été assassiné.

Atteint au défaut de la cuirasse par ce coup droit, l'inculpé baissa la tête.

— Mais répondez, répondez donc! s'écria M. de Lignerolles. Votre silence est un aveu.

— Vous êtes sûr, balbutia l'inculpé, que la banque Terrenoire a été en possession d'une partie des billets que j'ai touchés hier?

— Tout à fait sûr.

— La preuve?

M. de Lignerolles tira du volumineux dossier de l'affaire deux listes et les présenta au docteur Vignol.

— L'une de ces listes, dit-il, est celle que M. Margival a fournie dès

le lendemain du crime à M. Lacroix, commissaire aux délégations judiciaires. L'autre a été dressée par un employé du crédit des Deux-Mondes, M. Martellier, au moment même où Mme de Terrenoire venait de déposer en votre présence ses quatre-vingt mille francs. Elle est timbrée et datée. Or, voyez : les numéros de soixante des billets déposés par la titulaire du chèque de 80.000 francs, se trouvent sur la liste Margival. L'évidence est complète. Les deux tiers de la somme saisie sur vous proviennent du second crime de Luversan. Je vous arrête comme complice de ce crime.

Trop tard le docteur Vignol regretta ses dénégations et l'insolence de son attitude.

Roger Laroque, qui le plaignait tout à l'heure, qui redoutait pour ce jeune homme une nouvelle erreur judiciaire, demeura convaincu de sa culpabilité.

A l'arrogance du misérable inculpé avait succédé un complet abattement.

— Eh bien... oui... avoua enfin le docteur Vignol, j'ai caché, j'ai soigné Luversan, je l'ai guéri et Mme de Terrenoire m'a payé princièrement mes honoraires. Ce que je vous dis là, je suis prêt à le répéter à la Cour d'assises. Mais vous me rendrez d'abord ma liberté, n'est-ce pas? Vous aurez pitié de ma vieille mère qui en mourrait, si elle savait!... Avant de vous montrer trop sévère à mon égard, il faut que vous appreniez par où j'ai passé, dans quelle misère, dans quelle abjection, cette femme Terrenoire m'a trouvé quand elle m'a, à moi, le déshérité, proposé la fortune en échange d'une concession à l'honneur. Écoutez-moi jusqu'au bout, et je vous le répète, si vous me trouvez indigne de toute indulgence, songez à ma vieille mère.

Le docteur ne cacha rien de la triste vérité. Il raconta comment il avait accepté tout d'abord de soigner un inconnu qu'il installa sur-le-champ rue de Moscou, puis comment, quelques heures après, un journal crié sur la voie publique lui apprit l'évasion de Luversan et l'éclaira en même temps sur l'identité de son malade.

Il se garda bien d'avouer que, voulant profiter de la circonstance, il avait imposé Andréa de cent mille francs pour continuer ses soins et sa discrétion à l'assassin de Larouette et de Brignolet.

Il prétendit que Mme de Terrenoire à qui il refusait sa complicité l'avait tenté par l'offre d'une fortune.

Il exposa sa vie d'écolier arrivé par les concours dans l'enseignement secondaire, puis dans l'enseignement supérieur. Il étala les misères de ses luttes d'étudiant pauvre.

— Ah! s'écria-t-il dans l'excès de son désespoir, malheur à ceux

C'est vous qui m'avez porté cette lettre ? (P. 1088).

qui, dépourvus de toutes ressources pécuniaires, veulent sortir de leur basse condition. Que nous serions heureux, ma mère et moi, si nous étions restés à Oinville et si j'eusse, comme tant d'autres, continué le dur, mais tranquille métier de mon père !

Laroque trouvait que ce jeune homme avait l'esprit faussé par l'ambition. N'était-ce pas admirable que Pierre Vignol, fils d'ouvrier, fût arrivé jusqu'au diplôme de docteur en médecine? Le plus fort avait été fait par lui ; le docteur aurait dû attendre patiemment le succès de sa persévérance.

Laroque estimait avec juste raison que le docteur Vignol faisait partie de cette catégorie si nombreuse de *ratés* dont toutes les professions libérales sont encombrées.

Après ses aveux, le docteur se redressa, comme soulagé.

— J'ai eu la faiblesse, dit-il, de succomber à une tentation que la misère explique sans la justifier. Je le paye bien cher, en ce moment ; mai croyez, monsieur le juge d'instruction, que, quelle que soit, au point de vue de la morale pure, ma responsabilité dans la fuite du coupable, il n'y a pas un jury en France qui me condamnerait pour avoir voulu me retrancher derrière le secret professionnel.

— C'est ce qui vous trompe. Que Luversan, guéri par vous, commette un nouveau crime, voulez-vous me dire qui lui aura redonné la force de faire le mal? Vous vous taisez et vous avez raison. Qu'une nouvelle victime tombe sous le poignard de Luversan, c'est vous qui aurez armé sa main criminelle. Mais notre temps est précieux. Agissons. Vous pouvez encore réparer le mal. Où se cachent Luversan et sa complice?

Le docteur s'écria :

— Est-ce que je le sais ! Luversan et Mme de Terrenoire sont partis de chez moi et vous pensez bien que je ne les ai point suivis.

— Quand ont-ils quitté votre appartement de la rue de Moscou?

— Il y a huit jours.

— Et vous n'avez aucune idée de la direction qu'ils ont prise?

— Aucune.

— Alors, je suis obligé de vous envoyer à Mazas.

Avoir eu la perspective de se faire un rang parmi les princes de la science et en arriver à ce degré d'abjection !

— Et moi, répliqua le docteur, si vous êtes obligé de m'envoyer Mazas, je me verrai dans l'obligation d'en finir avec l'existence.

— On vous fera garder à vue.

Pierre Vignol sourit avec mépris.

— J'ai assez étudié, dit-il, les secrets de la vie et de la mort,

déjouer les policiers qui me surveilleront. Je ne sais rien de plus que ce que je vous ai dit, je vous le jure, sur l'honneur!

— C'est votre dernier mot?

— Je voudrais pouvoir vous dire non. J'ai tout dit.

M. de Lignerolles appuya trois fois sur un timbre. A ce signal, les deux agents de la Sûreté furent introduits dans le cabinet du juge par le garçon de bureau.

— Conduisez le prévenu à la Sûreté, commanda le juge aux agents et surtout, qu'on ne le perde pas de vue un instant. Vous le fouillerez avec soin et lui retirerez toutes armes, outils ou instruments dont il pourrait faire usage pour attenter à ses jours.

— C'est inutile, déclara le docteur Vignol sur un ton de violente indignation. On m'a déjà fait subir la torture du fouillage et on m'a tout pris.

M. de Lignerolles fit signe aux agents d'agir sans plus de retard. Toute résistance eût été inutile. Le docteur se laissa passer au poignet le lien vulgairement appelé *cabriolet*, et tête basse, il traversa entre les deux inspecteurs les couloirs du Palais de justice qui aboutissaient alors au bureau du chef de la Sûreté, près de la salle des pas-perdus de la Cour d'assises.

On le fit entrer dans une pièce attenante à ce bureau et les deux inspecteurs s'y enfermèrent avec lui.

Le docteur se reprit à espérer. Du moment que M. de Lignerolles ne l'envoyait pas à Mazas, l'arrestation ne devait pas être encore définitive.

Cependant le juge d'instruction demandait à Roger Laroque ce qu'il pensait de l'interrogatoire et des aveux du médecin.

— Mon avis, répondit Roger, est que ce jeune homme vous a dit, à peu de choses près, toute la vérité. Le malheureux ne vaut pas cher, bien certainement; mais il a pour excuse cette épidémie morale qui de nos jours fait tant de victimes : la soif de l'or. Luversan n'a pas eu grand'peine à triompher de ses scrupules. Le secret professionnel a paru à ce docteur sans clientèle et sans ressources un bouclier infaillible. Il ne vous aurait rien, absolument rien avoué, si M. Martellier n'avait eu la précaution de relever les numéros des billets de banque déposés par Mme de Terrenoire au Crédit des Deux-Mondes. La perspective d'être impliqué dans le crime de Luversan a seule décidé le docteur Vignol à tout vous dire, afin qu'il ne vous restât plus un doute sur son innocence en ce qui concerne le crime du boulevard Haussmann.

— Et vous croyez que cet homme ne connaît point la retraite des fugitifs?

— J'en suis convaincu.

— Peut-être aurions-nous pu, dit le juge d'instruction, en savoir davantage sur Mme de Terrenoire par Mme Vignol, sa nourrice. J'ai hésité, soit à faire une perquisition au domicile de la mère du docteur, soit à la convoquer à mon bureau. Il m'a semblé préférable d'établir une surveillance, rue des Abbesses, aux alentours de la maison où elle habite. La Terrenoire qui aime beaucoup sa nourrice se fera peut-être prendre en lui venant demander asile.

— J'en doute.

— J'ai chargé aussi Tristot et Pivolot de suivre Mme Vignol si elle sortait. Vous me direz qu'il y a peu de chances pour que Mme de Terrenoire ait donné l'adresse de sa retraite à sa nourrice ; mais en matière de police tout est à supposer, même l'impossible.

— Et M. de Terrenoire? demanda Laroque. Qu'en fa tes-vous?

— On le surveille aussi : Le pauvre homme n'est d'ailleurs occupé que de sa fille. Mme veuve de Mussidan, vous devez le savoir, se remarie cette semaine à Pau.

— C'est la première nouvelle. Et qui épouse-t-elle ?

— M. de Vaunoise, son premier fiancé.

— Très bien. Ces deux jeunes gens auront bien mérité leur bonheur. Mais comment ce mariage peut-il se faire en l'absence de Mme de Terrenoire?

— La fugitive, répondit M. de Lignerolles, a conservé encore quelques bons sentiments. Accompagnée de deux témoins dont l'un était la veuve Vignol, elle s'est rendue chez un notaire de Paris où elle a fait dresser un acte par lequel elle déclare approuver pleinement et entièrement le mariage de sa fille avec M. de Vaunoise.

— C'est étrange !

La conversation fut interrompu par l'entrée discrète de l'huissier qui annonça MM. Tristot et Pivelot.

— Très bien, dit le juge. Vous ferez entrer ces messieurs quand je vous sonnerai.

L'huissier s'étant retiré, M. de Lignerolles pria pour la troisième fois Roger Laroque de reprendre son poste d'observation.

Une minute après, il appuya sur son timbre et les deux policiers ruinés par Luversan furent introduits.

Tristot acceptait en philosophe sa situation d'ex-rentier.

M. Pivolot, lui, ne pouvait encore s'y faire. Habitué dès l'enfance à avoir toutes ses aises, il envisageait l'avenir avec une inquiétude sans cesse croissante. Le pauvre homme avait vieilli de dix ans en deux mois.

— Comment va? leur demanda le juge qui les traitait toujours sur un pied d'égalité.

— Mal, fit Pivolot.

— Bien, répondit Tristot.

C'était la première fois que le magistrat les voyait en désaccord.

Il se garda bien de le constater.

— Quelles nouvelles m'apportez-vous?

— Parlez, monsieur Pivolot, lui dit son vieil ami. Cela vous distraira de vos préoccupations.

Pivolot essuya avec un grand foulard rouge son front trempé de sueur.

De l'égarement se voyait dans ses yeux, autrefois si fins et si limpides.

Il eut de la peine à rassembler ses idées et commença ainsi :

— C'est bien dur!... Mettez-vous à ma place...

— Pivolot, mon ami, interrompit Tristot, il ne s'agit pas de toi, ni de moi, ni de la galette passée de notre huche dans celle de Luversan. Dis à M. de Lignerolles ce que nous avons fait ce matin. On ne te demande pas autre chose.

Pivolot devint rouge cramoisi, puis tout vert.

Cette petite semonce eut un excellent effet. Le policier oublia pour un instant la perte de son « magot ».

— Tristot et moi, dit-il, nous nous étions partagé ce matin la besogne. Pendant qu'il filait M. de Terrenoire, moi je guettais la mère Vignol. Eh bien, voilà : la mère Vignol, qui ne sort, pour ainsi dire jamais, s'est mise ce matin sur son trente-et-un et a descendu ses cinq étages. L'apercevant sur le pas de sa porte en train de parler du temps qu'il faisait avec sa concierge, je me dis : « Toi, ma vieille, tu t'en vas en visite chez des gens chic. » La pauvre femme n'y voit guère plus loin que le bout de son nez. Je n'ai pas eu de peine à la suivre, comme vous pensez. Elle gagne le boulevard Rochechouart, attrape la rue Pigalle, descend à la Trinité, prend la Chaussée-d'Antin, et tourne à droite, au boulevard Haussmann.

Cela devenait intéressant.

M. de Lignerolles échangea un coup d'œil avec Tristot.

Pivolot continua ainsi :

— Je me disais à part moi : la mère Vignol irait-elle par hasard à la banque Terrenoire et pourquoi faire? Diable! Diable! Je ne me trompais pas : la mère Vignol s'arrête devant la banque, tire de sa poche une grande enveloppe toute gonflée de papiers, la regarde sans se douter qu'un curieux — le curieux, c'était votre serviteur — lit en même temps qu'elle l'adresse du destinataire.

Mais les préoccupations personnelles de Pivolot reprenaient déjà le dessus, e au lieu de faire connaître au juge l'adresse en question :

— Ah le misérable ! s'écria-t-il en repensant à Luversan.

— C'est bon... c'est bon... interrompit encore Tristot. Revenez à la question, mon bon ami.

Il ne savait plus où il en était, le bon ami.

Tristot précisa.

— Quelle adresse avez-vous vue sur l'enveloppe ?

— Pardon, fit Pivolot. C'est que, voyez-vous, ça me travaille là dedans.

Il se frappa le front.

— L'adresse? insista Tristot.

— Oui... voilà. Il y avait écrit sur l'enveloppe, d'une écriture féminine très élégante, ce nom : *M. Margival, administrateur de la banque Terrenoire*, et au-dessus, à droite, souligné d'un trait énergique, ce simple mot : *personnelle*. Ah ! j'aurais bien donné un billet de cinq cents francs pour savoir ce qu'il y avait dans cette lettre ! Mais que dis-je, imbécile ! pardon, monsieur le juge d'instruction, c'est à moi que je dis : imbécile ! Je parle de donner cinq cents francs et j'oublie que je suis réduit à la mendicité !

Roger Laroque, attentif derrière son paravent, avait envie de s'écrier : « Tranquillisez-vous, brave homme. Je suis encore assez riche pour vous refaire, de mes deniers, la petite fortune que vous avez perdue à mon service. »

— Et après? demanda M. de Lignerolles.

— Après, la mère Vignol est entrée dans les bureaux de la banque, sa lettre à la main. Je l'ai attendue sous une porte cochère, presque en face. J'étais si bien grimé qu'aucun employé de la maison Terrenoire et Cie n'aurait pu me reconnaître. La mère Vignol n'a pas traîné dans la baraque. Elle est ressortie presqu'immédiatement sans sa lettre et a repris cahin-caha son pas de tortue. Et pendant ce temps-là, savez-vous à quoi je pensais, moi, tout en suivant la bonne maman?

Il s'arrêta encore. Ses idées tournaient bride. Il n'y était plus du tout, le bon ami à Tristot.

Ce dernier ne jugea pas à propos de le rappeler de nouveau à l'ordre.

— Je vais vous dire, moi, déclara-t-il, à quoi il pensait, Pivolot. Il se reprochait amèrement d'avoir manqué le coche. Il aurait dû pousser du coude la mère Vignol au moment où elle tirait la lettre de sa poche, lui faire tomber cette lettre de ses vieilles mains tremblotantes, la ramasser et prendre le large, pas trop vite pour ne pas éveiller l'attention des passants. Avant que la bonne femme, revenue de sa stupeur, eût eu la force

de crier au voleur, M. Pivolot, poursuivant tranquillement son chemin, serait entré dans quelque café où, tout en sirotant son vermouth-cassis, il aurait pris connaissance du contenu de la missive.

— Vous savez, Tristot, s'écria Pivolot au comble de l'indignation que, pas plus que vous, je n'ai jamais recours aux moyens illicites. Notre situation de policiers libres nous crée déjà assez de difficultés avec la justice pour que nous évitions de nous la mettre à dos par des pratiques, des manœuvres... dignes de récidivistes endurcis!

— Et après? redemanda M. de Lignerolles.

— Ah! voilà, et ce n'est pas le moins intéressant. La mère Vignol n'avait pas fait deux cents pas qu'un grand vieillard accourt derrière elle, me bouscule au passage, arrête la bonne femme et lui dit d'une voix étranglée par l'émotion : « C'est vous qui m'avez porté cette lettre! » En même temps il lui montrait l'enveloppe qui m'avait tant intriguée. — Vous êtes M. Margival? demanda-t-elle. — Oui. — C'est une commission dont m'a chargée Mme de Terrenoire.

Pivolot s'interrompit encore au moment pathétique.

— Et après? exigèrent en duo le juge et Tristot.

— Après! voilà. Margival s'écrie : « Elle! Ah! la misérable! » Et il retourne à la banque, laissant la vieille tout interdite sur le trottoir. Elle défaillait, la pauvre femme, si bien que, pris de pitié, je l'ai soutenue quelques instants. Après quoi, elle est rentrée tout droit chez elle, rue des Abbesses.

M. Pivolot avait terminé son récit.

— Et vous? demanda M. de Lignerolles à Tristot, qu'avez-vous fait ce matin.

— J'ai suivi M. de Terrenoire qui, après une courte visite à sa maison de banque, deux heures avant l'arrivée de Mme Vignol, s'est rendu en voiture chez divers bijoutiers où il a fait des acquisitions. C'était pour sa fille sans doute. En sortant d'une boutique, il a rencontré un ami à qui je l'ai entendu dire : « Je pars ce soir pour Pau. Ma fille s'y remarie dans huit jours. » Il ne rentre plus jamais à son hôtel de la rue de Chanaleilles, sans doute à cause des tristes souvenirs que cette superbe habitation lui rappelle. Il vit à l'auberge, comme un voyageur. Je l'ai lâché au café Anglais où il a déjeuné tout seul. Ma conviction est qu'il part ce soir pour les Pyrénées. Si M. le juge d'instruction veut que j'aille jusqu'à Pau, il faudra qu'il me paye mon voyage.

— Je m'entendrai à cet égard avec le chef de la Sûreté, répondit le juge. Revenez dans une demi-heure au plus tard.

Les policiers partis, Roger, consulté par le juge, fut d'avis que ce

On voulut alors procéder à sa photographie. (P. 1095.)

serait inutile de convoquer Mme Vignol. Elle ne dirait rien qui pût compromettre Mme de Terrenoire. Oubliant et Suzanne et Raymond, repris par des idées de vengeance et de réhabilitation, il donna le conseil de mettre le docteur Pierre Vignol en liberté provisoire et de le faire suivre.

— Si sa mère, dit-il, sait où est Mme de Terrenoire, elle la fera prévenir par son fils du résultat de sa mission.

— Excellente idée, déclara le magistrat. En attendant je vais faire appeler de suite M. Margival. C'est un honnête homme dans toute l'acception du mot. Il me dira certainement pour quel motif Mme de Terrenoire lui a écrit. Voulez-vous revenir ici dans une heure? Je vous ferai assister à l'interrogatoire.

— J'y serai.

Pour tuer le temps, Laroque alla faire un tour sur la berge de la Seine. A peine rendu à lui-même, il regretta de prêter de nouveau son concours à l'enquête. Que Luversan, arrêté avant le mariage de Suzanne et de Raymond, fît des révélations sur la complicité de Julia et ce mariage devenait impossible.

Décidé à se sacrifier au bonheur de sa fille, le pauvre homme était presque décidé à quitter la France pour toujours.

A son retour au palais de justice, Margival, qu'un agent était allé chercher en voiture, se trouvait déjà dans le cabinet du juge.

Roger se fit annoncer à M. de Lignerolles qui le demanda aussitôt.

Quand il entra, l'interrogatoire du vieillard allait commencer.

Le magistrat présenta Roger à Margival. Ce dernier s'inclina sans dire un mot.

Une grande souffrance morale se lisait sur les traits du père de Marie-Louise.

— Vous pouvez répondre à mes questions, devant M. Laroque, lui dit M. de Lignerolles.

— Mais enfin, messieurs, que me voulez-vous? demanda le vieillard avec une impatience marquée.

Le juge ne savait trop comment révéler à cet honnête homme les procédés peu délicats employés par Pivolot pour surveiller les démarches de la veuve Vignol. Après une hésitation qui parut fort pénible à Margival et même à Roger Laroque, M. de Lignerolles se décida enfin à user du pouvoir discrétionnaire dont les juges d'instruction sont investis dans l'intérêt de la sûreté publique.

— Monsieur, dit-il, j'ai cru devoir, pour les raisons que vous connaissez, faire établir une surveillance autour de la maison de banque de M. de Terrenoire, votre patron. Or, ce matin, l'un de mes agents a été témoin d'un fait vraiment extraordinaire qui s'est passé, boulevard Haussmann, à cent mètres tout au plus de votre établissement financier.

Le vieillard devint très pâle. Ses lèvres se contractèrent.

— Vous savez de quel fait je veux parler, continua le juge. Dispensez-moi de préciser. De deux choses l'une : ou il s'agit d'un événement de la vie privée sans aucun intérêt pour l'instruction concernant le crime

dont nous recherchons l'auteur; ou bien cet événement peut au contraire, si j'en suis informé dans les moindres détails, me faciliter ma tâche.

M. de Lignerolles s'arrêta là.

Il attendait que Margival voulût bien répondre au sous-entendu de son raisonnement.

Le vieillard ne savait pas mentir.

Faire l'ignorant, nier le fait révélé au juge par un agent bien informé, cela était au-dessous de lui.

Il répondit franchement :

— Mon Dieu, monsieur, vous faites sans aucun doute allusion à la lettre qu'une dame âgée...

— Mme Vignol...

— C'est cela. Mme Vignol m'a en effet remis une lettre, une lettre importante... non pour votre enquête, mais pour...

Le vieillard, en proie à une vive douleur, ne put retenir un sanglot étouffé.

— Je vous en prie, messieurs, dit-il en s'affaissant sur un fauteuil, dispensez-moi de préciser. La lettre ou plutôt les lettres que Mme Vignol m'a apportées et dont la pauvre femme ignore le contenu, me regardent seul, et rien au monde ne pourrait me forcer à vous révéler des faits dont j'emporterai prochainement le secret dans la tombe. Regardez-moi, messieurs, ne devinez-vous pas, à l'expression de mon visage, que ces lettres m'ont frappé à mort. De quel droit, me faites-vous surveiller! Croyez-vous donc que je sois pour quelque chose dans l'épouvantable crime soumis à votre instruction, monsieur de Lignerolles.

— Non, se hâta de dire le magistrat, je ne crois pas cela, je ne le croirai jamais.

— Alors, que voulez-vous de moi?

— Vous allez le savoir. Ces lettres vous ont été envoyées par Mme de Terrenoire qui a employé, à cet effet, comme messagère inconsciente, la veuve Vignol.

— Ah! vous êtes bien informé, dit le vieillard. Oui, ces lettres, ces lettres maudites, je les dois à... la complaisance... la... c'est affreux! de Mme de Terrenoire. Et après?

— Vous n'ignorez pas que Mme de Terrenoire a disparu?

— Je sais cela.

— Connaissez-vous aussi les raisons qui ont forcé cette malheureuse à quitter son mari, sa fille?

— Non, monsieur. Vous pensez bien que M. de Terrenoire n'a pas à me les dire, ces raisons, en admettant qu'il les connaisse.

— Enfin, monsieur Margival, s'écria le juge, vous devez bien savoir où s'est réfugiée Mme de Terrenoire, puisqu'elle vous a écrit.

— Elle ne m'a pas écrit, répliqua Margival, elle n'aurait jamais eu cette audace. Elle m'a simplement transmis des documents que la fatalité a fait tomber entre ses mains et dont la lecture m'a... Ah!

Suffoqué par sa douleur, le vieillard perdit connaissance.

— Je vous en prie, monsieur de Lignerolles, dit à son tour Roger, mettez fin à la torture de ce malheureux. Je pressens qu'il est victime d'une abominable machination. Il ne saurait être utile à votre enquête; il ne sait rien de plus que ce qu'il vous a dit au point de vue du refuge de Mme de Terrenoire.

Mais déjà le vieillard revenait à lui.

M. de Lignerolles se hâta de lui rendre sa liberté.

— Surtout, lui recommanda-t-il, pas un mot de notre entretien à M. de Terrenoire!

— Lui!! Il part ce soir pour les Pyrénées.

— Vous le reverrez sans doute au mariage de sa fille.

— Certainement et j'aurai autre chose à faire que de lui parler du palais de justice.

Il prononça ces derniers mots sur un ton où grondait la vengeance.

Tristot et Pivolot se firent annoncer aussitôt après son départ. Voulant les éviter, Roger avait repris sa place derrière le paravent.

M. de Lignerolles les mit au courant de tous les détails de l'incident Vignol.

— Je mettrai cet homme en liberté à cinq heures du soir. Trouvez-vous dans la cour du Dépôt et suivez-moi cet homme jour et nuit. Revenez ici à quatre heures, je vous remettrai la photographie du docteur.

— La photographie ne nous suffira pas, observa Pivolot. Il nous manque le nerf de la guerre.

— On ne fait rien sans argent, surtout en matière de police, dit à son tour Tristot.

Vraiment le juge était bien étourdi de ne pas se souvenir que ces deux messieurs avaient été totalement ruinés par Luversan.

Mais où trouver de l'argent? Les fonds secrets employés à la recherche des criminels et des voleurs sont maigres. Il en faut tant pour surveiller en France tous les partis politiques qui aspirent à remplacer le gouvernement établi!

D'autre part, le chef de la Sûreté serait certainement peut disposé à puiser dans la masse noire pour donner de l'ouvrage à des irréguliers. Cela ferait crier tous les Chambille du service officiel.

Roger Laroque s'amusait de l'embarras du juge d'instruction.

— Combien vous faudrait-il pour filer le docteur Vignol? demanda le magistrat à Tristot.

— Je ne sais pas, répondit celui-ci. Demandez-le à Pivolot.

M. de Lignerolles se tourna vers ce dernier.

— Combien? répéta-t-il.

— Je ne sais pas, fit à son tour Pivolot. Demandez-le à Tristot.

Cela devenait embarrassant.

— Causons peu et causons bien, dit enfin Tristot. Ne croyez-vous pas que le docteur aura plus d'une bonne raison pour quitter Paris dès qu'il sera remis en liberté.

— Cela se pourrait bien, répondit le juge.

Les deux policiers firent un grand geste qui signifiait : « Nous ne sommes pas au bout de notre peine ; il en faudra de l'argent! »

Et le juge se grattait toujours l'oreille.

Dans cette situation, force lui serait bien de se priver du concours de Tristot et Pivolot.

— C'est une vraie fatalité, dit-il. Et nous n'y pourrons rien. Je vois ce qui va se passer. On chargera de cette importante surveillance un ou deux agents à qui on remettra cent sous par jour pour leur peine. Ils n'auront même pas le moyen de stationner dans les cafés ou restaurants à double issue où le docteur pourra entrer. Et si le docteur prend le train, ils se trouveront dans la triste obligation de le laisser filer.

Comme le juge achevait ces mots sur un ton de profond découragement, un quatrième personnage apparut dans le cabinet.

C'était Roger Laroque, sorti de derrière son paravent.

Pour se donner une contenence, il avait pris un livre dans la bibliothèque et le tenait ouvert.

— Merci, dit-il à M. de Lignerolles. J'ai trouvé les renseignements que je désirais.

Il tendit la main aux deux policiers, puis tirant de sa poche un portefeuille rempli de billets de banque :

— Mes enfants, leur dit-il, je vous défends de vous adresser à d'autres qu'à moi pour les frais de vos enquêtes. Voici cinq mille francs. Avec cette somme, vous pouvez aller encore assez loin. Mais il faut compter sur l'imprévu. Voici encore cinq mille francs. Est-ce assez?

— C'est trop, dirent Tristot et Pivolot, sans refuser toutefois les dix beaux billets de mille qu'ils se partagèrent séance tenante.

— Si c'est trop, nous le verrons bien quand vous produirez votre

note de frais, répliqua Roger. Allez vous costumer et mettez-vous de suite en campagne.

Et Laroque, fatigué de cette longue séance, prit congé du juge d'instruction.

LXXV

Le chef de la Sûreté était fort embarrassé du docteur Vignol.

Il n'osait l'interroger sans en avoir reçu l'ordre du juge d'instruction qui, au reçu de la lettre dénonciatrice de Martellier, avait fait surveiller par des agents sûrs les abords du Crédit des Deux-Mondes, ordonné l'arrestation du docteur dès qu'il viendrait toucher le chèque de 80.000 francs, et conduit lui-même toute l'enquête de cet incident si imprévu.

Au bout d'une demi-heure, le chef de la Sûreté, obligé de partir en expédition, se débarrassa du prisonnier en l'envoyant au Dépôt pour y être mesuré et photographié.

Les deux inspecteurs conduisirent le docteur au bureau du service d'identification des inculpés nouvellement arrêtés.

Ce service, créé par M. Alphonse Bertillon, ne fonctionne que depuis quelques années. Après avoir passé par toutes les épreuves réservées aux novateurs, M. Bertillon, qui ne disposait d'abord que d'une petite pièce, au rez-de-chaussée, dans les dépendances du dépôt, a obtenu du ministère de l'intérieur une allocation pour aménager de vastes locaux restés vacants dans les combles du bâtiment.

La somme était minime, mais l'inventeur l'a décuplée par un moyen fort ingénieux.

Parmi les nombreux vagabonds raflés la nuit par les rondes de police se trouvent des ouvriers sans ouvrage. M. Bertillon fit appel à leur bonne volonté. Il recruta ainsi plus de serruriers, de charpentiers, de menuisiers de maçons, de peintres, qu'il ne lui en aurait fallu pour construire un palais.

Ces pauvres gens se contentèrent d'une petite rétribution et d'un supplément à l'ordinaire de la prison. En quelques semaines, ils transformèrent en une succession de confortables bureaux et salles l'affreux grenier du Dépôt.

A cette époque, les photographies des prisonniers qui avaient passé par cette antichambre du palais de justice s'élevaient au nombre de

cent mille. Y retrouver le portrait d'un malfaiteur soupçonné de récidive et qui se refuse à faire connaître son identité devenait pour les agents aussi difficile que de chercher une aiguille dans une botte de foin.

Ce fut pour obvier à ce déplorable état de choses que M. Alphonse Bertillon inventa le système dont nous allons voir l'application sur le docteur Vignol.

Remis aux mains des agents du service, le prisonnier fut invité à passer sous la toise où on releva sa taille. Il croyait en être quitte pour la prise du vague signalement dont on se contentait autrefois.

Ce lui fut une atroce humiliation que de subir le mesurage réglementaire. Un agent, dictant ses mesures à un confrère passé greffier, lui mesura la longueur et la largeur de la tête, puis celle du doigt medius de la main droite, puis celle du pied, puis l'envergure des bras étendus en croix. La couleur de ses yeux fut notée ensuite, et enfin on lui découvrit sur le visage et au cou de petites cicatrices dont la forme et la place exactes furent soigneusement enregistrées.

Le docteur se soumit sans résistance, mais un grand découragement s'empara de lui. Il se voyait pris dans l'étau de la justice.

Il sombrait dans ce gouffre sans fond.

Pendant qu'assis dans un coin de la vaste salle, le docteur appelait la mort de tous ses vœux, les agents examinaient si parmi les photographies classées, celle de l'inculpé ne se trouvait pas déjà.

Ces recherches sont rendues faciles par le classement préalable.

En effet, les photographies sont rangées d'abord par grandes divisions de taille, puis chacune des épreuves de chaque division par subdivision de longueur de tête, puis chacune de ces subdivisions en sous-subdivisions suivant la longueur du pied, et ainsi de suite, de sorte que le portrait d'un récidiviste déjà mesuré se retrouve dans une boîte contenant au plus vingt ou trente photographies sur les cent mille conservées au Dépôt.

Les agents constatèrent que le docteur Vignol ne leur avait jamais été amené précédemment.

On voulut alors procéder à sa photographie.

— Jamais! s'écria-t-il, je ne le souffrirai pas!

Comme il est impossible de faire poser de force un individu qui s'y refuse, le photographe officiel se contenta de répondre :

— Ce sera pour une autre fois. Nous attendrons que vous soyez mieux disposé.

Et cet employé se retira dans la pièce voisine.

Un instant après, le docteur, immobile, perdu dans ses sombres réflexions, était photographié à son insu au moyen d'un appareil caché

dans un carton en face de lui. Il avait suffi à un agent d'ouvrir et de refermer subitement le couvercle du carton pour obtenir une épreuve instantanée qu'il remit à l'opérateur, lequel la fixa par les procédés ordinaires.

De sa place, le docteur assista au lugubre défilé d'une fournée d'inculpés parmi lesquels se trouvaient des enfants en haillons qui tous, sans exception, niaient effrontément avoir été jamais arrêtés.

Ces jeunes récidivistes étaient pour la plupart convaincus de mensonge.

Leur mine déconfite quand on leur mettait sous le nez leur photographie aurait amusé Pierre Vignol en toute autre circonstance ; mais de se voir mêlé à cette tourbe, et de se sentir descendu plus bas que tous ces misérables, il éprouvait une désespérance plus cruelle que le châtiment en expectative.

Cependant la salle se vidait de sa lugubre clientèle. Les employés achevaient leur dure journée de travail en faisant des recherches au sujet de signalements envoyés de la province par des parquets qui ont adopté le système Bertillon.

Fatigué d'attendre la décision de son juge, le docteur écrivit fébrilement au crayon le billet suivant à M. de Lignerolles :

« Vous avez reçu ma déposition, Je ne nie pas les faits qui me sont reprochés et j'en subirai les conséquences.

« Je vous en supplie, ne me détenez pas inutilement. Laissez-moi rassurer ma mère qui ne sait rien, ne saura jamais rien.

« S'il vous faut une caution, je sais où la trouver.

« Je vous l'apporterai sous trois jours et je vous donne ma parole d'honneur de me présenter à toutes vos convocations. »

Il mit le billet sous enveloppe et obtint d'un agent qu'il le porterait de suite à M. de Lignerolles.

En lisant ce pli, le magistrat fut frappé de la confiance avec laquelle le docteur promettait caution.

Avec une logique un peu trop facile, il se dit que Mme de Terrenoire pouvait seule fournir la somme.

Il ne douta plus de la prochaine revanche de Tristot et Pivolot qui, en filant le docteur avec leur habileté accoutumée, ne pouvaient manquer de retrouver la femme du banquier et peut-être Luversan.

Un instant après, il faisait ramener l'inculpé dans son cabinet.

— Je fixe la caution à 20.000 francs, dit-il. N'essayez pas de fuir. Je vous retrouverai toujours. Restez correct vis-à-vis de la justice si vous voulez mériter son indulgence.

Le visage du prévenu s'illumina de joie.

Le vieil Yver, fils et petit-fils de berger, berger lui-même. (P. 1102.)

Libre! Il allait être libre!

— Je tiendrai ma parole, dit-il d'un ton ferme. Ma caution de 20,000 francs sera prête, sous trois jours, au plus tard.

— Très bien. On va vous reconduire au Dépôt pour la levée de l'écrou, et vous serez libéré de suite... à titre provisoire, bien entendu.

Les deux agents firent repasser le docteur par ces mêmes couloirs où

il n'osait lever les yeux de peur d'apercevoir une figure de connaissance.

Rentré au Dépôt, il en sortit à quatre heures et demie, seul, libre!

Quai de l'Horloge, il s'arrêta pour voir s'il était suivi.

Personne ne l'observait.

D'un pas rapide, il gagna le Pont-Neuf où il prit au passage l'omnibus Halle-aux-vins-Pigalle.

Il rentra rue des Abbesses, chez sa mère, qu'il trouva tout en larmes.

— Qu'as-tu, mère? lui demanda-t-il.

— Un gros chagrin, mon Pierre.

— Qu'est-il arrivé? dis-le-moi vite, je pars en voyage dans une heure. Je vais en Normandie.

— Quoi faire?

— Je t'ai parlé d'un malade, M. Boizard, qui avait été victime d'un accident de voiture rue de Moscou, le mois dernier, et que j'ai soigné à domicile.

— Oui. Eh bien?

— J'ai guéri M. Boizard. Sans moi, un charlatan lui coupait la jambe.

— C'est vrai. Mais où veux-tu en venir?

— Il me faut de l'argent pour monter un cabinet de consultations M. Boizard, qui est riche, m'en prêtera.

— Le crois-tu?

— J'en suis sûr.

— Tu en seras peut-être pour tes frais de voyage. Et puis... cela tombe mal... J'ai besoin de toi.

Elle se remit à pleurer.

La veuve hésita un instant à faire sa confession. Cela lui semblait dur, dangereux même, de mettre son fils dans la confidence d'un secret qui ne lui appartenait pas.

— Tu sais l'affection que je porte à Andréa? dit-elle enfin.

— Oui, mère. En est-elle digne?

— Peux-tu en douter. Sans elle que serions-nous devenus tous deux, depuis la mort de ton père. Nous lui devons tout.

Pierre Vignol protesta par un geste énergique. Il ne pouvait supporter qu'on fît devant lui l'éloge de la femme qui l'avait perdu.

— Je te dis, Pierre, insista la veuve, qu'Andréa est la bonté même. En veux-tu une preuve nouvelle? Tout dernièrement, elle est venue m'annoncer qu'elle partait pour un long voyage. Eh bien, elle a eu la prévoyance de me laisser douze cents francs pour ma pension. Je ne te l'avais pas dit pour conserver précieusement cet argent qui nous épargnerait, en cas de manque de travail, l'extrême misère.

— Elle t'a donné douze cents francs! s'écria le docteur. Ah la malheureuse!

— Comme tu dis cela. C'est bizarre. M. Margival a poussé devant moi ce matin cette même exclamation : « La malheureuse! »

— Margival? je ne connais pas ce nom. Explique-toi rapidement, mère. Le temps presse. Il faut que je parte ce soir chez M. Boizard.

— Tu n'iras pas aujourd'hui, mon fils. Nous avons une chose plus utile à faire.

Et elle raconta tout ce qui s'était passé au sujet de la lettre confiée à ses soins par Andréa.

Elle termina ainsi :

— A sa dernière visite, Andréa me dit : « Tu porteras cette lettre un matin de la semaine prochaine à son adresse. » Je me suis rendue ce matin à la banque Terrenoire. J'ai demandé à un employé si M. Margival y était. Il me répondit que oui. Je lui remis la lettre en le priant de la faire passer de suite à son chef. Et je me sauvai. Je n'avais pas fait deux cents pas dans la rue qu'un vieillard accourut derrière moi, m'interpella, me demanda de qui je tenais la lettre. Au nom de Mme de Terrenoire, il pâlit et s'écria, comme tu viens de le faire tout à l'heure : « Ah la malheureuse! » Puis il s'éloigna sans ajouter un mot. J'ai beau réfléchir, je ne m'explique pas le sens de votre exclamation. Je voudrais y trouver de la pitié et je n'y sens que de l'indignation. Qu'a-t-elle fait, mon Andréa? Si tu le sais, dis-le-moi.

Pierre Vignol s'était promis d'épargner à sa mère cette terrible révélation.

— Je ne sais rien, dit-il.

— Alors que signifie ton exclamation?

Il fallait bien dire quelque chose de vrai pour rassurer la pauvre femme.

— Ecoute, mère, et surtout ne te fais pas trop de peine. Ton Andréa a quitté son mari. Il doit y avoir là-dessous quelque drame d'adultère. Bref, Mme de Terrenoire est en fuite, et je ne saurais trouver bon qu'elle t'ait chargée d'une commission suspecte. Peut-être, Mme de Terrenoire a-t-elle demandé dans sa lettre de l'argent à M Margival? Cela pourrait expliquer l'indignation de ce dernier.

Mme Vignol parut plus affectée, mais moins inquiète.

— Oui, dit-elle, ce doit être ce que tu dis. La malheureuse en effet! Mais nous, qui l'aimons pour le bien qu'elle nous a fait, nous ne pouvons pas nous indigner. Je la plains, et de tout mon cœur. Ne sois pas plus dur pour elle que je ne le suis moi-même, mon enfant.

— Non, mère. Mais laissons ce triste sujet. Il faut que je parte. Je veux prendre l'express.

— Pars, bien que ce voyage me paraisse tout à fait inutile. Tu ferais mieux de retrouver Andréa et de l'avertir du résultat de ma démarche.

— Où la chercher! Elle a dû passer à l'étranger. Au revoir, mère. Embrasse-moi.

La veuve serra son fils contre sa poitrine. Il voulut se dégager. Elle le retint.

— Pourquoi courir aux aventures, dit-elle. J'augure mal de ce voyage. Tu as tort de compter sur les étrangers pour réussir. Contente-toi de gagner ta journée chez Claudinet. Tu finiras bien par percer, avec le temps.

— M. Boizard n'est pas pour moi un étranger. Je lui ai sauvé la vie.

— Il t'a payé tes soins. Il te prendra pour un intrigant.

Pierre s'était bien gardé de dire à sa mère qu'il avait reçu cinq mille francs de ce généreux malade. Il ne songeait à ce moment qu'à amasser une grosse somme pour pouvoir demander Louise Stilmans en mariage.

— Au revoir, mère.

— Alors, tu es décidé à faire ce voyage?

— Oui, mère.

— Sur quoi bases-tu ton espoir en ce M. Boizard.

— Sur sa générosité, sa reconnaissance et surtout sur sa fortune.

— Comment sais-tu qu'il est riche?

— Par lui-même. Oh! il ne l'a pas toujours été. Son histoire est très curieuse. Cela tient des *Mille et une Nuits*. Mais je n'ai pas le temps de te raconter ses aventures. Ce sera pour mon retour.

— Encore un mot?

— Quoi, mère?

— Ce monsieur ne devait-il pas t'écrire, aussitôt arrivé au pays?

— Oui. Il me l'avait formellement promis.

— L'a-t-il fait?

Cette question parut embarrasser Pierre.

— Il ne l'a pas fait, dit Mme Vignol. Quand M. Boizard a-t-il quitté Paris?

— Il y a huit jours. Je l'ai accompagné jusqu'à la gare.

— Calcule un peu. Il a eu largement le temps de t'écrire. Tu vois un ami où il n'y a qu'un client. Chacun sait que le malade promet monts et merveilles à son médecin. Tu vas t'aliéner ce monsieur en lui demandant de l'argent.

Ce raisonnement de femme expérimentée ébranla la confiance de Pierre.

— C'est pourtant vrai, dit-il, il me prouve son ingratitude en ne rivant pas. Je n'aurais pas cru cela de lui.

— N'y va pas. Mon pressentiment me dit qu'il ne t'arrivera rien de là-bas.

Pierre réfléchit un instant.

— J'y vais, dit-il enfin. Je veux en avoir le cœur net. Le silence de cet homme m'inquiète et m'intrigue tout à la fois. J'aurais juré que M. Boizard m'écrirait le lendemain de son arrivée.

— Donne-moi son adresse précise. Que je puisse t'envoyer une dépêche s'il m'arrivait du nouveau.

— Mais il ne peut rien t'arriver! Tu vas rester bien tranquille ici.

— Est-ce que je sais! Je suis si inquiète d'Andréa. Toi-même, tu me fais beaucoup de peine depuis quelque temps. Une mère n'est pas facile à tromper. Tu me caches quelque chose. Tu n'es plus le même à mon égard. Tu m'as laissée bien seule pendant deux mois! C'est l'ambition qui te tourmente. L'ambition n'est pas toujours bonne conseillère.

Le docteur Vignol n'aimait pas les reproches.

— Tu veux l'adresse de M. Boizard, dit-il. La voici.

Il inscrivit au dos d'une de ses cartes les indications suivantes :

CHARLES BOIZARD, *propriétaire*

Château des Mouettes, près Auderville

(Manche.)

Puis il passa dans sa chambre où il prit dans une cachette deux billets de mille francs sur les cinq mille provenant de la générosité de M. Boizard. Sa valise fut bientôt faite.

— Tu vois, dit-il à sa mère en lui montrant le peu de linge qu'il emportait, je n'ai pas l'intention de visiter le pays en touriste, ni de m'attarder chez mon amphitryon.

Elle le pria de s'asseoir un instant.

Il obéit avec contrainte.

— Tu vas me faire une promesse, dit-elle. J'ai la mort dans l'âme. A mon âge on a tant besoin de tranquillité. Tu m'écriras, aussitôt arrivé, n'est-ce pas?

— C'est inutile. Je verrai M. Boizard immédiatement. Il m'obligera ou il ne m'obligera pas. Dans l'un ou l'autre cas, je reviens à Paris par le train le plus proche.

— Eh bien! jure-moi de m'envoyer une dépêche si tu devais t'attarder, ne fût-ce qu'une seule journée.

— Tu y tiens?

— Absolument.

— Je te le jure.

Ils s'embrassèrent une dernière fois.

— Au revoir, mère.

— Au revoir, mon enfant.

En descendant l'escalier, Pierre entendit sa mère qui sanglotait.

Lui-même se sentait un poids énorme sur le cœur.

— Suis-je bête, se dit-il. Est-ce que je vais croire aux pressentiments, moi aussi !

Le docteur Vignol se fit conduire en fiacre à la gare Saint-Lazare où, après avoir dîné dans un restaurant du voisinage, il prit le train de Cherbourg, à huit heures du soir.

Arrivé à 6 heures 19 du matin, il lui restait encore cinq lieues à faire en voiture pour arriver au château des Mouettes, dans les dépendances de la commune d'Auderville.

LXXVI

Près Auderville, à trois kilomètres de la mer, existe en pleins champs, un amas de ruines que les marins de la Hague ont baptisé du nom de château des Mouettes.

S'il faut en croire les loups de la Manche, ces palmipèdes y viendraient en foule chercher un refuge, durant les tempêtes qui sévissent fréquemment sur le cap.

Les fins archéologues vous diront que le château des Mouettes est de style Renaissance et que, sans être princier ni ducal, il devait avoir quelque mérite architectural.

Cet avis semble être confirmé par la tradition. En effet, si vous consultez à Auderville le vieil Yver, fils et petit-fils de berger, berger lui-même, historiographe distingué de son arrondissement, mais en paroles seulement, il vous dira, d'après des récits authentiques transmis de père en fils dans sa famille :

« Les Boizard étaient autrefois de riches et entreprenants manufacturiers du Cotentin. Ils faisaient le bonheur du pays et trouvaient le moyen d'être toujours d'accord avec leurs seigneurs.

« Les Boizard eurent le tort, vers 1530, de trouver que le pape avait mal fait d'excommunier le moine allemand Luther, comme hérétique,

pour avoir attaqué la suprématie du chef de l'église, les vœux monastiques, le célibat des prêtres, les dignités ecclésiastiques, la possession des biens temporels par le clergé, le culte des saints et des reliques, l'existence du purgatoire, la communion sous une seule espèce et la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'hostie consacrée.

« Les Boizard se convertirent à la foi calviniste, furent persécutés et eurent l'honneur d'avoir un des membres les plus éminents de leur lignée, Gabriel Joseph Boizard, massacré à la Saint-Barthélemy, au son du tocsin de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

« Les Boizard ne retrouvèrent la paix que sous le règne d'Henri IV qui, revenant à la véritable tradition française, inaugura le règne de cette tolérance si vainement prêchée par l'Hospital en accordant aux protestants, par l'Édit de Nantes, la liberté de conscience, le droit d'exercer leur culte, pour les seigneurs hauts-justiciers dans leurs châteaux, avec permission d'admettre aux sermons religieux la famille de leurs vassaux; pour les autres dans toutes les villes où ce culte se trouvait alors établi et tout au moins dans une ville ou bourg par bailliage. »

Bien que ne sachant ni lire, ni écrire, le berger Yver vous prouvera encore, avec force détails d'une précision absolue, que l'Édit de Nantes, révoqué par Louis XIV, causa la perte de bien des braves gens, et non des plus bêtes, dans notre beau pays de France; que, notamment, les Boizard, mis en demeure de renier leur foi, préférèrent quitter le Cotentin et chercher une patrie plus hospitalière aux travailleurs.

« Sachant que leurs biens seraient confisqués, affirme-t-il, les Boizard résolurent de détruire leur château plutôt que d'en faire cadeau à un gouvernement qui enlevait aux prétendus hérétiques jusqu'à leur état civil et déclaraient illégitimes les enfants issus de leurs mariages.

« Durant la nuit du 24 octobre de la même année, les habitants des communes environnantes furent avertis que le feu était aux quatre coins du château. Ils accoururent pour porter secours, mais chacun s'en retourna bientôt chez soi en apprenant par un lettré de l'endroit que les Boizard avaient placé devant la façade de leur demeure un écriteau ainsi conçu :

DÉFENSE DE JETER DE L'EAU SUR LE FEU

Les propriétaires sont en sûreté et souhaitent un meilleur sort à leurs amis, ouvriers et connaissances.

Le bonhomme Yver termina ainsi son petit discours, toujours le même.

« Les Boizard étaient en train, pendant la flambée de leur château,

d'émigrer en barque chez les Anglais. De la grande île, ils passèrent en Hollande où ils firent des affaires d'or. Après la Révolution française, il ne restait plus qu'un Boizard qui, ambitieux de restaurer le château de ses pères, en racheta les ruines à vil prix. Il fit commencer de suite les travaux de restauration. On releva d'abord les bâtiments de la ferme attenante au château, mais le propriétaire, rappelé dans la Guyane hollandaise où il avait laissé sa femme malade, ne reparut pas. Qu'est-il devenu? Personne ne le sait. Cependant les gardiens de la ferme et des ruines ont, depuis ce moment, reçu de père en fils leurs appointements par l'intermédiaire du notaire, ce qui permet de croire que cette belle race de huguenots n'est pas près de finir et qu'un jour viendra où elle reprendra à la Hague le rang qui lui convient. »

Or, quatre jours après le départ du docteur Vignol pour Auderville, deux hommes, vêtus d'un vieux complet de commissionnaire, en velours marron, s'escrimaient sur la grande route, devant une ferme isolée à l'extrémité sud de la Commune, l'un à faire tourner, au moyen d'un patin, la roue d'une meule, l'autre à repasser des couteaux au frottement de cette meule.

Il était environ trois heures de l'après-midi.

Ces travailleurs en plein vent ne mettaient guère d'action à leur ouvrage. De temps à autre, ils sondaient des yeux l'horizon.

— Eh bien, monsieur Pivolot, dit l'un, ne trouvez-vous pas qu'il serait temps de rendre compte de notre nouvelle déception à M. de Lignerolles?

— Non, monsieur Tristot. Je persiste à croire que le docteur, entré il y a trois jours, sous mes yeux, au château des Mouettes, n'en est pas ressorti.

— Puissiez-vous avoir raison! répliqua Tristot. Le fait est qu'un voyageur ne peut pas prendre d'autre chemin que cette route, qu'il vienne à cheval, en voiture ou à pied, pour reprendre le train à Cherbourg. Attention! Voici la patache. J'entends les grelots.

Les deux compères s'étaient installés dans le fossé de la route, à un point où la montée est assez rude pour obliger le conducteur d'une diligence à mettre au pas ses animaux.

La voiture passa lentement près d'eux. Ils eurent tout le temps nécessaire à leur inspection.

— Pas encore! firent-ils en poussant un énorme soupir.

— Pourvu, dit Tristot, que le docteur n'ait pas fait comme les Boizard du siècle de Louis XIV dont le vieil Yver nous a si bien raconté l'histoire.

— Non, monsieur Tristot, non! Le vent de mer ne permettait pas au

Quand tu es revenu du service, tu as trouvé l'oiselle en cage. (P. 1112.)

docteur de faire, dans un simple « esquif », comme on disait au bon temps jadis, la traversée de la Manche. Attention! voici notre homme.

L'homme de M. Pivolot n'était autre que le berger Yver, qui, suivi de son troupeau, s'avançait gravement.

Les policiers se remirent à l'ouvrage

Le vieux Normand s'arrêta devant eux.

— Et mon couteau? leur demanda-t-il.

— Le voici, dit Pivolot. Méfiez-vous; nous en avons fait un vrai rasoir.

Le berger examina la lame, parut satisfait, et demanda ce qu'il devait.

— Deux sous, répondit Pivolot.

Le bonhomme, encore robuste, malgré ses soixante-dix ans passés, présentait le type de ces bas Normands dont les ancêtres conquirent l'Angleterre. De haute taille, les cheveux de blond pâle devenus tout blancs, le visage allongé, les yeux d'un bleu clair, il avait ce coup d'œil malicieux qui défie la ruse et pénètre la pensée de l'homme le plus dissimulé.

— A ce métier-là, dit-il, vous ne ferez point fortune par ici. Cependant, si vous avez des rentes...

Derrière lui, le troupeau se tassait, et les chiens étonnés, pressés de rentrer à la ferme, grognaient autour de la meule à repasser.

— Des rentes! répliqua Pivolot. C'est pas dans notre métier qu'on en attrape jamais. Heureusement que nous avons plusieurs cordes à notre arc.

— J'en avions doutance, dit le paysan qui, grâce à sa prodigieuse mémoire, maniait tout aussi bien le jargon de la Hague que le beau parler des citadins.

Et il ajouta :

— Vous n'êtes point ici pour enfiler des perles. Pas vrai?

Les deux policiers se consultèrent du regard, ainsi qu'ils en avaient l'habitude dans les grandes occasions.

Ils savaient aussi se parler par des gestes dont aucun traducteur n'aurait pu saisir le sens.

Tristot ouvrit sa tabatière et la présenta à Pivolot.

Cela signifiait : « Faut-il prendre cet homme pour confident. »

Pivolot prisa bruyamment, ce qui voulait dire : « Vous pouvez prendre cet homme pour confident. »

— Mon père Yver, dit Tristot au berger, rentrez votre troupeau à la ferme et revenez ici le plus tôt possible. Nous avons besoin de toute votre intelligence, dont plus d'un savant archi-décoré se contenterait; de tout votre flair, dont les limiers patentés de la préfecture de police seraient jaloux. Aidez-nous à trouver ce que nous cherchons et vous gagnerez plus, en vingt-quatre heures, que dans une année de votre dur métier.

— Quelle mauvaise action allez-vous me proposer? répliqua le vieux Normand.

— Regardez-nous bien en face, dit Pivolot. Avons-nous l'air de malhonnêtes gens?

— Non, mais vous devez être de fiers malins.

— Malins n'est pas malicieux, encore moins méchants. Nous combattons l'esprit du mal; nous ne l'assistons jamais.

— Vous en êtes, quoi!

— Nous en sommes! avouèrent franchement les deux policiers. Mais nous en sommes sans en être, tout comme les francs-tireurs étaient soldats sans appartenir à l'armée.

— Oui, observa avec un sourire peu rassurant le vieil Yver mais; l'ennemi les pendait, les francs-tireurs, quand il pouvait les attraper.

— L'ennemi était lâche d'assassiner ces braves qui défendaient leur patrie. Notre ennemi à nous, n'a ni patrie, ni honneur, ni drapeau. Il s'appelle : meurtre, assassinat, vol.

— Assassinat! répéta Yver avec effroi; je comprends. Attendez-moi dix minutes, le temps de rentrer mon régiment de côtelettes dans son parc, et je suis à vous.

Les derniers moutons se poussaient sous le porche de la grande entrée de la ferme, lorsque Pivolot crut devoir interpeller Tristot.

— Vous vous êtes emballé, mon ami.

— Et vous, mon cher. Il ne tenait qu'à vous de ne pas allonger votre pouce et votre index dans ma tabatière.

— Ça, c'est vrai. N'empêche que vous vous êtes emballé le premier et que vous m'avez entraîné dans votre emballage. Nous voilà à la merci d'un vieux madré qui n'aurait qu'un mot à dire dans le pays pour nous faire jeter à la mer comme de simples gabelous.

— Yver nous servira.

— J'en doute.

— Et moi, j'y mettrai la tête de Luversan à couper.

Déjà le vieux berger revenait gaillardement vers les deux faux rémouleurs.

Il explora du regard la grande route et ne voyant rien de suspect, se croisa les bras.

— Que voulez-vous de moi? leur demanda-t-il.

— A propos du retour inespéré du dernier des Boizard, dit Tristot, vous nous avez raconté l'histoire vraiment extraordinaire de cette ancienne famille.

— Oui, fit le berger, et je n'ai rien dit qui ne soit la vérité. Les Yver n'ont pas de bibliothèque, mais ce qu'ils savent est écrit en lettres ineffaçables dans leur mémoire.

— Je n'en doute pas. Vous estimez les Boizard et vous ne voudriez pas qu'il arrivât du mal au dernier survivant de leur race?

— Ah mais non! s'écria le Normand. Un de nos ancêtres, Jean-Ernest-Gabriel Yver, ayant commis l'imprudence de s'endormir sur la grève à la marée basse, fut surpris par la mer et, ne sachant pas nager, aurait infailliblement péri sans le dévouement de Joseph-Nestor-Hyacinthe Boizard qui, de passage sur les dunes, l'aperçut, se jeta à l'eau tout habillé et le ramena sain et sauf sur le plancher des vaches. Pour préserver d'un danger le dernier des Boizard, je suis prêt à risquer ma peau.

Tristot se passa la main dans les cheveux, ce qui voulait dire à Pivolot : « Vous voyez bien que j'avais raison de me confier à ce vieux berger. »

Pivolot se frotta le nez, ce qui signifiait : « attendons la suite. »

— Eh bien, dit le premier, nous croyons, mon ami et moi, que le dernier des Boizard est en très mauvaises mains et que, s'il est aussi riche qu'on le prétend, il court le risque de se faire administrer quelque mauvaise drogue.

— Par qui? demanda Yver.

— Par son médecin.

— Vous me la chantez belle! répliqua le vieux berger. Il n'y a pas de médecin qui vienne au château des Mouettes. Notre vieux docteur d'Auderville, M. Martineau, est au lit depuis huit jours et je vous réponds qu'il est incapable d'empoisonner le dernier des Boizard.

— Vous n'êtes pas au courant, mon brave Yver, dit Pivolot. M. Boizard a reçu la visite, non du docteur Martineau, mais d'un médecin de Paris qui s'est installé au château, ou plutôt à la ferme, il y a trois jours.

— Oh ça, je le saurais bien, si c'était vrai.

— Nous le savons, nous autres!

— A preuve?

— A preuve que nous avons vu entrer le docteur en question à la ferme et qu'il n'en est pas encore sorti.

— Ah! et c'est pour ça que vous repassez des couteaux sur la grande route pour guetter les voyageurs.

— C'est pour ça.

— Et vour vous méfiez du médecin?

— Énormément.

— Vous le connaissez donc beaucoup?

— Abrégeons, mon vieil Yver. Abrégeons. Le docteur qui est chez M. Boizard a été arrêté la semaine dernière à Paris pour avoir favorisé la fuite d'un grand criminel dont il a touché 80,000 francs que la justice a

saisis. On l'a laissé en liberté dans l'espoir de le retrouver un jour ou l'autre en compagnie de ce malfaiteur. Nous l'avons filé de Paris jusqu'ici et comme nous voyons que cela pourrait tourner mal pour M. Boizard, nous sentons la nécessité d'agir.

— Quel âge a votre médecin? demanda le berger.

— Vingt-six ans.

— C'est bien jeune pour empoisonner son monde. Comment M. Boizard, qui est si riche, a-t-il pu se confier aux soins d'un débutant?

— Ce débutant a eu la chance de se trouver là au moment où votre compatriote a eu la jambe cassée dans la rue par les roues d'une voiture dont le cheval s'était emporté Pour prix de sa guérison, M. Boizard lui a donné cinq mille francs.

— Pas possible!

— Le docteur, que ce cadeau magnifique a mis en appétit voudrait sans doute une plus grosse part du gâteau, sinon le gâteau tout entier. Or, il est permis de tout penser de la part d'un homme qui a reçu 80,000 francs d'un criminel en fuite.

— En effet, dit Yver, si ça s'est bien passé comme vous me le dite

— Nous vous le jurons.

— Ça, c'est pas une raison.

Pour convaincre le bonhomme, Tristot tira de sa poche une lettre qu'il avait reçue le matin de M. de Lignerolles.

— Je ne sais pas lire, dit Yver. Vous perdez votre temps. Allez, marchez, que faut-il faire?

— Avez-vous vos entrées au château des Mouettes?

— Oui et non. Je connais les gardiens, le père Mazurier et sa digne femme, mais je ne connais pas M. Boizard.

— Voyez les Mazurier et tâchez de savoir si le docteur Vignol, vous entendez bien : *Vignol*, est parti.

— C'est tout?

— C'est tout pour aujourd'hui. Nous vous attendrons à l'auberge du Cheval-Blanc où nous logeons.

— J'y serai dans une heure ou deux.

Le vieil Yver se dirigea d'un pas rapide vers le château des Mouettes.

Tout justement, la mère Mazurier, aussi bavarde que son mari était taciturne, se trouvait sur le pas de la porte du petit bâtiment qui leur servait de logement, à l'entrée de la ferme restaurée sous la grande Révolution.

— Bonsoir, madame Mazurier.

— Bonsoir, mon grand Noël.

Tous deux étaient à peu près du même âge. Ils s'étaient bousculés autrefois ensemble dans les dunes quand ils allaient à la pêche aux équilles.

aient guère de secrets l'un pour l'autre.

Dis donc, Léonie, lui demanda le vieux Noël, c'est-y vrai qu'ton maître étiont malade.

— Not' maître. J'l'avons à peine aperçu trois ou quatre fois depuis qu'il est rentré. Mais pour sûr qu'y n'est pas plus malade qu'toi et qu'moi.

Pour l'intelligence du récit, nous traduirons en langage ordinaire le patois de ces deux braves gens.

— Alors, répliqua Noël, pourquoi M. Boizard a-t-il fait venir un médecin de Paris?

— Fait venir! C'est bien le médecin qui est venu tout seul. Mazurier était au potager quand un grand jeune homme, arrivé par la diligence, est entré ici et m'a priée de faire passer sa carte à notre maître. J'ai été chercher Mazurier qui sait lire et a lu la carte tout en la portant à la salle à manger où M. Boizard prenait le café au lait avec sa femme. Pour te dire vrai, mon Noël, la visite du docteur n'a pas paru, à ce que m'a rapporté mon homme, faire plaisir à notre maître. M. Boizard a pris la carte, est devenu tout pâle, et a dit : « J'y vais ». Mazurier est sorti derrière notre maître qui l'a arrêté sur le palier et lui a dit : « Faites entrer ce monsieur dans la tourelle ».

— A l'entrée des ruines. Et après?

— Mazurier a fait longer toute la ferme au visiteur, puis le grand pré, le verger, le potager, et enfin l'a conduit à la tourelle où il l'a laissé après avoir allumé un grand feu dans la cheminée.

— Et après?

— Après, nous ne savons plus rien ou pas grand'chose. Le médecin est parti le matin même.

— Par la diligence?

— Non, notre maître a dû le conduire lui-même dans sa voiture jusqu'à Cherbourg.

— Tu les a vus partir?

— Non, ni Mazurier non plus.

— Qui conduisait la voiture?

— Notre maître en personne.

— C'est Mazurier qui a attelé le cheval?

— Oui, mais c'est notre maître qui a amené la voiture à la tourelle en suivant le mur de la ferme, jusqu'à la poterne qni n'avait jamais été ouverte depuis des années et des années.

— Mazurier ne l'a pas aidé?

— Non. Notre maître lui a dit qu'il n'avait pas besoin de lui. Mais pourquoi me demandes-tu tout ça, mon Noël. Comme tu deviens curieux, en vieillissant!

Il allait lui répondre qu'elle devenait bavarde en prenant de l'âge, mais l'arrivée de Mazurier l'en empêcha.

Le vieux jardinier-concierge du château des Mouettes fronça le sourcil en les apercevant. Toutefois, contre son ordinaire, il tendit la main à Noël et l'invita à entrer dans leur petit pavillon pour boire un coup de cidre.

— Ça n'est pas de refus, dit le berger enchanté de mettre les pieds dans la place.

— Entre vite, recommanda Mazurier. Le patron ne veut pas que nous recevions de visites.

Quand ils furent attablés et qu'ils eurent vidé silencieusement leurs verres :

— On prétend dans le pays, dit Mazurier à Noël, que tu es un malin. Je voudrais bien en avoir la preuve.

— Faudrait une occasion, répondit le berger.

Mazurier ordonna à sa femme, par un geste énergique. d'aller voir une autre pièce si elle n'avait pas quelque chose à ranger.

Elle obéit, par la force de l'habitude.

— Écoutez, mon père Noël, dit Mazurier à voix basse. Je voudrais savoir si une chose dont j'ai vent est vraie.

— Demande, mon père Mazurier, et tu seras servi, si possible.

— J'ai vent que not'maître va tout faire vendre ici.

— Déjà?

— Oh! ce n'est pas un Boizard comme les autres. Il ressemble autant à un Normand qu'un Espagnol ressemble à un Anglais. Depuis qu'il est ici, il n'est sorti qu'une fois, pour reconduire tout seul à Cherbourg, un médecin de Paris qui était venu lui rendre visite. Nous ne le voyons pour ainsi dire jamais, ni madame non plus. On leur sert les repas d'un seul coup avant qu'ils n'entrent dans la salle à manger. Ils s'enferment à clef et va te promener si jamais on a à répondre à la sonnette.

— Tu voudrais savoir si ton maître veut vendre oui ou non?

— C'est ça. Nous avons une bonne place, pas grand'chose à faire, et ça nous peinerait de la perdre. Est-ce que le petit clerc de notaire d'Auderville n'est pas un brin ton neveu?

— C'est mon neveu tout de bon, s'il te plaît. Même qu'il est orphelin et que je l'ai élevé jusqu'à ce que son grand-père voulût bien le reprendre.

— Il te dira bien ça, ton neveu, si on doit vendre la ferme

— Oui, mais c'est une grosse indiscrétion.

— Nous ferons un bon déjeuner, pas vrai?

— Va pour le déjeuner. Si je consens, c'est plutôt pour ta femme que pour toi.

— Oui, oui, je sais que tu en as tenu autrefois pour ma femme; mais quand tu es revenu du service, tu as trouvé l'oiselle en cage.

— Avec un merle qui savait mieux siffler que moi. Eh bien, c'est vrai, père Mazurier, on peut se dire ces choses-là à nos âges. Ça ne tire plus à conséquence. J'irai voir mon neveu tout à l'heure et je te rapporterai le renseignement demain.

— Pourquoi pas ce soir?

— Je n'aurai pas le temps. J'ai affaire en ville.

— Où?

— A l'hôtel du *Cheval blanc*. J'y serai dans deux heures. Si tu veux venir m'y rejoindre, tu seras sûr de m'y trouver.

— J'irai.

Le vieil Yver rentra en hâte à Auderville.

Il débaucha son neveu à l'étude du notaire et l'emmena vider un pichet de cidre dans une taverne.

Paul Yver était un de ces gamins de quinze ans qui, entrés, au sortir de l'école primaire dans le notariat, vous ont de grands airs de tabellions en herbe. Il écouta son vieil oncle avec un sérieux qui eût paru comique à tout autre qu'à un bas normand très fier de pouvoir dire : « J'ai un neveu qui ira loin sans avoir la peine de voyager. » Son visage ne laissa rien voir de ce qu'il pensait.

Quand le berger eut, après mille protestations de tendresse, exprimé le désir de connaître si le château des Mouettes allait être vendu par son propriétaire, Paul secoua la tête en petit monsieur fort embarrassé, puis il laissa échapper de sa bouche ces deux mots que son patron, M. Martineau, prononçait plus de cent fois par jour :

— C'est grave.. C'est très grave.

— Eh! je le sais bien, fit l'oncle. Aussi devrais-tu renvoyer à tous les diables tout autre que moi qui te ferait la même question.

— C'est grave, répéta le jeune clerc.

— Je n'en disconviens pas, mais rappelle-toi toutes les gâteries dont je t'ai comblé quand tu n'étais pas plus haut que Pataud, mon chien de garde Il n'y avait rien de trop beau, de trop bon pour toi. L'hiver, tu te faisais de bons feux de bois dans la grande cheminée, et si quelqu'un, le matin avait le droit de mettre deux morceaux de sucre dans son café au lait, c'était Popaul. Pas vrai, mon Paul?

Un homme, tenant à la main une lanterne sourde, sortit à pas comptés. (P. 1119.)

A ces gais et heureux souvenirs, le gamin redevint lui-même. Il rajeunit d'au moins cinq ans dans un rire laissant voir trente-deux dents entre lesquelles il n'aurait pas fait bon de passer le doigt.

— Je vas vous dire ce qui en est, mon oncle, parce que c'est vous. Oui, le château des Mouettes sera mis en vente; mais le propriétaire, M. Boizard, demande qu'on n'en souffle mot à personne. Je ne le saurais

pas moi-même si le patron, qui est sourd, ne l'avait crié ce matin à sa femme. Il était allé hier visiter la propriété avec le géomètre, ce qui a dû mettre la puce à l'oreille du père Mazurier. Le patron ne demande pas mieux qu'on vende, attendu qu'il a son bénéfice ; mais ça lui semble louche que M. Boizard soit venu tout exprès en Normandie pour cette opération.

— Pourquoi ? c'est bien naturel qu'un propriétaire se dérange quand il s'agit de la vente de son domaine.

— Le patron criait à sa femme ce matin : « Je n'aime pas qu'on me presse de cette façon-là. Ce Boizard, qui ne rend visite à personne, qui arrive tout juste pour me dire : « Voici mes papiers de famille, mes titres de propriété, vendez mes biens et que ça ne traîne pas, ne m'a pas l'air très catholique. Il a dû faire quelque banqueroute à l'étranger, et il a peur que ses créanciers ne mettent la main sur la ferme et ses dépendances. C'est grave. C'est très grave. »

— De quoi se mêle-t-il ton patron !

— C'est vrai que ça ne le regarde pas. Au reste, je n'ai pas entendu la suite de ses récriminations, sa femme ayant fermé toutes les portes par peur des oreilles indiscrètes.

L'oncle remercia le neveu, et après avoir payé le pichet, malgré les protestations du jeune clerc qui faisait semblant d'ouvrir son porte-monnaie, il se rendit à l'hôtel du *Cheval blanc* où l'attendaient Tristot et Pivolot.

Les policiers s'enfermèrent de nouveau avec lui dans leur chambre

— Vous perdez votre temps, messieurs, leur dit le berger. Il y a beau jour que l'oiseau est déniché.

— Quel oiseau ?

— Votre docteur Vignol, quoi ! Il a été reçu par M. Boizard le matin de son arrivée. Une heure après, M. Boizard le reconduisait lui-même dans sa voiture, à Cherbourg.

— Qui vous a dit cela?

— Le concierge du château des Mouettes.

— Il les a vus partir?

— Non, mais c'est tout comme.

Et le vieux berger raconta les choses telles que le père Mazurier les lui avait expliquées.

— Eh bien, moi, dit Tristot après avoir offert à Pivolot une prise de tabac que ce dernier accepta, je vous dis que ce matin-là, il n'est passé aucune voiture de maître sur la route de Cherbourg.

— M. Boizard aura peut-être conduit le docteur Vignol dans une autre direction.

— Dans ce cas, il l'aurait ramené au château.

— A moins, toutefois, observa Pivolot, qu'il ne l'ait aidé, par reconnaissance, à se cacher chez des pêcheurs qui, moyennant une bonne somme, se chargeraient de le passer en Angleterre.

L'ancien marin haussa les épaules.

— Que d'histoires! fit-il. M. Boizard ne connaît personne ici, bien que tout le monde s'occupe de lui depuis son retour. Il ne saurait donc proposer au premier venu un semblable marché sans risquer très gros. Quand bien même il aurait réussi à trouver un passeur, je vous garantis que le vent qui souffle depuis tantôt huit jours ne permettrait pas au plus hardi marin de faire la traversée de la Manche.

— Alors, c'est grave, déclara Tristot.

— Tiens! fit Yver, voilà que vous parlez comme mon neveu Paul.

Au même instant, l'aubergiste frappa à la porte des deux faux rémouleurs.

— Eh! père Yver, cria-t-il, il y a en bas le père Mazurier qui vous demande.

— Faites-le monter, répondit le vieux berger.

Rapidement, il garantit aux deux compères la discrétion et l'intelligence du gardien du château des Mouettes.

Tristot et Pivolot firent une grimace. Ils se disaient qu'un secret gardé par quatre personnes risque fort d'être éventé.

Mais il n'y avait plus à reculer. Mazurier entra sans demander la permission.

En apercevant le berger en compagnie de ces deux hommes déguisés en ouvriers, il parut tout interloqué.

— Mon père Mazurier, dit Yver, je puis te parler carrément devant ces messieurs. Ils s'intéressent encore plus que toi à ton affaire. Tu sauras pourquoi tout à l'heure.

— Ça sera-t-il vendu? demanda le gardien du château des Mouettes.

— Ça sera vendu.

— Tonnerre!

Pivolot jugea le moment opportun pour tirer de sa valise une bouteille de vieux cognac.

— Allez nous chercher des verres, demanda-t-il au berger. Nous causerons mieux après avoir bu de ce réconfortant. Vous m'en direz des nouvelles.

Tout bas ou haut Normand est sensible aux bons procédés. Yver eut bientôt fait de descendre et de remonter l'escalier. D'abord, il n'aurait pas voulu qu'on fît parler Mazurier sans être là.

Ils s'assirent autour d'une table boiteuse. Pivolot remplit les quatre verres.

On trinqua, on but, puis on fit claquer sa langue.

— C'est du fameux ! déclara l'ancien marin.

— Un velours ! approuva l'autre.

Yver fit un geste solennel pour indiquer qu'il allait parler.

— Je t'écoute, dit Mazurier.

— Eh bien, voilà. Ces messieurs ne sont pas des rémouleurs, comme on pourrait le croire quand on les voit repasser des couteaux à la meule sur la route de Cherbourg. Ce sont, devine un peu... Bah! tu n'es pas sorcier... Ce sont... des agents de police.

Mazurier ne broncha pas. A son âge, on ne s'étonne plus de rien en Normandie.

— Ils ont filé depuis Paris jusqu'ici le docteur Vignol qui, paraît-il, a fait un mauvais coup et qu'on laisse en liberté dans l'espoir de le repincer en compagnie de son complice. Leur opinion est que ce jeune médecin n'a fait le voyage que pour extorquer de l'argent à ton maître.

— C'est affaire à lui et à mon maître, déclara Mazurier. Mon maître n'est plus mon maître puisqu'il vend les Mouettes, ce qui nous mettra sur la paille, ma femme et moi. Encore si nous avions toujours nos économies, mais nos trois gendres se sont chargés de nous les placer à fonds perdus.

— Tranquillisez-vous ! s'écria Tristot. Si vous perdez votre place, je vous en retrouverai une. Je connais du monde influent à Paris.

Mazurier dévisagea son interlocuteur et lui trouva l'air d'un de ces rares honnêtes gens qui ne promettent pas plus qu'ils ne peuvent tenir.

— Pourquoi monsieur s'intéresserait-il à moi ? demanda-t-il.

— A cause du service signalé que vous allez me rendre. Mon opinion est que le docteur Vignol n'a pas quitté le château, que votre maître le cache, et que le matin du jour où ce jeune médecin a débarqué chez vous, M. Boizard a simulé un départ pour vous faire croire qu'il reconduisait son visiteur à Cherbourg. Cette complaisance pourrait être fatale à votre maître.

— Comprends-tu, mon père Mazurier ? dit Yver. Selon ces deux messieurs qui s'y connaissent, le docteur serait capable de tout. Il ne faut pas laisser faire un mauvais coup dans ta propriété.

— Pour ça non ! s'écria Mazurier. Au surplus, rien ne m'étonnerait de la part de mes maîtres qui sont des cachotiers, comme jamais vous n'en avez vus de pareils. Ils n'ont eu d'autre idée, en venant ici, que de vendre le bazar et de s'en retourner, Dieu sait où, avec le magot ! Si ces

gens-là n'avaient pas leurs papiers bien en règle, comme le notaire l'a constaté, paraît-il, je croirais que ce sont des faux Boizard. Je n'ai aperçu madame que trois fois. C'est une assez belle femme, mais pour sûr, elle doit traîner avec elle un gros chagrin. Elle a les yeux rouges d'une créature qui pleure plus souvent qu'à son tour. Quant à monsieur, ce grand brun...

A ces mots de *grand brun*, les deux policiers sautèrent sur leur chaise comme s'ils avaient reçu une décharge électrique.

— Un grand brun ! s'écrièrent-ils en duo.

— Mais oui, répondit Mazurier. Un grand brun qui vous a un regard à vous donner froid dans le dos. Il a passé une ménagerie par ici, l'année dernière. Eh bien, vrai, le dompteur frisait la moustache à un tigre qui avait l'œil plus doux que ce Boizard là.

On juge de l'émotion éprouvée par les deux policiers en apprenant que le propriétaire du château des Mouettes n'était pas un petit homme rouge, mais un grand brun.

Et cette femme dont l'homme brun aux regards féroces était accompagné, cette femme encore belle et que le chagrin, ou plutôt le *remords*, étreignait dans la solitude du château des Mouettes, les deux policiers la devinèrent.

Tristot et Pivolot touchaient-ils enfin au triomphe?

Allaient-ils faire coup triple, arrêter dans leur tanière Luversan, Andréa de Terrenoire et le docteur Vignol?

Les deux bas normands attendaient des policiers une question qui ne venait pas.

Trop fins pour trahir leur pensée secrète, eux aussi avaient tressailli en entendant leur exclamation : « Un grand brun ! »

Mazurier surtout. Le vieux gardien des Mouettes n'admettait pas que le dernier des Boizard vendît cette propriété entretenue avec un soin religieux par ses ascendants. Et il comprenait fort bien que la stupéfaction des deux Parisiens à la piste du docteur Vignol provenait du signalement qu'il avait donné de son maître.

C'était le cas où jamais de la part de Tristot d'offrir une prise à Pivolot.

Pour la troisième fois de la journée, Pivolot prisa énergiquement.

Ils y allaient de leur reste.

Tristot raconta toute l'affaire, depuis *A* jusqu'à *Z* aux paysans.

Très clairement, dans un langage simple et à la portée des deux paysans, il relata le crime du boulevard Haussmann, l'arrestation de Jean Guerrier, les bévues de la police, leur enquête particulière sur la femme

Brignolet, et enfin la découverte du coupable qu'ils avaient espéré arrêter eux-mêmes et qui leur avait échappé.

Arrivé à ce point de son récit, il abandonna l'affaire Brignolet pour parler de l'autre crime : l'assassinat de Larouette à Ville-d'Avray. Le vieil Yver, n'en savait pas un traître mot, mais Mazurier, qui lisait régulièrement le *Petit Journal*, interrompit le narrateur en s'écriant :

— L'histoire de Roger Laroque ! je la sais par cœur.

Le berger se fâcha contre l'interrupteur.

— Allez-y, dit-il à Tristot. Moi, je ne sais pas lire le journal et je n'ai pas de domestique pour me faire la lecture.

Tristot résuma l'erreur judiciaire dont Roger Laroque avait été victime, puis il dépeignit l'arrestation si extraordinaire de Luversan dans la maison même où le Levantin avait accompli son premier crime.

— Eh bien, dit-il en s'adressant au gardien du château des Mouettes, ce que vous ne savez pas, monsieur, c'est que Luversan, de son vrai nom, Mathias Zubéri, n'est autre que l'assassin de Brignolet.

Et il expliqua comment Pivolot et lui étaient arrivés, à force de persévérance, de patience, d'énergie à en avoir la preuve. Puis il lui fallut avouer leur défaite, l'évasion inouïe du criminel, sa nouvelle disparition, le vol dont ils avaient été victimes à leur tour, et enfin l'inanité de leurs recherches pendant deux mois qui leur parurent deux siècles.

— Nous avons perdu la confiance de la police et de la justice, s'écria-t-il. On ne prenait même pas la peine de nous tenir au courant d'une nouvelle piste fournie par un particulier au juge d'instruction.

Tristot retraça le rôle joué dans ces derniers temps par Martellier et enfin l'arrestation du docteur Vignol que le juge, après un interrogatoire infructueux, remit en liberté pour le faire filer à sa sortie du dépôt de la Préfecture de police.

— Où allait le docteur, dit-il, quand il prit le train de Cherbourg? chez M. Boizard ou chez Luversan ? C'est ce qu'il faut que nous sachions avant de prévenir la gendarmerie. Pour moi, il n'y a pas de doute : M. Boizard qui, d'après le signalement fourni par des témoins irrécusables, est petit de taille et rouge de cheveux, a été soigné par le docteur Vignol à la suite de son accident de voiture et lui a donné cinq mille francs d'honoraires. Qu'est-il devenu? Pourquoi ce descendant d'une des plus vieilles familles du Cotentin est-il remplacé dans son château par un grand brun accompagné d'une femme vêtue de noir? Je n'ose pas dire ce que je pense. Je devine un épouvantable drame !...

Les deux paysans se redressèrent, pâles, terrifiés. L'indignation et la fureur éclataient sur leurs francs visages.

Tous deux avaient hâte d'agir.

— Moi, dit Mazurier, je n'irai point par quatre chemins. Nous n'avons pas besoin des gendarmes pour régler le compte du bandit qui a volé les papiers de mon maître...

— Et qui, ajouta Yver, l'a peut-être assassiné !

— S'il a fait le coup, s'écria Mazurier, je veux l'étrangler de mes propres mains. Ah ! je savais bien qu'un vrai Boizard n'aurait jamais l'ignominie de vendre le château de ses pères.

Les policiers eurent la plus grande peine à calmer ces braves gens qui n'entendaient rien aux lenteurs, aux précautions d'une enquête aussi difficile.

— Je vous en prie, supplia à son tour Pivolot, laissez-moi, ainsi que mon collègue, décider du moment où il nous faudra agir. Il y a un troisième personnage auquel vous ne pensez plus. Qu'est-il devenu, celui-là?

— Le docteur Vignol ! firent les paysans.

— Oui, le docteur Vignol. Que s'est-il passé dans la tourelle où l'homme brun qui a pris la place de l'homme rouge l'a reçu à son arrivée au château des Mouettes?

Les deux bas Normands, frappés d'horreur, s'en rapportèrent à l'expérience et à la sagesse des deux messieurs de Paris.

On convint que Mazurier donnerait à Yver et aux policiers l'hospitalité pour la nuit dans son petit pavillon. Tristot et Pivolot tenaient avant tout à observer les allées et venues de la ferme, à s'assurer de l'identité des prétendus propriétaires du domaine.

Ils attendirent que la nuit fût profonde pour s'installer tous les quatre dans le grenier du pavillon d'où, par une fenêtre que masquaient des plantes grimpantes, ils dominaient la façade de la ferme et la grande allée conduisant à la tourelle par le verger et le potager.

Pendant que la mère Mazurier dormait à poings fermés sans se douter des événements tragiques qui se préparaient, régisseur, berger et policiers écoutaient, dans le silence de la nuit, les moindres bruits du dehors.

Mazurier, possesseur de deux fusils, en avait donné un à Yver. Ces messieurs de Paris étaient munis de leurs revolvers.

Longtemps ils n'entendirent que la plainte des arbres secoués furieusement par les vents chassés de la haute mer. Soudain, alors que l'aube naissante enveloppait de sa pâle clarté les restes calcinés de ce qui fut autrefois la riche demeure des proscrits du Roi-Soleil, une porte de la ferme s'ouvrit doucement et un homme tenant à la main une lanterne sourde, sortit à pas comptés.

— Attention! fit Tristot à voix basse. Il faut que je sache où va cet homme.

Il s'était fait expliquer les dispositions des lieux et avait même dressé un plan minutieux de la ferme et de ses dépendances.

— C'est lui! fit Mazurier. C'est l'homme brun. Je le reconnais à sa démarche. Faisons silence. S'il entre dans la tourelle, nous l'entendrons d'ici ; car la porte est fermée par une forte serrure dans laquelle la clef est forcée de grincer.

Ils retenaient leur haleine, anxieux derrière le rideau de lierre qui les aurait masqués même en plein jour.

Mazurier ne s'était point trompé. Une minute après, ils percevaient, malgré les clameurs de la rafale, le bruit strident du frottement du fer contre le fer.

— Il est entré dans la tourelle ! dit le gardien du château des Mouettes.

— J'y vais, déclara Tristot.

— Nous aussi! firent les paysans.

— Gardez-vous-en, répliqua Pivolot. Mon collaborateur a la spécialité de marcher la nuit avec la discrétion du chat. Laissez-le faire : il nous rapportera tout à l'heure des renseignements complémentaires sur l'affaire qui nous oblige à veiller en ce moment.

En prévision de son rôle, Tristot avait emprisonné ses pieds dans d'épais chaussons sous lesquels le sable des allées glisserait sans produire aucun craquement. Il descendit rapidement l'escalier et passa dans le jardin par une fenêtre laissée entr'ouverte à dessein.

Il rampa jusqu'à la tourelle avec la souplesse d'un peau-rouge, et au risque de se trouver nez à nez avec le sinistre noctambule, s'approcha de la porte que ce dernier n'avait pas refermée sur lui.

Point de lumière dans la première pièce. Aucun bruit à l'intérieur

Revolver en main, Tristot se glissa par l'entre-bâillement de la porte.

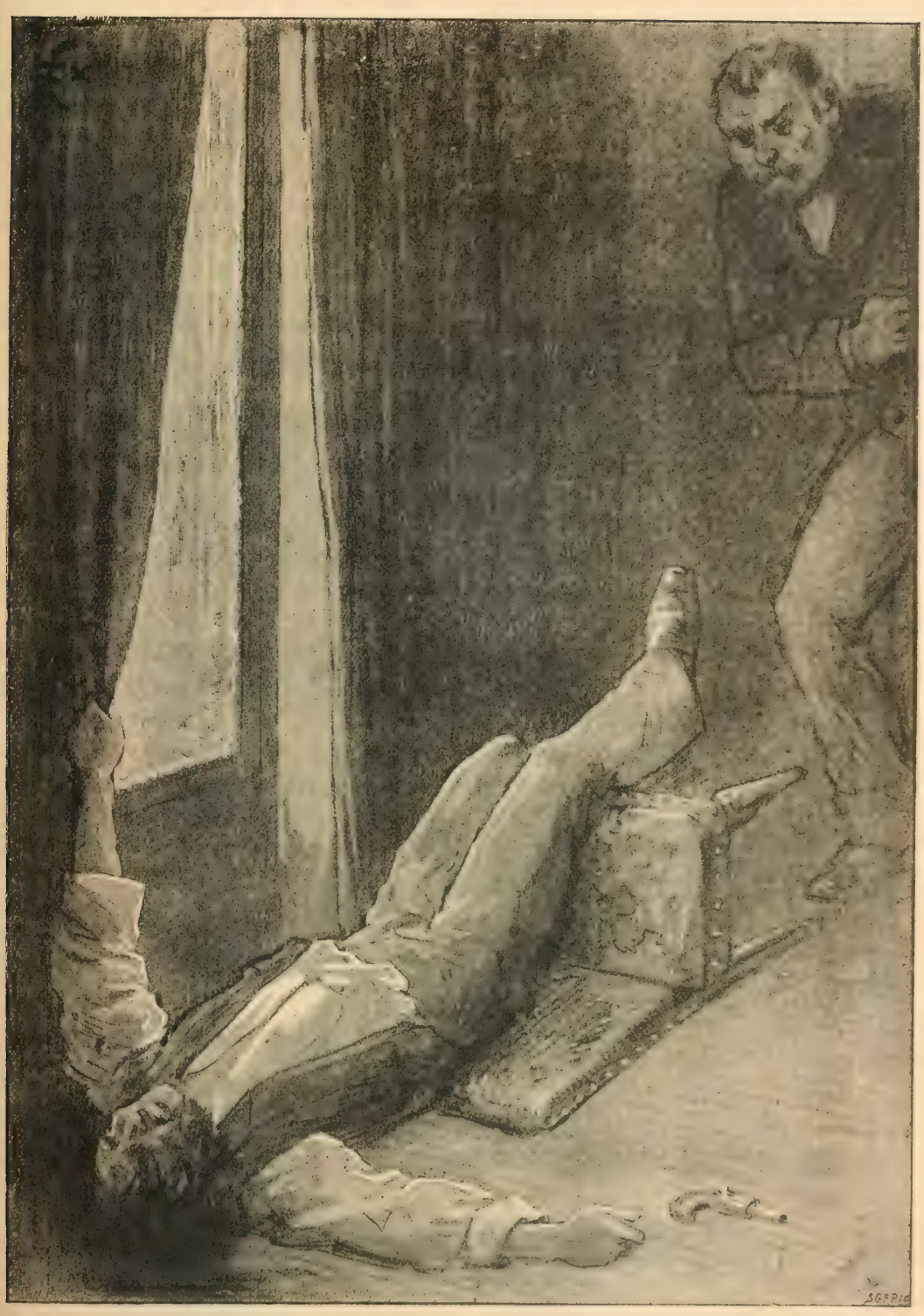
Un silence de tombeau régnait dans la tourelle.

Par où avait pu passer l'homme brun? Cette tourelle dont le toit effondré depuis le grand siècle ne contenait que deux salles sinon habitables, au moins accessibles. L'un des gardiens du château les avait fait réparer sommairement pour y remiser son bois de chauffage et ses provisions d'hiver. Le sol, en terre battue, avait été laissé tel quel.

L'homme brun n'était pas dans la première salle.

Avec sa connaissance approfondie des locaux dont il avait dressé le plan sur les indications très précises de Mazurier, Tristot arriva en vingt pas à la porte de séparation des deux pièces.

Cette porte était fermée.



M. de Terrenoire gisait sur le parquet, le crâne fracassé. (P. 1128.)

Tristot colla son oreille contre l'épais bois de chêne.

Aucun bruit n'annonçait la présence d'un être humain dans la tourelle.

Le policier se demanda si l'homme brun, immobile dans cette obscurité profonde n'allait pas se jeter sur lui et le frapper traîtreusement.

Peu accessible à la peur, il jugea néanmoins qu'il était prudent de rétrograder.

Il repassa par l'entre-bâillement de la porte et alla se blottir derrière un rideau de jeunes sapins en face la tourelle.

Quelques minutes après, un bruit de pas se fit entendre. La clef grinça de nouveau dans la serrure et quelqu'un passa devant Tristot.

L'homme brun s'avançait, éclairé par les lueurs blafardes de l'aube.

Il ne se doutait pas que deux yeux perçants le dévisageaient entre les sapins dont il frôla les branches de son manteau.

Quand l'homme brun fut rentré à la ferme, Tristot regagna en rampant le pavillon de Mazurier.

Remonté au grenier où l'attendaient les trois autres avec une inquiétude mortelle :

— C'est lui! dit-il sur un ton de triomphe.

— Qui, lui? demandèrent les paysans.

— Luversan!

— Ah!

Au même moment, une fenêtre de la ferme s'ouvrit.

A cette fenêtre apparut une femme qui, penchée au dehors, explorait du regard les profondeurs de l'allée conduisant à la tourelle.

— Regardez! fit Pivolot qui venait de tirer de sa poche une lorgnette et la braquait sur l'inconnue.

Et se reculant presque aussitôt en arrière :

— C'est elle! dit-il avec le même accent de triomphe que son collègue.

— Qui elle? demandèrent encore les paysans.

— Andréa de Terrenoire, répondit Pivolot. Nous les tenons!

LXXVII

Donc Margival savait tout.

Il les avait lues d'un bout à l'autre, ces lettres par lesquelles Blanche Warner exposait à son amant, de Terrenoire, l'affreuse situation où la mettait son absence, son abandon.

Marie-Louise n'était point sa fille!

Marie-Louise était la fille de l'homme dont il avait reçu les bienfaits, à qui il devait son relèvement matériel.

Quelle honte! Blanche Warner n'avait accepté de devenir sa femme que pour cacher sa faute.

Enceinte des œuvres de son séducteur, Blanche Warner n'avait pas craint d'écouter la parole d'amour d'un honnête homme qui l'aimait, qui l'estimait, qui croyait trouver en elle le bonheur de toute sa vie.

Et lui, Margival, si confiant, si bon qu'il ne soupçonna même pas la vérité quand le juge d'instruction demanda au banquier les motifs de ses libéralités envers Marie-Louise, il sentait pour la première fois qu'on pouvait haïr un homme après l'avoir vénéré, haïr jusqu'à la mort.

Chose étrange! Son amour pour Marie-Louise ne reçut aucune atteinte de l'épouvantable révélation.

Il ne rendait pas responsable de la faute l'enfant qui avait grandi auprès de lui, et qui, par sa gentillesse, sa grâce, son affection toute pleine de reconnaissance, le consolait d'un passé douloureux.

Au premier moment il eut l'idée de se tuer, pour oublier dans le néant, mais à l'idée de mourir sans avoir revu Marie-Louise, sa fille, sa fille par le cœur, sinon par le sang, il faiblit.

Le vieillard courut comme un fou retrouver ses enfants. Jean Guerrier et sa femme l'attendaient depuis une heure. On servit le déjeuner. Margival prit sa place à table, entre Marie et Jean. Il sourit comme d'habitude à leurs gais propos, mais Guerrier ayant amené la conversation sur le patron qui partait le soir même pour les Pyrénées, il ne put retenir le cri de son cœur :

— Ne me parlez plus de cet homme !

Jean et sa femme se regardèrent, épouvantés.

Margival, absorbé par ses préoccupations, ne devina pas qu'ils savaient déjà tout, avant lui.

— Vous avez des griefs contre M. de Terrenoire? demanda Jean avec angoisse.

Margival ne répondit pas.

— Irez-vous au moins à Pau cette semaine pour assister au mariage de Mlle Diane avec M. Julien de Vaunoise? Le patron compte absolument sur vous.

Même silence.

— Vous n'irez pas à Pau?

— J'irai ! fit Margival sur un ton sinistre.

Il repoussa son assiette, en disant :

— Je n'ai pas faim.

Marie-Louise se mit à pleurer.

— Père ! père ! disait-elle entre ses sanglots, qu'est-il arrivé ?

Il se pencha vers elle, l'embrassa tendrement.

— Ne me demandez rien, mes enfants, rien ! Quant à toi, Marie, tu seras toujours, *quoi qu'il arrive*, ma fille chérie.

Ils respectèrent son ordre. Jusqu'à la fin du déjeuner, il ne fut plus question de M. de Terrenoire.

Le lendemain, Margival partait pour les Pyrénées.

Il fut accueilli avec la plus grande aménité par le colonel.

Le banquier lui tendit la main et il eut le courage de répondre à sa cordiale étreinte.

Margival était résolu à dissimuler jusqu'à ce que le moment fût venu de régler son compte avec l'infâme.

Il ne voulait pas troubler le bonheur de ces deux enfants que tant d'épreuves avaient séparés jusqu'alors. Il savait combien Marie-Louise aimait Diane, et cette idée suffisait à contenir en lui la vengeance prête à se déchaîner.

Peu de personnes assistèrent au mariage. Julien, dont la mère était morte en lui donnant le jour, avait fait venir d'Amiens, son vieux père, qui s'était lié d'amitié avec le colonel et parlait de se fixer à Pau.

On sait qu'Andréa, avant de s'enfuir à Auderville avec Luversan avait eu soin d'adresser, par déclaration notariée, son consentement au mariage. Diane n'espérait plus la revoir et elle en portait intérieurement le deuil.

Marie-Louise s'était excusée par lettre auprès de Diane. Elle ne pouvait quitter son mari que l'absence de Margival obligeait de diriger seul la maison de banque.

Le soir même du mariage, Julien et Diane partirent en Espagne où le jeune architecte désirait faire un voyage artistique. Ils avaient promis de revenir à Pau avant de retourner à Paris et de s'y fixer.

Le banquier et Margival prirent congé du colonel et de sa digne compagne.

La tristesse de ces deux vieillards contrastait avec la joie des voyageurs.

— Il ne faut pas te désoler tant que ça, dit le retraité à son frère. Ma belle-sœur ne t'a jamais donné que du chagrin. Pour ma part, je suis enchanté qu'elle ne soit pas venue troubler notre fête avec ses airs consternés de femme à qui le remords ne laisse point de répit.

A Margival, il dit :

— Vous embrasserez votre chère enfant pour moi. Diane me parlait

d'elle tous les jours et me vantait ses qualités, que dis-je, ses perfections. Vous devez être fie , monsieur, d'avoir une si brave fille et de pouvoir vivre auprès d'elle. Mes compliments à M. Guerrier, votre gendre. C'est un brave cœur aussi, je le sais. Il a dû bien souffrir à la suite de cette sotte histoire d'assassinat dans l'usine financière qu'il a plu à mon frère de monter, comme si les Terrenoire avaient besoin d'être millionnaires.

Margival eut encore assez de force de caractère pour se contraindre pendant le retour à Paris. Il s'était dit, à force de raisonner sa douloureuse situation, qu'un éclat ne servirait à rien.

Sur le moment, alors qu'il tenait en main ces maudites lettres, il aurait pu, n'écoutant que les conseils de la vengeance, tuer l'infâme, ou bien le provoquer en duel. Maintenant, il était résolu à le châtier d'une façon plus terrible.

— Où pourrai-je vous écrire ? lui demanda-t-il à leur arrivée.

— Mais... pourquoi ?... Je viendrai déjeuner chez vous demain.

— Non, ne venez pas.

— Pourquoi ?

— Je vous le dirai dans ma lettre.

— Mais...

— N'insistez pas, vous dis-je !

M. de Terrenoire devint blême.

Il soupçonnait la pensée secrète de l'honnête homme qui lui interdisait sa porte.

— Votre adresse ? insista Margival en élevant la voix. Je sais que vous ne rentrez plus guère à votre hôtel de la rue de Chanaleilles.

— Eh bien, j'y reviens aujourd'hui même, répondit enfin le banquier, et j'attends votre lettre, ce soir.

— C'est bien.

Margival lui tourna le dos et s'éloigna d'un pas ferme.

Le soir même, le banquier, rentré dans ce somptueux hôtel qui lui rappelait des souvenirs si poignants, reçut du père de Marie-Louise la lettre suivante :

« Monsieur,

« Vous êtes un infâme.

« Je sais tout.

« J'ai lu les lettres de Blanche Warner. Je sais que Marie-Louise n'est pas ma fille.

« C'est une horrible désillusion et j'en serais mort après vous avoir

tué si Marie-Louise, qui ne vous est rien, entendez-vous, rien ! n'était pas tout pour moi.

« Je vous ai jugé et condamné.

« Je vous interdis de revoir jamais *ma* fille.

« Quant à moi, méprisant les bienfaits dont vous m'avez *indignement* comblé, je vous donne ma démission de directeur de votre maison de banque. Mon gendre et moi, nous estimons qu'il ne saurait plus y avoir rien de commun entre vous et nous !

« MARGIVAL. »

Le lendemain matin, un inspecteur de police se présentait à dix heures à l'hôtel Terrenoire et priait le valet de chambre de remettre à son maître sa carte ainsi conçue :

CHAMBILLE

Avenue des Champs-Elysées.

— Avenue des Champs-Élysées? observa le domestique. Quel numéro?

— Ça ne vous regarde pas. Portez cette carte à M. de Terrenoire.

— Il n'est pas encore descendu de sa chambre à coucher et il n'aime pas à ce qu'on le dérange.

— Portez, vous dis-je !

— Mais...

— Portez ! au nom de la loi.

Chambille était de ces policiers si fiers de représenter la loi qu'ils ne peuvent s'empêcher de le crier sur tous les toits, au risque de compromettre le succès de leurs démarches.

Cette fois, l'invocation de la loi eut un succès complet.

Le domestique s'inclina respectueusement et monta à la chambre de son maître.

Bientôt, il revint tout effaré.

— Je ne sais ce que cela veut dire, fit-il, mais...

— Mais quoi? Vous deviez bien savoir que la loi n'a jamais le temps d'attendre.

— Que voulez-vous que j'y fasse! s'écria le domestique. Mon maître s'est enfermé à clef dans sa chambre. J'ai eu beau frapper, il n'a pas répondu.

— Diable! Sapristi! Est-ce qu'il nous aurait joué le tour de se faire sauter le « bourrichon », ton maître. Montre-moi le chemin.

Amené devant la porte de la chambre à coucher, Chambille cogna d'abord discrètement, puis plus fort, puis à grands coups de poing et même à coups de pied.

La loi n'y va pas toujours de main morte.

— Mais, monsieur, fit observer doucement le domestique, vous allez tout casser.

— Imbécile! cria Chambille, tu ne comprends donc pas que ton maître est mort! Va me chercher le commissaire de police, nous n'avons pas le droit d'opérer sans ce magistrat.

Le valet de chambre fit atteler le coupé, revêtit à la hâte sa plus belle livrée, prit place dans l'intérieur du véhicule et dit au cocher d'un ton solennel :

— Chez le commissaire de police.

Ce magistrat était allé déjeuner en ville et son secrétaire, qui a charge de le représenter en cas d'absence, se trouvait occupé à interroger, pour une batterie de voisins, la plus jolie fruitière du quartier.

On ne s'étonnera donc pas si la porte de la chambre à coucher de M. de Terrenoire ne fut ouverte que quatre heures trois quarts après les sinistres pressentiments de l'inspecteur Chambille — Avenue des Champs-Elysées, sans numéro.

Cet inspecteur ne s'était malheureusement pas trompé.

M. de Terrenoire gisait sur le parquet, le crâne fracassé.

Il s'était fait sauter la cervelle d'un coup de revolver.

LXXVIII

Nous touchons au dénouement de la tragique histoire de Roger Laroque.

Avant d'y arriver, nous avons le devoir d'annoncer qu'un personnage

Étendu sur le dos, insensible à toutes choses du monde extérieur... (P. 1130.)

qui, on le reconnaîtra bientôt, valait mieux que sa réputation, était, contrairement aux prévisions de Joseph Perruchet, encore de ce monde au moment où Tristot et Pivolot, assistés de deux bas Normands, se disposaient à arrêter Luversan et ses complices.

Il s'agit du jeune Célestin Damour.

Les derniers renseignements nous le montraient, après le naufrage

du *Véloce*, accroché à une épave, repassant à Joseph le paquet de lettres pour la remise desquelles Roger avait promis vingt mille francs à d'Andrimaud, et, finalement, emporté par une montagne d'eau.

— Tenez bon! lui avait crié Joseph.

Mais Célestin, de poigne peu solide, lâcha tout et se laissa aller dans la tempête.

La vague le prit aussi délicatement que possible. Elle le remonta à son sommet, et il flotta sur l'écume argentée pendant les quelques lieues parcourues à toute vitesse par l'énorme masse liquide.

Célestin avait neuf chances sur dix de se briser contre les falaises à pic de Jobourg, en face l'île d'Aldernay, où le courant devait l'emporter.

La vague lui fit la gracieuseté d'obliquer un peu plus au sud, non loin du petit port de Pénitot, situé à l'échancrure qu'on appelle l'anse de Vauville et où débouche une rivière.

Elle le déposa gentiment sur une belle plage de sable fin à la marée descendante. Elle prit soin de pousser le plus avant possible ce précieux fardeau sur la terre ferme, de façon à ce qu'une autre vague ne le reprît pas au retour.

Célestin en fut quitte pour une épaule démise, un bras cassé et une félure au crâne.

Etendu sur le dos, insensible à toutes choses du monde extérieur, il resta ainsi toute la nuit et le matin jusqu'à sept heures, sans se douter que le soleil, dispersant les nuages, le réchauffait de son puissant rayonnement.

La Providence daignait encore veiller sur lui. Elle fit passer Marie sur son chemin, Marie, une jeune vierge qu'il ne faudrait pas confondre avec la mère de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Marie était de ces infatigables pêcheuses qui, jambes nues, sautent prestement de rocher en rocher, et s'en vont chercher, dans les bassins profonds où l'eau reste emprisonnée à marée basse, les crabes moussus, les poupards et les gouffiques qu'on vend un assez bon prix sur le marché de Cherbourg.

Marie Cahue de son nom de famille — ayant jeté, du haut d'une roche élevée, un coup d'œil d'investigation sur la plage, aperçut un point rouge sur un fond blanc.

De la main gauche posée gracieusement au-dessus des yeux, elle s'abrita de la réverbération de la lumière et put distinguer avec plus de netteté la chose étrange qui avait frappé ses regards.

— C'est un noyé! s'écria-t-elle.

Aussitôt, une dizaine de ses camarades, occupées à remplir leur hotte de bêtes monstrueuses, se redressèrent pour voir le noyé.

— Là ! fit-elle. Courons. Il n'est peut-être pas mort.

Et toutes abandonnèrent la besogne, toutes se précipitèrent au secours de Célestin dont la ceinture rouge éclatait aux feux du soleil sur la blancheur de la chemise neuve qu'il s'était payée le matin même de son embarquement avec l'argent de la « banquière. »

L'essaim des jeunes filles se groupa autour de l'infortuné.

En voyant son visage tout couvert de sang coagulé, elles se prirent de pitié.

Ce fut sur la plage un concert de lamentations.

— Le pauvre garçon ! — Pour sûr, il est mort ! — Sans nous les corbeaux seraient venus lui dévorer la figure ! — C'est presqu'un enfant ! — Si sa mère le voyait comme ça, ici !

Marie Cahue, très discrète de sa nature, se contentait de penser : « C'est dommage, il était gentil ».

On décida que Marie, la plus agile, irait à Pénitot chercher le médecin pendant que les autres veilleraient le cadavre à tour de rôle.

Trois quarts d'heure après, Marie revenait sur la plage avec le docteur Durieu, un vieux médecin à demi rentier qui, depuis vingt-cinq ans, exerçait tant bien que mal de Jobourg à Diélette et de Diélette à Jobourg.

Le praticien constata que l'inconnu respirait encore.

— Il faudrait un brancard, dit-il.

Marie s'écria :

— Le père Cahue en a un !

— Ton père est-il chez lui ? demanda le médecin à la jeune fille.

— Oui, monsieur le docteur. Il ne sort presque plus depuis que sa barque s'est brisée contre la falaise.

— Lui aussi a eu la tête un peu fêlée ce jour-là.

— Et vous l'avez guéri. Je cours lui dire d'apporter le brancard. Mon cousin Georges l'aidera.

Déjà les pêcheuses, certaines que le blessé était en bonnes mains s'en retournaient au pied de la falaise.

Marie prit sa course vers la Diélette.

Elle arriva tout essoufflée à la cabane où le père Cahue, ruiné par la perte de son petit bateau de pêche, se désolait du matin au soir sans avoir le courage de prendre un parti.

— Quoi ! qu'y a-t-il encore de cassé ? dit-il. Au fait, ça m'est égal, je n'ai plus rien à perdre.

— Papa ! papa ! Un noyé !

— Où ça ! Qui ?

— Sur la plage. Personne ne le connaît. Le docteur Durieu l'a examiné. Peut-être le sauvera-t-il, comme il t'a sauvé.

— Sauver un noyé ? Au fait, on croyait bien que je l'étais, moi.

— Le noyé respire encore

— Alors c'est un faux noyé.

— Le docteur Durieu demande le brancard. Je vais voir si mon cousin Georges est chez lui, afin qu'il vous aide. Le noyé n'est pas lourd. C'est un petit jeune homme, tout mince, tout maigre. Il n'a pas dû manger tous les jours, bien sûr.

— C'est bon ! On y va de suite. Tu trouveras Georges à la taverne. Il n'en démarre plus, depuis que ma ruine a causé la sienne. Il parlait ce matin de devancer l'appel.

Marie n'avait pas attendu la fin de ces lamentations.

Elle trouva effectivement son cousin à moitié ivre.

En apercevant Marie, Georges se leva tout honteux.

— Fais pas attention ! dit-il. J'ai mon coup de feu. Qu'y a-t-il pour ton service ? Veux-tu que je me jette à l'eau pour toi ?

Georges adorait sa cousine, et il lui tardait d'être un marin tout de bon, un *homme calé*, pour lui demander sa main.

Marie lui expliqua l'affaire.

L'idée qu'un naufragé avait besoin de lui suffit à dégriser le brave garçon. Il courut chez son oncle et tous deux, suivis de Marie, se hâtèrent d'apporter au docteur Durieu leur brancard.

Les trois hommes soulevèrent avec mille précautions le blessé et l'étendirent sur la couchette portative.

— Voulez-vous qu'on le transporte chez vous, père Cahue ? demanda le médecin au pêcheur. Votre maison est la plus proche d'ici et il importe d'éviter des secousses au blessé. Ce doit être un émigrant dont le vaisseau aura fait naufrage cette nuit.

— Nous ne sommes pas riches, répondit Cahue, mais nous n'avons jamais refusé l'hospitalité à un malheureux digne d'intérêt.

Marie reprit sa hotte à demi pleine d'équilles et rentra avec eux à La Diélette. Elle espérait bien qu'on aurait besoin d'elle pour préparer le linge nécessaire au pansement.

Et sur le parcours, elle ne cessa d'invoquer sa patronne, reine des Cieux, en faveur de ce pauvre jeune homme qu'un malheureux sort avait jeté mourant sur la plage.

Marie dut croire que, là-haut, sa prière avait été entendue : le blessé rouvrit les yeux dans la cabane des Cahue et un peu de couleur lui revint aux joues.

— Allons! fit le docteur, ça ne sera rien. Le voilà qui ressuscite.

Quelques gouttes d'un cordial versé entre les lèvres de Célestin Damour suffirent à lui rendre l'usage de la parole.

— Où suis-je? demanda-t-il.

Personne ne lui répondant, il jeta un regard circulaire sur l'assistance et ses yeux s'arrêtèrent de préférence sur le visage frais et souriant de Marie.

— Je suis bien ici, fit-il.

Un instant après, il s'endormait.

— Laissons-le se remettre tout doucement, dit le docteur. Puis nous le déshabillerons et nous verrons s'il a quelque chose de cassé. Au fait, j'ai plusieurs visites à faire à La Diélette. Il y a chez les Moreau, un grand' père qui s'en va de vieillesse; on me demande un miracle.

— Ce ne serait pas le premier, déclara le père Cahue.

Le médecin prit son chapeau et sortit après leur avoir fait cette recommandation :

— Si le blessé se réveille, déshabillez-le vous même pendant que Marie viendra me chercher. Surtout, pas de faux mouvements.

Un instant après le départ du docteur Durieu, Célestin rouvrait de nouveau les yeux et ne voyant pas ce qu'il espérait, murmura ces mots que Marie fut seule à comprendre et à trouver très éloquents :

— Où est-elle?

Cahue fit signe à sa fille qui courut chez les Moreau. Aidé de son neveu ils déshabillèrent le blessé qui ne cessait de pousser de sourds gémissements.

— Où cela vous fait-il mal? lui demanda Cahue.

— Partout.

— Vous sentez-vous une avarie sérieuse?

— Aïe!

Cahue venait de lui secouer son bras cassé.

— Ce n'est qu'un abatis endommagé, déclara le pêcheur. Moi qui vous parle, j'ai eu le bras droit cassé deux fois ; il est plus solide que le bras gauche.

— Aïe !

Le père Cahue, en lui retirant sa chemise, avait malmené l'épaule démise.

— Le rebouteur vous remettra ça d'aplomb. Moi qui vous parle, j'ai eu l'épaule gauche démise trois fois. Ce n'est pas une affaire.

A ce moment, Georges, en rangeant la ceinture rouge de Célestin, fit tomber les billets de banque qu'elle contenait.

— Monsieur, monsieur, dit-il au blessé, votre argent? Tenez, je mets sous votre oreiller. C'est fait.

— Merci, fit Célestin.

Il l'avait oublié, ce maudit argent dont la possession l'avait obligé de fuir la France après sa libération.

Cahue cligna de l'œil à son neveu en apercevant les billets de mille francs. Cela signifiait tout bonnement, sans aucune arrière-pensée : « Et dire qu'avec de ces chiffons de papier nous aurions de quoi remonter une barque. »

Déjà, le docteur Durieu, ramené par Marie, procédait à l'examen des blessures. La jeune fille s'était retirée dans la pièce voisine, attendant avec impatience qu'on eût besoin n'elle.

Célestin poussait les cris les plus variés. Ah! il n'était pas fait à la douleur physique, l'ancien pensionnaire du dépôt de la préfecture de police et de Mazas. Capable de supporter la faim, la froidure, il « canait » littéralement devant la chirurgie représenté par le docteur Durieu.

— Vous avez de la chance, lui disait ce dernier en lui remboitant l'épaule avec l'aide des deux pêcheurs, vous avez de la chance de vous être fêlé le crâne sans que le cerveau soit atteint. Ne criez donc pas comme ça. L'épaule est remise. Vous n'y penserez plus dans huit jours. Maintenant, il s'agit de resouder le bras droit.

— Pardon, docteur, fit Célestin. Est-ce qu'on ne pourrait pas remettre la suite à demain, comme dans les feuilletons du Petit Journal?

Le docteur Durieu avait fait ses études de médecine à Paris. Il reconnut de suite dans cette supplique l'accent et la tournure d'esprit du faubourien.

— Vous êtes de Belleville, vous, dit-il à Damour, à moins que vous ne soyez de la Villette.

— Je suis de *Montpernasse*, déclara Célestin. A propos, vous autres, où sommes-nous pour l'instant?

— A La Diélette!

— Connais pas. Dans quel département la mettez-vous, votre Diélette?

— Dans la Manche.

— Sur la côte, probablement. J'entends d'ici le vacarme de la mer. En voilà une à qui je ne me fierai plus. Elle m'a bien arrangé pour mon premier voyage!

Il « blagua » ainsi un quart d'heure durant pendant que le médecin préparait le bain de plâtre dans lequel on tremperait les bandelettes pour l'appareil.

Quand il eut finit ses préparatifs, le docteur s'avança près du lit.

Il n'aimait pas les criards, le docteur. Il était habitué à couper, à tailler dans le vif sur des hommes chez qui la souffrance physique ne domine jamais la force morale.

— Vous ! affirma Célestin, c'est pas votre affaire ! Je crierai, si ça me plaît.

De fait, il cria comme un damné pendant que le docteur le reboutait. Quant à bouger, il en aurait été bien embarrassé, étant maintenu par les quatre poignes d'acier du père Cahue et de son neveu.

— Et de deux ! fit-il quand l'appareil fut posé. Y a-t-il un numéro trois ?

Le docteur, sans lui répondre, lui lava la plaie de la tête et la banda fortement.

Le linge avait été découpé par Marie dans un beau drap tout neuf.

— Ça y est ! dit le docteur Durieu. Vous l'avez échappé belle, mon garçon.

Célestin ne souffrait presque plus. Il remercia de tout son cœur le médecin et les pêcheurs.

Pour prouver sa reconnaissance, il s'offrait à payer de suite les honoraires.

— Vous réglerez, dit Durieu, quand vous serez tout à fait guéri, et encore à une condition, c'est que vous en aurez les moyens, sans vous mettre sur la paille.

— Nous avons de quoi, et nous ne sommes pas regardant, déclara le jeune Damour.

Ce fantôme de gavroche déjà usé, tant par les privations que par les excès, intriguait, inquiétait le docteur. Si, comme les pêcheurs, il avait entrevu la petite fortune de Célestin, il aurait certainement conçu des doutes sur la légitimité de cette somme.

— Maintenant que vous voilà raccommodé, lui dit le docteur pourriez-vous nous dire d'où vous venez et où vous vouliez aller ? Vous êtes ici chez des braves gens. Votre hôte, M. Cahue, un pêcheur qui, comme vous, a fait naufrage, le mois dernier, et dont la barque, toute sa fortune, s'est brisée sur la côte, a consenti à vous recevoir pour vous épargner le transport à l'hôpital de Cherbourg. Encore est-il convenable qu'il sache à qui il a affaire.

Célestin devina le soupçon dans les regards et le ton du vieux médecin.

Après le danger de la mer, il se retrouvait en face d'un nouveau péril : l'homme

Nous savons qu'il ne manquait pas de présence d'esprit, Célestin.

— Je suis, dit-il, un ancien ouvrier cartonnier et inventeur à mes moments perdus. Au jour de l'an de cette année, j'ai imaginé une bricole, un brinborion, un joujou, quoi ! nous appelons ça une bricole dans le métier. Ça se vendait deux sous et ça s'enlevait sur le boulevard comme du beurre qu'on vendrait à dix sous la livre sans margarine. J'étais breveté, S. G. D. G. Bref, j'ai gagné une quinzaine de mille francs avec lesquels j'espérais faire fortune dans l'Amérique du Sud; mais j'avais compté sans l'Océan qui a avalé d'une bouchée notre coquille de noix dénommée le *Véloce* et m'a rejeté où ? je n'en sais fichtre rien et me voilà. Moi, malin, j'avais caché ma bonne « galette » dans ma ceinture et j'avais obtenu un parcours d'émigrant. Sacrée idée ! ah ! j'aurais mieux fait de ne jamais quitter Paris. Paris, c'est mon élément; j'y nage comme un... oh mes papiers sont en règle. Vous les trouverez dans la poche droite de ma jaquette... Un peu mouillés par exemple, mais tout le bataclan y est.

Il avait imaginé cette version avec une telle facilité, un tel naturel, qu'ils y crurent tous, même le docteur.

On ne fit pas l'injure à Célestin d'examiner son « bataclan ».

— Vous avez des parents à Paris ? lui demanda Durieu.

— Oui, docteur.

— Où demeurent-ils ?

— Au Champ-de-Navets, au cimetière d'Ivry, quoi ! Je n'ai plus ni père, ni mère, ni belle-mère, ni oncle, ni tante, et j'ai perdu l'adresse de toutes mes cousines.

Cette déclaration, malheureusement exacte, fit rire les deux pêcheurs.

Célestin regarda Marie pour voir ce qu'elle en pensait. Elle pleurait, la bonne Marie.

Après le capitaine du *Véloce*, Marie était la seconde personne qui eut marqué un réel intérêt à ce pauvre diable. Mais quelle différence, pour un jeune Parisien de *Montpernasse*, entre la compassion d'un vieux loup de mer et celle d'une belle jeunesse de dix-sept ans, dont les cheveux blonds, mal emprisonnés sous le bonnet normand, retombaient en boucles sur un cou flexible et d'un modelé irréprochable.

Le docteur Durieu prescrivit une ordonnance que Georges se chargea de faire exécuter par le pharmacien de Pénitot. Il prit congé des pêcheurs et promit au malade de revenir tous les trois jours jusqu'à parfaite guérison.

Et voilà comment Célestin Damour trouva, dans son malheur, l'occasion d'avoir pour garde-malade une des plus jolies filles de la Manche.

Huit jours après son repêchage, le petit scélérat, assis sur une chaise

Je pouvais dire que j'étais mousse. (P. 1142.)

de paille, devant la porte des Cahue, le bras droit maintenu replié dans l'appareil plâtré, redemandait au soleil, à la tranquillité, au bonheur d'aimer et de se sentir aimé, la reconstitution de ses forces.

Avec quelle avidité, il respirait ce grand air de la mer dont, jusqu'alors, il n'avait connu les vertus que par la lecture de romans plus ou moins fantaisistes.

— Ah! si j'étais né dans votre beau pays, dit-il à Marie, je n'aurais jamais connu l'ennui et surtout les ennuis.

Et Marie de lui répondre par cette question indiscrète :

— Vous n'avez donc pas toujours été heureux?

— Toujours! vous pouvez dire : *jamais*, mademoiselle Marie.

Ce grand mot de mademoiselle la gênait. Elle avait été la première à l'appeler Célestin, tout court, et elle entendait qu'il l'appelât Marie, ni plus ni moins.

Elle se permit de lui en faire l'observation.

Le pâle gavroche devint rouge comme une cerise.

— Va pour Marie, dit-il ; mais il y a quelqu'un qui ne trouvera pas cette familiarité de son goût.

— Qui donc?

— Votre cousin Georges.

— Lui!

— Parfaitement. Nous autres Parisiens, nous savons ouvrir l'œil, et le bon.

Elle ne comprenait rien à cette locution toute faubourienne.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle.

— Parbleu! que le cousin aime sa cousine, en quoi il fait preuve de goût.

— Georges m'aime?

Elle ne s'en était jamais aperçue.

— S'il vous aime! s'écria Célestin, mais il est fou de sa cousine, le cousin, en quoi il fait preuve de raison. Ah! mademoiselle... pardon!... ah! Marie, quel est le mortel, né sur cette côte hospitalière, ou bien tombé de la lune, comme votre serviteur qui ne vous aimerait point à la folie. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir toutes vos perfections ; elles éclatent à l'œil nu. Voyons! Y a-t-il besoin de mettre ses lunettes pour s'apercevoir que vos yeux, si doux, si grands ouverts, si bons, si... ont la pureté du ciel bleu qu'illumine aujourd'hui l'ami soleil. A propos, connaissez-vous, Marie, la chanson qu'on appelle l'*Ami Soleil*. C'est de Darcier, un zigue!

— Un zigue? répéta-t-elle innocemment.

— Oui, un bon garçon, quoi! C'est lui qui a trouvé la *Tour Saint-Jacques*. Écoutez-moi ça. Et il entonna d'une voix légèrement éraillée le premier couplet de la célèbre chanson.

Marie Cahue lui demanda la suite avec insistance, mais il répondit humblement :

— Je ne sais jamais que le premier couplet de toutes les chansons.

Mais, par exemple, une fois que c'est entré là, ajouta-t-il en se tapant sur le front, ça y est pour toujours. Seulement, moi, je suis pour les choses sentimentales. Je déteste les scies.

— Les scies?...

— Les scies de cafés-concerts, quoi!

Elle n'insista point.

— Ce doit être bien beau, Paris, dit-elle après un silence.

— Si l'on veut! Avec de la *braise* plein ses poches, on peut se la couler douce à Paris, mais quand on n'a plus de ça, oh! alors, on n'est pas bon à jeter dans les grandes voitures qui vous ramassent le matin les ordures de trois millions d'âmes.

Marie ouvrait de grands yeux.

— Célestin, dit-elle, êtes-vous dans l'intention de retourner à Paris?

— Moi? Jamais! Je veux rester ici toute ma vie.

— Mais vous n'êtes point pêcheur...

— On le devient facilement, pêcheur, à preuve que sur cent Parisiens, il y en a au moins cinquante qui pêchent en eau trouble.

— Vous n'auriez jamais la force, dit-elle. Il vous faut un métier doux.

— Laissez-moi respirer pendant six mois l'air de la mer et vous m'en direz des nouvelles. D'abord, j'ai mon idée de derrière la tête, mais je la garde pour moi. Nous en reparlerons quand la poire sera mûre.

L'idée de Célestin était bien simple. Il voulait donner son argent au père Cahue avec mission de se faire construire un beau bateau de pêche et de le prendre, lui, le Parisien, comme associé. Il ferait ce qu'il pourrait. Il espérait bien s'aguerrir avec le temps, devenir un marin comme les autres.

Il se sentait une vocation irrésistible pour la gymnastique en pleine mer, et fallût-il courir le risque d'être congelé dans l'Océan de glace où le hardi pêcheur poursuit la baleine, il serait prêt à partir.

Sur cette côte hospitalière d'où il voyait l' « ami soleil » se coucher dans l'infini, il se croyait au bout du monde, à l'abri des investigations de la justice.

Pour rester auprès de Marie, il était prêt à s'imposer les plus durs travaux.

Pensait-il déjà à la demander en mariage? Son ambition n'allait pas jusque-là.

Comment pourrait-il jamais dire à ces honnêtes gens :

— Je suis Célestin Damour, l'incorrigible voleur, l'ancien condamné, ulez-vous de moi dans votre famille?

Un mois après son naufrage, Célestin, complètement guéri, débarrassé

de l'appareil plâtré, n'avait plus de motif pour s'attarder chez les Cahue. Le cousin Georges commençait à montrer les dents, à cause de Marie, et le docteur Durieu lui avait dit en touchant la petite note de ses modestes honoraires :

— Maintenant vous pouvez circuler. Si j'ai un conseil à vous donner, mon garçon, c'est celui de ne pas perdre votre temps ici. A votre âge, on ne s'habitue que trop facilement à la paresse.

Le brave docteur, averti par Georges de la somme relativement considérable qui se trouvait en la possession de l'émigrant, concevait de nouveaux doutes sur l'honorabilité de son client.

Quant au père Cahue, tout entier à ses regrets, il continuait à vider le sac aux économies, attendant une occasion.

L'occasion se présenta.

Ses voisins, les Moreau, enrichis subitement par un héritage, désiraient vendre leur bateau et se retirer de la mer. A un homme sûr qui leur donnerait deux mille francs d'acompte, ils feraient un crédit de plusieurs années.

Le père Cahue raconta le fait à son neveu en présence du Parisien.

Célestin saisit la balle au bond.

— Combien vaut-il en tout, votre petit bateau qui va sur l'eau? demanda-t-il au père de Marie.

— Six mille francs.

Le Parisien tira de sa ceinture le sac à malices. Il y prit huit mille francs, les étala sur la table boiteuse, et dit sur un ton de nabab :

— Mes amis, vous m'avez sauvé la vie, c'est beaucoup, bien que ça n'en vaille guère la peine. Vous faites plus aujourd'hui : vous me fournissez l'occasion de vous prouver ma reconnaissance.

Marie pleurait d'attendrissement dans un coin.

De rage, le cousin Georges se mordait les lèvres.

Le père Cahue, dont l'émotion paralysait tous les moyens, restait immobile, les yeux fixés sur le trésor mis à sa disposition.

— Je ne vous ai pas sauvé la vie, dit-il enfin. Vous la devez au docteur Durieu.

— Je la dois à Marie, protesta Célestin. Sans Marie qui, la première, m'a aperçu gisant sur la plage, dans un état voisin du trépas, je ne serais pas là aujourd'hui. Oh ! elle n'a pas perdu de temps. Vite elle a couru chercher le bon docteur. Plus vite encore elle est allée vous quérir avec le brancard. Et me voilà, grâce à elle d'abord, grâce à vous, grâce au raccommodeur de marins cassés, me voilà, dis-je, plus vaillant que jamais. Prenez mon argent et le bonhomme par-dessus le marché. Le bonhomme.

c'est Bibi, et Bibi c'est moi. Apprenez-lui votre métier, à Bibi. Vous souriez? Ah vous ne connaissez pas le Parisien! Vous ne savez pas ce dont il est capable, ce paroissien-là! Pour lui, changer de métier, mais c'est un jeu, un plaisir! Essayez-moi et vous verrez si, avec le temps, la patience, la persévérance, la bonne volonté, quoi! je n'arrive pas à faire un marin. D'abord, l'eau, ça me connaît déjà un peu. J'en ai bu plus que de vin, dans ma vie, et puis, j'ai canoté sur la Marne, parole d'honneur! Je sais tenir un aviron. Ça vous épate!

Le cousin Georges enrageait.

— T'es fou! dit-il au Parisien. Toi, un marin, un matelot, tu ne seras jamais qu'un gardeur de vaches.

C'était la première fois qu'il tutoyait son rival

Célestin accepta sans répliquer cette appréciation désobligeante.

Le père Cahue, qui n'avait aucun motif pour être jaloux de son hôte, s'empressa de donner une leçon à l'irascible cousin.

— Fais-moi le plaisir, lui dit-il, de te mêler de ce qui te regarde. Voilà un brave garçon qui se met sur la paille pour nous relever. Il demande à faire l'apprentissage du métier de pêcheur. Pourquoi n'essayerait-il pas ses forces? Il a du courage, de la bonne volonté, c'est déjà quelque chose.

Georges se leva et sortit; mais au moment de franchir la porte, il se retourna et dit à son oncle :

— Avant de conclure cette affaire, croyez-moi, mon père Cahue, vous serez prudent de consulter des gens sérieux. Tenez! Parlez-en donc au docteur Durieu. Il vous dira, lui, qu'on ne peut pas s'associer avec un individu dont on n'a jamais vu les papiers et qui serait peut-être bien embarrassé de dire où il les a pêchés, ses billets de mille.

Il attendit quelques secondes la réponse de Célestin.

Le Parisien se tint coi.

Pour parler son langage, il était « cloué. »

Le cousin sortit triomphant.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas remis à sa place? lui demanda Cahue.

— Parce que je serais désolé d'être une cause de trouble dans votre paisible maison.

Marie, consternée, s'était retirée dans la pièce voisine. Mais elle prêtait une oreille attentive à la conversation.

— Vous êtes vraiment trop bon, répliqua le marin.

— Je suis ce que je dois être, après les services que vous m'avez rendus. Au surplus, ce serait un abus de ma part que de m'imposer chez

vous sous le prétexte fallacieux que je vous aurai prêté de l'argent. Acceptez cette somme que vous me rembourserez petit à petit, et ma foi, vogue la galère, je retourne demain à Paris. Seulement, vous me permettez bien de venir de temps à autre me reposer ici à la belle saison.

— Non pas, fit Cahue au comble de l'émotion. Vous voulez être marin, vous le serez. Seulement avant de l'être, il faut le devenir, et si on n'a pas la vocation, dame!

— Les meilleures vocations, dit Célestin, sont celles qui viennent le plus tard.

Cahue ne voulut pas qu'il prît un parti décisif avant d'être édifié sur les devoirs, les fatigues et les dangers de la vie du métier.

— Un marin ne s'improvise pas, lui dit-il. A votre âge, vous pourriez, en y mettant beaucoup de bonne volonté, devenir en quelques mois, un garçon-maçon. Voudrait-on de vous dans l'armée, ce dont j'ai doutance, vous feriez encore tout de même un soldat; mais un marin? Ça, c'est autre chose! Il vous manque l'apprentissage. Croyez-vous que nos gars attendent d'avoir la force pour faire connaissance avec la mer. Moi, qui vous parle, j'avais sept ans quand, par une belle journée bien ensoleillée, mon père m'a emmené pour la première fois dans un bateau. La mer était unie comme un miroir, et pourtant ma mère pleura et me fit mille recommandations. A bord, on s'amusa à me faire peser sur une écoute. « Hale, matelot! hale dessus! me criait mon père en riant. Trois ans après, par un temps de chien, le père me traitait de « propre à rien », me commandant la même manœuvre. Ce jour-là, j'étais fier de moi. Je pouvais dire que j'étais mousse. Mon père ne m'aurait pas traité de « propre à rien » si je n'avais été bon à quelque chose. On ne s'aguerrit pas du jour au lendemain. Vous en attrapperez, de ces courbatures, de ces rhumes chroniques. Réfléchissez bien.

— C'est tout réfléchi! s'écria Célestin. J'ignore si je ferai jamais un bon marin, mais en tout cas, je sais que je fais un bon placement de mes fonds. Prenez mon argent, mais laissez mon ours. Mon ours, c'est Bibi, et Bibi, c'est moi. Je trouverai peut-être à m'occuper aux environs, sur le plancher des vaches.

— De ce côté, vous ne manquerez pas d'ouvrage. La terre, c'est peut-être un peu moins dur que la mer, mais ça demande encore des bras solides.

Le pauvre Célestin n'était donc bon à rien! Il se tâta les bras, et les trouvant si frêles, si peu faits pour affronter les éléments, il secoua mélancoliquement la tête.

— J'ai mon idée, monsieur Cahue, et je vais vous la dire. D'abord, acceptez-vous mon argent?

— Oui, dit le marin. Moi, je ne suis pas méfiant comme mon neveu et je reste convaincu de votre honnêteté! Et quelle est votre idée?

Marie venait de rentrer. Les derniers mots de son père la consolaient de la grossièreté du cousin.

— Je voudrais trouver de l'ouvrage dans un château. Je sais soigner un cheval et même conduire une voiture. Seulement, voilà, je n'ai point de références, comme disait l'autre. Je n'ai jamais été domestique et on ne voudra peut-être de moi, nulle part.

— Avec la recommandation du père Cahue, s'écria le trop confiant marin, on ne vous demandera pas midi à quatorze heures. Patience! Nous vous trouverons cela.

Il prit les billets de banque et les rangea dans un petit tiroir à l'intérieur du grand bahut.

— Je vas vous donner reçu, dit-il.

— Inutile! fit le Parisien. Si je viens à mourir avant d'être entièrement remboursé, vous garderez le tout; je n'ai pas d'héritiers.

Quelques jours après, Cahue chez qui son neveu n'avait pas remis les pieds, disait à Célestin :

— Je viens d'en apprendre une fameuse. Les Boizard sont revenus.

— Qui ça, les Boizard?

— C'est vrai. J'oubliais que vous ne connaissez pas l'histoire du château des Mouettes.

— Il y a donc un château des Mouettes?

— Pas bien loin d'ici.

Le pêcheur lui résuma l'histoire des Boizard depuis le seizième siècle jusqu'à la Révolution française.

— Si vous voulez des détails précis, dit-il, adressez-vous au père Yver, un berger d'Anderville qui sait tout ça par cœur. A votre place, voici ce que je ferais : j'irais trouver M. Boizard et je lui conterais mon histoire. Si c'est un brave homme, comme l'étaient ses ancêtres, il vous prendra à son service. Comme cela, nous resterons voisins. J'en ai parlé au maire de Pénitot qui, sur ma recommandation, veut bien vous donner la sienne. Il m'a écrit ce billet avec lequel vous pourrez vous présenter au château des Mouettes.

Il lui tendit une enveloppe contenant la carte du maire de Pénitot. Au dos de cette carte dont Célestin prit connaissance, il y avait écrit :

« Je recommande à M. Boizard le porteur de ce mot dont l'honorabilité m'est garantie par une personne en qui j'ai confiance.

Toutes choses et toutes gens conspiraient pour remettre dans le sentier du bien le jeune Damour. La tempête, dans laquelle sombra le *Veloce* avec son équipage et ses passagers, ne l'avait pas trop maltraité. Recueilli chez les Cahue, guéri par le docteur Durieu, aimé de Marie, passé bienfaiteur de la famille de son adorée, recommandé à un châtelain par l'autorité locale, que manquait-il à son bonheur? Tout!

Il était écrit dans sa destinée qu'il ne vivrait que de rapine et de vol.

L'estime de ces honnêtes gens, l'amour de cette belle jeune fille qui, dans sa candeur, lui trouvait toutes les qualités et pas un défaut, ne les avait-il pas volés par son imposture ?

L'humble chaumière des Cahue lui semblait un sanctuaire qu'il souillait de sa présence.

Et le sentiment de son abaissement, de sa honte, était si vif en Célestin Damour qu'il en revenait à ses projets d'émigration.

Mais, trop faible de caractère pour prendre une décision rapide e énergique, il remettait à plus tard cette cruelle séparation.

Trouver un emploi, si dur fût-il, dans le pays, lui permettrait de revoir Marie de temps en temps. Aussi, ce fut avec une joie indicible que, muni de la lettre du maire d'Anderville, il prit le chemin du château des Mouettes, à l'aube du jour.

Il n'avait pas fait deux kilomètres qu'un individu, sortant d'un bouquet d'arbres longeant la route, s'avança droit à sa rencontre.

Célestin reconnut Georges Cahue, le cousin germain de Marie.

Était-ce un guet-apens?

Le Parisien n'en eut même pas le soupçon, tant il vénérait cette famille dont pas un des membres, même agissant sous l'empire de la passion, n'était capable de lâcheté.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il d'un ton très calme à Georges.

— Vous parler.

— C'est très facile. Si vous le permettez, je vais vous donner audience sous ce vieux chêne. Prenez un siège, monseigneur.

Le gavroche s'assit sur la mousse qui tapissait le pied de l'arbre.

Georges resta debout.

Je ne suis pas venu ici, déclara le neveu du père Cahue, pour entendre vos sornettes de gamin de Paris.

— Sornettes! répéta Célestin, n'en fait pas qui veut, des sornettes. Si vous étiez aussi triste que votre serviteur, vous n'auriez peut-être pas le courage de plaisanter.

— Triste, vous! s'écria le jeune Cahue. Mais vous avez cent raisons d'être gai.

Célestin se mit en tenue de travail. (P. 1150.)

— Lesquelles, s'il vous plaît ?

— D'abord, vous êtes riche et je suis pauvre. Vous avez pu avancer à mon oncle une forte somme afin de forcer sa bienveillance à votre égard. Vous n'êtes pas seulement prodigue de votre or, mais de vos belles paroles. Vous avez jeté un sort à ma cousine...

— Un sort? Bon, voilà que vous m'élevez à la dignité de sorcier, maintenant!

— Je m'entends. Je soutiens que votre but est de séduire notre pauvre Marie.

— Moi, un séducteur! un vil séducteur! Je n'en ai ni l'étoffe, ni la canaillerie. Et si je nourrissais d'aussi sombres projets, il y a quelqu'un qui saurait me mettre à l'ordre, sans tambour ni trompette.

— Qui donc?

— Mademoiselle Marie, s'il vous plaît, votre cousine dont vous devriez avoir honte de suspecter la vertu.

— Alors, vos intentions sont honnêtes!...

— Mais je n'ai aucune intention.

— Vous mentez! Vous faites la cour à ma cousine. Serait-ce dans le but de la demander en mariage?

Célestin se leva. Il était très ému, le cœur lui battait avec violence, et pourtant, ce fut avec une tranquillité apparente qu'il essaya de rassurer le cousin.

— Monsieur Georges, dit-il, je vous donne ma parole que je n'ai nullement l'intention de me marier.

— Pour l'instant, peut-être, mais plus tard ?

— Jamais !

— Mensonge! Vous aimez Marie, et par malheur Marie vous a trop écouté. Avant votre arrivée ici, ma cousine semblait me porter une affection sincère; maintenant elle me regarde à peine, elle évite ma présence, elle n'est heureuse que quand vous êtes auprès d'elle. Eh bien, j'ai décidé que je ne me laisserais point voler le cœur de Marie par un étranger, par un individu dont on ne connaît point le passé et qui, je le répète, serait peut-être bien embarrassé de faire connaître l'origine de l'argent trouvé dans sa ceinture. Je ne vous l'envoie pas dire par un autre.

En se taisant, Célestin eût donné raison au cousin. Il tourna la difficulté.

— Monsieur Georges Cahue, dit-il, vos odieuses insinuations ne me touchent pas. C'est le dépit qui vous fait parler ainsi. Seriez-vous le pape en personne que je ne me confesserais pas à vous. Tout ce que je puis faire pour votre bonheur, c'est de vous promettre de ne revenir que très rarement chez votre oncle. Vous connaissez le but de mon voyage matinal. Je suis recommandé à M. Boizard qu'on dit bienfaisant et je lui demanderai de l'occupation dans son château. Si je ne réussis pas, j'émigrerai en Amérique, mais il me faudra attendre que votre oncle m'ait remboursé.

— Remboursé ! s'écria Georges. Vous le serez dans un instant et vous pourrez enfin nous débarrasser le plancher. Pas plus tard qu'hier, je

suis allé trouver à Cherbourg un homme bienfaisant a qui j'ai tout raconté et qui consent à prêter au père Cahue la somme nécessaire à l'acquisition d'une part de bateau. Ainsi donc, rien ne vous empêche de donner suite à vos projets de voyage.

Georges sortit de sa poche son portefeuille, l'ouvrit et en retira les billets de banque avancés par le jeune Parisien au père Cahue.

— Mon oncle m'a autorisé, dit-il, à vous rendre cette somme. Il vous remercie, comme de juste, mais il n'a plus besoin de vous. Éclairé hier soir par moi sur vos intentions contre Marie, il regrette de n'avoir pas été plus clairvoyant, et il m'a chargé de vous remettre, avec votre argent, le billet que voici.

Célestin déplia en tremblant la lettre du père Cahue.

Elle était ainsi conçue :

« Monsieur Damour,

« Pardon, excuse. Je ne veux point vous priver d'un argent dont vous avez besoin pour vous tirer d'affaire. Mon neveu m'en a trouvé ailleurs. Je n'ai pas osé vous le dire de crainte de vos reproches.

« Mon neveu m'a tout raconté. Comme vous devez bien le penser, *ça ne serait point possible.*

« Adieu et bonne chance.

« Cahue. »

Célestin la relut deux fois cette courte lettre qui lui retirait jusqu'à l'espoir de revoir Marie.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

Touché de cette douleur sincère, le cousin ne voulut pas se séparer du Parisien sans lui adresser quelques mots de consolation :

« Vous aimez Marie, et vous la pleurez parce qu'elle est morte pour vous. Mais depuis combien de temps cet amour occupe-t-il votre esprit? Depuis quelques semaines à peine, tandis que moi, mon cher monsieur, j'aime Marie depuis mon enfance.

« Quand j'allais avec elle, tout enfant, pêcher l'équille dans le sable de la grève, je me disais en la voyant si vive, si gracieuse, infatigable au travail, je me disais à part moi : Marie sera ma femme.

« Les années se passèrent. Je n'osai me déclarer.

« Un jour, cependant, j'en touchai deux mots à mon oncle qui me répondit : « Je ne demande pas mieux. Arrange-toi pour plaire à Marie. Tu lui parleras mariage quand tu seras marin et qu'un ou deux voyages

au pays des baleines t'auront permis d'amasser de quoi te monter un ménage. Alors si elle dit oui, moi, je ne te dirai pas non. ».

« Tout marchait à mon gré lorsque la mer vous déposa mourant sur la grève.

« Marie vous aperçoit.

« Elle donne l'alarme. Bref, vous voilà installé, dorloté chez mon oncle. Le docteur Durieu vous sauve. Il ne vous reste plus qu'à remercier, puis à repartir en voyage.

« Mais non! vous vous attardez chez le père Cahue, vous lui prêtez de l'argent, vous parlez de vous faire marin comme si un gringalet de votre espèce pouvait jamais gagner sa vie autre part que sur le plancher des vaches.

« Croyez-moi, renoncez à aller à Auderville demander un emploi indigne de vous.

« Je termine en vous disant comme le père Cahue : Adieu et bonne chance. »

Célestin avait repris ses billets de banque. Il laissa le cousin s'éloigner et s'affala dans le fossé de la route.

Tout lui conseillait de se rendre à Cherbourg, de s'embarquer ou de regagner Paris. Ce fut plus fort que lui. Il voulut quand même tenter de rester dans ce pays, où, grâce aux stratagèmes de l'amour, il espérait bien revoir Marie de temps à autre.

Poussé par la fatalité, le malheureux reprit le chemin d'Auderville.

A huit heures du matin, il franchissait la porte du pavillon occupé par les Mazurier à l'entrée de la ferme du château des Mouettes.

— Qui demandez-vous? lui demanda le bonhomme.

— Je voudrais parler à M. Boizard.

— Il ne reçoit personne.

Célestin n'était jamais embarrassé pour si peu.

— M. Boizard me recevra, affirma-t-il, quand vous lui aurez remis cette lettre.

Et il tendit le mot de recommandation que le père Cahue avait obtenu de la complaisance du maire en faveur de son protégé.

Mazurier prit la lettre et dit :

— Comment vous appelez-vous?

— Célestin Damour.

— Attendez un instant.

Le bonhomme remonta aussitôt dans son grenier où Tristot, Pivolot et le berger Yver demeuraient en embuscade. Il leur expliqua la démarche du jeune homme inconnu et leur montra la lettre.

Les agents prirent connaissance du pli.

— C'est une lettre banale, dit Tristot; mais nous pouvons tirer parti de l'incident.

— Je comprends votre idée, approuva Pivolot. Si Luversan embauche le jeune homme, il le chargera sans doute de commissions secrètes qui nous permettront de compléter notre enquête.

— Mais quelle enquête! s'écria Yver. Comment! Vous les tenez, et vous ne les arrêtez pas de suite. La gendarmerie devrait être déjà sur pied.

— Patience! fit Pivolot. Nous vous demandons d'attendre la tombée du jour pour agir. D'ici-là, nous aurons peut-être des nouvelles du docteur Vignol. Comme je vous l'ai recommandé, apportez-nous, monsieur Mazurier, la correspondance du faux Boizard, s'il en vient. Et maintenant annoncez à votre maître la visite de Célestin Damour.

Mazurier s'exécuta en bougonnant. Il avait emprunté à Pivolot son revolver pour pénétrer dans le repaire. De la main gauche, il tenait cette arme cachée sous sa blouse, tout en présentant à Luversan la lettre du visiteur.

Le Levantin, assis auprès d'Andréa qui tournait le dos à la lumière, était occupé à lire les journaux de Paris.

Il examina la lettre, réfléchit un instant et dit :

— Faites entrer.

Mazurier sortit, referma la porte et prêta l'oreille une seconde sur le palier.

Le vieux renard, qui avait l'ouïe très fine pour son âge entendit le bandit faire la recommandation suivante à la grande femme en noir :

— Si ce garçon sait conduire un cheval, tu le retiendras et lui donneras de bons gages. J'ai besoin de quelqu'un qui observe le pays.

Tout en faisant signe de loin à Célestin de venir, Mazurier ne pouvait s'empêcher d'admirer la patience et le flair des policiers de Paris.

— Évidemment, se disait-il, si on doit savoir quelque chose de plus ce sera par le nouveau domestique.

Le jeune Damour, introduit dans la salle à manger par le gardien du château des Mouettes, se trouva en présence d'Andréa.

Et Mazurier, tout en refermant la porte derrière lui, entendit avec stupéfaction ces deux exclamations.

— Ah! la banquière! dit Célestin.

— Vous! s'écria la femme en noir.

Un instant après, Tristot et Pivolot étaient prévenus.

Ce dernier triompha bruyamment.

— Hein! dit-il, avons-nous eu assez bon nez d'attendre! Savez-vous monsieur Pivolot, qui je viens de reconnaître, dans la personne du postulant?

— Ma foi, non!

— Je viens de reconnaître quelqu'un que je n'ai jamais vu et qui nous a joué à tous deux ce qu'on peut appeler un sale tour durant notre dernière veillée à Ville-d'Avray.

— Le faux neveu d'Ursule! s'écria Tristot.

— Oui, le faux Isidore Dondaine.

— Pas possible!

— Le signalement nous en a été donné, s'il vous en souvient, par le père Laroque qui avait remarqué le gars, la veille au matin, dans l'allée longeant l'arrière de la villa Larouette. Grâce à ma bonne lorgnette, j'ai bien vu tout à l'heure le jeune homme. C'est lui, c'est bien lui! Mais voyez, monsieur Tristot, cet amour de Damour sort de la ferme.

Il tendit sa lorgnette à Tristot qui, après avoir examiné Célestin, dit à son tour:

— Le pèlerin répond, ma foi, au signalement donné par le père Laroque. Surveillez-le, monsieur Mazurier, mais n'essayez point de le faire jaser. Le gars nous en remontrerait à tous. Il doit être venu pour faire « chanter » Luversan, et il ne s'attendait pas à retrouver Mme de Terrenoire sur la côte de la Manche.

Mazurier redescendit dans la cour où sa femme l'avait devancé pour répondre au nouveau domestique. Il la renvoya en lui ordonnant de ne pas quitter sa chambre de la journée, puis sur la demande de Célestin, qui lui déclina sa qualité de cocher au service de M. Boizard, il montra à son nouveau collègue l'écurie de la ferme.

— Comme vous voyez, dit-il, il y aurait place pour vingt chevaux, si la propriété était en exploitation. Nous n'en avions pas un seul avant l'arrivée de M. Boizard qui m'a fait acheter celui-là à son arrivée.

Célestin, très sombre et préoccupé, demanda si le cheval était bon trotteur.

Mazurier répondit en faisant un éloge immodéré du quadrupède.

— Toi! se dit-il, tu songes à filer en bonne compagnie. Il est trop tard.

Célestin se mit en tenue de travail, et commença à étriller le cheval confié à ses soins.

Se conformant à la consigne, Mazurier ne lui fit aucune question, et alla retrouver les autres.

Comme ces vieux chiens de chasse qui retrouvent, à la poursuite du

gibier, toute la vigueur de la jeunesse, le gardien du château des Mouettes ne sentait pas la fatigue. Il allait et venait, montait et descendait l'escalier avec un magnifique entrain.

Il lui tardait toutefois de voir apparaître les tricornes rassurants des gendarmes.

Du haut de leur observatoire, les policiers de Paris ne perdaient aucun des mouvements de l'ennemi.

Au bout de cinq minutes, ils virent sortir Luversan qui se rendit droit à l'écurie.

— Diable! fit Tristot, pourvu qu'il ne conduise pas son cocher à la tourelle!

— Dans ce cas, mes enfants, déclara Pivolot, il sera de notre devoir de leur couper la retraite. Nous sommes armés; ils se rendront à discrétion. Cette tourelle ne me dit rien qui vaille

Luversan ne conduisit pas son cocher à la tourelle.

Il le ramena dans la ferme.

— Célestin Damour l'a peut-être échappé belle, murmura Tristot.

LXXIX

— Ah! la banquière! s'était écrié Célestin Damour en reconnaissant Mme de Terrenoire.

Et de son côté, Andréa avait poussé cette exclamation.

— Vous!

— Oui, moi, je ne m'attendais guère à avoir l'honneur de vous rencontrer aussi loin de la rue de Chanaleilles.

— Plus bas! Que voulez-vous de moi?

— Eh mais, rien du tout. Alors, vous croyez, madame, que je suis venu tout exprès au château des Mouettes pour me rappeler à votre bon souvenir? Tenez! Voulez vous savoir mon opinion? Eh bien, je donnerais de bon cœur la moitié du reste de ma triste vie pour ne vous avoir jamais connue. Ah! il m'a bien profité, votre argent. Parlons-en! Sans votre argent je n'aurais jamais eu l'idée de quitter le plancher des vaches, comme ils disent ici, et l'Océan ne m'aurait pas rejeté en capilotade sur la grève.

— Plus bas! répéta Andréa, terrifiée.

Et elle ajouta sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre bienveillant:

— Alors, vous avez fait naufrage, mon ami?

— Je vous crois! Le corps a suivi l'âme. Il y a des gens qui sont

voués à la tempête, aux cataclysmes. Moi, je marche de dégringolade en dégringolade.

— Et vous en êtes déjà réduit à vous chercher une place?

— Oui, une place dans ce département, et pas ailleurs.

— Vous aimez ce pays?

— Beaucoup. L'air de la mer convient à mon tempérament. Pour réussir, on m'a toujours dit qu'il fallait être dans la manche de quelqu'un. Moi, je suis dans celle de mon pays ; je serais bien bête d'en sortir.

Et le gavroche rit nerveusement de son affreux calembour.

— Plus bas! supplia Andréa. Ne vous désolez pas, Célestin. Je suis ici chez un parent qui, tout justement, a besoin d'un domestique.

— Parfait.

— Il y a une condition, toutefois.

— Nous la remplirons. Quand on entre en condition, c'est pour la remplir.

— Savez-vous conduire un cheval attelé?

— Attelé ou non attelé, ça me connaît. Si j'avais su me conduire aussi bien moi-même, je ne serais pas ici.

— Où donc avez-vous appris ce métier?

— Au hasard de la rue. Il m'est arrivé plus de vingt fois de m'improviser cocher de fiacre en remplacement du titulaire qui, le gourmand! avait abandonné sa rosse pour aller dîner à la gargote. Une fois sur le siège, en dix coups de fouet, je prenais le large, et si je pouvais charger un bon client, je le conduisais plus vite à domicile que ne l'eût fait mon prédécesseur. Parlez-moi d'un *roulottier* pour brûler le pavé de Paris. Il m'est bien arrivé quelques accidents les premières fois, mais c'est en forgeant qu'on devient forgeron.

— Savez-vous panser un cheval?

— Ça, c'est encore plus facile. Je me chargerais plutôt de peigner un cheval qu'un nègre.

— Eh bien, je vous prends comme cocher. A une condition...

— Encore!

— Que vous ne vous ne vous enivrerez pas. L'ivresse fait souvent dire tout haut ce qu'on n'ose penser tout bas.

— A qui recommandez-vous cela! ah! vous m'avez mis dans de beaux draps!

— Patience! je referai votre fortune, et plus tôt que vous ne sauriez le croire. Allez vous entendre avec le régisseur, M. Mazurier, qui vous a amené ici.

Célestin s'inclina et sortit.

Mais le doux visage de Marie lui apparut, dans l'obscurité du souterrain, avec la netteté de l'hallucination. (P. 1159.)

Ce fut à ce moment que Pivolot, jouant de la lorgnette, le reconnut comme étant le faux Isidore Dondaine.

De la pièce contiguë à la salle à manger, Luversan avait tout entendu.

— Voilà qui est bien étrange, dit-il à Andréa. Faut-il croire à un simple hasard? Ce jeune homme ne viendrai-t-il pas ici pour nous livrer?

— Comment aurait-il appris qne tu te caches ici sous le nom de Boizard! Ah ce nom! Il m'épouvante. Tu ne veux pas me l'avouer, mais ce ne peut-être qu'au prix d'un nouveau crime que tu as pris à ce malheureux tous ses papiers, tous ses titres de propriété.

Luversan blêmit.

— Et quand cela serait! dit-il sourdement. Une fois qu'on a mis la main dans le sang, un crime de plus ou de moins ne compte plus.

— Alors, c'est donc vrai... tu l'as tué!... oh! je sens la folie envahir mon cerveau.

Luversan lui jeta un regard féroce.

— Trêve de questions, dit-il, ce Boizard auquel tu t'intéresses tant, est reparti en Amérique.

— Je voudrais te croire, mais je ne le puis, M. Boizard était décidé à rentrer dans son pays, à s'y établir définitivement. Il nous le disait sans cesse, rue de Moscou, chez le docteur Vignol. Pourquoi aurait-il changé d'idée? Qu'en as-tu fait en arrivant à Cherbourg?

Luversan fut pris d'un accès de fureur.

Il saisit sa complice par les poignets et les lui serrant à la faire crier :

— Quand on a pris pour amant un assassin, dit-il les dents serrées, on ne joue pas avec lui à la vertu. aux remords. Prends-garde, si tu tiens à ta vie!

Elle se dégagea d'un mouvement brusque.

— Tu me menaces! fit-elle. Tu penses déjà à te débarrasser de moi! Tu oublies que je t'ai sauvé de l'échafaud et que, pour te suivre, j'ai tout sacrifié! Eh bien, tue-moi, si tu l'oses!

Elle sortait de sa prudence et ce fut d'une voix vibrante qu'elle répéta :

— Tue-moi! mais tue-moi donc, Mathias Zubéri!

La conscience du danger qu'il courait rendit à Luversan tout son sang-froid.

Il s'avança souriant vers Andréa et ses regards magnétiques se rivèrent aux siens.

L'empire qu'il exerçait sur cette créature sans force comme sans volonté était tel qu'Andréa lui demanda pardon.

— Je t'en supplie, lui dit-elle, fuyons, fuyons ce château funèbre où la nuit j'entends les gémissements des morts se confondre avec ceux de l'Océan déchaîné.

— Nous partirons cette nuit, dit-il, quand j'aurai mis en lieu sûr le trésor des Boizard.

— Tu l'as trouvé?

— Cette nuit, dans le souterrain qui conduit aux ruines. J'ai découvert de plus un passage communiquant avec la tourelle. L'enfer est pour nous. C'est lui qui nous envoie Célestin Damour. Avec son aide, je me charge de sortir du souterrain, par la tourelle, le trésor entier, qui se compose de bijoux, diamants, pierres précieuses et pièces d'or à l'effigie de Louis XV et de Louis XVI. La vente de ce misérable domaine m'importe peu maintenant. Nous sommes assez riches pour mépriser deux ou trois cent mille francs de plus ou de moins. Rentre dans ta chambre. Je vais chercher le jeune homme et me concerter avec lui.

Un instant après, il ramenait Célestin dans la salle à manger.

— Jouons franc jeu, lui dit-il. Vous êtes Célestin Damour et je suis Luversan.

— C'est exact, à part que Célestin Damour vaut un peu mieux que Luversan. Qu'en pensez-vous, Mathias Zubéri?

— Je vois, répliqua le bandit, que vous lisez les journaux avec soin. Rectifions : je suis Mathias Zubéri et vous êtes Célestin Damour. Tous deux, nous avons un culte, celui de l'or. Jusqu'à présent, pour vous procurer ce précieux métal, vous vous êtes contenté d'allonger votre patte crochue dans la poche d'autrui. On vous a pincé plus d'une fois en flagrant délit, et vous avez payé fort cher un maigre butin.

— Je vous comprends, interrompit Célestin. Vous êtes, mon cher Mathias, pour les moyens radicaux. Vous ne fouillez pas dans la poche d'autrui, vous faites mieux, vous supprimez autrui, et vous vous mettez en son lieu et place. C'est ainsi sans doute que vous avez agi vis-à-vis d'un certain Boizard dont on m'a dit beaucoup de bien dans le pays.

Le Levantin n'aimait pas les discours. C'était, on l'a vu, un homme d'action.

— Assez de phrases ! dit-il. Vous m'avez déjà servi et l'on vous a bien payé. Ce n'est pas ma faute si vous avez fait naufrage et si la mer vous a repris vos gratifications. Maintenant, je vous offre mieux que quelques misérables billets de mille francs. Je vous promets la fortune, si vous voulez me servir encore.

— La fortune ! soupira Célestin. Je sais où elle est, oh pas loin d'ici ! mais ce n'est pas pour moi.

Luversan crut qu'il faisait allusion au trésor des Boizard, et il demanda avec terreur :

— On sait que les Boizard ont caché de l'or dans ces ruines?

A l'idée d'un nouveau crime dont, en favorisant la fuite de Luversan, il était le complice indirect, Célestin avait la sueur froide.

Le Levantin répéta sa question.

— Non, répondit Damour. On sait que M. Boizard est riche, mais personne n'a évalué sa fortune devant moi.

— Vous connaissez bien le pays?

— Moi, pas du tout ! J'ai été recueilli, il y a deux mois par une famille de pêcheurs, à la Diélette. Je les ai quittés ce matin pour venir demander un emploi à M. Boizard... à ce pauvre M. Boizard.

Luversan demeura un instant silencieux, perdu dans ses réflexions.

— Célestin, dit-il enfin, nous partons cette nuit pour l'Angleterre.

— Cette nuit? par quel moyen?

— Pouvez-vous me procurer une barque solide? Vos pêcheurs doivent en avoir une.

— Ils possédaient un bateau de pêche. La mer le leur a pris.

— Ils ont bien une barque pour manœuvrer le long de la côte.

— Oui, mais une coquille de noix avec laquelle vous ne traverseriez pas la Manche.

— Bah! Le vent s'est apaisé. La mer nous obéira. Je me charge de tout. Savez-vous ramer?

— Comme un canotier de la Marne.

— Parfait! Cette nuit, la marée sera dans son plein vers onze heures. Il faut que tu m'aides à enlever la barque dans laquelle nous filerons tous les trois en bonne compagnie.

— Quelle compagnie?

— Deux tout petits barils dans lesquels nous aurons mis toute notre fortune : trois millions ! Comme de juste, tu en auras le tiers.

Un million! Avec quelle joie, quelle ivresse, le libéré de Mazas aurait accueilli, au sortir de prison, la proposition du bandit.

Ce million venait trop tard.

Luversan demeura étonné de ne voir briller dans les yeux du gamin de Paris aucun éclair de convoitise. Cette froideur le mit en défiance.

— Voyons! dit-il, réponds Cela te plaît-il d'être millionnaire?

Millionnaire? A quoi sert d être millionnaire pour épouser une fille de pêcheurs!

Ce n'était plus la fortune qu'il fallait, à Célestin Damour, mais l'oubli du passé, l'absolution de ses fautes, l'irréalisable.

A la question du Levantin, il répondit avec un enthousiasme savamment calculé :

— Mais comment donc, Monseigneur! Millionnaire je veux être, et millionnaire je serai.

— Fort bien. En ce cas, viens voir ton million !

Il prit soin de fermer les portes à double tour. Puis il ouvrit un vaste bahut qui, dans le côté obscur de la salle, remplissait tout le panneau du haut en bas et s'avançait en saillie de près d'un mètre et demi.

— Certains meubles sont, surtout en temps de révolution, plus utiles qu'on ne pense, dit-il.

Avec l'aide de Célestin, il retira les trois premières planches surchargées de linge, et entra dans l'intérieur du meuble dont la planche du dessous était mobile.

— Viens te placer près de moi, dit-il au jeune Damour.

Célestin hésita un instant.

— Après tout, pensa-t-il, s'il me tue, ça sera plus tôt fini, mais il n'a pas intérêt à ma disparition. Allons-y.

Il entra à son tour dans le bahut, disant :

— Mais ça m'a tout l'air d'un ascenseur, ce truc-là.

— Tu l'as deviné, jeune homme.

Luversan pressa un bouton habilement dissimulé dans le fond du meuble, contre le mur, et le plancher descendit lentement, entraînant les deux hommes dans le souterrain.

Au milieu de l'obscurité opaque, Célestin se demanda s'il n'était pas le jouet d'un épouvantable cauchemar.

La réalité de cette descente dans l'inconnu s'imposa à lui par un choc assez violent quand la plate-forme toucha terre.

Luversan alluma une lanterne sourde dont il s'était muni et ordonna à son compagnon de le suivre.

Ils marchèrent durant cinq minutes dans une galerie solidement voûtée.

Arrivé à un détour, Luversan s'arrêta devant une brèche qui paraissait avoir été faite tout récemment dans le mur pour démasquer une porte en fer.

— Là, Célestin vit le bandit coller l'oreille contre cette porte et écouter.

Mathias Zubéri devint d'une pâleur cadavérique.

— Vous n'entendez rien ? dit-il à son compagnon.

— Rien ! fit Célestin épouvanté.

— Moi, j'entends !

Le bandit s'éloigna précipitamment.

Il trébuchait comme un homme ivre.

Tous deux avancèrent ainsi, sous la voûte de la tortueuse galerie, dix minutes encore.

— C'est ici ! dit enfin Luversan.

Une nouvelle brèche, également récente, avait démasqué dans le mur une porte semblable à celle où le bandit avait écouté tout à l'heure des bruits qu'il était le seul à entendre.

— Nous sommes ici en plein sous les Mouettes, dit-il. Vous voyez ce pilier. C'est une des bases du bâtiment que sa solidité a préservé en partie de l'incendie et qui s'élève comme au premier jour à soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais peu vous importe ! Venez voir votre million.

Il poussa la porte dont la serrure avait été démontée par lui la nuit précédente.

Tous deux entrèrent dans un étroit caveau.

Luversan prit une bêche placée dans un coin et creusa le sol.

Il mit à découvert trois grands vases de fonte trop lourds pour être remués par deux hommes.

— Puise à pleines mains dans l'un de ces vases, ordonna Mathias Zubéri à Célestin. Va donc, ce ne sont pas des vipères que tu en retireras.

Le Parisien fut pris d'un frisson convulsif.

Convaincu que Luversan avait assassiné le dernier des Boizard pour lui voler son nom et ses trésors, il frémissait à l'idée de toucher ce butin sanglant.

— Tu as peur? dit le Levantin. Imbécile !

Et puisant à pleines mains dans l'un des vases, il montra à Célestin deux poignées de pièces d'or.

— Il y en a comme cela, s'écria-t-il, pour 300.000 francs. Je les ai comptés. En tout, trois millions, dont un pour toi, si tu veux m'aider à les sortir d'ici et à partir en barque en Angleterre.

— En barque ! Pourquoi ne prenez-vous pas tout simplement le train?

— Parce que j'ai des raisons de me méfier de la police. J'ai reçu à la ferme une visite imprévue qui peut avoir pour moi les plus graves conséquences. Ensuite, il nous serait difficile de transporter cette fortune sans exciter la méfiance, tandis qu'avec la voiture, nous l'amènerons de nuit sur la plage et nous l'embarquerons. Ce ne sera d'ailleurs pas la première fois que j'aurai fait un semblable trajet en mer, et par un temps qui n'avait rien de sûr, tandis que cette nuit, tout me fait espérer un vent favorable. Je sais d'ailleurs où débarquer pour ne pas être inquiété. Quant à emmener une femme avec nous, ceci est une autre paire de manches. Tu m'as compris?

— Et par où sortirons-nous?

— Par la tourelle devant laquelle tu as passé en venant à la ferme.

Du reste, ceci est mon affaire et non la tienne. Laisse-toi conduire à la fortune sans t'inquiéter des chemins que je te ferai prendre. Viens chercher avec moi les barils dans lesquels nous mettrons ce trésor ; de gueux que tu es, je te ferai nabab.

Célestin oublia d'accueillir avec joie la déclaration du bandit.

— Cette fois, se disait-il, je suis pris dans le laminoir. L'assassinat du maître de céans me met hors la loi. Ah! si j'avais connu Marie avant d'avoir eu la fatale idée de recourir à la bienfaisance de la Terrenoire.

Il suivit Luversan dans la tortueuse galerie.

De grosses larmes brûlantes coulaient de ses yeux.

Au moment de remonter dans l'ascenseur, il se rappela qu'il était armé d'un couteau-poignard. Il ouvrit cette arme dans sa poche, décidé à tuer Luversan et à se faire justice ensuite.

Mais le doux visage de Marie lui apparut dans l'obscurité du souterrain avec la netteté de l'hallucination.

Il referma son couteau.

Avant de mourir, il voulait revoir une dernière fois Marie.

Avant de mourir, il voulait livrer lui-même Luversan à la justice, assurer la réhabilitation de Roger Laroque.

Il lui semblait qu'en déchargeant sa concience de ce fardeau, il obtiendrait tout au moins de son juge suprême le bénéfice des circonstances atténuantes.

LXXX

A la ferme, un événement des plus dramatiques venait de se passer.

Suivons-en les péripéties.

Pendant que Mazurier, remonté à l'observatoire des policiers, leur faisait part, ainsi qu'au vieux berger, des dernières nouvelles, une voiture dont, à cette distance de la route, ils n'auraient pu percevoir le roulement s'arrêta devant la porte de la ferme.

Une dame âgée descendit du véhicule avec l'aide du cocher.

Elle se soutenait à peine.

Le désespoir, l'angoisse se voyait sur son visage.

Un cercle de bistre entourait ses yeux gonflés et rougis par les pleurs.

Elle entra chez les Mazurier et s'affaissa sur une chaise de la première pièce

— Que c'est loin! murmura-t-elle, je croyais bien que je n'arriverais jamais jusqu'ici!

Léonie Mazurier accourut de la pièce voisine.

L'inconnue se leva et salua.

— Vous êtes, demanda-t-elle, au service de M. Boizard?

— Oui, madame. Asseyez-vous. Vous paraissez bien fatiguée. Voulez-vous prendre quelque chose?

— Merci, je n'ai pas le temps. Une mère ne songe pas à elle quand elle cherche son fils.

— Votre fils? Expliquez-vous, madame?

— M. Boizard est-il chez lui?

— Oui, répondit Léonie à qui son mari n'avait encore rien révélé pour lui épargner des émotions inutiles.

Cette affirmation parut soulager l'inconnue qui s'écria:

— Enfin je vais donc savoir!...

Elle demanda à voir de suite le propriétaire du château.

Léonie ne pouvait prendre aucune décision sans l'aveu de son mari.

— M. Boizard est sorti, dit-elle; mais il va rentrer dans un instant. Vous pouvez l'attendre ici.

— Attendre! Attendre encore! soupira l'inconnue. Mme Boizard est-elle ici?

Après une courte hésitation qui fut parfaitement remarquée par la questionneuse, Léonie répondit:

— Elle n'a voulu recevoir aucune visite depuis son arrivée. Plusieurs dames du pays tenaient à lui souhaiter la bienvenue. Elle a refusé de les accueillir et m'a donné l'ordre de ne laisser entrer personne à la ferme sans le consentement de son mari.

— C'est étrange! bien étrange! fit l'inconnue.

Elle devint encore plus pâle comme si une crainte secrète faisait affluer tout son sang au cœur.

— Au fait, reprit-elle, pourquoi ne m'adresserais-je pas à vous tout d'abord, avant de parler à M. Boizard. Êtes-vous mère, ma bonne dame?

— Oui, fit Léonie. J'ai trois filles qui sont mariées toutes les trois.

— Puisque vous êtes mère, vous allez me comprendre. J'ai un fils, un seul, et je suis veuve. Pour que mon fils suive sa vocation, qui est la médecine, je me suis imposé les plus durs sacrifices. Mon fils habite Paris avec moi. A la suite de grands embarras d'argent — le pauvre enfant n'avait pas la somme nécessaire pour s'établir — il m'a quitté, il y a plusieurs jours, en me promettant de m'envoyer une dépêche aussitôt

Hâtons-nous, dit-il, à toi l'or. (P. 1166.)

arrivé à destination. Il devait se rendre ici, dans l'espoir que M. Boizard qu'il a soigné et guéri, l'aiderait à se tirer d'affaire.

Désireuse d'abréger les tortures de cette malheureuse femme, Léonie s'empressa de lui demander le nom de son fils.

— Pierre Vignol, répondit-elle.

— Tranquillisez-vous, madame, votre fils est venu ici. M. Boizard l'a reçu et l'a reconduit lui-même en voiture à Cherbourg.

— Quel jour?

— Le matin même de son arrivée.

— Mais alors, pourquoi Pierre ne m'a-t-il pas écrit? Il n'aura pas réussi dans sa démarche. Je redoute tout de son désespoir.

A ce moment Léonie entendit les pas lourds de Mazurier qui descendait l'escalier.

— Voici mon mari qui revient, dit-elle. Il va vous présenter de suite à M. Boizard.

Soudain, Mme Vignol poussa un cri déchirant.

— Elle! ici! C'est elle qui m'a enlevé mon fils!

Par la fenêtre garnie de rideaux de mousseline à demi relevés, la veuve venait d'apercevoir, en face, le pâle visage d'Andréa qui, restée dans la pièce voisine de la salle à manger, au rez-de-chaussée, attendait le retour de Luversan et jetait des regards inquiets sur la cour de la ferme.

La surprise, l'émotion, la joie, rendirent à la mère de Pierre Vignol toute son énergie et toute sa force.

— Andréa! c'est moi, c'est ta nourrice! Ouvre, mon enfant.

Là haut, Pivolot, lorgnette en main, s'écria :

— La mère Vignol! Ah! mes enfants, ça se corse. Mais croyez-moi, laissons-les patauger dans leur mare. Nous les y pêcherons tous ensemble d'un seul coup de filet.

Cependant Andréa avait ouvert la fenêtre.

La veuve l'embrassait avec effusion, disant :

— Il est ici, n'est-ce pas? Tu me l'as pris. C'est mal, mais je te pardonne.

Andréa ne comprit pas tout d'abord.

Soudain, la lumière se fit dans son esprit.

— C'est ton fils que tu me demandes? dit-elle à sa nourrice. Il n'est pas venu ici.

— Tu mens! Ta concierge m'a menti. Pierre est venu et c'est toi qui le cache.

Telle était l'exaltation des deux femmes qu'elles ne s'aperçurent même pas que le vieux Mazurier les observait dans un angle de la cour.

— Que t'a dit la concierge? demanda Andréa.

La veuve lui répéta mot pour mot les explications de Léonie.

En apprenant que Pierre Vignol était réellement venu au château des Mouettes et y avait été reçu par Luversan, Andréa ne put réprimer ce cri :

— Il l'a tué! s'il te voit, il te tuera. Fuyons!

C'en était fait de la raison d'Andréa.

Elle enjamba la balustrade de la fenêtre, sauta dans la cour et chercha à entraîner hors de la ferme sa nourrice.

Mais la veuve, dont la douleur décuplait les forces, s'accrocha à la robe d'Andréa et l'obligea à revenir sur ses pas.

— Mon fils! criait-elle. Je veux mon fils!

Devant cette scène tragique, le père Mazurier ne se sentit pas le courage de rester plus longtemps dans l'attente et l'inaction.

Il tira de sa poche son revolver et s'avançant sur le palier de la salle à manger :

— Rendez-vous ou je vous tue sur place! cria-t-il à Luversan.

Il essaya d'ouvrir la porte, vit qu'elle était fermée de l'intérieur à double tour, essaya vainement de l'enfoncer et appela tout son monde à la rescousse.

— Eh! là-haut, disait-il, descendez. Le loup est pris, gare aux fenêtres. Tirez dessus, s'il prend le large.

Dans la cour, Andréa, tout à fait folle, dansait, riait, chantait.

La mère de Pierre Vignol ne savait que répéter ces mots : « Mon fils! »

En voyant accourir trois autres individus armés, elle perdit connaissance et s'affaissa sur le sol.

Par une fatale coïncidence, Luversan et Célestin remontaient du souterrain au moment où Mazurier frappait avec violence à la porte du palier et faisait ses sommations.

— Nous sommes perdus! dit le Levantin. Vite en besogne, s'il est encore temps!

Il remit en place les planches du bahut, fit entrer Célestin sous la dernière, à plat ventre, se coula de même auprès de lui, referma de l'intérieur la porte du meuble, poussa le ressort.

Aussitôt redescendus dans la galerie, Luversan fit remonter l'ascenseur et dit :

— Avant qu'ils n'aient trouvé cette machine, nous aurons peut-être pu déménager d'ici avec nos millions.

— Bah! fit Célestin, ils verront bien que nous n'avons pas quitté la

salle à manger puisque les portes sont fermées de l'intérieur des deux côtés.

— Et la grande cheminée, imbécile ! Ils croiront que nous avons filé par là, attendu qu'il y a sur le toit une pièce par laquelle, en s'aidant d'un treillage qui atteint le haut de la muraille, on peut redescendre dans le pré et gagner la campagne. J'ai prévu le cas et j'ai laissé d'avance des lambeaux de mes vêtements accrochés à la gouttière et au treillage.

— Très malin ! dit Célestin. C'est égal, dans le métier, il n'y en a pas un qui vous dégoterait.

— Sans compter, ajouta Luversan, que j'avais de quoi les servir, s'ils m'avaient pris.

Et le bandit tira de sa poche un revolver de fort calibre.

— Cinq balles pour eux et une pour moi, dit-il. Mais ça ne presse pas. Viens chercher les barils, et surtout, quoi que tu voies, quoi que tu entendes, ne t'étonne de rien.

Il le conduisit à la première porte où quelques instants auparavant, il avait collé son oreille avec terreur.

— Je rêvais tout à l'heure, dit-il. Ce n'est plus le moment de s'abandonner aux peurs chimériques.

Dans la galerie, sous une grosse pierre, il prit une énorme clef qu'il introduisit dans la serrure.

Le grincement du fer retentit lugubrement.

A peine la porte fut-elle ouverte qu'une odeur cadavérique se dégagea de l'intérieur du caveau.

Célestin faillit en tomber à la renverse.

— On peut ne s'étonner de rien, dit-il, mais on ne peut pourtant pas échapper à l'asphyxie dans ces conditions-là.

— Patience ! cela va se dissiper et nous entrerons.

Au bout de deux ou trois minutes, les gaz méphytiques diminuèrent d'intensité.

Luversan s'engagea le premier dans le caveau. Célestin l'y suivit.

Spectacle terrifiant : le sol, en terre battue, s'était soulevé contre la muraille, mettant à découvert le haut du cadavre d'un jeune homme dont on ne voyait que le visage convulsé et les bras crispés.

Célestin reconstruisit en imagination le drame qui s'était passé : la victime qui, selon lui, devait être M. Boizard, avait été poignardée par Luversan et enfouie de suite, à fleur de terre ; revenue à elle, elle avait dans une convulsion, rejeté le poids qui lui écrasait la poitrine ; mais c'était la dernière manifestation d'une existence tranchée par le fer de l'assassin.

Célestin se pencha sur la fosse, constata que le cadavre était en pleine décomposition et poussa un cri d'horreur.

— Si tu tiens à ta chienne de vie, lui dit Luversan, tais-toi. Nous sommes ici sous la tourelle, et là-haut des oreilles fines comme celles de ces maudits policiers dont j'ai reconnu la voix, pourraient entendre ton cri de chouette étranglée dans son nid. J'ai besoin d'un aide qui ait du sang-froid, qui ne se trouve pas mal à la vue d'un cadavre. Aide-moi à cacher celui-ci.

Célestin recula près de la porte.

— Non !... Non !... disait-il.

Luversan repoussa la terre par-dessus le cadavre et la piétina avec rage.

Puis, pour détruire les empreintes de ses bottines, il fit rouler à plusieurs reprises l'un des barils sur le sol en appuyant fortement.

Célestin tressaillit d'horreur en voyant le bandit renouveler ces précautions à un autre point du caveau où se voyaient également les empreintes de ses pas.

— Il y a ici deux cadavres, se dit-il.

Luversan, revolver en main, lui enjoignit de pousser l'un des barils dans la galerie.

Lui-même partit en avant avec l'autre baril.

Arrivés au second caveau, le bandit joua de la bêche, et dès qu'un des vases remplis d'or leur apparut, il ordonna à son jeune complice d'y puiser le précieux métal et d'en remplir son baril.

— Hâtons-nous, dit-il. A toi l'or, il y en a pour cinq cent mille francs. A moi les bijoux qui, même mal vendus en Amérique, nous feront en tout plus de trois millions.

En manipulant sans aucun enthousiasme l'or de la famille Boizard, Célestin se traçait un plan de campagne, et pour donner confiance au Levantin :

— C'est égal, fit-il sur un ton presque goguenard, quelques secondes de plus et nous étions flambés. Tel que vous me voyez, je n'ai sur moi qu'un méchant couteau-poignard dont je serais bien embarrassé de me servir.

Luversan commençait à emplir son baril.

Il ne répondit rien.

— Alors, c'est par la tourelle que nous sortirons ? demanda Célestin. Mais comment faire maintenant pour nous procurer une voiture ? Là haut la maison est bien gardée ; tout à l'heure les gendarmes commenceront des battues dans les ruines et aux environs.

— Finis ton ouvrage, répondit le Levantin. Nous verrons après. Ne mettons pas la charrue avant les bœufs.

Quand ils eurent achevé de remplir les barils, Luversan, toujours armé de son revolver, sortit du caveau et fit signe à Célestin de le suivre.

Arrivés au fond de la galerie, près des piliers supportant le haut bâtiment des ruines, Luversan s'arrêta et dit :

— Alors, tu es content de moi ?

— On le serait à moins d'un million.

— Bien, et je suis ravi de te voir une mine un peu moins déconfite que tout à l'heure. A vrai dire, je ne savais pas si j'avais affaire à un complice ou à un ennemi

— A un ennemi ! s'écria Célestin qui avait repris toute sa gaieté apparente. Moi, je serais l'ennemi de l'homme qui me fait millionnaire !

— Ne te hâtes pas trop de chanter victoire, répliqua le bandit. Tu possèdes le million, dans ce souterrain, mais comme dit la fable : ce n'est pas tout d'entrer, il faut sortir d'ici. Nous avions bien une communication directe avec la tourelle par un système semblable à celui de la salle à manger. De ce côté, plus moyen de passer. Il faut renoncer à nous servir de la voiture qui nous aurait transportés si commodément, nous et nos millions, jusqu'à la plage ; mais fort heureusement, j'avais prévu le cas.

Au bas du pilier se trouvait un amas de pierres et de moellons.

Luversan invita son compagnon à transporter ces matériaux un peu plus loin.

Cette besogne ne leur prit pas moins d'un quart d'heure durant lequel le Levantin écoutait avec inquiétude si l'ennemi n'arrivait pas du fond de la galerie. Après quoi, Luversan fouilla le sol à grands coups de bêche et mit à découvert une trappe en fer munie d'un anneau. Il souleva le lourde plaque et descendit dans les profondeurs du sol par un escalier également en fer.

Célestin fit comme lui. En quinze échelons, ils se trouvèrent dans une autre galerie, plus étroite que la première, mais conduisant en ligne droite dans la direction du nord-ouest.

Luversan éleva sa lanterne.

— Comme tu le vois, dit-il, il y a juste la place pour passer nos barils. Mais nous ne pourrions pas les descendre sans cordes. Attends-moi ici, je vais chercher, vers le milieu du souterrain, un câble solide que j'y ai laissé avec une brouette. En cas d'invasion, pousse un cri d'alarme, et viens me rejoindre. Tu peux courir dans l'obscurité sans risquer de te casser les jambes.

Le bandit s'éloigna. Resté au pied de l'échelle, Célestin écoutait, ainsi que le lui avait ordonné son complice.

— J'aurais dû en finir plus tôt, se disait-il. Tout à l'heure, j'aurais pu lui arracher son revolver des mains et lui brûler la cervelle.

Luversan ne tarda pas à revenir, poussant devant lui la brouette.

Il prit le câble, et remonta l'échelle.

— Attention, dit-il. Je vais faire glisser l'un des barils le long de l'échelle. Arrange-toi de manière à le recevoir sur la brouette. Nous reprendrons l'autre au second voyage.

La première opération réussit à merveille, Luversan poussa la brouette chargée du lourd baril et confia à Célestin le soin de les éclairer avec la lanterne.

Ils s'avancèrent ainsi, toujours en ligne droite, pendant une demi-heure.

Au fond de ce deuxième souterrain se trouvait, accrochée à la voûte une échelle de fer, semblable à celle de l'entrée.

Luversan y monta, fit jouer sous la voûte un ressort caché ; une trappe s'abaissa aussitôt.

Luversan se fraya un passage avec la bêche, dans le sol supérieur, et disparut par le trou béant.

— Je t'ai montré le chemin, dit-il à Célestin qui d'un bond le rejoignit.

Ils se trouvaient dans une grotte dont à la lueur vacillante de la lanterne, Célestin ne put évaluer l'étendue.

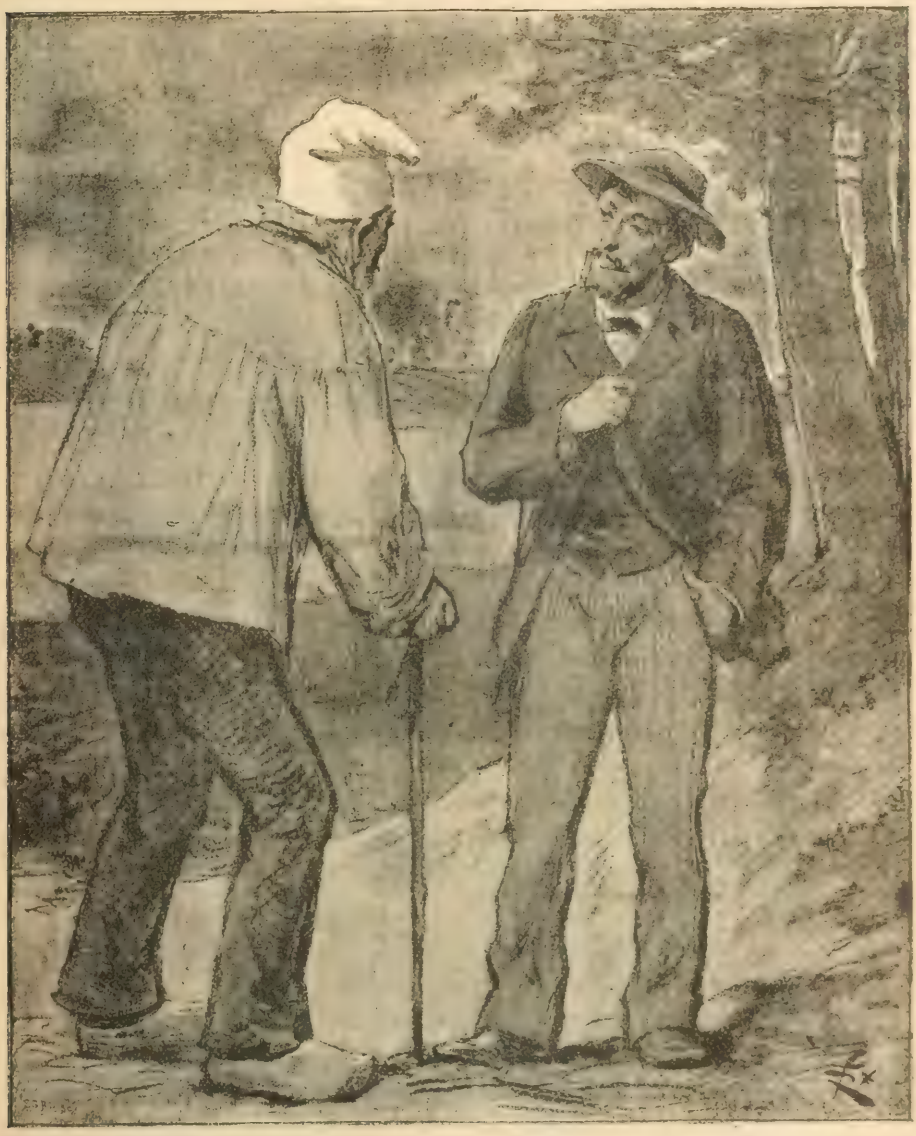
— Oh! oh! fit-il, un Boizard ne connaîtrait pas mieux les dédales de sa propriété.

— Nous ne sommes plus chez les Boizard, répliqua Luversan. Cette grotte se trouve située en plein bois et je défie les gendarmes d'en découvrir l'entrée. La nature s'est chargée d'en boucher toutes les issues, mais tout au fond, à droite, nous trouverons les racines d'un vieux chêne creux entre lesquelles nous passerons facilement nous et nos barils. Pour gagner la mer, il nous suffira d'obliquer au nord-ouest. On ne nous cherchera pas de ce côté, c'est certain. On nous croira plutôt sur la route de Cherbourg, par les bois qui la bordent au sortir d'Auderville. Et maintenant, allons chercher l'autre baril.

Ils redescendirent dans le souterrain et refirent avec la brouette vide le long trajet qui conduisait à l'entrée.

Le deuxième baril fut descendu de la même façon que le premier.

Célestin qui marchait derrière le Levantin avait ouvert son couteau poignard.



L'un d'eux lui avait fait le tableau de leurs émotions quotidiennes. (1171.)

Il n'osait frapper, de peur de manquer son coup, et connaissant la vigueur athlétique de l'évadé de Ville-d'Avray.

Le livrer vivant à la justice lui paraissait impossible.

D'autre part, il se tenait ce raisonnement : « dès que le scélérat aura embarqué le trésor avec mon aide ; dès que, profitant du vent favorable, ils se rapprochera de la côte anglaise, il songera à envoyer Célestin Damour rejoindre ses ancêtres. »

Soudain, Luversan s'arrêta et penchant sa lanterne sur la droite, fit voir à Célestin une ouverture latérale que ce dernier n'avait pas remarquée.

— Si nous avions été poursuivis, dit-il, nous n'aurions plus eu qu'une ressource : précipiter les barils dans cet ancien puits qui mesure plus de soixante mètres de profondeur et où personne n'aurait l'idée d'aller chercher un trésor.

Ce disant, le Levantin, penché au-dessus du puits, sa lanterne à la main, en faisait un nouvel examen.

Prompt comme l'éclair, Célestin, profitant d'une occasion si favorable pour en finir avec le bandit, lui porta un violent coup de tête dans le dos.

Luversan tomba en avant et bascula.

Aussi souple qu'un tigre, il parvint à s'arquebouter dans l'étroit orifice et se retournant d'un coup de reins, tenta de s'accrocher au rebord extérieur du puits.

Mais Célestin ne perdit pas de temps.

Il repoussa le misérable, qui forcé de lâcher prise, tomba dans l'abîme en poussant une dernière imprécation.

— Soixante mètres de profondeur! cria Célestin; c'est toi qui l'as dit. Si tu en réchappes, oh alors, il faudra renoncer à se débarrasser de ta personne.

Comme il s'éloignait du puits, en marchant à tâtons du côté de la caverne, une détonation retentit.

C'était Luversan, qui, du fond du gouffre, tirait un coup de revolver.

La balle frappa le haut de la voûte, et rebondissant par ricochets, contusionna légèrement Célestin à l'épaule.

— Bien tiré! fit le gamin de Paris.

Par prudence, il s'avança de quelques pas et attendit la suite.

Au bout de deux minutes, n'entendant aucune nouvelle détonation:

— Allons! se dit-il, si le gaillard n'était pas un peu fracassé, il aurait déchargé son revolver coup sur coup. C'était le dernier sifflement de la vipère ; morte la bête, mort le venin, comme dirait Sancho Pança. C'est le pére Laroque qui va être content! Il l'a bien mérité, le pauvre vieux.

Et malgré l'obscurité profonde, il parvint à regagner la caverne.

Pour la première fois de sa vie, Luversan n'avait pas menti : sortir de cet antre naturel, en se glissant entre les racines, dans le creux d'un chêne deux fois centenaire, était chose assez simple pour un individu habitué aux difficultés de l'existence.

Dans le bois, Célestin marcha au hasard, prêt à se livrer au premier gendarme venu.

Il réussit à gagner la campagne, et enfin les hautes falaises qui, entre Auderville et Omonville, forment une sorte de dos d'âne, du haut duquel on aperçoit la mer de toutes parts.

Là, épuisé de fatigue, il s'arrêta.

C'était miracle qu'il n'eût rencontré âme qui vive sur sa route.

Au bord de la falaise, il trouva un abri naturel dans une anfractuosité de roche et s'y blottit, décidé à profiter de la nuit pour traverser la presqu'île, rejoindre la côte, et redescendre au sud jusqu'à la Diélette, après avoir contourné Jobourg et Pénitot.

La niche dans laquelle il s'était blotti ne manquait pas de confortable. Après avoir admiré le grandiose tableau d'un coucher de soleil en pleine mer, Célestin vit, sur le soir, s'allumer au nord les feux du phare de la Hague.

Blanc et net, ce phare, placé à un kilomètre de la côte, s'élève et se détache sur l'Océan d'une telle sorte, qu'il fait penser à cette comparaison du poète : « Chandelier que Dieu place sur la grève. »

Célestin songea à la vie tranquille et tourmentée que mènent les gardiens d'un tel chandelier.

L'un d'eux, venu chez les Cahue, un jour de congé, lui avait fait le tableau de leurs émotions quotidiennes : dès que la nuit tombe, ils allument le foyer, feu blanc intermittent; ils écoutent la mer rugir; elle les secoue d'une telle sorte qu'au sommet du phare, on croit sentir le roulis d'un navire ; les grands oiseaux de mer, mouettes et goélands affolés par la lueur, cognent et recognent de leurs becs durs les lentilles de cristal ; et les hommes rêvent, et parfois, ils entendent s'élever autour d'eux les voix lamentables d'un navire qui se perd.

Et se rappelant ce récit de l'un des gardiens du phare de la Hague, Célestin poussa, lui aussi, un cri lamentable.

Hélas! personne ne pouvait venir au secours de ce désespéré qui avait sombré dans l'abîme du crime.

La mer s'avançait.

Ce fut d'abord un chant doux et lointain, le murmure joyeux d'une armée formidable qui se mettrait en marche.

Bientôt les voix sonores de la vague se rapprochèrent, et soudain, Célestin entendit au-dessous de lui, le premier choc de l'Océan contre la falaise.

C'était le moment d'agir. Célestin se mit en route et, courant plutôt qu'il ne marchait, guidé par son instinct, arriva avant l'aube à la Diélette.

Il s'arrêta à cent mètres de la cabane des Cahue dont il se rapprocha en rampant dans le sable des dunes.

Il savait que Marie aimait à rêver à sa fenêtre par les belles nuits étoilées.

Tout à coup un chant doux et triste se fait entendre.

C'est Marie qui fredonne le premier couplet d'une chanson parisienne que Célestin lui a apprise pendant sa convalescence.

Il ne voit pas la jeune fille, mais il la devine à sa fenêtre.

Il voudrait crier, lui dire : « Adieu, Marie, adieu pour toujours ! »

Tout lui interdit de se montrer.

Ce qu'il veut, c'est disparaître ; c'est qu'on ne puisse jamais prouver à Marie que l'individu qui a fui avec Luversan était Célestin.

Il entend la fenêtre se refermer.

Les vitres s'illuminent un instant, et il a le bonheur d'apercevoir la silhouette de la jeune fille se détacher sur la transparence des rideaux.

Marie va et vient.

Tout à l'heure elle se rendormira avec cette tranquillité d'âme que lui, le Parisien, jeté dès son plus jeune âge dans les ruisseaux de la grande ville, n'a jamais éprouvée.

Enfin, cette lumière qui, pour Célestin, brille d'un feu bien plus vif que celui du phare de la Hague, s'éteint.

— Adieu ! murmure le fugitif, adieu, Marie, chère Marie, et puissiez-vous m'oublier pour ne plus penser qu'à l'honnête homme qui vous aime et qui mérite d'être aimé de vous. Bientôt la rumeur publique vous apprendra que j'ai trompé la confiance de votre père en prolongeant mon séjour sous son toit, mais vous ne croirez jamais que j'aie versé le sang de mon prochain.

De la main, il envoya un dernier baiser à la fille du pêcheur, et lentement il marcha dans les dunes jusqu'à ce qu'il eût atteint le pied des hautes falaises à pic si redoutées des navires en détresse.

La mer s'était retirée.

Célestin marchait au hasard, n'ayant plus de pensées.

La nuit l'abritait encore de ses voiles épais ; mais dans un instant, au lever du jour, il savait bien qu'il n'irait pas loin sur la terre ferme sans rencontrer des gens à sa poursuite.

Il fallait en finir.

Aux premières lueurs de l'aube, Célestin exténué de fatigue, s'assit sur une roche en saillie, et tira de son portefeuille un crayon, du papier et une enveloppe. Prévenir Roger Laroque, tel était son dernier devoir.

Il écrivit la lettre suivante :

« Monsieur,

« Vous ne me connaissez pas, et pourtant je vous ai fait beaucoup de mal.

« C'est moi qui me suis présenté à la villa Larouette, en prenant le nom d'Isidore Dondaine, le neveu de votre servante. Cette brave femme m'a donné l'hospitalité la nuit à l'insu des agents de police qui gardaient le prisonnier.

« J'étais pauvre, à bout de ressources, je sortais de prison, et comme personne n'aurait voulu me donner du travail, comme je n'étais pas assez courageux pour lutter contre la misère, j'avais accepté, moyennant une grosse somme, de favoriser l'évasion de Luversan.

« J'avais neuf chances sur dix d'échouer ; la fatalité a voulu que je, réussisse malgré la surveillance des agents, malgré les dangers d'une entreprise au-dessus de mes forces.

« Décidé à partir en Amérique, je m'embarquai sur le *Veloce*, en port du Havre. J'avais caché dans ma ceinture le bénéfice de mon exécrable action, et j'étais parvenu à me faire embaucher par une agence d'émigration qui envoie des colons et des ouvriers à Buénos-Ayres.

« Le *Veloce* quitta le port par un temps calme, vers dix heures du soir. Quatre heures après, une tempête se déclara soudain et notre navire complètement désemparé par les coups de vent, coula à pic.

« Je m'étais accroché à une épave, mais bientôt je lâchai prise. Une vague énorme m'emporta et me rejeta sur la plage, entre Pénitot et la Diélette.

« J'eus le malheur de survivre à mes blessures. Des pêcheurs, les Cahue, me recueillirent dans leur cabane, me firent soigner par le docteur Durieu.

« Complètement guéri, l'idée me vint de rester dans cette contrée, où, pour la première fois de ma vie, j'avais trouvé des amis. On me conseilla d'aller demander du travail à un propriétaire d'Auderville, M. Boizard qui, après avoir vécu à l'étranger, revenait, disait-on, se fixer à son château.

« Je me rendis à Auderville où je fus reçu au château par une femme. Jugez de ma stupéfaction en reconnaissant dans la fausse Mme Boizard, Mme de Terrenoire, complice de Luversan.

« J'avais connu cette femme au parloir d'une prison où elle venait visiter, comme dame patronnesse, les détenus orphelins. J'avais eu la

fatale idée, lors de ma libération, d'aller lui demander à son hôtel de la rue de Chanaleilles, de s'occuper de moi.

« Elle cherchait quelqu'un pour sauver son amant ; elle me trouva.

« J'acceptai l'horrible pacte, et grisé par l'espoir d'une fortune, je le remplis jusqu'au bout, sans en calculer les conséquences. J'aurais dû me dire que Luversan libre chercherait de nouvelles ressources dans l'assassinat et le vol, que je deviendrais ainsi responsable de ses crimes.

« Une fois en présence de la Terrenoire, je lui dissimulai l'horreur qu'elle m'inspirait. Elle m'engagea comme domestique du château en me promettant de faire ma fortune. Quelques instants après, Luversan me dictait lui-même ses conditions.

« Je dissimulai encore.

« Le bandit crut avoir trouvé en moi l'aide dont il avait besoin. Il me fit descendre avec lui, par une trappe cachée, sous le grand bahut de la salle à manger, dans les souterrains de la ferme.

Il me montra dans un caveau le trésor de la famille Boizard ; trois millions, disait-il, en pièces d'or, en bijoux et pierres précieuses.

« Je lui promis, sur sa demande, de lui procurer une barque pour passer ces richesses en Angleterre où il voulait s'enfuir la nuit même avec moi. Il redoutait d'être arrêté d'un instant à l'autre, à cause d'une visite qu'il avait reçue récemment.

« Nous fîmes nos conventions et nous remontâmes dans la ferme. A ce moment, on frappait à la porte de la salle à manger et on criait à Luversan de se rendre.

« Nous redescendîmes précipitamment dans le souterrain. Luversan me fit entrer dans un caveau pour y prendre les instruments nécessaires au transport du butin. Là, je vis un épouvantable spectacle. Dans ce caveau, Luversan a enterré encore vivante, l'une de ses nouvelles victimes, un jeune homme dont le haut du cadavre sortait de terre. Le bandit a, sous mes yeux, refait sa fosse en piétinant dessus.

« Tout me porte à croire que vous trouverez un second cadavre dans ce caveau.

Quant au bandit, sachant bien qu'il me tuerait dès qu'il n'aurait plus besoin de moi, je l'ai précipité dans un ancien puits situé au fond d'un deuxième souterrain dont vous trouverez l'entrée près des piliers du haut bâtiment des ruines.

« J'ai gagné la campagne par la dernière issue qui donne dans une grotte, au-dessous d'un bois.

« Quand on trouvera cette lettre dans mon portefeuille, j'aurai cessé de vivre.

« Pardonnez-moi, monsieur, tout le mal que je vous ai fait.

« CÉLESTIN DAMOUR. »

Célestin mit la lettre sous enveloppe et inscrivit l'adresse suivante : « M. le Procureur de la République à Cherbourg pour remettre à M. Roger Laroque. »

Il retira de son portefeuille ses papiers et ses billets de banque qu'il déchira et dont il jeta les débris au vent. Il y mit la lettre, retira sa jaquette, la déposa sur le sable et posa par-dessus le portefeuille maintenu par une lourde pierre.

Il était certain que les pêcheurs d'équilles ne tarderaient pas à trouver ces objets en venant au travail.

Cela fait, d'un pas rapide, il longea les hautes falaises.

Après deux heures de marche, il gagna une chaîne de rochers qui s'avancent en ligne droite jusque dans la mer.

Arrivé au bout de ces récifs, il jeta un dernier coup d'œil tout autour de lui sur les choses, murmura ces mots : « Adieu, Marie ! » et, les bras en avant, se laissa couler au fond de l'eau.

Célestin savait qu'en cet endroit la mer ne rend jamais sa proie. Les pêcheurs lui avaient montré le gouffre en disant :

— Malheur à celui qui aurait l'idée de se baigner ici ! La pieuvre le saisirait avec ses tentacules, et, après lui avoir sucé le sang de son corps, ne rendrait à la terre qu'un hideux squelette.

LXXXI

Un seul point reste obscur maintenant dans cette tragédie ; nous devons l'éclaircir en quelques mots avant d'arriver au dénouement.

On n'a pas oublié l'émouvant interrogatoire du docteur Vignol par M. de Lignerolles, juge d'instruction.

Ce magistrat croyait bien que le jeune médecin s'était enrichi grace aux 80.000 francs d'honoraires payés en un chèque, par Mme de Terrenoire, pour soins donnés à Luversan.

Aussi, fut-il très étonné en apprenant que le seul blessé vu par les témoins dans le cabinet du docteur rue de Moscou était un individu dont le signalement différait de celui de Mathias Zubéri.

Il n'y avait pas à en douter : un autre malade, victime d'un accident de voiture, Charles Boizard, avait été transporté dans le nouvel appartement du docteur, un mois après la fuite du bandit de Ville-d'Avray. Le témoignage du pharmacien qui donna les premiers soins à M. Boizard, la date du procès-verbal de l'accident, tout prouvait qu'à cet égard, le docteur Vignol ne mentait pas.

Il importait à l'enquête de retrouver ce Boizard qui pouvait donner des renseignements sur les faits observés par lui pendant son séjour chez le docteur.

Ce dernier se garda bien de révéler l'adresse de son généreux client. Il voulait se le ménager dans l'espoir qu'il lui viendrait en aide.

Ce fut pour éclaircir ce mystère que, sur le conseil des policiers, approuvés en cela par Roger Laroque, le juge décida la mise en liberté provisoire de l'inculpé. Tristot et Pivolot se chargeaient de filer le docteur. C'était la seule façon de retrouver, soit Luversan et sa complice, soit Boizard. Dans sa détresse, le docteur recourrait certainement à la bourse de ces disparus, si vraiment il savait leurs adresses.

M. de Lignerolles attendit avec impatience la première dépêche des policiers.

Ceux-ci n'osèrent se servir du télégraphe par crainte d'une indiscrétion. Le juge reçut tardivement la lettre suivante :

« Monsieur le juge d'instruction,

« Charles Boizard existe réellement et c'est chez lui, au château des Mouettes, sur le territoire d'Auderville (Manche), que le docteur Vignol s'est rendu.

« Le docteur n'a pas encore quitté ce château, mais il ne saurait reprendre la route de Cherbourg sans que nous le sachions.

« Nous nous attendons d'un moment à l'autre à lui refaire la conduite jusqu'à Paris.

« Vos tout dévoués,

« Tristot et Pivolot. »

Nous connaissons le but de la démarche suprême faite par le docteur Vignol au château des Mouettes. Il n'avait plus que cette ressource, et malgré les observations de sa mère que hantaient de sombres pressentiments, il n'hésita pas à se mettre en route pour Auderville, sans se douter que les deux limiers au service de Roger Laroque le suivaient pas pas.

Avant de s'enfuir, pour échapper aux persécutions réservées à ses coreligionnaires, il incendia son château dont la confiscation était certaine. (P. 1179.)

Le malheureux, nos lecteurs l'ont deviné, ne fut pas reçu par Charles Boizard, mais par Luversan.

Un drame rapide se passa dans la tourelle du vieux château.

Nous raconterons bientôt les courtes, mais émouvantes péripéties de ce nouveau forfait.

Comment Mathias Zubéri était-il parvenu à prendre l'identité du der-

nier descendant dela famille Boizard? C'est ce que nous allons expliquer.

Le Levantin, déjà guéri de son affreuse blessure, n'attendait plus, pour gagner l'étranger; que le rétablissement complet de ses forces, quand Charles Boizard fut transporté dans la chambre voisine de la sienne.

Tout est sujet d'inquiétude pour un criminel qui se cache.

Informé par Andréa des circonstances de l'accident, Luversan résolut de savoir quel était son voisin. Il songeait déjà à extorquer des papiers pour voyager avec plus de sûreté.

Suivant en tous points les conseils de son amant, Andréa s'offrit au docteur pour servir de garde-malade au blessé. Pierre Vignol n'osait introduire aucun étranger dans son appartement. Il accepta d'autant plus cette proposition qu'il espérait être débarrassé incessamment de ses hôtes dangereux et toucher la somme promise.

Pour s'assurer des alibis, il se montrait un peu partout dans Paris et laissait la plupart du temps son appartement sous la garde de Mme de Terrenoire.

Celle-ci s'était donné auprès de Boizard comme étant la sœur du médecin.

Le blessé se montra plein de reconnaissance pour les soins dont elle l'entourait. Il subit, comme tant d'autres avant lui, la fascination des charmes de cette dangereuse créature.

Un jour, Luversan qui, de sa chambre, pouvait, en appuyant l'oreille contre la muraille, entendre tout ce qui se disait dans la pièce voisine, surprit la conversation suivante :

— Alors, disait Boizard, vous êtes la sœur aînée du docteur?

— Oui, répondit Andréa.

— Vous allez me trouver bien curieux, mais vos vêtements de deuil m'intriguent. Vous êtes veuve, sans doute?

— Oui, répondit-elle encore.

— Moi aussi, je suis veuf, dit le blessé. Je n'ai point d'enfants, de sorte que ma mort n'aurait affligé que quelques rares amis. Quant à mes héritiers, un tel événement, loin de les attrister, leur aurait valu une joyeuse surprise. Je vous sais tant gré de votre dévouement à mon égard et vous m'inspirez une telle confiance que vous seule connaîtrez l'événement merveilleux qui m'amène en France, pays de mes ancêtres, et où je n'étais jamais venu.

Très intrigué, Luversan ne perdit pas un mot du récit de Charles Boizard.

— Notre famille, continua ce dernier, est originaire de la basse Normandie. Mon trisaïeul, qui avait adopté la foi calviniste, fut obligé de

quitter la France, lors de la révocation de l'Édit de Nantes. C'était un riche industriel du littoral. Avant de s'enfuir pour échapper aux persécutions réservées à ses coreligionnaires, il incendia son château dont la confiscation était certaine. Ce domaine n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. En 1790, mon grand père qui était venu en France, fit reconstruire la ferme attenant au château, mais soudain, il repartit à la Guyane hollandaise où nous possédons une importante plantation; il venait d'apprendre que ma grand'mère était dangereusement malade. C'est dans ce pays que j'ai été élevé, et si je parle couramment le Français, c'est parce que mon père a toujours eu le soin d'avoir des domestiques de cette nationalité. Or, il y a environ trois mois, en compulsant une bible qui a appartenu à mon trisaïeul, lequel est mort subitement peu de jours après son émigration en Hollande, je découvris un papier caché sous la couverture du livre.

Ce récit devenait de plus en plus intéressant et Mathias Zubéri retenait sa respiration pour mieux entendre.

— Ce papier, continua Boizard, n'est autre que le testament de mon trisaïeul. Il indique la présence d'un trésor dans les souterrains du château, trésor qu'il n'avait pas voulu emporter et qu'il espérait pouvoir reprendre lorsque cesseraient les persécutions contre les prétendus hérétiques. Au bas du testament, il avait tracé lui-même un plan des souterrains en indiquant, au moyen d'une croix, l'emplacement du caveau où sont cachées ces richesses qui se composent de bijoux, de pierres précieuses et d'une forte somme en pièces d'or.

Charles Boizard ajouta, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments à l'égard d'Andréa :

— Vous voyez que, si jamais je me remarie, ma femme ne risquera pas de finir ses jours dans la pauvreté. En plus du trésor laissé par mon trisaïeul et que mon grand-père a eu, sans s'en douter, l'excellente idée de racheter, ma plantation de la Guyane hollandaise ne me vaut pas moins de cent mille francs par an de bénéfices.

Si Andréa avait pu voir à ce moment les lueurs sinistres qui passaient dans les yeux de Luversan, elle aurait certainement deviné l'exécrable forfait déjà prémédité par le Levantin.

Il ne s'agissait plus seulement, pour Mathias Zubéri, de s'emparer des papiers d'identité de Charles Boizard, mais de lui voler le trésor du château des Mouettes.

En revenant visiter ses malades, le docteur Vignol soupçonna, à certaines questions de l'Américain, les tendres projets qu'il nourrissait à l'égard d'Andréa.

Pierre résolut de mettre fin à cette situation.

— Vous êtes complètement guéri, dit-il à Luversan, et je ne comprends pas pourquoi vous vous attardez plus longtemps ici.

Le bandit lui demanda deux jours de répit.

Pierre dut en passer par cette exigence. N'était-il pas à la merci de cet homme !

Le lendemain, profitant de ce qu'Andréa était sortie, Luversan pénétra soudain dans la chambre de Boizard.

Ce dernier, à peu près guéri, se tenait étendu sur une chaise longue. Il poussa un cri d'étonnement, presque de frayeur.

— Ne vous alarmez pas, dit Luversan, je suis votre voisin de chambre. Moi aussi j'ai reçu les bons soins du docteur Vignol à qui je dois la vie. Blessé dans un duel pour une affaire d'honneur qu'il importe de ne divulguer à qui que ce soit, j'ai été transporté ici, il y aura bientôt trois mois.

Le bandit mentait à dessein sur la date.

— La personne qui vous a servi, comme à moi, de garde-malade, déclara-t-il, n'est pas la sœur du docteur, mais la mienne.

L'Américain parut consterné de cette révélation.

— Pourquoi m'a-t-elle trompé? demanda-t-il.

— Elle ne pouvait pas vous dire la vérité. Il était de son devoir de vous cacher son nom et le mien. Nous appartenons tous deux à une famille d'un rang élevé. Nos parents nous croient en voyage. Ils ignorent et ils ignoreront toujours le duel qui a failli causer ma mort.

Charles Boizard examina avec défiance son mystérieux serviteur.

— Si votre aventure, fit-il, doit rester secrète, pourquoi m'en parler?

Luversan, qui savait jouer toutes les comédies, le prit sur un ton de grande bienveillance.

— Je vais être franc, monsieur Boizard, dit-il. Vous aimez ma sœur et je sais par ses confidences la sympathie qu'elle vous porte.

L'homme qui aime d'amour se laisse facilement abuser.

Charles Boizard tendit la main à Luversan comme à un ami et le remercia du fond du cœur.

— Nous quittons Paris, ma sœur et moi dès demain, annonça-t-il. Le docteur me recommande de passer un mois au bord de la mer. J'ai l'intention de me rendre à Cherbourg. Me permettez-vous d'aller vous visiter à votre château d'Auderville?

— Vous savez tout, dit Boizard, et je vois que madame votre sœur n'a point de secrets pour vous. Je ne vous permets pas de venir à mon château, je vous l'ordonne.

— Il me reste à vous demander, dit Luversan sur un grand ton de mystère, de ne pas dire un mot de notre entretien au docteur Vignol. Ce jeune médecin ne sait pas qui je suis, et il importe qu'il perde ma trace. Nous nous comprenons, n'est-ce pas, monsieur?

Comme il prononçait ces derniers mots, un bruit de pas résonna dans l'escalier.

— Voici le docteur, dit Luversan, je rentre chez moi. Comme vous devez le penser, monsieur, ma sœur ignore cette démarche.

— Soyez tranquille, dit Boizard, je ne lui en parlerai pas.

Luversan retourna dans sa chambre où le docteur le trouva occupé à lire un journal.

Ce fut ce jour-là que l'Américain remit à Vignol cinq mille francs pour ses honoraires.

— Je ne saurais trop vous remercier, lui dit-il, pour les bons soins que vous m'avez donnés et je ne me considère pas comme étant quitte à votre égard en vous remettant cette somme. J'avais les moyens de me faire soigner par un prince de la science; il m'en aurait coûté tout au moins cinq mille francs, et je n'aurais pas été mieux traité. Il est donc bien juste que vous bénéficiez de la circonstance. J'estime que vous avez devant vous un grand avenir, cher docteur, mais je connais les difficultés qu'on peut rencontrer à votre âge dans l'exercice d'une profession libérale. Si jamais vous aviez besoin de moi, n'hésitez pas à m'écrire. Faites mieux, venez me trouver à mon château d'Auderville, près du cap de la Hague. C'est là que je me rendrai dans deux jours. J'y achèverai ma convalescence.

De sa chambre, Luversan avait tout entendu.

— Pourvu, pensa-t-il, qu'il ne prenne pas au docteur l'idée d'accompagner son client jusqu'à destination.

Andréa entra à ce moment.

Il lui ordonna de ne faire que de courtes apparitions auprès de l'Américain et surtout d'éviter ses questions.

S'était-elle prise d'une réelle sympathie pour l'honnête homme dont elle devinait les sentiments à son égard. Toujours est-il qu'elle s'inquiétait des mystérieux projets de Luversan.

Connaissant la cupidité du Levantin, elle ne lui avait point répété les confidences de Boizard sur l'existence probable d'un trésor au château des Mouettes. Elle ne se doutait point que le bandit se tenait aux écoutes de tout ce qui se disait dans la pièce voisine.

Prise d'inquiétude, elle se permit quelques observations.

— A quoi bon nous occuper de M. Boizard, dit-elle à son

il ne saurait nous être d'aucune utilité, à nous qui sommes obligés de fuir le plus loin possible.

— Ne t'inquiète de rien et laisse-moi faire. L'Américain, m'as-tu dit, est propriétaire d'une riche plantation à la Guyane hollandaise? il pourrait nous donner des lettres de recommandation qui nous seraient très utiles dans ce pays. Il ne me déplairait pas de revoir l'Amérique du Sud.

— Comme tu voudras, fit-elle, mais je t'en supplie, partons, partons le plus tôt possible.

— Notre voyage offre plus de difficultés que tu ne le crois. Ton signalement, ainsi que le mien, a été envoyé par le parquet de la Seine à toutes les gares des chemins de fer, à tous les ports d'embarquement. Même étant bien grimés, nous risquons d'être reconnus au départ par les nombreux policiers qui, certainement, ont étudié nos photographies ; car j'ai été photographié à mon insu, je n'en doute pas, à Ville-d'Avray, et d'autre part on a dû saisir plusieurs de tes portraits à l'hôtel de la rue de Chanaleilles. L'arrivée de ce Boizard ici est pour nous un coup de fortune. Il faut savoir profiter de l'occasion.

Il dressa une liste des vêtements et objets nécessaires à leur voyage et l'invita à en faire l'acquisition immédiate.

Andréa sortit, le visage caché sous son épais voile noir.

Quand le docteur fut parti, Luversan alla cogner à la porte de l'Américain.

— Entrez, lui dit ce dernier qui essayait ses forces en allant et venant dans sa chambre, appuyé sur une canne.

Il pria son mystérieux visiteur de s'asseoir.

— Je vois avec plaisir, dit Mathias Zubéri, que vous vous exercez en vue du départ. Je crois toutefois que nous serons arrivés à Cherbourg avant vous. Pour vous donner une preuve de la confiance que vous m'inspirez, veuillez prendre connaissance de cette lettre.

Il lui tendit un pli qu'il avait écrit de sa main le matin même et qui était ainsi conçu :

« Mon cher frère,

« Je ne comprends rien à votre silence. Vous deviez venir me rejoindre à Constantinople où j'ai pris possession de mon poste de consul. Avant de quitter Paris, je me suis rendu à votre hôtel; vous n'y étiez plus depuis quinze jours. Les explications que vous me donniez dans votre dernière lettre sont tout à fait insuffisantes. Notre sœur devait rester auprès de moi, et vous m'aviez promis de me l'amener. Je sais que

depuis son veuvage, elle est plongée dans un noir chagrin. Un changement de climat lui serait très favorable, et je compte que vous ne retarderez pas plus longtemps la réalisation de nos projets.

« Votre frère qui vous embrasse tendrement tous les deux et qui ne saurait comprendre par quelle fantaisie vous avez pris logement à Paris rue de Moscou, chez le docteur Vignol.

« Louis de Beaulieu. »

Charles Boizard pâlit en relisant pour la seconde fois cette lettre qui le désespérait.

— Alors, dit-il, vous êtes monsieur de Beaulieu, frère du consul de France à Constantinople?

— Oui, et je suis moi-même attaché d'ambassade à la légation française du Brésil. Mais je renonce à toute dignité et j'ai pris la décision formelle de vivre de mes rentes dans notre beau pays de France. Le docteur Vignol connaît mon nom, mais dans son ignorance des choses de notre monde, il ne se doute nullement à qui il a eu affaire.

Après quelques secondes d'hésitation, l'Américain interrogea le prétendu diplomate sur le point qui l'intéressait le plus.

— Madame votre sœur aurait-elle l'intention de quitter la France?

— Je ne le crois pas. Dans tous les cas, elle m'accompagnera à Cherbourg et y restera le temps nécessaire à mon complet rétablissement.

— Et vous partez... quand?

— Demain soir.

— Eh bien, je pars avec vous.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que le docteur Vignol aura à cœur de vous accompagner et que je ne veux pas qu'il connaisse le lieu de notre retraite.

— Vous n'êtes pourtant pas un conspirateur!...

— Certes non, mais j'ai des ennemis acharnés à ma perte, et le duel où j'ai failli succomber n'est pour ainsi dire que le prélude du drame dans lequel je suis engagé.

— Une affaire d'amour sans-doute?...

Luversan conserva un silence que l'Américain considéra comme un aveu.

Charles Boizard changea immédiatement de conversation.

— Vous prendrez sans doute le train de huit heures du soir, demanda-t-il et vous n'arriverez pas à Cherbourg avant six heures du matin. Qui nous empêcherait de partir en train spécial. Si vous le permettez, je

prendrai ces frais à mon compte. Quant au docteur Vignol, ne vous en inquiétez pas. Je vous donne rendez-vous, demain à sept heures et demie du soir à la gare Saint-Lazare. J'y viendrai seul en voiture et je vous attendrai devant la gare de départ.

— C'est convenu.

Ils causèrent de choses et d'autres jusqu'au retour d'Andréa qui demeura stupéfaite en les voyant ensemble.

— Chère sœur, dit Luversan à sa maîtresse sans lui laisser le temps d'articuler une parole, M. Boizard tient absolument à partir à Cherbourg en même temps que nous. Tu y consens, n'est-ce pas?

— Oui, dit-elle en s'efforçant vainement de cacher son épouvante.

Luversan rentra dans sa chambre pour examiner les acquisitions. Aussitôt, l'Américain saisit les mains d'Andréa et les lui pressant avec tendresse :

— Vous êtes bonne, dit-il, et... je vous aime!

Elle se dégagea et courut rejoindre son amant.

— Je ne vois que trop, lui dit-elle à voix basse, ce que tu médites, mais je ne te laisserai pas commettre un nouveau crime.

Il répondit froidement :

— Quel intérêt aurais-je à m'attaquer à cet homme. Ne sommes-nous pas assez riches pour mener une vie tranquille à l'étranger! J'ai besoin de lui, voilà tout. On n'aura jamais l'idée d'aller nous chercher à son château, au bout de la France, près de l'Océan. C'est un mois de gagné, c'est le seul moyen de préparer notre installation à Paramaribo où nous resterons un an ou deux, le temps de nous faire oublier.

Et il ajouta d'un ton qui ne souffrait pas de réplique...

— Il le faut!

Le soir même, Luversan annonça au docteur Vignol qu'il partirait le lendemain.

Celui-ci poussa un soupir de soulagement.

Il allait donc enfin pouvoir toucher au Crédit des Deux-Mondes le chèque de quatre-vingt mille francs complétant les cent mille francs qu'il avait exigés de Mme de Terrenoire pour ses services.

Avant de quitter définitivement leur retraite de la rue de Moscou, Andréa remit au docteur le précieux chèque.

— Quoi qu'il arrive, lui assura-t-elle, soyez certain qu'on ne saura jamais le rôle que vous avez joué ici. Adieu, et merci. Vous avez maintenant de quoi vivre, vous et votre mère. Adieu; vous n'entendrez plus jamais parler de nous.

Il importait que le départ s'effectuât sans attirer l'attention de personne.

Andréa alla prendre, au guichet de la gare, leurs trois billets. (P. 1187.)

Le docteur se chargea de tout.

Il envoya son concierge en course, puis il porta lui-même la petite valise des voyageurs à la station de voitures la plus proche où il prit un fiacre qu'il fit arrêter à l'intersection de la rue de Berlin et de la rue de Moscou.

Suivant leurs conventions, Luversan descendit le premier tout seul.

Il passa rapidement devant la loge de la concierge qui ne put pas même l'apercevoir.

Il s'installa dans la voiture.

Andréa ne le rejoignit qu'au bout de cinq minutes qui parurent un siècle à son complice.

Pourquoi avait-elle tant tardé?

Andréa était entrée subitement dans la chambre de Charles Boizard.

— Je vous en prie, monsieur, lui avait-elle dit, ne donnez pas suite à votre projet.

— Quel projet?

— Restez ici encore quelques jours; vous avez besoin des soins du docteur. Ce serait commettre une grave imprudence que de faire un aussi long voyage.

Très inquiet d'abord, l'Américain se rassura en s'imaginant qu'elle agissait par pur intérêt pour lui.

— Je suis très touché de votre conseil, dit-il, et je vais y réfléchir. J'avais cru tout d'abord que vous me refusiez la faveur de vous accompagner. Si je ne pars pas ce soir, voulez-vous au moins me promettre que vous ne tarderez pas à venir, vous et votre frère, visiter mon château des Mouettes? Ce doit être curieux à voir, et j'espère que les souterrains nous réservent une surprise agréable.

Il lui prit encore les mains, et la regardant fixement dans les yeux :

— Vous avez dû beaucoup souffrir, madame. Pour moi aussi, il fut une époque où je ne croyais plus trouver de consolations, mais le temps ne guérit pas seulement les plaies du corps, il cicatrise aussi les blessures de l'âme.

Elle ne put retenir ses larmes et sortit sans avoir le courage d'avertir cet homme des dangers qu'il courait en venant au rendez-vous de Luversan.

Il était six heures du soir. Mathias Zubéri avait encore une heure devant lui pour se trouver à la gare Saint-Lazare, ainsi qu'il en était convenu avec l'Américain.

Dès qu'Andréa fut montée dans la voiture, il ordonna au cocher de les conduire à la gare du Nord, parlant assez haut pour être entendu du docteur Vignol qu'il voulait dépister et qui s'éloigna sans leur adresser un geste d'adieu.

Arrivés à cette gare, ils prirent un autre fiacre et cette fois se firent conduire à la gare Saint-Lazare.

A sept heures cinq minutes, Luversan, ne voyant pas venir Boizard dit à Andréa :

— Nous courons ici les plus grands dangers. Tu n'as rien dit au

moins à l'Américain? Tu ne lui as pas interdit de venir au rendez-vous?

Comme elle gardait le silence :

— Si tu as fait cette sottise, je n'aurai plus de sûreté avec toi et nous ferions mieux de partir chacun de notre côté.

Il achevait à peine ces mots, qu'un fiacre s'arrêtait auprès du sien.

Un voyageur en descendit péniblement.

C'était Charles Boizard.

— Pardonne-moi, dit Luversan à sa maîtresse, je t'avais calomniée.

Déjà, l'Américain leur tendait les mains.

— Me voici tout de même, leur dit-il. J'ai attendu le retour du docteur, et ma foi, comme il n'arrivait pas et que je me sentais de bonnes jambes, je suis parti en lui laissant un petit mot d'excuse. J'avais tout justement reçu une dépêche du directeur de ma plantation, et je l'ai laissée en évidence sur la table pour prouver au docteur que mes affaires m'obligeaient de le quitter aujourd'hui même. Nous prenons un train spécial, n'est-ce pas?

Luversan le fit monter dans sa voiture et pour ne pas rester dans un endroit aussi bien surveillé par la police :

— Place de la Madeleine, dit-il au cocher.

— Nous perdons un temps précieux, fit observer l'Américain.

Luversan lui répliqua qu'il serait bien inutile de faire une aussi grosse dépense, et qu'on voyageait très confortablement sur la ligne de l'Ouest.

L'Américain se rendit à contre-cœur à cette raison.

A huit heures moins dix, Andréa alla prendre au guichet de la gare leurs trois billets.

Luversan retarda le plus possible la traversée des salles d'attente, et il ne se sentit soulagé qu'une fois installé avec ses compagnons dans un wagon de première classe où il n'y avait pas d'autres voyageurs

Le train s'éloigna enfin.

Pour l'instant les deux complices étaient sauvés ; Luversan savait bien que la police n'a réellement les yeux bien ouverts que dans les gares importantes.

Après Paris, il fallait se défier de Caen, puis de Cherbourg.

Durant le trajet, l'Américain se montra très enjoué.

Il semblait que toute son ambition fût d'amener un sourire sur les lèvres de la femme qu'il aimait, Mais Andréa prêtait une oreille distraite aux gais propos des deux voyageurs.

Elle songeait à sa fille qu'elle ne reverrait plus. Toute sa vie lui apparaissait, depuis sa jeunesse turbulente jusqu'au jour où, forcée de

fuir avec le criminel dont elle avait armé le bras, elle commença à errer sans trêve ni merci.

Elle n'était qu'au début de sa fuite à travers le monde, et déjà elle se sentait prise d'une lassitude qui touchait l'anéantissement.

Le train filait à toute vitesse. Andréa, dont les yeux restaient fixés sur la campagne, ne voyait pas plus le paysage sans cesse renouvelé qu'elle n'entendait ce qui se disait auprès d'elle.

Un instant, elle songea à ce sombre Mussidan qu'elle avait tant aimé et qui avait été la cause première de sa perdition. Elle se reprochait d'avoir sacrifié Diane pour détourner les soupçons de M. de Terrenoire. Et malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer la fin sublime de son séducteur. Mussidan avait eu le courage de se tuer de telle façon qu'on pût croire à un accident; il s'était précipité d'un train en marche.

Pourquoi n'avait-elle pas le courage d'en faire autant?

L'occasion était belle.

Il lui suffisait de se pencher au dehors, d'ouvrir doucement la portière, et de se laisser glisser sur la voie.

Andréa n'en eut pas le courage.

L'Américain, devenu tout à fait confiant vis-à-vis du prétendu diplomate, lui vantait la richesse du sol dans ses propriétés de la Guyane hollandaise.

Il lui expliquait, avec tous les détails, les procédés de culture dans ces pays ensoleillés.

Luversan l'écoutait attentivement et le poussait à lui parler des gens qu'il fréquentait là-bas. Doué d'une forte mémoire, il comptait sur ces renseignements pour en tirer bon parti par la suite.

Lui-même, qui avait beaucoup voyagé, raconta avec une facilité toute exotique des aventures de tous pays.

A la fin du voyage, les deux hommes étaient devenus intimes.

Tous trois soupèrent de nuit au buffet de Caen. A ces heures-là, les malfaiteurs bien mis n'ont rien à craindre de la police.

Arrivés en gare de Cherbourg, Luversan dit tout bas à l'Américain :

— Permettez-moi d'installer ma sœur à l'hôtel, et si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai jusqu'à Auderville. Pour vous éviter toute fatigue, je louerai moi-même un bon cheval et une voiture. Attendez-moi ici, je reviens dans un quart d'heure tout au plus.

L'Américain ne voulut pas laisser partir Andréa sans lui rappeler la promesse qu'elle lui avait faite de venir visiter son château.

— Je compte sur vous, lui dit-il, pour demain ou après-demain au plus tard. C'est bien entendu?

Elle répondit affirmativement par un signe de tête, et s'éloigna au bras de Luversan, la mort dans l'âme.

Le Levantin se fit conduire à l'hôtel confortable le plus proche. En route, il invita sa maîtresse à ne s'occuper de rien; il se chargeait de tout.

Elle ne répondit même pas; elle n'avait plus de volonté, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même; elle n'entendait plus, n'écoutait plus; ses pensées devenaient vagues; parfois elle se sentait une envie de rire sans savoir pourquoi.

Elle était sur la pente de la folie.

A l'hôtel, Luversan inscrivit ces noms sur le registre : « *M. et Mme Boizard*, » et il indiqua comme dernier domicile : « *Paris*, venant de la *Guyane hollandaise*. »

Il conduisit Andréa à sa chambre et dès qu'ils furent seuls :

— Je sors. Je ne reviendrai que tard dans la journée. Ne t'inquiète de rien. Fais-toi servir à déjeuner ici.

— Où vas-tu?

Il fit semblant de ne pas avoir entendu la question, ouvrit précipitamment sa valise et en tira une fiole bouchée à l'émeri.

Andréa ne le vit pas glisser cette fiole dans sa poche de côté.

— Où vas-tu? répéta-t-elle en lui barrant le passage.

Et comme il se taisait :

— Je ne veux pas! s'écria-t-elle. Je ne veux pas!

Son instinct l'avertissait que le bandit préméditait un nouveau crime.

Il lui mit la main sur la bouche et la repoussa jusqu'au bout de la chambre.

Dans sa fureur, il faillit l'étouffer.

Elle perdit connaissance et il la transporta sur le lit sans se donner la peine de la ranimer.

Il descendit lentement l'escalier, et d'un ton calme, dit à l'hôtelier :

— Je vais voir à mon château d'Auderville s'il y a encore quelques pièces habitables. Je reviendrai prendre ce soir ma femme ou bien je resterai ici jusqu'à ce que les réparations nécessaires aient été faites.

L'hôtelier ouvrait des yeux étonnés et curieux.

— Monsieur, se permit-il de dire, est M. Boizard? Oh! j'ai entendu souvent parler du château des Mouettes. Monsieur revient de loin? Les gens de la Hague seront bien contents de voir monsieur.

Luversan lui coupa la parole pour lui demander où il pourrait trouver un bon cheval et un cabriolet.

— Ici même, monsieur Boizard, répondit l'hôtelier. Je vous préviens que les chemins ne sont pas toujours bons, mais j'ai la prétention que vous serez conduit par un des meilleurs cochers de la Manche.

— Faites atteler et dispensez-moi du cocher. Je conduirai moi-même. Vous pouvez être assuré qu'il n'arrivera pas d'accident à votre cheval.

— C'est très imprudent de votre part, répliqua l'hôtelier. D'ailleurs, vous ne connaissez pas le chemin, puisque c'est la première fois que vous venez voir vos propriétés. Mon cocher pourrait vous abréger un bon tiers de la route; il connaît le pays comme sa poche.

— Moi aussi, déclara Luversan. Il n'est pas nécessaire d'être venu dans la Manche pour en étudier les détours; il suffit d'avoir une bonne carte.

Il tira de son portefeuille une carte détaillée de l'arrondissement de Cherbourg qu'il avait passé plusieurs jours à étudier dans l'appartement du docteur Vignol.

— Avec cela, dit-il, on prend le plus court ou le plus long à son choix, suivant l'état des chemins. Et maintenant, dites-moi combien vaut votre cheval?

— Quinze cents francs au bas mot.

— En voici deux mille, pour vous garantir, mais j'espère bien revenir ce soir sans avoir subi la plus petite avarie.

Dans ces conditions, il ne restait plus à l'hôtelier qu'à faire atteler.

Luversan monta dans le cabriolet, et rien qu'à la façon avec laquelle il sortit de la cour, l'hôtelier dut reconnaître que le propriétaire du château des Mouettes savait conduire un cheval.

Devant la porte, Luversan arrêta.

— Avez-vous une gourde? demanda-t-il.

— Mais oui, monsieur Boizard, tout à votre service. Que faut-il mettre dans la gourde? Nous avons du *Calvados* comme on n'en boit que dans la Manche.

— Soit. Mais faites vite.

Deux minutes après, Luversan nanti de la gourde, fouettait son cheval et lui faisait prendre le grand trot. Bientôt il mit l'animal au pas, et tournant dans une petite rue déserte, arrêta de nouveau.

Il déboucha la gourde, en versa sur le pavé le quart du contenu, posa le récipient entre ses jambes et tira de sa poche le flacon qu'il avait pris dans sa valise à l'insu d'Andréa.

Un passant qui l'aurait vu, les mains gantées, déboucher ce flacon avec mille précautions, prenant soin de le tenir bien droit et le plus loin

possible de son visage, se serait dit : « Voilà un homme qui prépare quelque abominable mélange. »

Quand Luversan eut terminé la première partie de sa délicate opération, il reprit de la main gauche la gourde débouchée, et, les bras étendus, la tête à demi tournée de côté, il versa lentement le contenu du flacon dans le *Calvados* si vanté par l'hôtelier.

Il jeta ensuite le flacon, ou plutôt le laissa tomber du bout des doigts dans le ruisseau.

Puis il reboucha la gourde avec le goblet à vis et la remit dans la poche de son paletot.

Personne ne l'avait vu.

Trois minutes après, il retrouvait l'Américain à la gare et l'aidait à monter auprès de lui dans son cabriolet.

— Vous avez été bien long, monsieur de Beaulieu? lui dit ce dernier.

— Ne m'en parlez pas. J'ai bien trouvé cheval et voiture, mais quand j'ai vu qu'on nous livrait à la merci d'un cocher incapable de conduire, j'ai renvoyé l'homme au bout de deux cents mètres, et j'ai gardé la bête. Ne vous alarmez point, j'ai conduit des chevaux peu domptés dans toutes les parties du monde. De plus, je sais m'orienter. Mon hôtelier m'a remis une carte de l'arrondissement. Elle me suffira pour arriver par le plus court chemin à votre château des Mouettes.

Le malheureux Boizard n'eut pas la moindre défiance. Le violent amour qu'il ressentait pour celle qu'il croyait être la sœur de son compagnon l'empêchait de réfléchir.

De Luversan qui, à sa première apparition rue de Moscou, lui avait inspiré un véritable effroi, il faisait maintenant son ami le plus intime.

Et tout en traversant les magnifiques paysages qui bordent la route de Cherbourg, l'Américain ne se lassait point d'exprimer toute la joie qu'il éprouvait à venir chercher le repos dans le pays de ses ancêtres.

C'est souvent au moment où l'homme fait les plus beaux rêves d'avenir que la mort le guette. Un proverbe arabe résume cette pensée : « Quand la maison est construite, la mort arrive. »

A cette heure matinale, on rencontre peu de voitures sur la route qui conduit à la mer.

Luversan ne s'était pas vanté en disant qu'il connaissait le pays comme s'il l'avait toujours habité. Sans consulter une seule fois sa carte, il quittait de temps à autre la grande route pour obliquer par les chemins de traverse.

Ce fut ainsi qu'arrivé à une demi-lieue d'Auderville, il s'engagea en plein bois.

Boizard se montrait ravi de visiter ainsi les coins pittoresques du voisinage de son domaine. Ils étaient partis par un brouillard assez épais, mais peu à peu le soleil en avait eu raison.

— Le beau pays ! répétait à chaque instant l'Américain, et qu'il fera bon d'y vivre tranquille, estimé pour les bienfaits qu'une grande fortune permet de répandre autour de soi, heureux dans son intérieur, sans souci des vulgaires ambitions humaines.

En prononçant ces derniers mots, il pressa significativement le bras de son compagnon.

Luversan arrêta à un point où sur sa droite le bois s'épaississait dans un dédale inextricable de ronces.

— Si nous descendions un instant ? dit-il.

— Volontiers.

Le Levantin l'aida à mettre pied à terre.

Ils attachèrent le cheval à un jeune bouleau, allumèrent chacun une cigarette, et s'enfoncèrent par un petit sentier dans le taillis.

Au bout d'une cinquantaine de pas, Boizard, déjà fatigué, demanda la permission de s'asseoir sur la mousse qui tapissait les racines d'un vieux chêne depuis longtemps dégarni de feuillage et dont le tronc, complètement creux, éclatait de tous côtés sous un lierre presque aussi âgé que lui.

A la vue de cet arbre, immense squelette respecté par la cognée du bûcheron, l'Américain eut un sourire mystérieux.

— Voici, dit-il, un arbre qui, au temps de sa jeunesse, a dû être témoin de l'incendie du château de mes ancêtres. Je vous ai conté cette histoire, mon cher Beaulieu. Elle mériterait d'être narrée par un de ces poètes qui ont le don de ressusciter les siècles passés. Mon trisaïeul n'eut garde de se fier à la clémence du Roi-Soleil. Il savait bien qu'on ne l'épargnerait pas s'il refusait d'abjurer le protestantisme. Entre sa patrie et ce qu'il croyait être le devoir, il n'hésita point. Mais avant de quitter la France qu'il ne devait plus revoir, il ne voulut pas laisser aux orthodoxes la jouissance de ses biens, il eut le courage de livrer aux flammes le château qui faisait sa gloire et dont les ruines désolées ne reçoivent plus aujourd'hui que la visite des oiseaux de mer, par les nuits de tempête. On crut que mon trisaïeul s'était ruiné de gaieté de cœur, pour faire niche au grand monarque; mais ainsi que je vous l'expliquerai tout à l'heure, ce vaillant avait su mettre une partie de ses richesses à l'abri des confiscateurs.

Luversan l'écoutait à peine : son compagnon ne lui apprenait r
nouveau

Luversan, la sueur froide au front, saisit le cadavre par les pieds et le traîna dans le fourré. (P. 1196.)

Aussi l'interrompit-il pour lui demander.

— Alors, personne ne vous attend à l'illustre château des Mouettes?

— Personne.

— Mais on va vous refuser la porte?

— Je prendrai mes précautions. J'irai d'abord chez le notaire d'Auderville à qui j'aurais dû écrire. Mais que voulez-vous, mon cher

Beaulieu, dans notre famille, tout le monde est fantaisiste. Il me plaît de tomber comme un aérolithe dans ma propriété, et de m'assurer par moi-même si le nom des Boizard est encore respecté. Du reste, le domaine a toujours été gardé depuis le commencement du siècle par une des plus vieilles familles du pays, les Mazurier, braves et honnêtes cultivateurs qui, tous, ont pratiqué l'Océan avant de prendre leur retraite sur le plancher des vaches. Mais j'y pense, le notaire connaît mon écriture, et j'ai justement dans mon portefeuille la dernière lettre qu'il m'écrivit en m'accusant réception de la somme nécessaire à l'entretien des Mouettes.

De tels renseignements plaisaient à Luversan. Il aurait bien voulu que l'Américain lui continuât ses confidences, mais ce dernier, se levant soudain, s'écria :

— Partons, mon cher, il me tarde d'être chez moi.

Luversan se montra moins pressé d'arriver au château des Mouettes

— Laissez-moi, mon cher Boizard, fumer encore une cigarette, dit-il, et je suis à vos ordres.

— Le fait est, fit l'Américain en se rasseyant, qu'on n'est pas mal ici. Je n'ai qu'un regret, c'est que votre sœur ne nous ait pas accompagnés, mais après un voyage de nuit, je comprends qu'elle se soit abstenue d'une promenade si matinale en voiture découverte.

Charles Boizard en revenait toujours à Andréa.

— Il me semble, ajouta-t-il, qu'un tel pays est fait pour plaire aux natures avides de poésie. Se croirait-on si près des sables de la mer ! La superbe végétation ! Et comme on comprend que la race Normande soit après la race Arverne, la plus forte de France ! Ici, nous pourrions vivre heureux avec une modeste fortune. L'opulence dont nous jouirons nous permettra d'étendre notre bonheur à tous ceux qui, autour de nous, auront besoin d'assistance. Car je suis riche, mon cher Beaulieu, très riche, plus riche que je ne le sais moi-même. Je vous ménage une fameuse surprise. Vous avez lu les *Mille et une Nuits?*

— Non, mais je les ai entendu conter dans le pays des sultanes.

— Bien répondu. Alors, vous devez connaître l'histoire d'*Aladin ou la lampe merveilleuse?*

— Oui, C'est un des plus beaux contes du répertoire.

— Eh bien, mon cher Beaulieu, mon histoire n'est pas moins merveilleuse que celle d'Aladin. Mais, je vous en prie, ne rallumez pas une autre cigarette ici et partons,

— Dans un instant, mon cher Boizard.

Tout autre que Luversan eût été fort curieux de savoir immédiatement en quoi les aventures du dernier des Boizard pouvait intéresser autant que

celles d'Aladin ; mais le Levantin la savait par cœur, cette histoire.

A travers la cloison de sa chambre, rue de Moscou, il avait entendu d'un bout à l'autre les confidences faites par l'Américain à Andréa. Il était certain de trouver dans le portefeuille de sa victime le plan des souterrains du château des Mouettes.

Le monstre prenait un dernier élan pour arriver à la réalisation du plan infernal qu'il avait conçu.

Le hasard, l'aveugle hasard qui enrichit les avares et favorise les desseins des criminels l'aidait jusqu'au bout.

Nouveau Troppmann, n'avait-il pas réussi à gagner la confiance de sa victime. La moindre prudence, la moindre prévoyance aurait dû engager Charles Boizard à se renseigner sur son étrange voisin auprès du docteur Vignol. Il ne le fit point, et sur quel ordre? Sur celui de son bourreau.

Avec quelle prodigieuse habileté le Levantin exploita l'amour que Boizard ressentait pour Andréa ! Comme il se garda bien de lui demander de l'accompagner jusqu'à Cherbourg ! N'était-il pas certain que l'amoureux se proposerait de lui-même pour les suivre dans ce voyage!

Boizard considéra comme une faveur de partir avec ces inconnus auxquels il se livrait pieds et poings liés. Arrivé dans cette ville, il se laissa isoler à la gare et pendant qu'il attendait le retour de son nouvel ami, ce dernier lui prenait déjà son nom, se faisait inscrire à l'hôtel comme étant le fameux Boizard dont on parlait si souvent dans le pays.

Et durant ce funèbre voyage de Cherbourg à Auderville, il ne s'était pas trouvé sur la route un seul paysan pour pouvoir dire plus tard à la justice : « J'ai vu deux hommes dans la voiture qui amenait Charles Boizard au château des Mouettes! »

— Si nous buvions un coup de Calvados? demanda Luversan à Boizard.

— Volontiers, dit celui-ci en riant. J'ai entendu vanter ce liquide corrosif par des marins Normands, mais je n'en ai jamais bu.

Luversan dévissa le gobelet qui bouchait la gourde.

— A la bonne heure! fit Boizard. Vous êtes homme de précaution, monsieur de Beaulieu.

— En effet, répliqua d'un ton sinistre l'assassin de Larouette et de Brignolet.

Il remplit le gobelet à moitié.

L'Américain ne remarqua point que les mains de son compagnon tremblaient.

Il ne vit pas que le visage de ce misérable était devenu livide.

A Luversan qui lui tendait le gobelet :

— Après vous, dit-il.

— Je n'en ferai rien.

— A votre santé.

Charles Boizard porta rapidement le gobelet à ses lèvres et le vida d'un trait.

L'assassin poussa un cri d'épouvante en voyant que sa victime ne tombait pas foudroyée.

— Dieu que c'est mauvais! fit Boizard, on ne m'y repincera plus, au Calvados!... Mais qu'avez-vous donc à me dévisager ainsi?... Ah!... le gredin!... il m'a empoisonné!!

La victime avait deviné le crime sur la figure de l'assassin.

Charles Boizard se redressa, marcha droit sur Luversan qui reculait, reculait toujours, attendant que le poison eût fait son œuvre.

Au bout de quinze pas, Charles Boizard chancela, battit l'air de ses bras, et devant ce radieux paysage qu'il admirait tant tout à l'heure et où il espérait mener une existence patriarcale, il rendit le dernier soupir en tombant la face contre terre.

Luversan, la sueur froide au front, saisit le cadavre par les pieds et le traîna dans le fourré.

Il fouilla minutieusement les vêtements de sa victime, lui prit son portefeuille, son porte-monnaie, sa montre. Il ne lui laissa aucun objet capable d'aider à la reconstitution de l'identité du mort.

Cela fait, il poussa le corps dans un fossé et le recouvrit de feuilles mortes.

Quant à la gourde, il la brisa d'un coup de talon et en enterra les débris.

Avant de se remettre en route, il prit connaissance de toutes les pièces renfermées dans le portefeuille.

Le papier trouvé par Charles Boizard sous la couverture d'une bible ayant appartenu à son trisaïeul était jauni par le temps et d'une écriture difficile à déchiffrer. Il ne fallut pas moins d'une demi-heure au Levantin pour arriver à le lire d'un bout à l'autre.

Quand il en eut bien compris le sens, il ne fut pas peu surpris de découvrir que l'endroit où il se trouvait faisait partie du bois indiqué sur le plan comme étant l'issue extérieure des souterrains du château.

Il examina le vieux chêne et demeura persuadé que la cavité du tronc donnait accès à la grotte décrite par le premier propriétaire de la bible.

Il restait à savoir si, lors de la reconstruction de la ferme, le grand-père de Charles Boizard n'avait pas retrouvé le souterrain et les caveaux.

— Avec un tel plan, tracé de main de maître, se dit l'assassin en serrant le précieux document dans un compartiment du portefeuille, j'arriverai bien jusqu'aux vases qui contiennent cette immense fortune. Seulement, il faudra jouer de la pioche, et avec cet outil-là, un homme seul ne fait pas grand ouvrage en une nuit. Quant au trésor, il doit exister; sans quoi le grand-père en aurait parlé dans son testament.

Une pièce précieuse pour lui, c'était la lettre adressée d'Auderville à Charles Boizard, en Guyane, par le notaire Martineau.

Elle était ainsi conçue :

« Monsieur Boizard,

« Je m'empresse de vous accuser réception des dix mille francs que vous m'avez envoyés ce matin, tant pour payer les douze cents francs d'appointements alloués aux époux Mazurier, gardiens de la ferme et du château, que pour faire face aux dépenses de l'entretien du domaine ainsi qu'aux diverses contributions qui lui afférent.

« Comme je vous le disais dans ma lettre de l'année dernière, les ruines tiennent encore bon, malgré les vents d'Ouest qui les ont battues avec violence au printemps et à l'automne.

« Suivant le désir que vous m'avez exprimé, j'ai profité de ce qu'un architecte de mes amis, très apprécié au Havre, est venu passer ses vacances chez moi, pour lui demander à quel prix il se chargerait de reconstruire le château. Je lui ai soumis le magnifique dessin qui vous vient de votre bisaïeul et qui représente le domaine tel qu'il était avant l'incendie.

« D'après cet architecte, il ne vous en coûterait pas moins d'un million pour opérer cette reconstruction.

« Le curage d'une partie du terrain sera indispensable. En effet, à l'endroit où se trouvait ordinairement une nappe d'eau alimentant le puits du château, existe aujourd'hui un ru souterrain qui a pris de l'importance dans ces dernières années. Il sera possible de détourner le cours de ce ru et d'utiliser par conséquent une grande partie des anciennes fondations ; sans quoi la dépense ne se monterait pas à moins de douze cent mille francs.

« Je me suis permis d'annoncer à plusieurs personnes que vous projetiez de prendre votre retraite à Auderville. Toutes m'ont répondu que ce serait un bonheur pour le pays où le nom des Boizard est resté populaire depuis près de trois siècles.

« Les nombreuses familles de pêcheurs, si éprouvées il y a cinq ans par un ouragan qui a brisé plusieurs barques à l'entrée du port de Pénitot

n'ont pas oublié le secours de dix mille francs que vous leur avez envoyé.

« Puis-je annoncer à ces braves gens que leur bienfaiteur ne tardera pas à venir s'installer au pays?

« Agréez, monsieur Boizard, l'expression de mes sentiments distingués.

« MARTINEAU. »

Grâce à cette lettre, Luversan était assuré de lever tous les doutes auprès de l'officier ministériel.

Il trouva d'ailleurs dans le portefeuille les pièces d'identité et les titres de propriété de sa victime, tant dans l'arrondissement de Cherbourg qu'en Amérique.

Quant à l'écriture de Charles Boizard, le Levantin était sûr de pouvoir l'imiter en deux ou trois jours d'étude; il avait commis bien d'autres faux à travers le monde.

Il ne redoutait plus que l'imprévu, et tout en mettant son cheval au trot dans la direction d'Auderville, il tendait toutes ses facultés d'intuition et de déduction pour prévoir les obstacles.

Une seule circonstance suffirait à le perdre : des marins Normands — il n'en manque pas qui soient allés en Amérique — pouvaient avoir eu l'occasion de rencontrer Charles Boizard dans un port de la Guyane hollandaise ; et parmi ces marins, qui sait s'il ne s'en trouverait pas dans le Cotentin?

C'était une chance à courir; Luversan ne pouvait l'éviter.

Aussi, se proposait-il de ne rester à Audeville que juste le temps nécessaire au vol du trésor et à la vente de la propriété.

Dix minutes après, Luversan arrêtait son cheval dans la grande rue, devant les panonceaux de Me Martineau, notaire.

Avec une parfaite aisance, l'homme qui venait de laisser derrière lui, caché dans un bois, sous un lit de feuilles, un cadavre accusateur, se présenta à l'honorable officier ministriel.

Me Martineau ne sortait jamais que le soir, avant de dîner, pour aller faire un quatrième au whist ou aux dominos. Il reçut l'inconnu en le priant de parler un peu haut.

— C'est parce que, dit-il, j'ai l'oreille un peu dure.

Le Levantin articula d'un ton ferme :

— Je suis M. Charles Boizard.

Le notaire ne voulut pas en croire ses oreilles un peu dures.

— Vous dites? fit-il en fronçant les sourcils et en penchant la tête vers le visiteur.

— Je suis Charles Boizard, répéta Luversan.

Me Martineau, certain d'avoir cette fois bien entendu, se leva et fit un grand salut à celui qu'il prenait pour le propriétaire du château des Mouettes.

— Alors, dit-il, vous arrivez comme ça, sans prévenir, de là-bas... Tout là-bas?

— Mais oui, mon cher monsieur Martineau.

Luversan donnait du « cher » à tout le monde avec une facilité incomparable.

Le notaire crut de son devoir d'offrir un réconfortant à un voyageur qui arrivait de si loin.

— Si nous prenions quelque chose? dit-il.

Et sans attendre la réponse, il disparut dans la pièce voisine pour revenir à l'instant même, les bras chargés d'un plateau sur lequel il y avait tout ce qu'il faut pour trinquer.

— J'ai là, déclara-t-il, un petit Calvados comme vous n'avez jamais eu certainement l'occasion d'en boire de pareil.

A ce mot de : « Calvados », Luversan fit une horrible grimace. Le notaire le remarqua.

Il s'empressa d'ajouter :

— Si vous préférez autre chose, nous tâterons de l'autre flacon. C'est du doux ; un délicieux cassis préparé par Mme Martineau et tel que vous n'en trouverez chez aucun épicier.

Et le tabellion cria d'une voix de Stentor :

— Eh ! maman Martineau, descends donc un brin, pour voir, il y a du nouveau.

Des pas lourds retentirent aussitôt dans l'escalier conduisant a l'appartement du notaire. Une grosse dame, vrai type de la santé normande, apparut sur le seuil de la porte.

Elle examina le visiteur, et sans doute son impression ne lui fut pas favorable ; car elle dit d'un ton aigre à son mari :

— Tu sais pourtant bien que je n'aime pas à me montrer quand je ne suis pas habillée.

Elle allait tourner les talons quand le notaire la rattrapa, lui fit faire volte-face et, lui montrant Luversan, s'écria :

— Devine un peu quel est ce monsieur?

— Je ne suis pas sorcière.

— Ce monsieur est pourtant une notabilité du pays, son nom est dans toutes les bouches. Allons ! devine un brin...

La bonne femme esquissa un geste d'impatience.

— Tu es fou, mon homme.

— Eh bien, moi, dit le notaire, je ne l'aurais pas mieux deviné que toi : ce monsieur est tout simplement M. Charles Boizard, retour d'Amérique, oui, M. Charles Boizard, le dernier de sa race, M. Charles Boizard, le riche planteur de la Guyane hollandaise et le propriétaire du château des Mouettes. Saluez, madame !

Cette déclaration dérida la grosse dame qui tendit sa main potelée au Levantin.

— Ah ! par exemple ! c'est vous, M. Boizard ! ma foi, j'aurais eu bien de la peine à vous reconnaître, puisque je ne vous ai jamais vu. Vous arrivez de Cherbourg ?

Sur la réponse affirmative du faux Boizard, ces deux braves gens s'empressèrent de l'inviter à déjeuner, mais Luversan, conservant son air glacial, évita des familiarités qui pouvaient mal tourner contre lui. Le scélérat avait hâte de se cacher à tous les yeux dans le domaine de sa victime.

Il eut soin même de donner à son refus une sorte de mauvaise grâce qui refroidit jusqu'à la bienveillance innée du notaire.

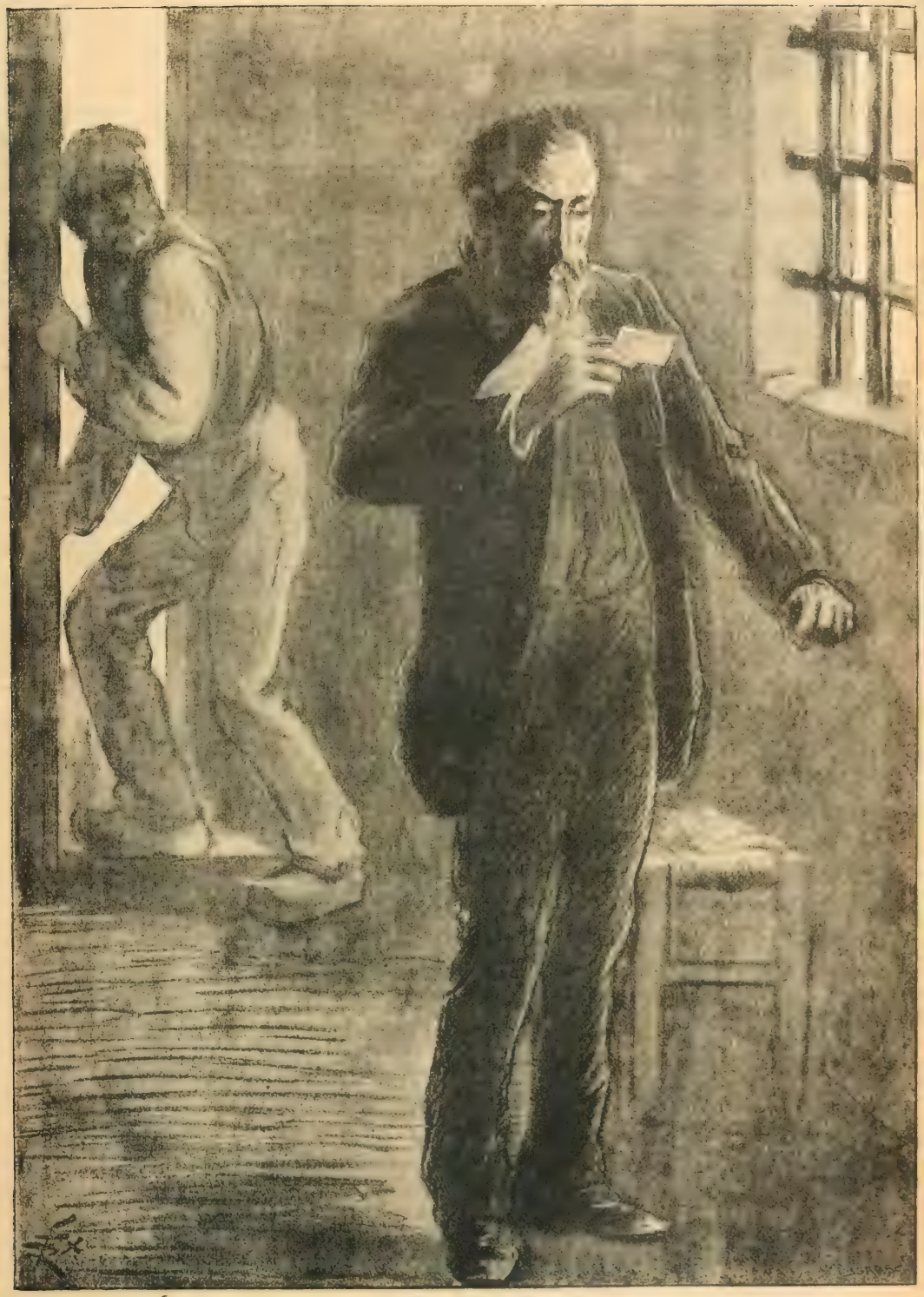
Tout au plus daigna-t-il accepter le fameux cassis préparé par la maîtresse de la maison.

Pour éviter les visites des notabilités du pays ainsi que les démonstrations de reconnaissance des pêcheurs pour qui le nom de Boizard était synonyme de générosité, il fit la déclaration suivante :

— J'ai changé d'idée, mon cher monsieur Martineau, je ne finirai pas mes jours dans le Cotentin. C'est l'Amour qui en est cause : je me suis remarié là-bas, tout là-bas, comme vous dites. Ma femme, habituée à un soleil dont vous ne sauriez vous faire une idée ici, même pendant la canicule, s'étiolerait dans votre beau pays de Normandie. Non seulement je ne resterai pas aux Mouettes, mais je les vends, et en Américain habitué à ce que les affaires ne traînent pas, je vous prie de remplir d'urgence toutes les formalités nécessaires à cette vente. La liquidation terminée, je repars tout là-bas avec Mme Boizard qui a bien voulu m'accompagner et regrette déjà son pays.

Le notaire leva les bras au plafond.

— Vous vendez les Mouettes ! s'écria-t-il d'un air consterné. Les Mouettes n'appartiendront plus aux Boizard ! Vous n'y pensez pas ! D'abord, le moment est très mal choisi. Rien ne se vend depuis plusieurs années. Oh ! ce n'est pas l'argent qui manque, mais il dort dans les poches des capitalistes, qui pour le réveiller, attendent l'arrivée au pouvoir d'un merle blanc. Votre domaine qui, en outre de la ferme et des ruines, comprend



Lui ! pensa le Levantin, c'est l'enfer qui l'envoie ici ! (P. 1207.)

un nombre respectable d'hectares de terre cultivables, ne se vendra pas plus de deux cent mille francs.

— Il se vendra ce qu'il pourra, mais je suis bien décidé à ne pas entretenir plus longtemps un domaine que j'ai laissé inculte et dont la remise en valeur me mangerait plusieurs années de revenus.

Me Martineau ne s'attendait guère à trouver dans le Boizard dont il s'était fait un idéal tant de sécheresse commerciale. Toute sa sympathie pour l'homme qu'il ne connaissait que par ses lettres s'évanouit subitement, et le bas Normand ne songea plus qu'à remplir son rôle de notaire.

— Je ferai, dit-il, à votre volonté ; ce serait d'abord la première fois qu'un notaire se refuserait à gagner de l'argent. Avez-vous eu soin tout au moins de vous munir de vos titres de propriété ?

Luversan ouvrit le portefeuille de sa victime et en retira les papiers demandés. Comme par hasard, il déplia la dernière lettre adressée par Me Martineau à son client exotique, et la montrant au notaire, dit d'un ton magnifique :

— Il va de soi que le reliquat des dix mille francs dont vous m'avez accusé réception par ce billet serviront tant à indemniser les Mazurier qu'à soulager quelques misères dans le pays. Je m'en rapporte à vous pour la répartition de ces fonds.

Cet acte de générosité fit renaître le sourire sur les lèvres des époux Martineau.

— Vous m'obligerez, ajouta Luversan, de m'accompagner jusqu'au Mouettes afin de m'y faire reconnaître par mes gens. J'ai hâte de jeter un coup d'œil sur la propriété. J'y déjeunerai sommairement et je repartirai chercher de suite Mme Boizard à Cherbourg où elle m'attend avec impatience.

Me Martineau se fit un plaisir de conduire son client au château. Il prit place dans le cabriolet, à gauche de Luversan.

Le fait que ce dernier était venu de Cherbourg à Auderville sans cocher lui causa un certain étonnement.

— Il n'y a qu'un Américain pour voyager tout seul dans un pays inconnu, dit-il en riant.

Le bonhomme n'y voyait pas malice, encore moins scélératesse. L'invraisemblable est toujours ce qui réussit le mieux aux criminels ; et pourtant il y a encore des naïfs qui se refusent à croire à l'authenticité des forfaits accomplis par Troppmann en 1869, dans la plaine de Pantin.

En chemin, le notaire fut salué par divers passants qui regardaient par curiosité son compagnon.

Me Martineau brûlait du désir de dire à tout le monde qu'il ramenait

le dernier des Boizard aux Mouettes, mais Luversan, devinant ses intentions, fouettait son cheval, en homme pressé d'arriver au but sans perdre de temps en conversations inutiles.

Les époux Mazurier étaient en train de déjeuner quand le notaire qui était descendu le premier de la voiture, leur dit d'ouvrir la porte charretière.

— Attention ! fit-il, c'est le patron.

Le vieux Normand ne comprenait pas ; encore moins sa femme.

— C'est le patron, répéta Me Martineau. C'est M. Charles Boizard, quoi !

— Pas possible ! s'écrièrent les gardiens des Mouettes.

Mazurier s'empressa d'ouvrir la porte charretière et retira son bonnet de laine pour saluer le patron qui faisait son entrée.

Luversan ne le regarda même point. Il ne prit seulement pas la peine de demander de leurs nouvelles à ces vigilants gardiens de l'antique domaine des Boizard.

S'adressant au notaire :

— Visitons, dit-il, visitons de suite.

Me Martineau invita Mazurier à les guider dans la ferme.

Luversan ne fit que traverser les pièces du rez-de-chaussée et de l'étage supérieur. Il n'adressa pas un compliment aux Normands pour la bonne tenue et la propreté de la maison. Le verger, le potager, le grand pré situé derrière la ferme, et enfin les abords des ruines, tout fut visité en moins de dix minutes.

Luversan marchait si vite que les deux autres avaient peine à le suivre.

Le notaire trouvait étrange l'insensibilité du dernier des Boizard devant le domaine qui avait été le berceau de sa famille ; mais il s'expliquait cette indifférence apparente en se disant :

« Quel flegme ils vous ont, ces Américains ! »

Le Français, toujours prêt à traiter en ridicule l'originalité d'un compatriote, ne s'étonne de rien de la part d'un étranger.

Cette tournée terminée, le « patron », entra enfin dans le petit pavillon réservé aux Mazurier, salua à peine Léonie, demanda du pain, du fromage, et un verre de cidre.

Les bonnes gens auraient voulu déployer tout leur zèle pour faire honneur au maître de la maison, mais la froideur, le ton sec et l'air rébarbatif de ce maître si longtemps attendu les impressionnaient au point de n'oser souffler mot.

Le patron mangea debout, rapidement. Quand il eut fini, il remonta dans le cabriolet.

Avant de repartir, il pria le notaire de lui louer de suite un bon cheval et une voiture fermée.

— Surtout, dit-il, fournissez-moi un animal capable de faire une longue course sans se fatiguer.

Le notaire, peu habitué à recevoir des ordres aussi formels, s'inclina néanmoins comme l'aurait fait un intendant à gages.

— Nous vous trouverons cela, promit-il. J'ai justement un client qui voudrait se débarrasser de son cheval et de sa voiture. Il sera enchanté de les louer.

— Et vous, commanda Luversan à ses gens, faites un bon feu dans la chambre à coucher pour l'assainir, je reviendrai ce soir avec Mme Boizard. Nous souperons ici.

Sans attendre la réponse, il planta là le notaire, et fouettant son cheval, lui fit prendre le grand trot. Il n'avait pas fait dix mètres que le père Mazurier s'écria d'un air tout déconfit :

— En voilà un oiseau !

Et s'approchant de l'oreille du tabellion :

— Vous êtes sûr que c'est le patron, cet oiseau-là ?

— Parfaitement sûr, mon brave homme.

— Ah ! bien ; par exemple ! je n'aurais jamais pensé qu'un Boizard pouvait avoir si mauvaise figure.

— Vrai ! fit Léonie entre ses dents, si, on ne savait pas que c'est M. Boizard, on n'aimerait pas le rencontrer la nuit au coin d'un bois.

Les deux paysans avait plus de flair que Me Martineau, lequel pour les réconforter, leur dit avec emphase :

— Vous ne connaissez pas les Américains, vous autres ! Votre maître n'est pas démonstratif, mais c'est un excellent homme, au fond, et...

Il allait leur faire part de l'indemnité qui leur serait alloué après la vente du domaine, mais il réfléchit que ce serait commettre une indiscrétion et il en resta là.

— Au revoir, mes braves gens, dit-il en s'éloignant d'un pas tranquille. Apprêtez la remise ; je vous ferai amener tout à l'heure le cheval et la voiture commandés par le patron.

Arrivé à Cherbourg, Luversan trouva Andréa dans un état de prostration complète. Elle n'avait rien pris de la journée, ce qui excita, non la pitié de son amant, mais sa colère.

— Tu veux donc, s'écria-t-il, attirer sur nous l'attention de la police par tes airs désespérés, tes allures de fugitive. Déjà l'hôtelier m'a demandé d'un air mystérieux si tu n'étais pas malade. On a trop parlé de nous ici depuis ce matin. Hâtons-nous de filer ! Si tu n'as pas le courage de

sourire aux indifférents, cache-toi sous ton voile. Allons, en route !

Il prit la valise et descendit le premier.

Elle le suivit machinalement.

Au bureau de l'hôtel, la femme de l'aubergiste voulut faire prendre à toute force une tasse de bouillon à cette pauvre Mme Boizard qui, disait-elle, ne pouvait pas se mettre en route sans s'être réconfortée.

Andréa avait refusé d'un geste, mais Luversan lui glissa ce mot à l'oreille : « accepte ! » Elle dut s'asseoir, relever son voile, se faire voir.

Elle but quelques gorgées et repoussa le bol, disant d'un air égaré : « Je ne peux pas... merci... »

L'aubergiste avait mis un autre cheval à la disposition du voyageur. Cette fois, force fut bien à Luversan d'accepter un cocher.

Ils partirent en calèche et se firent conduire tout droit aux Mouettes où ils arrivèrent à la tombée du jour. Là, le faux Boizard congédia le cocher avec un bon pourboire.

Ils trouvèrent le souper servi dans la salle à manger.

— C'est bien, dit Luversan aux Mazurier. Apportez tous les plats et allez vous reposer. Nous n'avons besoin de personne.

Le vieux Normand rentra chez lui et dit à Léonie :

— Quel oiseau ! J'espère bien qu'il ne va pas traîner ici.

— Ne m'en parle pas ! déclara-t-elle, il me fait peur, ton oiseau.

Après le repas auquel Andréa, toujours silencieuse, ne toucha que du bout des dents, Luversan la conduisit à la chambre à coucher, l'engagea à prendre du repos, s'installa dans le fauteuil et s'assoupit.

A son réveil, vers minuit, il constata avec plaisir qu'Andréa dormait d'un profond sommeil, sortit après l'avoir enfermée à clef, descendit à la salle à manger en s'éclairant, d'une lanterne, et, après s'être assuré par une visite minutieuse des locaux que personne n'épiait ses mouvements, il relut attentivement le mémoire du trisaïeul de Charles Boizard.

Il importait avant tout au bandit de retrouver la trappe donnant accès au souterrain.

Luversan n'eut pas de peine à se rendre compte que, d'après le plan, cette trappe devait exister sous le grand bahut qui occupait tout le fond de la salle.

Il ouvrit ce bahut, en retira les planches du bas, et trouva facilement le ressort qui mettait la machine en mouvement.

Il descendit ainsi, sur la plate-forme mobile, dans le souterrain.

Grâce au précieux plan, qu'il ne cessait de consulter, il prit ses mesures et marqua le long du mur de la voûte la place probable des deux caveaux dont l'un devait se trouver sous la tourelle et dont l'autre contenait

le trésor. Il s'était muni d'une pioche qu'il avait trouvée dans la serre.

Sans perdre une minute, il attaqua le deuxième caveau. A cette profondeur, il était certain que personne ne pouvait entendre du dehors le choc de l'outil contre la pierre.

Au bout d'une heure d'efforts acharnés, le misérable, qui suait à grosses gouttes, fut obligé de s'arrêter.

Il avait à peine entamé la muraille, mais la passion de l'or ranimait son énergie; car il avait reconnu que la pierre sonnait le creux.

Il était au bon endroit.

Abrégeons le récit de cette besogne nocturne, puisque nos lecteurs en connaissent déjà le résultat.

Luversan était maître du trésor des Boizard et des issues des souterrains quand le vieux Mazurier lui présenta dans la salle à manger la carte du docteur Vignol.

— Lui ! pensa le Levantin ; c'est l'enfer qui l'envoie ici.

Il alla retrouver le visiteur dans la tourelle à peine éclairée par une étroite fenêtre et où il s'était fait meubler à la hâte un cabinet de travail dont le sol, en terre battue, était masqué par une simple natte.

Avant de quitter la salle à manger, Luversan s'était muni d'un énorme couteau à découper qu'il tenait caché dans sa poche extérieure de côté.

Malgré l'obscurité le docteur Vignol reconnut de suite l'assassin de Larouette et de Brignolet.

Il ne put retenir un cri d'épouvante.

— Misérable ! que faites-vous ici?

Luversan caressa de la main droite le manche de son couteau.

Pourtant, il s'assit à quelque distance du docteur et lui demanda sur le ton d'un bandit qui parle à un autre bandit :

— Et vous, Pierre Vignol, que venez-vous faire ici ?

Le docteur était comme hypnotisé par les regards fixes du bandit.

— Vous ne me répondez pas, dit ce dernier. Eh bien, moi, je vais le faire pour vous. Vous devez en savoir tout aussi long que votre serviteur sur le château des Mouettes ; car si quelqu'un, avant moi, avait la confiance de M. Boizard, c'était son médecin. Parlons franchement, sans détour comme des gens qui se connaissent de vieille date et savent ce qu'ils valent l'un comme l'autre. Vous vous attendiez à trouver ici, au lieu de Luversan, un particulier d'humeur plus accommodante. Possédant déjà la confiance de ce particulier, vous n'auriez pas eu grand'peine à devenir son ami le plus intime. C'eût été l'affaire d'une quinzaine de jours. Bref, vous auriez fait ce qu'un autre a fait avant vous.

Pierre Vignol n'osait comprendre; cependant, l'épouvantable réalité se dressait devant lui.

Il essaya de dissimuler son horreur.

— Vous avez fait cela? lui dit-il.

— Oui! voulez-vous cent mille francs pour vous taire? Aussi bien, je suis bon prince; je pourrais ne rien vous donner du tout, attendu que vous ne sauriez parler sans vous perdre vous-même. ça va pour cent mille francs?

Le docteur ne put soutenir plus longtemps cette comédie sinistre. Comme Andréa de Terrenoire, il sentait la folie envahir son cerveau.

— Assassin! s'écria-t-il, monstre! Tu es mon mauvais génie! Tu vas périr avec moi!

Il se jeta sur Luversan et comptant sur sa vigueur de paysan que la vie de Paris n'avait pu altérer, il le saisit à la gorge avec la résolution de l'étrangler.

Il aurait certainement réussi dans cette entreprise contre un homme épuisé tant par les suites de sa blessure que par les efforts inouïs qu'il avait faits les nuits précédentes pour se rendre maître du trésor; mais le Levantin, jouant du couteau avec l'adresse qu'on lui connaît, le frappa par derrière.

Les mains de Pierre Vignol lachèrent le cou du misérable qui déjà suffoquait. Il tomba sans proférer une plainte, la face contre terre.

— Cela t'apprendra, dit Mathias Zubéri, à vouloir faire de la vertu avec un confrère.

L'assassin creusa le sol, au milieu même de la salle, mit à découvert une trappe qu'il souleva, et précipita le corps dans le caveau.

Après quoi, il retourna la natte ensanglantée, se lava les mains, et sans émotion apparente, alla, comme nous l'avons dit plus haut, donner l'ordre à Mazurier d'atteler la voiture et de la lui amener sur la route, devant la poterne.

C'est ainsi qu'il put faire croire à son départ pour Cherbourg en compagnie du visiteur.

La nuit précédente, le bandit, sortant des souterrains par la grotte et passant par le chêne creux, était allé chercher dans le fossé où il l'avait caché, sous un lit de feuilles mortes, le cadavre de Charles Boizard.

Au moyen d'une poulie improvisée, il était parvenu à hisser sa victime jusqu'à la cavité de l'arbre et à le descendre dans le souterrain.

A bout de forces, elle se laissa choir sur le gazon, et tout en s'abandonnant à son rire de folle... (P. 1210.)

Célestin ne se trompait pas en affirmant qu'il devait y avoir deux cadavres dans le caveau situé sous la tourelle.

A côté de Charles Boizard reposait Pierre Vignol qui, malgré son horrible blessure, était revenu un instant à la vie, avait eu la force de rejeter la terre dont il était recouvert, et avait expiré sur sa fosse où l'assassin l'enfouit de nouveau en présence de Célestin Damour épouvanté.

LXXXII

Nous avons laissé Tristot et Pivolot au moment où par la faute de Mazurier, trop prompt à l'action, ils étaient descendus de leur observatoire, en compagnie du berger Yver, pour faire le siège de la salle à manger.

La porte en vieux chêne d'une solidité à toute épreuve avait résisté aux efforts de Mazurier ; mais les agents plus pratiques n'hésitèrent pas, au risque d'être fusillés à bout pourtant, à enfoncer les fenêtres et à sauter dans la place. Le bonhomme Yver n'en revenait pas, de les voir si agiles et si courageux.

L'ancien marin se tenait derrière eux, le fusil épaulé, prêt à décharger ses deux coups sur les assiégés s'ils se permettaient la moindre résistance.

— Ils ont déguerpi par la cheminée! s'écria Pivolot qui, la tête penchée dans l'âtre, explorait vainement du regard le large coffre. Je reste ici, ajouta-t-il; que l'un de vous m'apporte de la paille pour enfumer nos lascars et que les deux autres aillent s'embusquer dans le pré. Les scélérats n'ont pas eu le temps de redescendre de là-haut. Surtout ne tirez pas si vous les apercevez sur le toit. Ce serait leur faire trop d'honneur que de les fusiller; sans compter que le père Laroque a deux mots à leur faire dire en cour d'assises.

Tristot obéit en penchant la tête.

Auparavant, il avait ouvert les portes du grand bahut et s'était écrié :

— Tonnerre! J'espérais bien les trouver là-dedans !

Tristot se méfiait de ce meuble gigantesque.

Pendant que les assiégeants opéraient leur mouvement tournant, Léonie qui avait fermé la porte extérieure pour barrer la retraite à la folle s'empressait de ranimer par des ablutions d'eau fraîche la mère du docteur Vignol.

Andréa ne songeait pas à la fuite.

L'oubli complet du passé s'était fait en elle. A bout de forces, elle se laissa choir sur le gazon, et tout en s'abandonnant à son rire de folle, elle s'occupait à faire un bouquet avec les fleurettes qui lui tombaient sous la main.

Le premier cri de la malheureuse mère quand elle revint à elle fut encore : « Mon fils! »

Léonie l'aida à se relever et l'entraîna dans sa chambre. Elle ne savait que lui dire; elle ne pouvait comprendre encore le motif réel de son désespoir.

Pour son malheur la raison de Mme Vignol résista à cet épouvantable assaut. L'infortunée n'avait d'ailleurs pas la preuve de la mort tragique de son fils. Une mère ne cesse d'espérer que lorsqu'elle a vu, de ses yeux vu, l'atroce réalité.

Pour l'instant, Mme Vignol se rappelait les moindres mots qu'Andréa venait de lui dire et s'efforçait d'en comprendre le sens.

— Où est-elle, l'infâme? dit-elle. Il faut qu'elle vienne ici ; je la forcerai bien d'avouer.

— Vous voulez parler de la grande femme en noir qui est venue au château avec le brigand?

— Je veux parler d'Andréa de Terrenoire dont j'ai été la nourrice, qui ne dira rien à personne, mais qui me dira tout à moi. Allez la chercher.

Et se souvenant tout à coup de l'apparition de ces hommes armés dont la vue avait causé son évanouissement :

— Mais que se passe-t-il ici? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas bien, répondit Léonie. Je crois comprendre... Un malfaiteur a pris le nom du propriétaire de ce château et est venu s'installer ici avec la grande dame en noir qu'il prétendait être sa femme et que vous appelez Andréa de Terrenoire.

— Oh mon Dieu !... Allez chercher Andréa.

— C'est inutile.

— Je vous en supplie !...

— Cette femme est folle, elle ne comprendrait pas vos questions, elle ne pourrait pas vous répondre. Patientez encore quelques minutes ; vous allez tout savoir : mon mari cherche le brigand avec un de nos amis et deux agents de police. Ils ne peuvent manquer de l'arrêter et de l'obliger à dire ce qu'il a fait de votre fils.

La paysanne ajouta, dans l'espoir d'apaiser un instant les angoisses de cette malheureuse :

— Moi, je crois bien que votre fils est reparti pour Cherbourg.

— Vous le croyez, madame?... Puissiez-vous avoir raison. Je n'ai pas mérité le malheur que je redoute, Dieu ne voudrait pas frapper si cruellement une mère qui a toujours fait son devoir, qui n'a vécu que pour son enfant.

Cependant le blocus de la ferme ne produisait aucun résultat.

Pivolot avait brûlé en vain trois bottes de paille dans la cheminée, et de leur côté, les autres ne voyaient apparaître sur le toit aucun être humain.

Cette disparition si subite de Luversan et de son complice demeurait inexplicable pour les assiégeants.

Après une demi-heure perdue en allées et venues inutiles, les policiers se décidèrent à faire garder le dedans et le dehors par les deux paysans.

Ils rentrèrent dans le pavillon des Mazurier pour tenir conciliabule.

Léonie les mit de suite au courant de la scène qui venait de se passer. Tristot et Pivolot n'hésitèrent pas à affronter Mme Vignol à qui ils ne pouvaient apporter aucune consolation, mais dont ils espéraient, quelques renseignements utiles à leur enquête.

La mère du docteur, rassemblant tout son courage, leur raconta le peu qu'elle savait.

— Mon fils, dit-elle, m'a quittée pour venir demander à M. Boizard un service d'argent. J'ai cherché vainement à le dissuader de ce projet. Les mères ne se trompent pas; moi, j'avais le pressentiment qu'il arriverait malheur à Pierre. Il partit en me promettant de m'envoyer une dépêche à son arrivée. Au bout de trois jours, n'ayant reçu aucune nouvelle de lui, je me rappelai avec quelle consternation il m'avait exposé ses ennuis. Je le savais profondément découragé et, connaissant son caractère, je redoutai de sa part un suicide. En toute autre circonstance, j'aurais pris patience. Conseillée par mes pressentiments, je me décidai à venir jusqu'ici pour savoir si mon fils avait réussi à intéresser M. Boizard à son sort. En cas d'insuccès, je l'aurais ramené à Paris. Je ne voulais plus le quitter. Pierre est ambitienx, il compte trop sur lui même pour arriver au succès. Aussi j'ai toujours regretté de l'avoir poussé dans la science.

Mais les policiers ne l'écoutaient plus.

Ils songeaient à la triste nécessité de recourir à la gendarmerie pour retrouver la trace des fugitifs qui ne pourraient aller bien loin dès que les habitants du pays seraient sur pied.

Soudain, la porte s'ouvrit et Andréa parut sur le seuil avec son bouquet à la main. La veuve se précipita sur elle, la saisit par le bras et lui demanda d'une voix suppliante :

— Qu'as-tu fait de mon fils?

La folle se mit à rire aux éclats.

Elle ne reconnaissait même pas sa nourrice.

Ses yeux n'avaient plus de regards. Que cette crise durât encore quelques heures, et c'en était fait de la complice de Luversan.

Au cours de leur carrière de policiers, Tristot et Pivolot avaient été souvent témoins de pareils cas d'aliénation mentale.

— N'essayez pas d'interroger cette femme, dit le premier, vous la

rendriez furieuse. Enfermons-la jusqu'à ce qu'on la transporte d'urgence à l'asile le plus proche.

Ils l'entraînèrent doucement dans la chambre à coucher dont ils refermèrent la porte à double tour.

Puis tous deux allèrent retrouver Mazurier qui se tenait à l'affût dans la cour.

— Nous perdons un temps précieux ! s'écria le vieux Normand. Si vous aviez suivi ce matin mon conseil, tout cela ne serait pas arrivé. Nos gendarmes ne sont pas si bêtes que vous le croyez.

Cette observation, ou plutôt cette critique, exaspéra Pivolot.

— Eh bien, moi, déclara-t-il, je reste convaincu que les gendarmes ne nous serviraient pas à grand'chose, et je ne suis pas disposé à leur laisser l'honneur de la prise. Luversan est ici, pas ailleurs qu'ici ; l'autre également. Fussent-ils acrobates de profession, ils n'auraient pas eu le temps matériel de s'éclipser par la cheminée. D'où je conclus que la maison est à double fond. Vous devez bien savoir, père Mazurier, s'il y a des souterrains dans le château des Mouettes ?

— Pour sûr qu'il y en a, répondit le Normand, mais personne ne les a jamais vus.

— Alors, observa Tristot, comment savez-vous qu'il y en a?

— On l'a toujours dit ici, de père en fils. Il n'y a pas de fumée sans feu. Dans tous les cas, ajouta-t-il, s'il y a des souterrains, ils doivent conduire quelque part, et si les brigands savent où ils conduisent, faudrait voir un peu à prévenir la gendarmerie qui fera tambouriner la chose. Tout le pays sera sur pied en un clin d'œil et je défie nos coquins d'aller jusqu'à Cherbourg sans être pris. Pas de danger qu'ils filent du côté de l'Océan ; ils ne trouveraient pas un pêcheur pour leur prêter sa barque. Sans compter que le vent qui souffle depuis huit jours ne leur permettrait pas de tenter la traversée de la Manche.

Les observations du paysan étaient concluantes.

— Allez prévenir les gendarmes, lui dit enfin Tristot que Pivolot approuva du geste. Nous autres, nous allons tâcher de trouver l'entrée des souterrains.

Le Normand déposa son fusil dans la cour, et courut à la gendarmerie.

— Voulez-vous mon avis, monsieur Tristot, dit Pivolot : les souterrains ont deux issues, une ici, dans cette salle à manger ; l'autre, dans la tourelle. Et je le prouve : si le docteur est venu se faire prendre à la toile d'araignée tendue par le bandit, nous le retrouverons mort ou vif dans cette fameuse tourelle. Mais je n'ose quitter la place et vous

m'obligerez d'y terminer ensemble nos recherches. Partageons-nous la besogne. Examinons les murs et le sol de cette pièce.

Pivolot prit un morceau de charbon dans l'âtre et s'en servit pour tracer une ligne qui séparait la salle à manger en deux parties presque égales.

Il se réserva la section où se trouvait le grand bahut.

Chacun d'eux se mit aussitôt à la besogne, frappant le sol carrelé pour en découvrir à la sonorité les endroits pouvant cacher une cavité.

De même ils examinèrent les murs, du haut en bas.

Il ne leur vint pas de suite l'idée de déplacer l'énorme bahut dont la planche du bas, solidement maintenue en dessous par des crochets que Luversan avait eu soin de remettre au moment de la descente, fut vainement ébranlée par eux. Ils achevaient ces premières investigations quand les gendarmes arrivèrent, suivis d'une cinquantaine de paysans armés des outils de jardinage les plus variés.

Le brigadier dut déployer toute son énergie pour contenir cette foule à qui il donna satisfaction en l'échelonnant autour du bâtiment de la ferme.

Mazurier que sa femme avait prévenu des supplications désespérées de la veuve Vignol au sujet de son fils, en informa les policiers.

Tristot s'empressa de retourner auprès de la pauvre mère, mais à toutes les paroles d'encouragement qu'il lui adressait, elle ne répondit que par des sanglots. Il la quitta en lui promettant de venir lui annoncer les premiers résultats des perquisitions.

Quant à Andréa, vaincue par la fatigue, elle était tombée dans une sorte de léthargie.

Les recherches continuaient à la ferme avec activité.

Un enfant qu'on avait chargé d'explorer le coffre de la cheminée, apparut soudainement sur le toit en agitant des lambeaux de vêtement qu'il venait de découvrir.

Les policiers l'invitèrent à leur jeter ces pièces à conviction. Ils n'eurent pas de peine à reconnaître le stratagème imaginé par le bandit. Ce leur fut une nouvelle preuve de l'existence des souterrains..

Sur le conseil de Tristot, le brigadier donna l'ordre à quatre vigoureux paysans de démolir le plancher de la salle à manger.

De leur côté, ils résolurent d'explorer immédiatement la tourelle où Luversan avait reçu le docteur Vignol.

Ils ne voulurent accepter le concours de personne pour ces recherches.

Tristot avait montré au brigadier les instructions écrites du juge

d'instruction de Paris. Aux yeux des gendarmes, il passait pour être le chef de la sûreté en personne.

Pivolot s'était contenté d'approuver cet habile manœuvre.

Tous deux, seuls dans la tourelle commencèrent silencieusement leur examen.

Soudain, Pivolot poussa un cri de triomphe.

— Je vois du nouveau, dit-il à son confrère.

En même temps il désignait du doigt une traînée de taches rougeâtres sur la natte qui recouvrait le sol.

Tristot se pencha à son tour.

— C'est, ma foi, vrai, fit-il, il y a du sang ici.

Ils reconnurent que la natte en était imbibée.

— A nous deux ! commanda Tristot; retournons la natte.

Ils rangèrent de côté les meubles qui encombraient le milieu de la pièce et mirent la natte sens dessus dessous.

Ils furent saisis d'horreur à la vue de l'énorme tâche de sang.

Il n'y avait plus à en douter : Luversan avait tué un homme dans la tourelle.

Il ne restait plus qu'à trouver le cadavre.

Tous deux se mirent à bêcher le sol avec une vigueur dont on ne les aurait jamais cru capables.

Au bout d'un quart d'heure, ils avaient mis la trappe à découvert.

Tristot muni d'une lanterne, se pencha dans le trou béant, mais il ne put rien distinguer.

— Ce doit être profond, dit-il. Le cadavre du docteur a été précipité par cette ouverture, mais l'assassin n'a pas suivi le même chemin ; ce qui prouve qu'il y a là-dessous une communication avec le souterrain.

— Seriez-vous capable, dit Pivolot, de descendre dans cette oubliette au moyen d'une corde?

— Et vous, monsieur Pivolot, le pourriez-vous? Nous n'avons plus vingt ans tous les deux. Il y a longtemps que nous sommes brouillés avec la gymnastique.

Ils se penchèrent de nouveau au-dessus de l'ouverture, mais une odeur pestilentielle les fit reculer.

Tous deux la connaissaient, cette odeur cadavérique qu'ils avaient flairée maintes fois durant leur longue carrière de policiers du crime.

— Soyons raisonnables, dit Pivolot. Nous avons trouvé le cadavre, n'est-ce pas? Il ne nous appartient pas de le remonter à la lumière du jour.

Comme ils allaient faire part de cette importante découverte au brigadier, celui-ci, ne leur laissa pas le temps de parler.

— Venez voir, leur dit-il, nous tenons l'entrée de la caverne

Les policiers le suivirent dans la salle à manger.

Les démolisseurs avaient fouillé le sol de fond en comble, jusque sous le grand bahut qui se trouvait rejeté à moitié démoli, au milieu de la pièce. Seulement dans l'ardeur du travail, ils avaient brisé la plate-forme dont les débris devenaient un obstacle pour les envahisseurs du sous-sol.

— Parfait! approuva Tristot, vous êtes en bon chemin. Nous aussi! Je vous prie de croire que nous n'avons pas perdu notre temps.

— Est-ce que par hasard vous tiendriez l'assassin? demanda le brigadier.

— Pas encore, malheureusement.

— Et vous chantez déjà victoire! se permit de répliquer le représentant de la police locale.

En somme, le brigadier avait raison. Ces messieurs de Paris durent le reconnaître. C'était très beau d'avoir trouvé la victime, mais pendant ce temps-là, l'assassin prenait le large.

— Vous feriez bien, dit Tristot au brigadier, de commencer des battues dans la campagne. Ces souterrains peuvent conduire fort loin, attendu que la propriété s'étend sur près d'une demi-lieue à l'est, et qu'elle comprend un bois où nos deux fuyards peuvent trouver un abri momentané. Mais venez voir, à votre tour.

Les policiers conduisirent le brigadier à la tourelle et le mirent au courant de leurs découvertes. Les odeurs méphytiques avaient envahi le rez-de-chaussée. Néanmoins, les trois hommes tentèrent chacun à leur tour de mesurer du regard la profondeur de l'oubliette.

Cette inspection n'ayant produit aucun résultat, le brigadier alla chercher une longue corde à laquelle il attacha une pierre pour sonder la profondeur du sous-sol.

Ils eurent ainsi la preuve que cette profondeur n'atteignait pas moins de quinze mètres.

— L'oubliette, conclut Tristot, est un simple caveau à coup sûr très étroit; sans quoi l'odeur du mort ne serait pas aussi intense. D'autre part un seul cadavre ne produirait pas à lui seul une telle peste. J'estime que nous trouverons de l'imprévu dans ce caveau.

— C'est possible, riposta encore le brigadier, mais c'est l'assassin que nous cherchons et que nous ne trouvons pas!

Il courut donner à ses hommes les ordres nécessaires pour faire commencer de suite les battues.

Il brisa d'un coup de pioche le fond d'un des barils. (P. 1218.)

Gendarmes et paysans se partagèrent le terrain, et bientôt les environs furent explorés en tous sens.

Des chasseurs lancèrent leurs chiens dans le petit bois de la propriété, mais il était déjà trop tard : pendant qu'on s'acharnait à rechercher les fugitifs autour du château des Mouettes, Célestin, sorti du bois depuis une demi-heure, avait la chance inouïe, en remontant au nord, de gagner les falaises où personne n'aurait l'idée d'aller le chercher.

A la ferme les démolisseurs redoublaient d'activité. Il leur fallut plus d'une heure de travail pour déblayer la cavité conduisant au souterrain par la salle à manger.

Là encore la profondeur était de quinze mètres. Tristot et Pivolot descendirent les premiers, malgré le brigadier qui insistait pour qu'on lui laissât l'honneur de recevoir la première balle.

Faute d'échelle assez longue, on dut employer des cordes pour opérer cette descente.

Le brigadier suivit par le même chemin les policiers de Paris, et le valeureux trio se mit en route dans la galerie.

Tristot s'aperçut de suite que la courbe les menait dans la direction de la tourelle et apercevant enfin la porte de fer que Luversan avait eu soin de refermer à clef :

— Le docteur Vignol est là, dit-il, mais ne nous arrêtons pas et tâchons de trouver de suite l'autre issue du souterrain.

Ils découvrirent, près du pilier du haut bâtiment des ruines, l'entrée de la deuxième galerie dont le passage était obstrué par les barils qui contenaient le trésor des Boizard.

— Oh! oh! fit Tristot ; on était occupé à déménager quand nous sommes arrivés.

Et sans prendre l'avis des deux autres, il brisa d'un coup de pioche le fond d'un des barils d'où sortit, à la stupéfaction des explorateurs, un flot de pièces d'or.

— Tout s'explique! s'écria Pivolot. Luversan savait qu'il y avait un trésor ici, et c'est pourquoi il y est venu au lieu et place du propriétaire de ces jaunets.

Il prit une pièce et l'examina à la lueur de sa lanterne.

— Fichtre! c'est un Louis XIV, et ces pièces là, c'est comme le vin, ça se bonifie en cave.

Il passa par-dessus les barils et poussa de l'avant.

Les autres en firent autant.

Mais Pivolot s'arrêta tout à coup.

Il venait d'apercevoir l'orifice du puits. Pour en mesurer la profondeur, il y jeta une pierre.

Il compta dix secondes avant d'entendre le clapotement de l'eau déplacée par la pierre.

— Le diable lui-même, dit-il, se refuserait à passer par là. En route, mes enfants.

Au fond de cette deuxième galerie, ils trouvèrent, accrochée à la voûte, l'échelle de fer que Célestin n'avait même pas pris la peine

d'enlever. Là, le gendarme déclara tout net qu'il entendait passer le premier.

— S'il y a des pruneaux à recevoir, dit-il, ça rentre dans mes attributions, et je ne voudrais pas qu'on dise à Paris que les gendarmes normands sont indignes de porter le tricorne. L'assassin n'osera peut être pas sortir de la caverne. Nous allons le pincer au gîte.

Le brigadier gravit les quinze échelons avec une légèreté qu'on n'aurait pas cru d'un homme si fortement botté. Revolver au poing droit, lanterne au poing gauche, il disparut par la trappe.

Ces messieurs de Paris le rejoignirent presque aussitôt.

Tous trois levèrent leur lanterne le plus haut possible, et s'écartant les uns des autres, poussèrent un triple soupir de déception, en faisant le tour de l'énorme tronc de chêne à demi déraciné qui occupait le centre de la grotte.

— Allons! pensa Pivolot qui regrettait toujours amèrement sa fortune envolée, ce n'est pas nous qui aurons l'honneur de la capture!

Il frappa de sa pioche le vieux chêne qui sonna le creux.

— Une famille vivrait à l'aise là-dedans, observa le brigadier. Le colosse m'a tout l'air d'avoir été vidé par la main du temps.

Le brigadier, qui faisait des vers à ses moments de loisir, aimait à parler par métaphores.

— Bien dit, et sagement pensé, approuva Tristot. Si l'intérieur de ce tronc peut constituer un logement dont se contenteraient les vagabonds, il doit y avoir une porte. Examinons de plus près ces gigantesques racines. Ah! voici un endroit par où on doit pouvoir passer.

Il allait s'engager entre deux griffes des racines lorsque le brigadier le repoussa doucement, disant :

— C'est à moi à vous précéder dans le sentier de l'honneur. J vous dirai tout à l'heure s'il y a beaucoup de toiles d'araignées là-dedans.

Cette fois, il fut obligé de remettre son revolver en place et se faufila comme un serpent dans l'intérieur du tronc.

Les deux autres, qui le suivaient de très près, l'entendirent s'écrier :

— Il y a une échelle et j'aperçois une vague lueur au-dessus de ma tête. Je monte, mes enfants ; attendez-moi au salon. Je serais désolé, si je manquais mon coup, de vous tomber sur la tête. Je pèse deux cent dix, sans mes bottes.

Malgré cet avertissement qui partait d'un bon cœur de gendarme, Tristot, suivi de Pivolot, arriva derrière le brigadier en haut de l'échelle, point qui se trouvait situé à dix mètres au-dessus du niveau du sol boisé.

— Une surprise! leur cria le brigadier, les fugitifs sont descendus

dans le bois au moyen d'une corde qu'ils ont oublié de couper. Si je parviens à en faire autant, malgré mon poids, vous ne risquez rien, vous autres. Ça y est! ajouta-t-il en mettant pied à terre,

— Ça y est! répétèrent l'un après l'autre les policiers

A ce moment, des paysans embusqués dans le bois accoururent au bruit.

La vue de l'uniforme du brigadier les remplit de stupéfaction.

Ils se demandaient comment ces trois hommes avaient pu arriver dans le fourré sans être aperçus.

Tristot les mit au courant de leur odyssée du souterrain et de leur ascension par le chêne.

Plusieurs de ces braves gens s'embusquèrent autour de l'arbre pour saisir au passage les fugitifs s'ils venaient à prendre le même chemin que la police. Le brigadier et les Parisiens revinrent en toute hâte à Auderville d'où ils télégraphièrent au procureur de la République à Cherbourg pour lui donner des renseignements complets sur leurs recherches ainsi que sur le signalement de Luversan et de son complice.

De la sorte, ils étaient certains que toute la police de l'arrondissement serait sur pied; les fugitifs ne pourraient monter dans aucune voiture publique et encore moins en chemin de fer sans être immédiatement arrêtés.

Revenus à la ferme, les policiers apprirent de Léonie que la veuve Vignol s'était évanouie à deux reprises et qu'elle ne cessait de demander son fils.

Tristot voulut éviter à tout prix à cette pauvre femme la douleur d'apprendre le jour même l'épouvantable réalité. Il eut le courage de l'aborder en souriant et de lui dire d'un ton convaincu :

— Ne pleurez plus, madame, nous avons la preuve que votre fils est reparti pour Cherbourg le jour même de son arrivée ici. Plusieurs personnes l'ont vu en compagnie du malfaiteur que nous recherchons et on est certain qu'ils sont allés jusqu'au chef-lieu. Le mieux que vous puissiez faire, c'est de repartir pour Paris ce soir même. M. Mazurier va atteler le cheval et vous reconduira; mais vous n'avez que le temps, si vous ne voulez pas manquer le dernier train. Il est probable que vous retrouverez votre fils à Paris.

La voix du brave Tristot ne trembla point en prononçant ce pieux mensonge. L'infortunée, n'eut aucun doute et s'écria :

— Merci, oh! merci, monsieur. Mais qu'allez vous-faire d'Andréa? De quoi est-elle accusée? Il doit y avoir erreur. Andréa, mais c'est mon enfant, je l'ai nourrie, je l'ai en partie élevée, je réponds d'elle : elle est

incapable d'une mauvaise action. Je veux l'embrasser avant de partir.

— Ne vous occupez plus de Mme de Terrenoire, répliqua Tristot avec fermeté. Elle est perdue pour vous comme pour elle-même, et puisque vous l'aimez, réjouissez-vous de ce que la folie dont elle est atteinte lui épargnera le châtiment.

— Alors, c'est donc vrai, Andréa est coupable. J'espère encore que vous vous trompez. Les apparences peuvent être contre elle, mais bientôt son innocence éclatera à tous les yeux.

De son côté, Mazurier, se dévouant pour la circonstance, attela en toute hâte la voiture et l'amena dans la cour.

Tristot y fit monter la veuve Vignol.

La pauvre femme eut en ce moment comme un regret de partir.

— Vous ne me trompez pas? demanda-t-elle au policier en le regardant bien en face.

Tristot, très émotionné par cette question, eut besoin de toute son énergie pour répondre :

— Je vous ai dit la vérité, rien que la vérité!

Il fit signe à Mazurier qui s'impatientait sur son siège.

La voiture partit au grand trot du cheval.

L'inutilité des recherches commençait à exaspérer les paysans. On savait que la grande femme en noir qui s'était installée à la ferme avec le faux Boizard s'y trouvait encore et on ne parlait rien moins que de la mettre en pièces.

En tous pays, la foule est toujours prête à faire justice sommaire et les gendarmes ont souvent plus de peine à protéger les criminels qu'à les mettre en état d'arrestation. Tristot craignit de voir se renouveler la scène terrible de Ville-d'Avray lorsque les habitants de cette paisible localité firent le siège de la villa Larouette dans le but d'arracher Luversan à la police.

C'étaient les mêmes cris : « A mort! A l'eau les assassins! »

Les rumeurs arrivèrent jusqu'à Andréa qui sortit soudainement de sa léthargie et fut prise d'un accès de folie furieuse. Elle brisa tous les objets qui lui tombèrent sous la main et se roula par terre dans des convulsions effroyables.

Des sons aigus et inarticulés sortaient de sa bouche.

Comme ils l'avaient fait à Ville-d'Avray, Tristot et Pivolot se placèrent devant la porte du pavillon des Mazurier pour barrer le passage aux forcenés, pendant que le brigadier repoussait avec énergie les plus audacieux.

— Vous n'avez pas le droit, s'écria Tristot de pénétrer dans cette

maison qui appartient en ce moment à la justice. Vous entendez les cris de cette femme. Partout, même chez les sauvages, on a pitié des fous. Vous êtes des gens civilisés, laissez la justice faire son service. Il y a dans ce mystère des points très obscurs. L'enquête sera longue et nous aurons besoin de tous les témoignages. Cette femme, dont vous réclamez la mort est peut-être innocente. Avant de la juger, nous avons le devoir de demander à la science de lui rendre la raison. Dans un instant, nous la ferons conduire à l'asile de Cherbourg. Ce serait de la folie de votre part que d'entraver l'exécution de notre mandat.

Le Normand est porté volontiers à écouter le langage de la raison. L'évacuation de la cour se fit assez facilement; de même sur la route devant le pavillon des Mazurier. Quelques instants après, une voiture était amenée à la ferme, sur la réquisition du brigadier.

Deux gendarmes pénétrèrent dans la chambre où Andréa avait été enfermée. Ils garrottèrent la malheureuse, malgré sa résistance désespérée, et la portèrent dans le véhicule où on fut obligé de l'attacher.

Cela fait, ils montèrent à cheval et escortèrent la voiture qui arriva à Cherbourg presque en même temps que celle de la veuve Vignol.

Cependant, les policiers voyaient avec désespoir s'écouler les heures sans qu'on pût trouver la piste des fugitifs. Vainement ils avaient exploré à nouveau les souterrains dans l'espoir de trouver une troisième issue.

— Nous avons peut-être eu tort, dit Tristot, de ne pas descendre dans le puits.

— C'est aussi mon avis, déclara le brigadier; mais la chose n'est pas commode. Cependant, elle n'est pas impossible.

Ils trouvèrent à grand'peine les cordages nécessaires à l'entreprise.

On établit une poulie solide à l'orifice du puits et on accrocha à l'extrémité de la corde une grande manne dans laquelle Pivolot réclama l'honneur de s'installer.

— J'y consens, s'écria son confrère, mais sous la réserve que vous me permettrez de partager cet honneur. Le péril n'est d'ailleurs pas excessif : ce n'est point l'air qui manque là-dedans. Voyez plutôt : la flamme de notre lanterne est tirée en tous sens, ce qui nous prouve qu'il existe, soit au fond du puits, soit dans ses parois, une ouverture communiquant avec l'extérieur.

— Ce qui vous prouve aussi, ajouta le brigadier, que vous n'aurez nul besoin d'arriver au fond, attendu que les fugitifs ne possédaient pas l'outillage nécessaire à cette descente. Vous devez trouver l'issue en question à quelques mètres de l'orifice tout au plus. Là encore, il y aura peut être des pruneaux à recevoir; c'est mon affaire et non la vôtre.

Les Parisiens tinrent bon et le représentant de la police locale dut s'incliner devant leur volonté.

Il consentit et alla chercher la corde.

Peu d'instants après, il revenait avec trois solides gars dont le concours était nécessaire pour le succès de l'entreprise.

La descente se fit très lentement, de façon à permettre aux explorateurs d'examiner à loisir les parois du puits.

— Eh bien? demandait à tout instant le brigadier, vous ne voyez rien?

— Rien, répondaient d'une voix triste ces messieurs de Paris.

Quand le fond de la manne atteignit, au bout de cinq minutes, la nappe d'eau :

— Arrêtez! crièrent enfin les policiers.

— Que voyez-vous? réitéra le brigadier.

— Tout à l'heure! lui fut-il répondu.

Tristot et Pivolot, le dos tourné, élevèrent chacun leur lanterne et inspectèrent le gouffre.

— Tiens! firent-ils tous deux à la fois.

Tristot parla le premier, bien qu'il fut très curieux de connaître la cause de l'interjection lancée par son confrère.

— Il y a, dit-il, une ouverture toute naturelle au fond de ce puits. Ce n'est pas une source que nous venons de toucher, mais un véritable cours d'eau, un ru. La cavité doit être toutefois très profonde au-dessous de nous. Ah! ah! L'eau est joliment bourbeuse; d'où je conclue qu'elle a été fortement secouée, oh mais très fortement, avant notre visite.

Il s'interrompit pour crier au brigadier et à ses hommes :

— Hé! là-haut, tenez bon, nous avons de l'eau jusqu'à mi-jambe; ça suffit.

Eh Tristot, s'adressant enfin à son compagnon, lui demanda :

— Et vous? qu'avez-vous vu de remarquable?

— Une chose bien extraordinaire : il y a, de mon côté, au-dessus de la nappe d'eau, une cavité au fond de laquelle je vois très distinctement, devinez quoi, monsieur Tristot?...

— J'ai les pieds à la glace, et vous me faites bouillir!

— Penchez-vous un peu en dehors de la manne pour me faire contrepoids; je vais allonger le bras et tâcher de saisir ce que je vois. Cela me paraît si étrange que je me demande si je n'ai pas la berlue.

Tristot obéit tout en maugréant.

Pivolot, au risque de prendre un bain forcé, se courba de telle sorte qu'il faillit perdre l'équilibre.

— Impossible d'y arriver! s'écria-t-il en reprenant la positio verticale.

Dans ce mouvement, un peu trop vite exécuté, Tristot éprouva une telle secousse qu'il fit le plongeon.

— Tonnerre de Dieu!

C'était la première fois que Tristot jurait avec cette énergie.

Pivolot sentit la sueur froide lui couler le long du dos. Il n'eut qu'une pensée; sauver son meilleur ami, son seul ami.

Là-haut, le brigadier hurlait :

— Mais qu'est-ce que vous faites donc?

Pivolot commanda :

— Descendez-nous de cinquante centimètres!... Là... Assez!...

L'eau lui venait jusqu'au menton.

Dans cette position, il pouvait suivre du regard le cours du qu'éclairait la lumière du jour à peu de distance du puits.

Il eut la satisfaction d'apercevoir son bon ami Tristot assis sur grosse pierre, au beau milieu des ruines du château des Mouettes.

— Qu'y a-t-il de nouveau? lui cria-t-il.

Tristot, crotté comme un barbet, s'approcha tout grelottant de la brèche et, se mettant à plat ventre dans la vase, demeura stupéfait en voyant la tête de son ami émerger de l'eau.

— Vous êtes fou! lui dit-il. Si les autres lâchaient la corde, ce panier, comme dirait le brigadier, deviendrait votre cercueil. Un mot, cependant? Avez-vous au moins réussi à attraper l'objet de votre convoitise?

— Pas encore.

Pivolot enjoignit au brigadier de le remonter de cinquante centimètres.

La manœuvre s'exécuta de suite, mais avec une sage lenteur.

Ce que Pivolot avait vu, c'était un portefeuille. Il supposa que l'objet avait été posé là à dessein pour y être retrouvé en temps utile.

Pivolot s'en empara, non sans peine.

Le cœur lui battait très fort, à ce bon M. Pivolot. Car enfin, si ce portefeuille était celui de Luversan, on pouvait espérer y retrouver quelques documents précieux à plus d'un titre, notamment certaines valeurs avantageusement cotées à la Bourse et qui constituaient l'unique avoir de deux honnêtes rentiers bien connus de nos lecteurs.

A cette pensée qu'il allait peut-être rentrer en possession de son bien, Pivolot remerciait déjà la Providence. Mais une autre idée le troubla profondément : si pressé qu'il fût d'ouvrir le portefeuille et d'en examiner le contenu, il lui déplaisait fort de mettre le brigadier de gendarmerie au courant d'une découverte aussi importante.

Il est toujours utile de faire marcher le commerce, même celui du suif. (P. 1228.)

Et dans sa hâte d'être édifié au sujet de son magot, il se dit que le chemin suivi par Tristot pour sortir du puits était encore le plus pratique.

Aussitôt dit, aussitôt fait : Pivolot qui a serré le précieux portefeuille dans sa poche, pique une tête dans le ru, ayant soin de crier au brigadier.

— Vous pouvez remonter la manne, nous n'en avons plus besoin.

Un instant après, les deux amis, assis philosophiquement côte à côte

sur un des antiques débris du château des Mouettes, commençaient l'inventaire des documents renfermés dans le portefeuille.

Sans perdre une seconde, le brigadier tira ferme sur la corde en recommandant à ses aides d'en faire autant.

Mais la manne, débarrassée des policiers, remonta avec une vitesse qu'il eût été difficile de prévoir, et les quatre hommes tombèrent à la renverse.

Aucun d'eux n'avait lâché la corde.

— Plus doucement! fit le brigadier en se relevant. Décidément, ça ne pèse pas lourd, deux Parisiens.

Mais il n'eut pas de peine à reconnaître que la légèreté du panier présentait quelque chose d'anormal. Il fit arrêter la manœuvre et se pencha au-dessus du gouffre.

— On ne voit plus leurs lanternes! fit-il avec effroi. Qu'est-ce que cela signifie?...

Il ne pouvait croire à un accident, puisque l'un des explorateurs venait de lui crier de remonter la manne. Dans sa hâte de savoir la vérité, il recommença à tirer ferme sur la corde, mouvement qui fut imité par les trois Normands.

A la vue du panier vide, ces braves gens se regardèrent les uns les autres, dans l'espoir que l'un d'eux y comprendrait quelque chose.

Les gars partirent d'un franc éclat de rire, mais le brigadier conservait son air sérieux des grands jours.

Avec la méfiance naturelle qui caractérise le gendarme, il murmura entre ses dents :

— Est-ce que par hasard, ils seraient de la bande?...

Dans cette pensée, il se reprochait amèrement de n'avoir pas mis le grappin sur Tristot et Pivolot qui se seraient expliqués ensuite avec le juge d'instruction.

— Avez-vous du nerf? demanda-t-il à ses aides. Seriez-vous capables de me descendre tout doucement à vous trois au fond de ce trou à malices?

Les gars protestèrent de leur dévouement et de leurs biceps.

Sans plus de façons, le brigadier prit place dans la manne en ayant soin de s'accrocher des deux mains à la corde pour ne point crever le fond du panier. Surtout, recommanda-t-il à ses hommes, pas un mot, pas un cri! Je saurai bien vous avertir si j'ai besoin de vous. Je vous sifflerai quand il faudra m'arrêter.

La descente s'opéra dans toutes les conditions de sécurité désirables.

Arrivé au fond, le brigadier reconnut à son tour l'existence du ru.

Force lui fut bien de donner un coup de sifflet quand il se sentit de l'eau jusqu'en haut des bottes.

Mais il le fit avec tant de modération, tant de prudence, que l'avertissement se perdit en hauteur sans être répercuté dans les ruines du château des Mouettes.

Le brave représentant de la police locale se disposait à quitter son panier pour voir ce qui se passait aux environs quand il entendit une voix déjà bien connue de lui, s'écrier :

— Nous sommes sauvés !

C'était ce bon M. Pivolot qui venait de retrouver sa fortune, ainsi que celle de ce brave M. Tristot, dans le portefeuille de Luversan

L'exclamation fut suivie d'un bruit de papiers froissés avec nervosité.

Tristot controlait *de visu* l'assertion de son confrère et ami.

— C'est vrai, c'est pourtant vrai, approuvait-il; nous sommes sauvés.

N'y avait-il pas de quoi mettre la puce à l'oreille à un brigadier de gendarmerie ?

Le nôtre s'assura si son revolver d'ordonnance était en état de fonctionner.

— Voilà, se dit-il en armant son formidable joujou, qui vous empêcherait, mes gaillards, d'aller plus loin.

Il aurait commis l'imprudence de se montrer aux Parisiens, si Pivolot n'avait commencé un petit discours où éclatait enfin la jubilation de rentrer dans ses fonds.

— Vous avez été toujours un peu sceptique, monsieur Tristot, dit-il. Quand je vous parlais de la Providence, vous hochiez la tête, en signe de doute. Entre nous soit dit, vous vous laissez aller un peu trop au courant de la libre pensée. Vous avez la conviction que celui qui voit tout, qui entend tout, et qui peut tout, n'a jamais perdu une minute de son Eternité pour s'occuper de la créature humaine. Eh bien, moi, humble atome soumis aux décrets de la Providence, je crois en elle. C'est grâce à son initiative, à sa protection toute-puissante, que nous avons eu l'idée de descendre dans ce puits au fond duquel elle avait pris la peine de déposer le portefeuille. Je vous avouerai franchement qu'à mon âge, il m'eût été pénible de reprendre un collier de misère pour gagner le reste de ma vie. Enfin, nous voici rentrés en possession de nos quinze mille livre de rente ! Ce n'est pas malheureux.

Le brigadier ne comprenait plus, mais plus du tout; ça lui paraissait de plus en plus louche. Avant d'agir, il écouta la réponse de Tristot.

Elle ne se fit pas attendre.

— Je ne vous ai jamais empêché, dit Tristot à Pivolot, de croire et

même de pratiquer, mais enfin, mon bon ami, si votre Providence a pris la peine de nous rapporter au château des Mouettes les économies de nos père et mère, ce qui est charmant de sa part, expliquez-moi pourquoi elle s'était donné le mal de nous priver de cette source légitime de revenus? Car enfin, pour s'enrichir aux dépens d'autrui, Luversan aurait bien pu choisir des victimes plus opulentes que nous. S'il nous a dépouillés de notre fortune, c'est parce qu'il était écrit dans le livre de la destinée qu'il nous volerait. Il nous rembourse aujourd'hui, en vertu de cette même loi de fatalité! Je ne vois dans cette affaire rien qui puisse être mis à l'actif de votre Providence.

— Vous êtes ingrat! s'écria Pivolot. Sitôt rentré à Paris je ferai brûler dix cierges à Saint-Roch.

— Il est toujours utile de faire marcher le commerce, même celui du suif. Une question cependant : comment admettez-vous que la Providence emploie, pour l'exécution de ses décrets, des mains aussi indignes que celle de Mathias Zubéri?

Pivolot ne répondit pas, par mépris sans doute, ou peut-être faute d'arguments écrasants.

La lumière s'était faite enfin dans l'esprit du brigadier.

Ces cinq mots : « Quinze mille livres de rente : » lui donnait une haute opinion des deux policiers venus de Paris jusque dans le Cotentin à la poursuite de Luversan.

Il connaissait dans tous ses détails l'histoire de Roger Laroque, ainsi que celle de Jean Guerrier, et il était tout fier de participer à cette chasse à l'homme en compagnie de deux rentiers.

Sans plus d'hésitation, il sortit du panier au risque de souiller de boue son uniforme, et tout en pataugeant dans la vase, il cria aux gars Normands :

— Ne bougez plus, là-haut, je vais faire un petit tour.

Un instant après, il apparaissait aux yeux stupéfaits des deux policiers.

— Ce n'est pas gentil, leur dit-il en faisant résonner formidablement ses bottes sur une pierre de taille datant du Grand siècle, voilà que vous opérez sans moi. Qu'y a-t-il donc de si surprenant dans ce portefeuille?

— Oh! pas grand'chose, répondit Tristot.

— Mais encore?

— Une bagatelle de deux millions environ, tant en billets de banque qu'en titres divers.

Deux millions! Le brigadier en chancela et un nuage doré lui passa devant les yeux.

— Deux millions, répéta Pivolot, sur lesquels il nous revient dûment et légalement la bagatelle de six cent mille francs qui nous avaient été volés par le faux Boizard.

— Et le reste? demanda avec une curiosité émue le brigadier.

— Le reste appartient aux héritiers de M. de Terrenoire ; mais vous ne savez peut-être pas de qui nous voulons parler?

Le brigadier répliqua avec orgueil :

— Je lis tous les jours le journal, surtout les faits divers. Je sais par cœur le signalement de tous les malfaiteurs en fuite. C'est vous dire que je connais l'affaire Brignolet depuis A jusqu'à Z. M. de Terrenoire était le patron de Brignolet ; il s'est suicidé récemment dans son hôtel de la rue de Chanaleilles. Quant à sa femme, elle avait disparu le mois précédent, et depuis, on n'en a plus eu de nouvelles.

Tristot sourit malicieusement.

— Puisque vous lisez les journaux, observa-t-il, vous devez connaître le signalement de Mme de Terrenoire, signalement que toute la presse a reproduit d'après une communication du service de sûreté.

— Parfaitement. C'est une femme de haute taille, très brune, aux traits réguliers, aux cheveux abondants, et qui, paraît-il, ne sort jamais que voilée.

— Très bien, mon brigadier. Et sur ce signalement, vous vous croyez de force à reconnaître cette femme, si elle vient à passer devant vous?

— Pour sûr! mais il faudrait un grand hasard pour qu'elle vienne à Auderville.

— Eh bien, s'écria Tristot, ce hasard s'est produit. Mme de Terrenoire n'est autre que la folle que nous venons d'expédier à l'asile de Cherbourg.

Le brigadier se pinça les lèvres de dépit.

Tristot ne voulut pas abuser de son triomphe.

— Voyez-vous, mon brigadier, dit-il, il n'y a rien qui ressemble à un signalement comme un autre signalement. Dans une société bien policée, ajouta-t-il, tout individu, mâle ou femelle, devrait être tenu de se faire photographier au moins tous les cinq ans et d'envoyer son portrait à la mairie centrale pour y être classé d'après le système Bertillon Cette obligation donnerait à réfléchir aux malhonnêtes gens. Mais nous bavardons comme des propriétaires, au lieu d'agir. Luversan et son complice se sont peut-être cachés dans ces ruines. Il faudrait y organiser une battue en règle.

Le brigadier fit observer qu'on n'avait besoin d'aucun aide pour faire cette battue et tous trois, revolver au poing, explorèrent les décombres.

Il ne leur fallut pas moins d'une demi-heure, même en se partageant la besogne, pour reconnaître que ce séjour de dévastation ne recelait pas un être humain.

Obligés de marcher sur des débris où le pied trouvait difficilement son aplomb, de franchir obstacle sur obstacle, ils revinrent harassés de fatigue au bord du ru.

Là, les trois hommes s'assirent sur la pierre où ils avaient terminé l'inventaire du portefeuille.

Tristot tira de ce précieux objet un parchemin qu'il relut attentivement.

C'était le plan légué à sa postérité dans une bible par le trisaïeul de Charles Boizard.

Ils examinèrent ce plan, se rendirent compte de la position exacte des souterrains et dûrent reconnaître qu'il n'existait pas d'autres issues que celles par où ils avaient passé.

D'où il fallait conclure que Luversan et son complice étaient descendus dans le puits. En inspectant le terrain fangeux, le brigadier s'écria soudain :

— Quelqu'un a passé par ici.

Les Parisiens avaient beau écarquiller les yeux, ils ne voyaient aucune trace de pas.

Le brigadier les railla poliment sur leur manque de coup d'œil.

— Nous autres, bons gendarmes, dit-il, nous sommes habitués à reconnaître les vestiges du pied humain sur le sol. Quelqu'un a passé par ici, mais il a eu soin en se retirant d'effacer les traces de son passage au fur et à mesure qu'il s'avançait. Il lui a suffi de remuer avec une branche d'arbre le terrain fangeux. Seulement, cette délicate opération n'a pas parfaitement été exécutée, faute de temps, et tenez! ne voyez-vous pas, de-ci, de-là, l'empreinte d'un talon de bottine? S'il n'y avait pas tant de feuilles mortes sous nos pieds, nous pourrions suivre facilement la piste. Essayons toutefois.

Ils longèrent à pas comptés le cours du ru, mais ils dûrent s'arrêter à un endroit où l'eau s'engouffrait dans les profondeurs des ruines par un canal souterrain très étroit et inacessible.

Ils revinrent encore à la base du puits.

Pivolot fit une remarque importante.

— La ferme, dit-il, se trouvait autrefois à la même hauteur que le faîte du château. Elle en domine aujourd'hui les ruines. Pour que les fugitifs aient pu regagner le souterrain par une issue qu'ils auraient découverte, il faudrait que cette issue existât au long de la hauteur à pic

qui surplombe cet amas de décombres. Or, vous le voyez; il n'est pas possible de monter par là sans être vu et il n'y a pas trace d'ouverture. D'autre part, j'ai constaté que la galerie, solidement maçonnée, n'a pas une seule fissure.

— Et moi, j'estime, dit le brigadier, qu'en cherchant bien, on doit trouver dans ces ruines mêmes un autre souterrain. Les vieilles gens du pays vous diront tous que le château des Mouettes correspondait secrètement avec un autre château qui était situé à une demi-lieue, et dont il ne reste plus de vestige. Le souterrain aurait été bouché, il y a plus de cent ans. Qui sait si Luversan ne l'aura pas retrouvé. Dans tous les cas il ne saurait en sortir sans se faire prendre.

Ils décidèrent de rentrer à la ferme en faisant le grand tour.

A leur arrivée, ils trouvèrent dans la cour une foule de paysans qui au lieu de continuer leurs recherches dans les bois d'alentour étaient venus voir s'il n'y avait pas du nouveau. Quant aux trois gars requis par le brigadier pour la descente dans le puits, il s'étaient entêtés à rester sur place, attendant les ordres d'en bas.

Grand fut leur étonnement lorsque leur chef vint par la galerie les relever de leur faction.

Le parquet de Cherbourg n'arriva que très tard dans la soirée. Le procureur de la République était venu en personne, accompagné d'un substitut et d'un juge d'instruction.

On fit sortir de la ferme les nombreux curieux et curieuses qui l'encombraient.

On ferma toutes les portes, et sur les indications des policiers, on procéda dans le caveau situé sous la tourelle, à l'exhumation de la victime.

Préalablement on avait dû y établir un courant d'air pour chasser les odeurs méphytiques.

Un médecin de Cherbourg constata que la victime avait été frappée d'un coup de couteau dans le dos, mais que cette blessure, horrible à voir, n'avait pas causé la mort immédiate.

Les mains crispées de Pierre Vignol portaient les traces des efforts qu'il avait faits pour sortir de sa fosse.

Ses ongles remplis de terre s'étaient déchirés dans cette lutte suprême.

L'identité de la victime fut établie de suite, grâce à des papiers trouvés dans ses poches.

Comme l'avait prévu sa mère, le docteur Vignol était bien résolu, lors de son départ, à se tuer si son généreux client, Charles Boizard, ne

lui avait rendu le service d'argent qu'il attendait de lui. Il avait rédigé d'avance la lettre suivante mise sous enveloppe avec cette adresse :

« Madame Vignol, »
Rue des Abbesses, 36.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Chère mère,

« Je vais te causer la plus grande douleur de ta vie. A l'heure où tu recevras ce mot d'adieu, j'aurais mis fin par la mort à la terrible lutte pour l'existence d'où je sors, vaincu.

« C'est l'ambition qui m'a perdu.

« Grâce à ton dévouement maternel, j'étais parvenu à sortir de la basse condition où ma naissance m'avait placé.

« Je pouvais devenir ce qu'on appelle à Paris un bon médecin de quartier, ou mieux encore, un utile médecin de campagne. Mais si j'aimais la science, l'étude, ce n'était point dans le noble but de devenir un savant. Je voulais la fortune, et pour y arriver, je n'aurais reculé devant aucun moyen.

« Les difficultés que j'ai éprouvées dans mon humble condition d'étudiant pauvre m'avaient aigri le caractère.

« Tout autre, en arrivant ainsi à conquérir un diplôme de docteur en médecine eût été fier de lui-même. Moi, je m'en voulais d'avoir eu le courage de subir tant d'épreuves, tant d'humiliations, tant de misère.

« Arrivé au but, je m'aperçus que c'était tout à recommencer. Les mêmes difficultés se présentaient devant moi.

« Que faire de mon diplôme, sans argent? je dus me mettre à la solde de l'infâme Claudinet. Ce malfaiteur, diplômé lui aussi, me tenait sous son joug par la faim.

« C'était trop d'ignominie! Pour en sortir, j'essayai de faire taire mon ambition et de m'habituer à la vie paisible des champs.

« Cette expérience ne me réussit pas. Je haïssais trop les hommes pour devenir tout d'un coup un philanthrope.

« Et pour mon malheur, la fatalité me mit en présence, à Genève, d'une jeune fille qui m'inspira le seul amour que j'aie jamais ressenti. Je réussis à lui plaire. J'aurais pu trouver le bonheur, mais toujours à la même condition : *Être riche*. Le père de cette jeune fille n'aurait jamais consenti à la donner à un médecin sans argent et sans clientèle.

Dès six heures du matin, ces bonnes gens n'ayant aperçu aucun individu suspect, se découragèrent. (P. 1235.)

« Dès lors, mon ambition au lieu de se briser contre les impossibilités, les obstacles insurmontables, se renforça de l'idée fixe. Je ne désirais plus seulement la fortune, pour le luxe qu'elle procure et les jouissances matérielles. L'amour me rendait fou.

« En dernier lieu, je me raccrochai à l'espoir insensé qu'un étranger, M. Charles Boizard, dont j'avais déjà éprouvé la générosité, me viendrait

en aide. Vainement vous avez essayé de me faire renoncer à ce projet. Vous aviez raison, ma mère : chacun ne doit compter que sur soi.

« En résumé, de tous les malades que j'ai soignés, il n'en était pas de plus atteint que moi-même. Le mal d'ambition, qui prend sa source en notre propre nature et se développe rapidement dans les milieux corrompus, m'avait gangrené le cœur.

« Je devenais un danger pour moi-même, je l'ai compris. En habile chirurgien, j'ai tranché dans le vif.

« Adieu, ma mère, et pardonnez à votre fils. »

La lecture de cette lettre produisit une vive impression sur les magistrats et les policiers.

Seuls, Tristot et Pivolot pouvaient en comprendre le sens caché. Seuls, ils connaissaient la part prise par Pierre Vignol dans l'évasion de Luversan. Oui, c'était bien l'ambition qui avait perdu le jeune médecin, une ambition effrénée.

Les magistrats instructeurs allaient se retirer quand Tristot se permit de prendre la parole.

— Pardon, fit-il, nous avons trouvé le corps d'une des victimes, mais il nous reste à découvrir le cadavre de M. Charles Boizard.

— Il n'est guère probable, dit le juge d'instruction, que le crime ait été accompli ici. D'après le témoignage de Mme Martineau que nous avons vu tout à l'heure, Luversan est arrivé seul à Auderville.

— Il n'en coûterait pas beaucoup, continua Tristot, de recommencer des fouilles dans ce caveau.

Le juge accéda au désir du policier et les gars requis pour la circonstance recommencèrent à jouer de la bêche.

Ce fut un triomphe pour les Parisiens quand les travailleurs eurent mis à découvert un second cadavre, celui d'un homme petit de taille, trapu, aux cheveux et à la barbe rouges.

Tristot assura qu'on était en presence des restes de Charles Boizard, et pour le prouver, il exhiba une lettre de M. de Lignerolles où le signalement du malheureux propriétaire du château des Mouettes se trouvait reproduit.

— Nous avons d'ailleurs, dit-il, la certitude de pouvoir le faire reconnaître par les témoins de Paris, notamment le pharmacien de la rue de Moscou chez qui on l'a transporté il y environ sept semaines à la suite d'un accident de voiture dont il avait été victime.

Le juge d'instruction comprit que les deux compères en savaient très long sur les préliminaires du drame et il les invita à passer à son bureau le lendemain matin.

Les cadavres furent remontés dans la cour de la ferme. On les déposa sur des civières que des paysans de bonne volonté se chargèrent d'amener à Cherbourg où la double autopsie serait faite.

Tristot et Pivolot se remirent en campagne aussitôt avec le brigadier qui ne voulait plus les quitter, mais ils eurent beau s'embusquer la nuit dans les ruines, fouiller de fond en comble le petit bois où aboutissait le souterrain, ils ne purent découvrir la piste des fugitifs.

Il en fut de même des gendarmes et des nombreux paysans qui parcouraient la campagne en tous sens.

A l'aube du jour, cent personnes, la plupart armées de fourches, se tenaient à l'affût aux abords de toutes les routes et chemins vicinaux. Malheureusement il régnait un brouillard intense qui rendait toutes les recherches impossibles. On ne voyait rien à cinq pas devant soi. Vers midi les bonnes gens se découragèrent, et chacun entra chez soi pour manger la soupe.

Tristot et Pivolot avaient dû quitter la partie pour se rendre à Cherbourg.

Ils y conféraient depuis environ deux heures avec le juge d'instruction lorsque l'huissier entra, disant qu'un pêcheur de la Diélette avait une importante communication à faire.

Le juge donna l'ordre d'introduire ce témoin qui n'était autre que le père Cahue.

Le bonhomme apportait la lettre laissée par Célestin Damour sur la plage de la Diélette. Il avait l'air très embarrassé et encore plus ému.

L'affaire du château des Mouettes était déjà connue de tout le Cotentin.

Le pêcheur ne doutait pas que la lettre trouvée par Marie et ses compagnes en allant à la pêche, n'eût rapport à cet épouvantable drame.

Sans demander la permission, Cahue s'assit dans l'espoir d'apprendre du nouveau.

Le juge prit connaissance de la confession de Célestin, puis il passa la lettre aux Parisiens.

On se souvient que Célestin avait terminé ainsi sa lettre :

« Quant au bandit, sachant bien qu'il me tuerait quand il n'aurait plus besoin de moi, je l'ai précipité dans un ancien puits situé au fond d'un deuxième souterrain dont vous trouverez l'entrée près des piliers du haut bâtiment des ruines. »

La chose paraissait réellement prodigieuse et peu croyable, vu la profondeur du puits. Cependant, on lit tous les jours dans les nouvelles diverses publiées par les journaux le récit de faits presque aussi extraordinaires. Tel qui s'est jeté dans son puits pour en finir avec les

désagréments de la vie en est retiré sain et sauf après un plongeon inoffensif. Luversan pouvait avoir eu la chance de tomber dans le ru sans se briser contre les parois du puits et les pierres bordant la cuvette du fond. Les policiers avaient d'ailleurs constaté, ainsi que le brigadier, qu'il existait à cet endroit une sorte d'entonnoir très profond.

— C'est égal, remarqua Tristot, il n'y a de la chance que pour les coquins.

— Et pour les honnêtes gens aussi, répliqua Pivolot, puisque la chute de Luversan nous a permis de rentrer en possession de notre bien. Je suis bien convaincu qu'il est tombé la tête en bas, et que son portefeuille, glissant de sa poche, est venu se loger dans la crevasse où nous l'avons trouvé.

— Se loger providentiellement!... ajouta Tristot.

Cahue fut interrogé. Il raconta tout ce qu'il savait sur le naufragé et termina ainsi :

— Je ne pouvais pas soupçonner que ce garçon-là avait de si mauvaises connaissances. Dans tous les cas, tant qu'il est resté chez moi, il n'a rien fait de mal; même qu'il s'est montré très délicat. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

— Croyez-vous sérieusement, demanda Tristot au pêcheur, que ce jeune homme se soit jeté à la mer ?

— Ça ne m'étonnerait pas, répondit Cahue. Le Parisien riait tout le temps et nous faisait bien rire aussi, mais on voyait qu'au fond, il était tout chose, tout triste. Il devait avoir des remords. Moi, j'aurais dû écouter le conseil de mon neveu qui me disait : « Méfie-toi de cet avorton, il serait bien embarrassé de dire d'où viennent ses billets de mille francs. »

Le père Cahue se garda bien de dire toutefois qu'il avait pensé un instant à donner sa fille à Célestin Damour.

— Faudra-t-il revenir? demanda-t-il avant de se retirer.

— On vous écrira, lui dit le juge. Il est probable que vous serez appelé comme témoin en cour d'assises.

A l'idée de paraître en justice, le père Cahue eut un geste de colère; mais il n'osa point protester.

Tristot demanda au juge la permission de prendre copie de la lettre afin d'en donner communication à Roger Laroque. Ce lui fut accordé.

Il achevait cette copie quand l'huissier annonça une visite à laquelle les policiers étaient loin de s'attendre.

C'était M. de Lignerolles qui arrivait de Paris avec Roger Laroque. La veille au soir une dépêche lui avait été adressée de Cherbourg au sujet des graves événements de la matinée.

Roger serra la main des policiers et, mis au courant de leur funèbre découverte, il les complimenta.

M. Pivolot montrait une figure épanouie.

Ses yeux s'arrêtaient de préférence sur le portefeuille ouvert devant les juges au milieu des pièces à conviction. Dame! c'est qu'il contenait, ce portefeuille, de quoi permettre à deux honnêtes gens de terminer honorablement leur existence sans avoir recours à personne.

Tristot ne se laissait pas aller, lui, à des sentiments aussi personnels, et ce fut d'un air profondément découragé qu'il dit à Laroque après lui avoir donné communication de la lettre de Damour :

— Nous sommes loin de chanter victoire. Le petit Damour a perdu la tête et s'est fait justice, mais je connais trop mon Luversan pour m'imaginer qu'il se tuera avant de sentir l'ennemi sur son dos. Il luttera jusqu'au bout. Cependant il doit être bien embarrassé, car il lui manque le nerf de la guerre. Plus je réfléchis, plus j'adopte la version de Pivolot... Le portefeuille a dû tomber de la poche de Luversan. Et je le prouve : quand nous sommes descendus dans le ru, nous avons constaté que le fond de l'entonnoir contenait une eau vaseuse. La boue avait été remuée là par quelqu'un qui cherchait quelque chose. Ce quelqu'un, c'était Luversan; ce quelque chose, c'était le portefeuille. Après de vaines recherches, Luversan a dû se dire que le portefeuille s'était arrêté miraculeusement sur une des pierres en saillie de l'intérieur, ou dans un trou; mais ne disposant pas d'échelle pour remonter, et se sentant poursuivi de près, il s'est résigné à sacrifier son butin pour sauver sa peau.

Les deux magistrats laissaient parler les Parisiens dont ils reconnaissaient la perspicacité.

Toutefois M. de Lignerolles manifesta son étonnement de ce que Luversan eût pu gagner aussi facilement le large dans un pays où un étranger ne saurait passer inaperçu.

Les policiers ne relevèrent pas cette observation : ils étaient convaincus que le fugitif leur serait amené mort ou vif avant la fin du jour ou le lendemain au plus tard.

Roger avait promis à Suzanne et à Raymond de revenir par le premier train. Il prit congé de ses bons amis et leur demanda de lui télégraphier dès qu'il y aurait du nouveau.

— Quant à la dépense, ajouta-t-il, n'y regardez jamais. Je me charge de tous les frais, et pour commencer, voici un billet de mille francs que je vous prie de partager entre tous les braves gens plus ou moins besogneux qui vous ont prêté leur concours.

Il se fit reconduire à la gare. Au fond, ce qu'il désirait le plus, ce

n'était pas l'arrestation de Luversan, dont il redoutait pour le bonheur de sa fille et de Raymond, les aveux complets en cour d'assises. Il espérait que le criminel, bientôt traqué de toutes parts, suivrait l'exemple de Célestin Damour.

L'autopsie des deux victimes fut pratiquée le jour même à Cherbourg.

Cette opération ne démontra rien de nouveau en ce qui concernait Pierre Vignol ; mais elle amena la preuve que Charles Boizard avait été empoisonné avec de l'acide prussique et que, de plus, le corps qui présentait de nombreuses ecchymoses avait dû être traîné sur un long parcours avant d'avoir été enterré dans le caveau.

Quant au trésor des Boizard, estimé par des experts à deux millions cinq cent mille francs, on le fit déposer provisoirement dans le coffre-fort de Me Martineau. Le notaire se hâta d'annoncer aux intéressés les volontés exprimées par son malheureux client relativement aux dix mille francs qu'il avait envoyés d'Amérique pour le payement des appointements de Mazurier et l'entretien de la ferme.

L'après-midi, le parquet se transporta à l'asile où avait été transportée Andréa de Terrenoire.

L'infâme maîtresse de Mussidan et de Luversan venait d'expirer à la suite d'un accès de folie furieuse.

Diane qui se trouvait à Paris avec son mari fut avertie par dépêche télégraphique.

En dehors des deux policiers, du brigadier et des deux magistrats chargés de l'instruction, nul ne connaissait le vrai nom de la morte. Le secret fut si bien gardé dans cette contrée où le reportage ne sévit pas encore qu'aucun journal ne put livrer le nom de Terrenoire à la curiosité publique.

Julien de Vaunoise fit transporter les restes de la criminelle à Paris où elle fut inhumée au cimetière du Nord dans le caveau de la famille, à côté de l'homme dont elle avait souillé le nom.

Deux jeunes femmes suivirent le convoi : Diane et Marie-Louise.

LXXXIII

Est-il un sort plus doux, plus digne d'envie, que celui du cheval dont toute l'occupation consiste à paître en liberté l'herbage de la prairie, de galoper à travers les herbes jaunissantes, de chercher l'ombre des grands

chênes de la haie et de frotter son poil inculte à l'étrille naturelle fournie par le tronc rugueux des vieux pommiers ?

C'est un plaisir pour les touristes qui viennent passer la belle saison sur la côte normande que d'assister aux ébats des jeunes chevaux dans les prés verdoyants. Le regard du connaisseur s'arrête de préférence sur tel animal dont l'harmonie des proportions fait présager un bel avenir de coureur.

Là, le fier troupeau n'a même pas à obéir aux caprices du berger. Chacun circule à sa fantaisie, trotte ou galope pour le plaisir de trotter et de galoper, hennit à pleins poumons, traverse son domaine d'une seule haleine en tous sens, ne connaît encore de l'existence que le bonheur d'être au monde sans dépendre de personne.

Là, le troupeau se sentira en sûreté jusqu'au jour maudit, où son propriétaire viendra l'en arracher pour l'envoyer à l'écurie. En attendant, il est heureux comme l'enfant à qui rien ne manque et qui n'a pas encore entendu résonner à son oreille la voix grave du magister.

Ce n'était certainement point pour contempler un troupeau de quadrupèdes en liberté que Malmenade, natif de l'Ariège et dompteur de profession, avait franchi, le matin du jour où les gens d'Auderville sondaient vainement le brouillard pour y trouver Luversan, la clôture d'un pré où paissaient et gîtaient vingt-quatre chevaux appartenant à un riche éleveur de Beaumont, bourg situé à environ quatre lieues du château des Mouettes.

Grand, mince, nerveux et agile, Malmenade arpentait à grandes enjambées la prairie.

Bientôt, malgré l'épaisseur de la brume, il distingua vaguement les silhouettes des chevaux qui, serrés les uns contre les autres, les oreilles dressées, la crinière au vent, sentaient l'approche de l'ennemi.

Malmenade s'arrêta.

Cet homme habitué à mâter les mauvaises volontés des fauves se méfiait du cheval.

Après un instant d'hésitation, il tira de sa poche une forte corde qu'il avait arrangée en lasso et s'élança sur le troupeau.

Toute la compagnie se dispersa subitement, lançant des ruades dans l'inconnu.

Le dompteur obliqua de façon à se porter à la rencontre des fugitifs.

Cette manœuvre n'était pas sans présenter un grave danger. En effet, Malmenade faillit être atteint par le tourbillon des animaux. Il ne perdit point son sang-froid, et lança le lasso à la tête d'un retardataire.

Le cheval pris à la gorge par le nœud coulant ne se rendit pas à

discrétion. Il fallut au dompteur toute son énergie et sa force herculéenne pour ne point lâcher prise.

Enfin, la bête à demi étranglée s'abattit.

Malmenade s'arma d'une courte masse de fer accrochée à sa ceinture.

Déjà sa main se levait pour frapper au front le noble animal, lorsqu'une voix cria derrière lui :

— Ne faites pas cela! Je vous achète ce cheval, bien qu'il ne soit pas à vous.

Malmenade se retourna et se vit en présence d'un homme de haute taille, très brun, vêtu d'une blouse bleue souillée de boue, coiffé d'une casquette.

— Je vous achète ce cheval, répéta l'inconnu, à une condition, toutefois?

— Laquelle?

— Je ne suis pas curieux de ma nature, mais je voudrais bien savoir ce que vous voulez faire de ce quadrupède.

— Et vous, à quoi vous servira-t-il?

— A voyager. Je me charge de le faire marcher comme s'il avait l'habitude de porter son cavalier.

Tous deux maintenaient le cheval étendu sur le sol.

Ils se parlaient nez à nez.

— Parbleu! fit le dompteur vous m'avez tout l'air d'un particulier qui voudrait être à cent lieues d'ici, mais qui n'ose entrer dans une gare de chemin de fer par crainte des gendarmes.

— Vous l'avez deviné, mon ami. Ne seriez vous point dans le même cas?

— Pas précisément. J'aime à voyager, mais par petites journées, sans jamais me presser. Arrivons au fait. Vous êtes prenant et je suis donneur. Combien m'offrez-vous?

— Cinq cents francs.

— C'est sérieux?

L'homme brun tira d'un petit carnet un large billet de banque qu'il déplia d'une seule main tout en pesant de l'autre main sur la tête du cheval.

— Vous savez lire les *fafiots* demanda-t-il à son donneur.

— Parfaitement. Celui-ci vaut cinq cents francs. Vous pourriez ajouter le billet de cent. La bête vaut largement deux mille francs. Remarquez qu'elle a toutes les apparences de la santé et de la jeunesse. Vous la revendrez avantageusement.

La ravissante Agnès, préposée à la garde du boa constrictor et au développement de toute la longueur de cet engourdi. (P. 1244.)

— J'ajouterai le billet de cent si vous me dites le but de votre chasse de ce matin.

— C'est bien simple : je voulais tuer cet animal pour le faire manger par mes bêtes. Je m'appelle Malmenade; je suis le premier dompteur de l'univers, mais le plus pauvre de ma corporation. J'ai toujours manqué de capitaux pour acheter la matière première. Les lions ont beaucoup renchéri sur le marché depuis quelques années et ils deviennent de plus en plus difficiles sur le chapitre de la nourriture. Après une série de représentations peu fructueuses à Cherbourg, je suis venu me reposer, il y a trois semaines, à Beaumont. J'avais attrapé une entorse en sautant par-dessus Brutus, mon lion favori, une bête féroce qui est plus douce qu'un agneau. J'ai eu la bêtise de m'adresser à un rebouteur qui a failli m'estropier pour le restant de mes jours. Enfin, vous comprenez, les frais de médecin, l'inactivité, l'appétit de mon clown et de mon Paillasse, la voracité de mes acteurs, tout a contribué à me mettre sur la paille. Certain que le boucher ne me ferait pas crédit ce matin et tenant à garder mes derniers sous pour me remettre en route, je me suis souvenu que j'avais chassé le buffle à la Plata et j'ai voulu m'assurer si j'étais encore de force au lasso. Le brouillard, c'est très commode. Utilisons-le. Payez-moi et allez au diable si ça peut vous faire plaisir.

L'homme brun lâcha son billet de cinq cents francs dont s'empara aussitôt le dompteur.

— Voici cent francs de plus, dit-il en extrayant cinq louis d'or d'un porte-monnaie en nacre.

Malmenade sauta sur les cinq jaunets.

Il allait s'éloigner dans le brouillard lorsque Luversan (nos lecteurs l'ont reconnu) l'arrêta d'un mot :

— Vous manquez de capitaux ; moi, j'en ai.

— Tant mieux pour vous !

— J'en ai... à votre disposition.

— Comment ! vous voudriez vous associer avec un dompteur. Il faut la vocation, *moun cer*.

— *Diou vivan !* répliqua le Levantin qui connaissait tous les patois y compris celui des Pyrénées, vous serez *moun* sauveur.

Le dompteur se croisa les bras et fixa ses yeux d'acier sur ceux de son interlocuteur.

— *Té* ! fit-il, sais-tu bien, *moun cer*, que tu as le regard plus méchant que celui de Brutus. Si tu ne me connais pas, moi je te connais. Tu as ait assez de bruit depuis hier. Dis-moi, *pitchou*, tu viens du château des Mouettes où tu as fait de vilaines choses, de très vilaines choses?

— Oui ! je viens du château des Mouettes.

— Et tu as le *gâteau* dans ta poche !

— Non, mais j'ai de quoi ne pas mourir de faim tout de suite. Le gâteau, il est là-haut ; si tu veux, nous irons le chercher tous les *deusses* dans quelques jours. Nous partagerons.

— Combien ?

— Deux millions !

Malmenade fut dompté aussitôt par ce chiffre fantastique.

— Il s'agit de te cacher, n'est ce pas, *moun cer?* Eh bien, je te cacherai, et si bien, que je défie toute leur police de te trouver dans ma *roulante*.

Luversan lui tendit une main que l'autre serra vigoureusement.

— A la vie, à la mort ! s'écria le Levantin. Lâchons cet animal dont le transport à ta ménagerie serait très périlleux pour nous. Je te redonnerai de l'argent pour aller chez le boucher. Es-tu capable de me ramener à travers champs jusqu'à ton campement ? Les chemins sont mauvais pour moi. Je l'ai échappé belle trois fois ce matin. Sans le brouillard, j'étais frit.

Ils défirent le lasso et rendirent la liberté au cheval que tout le troupeau appelait au loin en hennissant.

Puis ils se mirent en route.

Malmenade n'avait pas besoin de séjourner longtemps dans un pays pour en connaître les détours. La raison en était bien simple : le dompteur ne négligeait aucune occasion de s'emparer du bien d'autrui, surtout quand ce bien était mangeable par ses fauves.

Nombre de bergers accourus de leur parc pour assister à ses représentations ne se doutaient guère que la bonne humeur et la docilité de Brutus, le lion favori du Pyrénéen, provenaient d'un bon déjeuner fait à leurs dépens. C'était rare en effet qu'il ne manquât point à l'appel quelques moutons, quelques chevaux, indomptés ou non, et diverses volailles dans un canton où avait passé Aristide Médéric Malmenade, présentement âgé de cinquante-deux ans, veuf, père, ou du moins se disant tel, de la ravissante Agnès, préposée à la garde du boa constrictor et au développement de toute la longueur de cet engourdi devant un public enthousiaste.

Chez cet homme extraordinaire qu'aucun philosophe ne serait parvenu à rendre aussi souple que ses acteurs à quatre pattes, tous les sens rivalisaient d'activité. Il voyait aussi bien la nuit que le jour, il entendait venir d'une lieue la diligence, il savait déguster les bons vins de tous crus et de toutes nationalités, il flairait l'ennemi à cinq cents

pas, et sa main nerveuse passait alternativement de la bourrade à la caresse sur le poil soyeux de Tibère, un tigre dont il se méfiait.

Luversan, marchant à pas comptés, sans faire craquer le sol sous ses pieds, suivait son guide, comme un Européen égaré au pays des lacs se confierait à l'astuce d'un Huron qui voudrait bien le conduire à destination.

Malmenade s'arrêta à plusieurs reprises.

Il tendait l'oreille et montrait à son compagnon la direction qu'il serait dangereux de prendre.

Le dompteur entendait des bruits qui n'arrivaient pas au tympan du Levantin.

— Ils sont là, disait-il tout bas en voulant parler des paysans embusqués aux alentours dans l'espoir de s'emparer de l'assassin de Charles Boizard et du docteur Vignol.

Et brusquement, il faisait un saut de côté, si léger qu'on eût dit Tibère en personne retombant sur ses pattes, les griffes rentrées.

Comme il approchait de sa Roulante, Malmenade s'arrêta pour donner le mot d'ordre à son sinistre commanditaire.

— Nous touchons le but, dit-il, mais il faut se méfier de mon associé, le chevalier de la Saute. Vous ne connaissez pas le chevalier de la Saute? Non, je lis ça dans vos yeux. On voit que vous n'allez pas souvent à la foire de Neuilly. Le chevalier de la Saute est le plus illustre des dompteurs. Nous nous sommes associés pour cette tournée en Normandie. Ah! sa troupe ne l'embarrasse jamais pour la nourriture, l'heureux gaillard. Avec un sou de foie plus ou moins avarié, il gave tout son personnel.

— C'est un dompteur de chats?

— Non pas. Le chat est encore un animal trop gros pour ses talents de spécialiste. Vous verrez le chevalier, ou plutôt vous l'apercevrez ; car il ne faudrait pas qu'il vous vît, sans quoi il vous dénoncerait de suite. C'est un géant qui se plaît à travailler dans l'infiniment petit. Il dompte, devinez quelle espèce d'animal? Le chevalier est venu à bout, c'est incroyable, et pourtant réel, est venu à bout, dis-je, de faire faire tout ce qu'il veut à l'ennemi de l'homme, de la femme et du chien, j'ai nommé la puce. Oui, il a apprivoisé tout un bataillon de ces perfides insectes, leur fait traîner de petits charriots auxquels il les attelle par un simple cheveu et ne leur accorde une nourriture abondante et variée que lorsqu'ils ont obéi à tous les caprices de sa fantaisie tyrannique.

— J'ai entendu parler de cette bizarre industrie, dit Luversan. Votre chevalier a un émule qui longtemps à Paris émerveilla le public dans une boutique de la rue Vivienne.

— C'est bien cela! L'homme industrieux ne peut rien inventer de réellement neuf sans qu'un singe de son espèce ne l'imite aussitôt. C'est à dégoûter d'avoir du génie. Revenons au chevalier. Méfiez-vous-en. Savez-vous pourquoi? Parce qu'il est le contraire de vous et de votre serviteur; c'est-à-dire un honnête homme. Allons! suivez-moi, et surtout, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez, quoi que vous voyiez, n'ayez pas peur, je réponds de tout.

Au bout de cent mètres, Luversan entrevit dans le brouillard une extrémité de la Roulante.

Du reste, si la ménagerie restait encore invisible pour lui, elle se faisait entendre bruyamment.

Brutus et ses deux compagnons non favoris poussaient de sourds rugissements.

C'était leur manière de rappeler au patron l'heure du déjeuner.

Tibère faisait écho en sournois.

Le Levantin fit un pas en arrière. Il connaissait un peu les fauves pour les avoir fréquentés en Afrique, mais une terreur lui était venue : ce dompteur peu scrupuleux n'était-il point capable de lui faire remplacer, pour le repas de ses bêtes, le cheval qui avait motivé son excursion matinale à travers le brouillard?

A cette idée, le misérable sentit la sueur froide lui couler le long du dos.

Malmenade lisait aussi bien dans l'œil de l'homme que dans celui des autres carnassiers. Il comprit le scrupule de son commanditaire.

— Êtes-vous bête, cher ami, lui dit-il en imitant le ton mielleux du Levantin. Croyez-vous que j'aurais la sottise de faire manger ma poule aux œufs d'or. Soyez tranquille : avant huit jours, j'espère bien que nous ferons ensemble une petite excursion dans les souterrains du château des Mouettes. Alors, c'est bien vrai, vous avez trouvé le trésor des Boizard?

— Oui, mais celui-là, la justice a mis la main dessus... J'ai fait mieux. J'ai laissé là-bas un autre trésor que j'avais déjà en porteteuille.

— Je sais : le million de la banque Terrenoire. Oh! je suis au courant. J'ai lu ça, comme tout le monde, dans le *pitchou* journal.

— Vous y êtes.

— Et où l'avez-vous caché, le million de la banque Terrenoire?

Luversan se contenta de hausser les épaules.

— Bien répondu! fit Malmenade. Vous ne voudriez pas vous passer de moi pour reprendre votre butin, mais vous voudriez encore moins que je me passe de vous. Venez, je vais vous introduire dans mes appartements secrets. Vous y demeurerez en paix jusqu'à ce que je sois revenu

de chez le boucher. A propos, ne m'avez-vous pas dit que vous régaleriez mes bêtes à vos frais? Oui, n'est-ce pas? Je vous présenterai ma note ce soir.

— Quand vous voudrez.

Le dompteur s'était approché doucement derrière sa Roulante.

Il tira de sa poche une clef, ouvrit une des portes vermoulues de la boiserie qui disparaissait sous des peintures rutilantes et y poussa doucement son homme.

La porte se referma.

Luversan poussa un cri de terreur.

Il était dans une des cages de la ménagerie.

— Imbécile! fit le dompteur. Il n'y a personne. Asseyez-vous dans le fauteuil.

Un peu de lumière filtrait entre les interstices des planches de ce réduit qui sentait le fauve à plein nez.

Luversan distingua effectivement un fauteuil Voltaire placé devant une petite table surchargée de papiers et qui devait servir de secrétaire au dompteur.

C'était l'unique ameublement de ce singulier cabinet de travail.

Dans le compartiment voisin, Brutus se frottait l'échine contre les barreaux de fer de sa cage, derrière la séparation où se voyait une porte-guichet que Luversan n'aurait pas soulevée pour les trésors du monde entier.

Le Levantin se laissa choir sur le fauteuil.

Il commençait à désespérer.

LXXXV

Comme le supposaient les policiers, Luversan avait eu la chance inouïe d'échapper à la mort dans le puits où Célestin Damour l'avait précipité.

La profondeur de la nappe d'eau courante et l'épaisseur de la couche de vase qui garnissait le fond de l'entonnoir naturel, amortirent la chute du bandit.

Il se dégagea aussitôt, tira de sa poche son revolver renfermé dans un étui et envoya une balle à Célestin.

Il regretta immédiatement cet emploi inutile de sa poudre et songea à fuir au plus vite.

Machinalement, il porta la main à la poche intérieure de côté où

devait se trouver le portefeuille contenant l'argent et les titres volés dans la caisse de Jean Guerrier ainsi que la fortune de Tristot et Pivolot.

Ce portefeuille avait disparu.

Certain de l'avoir eu en sa possession avant sa terrible chute, Luversan pensa qu'il avait glissé de sa poche.

Vainement, il fouilla la vase pour le retrouver.

Pendant cette recherche, les secondes lui parurent des siècles.

Par où fuir? De la hauteur, les gendarmes ne pouvaient manquer de l'apercevoir s'il se hasardait dans les ruines.

Il se voyait perdu et cependant il s'attardait encore au fond du puits, plongeant dans la vase, la bouleversant de ses mains avides.

Soudain, il découvrit, contre la paroi opposée à la brèche par laquelle Tristot avait gagné le premier les ruines, un anneau scellé dans une pierre, à environ cinquante centimètres sous l'eau.

Il tira de toutes ses forces sur cet anneau, sentit la pierre remuer.

C'était peut-être une issue secrète donnant sur un autre souterrain.

La peur le fit redoubler d'énergie.

La pierre céda et il put l'amener à lui.

L'eau s'engouffra dans le trou béant et son niveau ne tarda pas à s'abaisser.

Luversan constata que la pierre s'emboîtait dans une rainure et qu'elle était munie d'un second anneau à la face opposée au premier.

Un homme pouvait passer par l'ouverture.

Luversan s'y glissa les pieds en avant, sans lâcher la pierre.

L'espoir lui revint quand, ayant enflammé une allumette, il se vit dans un souterrain.

— Charles Boizard, se dit-il, ne connaissait pas cette issue.

Il remboîta la pierre en tirant sur l'anneau et constata avec plaisir, au clapotement de l'eau, que le niveau remontait.

Il marcha longtemps sans trouver le bout du souterrain.

Il allait à tâtons, ménageant ses allumettes, s'improvisant des torches avec tous les papiers qu'il retrouvait dans ses poches.

Quand sa dernière allumette se fut éteinte, il continua à avancer, mais lentement, de crainte de tomber dans quelque gouffre.

L'air lui manquait.

Au milieu de ce silence de tombeau, il sentait battre ses artères, il entendait les pulsations de son cœur.

Il n'avait échappé à un danger que pour en traverser un autre, plus cruel celui-là.

La poitrine oppressée, la gorge sèche, il était prêt à défaillir.

Veux-tu bien me laisser! tu me chatouilles! (P. 1251.)

S'il tombait, c'en était fait de lui.

Le misérable rassembla tout son courage pour poursuivre ce voyage à travers la nuit, dans l'inconnu.

Tout à coup, un peu d'air lui arriva aux poumons et rafraîchit ses tempes baignées de sueur.

Le bruit d'un seau violemment remué et battant contre une muraille parvint à ses oreilles.

Il comprit qu'il était près d'un nouveau puits dépendant d'une maison habitée et où quelqu'un était occupé à tirer de l'eau.

Trois pas de plus, et il fût tombé dans ce puits dont le second orifice se trouvait au beau milieu de la galerie souterraine.

Luversan s'en approcha et put toucher la corde.

Là-haut, tout en redescendant le seau, une jeune fille chantait cette ronde de l'ancien temps :

Je n'avais pas quinze ans
Qu'un berger du village
Lorsque j'allais aux champs
M'arrêtait au passage.
Pour fuir l'amour, j'ai fait tout mon possible
Mais à quinze ans, on a le cœur sensible.

Après avoir tiré trois seaux d'eau, la jeune fille s'éloigna, toujours chantant.

Luversan s'assit au bord du puits sur la terre humide.

Il respirait à l'aise, mais le froid lui glaçait les os.

De là-haut lui arrivait encore, faiblement, comme un écho lointain, le refrain de la jeune Normande :

Mais à quinze ans on a le cœur sensible.

Luversan l'entendit pendant trois grandes heures rincer du linge. De temps à autre elle revenait puiser de l'eau.

A son dernier voyage elle faillit laisser retomber le seau plein. Un jeune gars, survenu derrière elle à son insu, lui avait saisi les bras et lui chantait d'une voix peu harmonieuse, mais pleine de conviction, cette ronde en réponse de la sienne :

Aime-moi, bergère,
Et je t'aimerai
Ne sois point légère,
Je ne le serai.
Ah ! que l'amour est gai
Au joli mois de mai.

Du fond de son refuge, le misérable entendit les propos amoureux des deux tourtereaux.

— C'est mal, disait la jeune fille, de venir quand papa n'est pas là. Tu sais bien, Antoine, que mon père t'a défendu de venir, tant que le tien ne dirait pas oui.

Antoine répondit :

— On n'a pas besoin, Jeannette, de la permission des papas, pour s'aimer.

— Mais si, Antoine, c'est indispensable, quand on a de bonnes intentions. Veux-tu bien me laisser! tu me chatouilles!

Il l'embrassa malgré elle et elle poussa un petit cri d'oiseau effarouché.

— Si tu voulais, Jeannette, disait l'intrigant, nous le forcerions bien, mon papa, à faire ce que nous serions bien aise de faire, hein, pas vrai?

— Veux-tu bien me laisser! Bas les pattes! Je veux ce que tu voudras, si c'est honnête.

— Quand on s'aime, tout est honnête. Aimons-nous d'abord, mais pour de bon. Mon père nous mariera lorsqu'il ne pourra plus faire autrement.

— Veux-tu te taire et t'en aller bien vite! J'ai autre chose à faire que de t'écouter. Le père va rentrer déjeuner et rien n'est prêt. Tiens! je l'entends. File vite et ne reviens plus que quand tu auras la permission de ton père... qui se ficherait pas mal de moi si je fautais.

Elle se laissa embrasser sans résistance, mais comme Pierrot voulait récidiver, elle lui allongea une tape sur le dos, si forte que Luversan ne put, malgré la gravité de sa situation, s'empêcher de rire.

Un instant après, la voix du père de Jeannette retentit furieusement.

— Comment? La soupe n'est pas encore servie! A quoi passes-tu le temps! Antoine n'est pas venu, au moins?

— Non, papa.

— Bien sûr?

— Bien sûr, papa.

Cette fois, Luversan entendit retentir le bruit sec d'un soufflet paternel appliqué sur la joue de Jeannette.

— Ça t'apprendra à mentir! Antoine sort d'ici! je l'ai vu. Je t'avais promis de te conduire chez les dompteurs, à Beaumont; tu n'iras pas. D'abord, nous avons d'autres chiens à fouetter que de perdre notre temps et notre argent en billevesées. Il y a des assassins qui se promènent en liberté dans la région.

— Des assassins? oh mon Dieu!

— Deux assassins, dont l'un a tué le châtelain des Mouettes et lui a volé ses papiers. Le gredin s'était installé aux Mouettes sous le nom de Charles Boizard. Il paraît que c'est le même qui a assassiné autrefois un

usurier, à Ville-d'Avray, crime qu'on avait mis sur le dos d'un honnête homme, Roger Laroque. Tout le monde sait ça.

— Oh mon Dieu! s'ils allaient venir ici quand tu n'y es pas!

— Tu les recevrais moins bien qu'Antoine et ils seraient peut-être moins caressants! Sers la soupe. Je l'avalerai en deux temps et je repartirai avec les autres. Tout le monde est sur pied dans les deux cantons. Toi, tu vas me faire le plaisir d'aller chez ta tante. Les assassins peuvent venir ici; ils ne trouveront rien à voler. Fais-moi une grillade de porc; ça suffira.

Ainsi donc, la maison allait être abandonnée après le déjeuner de ces pauvres gens. Luversan le savait et il ne manquerait pas d'en profiter.

L'appétit lui était revenu en entendant parler de soupe et de grillade.

Ce qui préoccupait pour l'instant le bandit, c'était de savoir si les locataires de l'habitation connaissaient l'existence du souterrain.

A en juger par la rouille de la chaîne de fer qui servait à monter à te descendre les seaux, le puits devait être très ancien. Il se pouvait parfaitement qu'on n'y fût jamais descendu. Dans ce cas, c'eût été pour Luversan un refuge des plus sûrs.

Mais Luversan n'était pas homme à se confier au hasard. Il réfléchissait au moyen de gagner au plus vite Paris, la grande ville hospitalière où les gardiens de la paix et même les gendarmes ne se permettent point de demander leurs papiers à un homme qui circule sans faire de scandale.

Par un hasard heureux pour lui, son carnet contenant dix mille francs en billets de banque n'avait pas suivi le portefeuille dans le puits de château des Mouettes.

Luversan se disait qu'avec cette ressource un homme intelligent peut faire bien du chemin et retrouver de bonnes occasions.

D'autre part, il se raccrochait à l'espoir de rencontrer quelque malfaiteur capable de le cacher dans le pays. Certain que le précieux portefeuille avait dû se loger dans une crevasse à l'intérieur du puits des Mouettes et pensant, dans son ignorance de la confession de Célestin, que personne n'aurait l'idée de descendre en ce puits, il caressait l'idée de rentrer en possession de son butin.

Le tout était de trouver un complice sûr. A Paris, il n'aurait que l'embarras du choix.

Déjà il songeait à retrouver d'Andrimaud, cet escroc dont on pouvait facilement faire un hardi voleur avec l'appât du million à récolter.

Il attendit trois quarts d'heure avant d'agir.

Le bruit des portes fermées avec soin par le père de Jeannette acheva de le rassurer et tirant sur la chaîne, il en éprouva d'abord la solidité.

Les anneaux tinrent bon, ainsi que la poulie.

Alors il se hasarda à faire, à la force du poignet, la pénible ascension.

Tout au fond, l'eau miroitait dans l'obscurité reflétant un lambeau de ciel bleu.

S'il venait à lâcher la chaîne, il était perdu.

Depuis sa tentative de suicide, ses forces avaient diminué des trois quarts, mais l'instinct de la conservation décuple la vigueur de l'homme, et Luversan put monter jusqu'à la margelle sur laquelle il s'assit, épuisé.

Il était temps. Ses mains raidies par le froid n'obéissaient plus à sa volonté. S'il avait eu dix anneaux de plus à franchir, il n'y serait certainement pas arrivé.

Quand il eut repris haleine, il regarda où il se trouvait.

Le puits était situé dans une cour étroite donnant sur l'habitation et sur un verger clos de planches avec porte fermée au loquet.

Quelques poules picoraient autour du puits.

Un énorme chien de montagne, solidement attaché à sa niche, tirait sur sa chaine aboyant furieusement.

Sans s'inquiéter de la bête, Luversan tourna autour de la maison.

La faim lui talonnait l'estomac.

Tout le favorisait.

Grâce à un carreau cassé de la fenêtre du rez-de-chaussée, il put facilement, en passant son bras à l'intérieur, tourner l'espagnolette.

La fenêtre s'ouvrit.

Luversan pénétra dans la place.

Il se trouvait dans l'humble chaumière d'un cantonnier.

A gauche, le lit du père de famille, le bon lit de plumes de Normandie avec ses trois matelas superposés, son édredon, et son baldaquin soigneusement préservé de la poussière.

En face, la grande cheminée pleine de cendres chaudes où la soupe la vraie soupe, celle au milieu de laquelle la cuillère à pot tient debout, mijotait dans une marmite.

Au-dessus de la cheminée, des images coloriées représentant les batailles du grand Empereur.

Quelques chaises de paille, une table boiteuse, et la huche, meuble précieux, garnissaient le reste de la pièce.

Luversan souleva le couvercle de la huche.

Elle ne contenait que des pains non entamés

Cela ne faisait pas l'affaire du bandit.

S'il eût commis l'imprudence de se tailler une miche dans l'un de ces pains, il aurait ainsi laissé des traces de son passage et c'est ce qu'il ne voulait, à aucun prix.

Il ouvrit tous les placards. Au fond de l'un d'eux, il trouva de vieilles croûtes de pain réservées sans doute aux animaux domestiques.

Il s'en fit un régal et, de plus, en remplit ses poches.

Dans la cour, le chien de montagne continuait à hurler. C'était sa manière de crier au voleur. Mais l'habitation du cantonnier était isolée et personne ne pouvait entendre les appels désespérés de la pauvre bête.

Luversan chercha et trouva le cellier.

Il se versa une forte rasade de cidre. Par précaution il en remplit une bouteille qui alla rejoindre les croutes au fond de sa poche.

Dans un tonneau, il découvrit un fort quartier de porc. Cette fois, il n'hésita pas à pratiquer une entaille en plein lard et il apaisa sa faim comme il avait étanché sa soif.

Cela fait, il inspecta soigneusement la maison. Il ne s'empara que d'une vieille blouse bleue hors de service, d'un pantalon de toile et d'une casquette mise au rebut. Il fit un paquet de ces hardes.

Le grenier, éclairé par une fenêtre donnant sur la campagne, était rempli de fourrage.

Luversan redescendit fermer la fenêtre, s'assura que tout était en ordre et alla s'étendre au fond du grenier dans un abri formé par l'entrecroisement des bottes de foin.

Le misérable redoutait que le chien n'indiquât sa présence par ses aboiements ; mais l'animal, n'entendant plus aucun bruit, rentra dans sa niche et reprit son somme interrompu.

Luversan sommeillait lorsqu'il entendit revenir le cantonnier avec sa fille.

Il colla son oreille contre le plancher.

— Oui, c'est comme ça, disait le Normand, les scélérats nous ont fait trotter en pure perte. C'est à n'y rien comprendre. Paraît qu'on a fouillé toute la ferme pour le roi de Prusse ! Et cependant, ils ne peuvent avoir fait beaucoup de chemin. Sans quoi, on les aurait vus, que diable ! Quant à moi, j'en ai assez et je me couche.

Comme le chien, flairant l'ennemi, recommençait à aboyer, le bonhomme prit son fusil et alla inspecter le verger.

Au retour, il imposa silence à l'intelligent animal, et pour lui prouver qu'il avait tort de faire son service, il lui administra une volée de coups de fouet.

— Veux-tu bien te taire, gueulard ! lui criait-il.

Il soupa avec sa fille sans prononcer un mot

Au dessert, il éprouva toutefois le besoin de sermonner Jeannette au sujet de son amoureux.

— Ton Antoine, dit-il, est un propre à rien, comme son père ; quand un gars veut épouser une honnête fille, il le peut toujours, même si son père s'y refuse sous le prétexte que l'honnête fille n'a pour dot que sa beauté et sa vertu. D'abord, Antoine a vingt cinq ans, qu'est-ce qui l'empêcherait d'envoyer des sommations respectueuses à son père et à sa mère? Moi, je n'y verrais point d'inconvénient. S'il ne le fait pas, c'est donc qu'il aurait de mauvaises intentions à notre égard. Crois-moi, Jeannette, ne le laisse pas approcher de trop près. C'est toujours dangereux, pour une fille, si honnête soit-elle, que d'écouter les galanteries d'un gars qui ne lui déplaît point. C'est jouer avec le feu. Faut pas de ça, Jeannette. Car enfin, avoue-le, il ne te déplaît pas, le gars, pas vrai?

Jeannette tomba dans le piège.

— Oh oui! soupira-t-elle.

Cet aveu lui valut une nouvelle gifle avec laquelle la pauvre fille s'en fut coucher sans dire bonsoir à l'auteur de ses jours.

Une demi-heure après, elle s'endormait en chantant son refrain favori :

Mais à quinze ans on a le cœur sensible

— Tais-toi, lui cria son père, ou bien j'irai voir tout à l'heure si tu as le dos aussi sensible que le cœur.

Bientôt la maison du cantonnier fut plongée dans le silence, et à part les ronflements de l'irascible bonhomme et les appels intermittents du vigilant gardien de la cour, Luversan n'entendit plus que le bruit du vent qui sifflait dans les arbres.

Vers quatre heures du matin, il se glissa pieds nus jusqu'à la fenêtre qu'il réussit à ouvrir sans faire le moindre bruit.

Un haut noyer allongeait ses branches jusque par-dessus le toit de l'humble habitation.

Il régnait un brouillard intense, un de ces brouillards comme il en fait sur la côte normande à l'automne.

Luversan résolut de profiter de ce manteau naturel pour faire du chemin.

N'avait-il pas la carte détaillée de tout le Cotentin, et de plus, ne possédait-il pas, attachée comme breloque à sa chaîne de montre, une boussole avec laquelle il était certain de ne pas perdre le nord.

Il résolut de gagner la voie ferrée entre Cherbourg et Sottevast. Si, près de la gare de Couville, il réussissait, à la faveur du brouillard, à monter dans un train en marche, tour de force qu'il avait souvent accompli en 1870 quand il espionnait pour le compte des Allemands, il réussirait tout au moins à sortir du terrain le plus dangereux pour lui. Les brumes ne se dissiperaient certainement pas avant onze heures du matin, ce qui lui permettrait de descendre aux environs de Caen.

Arrivé là, il n'aurait plus à craindre la surveillance locale. Il pourrait se remettre en route par le moyen le moins acrobatique, c'est-à-dire en prenant son ticket à l'une de ces gares campagnardes où le gendarme, qui reçoit bon an mal an de la Sûreté générale, un millier de signalements à observer sur sa circonscription, regarde d'un œil indifférent le défilé des voyageurs.

Luversan se passa, par-dessus ses habits souillés de boue, la blouse et le pantalon bleu du cantonnier, et coiffé de la vieille casquette de son hôte, descendit lestement dans le pré à la force du poignet, passant d'une branche à l'autre du noyer, puis se laissant glisser le long du tronc poli de ce complice inconscient.

Les yeux fixés sur sa boussole, il obliqua vers l'est.

Le brouillard était si épais que le fugitif y voyait à peine à ses pieds.

Il marchait à travers champs, butant dans les trous, tombant, se relevant aussitôt, franchissant les rus par des bonds prodigieux, passant par-dessus les clôtures des prairies, faisant fuir devant lui bœufs, mulets et chevaux en pâture, craignant à chaque pas de tomber dans quelque embuscade, mais se fiant, comme tous les malfaiteurs, à ce qu'il appelait son étoile.

Dans sa précipitation, il ne vit pas un fossé profond qui se trouvait devant lui, et s'abattit tout de son long au fond d'une mare.

Encore une fois il se releva sans aucune blessure ; mais sa boussole s'était brisée contre une pierre.

Livré désormais à l'aventure, il marcha au hasard, cherchant en vain à se guider sur le soleil dont il redoutait l'apparition et qui, pour l'instant, restait complètement caché derrière le rideau des brumes.

L'étoile du bandit ne l'abandonna pas encore.

Elle le conduisit sur le territoire de Beaumont, gros bourg où l'on arrive, en partant de Cherbourg, par une route qui suit, pour ainsi dire, le bord septentrional de la Hague après des alternatives de montées et de descentes jusqu'à une hauteur de deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

En cet endroit, la route bifurque. On dirait les deux branches d'un

Le père de la troupe, dénommé « Machin-Chouette ». (P. 1260.)

compas dont Beaumont occuperait la tête. La route du nord rejoint la mer à Omonville-la-Rogue. L'autre marche droit vers l'ouest et s'arrête à Auderville.

Au moment de franchir cette dernière route, Luversan faillit se faire prendre.

Il aperçut soudain la silhouette d'un paysan armé d'un fusil.

— C'est toi, Auguste? lui demanda cet homme qui, distinguan vaguement la blouse flottante du bandit, l'avait pris pour un camarade Il fait soif. As-tu ta gourde?

Luversan recula vivement. L'homme se précipita dans sa direction; mais le bandit fit un saut de côté et alla traverser la route à l'endroit même où l'autre venait de la quitter.

Cette aventure le rendit prudent. Il n'avança plus qu'en prêtant une oreille attentive aux moindres bruits.

Pour plus de précautions, il avait retiré ses bottines, et malgré les cailloux qui lui déchiraient les pieds, il avançait rapidement au hasard avec un vague espoir de trouver quelque abri pour passer la journée quand le brouillard se serait dissipé.

Soudain, au beau milieu d'un grand pré, il s'arrêta, stupéfait, en apercevant un grand diable d'homme, habillé de velours marron, et qui tenait de chaque main une longue corde garnie d'une boule de plomb à chaque extrémité.

Il était arrivé à trois pas de ce mystérieux personnage sans avoir été entendu de lui.

Dans le lointain retentissait le galop effréné d'une troupe de chevaux en fuite.

— Tiens! se dit-il, voilà un gaillard qui m'a tout l'air de chasser non les bipèdes de mon espèce, mais les quadrupèdes dont on peut tirer un bon prix sur le marché. Ce doit être un confrère. Ma foi! Il ne tient pas trop mal le lasso. Je parierais qu'il a chassé le buffle dans l'Amérique du Sud.

Sans bouger de place, l'homme attendait patiemment le passage de la troupe chevaline, pour jeter le lasso.

C'était le dompteur Malmenade qui venait chercher les éléments d'un copieux repas pour ses bêtes et pour sa cuisine personnelle. En cas de réussite, il fût revenu en charrette, avant le lever du brouillard, chercher sa proie.

Nous savons comment le dompteur et le bandit firent connaissance par l'intermédiaire d'un billet de cinq cents francs.

Revenons à la Roulante du trop ingénieux Pyrénéen, associé pour une tournée en Normandie avec le chevalier de la Saute, cet homme de génie qui, adonné à l'étude de l'infiniment petit, espérait faire sa fortune en apprivoisant des insectes réputés jusqu'alors nuisibles.

LXXXVI

Ce jour-là, le soleil ne se leva, pour le Cotentin, qu'à midi et demi, dissipant les dernières brumes et inondant de sa bienfaisante clarté une des plus pittoresques contrées de notre beau pays de France.

Les paysans, fatigués de leurs vaines recherches, étaient rentrés déjeuner paisiblement.

Ils s'apprêtaient à se remettre en campagne lorsque dans tous les villages et hameaux situés entre Auderville, Omonville et Beaumont, les tambours préposés aux annonces de publicité officielle ou industrielle, proclamèrent cet avertissement bien digne d'exciter la curiosité publique.

« Vous êtes avisés qu'aujourd'hui, à quatre heures très précises, l'illustre dompteur Malmenade donnera son avant-dernière représentation à Beaumont, à l'entrée sud de la ville, avec le concours du non moins illustre dompteur, le chevalier de la Saute.

« Le dompteur Malmenade vous montrera comment, sans avoir recours à d'autre moyen que la douceur, un homme peut devenir l'ami des bêtes féroces et leur faire exécuter les tours les plus variés.

Le chevalier de la Saute vous prouvera à son tour que si l'homme peut imposer sa volonté aux animaux les plus gigantesques que l'on connaisse sur la surface de notre globe, dans les cinq parties du monde, il est également en notre pouvoir de se faire obéir par les plus petits des insectes dont il serait impossible de distinguer la forme à l'œil nu.

« Il faut le voir pour le croire.

« Ce spectacle vaut bien vingt-cinq centimes par personne, et c'est le prix dont se contenteront les deux célèbres artistes qui comptent que vous viendrez tous et toutes leur prodiguer vos applaudissements.

« Les enfants ne payeront que dix centimes, deux sous. »

On en oublia un instant les assassins qui couraient le pays.

Vers trois heures tous les chemins furent sillonnés de bonnes gens des deux sexes suivies d'une procession de bambins dont la physionomie exprimait d'avance tout le plaisir qu'ils attendaient de la représentation des dompteurs.

Malmenade avait enfermé sa Roulante dans une vaste enceinte

défendue par des barrières en toile, peintes par un de ces artistes primitifs qui ont le don d'émerveiller la foule.

On y lisait, non pas en caractères d'imprimerie (cette manière d'exprimer sa pensée n'est pas comprise de tout le monde malgré l'obligation prescrite par la loi sur l'enseignement primaire), mais en tableaux éclatants à l'œil, toutes les étapes de l'existence des deux associés.

Pour Malmenade, le premier tableau le représentait partant au régiment, accompagné par son vieux père et sa vieille mère tout en larmes.

Le deuxième tableau le montrait chasseur d'Afrique, occupant ses loisirs dans le désert à faire des visites au roi des animaux. L'un de ces rois se tenait couché à ses pieds et lui léchait la main gauche.

Le troisième et les suivants n'étaient que la reproduction des exercices variés auxquels le public allait être convié pour ses gros sous

Quant au chevalier de la Saute, il était d'abord représenté examinant la puce au microscope. De la main gauche il désignait le deuxième tableau où l'insecte importun, formidablement grossi par la photographie, semblait un éléphant antédiluvien, effroyable à voir, avec sa trompe insatiable de sang, ses pattes velues et nerveuses, sa carapace mille fois plus solide relativement que celle de la tortue.

Le pître de la troupe, dénommé *Machin-Chouette*, portant sur chacune de ses épaules un singe rivalisant de grimaces avec lui, commença à tourner la manivelle de l'orgue de barbarie qui constituait l'orchestre de la troupe.

Comme dans un pays de bon sens, tout doit marcher du petit au grand, le chevalier de la Saute entra le premier en scène et, perché sur les tréteaux de l'entrée, il annonça qu'il avait quelques mots à dire au public.

— Ça ne coûtera rien pour cette fois, fit observer *Machin-Chouette*, qui, une raie au milieu de la tête, se faisait brosser la tignasse par ses singes, à la joie exubérante des assistants.

Le chevalier, véritable géant dont la maigreur étique inspirait des craintes sérieuses pour sa santé aux âmes sensibles, déclara qu'il allait faire l'éloge d'un animal qu'on avait tort de calomnier...

— Bien qu'on ne le connaisse qu'à la superficie, interrompit *Machin-Chouette*.

Le chevalier imposa silence au pître.

Puis, d'un ton guttural, pesant sur chaque mot, affectant les gestes d'un prédicateur convaincu, il prononça ce petit discours :

« Messieurs et dames, il n'y a rien de plus bizarre, de plus bigarré, que les sentiments de l'homme. Ce que les uns louent, les autres le

méprisent, et on ne voit rien qui ne soit tout à la fois et un objet de louanges et un objet de mépris.

« La puce nous en fournit un exemple très sensible.

« Quel mépris n'en fait-on pas? Les uns la trouvent inquiétante, importune, chagrinante. Selon eux, elle trouble le repos, elle est le bourreau des délicats, la peste de l'univers pendant les chaleurs du printemps, de l'été et de l'automne.

« Consolez-vous, ma petite élève, je vous servirai d'avocat et vous défendrai contre la calomnie.

« Vous riez, messieurs et dames? Mais moi, je ne ris pas, et en qualité de dompteur, je prétends, aujourd'hui, qu'il n'est rien de si profitable, de si vertueux, de si innocent que la puce.

« Le profit qu'on tire de cet insecte fera mon premier point; ses vertus, mon second; son innocence, mon troisième.

« *Premier Point.*

« Parle-t-on d'une petite fille qui a du brillant, l'esprit vif, on dit ordinairement qu'elle est éveillée comme une puce. Holà! ne nous égarons pas; je me suis engagé à vous dire en premier lieu le profit qu'on tire de la puce, qui se rapporte à deux chefs: au corps et à l'âme.

« Quant au corps, rien de plus utile. C'est un très grand malheur que Gallien et Hippocrate, ces médecins de l'antiquité, n'aient pas connu la nature de la puce; ils en auraient tiré des merveilles et laissé de gros volumes à la postérité.

« Un de nos plus grands médecins assure que le bain de sang de puce est capable de guérir toutes sortes de gouttes: le fiel est souverain pour supprimer les écrouelles; le cœur, bon pour les inflammations des yeux; le poumon soulage les asthmatiques; la rate guérit de la mélancolie; une once de ses œufs mangé à chaque repas conserve le corps en embonpoint. Messieurs les apothicaires tirent de la barbe, du bec et du pied de la puce une très bonne huile pour fortifier les nerfs. C'est un esprit qui dissipe la folie.

« Soyez persuadés, messieurs et dames, que, si vous pouviez en remplir trois ou quatre sacs, vous auriez fait votre fortune: vous les vendriez au poids de l'or.

« Voilà sa vertu pour le corps.

« Quant à l'âme, rien de plus utile : elle est une fidèle exécutrice de la justice divine; elle n'épargne ni rois, ni princes, ni princesses, ni généraux, ni présidents, ni grands, ni petits, ni savants, ni ignorants; celle-là n'épargne personne.

« Trouve-t-elle un paresseux ou une paresseuse au lit le matin, au lieu qu'ils devraient vaquer à leurs affaires, elle les mord, elle les pique et leur dit sans parler : « *Surge velociter* », traduction : « Lève-toi promptement, sans quoi je ne cesserai de te tourmenter. » Un autre voudrait-il dormir pendant qu'il est à la messe, elle le tourmente avec tant de violence qu'elle l'empêche de prendre ce repos hors de saison.

« Soyez assurés, messieurs et dames, que cinq ou six quarterons de puces bien affamées sont capables d'exercer votre patience et de fournir pendant la nuit une grosse matière de mérite.

« Voilà sa vertu pour l'âme et à peu près tout le profit qu'on en peut tirer.

« *Second point.*

« C'est une petite commère qui n'a ni défauts, ni aucunes imperfections de vie, ni de sexe. Quoi de plus aimable que la puce! Les galons, les rubans, les dentelles, les culbutes, les favoris, tous ces fatras si recherchés par nos maniérées de la haute lui déplaisent souverainement.

« Rien de si chaste; elle saute et se cache, sitôt qu'on veut la toucher. Rien de si taciturne. Elle ne soupçonne personne. Rien de plus sobre : elle jeûne la moitié de l'année sans prendre aucune nourriture.

« Elle assiste aux divers offices, à vêpres, à matines, au sermon; elle ne sort jamais de l'église à moins qu'on ne l'en fasse sortir de force.

« J'oublie de vous dire, messieurs et dames, qu'elle a le don de prophétie, qu'elle annonce très assurément la pluie et le beau temps.

« Eh bien? L'eussiez vous cru, messieurs et dames, que tant de qualités logeassent dans un si petit corps?

« *Troisième point.*

« L'innocence, selon les philosophes, consiste à ne rien faire de mal ni contre soi, ni contre le prochain. Peut-on disputer cette vertu à mon élève? Veuillez... »

A ce moment, le pître et ses singes surgirent derrière l'orateur. Les deux petits monstres sautèrent des épaules de leur maître sur celles du chevalier et lui imposèrent à leur tour silence en lui appliquant les mains sur la bouche.

— En voilà assez! s'écria *Machin-Chouette*. Ces messieurs et dames sont pressés d'entrer et vous nous empêchez de gagner leur argent. Écoutez ! N'entendez-vous pas la voix éloquente des bons amis du dompteur Malmenade? Ils vous appellent ! Ils sont pressés de travailler!

Au même instant, sur un signal du dompteur des fauves, toute la ménagerie rugit en chœur.

Les enfants se rejetèrent dans le tablier de leur mère, mais pas un d'eux ne parla de rentrer à la maison.

— Entrez! criait *Machin-Chouette*. Entrrrez, et vous constaterez par vous-mêmes que la voracité est égale chez les petits et les grands, ce qui prouve que tous les êtres animés sont égaux devant une table bien servie. Entrrrez!!

A l'intérieur de la ménagerie, les fauves continuaient leur concert de rugissements.

Pour renforcer le tapage, la belle Agnès secouait à toute volée une cloche fêlée.

Machin-Chouette tournait furieusement son orgue d'où s'échappaient, par hoquets convulsifs, des lambeaux méconnaissables du quadrille d'*Orphée aux Enfers*.

A la porte, munie d'un tourniquet, Malmenade lui-même, en veste pailletée d'or, faisait la recette. Sa main osseuse, aux doigts crochus, recevait pièces blanches et gros sous et les laissait retomber bruyamment dans une sacoche.

D'habitude le dompteur ne perdait par son temps à regarder comment les clients avaient le nez fait. Ce vert-galant des grands chemins n'avait d'yeux que pour les jolies filles. Maintes fois il lui arrivait, au cours de représentations fructueuses, d'accorder des entrées de faveur aux dames et demoiselles dont les minois avaient eu le don de lui plaire; c'était sa façon de décerner les prix de beauté.

Ce jour-là, changeant son fusil d'épaule, il n'accorda pas un regard aux femmes, mais en revanche il dévisagea tous les hommes, surtout ceux habillés en bourgeois.

Malmenade, averti par Luversan, se méfiait de Tristot et Pivolot.

Or, parmi cette foule bigarrée, il n'eut pas de peine à reconnaître les deux policiers que leur flair avait attirés devant la *Roulante*.

Un seul coup d'œil lui suffit peur être fixé à leur égard.

A partir de ce moment, il ne les regarda plus et se laissa dévisager par eux.

Quand tout le monde fut entré dans l'enceinte, un grand silence se fit.

— Honneur aux dames! s'écria *Machin-Chouette*. Mlle Agnès va vous montrer comment une jeune fille sait manier les plus gros serpents du monde et n'en éprouver aucun désagrément.

Mais tous les regards restaient tournés vers la ménagerie, dont les cinq cages étaient encore masquées par des planches.

Pour attirer l'attention sur elle, il fallut toute l'éloquence et la gentillesse de la belle Agnès.

Sa courte robe de velours noir bordée d'or faisait voir de fines jambes dont le maillot faisait ressortir la nervosité et l'élégance.

Sa fine taille était emprisonnée dans une ceinture garnie de verroteries étincelantes.

Décolletée, les bras nus, elle n'avait pour toute coiffure que son abondante chevelure d'un noir de jais retombant sur ses épaules en un désordre admirablement apprêté.

C'était bien le type de la jolie fille du comté de Foix, aux traits réguliers et doux, aux yeux ardents et profonds.

— Messieurs et dames, dit-elle avec un accent inimitable, il n'en est guère parmi vous qui n'aient horreur du serpent, si inoffensif soit-il. C'est pourtant un animal bien sympathique et bien facile à civiliser. Il appartient à la catégorie de ces rares créatures qui ne mangent que quand elles ont faim et qui préfèrent aux émotions de la vie active les songes voluptueux d'un sommeil prolongé.

Elle tira d'une boîte, garnie de chaudes couvertures, un boa long de trois mètres, et profitant de ce que l'innocent amphibie n'était pas encore tout à fait réveillé, elle le déplia à la force des biceps, et se le passa tout autour du corps.

Chacun se reculait d'horreur, mais personne n'en perdait une bouchée.

Au dernier rang des spectateurs, Tristot et Pivolot suivaient attentivement les allées et venues de Malmenade.

En face de la ménagerie se trouvait la voiture salon, salle à manger, chambre à coucher et cuisine du dompteur. Les deux policiers s'en approchèrent doucement, et croyant n'être pas observés, montèrent sur l'escalier pour jeter un coup d'œil dans cette primitive habitation.

— Tiens! fit tout à coup Tristot, Malmenade a disparu. L'avez-vous vu partir?

— Non, répondit Pivolot, et pourtant je n'ai pas quitté des yeux la porte d'entrée.

Le dompteur les avait joués tous deux par une stratégie aussi prompte qu'audacieuse :

D'un tour de main, il avait ouvert la porte de son cabinet cage et s'était jeté dedans, sans bruit, refermant derrière lui cette issue invisible du dehors pour quiconque ne connaissait pas la distribution de la *Roulante*.

Luversan, caché derrière un rideau masquant un placard où traînaient quelques livres crasseux, se crut découvert.

Il apparut, revolver en main.

Martin tomba comme foudroyé par la balle. (P. 1269.)

Nous avons dit que Malmenade y voyait mieux la nuit que le jour. Il se fit reconnaître immédiatement par son commanditaire.

— Veux-tu bien rentrer ton joujou, lui dit-il. A quoi ça te servirait d'en tuer un de plus si tu étais pris ? A te faire guillotiner plusieurs fois ; c'est bien assez d'une.

Et il ajouta d'un ton légèrement inquiet :

— *Ils* sont là !

— Qui ?

— *Eux*, parbleu ! Les agents ! Les yeux de Luversan jetaient dans l'ombre plus de lueurs féroces que ceux d'un tigre à jeun.

— Mon Dieu ! que tu as l'air méchant, fit le dompteur. Tu ne vas pas me manger, au moins?

Ce disant, il inspectait l'extérieur par une fissure des planches.

Tristot et Pivolot s'en venaient nonchalamment du côté de la ménagerie.

— Plus un mot ! dit Malmenade à Luversan. Ils vont tâcher de savoir s'il n'y a que des bêtes féroces dans mes cages. Écoute-moi et comprends du premier coup. Si nos lascars tiennent absolument à visiter mes appartements particuliers, tu n'auras plus qu'une ressource : soulever le châssis qui conduit chez ton voisin Brutus et rendre une petite visite à ce noble animal.

— Hein ? fit le bandit, épouvanté.

— Je ne plaisante pas. Je pourrais te dire qu'entre deux maux il faut choisir le moindre et qu'à ta place j'aimerais mieux être mangé par Brutus que d'épouser la *Veuve ;* mais rassure-toi, Brutus a déjeuné comme quatre et tu n'es pas assez gras pour réveiller son appétit. C'est une bonne bête qui aime la compagnie. Il te saura gré de lui tenir société pendant un moment.

— Mais... Parlez-vous sérieusement?...

— *Diou vivan!* Je n'aime pas qu'on suspecte ma bonne foi ! Chut !... Les voici. Fais le mort.

Tristot et Pivolot allaient et venaient devant la ménagerie.

Ils n'entendirent que la bruyante respiration des fauves qui, derrière les volets, appuyaient leurs mufles entre les barreaux de fer pour aspirer un peu d'air pur.

Dans la cage du fond, celle opposée au cabinet du patron, Tibère, énervé d'avance par l'appréhension du rôle indigne de lui que son maître allait lui faire jouer, allait et venait en rugissant sourdement.

C'était au tour du chevalier de la Saute à émerveiller le public.

Sur une lourde table de chêne, il avait posé une vaste boîte où ses actrices, des puces authentiques, traînaient de minuscules charriots en papier au long d'une piste circulaire dont elles ne s'écartaient jamais. Au moindre coup de baguette appliqué sur la table, les intelligents insectes redoublaient de vitesse. Ils arrêtaient au commandement et semblaient caracoler en passant sous des arcs de triomphe disposés de distance en distance. Les spectateurs se bousculaient pour voir de plus près cet étrange spectacle.

Ce fut un rire général lorsque le chevalier de la Saute cria à son personnel :

— Arrêtez-vous! Vous avez assez travaillé pour aujourd'hui. La Société protectrice des animaux, d'accord en cela avec la cour de cassation, interdit de faire traîner par les prolétaires de la race canine des poids de plus de soixante kilos. Vous, mes chères élèves, vous venez de déployer une vigueur, une énergie dont je serais coupable, je dirai même répréhensible d'abuser. Vous avez bien mérité de vous reposer, et puisque c'est vous qui, par votre intelligence, votre courage, me procurez le pain quotidien, il est bien juste que vous en ayez votre part. Allons! mes chères petites, à table! Le dîner est servi!

Et le chevalier, retroussant ses manches, exposa son bras nu au milieu du champ de courses.

Aussitôt, tous les chariots convergèrent sans aucun accident vers cet appât, et la minuscule ménagerie de ce dompteur d'un nouveau genre s'escrima de la trompe sur l'épiderme du patron.

L'éclat de rire de la foule fut coupé net par une explosion de rugissement des fauves.

Chacun se précipita vers la ménagerie dont le pître démontait un à un les volets en criant de toute la force de ses poumons :

— Accourez, messieurs et dames, venez contempler la supériorité de l'Esprit sur la Matière. Ce ne sont pas des lions en carton-pâte qui vous montrent leurs dents féroces ; ce sont de vrais fils du désert. Et ne vous étonnez point de les voir si bruyants, si exaltés ; les pauvres bêtes, elles n'ont rien mangé depuis... un quart d'heure. Et quand bien même, elles auraient, pour leur salut éternel, consécutivement jeûné quarante jours, pas un de ces carnassiers, pas même Tibère, le plus beau, le plus fringant le plus moustache des tigres du Bengale, ne se permettrait de prélever un repas sur la chair de son maître bien-aimé.

Quand le pître eut défait le volet de la dernière cage recélant un ours noir qui dodelinait piteusement de la tête, il se remit à moudre du quadrille avec fureur.

— Attention! hurlait-il ; le dompteur, il va entrrrrer en scène.

Le guichet donnant sur le cabinet du patron se leva à hauteur d'homme :

Malmenade apparut, faisant siffler de la main droite une fine cravache à manche doré et tenant de l'autre main un revolver.

Un grand silence se fit.

L'orgue s'arrêta au milieu d'une roulade de fifre détraqué

— Debout, Brutus!

Et le dompteur commença la série des exercices peu variés que tout le monde se croit obligé d'admirer dans les ménageries des fêtes foraines.

— Je voudrais bien, réitéra Tristot à Pivolot, faire une petite visite dans la cage d'où vient de sortir le bon dompteur-

— Moi aussi. Patience! cela viendra.

Les deux compères s'éloignèrent pour continuer la conversation.

— Il n'est pas admissible, dit le premier, que Luversan ait pu quitter cette région sans être vu. La terreur est au comble dans tout le pays. Cette nuit, chacun s'est barricadé chez soi.

— A propos, interrompit le second, croyez-vous que le brigadier soit homme à ne pas bouger de la journée au fond du puits des Mouettes où nous l'avons mis en faction avec un de ses hommes?

— Absolument sûr. Que Luversan ait l'imprudence de revenir chercher son portefeuille, et il est saisi immédiatement par quatre poignes vigoureuses. En cas de résistance, le brigadier lui cassera un abattis d'un coup de son revolver d'ordonnance.

— Fort bien. Du reste, le bandit, à moins qu'il n'ait trouvé refuge dans le pays, ne se hasardera pas de jour au milieu des ruines que nos braves Normands surveillent.

— Vous parlez d'or, monsieur Tristot; mais si je ne m'abuse, vous avez la prétention de nous faire veiller toute la nuit, au lieu et place du brigadier.

— J'ai cette prétention.

— Savez-vous bien que je suis éreinté?

— Ne voyez-vous pas que je dors debout?

— Et que nous avons bien mérité de goûter sept heures de repos dans un lit de plume.

— Ce sera pour l'autre nuit.

— Vous y tenez?

— Et vous?

— Comme vous voudrez.

— C'est entendu.

Tout en devisant ainsi à l'abri des oreilles indiscrètes, ils suivaient les mouvements acrobatiques du dompteur.

— Avez-vous remarqué quelque chose? demanda Tristot à son confrère.

— Parbleu! Le drôle nous envoie de temps à autre un de ces coups d'œil qui me feraient frissonner, si je me trouvais seul avec lui.

— Votre revolver est en bon état?

— Et le vôtre?

— En très bon état.

— *Idem*, le mien. Attention! La représentation va finir. Ne laissons pas à notre homme le temps de nous brûler la politesse.

Ils se rapprochèrent de la dernière cage et mêlèrent leurs faux éclats de rire à ceux de la foule au moment où Malmenade se fit manger le sucre dans la bouche par son ours débonnaire.

Le pître y alla du boniment final.

— Suivez bien, disait-il, tous les mouvements de ce héros qui a nom Malmenade, un nom impérissable dans les annales du domptage. Il va fusiller Martin avec son revolver. Il l'étendra mort sur la place. Puis il fera un miracle : il ressuscitera Martin qui, en reconnaissance, l'embrassera sur les deux joues.

Malmenade accula Martin debout au fond de la cage, lui banda les yeux et lui recommanda de ne pas faire le moindre mouvement.

Dans l'assistance, les enfants, un peu effrayés, encore plus inquiets sur le sort de cet excellent Martin qui ne leur paraissait point capable d'avoir commis une action méritant une fin aussi cruelle, se rejetaient contre le tablier de leur mère.

Le dompteur se recula à l'autre extrémité de la cage.

— Attention! Martin, ne bougeons pas! cria le pître.

Mais aussitôt, la bête qui savait admirablement son rôle, défit, avec les deux pattes de devant, son bandeau et tourna le dos au patron.

— Retournez-vous Martin! ordonna Malmenade d'un ton terrible. Il n'y a que les lâches qu'on fusille par derrière, et chacun sait que vous êtes un brave parmi les braves.

Martin se laissa choir tout de son long et se cacha la tête entre les pattes.

Le dompteur le fit se relever par l'appât d'un morceau de sucre et le remit en position.

Cette fois, Martin ne bougea plus.

Une détonation retentit.

Martin tomba comme foudroyé par la balle.

Il semblait vraiment trépassé.

Machin-Chouette poussait des hurlements de douleur.

— Une si bonne bête! criait-il. Ah! monsieur le dompteur, par pitié, rendez-nous Martin.

— Vous le voulez? dit le maître à son pitre.

— Si je le veux!! répondit *Machin-Chouette*; mais je donnerai la moitié de votre existence, ô mon patron vénéré, pour arracher Martin au trépas. Hâtez-vous! Son âme n'a peut-être pas encore quitté sa dépouille

mortelle. Si, par malheur pour nous, cette âme si sympathique, s'est déjà retirée des affaires dans le paradis des ours où les élus boulottent à discrétion des bifteks saignants, vous n'aurez point le pouvoir de le ramener sur cette terre de souffrances et de privations.

— Bien parlé! approuva le dompteur.

Et s'adressant au cadavre de Martin.

— Martin, ordonna-t-il, sortez des ombres de la mort. Debout, Martin, et revivez pour revoir un jour votre vieux père qui vous attend dans la montagne, votre vieille mère qui vous a nourri de son lait et léché pendant votre jeunesse jusqu'à épuisement de ses forces. Debout, Martin!

Mais Martin ne bougeait toujours pas.

Le pitre recommença à sanglotter, portant à ses yeux un énorme foulard mouillé qu'il tordait ensuite en faisant force grimaces imitées aussitôt par les deux singes perchés sur ses épaules.

— Voyez-vous, patron, dit-il d'un ton nâvré, Martin n'est point pressé de refaire une expérience qui ne lui a point réussi. Le pauvre animal n'avait pas été créé et mis au monde pour passer ses jours dans une cage et y amuser nos semblables par des bouffonneries dont rougirait son père, s'il en était témoin. Ah! si vous pouviez lui rendre l'air pur de la montagne, les bonnes cabrioles au bord des torrents, les chasses giboyeuses sous le beau climat où il a reçu le jour, Martin consentirait peut-être à revoir la lumière. Tu as raison, Martin! N'écoute pas un maître qui t'exploitait indignement de ton vivant et qui s'apprête à vendre ta peau à quelque jolie fille d'Ève pour en faire une descente de lit.

Un formidable : « Tais-toi! » du patron, mit un frein à l'éloquence de *Machin-Chouette*.

Une minute après, Martin ressuscitait à la grande satisfaction des spectateurs dont pas un ne regretta ses gros sous.

La représentation était finie.

Déjà, le pître remettait en place les volets des cages, en commençant par celle de Brutus.

Malmenade, passant par un étroit couloir d'arrière, s'était empressé de regagner le local qu'il appelait pompeusement : « ma bibliotheque. »

Il voulut sortir de l'autre côté ; mais Tristot avait prévu cette manœuvre.

Le dompteur n'eut pas plus tôt montré la tête à un judas pratiqué dans la porte qu'il se trouva nez à nez avec le policier

Il referma aussitôt le judas, et courut à l'opposé.

A la place de Tristot, il trouva Pivolot.

C'était tomber de Charybde en Scylla.

Des deux côtés, une voix calme, mais assurée, une voix qui, par cela seul qu'elle représente la justice, ne plaisante jamais, prononça la fameuse formule :

— Ouvrez, au nom de la loi.

L'invocation de cette puissance terrible qu'on nomme la Loi et dont tous les pouvoirs ont usé plus ou moins honnêtement a fait ouvrir plus d'une porte que les profanes n'avait jamais franchie.

Malmenade qui, en principe abhorrait les visites et les visiteurs, ne crut pas devoir décliner l'honneur qne lui faisaient ces messieurs de Paris en l'invitant, au nom d'une puissance reconnue dans tous les États civilisés, à les recevoir en ses appartements particuliers.

Il passa d'un judas à l'autre.

— Dans un instant, monsieur, le temps de faire un bout de toilette.

Puis, allant secouer Luversan qui tremblait derrière le rideau de la « bibliothèque », il lui dit à voix basse :

— C'est le moment de filer chez Brutus, pas le moindre danger, ma vieille !

— Mais...

Les deux mêmes voix terribles répétèrent :

— Ouvrez au nom de la loi !

Malmenade fit remonter le haut guichet dans sa rainure que par précaution il avait huilée le matin.

Pas un grincement ne se produisit.

Brutus montra aussitôt sa tête chevelue.

Le dompteur fit reculer la bête sans lui adresser la parole.

Puis, poussant le bandit dans la cage du fauve, il lui dit encore très bas :

— Brutus ne te mangera pas, idiot ! il aurait peur de s'empoisonner.

Il referma le guichet et ouvrant toutes grandes les deux portes latérales.

— Je suis à vous, dit-il à Tristot et à Pivolot.

Les policiers entrèrent dans la « Bibliothèque ».

Malmenade salua, offrit son unique fauteuil à Tristot, un tabouret à Pivolot, et s'assit par terre devant la séparation derrière laquelle on entendait la respiration bruyante de Brutus.

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il.

Les policiers explorèrent d'un regard circulaire les quatre coins de ce réduit malpropre et puant.

A part le rideau qui masquait le panneau du fond, ils ne remarquèrent rien qui fût digne d'attention.

Malmenade répéta sa question.

Pour se donner une contenance, il commença à bourrer sa pipe.

— Vous connaissez, dit enfin Tristot, le drame du château des Mouettes?

— Pas exactement, répondit le dompteur. Les uns me l'ont raconté d'une façon ; les autres, d'une autre. Moi, ça ne m'intéresse pas beaucoup, je vous dirai. J'en ai tant vu, *Diou vivan*! Depuis que je roule ma bosse en France et à l'étranger avec Brutus. Ça ne me rajeunit pas, ni Brutus non plus.

Ils le laissaient dire dans l'espoir que, si vraiment il savait quelque chose, cet homme primitif se couperait par quelque maladroite réflexion.

Malmenade comprit leur jeu et s'arrêta court.

— C'est égal, pensait-il, le paroissien qui est de l'autre côté doit se faire vieux !

Tristot se vit dans l'obligation de reprendre la parole.

— Nous sommes, dit-il, mon confrère et moi, délégués par M. de Lignerollos, juge d'instruction du parquet de la Seine, pour rechercher le fameux Luversan qui s'est enfui de Ville-d'Avray. Après avoir retrouvé sa trace à Paris, nous espérions l'arrêter au château des Mouettes dont il s'était emparé par un nouveau crime. Le bandit nous a encore échappé, ainsi que son complice.

— Ah ! fit le dompteur. Il avait un complice.

Le procédé qui, chez les simples d'esprit, constitue ce qu'on appelle vulgairement « faire la bête » ne réussit pas toujours.

Par un signe de convention, Tristot avertit Pivolot qu'il serait utile d'entreprendre des perquisitions dans la ménagerie. Auparavant, il reprit le fil de son discours.

— Ce complice, ajouta-t-il, ne nous inquiète plus. Il a dû se jeter dans la mer avant-hier matin et son cadavre est peut-être déjà retrouvé. Quant à Luversan, la faim le fera sortir de sa tanière, et il se pourrait qu'il vînt rôder par ici Vous connaissez son signalement?

— Pas du tout.

— C'est un grand brun, au teint bronzé, aux yeux noirs très perçants.

— Ça suffit. Si je l'aperçois, foi de Malmenade ! je vous l'apporterai tout vivant. Mais je doute fort qu'il soit resté en Normandie. Il a eu le temps de faire du chemin, votre homme !

Cette imprudente réflexion acheva de compromettre Malmenade dans l'esprit des policiers.

Tristot ne garda plus aucun ménagement.

Il exhiba la lettre de M. de Lignerolles et annonça au dompteur qu'il

Tout prêt à bondir sur cette proie vivante. (P. 1275.)

se voyait dans la nécessité, pour la forme, de visiter la Roulante de fond en comble.

Ce n'est pas, ajouta-t-il, que nous vous soupçonnions de cacher Luversan, mais nous avons reçu pouvoir du parquet de Cherbourg de ne ménager personne. Toutes les maisons isolées ont été fouillées dans les deux cantons, soit par nous, soit par les gendarmes.

— Qu'à cela ne tienne! s'écria Malmenade avec un empressement exagéré. Dieu m'est témoin que je n'ai jamais pactisé avec le crime! Je ne suis qu'un pauvre homme qui ne demande qu'à joindre les deux bouts, avec ses pauvres bêtes.

— C'est bien! fit Pivolot impatienté. Votre logement ne se compose pas que de cette pièce?

— Mon logement! Vous savez bien que je loge à la belle étoile, pas tout à fait cependant. Ma fille et moi, nous possédons chacun une couchette, une toute petite couchette, dans le vieux wagon qui nous sert de hutte. Le chevalier de la Saute, lui, couche avec ses puces, sous une tente. On fait comme on peut. C'est ici que je rédige ma correspondance, à côté de Brutus, mon lion favori.

Et le dompteur cria :

— Ici, Brutus!

Les policiers tournèrent des regards inquiets vers le haut guichet qui séparait les deux cages. Malmenade s'en était approché avec des airs de félin qui médite un mauvais coup.

Un formidable rugissement répondit à l'appel du maître.

De l'autre côté, Brutus labourait de coups de griffes la planche de chêne.

— Tout à l'heure, mon vieux Brutus! fit le dompteur : j'ai une visite.

Tristot avait soulevé le rideau du placard et, tout désappointé, compulsait les vieux bouquins crasseux qui traînaient sur les planches.

Ni lui, ni Pivolot, n'eurent le moindre soupçon que Luversan pouvait avoir trouvé un refuge chez Brutus.

Manquèrent-ils de clairvoyance? Nous ne le croyons pas. Ils avaient vu Brutus dans sa cage, ils l'entendaient rugir et piétiner d'impatience à cinq pas d'eux; comment supposer que ce fauve aurait assez de mansuétude pour tolérer l'intrusion dans son domaine d'un étranger aussi peu sympathique que Luversan?

Sans compter que nos deux compères se sentaient fort mal à l'aise!

Tristot donna le signal du départ.

— Montrez-nous votre wagon? ordonna-t-il au dompteur.

— Tout de suite, mes bons messieurs, tout de suite!

Depuis un instant, les grognements de Brutus prenaient une tonalité de mauvaise humeur dont seul le dompteur pouvait apprécier le danger. Aussi, dès que les policiers furent dehors, Malmenade, qui s'était emparé d'une grande cruche pleine d'eau, leur demanda la permission d'aller donner à boire à son favori.

— Faites! lui répondirent-ils en s'éloignant du côté de la Roulante.

Malmenade referma la porte derrière eux et pénétra chez Brutus.

Il était temps !

Le roi des animaux, fatigué des regards magnétiques que lui lançait Luversan dans l'espoir de le tenir à distance, se tenait accroupi devant lui, tout prêt à bondir sur cette proie vivante.

A la vue de son maître, il redevint doux comme un agneau.

Malmenade poussa la bête dans un coin de la cage et dit à l'homme :

— File dans ma bibliothèque. Il n'y a plus de danger.

Luversan ne se le fit pas répéter deux fois.

Sa délivrance s'était opérée en moins d'une demi-minute.

Le misérable tremblait maintenant de tous ses membres.

— C'est ta faute, lui dit Malmenade. Il ne fallait pas t'occuper de Brutus et Brutus ne se serait pas occupé de toi.

Le dompteur fila prestement rejoindre les deux « lascars » dont la visite n'était pas sans lui donner à réfléchir sur la responsabilité qu'il encourrait au cas où on viendrait à « pincer » Luversan dans son domaine

Ce fut la belle Agnès qui fit à ces messieurs de Paris les honneurs de la maison.

Les deux cases qui formaient le logement du père et de la fille ne contenaient que les meubles et ustensiles les plus élémentaires de la vie nomade.

En fille bien élevée et digne de devenir par la suite une bonne ménagère, Agnès demanda aux étrangers s'ils désiraient se rafraîchir Tristot et Pivolot, bien que charmés par les grâces de la jeune dompteuse de serpents, se prononcèrent énergiquement pour la négative.

Il ne leur restait plus qu'à passer sous la tente du chevalier de la Saute.

Ce personnage fantastique dormait à poings fermés à côté de sa ménagerie lilliputienne. Deux bottes de foin quelque peu avariées lui tenaient lieu de matelas et de sommier.

Il ne devait jamais être embarrassé pour remplacer celles de ses petites élèves qui venaient à décéder.

Devant la porte de l'enceinte, le pâtre *Machin-Chouette*, un crève-la faim que le dompteur avait embauché sur la grande route à cause de sa laideur comique, fumait la pipe en agaçant ses deux singes.

Il salua cérémonieusement les étrangers au passage.

Tristot et Pivolot quittèrent la Roulante avec la conviction qu'il n'y avait « rien à frire » du côté de Malmenade.

Pour la troisième fois, Luversan leur échappait.

LXXXVII

Le mariage de Suzanne Laroque avec Raymond de Noirville fut célébré en l'église de Chevreuse quelques jours après les dramatiques événements du château des Mouettes.

Dès le matin, une foule nombreuse accourue des villages voisins s'était groupée devant le porche pour voir la jolie mariée et surtout pour approcher le héros du jour, le fameux Roger Laroque, victime de l'erreur judiciaire dont tous les journaux avaient parlé.

Chacun remarqua que le père de la mariée semblait triste et préoccupé au lieu de se réjouir du bonheur de sa fille.

— Le pauvre homme, disaient tout bas les curieux, souffre de n'être pas encore réhabilité. Ça lui fait de la peine de savoir que son nom est encore entaché par un jugement inique.

La cérémonie se passa sans incidents.

Après la messe, un lunch rassembla à Maison-Blanche les rares parents et amis des deux lignées.

Il va sans dire que Jean Guerrier, Marie-Louise et l'austère Margival s'y trouvaient.

Ce dernier, sans que personne en sût les motifs, avait vieilli de dix ans. La blessure de ses illusions perdues lui saignait encore au cœur. Telle était sa bonté qu'il regrettait de s'être montré impitoyable pour le séducteur de Blanche Warner. Dans le passé si lointain des amours de M. de Terrenoire avec celle qui devait abriter plus tard sa honte derrière le nom de Margival, le père de Marie-Louise devinait des circonstances atténuantes. Il se reprochait de n'avoir pas demandé à l'homme que, sans le prévoir, il avait condamné à mort, des explications complètes. Peut-être, après avoir entendu le coupable, aurait-il montré, vis-à-vis de lui, plus de magnanimité.

Le soir même, Roger, revenu à Paris avec ses enfants, les accompagna à la gare de Lyon.

Suzanne et Raymond embrassèrent une dernière fois leur père et partirent pour l'Italie où ils devaient passer l'hiver.

Au moment de cette séparation, Roger refoula les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Je suis bien heureux, dit-il, bien heureux...

Suzanne le crut et, se suspendant à son cou, lui dit tout bas :

— Sois tranquille, petit père, nous reviendrons bientôt et nous ne nous quitterons plus... jamais.

Un instant après, il se retrouvait seul sur le pavé de Paris. Il entra dans un café et relut pour la troisième fois une lettre qu'il avait reçue le matin même de Tristot et dont il s'était bien gardé de faire part à ses enfants.

Nous avons dit que, grâce à l'absence de reporters dans le Cotentin, le drame du château des Mouettes n'avait pas encore été le prétexte d'articles à sensation. Persuadé que Luversan resterait dans le pays pour tâcher de rattraper les deux millions qu'il avait laissé tomber dans le puits des souterrains, le parquet de Cherbourg conservait le secret le plus absolu sur les recherches.

C'était la première fois qu'un double assassinat ne faisait pas le tour du monde, à grands coups de télégraphe terrien ou sous-marin, le jour même des constatations judiciaires.

Ces procédés de discrétion à outrance peuvent avoir leur bon côté ; mais ils présentent aussi de graves inconvénients. Le meilleur des policiers est, nous l'avons déjà dit, M. Tout-le-Monde. Quand tout un peuple concentre son attention sur les hauts faits d'un assassin en fuite, il est rare que ce gibier d'échafaud ne se fasse pas prendre par le premier venu : témoin, le fameux Troppmann qu'un calfat du Havre reconnut du premier coup au moment où ce trop célèbre assassin se disposait à passer en Amérique.

La lettre adressée par Tristot à Roger nous prouvera en effet qu'on eût agi plus sagement, en usant de la publicité gratuite des journaux.

Elle était ainsi conçue :

« Cher monsieur Laroque,

« Nous jouons décidément de malheur.

« Je vous avais dit dans ma dernière lettre qu'une surveillance de jour et de nuit était organisée dans les ruines du château des Mouettes.

« La nuit dernière, nous étions embusqués, Pivolot et moi, au fond du puits, lorsque, soudain, nous entendîmes à nos pieds un bruit étrange. Penchés tous deux sur la nappe d'eau qu'un brouillard épais, passant par la brèche, masquait à nos yeux, nous ne tardâmes pas à nous rendre compte qu'il se faisait un travail souterrain au-dessous du ru.

« Nous avions eu le tort de ne pas faire draguer le fond du puits dont nous nous étions contentés de sonder la vase.

« Il y avait là un passage par où Luversan s'était éclipsé le matin de

notre arrivée au château des Mouettes et par où il revenait de nuit avec l'espoir de rentrer dans ses fonds.

« Bientôt, en effet, le bruit d'une pierre qu'on déplace brusquement se fit entendre, l'eau s'engouffra par un trou sur le pan de la muraille, le niveau baissa, et du trou surgit une tête d'homme.

« Au milieu de l'obscurité opaque, nous retenions notre respiration, et, armés chacun d'un revolver, nous attendions avec anxiété que l'homme fût entièrement sorti par l'issue secrète.

« Il était à peine debout que nous lui criâmes : « Halte ! ou vous êtes mort ».

« Nous l'avions saisi vigoureusement à la gorge et les canons de nos armes s'appuyaient sur ses tempes.

« L'homme ne bougea pas.

« Deux gendarmes accourus des ruines où, cachés dans les ronces, ils veillaient au grain, accoururent nous prêter main-forte.

« L'homme se laissa arrêter sans résistance.

« En même temps, ayant allumé nos lanternes, nous nous aperçûmes que le trou, par où l'eau s'échappait, avait été rebouché de l'intérieur et que le ru reprenait son niveau.

« Ce n'était pas Luversan que nous tenions, mais un complice : le dompteur Malmenade dont je vous ai également parlé.

« Interrogé, cet individu refusa de répondre.

« Sans perdre un instant, nous explorâmes le fond du puits et ayant trouvé l'anneau de la pierre mobile, nous tirâmes dessus de toutes nos forces et nous réussîmes à l'arracher.

« Pendant que les gendarmes maintenaient le prisonnier, nous nous engageâmes dans le souterrain. Telle fut notre précipitation que nous ne songeâmes même pas à refermer l'issue par laquelle l'eau s'écoulait assez rapidement.

« Chacun de nous était muni d'une lanterne.

« Nous courions à toutes jambes.

« Au loin retentissaient les pas précipités du fugitif.

« Si nous avions pu l'apercevoir, nous n'aurions pas hésité à tirer sur lui ; mais il avait de l'avance, et ce maudit souterrain n'en finissait pas.

« Bientôt, nous n'entendîmes plus que le bruit de notre course précipitée. Nous arrivâmes tout haletants au bord d'un puits où nous faillîmes tomber.

Au dessus de notre tête, on criait : « Au voleur ! à l'assassin ! » Nous appelâmes de toute la force de nos poumons. Une voix d'homme

nous interpella : — Qui êtes-vous ? — La police — Vous arrivez trop tard. Votre homme vient de se sauver par le grenier. — Aidez-nous à remonter. Descendez le seau.

« L'homme ne nous obéit qu'après nous avoir fait perdre dix minutes durant lesquelles l'assassin se mettait provisoirement en lieu sûr.

« Nous fûmes remontés un à un, non sans peine.

« Nous nous trouvions chez un brave cantonnier dont l'honnêteté et la bonne foi ne sauraient être soupçonnées. Il ignorait l'existence du souterrain dans son modeste domaine.

« Quant à poursuivre Luversan par un brouillard d'une telle opacité, il n'y fallait point songer.

« Nous courûmes à Beaumont et dans les villages environnants Bientôt le tocsin fut sonné par toute la campagne. Les paysans armés parcoururent les champs avec la même ardeur qu'au premier jour. Ce fut peine perdue.

« Or, d'après le témoignage d'un ivrogne que nous avons trouvé endormi l'après-midi sur un remblai de la voie ferrée, entre Martinvast et Couville, un homme répondant au signalement de Luversan aurait sauté le matin sur le marche pied d'un train en marche. Si le fait est exact, Luversan se sera glissé dans un compartiment rempli de marchandises et aura pu arriver ainsi jusqu'a Caen. En ce cas, tout nous porte à croire qu'il aura repris le train de Paris à une station intermédiaire.

« J'ai envoyé une dépêche au service de sûreté.

« Nous resterons encore deux jours dans le pays par acquit de conscience. Après quoi, nous reviendrons à Paris.

« Il nous reste à vous annoncer la découverte du cadavre de Célestin Damour.

« Le malheureux a été la proie des pieuvres qui l'ont rejeté après l'avoir réduit à l'état de squelette

« Nous l'avons fait inhumer au cimetière de la Diélette.

« A bientôt.

« Votre tout dévoué,

« TRISTOT. »

Maintenant que Suzanne était mariée, que rien ne pouvait plus la séparer de Raymond, Roger Laroque se reprenait à espérer en sa réhabilitation. Il se sentait rempli d'une ardeur nouvelle pour recommencer cette chasse à l'homme où Tristot et Pivolot eux-mêmes avaient trouvé leur maître.

Il s'en voulait d'avoir redouté les révélations que le misérable aurait

pu taire sur la complicité de Julia. Comment supposer que l'assassin ferait des aveux ! Non, arrêté, mis à la torture des questions incessantes et des témoignages indiscutables, condamné même, jamais Luversan ne dénoncerait sa complice d'autrefois !

Telles étaient les réflexions que se faisait Roger Laroque.

Il passa la nuit chez Guerrier qui, ainsi que Margival, avait quitté la banque Terrenoire et devait en monter une autre grâce aux fonds de son bienfaiteur.

Le lendemain, il eut la douleur de voir encore son nom traîné dans tous les journaux avec des détails complets sur les assassinats de Charles Boizard et du docteur Pierre Vignol. Un reporter « actif » avait eu l'ingénieuse idée d'aller rue des Abbesses, demander des renseignements à la veuve Vignol sur son fils. La pauvre femme, qui ignorait encore son malheur, tomba à la renverse. Quand elle revint à elle, elle était folle, folle comme l'avait été Andréa. On dut l'interner à Sainte-Anne. D'après l'« actif » reporter, elle n'y devait point passer la nuit.

Roger retourna à Maison-Blanche dans l'espoir d'une nouvelle lettre de Tristot.

Personne ne lui avait écrit.

En revanche, il trouva sur son bureau une carte de visite que le fidèle James y avait déposée.

Quelle ne fut pas sa surprise en lisant sur cette carte le nom d'Andrimaud, cet escroc qui l'avait si bien servi pour attirer Luversan dans le piège de Ville-d'Avray. Naturellement l'adresse manquait.

— Quand M. d'Andrimaud est-il venu? demanda Roger à James.

— Hier matin, comme vous veniez de partir à Chevreuse avec les mariés.

— Savait-il la nouvelle?

— Non, monsieur

— Et vous ne lui avez rien dit ?

— Ma foi si, monsieur. Il prétendait avoir quelque chose de très pressé et de très important à vous dire, et alors...

— Alors, vous lui avez fait connaître que ma fille se mariait?

— Oui, monsieur, et il a dû courir à Chevreuse pour vous parler.

— Je ne l'ai point vu. C'est étrange ! A l'avenir soyez plus discret. Je ne vous croyais pas si bavard, James.

— J'ai cru faire pour le mieux, monsieur.

James allait renouveler ses excuses quand, ayant jeté un coup d'œil dans le jardin, il s'écria :

— Le voici, monsieur.

Pour moi, cinquante francs par jour, c'est la misère. P. 1288.

C'était bien d'Andrimaud qui, habillé à la dernière mode, ganté de frais, suivait l'allée conduisant de la grille d'entrée au perron du château.

Que venait encore faire à Maison-Blanche l'ancien directeur du *Sauveteur des capitalistes?*

Roger contint en lui-même le dégoût que ce personnage lui inspirait.

Il reçut le visiteur avec une certaine affabilité, espérant encore l'utiliser pour ses recherches.

— Eh bien, monsieur d'Andrimaud, lui dit-il, nous avons donc fait de mauvaises affaires?

— Comment le savez-vous, monsieur Farney?

A ce nom de Farney, Roger eut un soubresaut.

— Appelez-moi Laroque, je vous prie; je suis redevenu Français.

— Comment avez-vous appris ma déconfiture, monsieur Laroque?

— Par les journaux, d'abord.

— Les journaux me font vraiment trop d'honneur. Comme si mes affaires particulières pouvaient intéresser le grand public!

— En dehors du grand public, continua imperturbablement Roger, j'ai eu l'occasion de voir par moi-même, rue de Rivoli, devant la porte de l'ex-*Sauveteur des capitalistes*, un petit public de... Comment dirais-je? de gogos qui n'étaient pas du tout satisfaits de la façon dont vous aviez sauvé leurs capitaux.

— Ah! vous étiez là. Mes clients sont des imbéciles. S'il ne leur avait pas pris la fantaisie de me réclamer leur argent, tout d'un coup, sans me donner mes huit jours, je l'aurais décuplé. J'étais en pleine veine quand ils m'ont ruiné en se mettant eux-mêmes sur la paille.

Le cynisme de son interlocuteur commençait à impatienter Roger.

— Enfin, que voulez-vous de moi? lui demanda-t-il d'un ton sec.

D'Andrimaud répondit sans vergogne :

— Vous emprunter une petite somme que je destine à une opération des plus fructueuses. Si vous y consentez et que je réussisse, je remonterai à la Bourse sur mon grand cheval de bataille, je rembourserai mes créanciers et mes créanciers seront les premiers à me rapporter de l'argent.

— N'êtes-vous point poursuivi par le parquet?

— Hélas, oui!

— N'avez-vous pas été condamné plusieurs fois?

— Une toute petite fois : deux ans de prison.

— Et vous voulez que je vous prête de l'argent, à vous, joueur effréné, récidiviste incorrigible. Ce n'est pas possible, monsieur d'Andrimaud!

L'escroc se leva majestueusement et fit quelques pas vers la porte.

Mais il se ravisa aussitôt et se retournant, le chapeau à la main.

— Prêtez-moi dix mille francs, monsieur Laroque, dit-il, vous ne vous en repentirez pas. *Je puis encore vous servir...*

Il avait appuyé sur ces derniers mots avec un air de sincérité qui intrigua beaucoup Roger.

Le financier avait-il deviné la pensée secrète de la victime de Luversan? Savait-il quelque chose sur ce dernier?

Laroque le pria de s'asseoir, ce que d'Andrimaud s'empressa de faire.

— En quoi pouvez-vous encore me servir.

— Dame ! C'est plutôt à vous qu'à moi de le dire. Il vous a été permis d'éprouver ma discrétion, mon dévouement à votre personne.

Roger dut reconnaître que le chevalier d'industrie l'avait aidé en « conscience » à attirer Luversan dans le piège de Ville-d'Avray.

— Si je vous confiais, lui dit-il, la mission de retrouver Luversan, auriez-vous chance de réussir?

— Peut-être...

— Croyez-vous qu'il soit revenu à Paris?

— C'est probable.

— Vous en savez peut-être plus long que vous ne le voulez dire?

D'Andrimaud ne rougissait plus depuis longtemps. Il conserva u visage impassible, impénétrable.

— Je ne sais rien, répondit-il. Ah si ! Je sais que j'ai besoin d'argent et qu'il me serait bien difficile, sans subsides, de faire des recherches en plein Paris, alors que les limiers de la préfecture de police sont à mes trousses.

Roger alla à son secrétaire, un superbe meuble en bois de chêne défendu par une simple serrure de sûreté.

Avant d'abaisser la porte, il jeta un coup d'œil sur le solliciteur.

Les yeux de l'escroc brillèrent de tous les feux de la convoitise.

Roger tira du meuble un billet de mille francs qu'il tendit à d'Andrimaud.

Ce dernier le prit en faisant une grimace de déception.

— Merci, dit-il ; mais avec une si petite somme, je ne puis rien faire

— C'est un simple acompte, mon cher monsieur. Mettons que je vous redoive neuf mille francs. Je vous les donnerai quand vous les aurez gagnés. Apportez-moi une piste et vous ne regretterez pas votre peine.

D'Andrimaud leva ses grands bras au plafond.

— Une piste ! fit-il, c'est facile à dire, Paris est grand et je ne suis pas son prophète.

— Essayez.

— Je veux bien ; mais au fait, combien me donneriez-vous, si je le retrouvais, votre Luversan?

Les soupçons de Roger se confirmaient de plus en plus : d'Andrimaud savait quelque chose.

— Cinquante mille francs, dit-il.

— Ce n'est pas assez. Vous êtes riche, monsieur Farney... pardon ! monsieur Laroque, vous êtes très riche.

— Je m'en tiens à mon chiffre.

D'Andrimaud parut réfléchir, comme s'il s'agissait d'un marché honorable. Mais au lieu de répondre directement, il changea de conversation.

— N'en parlons plus, dit-il. Avant de vous quitter, je tiens à vous complimenter au sujet de votre gendre. C'est un beau garçon qui porte sur le visage tous les signes de l'énergie et de la loyauté.

Les escrocs ont toujours à la bouche les grands mots des qualités qui leur manquent.

— Je vous remercie pour mon gendre, fit Roger avec un sourire contraint.

— C'est un Noirville, n'est-ce pas?

A quoi tendait cette étrange question ?

— Mon gendre est, en effet, M. de Noirville, dit Roger.

— Le fils de l'avocat qui vous a défendu au procès de Versailles et qui est mort subitement en pleine audience ?

Roger pâlit. Par qui le misérable savait-il ce détail ?

— Oui, répondit-il encore, c'est le fils de mon ancien compagnon d'armes, Lucien de Noirville.

— Dont la femme est encore vivante ?...

Roger ne répondit pas.

— Je suis convaincu, monsieur Laroque, que votre fille sera la plus heureuse des épouses. A l'honneur de vous revoir. Si, par hasard j'apprenais quelque chose d'intéressant, je m'empresserais d'accourir ici J'avais pensé toutefois que votre réhabilitation valait plus de cinquante mille francs.

Il saluait et s'apprêtait à franchir la porte quand Roger le rappela à son tour.

— Restez, monsieur d'Andrimaud. Nous déjeunerons ensemble et vous partirez ensuite.

Cette invitation subite parut flatter l'escroc qui conçut l'espérance d'attendrir son homme au dessert.

— J'accepte, fit-il.

Roger sonna James et l'invita à servir le plus tôt possible.

— En attendant, dit-il à d'Andrimaud, vous prendrez bien quelque chose, un apéritif?

— Volontiers.

James s'empressa d'apporter les rafraîchissements demandés.

— Permettez-moi, dit Roger à l'escroc, en lui tendant un excellent cigare, de terminer mon courrier. Les journaux du matin sont sur la table.

— Très bien, je vais les parcourir.

Laroque s'assit devant son secrétaire.

Il écrivit la lettre suivante :

« Mon cher monsieur Cuvellier.

« Je viens vous demander un immense service. Pour une fois, une seule fois, sortez de votre retraite, et aidez-moi dans une recherche de laquelle mon honneur dépend.

« C'est grâce à vous que j'ai pu retrouver Luversan. Vous m'avez conseillé d'aller voir un sieur d'Andrimaud qui avait fait deux ans de Poissy pour tripotages concernant les valeurs à lots.

« Comme vous le pensiez, ce d'Andrimand était lié intimement avec Luversan, et par le premier j'ai pu arriver jusqu'au second.

« Par malheur, le bandit a réussi à s'échapper.

« Or, j'ai reçu tout à l'heure la visite de d'Andrimaud qui, recherché par la police sous inculpation d'escroquerie, se trouve sans ressources et est venu me demander de le secourir.

« J'ai un intérêt capital à ce que cet homme ne soit pas arrêté et à connaître l'endroit où il est présentement réfugié.

« J'ai eu soin de le retenir à déjeuner. D'ici à une heure, une heure et demie au plus, cet homme quittera Maison-Blanche. Je le ferai conduire en voiture à la gare de Saint-Rémi.

« Il s'agirait de le suivre toute la journée jusqu'à ce que vous sachiez où il loge.

« Je n'ai besoin que de cette indication. Ne marchandez pas sur les frais qui vous seront remboursés amplement.

« Que vous réussissiez ou non, je m'engage à verser à la caisse d'épargne un billet de mille francs au profit de votre petit-fils.

« Attendez d'Andrimaud à la gare de Saint-Rémi. Comme il sera accompagné par James, vous êtes certain de ne pas vous tromper de personne.

« Merci d'avance et à votre service de tout cœur quand vous aurez besoin de moi.

« ROGER LAROQUE. »

Cette lettre terminée et mise sous enveloppe, Roger sortit un instant et chargea James de la porter de suite à son adresse. La réponse devait être faite par oui ou non. Tout en servant à table, le fidèle James la transmettrait à son maître par un signe de tête.

Roger rentra au salon au moment où d'Andrimaud s'écriait en brandissant un journal!

— Mais c'est épouvantable !

L'escroc, n'entendit même pas revenir son amphityron à qui il tournait le dos.

Roger s'arrêta net.

— C'est affreux ! fit encore d'Andrimaud. Si j'avais su tout ça plus tôt...

Soudain il aperçut Laroque dans une glace et devint livide.

— Eh bien, lui dit Roger, êtes-vous disposé à déjeuner ? Le couvert est servi. Passons dans la salle à manger. Je vous montre le chemin.

Il traversa le salon sans qu'un muscle de son visage trahît l'étonnement profond que venait de lui causer l'exclamation de son hôte.

L'escroc, qui venait de lire tous les détails du double crime commis par Luversan au château des Mouettes, suivit Laroque sans en souffler mot.

— Toi ! pensa ce dernier, tu en sais long ! Pourvu que le père Cuvellier consente à te filer.

D'Andrimaud avait repris son masque impassible.

Assis en face de Laroque, il n'avait pas encore soufflé mot lorsque James apporta le premier service.

Le domestique triomphant.

— Oui ! fit-il à son maître par un simple signe de tête.

Le père Cuvellier consentait !

Durant le repas, d'Andrimaud fit part à Roger de diverses combinaisons financières de son invention. Grâce aux loisirs de la prison, il avait eu le temps de voir le fort et le faible de bien des choses. Il ne lui manquait que le nerf de la guerre. Il ne comprenait que les affaires en grand et c'est pourquoi jusqu'alors il n'avait pas réussi. Ah ! s'il pouvait être compris d'un capitaliste sérieux ! En deux ans, il se chargeait de drainer des millions et encore des millions à la Bourse.

Roger supporta le verbiage du chevalier d'industrie. Il attendait la conclusion.

Entre la poire et le fromage, d'Andrimaud, allumé par les fumées d'un Chambertin indiscutable, reprit son aplomb.

— Alors, dit-il, c'est 50,000 francs que me vaudrait la prise de Luversan ?

— Oui.

— Je me mets en campagne dès aujourd'hui. Par malheur, il me manque le principal.

— Pardon, je viens de vous remettre mille francs.

— Ils sont déjà employés.

Roger ne put s'empêcher de rire.

— Je ne vois pas, dit-il, à quoi vous auriez pu les dépenser ici.

— Je m'explique : toute ma garde-robe, mon linge, et jusqu'aux dossiers les plus importants des combinaisons financières dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir sont détenus à Londres par un hôtelier exigeant. Quelle mauvaise idée j'ai eue d'aller revoir les Anglais! Le brouillard m'a toujours porté la guigne noire.

— Vous avez joué, avouez-le?

— Eh oui ! répondit impudemment l'escroc. J'ai joué et je jouerai toute ma vie, tant que la veine ne m'aura pas mis dans les mains les quatre ou cinq cent mille francs qui me seraient nécessaires pour fonder quelque chose de durable. Pas de maison sans fondations ! Des parvenus enrichis dans le commerce ont l'effronterie de soutenir qu'ils sont arrivés en sabots à Paris et qu'ils ont amassé sou à sou le premier billet de mille nécessaire à la base de leur fortune. Blagueurs ! Ils ne vous avoueront jamais leurs tours de passe-passe, leurs platitudes, leurs vilenies. Tous, vous m'entendez, tous, ils ont pris soin de remplir de billets de banque leurs galoches avant de se jeter dans la mêlée industrielle. L'un a épousé une fille de mauvaise vie pour lui râfler ses économies. Un autre a vendu sa femme à son patron afin de s'élever à la dignité d'associé. La plupart ont ruiné leur commanditaire en s'enrichissant de ses dépouilles. C'est la lutte pour la vie ! Moi, je n'aurais ni cette bassesse, ni cette patience. D'abord, je suis horriblement dépensier. Le luxe, c'est mon élément. J'aime à être servi au doigt et à l'œil et je suis un raffiné en toutes choses. Pour moi, cinquante francs par jour, c'est la misère. Aussi bien, cher monsieur Laroque, si vous voulez que je m'occupe sérieusement de retrouver votre bandit, un billet de mille supplémentaire ne ferait pas mal dans mon paysage.

— Qu'à cela ne tienne ! je vais vous le remettre à l'instant.

Après le café et les liqueurs, Roger repassa dans le salon et rouvrit son secrétaire.

Il le conduisit dans une de ces brasseries. (P. 1294.)

— Voici cinquante louis, dit-il à l'escroc en lui comptant la somme en pièces d'or.

D'un coup d'œil d'expert, d'Andrimaud avait évalué approximativement les liasses de valeurs que contenait le secrétaire.

— Le million y est! se dit-il. Sans compter les titres des propriétés que ce nabab possède en Amérique.

Ils sortirent dans la cour et trouvèrent le coupé attelé. D'Andrimaud y prit place.

— A bientôt, dit-il à Roger au moment où la voiture franchissait la grille.

Rentré chez lui, Laroque se plongea dans une profonde méditation. Il restait convaincu que d'Andrimaud connaissait la retraite de Luversan ; mais un détail l'inquiétait : pourquoi l'escroc lui avait-il fait préciser l'état civil de Raymond de Noirville? Derrière les questions du misérable, il avait senti une menace de chantage.

Et qui le dirigerait, ce chantage? Luversan, Luversan lui-même! Luversan seul possédait le secret de la morte. Il devait avoir appris par d'Andrimaud le mariage de Suzanne. Ce ne pouvait être que lui qui avait chargé l'escroc d'avoir des renseignements précis sur Raymond de Noirville.

Telles étaient les déductions de Roger Laroque.

LXXXVIII

Le père Cuvellier, cet ancien brigadier de police dont nos lecteurs ont pu apprécier l'étonnante mémoire et la clairvoyance, était occupé à faire réciter ses leçons à son petit-fils quand James lui apporta la lettre de Roger Laroque.

La lecture des premières lignes firent sur lui une impression défavorable. Il faillit ne pas aller jusqu'au bout.

— Non! marmottait-il entre ses dents, mille fois non! J'ai assez payé de ma personne, j'ai bien mérité de me reposer.

Il retira ses lunettes dorées, en essuya les verres, et par pure politesse, acheva de prendre connaissance de la supplique.

Le mot de la fin amena un sourire sur ses lèvres : Roger promettait un billet de mille francs, non pas à lui, l'ex-fonctionnaire jaloux d'une tranquillité durement achetée pendant quarante ans de loyaux services, mais au bambin qui faisait toute sa joie, toute la consolation de sa vieillesse.

La délicatesse du procédé le touchait profondément.

Il embrassa son petit-fils et dit à James :

— M. Laroque peut compter sur moi.

Le domestique parti, Cuvellier rassembla ses souvenirs. Il lui importait avant tout de se rappeler si d'Andrimaud l'avait vu assez souvent autrefois pour le reconnaître. Bientôt il se rassura : l'escroc ne s'était

jamais trouvé là quand la police avait fait une descente dans les tripots qu'il fréquentait. Tous les détails restés dans la mémoire de l'ancien brigadier sur cet individu provenaient de rapports fournis par des indicateurs sur les joueurs les plus en vue.

A force de se creuser la cervelle, il retrouva la note caractéristique de ce tripotier par excellence : d'Andrimaud était une sorte d'entraîneur, de courtier de maison de jeux ; il avait la spécialité d'attirer autour des tapis verts de nouveaux clients pour remplacer les malheureux décavés dont les grecs et la cagnotte avaient épuisé toutes les ressources.

Malgré ses soixante-cinq ans, le père Cuvellier jouissait encore d'une excellente santé. N'était sa vue qui baissait, il se félicitait chaque jour de grignotter au budget de la caisse des retraites.

Il envoya son petit-fils passer la journée et au besoin la nuit chez un voisin ; puis il procéda avec un soin minutieux à sa toilette.

D'une longue boîte qu'il n'ouvrait que les jours de grande fête, il tira une superbe redingote saupoudrée de poivre destiné à chasser les mites et la revêtit soigneusement. D'un carton à chapeau, il enleva un *gibus* étonnant de conservation et se l'entra sur la tête jusqu'aux sourcils.

Paletot sous le bras, parapluie à la main, Cuvellier, se rendant à la gare de Saint-Rémi avait toutes les apparences d'un brave petit rentier de province qui prend le temps comme il vient et a renoncé à se faire de la bile.

Il s'installa dans une salle d'attente. Par la fenêtre donnant sur la route, il guettait l'arrivée du coupé de Roger Laroque.

Bientôt les grands favoris rouges de James lui apparurent dans le lointain. D'Andrimaud s'était mis en retard à Maison-Blanche. Le domestique, qui avait reçu l'ordre d'arriver quand même, fouettait vigoureusement son cheval.

L'escroc descendit juste à temps pour prendre le train.

Fidèle à ses principes sur le luxe, il ne voyageait qu'en première classe. Comme il venait de s'installer dans un compartiment où il n'y avait personne, un vieillard sauta sur le marche-pied, et s'assit en face de lui.

— Pardon, monsieur, fit Cuvellier.

Cela fut dit si bonassement que d'Andrimaud n'aurait jamais pu soupçonner l'ancien limier de police dans la personne du petit vieux qui prêtait à rire par ses yeux clignotants sous ses lunettes dorées et son menton de galoche toujours en mouvement.

Le train se mit en marche.

Peu d'instant après, Cuvellier tira d'un étui une pipe en écume de

mer, qu'il bourra à même la blague, et se penchant vers son compagnon :

— La fumée de tabac vous incommode-t-elle, monsieur? lui demanda-t-il.

— Pas du tout.

D'Andrimaud s'accouda à la portière. Sa physionomie exprimait une grave préoccupation.

Cuvellier alluma sa pipe.

— Vous allez me trouver peut-être importun, dit-il à l'escroc. J'ai un petit renseignement à vous demander, si toutefois vous connaissez ce pays.

D'Andrimaud étonné, légèrement inquiet, sortit de sa rêverie.

— Vous dites, monsieur?

— Connaissez-vous Chevreuse et ses environs?

— Pourquoi?

— Je viens de passer la matinée à la recherche d'une petite maison de campagne pour m'y installer. Tout est loué. Est-ce donc impossible de trouver une bicoque vacante?

Le principe du chevalier d'industrie est de s'accrocher au nouveau venu qui a le malheur d'entrer en conversation avec lui. Son premier soin est de s'assurer par d'habiles questions détournées si le causeur a l'étoffe d'un gogo, si par la suite, il ne sera point possible de voir la couleur de son argent.

D'Andrimaud répondit au petit vieux :

— Je ne pourrais vous indiquer aucune maison à louer pour l'instant dans la vallée de l'Yvette, mais j'ai des amis auprès desquels il me serait facile de me renseigner. Quand reviendrez-vous par ici?

— Je n'en sais trop rien. Je suis arrivé hier du Poitou où j'ai fait un petit héritage. Oh! pas grand'chose : une soixantaine de mille francs qui, joints à mes petites rentes personnelles, me permettront de vivre sur un assez bon pied, d'autant plus que je suis veuf et sans enfants. Je vais commencer par visiter ce grand Paris que j'ai vu hier pour la première fois.

— Vraiment! pour la première fois?

— Mes affaires me retenaient en province. Et puis, je suis casanier de ma nature. Si mon frère qui, lui, n'a jamais quitté Paris, ne m'avait supplié d'y venir, je serais mort sans avoir vu la capitale. Mon frère habite boulevard d'Enfer. Je lui ai écrit que je consentais à m'installer auprès de lui, et voici pourquoi j'ai choisi de préférence la ligne de Sceaux.

— Que ne cherchez-vous un logement à Bourg-la-Reine? Vous n'auriez que trois stations à franchir.

— Parce que je veux me mettre à l'abri des odeurs de Paris.

— C'est vrai : j'oubliais qu'en province on a le préjugé des odeurs de Paris. Ah ! monsieur, quelle erreur ! Moi qui vous parle, je ne respire librement qu'à Paris, la seule ville qui soit balayée et nettoyée de fond en comble chaque matin avant que les habitants sortent du lit.

Cuvellier se moucha bruyamment avec un énorme foulard de couleur.

— Je vois, dit-il, que vous êtes un vrai Parisien ?

— Oui, monsieur, un Parisien de Paris. Je m'en flatte.

Le petit vieux se pencha vers son compagnon et lui tapant familièrement l'épaule :

— Vous devez connaître les endroits où l'on s'amuse ?...

Attaqué de front, d'Andrimaud fit un mouvement de recul. Il examina avec attention ce singulier questionneur, et ne doutant plus qu'il avait affaire à un novice en cheveux blancs :

— Oui, répondit-il, je connais les endroits où l'on s'amuse. . quand on a de l'argent.

— J'en ai.

Cette réponse parut faire un sensible plaisir à l'escroc.

— Il y a plaisir et plaisir, observa-t-il. A votre âge, les femmes, c'est du fruit défendu, même avec de l'argent.

— Rayons les femmes. Toutefois la vue n'en coûte rien, et je me suis laissé dire qu'il existait à Paris de nombreuses brasseries où les ouvrières de l'alimentation ne sont pas désagréables à regarder.

— Tiens ! Tiens !...

— J'aimerais aussi tâter de la cuisine de vos restaurants à la mode. Où me conseillez-vous de dîner, ce soir ?

— Cela dépend du quartier.

— Le quartier m'importe peu. J'ai tout mon temps. A propos, quelle est la pièce en vogue ? J'aime assez la musique, mais je préfère le rire.

— On a repris la *cagnotte* au Palais-Royal. C'est à mourir de rire.

— Et où soupe-t-on en sortant du théâtre ?

— Ah ! vous voulez souper !... Et après ?

— Après... je n'ose vous le dire... A mon âge...

— Je croyais avoir rayé les femmes de votre programme.

— Les femmes ? Pas toutes ! Il y en a une, une seule, qu'on peut fréquenter à mon âge sans compromettre sa colonne vertébrale.

— Laquelle ?

— Eh ! Pallas ! La dame de pique.

— Pas possible ! Vous êtes joueur ?

— Comme le roi de trèfle! Dans mon pays, nous faisions tous les soirs, au cercle, un domino acharné.

— A combien?

— A cinq sous la partie.

— Oh! oh! Connaissez-vous la roulette?

— La roulette de Monaco?

— Seriez-vous allé à Monte-Carlo?

— Deux fois, pas davantage.

— Et vous avez gagné?

— Oui, monsieur, j'ai gagné.

— Veinard! Combien?

— J'ai risqué cent francs et j'ai fait trente-cinq francs de bénéfice.

— Bravo!

On reconnaîtra que le père Cuvellier jouait admirablement la simplicité C'est un piège auquel les d'Andrimaud se laisseront toujours prendre.

Il suffisait d'ailleurs de parler de la dame de pique à l'ex-directeur du *Sauveteur des capitalistes* pour lui faire oublier toutes ses préoccupations.

Il brûlait déjà du désir de risquer sur un tapis vert les deux mille francs que Roger Laroque lui avait si généreusement avancés.

— Donc, cher monsieur, dit-il au petit vieux tout frétillant, vous désirez faire ce soir un bon dîner, voir de jolies femmes, assister à un curieux spectacle, souper et enfin jouir des faveurs de Pallas. Je puis vous procurer tout cela dans un seul et même local.

— Je suis votre homme.

— Très bien! En ce cas, laissez-moi vous guider et vous ne regretterez pas votre temps.

Arrivés à Paris, d'Andrimaud fit monter son élève en fiacre et prit place à côté de lui.

Il le conduisit au quartier latin dans une de ces brasseries des environs de la Sorbonne où les nombreux étudiants qui ont du temps à perdre viennent jeter leur gourme, afin de se préparer, par la mort de toute illusion, à la dignité de père de famille.

Le père Cuvellier y fut immédiatement l'objet de toutes les sympathies de ces dames que l'ancien brigadier de police appelait des « ouvrières de l'alimentation. »

Dans cet établissement, qui comprend un long rez-de-chaussée dont les fenêtres donnent sur une rue étroite et sombre, le gaz brûle depuis onze heures du matin jusqu'à deux heures de la nuit. Des fresques sorties de la palette d'un jeune rapin que les lauriers de Willette empêchaient de dormir y alternent avec des glaces entourées de feuillages artificiels. Les

plafonds surmontés de sept étages habités par de modestes travailleurs sont supportés par des colonnes de fer poli comme un miroir. Le plancher est fait d'une mosaïque étincelante.

Cela s'appelle : *la Brasserie des Tropiques*. Le fait est qu'il y règne en toute saison une chaleur tropicale.

Deux négresses assez bien prises de forme font le service avec des créoles nonchalantes et lascives.

L'une de ces Vénus au chocolat attira les deux nouveaux venus à une table abritée des reflets de la lumière. Elle poussa la conscience de son devoir professionnel jusqu'à s'asseoir sur les genoux du père Cuvellier à qui elle glissa cette motion dans le tuyau de l'oreille :

— Tu payes une chartreuse ?

L'ancien brigadier de police avait bonne envie de se défaire de cette chenille qui s'était emparée de ses lunettes dorées et prétendait qu'il ressemblait à son oncle, ancien greffier de justice de paix. Mais il tenait trop à rester dans son rôle de policier en goguette pour montrer ses dents aiguës d'ancien limier.

Il prenait, vis-à-vis de l'impudente, des petits airs coquins qui faisaient rire aux larmes l'ex-directeur du *Sauveteur des capitalistes*.

Bref, il paya toutes les chartreuses qu'on voulut.

Vers six heures du soir, d'Andrimaud, cicerone accompli des plaisirs parisiens, avertit le néophyte qu'il était temps de partir.

— Ne nous attardons pas aux délices de Capoue, dit-il, avant d'avoir remporté notre bataille de Cannes. Pallas nous attend chez Lucullus.

Enchanté au fond de lâcher la créole pour laquelle il se sentait venir petit à petit un faible dont il rougissait, le père Cuvellier lui reprit ses lunettes dorées qu'elle voulait garder comme souvenir et leva la séance.

Dehors, ils retrouvèrent leur cocher à qui d'Andrimaud avait envoyé six bocks au compte de son compagnon.

Le petit vieux s'installa sur la banquette du fond. L'escroc s'assit auprès de lui.

— Rue Caumartin, dit-il au cocher.

Le cheval fila bon train.

Cuvellier se laissait faire. Il ne demandait même pas où on le conduisait.

Très énervé par la séance de la brasserie des *Tropiques*, il ferma les yeux et fit semblant de sommeiller.

En lui-même il se disait :

— Le coquin finira bien par rentrer quelque part pour passer la nuit.

Le jeu le tient sous ses griffes ; il ne se couchera pas avant d'avoir perdu son dernier écu. Où me mène-t-il? Rue Caumartin? Il y a toujours eu des tripots par là. Pourvu qu'il ne m'amène pas chez la vieille *Sapho*. C'est qu'elle me connaît, la gaillarde ! Bah ! Il y aura peut-être moyen de s'entendre avec elle.

Le fiacre s'arrêta rue Caumartin devant un immeuble d'apparence respectable.

— Sapristi! fit en lui-même l'ancien brigadier, nous allons chez *Sapho!* Comment faire?

Il paya le cocher, oublia à dessein son parapluie dans la voiture et rejoignit aussitôt l'escroc qui déjà gravissait les premières marches de l'escalier.

— Deux étages à monter, fit d'Andrimaud. Deux petits étages.

Arrivé sur le palier du premier, Cuvellier s'écria :

— Diable ! J'ai oublié mon parapluie dans le fiacre. Excusez-moi, je remonte à l'instant.

L'autre partit d'un éclat de rire.

— Ces provinciaux, pensait-il, ça n'hésite pas à gaspiller un louis dans une brasserie de femmes et ça court comme un lièvre pour rattraper un vieux riflard oublié dans un sapin.

Il attendit trois minutes en maugréant et ne voyant pas revenir le petit vieux, redescendit dans la rue.

Plus de fiacre! Plus de provincial.

— Ah çà! s'écria-t-il, m'aurait-il joué le tour?

Il inspecta les rues adjacentes sans découvrir son homme. A bout de patience, il courut tout droit chez Sapho.

Le père Cuvellier venait d'exécuter une habile manœuvre. Léger comme au bon temps de sa jeunesse, quand il voltigeait en Algérie au troisième chasseurs d'Afrique, il avait fait du chemin en cinq minutes.

Il connaissait rue de Provence un petit café où les clients, servis par de simples ouvriers de l'alimentation, peuvent expédier leur courrier en toute tranquillité. C'est là qu'il écrivit la lettre suivante :

« Ma chère Sapho,

« Vous n'avez pas oublié votre bon ami, le papa Cuvellier, à qui vous fournissiez régulièrement chaque jour, rue de Jérusalem, un petit rapport sur les événements de la nuit.

« La ponctualité, la discrétion, le tact, dont vous faisiez preuve, vous ont valu toutes les bienveillances de la police et je vois avec plaisir que votre industrie continue comme par le passé.

Deux ou trois vieilles gardes... (P. 1297.)

« Je viens vous demander un grand service. Tout à l'heure, un sieur d'Andrimaud, que j'ai mission de surveiller, me présentera à vous. Il me prend pour un provincial désireux d'expérimenter par lui-même les voluptés de la capitale.

« Ayez soin de ne pas me reconnaître, et si par hasard il se trouve parmi vos clientes, deux ou trois vieilles gardes qui ont eu l'occasion de

voir ma figure dans une descente de police, licenciez-les immédiatement.

« Je compte sur vous et saurai vous recommander en haut lieu quand il en sera besoin.

« Votre tout dévoué,

« Cuvellier, qui attend la réponse au café. »

Le signataire mit le pli sous enveloppe à cette adresse : « Mme la vicomtesse de Langerville, rue Caumartin, n° 10. »

Un commissionnaire requis de suite se chargea de porter ce billet. Au bout de cinq minutes, il rapportait une enveloppe sentant le musc à plein nez et contenant la carte de la vicomtesse avec ces trois lignes écrites au crayon : « Mais comment donc, mon cher Cuvellier ! Entièrement à vos ordres ! »

Lancée jadis par un vicomte de Langerville, mort sans postérité, *Sapho*, de son vrai nom Victoire Landinet, fille d'une concierge du quartier Bréda, avait gaspillé le patrimoine de ce gentilhomme, mais conservé précieusement son titre. Un sculpteur dont le vicomte fut le Mécène, baptisa Victoire du glorieux nom de Sapho. Après avoir eu chevaux, voitures, hôtel à la ville et à la campagne, elle s'était réveillée un vilain matin complètement ruinée par son cinquantième amant de cœur. Du camp des dupes, elle passa dans celui des dupeurs. Depuis de longues années déjà, Sapho donnait à jouer dans son appartement de la rue Caumartin, au second étage, et tenait à l'étage au-dessus quatre chambres meublées à l'usage des clients et clientes qui, attardés devant le tapis vert de sa roulette, ne se sentaient plus la force de rentrer à domicile.

De fait, son salon constituait une souricière pour la police qui y tolérait des séances intermittentes de roulette, sous la réserve que la vicomtesse lui fournirait des renseignements sur le ramassis d'escrocs, de filous et de rastaquouères dont elle exploitait les vices.

Si d'Andrimaud, recherché par le parquet de la Seine, n'avait pas encore été dénoncé par elle, c'est qu'elle le ménageait comme étant son plus fin racoleur. Quand le financier était *à la côte*, il ne se passait pas de semaine qu'il n'amenât chez Sapho un nouveau ponte à la bourse bien garnie.

Néanmoins la vicomtesse était trop fine mouche pour ne point lâcher son courtier au premier appel de l'autorité. En recevant la lettre du père Cuvellier, qu'elle croyait mort et enterré depuis dix ans, elle s'était dit que l'affaire devait être grave pour que le retraité rentrât dans la lice où il avait accompli jadis de si brillants exploits.

Elle surveillait en personne à la cuisine les apprêts de l'excellent

dîner à cinq francs par tête qui précédait quotidiennement la partie de roulette quand le commissionnaire lui apporta le mystérieux pli.

En femme expérimentée, elle prit sa décision sur-le-champ, écrivit son adhésion au coin de sa carte de visite, et l'affaire bâclée, inspecta le salon où les premiers arrivés des deux sexes se prélassaient dans des fauteuils de formes élégantes et commodes.

D'Andrimaud envoyait au plafond la fumée d'un londrès, et semblait perdu dans ses méditations.

Non loin de lui, une vieille garde fumait la cigarette.

Sapho tapa familièrement l'escroc à l'épaule.

— Comment va, *caro mio?*

— Bien! fit-il en sursautant comme s'il sortait d'un rêve.

— Vous dînez avec nous?

— Oui, *cara nostra.*

— Et après?

— Après, je tâcherai de faire sauter votre banque.

— Vous en êtes bien capable!...

Ils devisèrent ainsi quelques minutes.

La vieille garde les regardait avec les yeux indifférents d'une vache qui regarde passer un train de chemin de fer.

Sapho ne savait comment faire pour se débarrasser d'elle.

Elle se décida enfin à la prendre à part.

— Dites-moi, ma bonne Pulchérie, avez-vous jamais assisté à une descente de police?

— Ne m'en parlez pas, Sapho. Rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule. Il y avait dans le temps au service des jeux un satané brigadier qui m'en a fait voir de toutes les couleurs. Une nuit, chez la grande Ursule, ce diable d'homme m'a saisi trois cent cinquante francs en pièces de cent sous dans mon cabas. Je venais d'en perdre le double à la roulette, ça m'a fait une belle nuit, comme vous voyez.

— Comment l'appeliez-vous?

— Attendez, Ca, Cuva... non, Cuvellier. C'est bien ça, Cuvellier Ah le brigand!

— Eh bien, ma chère Pulchérie, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de rentrer chez vous ce soir.

— Vous n'avez donc plus la permission de faire jouer?

— Non, et j'ai bonne envie de m'abstenir cette nuit. J'ai vu rôder des agents dans la rue.

Pulchérie jeta précipitamment sa cigarette, et sans en demander davantage, fila au vestiaire. Un instant après, elle dégringolait l'escalier

avec le petit panier rempli de pièces de cent sous dont elle se munissait chaque jour pour faire son jeu.

Sapho eut soin de recommander au garçon d'antichambre de ne laisser entrer personne sans qu'elle fût prévenue.

On allait se mettre à table quand Cuvellier sonna.

— M. d'Andrimaud? demanda-t-il au garçon.

Ce dernier commença par avertir la patronne.

Sapho eut le bon esprit de ne pas quitter la table.

— D'Andrimaud, dit-elle au racoleur, il y a à l'antichambre un petit vieux qui se réclame de vous.

— Je sais ce que c'est, répondit l'escroc d'un air important.

Il alla au-devant de son néophyte.

— Que vous est-il donc arrivé? Votre parapluie aurait-il des bottes de sept lieues.

— Figurez-vous, mon cher ami, dit Cuvellier, que j'ai couru après un fiacre, croyant que c'était le nôtre. Pas du tout! Je m'étais trompé de véhicule. J'allais revenir sur mes pas, quand une petite femme, gentille comme un amour, m'aborde et me dit : « Vous n'iriez pas si vite si vous couriez à un rendez-vous ». J'ai trouvé le mot spirituel et ça m'a entraîné à faire un cadeau à l'amour de petite femme. J'en ai profité pour visiter les magasins du *Printemps* et me voilà.

— Bravo! Entrez, on vous attend. Le dîner est servi. Il y a une place libre à côté de la mienne.

— Serai-je auprès d'une jolie femme?

— Oui, scélérat!

Cuvellier fut présenté à Sapho. On eût juré qu'elle le voyait pour la première fois.

Il s'assit entre d'Andrimaud et une sémillante Bretonne, maîtresse du croupier de la roulette.

Durant le repas, il n'eut d'attentions que pour sa voisine, à la grande joie de d'Andrimaud qui pouffait de rire en faisant des signes d'intelligence à Sapho.

« Pallas nous attend chez Lucullus », avait dit l'escroc au petit vieux. La séance commença effectivement par un petit *bac* de famille, préliminaire de la grande partie. Mais dès que les vrais joueurs, ceux qui n'ont jamais le temps de dîner, eurent fait leur entrée, chacun réclama la roulette et Pallas fut remisée instantanément.

Le croupier apporta au milieu de la grande table le terrible cylindre avec son disque et sa bille fatale.

Les plus agiles s'assirent autour du tapis vert, sans aucun souci de

galanterie, même à l'égard des jeunes gardes. Les autres se rangèrent debout derrière ces privilégiés.

Dans sa précipitation à s'emparer d'un siège, d'Andrimaud avait oublié son compagnon qui en profita pour attirer Sapho dans un coin du salon.

— Où niche-t-il, votre paroissien?

— D'Andrimaud ?

— Oui, parbleu ! Où couche-t-il?

Sapho hésita un instant. Elle avait peur de se compromettre.

Cuvellier devina son embarras.

— Je parie qu'il a élu domicile dans une de vos chambres meublées.

— Oh ! provisoirement.

— Croyez-vous qu'il couchera là-haut ce soir ?

— Certainement ; il va se faire décaver, et il ira cuver sa déveine entre deux draps. C'est son habitude.

— Parfait. Je sors. S'il demande après moi, vous lui direz que je suis parti furieux de ce qu'il m'a oublié.

— C'est entendu.

— Vous serez discrète?

— Comme une momie. Est-ce tout ce que vous avez à me demander?

— Non.

— Allez-y, mon petit père. C'est égal, faut-il que vous soyez dur à cuire ! Vrai, vous avez rajeuni...

— J'habite la campagne, ma chère. Le bon air, la tranquillité, un peu de jardinage et l'oubli des soucis, voilà le lait des vieillards. Mais revenons au fait; il faudrait me garder ma chambre pour cette nuit à côté de celle de votre paroissien.

— C'est fait !

— Montrez-moi les chambres... Ah ! me sera-t-il possible de voir de ma chambre ce qui se passera chez le voisin?

— Parbleu ! Vous n'aurez qu'à décrocher la glace qui est au-dessus de la cheminée. Derrière, vous trouverez un panneau de bois percé de petits trous par lequel vous verrez tout ce que fera d'Andrimaud. Seulement, c'est bien inutile; d'Andrimaud se couchera après souper, vers deux heures du matin et il dormira.

— Tout seul?

— Dame ! Puisqu'il aura tout perdu ?

— En êtes-vous bien sûre?

— La roulette se chargera de lui vider ses poches.

— Ah, Sapho ! Et vous n'êtes pas millionnaire?

— Ne m'en parlez pas : je me suis encore fait voler cinquante mille francs le mois dernier par un garçon coiffeur.

— Toujours la même !

— Bah ! je les rattraperai.

— Les cinquante mille francs, mais le garçon coiffeur ?

— Il est revenu avant-hier de Monaco où il s'est fait décaver,

— Et vous l'avez repris ?

— Non ; il a vieilli de vingt ans.

Elle monta avec lui au troisième étage et lui désigna les deux chambres.

Après quoi il se séparèrent aussi bons amis que par le passé

Cuvellier avait eu la précaution de prendre la clef de la chambre qu'il s'était réservée.

— Enfin ! se dit le retraité en s'installant dans un fiacre à destination de la gare Saint-Lazare, je vais donc pouvoir rentrer chez moi ce soir. M. Laroque m'aurait offert mille francs à moi, Cuvellier, je n'aurais pas bougé d'une semelle, mais du moment que c'était pour mon petit-fils...

Le fait est qu'il n'avait pas trop mal travaillé, le père Cuvellier. On lui demandait l'adresse d'un récidiviste qui avait tout intérêt à cacher son domicile à cause d'un petit compte à régler avec dame Justice, créancière fort exigeante vis-à-vis de ses débiteurs non apparentés aux gros bonnets du char de l'État ; il la possédait, cette adresse, et de plus, par une inspiration qu'un policier ordinaire, travaillant à la journée, aurait trouvée exagérée, il s'était assuré pour une nuit, sans bourse délier, la possession de la chambre voisine de celle de d'Andrimaud avec vue sur les faits et gestes de ce gouffre d'argent.

Cuvellier arriva à Maison-Blanche vers dix heures.

Roger l'attendait.

L'ancien brigadier lui rendit ses comptes et reçut des félicitations qui lui rappelèrent les beaux jours d'autrefois quand, au retour d'une expédition heureuse, son officier de paix lui disait à l'instar du grand Napoléon parlant à ses vieilles barbiches : « Cuvellier, je suis content de vous. »

Roger empocha fièvreusement la clé qui allait lui ouvrir le tiroir aux secrets de son convive du matin. Déjà, il avait ordonné à James d'atteler pour le conduire au dernier train, lorsque Cuvellier le pria de lui fournir tout ce qu'il fallait pour écrire.

— Il faut prévoir les embargos, dit le petit vieux. Sapho ne vous connaît pas ; elle pourrait vous barrer le passage.

Et il écrivit ce petit mot qui serait au besoin un talisman pour son possesseur :

« Ma chère Sapho,

« J'ai remis la clé au porteur de ce billet. Facilitez-lui sa tâche. C'est un personnage plus influent que je ne saurais vous le dire. Si jamais vous aviez besoin d'un appui sérieux, vous le trouveriez en lui. En ce cas, il vous suffirait de m'écrire à mon ermitage.

« Conservez précieusement ma carte ci-jointe.

« Votre tout dévoué.

« C.....r ».

— Avec ça, dit le retraité, vous ne risquez pas de revenir bredouille. Seulement, j'ai bien peur, comme me l'a fait observer Sapho, que vous ne perdiez votre nuit à écouter les ronflements d'un décavé en proie aux cauchemars de la déveine.

— Merci quand même ! répliqua Roger. Bonsoir, monsieur Cuvellier. N'oubliez pas d'embrasser votre petit-fils pour moi. Puisse le premier billet de mille francs que vous lui avez gagné ce soir être l'origine de sa fortune !

Le policier salua, très ému, et rentra dans sa maisonnette. Il n'eut garde d'aller réveiller son « fiston » qui dormait chez le voisin. Il s'endormit ce soir-là du sommeil d'un policier qui a rempli sa tâche ; mais comme les rêves ne se commandent pas, ses esprits excités par les bons vins de Sapho reprirent le chemin de la brasserie des Tropiques où la voluptueuse créole de tantôt lui tint compagnie toute la nuit.

En descendant de voiture à la gare de Saint-Rémi, Roger fit cette recommandation au fidèle James :

— Maison-Blanche va rester cette nuit à votre garde. Ayez soin de conserver un fusil chargé près de votre lit. J'ai lu dans les journaux que les dévaliseurs de villas opéraient dans cette région.

James prononça un *yes* énergique et repartit à la maison au grand trot de son cheval.

A minuit et demi, Roger gravissait rapidement l'escalier de Sapho. Il arriva au troisième étage sans rencontrer personne, et comme il s'était fait préciser les dispositions des chambres meublées, il n'eut pas de peine à trouver la sienne.

Bien vite il s'enferma dans ce local où régnait une odeur de parfums laissée par les jeunes gardes au service des rares heureux de la roulette

Son premier soin fut de décrocher la glace au-dessus de la cheminée

et de s'assurer si, par les trous ménagés dans la boiserie, il pourrait pénétrer du regard chez d'Andrimaud. L'épreuve fut des plus douteuses, vu l'obscurité qui régnait dans les deux pièces.

Roger n'avait plus d'autre parti à prendre que de patienter jusqu'au moment où l'escroc se déciderait à regagner son gîte. Il s'assit dans un fauteuil et médita sur sa difficultueuse entreprise.

Bientôt les rumeurs de la roulette arrivèrent jusqu'à lui. Le jeu devait être terriblement acharné. Parfois, des discussions s'élevaient entre pontes et les voix aiguës des vieilles gardes dominaient le tumulte.

— Silence, messieurs et dames, hurlait le croupier. Faites vos jeux... les jeux sont faits?... Rien ne va plus.

Et pendant que la bille opérait sa rotation, le calme le plus parfait régnait chez Sapho. Mais à peine l'arrêt du sort était-il annoncé par l'organe clair et impitoyable du chef de partie, que Roger percevait nettement le cliquetis de l'or balayé par les râteaux, et les confuses imprécations des condamnés sans appel.

— Les malheureux! pensait Laroque.

Autrefois, lui aussi, négociant intègre, mais cruellement éprouvé, menacé de la faillite, par suite du remboursement immédiat qu'il avait dû faire à l'impitoyable Larouette, ne s'était-il pas laissé aller à affronter le péril du jeu? Le sort, qui se plaît d'habitude à frapper rigoureusement les mieux intentionnés, l'avait épargné, favorisé même. Roger s'en était tiré sain et sauf, mais il n'oublierait jamais les terribles émotions de cette nuit fatale, et jusqu'à son dernier jour, il déplorerait cette faiblesse.

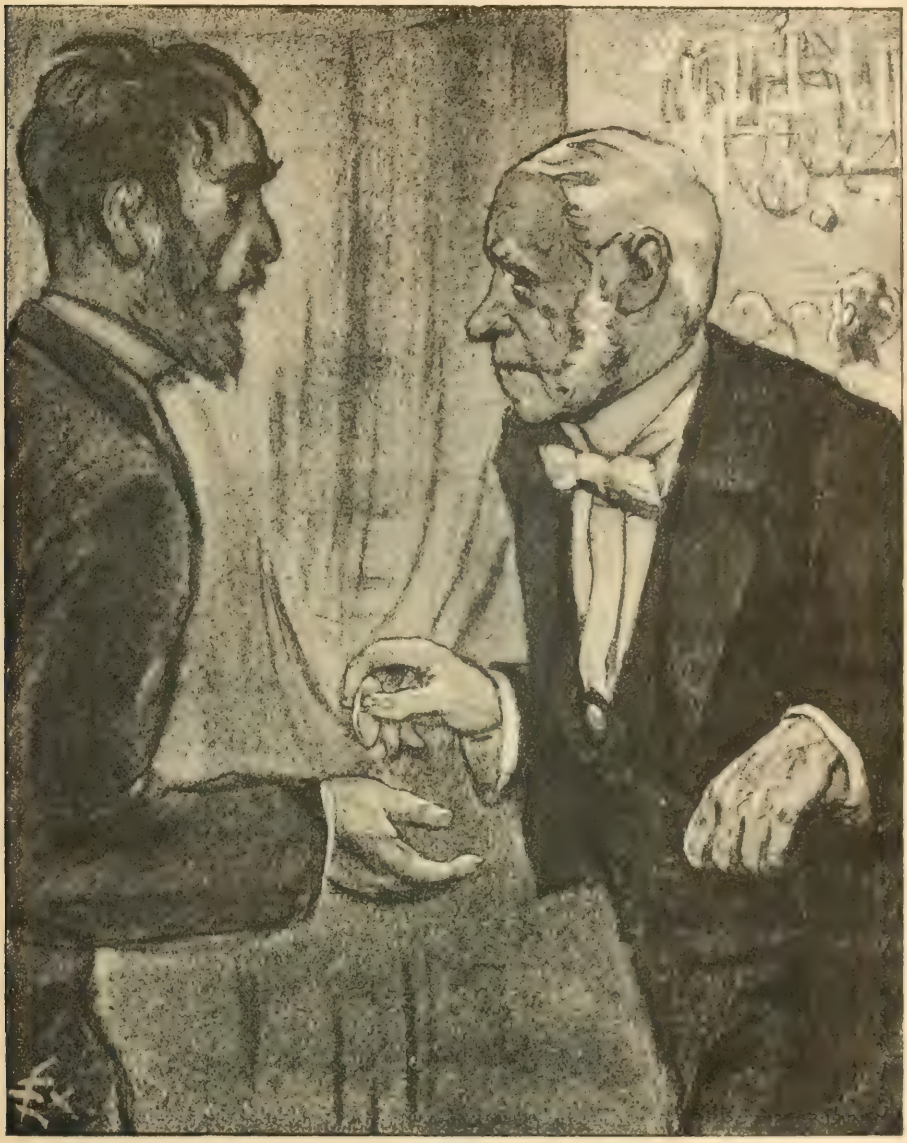
Soudain, au milieu d'un nouveau tumulte qui se produit chez Sapho, Roger reconnaît la voix de d'Andrimaud.

— C'est un vol manifeste! criait l'escroc. La roulette est maquillée. La bille s'arrête à la volonté du croupier dans la rouge ou dans la noire, suivant que l'une ou l'autre couleur est plus ou moins chargée par les pontes. Il y a un mécanisme secret. Je le connais. C'est le coup de la pointe d'aiguille qui sort imperceptiblement au milieu du trou et chasse la bille prête à s'y arrêter. On a pu faire cela au Mexique, mais à Paris, jamais! J'ai perdu deux mille francs, Sapho va me les rendre, sinon je cours chercher la police.

Roger s'étend sur le parquet pour mieux entendre.

Une voix perçante comme un coup de sifflet de locomotive rive le clou de d'Andrimaud.

— Allez donc chercher la police, lui répond la vieille Sapho, allez-y, monsieur l'ex-directeur du *Sauveteur des capitalistes*!



Le domestique finit par se laisser toucher, et lui donna cinq francs. (P. 1306.)

Et comme l'escroc, terrifié par cette apostrophe, reste coi, l'aventurière ajoute :

— Vous feriez mieux d'aller vous coucher. Si vous n'aviez pas bu tant d'absinthe aujourd'hui, vous n'oseriez pas calomnier de la sorte une maison aussi honorable que la mienne. C'est abominable !

Un silence relatif se fait. Puis le croupier reprend impertubablement sa litanie :

— Faites vos jeux, messieurs et dames... Les jeux sont faits?. . Rien ne va plus.

Peu d'instants après, Roger entend s'ouvrir la porte du tripot.

Quelqu'un va sortir.

D'Andrimaud peut-être?

Qui sait si Sapho mentant à sa promesse, ne lui a pas refusé l'hospitalité en raison de la scène qu'il vient de faire dans son « honorable » maison?

Roger entr'ouvre sa porte et prête l'oreille.

C'est d'Andrimaud.

L'escroc parlemente avec le garçon d'antichambre.

— Tu vas me flanquer cent sous immédiatement, lui dit-il d'un ton impératif.

— Mais, monsieur d'Andrimaud, répond le domestique, vous me devez déjà quatre-vingts francs de pièces de cent sous et je n'ai pas le moyen de prêter à fonds perdus. Avant de risquer vos deux mille francs, vous auriez dû commencer par me rembourser mes quatre-vingts francs. J'ai femme et enfants, moi, et...

— Imbécile! réplique le quémandeur. Tu sais bien que si j'avais gagné au lieu de perdre, je t'aurais flanqué un beau billet de cent francs.

— C'est possible, mais...

— Allons! Pas de geignardises. Une « roue de derrière »? D'abord, je te rembourserai peut-être tout à l'heure. Je prends un fiacre et je vais chercher de l'argent.

Le domestique finit par se laisser toucher et lui donna cinq francs.

Au lieu de remonter chez lui, d'Andrimaud dégringola deux étages avec la furie d'un joueur qui a perdu et qui est décidé à trouver de l'argent n'importe où pour recommencer la lutte.

Roger n'avait pas le temps matériel de le rejoindre sans s'exposer à être reconnu de lui.

Il rentra dans sa chambre et ouvrit la fenêtre qui donnait sur la rue.

Arrêté au milieu de la chaussée, d'Andrimaud regardait de tous côtés.

Soudain un homme qui se tenait caché sous une porte cochère, surgit et s'avança droit sur le décavé.

D'Andrimaud fait un geste de surprise.

Il recule d'abord, puis il finit par tendre la main au survenant.

Protégé par les persiennes entr'ouvertes, Roger reste témoin de leur colloque dont il tâche de saisir le sens d'après les gestes des deux individus.

Ces derniers se rapprochent d'un bec de gaz.

Roger se penche au risque de trahir sa présence.

C'est qu'il croit avoir reconnu, dans la personne du compagnon de l'escroc, qui?... ah! il voudrait en être sûr, mais ses yeux fatigués par l'âge et aussi par les larmes versées en secret durant tant d'années n'ont plus cette sûreté dont il s'enorgueillissait autrefois.

Les deux hommes viennent de s'arrêter et les rayons de la lumière tombent en plein sur leurs visages.

Plus de doute! C'est Luversan!!

Luversan avec d'Andrimaud!

Ah! Roger ne s'était pas trompé le matin en écoutant les étranges questions du chevalier d'industrie sur le mariage de Suzanne. D'Andrimaud avait revu Luversan, et l'assassin de Larouette était sans doute en train de se renseigner sur la filiation de Raymond de Noirville.

Les misérables! Ils complotaient ensemble quelque ténébreuse machination pour bâillonner Roger Laroque et lui tirer une grosse somme d'argent en échange de leur silence sur la complicité de Julia de Noirville, mère de Raymond, dans le crime de Ville-d'Avray.

Que faire? Descendre, crier à l'assassin, ameuter la foule, tenir Luversan en respect sous le canon d'un revolver? Roger en aurait-il le courage?

Plus que jamais, sachant ses enfants heureux, il redoutait les aveux du bandit.

Et cependant, pouvait-il le laisser en liberté? N'avait-il pas le devoir de livrer au bourreau le scélérat qui venait encore de se souiller d'un double assassinat au château des Mouettes?

C'eût été lâche de sa part que d'hésiter plus longtemps, dans un intérêt personnel, à accomplir une œuvre de sûreté publique

Il descendit précipitamment l'escalier.

Comme il atteignait le vestibule, la porte de la rue s'ouvrit subitement et une horde d'individus vêtus de noir s'élança dans la maison.

Roger faillit être renversé par ce flot humain.

Il essaya de crier au secours. Ses agresseurs ne lui en laissèrent pas le temps.

Ils lui mirent la main sur la bouche et le poussèrent dans la loge du concierge.

Là, on voulut bien lui permettre de respirer.

Ces hommes que, dans son émotion, il avait pris pour des bandits, n'étaient autre que des agents de police venus sous la conduite d'un officier de paix, pour faire une descente dans la souricière de Sapho.

— Pas un mot, lui dit ce fonctionnaire qui lui expliqua brièvement

le but de son invasion. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Habitez-vous cette maison?

— Je suis Roger Laroque, répondit le malheureux père de Suzanne, et vous venez de me faire manquer l'arrestation de Luversan.

Il s'expliqua à son tour. L'officier de paix, convaincu, s'élança dans la rue

Il était trop tard.

D'Andrimaud et Luversan, témoins de l'arrivée de la police, s'étaient éclipsés.

Encore une fois l'assassin de Roger Laroque se perdait dans ce grand Paris.

LXXXIX

Le monde des honnêtes gens qui, fort heureusement, compose encore les neuf dixièmes de l'humanité civilisée croit volontiers que la passion du jeu conduit au vol et le vol à l'assassinat.

Si vraiment le jeu avait des conséquences aussi funestes, les chambres correctionnelles et les cours d'assises ne suffiraient pas à la besogne. Il faudrait centupler les prisons et doter chaque arrondissement d'une guillotine fixe avec bourreau à demeure.

On a joué, on joue et on jouera de l'argent tant que l'espèce humaine connaîtra le pouvoir de ce métal précieux.

Or, entre le joueur qui pousse la délicatesse jusqu'à se faire sauter la cervelle faute de pouvoir payer une dette « d'honneur » et le sacripant toujours prêt à faire un mauvais coup en vue de se dédommager de sa déveine, il y a place pour une série de braves gens d'un commerce agréable et nullement dangereux.

Néanmoins, le vieux dicton si défavorable aux disciples de Pallas reste vrai à l'égard de certaines exceptions monstrueuses : témoins Pranzini et Prado, joueurs invétérés.

C'est ainsi que d'Andrimaud, simple escroc jusqu'alors, prudent côtoyeur du code pénal, parasite insatiable de M. Gogo, n'hésita pas à écouter d'une oreille complaisante les sinistres propositions de Luversan.

Revenu à Paris par un nouveau coup d'audace, le bandit avait d'abord conçu le projet de faire expier au financier sa trahison à son égard. Il connaissait à fond les habitudes de d'Andrimaud et savait où le retrouver à coup sûr.

Après réflexion, il résolut, avant de se venger, d'utiliser le misérable si faire se pouvait.

Luversan qui s'était rendu méconnaissable par un habile déguisement alla d'abord rue de Rivoli à l'ancien *Sauveteur des Capitalistes*. Il apprit par le concierge la débâcle de d'Andrimaud et il se dit aussitôt qu'il retrouverait chez Sapho l'incorrigible joueur.

Il alla se poster le soir aux abords du tripot de la vicomtesse, aperçut son homme et découvrit, sinon sur ses habits toujours flambants neufs, du moins sur sa physionomie consternée, les ravages d'une insondable décavation.

Il n'hésita pas à l'aborder.

— Comment allez-vous, cher? lui dit-il.

D'Andrimaud, paralysé par la peur, ne pouvait articuler une parole.

Luversan le mit à l'aise en le prenant sous le bras et en lui disant :

— Voulez-vous vingt-cinq louis pour tenter la veine ce soir? Si vous gagnez, nous partagerons le bénéfice. Si vous perdez, nous serons quittes. Ça va?

Pour son malheur, d'Andrimaud n'avait pas un sou vaillant en poche et il n'aurait su pour l'instant où s'en procurer.

— Ça va, répondit-il.

Il était pris dans l'engrenage.

— Allez, je vous attendrai au café *Jeannel*, rue de la Chaussée-d'Antin.

— C'est entendu.

— Ne lésinez pas, ajouta Luversan en lui remettant un billet de cinq cents francs. Vous pouvez régler cette affaire en une demi-heure.

L'escroc se précipita chez Sapho.

Luversan, qui se défiait de lui, resta en faction sous une porte cochère à cent mètres de là. Il voulait s'assurer si d'Andrimaud ne ressortirait pas pour le trahir de nouveau.

Au bout de vingt minutes, il le vit reparaître, l'oreille basse.

— Bien! se dit-il. Il a perdu; je le tiens.

Le décavé passa devant lui sans le voir, tellement il était préoccupé.

Luversan le suivit et constata avec satisfaction qu'il prenait le chemin du café Jeannel. Toutefois, comme d'Andrimaud pouvait traverser la Chaussée-d'Antin et se rendre au commissariat de police de la rue de Provence, il se tint encore à distance.

L'escroc alla tout droit au café convenu.

Il y avait encore à craindre qu'il n'eût fait porter une dépêche à qui de droit avant de quitter la roulette.

Luversan laissa moisir une bonne demi-heure son homme devant un mazagran. N'ayant rien vu de suspect dans les allées et venues des consommateurs, il se décida à le rejoindre.

Le bandit s'était transformé en un Anglais du meilleur ton. De grands favoris rouges encadraient sa figure teintée de rose, et l'éclat de ses yeux noirs s'éteignaient derrière des lunettes bleutées.

Il paya le mazagran et entraîna d'Andrimaud au dehors.

— Si nous allions faire un tour aux Champs-Élysées? lui dit-il.

— Tout ce que vous voudrez! fit d'Andrimaud profondément découragé.

Ils montèrent en fiacre et se firent conduire à l'Arc-de-Triomphe.

En chemin, Luversan attaqua la grosse question.

— Vous êtes, mon cher d'Andrimaud, un homme intelligent, très intelligent, mais vous n'arriverez jamais à rien. Et savez-vous pourquoi? Parce qu'il vous faudrait, à vous, financier de génie, la forte somme.

Il connaissait le défaut de la cuirasse du chevalier d'industrie et c'est par cette brèche qu'il devait l'entraîner à sa perte.

— La forte somme, ajouta-t-il, nous pouvons nous la procurer.

— Par un crime? Jamais!

— Je le sais. Aussi, je vous demanderais simplement le concours de votre intelligence.

— Parlez!

— Pas aujourd'hui. Que diriez-vous si d'ici à quinze jours, je vous mettais un million dans la main ?

Un million! Ce mot magique électrisa d'Andrimaud.

— Que faut-il faire? demanda-t-il.

— Aller chez Roger Laroque et savoir s'il est en ce moment à Maison-Blanche.

— C'est tout?

— Oui, pour l'instant. Je ne vous défends pas d'emprunter de l'argent au bonhomme. Il est bon pour un ou deux mille francs; mais quand même vous m'amèneriez à lui, pieds et poings liés, ne croyez pas qu'il ferait votre fortune. Tandis que moi, j'aurai prochainement un million à vous offrir.

— Les belles promesses, ça me connaît, maître Luversan, répliqua d'Andrimaud. C'est des faits qu'il me faut. Où prendrez-vous ce million?

— Chez Roger Laroque.

— A Maison-Blanche?

— Non. En Amérique.

D'Andrimaud demeura stupéfait.

— Oui, en Amérique, répéta le bandit. Il ne s'agit plus que d'emprunter pour quelques heures les titres de propriété de Roger Laroque. Avec ces pièces, je me charge de fabriquer les faux nécessaires à la réalisation du plan que j'ai conçu. Il nous sera peut-être nécessaire de partir à New-York. A propos, Laroque a dû vous écrire il y a quelques mois. Avez-vous conservé ses lettres ?

— Oui, j'en ai deux.

— Très bien. Cela me suffira pour contrefaire son écriture. Allez demain chez Roger. Que nous sachions d'abord s'il y a moyen de pénétrer de nuit à Maison-Blanche. Connaissez-vous le « bocal » ?

— J'y suis allé plusieurs fois.

Luversan se fit donner les détails les plus précis sur les dispositions du salon.

En apprenant l'existence du secrétaire d'où Roger avait tiré les deux billets de mille francs, il s'écria :

— C'est dans ce bureau que nous trouverons notre affaire

— *Nous !* répliqua l'autre. Ne comptez pas sur moi.

— Bah ! Vous me donnerez bien un petit coup de main. Avant d'être à la paye, il faut avoir été à la peine.

D'Andrimaud ne doutait pas que le bandit ne fût capable de réussir dans son entreprise. Amorcé par le million en expectative, il consentit à tout.

Le lendemain matin, Luversan l'accompagna à la gare de Sceaux où il attendit son retour en prenant les mêmes précautions que la veille.

On sait que l'escroc ne trouva pas Laroque chez lui, mais qu'il apprit par James le mariage de Suzanne à Chevreuse. De cette ville, il retourna à Saint Rémi après avoir vu les mariés ; puis il reprit le premier train.

A Paris, il attendit près d'une heure Luversan au rendez-vous convenu. Celui-ci, qui le guettait de loin, se rassura enfin et le rejoignit.

D'Andrimaud lui rendit compte de sa démarche infructueuse.

La nouvelle du mariage de Suzanne Laroque avec un M. de Noirville intrigua vivement Luversan. Sans rien laisser paraître de son émotion, il se disait que Roger ne s'acharnerait plus à sa perte dès qu'il aurait été menacé d'une révélation sur la complicité de Julia dans le crime de Ville-d'Avray.

— Vous êtes entré à l'église? demanda-t-il à d'Andrimaud.

— Oui.

— Avez-vous vu la mère du marié?

— Ma foi, je n'ai même pas songé à m'en enquérir. J'ai demandé quelques renseignements au premier venu et je suis reparti.

Il était à supposer que Roger Laroque ne resterait pas seul à Maison-Blanche après le départ de sa fille. Aussi Luversan chargea-t-il l'escroc d'y retourner dès le lendemain et de se faire préciser par Laroque lui-même la filiation de l'époux de Suzanne.

On sait comment d'Andrimaud s'acquitta de cette seconde démarche. A plusieurs reprises, durant la conversation qu'il eut avec Roger, il faillit s'écrier : « Je tiens l'assassin de Larouette ! Donnez-moi cent mille francs et je vous le livrerai aujourd'hui même. » Mais il fut retenu par l'appât du million et aussi par l'idée qu'il serait de force à se tailler la part du lion dans le butin de son complice.

Il ne s'aperçut pas qu'il s'était trahi par ses questions sur le mari de Suzanne.

Il était à mille lieues de penser que Roger Laroque avait sous la main un policier de la force du père Cuvellier pour le suivre toute une après-midi dans Paris et se faire inviter à dîner par lui chez Sapho.

D'Andrimaud ne devait retrouver son complice que le soir, rue Caumartin, devant les fenêtres du tripot. Il fut enchanté de se lier en wagon avec un inconnu qui l'aiderait à tuer le temps et dont il espérait par la suite tirer quelques plumes.

La fièvre du jeu s'empara de lui dès qu'il eut mis les pieds dans le salon de la vicomtesse. S'il eût gagné, il aurait continué à jouer toute la nuit, oubliant Luversan, Laroque, la police, le monde entier. Mais quand il se vit sans un sou, quand il lui fallut tendre la main à un garçon de vestiaire pour lui emprunter une obole, le misérable n'hésita plus a prendre une part active dans la nouvelle combinaison de Luversan.

C'est ainsi qu'en justifiant le proverbe cité plus haut, de joueur il était devenu escroc pour arriver sans transition au vol avec effraction et peut-être à l'assassinat.

Luversan l'attendait depuis deux grandes heures sous une porte cochère lorsque la déveine le chassa hors du tripot :

— Eh bien, lui reprocha le bandit, vous êtes encore gentil, vous, de me laisser me morfondre ici. Je parie que Laroque vous a baillé un ou deux billets de mille et que vous venez de les jeter en pâture à l'insatiable Sapho.

D'Andrimaud répondit par un geste désespéré.

Le bandit souriait mystérieusement.

— Êtes-vous décidé à agir? demanda-t-il à l'escroc.

Ce dernier répondit par un « oui » énergique.

— Laroque est-il chez lui?

— Je le crains.

D'Andrimaud tomba foudroyé. (P. 1317.)

— Les dispositions de Maison-Blanche sont-elles bien conformes aux renseignements que vous m'avez donnés?

— Absolument.

— En ce cas, il n'y a plus à hésiter. Nous partons cette nuit pour Maison-Blanche.

— Par quel moyen?

— Je sais où trouver deux bons chevaux.

— Mais si Laroque est chez lui?

— Peu nous importe. Nous escaladerons la grille et nous pénétrerons dans le salon en cassant un carreau de la fenêtre. Cette besogne me connaît. Je suis outillé en conséquence.

— Comment ouvrirez-vous le secrétaire?

— Avec une fausse clé. A défaut de clé, on jouera du crochet. Savez-vous jouer du crochet?

— Oh! pas du tout.

— Je me charge d'entrer là-dedans avec la discrétion d'une ombre de trépassé qui revient visiter la nuit les pénates où elle a trimé autrefois. Mon crochet ne laissera pas de trace. Nous prendrons ce qu'il nous faut et nous aurons soin de le rapporter la nuit suivante.

— Nous prendrons?... Vous voulez donc que je pénètre aussi dans la place?

— Non, vous ferez le guet.

— Et si Laroque qui couche au-dessus se réveille? Si les domestiques nous entendent?

— Vous m'avertirez par un coup de sifflet.

— Et?...

— Et nous verrons ce que nous aurons à faire. J'ai, sans compter le mien, un revolver à votre service.

Tout en causant très bas, ils s'étaient rapprochés d'un bec de gaz.

Ce fut à ce moment que Roger Laroque, posté dans une chambre du troisième étage, reconnut Luversan et que, prenant une résolution énergique, il descendit pour l'arrêter.

Les deux complices venaient d'apercevoir une troupe d'individus suspects qui défilaient sur le trottoir opposé.

Avec l'instinct du malfaiteur de profession, ils avaient reconnu la police.

Ils se gardèrent bien d'accélérer le pas.

Mais quand le dernier des agents eut passé sous la porte de Sapho, ils filèrent assez rapidement par le boulevard Haussmann, traversèrent la place de l'Opéra et se perdirent dans la cohue qui jour et nuit sillonne le boulevard des Italiens.

XC

Roger Laroque avait dit au fidèle James : « Je vous laisse seul à Maison-Blanche, tenez-vous sur vos gardes; ayez soin de conserver à votre portée un fusil chargé. »

Le patron exagérait un peu la solitude de son valet de chambre. En dehors de ce Yankee intelligent et toujours éveillé, il y avait M. Plantureau, estimable cocher de bonne maison. Mais ce dernier, qui habitait une chambre située au-dessus de l'écurie, s'y enfermait chaque nuit à double tour pour pouvoir y dormir à poings fermés sans être sujet aux cauchemars.

Plantureau jouissait d'un appétit et d'un sommeil qui avaient le don d'exaspérer le pauvre James, en proie à une gastrite et à une insomnie chroniques.

Pour être sûr de se lever à l'heure du premier repas de ses deux chevaux, le cocher s'était fait fabriquer à Genève un réveille-matin d'une précision et d'un tapage exceptionnels. Il l'accrochait dans la ruelle de son lit, à hauteur de l'oreille gauche. A cinq heures en été, à six heures en hiver, dès que l'effroyable sonnerie battait son plein, Plantureau, arraché douloureusement à un sommeil voisin du néant, se jetait en bas de sa couche. L'appétit naissant achevait de lui secouer ses esprits engourdis, et comme la veille, il vaquait à son travail, faisait ses quatre repas, buvait ses trois litres sans qu'il y parût, et se replongeait, après le souper, dans la douce quiétude qui accompagne la digestion.

Roger n'avait donc pas eu tout à fait tort de recommander à James la prudence.

Il y avait encore la vieille cuisinière, Mlle Sidonie. Celle-là s'enfermait également à clé dans sa chambre. Rendue à moitié folle par la lecture asssidue des *faits divers* du journal quotidien, elle aurait, en cas d'invasion de Maison-Blanche par les cambrioleurs, laissé égorger toute la maisonnée plutôt que de crier au secours.

Quant au chien de garde, Turc, respectable bouledogue, la somnolence de Plantureau qui lui donnait trop à manger et avec qui il était intime, l'avait gagné peu à peu. Il n'aboyait plus guère qu'en rêvant. Toujours à l'attache, la pauvre bête n'avait que deux objectifs en ce monde : la pâtée et la niche.

Aussi bien cette nuit-là, par un beau clair de lune, le fidèle James

était-il enchanté d'avoir un excellent prétexte pour veiller en buvant force petits verres de rhum et en fumant force cigarettes, dans sa chambre voisine de celle de Sidonie.

De sa fenêtre, dont il avait laissé les persiennes entr'ouvertes, il dominait la grande allée conduisant de la grille d'entrée au perron de la façade.

Parfaitement convaincu d'ailleurs qu'il n'aurait affaire à aucun briseur de portes — James ne lisait jamais les journaux, — il profitait de l'absence de son maître pour chasser les rares lapins qui, sortant d'un petit bois enclavé dans le parc du domaine, se permettaient de venir souper de nuit sur la pelouse.

Ce grand éveillé d'Américain attendait l'occasion de fusiller le premier rongeur dont il apercevrait les oreilles tremblotantes. Excellente farce à faire à Mlle Sidonie qu'il convaincrait le lendemain d'avoir rêvé bataille.

Vers trois heures du matin, James, engourdi par l'alcool, commençait à s'assoupir, lorsque soudain, il crut entendre au loin le galop d'un ou ou deux chevaux.

— Tiens ! se dit-il, est-ce que le patron reviendrait de nuit?

Il prit une lorgnette marine que son premier maître, capitaine de vaisseau en retraite, lui avait donnée pour faire la traversée de l'Océan au service de William Farney.

A cinq cents mètres de distance, il vit distinctement deux individus qui arrivaient à cheval, droit sur Maison-Blanche. Ils ne tardèrent pas à prendre le petit trot, puis ils s'arrêtèrent et attachèrent leurs montures à un arbre.

James était doué d'une vue et d'une sûreté de coup d'œil qui lui avaient valu d'absorber maintes bouteilles d'ale pariées à coup sûr.

Il reconnut d'Andrimaud à sa tournure. Quant à l'autre, le plus grand, il pensait bien ne l'avoir jamais vu.

Un gros nuage qui s'était approché lentement du fond de l'horizon plongea tout le paysage dans une obscurité opaque.

James arma son deux-coups et descendit au salon.

— Si ces gens-là, s'était-il dit, viennent pour le secrétaire, ils trouveront à qui parler.

James n'était pas homme à parlementer avec des briseurs de portes. Il avait lynché dans sa jeunesse un malfaiteur pris sur le fait aux environs de San-Francisco, et il s'en vantait comme d'un exploit qui honore un citoyen de la libre Amérique.

A l'affut devant le précieux meuble confié à sa garde, le Yankee attendit.

Il se pouvait que d'Andrimaud fût venu à Maison-Blanche, pour affaire pressée, et qu'il sonnât. En ce cas, James remonterait à son observatoire et usant d'un porte-voix, autre cadeau de son premier maître, il se contenterait d'avertir les visiteurs que le patron n'était pas là.

Son instinct lui disait que ces gens-là ne sonneraient pas.

Au bout d'une demi-heure, il entendit un faible aboiement. C'était Turc qui avait dû percevoir un bruit insolite, et qui, furieux d'être dérangé dans sa digestion, manifestait entre deux sommes son impatience légitime.

— Turc a failli se fâcher, pensa James. C'est grave. Et dire que Plantureau, qui est un colosse, ronfle en ce moment à côté de son réveille-matin.

James se rassura en se disant qu'il n'aurait affaire qu'à deux hommes.

Il avait bourré de cartouches supplémentaires la poche droite de son veston; mais il espérait bien que deux coups de fusil suffiraient à la tâche.

James ne s'était pas trompé. C'était au bien du patron qu'on en voulait

Déjà l'un des volets avait été ouvert.

Le Yankee entendit le bruit sec que fait un diamant sur la vitre.

Une main légère passa du dehors et tourna l'espagnolette.

Juste à ce moment, la lune, se glissant entre deux nuages, illumina soudain la campagne.

Un coup de feu retentit, suivi d'un cri de rage et de détresse.

James venait de tirer sur Luversan qui, atteint au ventre, se roulait par terre dans d'affreuses souffrances.

Le Yankee, s'élança dans le jardin.

D'Andrimaud qui courait à toutes jambes vers la grille s'arrêta net, cloué par la terreur en se voyant couché en joue.

L'escroc crut bon d'user du subterfuge employé par la plupart des êtres animés qui se sentent dans la main d'un plus fort qu'eux. Il ne fit pas le mort, mais il se jeta à genoux et indiqua par une mimique expressive son désir de se rendre à discrétion.

— C'est ça, criait James sans désarmer. Reste à genoux. Fais ta prière. Ta dernière minute est venue. Recommande ton âme à Dieu!

D'Andrimaud crut peut-être à une mauvaise plaisanterie de la part du vainqueur.

— Je vais compter jusqu'à cinquante, cria encore James, le temps de te réconcilier avec le Créateur. Après quoi, je tire!

Et il articula nettement : « Un... deux... trois... » jusqu'à cinquante.

Un second coup de feu retentit.

D'Andrimaud tomba foudroyé.

James se retourna.

Le premier blessé gisait inanimé au bord de la fenêtre. Près de sa main droite se trouvait un revolver dont il s'était armé par un dernier effort de sa volonté.

Le Yankee, tout entier à la joie légitime d'un domestique qui a bien défendu la propriété de son maître, alla réveiller Plantureau à grands coups de crosse de fusil dans sa porte.

— Je viens de tuer deux voleurs, lui cria-t-il. Gardez la maison pendant que j'irai prévenir la gendarmerie.

Il ne lui fallut pas moins de cinq minutes pour faire entrer toutes ces péripéties dans l'intellect du cocher.

Quant à Mlle Sidonie, elle poussait des cris affreux dans sa chambre, mais elle se refusa à ouvrir à ses deux collègues.

Turc réclamait sa pâtée par de joyeux aboiements.

Les gendarmes, avertis par James, accoururent. L'appariteur de Chevreuse, prévenu également, eut l'idée de requérir le vétérinaire, un M. Duplessis, fort entendu dans sa partie.

Arrivé à Maison-Blanche, ce dernier constata que d'Andrimaud jouissait du repos éternel, mais que Luversan vivait encore.

— Cet homme, dit-il, expirera d'ici à sept ou huit heures tout au plus. On le ranimera, si on peut, quand la justice sera venue.

James se proposa pour envoyer une dépêche de Saint-Rémi à Sceaux. De cette façon, le parquet de Paris serait avisé dès l'aube.

Les gendarmes voulaient s'en tenir à la police locale ; mais Duplessis qui avait suivi dans tous ses détails les enquêtes concernant le crime de Ville-d'Avray et le double assassinat du château des Mouettes, insista pour que le Yankee partît à cheval à Saint-Rémi.

James, autorisé à agir, fut bientôt en selle.

A Saint-Rémi, il réveilla le chef de gare, lui conta l'affaire.

Le télégraphe commença à manœuvrer.

Bref, à huit heures du matin, le commissaire de police de Sceaux, le chef de la sûreté et M. de Lignerolles, arrivèrent par train spécial et se firent conduire à Maison-Blanche. Ils avaient amené avec eux le fameux docteur B..., médecin-légiste.

A la vue de Luversan, toujours inanimé, M. de Lignerolles ne put retenir un cri de désappointement.

— Je n'aurai point, pensait-il, la satisfaction de réparer l'erreur judiciaire que j'ai commise, il y a seize ans, au préjudice de Roger Laroque. L'assassin de Larouette mourra sans avoir avoué ses crimes.

Cependant le docteur B... usait de toutes les ressources de la science pour rappeler le blessé à la vie.

Une heure se passa en efforts infructueux.

Soudain, la porte du salon s'ouvrit.

Un homme parut, sur le seuil. Il était horriblement pâle.

C'était Roger Laroque.

— Je suis arrivé trop tard, dit-il à M. de Lignerolles.

Derrière lui se tenaient immobiles Tristot et Pivolot qu'il avait trouvés chez eux et qui étaient revenus de Cherbourg la veille.

— Attention! fit le docteur B... le blessé se ranime... Peut-être pourra-t-il parler.

Luversan ouvrit les yeux.

Ses regards s'arrêtèrent sur chacun des assistants.

Quand il eut compris ce qu'on attendait de lui, un éclair de haine féroce passa dans ses yeux.

— Oui, dit-il, c'est moi qui... ai assassiné Larouette, mais... j'avais un complice, et... je tiens... à vous le nommer... ce complice... c'est... c'est...

Le greffier, installé au bureau, écrivait les aveux du mourant.

Roger Laroque voulut s'écrier : « Tais-toi, bandit, je te défends de nommer Julia de Noirville, mère de Raymond qui vient d'épouser ma fille! »

Il n'en eut pas besoin.

Brisé par ce dernier effort, Luversan poussa un sourd gémissement.

Un peu de sang lui vint aux lèvres.

L'assassin de Larouette, de Charles Boizard et du docteur Vignol venait de rendre le dernier soupir.

ÉPILOGUE

Trois mois après Raymond et Suzanne revinrent d'Italie.

Le matin même était arrivée une lettre d'Afrique, envoyée par Pierre.

Cette lettre fit pleurer Raymond.

De tristes pressentiments l'assaillaient.

Or, le jour même de son mariage, à peu près à l'heure où Raymond avait conduit Suzanne à l'autel, toute blanche dans sa parure de mariée. Pierre se mourait de la fièvre, dans les solitudes désolées de l'enfer noir, Quand il se sentit atteint, il refusa de se soigner, acceptant comme une délivrance cette mort qu'il était venu chercher là et qu'il avait appelée de toutes ses espérances. Grâce à sa vigueur, il se débattit contre le mal pendant quelque temps.

Le cinquième mois, il rendit l'âme, souriant, là-bas, bien loin, sous le ciel torride, à l'image chaste de Suzanne, une dernière fois entrevue.

Et ce qu'il dit, en mourant, parut résumer sa vie entière.

— Suzanne, Raymond, je vous ai bien aimés !

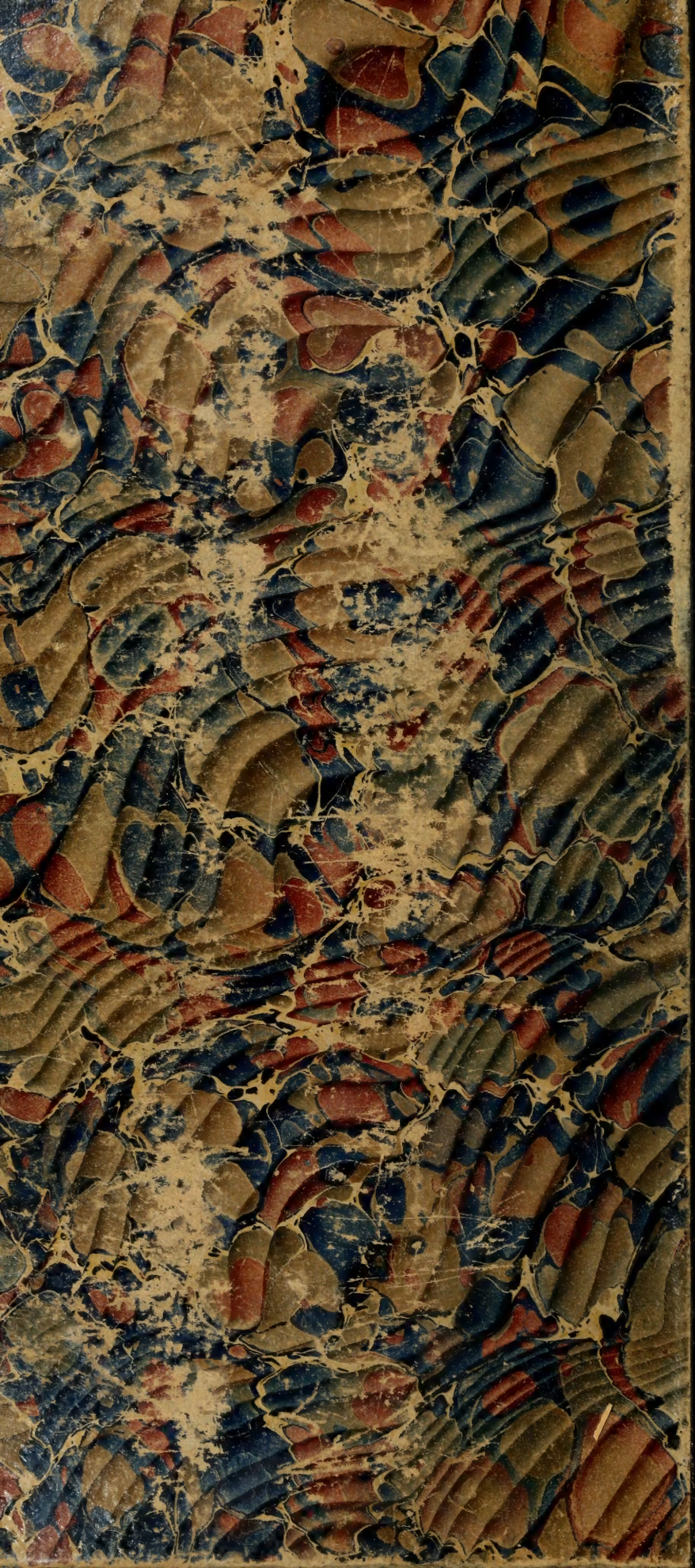
A New-York où leur père les avait emmenés, Raymond et Suzanne, délicieusement émus, ne pensaient plus qu'à eux-mêmes, oubliaient le reste du monde pour ne vivre que de leur amour.

Et Roger-la-Honte, — le sacrifié, — les considérait d'un regard attendri, ne regrettant plus rien, ne souhaitant plus rien, puisqu'il voyait là deux heureux.....

La mort de Pierre ne fut connue qu'un an après.

Cette nouvelle surprit Suzanne en couches ; elle venait de mettre au monde un garçon.

Celui-ci reçut le nom de Pierre.

Ainsi la vie se perpétue et se renouvelle sans cesse.

FIN